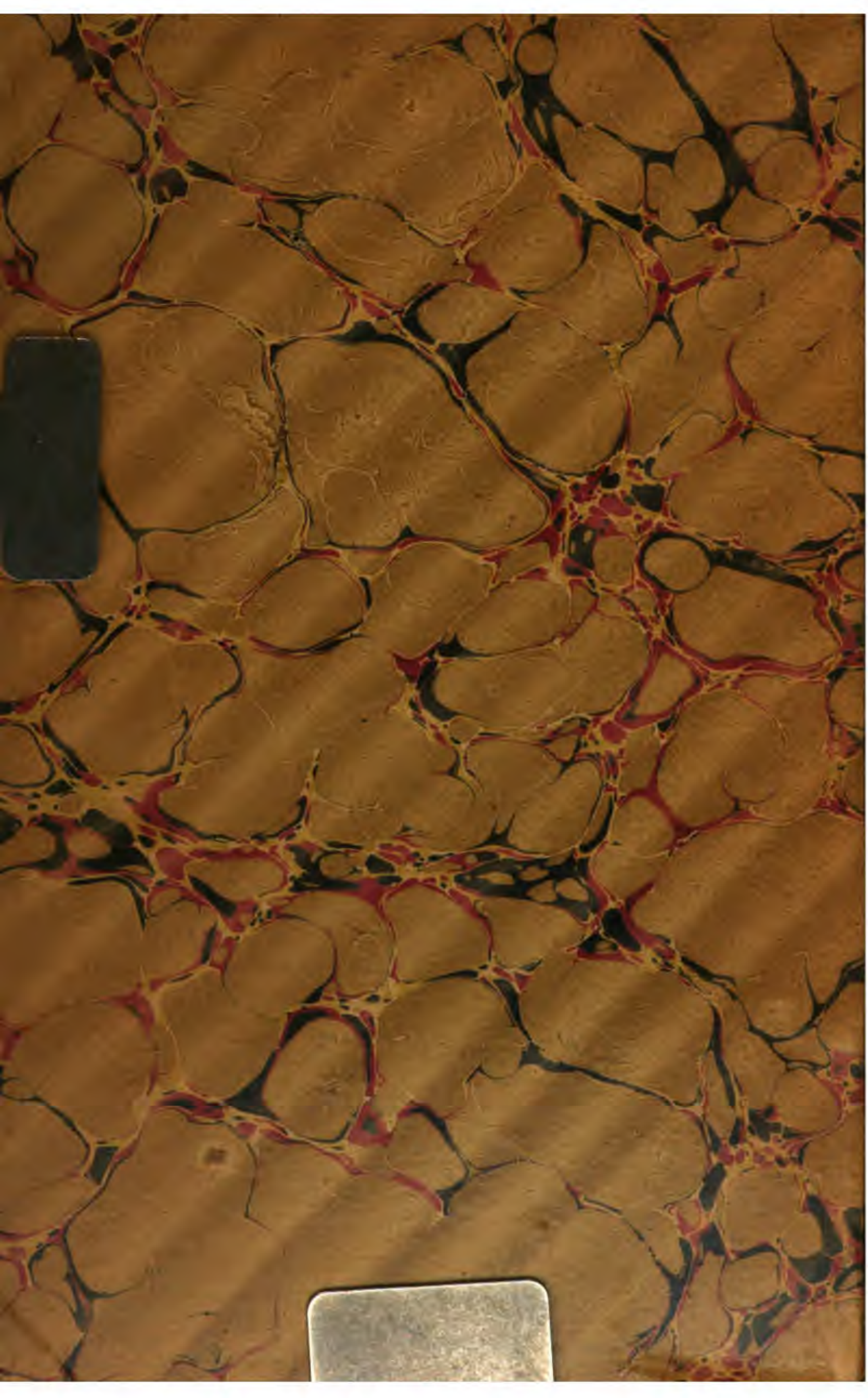






# NOUVELLE

# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

---

TOME TROISIÈME.

—

**Aragonèse. — Azzubeydi.**

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

# NOUVELLE
# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DEPUIS

## LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
## JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

## MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

## DE M. LE Dr HOEFER.

---

## Tome Troisième.

PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LII.

# NOUVELLE

# BIOGRAPHIE

# UNIVERSELLE

## DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

Les articles précédés d'un astérisque [*] ne se trouvent pas dans la dernière édition de la *Biographie Universelle*, et sont aussi omis dans le *Supplément*.

Les articles précédés de deux astérisques [**] concernent les hommes encore vivants.

# A

**ARAGONÈSE** (*Luc-Sébastien* ou *Sébastian*), peintre et dessinateur italien, natif de Brescia, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Son dessin à la plume fut plus remarquable que sa peinture. Il réussissait surtout dans la reproduction des médailles antiques; c'est ainsi qu'il en fit revivre seize cents, et deux cents cartouches sur des sujets puisés dans sa seule imagination. Il dessina encore tous les marbres de la ville de Brescia avec leurs inscriptions. Lanzi parle d'un des tableaux d'Aragonèse : le *Sauveur entre deux saints*.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Rossi, *Elogi istorici de' Bresciani illustri*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**ARAIGNON** (*Jean-Louis*), avocat au parlement de Paris et tragique français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *le Siége de Beauvais*, ou *Jeanne Lainé*, tragédie; Paris, 1766, in-8°; ce qui lui valut de la part de la municipalité de Saint-Malo le brevet de citoyen de cette ville et une médaille d'or; — *le Vrai Philosophe*, comédie en cinq actes et en prose; Paris, 1767, in-8°, appelée aussi la *comédie pour rire*, quoique le fond n'eût rien de bien gai, et dédiée aux autorités qui venaient d'honorer l'auteur : aucune de ces deux pièces ne fut représentée; — une parodie de l'opéra de Mondorge et de Rameau, intitulé *les Talents lyriques*, parodie représentée sans beaucoup de succès; — *Épître au plus illustre de mes aïeux*, 1780, in-8°; — *Épître au Roi, à l'égard des réformes de sa maison*, 1780, in-8°.

*France littéraire*, 1778, III. — Quérard, *la France littéraire*, I.

**ARAJA** (*François*), compositeur dramatique napolitain, né à Naples en 1700. En 1730 il fit représenter, dans un château appartenant au grand-duc de Toscane, un opéra intitulé *Bérénice*; et en 1731, deux autres opéras, *Amor regnante* et *Lucio vero*, joués le premier à Rome, et l'autre à Venise. A Saint-Pétersbourg, où il se rendit en 1735, Araja composa, pour la troupe de chanteurs italiens qu'il dirigeait, les pièces suivantes : *Abiatare* (1737); *Semiramide* (1738); *Scipione; Arsace; Seleuco* (1744); *Bellerofonte; Alessandro nelle Indie; Russia afflitta e riconsolata* (Moscou (1742); *Céphale et Procris* (1755). Cet ouvrage, le premier de ce genre qui eût été écrit en langue russe, valut à son auteur, de la part de l'impératrice, une zibeline de grand prix. Avant de retourner en Italie (ce qu'il fit en 1759), Araja composa à l'occasion du mariage de Pierre Fédérowitz un dernier drame musical.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**ARAKTCHEIEF** (*Alexay-Andreevich*, comte), général d'artillerie russe, né en 1769, mort en 1833. Après avoir débuté dans la carrière militaire par les grades les plus humbles, il sut faire apprécier ses talents par les empereurs Paul et Alexandre. Celui-ci lui confia, en 1812, l'organisation et le commandement de l'armée de réserve. Au rétablissement de la paix, il contribua au rapide développement des colonies militaires. Quelque temps avant sa mort, il plaça cinquante mille roubles à la banque impériale, et assigna à ce dépôt la singulière condition que les trois quarts de cette somme, grossie des intérêts à cinq pour cent jusqu'en 1921, seraient destinés à récompenser, en 1925, l'auteur de la meilleure histoire de l'empereur Alexandre, écrite en langue russe : le dernier quart devra être appliqué à faire imprimer et circuler dans l'empire dix mille exemplaires de cet ouvrage.

Schnitzler, *Histoire intime de la Russie*, 1847, t. I. — *Biographical Dictionary*.

**ARALDI** (*Alexandre*), peintre italien, natif de Parme, mort vers 1528. Il eut pour maître Jean Bellini de Venise, et peignit lui-même pour les églises de sa ville natale plusieurs tableaux, dont quelques-uns, une *Annonciation* entre autres, méritent d'être remarqués. Lanzi le range parmi les bons peintres du genre mixte ou gothique.

Brian, *Dict.* — Lanzi, *Storia pitt.*, IV, 83. — Affo, *Il Parmigiano*, etc.

**ARALDI** (*Michel*), médecin et mathématicien italien, né à Modène le 10 février 1740, mort à Milan le 3 novembre 1813. Il enseigna à l'université de Modène l'anatomie et la physiologie. On a de lui, dans les *Actes de la Société des sciences de Modène*, plusieurs mémoires, parmi lesquels on remarque : *Sur les Apogées; — sur la Force et l'Influence du cœur dans la circulation du sang*, etc.; — *sur la loi de la continuité*, etc. Il a publié séparément son mémoire : *de l'Usage des anastomoses dans les vaisseaux des machines animales, et particulièrement dans le système de la circulation du sang*, qu'il traduisit lui-même en français; Modène, 1816, in-8°; et un *Essai d'Errata* où il oppose les unes aux autres les opinions des physiologistes modernes : *Saggio di un Errata di cui sembrano bisognosi alcuni libri elementari*; Milan, 1812.

Lombardi, *Storia de la letterat.*, t. II, p. 261. — *Éloges d'Araldi*, par Rovida; Milan, 1817, in-4°, et par Rangoni, dans le t. XIX des *Memoires de la Società des sciences de Modène*.

**ARALDUS** (*Jo.-Franç.*), jésuite et théologien, né à Cagli en 1522, mort le 10 mai 1599; il contribua à fonder le collége des Jésuites de Naples. Il laissa un *Compendium doctrinæ christianæ*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**ARAM** (*Eugène*), savant anglais, natif de Ramsgill dans le Yorkshire, mort en 1759. Fils d'un simple jardinier, il reçut d'abord au commencement l'instruction qu'il développa plus tard par lui-même. C'est ainsi qu'il étudia les mathématiques, les langues classiques, l'hébreu et le chaldéen. Il s'adonna ensuite à la botanique, puis à la poésie, qui lui réussit peu. Un incident terrible arrêta le cours de ses progrès : en 1758, lorsqu'il professait dans une maison d'éducation à Lyon, il fut arrêté comme ayant commis treize ans auparavant un assassinat sur la personne d'un cordonnier, appelé Daniel Clark. Quoique faite avec présence d'esprit par lui-même, et puisée surtout dans un prétendu commerce illicite du cordonnier avec la femme d'Aram, sa défense ne fut pas couronnée de succès : il fut exécuté à York en 1759, après avoir tenté de se suicider dans sa prison. Ce tragique événement a inspiré à M. Bulwer son roman intitulé *Eugène Aram*. Ce malheureux a laissé inachevé un dictionnaire comparé des langues celtique, anglaise, hébraïque, latine et grecque.

*Biographia Britannica*, éd. Kippis. — *Genuine Account of the Trial of Eug. Aram*; Londres, 1759. — *Annual Register* pour 1759. — *Gentleman's Magazine* pour 1759.

**ARAMA** (*Meir-ben-Isaac*), rabbin espagnol du dix-septième siècle. Il cultiva avec zèle la philosophie, et il laissa un Commentaire sur Isaac et Jérémie, intitulé *Lumière et Perfection*; un *Commentaire* sur Job; — un *Commentaire* sur les Psaumes et un autre sur le *Cantique des Cantiques*, qui d'ordinaire accompagne le texte biblique.

Wolf, *Bibliotheca hebr.*

**ARAMONT** (*Gabriel de Luitz*, baron D'), ambassadeur à Constantinople, mort en 1553. Chargé par Henri II de négocier une alliance de la France avec la Porte, il obtint de Soliman II l'envoi d'une flotte ottomane destinée à faire une diversion en Italie contre Charles-Quint. Ses autres missions ayant été contrariées par des intrigues de cour, il fut écarté des affaires. Il vit même confisquer ses biens, qui échurent à Diane de Poitiers. Jean Chesnau, son secrétaire, qui écrivit la Relation des voyages d'Aramont, entre dans beaucoup de détails curieux sur la Syrie et l'Égypte.

Hammer, *Hist. de l'Empire Ottoman*. — Varillas, *Hist. de Henri II*. — Bayle, *Dict. hist.* — Wicquefort, *l'Ambass. et ses fonctions*.

**ARANA** (*Antoine*), jésuite et biographe espagnol, né à Medina del Rio Secco en 1588, mort à Villafranca le 10 sept. 1650. Il écrivit une *Vita P. Andr. Oviedi, patriarchæ Æthiopiæ*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***ARANAS** (*Hyacinthe* D'), carmélite et publiciste espagnol, vivait dans la première partie du dix-huitième siècle. Il devint commissaire général de son ordre et docteur en théologie. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, il soutint les intérêts de Philippe V. Il écrivit un ouvrage intitulé *El señor Philippe V es el rey de las Españas verdadero, dado per la mano de Dios torre incontractable de secundo David, perseguido victorioso*; Pampelune, 1711.

*Journal des savants*, 1711. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

**ARANDA** (*Emmanuel* D'), voyageur espagnol, né en 1602 (1), mort dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Flamand de naissance, bien qu'il porte un nom castillan, Aranda est sans contredit, de tous les voyageurs du dix-septième siècle, celui qui a peint le plus naïvement les misères qu'enduraient les esclaves en Algérie. Sa relation, rare aujourd'hui, eut jadis une vogue réelle. Ce n'était nullement un voyageur vulgaire, et nous savons que, de retour de son esclavage, il occupa dans Bruges une charge honorable de la magistrature, qui lui donna entrée dans le conseil. Cette faveur du roi d'Espagne ne l'empêcha point d'é-

(1) En dépit de la *Biographie* des frères Michaud, qui affirme que l'on ignore complétement l'époque de la naissance d'Aranda, nous garantissons l'exactitude de cette date, et nous savons qu'il poussa loin sa carrière, car l'année 1671 le trouve encore vivant.

crire en français et dans un style fort animé ses aventures en Algérie.

Ce voyageur si original, après avoir échappé aux misères de l'esclavage et à plus d'une aventure de mer, mena la vie d'un patriarche, puisqu'il eut quatorze enfants; il ne passa point sa vie en Espagne, comme le veulent certains biographes: lui-même nous avertit qu'il ne resta dans ce pays qu'une année environ, dans l'intention d'apprendre le castillan; et que ce fut en retournant dans son pays au mois d'août 1640, qu'il devint prisonnier des Algériens. Le capitaine, fort inexpérimenté, qui commandait le navire anglais sur lequel il avait pris passage à Saint-Sébastien, ne sut pas profiter des avis salutaires que lui donnait un capitaine rochellois, et se laissa prendre sans coup férir, ou même sans tenter de se défendre. Racheté de ce cruel esclavage, Aranda publia le récit de son malheureux séjour en Algérie. Si l'on s'en rapporte à la Bibliothèque Africaine de M. Ternaux-Compans, ce livre aurait paru d'abord en espagnol, puis en latin sous le titre suivant : *Emmanuelis d'Aranda Historia captivitatis Algeriensis, hispanice conscripta*; Hagæ Comitum, 1657, in-12. Il suffit de lire la dernière édition du voyage d'Emmanuel d'Aranda pour être convaincu que le livre ne fut pas écrit primitivement en espagnol. Nous en connaissons une édit. française de 1557, intitulée *Relation de la captivité du S. Emm. d'Aranda, esclave à Alger, avec un sommaire de l'antiquité d'Alger et des relations particulières*; Paris, Gervais Clousier, in-12; le livre, probablement traduit en latin, reparut plusieurs années après sous ce titre quelque peu modifié : *Relation de la captivité et liberté du sieur Emmanuel d'Aranda*, jadis esclave à Alger; Paris, 1665, in-12. La relation, sous cette forme définitive, fut traduite en diverses langues et réimprimée nombre de fois. La huitième édition, avec portrait de l'auteur, a reçu de notables augmentations, et donne le voyage d'Aranda en Espagne; elle parut en 1671. Faute de l'avoir consultée, beaucoup d'erreurs ont été accumulées, dans les biographies, sur l'un des voyages les plus intéressants et les plus dramatiques du dix-septième siècle. FERD. DENIS.

Delvenne, *Biographie du royaume des Pays-Bas*.

*ARANDA (*François*), sculpteur espagnol, natif de Tolède, vivait au commencement du seizième siècle. Il fut un des seize sculpteurs qui travaillèrent au tabernacle de la cathédrale de Tolède en 1500.

Bermudez, *Diccionario*.

*ARANDA (*Jean*), sculpteur espagnol, frère du précédent, vivait à la même époque. Il travailla aussi à l'œuvre des seize sculpteurs pour le tabernacle de la cathédrale de Tolède. Il exécuta quelques autres travaux pour la cathédrale de Jaën, une *Conception*, et deux statues du roi d'Espagne.

Bermudez, *Dictionario historico*.

ARANDA (*Jean*), écrivain espagnol, natif de Jaën en Andalousie, vivait probablement à la fin du seizième siècle. Il n'est connu que par l'ouvrage suivant : *Lugares comunes de Conceptos dichos y sentencias en diversas materias*, publié à Séville en 1565, in-4°, et réimprimé à Madrid en 1613.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, éd. 1788. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Adelung, supplément à Jöcher.

ARANDA (*dell' Sessa* D'), moine et compositeur italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Prætorius cite avec éloge ses madrigaux. Aranda laissa dans ce genre : *Madrigali a quattro voci*; Venise, 1571, in-4°. C'est sans doute le recueil réimprimé à Helmstadt en 1619, in-folio, avec un madrigal anglais de Thomas Weelkes.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — Michel Prætorius, *Syntagma Musicum*.

ARANDA (*Matheo* D'), musicien espagnol, connu seulement par la désignation que fait de lui le catalogue de la bibliothèque du roi de Portugal, comme auteur des deux ouvrages suivants : *Tractado de Canto llano*; — *Tractado de Canto Mensurabile y contra punto*. On ignore si ces traités furent imprimés.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

ARANDA (*don Pedro-Pablo Abaraca y Bolea*, comte D'), diplomate et homme d'État espagnol, né le 18 décembre 1718, mort en 1799. Issu d'une famille noble du royaume d'Aragon, le comte d'Aranda prit d'abord du service dans l'armée de Philippe V. Mais, bien qu'il y montrât d'excellentes dispositions, il semblait plutôt né pour la diplomatie et le gouvernement. Charles III le pensa du moins, et le chargea d'aller représenter l'Espagne à la cour du roi de Pologne Auguste III. C'était un poste de confiance à une époque où le sort de la *république polonaise* devenait de plus en plus incertain entre les ambitions coalisées de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie. D'Aranda y demeura sept ans. Puis il reçut la capitainerie générale de Valence, où il déploya des qualités inconnues d'administrateur; et enfin la présidence du conseil de Castille à la suite d'une émeute redoutable qui éclata à Madrid en 1765, et dont la prompte répression fut surtout due à son énergie.

Imbu des idées nouvelles dont notre pays avait donné le signal et qui commençaient à régénérer toute l'Europe, en attendant qu'elles régénérassent aussi la France, l'avénement d'Aranda était tout une révolution. A peine est-il ministre, que nous voyons en effet une foule d'abus détruits, la police reconstituée, le droit d'asile restreint, les ordres monastiques obligés à une vie plus régulière, la puissance de l'inquisition diminuée, l'agriculture et l'industrie énergiquement favorisées, la banque de Saint-Charles réformée, l'armée réorganisée, la marine renaissante, etc., etc. Jamais, depuis l'avénement des Bourbons, jamais même depuis Phi-

lippe II, la monarchie espagnole n'avait obéi à une direction plus habile. Elle se relevait à vue d'œil de la profonde décadence où l'avaient plongée deux siècles de fanatisme, d'ineptie et de folle ambition.

De toutes les entreprises d'Aranda la plus hardie fut l'expulsion des jésuites en 1767. Tant que subsistait en Espagne cette toute-puissante société, ce beau pays ne pouvait renaître qu'à demi. La supprimer, c'était émanciper et séculariser le gouvernement espagnol. Les nombreuses réformes qui signalèrent les années suivantes ne sont-elles pas la meilleure justification de cette grande mesure? Heureuse l'Espagne, si le conseil d'Aranda eût longtemps présidé à ses destinées! mais en vain Voltaire l'encourageait-il (lettre de 1771); en vain Charles III lui-même l'assurait-il de son appui, lui répétant bien des fois que *ses sujets étaient comme des enfants qui pleurent quand on les nettoie* : telle était la puissance des préjugés nationaux et telle l'influence du clergé, qui haïssait dans Aranda le représentant des idées françaises, qu'on ne lui laissa pas le loisir de compléter son œuvre. On l'écarta du ministère en 1773, et il reçut en échange l'ambassade de Paris. Regrettable pour l'Espagne, cette disgrâce du comte d'Aranda ne nuisit nullement à sa gloire. Il l'accrut au contraire par la part qu'il sut prendre aux célèbres négociations dont l'indépendance des États-Unis était alors devenue l'objet. Après avoir offert la médiation de l'Espagne entre l'Angleterre et la France, il décida Charles III à faire cause commune avec l'Amérique et Louis XVI, et il eut la joie de signer en 1783 le traité de Paris, qui reconnaissait l'émancipation des États-Unis, abaissait l'Angleterre, et effaçait presque tous les désastres de la paix de 1763.

La réputation que de si beaux services avaient value au comte d'Aranda ne tarda pas à le ramener au ministère; et il y succéda en effet au comte de Florida-Blanca en 1792. Mais l'habile Charles III n'était plus, et la cour frivole de Charles IV n'était guère le séjour d'un ministre réformateur. A peine avait-il eu le temps d'annoncer ses intentions, que la reine Marie-Louise, Emmanuel Godoy, son favori, et tous les courtisans, se coalisèrent contre lui. On l'accusait surtout d'être resté fidèle aux idées françaises, malgré tous les excès de notre révolution; il tomba donc pour faire place à Godoy; et, non content d'avoir renversé avec lui tout espoir de réformes, l'on profita de son opposition à la guerre contre la France pour l'exiler loin de la cour. Retiré en Aragon, il y mourut bientôt, avec le regret de voir tous ses desseins abandonnés, toutes ses appréhensions réalisées, et sa patrie plus abaissée qu'elle ne l'était avant lui.

A. Bouchot.

Masdeu, *Historia de España;* Madrid, 1783. — Rossew Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne.* — Weiss, *Histoire de l'Espagne depuis Philippe II jusqu'à l'avènement des Bourbons;* 2 vol. in-8°, Paris. — Lavallée, *l'Espagne*, dans l'*Univers pittoresque;* Paris, 2 vol. in-8°.

**ARANDA DE DUERO** (*Antoine*), voyageur espagnol, de l'ordre des Franciscains, mort en 1555. En 1530, des motifs de piété lui firent entreprendre le voyage de la terre sainte, où il séjourna pendant plusieurs années. A son retour, il devint confesseur de la reine Marie de Hongrie et de Jeanne de Portugal, filles de Charles V. Enfin, il devint préfet de son ordre pour la province de Castille. On a de lui : *Verdadera Informacion de la Tierra Sainta, segun la disposicion que en el ano de mil y quinientos y treynta el padre A. de Aranda*, etc.; Tolède, 1545; in-4° : c'est une description de l'état de la Palestine en 1530; on trouve, dans la seconde partie de l'ouvrage, datée de Beyrout en 1531, une description de Samarie; *Loores del dignissimo Lugar del montè Calvario;* Alcala, 1551, in-4°; — *Tratado de las siete Palabras que se leen en el Evangelio haber dicho Nuestra Señora;* Alcala, 1557, in-8°.

Wadding, *Annales Minorum*, continuées par d'Ancone, XIX, 28. — Antonio, *Biblioth. Hispana nova*, 1788.

**ARANDAS** (*Gaspard*), bijoutier espagnol, natif de Tarragone, vivait à la fin du dix-septième siècle. Il exécuta avec distinction quelques travaux pour la cathédrale de Tarragone.

Bermudez, *Diccionario historico.*

**ARANTIUS, ARANZIO** ou **ARANZI** (*Jules-César*), célèbre médecin italien, né à Bologne en 1530, mort en 1589. Il étudia l'anatomie, d'abord sous son oncle Barthélemy Maggi, puis sous Vesale, et prit le grade de docteur à l'université de Bologne, où il professa, depuis 1556 jusqu'à sa mort, l'anatomie et la médecine. Ses ouvrages, peu nombreux et assez rares, sont du plus haut intérêt; ils ont pour titre : *De humano fœtu opusculum ;* Rome ou Bologne, 1564, in-8°; Venise, 1571, in-4° : Laurent Scholz, élève d'Arantius, en publia une nouvelle édition, augmentée des résultats anatomiques qu'il avait obtenus par la dissection des femmes à différentes époques de leur grossesse; Bâle, 1579, in-12, édition la plus commune; — *De tumoribus secundum locos affectos*; Venise, 1581, in-4°; — *Observationum anatomicarum Liber ;* Venise, 1587, in-4°, réimprimé plusieurs fois avec l'ouvrage précédent; — *In Hippocratis librum de vulneribus capitis, Commentarius brevis ;* Lyon, 1580, in-8°, et 1639, in-12; opuscule rédigé par Claude Porralius, qui avait suivi très-assidûment les leçons d'Arantius; — *Consilium de Tumoribus articulorum*, opuscule inséré dans Scholz, *Consiliorum medicinalium Liber*, n° 296.

Arantius a le premier fait connaître la véritable structure du fœtus et du *placenta*, qu'il appelle *jecur uteri*. « Le fœtus, dit-il, est fixé par des vaisseaux au placenta, comme le végétal est fixé au sol par des racines. » Ce célèbre anatomiste, le meilleur élève de Vesale, a encore le premier

décrit avec exactitude certaines parties du cerveau (les ventricules), et un grand nombre de muscles (l'extenseur propre de l'index, l'obturateur externe, le coraco-brachial, le constricteur du vagin, les muscles du bras, de la langue, de l'œil, etc.). Les petites masses fibreuses qu'on remarque sur les valvules de l'aorte et de l'artère pulmonaire, qu'il a aussi fait connaître, portent encore aujourd'hui le nom de corps d'Aurantius (*corpora Aurantii*). H.

G.-A. Brambilla, *Storia delle Scoperte, fatte dagli uomini illustri italiani.*

**ARATOR** ou **ARATORE**, poëte italien, né en Ligurie, secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, né en l'an 490, mort vers 556 ou 560. Il fut aussi sous-diacre de l'église de Rome. Avant d'embrasser l'état ecclésiastique il avait exercé sa verve poétique sur des sujets profanes; mais depuis il ne chanta plus que des sujets sacrés, et mit en vers latins les Actes des Apôtres, qu'il présenta au pape Vigile en 544. Le pape en ordonna la lecture publique dans l'église Saint-Pierre aux Liens. Ce poëme se trouve avec quelques autres dans le recueil d'Alde; Venise, 1502, in-4°; Strasbourg, 1507, et dans la *Bibliothèque des Pères*; Paris, 1575, 1589; Cologne, 1618, etc. Il y a une lettre d'Arator à Parthénius, dans laquelle il engage celui-ci à faire publier son poëme en France. Cette lettre se trouve dans Sirmond, à la fin de son édition d'Ennodius. Labbe attribue à Arator un manuscrit intitulé *De oblatione et recitatione versuum.*

Argellati, *Biblioth. scriptorum Mediolanensium.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.* — Sirmond, édition d'Ennodius. — Labbe, *Nova Biblioth.*, manuscrit.

**ARATUS** *de Sicyone*, chef de la ligue achéenne, né vers l'an 271, mort en l'an 213 avant J.-C. Son père Clinias ayant été tué dans un mouvement populaire, Aratus, âgé alors de sept ans, fut élevé à Argos chez des citoyens amis de sa famille. Durant son adolescence il fut exercé à la gymnastique, qui était la première base de l'éducation chez les anciens. Cette forte instruction fit bientôt place à des soins d'une nature plus élevée. Comme la plupart des villes du Péloponnèse, Sicyone avait son tyran. Protégé par Antigone Gonatas, Aratus résolut de délivrer sa patrie. Secondé par quelques-uns de ses concitoyens, il mit le feu au palais de Nicoclès, l'homme qui opprimait Sicyone, et le contraignit à prendre la fuite. Les citoyens bannis par Nicoclès n'ayant pu recouvrer leurs biens sur ceux qui les avaient acquis, le libérateur de Sicyone indemnisa ces nouveaux propriétaires avec le produit des tableaux des peintres célèbres qu'il vendit à un prince amateur des arts, à Ptolémée Philadelphe.

A cette époque, les Achéens avaient formé cette confédération célèbre composée de treize villes, et devenue le dernier boulevard de la liberté de la Grèce, menacée alors par la Macédoine et par Rome. Aratus y fit entrer les Sicyoniens, se rendit en Égypte pour engager Ptolémée à s'y joindre, ce qu'il obtint; il fut lui-même placé à la tête de la ligue en 255 av. J.-C., et deux ans après il fut réélu. L'Acrocorinthe était alors aux mains du roi de Macédoine, qui du haut de cette position semblait dominer la Grèce entière. Aratus voit le danger, et prend la résolution de faire disparaître la cause : il engage, pour payer l'homme qui le doit introduire au pied de la place, sa vaisselle et jusqu'aux joyaux de sa femme; et, l'an 244 avant J.-C., il fait quitter la citadelle au roi de Macédoine. Les combats malheureux de Lycæum, de Mégalopolis et d'Hécatombæum près de Dyme, détruisirent les forces et les espérances des Achéens. Sparte reprit sa prépondérance. Aratus réclama alors d'Antigone le secours qu'il avait promis, et le fit nommer par son influence général de la ligue. Aratus tenta vainement de rendre la liberté à Argos, où il avait été élevé. Après la bataille de Sellasie, où Antigone mit fin pour toujours au pouvoir de Sparte, Aratus fut nommé général de la ligue pour la dix-septième fois. L'union de la Grèce paraissait assurée, lorsqu'il eut le malheur de répondre aux avances que lui fit pour l'attirer à sa cour Philippe II, neveu et successeur d'Antigone, imprudence qu'il paya, dit-on, de sa vie. Irrité sans doute du mécontentement d'Aratus à la vue des relations de Philippe avec la femme du fils du général achéen, le monarque déloyal lui fit administrer un poison lent, dont l'effet était certain. Un esclave le vit un jour cracher du sang, et lui en témoigna son inquiétude : C'est le prix, lui dit-il, de l'amitié de Philippe. Aratus mourut honoré et regretté de ses concitoyens, et fut enterré dans Sicyone même, distinction que l'on n'accordait qu'aux héros. Il avait écrit une *Histoire des Achéens*, que Polybe cite avec éloge.

Plutarque, *Aratus*, *Cléomènes.* — Polybe, II, IV, VII, VIII.

**ARATUS**, fils du chef de la ligue Achéenne, vivait dans la première moitié du troisième siècle avant l'ère chrétienne. Les Achéens ayant été défaits à Hécatombée, le jeune Aratus fut chargé d'obtenir d'Antigone Doson des troupes auxiliaires. Il eut aussi le commandement des Achéens en l'an 219, mais ne sut déployer aucune vigueur. On a lu dans Plutarque l'affront que Philippe II, après avoir empoisonné le père, fit au fils en déshonorant sa femme. Plutarque reproduit aussi la scène scandaleuse qui s'ensuivit entre le roi et le mari outragé.

Il paraît qu'il y avait eu entre Philippe et le jeune Aratus une de ces liaisons trop fréquentes dans l'antiquité païenne. C'est encore Plutarque qui nous fournit des détails sur la mort du fils de l'illustre chef de la ligue Achéenne : « Le roi Philippe, est-il dit dans la *Vie d'Aratus*, lui fit donner aussi de ces poisons qui, sans être mortels, font perdre la raison et jettent dans la démence. Son esprit en fut tellement altéré, qu'il n'entreprenait que des choses horribles et ne se portait qu'à commettre des actions infâmes, qu'à satisfaire les passions les plus honteuses et les

plus funestes : aussi, quoiqu'il fût encore à la fleur de l'âge, la mort fut moins un malheur pour lui qu'un affranchissement de ses maux et une véritable liberté. »

Plutarque, *Vie d'Aratus*.— Polybe, II, 51. — Tite-Live, XXVII, 31.

**ARATUS**, poëte et astronome grec, natif de Soli, de Pompeïopolis ou Tarse, vivait vers l'an 270 avant J.-C. Il eut pour maître Denys l'Héracléote. Ayant accompagné ce philosophe à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine, il gagna les bonnes grâces de ce prince, et passa auprès de lui le reste de ses jours. A la demande d'Antigone, il mit en vers deux ouvrages d'Eudoxe de Cnide, intitulés : *Miroir*, Ἔνοπτρον, et *Phénomènes*, Φαινόμενα, et en fit un seul poëme, sous le titre de : Φαινόμενα καὶ Διοσημεῖα, *des Phénomènes et des Signes* (de Dis ou Jupiter), c'est-à-dire du cours et de l'influence des astres; le premier a 732 vers, le second 422. Ce poëme, dont la versification est soignée et enrichie d'heureux épisodes, quoiqu'il soit peut-être trop méthodique, a fait l'admiration des anciens. Le commencement du poëme annonce que toute chose dépend de Jupiter, et contient ce passage, Τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν, cité par saint Paul, compatriote d'Aratus, dans son discours aux Athéniens (Act., XVII, 28). Les Διοσημεῖα offrent quelques rapports avec Hésiode, et ont été imités en quelques endroits par Virgile. Les habitants de Soli élevèrent à leur compatriote un monument célèbre, dit-on, parce qu'il brisait les pierres que l'on y jetait. Méla parle ainsi de ce phénomène : *Juxta in parvo tumulo Arati poetæ monumentum, ideo referendum quia, ignotum quam ob causam, jacta in id saxa dissiliant* (Méla, lib. I, c. 11). C'est encore à Aratus que se réfère saint Paul traduit devant l'Aréopage.

Aratus a été traduit en vers latins par Cicéron, Germanicus et Rufus-Festus Aviénus. Nous n'avons de la traduction de Cicéron que de faibles fragments; il nous reste la traduction ou imitation des *Phénomènes* (des sept cent vingt-un premiers vers) par Germanicus, ainsi que le commencement de la seconde partie et la version d'Aviénus. Indépendamment des articles que Suidas et Eudoxie ont consacrés à Aratus, il existe trois vies anonymes de ce poëte. On a reproché à Aratus de ne pas avoir possédé assez de connaissances astronomiques; ce qui n'a pas empêché un grand nombre de mathématiciens de se joindre aux grammairiens pour commenter son poëme. Il nous reste quatre de ces *Commentaires*, l'un d'Hipparque de Nicée, l'autre intitulé *Introduction*, par Achille Tatius. Enfin il y a des *scholies* grecques sur l'ouvrage d'Aratus; ces notes, qu'on a mal à propos attribuées à Théon, se trouvent réunies à la dissertation qu'un mécanicien de la fin du sixième siècle, nommé Léontius, a écrite sur la *Construction d'une Sphère d'après Aratus*, Περὶ κατασκευῆς Ἀρατείας σφαίρας. Alde l'Ancien publia, pour la première fois, Aratus avec les autres astronomes; Venise, 1499, in-fol. Une édition grecque-latine, soignée par Philippe Melanchthon, parut à Wittemberg, 1521, in-8°. Aratus a été ensuite souvent réimprimé : 1° à la suite de Denys le Périégète et avec d'autres mathématiciens, avec des notes de Jacques Céporinus; Bâle, 1547; — 2° à la suite d'Hygin et de quelques autres écrivains; Bâle, 1535, 1549, 1570, in-fol., par les soins de Jacques Mattzer; et à Lyon, 1608, in-8°; — 3° à la suite de Proclus et d'autres écrivains, édition de Marc Hopper; Bâle, 1547, 1561 et 1585, in-8°; — 4° dans les collections astronomiques de Jacques Ziegler, de Henri Estienne, de Jacques Commelin et de Lectius; — 5° seul ou en tête d'autres ouvrages; Paris, 1540, in-4°, par Joach. Perizonius. Cette édition fut contrefaite la même année, à Bâle, in-12, par Henri Petri; — 6° dans la belle édition donnée par Morel à Paris, 1559, en 2 vol. in-4° : le texte est dans le premier volume, et les traductions dans le second; — Leyde, 1600, in-4°, par les soins de Hugo Grotius; — Oxford, 1672, in-8°, par Jean Fell : cette édition renferme un texte corrigé d'après les manuscrits de la bibliothèque Bodléienne; elle a été réimprimée à Oxford, 1801, in-8°; J.-Th. Buhle en a donné le texte revu avec les trois traductions latines, 1793-1801, 2 vol. in-8°; — Francfort-sur-le-Mein, 1817, in-8°, par F.-Ch. Matthiæ, texte critique; — Paris, 1823, in-4°, par l'abbé Halma, avec une traduction française et les *Scholies* de Théon, les *Catastérismes* d'Ératosthène, et la *Sphère* de Léontinus. Buttman et Bekker en ont donné chacun une édition à Berlin, l'une en 1826, l'autre en 1829; la dernière édition a été donnée par M. Dübner dans la Bibl. græco-lat. de A. F. Didot (*Poetæ didactici*), avec quelques améliorations d'après les manuscrits. La première *Vie* anonyme d'Aratus a été publiée par Pierre Vettori (Victorius), et par Denys Petau dans son *Uranologium*; Paris, 1630, in-fol. Les anciens *Commentaires* ont été mis au jour par Pierre Vettori, Florence, 1567, in-fol., chez Giunta, avec la Vie d'Aratus.

Quintilien, *Inst. or.*, X, 1, 55. — Méla, lib. I, c. 13. — Schaubach, *Gesch. de Griech Astr.*, p. 215. — Delambre, *Histoire de l'Astronomie ancienne*. — Le P. Petau, *l'Uranologium*. — Macrobe, *Saturn.*, V, 20. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. 4. — Hoffmann, *Lexicon Bibliographicum*. — Schoell, *Histoire de la Littérature grecque*, t. III, p. 137.

***ARAUJO** (le père *Antonio*), lexicographe portugais, né aux Açores (île de Saint-Miguel) en 1566, mort en 1632. Il fut reçu de bonne heure chez les jésuites de Bahia, et quitta bientôt la capitale du Brésil pour entrer dans les forêts. Toute sa vie se passa pour ainsi dire dans la solitude parmi les Indiens Tupinambas, Tupinaes et Tupiniquins. Ce fut peut-être le missionnaire de ce siècle qui connut le mieux la langue des sauvages qu'on tentait alors de soumettre au christianisme : au bout de neuf ans

d'excursions, sa santé s'altéra, et il mourut après avoir enduré les maux les plus douloureux. Il est auteur d'un volume fort recherché aujourd'hui, et qui porte le titre suivant : *Cathéchismo na lingua brasilica, composto a modo de dialogos por Padres doutos e boas linguas da companhia de Jesus e por elle acrescentado;* Lisboa, por Pedro Crasbeeck, 1618, in-8°. Il a paru une seconde édition, corrigée par le P. Bartholameu de Lião, et l'ouvrage a eu les honneurs de la traduction en diverses langues de l'Amérique. Alegambe dit positivement *ut nihil in genere catechistico perfectius uspiam extare censeatur.* FERD. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — Alegambe et Ribadeneira, *Bibliotheca Scriptorum soc. Jesu.*, etc., 1643 et 1676, in-fol.

**ARAUJO DE AZEVEDO** (*Antonio* DE), comte da Barca, célèbre homme d'État portugais, né à Sá, aux environs de Fonte-de-Lima, le 14 mai 1784; mort à Rio-de-Janeiro le 21 juin 1817. Dès l'âge de onze ans il fut envoyé à Porto, auprès d'un oncle qui occupait un rang supérieur dans l'armée; et il apprit simultanément le français, l'anglais et l'italien. Ces études préliminaires ne lui firent pas négliger celle des langues anciennes, qu'il possédait aussi dans une rare perfection. Il alla de bonne heure à Coïmbre; mais son goût pour les mathématiques et les sciences naturelles le ramena promptement à Porto. Le jeune Araujo possédait déjà une solide instruction, lorsque quelques hommes distingués songèrent en 1779 à établir l'Académie des sciences de Lisbonne : il concourut à sa fondation. La nécessité d'améliorer la canalisation de certains fleuves du Portugal avait frappé cet esprit essentiellement pratique; il venait de s'occuper du Lima, lorsqu'en juin 1789 son gouvernement l'envoya à la Haye en qualité de ministre plénipotentiaire. Avant de se rendre à son poste, il alla d'abord en Angleterre, où il connut particulièrement Banks et lord North; puis il vint à Paris, où il fit sa société habituelle des Montmorin, des Bailly, des Necker, etc.

Fixé à la Haye, près du foyer des grandes agitations politiques, la position du jeune diplomate devint souvent délicate, surtout en raison des relations nombreuses qu'il venait de former en France; il sut s'en tirer avec bonheur, et consacra ses loisirs à la formation d'une bibliothèque nombreuse et choisie (1). La politique incertaine suivie alors en Portugal créa bientôt de nombreux embarras à Araujo, sans parler du corps de troupes envoyé dès 1793 en Catalogne, comme auxiliaire et agissant hostilement contre la France, en dépit des traités. Les événements de 1793 vinrent compliquer la situation. Dès la conclusion de la paix de Bâle, Araujo insista de nouveau sur la nécessité pour le Portugal de garder la neutralité : des hostilités flagrantes envers la France n'en eurent pas moins lieu. Ce fut alors que le prince régent décida qu'Araujo irait à Paris négocier la paix. Les négociations s'établirent aussitôt avec le Directoire, et un traité définitif fut signé entre les deux puissances le (23 thermidor an V), 17 août 1797; mais Pinto entrava la ratification d'un acte auquel il n'avait pas eu de part; et des intrigues déplorables jetèrent bientôt Araujo dans les prisons du Temple. Mis en liberté au bout de quelques mois, il retourna à la Haye.

Le peu d'accord qu'il y avait eu dans les instructions émanées du cabinet de Lisbonne pensa devenir fatal au diplomate, quoiqu'il se fût conformé aux ordres du régent; on prétendit même le mettre en accusation, pour avoir agi auprès du Directoire sans la participation du ministre des affaires étrangères, et le seul témoignage qui pût le disculper ne se fit pas entendre. Malgré le silence du prince, qui d'un mot pouvait faire cesser ces tracasseries et qui n'osa le dire, mais sans doute grâce à son influence secrète, les choses en restèrent là dans le conseil. Ce qu'il y eut de plus déplorable pour le Portugal, c'est qu'en définitive le Directoire se refusa à la ratification du traité.

Du poste de la Haye, qu'il avait occupé depuis le début de sa carrière diplomatique, Araujo passa à Berlin, après avoir visité la plus grande partie de l'Allemagne. Là, comme en France et en Hollande, il forma des relations utiles avec plusieurs savants en renom; il étudia la chimie avec Klaproth, et il lia une correspondance suivie avec le baron de Zach, qui devait lui être d'autant plus précieuse que, dès l'année 1800, il se vit rappelé en Portugal pour prendre une part plus active que jamais aux affaires de son pays, quoique ce ne fût pas d'abord d'une manière ostensible. L'horizon politique était menaçant : le Portugal redoutait une invasion prochaine. Araujo fut chargé d'une mission secrète auprès de Napoléon; mais il ne lui fut pas même possible de débarquer à Lorient, dont le port lui était formellement interdit. Le pouvoir occulte, dont il avait ressenti déjà l'influence, avait entravé encore ses opérations. Pinto, qui avait signé le traité de Badajoz, n'avait confié à Araujo sa mission que dans le but de l'éloigner du duc d'Alafoens, dont il était le conseiller le plus habile, et qui, rapproché du trône par sa naissance, vivait en hostilité avec le ministère (1).

Ce ministère, Araujo devait un jour l'occuper; mais avant de remplir un poste si épineux il

(1) Durant sa longue carrière diplomatique, le comte da Barca ne cessa de recueillir des livres et des manuscrits précieux. Banks, entre autres, lui donna une relation roulant sur d'anciennes découvertes faites en Afrique qu'on n'a pu malheureusement retrouver, et dont parle le père Lucker. C'était le manuscrit du P. Pero Paës, jésuite qui avait fait un long séjour en Abyssinie, et que l'on prétend avoir visité les sources du Nil. Un mémoire d'Araujo, écrit spécialement sur cet ouvrage, devait être lu à l'Académie; il n'a jamais été retrouvé, non plus, dit-on, que le manuscrit de Paës.

(1) *Voy.* la deuxième édition du voyage du duc du Châtelet en Portugal, t. II, p. 200. On sait aujourd'hui que cet ouvrage a été écrit par Desoteux, baron de Cormartin. *Voy.* sur ce personnage Quérard et Boucher de la Richarderie. Il mourut à Lyon le 19 juillet 1812.

devait se rendre en ambassade à Saint-Pétersbourg, visiter de nouveau la Hollande, la France et la Péninsule, faire pour ainsi ses adieux à la diplomatie, qui lui avait valu depuis longtemps une renommée brillante. Le 2 juillet 1804, il était de retour à Lisbonne, et se voyait bientôt chargé de conduire les affaires de l'État; mais alors les circonstances étaient devenues si critiques, qu'un génie plus ferme et plus prévoyant n'eût pu détourner le coup dont la monarchie était menacée. L'acte politique du 11 novembre 1807, qui déclarait la déchéance de la maison de Bragance, n'avait été après tout prévu que par Araujo, puisque tous ses efforts comme diplomate avaient tendu vers l'observation d'une stricte neutralité; mais au moment décisif, et lorsque les Français étaient aux portes de Lisbonne, tout esprit de prévoyance lui fit défaut. Par le propre conseil de son ministre, João VI allait porter au Brésil une couronne qu'il ne pouvait plus sauver en restant en Europe; les mesures prises pour le départ furent combinées avec une telle inhabileté, qu'une partie des navires destinés à escorter la famille royale fut sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi. La clameur populaire poursuivit le ministre, et l'on tenta d'éveiller sur lui les plus odieux soupçons. L'équité naturelle de Jean VI sut l'absoudre, et lui réserva même une de ces positions éminentes où le mal passé peut être réparé, quand on sait préparer d'une main généreuse des moissons fécondes pour l'avenir.

Sur le navire qui emportait Araujo au Brésil, était une typographie complète, une collection minéralogique rassemblée par Werner, des instruments propres à l'étude de la chimie, réunis probablement en Allemagne. *La Méduse*, qui portait ces utiles collections et l'homme dévoué à la science qui les avait formées, entra dans la baie de Rio de Janeiro le 6 mars 1808. Pendant les premiers temps de son séjour au Brésil, Araujo, revêtu seulement du titre de conseiller d'État, s'occupa uniquement d'études scientifiques ou de travaux littéraires. M. de Brito, dont l'amitié ne se démentit jamais, avait imprimé à Hambourg la traduction faite par Araujo de l'*Élégie de Gray sur un cimetière de campagne*. L'Académie des sciences de Lisbonne avait publié, en 1805, son *Apologie de Camoëns*, dirigée contre la Harpe. Il revit dans le calme sa traduction des Odes d'Horace, et deux tragédies sur lesquelles il fondait en grande partie l'espoir de sa réputation littéraire, *l'Osmia* et la *Nova Castro*, qui ne parurent pas alors. Reprenant aussi ses travaux scientifiques, Araujo utilisa son laboratoire de chimie, et fit voir aux Brésiliens qu'ils pouvaient ajouter à leurs poteries, souvent si élégantes et si fines, de la porcelaine plus brillante et plus durable. Les plantes de son vaste jardin furent classées systématiquement; et, sous le titre d'*Hortus Araujensis*, il publia un catalogue qui fit connaître son goût éclairé pour la botanique. Au bout de quatre ans, il fallut abandonner ces études attrayantes, pour se plonger de nouveau dans les détails de l'administration. Nommé d'abord ministre de la marine, puis ministre des affaires étrangères, il reçut bientôt pour récompense de ses anciens services le titre de comte da Barca. La mort du marquis d'Aguiar, arrivée en 1817, lui imposa de nouveaux devoirs; et il fut chargé une fois encore de conduire les affaires d'une monarchie déjà chancelante : il ne put résister à ce surcroît de travail, et mourut d'une fièvre lente, nerveuse, le 21 juin 1817.

La postérité ne conservera qu'un faible souvenir des poésies d'Araujo; mais on n'oubliera pas que c'est sous son administration que l'on fit les premiers essais d'acclimatation pour naturaliser le thé au Brésil. En l'année 1812, un magistrat de Macao, nommé Rafaël Botado de Almeida, ayant fait parvenir à un agronome zélé du Brésil, M. Luiz de Abren, les premières semences de thé qui fussent parvenues en Amérique, ce chef de division, animé du plus grand zèle pour le bien de son pays, les fit planter dans l'enclos da Lagoa de Freitas, devenu aujourd'hui le jardin botanique; elles y prospérèrent, et le comte da Barca fit dès lors tous ses efforts pour encourager ces premiers essais. Ce ministre eut la pensée de faire venir au Brésil des Chinois pour leur confier les cultures naissantes : parmi ces Asiatiques étaient trois maîtres expérimentés, qui apportaient une grande quantité de semences nouvelles, expédiées par le desembargador Brum da Sylveira. Les plantations réussirent, et les nouveaux ouvriers préparèrent une petite quantité de thé naturalisé dès lors au Brésil, et destiné d'abord à la cour et à quelques personnes de distinction. Malgré le depart des principaux ouvriers chinois, et en dépit d'une multitude d'obstacles que rencontra dès l'origine la nouvelle culture, elle a tellement prospéré qu'elle est devenue aujourd'hui, et pour ainsi dire à l'insu de l'Europe, une branche fructueuse des exportations de l'empire. L'introduction des Chinois, comme manipulateurs du thé, eût été probablement inutile sans les efforts de F. Léandro do Sacramento, qui devint directeur du jardin botanique de Rio, et qui le premier livra au commerce la plante précieuse qu'il avait su faire préparer convenablement.

Le second acte dont il faut savoir gré à Araujo précéda sa mort de quelques mois. Le 12 août 1816, il fonda l'École des beaux-arts de Rio de Janeiro, en promulguant un décret qui régularisait définitivement la position des artistes français venus au Brésil sous la direction de M. Lebreton, et dont la réunion forma une institution précieuse, dont le pays recueille aujourd'hui les fruits. FERD. DENIS.

*Memorias da Academia das sciencias de Lisboa*, t. 8. — Warden, *Continuation de l'Art de vérifier les dates*. — Duchesse d'Abrantès, *Souvenirs d'une Ambassade*, t. II. — *Jornal economico*; Rio de Janeiro, in-8°.

**ARAUJO** (*Édouard*), biographe portugais du

seizième siècle. Il était chanoine régulier, et intendant de la maison de Tomar. On a de lui une *Historia de santa Iria*, imprimée à Coïmbre en 1597.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

**ARAUJO** ou **ARAUXO** (*Francisco-di-Correa*), musicien organiste espagnol, mort le 13 janvier 1663. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique et devint évêque de Ségovie. Mais, dans l'intervalle, il fut organiste de Saint-Salvador à Séville, et professeur à Salamanque. On connaît de lui : *Musica pratica y theorica de organo;* Alcala de Hénarez, in-fol. Cet ouvrage paraît être le même que celui qui lui est attribué sous ce titre : *Facultad organica;* Alcala, 1626. Les deux doivent être compris sous ce titre modifié, indiqué dans le catalogue de la bibliothèque du roi de Portugal : *Trentos discursos de musica pratica y theorica, intitulados Facultad organica*. Il y a d'Araujo un autre traité de musique, intitulé *Casos morales de la musica*, dans la bibliothèque de Lisbonne, et quelques poésies.

Antonio, *Biblioth. hisp., Append.*, t. II, 322. — Machado, *Biblioth. Lusitana*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**ARAUJO** (*Jozé Boreas* DE), philosophe portugais, né à Lisbonne le 2 mai 1667, mort le 28 décembre 1743. Il appartenait à la noblesse, et, après la mort de son père, hérita de l'office d'écrivain de la chambre de Ceuta. Durant les loisirs que lui laissait son emploi, il s'occupait avec ardeur de philosophie et même de peinture. Pour se livrer à ses goûts, il refusa l'inspection du commerce des Indes. Il était, du reste, dans une opulence qui s'alliait à la plus noble charité, et qui motive le désintéressement dont il fit preuve. Il a publié : *Discursos da ignorancia, emque se duvida do fogo elemental, e se difine o material, e em consequencia se dificulta a mayor parte da filosofia peripatetica*; Lisboa, 1740, 2 vol. in-4°. FERD. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

**ARAUJO** (*Pedro* DE), sculpteur espagnol, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Le sculpteur en titre du roi d'Espagne Charles II étant mort en 1700, Araujo fut nommé à sa place, avec un traitement de cent ducats par an.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

**ARAUXO** (*Salgado*), ecclésiastique et historien portugais, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il s'éleva des plus humbles degrés de la hiérarchie à celui de protonotaire apostolique, et laissa : *Ley regia de Portugal, seu Idea justi principis exemplis regum Lusitaniæ formata;* Madrid, 1627;— *Sumario de la familia de Vasconzelos*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**ARBACE**, ou plutôt **ARBACÈS** (Ἀρβάκης), fondateur du royaume des Mèdes vers 876 avant J.-C. Il fut d'abord simple gouverneur de la Médie, et se ligua avec Bélésys, gouverneur de la Babylonie, pour renverser Sardanapale, roi d'Assyrie, efféminé et méprisé de ses sujets. Ils entraînèrent dans leur conspiration les autres chefs de l'armée, et réduisirent Sardanapale à se brûler sur un bûcher avec tout ce qu'il avait de plus précieux. Les détails de cet événement, raconté par Ctésias, se trouvent consignés dans Diodore. Arbace établit le siége de son empire à Ecbatane, où il régna pendant vingt-huit ans avec sagesse et modération. Il eut pour successeurs Mandaucès, Soramus, Artycas, Arbianès, Artæus, Artynes, Astibaras, Aspadas ou Astyage, qui régnèrent ensemble trois cent dix-sept ans, durée de l'empire des Mèdes depuis Arbace jusqu'à Astyage, détrôné par Cyrus en 559 avant J.-C.

Le récit de Ctésias, copié par Diodore, diffère entièrement de celui d'Hérodote, qui fait Déjocès premier roi de la Médie, et ne donne que quatre rois de cette dynastie. Velléius Paterculus, Justin et Strabon ont suivi Ctésias. Pour concilier les deux opinions, on pourrait supposer avec Heeren que les royaumes fondés par Arbace et Déjocès étaient distincts l'un de l'autre, et que ces deux dynasties furent momentanément réunies sous le sceptre d'Astyage.

On ne confondra pas Arbace, fondateur du royaume des Mèdes, avec *Arbace*, satrape de la Médie, l'un des généraux de l'armée d'Artaxerxès II dans la guerre contre Cyrus le Jeune, an 401 avant J.-C., et dont parle Xénophon (*Anab.*, I, 7). H.

Diodore, II, 24, 34. — Vell. Paterculus, I, 6. — Justin, I, 3. — Strabon, XVI. — Heeren, *Histoire du commerce dans l'antiquité*.

***ARBASIA** (*César*), peintre italien, natif de Saluces en Piémont, mort en 1601 en Espagne. Il fut un des fondateurs de l'Académie de Saint-Luc à Rome, et fit plusieurs tableaux estimés pour les églises de Malaga et de Cordoue.

Bermudez, *Diccionario historico*.

**ARBAUD DE PORCHÈRES** (*François* D')(1), poëte français, né à Saint-Maximin en Provence vers la fin du seizième siècle, mort en 1640. Il fit ses études à Paris, où il eut pour maître et ami le poëte Malherbe, qui lui légua la moitié de sa bibliothèque. Il obtint, dit-on, de Henri IV une pension de quatorze cents livres pour un sonnet qu'il avait composé sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées. Mais, d'après Mazaugues, président du parlement d'Aix, c'est Laugier de Porchères, contemporain d'Arbaud, qui fit le sonnet et toucha la pension.

Sous la régence de Marie de Médicis (de 1610 à 1614), il occupa à la cour la singulière charge de *surintendant des plaisirs nocturnes*, « ce qui était alors, ajoute Papon, un très-grand honneur. »

Le cardinal de Richelieu donna à Arbaud une pension de six cents livres avec une place à l'Académie française, nouvellement créée (en 1635). Il paraît que, vers la fin de ses jours, d'Arbaud,

(1) Il s'appelait *de Porchères*, d'après le nom d'un village voisin de Forcalquier.

dégoûté de la vie de la cour, se retira, en Bourgogne, où il mourut dans un état voisin de l'indigence.

D'Arbaud, comme la plupart des poëtes de son temps, avait choisi les Psaumes de David pour exercer sa verve. Il imita surtout son ami Malherbe, et laissa une *Paraphrase des Psaumes graduels*, et *Poésies sur divers sujets*; Paris, 1633, in-8°. — Ses meilleures pièces sont deux *odes* : l'une adressée à Louis XIII, l'autre au cardinal de Richelieu. L'ode au roi commence ainsi :

Grand roi, que la France a vu naître
Pour achever de l'aguerrir,
Et que la terre aura pour maître
Quand tu voudrais la conquérir,
Reçois de bon œil, en hommage,
Ces vers, où je peins ton image
D'un crayon si vif et si beau,
Que le portrait du plus grand homme
Qu'ait mis au jour la vieille Rome
N'égalera point ce tableau.

D'autres morceaux assez médiocres, comme *le Siége de la Rochelle*, etc., se trouvent dans les recueils du temps, tels que *les Muses ralliées; le Parnasse Royal; le Cabinet des Muses*. Son poëme intitulé *la Madelaine*, dont Racan fit un si grand éloge, est resté inédit.

*Jean* D'ARBAUD, frère du précédent, laissa une traduction des Psaumes imprimée à Grenoble en 1651, et réimprimée à Marseille en 1684. H.

Pellisson d'Olivet, *Hist. de l'Acad. française* (contenant une lettre de Mazaugues), t. I, p. 239 242, édit. de 1743. — Papon, *Histoire générale de la Provence*, t. IV, p. 784.

**ARBELLES** (*André* D'). *Voyez* ANDRÉ *d'Arbelles*.

**ARBÉTION** ou **ARBITION**, général romain, s'éleva des plus bas degrés de la milice jusqu'au consulat, qu'il exerça sous l'empire de Constance, en 355 de J.-C. On lui donna le commandement d'une armée contre les Allemands, qu'il défit. Jaloux de la réputation de Silvain, fils de Bonite, général gaulois, il le fit massacrer dans une révolte, effet de ses intrigues. En 357, il fut lui-même soupçonné de rébellion; mais il se tira d'embarras par le crédit des eunuques. En 361, il fut envoyé par l'empereur Constance contre les Perses, puis contre Julien l'Apostat, qui s'était révolté. Ce prince étant parvenu à l'empire, le fit un des membres du tribunal établi à Chalcédoine pour juger les ministres de l'empereur Constance. Arbétion vivait encore sous Valens, qu'il servit utilement contre Procope. On ignore la date précise de sa mort.

Ammien-Marcellin, XIV, 11; XV, 2, 4, 5, 8; XVI, 4, 6, 7; XX, 2; XXVI, 9. — Zosime, IV, 1-10. — Socrate, II, c. 34. — Eunapius, p. 78, édit. Bonn.

**ARBITER**, *Petronius*. *Voy.* PÉTRONIUS ou PÉTRONE.

**ARBLAY** (*Francisca* BURNEY, femme D'), Anglaise, auteur de romans et d'autres ouvrages, née vers la fin du dix-huitième siècle. Elle était fille du savant Charles Burney, historien de la musique, et compositeur lui-même. Francisca montra de bonne heure une vocation prononcée pour le roman; mais, supposant que son père désapprouvait ce genre d'ouvrages, elle brûla en secret ses premières productions. Sa sœur, témoin de cet *auto-da-fé*, pleura, dit M^me^ d'Arblay, avec un tendre intérêt sur les cendres imaginaires de Caroline Évelyn, la mère d'Évélyna. Toutefois, les prédispositions naturelles l'emportèrent, et l'ouvrage ressuscita en 1777, sous ce titre : *Évélyna, ou l'Entrée d'une jeune orpheline dans le monde*; l'auteur garda l'anonyme. Cet ouvrage mérita les suffrages de Burke et de Johnson; et le père de Francisca, qui jusqu'alors avait paru peu favorable au penchant de sa fille pour les œuvres d'imagination, ne s'opposa plus dès lors à ses travaux. Une autre récompense l'attendait : la reine d'Angleterre l'attacha à sa royale personne.

Ainsi encouragée, miss Burney publia, en 1782, *Cécilia*, ou *Mémoires d'une héritière galloise*, dont le succès surpassa celui d'*Évélyna*. Retirée ensuite à la campagne, elle y épousa, en 1793, l'officier français dont elle garda le nom, et vint avec son mari demeurer à Paris de 1802 à 1812, époque à laquelle elle retourna en Angleterre. Ses divers romans furent traduits en français et dans d'autres langues. Elle s'était aussi essayée dans la tragédie. Le théâtre de Drurylane représenta en effet en 1795, sous le titre *Edwy et Egilva*, une composition dramatique dont M^me^ d'Arblay était l'auteur, mais qui ne fut pas imprimée. Elle rédigea aussi les mémoires de son père.

Voici la liste de ses ouvrages : *Évélyna, ou l'Entrée d'une jeune orpheline dans le monde*, 1777, 3 vol. in-12; — *Camilla*, ou *la Peinture de la jeunesse*, 1796, 5 vol. in-12; — *Cécilia*, ou *Mémoire d'une jeune héritière*, 1814, 5 vol.; — *la Femme errante*, ou *les Embarras d'une femme*, 1814, 5 vol.; — *le jeune Cléveland*, ou *Trait de nature*, 1815, 4 vol. in-12; — *le Voisin de campagne*, ou *le Secret*, 1820, 5 vol. in-12; — *les Mémoires du docteur Burney, rédigés sur ses propres manuscrits*, etc.; Londres, 1823-31.

*Histoire des femmes célèbres*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Monthly Review*, 1832.

**ARBOGASTE** ou **ARBOGASTES**, officier gaulois au service des Romains, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle. Il servit dans l'armée de Théodose qui, en 388, passa de Constantinople en Italie pour défendre Valentinien II contre l'usurpateur Maxime. Il triompha de cette révolte, et resta auprès de Valentinien II, chargé par Théodose de l'aider de ses conseils et de ses talents. Mais bientôt Arbogaste régna à la place de Valentinien, qui, jaloux de ressaisir le pouvoir, essaya d'enlever à Arbogaste les fonctions qu'il remplissait. Arbogaste refusa d'obéir, et, voulant s'emparer de l'autorité, il fit périr les amis de Valentinien, qui implora l'appui de Théodose. Alors Arbogaste fit tuer Valentinien; mais, n'osant prendre la pourpre, il en revêtit Eugène, et alla faire la guerre à Marcomir, chef des Francs. En appre-

nant l'arrivée de Théodose, Arbogaste et Eugène s'apprêtèrent à résister, et bientôt fermèrent le passage des Alpes Juliennes à l'armée impériale. La bataille se livra en 394, sur les bords du Frigidus. Arbogaste vaincu se sauva dans les montagnes, où il se tua.

Zosime, liv. IV, p. 263, 264, 276, etc. — Philostorgius, XI, p. 484, 486, édit. Valésius. — Jornandès. — Théophane. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

*ARBOGASTE (saint), évêque de Strasbourg depuis 669 jusqu'en 678, année de sa mort. Il jouissait de la faveur du roi Dagobert, qui lui donna, entre autres, la forteresse d'Isembourg et la ville de Ruffach, avec tout le domaine d'alentour. Il avait ordonné, avant son décès, qu'on l'enterrât dans le lieu réservé à la sépulture des criminels. Son corps fut, quelque temps après, exhumé et transporté dans l'église collégiale qu'il avait fondée à Strasbourg.

*Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 622.

ARBOGASTE (*Louis-François-Antoine*), mathématicien français, né à Muntzig en Alsace en 1759, mort à Strasbourg le 8 avril 1803. Il enseigna les mathématiques à l'école d'artillerie de Strasbourg et à l'école centrale du département du Bas-Rhin, et fut député successivement à l'assemblée législative et à la convention nationale. En 1789, il présenta à l'Académie des sciences un *Essai sur de nouveaux principes de calcul différentiel et intégral, indépendants de la théorie des infiniment petits et de celle des limites.* Le sujet de cet essai, qui resta inédit, fut plus tard développé par Lagrange. Son principal ouvrage a pour titre : *Du calcul des dérivations, et de ses usages dans la théorie des suites et dans le calcul différentiel;* Strasbourg, 1800, in-4°. On y trouve le premier emploi des symboles d'opération, indépendamment des symboles de quantité. Comme membre de la convention nationale, il publia le *Rapport sur l'uniformité et le système général des poids et mesures.*

Taylor, dans *Penny Cyclopædia*, vol. XXIV, p. 129-132.

*ARBORRUS (*Jean*), théologien français, natif de Laon, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut docteur en Sorbonne, et laissa, outre quelques commentaires de la Bible, *Theosophiæ tomi I et II*, seu *Expositio difficillimorum locorum Veteris et Novi Testamenti*; Paris, 1540, in-fol., ouvrage curieux, qui a beaucoup d'analogie avec le *Sic et Non* d'Abailard.

Du Pin, *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, XVI, 40.

ARBORIO, nom d'une famille bourguignonne qui a fourni quelques hommes célèbres. Les Arborio étaient établis à Verceil dès le douzième siècle, et ils firent, dit-on, bâtir le bourg de Gattinara, auquel ils réunirent plusieurs terres ou fiefs des environs. Ce fut depuis lors qu'ils ajoutaient à leur nom celui de *Gattinara*.

ARBORIO DE GATTINARA (*Mercurin*), célèbre jurisconsulte italien, né en 1465 à Verceil, mort à Inspruck le 5 juin 1530. Il fut d'abord conseiller à la cour du duc de Savoie, où il eut occasion de se faire connaître à Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, et veuve, en 1504, de Philibert III, duc de Savoie. Cette princesse, qu'il avait servie avec talent pour le recouvrement de son douaire, le nomma président du parlement de Bourgogne en 1507. L'année suivante, il fut envoyé par l'empereur Maximilien auprès de Louis XII pour la négociation du traité de Cambrai. En 1518, la noblesse de Bourgogne, excitée par Guillaume de Vergy, lui fit perdre la place de premier président. Arborio se retira alors auprès de l'empereur Maximilien, qui le nomma son conseiller et son ambassadeur auprès du duc de Savoie. Après la mort de Maximilien, il passa en Espagne, où il devint chancelier de Charles-Quint. Il dressa en cette qualité les articles du traité de Cambrai, et ceux de la pacification entre Clément VII et l'empereur Charles-Quint. Le chancelier étant devenu veuf, le pape le créa cardinal en 1529. Au mois de décembre de la même année, il conclut à Bologne, entre le pape, l'empereur, la république de Venise et le duc de Milan, un traité pour la défense de l'Italie, que le cardinal de Granvelle cite comme un chef-d'œuvre de politique. On cite d'Arborio, comme manuscrits : *Sommaire déduction des querelles que la maison d'Autriche et de Bourgogne a contre la maison de France pour le duché de Bourgogne* (bibliothèque de Dornick, dans le Holstein); — *Instruction sur les différents droits de la maison de Bourgogne.*

Ughelli, *Elog.* — Aubery, *Hist. des Cardinaux.* — Guichardin, *Hist.*, 6. — Sandovel, *Vita di Carolo V.* — Moreri. — Hanc, dans *Historia sacrorum a Luthero emendatorum*, p. 185-220, édit. 1729, in-4°. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten Lexicon.*

ARBORIO DE GATTINARA (*Ange-Antoine*), descendant de la famille du précédent, archevêque de Turin, né à Pavie en 1658, mort en novembre 1743. En 1731, il s'opposa avec fermeté à la reprise de la couronne que Victor-Amédée II avait abdiquée en faveur de son fils Charles-Emmanuel III. Outre quelques homélies et sermons éloquents, on a de lui : *Decreta condita in prima diœcesana synodo*; 1729, Turin, 1 vol. in-4°.

Denina, *Storia della Italia occidentale*, lib. XVI, cap. 2. — Botta, *Storia d'Italia sino al 1789*, l. XXXVIII. — *Storia della Vercellese Letterat.*

ARBORIO DE GATTINARA (*Jean-Mercurin*), frère du précédent, naquit à Lucques en 1685, et mourut à Alexandrie le 4 août 1743. Il entra dans l'ordre des Barnabites, et devint évêque d'Alexandrie. On a de lui plusieurs discours et sermons funèbres, parmi lesquels on remarque l'*Oraison funèbre de Victor-Amédée II, prononcée à Turin le 11 octobre* 1732; Turin, in-4°.

ARBORIO-BIAMINO (*Pierre*), magistrat, né à Verceil le 29 mars 1767, mort le 14 août

1811. Il fut préfet de la Lys, sous l'Empire. On a de lui des *Instructions politiques.*

Destouches, *Notice historique sur Arborio-Biamino;* Paris, 1812. — Tipaldo, *Biografia Italiana.*

**ARBORIUS**, nom de deux Gaulois distingués, du troisième siècle de notre ère.

ARBORIUS (*Cæcilius-Argicius*), riche habitant d'Augustodunum (Autun), perdit ses biens dans des troubles civils. En 264 il émigra, et vint s'établir dans un district de la province de Novempopulana, là où s'éleva plus tard la ville de Bayonne. Il s'y livra à l'étude des mathématiques et de l'astrologie; et, après avoir refait sa fortune, il mourut à un âge très-avancé (à plus de quatre-vingt-dix ans). L'une de ses filles fut la mère du poëte Ausone.

ARBORIUS (*Æmilius-Magnus*), jurisconsulte, fils du précédent, naquit vers l'an 270 aux environs de Dax et de Bayonne, et mourut à Constantinople vers 335. Suivant Ausone, il ne vécut que trente ans. Il s'acquit une grande renommée dans l'éloquence du barreau. Après avoir plaidé avec succès devant les préfets des Gaules et d'Espagne, il enseigna la jurisprudence à Toulouse vers l'an 325, et s'y acquit l'amitié des trois frères Dalmace, Jules-Constance et Annibalien, princes alors exilés dans cette ville. Il enseigna ensuite la rhétorique à Narbonne. Vers l'an 331, il fut appelé à Constantinople par Constantin le Grand, pour enseigner l'éloquence à un des enfants de l'empereur. Arborius avait aussi des connaissances étendues en astronomie et en mathématique. On lui attribue un poëme élégiaque intitulé *Ad Nympham minus cultam*, publié dans *Poetæ latini minores*; Wernsdorff, III, 217-225.

Ausone, *Parentalia et Commemoratio professorum.* — *Histoire littéraire de la France*, t. I, part. 2, p. 58, 97, 99. — Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire historique et critique*, 1750. — Wernsdorff, *Poetæ latini minores.*

**ARBRISSEL** ou **ARBRISSELLES** (*Robert* D'), fondateur de l'ordre de Fontevrault, naquit en 1047 à Arbrissel ou *Arbresec*, village près la Guerche, dans le diocèse de Rennes, et mourut à Orsan, dans le Berri, le 25 février 1117. Ses parents, qui étaient peu riches, le destinaient à l'état ecclésiastique. En 1074 il vint à Paris pour y étudier la théologie, et entrer dans les ordres. Silvestre de la Guerche, chancelier de Bretagne et évêque de Rennes, l'appela auprès de lui en 1085, et le fit son vicaire général. Dans cette fonction, Robert s'appliqua à faire revivre la bonne discipline du clergé, à combattre la simonie et le trafic des bénéfices, à rompre les mariages incestueux, alors très-communs, à empêcher le concubinage des prêtres, à pacifier les divisions des familles, enfin à corriger les mœurs si corrompues de son siècle.

Sur ces entrefaites, son évêque vint à mourir; et comme Robert s'était fait beaucoup d'ennemis par ses réformes, il quitta Rennes, et vint en 1089 enseigner la théologie à Angers. Au bout de deux ans, dégoûté du monde, il se retira dans la forêt de Craon, sur les frontières de l'Anjou et de la Bretagne, pour se recueillir dans la solitude et le silence. Nouveau Jean-Baptiste, il se livra tout entier à son ardeur pour la pénitence : « un cilice très-rude lui couvrait le corps; la terre toute nue fut son lit; il renonça pour toujours au vin, aux viandes délicates, et presque au sommeil; enfin il inventait chaque jour quelques nouveaux moyens pour dompter son corps et crucifier le vieil homme. » [*Histoire littéraire de la France*, t. X, p. 155.]

Les prédications de Robert firent affluer dans ce désert une multitude de pénitents. En peu d'années, les forêts de la Normandie, de la Bretagne et de l'Anjou furent peuplées d'anachorètes, rappelant par leur vie austère les solitaires de la Thébaïde (1). Telle fut l'origine de l'ordre de Fontevrault. Robert forma son premier établissement dans la forêt que, dans une assemblée à Angers, Renaud, seigneur de Craon, lui avait donnée en partie. Cet établissement fut la célèbre abbaye de la Roe (*de Rota*), dont Robert fut nommé prieur dans le concile de Tours, en 1096; il y prêcha devant Urbain II, ce pape qui, l'année précédente, avait ouvert la première croisade dans le concile de Clermont, et excommunié Philippe I[er], roi de France. Dans la même année, à l'occasion de la dédicace de l'église Saint-Nicolas à Angers, le pape le nomma prédicateur apostolique, avec la faculté d'administrer les sacrements.

Renonçant bientôt à la vie paisible de prieur, Robert se mit, pieds nus, à parcourir les villes et les villages, prêchant partout la pénitence. Ce fut ainsi qu'à Rouen, entre autres, il convertit toute une maison de filles publiques (2). M. Michelet a vu dans ce fait la réhabilitation de la femme. Mais cette appréciation ne nous semble pas suffisamment tenir compte du caractère de l'époque, et peut être contestée.

Robert eut bientôt un grand nombre de disciples : on cite parmi ceux-ci Vital de Mortain, fondateur de l'abbaye de Savigny, Raoul de la Futaye, et Bernard, fondateur de l'abbaye de Tyron, près de Poitiers. Ces prédicateurs entraînèrent une foule de personnes. C'est ce qui engagea Robert à bâtir plusieurs monastères, dont

(1) Le besoin de la solitude, et de renoncer aux choses de ce monde pour se livrer à l'enthousiasme religieux, était alors fort commun, et constitue l'un des caractères de cette singulière époque. *Voy.* ABAILARD.

(2) *Nudipes per plateas et vicos ire consueverat, ut fornicarias ac peccatrices ad medicamentum pœnitentiæ posset adducere. Quodam ergo die, cum venisset Rotomagum, lupanare est ingressus, sedensque ad focum pedes calefacturus, a meretricibus circumdatur, æstimantes eum fornicandi causa esse ingressum. Sed prædicante eo verba vitæ, ac misericordiam Christi eis promittente, una ex meretricibus, quæ cæteris præerat, dixit ei : Quis es tu, qui talia loqueris? Scias pro certo, quia per viginti quinque annos, quibus hanc domum ad perpetranda scelera sum ingressa, numquam aliquis huc advenit, qui de Deo loqueretur, vel de ejus misericordia præsumere nos faceret; tamen si scirem vera esse*, etc. (*Manuscrit* de l'abbaye de Vaux de Cernai; Bayle, *Dict.*).

le plus célèbre est l'abbaye de Fontevrault près de Poitiers. « Là, dans un vallon couvert de ronces et d'épines, qu'on appelait Fontevraud ou Fontevaux (*Fontis-Ebsaldum*), Robert construisit deux monastères, l'un pour les femmes en l'honneur de la sainte Vierge, l'autre pour les hommes. Ce lieu lui fut donné par une veuve nommée Eremburge, et par sa fille Adélaïs Riverie. » (*Histoire littéraire de la France*, loc. cit.). Le nombre des pénitents et pénitentes s'élevait à deux ou trois mille. Parmi ces dernières, les plus célèbres étaient Pétronille, veuve du seigneur de Chemillé, première abbesse de Fontevrault; Agnès, sœur de Pétronille; Ermengarde, comtesse de Bretagne, à laquelle Geoffroi de Vendôme reprocha sa vie mondaine. L'abbaye de Fontevrault fut fondée quelques mois avant ou après (les chroniqueurs ne s'accordent pas sur ce point) le concile tenu à Poitiers le 18 novembre 1100, par les cardinaux Jean et Benoît, légats du pape Pascal II : « Mais le bienheureux Robert ne bâtit alors que de pauvres cabanes (*tuguriola*), et un oratoire où les femmes vaquaient à la prière, pendant que les hommes travaillaient dans un lieu séparé pour subvenir à leur subsistance. Ceux qui étaient engagés dans les ordres sacrés chantaient ensemble des psaumes, et célébraient les saints mystères. Ils vivaient tous dans une union parfaite, et gardaient un exact silence; ils étaient extrêmement pauvres, et à peine étaient-ils à l'abri des injures de l'air. Pour conserver la mémoire de cette extrême pauvreté, le bienheureux fondateur voulut que ses enfants n'eussent dorénavant d'autre nom que celui de pauvres de Jésus-Christ, *pauperes Christi*. » (*Histoire littéraire de la France*, t. X, p. 160).

D'après les monitoires de Marbode, évêque de Rennes, et de Geoffroi, abbé de la Trinité de Vendôme, ainsi que d'après la lettre d'un anonyme (qu'on croit être Roscelin), citée par Abailard (*Epist.*, XXI), le bienheureux Robert se soumit, pour vaincre la chair, à des épreuves vraiment sataniques. Ainsi, on l'accusa d'avoir partagé le lit de ses religieuses, non sans doute pour jouir d'elles, mais afin de s'habituer à résister aux plus fortes tentations. Ce fait, nié ou excusé par les uns, affirmé ou blâmé par les autres, a été l'objet des plus vives controverses parmi les théologiens des dix-septième et dix-huitième siècles (1). Le P. de la Mainferme, religieux de Fontevrault, a consacré un long ouvrage, *Clipeus nascentis ordinis Fontebraldensis*, à l'apologie de son patriarche.

En 1104 Robert assista au concile de Beaugency, et, quelques mois après, à celui de Paris (le 2 décembre), où il engagea Bertrade à se séparer du roi Philippe, et à renoncer au monde. Cette reine se retira, en effet, à Fontevrault, où elle mourut vers 1115. Dans la même année, Robert tomba dangereusement malade; après sa guérison, il alla à Chartres apaiser quelques différends que la mort de l'évêque d'Ives avait occasionnés entre le seigneur laïque (le comte Thibault) et les chanoines, au sujet d'un successeur (1). Il vint prêcher pour la dernière fois à Orsan, monastère de son ordre, où il mourut à l'âge de soixante-dix ans. Son corps fut transporté d'Orsan à Fontevrault; son cœur resta à Orsan. En 1633, ses restes furent placés dans un magnifique tombeau en marbre fait par ordre de Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault.

L'institut de Fontevrault fut confirmé par une bulle de Paschal II le 26 mars 1106, à la sollicitation de Pierre, évêque de Poitiers, qui pour cela avait fait le voyage de Rome. Il fut de nouveau confirmé par une bulle de Calixte II, donnée à Marmoutiers près de Tours le 15 septembre 1119. Cet ordre était divisé en provinces, dont chacune comprenait de douze à quinze prieurés. Il subsista jusqu'à la révolution (2). H.

Mainferme, *Dissertationes in Epistolam contra Robertum de Arbrisello*; Saumur, 1682, in-8°. — *Histoire littéraire de la France*, t. X, p. 153-170. — Mabillon, *Annales ordinis S.-Benedicti*, t. V, p. 314, 424.

**ARBUCKLE** (*James*), poëte écossais ou irlandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Snuff* (tabac en poudre), poëme publié à Édimbourg en 1719; — *Epître au comte d'Addington, sur la mort de Joseph Addisson*; Londres, même année; — *Glotta*, poëme dédié à la marquise de Carnarvon par un étudiant de l'université de Glasgow : c'est une folle description de la Clyde; — *Hibernic Letters*; Londres, 1729; — des poésies

(1) Dans la lettre de Geoffroi, abbé de Vendôme, à Robert d'Arbrissel, on lit : *Fæminarum quasdam, ut dicitur, nimis familiariter tecum habitare permittis, et cum ipsis etiam, et inter ipsas, noctu frequenter cubare non erubescis. Hoc si modo agis, vel aliquando egisti, novum et inauditum, sed infructuosum martyrii genus invenisti..... Mulierum quibusdam, sicut fama sparsit, et nos ante diximus, sæpe privatim loqueris, et earum accubitu novo martyrii genere cruciaris.* (Recueil des lettres de l'abbé Geoffroi, publiées par le P. Sirmond en 1610, sur le manuscrit de l'abbaye de Couture.) — La lettre de Marbode, évêque de Rennes, est plus explicite et contient des accusations plus graves. On y lit : *Taceo de juvenculis, quas sine examine religionem professas mutata veste per diversas cellulas protinus inclusisti. Hujus igitur facti temeritatem miserabilis exitus probat : aliæ enim, urgente partu, fractis ergastulis elapsæ sunt, aliæ in ipsis ergastulis pepererunt.* (P. de la Mainferme, *Clipeus*, t. I, p. 69.) — Bayle ajoute ici malignement : « On a comparé à Tantale l'homme qui s'aviserait d'un genre de mortification tel que celui que l'on imputa à notre Robert. » Cette comparaison ne paraît pas exacte : il souffrirait la faim et la soif au voisinage du remède, mais il ne serait pas certain que le remède se retirerait à mesure qu'on voudrait le joindre. » (Bayle, *Dict.*, t. I, p. 900, note *k*.)

La lettre si accablante de l'évêque Marbode disparut plus tard du manuscrit où l'avait vue le père Sirmond; suivant Ménage, cette soustraction fut faite à la prière de Jeanne de Bourbon, légitimée de France, abbesse de Fontevrault (Ménage, *Histoire de Sablé*, l. III, chap. 19).

(1) Les troubles de ce genre étaient alors très-fréquents : à la mort d'un évêque, les seigneurs laïques et les chapitres tenaient à faire passer chacun leur candidat; *inde bellum*.

(2) L'habit des hommes consistait en une robe noire et un chaperon, auquel étaient fixés par devant et par derrière deux petites pièces de drap, appelées *roberts*. L'habit des femmes consistait en une robe blanche, un surplis blanc et une ceinture noire.

qui sont insérées dans l'*Edinburgh Miscellany*.

Campbell, *Introduction to the history of Poetry in Scotland*, p. 183.

***ARBULO MARGAVETE** (*Pedro*), peintre espagnol, mort à Brione en 1608. Il peignit dans le genre d'Alonzo Berruguet; son dessin surtout est parfait. Il travailla, de 1569 à 1574, dans l'église de la Sainte-Ascension de la Rioja en Castille, et reçut en paiement une somme de sept mille trois cent dix-sept ducats.

Bermudez. *Diccionario historico.*

***ARBUTHNOT** ou **ARBUTHNET** (*Alexandre*), imprimeur écossais, mort le 1er septembre 1585. On l'a souvent confondu avec le poëte du même nom. Il fut un des premiers qui exécutèrent en Écosse des ouvrages imprimés. On lui doit la première Bible écossaise, qu'il a lui-même annoncée de la manière suivante : *Rinted in Edenbargh Be Alexander Arbuthnet, Rinter to the Kingis maiestic, Lwelling at ye Kirk of feild*, 1579. En 1582 Arbuthnot donna, pour la première fois, une belle édition in-fol. de la *Rerum Scoticarum Historia* de Buchanan. Un autre ouvrage sorti de ses presses est un poëme, sans titre, qui commence ainsi : *Heir endis the feist part of the buke of the most noble and vailzeand conquerous Alexander the Great* : C'est ici que finit la première partie du livre du noble et vaillant conquérant Alexandre le Grand.

Calderwood, *History of the Church of Scotland* ms. Advocate's Library, V, 6, 7, 108; VIII, 27.

**ARBUTHNOT** (*Alexandre*), théologien écossais, et défenseur zélé de la réforme, né en 1538, mort en 1583. Au milieu des troubles de l'Église, il charma ses heures de loisir par des poésies qui ne sont pas sans mérite. Deux siècles et demi avant Legouvé, il a chanté les femmes dans un petit poëme didactique (*The praises of women*). Dans une élégie assez chaleureuse il s'est répandu sur les malheurs du savant pauvre (*The miseries of a poor Scholar*). Le modèle d'un pareil tableau n'a manqué à aucun temps ni à aucun pays. Il s'attira la disgrâce de Jacques VI par la publication de son *Histoire d'Écosse*. On a de lui : *Orationes de origine et dignitate juris*; Edimb., in-4°, 1572.

Irving, *Lives of the Scotch poets*, II, 169-180. — M. Cric, *Life of Melville*, t. I, p. 114. — Mackenzie, *Lives of Scotch Writers*, III, 186-194.

**ARBUTHNOT** (*Jean*), médecin et littérateur écossais, né à Arbuthnot vers 1675, mort à Londres en 1735. Il étudia la médecine à l'université d'Aberdeen, et s'établit à Londres, où il devint en 1704 l'un des médecins de la reine Anne. Ami de Swift et de Pope, il forma, de concert avec eux, le projet d'écrire une satire sur les connaissances humaines; mais ce dessein fut interrompu par la mort de la reine Anne : il n'en a paru qu'un fragment sous le titre de *Memoirs of Martinus Scriblerus*. Ce fut sans doute par une conformité de vues, par un mépris égal pour la pauvre nature humaine, qu'Arbuthnot s'était lié avec Swift. La plupart de ses fragments satiriques sont publiés dans les œuvres mêmes de Swift. Arbuthnot est aussi l'auteur d'un *John Bull*, ouvrage rempli d'allusions contemporaines, et de peu d'intérêt pour des lecteurs du dix-neuvième siècle (traduit en français, par l'abbé Vellys; Paris, 1755, in-12). — Dans ses ouvrages de mathématiques et de médecine, Arbuthnot a déployé beaucoup de savoir; son mérite cependant ne le protégea point après la mort de sa bienfaitrice, la reine Anne. Profondément affligé, il avait fait un voyage en France pour se distraire; de retour dans sa patrie, il ne se retrouva plus en place comme médecin de la cour. Maladif, il passa les dernières années de sa vie à la campagne, près de Hampstead, et revint mourir à Londres. Arbuthnot était d'une constitution si délicate, que Swift disait de lui plaisamment : « C'est un homme propre à tout, excepté à marcher. » Les ouvrages scientifiques d'Arbuthnot ont pour titre : *An Examination of Dr. Woodward's account of the Deluge*, 1697; — *Tables of Grecian, Roman and Jewish measures, Weights and Coins*, etc.; London, 1705, in-8° : ouvrage traduit en latin par Don. König; Utrecht, 1756; — *Essay of the nature and choice of aliments*, 1731; — *Essay on the Effects of air on humain bodies*, 1733, traduit en français, ainsi que le précédent, par Boyer de Prébandier; — *An argument for divine Providence, drawn from equal number of births of both sexes*, dans les *Transactions philosophiques*. (Voyez la liste complète des écrits d'Arbuthnot dans Watt, *Bibliotheca Brit.*)

*Biographical Dictionary*. — Swift, *Letters*. — Popeth, *Letters*. — Watt, *Bibl. Brit.*

***ARC** (*Philippe-Auguste de* Sainte-Foix, chevalier d'), littérateur français, fils naturel du comte de Toulouse, mort en 1779 à Tulle, où il vivait dans l'exil et néanmoins dans les plaisirs. Il laissa d'assez nombreux ouvrages : *Histoire du commerce et de la navigation des anciens et des modernes*; Paris, 1758 : deux volumes seulement en sont imprimés; — *Histoire générale des guerres*; Paris, 1756-1758, 2 vol. in-4°; également inachevé; — *Lettres d'Otman*; Constantinople (Paris), 1753; — *Mes Loisirs*, dans le genre des *Lettres persanes*; Paris, 1755 : cet ouvrage, dit l'auteur des *Trois siècles de la littérature française*, fait regretter que d'Arc n'ait pas écrit davantage; — *le Temple du Silence*; — *la Noblesse militaire opposée à la noblesse commerçante*.

Quérard, *la France littéraire*.

**ARC** (*Jeanne* d'). *Voy.* Jeanne.

**ARCADELT**, **ARCHADET**, **ARCADELT**, ou **ARCADET** (*Jacques*), musicien, naquit dans les Pays-Bas vers la fin du quinzième siècle ou au commencement du seizième. Une confusion de noms a fait supposer qu'il fut élève de Josquin de Près. C'est Nicolas Gumbert, appelé par quelques auteurs Arcadelt Gumbert, qui étudia

sous ce maître. Quant à Jacques Arcadelt, il fut un des plus savants musiciens de son siècle. En 1536 il devint directeur des enfants de chœur de Saint-Pierre du Vatican, à Rome. En 1540 il fut admis au collége des chanteurs attachés à la chapelle pontificale; de 1544 à 1549, il eut l'emploi de camerlingue de cette chapelle; enfin il entra, à ce que l'on croit, vers 1555, au service du cardinal de Lorraine, duc de Guise, ce qui l'amena à Paris, où on pense qu'il mourut.

Il a composé : trois livres de messes, à trois, quatre, cinq et sept voix; Paris, Adrien Leroy, 1557, réimprim. en partie en 1583, in-4°; — *Il primo libro de' madrigali a più voci;* Venise, 1538; — *Il secundo libro de' madrigali;* Venise, Antoine Gardane, 1539 : au jugement de Pitoni, Arcadelt excella dans le genre madrigalesque. Selon toute apparence, il composa deux autres livres de madrigaux : le catalogue de la bibliothèque musicale de Jean IV indique, sans date de nom et de lieu, un cinquième livre; — l'*Excellence des chansons musicales;* Lyon, 1572; — *Chansons françaises à plusieurs parties;* Lyon, 1586; — d'autres *chansons françaises* dans le recueil de Duchemin et Leroy, notamment dans le *Dixième livre de chansons à quatre parties, composées par plusieurs auteurs*, Paris, 1552, in-4°, de Nicolas Duchemin, et dans l'ouvrage intitulé *Adriani Wigliar Cypriani de Rore, Archadelt et Johannis Gero, cantiones trium vocum, aliaque madrigalia trisona diversorum auctorum*; Venise, 1565, in-4°.

Lichtenthal, *Biografia di musica*, t. III. — Forkel, *Allgem. Litter. der Musik*. — Foppens, *Biblioth. Belgica*. — Burney, *History of Music*, t. III. — Baini, *Vita di Palestrina*. — Fétis, *Biograph. univers. des Musiciens*.

**ARCADIO** (*Jean-François*), médecin piémontais, né à Bistagno dans le Montferrat vers le milieu du seizième siècle, mort vers 1620. Il recommanda avec force l'emploi de la saignée comme le moyen le plus efficace de combattre la pleurésie dès son origine, dans un traité intitulé *de Secanda vena in pleuritide;* Asti, 1609. Ce système fut attaqué par le médecin Hercule Roseo dans un écrit intitulé : *de Secanda vena Antilogia*. Arcadio y répliqua, en 1610, par son *Discorso sopra l'Antilogia del Roseo*. Arcadio traite de la méthode de Sanctorius dans *Parafrasi sopra la medicina Santoriana;* Parme, 1618, in-12. La bibliothèque de Turin conserve deux ouvrages inédits de ce médecin : l'un sur l'antimoine, l'autre sur l'inclination naturelle de l'homme pour les arts et les sciences.

**ARCADIO** (*Alexandre*), médecin piémontais dans le dix-septième siècle, publia un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Pietro d'Apollo;* Tortone, 1628, in-12; — *Contemplazioni medicinali sopra il contagio;* Tortona, 1632, in-12; — *Triturationes supra tres libros Prognosticorum Hippocratis;* — *le Mondane pazzie;* Tortone, 1654, in-12; — *Contemplazioni astrologiche*.

Bonino, *Biografia medica Piemontese*.

* **ARCADIUS**, d'Antioche, grammairien grec, qui paraît avoir vécu au commencement du troisième siècle avant l'ère chrétienne. Suidas mentionne quelques ouvrages d'Arcadius : un traité Περὶ ὀρθογραφίας; un autre, Περὶ συντάξεως τῶν τοῦ λόγου μερῶν, et un Ὀνομαστικόν. Le seul écrit qui soit parvenu jusqu'à nous, c'est un traité des Accents, Περὶ τόνων, découvert par Villoison parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale, et publié dans ses *Epist. Vinar.*; et par Barker; Leipz., 1820. Ce n'est que l'abrégé de l'ouvrage d'Hérodien intitulé Καθολικὴ προσῳδία, dédié à Marc-Aurèle.

Villoison, *Epist. Vinarienses*. — Barker, ed. d'Arcad.; Leipz. — Dindorf, *Gramm. græc.*, t. I, 1823. — Schoell, *Hist. de la litt. grecq.*, V, 33.

**ARCADIUS** (Ἀρκάδιος), empereur d'Orient, né en 383 en Espagne, mort le 1$^{er}$ mai 408 de J.-C. Il était fils aîné de Théodose le Grand et de Flaccilla. Son père surveilla lui-même l'éducation de ses fils Arcadius et Honorius, qui eurent pour précepteurs le célèbre orateur Thémistius et le prêtre Arsène, recommandé par le pape Damase. Arcadius fut proclamé César à l'âge de sept ans. On raconte que Théodose, voyant un jour son fils, assis sur un trône et revêtu des insignes de César, recevoir une leçon d'Arsène qui se tenait debout et la tête découverte, lui reprocha cette inconvenance, et ordonna que l'élève se tînt, au contraire, debout et la tête découverte en présence de son maître, qui resterait assis.

Arcadius fut de bonne heure associé à l'administration des affaires, surtout celles de la religion. En 395, peu de mois avant sa mort, Théodose partagea l'empire entre ses deux fils : Arcadius eut l'Orient, et Honorius l'Occident. On ignore les motifs politiques de ce partage. Arcadius gouverna sous la tutelle de Rufin, préfet du prétoire, et Honorius sous celle de Stilicon. Rufin nous est dépeint par les chroniqueurs comme un homme méchant, ambitieux et cupide. Il voulut marier sa fille au jeune empereur. Tout était déjà prêt pour la cérémonie nuptiale, lorsque l'eunuque Eutrope, qui était au courant de l'intrigue, lui annonça qu'Arcadius venait de donner sa main à la belle Eudoxie, fille du Franc Bauto, un des généraux de l'armée impériale. Rufin fut tué quelque temps après par des émissaires de Stilicon, qui prétendait à la tutelle des deux empereurs. Eutrope remplaça en 395 Rufin, et obtint, le premier des eunuques, les honneurs du consulat. Il ne tarda pas à se brouiller avec son rival Stilicon, et, pour faire une diversion, il engagea Alaric à envahir l'Italie. C'est sur le conseil d'Eutrope qu'Arcadius ordonna, par un édit, que toute offense envers un fonctionnaire civil ou militaire fût punie comme un crime de lèse-majesté. Cet édit n'est qu'une extension de la *lex Julia majestatis*, l'une des lois les plus tyranniques du code romain (*Cod. Just. ad legem Jul. maj.* IX, édit.).

En décembre 397, Tribigildus, chef goth établi

en Phrygie, se révolta contre Arcadius, et fit des progrès si rapides, que le faible empereur dut accepter toute proposition d'accommodement. Tribigildus demanda la tête d'Eutrope comme garantie de la foi de l'empereur. Saint Chrysostome fit de vains efforts pour sauver Eutrope, qui avait toujours protégé l'Église orthodoxe : le ministre eunuque, détesté de l'impératrice Eudoxie, fut exilé en Chypre et mis à mort en 399. Les Goths, soumis à Tribigildus, obtinrent alors, par l'intermédiaire de Gaïnas, général goth d'Arcadius, la permission de passer le Bosphore, et de professer librement l'arianisme. Ce fut alors que l'éloquence de saint Chrysostome ameuta contre les Goths le peuple de Constantinople : les uns furent massacrés, et les autres parvinrent à peine à s'échapper avec Gaïnas.

Depuis la mort d'Eutrope, l'impératrice Eudoxie régna en souveraine absolue. Elle provoqua l'exil de saint Chrysostome, qui mourut en 407 à Comana. Arcadius mourut un an après, et eut pour successeur Théodose II, qu'Eudoxie eut, dit-on, d'un certain Jean. Arcadius était un homme faible au physique comme au moral; il était grêle, laid de figure; les courtisans même ne trouvaient à louer en lui que sa belle écriture. Il était cependant fort attaché à l'Église orthodoxe, et avait promulgué des édits sévères contre les hérétiques. C'est à Arcadius que commence la série des empereurs qui régnèrent à Constantinople jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs en 1453. H.

Zosime. — Cédrène — Socrate. — Théophane. — Sozomène. — Théodoret. — Saint Jean Chrysost., 81.

* **ARCADIUS**, surnommé *Thaumastorita*, évêque de Constance dans l'île de Chypre, vivait au huitième siècle. Il écrivit une vie de Siméon Stylite le jeune, dont on trouve des extraits dans les *Actes du second concile de Nicée*. On lui attribue quelques autres œuvres manuscrites.

Fabric., *Bibl. græc.*, XI. — Cave, *Diss. de script. incert. Act.*, p. 4.

* **ARCÆUS** ou *de Arce* (*François*), célèbre chirurgien, surnommé l'*Ambroise Paré de l'Espagne*, né à Fresno en 1494, mort vers 1575. Il pratiqua son art avec beaucoup de succès dans plusieurs villes de l'Espagne. A Lérin, il recevait un tribut annuel comme médecin de district, et siégeait au tribunal de l'inquisition. Ce fut probablement en qualité de membre de l'inquisition qu'il invita, en 1573, le bénédictin Arias Montanus à venir prêcher à Lérin, et qu'il le logea chez lui pendant quatre mois. Arias profita de ce séjour pour étudier la médecine, et engager son maître, alors octogénaire, à publier les résultats de sa longue expérience. Arcæus fit alors paraître : *De recta curandorum vulnerum curatione, et de febrium curandarum ratione*, avec une préface d'Arias Montanus et des notes d'Alvarus Nonnius; Anvers, 1574, in-8°; Amsterdam, 1658, in-12. On trouve, à la fin, un chapitre *De morbo gallico*. Dans le traitement des plaies, il se servait d'un emplâtre fait avec la térébenthine, la gomme élémi, de l'axonge, etc., qui porte encore aujourd'hui le nom de *baume d'Arcæus*.

Ouvrages d'Arcæus, *préface*.

**ARCANO** (*Mauro* ou *Giovanni* D'), poëte italien, né vers l'an 1490, mort en 1536. Jeune encore, il vint à Bologne, puis à Rome, où il fut employé successivement chez le duc d'Amalfi, le cardinal Grimani, le dataire Giberti et le cardinal Cesarini l'Ancien. Il suivit ce prélat dans ses voyages, se lia avec les personnages importants du temps, avec le Berni en particulier, et se livra bientôt avec ardeur à la culture de la poésie. — Le genre burlesque lui réussit. — L'Académie des *Vignerons* (*Vignaccioli*), dont le membre le plus influent était le Berni, l'admit dans son sein. Ses *Capitoli* sont empreints d'une certaine verve satirique, quoique un peu déréglée. Toutefois il s'attaque assez hardiment aux ridicules de son temps. Les moines, les poëtes, les femmes, donnent tour à tour l'essor à son imagination. Mais souvent il manque de goût : témoin son éloge de la fève, adressé à Madonna Flaminia : il fait à ce sujet des plaisanteries équivoques, et beaucoup trop transparentes. Cependant il eut le courage de s'exprimer sans ménagement sur l'Arétin. Dans un éloge consacré à démontrer que le mensonge peut avoir son utilité, il s'appuie sur l'exemple du poëte d'Arezzo. « Que celui, dit-il, qui veut être vraiment poëte, s'éloigne du vrai comme le pilote prévoyant s'éloigne des écueils. L'Arétin, grâce à Dieu, est sain et sauf; mais on lui a noblement balafré le visage, et l'une de ses mains a moins de doigts que de coups... » (Ginguené, *Hist. litt.*) On comprend au surplus son peu de sympathie pour l'Arétin.

Arcano ne manqua pas d'appliquer sa théorie du mensonge aux femmes. Il se demande ce qu'elles feraient sans ce péché mortel. Cela le conduit à faire l'histoire du mensonge dans tous les pays et dans tous les temps; enfin il arrive à Rome : « Là, dit-il, la terre, le ciel et l'eau, les murs, les pierres, tout retentit de mensonges... c'est par là qu'on gagne ses procès, qu'on parvient aux honneurs et à la fortune. Tel est maintenant noble, qui était, il y a peu de temps, charcutier, aubergiste, ou qui criait dans les rues le bouilli et le rôti chaud. Je vois habillé de drap et de riches étoffes qui n'habillait autrefois que les mules... et que le peuple appelle messire Jean ou messire Pierre. »

Tal che già fu pizzicaruolo, o oste
Or è gentile, e tal, che già poch' anni
Gridava calde alesse, e calde arroste
E veggio. Vestir drappi e richi panni
Tal che vesti le mule, ed esser detto
Dal volgo messer Pietro e messer Gianni.

On voit assez par ces extraits quelle était la manière d'Arcano : si elle ne le met pas au premier rang, elle lui donne néanmoins une place à part parmi ses contemporains. Il mourut à

quarante-six ans (1), à la suite d'une chute qu'il avait faite à la chasse, peu de jours après le Berni.

Les vingt et un *Capitoli* d'Arcano se trouvent dans les poëmes du Berni.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, VII, 1807. — Ginguené, *Hist. de la Littérature italienne*. — Crescimbeni, *Istoria della volgar Poesia*.

**ARCASIO** (*Giovanni-Francisco*), professeur de droit romain à l'ancienne université de Turin, né le 23 janvier 1712 à Bisagno, mort le 25 novembre 1791. Il étudia à l'université de Turin, et y cultiva avec une égale ardeur la jurisprudence et les langues classiques. Reçu avocat en 1733, il fut appelé, par le roi de Sardaigne Charles-Emmanuel III, à la chaire de professeur de droit civil à Turin, et il remplit ces fonctions presque sans interruption jusqu'à sa mort.

On a de lui : *Commentaria juris civilis*; Turin, 1782 et 1784, 8 vol. in-8°. C'est un excellent résumé des cours d'Arcasio sur le droit romain.

*Bibliotheca oltremontana*. — *Éloge d'Arcasio*, par Vernazza de Freney.

**ARCE** (don *Caledonio* DE), sculpteur espagnol, né à Burgos en 1739, mort en 1795. C'était un élève de Grégoire Barambio, et il devint lui-même membre de l'Académie de San-Fernando à Madrid, puis, en 1788, sculpteur de la chambre du roi Charles IV, dont il exécuta une statue équestre en marbre, reproduite depuis par le graveur Salvador Carmona. On a du sculpteur Arce un ouvrage intitulé *Conversaciones sobre la escultura*.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **ARCE** (*Joseph* DE), sculpteur espagnol du dix-septième siècle. Il exécuta en 1657, pour la cathédrale de Séville, huit statues de pierre représentant les quatre évangélistes et les quatre docteurs. On voit de lui, dans la même ville, quelques autres travaux exécutés d'après les principes de Juan Martinez Montañès.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

* **ARCE**, peintre espagnol, natif de Séville, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il peignit en 1581 des vitraux, pour la cathédrale de Burgos.

Bermudez, *Diccionario historico*.

**ARCÈRE** (*Louis-Étienne*), historien français, prêtre de l'Oratoire, né à Marseille en 1698, mort en 1782. Il professa les humanités avec distinction, et eut de nombreux succès académiques. En 1743 il devint secrétaire perpétuel de la Société royale d'agriculture de la Rochelle, et enfin supérieur de son ordre. Il légua à la Bibliothèque royale de Paris le manuscrit d'un dictionnaire turc, latin et français, résultat des voyages d'Antoine Arcère, son oncle; et à la bibliothèque de Marseille, ses propres manuscrits.

(1) Et non à trente-cinq ans, comme il est dit dans la *Biographie* de Michaud.



On a de lui : *Histoire de la Rochelle et de l'Aunis*, 2 vol., 1756-57, entreprise d'abord en collaboration avec le P. Jaillot; après la mort de ce dernier, l'ouvrage fut continué par d'Arcère, qui se livra à de nombreuses recherches. C'est un bon livre, plein de faits, et qui valut à son auteur une pension et le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; — *Éloge historique du P. Jaillot*, 1750; — *l'État de l'agriculture des Romains depuis le commencement de la république jusqu'au siècle de J.-César;* Paris, 1777, ouvrage composé à soixante-seize ans, et qui eut l'accessit du prix proposé par l'Académie des inscriptions; — *Journal historique au sujet de la tentative de la flotte anglaise sur les côtes du pays d'Aunis* en 1757, in-4°; — *Mémoire sur la nécessité de diminuer le nombre des fêtes*, 1763; — *Mémoire sur la nécessité de diminuer le nombre et de changer le système des maisons religieuses*, 1755; — *Mémoire apologétique de la révolution de Corse* en 1760.

Quérard, *la France littéraire*.

**ARCÉSILAS** (Ἀρκεσίλαος), nom commun à plusieurs rois de Cyrène.

ARCÉSILAÜS Ier, roi de Cyrène, vivait vers la fin du sixième siècle avant J.-C. (de 599 à 583); il succéda à son père Battus, fondateur du royaume, et régna seize ans. *Voy.* BATTUS.

ARCÉSILAÜS II, roi de Cyrène, vivait au septième siècle avant l'ère chrétienne. Il succéda à son père en l'an 622, si l'on s'en rapporte aux calculs d'Ussérius. Il fit la guerre aux Libyens, qu'il défit, et mourut empoisonné ou étranglé par son frère, selon Hérodote, ou par un ami perfide, selon Plutarque.

Hérodote, IV, 160. — Plut., *de Virtut. Mul.* — Étienne de Byzance, *sub voc.* Βάρκη, p. 211. — Polyen, *Strateg.*, VIII, 41.

ARCÉSILAÜS III, roi de Cyrène, mort vers l'an 514 avant l'ère chrétienne. Il succéda à Battus III, et fit des efforts pour rentrer dans les prérogatives enlevées au roi de Cyrène, son prédécesseur, par Démonax de Mantinée. Le peuple résista à ces tentatives, et Arcésilaüs, obligé de fuir devant l'insurrection, se retira à Samos et y rassembla une armée, à la tête de laquelle il rentra dans ses États. Il prit une éclatante revanche sur ses ennemis, qui presque tous s'exilèrent de Cyrène. C'était à l'époque où Cambyse venait de conquérir l'Égypte : Arcésilaüs, pour être plus solidement assis sur le trône, se mit sous la protection du conquérant. Ce moyen lui réussit mal : il dut abandonner de nouveau son royaume, dont il remit le gouvernement à sa mère Phérétine. Il trouva un refuge chez son beau-père Alazir; c'est là qu'il fut assassiné, en même temps qu'Alazir, par des Barcéens et des fugitifs de Cyrène. Phérétine, mère d'Arcésilaüs, aidée par une armée égyptienne, vengea la mort des deux victimes.

Hérodote, III, 13-91; IV, 165, 167, 200-202. — Polyen, *Strateg.*, VIII, 111. — Thirlwall, *Histoire de la Grèce ancienne*, trad. par M. Joanne; 1847, t. I, p. 276.

**Arcésilaüs IV**, huitième et dernier roi de Cyrène, mort vers l'an 431 avant J.-C. S'étant mis à la tête d'une troupe de mercenaires, il tenta d'étendre les prérogatives perdues sous ses prédécesseurs, et proscrivit tous ceux qui s'opposaient à ses desseins. En vain Pindare, qui rend du reste justice aux éminentes qualités de ce prince, lui conseilla-t-il d'adopter des mesures plus douces : Arcésilaüs persista, et, dans la prévision des extrémités auxquelles il pourrait encore être réduit, il fonda la colonie d'Hespéride (Bérénice). Il périt probablement assassiné.

Pindare, *Pyth.*, IV, 65. et V.— Bœckh, *Explic. ad Pind.*, p. 265. — *Schol. de Pind.*, *Pyth.*, IV, 467, p. 372; V, 33, p. 379. — Thrige, *Res Cyrenensium*, éd. S.-N. Bloch; Copenhague, 1828.

**ARCÉSILAS** (Ἀρκεσίλαος), philosophe grec, né en l'an 316 av. J.-C., mort l'an 241. Après avoir suivi les leçons de Théophraste le Péripatéticien et celles de Crantor, il devint chef de l'Académie après Cratès; mais ce fut pour fonder une nouvelle école, appelée la *seconde* ou *moyenne Académie*, ayant pour base le principe de l'*acatalepsie*, espèce de scepticisme qui consiste à ne rien voir de certain par les sens ; d'où la conséquence pour lui que l'affirmation n'est pas permise au sage. Toutefois, il admettait que l'on s'en tînt, dans le cours de la vie, aux simples apparences. Portant cette concession philosophique dans sa vie privée, il se livra avec assez d'ardeur aux plaisirs que les faveurs d'Eumènes et ses moyens personnels lui permettaient de rechercher, tout en cultivant les lettres autant que la philosophie. Homère était son auteur de prédilection : « Je vais trouver ma maîtresse, » disait-il quand il se disposait à lire l'*Iliade*. Ce philosophe mourut, à ce que l'on suppose, d'un excès de vin. Il dut au surplus envisager la mort avec assez de calme, puisqu'il disait que c'était de tous les maux le seul dont la présence n'incommode jamais, et qui ne trouble guère que parce qu'il est absent. On lui attribue encore un autre propos au sujet des hommes qui désertaient les autres sectes, pour embrasser celle d'Épicure : « C'est, disait-il, que les hommes peuvent devenir des eunuques; mais les eunuques ne peuvent devenir des hommes. » — On n'a rien de ses écrits; les auteurs anciens rapportent quelques-unes de ses idées philosophiques, qui, selon eux, étaient singulières. On lui appliquait l'allégorie du monstre d'Homère et d'Hésiode, en disant que la philosophie d'Arcésilas était un composé du dogmatisme de Platon, du scepticisme de Pyrrhon, et de la dialectique de Diodore. Ce qui a empêché les anciens de discerner un système dans les leçons d'Arcésilas, c'est l'habitude qu'il avait de disputer avec ses auditeurs, de provoquer leurs assertions, et de les combattre ensuite, au lieu de leur exposer des doctrines. Il lutta vigoureusement contre le dogmatisme de Zénon, qui venait de fonder l'école des stoïciens, et il s'efforça de prouver contre eux qu'il n'existe pas de signe certain de la vérité ; d'où il concluait qu'il ne faut trancher aucune question et retenir son approbation, afin de conserver une tranquillité d'âme parfaite. C'était la fameuse maxime du *Nil admirari*.

Sext. Empiricus, *adv. Math.*, II, 182. — Pyrrh., *Hypot.* I, 3, 228.

**ARCÉSILAS** (Ἀρκεσίλαος), nom commun à plusieurs peintres ou sculpteurs grecs et romains.

Arcésilas, fils d'Aristodicus, sculpteur grec, vivait au commencement du sixième siècle avant l'ère chrétienne. Il fit une statue de Diane, au bas de laquelle Simonide écrivit des vers de sa composition.

Arcésilas *de Paros*, peintre grec, vivait dans la première moitié du cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Il fut l'un des premiers peintres qui eurent recours à l'emploi de l'encaustique.

Arcésilas, peintre grec, vivait au commencement du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. On n'a point de détail sur lui. Seulement Pline fait mention de son père Tisicrate.

Diogène Laërce, *Arcésilaus.* — Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 48; XXXVI. — Athénée, X, 420. — Sillig, *Catalogus artificum.*

Arcésilas, sculpteur romain, vivait dans la première moitié du deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Au rapport de Varron, ses œuvres étaient plus recherchées que celles d'aucun autre sculpteur contemporain : une *Venus genitrix*, sortie de son ciseau, fut placée dans le forum de Jules-César. Il fit pour Varron un groupe en marbre d'un seul morceau, représentant des *Cupidons ailés*, jouant avec une lionne. Un citoyen de Rome, du nom d'Octone, donna un talent pour une coupe qui était l'œuvre d'Arcésilas. Il travaillait à une *Félicité* qui devait lui être payée six millions de sesterces par Lucullus, lorsqu'il mourut. On a pensé que cet Arcésilas était l'Archésilas cité par Pline, et qui aurait sculpté des *Nymphes enlevées par des Centaures*.

Diog. Laërce, IV, *Arcésilas*, 45. — Pausanias, I, c. 1. — Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 45. — Athénée, X, 420.

***ARCÉSILAS** (Ἀρκεσίλαος), poëte comique, que l'on ne connaît que par la mention qu'en fait Diogène Laërce. Aucune de ses comédies n'est parvenue jusqu'à nous.

Diogène Laërce, IV, 45.

***ARCHA** (*Eleizer-ben-Isaac*), rabbin et médecin juif, natif d'Hébron en Palestine. On ne connaît pas l'époque à laquelle il vécut. Ses œuvres n'ont pas été imprimées; on y trouve un *Commentaire* sur le *Medrasis Rabba ;* une autre sur l'*En Israël* (l'œil d'Israël); et un troisième, intitulé *Schaalos et Tschuvos* (Questions et Réponses sur la loi).

De Rossi, *Dizion. storico degli Autori ebr.* I, 88. — Bartolocci, *Bibl. magna rabbinica*, I, 184.

**ARCHADET**. *Voy.* Arcadelt.

***ARCHÆANACTIDES** (Ἀρχαιανακτίδαι), nom d'une race de rois qui donna pendant quarante-deux ans des souverains au Bosphore Cimmérien, c'est-à-dire depuis l'an 480 jusqu'à l'an 438 av. J.-C.

Diodore de Sicile.

***ARCHAGATHUS** (Ἀρχέγαθος), médecin grec, natif du Péloponnèse, vivait 219 ans avant J.-C. Il introduisit, dit-on, la pratique chirurgicale à Rome, sous le consulat de L. Æmilius Paulus et Livius Salinator. Il y obtint le droit de cité (*jus Quiritium*), et établit, aux frais du trésor public, une boutique (*taberna*) de chirurgien dans le quartier le plus populeux de Rome. Les grandes opérations (amputations, extirpations, etc.) qu'il pratiqua sur les malades firent changer le nom de *Vulnerarius*, qu'on lui avait d'abord donné, en celui de *Carnifex*. Celse mentionne un emplâtre d'Archagathus.

Pline, *Hist. nat.*, lib. XXIX, cap. 6. — Celse, *De medic.*, lib. V, cap. 19.

***ARCHANGE** *de Clermont*, historien français, de l'ordre des Récolets, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui un *Traité du Calvaire de Hiérusalem et de Dauphiné*; Lyon, 1638. Il s'y trouve aussi une *Histoire des croisades*.

Lelong et Fontette, *Bibl. hist. de la France*, n° 16941.

***ARCHANGE** *de Lyon*, prédicateur français, de l'ordre des Capucins, vivait à la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Oraison funèbre de M. Jean de Maupeou*, évêque de Châlons-sur-Saône; Châlons, 1677; — *Oraison funèbre de M. Jean-Armand Mitte de Chevrière, marquis de Saint-Chamond*; Lyon, 1686.

***ARCHANGE** *de Rouen*, théologien français de l'ordre de Saint-François, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il a laissé entre autres ouvrages : *Abrégé de la vie de saint Vincent*; Paris, 1687; — *Paroles du Nouveau Testament pour éclairer les gens du monde sur l'importance du salut*; Paris, 1691; — *la Vie de sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie, duchesse de Thuringe*; Paris, 1692; — *la Règle du tiers ordre de Saint-François*; Paris, 1706.

*Journal des Savants*, 1696.

***ARCHANGELI DE BOURGNEUF** ou **ARCHANGELUS DE BURGONOVO**, théologien italien de l'ordre des Minorites, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il s'appliqua à la philosophie scolastique, à l'étude de l'hébreu et du Talmud. On a de lui : *Trattato ossia dichiarazione della virtù e dignità del nome di Gesù*; Ferrare, 1557; — *Apologia pro defensione doctrinæ Cabalæ contra Petr. Garziam*; Bologne, 1564; — *Cabalistarum Selectiora*; Venise, 1569.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARCHANGELUS** ou **DE ARCHANGELO** (*Octave*), poëte italien, né à Catane en Sicile, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il se livra particulièrement à l'étude des lettres et de l'histoire d'Italie. On a de lui : *Canzoni siciliane*, dans l'idiome sicilien, dans les *Muse sicule*, Palerme, 1645, 1662; — *Lettere di Diodoro, tradotte del latino in italiano*; — *Cronica della città di Catania*; — *Chronicon universale*. — *Poemata eroica*.

Mongitore, *Bibl. sicula*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Grævius, *Thes. hist. ital.*

***ARCHANJOS** (*Dos*), en latin *de Archangelis* (*Antoine*), prédicateur portugais, de l'ordre de Saint-François, né en 1632, mort en 1682. Il professa la philosophie et la théologie, et se distingua dans la prédication. On a de lui plusieurs sermons.

Barbosa Machado, *Bibl. Lusitana*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***ARCHASILLISIUS**, nom corrompu d'un médecin de Rhodes, et présumé le même que Arcagénisius ou Archigénès. Il écrivit un traité *De Morbis diuturnis*. Il en est fait mention dans Rhazès.

Fabricius, *Biblioth. græca*, XIII, 76, *ed. vet.* — Rhazès, *Contin.*, VIII, 1.

***ARCHDAL** (*Mervyn*), théologien irlandais, né à Dublin en 1723, mort le 6 août 1791. Après avoir rempli des fonctions ecclésiastiques de divers degrés, il occupa en dernier lieu le rectorat de Slane, dans le comté de Meath. On a de ce théologien : *Monasticum Hibernicum, ou Histoire des abbayes, prieurés et maisons religieuses en Irlande*. L'ouvrage, publié en 1786, est accompagné d'une carte topographique et de planches reproduisant les costumes des personnages; — *Peerage of Ireland*, publié en 1789.

Scot's *Magazine*, III, 418. — *Gentleman's Magazine*, I. XI, 780.

***ARCHDALE** (*John*), Anglais, gouverneur de la Caroline, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Le gouvernement anglais lui confia, en 1695, l'administration de la Caroline. Cette colonie, donnée par Charles II au duc d'Albemarle et à quelques autres seigneurs qui se proposèrent de l'organiser, était alors dans un état inquiétant d'insoumission. Archdale y rétablit l'ordre et la prospérité; puis il en abandonna le gouvernement à un individu du nom de Blake, sous lequel la province fut de nouveau en proie à des troubles nés des dissentiments qui régnaient entre les membres du haut clergé et leurs subordonnés. On a d'Archdale un livre publié sur ce sujet, et intitulé *A New Description of that fertile and pleasant province of Carolina; with a brief Account of its Discovery, Settling and the Government thereof to this time*, 1707.

*Biographical Dictionary*.

***ARCHDEKIN** ou **ARSDEKIN** (*Richard*), jésuite et théologien, natif de Kilkenny en Irlande vers l'an 1619, mort le 3 août 1693. Il entra dans la société de Jésus en 1642; et en 1676, à l'époque même de la publication de la Biographie des Jésuites par Southwell, Archdekin avait professé successivement la philosophie,

les humanités et la morale ou la théologie, dans diverses villes de Belgique, particulièrement à Louvain et à Anvers. C'est dans cette dernière ville que ce savant jésuite mourut. On a de lui : un *Traité des Miracles*, écrit en anglais et en irlandais, et publié in-8° à Louvain en 1667; — un ouvrage intitulé : *Controversia fidei ad facilem Methodum redacta;* Louvain, 1671. Cette œuvre de discussion religieuse eut beaucoup de succès; l'université de Prague en fit tirer de nombreux exemplaires à l'usage des étudiants, et sept éditions, publiées successivement à Anvers et dans d'autres villes, la propagèrent. L'auteur fit à son œuvre de nombreuses additions, qu'il transporta dans une édition nouvelle, sous ce titre : *Collectio tripartita universa, complectens Bibliothecam perfectam Viri Ecclesiastici*. Mais le livre fut défendu en 1700, par la congrégation de l'Index, jusqu'à l'accomplissement de certaines corrections. C'est ce qui donna lieu à une dernière édition, celle de 1718.

Ribadeneira, *Bibliotheca Scriptorum societatis Jesu, opus continuatum a Sotvello*, p. 718. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, 1066. — Ware, *History of Ireland by Harris*, *Writers of Ireland*, p. 203.

* **ARCHE** (*Natalis-Eudes* DE L'), historien français, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il laissa tout ou partie d'un ouvrage intitulé *l'Homme d'un livre*, ou *Bibliothèque entière, dans un seul petit livre fait exprès pour les personnes d'esprit, depuis la première année du monde jusqu'à l'an* 1715, t. I; Leyde, 1718.

* **ARCHÉBULE** (Ἀρχέβουλος), poëte grec, natif de Thèbes, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant l'ère chrétienne. Cette date est d'autant plus probable, qu'on lit dans Suidas qu'Archébule forma Euphorion à la poésie. Il donna aussi son nom à un rhythme poétique employé assez fréquemment par les lyriques qui vinrent après lui; mais il ne nous est rien resté de ses œuvres.

Suidas, s. v. Εὐφορίων. — Hephæst., *Enchir.*, p. 27. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*.

***ARCHÉDICE** (Ἀρχεδίκη), femme grecque, fille d'Hippias et petite-fille de Pisistrate, tyran d'Athènes, vivait par conséquent vers la seconde moitié du sixième siècle avant l'ère chrétienne. Elle épousa Léontide, fils d'Hippoclès, tyran de Lampsaque, en grande faveur à la cour de Darius : le père d'Archidice pensait se ménager ainsi un refuge pour l'avenir. — Elle fut enterrée à Lampsaque. Aristote prétend que son épitaphe est l'œuvre de Simonide, et Thucydide la reproduit. Il y est dit que, fille, femme et mère de tyrans, l'insolence n'égara pas son âme.

Aristote, *Rhétorique*. — Thucydide, VI, 59. — Smith, *Dictionary*, etc.

* **ARCHÉDICUS** ou **ARCHÉDIQUE** (Ἀρχέδικος), poëte grec, natif d'Athènes, vivait vers l'an 302 avant J.-C. Il fit des comédies; mais il ne nous reste que les titres de deux de ces pièces : Διαμαρτάνων et Θησαυρός. — Archédicus prit parti pour Antipater, et écrivit un ouvrage contre Démocharès, neveu de Démosthène.

Suidas. — Athénée, VI, 252; VII, 292 et 467. — Polybe, XII, 13. — Fabricius, *Bibl. gr.*, II, 423. — Meineke, *Scenic. spec.*, III, 22.

**ARCHÉLAÜS** (Ἀρχέλαος), nom commun à un grand nombre de Grecs célèbres, classés ici, par ordre chronologique, à la suite des Archélaüs souverains ou généraux.

**ARCHÉLAÜS**, roi de Sparte, fils d'Agésilas I[er], vivait vers la seconde moitié du neuvième siècle avant l'ère chrétienne. Il fut le huitième roi de la race des Agides, et eut pour collègue Charilaüs, avec lequel il s'empara d'Ægys, sur les confins de l'Arcadie. On rapporte qu'il disait de Charilaüs, un jour qu'on vantait sa bonté : « Comment ne serait-il pas bon, puisqu'il n'a pas même la force d'être méchant? » On peut placer l'avénement d'Archélaüs vers l'an 884 avant J.-C. La durée de ce règne fut, dit-on, de soixante ans; en y comprenant sans doute les années de la minorité.

Plutarque, *Lycurgue*. — Pausanias, III, 2, 5. — Clinton, *Quæst. Fasti Hellenici*. I; *app.*, c. 6.

**ARCHÉLAÜS**, roi de Macédoine, mort en l'an 400 avant J.-C. Il était fils naturel de Perdiccas et d'une esclave d'Alcétas, son oncle, dont il se défit d'abord : l'ayant attiré et enivré, il le fit assassiner avec son fils Alexandre. Mais il avait un frère âgé de sept ans, et qui, étant fils légitime de Perdiccas et de Cléopâtre, avait nécessairement des droits plus sérieux que lui : il se débarrassa encore de ce prétendant, qu'il précipita dans un puits; il écrivit à la mère que son fils avait péri en poursuivant une oie. Ces meurtres ne faisaient point présager un règne bien modéré; et pourtant ce fut le contraire qui arriva. A partir de ce moment, Archélaüs ne s'appliqua plus qu'à faire le bien de ses sujets. Il fortifia la Macédoine, ouvrit des routes nouvelles, établit des magasins, et fit tous ses efforts pour mettre le pays à l'abri d'une invasion maritime, surtout de la part des Athéniens; c'est ce qui le porta à s'emparer de la ville de Pydna, qui était le point de débarquement des étrangers : aussi la reconstruisit-il à deux milles de la côte.

Archélaüs protégea les lettres et les arts. Il fit peindre son palais par Zeuxis, qu'il récompensa royalement en lui donnant, dit-on, sept talents. Il eut aussi pour hôtes Euripide et Agathon. Mais ses instances pour amener Socrate à sa cour n'eurent pas le même succès. Au rapport d'Aristote, le maître de Platon aurait répondu qu'il n'accepterait jamais des bienfaits qu'il ne serait pas en état de rendre. C'était sans doute une manière adroite de décliner le rôle de courtisan d'un prince qui avait de si sanglants antécédents.

Les mœurs infâmes d'Archélaüs amenèrent sa fin. Il fut assassiné à la chasse par Cratère ou

Crateuas, son favori, qui avait comploté sa mort avec deux autres courtisans mécontents.

Platon, *Gorgias*. — Arist., *Polit.*, V, 10 ; et *Rhet.*, II, éd. Bekr. — Thucyd., II, 100. — Diod. de Sic., XIII, XIV, XVI. — Thirlwall, *History of Greece*. — *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XV, 185.

**ARCHÉLAÜS**, gouverneur de Mésopotamie, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Alexandre le Grand lui confia un corps d'observation de trois mille hommes laissés à cet effet dans les environs de Suse, par le conquérant, pour protéger la province. A la mort d'Alexandre, Archélaüs obtint le gouvernement de la Mésopotamie.

Arrien, *Anabasis*, III, 16. — Q.-Curce, V, 2. — Photius, *Cod.*, 82.

**ARCHÉLAÜS** (appelé par Dion Cassius Ἡρώδης Παλαιστηνός), fils d'Hérode le Grand, vivait dans les premières années de l'ère chrétienne. Hérode l'ayant désigné pour lui succéder, après avoir fait un premier testament en faveur d'Antipas, frère d'Archélaüs, le débat qui s'éleva à cette occasion entre eux fut porté devant l'empereur Auguste, qui, les deux adversaires entendus, termina le différend en donnant à Archélaüs, avec le titre d'ethnarque, la moitié des États de son père. Il ne se fit guère remarquer que par sa cruauté; c'est ainsi qu'il fit, dit-on, mettre à mort plus de trois mille personnes, à l'occasion d'une révolte causée par une circonstance qui témoigne de l'horreur des Juifs, même à cette époque, pour un symbole qui les blessait dans leurs sentiments religieux : il s'agissait d'un aigle d'or placé au frontispice du temple. Tant de violence, unie à un autre grief (son mariage avec Glaphyra, fille du roi de Cappadoce), porta les anciens du peuple à l'accuser devant l'empereur; ils demandèrent même l'annexion de la Judée à la Syrie et l'administration du pays par des gouverneurs romains. Mandé devant Auguste, qui le fit querir par un simple agent, Archélaüs fut entendu contradictoirement avec ceux qui l'accusaient; il fut condamné et déclaré déchu, puis exilé à Vienne dans les Gaules. Il partit pour cet exil en l'an 7 de J.-C., et y mourut à une époque que l'histoire n'a point précisée.

Dion Cassius, IV, 27. — Josèphe, *Antiq.*, XVII, I, § 8, 1081; *De Bell. Jud.*, I, 28, § 4 et pass. — Eusèbe, *Hist. Eccl.* — Strabon, XVI, p. 765.

**ARCHÉLAÜS** *le Cappadocien*, général de Mithridate, vivait dans la seconde moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Il fit d'abord la guerre avec Mithridate contre les Romains; puis, ayant été envoyé avec une flotte pour détacher la Grèce de la cause des ennemis du roi de Pont, il réussit complétement dans cette mission. Mais Sylla donna bientôt un autre cours à la fortune, et battit Archélaüs dans deux rencontres à Chéronée et à Orchomène : alors le général Archélaüs comprit que la cause de son souverain était perdue; il le convainquit en conséquence de la nécessité de faire la paix, dont il négocia les termes avec Sylla l'an 85 av. J.-C. Mais, devenu suspect à Mithridate, qui trouva qu'il avait fait de trop larges concessions, il n'eut rien de plus pressé que de se rendre à Rome vers l'an 81 avant J.-C., avant la seconde guerre contre Mithridate. A partir de ce moment on n'entend plus parler d'Archélaüs; il paraît avoir été l'objet d'honneurs tout particuliers de la part du sénat.

Appien, *De bello Mithrid.* — Plutarque, *Sylla*, II. 24. — Florus, III, 5. — Vell. Paterc., II, 23. — Aurel. Victor, *De Vir. illust.*, 75, 76. — Dion Cassius, *Frag.*, II, 178.

**ARCHÉLAÜS Ier** (1), grand prêtre de la déesse de Comana, vivait au milieu du premier siècle avant J.-C. Il était fils du précédent : Pompée, après la défaite de Mithridate le Grand, l'institua, en 63 avant J.-C., souverain du territoire sacré de Comana, où se trouvait le fameux temple de Diane Taurique ou Anaitis, dans le Pont. Le grand prêtre de Comana était le premier personnage après le roi; le nombre de ses serviteurs ou *hiérodules* s'élevait à six mille. On voit encore aujourd'hui à Gomanak les ruines de l'ancienne Comana. Archélaüs épousa Bérénice, reine d'Égypte, fille de Ptolémée Aulète, et occupa pendant six mois le trône des Ptolémées; car il fut battu en 55 avant J.-C. par Gabinius, qui perdit la couronne et la vie, et Ptolémée Aulète fut rétabli sur le trône d'Égypte. Pour fortifier son pouvoir, il avait épousé Cléopâtre, veuve de son père.

Strabon, XII, 558; XVII. — Dion Cassius, XXXIX, 57, 58. — Hirtius, *De bello Alexandrino*, 66. — Appien, *De bell. Mithrid.*, 114. — Valère-Maxime, lib. X.

**ARCHÉLAÜS II**, fils du précédent, grand prêtre de Comana, vivait vers la seconde moitié du premier siècle avant J.-C. En l'an 51, il soutint de son argent et de ses troupes les auteurs de troubles dans la Cappadoce. Cicéron, alors proconsul de Cilicie, obligea Archélaüs d'abandonner la province qu'il soulevait; et en 47 avant J.-C., César, après la cessation de la guerre d'Alexandrie, le remplaça dans ses fonctions de grand prêtre par Lycomède.

Appien, *De bell. Mithrid.* — Cicéron, *ad Famil.*; XV, 4.

**ARCHÉLAÜS III**, fils du précédent, mort à Rome l'an 17 de Jésus-Christ. Antoine, qui aima sa mère Glaphyra, donna au fils le royaume de Cappadoce. Celui-ci prit parti pour ce triumvir contre Octave; et ce dernier, après la bataille d'Actium, lui pardonna cette préférence, et agrandit même ses États. Tibère, qui lui fut d'abord favorable et plaida sa cause devant Auguste, s'irrita plus tard contre lui, parce qu'il le supposa prévenu en faveur de Caïus César; et l'issue de cette irritation eût été fâcheuse peut-être pour Archélaüs, si son âge et sa faiblesse n'eussent désarmé le sénat et même l'empereur. Archélaüs fut retenu à Rome, où il mourut, et la Cappadoce devint une province romaine.

Suétone, *Tibère*. — Dion Cass. — Strabon, XII.

(1) Ces Archélaüs ont été confondus entre eux dans la *Biographie* des frères Michaud.

**ARCHÉLAÜS**, philosophe grec de l'école ionienne, vivait vers le milieu du cinquième siècle avant J.-C. Il était fils d'Apollodore, selon les uns, et de Mydon, selon les autres. Des deux versions dont l'une le fait Athénien et l'autre Milésien, celle-ci nous paraît la plus probable, sa résidence à Athènes expliquant suffisamment la première. L'antiquité ne nous a pas transmis une seule circonstance de sa vie; mais elle est unanime à reconnaître qu'il fut disciple d'Anaxagore et maître de Socrate, ce qui fixe suffisamment l'époque où il vécut. Il enseigna à Athènes après l'exil d'Anaxagore, et fut le dernier représentant connu de cette grande école ionienne commencée par Thalès cent cinquante ans auparavant. Ce fut par lui que cette école fut définitivement transplantée à Athènes; car Anaxagore revint mourir en Asie. Suidas lui attribue un ouvrage sur la physique, et Plutarque présume, d'après Panætius, qu'il fut l'auteur de certaines élégies écrites pour consoler Cimon de la mort d'une femme qu'il aimait, et qui n'était pas la sienne. Les témoignages qui nous restent de sa doctrine sont peu nombreux et fort obscurs; mais ils suffisent pour en fixer le caractère général; et ce caractère, une fois bien saisi, explique à son tour l'incertitude et la contradiction apparente des témoignages.

Archélaüs, dernier philosophe de l'école ionienne, fut un homme de transition, et eut des opinions qui participèrent à la fois de celles de son école, de son maître, de son disciple et de ses contemporains, les sophistes. La philosophie ionienne était ici exclusivement physique, celle de Socrate fut exclusivement morale; la philosophie d'Archélaüs lui fit donner le surnom de *Physicien* par les Athéniens, qui l'opposent aux sophistes et à Socrate; mais cette philosophie ne fut point exclusivement physique. Sextus compte Archélaüs parmi les philosophes qui ont divisé la philosophie en deux parties, la physique et la morale. Diogène, plus explicite, assure qu'il philosopha sur les lois, sur l'honnête et le juste, et ajoute que, pour avoir développé une partie de la philosophie qu'il tenait d'Archélaüs, Socrate passa pour l'avoir inventée. Ainsi Archélaüs ne fut pas seulement l'homme en qui finit la philosophie physique, il fut encore celui par qui commença la philosophie morale. Il ne nous reste qu'une seule indication de la morale d'Archélaüs, mais elle est caractéristique : il enseignait que le juste et le honteux ne sont point tels par la nature, mais par la loi; doctrine qui fut celle des sophistes, et par laquelle il se rattache à cette école. Comme physicien, Archélaüs paraît avoir flotté entre les explications de l'ancienne école ionienne et la doctrine plus élevée, mais par-là même moins intelligible pour l'époque, de son maître Anaxagore. De là l'obscurité et la diversité des témoignages sur le système de ce philosophe. Ce qui semble résulter de toutes les traditions recueillies par Plutarque, Stobée, Sextus, Hermias, saint Augustin, Simplicius, etc., c'est que, sans rejeter précisément le principe éclectique, Archélaüs, ne comprenant point son action et n'en tenant point compte ou la niant, en revint aux explications purement physiques des prédécesseurs d'Anaxagore. Indépendamment de sa doctrine sur la question fondamentale, on attribue à Archélaüs un certain nombre d'opinions particulières qui ne sont guère que la reproduction des idées de son maître. Parmi le petit nombre de celles qui font exception, nous ne citerons que les suivantes : Il disait que les animaux et l'homme sont nés de la chaleur de la terre, qui a distillé d'abord un limon semblable à du lait, qui leur a servi de nourriture. Il regardait la mer comme une partie de l'eau contenue dans les cavités de la terre, et qui passe à travers les ouvertures de sa surface comme à travers un crible. Il pensait que la terre n'est point plate, mais arrondie, et, ce qui le lui prouvait, c'est que le soleil ne se lève pas pour tous au même moment. [JOUFFROY, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Diogène Laërce. — Simplicius. — Stobée. — Plutarque, *De placit.* — Ritter, *Geschichte der Jonischen Philosophie*; Berlin, 1821, in-8°.

***ARCHÉLAÜS**, poëte grec, né dans la Chersonèse d'Égypte, vivait, selon toute apparence, au quatrième siècle avant J.-C. Il fit des épigrammes et un ouvrage intitulé Ἰδιοφυῆ, ou *Traité des choses qui ont une nature particulière*, qui paraît avoir été écrit en vers. On trouve dans le recueil de Westermann et dans l'Anthologie grecque quelques fragments de ce poëte.

Westermann, *Script. rer. mirab. Græc.* — *Schol. ad Nicand. Ther.*, 822. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, III, 127.

***ARCHÉLAÜS** (ὁ Χωρογράφος), géographe grec, qui paraît avoir vécu vers le quatrième siècle avant J.-C. Il décrivit les pays traversés et conquis par Alexandre le Grand. Diogène Laërce fait mention de cet ouvrage. C'est tout ce que nous en savons. Harpocration parle bien d'un Archélaüs, auteur d'une histoire de l'Eubée; mais on ignore si c'est le même que le géographe dont il est question ici. Enfin, Plutarque et Stobée attribuent à un Archélaüs un ouvrage sur les rivières (Περὶ ποταμῶν) et sur les minéraux, mais sans plus de détails.

Diog. Laërce, II, 17. — Plut., *De fluviis*, 1 et 9. — Stobée, *Florilegium*, I, 18. — Pauly, *Real-Encyclopädie*. — Smith, *Dictionary*.

**ARCHÉLAÜS**, évêque de Cashara ou Carrha en Mésopotamie, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle de J.-C. C'était à l'époque où Manès, échappé de sa prison, s'était réfugié en Mésopotamie, et tâchait d'y faire des prosélytes. Archélaüs entra en controverse avec lui devant une assemblée composée en grande partie de païens. Manès succomba, et, poursuivi par son implacable adversaire, il fut réintégré dans sa prison. Archélaüs écrivit en syriaque un récit de cette dispute mémorable; ce récit fut traduit en grec

et en latin. Une partie de la traduction latine, copiée sur un manuscrit tiré de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, a été publiée par H. Valois, et annexée à son édition de Socrate et de Sozomène. Il en a été donné une autre édition avec des fragments de la traduction grecque, dans la collection de Zaccagni; Rome, 1698. Photius prétend que c'est Hégémonie qui a écrit le récit de la controverse; mais cette assertion se concilie difficilement avec l'opinion commune sur ce sujet.

Cyrille, *Catechesis*, VI. — Socrate, *Histoire ecclésiastique*, I, 22. — Épiphane, *Hæres.*, 66. — Photius, *Codex*, 85. — Zaccagni, *Collectio monumentorum veterum*.

**ARCHÉLAÜS**, évêque de Césarée, vivait vers l'an 440 de J.-C. Il écrivit une réfutation de la doctrine des messaliens, condamnée par le concile de Sidon en 383. Il est question de cet ouvrage dans Photius.

Photius, *Cod.*, 52. — Cave, *Script. ecclesiast. histor. liter.*, II.

***ARCHÉLAÜS**, poëte grec alchimiste, vivait probablement vers le cinquième siècle de notre ère. On a de lui un ouvrage sous le titre : Ἀρχελάου Φιλοσόφου περὶ τῆς Ἱερᾶς τέχνης διὰ στίχων ἰαμβῶν; c'est-à-dire *Poëme en vers iambiques sur l'Art sacré, par Archélaüs le Philosophe*. Il en existe des manuscrits dans plusieurs bibliothèques de l'Europe. J.-S. Bernard en a donné des extraits dans son édition de Palladius, *de Febribus*; Leyde, 1745, in-8°, p. 160-163. Le poëme entier, composé de cent trente-six vers, a été publié par Ideler, *Physici et medici græci minores*; Berlin, 1842, in-8°.

J.-S. Bernard, *De Febribus*; Leyde, 1745, in-8°. — Ideler, *Physici et medici Græci minores*, t. Ier; Berlin, 1842, in-8°.

***ARCHÉMAQUE** (Ἀρχέμαχος), rhéteur et historien grec, vivait probablement vers la fin du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. On ne sait de ses œuvres que ce que nous en font connaître Strabon, Athénée et Harpocration. Ce dernier cite le quatrième livre d'une histoire de l'Eubée (τὰ Εὐβοϊκά) par Archémaque. Il fit aussi un traité de la Métonymie (Περὶ Μετωνυμιῶν).

Clément d'Alex., *Strom.*, I, 141. — Athénée, VI, 264. — Harpocration. — Strabon, X, 465. — Plutarque, *Isis et Osiris*. — Scholiast. *d'Apollonius de Rhodes*. — Pauly, *Real-Encyclopædie*.

**ARCHENHOLZ** (*Jean-Guillaume* D'), littérateur allemand, né à Dantzick le 3 septembre 1741, mort à Hambourg le 28 février 1812. Il suivit d'abord la carrière militaire, et fit ses premières armes dans la guerre de sept ans, dont il allait devenir l'historien. D'un caractère passionné, remuant, inquiet, Archenholz se fit bientôt une réputation de joueur et de mauvais sujet : il n'en fallut pas davantage pour être mal vu de Frédéric II, qui lui fit donner son congé après la paix de Hubertsbourg. Désœuvré, il se mit à courir le monde, pendant seize ans, en véritable chevalier d'industrie, mais toujours en observateur judicieux et de bon sens. De retour en Allemagne, il séjourna presque toujours à Hambourg, exploitant avec succès son talent d'écrivain. Sans posséder une grande érudition, il connaissait les hommes et les choses; il avait du goût, et bientôt un public nombreux encouragea ses débuts.

Rédacteur de plusieurs journaux très-estimés, il s'était déjà fait une réputation littéraire lorsque parut son ouvrage sur *l'Angleterre et l'Italie* (Leipz., 1785, 2 vol., et 1787, 5 vol.), qui a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Plus d'une inexactitude s'y est glissée à l'ombre d'un style pittoresque. Le même jugement doit être porté sur ses *Annales de l'Angleterre* depuis 1788; bon nombre d'anecdotes controuvées s'y trouvent mêlées à des données exactes sur le parlement, le commerce et les mœurs de ce pays. Archenholz contribua aussi à répandre en Allemagne la littérature anglaise. Mais son travail le plus remarquable est sans contredit l'*Histoire de la guerre de Sept ans* (Berlin, 1793, 2 vol.). Par une étude exacte de toutes les sources, il parvint à satisfaire le savant de profession; par un récit simple et animé, il plut à la masse des lecteurs, ordinairement moins exigeants. Le succès fut grand et mérité. Son *Histoire de la reine Élisabeth* a tout l'intérêt d'un roman, tant les faits sont bien groupés et vivement racontés. L'*Histoire de Gustave Wasa* (Tubing., 1801, 2 vol.), précédée d'un tableau de la Suède depuis les temps les plus anciens jusqu'au quinzième siècle, ne contient pas des vues neuves, mais elle est écrite avec élégance et entraînement, comme tout ce qui est sorti de la plume d'Archenholz. Dans ses *Opuscules historiques*, le second volume a seul quelque valeur : il contient l'histoire romanesque des flibustiers, de ces pirates qui, dans le dernier siècle, infestèrent longtemps les Indes Occidentales. Cet ouvrage a été imprimé séparément (Tubingue, 1803). Archenholz consacra les vingt dernières années de sa vie (de 1792 à 1812) à l'édition d'un journal politique intitulé *Minerve*, riche en documents historiques et en articles estimés, mais d'une tendance peu franche. Archenholz sut constamment se donner un air d'impartialité, tout en se pliant avec adresse aux circonstances. [*Enc. des g. du m.*]

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*, V, 134. — Jördens, *Lexikon deutscher Dichter und Prosaisten*, I, 60, etc. — *Allgemeine Zeitung*, 1812, nos 77, 78.

***ARCHER** (*Jean*), médecin du roi d'Angleterre Charles II, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa un ouvrage intitulé *Every man his own physician* (Chacun doit être son propre médecin; Londres, 1673). On y trouve un traité de la *Mélancolie* et un résumé de botanique. L'auteur y prétend que l'homme a six sens, dont l'un a son siége dans la tête et gouverne tous les autres.

Granger, *Biog. history*, t. IV. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*ARCHER (*Thomas*), architecte anglais, mort le 23 avril 1743. Il appartenait à l'école de Vanbrugh, peu en faveur, à ce qu'il paraît, à l'époque où Horace Walpole publia ses *Anecdotes sur la peinture*. Aussi Archer s'y trouve-t-il singulièrement maltraité. Le critique tourne en ridicule les constructions dues à son compatriote, notamment l'église de Saint-Jean, de Westminster, avec ses quatre beffrois, dit Walpole. Mais les principes de Vanbrugh ayant repris la vogue, il se fit une réaction dans le sentiment public en faveur de Thomas Archer; et l'historien de Birmingham Hulton en particulier, contrairement à Walpole, exalta les œuvres d'Archer, surtout l'église de Saint-Jean, qu'il appelle l'*ornement de Westminster*.

Horace Walpole, *Anecdotes of Painting in England*, IV, 69-70. — Ticozzi, *Dizionario degli Architetti*, I, 72. — Milizia, *Memorie degli Architetti*, II, 340. — *Gentleman's Magazine* pour 1743, p. 278.

ARCHESTRATE *de Géla* (ὁ Γελῷος), poëte grec, natif de Géla ou de Syracuse, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il fit de nombreux voyages pour découvrir les produits destinés à la table, et consigna ses observations dans un poëme intitulé *l'Art gastronomique* (Γαστρολογία ou Γαστρονομία), appelé aussi Ἡδυπάθεια, et renommé dans l'antiquité. Athénée surtout le cite souvent. C'est d'après ce dernier auteur que l'abbé Barthélemy dit, en parlant d'Archestrate, que, dans ses voyages, il entrait dans les laboratoires où se préparaient les délices de la table, et qu'il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Le poëme d'Archestrate fut un précieux recueil de préceptes. Les cuisiniers y puisèrent les principes de leur art. Chrysippe le regarda comme la base de la doctrine épicurienne; et Plutarque rapporte qu'un admirateur du poëte s'écria un jour, en parlant de lui : « O Archestrate, que n'as-tu vécu sous Alexandre! chacun de tes vers eût obtenu Chypre ou la Phénicie pour récompense. » Mais cette exclamation ne prouve pas, comme le prétend la *Biographie* de Michaud, la pauvreté dans laquelle Archestrate aurait vécu. Les fragments de ce poëte ont été recueillis dans l'édition de l'Histoire naturelle d'Aristote donnée par Schneider, qui les a commentés, et aussi dans le recueil de Domenico Scina. V. R.

Schneider, édition de l'*Histoire naturelle* d'Aristote, I; Leipz., 1811, in-8°. — Domenico Scina, *I Frammenti della Gastronomia di Archestrate*; Palerme, 1823. — Pauly, *Real-Encyclopädie*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

*ARCHESTRATE, général athénien, vivait dans la première moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il fut chargé de remplacer Alcibiade dans le commandement de la flotte athénienne après la bataille de Notium, en 407 avant J.-C. Au rapport de Lysias, il mourut à Mytilène; il s'était trouvé avec Conon lorsque Callicratidas dispersa la flotte athénienne à la bataille d'Hécatonnèse.

Xenoph., *Hell.*, I, 5. — Diod., XIII, 74, 77. — Lysias, 162.

*ARCHEVESQUE (*Hue*), trouvère du treizième siècle, originaire de Normandie. On connaît de lui trois opuscules intitulés : *Dit de la Dent; Dit de la Mort largesse*, et *Dit de la puissance d'Amour*. Les *Dits* étaient en général de petits poëmes moraux, fondés sur un conte ou sur une allégorie. Dans le Dit de *la Dent*, l'auteur fait la guerre aux hommes riches de son pays qui renonçaient à la généreuse libéralité de leurs ancêtres. « Le temps n'est plus de Robert Maler, « du maréchal et de messire Bertrand : s'ils vi- « vaient encore, ils donneraient un exemple que « les plus avares ne manqueraient pas de suivre. » A ce propos, Hue raconte l'histoire d'un charlatan qui promettait d'arracher les dents sans avoir besoin d'y toucher. Il faisait approcher le patient d'une enclume, et passait autour de la dent malade un fil dont l'autre extrémité adhérait à cette enclume. Cela fait, il chauffait sa forge; et quand le fer était rouge, il venait le battre à deux pouces de la tête de la victime, qui ne manquait pas de s'éloigner épouvantée, en laissant la dent engagée. Ainsi, dit le trouvère, l'avare, au feu de la libéralité de son voisin, serait contraint d'abjurer son mauvais naturel et de faire un généreux effort. — Dans le Dit de *la Mort largesse*, Archevesque nous raconte un songe fait sur le bord de la mer, au Saut-Wautier, non loin de Fécamp. Il crut voir Largesse et Avarice se prendre de querelle. Avarice finit par terrasser son ennemie, la traîner sur le haut d'une falaise, et la précipiter dans les flots. C'est depuis ce combat qu'on a cessé de trouver des soutiens et des patrons parmi les chevaliers, qui, tous renonçant aux riches tournois, usent leurs robes et manteaux jusqu'à la corde, au lieu de les donner aux jongleurs. Cette deuxième pièce vaut mieux que la première, mieux surtout que la troisième, fondée sur un lieu commun de métaphysique amoureuse : tout son mérite est de nous apprendre dès les premiers vers le nom propre et le nom de famille de l'auteur. Le *Dit de la Dent* a été publié par Méon, et celui de *la Mort Largesse* par M. Jubinal. La *Puissance d'Amour*, conservée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, est encore inédite. P. PARIS.

Méon, *l'Ardeur de chevalerie*, etc.; Paris, 1808, p. 159. — Achille Jubinal, *OEuvres de Rutebeuf*, 1839, tom. II, pag. 171. — Manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 7218, f° 200.

‡ ARCHIAC (*Étienne-Jules-Adolphe Desmier de Saint-Simon*, vicomte D'), géologue français, naquit à Reims le 24 septembre 1802. Sorti de l'école militaire de Saint-Cyr en 1821, comme officier de cavalerie, il quitta le service militaire après la révolution de 1830. Avant cette époque il avait déjà publié *Zizim*, ou *la Chevalerie de Rhodes*, roman historique; Paris, 1828, 3 vol. in-8°. Depuis 1830, M. d'Archiac a consacré ses loisirs à l'étude des sciences et particulièrement de la géologie, et a fait paraître un grand nombre de travaux, parmi lesquels on remarque : *Mémoires sur les sables et grès moyens tertiaires* (Bulletin de la Société géo-

logique, vol. IX, 1837); — *Description géologique du département de l'Aisne* (Mémoires de la Société géologique, vol. V, 1843); — *Études sur la formation crétacée des versants sud-ouest, nord et nord-ouest du plateau central de la France* (1[re] partie dans les Annales des sciences géologiques, publiée par A. Rivière, vol. II, p. 89, 1843; 2[e] partie dans les Mémoires de la Société géologique, vol. II, 1846); — *Histoire des progrès de la géologie de* 1834 *à* 1851, publiée par la Société géologique, sous les auspices du ministre de l'instruction publique; Paris, 1847-1851, 4 vol. in-8° : le 1[er] vol. traite de la physique générale du globe; le 2[e] vol., du terrain diluvien et tertiaire; le 3[e] vol., de la formation nummulitique; et le 4[e], de la formation crétacée. Cet ouvrage, si important pour l'histoire de la géologie, n'est pas encore terminé : il formera huit volumes. M. d'Archiac est membre de la Société philomathique, de la Société géologique de France, de Londres, etc.

* **ARCHIADAS** ou **ARCHIADES** (Ἀρχιάδας ou Ἀρχιάδης), philosophe grec, vivait dans la première moitié du cinquième siècle. Il était l'ami de Proclus et le gendre de Plutarque l'Athénien, qui fit revivre l'école platonicienne. Celui-ci, adonné tout entier aux études philosophiques, et par ce motif éloigné des affaires publiques, conseilla à Archiades d'adopter un genre de vie tout différent, c'est-à-dire de s'appliquer à la culture des vertus civiques. Ainsi fit Archiades, ce qui lui mérita l'épithète de ὁ Εὐσεβέστατος. Suidas rapporte un exemple de sa résignation dans le malheur; c'était à l'occasion de la perte de sa fortune qu'avait faite son gendre : Archiades trouva qu'il fallait se consoler avec la pensée d'avoir conservé la vie. Sa femme Asclepigenia fut la seule, dit-on, qui, de son temps, pratiquât exactement la science théurgique.

Marinus, *Vita Procli*, éd. grecque et lat. de Boissonade, p. 12. — Suidas, Ἀρχιάδας, éd. Gaisford, 1, 806. — Brucker, *Hist. critica Philosophiæ*, II, 314.

**ARCHIADAS** ou **ARCHIADES** (*le Jeune*), philosophe platonicien du cinquième siècle. Il eut, dit-on, plus de vertu que de talent.

Suidas, Εὐπείθιος, éd. Gaisford, 1515. — Brucker, *Hist. critica Philosophiæ*, II, 309.

* **ARCHIAS**, surnommé *Phygadothère* (Φυγαδοθήρας), c'est-à-dire *le Chasseur des fugitifs*, agent d'Antipater, vivait dans la dernière moitié du cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Natif de Thurium, dans la Grande-Grèce, il commença par être acteur. Fabricius le comprend même parmi les écrivains tragiques dont les œuvres ont péri. Il appuie cette assertion sur un passage assez obscur de Suidas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut l'auditeur assidu d'Anaximène de Lampsaque, et qu'il s'exerça à l'art oratoire sous Lacrite, contre lequel Démosthène dirigea un de ses discours. Or, ce Lacrite faisait partie de la faction macédonienne, à laquelle s'attacha Archias. Son zèle l'amena à jouer le rôle sanglant qui lui donne une place dans l'histoire avec le surnom qui le stigmatise. En effet, lorsque, vers l'an 322 avant J.-C., les Athéniens humiliés furent obligés de livrer à Antipater les citoyens qui avaient le plus chaudement défendu la liberté, Archias fut l'instrument que choisit l'impitoyable Macédonien pour exécuter ses proscriptions. Ce trop fidèle agent se mit à l'œuvre : il poursuivit à Égine, dans le temple d'Éaque où ils s'étaient réfugiés, les orateurs Hypéride, Aristonicus et Himeræus, et les expédia à Antipater, qui les fit mettre à mort. Après ce sanglant exploit, Archias pénétra avec une troupe de Thraces dans temple de Neptune à Calaurie; il y trouva Démosthène, qu'il essaya d'arracher de son asile. Le grand orateur adressa à ce misérable quelques paroles qui faisaient allusion à son premier état de comédien. Tant de forfaits ne demeurèrent pas impunis : Archias mourut dans la misère, et en horreur à tous.

Plutarque, *Démosth.*, 28, 29, 30. — *Vitæ decem Oratorum*, 9. — Photius, *Excerpta ex Arriano*. — Suidas, Ὑπερίδης. — Fabricius, *Biblioth. græc.*

**ARCHIAS** (*Aulus-Licinius*), poëte grec, né à Antioche vers l'an 120 avant J.-C. Dès l'âge de seize ans il vint à Rome, enseigna la littérature grecque, et eut pour disciple Cicéron, qui a fait passer son nom à la postérité. Il eut pour protecteurs les Métellus, les Catulus et les Hortensius; adopté par la famille de Lucullus, il prit dès lors les prénoms d'*Aulus-Licinius*. Il accompagna le célèbre Lucius Lucullus dans son expédition contre Mithridate, ainsi que dans ses voyages en Asie, en Grèce et en Sicile. Lucullus lui fit donner le droit de cité à Héraclée en Lucanie, que par suite il obtint aussi à Rome. Ce titre lui ayant été contesté par le censeur Gratius, Cicéron prononça sa magnifique harangue (*pro Archia poeta*), où il qualifia Archias de *très-grand poëte*. Les poésies d'Archias ont péri; il avait chanté *la guerre des Cimbres*, d'abord en l'honneur de Marius, puis de Lucullus, et *la guerre de Mithridate*. Les *épigrammes* médiocres qui portent le nom d'Archias appartiennent probablement à quelque homonyme; on les trouve dans Brunck, *Analecta*, vol. II, et dans Jacobs, *Anthologia græca*, vol. II, 80-89. Hülsemann a publié, avec le discours de Cicéron *pro Archia poeta*, les *Carmina Archiæ*, en grec et latin, etc.; Lemgo, 1800, in-8°.

Cicéron, *Oratio pro Archia poeta*; *De Divinatione*, I, 36; *ad Atticum*, I, 16. — Quintilien, *Institut. Orator.*, X, 7. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 42-44. — Ilgen, *Notice critique sur Archias* dans *Opuscula philologica*, vol. II; Erfurt. — Jacobs, *Anthologia græca*, vol. VIII, 260-272, XIII; *Catalogus poetarum epigrammaticorum*, vol. II.

* **ARCHIAS**, *de Corinthe*, fondateur de Syracuse, vivait dans le huitième siècle avant J.-C. Suivant le marbre d'Arundel, cet Archias était le dixième descendant de Téménos, prince argien, de la race des Héraclides. On raconte qu'après avoir essayé d'enlever une jeune fille qui fut tuée par ses parents, il s'exila avec son ami Myscellus; mais auparavant il consulta l'oracle

d'Apollon, qui lui ordonna de se diriger vers la Sicile, « à Ortygie, où réapparaissent l'Alphée et Aréthuse, » et leur offrit le choix du pouvoir ou de la santé. Archias préféra le pouvoir; Myscellus, la santé. Bientôt les deux voyageurs se séparèrent : Myscellus alla fonder Crotone, en Italie, et Archias, Syracuse, en Sicile. Les colons qui suivirent Archias étaient en grande partie des Doriens, venus de Corinthe. La fondation de Syracuse est placée, selon les meilleures autorités, dans l'année 733 avant J.-C.

Diodore, *Fragm.*, lib. VIII. — Maxime de Tyr, *Dissert.* XXIV. — Suidas, Ἀρχίας. — Strabon, VI. — Pausanias, V, 7. — Müller, les *Doriens*. — Göller, *de Situ et Origine Syracusarum*, 1818.

**ARCHIAS.** *Voy.* HIÉRON II.

**ARCHIAS.** *Voy.* PTOLÉMÉE-PHILOMÉTOR.

* **ARCHIBIUS** (Ἀρχίβιος). On donne ce nom à trois grammairiens. Le premier eut pour fils Apollonius, l'auteur du *Lexique* d'Homère. (On trouve cet Archibius sous le nom d'*Archébule*.) Le second était fils d'Apollonius, qui, au rapport de Suidas, commenta les épigrammes de Callimaque. Enfin le troisième, natif, à ce que l'on suppose, d'Alexandrie en Égypte, enseigna la grammaire à Rome, sous Trajan.

Suidas, Ἀπολλώνιος et Ἀρχίβιος. — Villoison, *Prolegomena ad Apollonii Lexicon*, p. 22.

**ARCHIDAMIE**, femme spartiate courageuse, aïeule d'Agis IV, vivait dans la première moitié du troisième siècle avant l'ère chrétienne. Lorsque Pyrrhus assiégeait Sparte, elle proposa (ce qui fut adopté) d'envoyer les femmes en Crète.

Plutarque, *Pyrrhus*.

**ARCHIDAMUS** (Ἀρχίδαμος), nom commun à cinq rois de Sparte de la dynastie des Proclides. Les voici dans leur ordre chronologique :

ARCHIDAMUS Ier, roi de Sparte, fils d'Anaxidamus, régnait 630 ans avant J.-C. On ne sait rien de sa vie, qui s'écoula en paix.

Pausanias, III, 7, 6.

ARCHIDAMUS II, roi de Sparte, régna quarante-deux ans, depuis 469 avant J.-C. Dans la quatrième année de son règne (en 465), Sparte fut en partie détruite par un violent tremblement de terre. Pendant la guerre du Péloponnèse, Archidamus commanda la première expédition des Lacédémoniens contre l'Attique (en 431), et fut blâmé pour la lenteur de ses opérations. Pour se laver de ce reproche, il se mit à ravager l'Attique, s'avança presque sous les murs d'Athènes, et provoqua les Athéniens, mais en vain, au combat. Puis il revint à Sparte, et commanda (en 430) la seconde expédition dans l'Attique. En 429, il mit le siége devant Platée, dont les habitants avaient refusé de se soumettre aux Lacédémoniens. L'année suivante, il se trouva encore à la tête de la troisième expédition dans l'Attique. Thucydide le dépeint comme un homme sage et modéré.

Thucydide, I, 80; II, 8. — Hérodote, VI, 71. — Diodore, XI, 48. — Pausanias, III, 7, 9, 10.

ARCHIDAMUS III, roi de Sparte, fils d'Agésilas le Grand, monta sur le trône en 361, et mourut en 338 avant J.-C. Il commanda le corps d'armée envoyé au secours des troupes battues à Leuctres, et fit avec succès la guerre aux Arcadiens. En 362 il résista vigoureusement à Épaminondas, qui attaquait Sparte. Au rapport de Xénophon, il repoussa avec cent quatre-vingts hommes toute l'armée des Thébains. Pendant la guerre sacrée, il aida Philomalus, chef des Phocidiens, dans le pillage du temple de Delphes. En 338, il se rendit en Italie, où il aida les Tarentins à combattre les Lucaniens; il y périt dans une bataille. Son corps ne fut pas honoré de la sépulture ordinaire, parce qu'il avait, dans la guerre sacrée, offensé la Pythie. Les Spartiates lui élevèrent une statue à Olympie.

Xénophon, *Hellenica*, V, 4; VII, 1. — Diodore, XV, 29; XVI, 24, 63, 88. — Pausanias, III, 10; IV, 31. — Plutarque, *Agésilas*. — Clinton, *Fasti Hellenici*, II, 214.

ARCHIDAMUS IV, roi de Sparte, fils d'Eudamidas Ier. Il fut pris, en 296 avant J.-C., dans une bataille livrée près de Mantinée, par Démétrius Poliorcète. Voilà tout ce que l'on sait de lui.

Plutarque, *Agis*, c. 3; *Démétrius*, c. 35.

ARCHIDAMUS V, roi de Sparte, s'enfuit, en 240 avant J.-C., en Messénie, après l'assassinat de son frère Agis IV. Bientôt rappelé à Sparte par l'intervention d'Aratus, chef de la ligue Achéenne, qui voulait affaiblir le pouvoir des éphores, il partagea le trône avec Cléomène. Il périt à son tour par les mains des meurtriers de son frère. C'est le dernier prince de la race des Eurypontides.

Plutarque, *Cléomène*, 5. — Polybe, V, 37.

* **ARCHIDAMUS** (Ἀρχίδαμος), médecin grec, vivait probablement dans le quatrième ou cinquième siècle avant J.-C. Galien le cite comme ayant préféré les frictions sèches aux frictions huileuses de la peau.

ARCHIDAMUS, cité par Pline, avait écrit un traité de médecine vétérinaire, dont il nous reste des fragments insérés dans Ruelle, *Veterinariæ medicinæ Libri duo*; Paris, 1530, in-fol.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. III, p. 79. — C.-G. Kühn, *Opusc. Academ. med. et philol.*; Leipzig, 1827, vol. II, p. 102.

* **ARCHIDEMUS** (Ἀρχίδημος) ou *Archedamus* (Ἀρχέδαμος), philosophe stoïcien, natif de Tarse, vivait vers l'an 160 avant J.-C. Il écrivit en grec deux ouvrages : l'un Περὶ φωνῆς, l'autre Περὶ στοιχείων. Cet Archidemus pourrait bien être le même que celui que Plutarque appelle l'Athénien, et qui passa pour avoir fondé une école de stoïciens à Babylone.

Diog. Laërce, VII. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, III, 540.

**ARCHIGÈNE** (Ἀρχιγένης), célèbre médecin grec, natif d'Apamée en Syrie, vivait vers la fin du premier et au commencement du second siècle de notre ère. Il eut pour maître Agathinus, le fondateur de la secte des épisynthétiques, qu'il avait, dit-on, guéri d'une insomnie délirante, avec des fomentations d'huile sur la tête. Archigène vint ensuite à Rome, et y jouissait d'une grande

réputation sous les règnes de Domitien, de Nerva et de Trajan (18-117 de J.-C.), Suidas le fait mourir à soixante-trois ans, et l'impératrice Eudoxie, à quatre-vingt-trois.

Archigène avait écrit un grand nombre d'ouvrages, à en juger par les citations de Galien, d'Oribase, d'Aëtius et d'autres. Parmi ces ouvrages, dont il ne nous reste que des fragments, on remarquait : dix livres de *lettres*; trois livres *sur les lieux affectés; sur l'usage du castoréum; sur l'emploi de l'ellébore; sur le pouls; sur les médicaments; sur les symptômes des fièvres; sur les stades des maladies; des signes pathonomiques des maladies chroniques; du traitement des maladies chroniques; synopsis de matière chirurgicale; de la nature de l'homme; du traitement des affections utérines; de la goutte; de la néphritis; et des calculs rénaux* : ces deux derniers ouvrages existent en manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris. Archigène est cité par Juvénal, et laissa de nombreux disciples. Il paraît avoir appartenu à la secte des pneumatistes. On lui reproche de l'obscurité et des néologismes.

Suidas. — *Eudoc.*, ap. Villoison. — Galien. — Oribase. — Cramer, *Anecdot. Paris.*, vol. I, p. 386. — Le Clerc, *Histoire de la Médecine.* — Hocler, *Bibl. medec. pract.*, t. I, p. 190. — Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. II. — Haeser, *Geschichte der Medicin.* — C.-F. Harless, *Analecta historico-critica de Archigene medico et de Apollonii medicis, eorumque scriptis et fragmentis*; Bamberg, 1816, in-4°.

**ARCHILOQUE** ('Αρχίλοχος), le premier lyrique grec, né dans l'île de Paros, florissait de 714 à 676 avant J.-C. Il embrassa d'abord la carrière des armes; mais il avoue lui-même que dans une bataille il prit la fuite, et que, pour courir plus vite, il laissa son bouclier sur le champ de bataille. Il n'était terrible que dans ses vers. Il composa des odes, des élégies, des fables, et surtout des satires et des épigrammes, qui étaient plutôt de véritables libelles, si l'on en juge par les effets déplorables qui en résultèrent, et par l'opinion de Cicéron, qui donne le nom d'*archilochia edicta* aux placards affichés dans Rome contre César. Lycambe, citoyen de Paros, ayant frustré Archiloque de l'espoir qu'il lui avait donné d'obtenir sa fille Néobule en mariage, ce poëte exhala sa colère en satires si amères et si sanglantes, que le malheureux Lycambe et sa fille se pendirent de désespoir. Malheur à celui qui pouvait lui déplaire! Sa passion pour la satire allait si loin, que, lorsqu'il était las de décrier ses ennemis et même ses amis, il se décriait lui-même. C'est ainsi qu'il divulgua, dans une épigramme, sa lâcheté dans les combats, et ailleurs la bassesse de son extraction, en s'avouant le fils d'une esclave de son père. Archiloque était aussi licencieux que méchant dans ses poésies; c'est ce qui, plus tard, le fit chasser de Sparte, où il était défendu de lire ses écrits. Enfin, détesté de tout le monde et réduit à une extrême misère, il fut contraint de quitter l'île de Paros pour passer dans celle de Thasus, où son grand-père Tellis avait introduit le culte de Cérès; mais on le craignit trop pour l'y recevoir. Il se vengea de cette ingratitude par des vers de la plus extrême virulence. Cependant ce poëte ayant remporté le prix aux jeux Olympiques pour un hymne qu'il composa en l'honneur d'Hercule, ce triomphe éclatant le réconcilia avec ses compatriotes, fiers de sa gloire. Il retourna dans sa patrie; mais malheureusement il y rapporta le dangereux talent qui l'avait fait haïr, et il périt sous le poignard de ceux qu'il attaqua.

Archiloque fut l'inventeur du vers iambique, dont les Grecs et les Romains se servaient dans leurs pièces de théâtre; mais, dans ses mains, ce fut, dit Horace, *l'arme de la rage :*

*Archilochum proprio rabies armavit iambo.*

On nomme aussi *vers archilochique* le demi-pentamètre — ◡◡ — ◡◡◡, d'après Archiloque.

On honora sa mémoire dans toute la Grèce, et tous les ans on célébrait son anniversaire. Les Grecs, qui plaçaient au second rang Pindare et Sophocle, mettaient au premier Archiloque avec Homère. Les qualités dominantes de ce poëte célèbre étaient l'énergie, la hardiesse, la vivacité du style, jointes à la précision et à la grandeur des idées; mais ces grandes qualités étaient bien rabaissées par sa méchanceté et son immoralité extrêmes. Les fragments qui nous sont restés de ses poésies font connaître sa hardiesse, sa véhémence et sa force. Brunck les a consignés dans ses *Analecta*, tom. I, pag. 40, et tom. III, pag. 6 et 236; et J. Liebel les a publiés sous le titre de *Reliquiæ*, Leipzig, 1812. [*Ency. des g. du m.*]

Longin, XIII, 3. — Cicéron, *Orator.*, 2. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, II, 107. — Bentley, *Phalaris*, p. 206. — Burette, tom. X des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, une dissertation sur ce poëte. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. I, p. 199. — Müller, *Literature of Ancient Greece*, p. 123, 128. — Bergk, *Poetæ lyrici Græci.* — Bode, *Geschichte der Lyrisch. Dicht-Kunst.*, I, 88, 57.

**ARCHIMÈDE** ('Αρχιμήδης), le plus célèbre des géomètres de l'antiquité, naquit vers l'an 467 de Rome (287 ans avant J.-C.), et mourut en l'an 212. « Ceux qui sont en état de comprendre Archimède, disait Leibniz, admirent moins les découvertes des plus grands hommes modernes. » Selon Plutarque, il était parent du roi Hiéron; mais un mot dédaigneux de Cicéron paraît indiquer que le géomètre de Syracuse n'appartenait pas à une famille illustre. — Archimède s'est placé, par ses découvertes, à la tête des géomètres de l'antiquité. Dans la quadrature de la parabole, il a surmonté pour la première fois l'obstacle qui s'opposait à la mesure des espaces curvilignes; et il a laissé dans ses écrits les germes du calcul des limites, qui a eu tant d'influence sur l'analyse moderne. Le rapport entre la sphère et le cylindre forme encore de nos jours le plus beau théorème de la géométrie élémentaire. Après vingt siècles de travaux et de découvertes, les intelligences les plus puissantes viennent souvent encore à échouer contre la synthèse difficile du

traité des spirales. L'invention des centres de gravité est la base de la statique, et Lagrange a dit qu'on devait à Archimède la mécanique de l'antiquité. Il est probable qu'on lui doit la première idée de la réfraction astronomique, et les plus anciennes recherches sur les équations indéterminées. Mais ce n'est pas à ces grandes découvertes qu'Archimède doit la popularité dont il jouit depuis vingt siècles. On a admiré surtout en lui l'inventeur de plusieurs machines qui, encore de nos jours, sont appliquées avec succès aux arts et à l'industrie. Diodore raconte qu'Archimède avait inventé une machine (l'*hélice*, appelée aussi *la vis d'Archimède*) pour diriger les eaux du Nil sur les terrains que l'inondation ne pouvait pas atteindre; et comme, par un autre passage du même auteur, on voit que les Espagnols se servaient d'une machine analogue pour chasser l'eau qui remplissait les mines, on pourrait croire que non-seulement Archimède a voyagé en Égypte, mais qu'il a été aussi en Espagne. Cette supposition se trouve confirmée par l'autorité d'autres écrivains. Archimède s'occupa d'hydrostatique, et ses ouvrages montrent qu'il avait trouvé un principe fondamental à l'aide duquel il prouva la fraude de l'orfèvre d'Hiéron. On dit qu'ayant fait cette découverte dans le bain, il en sortit tout nu en criant: *Je l'ai trouvé!* Εὕρηκα, locution devenue proverbiale. Cette anecdote, qui n'a cependant aucun caractère d'authenticité, prouve encore une fois que le vulgaire ne sait admirer dans la science que les applications immédiates.

Archimède fut chargé par Hiéron de la construction d'un immense vaisseau dont Athénée nous donne la description, et qui était, selon toute apparence, mis en mouvement par une hélice. Proclus dit que ce vaisseau, où Archimède dut s'abaisser jusqu'à disposer une chambre destinée aux honteux plaisirs du roi, était destiné à Ptolémée. Tzetzès et Oribase (*de Mach.*, XXVI) parlent d'une machine inventée par lui pour soulever d'énormes poids. Tertullien le cite comme l'inventeur de l'orgue mécanique; on lui attribue encore d'autres inventions.

Lorsque les Romains tournèrent leurs armes contre Syracuse, Archimède en prit la défense. Ses machines eurent un effet si prodigieux et si inattendu, que les Romains ne pouvaient, sans prendre la fuite, voir le moindre objet s'élever sur les remparts de la ville assiégée, tant ils craignaient les inventions du géomètre. Diodore de Sicile, Hiéron, Pappus, etc., ont écrit qu'Archimède mit le feu à la flotte des Romains avec des miroirs ardents. Nos connaissances en optique nous font savoir que les verres convexes et les verres concaves sont incapables, les premiers par réfraction, les seconds par réflexion, de résoudre le problème. Mais si l'on admet qu'Archimède se servit de miroirs-plans, le problème change de nature, et peut être résolu. Les ouvrages de ces savants ont été perdus vers le douzième siècle; mais Zonaras et Tzetzès, écrivains de cette époque, citent des passages relatifs à cette question. Anthémius, mathématicien qui vivait sous Justinien I$^{er}$, atteste non-seulement le fait, mais il explique la théorie et le mécanisme de ces miroirs. Zonaras ajoute comme preuve que Proculus brûla, au moyen de miroirs d'airain, la flotte de Vitalien qui assiégeait Constantinople sous l'empire d'Anastase, l'an 514. Tzetzès dit qu'Archimède fit jouer un miroir hexagone, composé de plusieurs autres plus petits qui avaient chacun vingt-quatre angles, et qu'on pouvait le mouvoir à l'aide de leurs charnières et de certaines lames de métal. Buffon a exécuté cette expérience, et a constaté les effets du miroir d'Archimède. En 1747, il fit construire par l'ingénieur Passemont un miroir par réflexion, composé de cent soixante-huit glaces planes, mobiles, à charnières, et qu'on pouvait faire jouer toutes à la fois, ou seulement en partie. Au moyen de cet assemblage il embrasa, au mois d'avril, et par un soleil assez faible, le bois à cent cinquante pieds de distance, et fondit le plomb à cent quarante pieds, ce qui est plus que suffisant pour démontrer la réalité de la découverte d'Archimède. En vain objectait-on, avant cette preuve décisive, que Polybe, Tite-Live et Plutarque, qui parlent en détail et avec tant d'admiration des machines avec lesquelles Archimède repoussa les attaques des Romains, ne font pas mention de l'incendie de la flotte ennemie par le moyen des miroirs ardents; leur silence n'est qu'une preuve négative, qui doit céder aux assertions positives et contraires de ceux que nous avons nommés.

On a objecté contre la possibilité de l'incendie de la flotte romaine à l'aide des miroirs d'Archimède, la mobilité des vaisseaux; mais cette objection n'est pas sérieuse. Le génie d'Archimède ne parvint pas à sauver sa patrie. Les Romains s'emparèrent par surprise de Syracuse, et, malgré les ordres de Marcellus, le grand géomètre périt par la brutalité d'un soldat. Voici comment Tite-Live raconte ce fait : Archimède était assis dans la place publique, absorbé dans ses pensées, et examinant quelques figures qu'il avait tracées sur le sable; il cria à un soldat romain qui pénétra jusqu'à lui : « Ne dérange pas « mes cercles ! » Mais le farouche guerrier, faisant peu de cas de cet avertissement, le tua. Comme la conquête de Syracuse est placée en l'année 212 avant J.-C., Archimède devait avoir soixante-quinze ans quand il mourut. Il attachait tant de prix à sa découverte de la proportion de la sphère avec le cylindre, qu'il ordonna, afin de l'immortaliser, que l'on plaçât sur son tombeau une sphère inscrite dans un cylindre, avec les nombres qui expriment le rapport de ces deux solides. Cicéron, qui était questeur en Sicile, trouva ce monument caché dans des broussailles. Si l'on en croit Abulfarage, les Romains brûlèrent quatorze charges de manuscrits de ce grand géomètre. Mais cette anecdote est très-suspecte dans un auteur à qui l'on doit le récit si connu,

et si peu croyable, de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par les Arabes.

Les ouvrages d'Archimède étaient écrits, en partie, dans le dialecte dorien. Ceux qui nous sont parvenus ont pour titre : Περὶ τῆς σφαίρας καὶ κυλίνδρου (deux livres sur la sphère et le cylindre) : on y trouve tout ce qui concerne la surface de la sphère, du cône, du cylindre; — Κύκλου μέτρησις (Mesure du cercle) : il y démontre que l'aire d'un cercle est égale à l'aire d'un triangle rectangulaire qui aurait pour base la circonférence et pour hauteur le rayon de ce cercle, et que la circonférence d'un cercle est de trois fois $\frac{10}{71}$ plus petite et de trois fois $\frac{10}{71}$ plus grande que le diamètre; — Περὶ ἐπιπέδων ἰσοῤῥοπικῶν ἢ κέντρα βαρῶν ἐπιπέδων (sur l'équilibre ou le centre de gravité des planes) : on y trouve la théorie du levier; — Περὶ κωνοειδέων καὶ σχημάτων σφαιροειδέων (sur les conoïdes et les sphéroïdes), livre qui traite de la génération des solides par la révolution d'une section conique; — Περὶ ἑλίκων (des spirales) : il s'agit de la spirale qui a reçu le nom d'Archimède ou de Conon; — Τετραγωνισμὸς παραβολῆς (la Quadrature de la parabole) : c'est la première quadrature qui ait été achevée indépendamment du cercle; — Ψαμμίτης (l'Arénaire), livre d'arithmétique spéculative, destiné à faire voir que l'on pourrait exprimer par des chiffres le nombre des grains de sable qui rempliraient le monde alors supposé connu; — Περὶ τῶν ὕδατι ἐφισταμένων (sur les Corps flottants) : cet ouvrage, incomplet en grec, a été publié par Tartaglia sur un manuscrit latin. On y trouve une bonne théorie des corps flottants, fondée sur la pression égale d'un fluide. — Chacun de ces titres est, pour ainsi dire, l'énoncé d'une découverte. Quel génie puissant!

D'autres écrits (le livre des Lemmes; sur les miroirs ardents), traduits de l'arabe en latin, ne paraissent pas être authentiques. La première édition grecque des ouvrages d'Archimède fut imprimée par Herwagius à Bâle, 1544, in-4°. L'édition la plus estimée, mais rare, est celle de Torelli, Oxford, 1793, in-fol. Les écrits qui nous restent d'Archimède ont été traduits en français par Peyrard, Paris, 1808, 2 vol. in-8°, et en allemand par Nizze, Stralsund, 1824, in-4°, et par Gutenäcker, Wurzbourg, 1828, in-8°.

Tite-Live. — Cicéron. — Plutarque, *Vie de Marcellus*. — Polybe. — Diodore. — Cassiodore. — Fabricius, *Bibl. græca*, vol. IV. — Mazzuchelli, *Notizie istoriche e critiche intorno alla vita, alle invenzioni, ed agli scritti di Archimede*; Brescia, 1737, in-4°. — G. Libri, *Histoire des mathématiques en Italie*, t. I.

***ARCHIMÈLE** (Ἀρχίμηλος), poëte grec, vivait dans la première moitié du troisième siècle avant l'ère chrétienne. On trouve dans Athénée une épigramme en dix-huit vers, composée par Archimèle à l'occasion du navire construit vers l'an 220 avant J.-C. par Archimède, pour Hiéron, roi de Syracuse. Le roi fit remettre au poëte, en récompense de son œuvre, mille médimnes ou muids de blé, qu'il fit transporter à cet effet jusqu'au port du Pirée, ce qui fait supposer qu'Archimèle demeurait à Athènes. Brunck attribue encore à ce poëte une épigramme sur un imitateur d'Euripide; on la trouve en manuscrit au Vatican, sous le nom d'Archimède, poëte dont il n'est pas question ailleurs.

Athénée, V, 209. — Brunck, *Analect.*, II, 64. — Bayle, *Dictionnaire historique*. — Pauly. — Smith, *Dictionn.*

**ARCHINTO**, célèbre famille milanaise, qui descendait des rois de Lombardie. Deux de ses membres, Anselme et Manfred, fondèrent en 1135 le monastère de Chiaravalle. Les plus remarquables et les plus renommés des Archinto sont les suivants, rangés par ordre chronologique :

*Ambroise* ou *Jean* Archinto, vivait dans la dernière moitié du quinzième siècle. En 1518, il remplit à Milan les fonctions de décurion. On a de lui une *Descrizione del viaggio a Jérusalem di sancta Brasca;* Milan, 1481, in-4°.

*Philippe* Archinto, archevêque de Milan, théologien, né le 3 juillet 1500, mort le 21 juin 1558. Il fut membre du collége des Juges à Milan (*dottore del collegio dei Judice*). Devenu conseiller de l'empereur Charles V, il participa en cette qualité à des négociations importantes, par exemple celles qui eurent lieu au sujet de la succession du marquisat de Montferrat. Milan le députa souvent vers l'empereur. Il parvint successivement aux plus hautes fonctions, celles de gouverneur de Rome, vice-chambellan apostolique et vicaire du pape, dignité accordée jusque-là aux seuls cardinaux; il fut aussi évêque du Saint-Sépulcre et de Saluces, enfin archevêque de Milan. Paul IV l'envoya à Venise en qualité de légat *a latere*. On a de lui, entre autres ouvrages : *Oratio de Nova Christiani orbis Pace habita;* Rome, 1544, in-4°; — *De fide et sacramentis Libri II;* Rome, 1545, in-4°; — des discours restés manuscrits, et conservés dans les archives de la famille.

*Alexandre* Archinto, théologien, mort à Milan en 1567. Charles-Quint, pour lequel il remplit diverses missions dans le Milanais, lui donna le titre de comte. On a de lui les ouvrages suivants : *De Prædestinatione;* — *De beatæ Mariæ Magdalenæ Pudicitia ac Virginitate;* — *Dialogus in quo Philippo Patruo ac Pompilio disserentibus quis sit villicus iniquitatis ex XVI capite Lucæ quam diligentissime explicatur;* — *Dialogus alter, in quo eosdem in eos qui pro Salvatore Servatorem scribunt, colloquentes facit.* Tous ces ouvrages se trouvent manuscrits à la bibliothèque Ambrosienne de Milan; les deux premiers se rencontrent aussi dans quelques autres bibliothèques, et particulièrement dans la *casa Archinta*.

*Alexandre* Archinto, jésuite et polygraphe, né à Milan en 1577, mort en 1645. Il écrivit : un compendium de rhétorique; des préceptes de rhétorique; un traité d'histoire conservé en manuscrit dans la *casa Archinta;* enfin divers

éloges de membres de la compagnie de Jésus, conservés dans la bibliothèque des Pères à Milan.

*Charles-Antoine* Archinto, chanoine de Latran, auteur d'ouvrages divers, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Encomiastica oratio in laudem Alexandri Troili, abb. generalis Lateranensis*; Ravenna, 1647, in-8°; — *Oratio panegyrica Theodoro Pontano, visitatori generali Lateranensium*, in-8°; — *la Scrittura politica, discorso*; Lucca, 1682.

*Philippe* Archinto (comte), jurisconsulte, né à Milan en 1649. Il fut membre du collége des Jurisconsultes nobles de Milan, questeur des *magistrati delle Rendite straordinarie*, et sénateur ducal et royal. Il fut envoyé en 1677 par Charles II, roi d'Espagne, à l'empereur Léopold, et désigné pour être le ministre d'Alexandre Farnèse dans le gouvernement des Flandres. Enfin, il gouverna Crémone en qualité de podestat de 1693 à 1694. Il composa les ouvrages suivants : *Il soglio di Salomone, eretto del tempio della virtù per lo ricevimento nell' università di Brescia del sig. cardinale Luigi Omodeo*; Milan, in-8°; — *Diario di tutto cio che gli è occorso alla corte di Vienna, durante la sua incumbenza d'Inviato alla medesima di Carlo II, re di Spagna* : ce journal, qui remplit six volumes, ne fut jamais imprimé; sa correspondance avec les princes, cardinaux, et particulièrement les ducs de Parme et de Plaisance, et des réponses de ces personnages, forme douze volumes manuscrits in-fol. Le tout est resté dans les archives de la famille. — Son fils *Charles* (né à Milan le 30 juillet, mort le 17 décembre 1731) fut un des fondateurs de la société Palatine, qui publia entre autres la grande collection de Muratori, *Scriptores rerum Italic.* Il laissa plusieurs ouvrages inédits, sur la philosophie et les sciences appliquées.

*Joseph* Archinto, cardinal et archevêque de Milan, auteur d'ouvrages divers, né en 1651, mort en 1712. Il étudia d'abord le droit à Pavie; puis il entra dans la carrière ecclésiastique. Vice-légat d'Innocent XI à Bologne pendant six ans, il obtint ensuite le titre de nonce apostolique dans la même ville. Les successeurs d'Innocent envoyèrent Archinto en la même qualité à Venise et en Espagne; Clément XI le chargea particulièrement d'aller célébrer, à Nice en Provence, le mariage de Philippe V, roi d'Espagne, avec la princesse de Savoie. Une médaille fut frappée en l'honneur de ce cardinal, avec cette légende : *Joseph. S. R. E. card. Archintus arch. Med.*, portant ces paroles d'Isaïe, XII, gravées au revers : *Haurietis in gaudio* (Voy. *Museum Mazzuchellianum*). Il a écrit : *Cœlum ex terra, oratio de Spiritus Sancti Adventu, habita anno* 1670; Rome, 1670, in-4°; — *Relatio Legationis a latere, qua Philippum V, Hispaniarum et Indiarum regem, Nicæa, in provincia cum Sabaudiæ ducis filia matrimonio junxit*, — *Epistolæ plures cum esset nuntius apostolicus*; — *Acta Visitationis Oppidi, abbiati Crassi, per Danielem Porrum, cancellarium archiepiscopalensem collecta.* Ces trois derniers ouvrages n'ont pas été imprimés.

*Jérôme* Archinto, archevêque de Tarse, né à Milan vers l'an 1671, mort en 1721. Il commença par se faire admettre dans le collége des Jurisconsultes; puis il se fit prêtre, et parvint à la dignité archiépiscopale. Il fut député vers le grand-duc de Toscane en qualité de nonce, et se rendit en qualité de légat à latere en Allemagne, de là en Pologne, sous le règne de Frédéric-Auguste. Mais à peine arrivé à Varsovie, il y termina ses jours. Il a laissé, en manuscrit, un ouvrage sur le concile de Trente.

*Albéric* Archinto, né à Milan en 1698, mort à Rome en 1758. Il fut archevêque de Nicée en 1747, gouverneur de Rome en 1753, et devint enfin cardinal.

Argellati, *Biblioth. Scriptor. Mediolanensium.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Morigi, *la Nobiltà di Milano*, éd. 1619. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.* — Cardella, *Memorie storiche de' Cardinali.* — Saxius, *Archiepiscoporum Mediolanensium Series*, III. — Vagliano, *Sommario delle Vite degli arcivescovi di Milano.*

**Archinus**, citoyen d'Athènes, un de ceux qui, avec Thrasybule et Anytus, chassèrent les trente tyrans, vivait au commencement du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Il s'empara, avec Thrasybule et quelques autres, de la citadelle de Phyle, et, les trente tyrans une fois chassés, il contribua au rétablissement de la démocratie à Athènes. Au rapport de Démosthène, Archinus eut le premier rôle dans cette révolution suivie d'une amnistie, qui fut adoptée en quelque sorte sur sa proposition; puis il fit adopter un autre décret, aux termes duquel des honneurs particuliers devaient être décernés aux citoyens qui avaient rétabli l'ancien ordre de choses, ainsi que cela résulte d'une inscription placée au haut du Métroum, dans le voisinage du sénat. Eschine, qui reproche à Thrasybule d'avoir adopté quelques mesures contraires aux lois, reconnait qu'on n'en saurait dire autant d'Archinus. Ce fut ce dernier qui, vers l'an 403 av. J.-C., fit adopter une importante modification dans la manière d'écrire les documents publics : elle consistait dans l'introduction de vingt-quatre lettres dans l'alphabet, au lieu de seize, en usage jusqu'alors. A partir de ce moment, c'est-à-dire depuis l'archontat d'Euclide, les inscriptions publiques différèrent de celles qui avaient été employées auparavant. Aussi Plutarque (*Vie d'Aristide*) s'appuie-t-il sur ce changement, pour en induire que certains documents publics ne sauraient être attribués à ce grand homme. Les oraisons funèbres d'Archinus sont placées par Photius sur la même ligne que celles de Thucydide et de Lysias, et il est dit, dans le *Ménéxène* de Platon, qu'Archinus fut chargé de prononcer des oraisons funèbres.

Eschine, *de Falsa Legat.*, c. 54; *c. Ctésiph.*, 62-65. — Démosthène, *Timocrate.* — Isocr., *Callimaque.* — Plutarque, *Aristide.* — Harpocration, Ἀττικοῖς Γράμμασι. — Suidas, Σχ.λίων ὁ Δῆμος. — Pauly, *Real-Encyclopädie.*

***ARCHIPPE** (Ἄρχιππος), poëte comique d'Athènes, vivait vers la première moitié du cinquième siècle avant l'ère chrétienne. On a peu de détails sur lui; il paraît que vers l'an 416 av. J.-C. il eut un grand succès de théâtre. Cependant, s'il en faut croire le scoliaste d'Aristophane (les *Guêpes*), Archippe ne se distingua guère que par la grossièreté de son langage. Les titres et quelques fragments de six de ses comédies sont venus jusqu'à nous. Dans ses Ἰχθῦς ou *Poissons*, il se moque de la gloutonnerie des Athéniens. On a lieu de supposer que cette pièce fut écrite vers ou après l'an 403 av. J.-C. Ses autres pièces, celles du moins dont on a recueilli les fragments, sont intitulées : Ἀμφιτρύων, Ἡρακλῆς Γαμῶν, Ὄνου Σκιά, Πλοῦτος et Ῥίνων. La première de ces pièces a quelque ressemblance avec l'*Amphitryon* de Plaute. On trouve la mention d'autres fragments d'Archippe, mais sans indication de titre. Quelques-unes des pièces habituellement attribuées à Aristophane, telles que *le Poëte*, *le Naufrage*, *les Iles*, et *Niobé*, sont mises par quelques écrivains de l'antiquité sur le compte d'Archippe. On rencontre, dans quelques grammairiens grecs, des expressions empruntées à cet écrivain. C'est à lui que l'on prête ce propos qu'il aurait tenu à l'égard du fils d'Alcibiade : « Il marche comme un efféminé, laisse traîner son manteau, pour ressembler à son père; et, pour que la ressemblance soit plus parfaite, il allonge le cou et grasseye. »

Meineke, *Hist. critic. Comicor. Græcor.*, 205-210. — Athenée, VII, 329. — Pausan., p. 806. — Vossius, *de Poetis græcis.*

***ARCHITA**, peintre italien de Pérouse, né en 1560, mort en 1635. On voit à l'église de Saint-Sébastien, à Rome, des fresques de lui, représentant quelques saints.

Titi, *Pitture*, etc., *di Roma.* — Pascoli, *Vite de' Pittori.*

**ARCHON** (*Louis*), écrivain ecclésiastique, né à Riom le 4 sept. 1645, mort le 25 février 1717. Il vint à l'âge de quinze ans faire ses études à Paris, et jouissait de la faveur du cardinal de Bouillon, qui le fit nommer chapelain de Louis XIV, et abbé de Saint-Gilbert-Neuf-Fontaine, dans le diocèse de Clermont. On a de lui une *Histoire ecclésiastique de la chapelle des rois de France sous les trois races de nos rois, jusqu'au règne de Louis XIV*; Paris, 1704 et 1711, 2 vol. in-4°; le troisième volume, qui devait comprendre le règne de Louis XIV, n'a jamais paru.

Moréri, *Dict.*, édit. de 1759. — Oroux, *Histoire Ecclésiastique de la cour de France*, 1777, t. II, 518. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — Lelong, *Bibl. hist. de la France*, t. III, 192, édit. de Fevret de Fontette.

**ARCHYTAS** (Ἀρχύτας), *de Tarente*, philosophe pythagoricien, fils de Mnésagoras ou d'Histiée, florissait vers le milieu du cinquième siècle avant notre ère. Il fut surnommé *le Vieux*, ὁ Πρεσβύτερος, à cause de la considération dont il jouissait dans sa patrie. Il remplit avec distinction plusieurs charges civiles et militaires, et fut l'ami et le maître de Platon, auquel il sauva, dit-on, la vie par une lettre adressée à Denys le Jeune, lorsque celui-ci voulait faire mourir le philosophe. Archytas fut toujours rigide observateur des préceptes de Pythagore. Il disait un jour à son intendant, dont il avait à se plaindre : « Tu es bien heureux que je sois en colère; autrement je te battrais. » Il fit naufrage sur la côte de la Pouille, et son corps fut enterré par un marin; ce qui a inspiré à Horace l'idée d'une ode où il fait errer l'ombre du vieux philosophe sur la plage qui recélait sa dépouille mortelle.

*Te maris et terræ numeroque carentis arenæ*
*Mensorem cohibent, Archyta*, etc. (*Od.*, lib. I, 28.)

Archytas passe pour avoir appliqué le premier la géométrie à la mécanique; il essaya de résoudre le problème de la *duplication du cube* (N.-T. Reimer, *Archytas, sive solutio problematis cubi duplicationis*; Gœttingen, 1798, in-8°). Il inventa la méthode de la géométrie analytique, et fut le premier qui appliqua les mathématiques à la mécanique et à la musique, et même à la philosophie métaphysique. Son autorité comme philosophe fut telle, que l'on croit que Platon lui emprunta plusieurs idées, et qu'Aristote lui doit l'idée de ses *Catégories* et de ses *Éthiques*. Quelques-uns de ses fragments philosophiques, écrits en dialecte dorien et que Stobée a conservés, restent comme un modèle de logique et de clarté, au milieu des écrits obscurs et diffus de ses confrères. Voici les titres des fragments conservés d'Archytas : Διατριβαὶ περὶ μαθηματικῆς ἐπιστήμης, *Dissertations sur les Sciences mathématiques*, souvent citées dans ce qu'on appelle le troisième livre de Jamblique; — Δέκα λόγοι καθολικοί, *les dix Catégories*, ou Περὶ παντὸς φύσεως, *de la Nature du Tout* (Venise, 1561, in-8°); — Περὶ Σοφίας, *de la Sagesse*; — Περὶ Ἀρχῶν, *des Principes*; — Περὶ τοῦ Νοῦ καὶ Αἰσθήσεως, *de la Raison et du Sentiment*; — Περὶ τοῦ Ὄντος, *De ce qui est*; — Περὶ Εὐδαιμονίας, *de la Félicité*; — Περὶ τοῦ ἀγαθοῦ Ἀνδρὸς καὶ εὐδαίμονος, *de l'Homme vertueux et heureux* (publié par Gale en 1670, in-8°); — Περὶ τῆς ἠθικῆς παιδείας, *de la Morale*; — Περὶ Νόμου καὶ Δικαιοσύνης, *de la Loi et de la Justice*. On attribue encore à Archytas l'invention de la poulie; et Aulu-Gelle (X, 12) mentionne de lui le fameux automate connu sous le nom de *colombe volante*. Orelli a publié le recueil complet des fragments d'Archytas; Leipzig, 1821, in-8°.

Aristoxène et Aristote avaient, selon Athénée, l. XII, écrit la vie d'Archytas, qui fut aussi bon mathématicien qu'homme d'État; mais ces ou-

vrages ne nous sont pas parvenus. Son buste nous a été conservé.

Diogène cite trois autres Archytas, dont l'un, natif de Mitylène, avait écrit sur la musique; un autre avait écrit sur l'agriculture; et le troisième avait composé des épigrammes.

Diogène Laërce. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 309. — M. G. Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, t. I, p. 31 et 32. — Jos. Navarra, *Tentamen de Archytæ Vita atque Operibus*; Copenhague, 1820, in-4°. — Hartenstein, *De Archytæ Tarentini fragmentis philosophicis*; Lipz., 1833. — Fabricius, *Bibl. græca.*, I, 831.

**ARCIMBOLDI**, famille milanaise originaire de Parme, qui donna plusieurs archevêques à la capitale de la Lombardie. En voici les principaux, dans l'ordre chronologique :

**Jean* ARCIMBOLDI, cardinal et archevêque de Milan, auteur d'ouvrages divers, né au commencement du quinzième siècle, mort à Rome le 2 octobre 1491. Membre du collége des Juristes en 1436, il fut chargé, par les ducs de Milan, de missions importantes. Il devint ensuite successivement conseiller ducal, président du tribunal des *Entrate straordinarie*, évêque de Novare en 1468, cardinal en 1473, et archevêque de Milan en 1484. En 1488 il se démit des fonctions archiépiscopales, en faveur de son frère Guido Antonio. On a de lui les ouvrages suivants, restés manuscrits : *Statuta plebis Gaudiani, anno MCDLXIX;—Statuta Ripariæ S. Julii, annis MCDLXXIII et MCDLXXXII; — Statuta pro Cleri reformatione; — Homiliæ et orationes; — De ponderibus, mensuris et monetis Libri III*. On lui attribue aussi le *Catalogo degli eretici*, imprimé en 1514; c'est, selon quelques-uns, l'œuvre de son petit-fils Jean Angelo.

**Gui-Antoine* ARCIMBOLDI, archevêque de Milan, mort le 18 octobre 1497. Il accompagna en Palestine, en 1476, le célèbre Jean-Jacques Trivulce, et fut maintes fois député par les ducs de Milan vers les Florentins, les Vénitiens, et les rois de Naples, de Hongrie et d'Espagne. Il devint archevêque de Milan en 1488, par la renonciation de son frère Jean.

**Octave* ARCIMBOLDI, archevêque de Milan, né à Milan en 1471, mort vers 1503. Il fut membre du collége des Juristes en 1491, et se distingua par son grand savoir : il posséda, dit-on, parfaitement l'hébreu, le grec et le latin. Nommé archevêque en 1503, il mourut avant d'avoir pris possession de son siége. — Les six sonnets que lui attribue Argellati, et qu'il indique comme imprimés dans le recueil de l'Académie des Transformati de Milan en 1548, sont plutôt l'œuvre d'Octave, fils de Jean Angelo; car cette académie ne fut fondée qu'en 1546.

Argellati, *Biblioth. scriptor. Mediolanensium*. — Morigi, *la Nobiltà di Milano*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Saxius, *Archiepiscoporum Mediolanensium series*, III, 944-1008. — Litta, *Famiglie celebri di Italia*. — Vagliano, *Vite degli Arcivescovi di Milano*.

*Jean-Angelo* ARCIMBOLDI, archevêque de Milan, né en 1485, mort le 6 avril 1555. Il fut d'abord évêque de Novarre et conseiller de l'empereur Charles-Quint. On a de lui un catalogue des hérétiques, sous ce titre : *Catalogo ove Arcimboldo, archives. di Milano, condanna e diffama la maggior parte de' figliuoli d'Iddio*, etc., *con una riposta*, 1554, in-8°; réimprimé dans le tome I^er^ des ouvrages de Verger.

Argellati, *Biblioth. script. Mediol.*, t. I, p. 78-83.

*Antonello* ARCIMBOLDI, prêtre milanais, auteur d'ouvrages divers, mort en 1578. Il était fils de Jean Angelo, archevêque de Milan; mais il naquit avant que ce prélat fût entré dans les ordres. Il étudia lui-même le droit à Pavie en 1556; et, entre autres fonctions ecclésiastiques, il remplit celles de protonotaire apostolique. Philippe II, roi d'Espagne, lui conféra en 1567 la dignité de sénateur de Milan, et il devint, sous le titre *di l'Avvertito*, membre de l'Académie des *Affidati*. Il était versé dans la langue grecque. On a de lui les traductions suivantes : *D. Basilii Magni Homiliæ Octo Antonello Arcimboldo vertente*; Milan, 1573, in-4°; — *D. Basilii Magni de vera et incorrupta virginitate Liber, A. A. interprete*; Milan, 1573, in-4°; — *D. Basilii Magni de Gratiarum Actione liber e græco in latinum translatus*; Milan, in-4°; — *Gregorii Nazianzeni Homiliæ IV, e græco in latinum transtulit A. A.* Argellati et d'autres lui attribuent une traduction de quelques fragments de saint Chrysostome. Picinelli le désigne, à tort, comme l'auteur du *Catalogo degli Eretici*, publié sous le nom d'Arcimboldi, archevêque de Milan.

**Joseph* ARCIMBOLDI, peintre milanais, né en 1533, mort à Prague en 1593. Il vécut à la cour de cette capitale de la Bohême, sous les empereurs Ferdinand I^er^, Maximilien II et Rodolphe II, et s'y fit remarquer par la singularité de ses compositions. Ainsi, il représenta les quatre saisons, de telle sorte que de loin elles avaient la forme humaine, et que de près elles se montraient avec leurs attributs respectifs : le printemps redevenait une masse de fleurs, l'automne une corbeille de fruits, et ainsi des autres. La gravure a reproduit ces fantaisies. Arcimboldi peignit encore des scènes d'intérieur, une Cuisine avec tous les ustensiles nécessaires, etc. Enfin il fit de bons portraits. V. R.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Lanzi, *Storia pittorica della Italia*. — Lontazzo, *Idea del tempio della pittura*.

***ARCIONI** (*Daniel*), orfévre milanais du quinzième siècle. Ambroise Leone en parle avec éloge, et Duchesne lui attribue les arabesques d'un couteau conservé dans le cabinet Malaspina, portant les initiales D. A., et représentant des nielles.

Ambrogio Leone, *De Nobilitate rerum*, c. 41. — Morelli, *Notizie d'opere di disegno*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Duchesne, *Essai sur les nielles*. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***ARCIS** (*Marc*), sculpteur français, natif de

Toulouse, mort vers 1741. Il eut pour maître J.-P. Rivalz, et devint, en 1684, membre de l'Académie royale de Paris. On voit de ses œuvres à la Sorbonne et dans les jardins de Versailles.

Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**ARCISZEWSKI** (*Christophe*), gouverneur général du Brésil, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1668 à Leschno (Lissa), dans la Grande-Pologne. Il était fils d'un colonel au service de la république de Pologne. Contraint, pour ses opinions religieuses, de quitter sa patrie, il se rendit en Hollande à l'époque où cette république était au faîte de sa puissance. Après la conquête du Brésil par les Hollandais sur les Portugais, il fut nommé gouverneur général de cette partie du nouveau monde, et il construisit à Rio-Janeiro, à Bahia et à Fernambouco, des forteresses, dont il dirigea lui-même les travaux. Il joignait à la bravoure militaire une grande connaissance des sciences mathématiques et du génie. Les Hollandais reconnaissants frappèrent, en 1657, une médaille en son honneur, avec une couronne de lauriers et l'inscription suivante : *Victricem accipe laurum. Host. Hisp. profligatis*. Cette médaille est très-rare dans les collections numismatiques. [*Ency. des g. du m.*, avec addit.]

Niemcewicz, *Recueil de monuments historiques sur l'ancienne Pologne* (en polonais); Varsovie, t. IV, p. 269. — C. Barlæus, *Rerum per octennium in Brasilia et alibi nuper gestarum sub Mauritio Nassoviæ comite*; Amsterdam, 1642. — Bock, *Historia Socinianismi*.

***ARCISZEWSKI** (*Élias*), théologien polonais, père du célèbre gouverneur du Brésil, vivait, au seizième siècle, dans la ville de Schmiegel, dont il était le pasteur. Il édita et écrivit la préface du célèbre traité de Socin, intitulé *De J. Christo Servatore*. Ruare et Socin parlent avec éloge du savoir d'Arciszewski.

Bock, *Historia Socinianismi Colon.*

**ARCKENHOLTZ** (*Jean*), littérateur suédois, né en Finlande en 1695, mort le 14 juillet 1777. Il accompagna en 1730 un gentilhomme suédois, nommé Hildebrand, dans ses voyages en Europe, s'arrêta quelque temps à Paris, où il rédigea quelques notes politiques (*Considérations politiques sur les relations de la France avec la Suède*) contenant des réflexions sévères sur l'incapacité du cardinal de Fleury. A son retour à Stockholm, le manuscrit de ces notes, communiqué, par l'indiscrétion d'un ami, au comte Gyllemborg, chef du parti français en Suède, lui attira des désagréments. Il quitta la Suède, et occupa pendant vingt ans la place de bibliothécaire à Cassel. En 1766 il fut rappelé à Stockholm, obtint une pension avec le titre d'historiographe du roi, et passa le reste de sa vie dans les rêveries de la secte de Swedenborg. On a de lui : *Mémoires concernant Christine, reine de Suède*, en 4 vol. in-4°; Amsterdam, 1751 à 1760; — *Lettres sur les Lapons et les Finnois*; Francfort et Leipzig, 1756, in-8°; — *Mémoires de Rusdorf, ministre de l'électeur palatin*; Francfort et Leipzig, 1762; — *Recueil des sentiments et des propos de Gustave-Adolphe*; Stockholm, 1769, etc. Tous ces ouvrages sont écrits en français, dans un style lourd et diffus.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, I, 1027. — Büsching, *Magazin für die neue Historie*, etc., VIII, 298; XIII, 219; XV, 151. — Grauert, *Christina und ihr Hof. Vorrede*, X. — Warmholtz, *Bibliotheca Sueo-gothica*, VIII, 210.

**ARCO** (*Alexis del*). *Voy.* ALEXIS.

***ARCO** (*Alonzo del*), peintre espagnol, mort en 1700. On l'appelait aussi *el Sordello de Pareda*, à cause de sa surdité et du nom de son maître Pareda. Il fit des tableaux d'histoire. Mais sa femme, mûe par des motifs de cupidité, voulut qu'il s'adjoignît des collaborateurs, moins habiles que lui; ce qui ne l'empêcha pas de mourir pauvre. Sa femme reçut dès lors des secours du marquis de Santiago, et ses deux filles prirent le voile. Il y a de ses œuvres dans plusieurs villes d'Espagne. La plus remarquable est le *Baptême de saint Jean*, dans l'église de ce saint à Tolède. Son coloris avait du charme, mais son dessin était défectueux.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*. — Fiorillo, IV, 328. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**ARCO**, nom d'une ancienne famille italienne, dont quelques membres ont joué un rôle dans l'histoire. — FRANÇOIS ARCO régna comme duc de Siène. PHILIPPE ARCO, général des troupes impériales, livra en 1703 la forteresse de Neuf-Brisach au duc de Bourgogne. Il fut accusé de haute trahison et décapité en 1704. Un autre ARCO du même prénom, né à Munich en 1775, fut un administrateur habile et actif. Il mourut à Ulm en 1805, après avoir été commissaire général de la Souabe au nom de la Bavière. Les deux suivants sont les plus célèbres :

* ARCO (*Jean-Baptiste-Gérard* D'), publiciste italien, né en 1739 à Arco, dans le Tyrol, mort en 1791. Il étudia à Mantoue, puis à Parme, où il connut Condillac; enfin à Vérone, où il eut pour maîtres Pompéi et Torelli. Il s'appliqua alors à la culture des matières philosophiques et de droit public. De retour à Mantoue, il devint membre de l'Académie des sciences, lettres et arts, fondée dans cette ville par l'impératrice Marie-Thérèse. L'Académie ayant proposé en 1771 cette question : « De l'équilibre qu'il convient d'établir entre l'industrie des villes et celle des campagnes, au point de vue de leurs intérêts et de leurs besoins respectifs, » d'Arco écrivit un mémoire intitulé *Dell' Armonia politico-economica trà la città e il suo territorio*. Entre autres propositions contenues en ce mémoire, on trouve celle qui tend à l'abolition des fidéicommis et du droit de primogéniture. Son ouvrage obtint le prix, et lui valut les suffrages de l'opinion publique. Le duc de Parme et le roi Frédéric II de Prusse lui adressèrent à leur tour

des lettres de félicitations. Il publia ensuite d'autres écrits sur certaines matières d'économie politique, où il exprime des opinions qui devancent son époque. C'est ainsi qu'il se montre partisan du libre échange, sans en excepter le commerce des céréales; il n'est pas moins favorable au principe du libre transit des productions d'un pays dans un autre. D'Arco développe toutes ces idées dans les dissertations intitulées : *Del Diritto ai Transiti; — Dell' Influenza del commercio sopra i talenti e su i costumi; — Dell' Influenza dello spirito di commercio sull' Economia interna dei popoli, e sulla prosperità degli Stati; — Dell' Annona; — Dell' Influenza del Ghetto nello Stato*. On voit par ce dernier titre que le publiciste italien s'occupa aussi des questions de tolérance religieuse.

D'Arco écrivit en outre les ouvrages suivants : *Del Fundamento del Diritto di punire; — De' Fundamenti e Limiti della paterna Autorità; — Sordello* (il s'agit ici du troubadour mantouan que mentionne Dante). Viennent ensuite des Éloges : celui du comte de Firmian, gouverneur de la Lombardie sous Joseph II et Marie-Thérèse; du comte Octave de Colloredo; de Francisco Zannoti, président de l'Institut de Bologne; enfin, un traité intitulé *Della Forza comica*; et un autre, sur ce sujet intéressant : *Della Patria primitiva dell' arti del Disegno*. L'auteur y prétend que les beaux-arts ne furent cultivés en Grèce qu'après avoir traversé l'Italie, leur première patrie. Les œuvres de d'Arco ont été publiées à Crémone en quatre volumes in-4°, 1785.

Joseph II récompensa tous ces utiles travaux, en appelant l'auteur infatigable aux fonctions de gouverneur du duché de Mantoue. Arco s'y distingua par sa bonne administration. Il fonda une école d'agriculture pour les orphelins, et fit vivre à ses frais de nombreux artisans cruellement atteints par le rude hiver de 1782. Quelques années plus tard, sa mauvaise santé l'obligea à résigner ses fonctions et à se retirer à la campagne. Il légua sa collection de sculptures au musée de Mantoue.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*. — Pecchio, *Storia dell' Economia publica in Italia*.

ARCO ou ARCHIUS (*Nicolas*, comte), poëte latin, né dans le Tyrol le 3 décembre 1479, mort en 1546. Il était fils du comte Odéric, conseiller privé de l'empereur Maximilien I$^{er}$, et fut d'abord attaché à la personne de l'empereur Frédéric III en qualité de page; emploi qu'il quitta pour embrasser la carrière des armes. C'est ainsi qu'il fit la campagne de Gueldres, sous le comte de Furstemberg. En 1526 il prit parti pour le cardinal Bernard Clesio, évêque de Trente, contre ses vassaux révoltés. Devenu chambellan et conseiller impérial en 1507, il passa le reste de ses jours à la cour, dans son fief d'Arco, et à voyager en Italie. Il se lia avec les écrivains remarquables d'alors, les Paul Jove, les Annibal Caro, les Frascatore, les André Alciat et le cardinal Adrien. Accusé en 1532 par le comte Jules d'Arco, son cousin, d'être opposé à l'empereur Charles V, il perdit son fief, et ne le recouvra, dit-on, que par l'intercession de Ferdinand, roi des Romains, élevé lui-même depuis à l'empire. Il laissa des poésies latines publiées pour la première fois à Mantoue en 1546, sous ce titre : *Nicolai Archii comitis Numeri*, et imprimées de nouveau à Padoue en 1718 et en 1739. Ses autres poëmes sont restés manuscrits. A en juger par les vers suivants, la manière de l'auteur n'est pas indigne des beaux siècles de la poésie latine. Il s'agit, dans ces vers, de l'âge où il perdit sa mère :

Illa tempestate meæ nutricis alebar
Complexu in molli, me tertia viderat æstas
Vix bene firmantem gressum,
Vidi ego cum tristi procederet ordine pompa.

Et ailleurs, en parlant des caresses maternelles, il s'exprime ainsi

Nam mihi fingebas lusus, et grata canebas
Ad cunas, blandum invitabas voce soporem.

V. R.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

ARCOLAJO DI URANIA. *Voy*. FRANCE MONETI.

* ARCOLEO (*Antoine*), poëte italien, du dix-septième siècle. Il était natif de l'île de Candie; son père étant venu s'établir à Venise, Antoine fut envoyé à Padoue pour y faire ses études, et fut reçu docteur. Il termina ses jours à Venise, où il se trouvait, par suite de désordres domestiques, dans le plus entier dénûment. On a de lui : *Il Clearco in Negroponte, dramma*; Venise, 1685; — *la Rosaura, dramma*; Venise, 1689, et Bologne, 1693; — *Il Breno en Efeso, dramma*; Venise, 1690; — *Ristretto della vita della C. Giuliana, contessa di Collalto*; Vienne, 1693; — *Ghirlandi di Pindo, in sonetti eroici, amorosi, funebri, sacri*; Venise, 1598.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

ARÇON (*Jean-Claude-Éléonore* LE MICHAUD, dit D'), ingénieur français, né à Pontarlier en 1733, mort le 1$^{er}$ juillet 1800. Il se fit un certain renom par les batteries flottantes imaginées pour renverser Gibraltar. Destiné par son père, qui fut un jurisconsulte distingué, à la prêtrise, il trompa cette direction, et préféra au latin la science dont Vauban traça les principes dans ces fortifications admirables qui protégent la Franche-Comté. Renonçant donc au canonicat de l'abbaye de Montbenoît, il passa en 1754 à l'école de Mézières. L'année suivante, il fut reçu ingénieur. Lors de la confection de la carte du Jura et des Vosges, il introduisit une méthode de levé plus expéditive, en séparant, dans les opérations, la triangulation et le figuré du terrain; il inventa aussi en 1774 le lavis à la seiche, si supérieur au lavis ordinaire. Il s'occupa en même temps des questions de tactique que le

comte de Guibert avait mis à l'ordre du jour, et se prononça contre certaines maximes stratégiques du grand Frédéric. Attaché à l'armée que commandait le maréchal de Broglie, il chercha en 1780 les moyens d'enlever Gibraltar à l'Angleterre. Ce fut alors qu'il présenta son projet de batteries flottantes, insubmersibles et incombustibles. Ces batteries flottantes étaient revêtues d'une forte cuirasse en bois du côté de l'ennemi, et une circulation d'eau était ménagée au milieu du massif. Le côté non armé était chargé du lest nécessaire. Il employait aussi le blindage et de vieux câbles pour amortir l'effet des projectiles. Ce projet hardi ayant été accueilli avec enthousiasme en 1782, le plan entier d'attaque de Gibraltar fut tracé par le duc de Crillon, sur les dispositions que d'Arçon avait indiquées; mais il fut exécuté sans ensemble : douze machines qu'on avait construites eurent à supporter seules tout le feu de l'ennemi; les autres restèrent en arrière. Le succès de cette expérience n'ayant pas été décisif, on changea sur-le-champ d'opinion : le projet de d'Arçon fut abandonné, et on brûla toutes les *prames*. D'Arçon, auquel Elliot, le défenseur de Gibraltar, rendait plus de justice, se plaignit avec raison de n'avoir pas été bien secondé, et persista dans son opinion. Cependant son zèle et son dévouement à son pays n'en furent point attiédis. En 1793, il se fit remarquer dans la guerre de siéges de la Hollande, et Breda s'ouvrit devant lui. Une dénonciation l'arrêta dans cette carrière, et depuis il se livra exclusivement aux travaux du cabinet jusqu'à sa mort.

Le plus important des nombreux ouvrages d'Arçon est intitulé *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, et a été publié aux frais du gouvernement en 1795 : c'est le résumé de ses opinions. Considérant que les Français sont supérieurs dans l'attaque, l'auteur demande que nos frontières soient garnies d'un réseau de places, et que celles-ci ne fassent qu'un seul tout avec l'armée. Il insiste partout cependant sur l'utilité de se ménager des retours offensifs contre l'ennemi, et signale l'avantage des camps retranchés. Ses idées sur le choix des positions méritent une étude spéciale. [*Encyc. des g. du m.*]

Drinkwater, *Account of the siege of Gibraltar*. — D'Arçon, *Mémoires pour servir à l'histoire du siége de Gibraltar*.

* **ARCONATI** (le père), religieux italien de l'ordre des Cordeliers, et compositeur de musique, né vers 1610, mort en 1657. Il entra fort jeune dans son ordre, s'appliqua avec ardeur aux études musicales, et écrivit pour l'Église une grande quantité de messes, de motets et d'autres morceaux de musique. Il fut nommé maître de chapelle du couvent de Saint-François à Bologne, en 1653, en remplacement du père Guido Montalbani; mais la mort le surprit bientôt après. On trouve ses œuvres musicales dans la bibliothèque du couvent.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **ARCONATI**, savant jésuite italien, né en 1675, mort en 1702. Il était issu d'une noble famille milanaise, et entra dans la compagnie de Jésus en 1692. On a de lui : *Prolusiones posthumæ in gratiam rhetorum Braydensium*; Milan, 1702.

Argellati, *Bibl. Mediol.* — Mazzuchelli, *Scritt.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **ARCONATUS** (*Jérôme*), soldat et poëte allemand, né en Silésie en 1553, mort en 1599. Il parcourut la Pologne, l'Italie, l'Angleterre et l'île de Candie, et en 1599 il devint à Vienne secrétaire de l'empereur Rodolphe II. Il laissa : *Preces pro bono Ecclesiæ et reipublicæ statu*; — *Epithalamium in nuptias Scharfenbergii*, *typograph. Wratisl.*; Gœrlitz, 1578; — *Descriptio Taurini in Hungaria*, 1598, *recuperati* in Nic. Reusner *Rer. memorabil. in Pannonia Exegesis*, Francf., 1603, et dans le *Syndromo rerum Turcico-Pannonic.*, Francf., 1627; — *Carmen de Victor. navali Christianorum a Turcis reportata*, an. 1571; — *Poemata recentiorum volumen, in quo continentur epigrammata, elegia et carmina heroica*; Vienne, 1591; — *Carminum hactenus non impressorum farrago, cum elogio et epistolio Stolzhagii*; Vienne, 1592. — Il y a encore des poëmes de lui dans *Deliciæ Poetarum germanorum*, et dans *Epistolæ turcicæ*; Hambourg, 1745-47.

*Œsterreichisches Biograph.-Lexicon.*

**ARÇONI** (*César* D'), physicien français, natif de Viviers en Gascogne, mort en 1681. Il était avocat au parlement de Bordeaux, et s'appliqua à la physique et à la théologie autant qu'au droit. Il prit part aux conférences ouvertes par le nonce Bargellini, sous Clément IX, lorsqu'il s'agit de rétablir la paix dans l'Église de France. On a de lui : *Du flux et du reflux de la mer, et des longitudes*; Rome, 1655; — *Divers traités de physique*; Bordeaux, 1668, in-4°, où il cherche à concilier Aristote et Descartes; — trois dissertations *sur la discussion entre saint Pierre et saint Paul sur la généalogie du Christ, et sur le lieu où J.-C. fit de Pierre son vicaire sur la terre*; — *Eschantillon ou le premier des trois tomes d'un ouvrage qui fera voir dans l'Apocalypse les traditions apostoliques*; Paris, 1658, in-4° : cet ouvrage n'a pas été achevé.

* **ARCONVILLE** (*Marie-Geneviève-Charlotte*, née D'ARLUS), femme savante, née en 1720, morte en 1805. Elle épousa à quatorze ans un conseiller au parlement, Louis-Lazare Tiroux d'Arconville. D'abord elle eut une grande passion pour la poésie, puis elle se prit d'enthousiasme pour les sciences, et étudia à la fois la physique, la chimie, la botanique, l'agriculture, l'anatomie, etc. Elle écrivit un grand nombre d'ouvrages sur toutes sortes de matières, et les publia sous le voile de l'anonyme. Outre ses poésies, ses romans et ses ouvrages sur la science, dont un traité *Sur la putréfaction*, on a de M^me d'Arconville une *Vie du cardinal d'Ossat*, 1771 2 vol. in-8°; une *Vie*

*de Marie de Médicis*, 1774, 3 vol. in-8°, et une *Histoire de François II, roi de France*, 1783, 2 vol. in-8°. Elle publia aussi beaucoup de traductions de l'anglais, et laissa de nombreux manuscrits. Plus de soixante-dix volumes sont remplis d'anecdotes et de poésies relatives aux événements qui se passaient à la cour et dans la société où elle vivait. [*Enc. des g. du m.*]

Quérard, *la France littéraire.*

* ARCOS (*Christophe* D'), prêtre et traducteur espagnol, natif de Séville, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il laissa : une traduction *de Bello Rhodio* du latin de J. la Fontaine, et non de Pontanus, comme l'écrit Jöcher; — *la muy lamentable Conquista y cruenta Batalla de Rodas*; Séville, 1549; — *Itinerario de venerabile Varron, patricio romano*; Séville, 1520.

Clément, *Bibl. Cur.* — Jöcher, *Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

ARCOS (*D. Rodrigue Ponz de Léon*, duc D'), vice-roi de Naples, né en Espagne vers la fin du seizième siècle. Après avoir rempli des fonctions importantes, notamment celles de capitaine général de Valence, il fut élevé en 1646 à la vice-royauté de Naples. Il y vint au moment où les populations étaient accablées sous le poids des impôts que le gouvernement espagnol exigeait sans cesse pour soutenir ses nombreuses guerres avec la France, le Portugal et les provinces catalanes en révolte. A peine installé, le vice-roi chargea des commissaires de parcourir les provinces pour y percevoir les contributions royales. Ils ne s'acquittèrent que trop bien de leurs fonctions, et de son côté le duc d'Arcos ferma l'oreille aux plaintes des malheureuses victimes de ces exactions. Un propos tenu, dit-on, par un de ses agents, donne la mesure de l'indigne oppression qui pesait sur le pays : « Les habitants, faisait-on observer au collecteur, n'auront bientôt plus de quoi s'acheter un lit. — Qu'ils fassent argent de leurs femmes et de leurs filles, » répondit l'officier espagnol.

On sait que, dans l'intervalle, la France dirigea contre l'Italie, et Naples en particulier, plusieurs expéditions, signalées par la prise de Porto-Longone et d'Orbitello; ce fût, pour le duc d'Arcos, un nouveau prétexte d'établissement de charges qui portèrent surtout sur les comestibles. L'édit qui créait ce nouvel impôt parut le 3 janvier 1647. Le peuple, qui avait toujours résisté à ce genre de contributions, déjà introduit sous le vice-roi précédent, se révolta sérieusement cette fois. Le signal de l'explosion avait été donné à Palerme; et, le 7 juillet, l'insurrection éclata dans Naples. Le peuple, conduit par Masaniello, se présenta menaçant devant le palais du vice-roi, en réclamant deux choses : l'abolition de l'impôt sur les comestibles, et les priviléges de Charles V. En vain le duc d'Arcos essaya-t-il de calmer l'orage par des promesses d'allégement : les insurgés n'écoutèrent plus rien, et le duc, qui pensait leur échapper, fut arraché de sa voiture et maltraité. Entraîné dans l'église de San-Francesco-da-Paula pour y jurer sur l'Évangile de tenir les promesses qu'il avait faites, il se contenta, une fois entré dans l'église, d'en faire fermer les portes. Le peuple assaillit l'édifice sacré, et ne s'arrêta que devant l'intervention de l'archevêque Ascanio Filomarino. Le duc d'Arcos fit de nouvelles promesses, ce qui lui donna le temps de se réfugier dans le castello Santo-Elmo, d'où il gagna, durant la nuit, le Castello-Nuovo. Le peuple n'en devint que plus exigeant; et, cette fois, la bourgeoisie se joignit aux classes inférieures. Les maisons des collecteurs furent détruites et les prisons forcées; mais le peuple respecta la *Vicaria*, où se trouvaient les archives royales. Le vice-roi offrit l'amnistie, la confirmation des priviléges invoqués, enfin la réparation des griefs dont la population se plaignait. Masaniello négociait alors avec le cardinal-archevêque; mais le duc d'Arcos ayant eu l'imprudence de faire tirer sur le pêcheur napolitain, devenu le chef de l'insurrection, la fureur du peuple ne connut plus de bornes, et Giuseppe Caraffa, frère du duc de Matalone, tomba victime de la populace. Le duc d'Arcos dut enfin s'exécuter, en accordant tout ce que demandait Masaniello. Le représentant du roi d'Espagne jura tous les termes de la capitulation : droits égaux pour le peuple et la noblesse; faculté pour les Napolitains de garder leurs armes jusqu'à la sanction du traité par le roi; enfin, abolition de tous les impôts établis depuis le privilége de Charles V. — On sait que la subite élévation de Masaniello lui donna le vertige. Le vice-roi sut profiter de cette circonstance pour amener une réaction. Il accueillit trop bien dans son palais le pêcheur enivré; il accueillit même la femme de Masaniello, les qualifiant l'un et l'autre de duc et de duchesse. Lorsqu'enfin l'orgueil du libérateur momentané des Napolitains eut atteint son apogée, le duc d'Arcos s'entendit avec le traître Giulio Genovino, et le crédule Masaniello fut mis à mort pendant qu'il se promenait dans le couvent del Carmine. Sa tête fut portée au palais du vice-roi au milieu des applaudissements de cette même populace dont il avait d'abord été l'idole, et qui, par un dernier retour, témoigna ses regrets dès le lendemain. Rien de plus curieux que l'aspect de Naples et même de tout le royaume à ce moment : c'étaient partout des soulèvements nouveaux et partout des exigences nouvelles; on vit même dans un couvent (celui de Sainte-Claire) les sœurs laïques se révolter. Il fallut que le vice-roi consentît à une nouvelle capitulation. Mais la flotte de don Juan d'Autriche s'approcha, pendant que le peuple, qui le craignait à bon droit, tenait les châteaux investis. A l'arrivée de don Juan, le refus des Napolitains de livrer les armes au vice-roi, amena un combat de deux jours dans les rues avec les troupes de la flotte : la victoire demeura encore au peuple. Alors parut le duc de Guise, avec une escadre

française ; mais cette intervention fut sans résultat. Quant au duc d'Arcos, il se retira de Naples le 28 janvier 1648, et laissa le pouvoir à don Juan. L'ex-vice-roi tomba, à partir de ce moment, dans une entière disgrâce, et dès lors il n'est plus question de lui dans l'histoire.

V. Rosenvald.

Parrino, *Teatro eroico e politico dei vice-re di Napoli*. — Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*. — Orloff, *Mémoires historiques sur le royaume de Naples*. — Leo et Botta, *Histoire de l'Italie*, trad. par Dochez, t. III.

**ARCQ.** *Voy.* Arc (chevalier d').

***ARCTINUS** (Ἀρκτῖνος), *de Milet*, ancien poëte grec, qui vivait environ 770 avant J.-C. Quelques-uns le font élève d'Homère. Il avait composé deux épopées : l'*Éthiopide* (Αἰθιοπὶς), en cinq chants, rapportant les exploits de Memnon, l'allié des Troyens après la mort d'Hector, et la *Destruction de Troie* (Ἰλίου Πέρσις), en deux chants, racontant tout ce qui s'est passé depuis la construction du fameux cheval de bois jusqu'au départ des Grecs. Il n'en reste que de faibles fragments et les sommaires, conservés dans la *Chrestomathie* de Proclus. Arctinus appartient, avec Leschès, auteur de la *Petite Iliade*, au cycle épique. Les fragments d'Arctinus ont été publiés par Düntzer et par Dübner, à la suite d'Homère, dans la Bibl. græco-latine de A. F. Didot.

Schoell, *Hist. de la littérature grecque*, t. I, p. 169. — C.-W. Müller, *De Cyclo Græcorum epico*, 1829. — Welcker, *Der Epische Cyclus*, 211, etc.

**ARCUDI** (*Alessandro-Tommaso*), écrivain satirique italien, né en 1655 à Galatina, dans le royaume de Naples, mort en 1718. En 1672, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut, à cause de son humeur satirique, relégué dans le petit couvent d'Androno. Ses principaux ouvrages sont : *Anatomia degli Ipocriti* ; Venise, 1699, in-12, publiée sous le pseudonyme de *Candido Malasorte Ussero ;* — *Galatina ceterata*, Gênes, 1709, in-8° : c'est une histoire assez inexacte des littérateurs nés à Galentina et aux environs ; — *il Atanasio Magno ;* Lecce, 1714, in-4° : c'est une vie de saint Athanase, auquel l'auteur se compare lui-même pour ses persécutions.

Afflitto, *Scrittori del regno di Napoli*, I, 422-426.

**ARCUDIUS** (Ἀρκούδιος) (*Pierre*), écrivain ecclésiastique, né à Corfou vers 1570, mort en 1633 ou 1637. Il fut élevé à Rome au collége des Grecs ; le pape Grégoire XIV l'envoya en Pologne et en Russie, pour essayer de réconcilier l'Église grecque avec l'Église latine. A son retour, il fut attaché au cardinal Borghèse, neveu du pape Paul V, qu'il quitta bientôt pour se retirer au collége des Grecs. Arcudius écrivit en grec et en latin. Ses principaux ouvrages sont : *Libri VII de concordia Ecclesiæ occidentalis et orientalis in septem sacramentorum administratione ;* Rome (sans date) ; Paris, 1619, 1626 et 1672, in-fol. ; livre dédié à Sigismond, roi de Pologne, et plein d'invectives contre les protestants ; — *Utrum detur purgatorium et an illud per ignem ;* Rome, 1622, in-4° ; — Περὶ τοῦ καθαρτηρίου πυρὸς κατὰ Βαρλαάμ ; Rome, 1637, in-4°.

Leo Allatius, *Apes Urbanæ ;* Rome, 1633, édit. de Fabricius. — Nicéron, *Mémoires*, t. XI, p. 56-61.

**ARCULFE**, évêque français, vivait dans la seconde moitié du septième siècle. Il n'est connu que par son voyage en Palestine, qu'il entreprit avec un ermite nommé Pierre, natif de Bourgogne. Il passa neuf mois à explorer les lieux saints, tant de Jérusalem que des environs. Il parcourut ensuite la Palestine, visita Damas et Tyr, passa à Alexandrie, puis à l'île de Crète, et de là à Constantinople. De cette ville il se rendit par mer à Rome, après avoir vu en passant la Sicile. On raconte que, désirant revoir son pays natal, il se remit en mer, fut jeté par une tempête sur les côtes de la Grande-Bretagne, et aborda, dit-on, à l'île de Hi, en Irlande. On ne comprend pas comment un voyageur, qui s'est embarqué à Rome pour la France, soit jeté sur les côtes de la Grande-Bretagne, à moins d'avoir fait préalablement tout le tour de l'Espagne et du Portugal par le détroit de Gibraltar. Adamnan (*Voy.* ce nom), abbé d'un monastère de l'île de Hi, accueillit fort hospitalièrement l'évêque naufragé, qui lui fit le récit de son voyage aventureux. Adamnan rédigea ce récit, et le présenta en 698 à Alfred, roi de Northumberland. Bède en a donné un extrait dans son *Histoire ecclésiastique*, et le jésuite Gretser l'a publié à Ingolstadt en 1619. D. Mabillon l'a réimprimé dans le tome IV de son recueil des *Actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît*.

*Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 650.

**ARCUSSIA** (*Charles* d'), Français, théreuticographe, né vers 1545 au château d'Esperon en Provence, mort en 1617. Il s'est fait connaître par un ouvrage sur la chasse au faucon, qu'il avait aimée passionnément. En 1597, il était député de la ville d'Aix aux états de Provence. Son ouvrage *la Fauconnerie*, en cinq livres, Aix, 1598, in-8°, avec fig., réimprimé à Paris, 1604 et 1608, in-8°, a été augmenté de cinq livres nouveaux dans l'édit. in-8° de Rome en 1647. On y trouve des observations intéressantes et des anecdotes curieuses.

Lallemant, *Bibliothèque des théreuticographes*. — Bouche, *Essai sur l'histoire de Provence*, t. II. — Brunet, *Manuel du libraire*, édit. de 1842. — Papon, *Histoire générale de Provence*, t. IV. — Artefeuil, *Histoire de la noblesse de Provence*, t. I, p. 51.

**ARCY** (*Patrick* d'), ingénieur et physicien, né à Galway le 27 septembre 1725, mort à Paris le 18 octobre 1779. Il étudia les mathématiques à Paris, et servit, en 1746, dans la guerre de Flandre. Il tomba entre les mains de l'amiral Knoweys, qui aurait pu le faire condamner à mort comme ayant pris les armes contre son pays. Il fut relâché après une courte captivité, et devint en 1749 membre de l'Académie des sciences, à laquelle il avait présenté

deux mémoires de mécanique. En 1750 il écrivit contre Maupertuis, pour défendre le principe qu'il avait nommé *Conservation d'action*. Il s'occupa aussi d'électricité, et construisit avec le physicien Roi un électromètre. Il fit, vers le même temps, des expériences sur la force de la poudre à canon, dont les résultats n'ont pas été consignés. Plus tard, il reprit le métier des armes, et assista comme colonel, en 1757, à la bataille de Rosbach. Après la paix de 1763, il se remit à ses travaux scientifiques. On a de lui : *Essai sur l'artillerie*; Paris, 1760; — *Réflexions sur la théorie de la lune*, 1749, in-8°; — *Observations sur la théorie et la pratique de l'artillerie*, 1751, in-8°; — *Mémoires sur la durée des sensations*, 1765; — *Essai d'une nouvelle théorie d'artillerie*, 1766, in-8°; — *Recueil de pièces sur un nouveau fusil*, 1767, in-8°.

L'*Éloge d'Arcy*, par Condorcet.

**ARDABURIUS**, général de Théodose II, Alain d'origine, vivait dans la première moitié du cinquième siècle. En 421 il marcha contre les Perses et mit le siége devant Nisibe; mais une terreur panique réciproque dispersa les deux armées. En 425 il fut envoyé en Italie, avec son fils Aspar, contre l'usurpateur Jean le Tyran. Jeté par une tempête dans le port de Ravenne, il fut fait prisonnier; mais ayant eu le temps de prévenir son fils, il put avec son aide s'emparer de la personne de Jean, et le conduire à son tour devant Placidie et Valentinien. Cet Ardaburius ne doit pas être confondu avec un fils d'Aspar qui portait le même nom.

Socrate, *Histoire ecclésiastique*. — Procope, *Histoire des Vandales*.

**ARDÉE** (*Jacques* D'), théologien et poëte, natif de Liége, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il entra en 1615 dans le monastère des Croisiers, à Huy, et enseigna la théologie. On a de lui, en vers latins, une *Histoire des évêques de Liége*; Liége, 1634, in-4°, et une paraphrase de l'*Ecclésiaste* de Salomon, sous ce titre : *Ecclesiastæ Encomia de vanitate*; *item*, *Rosarium marianæ sanctitatis et quodlibeticæ quæstiones ex fontibus grammaticorum*, *sive pædotechnia et ænigmata puerilia*; Liége, 1632, in-4°.

Moréri, *Dictionnaire*.

**ARDELL** (*James-Marc*), graveur anglais en matière noire, né vers l'an 1710, mort en 1765. Il était d'origine irlandaise. Il grava surtout les portraits de ses contemporains les plus distingués, parmi lesquels Hogarth, Hudson, Reynold, Zoffany, Cotes, et d'autres. Il grava encore plusieurs sujets empruntés à Murillo, Vandyck et Rembrandt, le Corrége, Rubens, Reynold, etc.; et presque toujours ses reproductions étaient parfaitement réussies. On cite parmi les plus remarquables : un *Moïse sur le Nil*, d'après Vandyck; — *le Temps coupant les ailes à l'Amour*, d'après le même; — *la Mère de Rembrandt occupée à lire*, d'après Rembrandt lui-même; — *la Vierge en sa gloire, supportée par la lune arrivée à la moitié de sa phase et soutenue par des anges*, d'après Murillo; — *un duc de Buckingham et son frère*, d'après Vandyck. Ardell vécut presque toujours à Londres.

Strutt, *Dict. of Engravers*. — Heinecken, *Dictionn. des Artistes*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***ARDEMANO** (*Théodore*), peintre et architecte espagnol, né à Madrid en 1664, mort en 1726. Il débuta par la carrière militaire; puis, entraîné par sa vocation naturelle, il devint élève de Cl. Coello, et s'appliqua aux mathématiques et à l'architecture. Il se fit si bien remarquer dans cette partie de l'art, qu'on lui confia les travaux de construction de la cathédrale de Grenade. Le roi Philippe V lui-même apprécia et honora son talent; et, à la mort de Ruiz, Ardemano le remplaça dans l'emploi de peintre de la chambre du roi, emploi qu'il garda jusqu'à sa mort. Il peignit peu : toutefois, on admire les fresques dont il décora Saint-François de Madrid. Comme statuaire, il exécuta avec supériorité les sculptures des tombeaux du Dauphin de France et de la reine de Savoie. La gravure lui doit aussi quelques œuvres. On a de lui : *Éloge de Palomino*, inséré dans le *Théâtre de Peinture*, t. II.

Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**ARDEN** (*Richard-Pepper*, baron d'Alvanley), jurisconsulte anglais, né en 1745. Ses connaissances en matière de législation et de jurisprudence le firent nommer solliciteur général en 1782. L'année suivante, il devint membre du parlement, et prit en cette qualité une part active à l'opposition que souleva le bill de Fox relatif aux Indes orientales; et, le ministère ayant donné sa démission, Arden se retira, et reprit, sous le ministère Pitt, ses fonctions de solliciteur général qu'il avait perdues précédemment. Il occupa ensuite d'autres et même de plus hautes positions; et en 1801 il devint, sous le ministère Eldon, président ou *chief-justice* des *plaids communs*; enfin il fut élevé à la pairie avec le titre de baron d'Alvanley. Il se fit également remarquer comme jurisconsulte instruit, et, dans le parlement, comme orateur plein de verve et de mordant : son plus beau titre fut la considération qu'eurent pour lui des hommes tels que Pitt et lord Byron.

*Biographical Dictionary*.

**ARDÈNE** (*Esprit-Jean de Rome*), poëte français, né à Marseille le 3 mars 1684, mort le 27 mars 1748. Il étudia à Nancy, puis il vint avec ses parents demeurer dans les environs de Lyon, où il vécut dans une si pastorale simplicité qu'il écrivait ses vers sur l'écorce d'un arbre. Il vint à Paris après 1711, et put y connaître Racine, Fontenelle, la Fontaine. Il eut, dit-on, le caractère porté à la mélancolie, et même assez enclin à la défiance. On a de lui : *le Nouvelliste*, comédie; — *Recueil de fables nouvelles* en vers,

1747; — ses *Œuvres posthumes, odes, fables*, et ses *Essais* publiés par J.-P. Rome d'Ardène; Marseille, 1767, 4 vol. On estime surtout un discours préliminaire sur la fable, placé en tête du recueil.

*Nouveau dictionnaire historique.* — Quérard, *la France littéraire.*

**ARDENNE** ou **ARDUENNA** (*Remacle* D'), poëte latin, né vers 1480 à Florennes, dans les environs de Maubeuge. Il étudia d'abord le droit, puis il vint fréquenter à Paris les savants d'alors. Il ne s'absenta de cette ville que pour accompagner à Londres des jeunes gens dont il dirigeait l'éducation. Revenu à Paris avant la fin de la même année, il y resta jusqu'en 1517. Devenu secrétaire de Marguerite de Bourgogne qui goûtait ses poésies, il garda cet emploi jusqu'à sa mort. On a de lui: *Epigrammatum libri tres*; Paris, 1507, in-4°; — *Palamedes*, imprimé par Gilles de Gourmont; Paris, 1512, in-4°; la dédicace, adressée à Pierre Gryphius, est datée de Londres, janvier 1512. Brunet, et d'après lui la *Biographie universelle*, mentionnent une édition sous le titre de *Palamedes, pallicta comœdia* (1), imprimée par Pynson à Londres, 1512, in-fol.; mais on ne la trouve sur aucun des catalogues de Pynson. Le *Palamedes* est une pièce dramatique en cinq actes, suivie des mystères de la vie de Notre-Seigneur et d'une élégie sur la sainte Vierge; — *Amorum Libri*; Paris, 1513, in-4°.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas*, II, 460-461. — Peerlkamp, *Vita Belgarum qui latina carmina composuerunt*, p. 87; Bruxelles, 1822.

**ARDENTE** (*Alexandre*), peintre italien, natif de Faenza, mort en 1595. Il peignit avec succès l'histoire et le portrait, d'après les principes de l'école piémontaise. On voit à Saint-Paul de Lucques trois tableaux d'autel, dont l'un, représentant saint Antoine, porte au bas cette mention : *Alex. Ardentius Faventinus*, 1565; d'où il faut inférer que c'est bien à Faenza qu'il est né, et non ailleurs, comme on l'a prétendu. Outre les œuvres de ce peintre, qui se voient à Lucques ou aux environs, on a de lui à Turin, au *Monte della Pietà*, une *Conversion de saint Paul*, et, à Moncalieri, une *Adoration des Mages*, signées de son nom et datées de 1592. Lanzi fait le plus grand éloge du genre d'Alexandre Ardente.

Lanzi, *Storia pittor.*, V, 302. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***ARDERNE**, **ARDEN** ou **ARDERN** (*Jean*), chirurgien anglais, vivait en 1349 à Newark, et s'établit à Londres en 1370. Voilà tout ce que l'on sait de sa vie. Il a laissé un ouvrage fort intéressant sur la médecine et la chirurgie, dont on trouve des copies manuscrites, avec des figures, dans les principales bibliothèques de l'Angleterre. Une partie de cet ouvrage a été publiée par John Read, sous le titre : *A Treatise of the fistula, and of Impostumes causing fistulas, and of the office pertaining to the chirurgion, with certaine other things*; Lond., 1588, in-8°. — Arderne est le premier chirurgien anglais qui mérite une mention particulière dans l'histoire de son art. A juger par ses écrits, c'était un opérateur habile, et on lui doit, dit-on, l'invention de plusieurs instruments employés autrefois dans le traitement des fistules. Les passages qu'on a cité de lui, comme se rapportant à la syphilis, peuvent s'appliquer de même à toute autre affection.

Freind, *History of Physick*, p. 325. — *Manuscrits d'Arderne*, dans la bibliothèque du Musée Britannique.

***ARDERNE** (*James*), théologien anglais, mort en 1691. Il fonda de ses deniers et de ses livres, dans la cathédrale de Chester, une bibliothèque destinée au clergé et à la cité. On a de lui : *Conseils sur le style et le sujet des sermons*, 1671; — *Conjectura circa* Ἐπιτομήν *D. Clementii Romani, cui subjiciuntur castigationes in Epiphanium et Petavium de eucharistia, de cœlibatu clericorum et de orationibus pro vita functis*; 1683.

Wood, *Athenæ Oxonienses.*

**ARDESCHIR** ou **ARTAXERXÈS BABEGAN**, chef de la dynastie des Arsanides en Perse, mort vers l'an 260. Son père, quoique issu de sang royal, était berger d'un nommé Babek, qui, satisfait de ses services, lui donna sa fille en mariage; et lui, par un sentiment de reconnaissance, donna au fils qui naquit de cette union le nom de *Babegan*. Celui-ci se fit bientôt remarquer par son mérite et son courage, au point d'attirer sur lui l'attention de Peri, gouverneur de Darabjird, dans le palais duquel il remplissait d'assez modestes fonctions. Peri l'attacha à sa personne, et lui confia bientôt les missions les plus délicates et les plus importantes. Le roi Ardavan en fut informé, et en conçut de l'ombrage; il destitua le gouverneur, qui protégeait Ardeschir. Celui-ci résolut alors de faire valoir les droits de ses ancêtres au trône, et formula ainsi ses prétentions : « Le Grec Alexandre, disait-il, a traîtreusement dépossédé mon ancêtre Darius, et établi son empire sur ceux dont il fit ses esclaves; et c'est le sang de Darius qui coule dans mes veines. Le temps est venu pour moi de recouvrer le royaume de mes pères. Je suis donc décidé à exterminer les héritiers des usurpateurs, et à purger des Arabes le pays de l'Irak. »

Aux paroles succédèrent les actes. Ardeschir commença par s'emparer de la personne du nouveau gouverneur de Darabjird, et le fit mettre à mort; puis il livra bataille au roi lui-même, qui fut vaincu et perdit la vie. Ardeschir fut proclamé, sur le champ de bataille, *shahan shah*, c'est-à-dire roi des rois; il profita de son triomphe pour reprendre et reculer les limites de son empire. Au rapport de Tariki Tabari, les trente premières années du règne de ce prince furent consacrées à la guerre et aux conquêtes.

(1) *Pallicta* est pour *palliata*, faute typographique reproduite par Michaud dans la première comme dans la dernière édition.

C'est ainsi qu'il s'avança, depuis la Géorgie et le long de l'Euphrate, jusqu'au golfe Persique; il déposséda une foule de petits princes qui s'étaient emparés de quelques lambeaux de l'empire d'Alexandre; de ce nombre étaient les souverains de Kharizim, Hérat (Aria) et Bokhara (Bactria). Il porta enfin ses armes victorieuses jusqu'au sein des peuplades barbares qui habitaient, au sud-est, les rives de l'Indus.

Mais les conquêtes d'Ardeschir ne furent pas toute sa gloire; il la faut chercher surtout dans ses vertus et ses qualités morales. Les dernières années de son règne s'écoulèrent dans une paix profonde. Les rois les plus éloignés comme les plus voisins recherchèrent son alliance. Selon Tabari, que nous suivons ici comme la meilleure autorité, Ardeschir régna en tout quarante-quatre ans (1) : trente furent donnés à la guerre, le reste à faire fleurir la paix et la justice.

On a gardé la mémoire de ses maximes de morale et de sagesse. En voici quelques-unes : Un monarque injuste, disait-il, est plus à craindre qu'un lion dévorant. — Il ne faut pas recourir au glaive, quand le bâton suffit. Le plus méchant de tous les princes est celui que les gens de bien craignent, et duquel les méchants espèrent. Et dans son testament adressé à son fils, et que nous a transmis Firdouzi, il disait : « Souviens-toi, mon fils, que la misère ou le bonheur des sujets dépend de la fortune des gouvernants; — telle la conduite des princes, tel le destin des peuples... Il faut donc administrer de manière que tu puisses amener quelque jour les bénédictions du ciel sur les hommes qu'il a commis à ta garde. » Ardeschir laissa un *Karnameh* contenant l'explication de sa fin et de ses actions, et un Traité de morale édité quelques siècles plus tard par Nouchirwan, un de ses successeurs.

Malcolm, *Hist. de la Perse.* — Tariki Tabari, MS. — Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire.* — Hérodien, liv. VI, c. 6. — Agathias, éd. Bonn, 1828.

**ARDICÈS**, *de Corinthe*, peintre grec. On ignore l'époque où il vécut. Au rapport de Pline, il fut, comme Téléphane de Sicyone, un des premiers qui peignirent en n'employant qu'une seule couleur, procédé dit *monochrome*. Mais l'un et l'autre ne surent guère que tracer des lignes, dans lesquelles ils faisaient de leur mieux ressortir la différence de la lumière et de l'ombre en jetant, dit Pline, des traits dans l'intérieur des contours; aussi était-on obligé d'ajouter le nom du personnage figuré. Ce genre rappelle assez les dessins de Flaxman et Retzsch.

Pline, XXXV, 5.

***ARDINGELLI** (*Nicolas*), cardinal italien, natif de Florence, mort en 1547. Après avoir été attaché au cardinal Farnèse, élu ensuite pape sous le nom de Paul III, il devint secrétaire du cardinal Alexandre Farnèse, neveu du pontife. Paul III le chargea de négocier en France la réconciliation de Charles-Quint avec François Ier. Il accompagna ensuite le cardinal Alexandre en Espagne, puis en Allemagne et en France, et devint cardinal à son tour. Il mourut à quarante-cinq ans. Il laissa un livre intitulé *De Negociatione sua pro pace ineunda inter Carolum V et Franciscum*, et quelques essais poétiques.

Poccianl, *De Script. Florent.*

(1) Quatorze ou quinze ans, selon la *Biographie* de Michaud. C'est, comme on voit, une erreur; et Tabari est ici une autorité irrécusable.

* **ARDIZZON** ou **ARDIZZONI** (*Antoine*), écrivain italien, mort à Naples en 1699. Après avoir étudié la philosophie dans cette ville, il fit partie d'une mission pour Goa, revint en Europe. et, après un séjour à Lisbonne, retourna à Naples, où il mourut. Outre quelques ouvrages italiens ou espagnols, il laissa : *Nascimentos da magestade del rey nosso señhor dom Juan II de Portugal*; Lisbonne, 1640; — *Sandades da India manifestades as magestades de Portugal*; Lisbonne, 1652.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***ARDIZZON** (*Jacques*), jurisconsulte italien, natif de Vérone, vivait au quatorzième siècle. Il écrivit des ouvrages estimés sur le droit. On a de lui *Summa feudorum* ou *Traité des fiefs*, publié par Daniel Scarameo en 1518.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **ARDIZZONI** ou **ARDIZZON** (*Fabrice*), médecin italien, natif de Gênes, vivait au dix-septième siècle. Il laissa : *Ricordi intorno al preservarsi e curarsi della peste*; Gênes, 1656; — *Discorso sopra l'essenza, cosa, ed effetti delle Acque Minerali, singolarmente del monte di Corsena, Stato di Lucca*; Gênes, 1680.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***ARDOINA** (*Anne-Marie*), femme poëte, née en 1672, morte le 29 décembre 1700. Elle était fille de Paul Ardoini, prince de Pallizzo et marquis de Foresta. De bonne heure elle cultiva les lettres et les arts; le latin même ne lui fut pas étranger. Elle réussit surtout dans la poésie. En 1697, elle épousa Jean-Baptiste Lodovici, prince de Piombino, qu'elle perdit l'année suivante et auquel elle ne survécut que deux ans. Elle laissa les ouvrages ci-après : *Rosa Parnassi plaudens triumpho imperiali S. M. C. Leopoldi de Austria*; — des *poëmes latins*, composés lorsqu'elle n'avait encore que quinze ans; — quelques autres poésies sous le pseudonyme de Getilda Faresia, dans les *Rime degli Arcadi*, tom. VI; — le prologue des *Rivali generosi d'Apost. Zeno*; Rome, 1697.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***ARDORNO** (*Benjamin*), rabbin allemand, vivait probablement au seizième siècle. Il fit un traité intitulé *les Préceptes que doivent suivre les femmes* (*Mitzvoth Nashim*), imprimé pour la première fois à Venise en 1552, réim-

primé souvent depuis, et qui fait autorité parmi les Juifs.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 245. — Buxtorf, *Synagog. judaica.*

**ARDUIN** ou **ARDOIN**, marquis d'Yvrée, roi d'Italie ou de Lombardie, mort en 1015. Appelé au trône en 1002 par les Italiens, après la mort d'Othon III, il fut troublé dans sa possession de la royauté par Henri II, duc de Bavière, élu par les Allemands, qui prétendait recueillir en Italie, les droits des Othons. L'archevêque de Milan et les seigneurs lombards ayant soutenu les prétentions du duc de Bavière, celui-ci se fit couronner roi et sacrer à Pavie en l'an 1004. Arduin se retira alors dans Yvrée, comptant que ses partisans finiraient par faire triompher sa cause; mais elle fut tout à fait perdue après une nouvelle invasion de son adversaire (1013 et 1014); il se retira alors dans le couvent de Fructerie, diocèse d'Yvrée, où il mourut.

Sismondi, *Républiques italiennes.*

**ARDUINA** ou **ARDUINIS** (*Santes* DE), peintre et graveur italien, natif de Bologne, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut habile dans l'art de graver sur bois. Ses œuvres sont rares, et on n'a d'ailleurs point de détails sur sa vie.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

* **ARDUINI**, médecin italien du quinzième siècle. Il pratiqua son art à Venise, sa ville natale, et laissa un *Traité des Poisons;* Venise, 1492.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**ARDUINI** ou **ARDUINO** (*Louis*), agronome italien, fils du précédent, né à Padoue en février 1759, mort dans sa ville natale le 3 février 1833. A la mort de son père, qu'il avait suppléé pendant quelque temps, il fut nommé, après un concours public, professeur d'économie rurale à l'université de Padoue. Outre plusieurs traductions italiennes (Tessier, *sur la carie des blés;* Wallerius, *Éléments d'agriculture*, etc.), on a de ce savant laborieux un grand nombre de dissertations : *Memoria botanico-georgica sopra la coltura e gli usi economici dell' avena altissima; — Istruzione sulla maniera più simplice e più utile di governare le api; — Una lettera a Giovanni Theodoro Gottlob Tzensel, relativa alla coltura ed agli usi del frumento americano, ossia maiz; — Elementi di agricoltura fisica e chimica di Valerius-Joseph Gottschalk*, traduits du français, avec des notes utiles à consulter; Venise, 1791; — *Considerazioni sull' arte di macinare, e sopra la qualità e gli effetti delle nostre mole*, dans le t. V des Mémoires de l'Académie de Padoue; — *Indice alfabetico dei semi di cento piante derivanti del Messico, dal Però e dall' isole Filippine*, ibid.; — *Istruzione intorno alla maniera di tingere in setacol, solano africano* : ces dissertations ont été insérées dans le *Nuovo Giornale d'Italia;* Venise, vol. I, III, V, VI, et dans les Mémoires de l'Académie de Padoue. En 1810, lorsque Napoléon fit proposer un prix sur les moyens de remplacer le sucre de canne par quelque matière indigène, Arduini publia un opuscule de son aïeul Jacques Arduini, sous ce titre : *de l'Extraction du sucre de la plante nommée holcus-cafer*, 2 vol. in-4° avec planches. (*Voy.* le Rapport de l'Institut, par M. Deyeux.) On sait, depuis, que le sucre cristallisable existe non-seulement dans cette espèce de sorgho, mais dans le maïs et dans toutes les plantes de la famille des graminées, à laquelle appartient aussi la canne à sucre.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, etc., vol. VIII, p. 287.

* **ARDUINO** (*Maestro*), architecte et sculpteur italien, natif de Venise, vivait au quinzième siècle. Il y a au monastère *del Carmine*, de cette ville, une *Madone à l'enfant* portant le nom de cet artiste; et il posa, dit-on, les premières fondations de *San Petronio* de Bologne. Il est question dans Masini d'un autre Arduino, bedeau du collége de médecine à Bologne, et, nonobstant son modeste emploi, peintre et graveur sur bois, et botaniste.

Orlandi, *Abecedario pittorico.* — Cicognara, *Storia della Scultura.*

**ARDYS** (Ἄρδυς), roi de Lydie, fils de Gygès, régna de 680 à 631 avant l'ère chrétienne. Il s'empara de Priène, une des villes de la confédération ionienne, et envahit le territoire milésien. Un autre événement de son règne, ce fut l'invasion des Cimmériens, qui, poussés eux-mêmes par les Scythes nomades, entrèrent dans l'Asie Mineure, s'emparèrent de Sardes, moins l'Acropole de cette ville. Ardys transmit le trône à son fils Sadyatte, après un règne de quarante-neuf ans. Pausanias fait d'Ardys le contemporain d'Aristomène, le héros de la Messénie; ce qui s'accorde parfaitement avec la date établie plus haut.

Hérodote, I, 15, 16. — Pausanias, IV, 24.

* **AREGIO** (*Pablo* DE), peintre espagnol, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il mit en pratique les principes de l'école de Valence, et sa manière rappelle souvent celle de Léonard de Vinci. En 1506, il peignit les portes du grand autel de la cathédrale de Valence; les sujets de ces tableaux sont empruntés à la vie de la sainte Vierge; style, dessin et figures, tout y est également remarquable.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Cean Bermudez, *Diccionario historico.*

* **AREGON** (Ἀρήγων), peintre corinthien. On ignore l'époque où il vécut; seulement, ce qu'on dit de ses œuvres témoigne qu'on en était encore à l'enfance de l'art. Il fit avec Cléanthe de Corinthe plusieurs peintures pour le temple de Diane Alphéionie, près de l'embouchure de l'Alphée. A Élis, il avait peint une Diane portée sur un griffon.

Strab., VII, 343. — Pline, *Hist. natur.*, XXXV, 5.

**AREIUS**. *Voy.* ARIUS.

**ARELLANO** (*Jean* DE), peintre espagnol, né à Torcaz en 1614, mort en 1676. Il étudia sous Henarez et Solis, et fit d'abord peu de progrès; il se mit ensuite à copier les fleurs du Mario, ce qui ne l'empêcha pas d'étudier la nature avec assiduité. Tant d'efforts lui méritèrent une juste réputation; ses tableaux furent recherchés, et vendus à un prix très-élevé.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*.

**ARELLANO** (*Gilles Ramirez* DE), membre du conseil de Castille et président de l'inquisition, a publié : *el Memorial de la grandeza del conde de Aquilar*, et un traité *de Privilegiis creditorum*. — *J.-Salvador-Bapt.* DE ARELLANO, moine de l'ordre des Récollets au commencement du dix-septième siècle, laissa : *Antiquitates urbis Carmonæ, ejusque historiæ Compendium*. — *Michel Gomez* DE ARELLANO Y LUNA, membre du conseil des affaires de l'Inde, a laissé : *Opera juridica tripartita;* Anvers, 1051, in-4°.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova*.

**ARELLIUS**, peintre romain, du premier siècle de l'ère chrétienne. Il prit pour modèles des *déesses* qu'il peignit, les courtisanes objets de ses amours. Le sénat trouva le procédé attentatoire à la majesté divine, et fit enlever les tableaux des temples qu'ils décoraient. Le jugement de Pline prouve que cette mesure ne fut pas trop sévère : « La galerie des tableaux d'Arellius, dit-il, est une galerie de prostituées. » On voit par là que le *réalisme*, en peinture, ne date point d'aujourd'hui.

Pline, XXXV, 10. — Pauly, *Real-Encycl.*

**AREMBERG**, noble famille allemande qui tire son nom d'un bourg avec un château situé entre Cologne et Juliers. Le comté d'Aremberg échut en 1547, par mariage, à Jean de Brabançon, de la maison de Ligne, à qui Charles-Quint conféra, deux ans après, la dignité de comte du saint-empire. Élevé au rang d'une principauté en 1576, le domaine d'Aremberg prit rang parmi les États germaniques. Voici les membres les plus connus de la famille d'Aremberg :

*Léopold-Philippe-Charles-Joseph* DE LIGNE, prince D'AREMBERG, duc d'Ærschot et de Croy, gouverneur de Hainaut, né à Mons le 14 octobre 1690, mort en 1754. Il embrassa de bonne heure la carrière militaire; et à peine âgé de dix-neuf ans il reçut une blessure à la bataille de Malplaquet. Il prit ensuite part aux guerres de Hongrie en 1716 et 1717, et reçut une nouvelle blessure devant Temeswar. Commandant de l'aile droite à la bataille de Belgrade, il contribua par ses conseils et ses manœuvres au gain de la bataille. Charles VI lui donna en 1718 le gouvernement de Mons, et le nomma conseiller d'État pour les Pays-Bas. A la paix, d'Aremberg vint à Paris, où son esprit le fit remarquer. Lorsque la guerre se ralluma, il reprit du service sous le prince Eugène, ce qui lui valut en 1737 le grade de feld-maréchal. Il obtint en même temps le titre de commandant en chef de l'armée des Pays-Bas. A Ettinghen, en 1743, il combattit encore vaillamment, et reçut un coup de feu qui lui cassa sa décoration de la Toison d'or. En dernier lieu il était conseiller et gouverneur du Hainaut. Il mourut au château d'Héverlé. Il aima et protégea les lettres : Voltaire le visita avec madame du Châtelet en 1739. Mais ce qui l'honore particulièrement, c'est sa générosité envers J. B. Rousseau, qu'il accueillit, et auquel il continua de servir une pension, même après que le poëte se fût montré ingrat envers lui.

*Charles-Léopold* D'AREMBERG, fils et successeur de Léopold-Philippe. Il devint feld-maréchal au service de l'Autriche, et se distingua lui-même dans la guerre de sept ans. Il était en 1757 à la tête d'un détachement dirigé sur Dresde, avant la bataille de Prague. Après la bataille de Kollin, perdue par Frédéric le 18 juillet 1757, le duc d'Aremberg harcela, à la tête de vingt mille hommes, l'armée du prince de Prusse. L'année suivante, il commanda l'aile droite de l'armée qui fit reculer Frédéric à Hochkirchen. Mais il éprouva lui-même, en 1759, une défaite dans une sortie contre les Prussiens commandés par Wünsch, qui lui prit douze cents prisonniers. Le duc d'Aremberg épousa Marguerite de la Marche, dont le patrimoine étendit encore ses possessions héréditaires. Ses États, médiatisés en 1801, comprenaient sept milles et demi d'Allemagne, avec quatorze mille huit cent quatre-vingt-quatre habitants.

*Louis-Angilbert* ou *Engelbert*, duc D'AREMBERG, fut dépouillé de son patrimoine à la suite du traité de Lunéville, qui réunit à la France toutes ses possessions sur la rive gauche du Rhin : cependant il reçut, à titre de dédommagement, le comté de Meppen et le fort de Recklinghausen, dans la Westphalie. En 1803 il céda ses domaines, restés indépendants, à son fils Prosper-Louis, grand d'Espagne de première classe; mais il recueillit, en 1812, le riche héritage de sa femme dans la Franche-Comté. Il mourut en 1820 à Bruxelles, privé de la vue.

*Prosper-Louis*, duc D'AREMBERG, son fils aîné, né en 1785, devint en 1806 sénateur de l'empire français, entra en 1807 dans la confédération du Rhin, et se montra très-dévoué aux intérêts de la France. En 1808 il leva à ses frais un régiment de chasseurs, avec lequel il fut envoyé en Espagne en 1809. Surpris le 28 octobre 1811, il fut fait prisonnier et transféré en Angleterre, où il resta jusqu'à l'entrée des alliés sur le territoire français. Napoléon lui avait enlevé en 1810 la souveraineté de ses États, réunis en partie à la France, en partie au grand-duché de Berg. Après l'établissement de la confédération germanique, le duché d'Aremberg passa presque en totalité sous la souveraineté du royaume de Hanovre; une partie seulement fut placée sous celle de la Prusse. Le duc apporta

au Hanovre 33 milles carrés de pays, et devint, avec le titre de duc *d'Aremberg-Meppen*, un des premiers seigneurs de la chambre haute de ce royaume. De grands priviléges lui furent conférés, tels que celui d'entretenir une garde d'honneur et d'être justiciable du ministère seulement. Il possédait en total 46 milles carrés en Allemagne, avec 85,000 habitants, et en outre de grandes propriétés en France et dans la Belgique. Il avait épousé, en 1808, Stéphanie Tascher de la Pagerie, nièce de l'impératrice Joséphine, et lui avait constitué en dot une somme d'un million. Ce mariage ne fut point heureux : une sorte d'antipathie paraissait éloigner de lui son épouse. Après un long procès au sujet d'une provision annuelle exigée par la duchesse, le mariage fut cassé dans toutes les formes en 1816. Le duc d'Aremberg épousa en secondes noces Ludmilla, princesse Lobkovitz, dont il eut quatre enfants.

Le prince *Pierre* D'AREMBERG, le plus jeune des frères du précédent, et possesseur des terres de la famille situées en Belgique, après s'être distingué en plusieurs circonstances et notamment à Dantzick, en qualité d'officier d'ordonnance de l'empereur, rentra dans sa patrie, où il prit du service comme adjudant du roi des Pays-Bas. Charles X le fit naturaliser Français en 1828, et lui conféra en même temps la pairie.

*Auguste-Marie-Raymond* D'AREMBERG, frère du précédent, naquit en 1753 à Bruxelles, et mourut dans sa ville natale en septembre 1833. Il prit le titre de comte de la Mark qui appartenait à sa famille, et donna ce nom au régiment avec lequel il passa vers 1780 aux Indes. Courtisan jusqu'à la première convocation des notables, il changea alors de système. Il prit une part active à la révolution du Brabant, et servit comme général dans l'armée des états; élu ensuite député du Quesnoy en qualité de propriétaire dans la Flandre française, il se déclara, avec la minorité de son ordre, en faveur du tiers état. Mais bientôt il chercha à se réconcilier avec la cour, et réussit à se faire admettre dans l'intimité de Marie-Antoinette. Alors il profita de l'amitié qui le liait à Mirabeau pour attirer ce grand orateur dans le parti de la reine. Mirabeau expira dans ses bras, et le comte de la Mark fut, avec Frochot, son exécuteur testamentaire; il garda en dépôt sa correspondance et d'autres papiers importants qui viennent d'être publiés (avril 1851). — Après le 21 janvier 1793, il revint en Belgique; puis il demanda du service à l'Autriche, et obtint le grade de général. Il vécut à Vienne jusqu'à la création du royaume des Pays-Bas, et entra comme général dans l'armée néerlandaise. [*Enc. des g. du m.*]

Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande*.

*ARENBERGH (le P. *Charles* D'), de l'ordre des Capucins, né en 1593, mort en 1669. Il était fils de Charles de Ligne, duc d'Aremberg, et entra dans son ordre en mars 1616, à l'âge de vingt-trois ans. Il laissa : *Flores Seraphici, sive Icones, in quibus continentur vitæ et gesta illustrium ordinis fratrum Minorum Sancti Francisci Capucinorum, qui ab anno* 1525 *usque ad annum* 1612 *in eodem ordine, miraculis ac vitæ sanctimonia, floruerunt*; 3 vol. in-fol., Cologne, 1640-1641, avec grav.; — *Clypeus Seraphicus, sive Scutum Veritatis in defensionem Annalium Fratrum Minorum Capucinorum*; Cologne, 1643. Toutefois, de tous les écrivains qui mentionnèrent ces ouvrages, aucun ne les a vus; et l'auteur de la *Bibliothèque curieuse* n'en parle que pour en avoir entendu parler.

Clément, *Bibl. curieuse*. — Ancona, *Annales Minorum*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

ARENA ou NARENA (*Jacques* D'), jurisconsulte italien, Parmésan suivant les uns, Flamand suivant d'autres, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. On l'a souvent confondu avec des homonymes et avec un autre jurisconsulte, Jacques de Ravenne. Il professa le droit civil à Padoue en l'an 1300, à Bologne, où il fit partie du collége des Juges en 1320, puis à Reggio, Sienne et Toulouse. Il écrivit, sur les matières qu'il enseigna, de nombreux traités, qui peuvent encore être consultés avec fruit. On a de lui : *Compendium moralium notabilium*, ou *Epitome sapientiæ*; Venise, 1505; — *Lecturæ super jure civili*; Lyon, 1541; — *De Bannitis*; Lyon, 1550; — *De præceptis Judicum*; — *De Cessione actorum*; Venise, 1570; — *De Excussionibus bonorum*; — *De Sequestrationibus*; — *De Expensis in judicio factis*; — *De Quæstionibus*; — *De fratribus simul habitantibus*, en manuscrit au Vatican. Presque tous ces ouvrages se trouvent imprimés soit dans le *Tract. univ. Jur.*, publié à Francfort en 1587, soit dans le *Tract. crimin.* de Ziletti, 1570.

Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.* — *De claris archigymn. Bonon. profess.*, I, 210. — Tiraboschi, *Storia della letterat. ital.*, IV. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem.*, etc.

ARENA (*Antoine* D'), jurisconsulte et poëte macaronique français, natif de Souliers, aux environs de Toulon, mort en 1544. Sa famille, appelée *de la Sable* (d'où le nom latin d'*Arena*) datait du treizième siècle. Après avoir étudié sous Alciat, à Avignon, il fit paraître quelques traités de jurisprudence, écrits en très-mauvais latin. On l'a souvent confondu avec Jacques d'Arena. Il se livra à un genre de poésie qui témoigne de la bizarrerie de son esprit, et fit des vers macaroniques. C'est ainsi qu'il chanta la guerre de Charles V en Provence. Il composa dans le même style d'autres poëmes moins sérieux encore, tels que *l'Art de danser*. L'avertissement placé en tête de sa *Guerre de Charles V* renferme les vers suivants, qui sont comme un avant-goût du genre de l'auteur :

*In cuicumque voles nostram truffare besognam,*
*Corrige follisias, grosse maraude tuas.*
*Et tibi si placeo Fransam laudasse per orbem,*
*Tu bon compagnonus et mon amicus eris.*

Et il ajoute à la fin du poëme : *Scribatum estando cum gallardis paysanis per boscos, montagnas, forestas de Provensa, de anno* 1536. Ailleurs, il donne de sa valeur une assez pauvre idée ; et il semble que les vers suivants aient inspiré à Molière l'idée de son Sosie, qui décrit si intrépidement une bataille à laquelle il n'avait pas assisté :

*De tali guerra non escapare putabant,*
*Et mihi de morte granda paora fuit.*
*Pou, pou ! bombardæ de tota parte petabant.*
*In terram multos homines tombare videbam,*
*Testas et brassos, atque volare pedes.*
*Non espargnabant ullos de morte ferire :*
*Quem non blessabant, ille beatus erat.*

Toutefois, il est juste de dire qu'à la différence du héros de Molière, Arena fut témoin des choses qu'il raconte, et qu'il donne des détails qui reproduisent la physionomie de l'époque.

On en peut dire autant de ses autres ouvrages, où à côté du grotesque de la forme se retrouvent (ce qui est trop rare dans l'histoire) les traits de mœurs et de caractères qui ressuscitent le passé ; témoin ce passage d'un chapitre de *l'Art de danser*, intitulé *de Gentilesiis estudiantium* :

*Genti galantes sunt omnes estudiantes,*
*Et bellas garsas semper amare solent ;*
*Et semper sunt de brigantibus ipsi*
*Inter mignonos gloria prima manet.*
*Banquetant, bragant, faciunt miracula plura,*
*Et de bontate sunt sine fine boni.*

Ce traité de *la danse* est dédié par le poëte *ad follotissimam suam garsam Janam Roseam, pro passando tempus*, et signé : *Leges dansandi sunt hic, quas fecit Arena bragardisanus atque falotus homo.* Nonobstant ces travaux peu graves, Arena mourut juge de Saint-Remy, aux environs d'Arles.

Voici les titres de ses divers poëmes : *Meygri Entreprisa catoliqui imperatoris, quando de anno Domini* 1536 *veniebat per Provensam bene carrossatus in postam prendere Fransam cum villis de Provensa, propter grossas et menutas gentes rejohire* ; Avignon, 1437 ; Bruxelles, 1548, et Lyon, 1760 ; — *De Arte dansandi* ; — *De guerra Neapolitana, Romana et Genuensi.* V. ROSENWALD.

Bonche, *Hist. de Provence.* — *Hist. des hommes illust. de la Provence.* — D. Clément, *Bibl. curieuse.*

ARÉNA (*Barthélemy*), homme politique, né à l'île Rousse en Corse vers 1775, mort à Livourne en 1829. Député à l'assemblée législative en 1792, il fit décréter d'accusation le nommé Fabiani, émigré ; vota pour le décret d'accusation du ministre Delessart, et demanda l'ordre du jour sur la dénonciation de Kibes contre la faction d'Orléans. Le 2 juillet, il vota pour que l'assemblée déclarât la patrie en danger, et proposa le licenciement de l'état-major de la garde nationale ; s'éleva ensuite contre le nouveau ministère par lequel la cour venait de remplacer Dumouriez, Roland et autres. Il fut envoyé en mission pour maintenir l'ordre dans le département de la Seine-Inférieure. De retour en Corse, il se montra de nouveau dans le parti patriote, et lutta contre Paoli. Il se distingua, en juin 1793, par sa fermeté envers les insurgés de Calvi, et publia, dans une lettre, des détails sur la capitulation de cette place. La Corse étant passée sous la domination des Anglais, il revint à Paris, et fréquenta la société des Jacobins. Après le départ des Anglais, Aréna retourna en Corse, et en janvier 1798 il pacifia avec le général Casalta la ville d'Ampugnano, où des troubles avaient éclaté. Membre du conseil des cinq-cents, il continua à y soutenir les principes de la révolution. Il vota pour la levée des conscrits, et demanda la liberté de la presse. On l'accusa d'avoir voulu, le 18 brumaire, poignarder le général Bonaparte au milieu de l'assemblée du conseil des cinq-cents. Depuis lors Aréna a toujours réclamé contre cette accusation. Il proposa de faire imprimer la liste des représentants qui étaient présents à l'appel, et jura qu'il maintiendrait la constitution. Inscrit sur la liste du corps des exclus du corps législatif, il devait être déporté ; mais il parvint à se soustraire à toutes les recherches de la police. Il publia une lettre dans laquelle il justifiait sa conduite du 18 brumaire. Il vécut dans la retraite à Livourne jusqu'à sa mort. Dans ses dernières années, il ne cessait de prédire une république démocratique universelle.

Renucci, *Storia di Corsica* ; Bastia, 1833, t. I, p. 227, etc. — *Biographie des hommes vivants.* — *Biographie des Contemporains.*

ARÉNA (*Joseph*), conspirateur célèbre, mort le 30 janvier 1802. Il était frère de Barthélemy Aréna qui, à la séance de l'Orangerie de Saint-Cloud, fondit, dit-on, sur Bonaparte un poignard à la main. Né en Corse, d'une famille aisée, il n'avait guère que vingt et un ans lorsqu'il fut désigné comme chef d'un des bataillons levés dans son pays, en vertu du décret de la convention nationale sur la première réquisition (14-23 août 1793). Il montra de la bravoure, quelques talents militaires, et obtint, pendant la campagne d'Italie, le grade d'adjudant général, dans lequel il se trouvait employé au siége de Toulon. Élu à une très-grande majorité député de la Corse au conseil des cinq-cents en l'an V, il y siégea jusqu'au renouvellement de la législature l'année suivante, retourna à l'armée à cette époque ; et après le 18 brumaire, où son frère s'était compromis, il donna sa démission pour venir habiter Paris. Il y partageait son temps entre les plaisirs, les études et les intrigues politiques, lorsqu'il se jeta dans la conspiration qui lui coûta la vie ainsi qu'à trois de ses complices, Demerville, Ceracchi et Topino-Lebrun. Il y eut, sur leur demande en cassation du jugement rendu contre eux le 19 nivôse an IX par le tribunal criminel de la Seine, un célèbre jugement de rejet, prononcé par la section criminelle du tribunal de cassation le 9 plu-

viôse suivant, après une très-longue et remarquable plaidoirie. Le lendemain, ils portèrent leur tête sur l'échafaud (30 janvier 1801).

Pour nous fixer sur ce que quelques auteurs nomment la *prétendue conspiration* du 18 vendémiaire, nous avons lu soigneusement le volume de 550 pages, intitulé *Procès instruit par le tribunal criminel du département de la Seine contre Demerville, Ceracchi, Aréna et autres, prévenus de conspiration contre la personne du premier consul Bonaparte, recueilli par des sténographes* (Igonel et Breton); Paris, imprimerie de la République, pluviôse an IX, in-8°. De cette lecture il nous est resté la conviction que non-seulement il y eut conspiration réelle, mais qu'encore, bien qu'elle fût tramée par des républicains enthousiastes et purs de vues intéressées, comme Ceracchi et Topino-Lebrun, artistes distingués, elle ne se rattachait pas moins par d'autres ramifications au complot qui se manifesta trois mois plus tard par l'explosion de la machine infernale. Aussi est-ce à cette circonstance que le procès des conjurés du 18 vendémiaire an IX a emprunté toute l'importance que lui donna avec raison l'opinion publique. S'ils eussent été jugés quinze jours plus tôt, les conjurés pouvaient échapper au glaive de la justice, tant leur défense fut habilement conduite par l'avocat Dommanget, tant, surtout, ils avaient eux-mêmes concerté adroitement leur conduite. Aréna principalement montra, durant tous les débats, l'impassibilité, la souplesse d'esprit et la fécondité des ressources d'un homme depuis longtemps préparé au rôle qu'il jouait dans cette intrigue, ourdie par des mécontents de partis opposés, dont il était l'intermédiaire. Ce qui frappe également l'attention, c'est que d'un homme seul, à la fois dénonciateur et témoin, ressortent presque uniquement les preuves du complot : c'est un capitaine *à la suite*, nommé Harel, suspect à la police de Fouché, qui lui-même est soupçonné par le dénonciateur de prêter les mains à la conjuration. Les noms d'autres hommes importants, comme Bernadotte, Masséna et Salicetti, se trouvèrent mêlés au plan des conjurés, comme les puissances sur lesquelles on comptait pour soutenir le nouvel ordre de choses qu'on voulait établir. Le jour choisi pour frapper le premier consul était celui de la représentation des *Horaces*, opéra de Porta; c'était au théâtre même, dans sa loge, qu'on devait le poignarder. On avait désigné, comme devant porter le premier coup, un jeune Italien nommé Diana, notaire, puis questeur municipal à Seccano, sa patrie. A la suite des débats, ce jeune homme fut acquitté. Toutes les dispositions étaient prises par les conjurés, quand ils furent arrêtés au théâtre même, pendant le second acte de la pièce, alors que le premier consul y assistait, entouré d'une garde plus forte que de coutume. Cette dernière circonstance, qui avait sans doute frappé les conjurés, put leur faire deviner que l'on était sur la trace du complot; et c'est ce qui explique comment il ne se trouva d'armes sur aucun d'eux au moment de leur arrestation. [M. de Chamrobert, dans l'*Encyc. des g. du m.*]

*Biographie des Contemporains. — Journal du temps.*

**ARÉNA** (*Joseph* DE), compositeur de musique italien, né au commencement du dix-huitième siècle, a mis en musique et fait représenter à Rome, en 1738, *Achille à Scyros;* à Venise, en 1741, *Tigrane;* à Londres, en 1741, *Alexandre en Perse;* et à Rome, en 1742, *Farnace.*

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Fétis, *Biographie des Musiciens.*

*ARENALES (*Jozé*), géographe américain, lieutenant-colonel d'artillerie, chargé en 1833 du département topographique de Buenos-Ayres, parcourut une grande partie de l'Amérique méridionale, et publia le résultat de ses observations sous le titre : *Noticias historicas y descriptivas sobre el gran pais del Chaco y Rio Bermejo, con observaciones relativas a un plan de navegacion y colonizacion;* Buenos-Ayres, 1833, in-8°, avec fig. et carte; ouvrage fort intéressant, et peu connu en Europe.

FERD. DENIS.

*ARENDT ou ARENTS (*Balthasar*), théologien allemand, mort en 1687. Il étudia la théologie dans les universités allemandes à Iéna, Leipzig et Copenhague, et laissa entre autres ouvrages les suivants : *Geistlicher Krieg das Himmelreich mit Gewalt zu stürmen;* Gluckstadt, 1671; — *Des Leibes und der Seelen Zustand nach dem Tode;* Gluckstadt, 1776; — *Disputatio historico-theologica de Resurrectione Christi adversus hæreticos et hostes alios;* Strasbourg, 1664; — *Exilium mortis*, ou *Recueil de mille trois cents sentences morales et religieuses*, 3 vol. in-4° ms.

Mollerus, *Cimbria literata*, I, p. 20. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

*ARENDT ou ARENTS (*Caïus*), théologien allemand, né dans le duché de Holstein en 1614, mort en 1691. En 1633, il vint étudier à l'université de Rostock, sous Lauremberg; et, dès l'année suivante, il fut en état de professer lui-même la logique et la métaphysique. En 1636 il voyagea en Suède en qualité de précepteur des enfants d'un négociant; puis il remplit dans plusieurs localités les fonctions de ministre. Durant la guerre de trente ans il fut souvent victime des suites de ces longues hostilités, auxquelles il opposa cette maxime : *Geduld frisst den Teufel* (La patience dévore le diable.) On a de ce théologien, entre autres ouvrages : *Goldhaus Christicher und von Gott gesegneter Ehefrauen;* Gluckstadt, 1666; — *Drei schœne Amaranthen auf den Sarg Dr Christiani von Stöcken;* Gluckstadt, 1685.

Mollerus, *Cimbria literata.*

*ARENDS (*Jean*), peintre hollandais, né à Dordrecht en 1738, mort en 1805. Il fut d'abord

élève de Ponse de Dordrecht; puis il étudia à Amsterdam. A son retour dans sa ville natale, il peignit tout ce qu'on lui commandait; mais il sentit bientôt qu'il fallait s'en tenir à un genre spécial, et s'attacha aux sujets de marine. Toutefois, il s'écarta encore de ce genre lorsqu'il vint s'établir à Middelbourg : il peignit alors d'après sa propre inspiration, ou grava, d'après des peintres français, des paysages, des scènes champêtres et de cabaret. Il revint une dernière fois, et pour ne le plus quitter, dans son pays, et s'y fit encore remarquer par des œuvres de mérite.

Van Eynden et Vander Willigen, *Vaderlandsche Schilderkunst*. — Nagler, *Neues Künstler-Lexicon*.

**ARENDS** (*Thomas*), poëte hollandais, né à Amsterdam en l'an 1652, mort en 1700. Quoique élevé dans le commerce et devenu commerçant lui-même, il composa des tragédies, des comédies et des poésies fugitives. Il eût peut-être atteint un rang distingué parmi les poëtes, s'il eût eu plus de confiance dans ses propres facultés, au lieu de s'attacher à imiter les poëtes français. On a de lui, en particulier, *Mengel-poezij* (poésies mêlées), publiées en 1724 par Matthieu van Nidek.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**ARENDT** (*Martin-Frédéric*), antiquaire danois, né à Altona en 1769 et mort en 1824, dans les environs de Venise. Il devint célèbre par ses voyages scientifiques dans une grande partie de l'Europe. Sur la recommandation du comte de Reventlow, il fut placé, en 1797, comme élève au jardin botanique de Copenhague; mais sa prédilection pour la philologie scandinave lui fit passer une grande partie de son temps, à la bibliothèque de l'université, à étudier les manuscrits relatifs à l'histoire des pays scandinaves et de l'Islande. En 1798, le gouvernement danois l'envoya dans le Finmark pour y recueillir des plantes et des graines; et, à cette occasion, il parcourut aussi le reste de la Norwége et des contrées qu'aucun étranger n'avait encore visitées; mais il ne rapporta de ces courses que des observations archéologiques, et perdit sa place au jardin botanique. Dès lors il retourna en Norwége, où il passa les années 1799 et 1800, occupé à former des collections d'antiquités. Plus tard il fit un voyage en Suède, passa de là à Rostock, où le professeur Tychsen lui enseigna les langues orientales; il visita ensuite Paris, et y fut accueilli avec une grande bienveillance par Millin; enfin il se rendit à Venise. Plus tard il parcourut encore la Suisse, l'Espagne, l'Italie et la Hongrie. Il vécut des secours que lui donnaient ses amis, coucha souvent en plein air, et ne connut aucune des commodités de la vie. On assure que les persécutions qu'il essuya à Naples, comme suspect de carbonarisme à cause d'un alphabet runique qu'il portait sur lui, ont beaucoup contribué à hâter sa mort. Arendt a publié quelques articles historiques et philologiques à Paris (*Magasin encyclopédique*, 1806; *Annales des Voyages*), et dans différentes villes de l'Allemagne, de la Suède et du Danemark. Une partie de ses manuscrits et de ses dessins, qui se rapportent presque tous à l'archéologie du Nord, a été déposée à la bibliothèque royale de Copenhague. [*Enc. des g. du m.*]

*Notice nécrologique* sur Arendt, dans la *Gazette littéraire de Copenhague*, 1826; et l'article de Depping dans la *Biographie universelle* de Michaud.

**ARENSBECK** (*Pierre-Dietrich*), linguiste suédois, mort en 1673. Il se livra avec ardeur à l'étude des langues de l'Orient, et surtout du grec. La reine Christine lui fournit les moyens de visiter les universités étrangères. A son retour en Suède, il fut chargé de professer les langues classiques et orientales au gymnase de Strengnas, et remplit les fonctions de ministre à Sainte-Catherine de Stockholm. On de lui : *Specimen conciliationis linguarum ex nativis earundem proprietatibus, in textus aliquot sacros ad veram et convenientem linguæ suecicæ regionem deductum et censuræ litteratorum exhibitum*; Strengnas, 1648 : ouvrage entrepris sur l'invitation de l'évêque Jean Matthæi.

Adelung, Supplément à Jöcher. *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **ARÉSAS** (Ἀρέσας), de Lucanie ou de Crotone, philosophe grec. Il fut à la tête de l'école pythagoricienne après Bulagoras et Tydas. On ne le connaît que par un fragment de sa doctrine que Stobée nous a conservé. Aux yeux d'Aresas, les facultés de l'âme se réduisent à trois : la raison, les penchants, et les passions. On voit par là qu'il confondait l'entendement avec la volonté.

Jamblique, *De Vita Pyth.* — Stobæus, *Eclog. Phys.*, ed. Heeren, I, 847. — Pauly, *Real-Encyclopædie*.

**ARÉSI** (*Paul*), prédicateur et théologien italien, né à Crémone en 1574, mort le 13 juin 1644. Sa famille était originaire du Milanais, et son père fut revêtu de la dignité de podestat à Crémone. Il entra lui-même dans l'ordre des Théatins en 1590, âgé à peine de seize ans; huit ans après, il se trouva en état de professer la philosophie et la théologie à Naples et à Rome. Il n'eut pas moins de succès dans la prédication, et sa renommée en ce genre s'étendit par toute l'Italie. Il devint confesseur de la princesse Isabelle de Savoie; et en 1620 le pape Paul V l'appela à l'évêché de Tortone, dont il occupa le siége pendant vingt ans. Mais il ne borna pas ses études à la théologie : la littérature, celle qui se rapprochait de son état, l'occupa également, sans nuire à l'exercice de ses fonctions épiscopales. On a de lui les ouvrages suivants : *In libros Aristotelis de Generatione et de Corruptione*; Milan, 1617, in-4°; — *De aquæ Transformatione in sacrificio Missæ*; Tortone, 1622, et Anvers, 1628, in-8°; — *De Cantici Canticorum sensu, velitatio bina*; Milan, 1640; — *Velitationes sex in Apocalypsim*; Milan, 1677, in-fol., avec une vie de l'auteur par le P. Sfondrati; — *Arte di predicar bene*; Venise, 1611, in-4°; — *Imprese*

*sacre con Triplicati discorsi illustrate ed arrichite*; Vérone, 1613, et Francfort, 1702 : c'est l'œuvre la plus remarquable de l'auteur; — *Panegirici fatti in diverse occasioni*, au nombre de dix-sept; Milan, 1644; — *Guida dell' Anima Orante, osia Prattica dell' Orazione mentale*; Tortone, 1623; — *Della Tribolazione e suoi rimedj*; Tortone, 1624.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ghilini, *Teatro d'Huomini letterati*, 1647. — Ughelli, *Italia sacra*. — Argelati, *Bibliotheca Mediol.*

* **ARESON** (*Jean*), évêque et poëte islandais, né en 1484, mort en 1550. Il fut de bonne heure éprouvé à l'école de l'adversité; jeune encore il perdit son père, et dut subvenir par son labeur quotidien à l'entretien de sa mère; son oncle maternel lui enseigna l'écriture et à chanter en latin. A vingt ans il entra dans les ordres, et fut attaché en qualité de prêtre à la paroisse de Helgastad, dans le Reikiadal. Ce fut alors que l'évêque Gotschalk d'Holum, son supérieur, l'envoya en mission en Norwége. Areson remplit si bien son ministère dans cette occasion, et déploya ensuite tant de talents, qu'il fut choisi pour succéder à l'évêque à son décès. Cette élévation excita la jalousie de quelques compétiteurs, en particulier d'un certain Bodvar, qui protesta contre l'élection en se fondant sur ce que le nouvel évêque ignorait le latin. Areson répondit à Bodvar en vers islandais. Mais une autre et plus formidable opposition se déclara : ce fut celle d'Ogmond, évêque de Skalholt, qui, sous le prétexte que le droit de remplir le siége vacant ne relevait que de lui, marcha à la tête de trois cents hommes contre le nouvel élu. Celui-ci se réfugia à bord d'un vaisseau allemand qui, à peine sorti du port de Kolbeinsaar, fut jeté par une tempête sur les côtes du Groënland. Ogmond mit l'absence d'Areson à profit pour faire élire un autre évêque; et il osa même accuser le prélat absent de s'être approprié les richesses du diocèse. Revenu à Holum, Areson n'eut pas de peine à faire justice de cette calomnie. L'opinion se souleva contre le calomniateur; et, malgré la répugnance du clergé à nommer un prélat qui ne savait pas le latin, l'évêque élu fut rétabli dans ses fonctions en 1524.

Areson passa le reste de sa vie dans des querelles religieuses. Il s'était élevé, entre lui et le roi de Danemark Frédéric III, un conflit à l'occasion de la tendance de ce prince à introduire le luthéranisme dans ses États. L'opposition de l'évêque éclata à propos d'une lettre écrite en 1540 par le roi, et dans laquelle il prescrivait certaines mesures destinées à atteindre ce but. Dans l'*althing* ou assemblée publique des Islandais, Areson proposa de protester contre la lettre royale, sous prétexte que le roi dépassait ses prérogatives en intervenant dans les affaires spirituelles. Aucun membre du clergé n'osa s'associer à cette protestation; Areson seul alla jusqu'au bout. En vain le roi invita-t-il l'évêque opposant à conférer à l'amiable sur ces matières avec un autre théologien : Areson refusa constamment de répondre à cet appel. Il avait d'ailleurs une haute influence sur les Islandais, secondé qu'il était par les six enfants que lui avait donnés sa maîtresse Helga, fille de Sigurd, qui resta avec lui jusqu'à sa mort. La patience du roi se lassa à la fin, et, en 1548, l'évêque récalcitrant fut mandé à Copenhague. Mais, au lieu d'obéir, il répondit par une diversion armée contre le diocèse protestant de Skalholt. Le roi le mit alors hors la loi; à quoi l'évêque riposta par une nouvelle attaque conduite par ses fils Are et Biorn contre Skalholt dont l'évêque, fait prisonnier, fut traité durement par son ennemi, qui l'employa entre autres choses à sécher la morue. Cependant Areson écrivit au roi de Danemark une lettre assez conciliante, en même temps qu'il s'adressait à l'empereur et au roi d'Angleterre pour les engager à venir occuper l'Islande, et à maintenir ce pays dans le giron de l'Église romaine. Il ignorait évidemment que le roi Édouard VI était partisan de la réformation. Bientôt un événement décisif, la bataille de Sandafell, dans laquelle Areson et ses fils furent vaincus, donna un autre cours aux choses. A peine eurent-ils le temps de se réfugier dans une église. Lorsqu'on vint pour s'emparer des fugitifs, on trouva l'évêque à genoux sur l'autel, et en habits sacerdotaux. Il fut conduit avec ses fils à Skalholt et mis en accusation. Ses ennemis avaient hâte d'en finir avec lui; il fut condamné à perdre la vie. On offrit à un de ses fils une grâce conditionnelle, qu'il refusa; on fit la même offre à l'évêque, mais il répondit : « Mes fils suivent ma trace, je suivrai la leur. » Et tous trois furent mis à mort, le 7 novembre 1550. A partir de cette exécution, le protestantisme fit de rapides progrès en Islande.

Areson eut la gloire d'introduire l'imprimerie dans son pays : à Holum il fit imprimer en 1530 un *Manuele Pastorum*, dont tous les exemplaires ont disparu. Comme poëte, il fut sans contredit le plus remarquable de son temps. Il laissa un poëme intitulé *Pinslargratr*, ou *Lamentation sur la Passion*, et une paraphrase sur le psaume 51 dans le *Thorlakson's Visabok* de 1612. Ses autres poëmes se trouvent dans l'*Histoire de la Réformation en Islande*, d'Harboe; mais ils ne répondent guère au genre poétique attribué à leur auteur.

Harboe, *Afhandling om Reformationen i Island*, V, 221, etc. — Finnius Johannæi ou Finn Jonsson, *Historia ecclesiasticæ Islandiæ*, II, 644.

* **ARESTI** (*Floriano*), organiste et compositeur italien, natif de Bologne, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui les opéras suivants : *Crisippo*, à Ferrare, en 1710; — *Inganno si vince*; Bologne, 1710; — *Emgina disciolta*; Bologne, 1710; — *Costanza in cimento colla crudeltà*; Venise, 1712; — *il Trionfo di Pallade in Arcadia*; Bologne, 1716.

Fantuzzi, *Scrittori Bolognesi*. — Fétis, *Biographie des Musiciens*.

**ARÉTAPHILE** (Ἀρεταφίλα), héroïne grecque de Cyrène, vivait dans la première moitié du second siècle avant l'ère chrétienne. Forcée de vivre avec Nicocrate, tyran de Cyrène et meurtrier de son époux, elle se vengea et délivra son pays en faisant tuer Nicocrate, et en donnant de même la mort au frère du tyran, aussi méchant que lui.

Plut., *De Mul. Virt.*, p. 255.

**ARÉTAS**, nom que portèrent plusieurs rois de l'Arabie Pétrée qui régnèrent de l'an 170 à l'an 40 de J.-C. Voici ceux sur lesquels l'histoire a recueilli quelques notions :

**Arétas Ier** vécut dans la seconde moitié du deuxième siècle avant J.-C., et fut contemporain de Jason, grand prêtre des Juifs. On ne sait rien de sa vie.

Machab., II, v. 8.

**Arétas II**, né en l'an 106, mort en l'an 79 avant l'ère chrétienne: Il vint au secours des habitants de Gaza lors du siége de cette ville par Alexandre Jannée, et régna sur la Cœlésyrie après avoir triomphé d'Antiochus XII. Arétas intervint ensuite en faveur d'Hyrcan dans les démêlés de ce dernier avec Aristobule, et parut même avec une armée devant Jérusalem. Mais un lieutenant de Pompée (Scaurus) fit lever le siége. Déjà Pompée lui-même avait réduit la Syrie en province romaine; et, moyennant un payement de trois cents talents, le roi de Damas (c'est le titre que prenait Arétas) avait pu garder ses États. C'est lui sans doute qui voulut faire arrêter saint Paul en l'an 33 de J.-C.

Josèphe, *Antiq.*, XIII, § 3, 15, § 2; XIV; § 4 c.; *De Bell. Jud.*, I, 6, § 2. — Dion Cassius, XXXVII, 15. — Appien, *Bellum Mithrid.* — Plutarque, *Pompee*, 39, 41. — Saint Paul, *Ep. aux Corinth.*, ch. 2.

**Arétas III**, ou **Énée**, vivait dans la seconde moitié du premier siècle. Il était contemporain d'Auguste et de Tibère, et beau-père d'Hérode-Antipas. Auguste, d'abord contraire à Arétas, le confirma ensuite dans la possession de sa souveraineté de Pétra, ville dont on a retrouvé les vestiges. Arétas fit la guerre à Hérode, pour le punir de l'abandon de sa femme légitime pour Hérodiade. Le roi des Juifs invoqua le secours des Romains; Tibère ordonna au gouverneur Vitellius de marcher contre Arétas; mais la mort de Tibère, survenue dans l'intervalle, rendit l'expédition de Vitellius purement comminatoire. A en juger par quelques médailles, Arétas eut aussi la souveraineté de Damas.

Josèphe, *Antiq.*, XVI, 9, § 4; XVIII, 5, § 1, 3. — Strabon, XVI, 781. — Saint Paul, 2 *Corinth.*, XI. — *Actes des Apôtres*, IX, 19.

***ARÉTÉ** (Ἀρήτη), de Cyrène, femme grecque adonnée à la philosophie, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Fille d'Aristippe l'Ancien (1), elle fut institutrice d'Aristippe le Jeune, que cette circonstance fit surnommer Μητροδίδακτος, *disciple de sa mère*. Elle avait d'ailleurs reçu elle-même du premier Aristippe des principes de modération et de sagesse, que l'on trouve exprimés dans une lettre que ce philosophe aurait adressée à sa fille. Toutefois, l'authenticité de cette lettre est contestée. — Arété se montra digne de son père, continua l'école cyrénaïque dont il était fondateur, et eut des disciples qui acquirent de la célébrité.

(1) Élien dit qu'elle était sœur d'Aristippe; mais ce passage est corrompu.

Brucker, *Hist. crit. phil.*, II, 2, 3. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. III. — Diogène Laerce, II, 72, 86.

**ARÉTÉE**, *Aretæus* (Ἀρεταῖος), célèbre médecin grec, natif de Cappadoce, vivait probablement vers la fin du premier et au commencement du second siècle de l'ère chrétienne (1). On ne sait rien de sa vie. Comme il parle, dans ses ouvrages, du vin de Falerne et d'autres vins italiens renommés, on a supposé qu'il avait vécu ou du moins voyagé dans des pays qui communiquaient librement avec l'Italie. Parmi les anciens, il n'est cité que par l'auteur d'un ouvrage attribué à Dioscoride, par Aétius et par Paul d'Égine. Arétée n'appartenait pas exclusivement, comme l'avaient prétendu le Clerc, Wigan et Haller, à la secte des pneumatistes : son système était une sorte d'éclectisme, qui consistait à prendre dans chaque doctrine ce qui lui paraissait le plus rationnel et le plus conforme à l'expérience. Sous ce rapport, il se rapproche beaucoup de la méthode des modernes. Son style est généralement pur, élégant et correct. Ses descriptions ne manquent pas d'une certaine vigueur et de coloris. Celle de l'éléphantiasis a servi à éclaircir et à commenter le texte de l'Écriture.

Arétée avait adopté le dialecte ionien, pour mieux imiter le langage d'Hippocrate. Il avait composé plusieurs livres sur les fièvres, sur les maladies des femmes, sur la pharmacie et sur la chirurgie, dont il ne nous reste à peu près rien. Le seul ouvrage qui nous soit parvenu est divisé en huit livres, dont les deux premiers ont pour titre : Περὶ Αἰτιῶν καὶ Σημείων ὀξέων παθῶν (*Des causes et des signes des affections aiguës*); les deux suivants sont intitulés : Περὶ Αἰτιῶν καὶ Σημείων χρονίων παθῶν (*Des causes et des signes des affections chroniques*); deux autres : Περὶ Θεραπείας ὀξέων παθῶν (*Des*

(1) Quelques critiques, comme Vossius, prétendent qu'Arétée vivait longtemps avant l'ère chrétienne, parce qu'il avait écrit en dialecte ionien; selon d'autres, au contraire, il vivait dans le quatrième ou cinquième siècle après J.-C. Ces deux opinions extrêmes sont également insoutenables : il n'y a pas qu'Homère et Hérodote qui eussent écrit en ionien : Arrien, écrivain du second siècle de notre ère, a composé ses *Indica* en dialecte ionien. Puis, Arétée fait, sous le nom de ἡ δι' ἐχιδνῶν et ἡ διὰ θηρίων, mention de la thériaque d'Andromaque, médecin de Néron. Enfin, comme il ne parle point de Galien, on peut admettre qu'il vivait peu avant le milieu du second siècle de notre ère. Mais, de son côté, Galien, qui énumère tant de médecins, ne cite pas non plus Arétée. De là des doutes sur l'époque où vivait le célèbre médecin de Cappadoce.

*traitement des affections aiguës*); et les deux derniers : Περὶ Θεραπείας χρονίων παθῶν (*Du traitement des affections chroniques*). Il y manque quelques chapitres, et le texte offre de nombreuses lacunes. Cet ouvrage d'Arétée parut d'abord dans la traduction latine de J.-P. Crassus, sous le titre : *Aretæi Libri septem nunc primum e tenebris eruti et in latinum sermonem conversi a J.-P. Crasso;* Venise, 1552, in-4°. Le texte grec fut pour la première fois publié par J. Goupyl; Paris, 1554, in-8° (très-rare), souvent réuni à l'édition de Rufus d'Éphèse, *De Appellationibus Partium corporis humani*. L'ouvrage d'Arétée a été souvent réimprimé en grec et en latin à Vienne, 1603, in-fol., par G. Henisch; à Oxford, 1723, in-fol., par J. Wigan; à Leyde, 1731, in-fol., par Boerhaave; dans Kühn, *Collection des médecins grecs*, Leipzig, 1828, in-8°. L'édition la plus récente et jusqu'à présent la meilleure est celle du professeur Ermerins, de Groningue; Utrecht, 1847, in-4°. « Ce savant, dit M. Daremberg, a collationné ou fait collationner un grand nombre de manuscrits de France et d'Italie, dans le but de donner un texte plus correct. »

Arétée est un des meilleurs esprits observateurs que l'on peut encore aujourd'hui consulter avec fruit. Il regardait la connaissance de la texture et des fonctions du corps humain comme absolument nécessaire à l'étude des maladies. Mais ses notions anatomiques et physiologiques se ressentent encore de l'état imparfait de la science à cette époque. Avec les médecins pneumatistes et les stoïciens, il plaçait dans le cœur le siége de la vie et de l'âme. La veine-porte était pour lui l'origine de toutes les veines, dont il soupçonnait les innombrables anastomoses. Le foie était destiné à élaborer le sang, et la rate à le purifier. Les maladies de l'estomac et du colon, comme organes digestifs, fixaient particulièrement son attention. Il a, dit-on, le premier, distingué les nerfs en organes du sentiment et du mouvement (1). Il a indiqué aussi l'entre-croisement des fibres nerveuses du cerveau pour expliquer comment la lésion d'un côté de la tête peut produire la paralysie du côté opposé. Il avait reconnu la structure glandulaire des reins. Enfin, on a signalé comme des modèles de style et d'observation ses descriptions de l'épilepsie, du tétanos, de la céphalalgie, de la fièvre cérébrale (καῦσος), et de l'hémoptysie.

Dans le traitement des maladies, Arétée en appelait toujours à l'expérience (ἀγαθὴ διδάσκαλος ἡ πεῖρη); il aimait à recourir aux remèdes les plus simples, et rejetait la multiplicité des drogues. Dans les maladies aiguës, il recommandait principalement la diète et le repos; ce n'est que dans les maladies chroniques qu'il employait les diurétiques, les sudorifiques, et d'autres stimulants. Il faisait aussi un fréquent usage des vomitifs, des purgatifs, des lavements, de la saignée, des sangsues et des ventouses. Il avait pratiqué l'artériotomie, et paraît avoir le premier mis en vogue l'emplâtre vésicant de cantharides. Il connaissait l'action irritante que les cantharides exercent sur la vessie, et recommandait, pour la prévenir, l'usage du lait. F. H.

Haller, *Biblioth. Anatom. Chirurgica, et Med. Pract.* — Le Clerc, *Hist. de la Médecine.* — Wigan, *Dissert.* dans son édition d'Arétée. — Sprengel, *Hist. de la Méd.* — Isensee, *Geschichte der Medecin.* — M. Daremberg, *Plan de la Collection des médecins grecs*, en tête de l'édition d'Oribase; Paris, 1851, in-8°, vol. I, p. XXVI.

*ARÉTÉE (*Daniel*), sculpteur allemand, de Corwey en Westphalie, vivait en 1455 à la cour du roi de Danemark. On lui attribue l'exécution de l'*Oldenburg'shorn*.

Weinwich, *Kunst historie von Danemark.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*ARÉTHAS ou ARÉTAS (Ἀρέθας), théologien grec, archevêque de Césarée en Cappadoce, vivait vers la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui un *Commentaire de l'Apocalypse* (Συλλογὴ ἐξηγήσεων ἐκ διαφόρων ἁγίων ἀνδρῶν εἰς τὴν Ἰωάννου τοῦ ἀγαπημένου καὶ εὐαγγελιστοῦ Ἀποκάλυψιν). C'est, comme ce titre l'indique, un ouvrage composé d'après des auteurs antérieurs. Il a été imprimé pour la première fois en 1532, à la suite des œuvres d'Œcumenus. Il y en a aussi une copie manuscrite à la Bibliothèque de Paris.

Fabricius, *Biblioth. græc.*, VIII, 696-698. — Oudin, *Commentarius de Scriptoribus ecclesiasticis*, II, 426.

*ARÉTHAS, prêtre et théologien grec de Césarée, vivait dans la première moitié du dixième siècle. Il laissa un écrit sur la *Translation* de saint Euthyme, patriarche de Constantinople. Oudin confond Arétas le prêtre avec l'évêque de Césarée.

Oudin, *Commentarius de Scrip. eccles.*

*ARÉTIN (*Ange*), jurisconsulte italien du quinzième siècle. Il était originaire d'Arezzo et d'une famille du nom de *Gambiglioni*, sous lequel on le trouve souvent désigné. Il devint docteur en droit à Bologne, assesseur à Pérouse, puis à Rome, enfin questeur à Nursia. Il fut accusé de plusieurs crimes dont il était, dit-on, innocent, mais qui lui attirèrent néanmoins un emprisonnement d'une année; peut-être même eût-il été condamné à la peine capitale, si d'éminents jurisconsultes n'eussent intercédé pour lui. A la suite de ce fâcheux épisode il se retira à Ferrare, et y enseigna le droit romain. On a de lui : *Tractatus de Maleficiis*, 1472, suivi de nombreuses éditions, dont la dernière a été publiée à Cologne en 1599; — *Commentarii in quatuor Institutionum Justiniani libros;* Spire, 1480; Milan, 1481; — *Tractatus de Testamentis*, Venise, 1486; et dans le *Tractatus tractatuum de Ziletti*, Venise, 1584, VIII, I; — *Consilia seu Responsa;* Venise, 1576; —

(1) Il est probable que *les nerfs du mouvement* étaient ici tout simplement les tendons (νεῦρα), toujours confondus chez les médecins anciens avec les nerfs proprement dits, qui étaient, chez Arétée, *les nerfs du sentiment*. Voilà notre opinion.

*Commentarii ad titulum Pandectarum de Re judicata, item interpretatio ad titulum de Appellationibus*; Venise, 1579; — une *Leçon* sur le titre des Pandectes, intitulé *De acquirenda vel amittenda hæreditate*, dans Limpius, *Repetitiones in varias juris civilis*, etc.; Venise, 1608, III, 453; d'autres ouvrages sont restés manuscrits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini*, II, 20. — Panziroli, *De claris Legum Interpretibus*, II, 102. — Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter*.

**ARÉTIN** (*Buonaguida*, ou *Bonaguida de Arretio*, jurisconsulte italien du treizième siècle. Il se fit connaître comme avocat sous le pape Innocent IV, et publia des commentaires sur le droit ecclésiastique et sur le droit romain. Il laissa : *Gemma seu Margarita*; c'est un traité sur des matières diverses, que l'on trouve dans le *Tractatus plurimorum Doctorum*, Lyon, 1519; — *De dispensationibus*, dans le *Tractatus tractatuum* de Ziletti.

Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter*, III, 880; V, 446. — Panziroli, *De claris Legum Interpret.*, III, 11. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**ARÉTIN**. *Voy.* GUY.

**ARÉTIN** (*Léonard* L'). *Voy.* BRUNI.

**ARÉTIN** (*Pierre* L'), en italien *Pietro Aretino*, fameux littérateur italien, né le 20 avril 1492 à Arezzo, d'où le nom d'*Arétin*, ville de la Toscane, mort en 1556. Il était le fils naturel d'un gentilhomme florentin, nommé *Luigi Bacci*, et d'une femme d'origine obscure, nommée *Tita*. Il passa les premières années de sa vie auprès de sa mère, et son éducation fut très-négligée. Au lieu d'étudier le grec et le latin, il forma, par la lecture des poëtes italiens, son goût pour la poésie. Fort jeune encore, il fit contre les indulgences un sonnet qui le fit chasser de sa ville natale. Il se réfugia à Pérouse, où il vécut, pendant plusieurs années, de l'état de relieur, sans renoncer à la satire. Ayant aperçu dans un édifice public le tableau représentant la Madeleine qui, aux pieds du Christ, tendait les bras dans une attitude suppliante, il alla de nuit y peindre un luth, que la sainte paraissait tenir entre les mains. A l'âge de vingt-cinq ans il se rendit à Rome, sans autre bagage que les habits qu'il avait sur le corps. Il y fut accueilli par Agustino Chisi, riche négociant, qui le fit entrer au service du pape Léon X et de son successeur Clément VII. C'est ce qui lui fit dire dans ses lettres qu'il avait perdu sept ans de sa vie avec les deux papes Médicis. Il dut quitter Rome pour avoir mis seize (et non vingt) sonnets au bas de seize figures obscènes, dessinées par Jules Romain et gravées par Marc-Antoine Raimondi de Bologne. Ces sonnets, excessivement rares, ont été imprimés sous le titre : *Sonetti lussuriosi di Pietro Aretino*, in-12; sans lieu ni date, 23 pages (1). L'Arétin se rendit à l'invitation du fameux chef des bandes noires Jean de Médicis, qui l'emmena avec lui dans le Milanais, alors occupé par François Ier, roi de France. Il s'en fit aimer par la vivacité de ses reparties, et se ménagea son retour à Rome. Mais son nouveau séjour dans cette ville fut encore de courte durée. Amoureux d'une cuisinière, il fit un sonnet contre un rival plus favorisé. Celui-ci, n'entendant pas la plaisanterie, riposta par cinq coups de poignard qui le blessèrent à la poitrine et aux mains. Guéri de ses blessures, l'Arétin demanda justice au pape. Ne pouvant l'obtenir, il quitta Rome, et revint auprès de son ancien patron Jean de Médicis, qui lui faisait, dit-on, partager sa table et son lit. Peu de temps après, il eut la douleur de voir expirer dans ses bras son généreux protecteur, qui avait été blessé mortellement dans le combat de Governolo le 30 décembre 1526. Il fit peindre le mort par Jules Romain, et conserva pour ce portrait la plus tendre affection.

En mars 1527, l'Arétin alla s'établir à Venise, où il se mit à écrire contre le pape Clément VII, alors enfermé au château Saint-Ange, après le sac de Rome. Deux ans après, il se réconcilia avec le souverain pontife par l'intermédiaire de son ami Vasone, évêque de Vicence. Charles-Quint, qu'il avait flatté, lui donna un collier d'or, et lui offrit le titre de chevalier. L'Arétin refusa ce titre, en disant qu'un *chevalier* sans fortune est, comme un mur sans croix, exposé à toutes sortes d'injures : *Un cavalier senza entrata è un muro senza croci, scompisciato da ognuno*. Se plaignant de la froideur des princes chrétiens, il annonça qu'il allait passer à Constantinople « traîner chez les infidèles sa vieillesse et sa pauvreté; » mais il fut, pour nous servir de ses termes, « lié par une nouvelle chaîne d'or » envoyée par François Ier, et il obtint, en même temps, une pension du duc de Lève.

Le séjour de Venise, qu'il appelle le Paradis terrestre, plaisait particulièrement à l'Arétin. C'est là qu'il trouvait liberté entière pour son libertinage, et qu'il pouvait donner libre cours à sa plume licencieuse, satirique et vénale. Sans compter les pensions et les présents, il se vantait lui-même de gagner mille écus par an (somme alors énorme!) avec une main de papier et une bouteille d'encre. Il s'attacha un aide aussi médisant mais plus instruit que lui, le fameux Nicolo Franco, qui savait très-bien le grec et le latin. L'Arétin ignorait complétement l'un, et n'entendait guère l'autre. Aussi les conseils de cet érudit lui étaient-ils nécessaires dans les sujets qu'il traitait avec tant d'assurance.

Sa renommée lui attira de toutes les parties de l'Italie un grand nombre de visiteurs, curieux de voir celui qui, par la terreur de ses satires, était devenu une puissance, et se disait l'ami de deux grands rivaux, les plus puissants princes du siècle. Charles-Quint ajouta (en 1536) au collier d'or qu'il avait donné à l'Arétin une

(1) Les planches paraissent avoir été détruites par un marchand de Paris qui les avait achetées pour cent écus. (Chevillier, *Origine de l'imprimerie de Paris*, p. 224.)

pension de deux cents écus sur l'État de Milan. François Ier négligea d'en faire autant. Aussitôt toutes les louanges hyperboliques cessèrent pour le roi de France, et ne s'adressèrent plus qu'à l'empereur. « Celui-ci ne distingua que l'Arétin parmi les nobles ambassadeurs que lui avait députés la république de Venise au moment de son passage pour se rendre en Allemagne. Dès que Charles l'eut aperçu, il lui fit signe d'approcher, le mit à sa droite, et l'entretint pendant tout le chemin. Arrivé à Peschiera, il passa le reste du jour avec lui dans une conversation familière. Ce fut en cette occasion que l'Arétin lui récita un panégyrique de près de trois cents vers, plein de ces exagérations qu'il n'y a de pudeur ni à prononcer ni à entendre. Le lendemain matin, l'empereur fit compter au poëte une somme considérable. Après la messe, il lui fit signe de le suivre; mais l'Arétin se cacha dans la foule et s'éloigna, par crainte que Charles ne l'emmenât en Allemagne. L'empereur chargea les ambassadeurs vénitiens de lui dire le regret qu'il avait de ne l'avoir pas vu encore une fois avant son départ, et de prier de sa part la seigneurie de Venise d'avoir les plus grands égards pour la personne de l'Arétin, comme pour l'objet de ses plus chères affections (1). »

Vrai protée littéraire, l'Arétin savait prendre toutes les formes pour augmenter sa fortune et sa renommée. En même temps qu'il écrivait à Venise des œuvres obscènes qui faisaient rire aux éclats les disciples d'Épicure et les prêtres de la Vénus impudique, il composait des livres de piété qui faisaient pleurer les dévotes. C'est avec ces livres qu'il voulait gagner le chapeau de cardinal, qu'il avait fait demander à Paul III par le duc de Parme. A l'avénement de Jules III, qui était d'Arezzo, l'Arétin adressa à son compatriote un sonnet qui l'émut si vivement, que le souverain pontife envoya à l'auteur un présent de mille couronnes d'or, avec le cordon de chevalier de Saint-Pierre. Le duc d'Urbin, nommé général en chef des troupes de l'Église, l'emmena avec lui à Rome. Jules III, le félicitant de son voyage, alla jusqu'à l'embrasser au front. Ce fut alors que l'Arétin se crut sûr de la pourpre. Mais comme il n'obtint que de belles paroles, il quitta Rome fortement irrité, et revint vivre à Venise jusqu'à sa mort. Dans cette ville il eut diverses aventures, dont voici celle qui lui causa le plus de frayeur. Nous la laissons raconter par Ginguené : « Deux grands peintres, le Titien et le Tintoret, étaient ennemis. L'Arétin, l'ami du premier, avait mal parlé du second. Le Tintoret, le rencontrant un jour près de sa maison, lui proposa de faire son portrait, et le pria d'entrer chez lui. Pierre l'Arétin s'y laissa conduire, et n'y fut pas plutôt assis, que le Tintoret tira, d'un air furieux, un long pistolet de dessous son habit. « Eh! Jacques, que « fais-tu là ? s'écria l'Arétin effrayé. — Tenez-vous « tranquille, répondit l'autre, je veux prendre « votre mesure; » et, le parcourant ainsi depuis les pieds jusqu'à la tête, il lui dit froidement : « Vous avez deux pistolets et demi de haut. » Pierre ayant eu le temps de se remettre : « Tu es « un grand fou, lui dit-il, et tu fais toujours des « tiennes; » mais il n'osa plus mal parler du Tintoret, et devint même de ses amis (1). » Dans une autre circonstance on ne s'en tint pas à une simple intimidation : il reçut de la part de l'ambassadeur anglais à Venise une volée de coups de bâton, qui le blessèrent grièvement au bras. Il avait accusé cet ambassadeur d'avoir voulu le frustrer d'une somme de cent écus que lui avait envoyée le roi d'Angleterre pour la dédicace d'un livre. Ces sortes de châtiments étaient, pour ses ennemis, une source inépuisable de sarcasmes et de bons mots.

L'Arétin demeurait à Venise chez ses sœurs, dont la conduite scandaleuse était digne de la sienne. On lui raconta un jour des faits et gestes de l'une de ses sœurs, qui lui parurent si plaisants qu'il se renversa sur sa chaise en riant aux éclats. Il tomba en arrière, frappa rudement de sa tête sur le carreau, et mourut à l'instant (2).

Telle fut la fin de l'*unico Aretino*, de celui qu'Arioste appelle *le divin* et *le fléau des princes* :

*Ecco il flagello*
*De' principi, il divin Pietro Aretino.*

« On nomme, dit Ginguené, l'Arétin *le fléau des princes*, et il l'était plus encore par l'impudence de ses flatteries et par ses bons mots. Il poussa l'orgueil jusqu'à donner son portrait en présent, comme le font les souverains; et ce qui est plus singulier, il en régala même le roi de France. On frappa pour lui et lui-même aussi se fit frapper des médailles en cuivre et en argent, qu'il donnait à ses amis, aux étrangers, aux princes. Il était grand et libéral dans sa dépense, magnifique dans ses habits, généreux et même charitable, peut-être par ostentation, peut-être aussi par habitude et par penchant (3). »

Le plus grand satirique du seizième siècle, ce n'est pas, comme on l'a dit, l'Arétin, mais Rabelais. Ce dernier le dépasse de toute la hauteur de son savoir classique, qui manquait entièrement au poëte italien.

Les principaux ouvrages de l'Arétin sont : 1° En prose : *Ragionamenti del Zoppin, fatto frate e Lodovico p.... niere, dove si contiene la vita e genealogia di tutte le cortigiane di Roma*, divisée en trois parties, dont la première a été imprimée à Venise, 1535; la deuxième à Turin, 1536; la troisième à Novarre, 1538; ouvrage licencieux, sous forme de dialogue, dédié à François Ier, roi de France, « comme l'hostie de la

(1) Mazzuchelli, *Vie de l'Arétin*. — *Lettres de l'Arétin*, t. III. — Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*, t. VI, p. 282.

(1) Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. VI, 286.
(2) Cette circonstance réfute ce conte d'après lequel l'Arétin, au moment de recevoir l'extrême-onction, aurait dit : *Guardate mi da' topi, or che son unto* (Me voilà bien huilé, préservez-moi des rats).
(3) Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. VI, p. 262.

vertu sur l'autel de la renommée; » — *i Sette Salmi della penitentia*, etc.; Venise, 1534, in-4° : paraphrase des sept Psaumes de la pénitence, traduite en français par Jean de Vauzelles, Lyon, 1540, in-8°; et par François de Rosset, Paris, 1605, in-12; — *i tre Libri della humanità di Christo;* Venise, 1535, in-4°, traduit en français par Jean de Vauzelles, Lyon, 1542; — *il Genesi*, etc. (la Genèse); Venise, 1538 et 1539, in-8°, souvent réimprimés comme les ouvrages précédents, et réunis avec ceux-ci dans une édition des Aldes; Venise, 1551, in-4° : l'édition est dédiée au pape Jules III, de la famille del Monte, et l'Arétin s'y dit *del sacro Monte humil germe... e per divina grazia huomo libero;* — la *Vie de saint Thomas d'Aquin;* Venise, 1543; — les *Vies de la sainte Vierge et de sainte Catherine;* ibid., 1540; — *la Cortigiana*, *il Marescallo*, *l'Hipocrito*, *il Filosofo*, et *la Talanta*, cinq comédies imprimées à Venise depuis 1533 jusqu'en 1553 : ce sont les meilleurs ouvrages de l'Arétin; l'Académie de la Crusca les cite comme classiques; — six livres de *Lettres familières*, imprimées depuis 1538-1557, et recueillies ensuite en 6 vol., Paris, 1609, in-8° : ces lettres sont un document curieux pour connaître l'esprit de l'époque et le caractère de l'auteur. — 2° En vers : outre les *Sonetti lussuriosi* déjà cités, des *rime*, *stanze* et *capitoli*, pièces louangeuses, satiriques et licencieuses : on les trouvera dans les recueils des poésies burlesques du Berni, du Molza et d'autres poëtes; — *Due canti di Marfisa*, épopée inachevée, dédiée au marquis del Vasto; Venise, 1537 : l'auteur, mécontent de son œuvre, exigea, dit-on, de son libraire Marcolini qu'il en brûlât trois mille stances, ce qui, à trois stances ou octaves par page, supposerait mille pages ou deux volumes; — *Lagrime d'Angelica*, Venise, 1538, ouvrage également inachevé comme son *Orlandino*, paraphrase satirique de l'*Orlando;* — l'*Orazia*, espèce de tragédie en cinq actes. Un siècle plus tard, le grand Corneille traita le même sujet, mais avec plus de talent et de succès. F. H.

Mazzuchelli, *Vita di Pietro Aretino*, dernière édition; Milan, 1830. — Fontanini, *Bibliotheca d'Eloquenza italiana*, 1753, I, 197. — Crescimbeni, *Storia della volgare Poesia*, t. II, p. 407; IV, 44. — Tiraboschi, *Storia della letteratura Italiana*, 1789-1794, VII, 157. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, VI, 128. — Gaddi, *De scriptoribus non ecclesiasticis*, 1648. — Hallam, *Introduction to the Litterature of Europe*, I, 601; II, 266, 401. — Berni, *Vita di Pietro Aretino*. — Dujardin, *Vie de Pierre Arétin*. — Dubois-Fontanelle, *Vie de Pierre Arétin et de Bernard Tassoni;* Paris, 1768, in-12.

**ARÉTIN** (*Léonard*). *Voy.* BRUNI.

**ARÉTIN** (baron D'). La famille Arétin, d'Ingolstadt en Bavière, a donné à l'Allemagne trois hommes également distingués comme fonctionnaires publics et comme écrivains.

L'aîné (*Jean-Adam-Christophe-Joseph*, baron D'), naquit le 24 août 1769, et mourut le 16 août 1822 à sa terre de Heidenbourg, en Bavière. Il étudia le droit et suivit la carrière diplomatique, dans laquelle il signala non moins ses lumières et sa modération que son dévouement aux intérêts de la Bavière, sa patrie. Sous le ministère du comte Montgelas, il devint chef de la section diplomatique; et quand, en 1817, le comte de Rechberg quitta la légation bavaroise à Francfort pour recevoir le même portefeuille, le baron d'Arétin lui succéda dans son poste auprès de la diète germanique; il y défendit avec vigueur la constitution que le roi Maximilien venait de donner à son pays. Cependant on lui reprocha d'appuyer trop souvent les vues de l'Autriche, avec laquelle son gouvernement était alors intimement lié. Ce diplomate se fit aussi connaître comme écrivain et comme amateur éclairé des beaux-arts. Il prit une part active aux travaux de la Société des amis de l'histoire nationale, fondée en 1819 à Francfort par les soins du baron de Stein, et fut un des membres du comité de direction. Ses gravures et estampes formaient une des plus riches collections de ce genre en Allemagne. (Voir le *Catalogue des estampes du cabinet d'Arétin*, par Brulliot; Munich, 1827, 3 vol. in-8°.) Arétin publia en 1791 un *Magasin des arts du dessin* (en allemand); Munich, 1791, in-8°; — *Manuel de la philosophie de la vie* (en allemand), ibid., 1793, in-8°; et un *Catalogue des estampes gravées par Chodowiecki;* ibid., 1796, in-8°.

Le second frère *Jean-George*, baron D'ARÉTIN, né le 28 avril 1771, se livra particulièrement à cette branche de l'économie politique qu'on désigne en Allemagne par le nom de *Cameralwissenschaften*, et qui embrasse les sciences agricoles, forestières et rurales en général. Il publia aussi un assez grand nombre d'écrits, fut chargé de diverses fonctions publiques, et se trouva en 1809, à Brixen, comme commissaire général, lorsque l'insurrection du Tyrol éclata. Il tomba au pouvoir des Autrichiens, qui le reléguèrent dans la Hongrie. Depuis il resta dans ses terres, se livrant à l'étude et aux soins que lui imposaient diverses exploitations. Ses écrits portent tous le cachet du patriotisme et du désir de se rendre utile à ses concitoyens.

*Christophe*, baron D'ARÉTIN, le troisième frère, né le 2 décembre 1773, étudia successivement à Heidelberg, à Gœttingue et à Paris, et se voua d'abord à l'administration. Puis il se distingua comme publiciste, comme littérateur, et comme député à la seconde chambre des états de Bavière, à laquelle il fut élu en 1819.

Ses nombreux écrits et ses recherches savantes sur les troubadours, sur Charlemagne, sur les traditions du moyen âge, et ses connaissances bibliographiques très-étendues, le firent nommer en 1806 premier conservateur de la bibliothèque de Munich, et en 1807 secrétaire de la première classe de l'Académie des sciences de cette ville, académie dont en 1804 il avait été nommé vice-président. Mais son esprit d'indépendance, son inébranlable patriotisme, et l'opposition vigou-

reuse qu'il opposa aux prétentions de Napoléon, dont l'active surveillance embrassait jusqu'aux établissements scientifiques des pays étrangers, lui suscitèrent des désagréments; il se démit de toutes ses fonctions, et se retira dans une petite ville comme conseiller puis vice-président d'un tribunal d'appel. Sa brochure intitulée *la Saxe et la Prusse*, qu'il publia en 1814, et dans laquelle il embrassa chaudement le parti de la Saxe, déplut au roi de Prusse, comme la brochure *les Projets de Napoléon et ses antagonistes en Allemagne* avait mécontenté l'empereur des Français : ces deux ouvrages firent une vive sensation. Le journal qu'il commença, en 1815, sous le titre d'*Allemania*, eut aussi le malheur de choquer la susceptibilité des grandes puissances de l'Allemagne, et le congrès de Carlsbad en arrêta la publication en 1819. Dans cette année il entra dans la Société de Francfort pour l'histoire nationale; et, ayant été élu membre de la seconde chambre des états, il publia une *Gazette des états* (*Landtagszeitung*), dans laquelle il ne prit pas toujours le parti des libéraux, mais développa néanmoins des idées lumineuses et pratiques. Ce publiciste remarquable mourut en 1824 à Munich, président du tribunal d'appel pour le cercle de Regen. Parmi ses ouvrages nous citerons, outre ceux qui sont indiqués plus haut, les suivants : *Enseignement de la mnémonique tant en théorie qu'en pratique*, 1810; — *Littérature de l'histoire de la Bavière*, 1810; — *Renseignements relatifs à l'histoire de la Bavière, et tirés de sources auparavant négligées*, 1811; — *Annales de l'administration judiciaire en Bavière*, 1813 et 1818; — *Histoire de l'article XIII de la confédération germanique*, etc. Voyez la liste complète des ouvrages d'Arétin dans Baader, *Gelehrtes Bayern*. [*Enc. des g. du m.*]

Meusel, *Das Gelehrte Teutschland*, volumes IX, XI, XIII, XVII. — Kayser, *Vollständiges Bücher-Lexicon*, vol. I et supplément. — *Biogr. des hommes vivants*. — Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1822.

**ARÉTIUS** (1) (*Benoît* ou *Benedict*), botaniste et théologien suisse, né à Berne vers 1505, mort le 22 avril 1574. Il étudia la philosophie dans sa ville natale, et fut nommé en 1548 professeur de logique à l'université de Marbourg; mais déjà l'année suivante il retourna à Berne, pour y occuper le poste de directeur du gymnase. En 1563 il y devint professeur de langues, et enseigna, par la suite, la théologie, d'après les doctrines de Calvin, qu'il avait embrassées avec ardeur. Arétius entretenait un commerce littéraire avec la plupart des savants de son temps, particulièrement avec Conrad Gessner, son compatriote, le Pline de l'Allemagne; il passait ses moments de loisir à herboriser (passe-temps délicieux) dans les montagnes de la Suisse. L'ouvrage qui l'a posé comme botaniste donna, pour la première fois, la description et la Flore de deux montagnes de l'Oberland bernois, du Niesen et du Stockhorn; cet ouvrage, adressé sous forme de lettres à Peperinus, a pour titre : *Descriptio Stockorni et Nessi montium in Bernartium Helveticorum ditione, et nascentium in eis stirpium;* publié dans Valerius Cordus, *Annotationes in Dioscoridem*, Zurich, 1561, in-fol., et dans Conrad Gessner, *Hortus Germaniæ*. L'auteur y fait connaître, avec leurs synonymes suisses, une quarantaine de plantes qui n'avaient pas encore été décrites, et parmi lesquelles on remarque la violette jaune des Alpes (*viola biflora*), l'*eryngium alpinum*, l'oreille d'ours (*primula auricula*), le *trollius europæus*, etc.

Arétius publia aussi : *Opus physicum et medicum de gradibus et compositionibus medicamentorum, opus cujusdam incerti auctoris*, Zurich, 1572, in-8°; et *Brevis cometarum explicatio, physicum ordinem et exempla historiarum præcipua complectens, cum epistola ad Dryandrum;* Berne, 1556, in-4°. Ces deux ouvrages font supposer qu'Arétius s'occupait aussi de médecine et d'astronomie.

Comme théologien et disciple fanatique de Calvin, il donna : *Valentini gentilis justo capitis* (an. 1566) *supplicio Bernæ affecti brevis historia*; *et contra ejusdem blasphemias orthodoxa defensio articuli de sancta Trinitate. Censura propositionum, quibus nituntur catabaptistæ in Polonia probare, baptismum non successisse circumcisioni;* Genève, 1567, in-4°; — *Problemata theologica, continentia præcipuos nostræ religionis locos, brevi et dilucida ratione explicatos;* Lausanne, in-fol., ouvrage divisé en trois parties, dont les deux premières parurent en 1574, et la troisième (*posthume*) en 1576; — *Lectiones VII de Cœna Domini*; Lausann., 1578, in-8°; — *E nomen theologicum, brevi et perspicua methodo conscriptum*; Lausann., 1572, in-8°; — *Commentarii in libros Novi Testamenti;* Morsée, 1580-1584, in-fol.; — *Commentarii breves in Mosis Pentateuchum;* Berne, 1602, in-8° (ouvrage posthume); — *Sermones III de Cœna Domini*, Lausann., 1578, in-8°; — *Censura conclusionum quod Baptisurus non successerit circumcisioni contra Prædobaptistas;* Genève, 1567, in-8°. Enfin, par ses commentaires sur Pindare (*commentarii absolutissimi in Pindari*), *Olympia*, *Pythia*, *Nemea*, *Isthmia*, Genève, 1587, in-4°, il s'est distingué comme philologue et helléniste.

Conrad Gessner a donné le nom d'*Aretia*, en honneur de son ami, à une très-petite plante de la famille des primevères, qu'Arétius avait décrite le premier. Haller et Linné ont conservé ce nom, et l'ont donné au genre auquel appartient cette miniature de plante (*Aretia helvetica*). F. H.

Sprengel, *Hist. Rei Herbariæ*. — Melchior Adam,

(1) Son véritable nom était *Marti;* Arétius est la traduction grecque de Ἄρης, *Mars, Martis*.

*Vitæ Theolog. German.* — Haller, *Biblioth. Botanica.* — Strider, *Gelehrtes Hessen.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*AREZZO (*Betrico*), poëte italien, né à Arezzo dans la première moitié du quatorzième siècle, bien que quelques écrivains le disent originaire de Reggio. On ne sait presque rien de sa vie. Quant à ses poésies, voici ce qui en a été imprimé : deux *ballades* avec les *Canzoni* du Dante; Venise, 1518, in-8°; — *Poésies*, à la fin de la *Bella Mano* de Juste de Conti; Vérone, 1750, in-8°. — Crescimbeni a donné un sonnet d'Arezzo d'après un manuscrit du Vatican.

Crescimbeni, *Storia della volgar. Poesia.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*AREZZO (*Claude-Marie*), surnommé *Aretius* en latin, langue dans laquelle il a souvent écrit, vivait vers la moitié du seizième siècle. Patricien de Syracuse, il devint l'historiographe de Charles-Quint. Son grand savoir, qui pouvait lui assurer une vie tranquille, ne l'empêcha pas de suivre comme soldat les armées de Charles-Quint en Italie et en Allemagne, où il s'acquit une grande réputation. Il se retira enfin dans son pays natal, où il put se livrer tout entier à sa passion pour la poésie. Là il obtint de grands honneurs, et ne parvint à un âge avancé qu'en se soustrayant par une fuite opportune à des dangers certains et à une mort misérable. Les historiens ne s'expliquent pas sur la nature de ces dangers et de cette mort. Suivant Ortolani, Aretius aurait fini ses jours en Espagne. Les travaux qu'il a laissés sont : *Marius Aretius, patricius Syracusanus*, etc.; — *Dialogus, in quo pro Cæsare jura Mediolani, Burgundiæ, ac Neapolis leguntur, clades ad Ticinum et Rex liberatus*; — *Monæci dominus quare Cæsari studet, duellum Cæsaris*; — *Siculorum Hispanorumque Tumultus, primus ejus in Hispaniam adcessus, Philippi filii natalis*; — *Dialogus ubi Hispaniæ descriptio cum recentioribus nominibus*, etc.; — *Dialogus quo Virgilii versus*, etc.; — *Acidis et Galathæ connubium*; — *Summi pontificis Liberatio*; — *Elegiæ tres de Cæsare*; — *Epigrammata nonnulla*; Augsbourg, 1530, in-8°; — *Chorographia, sive de situ Siciliæ libellus*; Palerme, 1527, in-8°; à Messine, 1542, in-4°; à Bâle, 1544, in-8°; imprimé par Francesco Bonanni, duc de Montalbano, dans le 2ᵉ vol. des *Antiche Syracuse*; Palerme, 1717; reproduit ensuite, sous une forme plus correcte et avec des annotations, par Jean-Baptiste Carusio, dans sa *Bibliothèque historique du royaume de Sicile*; Palerme, 1720, in-fol., et dans le premier volume du *Thesaurus Antiquitatum Siciliæ*, de Grævius, Leyde, 1723, in-fol. : une édition plus complète fut publiée à Bâle en 1544, in-8°, sous le titre : *Cl. Marii Aretii Libri aliquot, lectu non minus jucundi quam utiles : quorum seriem versa pagina videbis; omnia non ante visa*; — *Descriptio Hispaniæ et Siciliæ*; Lyon, 1552, in-12 : une traduction italienne de cet ouvrage parut en 1612 à Wittenberg, in-8°; — *Osservazioni della lingua siciliana e canzoni nel proprio idioma*; Messine, 1543, in-4° : ce dernier ouvrage est une tentative faite en vue de replacer le dialecte sicilien au rang qu'il avait primitivement occupé dans la poésie nationale de l'Italie.

Mongitore, *Bibliotheca sicula.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ortolani, *Biografia degli uomini illustri della Sicilia.*

*AREZZO (*François* D'), moine de l'ordre des Franciscains, né en 1553, mort en 1616. Il occupa plusieurs emplois, particulièrement celui de confesseur de Ferdinand Iᵉʳ, grand-duc de Toscane. Ses sermons lui firent une réputation d'éloquence, et il laissa quelques travaux de théologie; les suivants ont mérité les honneurs de plusieurs éditions : *Summa theologiæ speculativæ et moralis, ac commentaria scholastica in tertium et quartum sententiarum Librum Joannis Duns Scoti*; Venise, 1581, 1613, 1616, 1619; — *Criminale canonicum*; Venise, 1617; Pérouse, 1669, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Wadding, *Annales Minorum.*

AREZZO (*François* D'), ou ARÉTIN, du nom de sa patrie. *Voy.* ACCOLTI (*François*).

AREZZO (*François-Marie*). *Voy.* CASINI (*François-Marie*).

AREZZO (*Gorelli* ou *Gorello* D'). *Voy.* GORELLO DE' SINIGARDI.

AREZZO (*Guy* D'). *Voy.* GUY.

*AREZZO (*Guittone* D'), célèbre poëte italien, mort en 1294. La date de sa naissance n'est pas exactement connue. Il fut un des poëtes primitifs et fondateurs de la littérature italienne; sa patrie, la Toscane, s'en honora le plus à l'époque même où il vivait. On l'appelle ordinairement *Fra-Guittone*, parce qu'il était de l'ordre religieux et militaire des *Cavalieri gaudenti*. Cet ordre avait été institué en Languedoc vers 1208, pendant la croisade contre les Albigeois. Mais quand Fra-Guittone y fut admis, la croisade était finie et les hérétiques exterminés. Cet ordre des *Chevaliers joyeux* fut ainsi nommé, parce qu'on devait y jouir de la vie, et qu'il n'imposait aucune privation; il n'avait de sévérité que pour les preuves de noblesse. Les dames y étaient admises sous les titres de *Militisse* et de *Cavalleresse*. C'est sans doute dans ce monde à la fois religieux et profane que Fra-Guittone avait puisé ses inspirations, assaisonnées d'ascétisme et de galanterie. Il reste, en effet, de lui trente-huit sonnets où l'amour se marie à merveille avec la dévotion. La prosodie et le style en sont remarquables, et c'est le premier poëte chez qui on remarque cette régularité dans le rhythme et dans la rime. On est plus d'une fois surpris de sa ressemblance avec Pétrarque. Celui-ci avait une sympathie particulière pour le vieux poëte toscan;

il le place sur le même rang que Dante et Cino de Pistoja. Dante rend à Guittone également hommage en le mentionnant dans son chant du *Purgatoire*. — Les trente-huit sonnets, plus deux ballades et trois grandes *canzoni*, de Guittone d'Arezzo, se trouvent dans différents recueils de vieux poëtes d'Italie, tels que *Rime di diversi antichi Autori toscani*; Florence, imprimerie Giunta, 1527, in-8°; Venise, 1532, in-8°; Leo Allatius, *Antichi Poeti*, Naples, 1661, in-8°. — Un sonnet inédit (*Bacco in Toscana*) se trouve dans les notes de son compatriote Redi; deux autres ont été publiés dans *Raccolta de' Rimatori d'ogni secolo* de Gobbi. La plupart de ses poëmes se trouvent dans le premier volume de *Rime oneste de' migliori Poeti antichi e moderni*; Bergamo, 1750, in-12. On a conservé longtemps en manuscrits environ quarante lettres de Guittone d'Arezzo sur divers sujets de morale. C'est le recueil le plus ancien de lettres que l'on ait publié en langue vulgaire; elles sont accompagnées de notes du savant Bottari, qui les a fait imprimer. Parmi ces lettres il s'en trouve quelques-unes en vers libres; elles ont pour titre : *Lettere di fra Guittone d'Arezzo, con le note*; Rome, 1745, in-4°.

Crescimbeni, *Storia della volgar Poesia*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, 1787-1794. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Redi, *Annotazioni al Bacco in Toscano*. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*. — Corniani, *Secoli della Letteratura Italiana*; Milan, 1832.

***AREZZO** (*Scipion Burali* D'), cardinal et italien, né à Atri près Gaëte en 1511, mort à Naples en 1578. Il étudia le droit, reçut le grade de docteur à Bologne, et eut un si grand succès comme avocat à Naples, que Charles-Quint le nomma, en 1550, membre du conseil collatéral pour le royaume de Naples. Le dégoût du monde s'étant emparé de lui, il se retira en 1557 dans un monastère de l'ordre des Théatins, où il portait le nom de *frère Paul*. Ses talents et ses services ne furent cependant pas oubliés; car en 1562 Philippe II l'appela au siége archiépiscopal de Brindes, honneur qu'il crut devoir décliner. Plusieurs évêchés lui furent successivement offerts; il persista dans son refus. Enfin, deux ans après, délégué par la ville de Naples, il entreprit une difficile mission en Espagne : il vint protester contre une tentative de Philippe II, qui essaya pour la seconde fois d'introduire l'inquisition espagnole en Italie. Le succès qui couronna cette protestation augmenta son crédit parmi les Napolitains. Il fut immédiatement mandé à Rome, où il occupa successivement divers emplois ecclésiastiques jusqu'en 1568, époque à laquelle il fut nommé évêque de Plaisance. En 1570, il reçut le chapeau de cardinal; et, en 1576, le pape lui fit accepter l'archevêché de Naples. Il mourut peu de jours après, et fut enterré dans l'église théatine de Saint-Paul; en exécution de sa volonté, aucune inscription ne fut placée sur son tombeau. Son testament, et de plus une lettre en latin sur les motifs qui lui firent refuser le siégę de Brindes, se trouvent dans sa biographie publiée par Bagatta, un frère de son ordre; Vérone, 1698, in-4°. On a encore de lui les constitutions d'un synode tenu à Plaisance; ibid., 1570, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ughelli, *Italia sacra*, t. II et VI. — Oldoini, *Athenæum romanum*, 1676, in-4°, pages 521 et 528.

**AREZZO** (*Thomas*), cardinal italien, né à Orbitello (Toscane) le 17 décembre 1756, mort à Rome le 3 février 1832. Il était le petit-fils de Claude-Marie Arezzo, dit *Aretius*, l'historiographe de Charles-Quint. On le plaça à Rome au collége de Nazareno, qui comptait alors d'illustres professeurs. Il étudia la rhétorique sous François Tasso, la philosophie sous le célèbre Beccaria, et la théologie sous Molinelli. Il entra en 1777 au collége ecclésiastique pour étudier le droit civil et le droit canon. On le promut de bonne heure aux dignités ecclésiastiques, entre autres à la charge de chancelier. Pie VI l'envoya comme vice-légat à Bologne, et le nomma successivement gouverneur de Fermo, de Pérouse et de Macerata. En 1798, Arezzo abandonna cette place et se retira en Sicile, d'où sa famille était originaire. Deux ans après, de retour à Rome, il fut nommé archevêque *in partibus* de Séleucie en Syrie, et en 1801, ambassadeur extraordinaire à la cour de Russie, pour y coopérer à la réunion de l'Église grecque. La mort de Paul I<sup>er</sup> lui fit quitter Saint-Pétersbourg, et il revint comme légat à Dresde. Sur l'invitation de Napoléon, il se rendit en 1807 à Berlin auprès de l'empereur, qui l'envoya à Rome pour arranger les différends qui existaient entre la France et le saint-siége. N'ayant pas réussi dans cette mission, sa conduite fut taxée de perfidie, d'autant plus qu'il avait été nommé gouverneur de Rome à la place du prélat Cavalchini. Il fut arrêté dans le mois de septembre 1808, renfermé dans la forteresse de Florence, et de là relégué à Novare en Lombardie. Il obtint sa liberté, et se retira à Florence, d'où il fut exilé en Corse en 1811, et traduit devant une commission militaire. Il n'évita son arrêt de mort qu'en fuyant en Sardaigne sous le déguisement d'un marin; là, il devint l'hôte familier du roi Victor-Emmanuel, qui ne pouvait plus se passer de lui. En 1815, Pie VII le créa prêtre-cardinal de Saint-Pierre, et, le 23 septembre de la même année, il l'envoya, en qualité de légat, à Ferrare. Il venait de refuser l'évêché de Novare et l'archevêché de Palerme, que lui offrait le roi des Deux-Siciles. Après l'insurrection qui échoua en 1820 dans les États de Naples, Arezzo fit tout ce qu'il put pour être utile aux insurgés de Faënza et de Ravenne qui peuplaient les prisons; ceux-ci le bénirent pour son humanité. En 1830 il fut revêtu de la dignité de vice-chancelier de l'Église, et nommé évêque de Sabine. Il mourut au commencement de l'année suivante, et fut inhumé dans l'église de

Saint-Laurent. Les *Mémoires* d'Arezzo, qui offrent de précieux documents sur l'histoire ecclésiastique de son temps, n'ont pas été imprimés. Le cardinal Arezzo a été le fondateur de l'Académie dite *degli Ariostei*, à Ferrare, et a rétabli le collége des Jésuites fondé dans cette ville par saint Ignace.

Henrion, *Annuaire biographique*. — Arnault, *Biographie des Contemporains*.

**ARFE, ARPHE** ou **DARPHE**, nom de plusieurs artistes espagnols, particulièrement des ciseleurs les plus distingués de l'Espagne.

* *Henrique* DE ARFE, ciseleur en argent, originaire d'Allemagne, vint habiter l'Espagne au commencement du seizième siècle, et s'établit à Léon. Il fit en 1506 le tabernacle d'argent de la cathédrale de Léon; on lui en commanda un autre en 1513 pour la cathédrale de Cordoue. Il commença en 1517, pour celle de Tolède, un tabernacle pareillement d'argent, qui ne fut achevé qu'en 1524. Ce tabernacle, de forme hexagone, en style gothique, est orné de deux cent soixante petites statues, sans compter les bas-reliefs et autres ornements; il fut doré en 1599 par *Francisco Nerino*. La masse de métal d'argent et or, employé dans cet œuvre, pesait 5,292 onces. Arfe modela encore un petit tabernacle pour le monastère des bénédictins de Sahagun; les ornements en étaient aussi d'une grande richesse. Il fit en outre des crucifix, des encensoirs, et beaucoup d'autres objets employés dans le culte catholique; tout cela marqué au cachet d'un goût original, et très-recherché comme dessin et comme exécution.

* *Antonio* DE ARFE, fils du précédent, soutint la réputation de son père; seulement il délaissa l'architecture gothique, pour employer les styles grec et romain. Il fit en 1544 le tabernacle de la cathédrale de Santiago, puis un autre pour l'église paroissiale de Sainte-Marie de Medina de Rioseco.

* *Juan* DE ARFE Y VILLAFANE, fils d'Antonio et petit-fils d'Henrique, naquit à Léon en 1535, et mourut à Madrid en 1595. Après s'être initié aux secrets de l'art sous la direction de son père, il vint à l'université de Salamanque étudier l'anatomie sous Cosmo de Medina. Plus tard, il se rendit à Valladolid, alors le centre des arts en Espagne. Il commença en 1564 un tabernacle pour la cathédrale d'Avila : il était rétribué à raison de douze ducats pour chaque marc d'argent qu'il employait. Ce travail ne fut achevé qu'en 1571; c'est un des plus beaux en ce genre qu'on puisse voir dans la Péninsule. Il obtint ensuite au concours l'exécution d'un tabernacle d'argent pour la cathédrale de Séville : cet ouvrage ne fut terminé qu'en 1587; il est conçu dans des proportions on ne peut plus larges, et d'un fini sans exemple. Arfe en a publié lui-même la description, qu'il a dédiée au chapitre de la cathédrale; elle se trouve tout entière dans le *Dictionnaire des Artistes espagnols* de Cean Bermudez. Les autres œuvres d'art de Juan de Arfe sont un tabernacle pour la cathédrale de Burgos (1588) et un autre pour la cathédrale d'Osmas, exécuté avec le concours de son gendre Lesmes Fernandez del Moral : quoique plus petit, ce travail est incomparablement supérieur aux précédents comme style et comme fini. Enfin, encore un tabernacle pour l'église Saint-Martin de Madrid. Nommé essayeur de la monnaie de Ségovie par Philippe II, Arfe continua de faire d'autres travaux pour le nouveau monastère de l'Escurial; et, après la mort de Philippe II, il fut souvent occupé par Philippe III, son successeur. — Arfe fut à la fois écrivain et graveur. Il grava sur plomb le portrait d'Alonso de Ercilla, dans la première édition de son *Araucana;* et les planches de son *Caballero determinado* ont été reproduites d'après le poëme français de M. Olivier, traduit en espagnol par Hernando de Acuña, et imprimé à Salamanque en 1573. — Les écrits de Juan de Arfe ont trait à la théorie et à la pratique de la profession qu'il exerçait à l'hôtel des monnaies de Ségovie. En voici les titres : *Quilatador de oro, plata y Piedras;* Valladolid, 1572; — *Varia commensuracion para la Escultura y Arquitectura;* Séville, 1585. — Il a existé, vers la fin du seizième siècle, un autre ANTONIO DE ARFE, qui fut graveur et probablement de la même famille. Selon Cean Bermudez, il était fils du précédent.

*Joseph* DE ARFE, sculpteur, né à Séville en 1603, mort dans cette ville en 1666. Il est présumable qu'il était de la même famille que les précédents; mais les indications manquent à cet égard. Il alla étudier à Rome pour se former le goût. De retour dans sa patrie, il exécuta les admirables statues d'argent qui soutiennent le tabernacle de la cathédrale de Séville. On remarqua surtout de lui les statues en marbre, de vingt pieds de hauteur, des évangélistes dans la chapelle de la Communion de la même église.

Les guerres qui ont ensanglanté l'Espagne depuis tant d'années ont amené la destruction d'un grand nombre d'églises; les œuvres des Arfe ont subi le même sort.

Ponz, *Viage de España*, etc. — Cean Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

* **ARFIAN** (*Antonio* DE), peintre espagnol, vivait à Séville vers 1551. Il imagina de peindre à la détrempe de grandes toiles pour la décoration des maisons, dont il se fit une grande exportation pour l'Amérique. Cette manière lui donna une grande habitude de main, et il la conseillait aux commençants avant d'entreprendre la peinture à l'huile. Il entra ensuite dans l'atelier de Luis de Vargas. Un tableau d'autel qu'il peignit avec Antonio Ruiz pour le vieux sanctuaire de la cathédrale de Séville, lui acquit une réputation de dessinateur et de coloriste. Il fut le premier qui, à Séville, sût distribuer la perspective de ses figures et de ses horizons de telle façon, que quelques-unes de ses compositions ressemblent à des

bas-reliefs et à des rondes-bosses. En réalité, il est le meilleur peintre de fresques dans le style d'Alexandre et de Julio, même après le retour de Vargas, son maître. Alonso Arfian, son fils, fut aussi un peintre distingué.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

**ARFVIDSON.** *Voy.* ARWVIDSON.

**ARGAIZ** (*Grégoire* DE), bénédictin espagnol du dix-septième siècle. Il écrivit dans un monastère de la Vieille-Castille une histoire de l'Église espagnole, intitulée *Poblacion ecclesiastica de España, y Noticia de sus primeras honras hallada en los escritos de S. Gregorio, obispo de Granada, y en chronicon de Hauberto, monge de S.-Benito.* Le premier volume de ce travail fut publié à Madrid en 1667, le second en 1668, et deux autres en 1669, in-folio. Cet ouvrage était dédié *A la suprême et souveraine majesté de Dieu*; mais Argaiz n'en fut pas moins convaincu d'avoir forgé les prétendus documents desquels il disait avoir tiré son histoire. C'est là une de ces pieuses fraudes qu'autrefois les ecclésiastiques regardaient comme parfaitement justifiables. Argaiz publia en 1675 une défense de son travail, intitulée *Instruccion historica apologetica para religiosos, ecclesiasticos, y seglares*; Madrid, in-folio. Ses autres ouvrages sont: *Corona real de España, fundada en el credito de los muertos, y vida de S. Hieroteo, obispo de Athenas y Segovia*, in-fol.; Madrid, 1668: Argaiz s'efforce d'y prouver que le précepteur de Denys l'Aréopagite et que Denys lui-même étaient Espagnols; — *Soledad laureada por S. Benito y sus hijos en las Jglesias de España*, 2 vol. in-fol.; Madrid, 1675; — *Vidas de S. Benito y S. Isidro de Madrid*, in-fol.; Madrid, 1671; — *la Perla de Cataluña, historia de N. Señora de Monserrate*; in-fol., Madrid, 1677. On mentionne encore un autre ouvrage d'Argaiz, qui n'a pas été publié; il était intitulé *Theatro monastico y obispos de España*, et devait avoir huit volumes.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

***ARGALL** (*Richard*), poëte anglais qui vivait sous le règne de Jacques Ier. On manque de détails sur sa vie. Il a composé les poëmes suivants: *The song of songs, which was Salomon's, metaphrased in English heroicks, by way of dialogue*, in-4°; Londres, 1621; — *The Bride's ornaments, poetical essays upon a divin subject*, 2 vol. in-4°; Londres, 1621; — *Funeral Elegy, consecrated to the memory of his ever honored lord John King, late bishop of London*, etc., 1621 (cet évêque était son protecteur). Argall a aussi écrit en prose un livre de *Meditations of Knowledge, zeal, temperance, bounty, and joy*, et *Meditations of prudence, obedience, meekness, God's work, and prayer.* — Argall avait l'intention de réunir ces ouvrages à ses poésies, mais la mort de son protecteur l'évêque de Londres fit échouer ce projet.

Wood, *Athenæ Oxonienses*.

***ARGALL** (*John*), théologien anglais, né à Londres vers 1540, mort à Halesworth le 8 octobre 1606. Il prit le grade de maître ès arts en 1565, et obtint la cure d'Halesworth dans le comté de Suffolk. Sa passion pour l'étude était telle, qu'il s'était complétement détaché des choses de ce monde; il vécut et mourut en philosophe. Argall a écrit deux traités: *De vera pœnitentia*, 8 vol.; Londres, 1604; — *Introductio ad artem dialecticam*; Londres, 1605. Wood trouve ce dernier travail facétieux et plaisant.

Wood, *Athenæ Oxonienses*.

**ARGAND** (*Aimé*), physicien et chimiste, né à Genève vers le milieu du dix-huitième siècle, mort dans sa patrie le 24 octobre 1803. Il fut l'inventeur des lampes à courant d'air et cheminée de verre, auxquelles *Quinquet* a donné son nom. C'est ainsi que l'Amérique ne porte pas le nom de celui qui la découvrit. Dans les lampes ordinaires jusqu'alors employées, les mèches compactes à fibres parallèlement perpendiculaires ne laissaient monter, avec l'huile dans laquelle elles plongeaient et qui s'élevait par l'effet de la capillarité, qu'une partie d'air beaucoup trop petite pour brûler exactement toutes les fibres de la mèche: la flamme donnait donc de plus, en charbon et en fumée, ce qu'elle donnait de moins en lumière. Argand imagina de substituer aux mèches pleines des mèches tissues au métier, en forme de cylindre creux; elles sont retenues entre un premier tube auquel elles servent comme de fourreau, et un second tube qui les enveloppe elles-mêmes, de manière qu'il y ait entre la mèche et chaque tube trois millimètres d'intervalle. Il s'établit ainsi un courant continu, une sorte de tirage; l'air frappe non-seulement la partie externe de la mèche cylindrique, mais encore il s'élève dans l'intérieur pour alimenter la flamme; et, bien que la combustion de l'huile se fasse plus rapidement, l'on ne brûle qu'une même quantité d'huile pour obtenir une plus belle lumière, parce qu'il ne s'en vaporise qu'une très-petite portion, et l'on n'a ni odeur ni fumée. Argand fit sa première lampe vers 1782, en Angleterre. Ambroise-Bonaventure Lange, à Paris, la perfectionna peu de temps après: pour rendre la lumière plus vive, il rétrécit la cheminée près de la flamme. Le 7 septembre 1782, Lemonnier et Brisson en firent un rapport à l'Académie des sciences, et déclarèrent « qu'une seule de ces lampes éclairait autant que vingt bougies qui seraient réunies. » Après quelques contestations sur la priorité de l'invention, Lange et Argand s'associèrent et obtinrent, le 5 janvier 1787, des lettres patentes portant *permission exclusive de fabriquer et vendre dans tout le royaume des lampes de leur invention pendant quinze ans*. On lit, dans le considérant de ces lettres patentes, « qu'ils sont inventeurs « d'une lampe appelée à *courant d'air et che-* « *minée de verre*, qui réunit le double avantage « qu'il ne s'y forme aucune espèce de fumée, et « que la matière qui devrait la produire est con-

« vertie en lumière, laquelle par cette raison se « trouve considérablement augmentée; que les « premiers essais de cette lampe avaient été com« muniqués le 15 août 1783, par le sieur Aimé « Argand, au feu sieur Macquer. Cet académicien « en rendit les témoignages les plus favorables, « ainsi qu'il est résulté du rapport qui en fut fait « le 16 du même mois; que postérieurement le « sieur Argand, étant en Angleterre, a complété « cette lampe, en ajoutant au courant d'air in« troduit dans l'intérieur de la mèche une che« minée de verre qui, environnant ladite mèche « à une distance convenable, s'échauffant et con« centrant la chaleur, augmente le courant d'air « intérieur, et en occasionne un à l'extérieur de « la mèche, ce qui achève de détruire la fumée « en la convertissant en flamme. » Ce sont ces lettres patentes, enregistrées au parlement, qui depuis ont reçu le nom de *brevets d'invention*. Ces nouvelles lampes devinrent bientôt tellement à la mode en France et en Angleterre, que les cristalliers de Londres en 1786, et les ferblantiers de Paris en 1789, firent tous leurs efforts pour faire annuler le privilége. Ils publièrent des mémoires injurieux où ils niaient les droits des détenteurs du brevet, parce que Argand et Lange se sont longtemps disputé le mérite de l'invention; et « il résulte, ajoutaient-ils, de cette querelle « qu'ils ne sont point inventeurs. » A cet argument, Argand répliquait ainsi : « Peut-on ré« pondre sérieusement à un pareil raisonnement? « On ne l'a pas imaginé lorsque Newton et Leib« niz se disputaient l'invention du *calcul dif« férentiel*. » Sur ces entrefaites, la révolution éclata, et tous les priviléges furent abolis. Argand perdit tout à la fois les bénéfices et la gloire de sa découverte. Quinquet modifia la forme des lampes d'Argand, et leur donna son nom. Argand, abreuvé de chagrins, devint mélancolique; il se livra à l'alchimie et aux sciences occultes, et mourut dans un état voisin de la misère.

*Penny Magazine*, III, 120.

***ARGANTHONIUS**, roi de Tartesse en Espagne au sixième siècle avant J.-C., accueillit généreusement les Phocéens qui y abordèrent.

Hérod., I, 163. — Strab., III, p. 151. — Lucien, *Macrob.*, 10. — Cicero, *de Senect.*, 19. — Plin., *Hist. nat.*, VII, 48. — Val. Max., VIII, 13.

***ARGÉE** (Ἀργαῖος), roi de Macédoine, fils de Perdiccas I$^{er}$, auquel il succéda. Il régna environ trente-cinq ans, selon Dexippe (*ap. Syncell.*).

Un autre ARGÉE, prétendant au trône de Macédoine, secondé des Illyriens, en chassa Amyntas II, l'an 393 avant J.-C. Deux ans après, les Thessaliens y rétablirent Amyntas; plus tard, Argée tenta de s'emparer d'Ægé, d'où il fut repoussé. Dans sa retraite sur Méthone, il fut défait et tué par Philippe, qui avait succédé à la régence du royaume.

Diodore de Sicile, XIV, 92; XVI, 2, 3. — Démosthène contre Aristocrate. — Herodote, VIII, 139. — Justin, VII, 2. — Clinton, *Fasti Hellenici*.

**ARGELLATI** (*François*), ingénieur et philosophe italien, né à Bologne le 8 mai 1712, mort en 1754. Il étudia successivement la philosophie, le droit, les mathématiques et le génie militaire, après avoir été reçu docteur en droit à Padoue en 1736. Il fut nommé ingénieur de l'empereur en 1740. Ces importantes fonctions ne l'empêchèrent point de se livrer, comme faisait son père, avec lequel il passa une partie de sa vie, à l'étude des belles-lettres. Il laissa : *Prattica del foro Veneto;* Venise, 1737; — *De la situation du Paradis terrestre*, 1737; — *Saggio d'una nuova filosofia;* Venise, 1740; — *Storia della nascità delle scienze e belle lettere;* Florence, 1743 : le premier volume a seul été publié; — *De præcl. jurisconsultis Bononiensibus Oratio*, 1749; — *il Decamerone*, Bologne, 1751, à l'imitation de Boccace, également divisé en dix journées, et conçu dans le même genre; — *Novissima sistema di filosofia;* Modène, 1753.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**ARGELLATI** (*Philippe*), célèbre bibliographe italien, né à Bologne en 1685, mort à Milan le 25 janvier 1755. Il eut pour maître Bonaventure Rossi, et étudia chez les jésuites. On connaît beaucoup moins sa vie que l'histoire de ses travaux littéraires. Argellati eut d'abord le projet de publier une édition complète des œuvres d'Aldrovande; mais la mort de ses collaborateurs l'obligea de l'abandonner. Son premier ouvrage parut en 1715, sous le titre : *Raccolta delle Rime del sig. Carl.-Antonio Bedori*, dédié au comte Angiolo Sacco, auteur de la Vie de Bedori. Il prit ensuite une part active à la publication de la grande collection de Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*. Sachant les difficultés qu'éprouvait Muratori pour faire imprimer cette collection, il vint à Milan en informer le comte Charles Archinto, son protecteur. Celui-ci, pour réaliser l'entreprise, fonda la société Palatine, composée de riches gentilshommes milanais, dont chacun devait souscrire pour une somme considérable. Grâce à cette combinaison ingénieuse, Argellati parvint bientôt à fonder une vaste imprimerie d'où sortirent d'abord les *Rerum Italicarum Scriptores*, vingt-cinq volumes in-folio. Le premier volume, publié en 1723, fut dédié à l'empereur Charles VI, qui accorda à Argellati une pension de trois cents ducats, avec le titre honorifique de secrétaire impérial.

Argellati fit ensuite imprimer successivement à Milan, *in ædibus Palatinis*, c'est-à-dire dans l'établissement typographique de la société Palatine, une nouvelle édition des œuvres de Sigonius, 6 vol. in-fol., 1732-1738; Mezzabarba, *Medaglie Imperatorie*, 1730, in-fol.; P. Grazioli, *De antiquis Mediolani Ædificiis*, 1736, in-fol.; Muratori, *Thesaurus novus veterum Inscriptionum*, 1739, in-fol., ainsi que beaucoup d'autres recueils.

A ces réimpressions il faut joindre les propres

ouvrages d'Argellati, qui ont pour titre : *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium, seu acta et elogia virorum omnigena eruditione illustrium, etc.; præmittitur J.-A. Saxii Historia typographica Mediolanensis*; Milan, 1745, 2 vol. in-fol. Le *Giornale de' Letterati* désigna G.-A. Irico comme le véritable auteur de cet important ouvrage, et accusa Argellati de plagiat; — *De monetis Italiæ variorum illustrium virorum Dissertationes P. Argellati collegit, recensuit, auxit, nec non indicibus exornavit*; Milan, 1750-1759, 6 vol. in-4°, — Les vies de tous les poëtes dont les noms sont insérés dans le *Corpus omnium veterum Poetarum latinorum, cum versione italica*; Milan, 1731-1765, 36 vol. in-4°; — *Biblioteca degli Volgarizzatori, osia notizia dell' opere volgarizzate d' autori che scrissero in lingua morte prima del secolo XV; Opera postuma, colle addizioni e correzioni di Angelo-Teodoro Villa*; Milan, 1767, 5 vol. in-4°. Argellati était un érudit laborieux, patient, et membre de toutes les académies savantes de l'Italie. H.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Lombardi, *Storia della Letteratura Italiana nel secolo XVIII*, t. III, 107-108. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani*, etc., VII, 387.

* **ARGELLI** (*César*), canoniste, archevêque d'Avignon, né à Bologne en 1577, mort en 1648. Il s'appelle aussi *Argeli Paltroni*, nom de sa mère. Il étudia la jurisprudence, fut reçu docteur en droit, devint juge au tribunal d'appel à Rome, et archevêque d'Avignon l'année avant sa mort. On a de lui : *De legitimo contradictore ad L. final. C. de Ediet. div. Adrian. tollend.*; Venise, 1611, in-fol., souvent réimprimé; — *De acquirenda possessione*, etc.; Venise, 1655, in-fol.

Alidosi, *Dottori Bolognesi di legge canonica e civile*, 64. — Orlandi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**ARGENS** (*Jean-Baptiste de Boyer*, marquis D'), littérateur français, né le 24 juin 1704 à Aix en Provence, mort le 11 juin 1771, fils d'un procureur général au parlement d'Aix. Il suivit d'abord la carrière des armes, et accompagna ensuite l'ambassadeur français à Constantinople. A son retour de Turquie, il fut obligé, pour obéir à son père, de suivre le barreau : l'affaire de la Cadière l'en dégoûta; il rentra dans le service militaire en 1733, et se trouva au siége de Kehl, où il fut blessé légèrement. Après le siége de Philisbourg, il fit une chute de cheval qui le mit hors d'état de continuer le service. Il passa en Hollande, et trouva une ressource dans sa plume en publiant ses *Lettres juives, chinoises* et *cabalistiques*. Ces lectures charmèrent Fréderic II, alors prince héréditaire, au point qu'il voulut en voir l'auteur et l'avoir auprès de lui. D'Argens répondit qu'ayant cinq pieds sept pouces, il se croyait en danger auprès du roi (Frédéric-Guillaume Ier, père de Frédéric II). Mais après la mort de ce roi, d'Argens parut à Potsdam, reçut les clefs de chambellan avec la charge de directeur des beaux-arts à l'Académie, et dès ce moment il ne quitta plus le roi, qui lui témoigna une préférence marquée. On peut lire à ce sujet, dans les œuvres posthumes de Frédéric II, les *Épîtres du roi au marquis d'Argens, et du marquis au roi*. A l'âge de soixante ans, il se prit d'une violente passion pour l'actrice Cochois, et l'épousa à l'insu du roi, ce que celui-ci ne lui pardonna jamais. A son retour d'un voyage en France, d'Argens eut beaucoup à souffrir de l'humeur satirique de Frédéric. Après avoir passé environ vingt-cinq ans à Berlin, il revint à Aix, où il vécut en philosophe. La mort le surprit au château de la baronne de la Garde, sa sœur, près de Toulon. D'Argens avait, comme il le disait lui-même, des dogmes qui dépendaient des saisons; aussi faisait-il courir sa plume, dans les pays étrangers, avec une liberté qui tenait de la licence. Son modèle est Bayle; mais il n'en eut pas le génie. Il avait une ardeur de savoir qui s'étendait à tout. Il possédait plusieurs langues, s'occupait de chimie et d'anatomie, et peignait assez bien. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres juives*, 8 vol. in-12, la Haye, 1754; *Lettres chinoises*, 5 vol. in-12, la Haye, 1755, et *Lettres cabalistiques*; 7 volumes in-12, la Haye, 1769, qu'on a réunies avec la *Philosophie du bon sens* (3 vol. in-12, 1768), sous le titre d'*Œuvres du marquis d'Argens*, 1768, 24 vol. petit in-12 : on trouve séparément les différentes parties de cette collection; la religion et ses ministres y sont peu respectés, le style est diffus et manque de vigueur; — *Mémoires du marquis d'Argens*; nouvelle édition, augmentée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Peuchet, 1807, in-8°; — les traductions du grec en français d'*Ocellus Lucanus*, Berlin, 1762, vol. in-12, et de *Timée de Locres*, Berlin, 1765, petit in-8°; réimprimé à Paris, 1792 et 1794, in-8°. D'Argens a aussi traduit en français le *Discours de l'empereur Julien sur le christianisme*, réimprimé à Genève, 1768, in-8°, avec des notes; — *Mémoires secrets de la république des lettres*, 4 vol. petit in-12; la Haye, et réimprimé à Amsterdam, 1744, en 7 volumes : l'ouvrage ne dut en partie son succès éphémère qu'au titre de *Mémoires secrets*, qui piqua la curiosité; — *Réflexions critiques sur les différentes écoles de peinture*; Paris, 1750, in-12.

Chaudon et Delandine, *Diction. historique*. — Quérard, *la France littéraire*. — Campbell, *Frédérick the Great*, etc., II, 281; Londres, 1842, in-8°, 2e édit. — Thiébault, *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, V, 281.

**ARGENS** (*Luc de Boyer*, chevalier D'), frère du précédent, chevalier de l'ordre de Malte, mort le 30 mai 1772, publia, en 1739, des *Réflexions sur l'état et le devoir des chevaliers de Malte*.

**ARGENSOLA**, nom de deux écrivains espagnols, deux frères que leurs compatriotes ont trouvés dignes d'être comparés à *Horace*.

**Argensola** (*Lupercio-Léonardo* d'), poëte et historien espagnol, naquit à Barbastro l'an 1565, et mourut à Naples en 1613. Il étudia à Huesca et à Saragosse. L'impératrice Marie d'Autriche, retirée dans un couvent de sœurs déchaussées de Madrid, se l'attacha en qualité de secrétaire. Il fut choisi pour remplir la place de premier historiographe de l'Aragon, et les députés de Saragosse lui conférèrent en outre l'emploi d'historiographe particulier du même royaume d'Aragon. Il devait continuer les annales de Gerony Turita et l'histoire de Charles-Quint. Lupercio-Léonardo se disposait à ce travail lorsque le comte de Lémos, un de ses protecteurs, nommé à la vice-royauté de Naples, lui offrit l'emploi de secrétaire d'État dans cette vice-royauté; il se rendit en 1611 à Naples avec sa famille et son frère Barthélemy, dont les talents l'aidèrent à supporter le poids des affaires. Il y fonda, un an avant sa mort, l'*Académie des oisifs*, pour la propagation des lettres. On a de lui trois tragédies : *Isabelle*, *Phébé*, et *Alexandre*, et quelques autres poésies imprimées, avec celles de son frère, dans *Rimas de Lupercio i del doctor Bartholome Leonardo de Argensola;* Saragosse, 1634, in-4°.

Pellicer, *Ensayo de una Biblioteca de traductores españoles*. — N. Antonio, *Bibliotheca hispaña nova*, II, 78. — Sedano, *Parnaso español*, VI, 23. — Uztarroz et Dormer, *Progressos de la historia en el reyno de Aragon*, 188-192. — *Poesias de Fernando de Herrera*, etc.; Madrid, 1822.

**Argensola** (*Barthélemi-Léonardo*, surnommé *le Docteur* d'), poëte et historien, frère du précédent, naquit en 1566, et mourut à Saragosse le 26 février 1631. Il étudia comme son frère à l'université d'Huesca, où il eut pour maître le célèbre André Schott. Ses études achevées, il fut ordonné prêtre, et en 1588 nommé curé de Villa-Hermosa; en 1598, l'impératrice Marie d'Autriche, retirée dans un couvent, l'appela à Madrid et le nomma son aumônier. Après la mort de cette princesse, arrivée en 1603, Argensola se rendit à Valladolid, où résidait alors la cour de Philippe III : c'est là qu'il eut occasion de connaître le comte de Lémos, qui, en le rappelant à Madrid en 1609, le chargea d'écrire l'*Histoire de la conquête des Moluques*. Le séjour de la cour ne convenant pas au caractère paisible d'Argensola, il se retira à Saragosse auprès de son frère Lupercio, qu'il accompagna ensuite à Naples. En 1615 il se rendit à Rome, et, à la recommandation de l'ambassadeur d'Espagne, il fut nommé chanoine de l'église métropolitaine de Saragosse. A son retour à Naples, les députés d'Aragon lui conférèrent la charge d'historiographe de ce royaume, vacante par la mort de son frère. Argensola retourna en Espagne en 1618; il s'établit à Saragosse, pour se livrer aux deux emplois dont il était revêtu. Ses travaux littéraires, la goutte, et des chagrins domestiques, avaient altéré la santé d'Argensola, qui mourut à l'âge de soixante-cinq ans. Voici les titres de ses ouvrages : *Conquista de las islas Molucas*, Madrid, 1609, in-fol.; ouvrage assez rare, traduit en français, Amsterdam, 1706-1707, 2 vol. in-12; — *Primera parte de los anales de Aragon*, etc.; Saragosse, 1630, in-fol. : cet ouvrage fait suite aux *Annales de la couronne d'Aragon*, par Gerony Zurita, 1610, 7 vol. in-fol., et à l'histoire du même royaume, par Vincent Blaséo de Lanuza, 1622, 2 vol. in-fol.; — *Relation du tournoi célébré à Saragosse pour l'arrivée de la reine de Hongrie et de Bohême, infante d'Espagne;* Saragosse, 1630, in-4°; — *Règle de perfection*, écrite en anglais, et traduite du latin en espagnol; Saragosse, 1628, in-8°. ♦

Antonio, *Biblioth.* — Pellicer, *Ensayo de una Bibliotheca de traductores españoles*, p. 288. — Sedano, *Parnaso español*, V, p. 3. — Uztarroz et Dormer, *Progressos de la Historia en el reyno de Aragon*, p. 288.

**Argenson** (*Voyer* d'), famille originaire de Touraine, où elle a possédé, de temps immémorial, la terre de Paulmy. L'historien Belleforest, qui vivait sous Henri III, donne, comme témoin oculaire, des détails très-étendus sur le château de Paulmy et sur ses possesseurs (*Cosmographie*, édition de 1585). Le nom d'*Argenson*, sous lequel plusieurs membres de cette famille se sont illustrés, est celui d'une autre propriété située en Touraine, arrondissement de Chinon.

En 1596, *René de Voyer*, comte d'Argenson, fut le premier de cette famille qui abandonna la carrière militaire pour la magistrature. Il fut chargé, par les cardinaux de Richelieu et Mazarin, de diverses négociations importantes et secrètes, telles que la réunion de la Catalogne à la France en 1641. Il mourut ambassadeur à Venise dix ans après. On a de lui un traité *De la Sagesse chrétienne*, qu'il a composé en 1640, étant prisonnier des Espagnols au château de Milan, et qui fut traduit en plusieurs langues, notamment en italien, 1665, in-8°. Son fils lui succéda comme ambassadeur à Venise, n'ayant encore que vingt-sept ans. La république lui accorda l'autorisation de joindre à ses armes le lion de Saint-Marc. Elle fut marraine de son fils aîné, auquel fut donné le nom de *Marc*. De retour en France, il cultiva les lettres, fut ami de Balzac, ainsi que le prouve la correspondance de celui-ci, et mourut dans ses terres de Touraine en 1700, âgé de soixante-dix-sept ans.

*Marc-René* d'Argenson, filleul de la république de Venise, né en 1652, fut d'abord lieutenant général au bailliage d'Angoulême, charge subalterne dans laquelle ses talents furent appréciés par de Caumartin, qui parcourait les provinces en qualité de commissaire aux grands jours. Celui-ci engagea d'Argenson à se rendre à Paris, et peu de temps après lui donna sa fille en mariage. Marc-René ne tarda pas à être appelé à la lieutenance générale de police de la capitale, charge d'institution nouvelle, dans laquelle il se fit remarquer par son activité, sa pénétration et

sa vigilance. Paris lui dut un ordre et une sécurité dont on n'avait auparavant nulle idée. Plutôt redoutable par son extérieur sévère et par la persuasion où l'on était qu'aucun secret ne pouvait lui échapper, que persécuteur par caractère, il savait allier l'indulgence pour les fautes légères à la rigidité de ses devoirs. Le duc d'Orléans lui eut, en plusieurs circonstances, des obligations particulières. Après la mort de Louis XIV, Marc-René fut investi de toute la confiance du régent. Lors de l'établissement des conseils, en septembre 1715, il fit partie de celui du dedans du royaume. En 1718 il devint président du conseil des finances et garde des sceaux. Il parut en cette qualité au fameux lit de justice des Tuileries, du 26 août 1718, où furent abolies les prérogatives des princes légitimés, et où la surintendance de l'éducation du jeune roi fut enlevée au duc du Maine. Cependant les démêlés que d'Argenson eut avec Law, et l'inutilité de ses efforts pour prévenir, quand il en était temps encore, la chute du système, l'engagèrent à donner volontairement sa démission de la présidence des finances, le 5 janvier 1720. Le 7 juin suivant, il remit les sceaux au régent; mais il ne perdit rien dans l'esprit de ce prince, qui ne prenait aucune détermination importante sans l'avoir consulté. D'Argenson mourut l'année même qui suivit sa démission, en 1721. Il était depuis 1716 membre de l'Académie des sciences, et de l'Académie française depuis 1718. Son éloge, par Fontenelle, est cité comme un modèle de ce genre de composition.

*René-Louis*, marquis D'ARGENSON, fils aîné du garde des sceaux, naquit en 1696. Il fut intendant du Hainaut depuis 1720 jusqu'en 1724. De retour de cette intendance, il n'occupa longtemps d'autres fonctions que celle de conseiller d'État. Naturellement sérieux et réfléchi, voué par goût à la lecture et à l'étude, il rassemblait les matériaux des ouvrages qui nous restent de lui et de beaucoup d'autres, qu'il n'acheva pas ou qui n'ont pas été publiés. C'est ainsi qu'il se préparait au ministère auquel il fut appelé le 28 novembre 1744, ministère qu'il n'occupa que trois années. Secrétaire d'État aux affaires étrangères, il s'efforça de faire estimer et respecter la France au dehors, surtout de procurer la paix au milieu de la conflagration générale qui régnait en Europe. D'accord avec les Hollandais, il parvint à réunir le congrès de Bréda, qui, sans avoir de résultat immédiat, fut cependant le prélude de celui d'Aix-la-Chapelle, où plus tard fut signée la paix générale. Mais il n'était pas réservé au marquis d'Argenson d'y concourir directement. Lui-même avait entamé à Turin une autre négociation avec la cour de Sardaigne, ayant pour objet l'expulsion des Autrichiens au delà des Alpes, et la formation d'une ligue ou association italienne sur le modèle de la confédération germanique. Ce projet, que le sort des armes fit avorter, déplut à la cour de Madrid, qui rêvait déjà les plans les plus gigantesques en faveur de don Philippe, gendre de Louis XV, tels que le rétablissement du royaume de Lombardie, etc. M. d'Argenson, mal vu de cette cour, près de laquelle Louis XV jugea convenable d'envoyer en députation extraordinaire le maréchal de Noailles, se vit forcé de donner sa démission le 10 janvier 1747. Sans autres regrets que celui de n'avoir pas accompli tout le bien qu'il avait conçu, le marquis d'Argenson reprit ses occupations favorites, s'entourant de gens de lettres et de la plupart des philosophes du dernier siècle. Ses idées en politique, plus conformes à celles de nos jours que l'époque où il vécut ne devrait le faire présumer, faisait dire à Voltaire qu'il eût été digne d'être secrétaire d'État dans la république de Platon. Une certaine affectation de bonhomie et de trivialité, jointe à un maintien embarrassé à la cour, l'y avaient fait surnommer *d'Argenson la Bête*. Le plus remarquable de ses écrits, dont l'idée première remonte à son intendance du Hainaut, et qu'il composa plus de dix années avant son ministère, est celui qui est intitulé *Considérations sur le gouvernement de la France*, mais dont le véritable titre devait être : *Jusqu'où la démocratie peut-elle être admise dans un État monarchique?* Cet ouvrage, que Rousseau cite avec éloge dans son *Contrat social*, peut être considéré comme le prélude des écrits des économistes, et de tout ce que la fin du dernier siècle vit éclore de relatif aux municipalités et aux assemblées provinciales. Il parut pour la première fois en Hollande en 1764, fut réimprimé en France par les soins de M. de Paulmy, son fils, en 1784 et 1787, 1 vol. in-8°. Les *Essais* (dans le goût de ceux de Montaigne), *ou Loisirs d'un ministre d'État*, forment un recueil de caractères et d'anecdotes puisés dans les souvenirs de M. d'Argenson. La publication de cet ouvrage est encore due aux soins de M. de Paulmy. Il a paru en 1785, un vol., et 1787, deux vol. in-8°, et a été réimprimé dans la Collection des Mémoires relatifs à la révolution française, sous le titre de *Mémoires du marquis d'Argenson*, 1825. On y a joint une notice assez étendue sur la vie de l'auteur, un grand nombre d'articles nouveaux, et des lettres inédites de Voltaire, de M^me^ du Châtelet, du président Hénault, etc. Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le marquis d'Argenson publia dans le recueil de cette académie (année 1755) un mémoire sur les historiens français; enfin, il coopéra à la rédaction de l'*Histoire du Droit public ecclésiastique français* (Londres, 1737), 2 vol. in-12, livre destiné à combattre les prétentions ultramontaines. Mort à Paris en 1757, il ne laissa qu'un seul fils, le marquis de Paulmy.

MARC-PIERRE, comte D'ARGENSON, second fils du garde des sceaux, né en 1696, fut lieutenant de police en 1720, puis intendant de Touraine, conseiller d'État et intendant de Paris en 1740,

En août 1742 il eut séance au conseil des ministres, et quelques mois après il succéda à M. de Breteuil comme secrétaire d'État au ministère de la guerre. Le cardinal de Fleury, qui tenait encore le timon des affaires, ne tarda pas à les laisser, par sa mort, dans l'état le plus déplorable. Les armées françaises, décimées par le fer et les maladies, étaient en pleine retraite sur le Rhin; les Autrichiens couvraient déjà de leurs bandes irrégulières l'Alsace et la Lorraine. Grâce aux habiles dispositions du nouveau ministre et au choix plus heureux des officiers généraux, la chance tourna dès l'année suivante. Le théâtre de la guerre fut transporté dans les Pays-Bas. Louis XV, accompagné des deux frères d'Argenson, se montra en personne à la journée de Fontenoy; deux années plus tard, avec le ministre de la guerre, à celle de Lawfeldt. La prise de Berg-op-Zoom et l'investissement de Maëstricht assurèrent le traité glorieux, quoique peu profitable, d'Aix-la-Chapelle. La paix ne laissa point notre ministre inactif : non moins occupé de rendre la France redoutable que de la mettre à l'abri d'une nouvelle attaque, il fit réparer les places fortes, et, par divers établissements, chercha à ranimer et à entretenir l'esprit militaire. C'est à lui qu'est due la fondation de l'École militaire, par édit de janvier 1751. Protecteur éclairé des lettres, l'*Encyclopédie*, entreprise sous son ministère, lui fut dédiée par d'Alembert et Diderot. Ami de Voltaire, dont il avait été le condisciple, il lui fournit les matériaux du *Siècle de Louis XV*, et Voltaire lui écrivit : « Cet ouvrage vous appartient : il est fait en grande partie dans vos bureaux et par vos ordres. » M. d'Argenson était encore au ministère lorsque la guerre se ralluma en 1756; mais dès le 1er février 1757 il fut enveloppé dans la disgrâce du garde des sceaux, Machault. On attribua cet événement à la haine que lui portait depuis longtemps Mme de Pompadour; peut-être fallait-il l'attribuer aussi au trop d'empressement qu'il montra à aller prendre les ordres du Dauphin lorsque Louis XV, blessé par Damiens, le lui enjoignit. Le renvoi du comte d'Argenson fut accompagné de rigueurs peu usitées. Exilé dans sa terre des Ormes, il y passa les six dernières années de sa vie, assiégé par l'ennui et les infirmités, et n'obtint qu'après la mort de Mme de Pompadour la permission de revenir à Paris, où il mourut en 1764, âgé de soixante-huit ans. Il laissa un fils, le marquis de Voyer.

Fils du marquis d'Argenson, Marc-Antoine-René de Paulmy est connu dans les lettres par ses publications nombreuses, et par les études littéraires et historiques auxquelles il consacra sa vie. Le marquis de Paulmy s'était formé une des bibliothèques les plus riches et les plus précieuses qu'aucun particulier ait jamais possédée. Cette collection, qu'en 1785 il vendit au comte d'Artois, en s'en réservant la jouissance durant sa vie, existe encore sous le nom de *bibliothèque de l'Arsenal*, et l'on peut lire, en tête de presque tous les volumes qui la composent, des notes manuscrites de M. de Paulmy. Littérateur infatigable, il conçut le plan de la *Bibliothèque universelle des romans*, dont 40 volumes parurent sous ses auspices, de 1775 à 1778, et dans laquelle il inséra plusieurs de ses compositions, réimprimées depuis sous le titre de *Choix de petits romans de différents genres*; 1782, 2 vol. in-12 (et 1798, 2 vol. in-18). Ces nouvelles ont pour titre : *le Juif errant*; *Roman du Nord*, ou *l'Histoire d'Odin*; *les Amours d'Aspasie*; et *les Exilés de la cour d'Auguste*. Seul il entreprit une publication non moins volumineuse, celle des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, formant en quelque sorte l'analyse de la sienne et le résumé de ses jugements sur la plupart de nos vieux auteurs; 65 vol. in-8°. M. de Paulmy mourut en 1787 à l'Arsenal, dont il avait le gouvernement. Il était membre de l'Académie française. Il a laissé une fille unique, duchesse de Luxembourg.

Marc-René, marquis de Voyer, fils du comte d'Argenson, naquit en 1722. Il se distingua personnellement à la journée de Fontenoy, fut créé maréchal de camp en 1752, étant déjà directeur général des haras, et gouverneur du château de Vincennes. Commandant militaire en Saintonge, Poitou et Aunis, il présida plus tard à l'assainissement des marais de Rochefort et aux fortifications de l'île d'Aix : c'est dans l'accomplissement de ces devoirs qu'il gagna le germe d'une maladie pernicieuse qui l'enleva en 1782, âgé de soixante ans. M. de Voyer avait épousé la fille du maréchal de Mailly, et il eut pour fils

Marc-René de Voyer d'Argenson, né en 1771, mort à Paris le 2 août 1842. Ayant perdu son père fort jeune, il dut sa première éducation aux soins de M. de Paulmy. Il entra de bonne heure au service militaire, et fut, avant la révolution, aide de camp de M. de Witgenstein et ensuite du général la Fayette. Le général la Fayette s'étant vu forcé de quitter la France, M. d'Argenson se fixa dans ses terres de Touraine, et y passa les années les plus orageuses de la révolution. Ce fut alors qu'il épousa la veuve du prince Victor de Broglie, mère du duc de Broglie. Les enfants du premier mari de sa femme partagèrent ses soins et ses affections avec les siens propres. Livré à des occupations agricoles, M. d'Argenson eut le bonheur de contribuer au soulagement de ses concitoyens, en maintenant, dans des temps de disette, le prix des grains à un cours moins élevé. Nommé deux fois à la présidence du collége électoral de la Vienne, il accepta, en 1809, la préfecture des Deux-Nèthes. Il se trouvait à Anvers à l'époque du débarquement des Anglais à Walcheren, et contribua activement aux mesures qui furent prises pour les repousser. Anvers était devenue une des places les plus importantes de l'empire français, par

les travaux immenses qu'y exécutèrent le génie et la marine. Le refus que fit M. d'Argenson de mettre le séquestre sur les biens du maire d'Anvers et de ses co-accusés, acquittés par le jury, fut cause de la démission qu'il donna en 1813. Aussitôt après la première restauration, M. d'Argenson fut désigné pour la préfecture de Marseille : il déclara qu'il n'accepterait de fonctions du gouvernement que sous une constitution libre et après l'évacuation du territoire. Membre de la chambre des représentants dans les Cent-Jours, il fit partie, avec la Fayette et Benjamin Constant, de la députation de Haguenau, destinée à faire reconnaître par les puissances étrangères l'exclusion de la maison de Bourbon du trône de France. Réélu en 1815 par l'arrondissement de Belfort, M. d'Argenson dénonça à la tribune le massacre des protestants dans le Midi, et obtint l'honneur du rappel à l'ordre. Depuis ce temps, il a fait partie de presque toutes nos assemblées représentatives, réélu à diverses reprises par le collége électoral de Belfort, plus tard par ceux de Pont-Audemer et de Châtellerault. Inaccessible à toutes les séductions, comme aux hésitations d'un esprit timoré, il n'a jamais négligé une occasion de s'élever contre les actes arbitraires, et de réclamer en faveur des classes pauvres les mesures propres à assurer leur bien-être. Après avoir donné sa démission comme membre de la chambre des députés, sous le ministère Martignac, il fut réélu à Strasbourg en 1830. Dans la séance du 3 novembre, il prêta serment en ces termes : « Je le jure, sauf les progrès de la raison publique, » et donna lieu à de vives interpellations. Au mois de mai 1832, il signa le *Compte-rendu* des députés de l'opposition ; et au mois d'octobre 1833, il figura parmi les signataires d'une espèce de manifeste publié par la Société des droits de l'homme. Il passa le reste de ses jours à s'occuper d'agriculture dans sa belle terre des Ormes, et à faire servir sa fortune à la propagation des idées républicaines (1). [*Enc. des g. du m.*]

*Biographie des Contemporains.*

***ARGENTA** (*Jacques*), peintre italien, natif de Ferrare, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il obtint, en 1561, le titre de peintre du duché à la cour de Turin ; mais ses œuvres sont restées inconnues.

Lanzi, *Storia pittorica.*

**ARGENTAL** (*Charles-Augustin* FÉRIOL, comte D'), diplomate, né le 20 décembre 1700 à Paris, mort le 5 janvier 1788. D'abord conseiller au parlement de Paris, il devint ministre du duc de Parme près de la cour de France. Il cultiva les lettres et les arts, et protégea Le Kain. Il fut le confident de Voltaire, et le dépositaire de ses écrits. « Son admiration pour Voltaire, dit la Harpe, était un sentiment vrai et sans ostentation ; il jouissait véritablement de ses confidences et de ses succès ; il n'en était pas vain, il en était heureux, et de si bonne foi, que tous ceux qui le voyaient lui savaient gré de ce bonheur. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que l'ami de Voltaire avait un goût naturellement juste et un esprit orné, nourri de la politesse de ce beau siècle de Louis XIV, dont il avait vu la fin. » Le comte d'Argental, juge éclairé des ouvrages de poésie, faisait lui-même des vers. Quelques personnes lui ont attribué le *Comte de Comminge*, et les *Anecdotes de la cour d'Édouard*, roman plein d'intérêt, et qu'on trouve dans les œuvres de madame de Tencin, tante du comte d'Argental. Marmontel, dans ses *Mémoires*, émet un jugement bien différent de celui de la Harpe : il représente d'Argental comme un gobe-mouche, une espèce d'imbécile qui ne savait avoir ni exprimer une opinion.

La Harpe, *Éloge d'Argental* dans le Journal de Paris, 1688. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.* — *Correspondance de Voltaire.* — Le Kain, *Mémoires.* — Ch. Parisot, *Mélanges littéraires*, t. II.

**ARGENTAN** (*Louis-François* D'), théologien de l'ordre des Capucins, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. On a de lui, entre autres : *les Exercices du chrétien intérieur ;* Paris, 1662, 2 vol. in-8° ; — *Conférences sur les Grandeurs de Dieu ;* Rouen, 1675.

Lelong, *Bibliothèque française.*

**ARGENTELLE** (*Louis-Marc-Antoine Robillard* D'), naturaliste, né le 29 avril 1777 à Pont-l'Évêque, mort à Paris le 12 décembre 1828. Il suivit d'abord la carrière des armes, et fit les premières campagnes d'Italie, où il parvint au grade de capitaine. Mais de bonne heure il se développa en lui un goût marqué pour les arts plastiques représentant les objets d'histoire naturelle, particulièrement des plantes. En 1801 il prit part à l'expédition du général Decaen aux Indes orientales, et demeura à l'île de France jusqu'en 1826, entièrement occupé à faire une collection de plantes et de fruits d'après nature, avec une espèce de cire capable de résister aux chaleurs des tropiques. Cette collection, que l'auteur nommait *Carporama*, contenait, entre autres productions tropicales, diverses espèces de cocotier, de cannelier, de poivrier, d'oranger, de cafier, d'*artocarpus*, de *tacca*, de *theobroma*, etc. Elle fut présentée en 1827 à l'Académie des sciences, qui nomma trois commissaires, Cassini, Labillardière et Desfontaines. Ces savants reconnurent qu'on n'avait encore rien fait d'aussi parfait dans ce genre, et que cette collection mériterait d'être placée au Muséum. Un an après, Argentelle mourut avec le secret de son procédé, et on ignore ce qu'est devenue sa collection.

Lebas, *Dict. encyclopédique de la France.*

**ARGENTERIO** (*Jean*). *Voy.* ARGENTIER (*Jean*).

***ARGENTI** ou **ARIENTI** (*Augustin*), jurisconsulte italien, mort en 1576. Il fut le premier parmi ses contemporains qui ait composé des

(1) M. d'Argenson a plus d'une fois acquitté les amendes infligées aux journaux de l'opposition, notamment celles du *National.*

pastorales. Il laissa notamment dans ce genre *lo Fortunato, favola pastorale*; Venise, 1568.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*ARGENTI (*Jean*), jésuite et jurisconsulte italien, né à Modène vers l'an 1564, mort en 1629. Après avoir professé dans plusieurs colléges italiens, il visita, pour les affaires de la société religieuse à laquelle il appartenait, une grande partie de l'Europe. Revenu à Modène, il y prit la direction d'un collége, et mourut dans l'exercice de ces fonctions, après avoir pris une part active à de nombreuses controverses. On a de lui : *Epistola ad Sigismundum, Poloniæ ac Sueciæ regem, de Statu societatis Jesu in provinciis Poloniæ ac Lithuaniæ*; Cracovie, 1615; — *Proscriptio Societatis Jesu ex regno Bohemiæ, Moraviæ, Silesiæ et Ungariæ*; — *Duæ actiones, quas Auctor in Transylvania in generali omnium ordinum conventu habuit*, 1605. Ces trois derniers ouvrages ont été imprimés dans l'édition de Cracovie, 1620.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*, t. I, 101-108.— Ribadeneira, *Bibliotheca Scriptorum societatis Jesu*, 1676. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ARGENTIER, ARGENTERIUS ou ARGENTERIO (*Jean*), médecin piémontais, né en 1513 à Castel-Nuovo, mort à Turin en 1572. Après avoir exercé la médecine avec succès pendant cinq ans à Lyon, il se rendit en 1543 à Anvers, et de là en Italie. Il enseigna successivement à Naples, à Pise, à Mont-Réal et à Turin, où il mourut. Il se montra, en toute occasion, adversaire déclaré des doctrines de Galien. Ses écrits ont pour titre : *De consultationibus medicis Liber*; Florence, 1551, in-8°; Paris, 1557, in-8° et in-16; — *Commentarii tres in artem medicinalem Galeni*; Paris, 1553, 1578, in-8°; — *De erroribus veterum medicorum*; Florence, 1553, in-fol.; — *De morbis libri XIV*; ibidem, 1556, in-fol.; Lyon, 1558, in-8°; — *De somno et vigilia*; *De spiritibus et calido innato libri duo*; Florentiæ, 1566, in-4°; Paris, 1568, in-4°; — *Methodus dignoscendorum morborum tradita ab Argenterio, num aucta a Francisco le Thialleux*, 1581, in-4°; — *De urinis liber*; Lyon, 1591, in-8°; — *Opera nondum excusa in duas partes distributa, quarum prior commentarios in Hippocratis Aphorismorum primam, secundam et quartam sectiones; altera de febribus tractatum singularem, et primi libri ad Glauconem præclaras explanationes, item de calidi significationibus ac calido nativo, libellum complectitur*; Venise, 1592, in-fol., 3 vol.; ibid, 1606, in-fol., deux vol. L'édition la plus complète des œuvres d'Argentier est celle de Hanovre, in-fol., 1610. Son frère, *Barthélemy* ARGENTIER (et non Argentrée), exerçait la médecine à Lyon en 1538, et écrivit *sur la poudre cordiale*; un autre frère, *Jacques*, professeur à l'université de Turin, a publié : *Remedii più veri et approvati contra la peste*; Turin, in-8°, 1598. Guy de Chauliac cite souvent un certain *Petrus de Argenteria*, l'un des réformateurs de l'art chirurgical au quatorzième siècle, et auteur d'un formulaire *Cartularum magistri Petri*.

Haller, *Bibliotheca medicinæ*, t. II. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.— Sprengel, *Histoire de la médecine*. — Bonino, *Biografia medica Piemontese*.

*ARGENTILL ou D'ARGENTILLY (*Charles*), compositeur et chanteur italien, né en Flandre, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut, comme Arcadelt son contemporain, chanteur et compositeur de la chapelle pontificale. On trouve des motets d'Argentill dans les recueils publiés en Italie avant 1550. Plusieurs de ses compositions, copiées en 1543, se trouvent, à en croire Burney, dans la bibliothèque du Vatican.

Adami, *Osservazione per ben regolare il loro*. — Burney, *Histoire de la Musique*. — Fétis, *Biographie des Musiciens*.

*ARGENTINI (*Étienne* ou *Filippini*), musicien italien, natif de Rimini, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Ce compositeur, en même temps théologien, devint maître de chapelle de l'église Saint-Étienne à Venise. Il laissa : *Missæ trium vocum*; Venise, 1638; — *Salmi concertati*, 1638.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*.— Fétis, *Biographie des Musiciens*.

ARGENTO (*Gaëtan*), jurisconsulte italien, né en 1662, mort en 1730. Venu à Naples à l'âge de vingt ans, il s'y appliqua à l'étude des lois. L'empereur Charles VI lui conféra, en 1714, la dignité de protonotaire et de président du conseil royal, avec le titre de duc. Argento mourut frappé d'apoplexie, et laissa les ouvrages suivants : *Relazione delle feste celebrate in Cosenza nelle nozze di Carlo II*; Cosenza, 1680, sans nom d'auteur; — *De Re beneficiaria Dissertationes tres*; Naples, 1707. Argento coopéra aussi à l'*Histoire de Naples* de Giannone.

Giustiniani, *Memorie istoriche degli Scrittori legali del regno di Napoli III*. — Tipaldo, *Biografia*, IV, 388. — Spiriti, *Memorie degli Scritt. Cosentini*. 175-177.

ARGENTON (*Marie-Louise-Madeleine-Victoire le Bel de la Boissière de Sery*, comtesse D'), maîtresse du duc d'Orléans, régent de France, née vers 1680 à Rouen, morte le 4 mars 1748. Elle eut du régent un fils légitimé en juillet 1706, et connu sous le nom de *chevalier d'Orléans*. En 1710, par suite de quelque intrigue de cour, à laquelle madame de Maintenon et le duc de Saint-Simon prirent une part active, le régent renvoya sa maîtresse avec une dot de deux millions et la terre d'Argenton. Riche et jeune encore, elle épousa, en 1713, le chevalier d'Oppède, et resta veuve depuis 1717 jusqu'à sa mort.

*Mémoires de Saint-Simon*.

ARGENTRÉ (*Bertrand* D') (1), célèbre jurisconsulte, né à Vitré en 1519, et mort en 1590.

(1) La famille d'Argentré était, dès l'an 1060, une des plus considérables de la Bretagne. *Pierre d'Argentré*, qui vécut sous François Ier et fut nommé par ce prince grand sénéchal de Rennes, était un des plus savants hommes de son temps.

Élevé à l'école de son père, Pierre d'Argentré, il se déclara le champion des droits féodaux de la Bretagne, pays de toutes les résistances, celtiques, féodales et monarchiques. Les doctrines de Charles Dumoulin, son adversaire, lui causèrent de la stupéfaction : « Je ne cesserai jamais de m'étonner, dit-il, qu'il soit venu à la pensée de Dumoulin d'écrire que les droits seigneuriaux sont d'odieuses servitudes qu'il faut restreindre. » Ces paroles, venant d'un homme aussi éclairé que d'Argentré, montrent combien l'esprit féodal était encore vivace à cette époque.

Le premier ouvrage de d'Argentré fut en faveur de la classe des nobles. Nommé commissaire pour la réforme de la coutume de Bretagne, il fit donner, dans la coutume réformée dont il dirigeait la rédaction, la préférence aux seigneurs de fiefs sur les parents d'une autre ligne; il voulut même restreindre le droit de représentation dans la famille, pour accroître le droit de déshérence des seigneurs; mais il ne put triompher de l'opposition des autres commissaires. Il enseigna, contre Dumoulin et l'opinion reçue, que la réalité des coutumes, la loi de situation, loi essentiellement féodale, devait déterminer seule le caractère des biens acquis pendant la durée de la communauté conjugale. Enfin, commentateur et réformateur de la Coutume, loin d'affaiblir les droits féodaux par l'influence du droit romain, que l'autorité de Dumoulin fit prévaloir dans une grande partie de la France, il leur donna, au contraire, plus de force et d'âpreté contre les vassaux et les roturiers. Il écrivit aussi une Histoire de son pays, à la sollicitation des états de Bretagne; mais cet ouvrage est complétement dépourvu de critique. D'Argentré fut aussi médiocre historien qu'il était grand jurisconsulte, et perdit toute sa force en sortant du droit féodal pour s'élever aux vues générales de l'histoire.

Nous avons parlé de sa rivalité avec Dumoulin. On conçoit, en effet, qu'avec des idées aussi radicalement féodales, il dut être l'ennemi de tous les grands mouvements de son siècle. « Son principe d'opposition était dans l'esprit qu'il représentait. Dumoulin aspirait à l'unité des coutumes, pensée toute de droit romain; d'Argentré, ennemi déclaré du droit romain, noble breton, tout féodal, tout coutumier, luttait contre l'unité de doctrine, comme la Bretagne lutta contre la centralisation administrative. Ce patriotisme étroit, mais vigoureux, ce culte d'isolement, lui donnaient une verve de style, une hardiesse d'images qui semblent respirer l'esprit hardi et solitaire de la féodalité (1). » C'est surtout dans son *Traité des Appropriances* qu'il se révéla tout entier; c'est là que, renfermé dans le droit coutumier, il put creuser jusqu'aux fondements de la société féodale, et qu'il développa la profondeur de son érudition et l'énergique vigueur de son génie. « Comment se fait-il donc que d'Argentré soit si peu connu (1), et qu'une curiosité savante exhume seule aujourd'hui ses œuvres, tandis que l'étude s'attache encore à celles de Dumoulin, et y trouve des trésors qu'une exploitation de trois siècles n'a pas épuisés? C'est que l'un a vu dans la féodalité un accident de notre histoire qu'il fallait corriger par le droit naturel; l'autre, un état, normal dont la société ne devait plus sortir, et qu'on ne pouvait contrarier sans crime. Cette simple différence dans leur point de vue a été décisive sur leur destinée. Dumoulin a déposé dans un sujet transitoire des principes éternels; d'Argentré s'est renfermé, pour la défendre, dans une législation passagère, sous les ruines de laquelle il s'est enseveli. »

(1) Laferrière, *Histoire du droit français*, t. I, p. 537.

On a de d'Argentré : *Commentaire sur les quatre premiers titres de l'ancienne coutume;* Rennes, 1568; — *Histoire de Bretagne;* Rennes, 1582; Paris, 1588 : cet ouvrage, dénoncé au parlement de Paris, fut d'abord supprimé; puis il fut édité en 1605, 1612 et 1618, par le fils de l'auteur; — *Advis et consultation sur le partage des nobles, et l'interprétation de l'Assise du comte Geoffroy;* Rennes, 1570; — *Commentaire sur le titre des Appropriances;* Rennes, 1576; — *Commentaire sur le titre des Donations de l'ancienne coutume;* Paris, 1584; — *Aitiologia, sive Ratiocinatio de reformandis causis;* Paris, 1584; — *De laudimiis Tractatus;* Paris, 1604.

Lebas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Miorcec de Kerdanet, *Vie d'Argentré;* Rennes, 1820, in-8°.

**ARGENTRÉ** (*Charles du Plessis* d'), évêque de Tulle (2), né au château du Plessis, près Vitré, le 16 mai 1673, mort dans son diocèse le 27 octobre 1740. Il étudia la philosophie à Paris, au collége de Beauvais; puis, se destinant à l'état ecclésiastique, il fit sa théologie à la Sorbonne et fut promu aux ordres mineurs. Reçu dans la société de Sorbonne en 1698, il prit le bonnet de docteur en 1700. Un an auparavant, Louis XIV l'avait nommé à l'abbaye de Sainte-Croix de Guingamp, ordre de Saint-Augustin. Étant allé à Rome, il y fut témoin de l'élection et du couronnement de Clément XI, qui lui fit un accueil très-gracieux. Charles, duc de la Trémouille, le nomma au doyenné de Laval. En 1705, il fut envoyé par la province de Tours, comme l'un des députés du second ordre, à l'assemblée générale du clergé de France. Olivier Segou de Quervillio, évêque de Tréguier, le nomma, en 1707, son vicaire général; et, deux ans plus tard, d'Argentré fut élu aumônier du roi. Il fut le premier à qui le monarque conféra gratuitement cette charge. Il assista comme aumônier au sacre

(1) M. Hello, *Notice sur Dumoulin*, lue à l'Académie des sciences morales et politiques.

(2) Et non pas évêque de *Limoges*, comme l'indique la *Biographie* de Michaud dans son Supplément.

de Louis XV, le 25 octobre 1722. Au mois d'octobre 1723, il fut nommé à l'évêché de Tulle. La même année, il assistait à l'assemblée générale du clergé de France, comme député du premier ordre de la province de Bourges. Ses principaux travaux sont : *Analyse de la foi, avec un traité de l'essence et des marques qui distinguent la véritable Église de Jésus-Christ*, 2 vol.; Lyon, 1698, in-12 : ce travail est une réponse à l'*Analyse de la foi*, de Jurieu; — *Apologie de l'amour qui nous fait désirer véritablement de posséder Dieu seul, par le motif de trouver notre bonheur dans sa connaissance et son amour ; avec des remarques sur les principes et les maximes que M. de Cambrai* (Fénelon) *établit sur l'amour de Dieu*, etc.; Amsterdam, 1698, in-8° (publié sans nom d'auteur); — *Elementa theologica*, etc., *cum appendice de autoritate Ecclesiæ in condemnandis hæreticis et perversis quibuscumque scriptis;* Paris, 1702, in-4°; — *Appendix posterior*, etc.; Paris, 1705, in-4°; — *Lexicon philosophicum*, la Haye, 1706, in-4°; — *De super-naturalitate, seu de propria ratione qua res supernaturales a rebus naturalibus differunt, notiones quædam theologicæ* ; Paris, in-4°; — *Martini Grandini opera*, t. V; Paris, 1710-1712, in-4°; — *De numine Dei, ut rerum omnium effectoris*, etc.; Paris, 1720, in-4°; — *Animadversiones in analysim Holdeni* ; Paris; — *Collectio effectorum divinæ Scripturæ, quibus mysteria fidei catholicæ et dogmata explicantur*, etc.; Paris, 1725, in-4°; — *Collectio Judiciorum de novis erroribus qui ab initio duodecimi sæculi usque ad annum* 1713 *in Ecclesia proscripti sunt et notati*, etc., *cum notis et observationibus*, 3 vol.; Paris, 1725-1736, in-fol. (réimprimé en 1755); — *Theses philosophicæ et theologicæ*, etc., in-12; — *Remarques sur la traduction de l'Écriture sainte par M. de Saci;* Paris, in-4°; — *Explication des Sacrements de l'Église*, etc. 3 vol.; Tulle, 1734, in-12. L'évêque de Tulle a écrit en outre une foule d'oraisons funèbres, d'instructions pastorales, de dissertations théologiques, de sermons, etc.

Du Mabaret, *Vie d'Argentré*, dans les *Mémoires de Trévoux*, 1748, pages 223-238. — Lambert, *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*. — Moreri, *Dict. hist.*, édit. 1759. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*.

**ARGENVILLE** (*Antoine-Joseph* D'). *Voy.* DEZALLIER.

***ARGER** (*Pierre*), mort en 1589, conspirateur, né en Flandre. Venu plusieurs fois à Paris pour assassiner Henri IV, il ne parvint pas à exécuter son projet, qui fut enfin découvert. Arger fut condamné à être rompu vif, et subit sa peine avec Ricodivi, son complice.

Dupleix, *Histoire de Henri IV*.

***ARGHUN-KHAN**, fils d'Abaka-khan, le quatrième des rois persans de la race de Gengis-khan, succéda à son oncle Nikudar en septembre 1284, et occupa le trône environ six ans et demi. Ce prince montra la plus grande tolérance pour les sujets de différentes religions, juifs ou chrétiens, tandis que son prédécesseur avait cruellement persécuté ceux qui avaient refusé d'embrasser le mahométisme. Un de ses premiers actes fut de rechercher les circonstances de la mort de son père. Shams-ud-din, qui avait été premier ministre d'Abaka, fut soupçonné d'avoir empoisonné son souverain et bienfaiteur; et la grande faveur dont il avait joui près de Nikudar, qui avait lui-même usurpé le trône de son frère, rendait ce soupçon on ne peut plus probable. Nikudar avait, dans la prévision de la mort de son frère, embrassé l'islamisme, et était devenu un modèle de sainteté. Abaka flottait entre le christianisme et le paganisme ; mais il n'était certainement pas musulman. Dès lors il était facile pour Nikudar de former un parti compact, et dévoué, plus puissant que l'orthodoxe Shams-ud-din. Arghun rassembla en cour de justice les plus grands seigneurs, afin qu'ils eussent à examiner les charges qui pesaient sur cet ex-ministre. Il fut reconnu coupable, et condamné à mort. Le roi prit ensuite pour ministre Sad-ed-Daula, bien qu'il appartînt à la religion juive : il dut son élévation à sa réputation de médecin profondément habile. Jamais les affaires du royaume n'avaient été aussi bien administrées; il mit fin à toutes les malversations, et introduisit partout d'importantes réformes. A la mort d'Arghun, qui arriva en 1291, son frère Kai-khatu lui succéda comme tuteur de ses quatre enfants qui étaient en bas âge. Le premier, Ghazan-khan, et le troisième, Ulsaitu-khan, devinrent, à des époques successives, souverains de la Perse.

Malcolm, *History of Persia*. — Price, *Mahommedan History*.

**ARGILÉONIS** (Ἀργιλεωνίς), mère de Brasidas, chef spartiate. Lorsque les ambassadeurs d'Amphipolis vinrent lui annoncer la mort de son fils, elle demanda s'il s'était conduit bravement ; et sur leur réponse que c'était le plus brave des Spartiates, elle dit à ces étrangers qu'ils étaient dans l'erreur; qu'en effet Brasidas était brave, mais qu'à Sparte bien d'autres l'étaient encore plus. Cette réponse devint célèbre, et Argiléonis fut récompensée, dit-on, par les éphores.

Plutarque, *Lyc.*, 25 : *Apophthegm. Lacon.*

**ARGILLATA, ARGELATA**, ou *Pietro della Cerlata* (*Pierre* D'), médecin italien, né à Bologne vers le milieu du quatorzième siècle, mort dans sa ville natale au mois de juin 1423. Il enseigna pendant plusieurs années la logique, l'astrologie et la médecine. A l'université de Bologne, il occupa un rang distingué parmi ceux qui ont travaillé à perfectionner la chirurgie en Italie, et enrichit ses ouvrages de plusieurs observations anatomiques intéressantes. Argillata est le premier qui ait proposé de traiter le *spina ventosa* par des moyens chirurgicaux rationnels. Ses ouvrages eurent quatre éditions en moins

de vingt ans; ils sont réunis sous ce titre : *Chirurgiæ libri sex*; Venetiis, 1480, 1495, 1497, et 1499, in-fol. On en trouve des manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris. Argillata a beaucoup emprunté à Avicenne et à Guy de Chauliac; mais il donna aussi des observations originales d'un grand intérêt.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Brambilla, *Storia delle Scoperte*. — Haller, *Bibliotheca Chirurgica*, t. I, p. 163.

**ARGIS.** *Voy.* BOUCHER D'ARGIS.

**ARGOLI** (*André*), mathématicien, né en 1570 à Tagliacozzo, dans l'Abruzze, mort à Padoue vers 1650. Son goût pour l'astrologie lui attira des persécutions qui l'obligèrent de se retirer à Venise. Le sénat, connaissant tout son mérite, le nomma professeur de mathématiques à l'université de Padoue. On a d'Argoli : *De diebus criticis*; 1652, in-4°; — *Éphémérides*, de 1620 à 1700, 4 vol. in-4°; Venise; — *Tabulæ primi mobilis*; Rome, 1610; — *Secundorum mobilium Tabulæ*; Padoue, 1634; — *Pandosium sphæricum*; Padoue, 1652.

Weidler, *Hist. Astronom.* — Delambre, *Astronomie moderne*. — Lalande, *Bibliograph. Astronomique*.

**ARGOLI** (*Jean*), fils du précédent, poëte italien, né à Tagliacozzo vers 1609, mort en 1660. Dès l'âge de quinze ans, il publia une idylle sur le ver à soie (*Della Bombace e seta*); Rome, 1624, in-12. Peu de temps après, stimulé par les applaudissements prodigués à l'auteur du poëme d'*Adonis*, il entreprit d'en composer un du même genre. Seul dans une chambre, où l'on n'entrait que pour lui apporter à manger, il acheva en sept mois, à l'âge de dix-sept ans, un poëme en douze chants, intitulé *Endymion* (Rome, 1626, in-4°). Cet ouvrage parut si remarquable, qu'on l'attribua au père de Jean Argoli. D'autres poésies tant italiennes que latines, restées manuscrites, sont sorties de la plume de ce poëte. Il fut reçu docteur en droit à Padoue, enseigna quelque temps les belles-lettres à Bologne, se livra à l'étude de l'archéologie, et publia, entre autres, *Notæ in Onuphrii Panvinii libros de ludis Circensibus et triumphis*; Padoue, 1642, in-fol., imprimé dans le tom. IX du *Thesaurus Antiquit. roman.* de Grævius.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Baillet, *Enfants célèbres*, n° 64. — Papadopol, *Historia Gymnasii Patavini*, t. II.

**ARGONNE** (*Noël*, dit *Bonaventure* D'), chartreux littérateur, né à Paris en 1634, mort à Gaillon, près de Rouen, le 28 janvier 1704. Fils d'un marchand orfèvre, il exerça d'abord la profession d'avocat; puis il entra à la Chartreuse de Gaillon. Cependant il n'avait pas rompu entièrement avec le monde; son esprit et son savoir lui avaient procuré des amis, avec lesquels il entretenait un commerce littéraire. On a de lui : *Traité de la lecture des Pères de l'Église*; Paris, 1688, ouvrage fort judicieux, dont Mabillon fait un grand éloge : la meilleure édition est de Rouen et Paris, 1697, in-12; — *Des mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le nom de *Vigneul de Marville*, réimprimés en 1725 en 3 vol. in-12, dont l'abbé Banier a fait presque tout le dernier : c'est un recueil curieux, rempli d'anecdotes littéraires, de réflexions critiques et de traits satiriques : le public ne lui pardonna pas sa censure de la Bruyère; — *l'Éducation, maximes et réflexions de Moncade*, in-12; Rouen, 1691. On a encore de lui quelques autres ouvrages manuscrits. Voltaire a dit de d'Argonne que c'est le seul chartreux qui ait cultivé la littérature.

Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique et critique*. — Chandon et Delandine, *Dictionn. hist.* — *Lettres choisies de Bayle*. — Querard, *la France littéraire*.

**ARGOTE** (*Jeronimo-Contador*), antiquaire portugais, né à Collares le 8 juillet 1676, mort en 1749. Il entra fort jeune dans l'ordre des Théatins, apprit les langues anciennes et vivantes, et fut un des premiers membres de l'Académie royale du Portugal. On a de lui entre autres : *Dissertaçâo da Vinda de Sant Jago a Hespanha*, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Portugal*, année 1722; — *De antiquitatibus conventus Bracaraugustani Libri quatuor, vernaculo latinoque sermone conscripti*; Lisbonne, 1738, in-4°; — *Memorias para a Historia Ecclesiastica de Braga, primas das Espanhas*; Lisbonne, 1732-1744, 3 vol. in-4°; — *Regras da lingua portugueza, espelho da lingua latina*, etc.; Lisbonne, 1721, in-8°; — *Parecer anatomico, historico, critico*, etc., Lisbonne, 1742, in-4°.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, t. II, p. 468. — *Summario da Biblioteca Lusitana*, t. II, p. 218. — Majansius, *Specimen Bibliothecæ Hispano-Majansianæ*, etc., 163-164.

***ARGOTE DE MOLINA** (don *Gonçalo*), écrivain espagnol, né en 1549 à Séville (non à Baeza), mort vers 1590. Il suivit d'abord la carrière des armes, et prit part aux guerres de Philippe II contre les Maures rebelles; puis il s'embarqua pour aller débarrasser les mers d'Afrique des pirates qui infestaient les parages voisins des îles Canaries. De retour de ses campagnes, il vint se fixer dans sa ville natale, où il remplit les fonctions militaires de *provincial de la Hermandad* et d'*alferez mayor*. Il s'éteignit à Séville dans la gêne, et ne put léguer à don Garcia Lopez de Cardenas, son héritier, qu'une précieuse bibliothèque rassemblée avec goût, mais dont une partie fut bientôt dilapidée pour en tirer quelque argent, tandis que le reste fut abandonné à la moisissure. Dès l'année 1575, il donna ses *Commentaires au comte Lucanor* et sa *Vie de Juan Manuel*; puis il mit au jour un livre des plus rares et des plus précieux pour la connaissance de l'ancienne vénerie espagnole; il est intitulé *Libro de la monteria, que mando escrevir el rey don Alonso de Castilla y de Leon*; Sevilla, 1582, petit in-fol., figures en bois. Un autre ouvrage de Molina, heureusement plus répandu et le plus utile, est intitulé *Nobleza del Andaluzia, al catolico*

*D. Philippe N. S., rey de las Españas*, etc.; Sevilla (Fernando Dias), 1588, in-fol., figures en bois. On y trouve quelques traditions locales curieuses. Bien qu'il ait composé plusieurs autres ouvrages, on sent parfaitement qu'Argote soigna de préférence celui qui à ses yeux expliquait tant de précieuses origines : il mit tout le temps nécessaire pour lui donner sa perfection; et si le livre n'a été publié qu'en 1588, nous voyons, par une ordonnance qui ouvre les archives royales à l'infatigable collecteur, que dès l'année 1576 il s'en occupait. C'est une perte irréparable pour les sciences historiques, que la seconde partie de ce livre n'ait jamais paru.

Argote de Molina, qui a rendu un si grand service à l'histoire de son pays, en a rendu un des plus notables à la géographie orientale; mais celui-ci est resté comme inaperçu. Ce fut lui qui édita pour la première fois, en 1582, l'*Historia del gran Tamorlan* de Clavijo, réimprimée dans le t. III de la collection intitulée *las Cronicas de los reyes de Castilla*. Envoyé en ambassade vers le célèbre conquérant par Henri III de Castille, Clavijo parvint dès 1403 jusqu'à Samarcande; et (chose remarquable) cette cité si curieuse n'a été visitée depuis que par deux voyageurs russes, M. Khanikoff, auquel on doit un voyage en Boukharie (1) publié récemment; et M. Efremoff, qui y pénétra dès l'année 1770. Nous savons d'une manière positive que l'infortuné Hommaire de Hell, si promptement enlevé aux sciences, voulait combler une lacune dont les récits déjà bien vieux du voyageur espagnol laissaient deviner l'importance avant la dernière description. Franckenau donne la liste complète des écrits d'Argote. FERDINAND DENIS.

Gerhardt Ernesti de Franckenau, *Bibliotheca hispanica historico-genealogico-heraldica*; Lipsiæ, 1724, petit in-4° — Angliviel La Beaumelle, *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca nova*.

**ARGOU** (*Gabriel*), avocat au parlement de Paris, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut lié avec l'abbé de Fleury et les autres savants de son temps. En 1674 il publia, sur le comté de Neuchâtel et sur les prétentions respectives des duchesses de Longueville et de Nemours, des *Mémoires* qui commencèrent la réputation de l'auteur. Son *Institution au droit français*, attribuée à tort à l'abbé Fleury, la compléta. Voici les titres de ses ouvrages : *Mémoires touchant le comté de Neuchâtel, où l'on voit ce qui s'est passé entre madame la duchesse de Longueville et madame la duchesse de Nemours*; Paris, 1674; — *Institution au droit français*; Paris, 1692 et années suivantes. Les éditions de 1753, 1762, 1771 et 1788, avec des additions de l'éditeur, M. Boucher d'Argis, sont les meilleures.

Camus et Dupin, *la Profession d'avocat*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*ARGOUT (*Antoine-Maurice-Apollinaire*, comte D'), homme d'État et financier, est né le 27 août 1782 au château de Veyssilieux, près de la Tour-du-Pin, département de l'Isère. Entré à l'âge de vingt ans dans la carrière administrative, il fut nommé en 1806 receveur principal des contributions indirectes à Anvers, auditeur au conseil d'État en 1810, inspecteur général en 1811, et remplit, de 1812 à 1814, les fonctions de directeur général de la navigation du Rhin. A cette époque il fit, non sans courir quelques dangers, opérer sur plusieurs points la perception des contributions indirectes, après le départ de l'extrême arrière-garde commandée par le général Sébastiani. Dévoué d'abord à l'empereur, il embrassa ensuite le parti des Bourbons, et fut, en récompense de ses talents et de son zèle, nommé successivement maître des requêtes, préfet des Basses-Pyrénées en 1815, préfet du Gard en 1817, conseiller d'État en service ordinaire en janvier 1819, pair de France le 5 mars suivant.

Dans les journées de juillet 1830, où il fit tous ses efforts pour prévenir l'effusion du sang français, il se rendit le 28 juillet 1830, avec M. de Sémonville, grand référendaire de la chambre des pairs, au château de Saint-Cloud, pour obtenir de Charles X la révocation des ordonnances. D'abord ils ne purent rien obtenir; mais le 29 juillet, M. de Polignac ayant donné sa démission, le roi céda. Alors M. d'Argout se présenta avec M. le duc de Mortemart à l'hôtel de ville de Paris, pour annoncer le retrait de ces ordonnances et la formation d'un nouveau ministère. « Nous nous présentâmes, a dit M. d'Argout dans un discours prononcé à la chambre des députés le 21 septembre 1831, au milieu des héros de juillet, tout fumants de sang. Ils nous accueillirent comme de bons citoyens. » Mais la Fayette répondit : « Il est trop tard ! » et les conditions dont ils étaient porteurs ne furent pas acceptées. M. d'Argout servit, avec le même dévouement, la dynastie de la branche cadette des Bourbons : il occupa successivement les postes suivants : ministre de la marine le 27 novembre 1830; chargé de l'intérim de la justice en 1831; ministre du commerce, des travaux publics, des beaux-arts, et de l'administration départementale et communale, le 13 mars de la même année; ministre, par intérim, des affaires étrangères en 1832; ministre de l'intérieur et des cultes le 1er janvier 1833; chargé, la même année, de remplacer le ministre de la guerre, momentanément absent; gouverneur de la Banque de France le 5 avril 1834; ministre des finances le 18 janvier 1836; nommé

(1) La ville de Samarcande, à en juger par ce voyageur, qui a écrit en 1841, est considérablement déchue depuis le voyage que publia Argote de Molina. Elle occupe encore néanmoins l'enceinte qui la bornait au temps de Timour, et qu'elle avait franchie depuis le conquérant. « Les curiosités de la ville consistent principalement en restes des époques antérieures. La génération actuelle n'élève rien qui soit digne d'une description; bien plus, elle est toujours occupée à détruire les monuments de l'ancienne grandeur. » (Voy. *Nouvelles Annales des voyages*, rédigées par M. Vivien de Saint-Martin, février-mars 1852).

de nouveau gouverneur de la Banque le 7 septembre de la même année.

Après la révolution de 1848, M. d'Argout continua ses fonctions de gouverneur de la Banque et facilita plusieurs emprunts contractés entre la Banque et le Trésor. En décembre 1851, il fut nommé membre de la commission consultative chargée de remplacer le conseil d'État, et président de la section des finances; membre de la commission municipale de la ville de Paris et du conseil général du département de la Seine; membre et ensuite président de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement et des dépôts et consignations; enfin sénateur, en vertu du décret du 16 janvier 1852.

M. le comte d'Argout est un politique sage, un habile administrateur, un financier intègre. Par ses habitudes laborieuses, son caractère conciliant, il a rendu de grands services aux différents gouvernements qui se sont succédé, mais qui n'ont pas profité des conseils que leur donna sa longue expérience.

*Galerie historique et biographique des membres du sénat. — Biographie des Contemporains. — Encyclopédie des gens du monde.*

***ARGUELLES** (*Augustin*), homme d'État espagnol, né à Ribadesella, petite ville de la principauté des Asturies, en Espagne, en 1775, mort le 23 mars 1844. Il étudia le droit à Oviédo, et se rendit à Madrid pour obtenir un emploi dans la magistrature. On lui confia bientôt une mission en Portugal, d'où il revint à Madrid pour être envoyé à Londres, chargé d'une négociation importante. A son retour en Espagne, il trouva Madrid occupé par l'armée française; les autorités supérieures s'étaient réfugiées à Cadix. On s'occupa d'organiser une régence avec une représentation nationale; Arguelles fut élu député par sa province. Nommé membre du comité chargé de la rédaction du projet de constitution, il fit preuve d'un talent distingué, comme écrivain et comme orateur, dans ce projet et ce rapport, imprimés à Cadix en 1810, et traduits en français (1814). Son éloquence et sa facile improvisation lui acquirent le surnom de *Divino*. Enveloppé, comme libéral, dans la proscription générale de 1814, Ferdinand le fit arrêter le 10 mai de cette année, et conduire, les mains liées, dans la prison d'État du quartier des gardes du corps. Des juges lui furent donnés à plusieurs reprises; mais il les compromettait dans ses interrogatoires avec une telle adresse, qu'ils se virent obligés de se récuser. Pour terminer cette singulière procédure, le roi crut devoir juger lui même; il condamna Arguelles à dix ans de galères au préside de Ceuta, comme soldat attaché au régiment dit *Fijo* ou permanent de cette place. Trop aimé à Ceuta pour la douceur de son caractère, ses connaissances et la simplicité de ses mœurs, il fut transporté à l'île déserte de Cabrera. En 1819 il y reçut une députation des libéraux qui préparaient en Espagne la révolution de 1820, et qui l'invitaient à s'y associer. Malgré son refus, lorsqu'elle triompha ils vinrent le chercher de nouveau, l'amenèrent à Madrid, et le firent nommer ministre de l'intérieur. Son ministère ne dura qu'environ un an. Il se montra royaliste modéré; et, pour prévenir les projets des républicains, il fit fermer les sociétés patriotiques. On le désigne comme le principal auteur de la dissolution de l'armée de l'île de Léon et de la chute de Riego. Ses ménagements pour les royalistes ne le mirent pas à couvert des persécutions de cette même royauté que ses soins avaient contribué à sauver du naufrage. Il se vit obligé de se réfugier en Angleterre, et ne rentra en Espagne qu'après l'amnistie de 1832. Membre de la chambre des cortès, il fut porté à la présidence, et se montra constamment défenseur des idées libérales. Lors de l'élection d'un régent, il obtint, après Espartero, le plus grand nombre de voix; et peu de temps après il fut nommé tuteur de la jeune reine Isabelle et de sa sœur. A la révolution de 1843, il céda ce poste au duc de Baylen, et mourut l'année suivante, d'une attaque d'apoplexie. [NUNEZ DE TABOADA, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec addition.]

*Dictionnaire de la Conversation.*

**ARGUELLES** (*Jose de Canga*). *Voy.* CANGA.

**ARGUES** (*Gérard* DES). *Voy.* DESARGUES.

**ARGUIJO, ARGUIXO** ou **ARGUISO** (*Juan* DE), poëte et musicien espagnol, né à Séville dans la seconde moitié du seizième siècle, mort vers 1630. Son amour de la poésie était si grand, qu'il s'entourait de poëtes avec qui il dépensait une fortune considérable: aussi lui décernèrent-ils une foule de louanges. Lope de Vega, entre autres, lui dédia son poëme de la *Beauté d'Angélique*, la *Dragontea* et *las Rimas humanas*. On remarque même, dans le *Laurel de Apolo*, des vers qui commencent ainsi :

Aqui don Juan de Arguiso
Del sacro Apolo y de las musas hijo.....

Arguijo savait aussi la musique, et jouait de plusieurs instruments; il chantait en s'accompagnant sur la guitare. Ses compositions ont malheureusement été éparpillées dans différents recueils: une des principales, le chant fait sur la mort d'un ami, est insérée dans le *Parnaso español*. Bouterweck a inséré un des sonnets d'Arguijo dans son histoire de la Poésie. Il a aussi écrit en vers : *Relaccion de las fiestas que hizo en Sevilla don Melchior de la Alcazar en obsequio de la Immaculada Conception.*

Lopez de Sedano, *Parnaso español*. — Arana de Varflora, *Hijos de Sevilla*. — Bouterweck, *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit*.

**ARGYLE**, nom d'une ancienne famille noble d'Écosse (ducs, comtes et marquis). La biographie des membres les plus célèbres de cette famille se trouve à CAMPBELL.

***ARGYRAMMOS** (*Alexandre*). Par zèle pour l'instruction de la Grèce, son pays, il organisa, vers 1810, une imprimerie au patriarcat même

de Constantinople, afin d'y publier le vaste Lexique grec nommé Κιβωτὸς ou *Arche*, que les Grecs les plus distingués du Phanar et des diverses parties de la Grèce eurent la généreuse pensée d'entreprendre, en réunissant leurs communs efforts. Le 1er volume, très-grand in-folio à trois colonnes, petit caractère, contenant les quatre premières lettres, parut en 1819. En 1810, celui qui écrit cet article eut le plaisir de donner quelques conseils pratiques à cet homme aussi modeste que distingué par son instruction et son courage, qui s'était fait imprimeur par dévouement.

Pendant la guerre qui avait interrompu les relations avec l'Europe, ne pouvant se procurer des caractères de la France, où il s'était adressé, il fit graver les poinçons par des Arméniens, et lui-même eut la persévérance de fondre toutes les lettres qui ont servi à l'impression de cet énorme volume. Faute de régule d'antimoine épuré pour composer l'alliage nécessaire, il le fabriqua lui-même, aidé dans tous ses travaux par l'Encyclopédie, où ils sont imparfaitement décrits.

Le dévouement désintéressé des collaborateurs à ce grand lexique, interrompu par la révolution grecque, et celui non moins généreux d'Argyrammos, rappellent ces nobles efforts des premiers typographes, auxquels de grandes idées faisaient surmonter des obstacles inconnus de nos jours. A. F. D.

*Notes d'un voyage fait dans le Levant* en 1816 et 1817: Paris, A. Firmin Didot. — Marcellus, *Voyage en Orient.*

**ARGYRE**, prince de Bari, prit en 1042 le titre de duc d'Italie, après avoir soumis une partie de la Pouille et de la Calabre. D'abord allié avec les Normands, il devint par la suite leur ennemi déclaré, et sollicita, en 1046, contre eux les secours des Grecs. Il conserva jusqu'en 1058 la principauté de Bari, avec le titre de *catapan*, que lui avait donné la cour de Constantinople.

Sismondi, *Histoire des républiques italiennes.*

* **ARGYRE** ( *Isaac*, Ἰσαάκης Ἄργυρος), moine et astronome grec, né vers l'an 1322 ou 1323, et connu seulement par ses ouvrages, dont voici la liste : Πασχάλιος κανών, ou *Canon paschal*, écrit en 1373, et publié avec une traduction latine en 1611 par Jacques Christmann, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Heidelberg; on le trouve aussi dans l'*Uranologion* de D. Petau; — *Apparatus Astrolabii*, dans la bibliothèque du Vatican; — *De reducendis triangulis non rectis ad rectos*, dans la bibliothèque Bodléienne; — *De Reducendo Calculo Astronomicorum Canonum Ptolemæi ab annis ægyptiacis et ab Alexandriæ meridiano, ad annos romanos et ad meridianum Constantinopoleos*, dans la bibliothèque de Vienne; — *Methodus Geodesiæ*, dans la bibliothèque de l'Escurial; — *Methodus solarium et lunarium Cyclorum*, dans la bibliothèque de Leyde; — *Carmina de Duodecim ventis*; — *Encomium Martyris Demetrii*; — *De Regimine Nobiliorum Liber*; — *De Monastica Politica*; — *De Virtutibus et Vitiis*. Ces trois manuscrits se trouvent dans la bibliothèque Bodléienne.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*. — Christmann, *Commentaire sur le comput d'Isaac Argyre*. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. VII, p. 62.

**ARGYROPULO** ou **ARGYROPULUS** ( *Jean* ), helléniste, natif de Constantinople, qui vint en 1434 en Italie enseigner le grec, et mourut en 1473. Palla Strozzi le retint à Padoue, voulant apprendre de lui la langue et la philosophie d'Aristote. Facciolati constate qu'il fut nommé recteur de l'université de cette ville, et qu'il prit part en 1444 à la conférence dans laquelle François della Rovere, plus tard Sixte IV, reçut le grade de docteur. Argyropulo était tenu en grande estime par Cosme, Pierre et Laurent de Médicis; du reste, il avait contribué à l'éducation de ce dernier. Pierre et Laurent le firent venir à Florence. En 1457, il fit le voyage de Paris pour implorer l'assistance du roi de France, afin d'être mis en état de racheter sa famille qui était tombée entre les mains des Turcs. De là il revint à Florence, puis se rendit à Rome. Ce fut là qu'il eut un jour à son cours le célèbre Reuchlin, pendant qu'il expliquait Thucydide. Argyropulo ayant invité le voyageur transalpin à interpréter quelques passages de cet historien, fut si étonné de la facilité avec laquelle Reuchlin s'acquitta de cette tâche, que le professeur s'écria, de dépit : « Quoi donc ! la Grèce exilée a-t-elle passé les Alpes ? » — Argyropulo mourut à Rome, d'une fièvre causée par l'usage immodéré d'un melon. Pendant son séjour en Italie, il s'était perfectionné dans la connaissance de la langue latine; seulement il gardait de singuliers préjugés sur les auteurs latins, et soutenait, par exemple, que Cicéron ne se connaissait ni en grec ni en philosophie. Il avait dédié à Cosme de Médicis une *Traduction de la Morale et de la Physique d'Aristote*; elle fut accueillie avec enthousiasme, et donna lieu à un trait sublime de modestie de Théodore Gaza. Celui-ci avait traduit plusieurs des mêmes livres; et quand il entendit parler de la version d'Argyropulo, il jeta son ouvrage au feu. Ses principaux travaux consistent dans des traductions latines d'Aristote : *Prædicamenta*; — *De Interpretatione*; — *Analyticorum posteriorum libri II*; — *Physicæ auscultationis libri VIII*; — *De Cœlo libri IV*; — *De Anima libri III*; — *Metaphysicorum libri XII*; — *Ethicorum ad Nicomachum libri X*; — *Politicorum libri VIII*; — *Expositio Ethicorum Aristotelis*; Florence ( apud Donat. Acciajuoli ), 1487, in-folio. Il a aussi traduit en latin des homélies de saint Basile, qui se trouvent imprimées dans les éditions des œuvres de ce saint.

Hodius, *De Græcis illustribus linguæ græcæ litterarumque humanarum instauratoribus*. — Bœrner, *De doctis hominibus græcis litterarum græcarum in Italia instauratoribus*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, édit. Harles,

— Hoffmann, *Lexicon bibliographicum Scriptorum græcorum*, au mot *Aristote*. — Roscoe, *Life of Lorenzo de' Medici*. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque profane*.

**ARI** ou **ARA FRODE.** *Voy.* THORGILL.

**ARIADNE**, impératrice de Constantinople, morte en 515. Fille de l'empereur Léon I[er] et de Verina, elle fut mariée à Zénon, qui monta sur le trône en 474. Elle suivit en Isaurie son mari, qui fut chassé par Basilisque. Redevenu maître de la couronne, Zénon se livra à des débauches qui, selon quelques historiens, lui causèrent de fréquentes attaques d'épilepsie. Sa femme, dégoûtée de lui, avait d'ailleurs conçu, dit-on, de l'amour pour Anastase le Silentiaire; elle résolut de se défaire de son époux, qui la gênait. Profitant d'un moment où il était en proie à un violent accès d'épilepsie, elle répandit le bruit de sa mort parmi les officiers du palais; elle le fit enterrer tout vivant, enveloppé d'un suaire, dans le tombeau des empereurs, avec ordre d'en murer l'entrée. Zénon y termina horriblement sa vie. Quarante jours après la mort de Zénon, Ariadne épousa Anastase, et le fit proclamer empereur.

Zonare, *Annales*. — Evagrius, lib. III. — Jornandès, *De regnorum successione*, édit. Lindenbrog, p. 58. — Cédrène, édit. de Paris, p. 346. — Zonaras, édit. de Paris t. II, p. 51-55. — Théophane, édit. de Paris, p. 96, 103, 104, 107, etc., 126.

***ARIÆUS** (Ἀριαῖος) ou **ARIDÆUS** (Ἀριδαῖος), ami et lieutenant de Cyrus, vivait dans la première moitié du cinquième siècle avant J.-C. A la bataille de Cunaxa, il commandait l'aile gauche de l'armée dans laquelle combattait Cyrus, qui trouva la mort dans la bataille. Quoique Ariæus eût pris ensuite la fuite, les Perses lui offrirent la couronne, qu'il refusa. On le vit ensuite successivement rechercher et trahir la confiance d'Artaxerxe. Toute la vie d'Ariæus tourna jusqu'à la fin dans ce double cercle d'une conduite équivoque.

Xénophon, *Anabas*, I, 8. 11, et 2; *Hell.*, IV, 1, § 27. — Plut., *Agesilas*. — Diod., XIV, 20.

**ARIALDUS**, archidiacre de Milan et martyr, né à Milan, mort en 1066. Le zèle qu'il déploya contre les nicolaïtes et les simoniaques lui fit des ennemis, et des ennemis trop puissants. En 1061 il fut assassiné dans une île déserte par ordre d'une nièce de Gui, archevêque de Milan. On dit que les geôliers du prélat hésitèrent d'abord, et qu'alors deux diacres, envoyés par l'archevêque lui-même, vinrent frapper Arialdus, après l'avoir cruellement mutilé. Ils jetèrent son corps dans le lac Majeur.

Baronius, *Annales*, à l'année 1066.

***ARIAMNÈS I**[er] (Ἀριάμνης), roi de Cappadoce, fut le fils de Datames et le frère d'Ariarathès I[er] et d'Holopherne : il régna cinquante ans, sans avoir rien fait de digne de mémoire.

**ARIAMNÈS II**, roi de Cappadoce, succéda à son père Ariarathès II, et associa à son gouvernement son fils Ariarathès III, qui, par conséquent, était déjà habitué aux affaires de la couronne lorsqu'il lui succéda.

Diodorus, XXXI, *Fragm.*

**ARIARATHÈS I**[er] (Ἀριαράθης), l'aîné des fils d'Ariamnès, hérita du trône de Cappadoce vers l'an 378 avant J.-C. On dit qu'il aimait beaucoup son frère Holopherne, et qu'il le promut aux dignités les plus élevées. Il l'envoya au secours des Perses, en guerre avec les Égyptiens. Holopherne revint de cette expédition comblé d'honneurs par Ochus, roi des Perses, en récompense de sa bravoure, et mourut laissant deux fils, Ariarathès et Arysès. Le roi, n'ayant pas d'enfant, adopta l'aîné des fils de son frère.

Après la mort d'Alexandre le Macédonien, Perdiccas, chef du royaume, envoya Eumène commander en Cappadoce. Ariarathès fut vaincu, fait prisonnier, et mis en croix avec plusieurs de ses parents et de ses officiers. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans. La Cappadoce resta soumise, ainsi que les contrées limitrophes, aux Macédoniens.

Diodore de Sicile, t. IV, liv. 31 (trad. de F. Hoefer).

**ARIARATHÈS II**, fils adoptif du précédent, ayant renoncé à l'espoir du trône, se retira avec un petit nombre d'amis en Arménie. Peu de temps après, Eumène et Perdiccas étant morts, Antigone et Séleucus occupés ailleurs, Ariarathès obtint d'Ardoate, roi des Arméniens, une armée, tua Amyntas, général des Macédoniens, qu'il chassa promptement du pays, et recouvra le trône paternel vers l'an 300 avant J.-C. Ariamnès, son fils aîné, lui succéda.

Diodore de Sicile, t. IV, liv. 31, p. 365 (trad. de F. Hoefer).

**ARIARATHÈS III**, fils d'Ariamnès II, épousa Stratonice, fille d'Antiochus II, roi de Syrie. Ce mariage avait été la base d'une alliance de famille entre Ariamnès et Antiochus, surnommé *le Dieu*. Ariamnès, aimant beaucoup ses enfants, ceignit du diadème son fils Ariarathès et l'associa à l'empire. Ce prince régna environ vingt-huit ans, et mourut l'an 220 avant J.-C., laissant le trône à son fils Ariarathès encore en bas âge.

Eusèbe, *Chronic.*; Milan, 1818, in-4°.

**ARIARATHÈS IV**, successeur et fils du précédent, mort 166 ans avant J.-C. Il épousa Antiochis, fille d'Antiochus le Grand. Cette femme très-astucieuse n'ayant pas d'enfant, en supposa deux à l'insu de son mari, Ariarathès et Holopherne. Quelque temps après, elle devint enceinte, et donna, contre toute attente, le jour à deux filles et à un fils nommé Mithridate. Elle découvrit alors à son mari sa supercherie à l'égard des enfants supposés; elle fit envoyer, avec une faible pension, l'aîné à Rome et le cadet en Ionie, afin qu'ils ne disputassent pas le trône au rejeton légitime. Ariarathès donna des secours au roi de Syrie contre les Romains; mais son beau-père ayant été vaincu, il envoya au sénat des ambassadeurs chargés de ses excuses. Il fut condamné à payer une somme de 200,000

sesterces, dont on lui rendit ensuite la moitié, à la prière du roi de Pergame. Ariarathès se ligua ensuite avec Eumène contre Pharnace, roi de Pont, et ne fut guère plus heureux.

Diodore de Sicile, t. IV, p. 366 (trad. de Ferd. Hoefer). — Appian, *De Bello Syriaco*.

**ARIARATHÈS V**, mort l'an 130 avant J.-C. Il porta d'abord le nom de *Mithridate*, et fut surnommé *Philopator* à cause de son profond amour pour son père, dont il était de même très-aimé. Cette affection était si grande, que le père voulait lui remettre l'empire; mais le fils s'y refusa, disant qu'il ne régnerait jamais du vivant de ses parents. Ariarathès mort, Mithridate hérita de la royauté, et mérita, par sa conduite et ses progrès en philosophie, les plus grands éloges. C'est depuis lors que la Cappadoce, auparavant inconnue aux Grecs, devint le séjour des hommes lettrés. Il faut dire aussi qu'Ariarathe avait reçu une éducation grecque fort distinguée. Comme roi, il renouvela l'alliance que son père avait entretenue avec les Romains. Il indisposa contre lui Démétrius, roi de Syrie, en refusant d'épouser sa sœur. Démétrius suscita contre Ariarathès Holopherne, son frère supposé. Ariarathès fut détrôné, et obligé de se retirer à Rome en 158 avant J.-C. Il fut rétabli dans ses États par les Romains, et aida, en 154, Attale, roi de Pergame, dans sa guerre contre Prusias. Ariarathès se joignit ensuite aux Romains contre Aristonic, usurpateur du royaume de Pergame; il périt dans cette guerre, laissant six enfants. Laodice, leur mère, se débarrassa de cinq d'entre eux par le poignard. Cette marâtre fut massacrée par le peuple; le sixième enfant d'Ariarathès survécut seul.

Appian, *De Bello Syriaco*, c. 47; — Diodore de Sicile, t. IV, p. 366 -Polybe. — Tite-Live.

**ARIARATHÈS VI**, le plus jeune fils du précédent, était encore enfant lorsqu'il succéda à son père. Il épousa Laodice, sœur de Mithridate Eupator, roi du Pont; mais Mithridate le fit assassiner par Gordius en l'an 96 avant J.-C. Sa veuve se maria alors avec Nicomède, roi de Bithynie, qui prit possession de la Cappadoce. Mais Mithridate chassa les troupes de Nicomède de la Cappadoce, et établit sur le trône Ariarathès VII, fils d'Ariarathès VI.

Memnon, *Apud Photium, Bibliotheca*, cod. 224, p. 230, éd. Bekker. — Justin, XXXVII, etc.

**ARIARATHÈS VII**, fils du précédent. Mithridate voulut l'obliger de faire venir à sa cour Gordius, le meurtrier de son père. Ariarathès leva alors une armée contre le roi de Pont, qui l'assassina en présence des deux camps, après l'avoir attiré dans un guet-apens. Les Cappadociens se révoltèrent, et allèrent chercher Ariarathès, le frère du dernier roi, qu'ils investirent du pouvoir suprême.

Justin, XXXVIII. 1.

**ARIARATHÈS VIII**, second fils d'Ariarathès VI. Mithridate chassa ce nouveau roi, qui mourut peu après de chagrin. Par la mort des deux fils d'Ariarathès VI, cette famille fut éteinte. Mithridate plaça sur leur trône un de ses fils, âgé seulement de huit ans. Nicodème, roi de Bithynie, craignant pour ses propres États, envoya une ambassade à Rome, pour réclamer le trône en faveur d'un troisième fils prétendu d'Ariarathès VI. Pour terminer cette querelle, le sénat romain voulut ériger la Cappadoce en république; mais les Cappadociens demandèrent un roi. Les Romains leur donnèrent alors Ariobarzane vers l'an 91 avant J.-C.

Justin, XXXVIII, 2. — Strabon, XII.

**ARIARATHÈS IX** prit possession de la couronne à la mort d'Ariobarzane, son frère, vers l'an 42 avant J.-C., c'est-à-dire après la bataille de Philippes. Sisinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs, grand prêtre de Bellone à Comane dans la Cappadoce, lui contesta ses droits au trône. Marc-Antoine se déclara en faveur de Sisinna. Ariarathès, après avoir ressaisi le pouvoir, fut cependant obligé de l'abandonner à Archélaüs, l'an 36 avant J.-C. Il avait régné six ans.

Dion Cassius, XLIX, 32. — Appien, *Bell. Civ.*, IX, V, 7. — Valère-Maxime, IX, 15.

***ARIAS** (*Fernand-Antoine*), peintre espagnol, mort en 1784. Il fut élève de Pedro de Las Cuevas; et tels furent ses progrès, qu'on lui confia, lorsqu'il n'avait encore que quatorze ans, les peintures destinées à décorer le maître-autel du monastère des Carmes à Tolède. Il se plaça bientôt au premier rang des peintres de Madrid. Le duc d'Olivarès chargea Arias de peindre les rois d'Espagne, dont les portraits furent placés dans la salle dite de *Las Comedias* du vieux palais. Malgré ces hautes relations, ce peintre distingué mourut misérablement dans un hôpital. Ce qui frappe dans les tableaux d'Arias, c'est la fraîcheur du coloris et de la carnation.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*.

**ARIAS** (le père *François*), jésuite espagnol, né en 1533 à Séville, mort le 23 mai 1605. Il laissa des ouvrages de piété (*Œuvres spirituelles*) traduits en français par le P. Belon; Lyon, 1740, 2 vol. in-12. Saint François de Sales en recommandait la lecture.

Antonio, *Bibl. Hispana*. — Southwell, *Bibliotheca societatis Jesu*.

***ARIAS** (*D. Francisco Gabino*), voyageur américain, d'origine espagnole, né à Satta dans la vice-royauté de Buenos-Ayres, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, mort vers 1808. Il suivit d'abord la carrière militaire, et parvint au grade de colonel. En 1774, il entreprit de pénétrer dans les parties désertes du continent américain que l'on désigne sous le nom de *grand Chaco*. Il accompagna le gouverneur D. Geronimo Matorras, commerçant de Buenos-Ayres, qui, après avoir obtenu le gouvernement de Tucuman, s'était engagé à pacifier le grand Chaco. Par cette expédition, faite aux frais de Matorras, ces vastes régions furent bien reconnues. En 1780 Arias continua les travaux de son ancien compagnon, qui était mort vers 1775 à Ortega. Il fit son entrée parmi les Indiens du

Chaco sans appareil militaire, et commença, à ses risques et périls, une expédition qui dura huit mois (depuis le 2 juin 1780 jusqu'au 31 janvier 1781). L'année suivante, il explora le cours du Bermijo, et constata que la navigation de cette rivière était libre; que des embarcations d'un port moyen peuvent la descendre; que les nations qui habitent ses plages sont pacifiques; et enfin que la rivière ne se jetait pas dans le Parana, ainsi que l'indiquaient inexactement les cartes anciennes, mais bien dans le rio Paraguay, huit lieues au-dessus du préside de Curupaiti, et six au-dessous de la bourgade de Neembucce. Arias attribuait au rio Bermijo quatre cents lieues de cours. Ce hardi voyageur avait rédigé le récit de ses expéditions. N'ayant pu les faire imprimer, il légua le travail qu'il avait déjà commencé à son fils le docteur Joze-Antonio Arias, qui, plus heureux que son père, écrivit, par ordre du gouvernement, l'histoire chorographique du grand Chaco, et cela sur les lieux mêmes.

Ce vaste travail encore inédit (ce qui est fâcheux) paraît être resté la propriété de la famille du docteur Arias; il a pour titre : *Extracto de todas las actuaciones seguidas en el superior gobierno, sobre conquistas y expediciones en el gran Chaco, que empezando en el año de* 1774, *terminan en el de* 1808.

FERD. DENIS.

Arenales, *Noticias historicas y descriptivas sobre el gran pais del Chaco y rio Bermejo*, etc.; Buenos-Ayres, 1833, in-8°.

***ARIAS** (*Josef*), sculpteur espagnol, né à Madrid en 1743, mort à Mexico en 1788. Il fut membre de l'Académie de Saint-Fernando à Madrid, et fut envoyé à Mexico pour y diriger l'Académie des arts, que le gouvernement espagnol avait fondée dans cette ville.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*.

**ARIAS** *de Benavidès* (*Pierre*), médecin espagnol du seizième siècle, natif de Toro, ville du royaume de Léon. Il voyagea dans l'Amérique occidentale, et y fit des observations intéressantes sur la médecine de ses habitants. A son retour en Espagne, il les rassembla et publia sous ce titre : *Secretos de chirurgia especial de las enfermedadas de Morbo gallico y lamparones, y mirrarchia, y la manera como se curan los Indios de llagas y heridas, con otros secretos hasta agora no escritos, ad Carolum, Hispaniarum principem;* Valladolid, 1567, in-8°.

Nic. Antonio, *Bibl. Hispana*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**ARIAS MONTANUS** (*Benoît*), savant philosophe espagnol, né à Frexenal en 1527, mort à Séville en 1598. Il voyagea dans toute l'Europe, et s'appliqua à l'étude des langues vivantes, qu'il avait fait précéder par l'étude des langues mortes. Il accompagna l'évêque de Ségovie au concile de Trente, où il parut avec beaucoup de distinction. A son retour il se retira dans les montagnes d'Andalousie, pour être tout à ses travaux littéraires. Philippe II le tira de son ermitage d'Aracena, et le chargea d'une nouvelle édition de la Bible polyglotte. Au bout de quatre ans elle fut imprimée à Anvers par Christophe Plantin, en 8 vol. in-fol., 1572. Arias Montanus augmenta cet ouvrage de *Paraphrases chaldaïques* et de plusieurs fautes qu'il ajouta à la version de Pagnin, déjà très-fautive elle-même. Philippe lui offrit un évêché pour récompense de son travail; mais cet écrivain, aussi savant que modeste, refusa cette dignité, se contentant d'une pension de 2,000 ducats et d'une place de chapelain du roi. Les ouvrages d'Arias roulent presque tous sur l'Écriture sainte. Ses neuf livres des *Antiquités judaïques* sont les plus estimés; Leyde, 1593, in-4°. Ils se trouvent aussi dans la Polyglotte d'Anvers et dans les grands recueils d'Angleterre. Arias a encore donné, entre autres, le *Psautier en vers latins*; 1574, in-4°; — *Humanæ salutis Monumenta*; Antverpiæ, 1571, in-4°; — une traduction latine de l'*Itinéraire* de Benjamin de Tolède; — une *Rhétorique* en quatre livres, avec des notes d'Antoine Moralès; Anvers, 1569, in-8°; — *Historia naturæ*, 1601, in-4°.

Rodriguez de Castro, *Biblioteca Española*, I, 649. — N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, I, 207. — Colomesius, *Hispana orientalis*, p. 241. — Rosenmüller, *Handbuch für die Litteratur der biblischen Kritik*, III, 296. — Simon, *Crit. de la Bibl. de Dupin*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**ARIASPE.** *Voyez* ARTAXERXÈS MNÉMON.

**ARIBERT**, duc d'Aquitaine, né vers le commencement du septième siècle, mort en 630. Quoique fils de Clotaire II, roi de France, il fut d'abord exclu du partage de la monarchie par Dagobert Ier, son frère aîné. Cependant, à force de sollicitations et de menaces, il obtint une partie du duché d'Aquitaine, qu'il gouverna sagement. Il se fit couronner à Toulouse, siége de sa domination, et mourut deux ans après son couronnement. Chilpéric, son fils, fut mis à mort par ordre de Dagobert. D. Vaissette, auteur de l'*Histoire du Languedoc*, prétend qu'Aribert eut deux autres enfants, Bertrand et Boggis, qui échappèrent à la cruauté ambitieuse de Dagobert. Boggis, l'aîné, est regardé comme la tige d'une longue suite de princes qui se sont éteints dans la personne de Louis d'Armagnac, qui fut duc de Nemours, et périt à la fameuse bataille de Cérignoles en 1503; mais cette généalogie est très-contestable.

Vaissette, *Histoire du Languedoc*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

***ARIBERT Ier** ou **ARIPERT**, roi des Lombards en Italie, mort l'an 661. Bavarois de nation, fils de Gondoald, frère de la reine Théodelinde, et d'une mère lombarde, il succéda à Radoald dans les premiers mois de l'an 653. Son règne fut d'environ neuf ans. Il mourut laissant deux fils qui lui succédèrent, et une fille qui épousa le roi Grimoald. Aribert proscrivit l'arianisme, et établit la religion catholique.

Muratori, *Annali d'Italia.* — Sigonius, *De regno Italiæ.* — Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.*

***ARIBERT II**, roi des Lombards en Italie, mort l'an 712. Il succéda à son père Ragimbert, sur la fin de 701. L'année suivante, attaqué par Ansprand et Liutpert, il fit prisonnier celui-ci et mit en fuite l'autre, dont il fit périr ensuite la famille, à l'exception de Liutprand, second fils d'Ansprand, qui rejoignit son père. L'an 712, Ansprand rentra en Italie à la tête d'une armée de Bavarois. Aribert lui livra une bataille dont le succès fut d'abord douteux. Se voyant enfin abandonné des siens, il prit la fuite, et se noya dans le Tésin.

Muratori, *Antiquitates Italicæ, dissert.* 69. — *Annali d'Italia.* — *Art de vérifier les dates.*

***ARICI** (*César*), poëte et jurisconsulte italien, né à Brescia en 1782. Il devint, sous Napoléon, l'un des juges du département de la Mella, dont Brescia était la capitale. Mais il ne s'en tint pas à l'étude des lois : il cultiva aussi la poésie, et publia en 1808, sur un sujet assurément utile, *la culture de l'olive,* un poëme en quatre chants. En 1810, il fut appelé à professer l'histoire et la littérature dans le lycée de sa ville natale. Ses titres littéraires le firent entrer en 1812 à l'Institut italien des sciences, lettres et arts. En 1824, lors de la suppression des chaires d'histoire dans les lycées, il devint professeur de langue latine, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont: *la Pastorizia*, publiée en 1814 : c'est un poëme en quatre chants, consacré à l'examen de l'élève des moutons et de tout ce qui concerne cette industrie; — l'*Origine delle Fonti ;* — *il Sirmione; — il Campo Santo*, et d'autres petits poëmes.

Tipaldo, *Biografia degli italiani illustri.* — Levati, *Saggio sulla Storia della letteratura italiana.* — Giordani, *Opere.*

***ARICONA** (*Low-ben-Meir*), rabbin polonais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Observations sur le commentaire* de Jarchi, etc.; Hanau, 1716.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, III, 85.

**ARIEH**, rabbin. *Voy.* JUDA (Léon de).

**ARIEH**, rabbin. *Voy.* LÉON de Modène.

***ARIENTI**, nom de plusieurs médecins italiens cités par Mazzuchelli :

*Tommaso* ARIENTI vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il professa la médecine et la chirurgie à Bologne. Sa fin fut déplorable : un de ses domestiques l'assassina, et donna en même temps la mort à la femme et à l'enfant de son maître. On a d'Arienti un manuscrit intitulé *Praxis omnium morborum cum medicinis cujusque generis*, cité par Pierre d'Argillata.

*Cecco degli* ARIENTI, mort en 1508, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, écrivit : *Libro d'Annotazioni sopra le virtù dell' acque e dei bagni della Porella.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**ARIENTI.** *Voy.* ARGENTI.

***ARIF-AL-HARWI** (*Maulana*), poëte persan, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il y a eu plusieurs poëtes du nom d'Al-Arif, sur lesquels on n'a presque point de données. Celui dont il est question ici paraît avoir été doué du génie poétique : il dédia aux rois et princes de son temps des poëmes remarquables. On a de lui : *Dix lettres sur les doctrines de Sofi*, des odes, des fragments et des mélanges. Tous ces écrits portent un cachet de supériorité.

Daulatshah, *Vies des poëtes persans.*

**ARIGISE I**[er], duc de Bénévent, mort en 641, après cinquante ans de règne. Il succéda en 591 à Zotton, fondateur du duché de Bénévent. En 596, il enleva aux Grecs la ville de Crotone.

Paul Diacre, *De Gestis Longobardorum.* — Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Muratori, *Annali d'Italia.*

**ARIGISE II**, duc de Bénévent, mort le 26 août 787. Il succéda en 758 à Luitprand, et reçut l'investiture donnée en 758 par Désidério, roi des Lombards, dont il avait épousé la fille. Après la destruction du royaume des Lombards par Charlemagne, Arigise se déclara indépendant, et lutta pendant treize ans contre ce puissant conquérant, auquel il finit par payer un tribut annuel de sept mille écus d'or. La cour d'Arigise fut le rendez-vous des érudits du temps. Paul Diacre y chercha un refuge.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Watteschi, *Memorie istorico-diplomatiche dei duchi di Spoleto.*

***ARIGNOTA** *de Samos*, femme philosophe grecque de l'école de Pythagore, vivait probablement au septième siècle avant l'ère chrétienne. Elle fut, selon les uns, fille de Pythagore; selon d'autres, disciple seulement de ce grand philosophe; elle laissa des épigrammes et d'autres écrits sur les mystères de Bacchus.

Suidas, aux mots Ἀριγνώτη, Θεανώ, Πυθαγόρας. — Clem. d'Alex., *Strom*, IV, p. 522, Paris, 1629. — Harpocration, au mot Εὐοῖ.

***ARIGNOTUS** (Ἀρίγνωτος), philosophe pythagoricien, vivait au deuxième siècle. Il fut renommé pour sa haute sagesse, et on lui donna le surnom de Ἱερός, le *Saint.*

Lucien, *Philopseud.*, c. 29.

***ARIGONI** (*Jean-Jacques*), compositeur de musique italien, vivait au dix-septième siècle. Il devint membre de l'Académie *Fileutera*, où on le désignait sous le nom de *l'Affettuoso.* Il laissa des madrigaux à deux et trois voix, publiés à Venise en 1623; — *Concerti da camera;* Venise, 1635.

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

***ARIGONI** ou **ARRIGONI** (*Onorio*), numismate italien, né à Venise en 1668. Sa collection de médailles est restée célèbre. Il la décrivit dans un ouvrage intitulé *Numismata quædam cujuscunque formæ et metalli musæi Honorii Arigonii Veneti, ad usum juventutis rei nummariæ studiosæ;* Venise, 1741, 1759. Le

quatrième et dernier volume de cet ouvrage est devenu très-rare.

Moschini, *Della letteratura Veneziana del secolo XVIII*, II, 88. — Lombardi, *Storia della letteratura italiana del secolo XVIII*, IV, 63. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**ARIMINO** (*Grégoire de Rimini*), philosophe italien, mort à Vienne en 1388. Il entra dans l'ordre des Augustins, et devint général de l'ordre en 1357. La philosophie scolastique le compta bientôt parmi ses plus fermes soutiens, et on le surnomma *le Docteur authentique* (Doctor authenticus). En 1351, il professa au couvent de son ordre à Rimini, puis il alla mourir à Vienne. Il fut fort attaché à la doctrine des *nominaux*. On a de lui : *Lectura primi libri Sententiarum*, de Pierre Lombard; Paris, 1482, in-fol., et 1487; — *Super secundum Sententiarum*; Milan, 1494; — *De usuris*; Rimini, 1622; — *Liber de Impræstantiis Venetorum et usuris*; Rimini, 1522 et 1622; — *Commentaria in Epistolas sancti Pauli et sancti Jacobi*; — *Lectura*, in III et IV des *Sentences* de P. Lombard; — *Tractatus de Conceptione B. V. Mariæ*; — *Sermones de Tempore*; — *Sermones de Sanctis*; — *Quæstiones metaphysicales*; — *Tractatus de conditionibus Florentinorum*; — *Tractatus de Intensione et Remissione formarum*; — *Carmina italica et latina*. Ces derniers ouvrages sont restés manuscrits.

Bayle, *Dictionnaire*. — Fabricius, *Bibl. latina*.

**ARIMNA**, peintre grec de l'antiquité. On ignore l'époque où il vécut, et on ne le connaît que par la place que Varron lui assigne entre Mycon et Diore. On peut le regarder comme antérieur à Apelle. Varron dit, en effet, qu'on ne saurait blâmer le peintre de Cos, Protogène, et les autres grands artistes, de n'avoir pas suivi la trace de Mycon, Diore et Arimna.

Varron, *De lingua Latina*, *VIII*, p. 129, ed. Bipont.

**ARINGHI** (*Paul*), oratorien et théologien romain, mort en 1676. Il laissa les ouvrages suivants : *Roma subterranea novissima*; Rome, 1651, 2 vol. in-f°. C'est une traduction du traité italien, dans lequel Bosio a donné ses intéressantes recherches sur les catacombes, publiées après sa mort par Severano; Aringhi a joint à l'original ses propres découvertes; — *Monumenta Infelicitatis, sive mortes Peccatorum pessimæ*; Rome, 1664, 2 vol. in-f°.; — *Triumphus Pœnitentiæ, sive selectæ pœnitentium mortes*; Rome, 1670, in-fol.

Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.* — Röstell, *Beschreibung der Stadt Rom.*, t. I, 356, 1830.

**ARIOALD**, roi des Lombards en Italie, mort l'an 636, ou *Ariwald*, gendre d'Agilulphe et de Théodeline par sa femme *Gondeberge*, s'empara du trône l'an 625, au préjudice d'Adaloald, son beau-frère; mais il ne fut universellement reconnu pour roi par les Lombards que l'an 626, après la mort de son rival. Il était arien. Son règne fut de onze ans. Il mourut sans laisser d'enfants de sa femme, qui lui survécut.

Muratori, *Ann. d'Ital.*, t. IV. — Zanetti, *Del regno de' Long.* — *Art de vérifier les dates*. — Sigonius, *De regno Italiæ*.

**ARIOBARZANE** (Ἀριοβαρζάνης), nom de trois rois de la Cappadoce et de trois rois du Pont.

I. *Ariobarzanes de la Cappadoce.*

**ARIOBARZANE I**er, roi de Cappadoce, surnommé *Philoromæus*, vivait dans la seconde moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Il fut l'allié des Romains. Mithridate le chassa du trône, et l'obligea de se réfugier à Rome. Mais Sylla le rétablit dans ses États en l'an 92 avant J.-C. Il fut chassé jusqu'à quatre fois, et toujours remis en possession par les troupes romaines. Il abdiqua en faveur de son fils, en présence de Pompée, en l'an 66 avant J.-C.

Plut., *Sylla*, c. 5. — Appien, *De Bello Mithridat.*, c. 15, 60, 105. — *De Bello civili*.

**ARIOBARZANE II**, roi de Cappadoce, fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Il fut aussi surnommé Φιλοπάτωρ, comme on peut le voir sur une médaille qui se trouve dans Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*. C'est à Ariobarzane qu'est due la restauration de l'Odéon à Athènes. Il fut l'objet du mépris de Sylla, lorsque ce Romain fameux vint assiéger la premiere ville de l'Attique. Cicéron dit que le gouverneur de la Cappadoce fut assassiné par des conjurés.

Cicer. *De prov. consul.*, c. 4.

**ARIOBARZANE III**, fils du précédent, roi de Cappadoce, mort en l'an 42 avant J.-C. Il fut surnommé *Eusèbes* et *Philoromæus*. Cicéron, devenu proconsul en Cilicie, le soutint contre ses ennemis et dans ses États. César lui pardonna également le concours qu'il prêta à Pompée; il augmenta même ses États, et prit parti pour lui contre Pharnace II, roi de Pont. Mais Cassius, prétextant une prétendue conspiration, fit mettre à mort le roi de Cappadoce en l'an 42 avant J.-C.

Dion Cass., XLI, 63; XLII, 48; XLVII, 33. — Appien, *De Bello civili*, 71 (cet historien l'appelle par erreur Ariarathe). — Ciceron, *Epist. ad Att.*, V, 20. — *Epist. ad Fam.*, II, 17. — Plut. — *Cæs.*, *Bell. civili*, III.

II. *Ariobarzanes, rois du Pont*, descendant des sept chefs perses qui tuèrent Smerdis le Mage en l'an 521 av. J.-C.

***ARIOBARZANE I**er, roi de Pont, vivait au cinquième siècle avant J.-C. Il fut livré par son propre fils Mithridate au roi de Perse.

Xénophon, *Cyrop.* — Arist., *Polit.*, V, 8, 15.

***ARIOBARZANE II**, roi de Pont, fils de Mithridate Ier, auquel il succéda en 363 avant J.-C., et régna jusqu'à sa mort en 337 avant J.-C. Selon Diodore, il fut satrape de Phrygie; d'autres lui attribuent le gouvernement de la Phrygie, de la Lydie et de l'Ionie. Il se révolta contre Artaxerxe II en 362, et fonda probablement un empire indépendant. Démosthène lui donne, ainsi qu'à ses trois fils, le titre de citoyen d'Athènes.

Xénoph., *Hellen.*, VII, 1. — Diod., XV, 90; XVI, 90 (trad. de Ferd. Hoefer).

**ARIOBARZANE III**, roi de Pont, fils de Mithridate III, mourut vers 240 av. J.-C. Il s'em-

para de la ville d'Amestris. Lui et son père Mithridate III nouèrent une alliance avec les Gaulois, qui pénétrèrent ainsi en Asie, et l'aidèrent à repousser une invasion égyptienne envoyée par Ptolémée Philadelphe. Mais, à la mort d'Ariobarzane, les auxiliaires devinrent des ennemis pour son fils, dont ils envahirent le territoire.

Memnon, *Apud Photium*, cod. 224, 2e éd. Bekker. — Étienne de Byzance, Ἄγχυρα. — Clinton, *Fasti Hellenici*.

**ARION** (Ἀρίων), lyrique grec, natif de Méthymne dans l'île de Lesbos, et disciple d'Alcman, vivait vers la 38e olympiade (626 av. J.-C.). Selon Hérodote, il fut l'inventeur du dithyrambe, et excellait dans la poésie lyrique. Il séjourna longtemps à la cour de Périandre, roi de Corinthe, et fit, sous les auspices de ce prince, un voyage en Italie, que ses talents rendirent fort lucratif. Comme il retournait à Lesbos, ses compagnons de voyage résolurent de le tuer, pour s'emparer de ses richesses. Arion ayant découvert leur complot, demanda pour toute grâce de toucher encore une fois de la lyre avant sa mort. Cette grâce accordée, il prit son instrument et se retira sur la poupe du vaisseau, d'où, après avoir fait retentir l'air de sons touchants, il se précipita dans les flots. Un dauphin, attiré par les accents du poëte, le prit, dit-on, sur son dos, et le déposa au cap Ténare. A son arrivée à Corinthe auprès de Périandre, Arion éleva, dans le temple d'Apollon situé au cap Ténare, un tombeau au dauphin qui l'avait sauvé si miraculeusement. Les astronomes ont donné le nom d'*Arion* ou de *Dauphin* à une constellation de l'hémisphère boréal. Il ne nous reste d'Arion qu'un hymne en l'honneur de Neptune, et l'inscription d'un monument qu'il avait érigé à Ténare, conservée par Élien (*Hist. des animaux*, XII, 45) et insérée dans les *Analecta* de Brunck, t. III, p. 337.

Élien, *Hist. Animal.* — Ovide, *Fasti*, II, 91. — Hyginus, *Fabul.* 194. — Müller, *Histoire de la littérature de l'ancienne Grèce*, I, 204, etc. — Cramer, *Anecdota*, III, 352. — Servius, *ad Virg Georg.*, I, 12. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. I, p. 208.

***ARIOSTA** (*Lippa*), issue d'une noble famille de Ferrare, concubine d'Obizzon, marquis d'Este et de Ferrare, fortifia de telle sorte, par sa fidélité et par son habileté politique, les impressions que sa beauté avait faites sur le cœur de ce marquis, qu'il la reconnut enfin pour sa femme légitime l'an 1352. Obizzon mourut la même année, et lui laissa l'administration de ses États, dont Ariosta s'acquitta très-bien pendant la minorité de ses onze enfants. C'est d'elle que descend la maison d'Este, qui subsiste encore dans la branche des ducs de Modène. D'après la remarque judicieuse de M. le Laboureur, Lippa Ariosta *rendit plus d'honneur à sa famille qu'elle ne lui en avait ôté.*

Bayle, *Dictionn. critique.* — Moréri, *Gr. Dictionn. hist.* — Le Laboureur, *Relation du voyage de Pologne.*

***ARIOSTE** ou **ARIOSTO** (*Alexandre*), natif de Bologne, entra dans l'ordre de Saint-François, et fut envoyé, vers 1476, en mission chez les Maronites du mont Liban, avec le titre de missionnaire apostolique. On ignore la date de sa naissance et de sa mort. Il resta trois ans en Syrie, et donna une description de la Palestine ainsi conçue : *Topographia terræ promissionis, ad illustrissimum principem Borsium Mutinæ, Regiique ducem, marchionem Estencem et Rodigii comitem.* Frère Alexandre, à son retour en Italie, fut employé par le pape Sixte IV dans plusieurs affaires ecclésiastiques de la province de Romagne. Outre plusieurs écrits inédits, on a de lui : *De sacra peregrinatione ad S. Catharinam montis Sinaï, deque Maurorum moribus, institutis, opibus presbyteri Joannis, regis Indorum.* Son *Manuel des confesseurs* a été imprimé sous ce titre : *Enchiridion seu interrogatorium confessorum pro animarum curanda salute;* Venise, 1513, réimprimé à Paris en 1520, à Lyon en 1528, et à Brescia en 1529.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ARIOSTE** ou **ARIOSTO** (*François*), de Ferrare, grand-oncle du célèbre poëte, était professeur de philosophie et de droit civil dans l'université de Ferrare vers la seconde moitié du quinzième siècle, et fut aussi employé par les ducs Borso et Ercole Ier dans divers emplois publics ou missions diplomatiques. Il mourut en 1492, et fut enterré dans l'église de Saint-François de Ferrare. Son illustre neveu, Ludovic Arioste, composa une inscription latine qu'il plaça sur sa tombe. François est l'auteur d'un travail sur une source d'huile de pétrole découverte au mont Gibbio, près Sassuolo, sur le territoire de Modène : *Francisci Ariosti de oleo montis Zibinii, seu petroleo agri Mutinensis libellus, e manuscriptis membranis editus ab oligero Zacobæo;* Copenhague, 1690. Ce travail fut publié de nouveau par B. Ramazzini, avec quelques additions de l'éditeur; Modène, 1698.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**ARIOSTE** ou **ARIOSTO** (*Ludovico*), célèbre poëte italien, né à Reggio dans le duché de Modène le 8 septembre 1474, mort en 1533. L'Arioste était fils d'un membre du tribunal de Ferrare, et l'aîné de dix enfants. Dès le premier âge il manifesta son goût pour la poésie, et composa quelques tragédies qu'il faisait représenter par ses frères. L'une de ces pièces avait pour sujet l'aventure de Pyrame et Thisbé. Après s'être distingué dans ses études au collége de Ferrare, le jeune Arioste étudia pendant cinq ans la jurisprudence, pour céder aux désirs de son père; mais ne pouvant surmonter le penchant qui l'entraînait vers les lettres, il mit entièrement de côté ses livres de droit, et ne s'occupa plus que de travaux dramatiques et poétiques. Un recueil d'odes appela sur lui l'attention du cardinal Hippolyte d'Este, frère du duc de Ferrare Hercule Ier, à qui son père avait été longtemps attaché. Placé d'abord en qualité de gentilhomme dans la maison du cardinal, il obtint

sa confiance, l'accompagna dans ses voyages, et fut plus tard employé à plusieurs affaires importantes par le duc Alphonse, frère et successeur d'Hercule I$^{er}$. Ces affaires ne l'empêchèrent pas d'accomplir l'œuvre qui a immortalisé son nom. Ce fut, en effet, parmi les distractions de tout genre que lui offrait la cour, qu'il composa son Roland furieux (*Orlando furioso*), poëme en quarante-six chants. Dix années environ furent consacrées au travail de ce grand poëme. L'Arioste en montra le manuscrit au cardinal d'Este, son protecteur, qui le lui rendit, avec ces mots : *Dove, diavolo, messer Ludovico, avete pigliato tante coglionerie?* (Messire Louis, où avez-vous pris tant de sottises?). Le poëte, sans se laisser décourager par ce jugement, publia le *Roland* en 1516; et l'admiration de l'Italie entière le dédommagea du mépris du cardinal. A cette époque il se brouilla avec ce prince, parce qu'il refusa de le suivre, en alléguant sa faible santé, dans un voyage en Hongrie. Le duc Alfonse I$^{er}$ se fit alors le patron déclaré de l'Arioste à la place de son frère, et l'admit dans son intimité, mais sans jamais le tirer néanmoins de ses embarras de fortune et de famille, presque inséparables d'une grande renommée littéraire. En 1522, Alfonse l'investit d'un emploi qui semblait devoir être étranger à la nature toute paisible de ses occupations habituelles : il le nomma gouverneur d'un district de l'Apennin révolté et infesté de bandits. L'Arioste s'acquitta à merveille de ses nouvelles fonctions : il apaisa les troubles, et s'acquit un grand empire sur ces bandits. Un jour le gouverneur-poëte, plus rêveur que de coutume, étant sorti en robe de chambre d'une forteresse dont il faisait sa résidence, tomba entre leurs mains. Un d'eux le reconnut, et avertit que c'était le signor Arioste. Au nom d'Arioste, de l'auteur du poëme d'*Orlando furioso*, tous ces brigands tombent à ses pieds, et le conduisent jusqu'à la forteresse, en lui disant que la qualité de poëte leur faisait respecter, dans sa personne, le titre de gouverneur. Cette histoire a été révoquée en doute, ainsi que d'autres aventures dont les biographes ont exagéré les circonstances.

De retour à Ferrare, l'Arioste fit représenter, pour la fête de la cour, plusieurs comédies qu'il avait anciennement composées; et il donna en 1532 la seconde édition de son poëme, qu'il corrigeait soigneusement depuis quelques années. Peu de temps après cette publication, il fut attaqué d'une maladie de vessie dont il mourut, après huit mois de souffrances. Il montra beaucoup de calme dans sa dernière maladie. Sur son lit de mort, il disait à ceux qui l'entouraient : « que plusieurs de ses amis étaient déjà partis; qu'il souhaitait de les revoir; et que chaque moment le faisait languir, tant qu'il ne serait point parvenu à ce bonheur. »

Ce grand poëte se distinguait par tous les avantages extérieurs, ainsi que par la douceur du caractère, l'affabilité des manières et la noblesse des sentiments. « L'Arioste, dit Ginguené, avait une belle figure, les traits réguliers, le teint vif et animé, l'air ouvert, bon et spirituel. Sa taille était haute et bien prise, son tempérament robuste et sain, si l'on en excepte un catarrhe dont il fut quelquefois attaqué. Il aimait à se promener à pied, et ses distractions, causées par les méditations, la composition ou les corrections dont il était continuellement occupé, le menaient souvent plus loin qu'il n'en avait eu le projet. C'est ainsi que par une belle matinée d'été, voulant faire un peu d'exercice, il sortit de Carpi, qui est entre Reggio et Ferrare, mais beaucoup plus près de Reggio, et qu'il arriva le soir à Ferrare en pantoufles et en robe de chambre, sans s'être arrêté en chemin. Sa conversation était agréable, piquante, et respirait la franchise et l'urbanité autant que l'esprit. Ses bons mots étaient pleins de sel; sa manière de raconter était originale et plaisante; et ce qui manque rarement son effet, quand il faisait rire tout le monde, il était lui-même fort sérieux. Les auteurs qui ont écrit sa vie avec le plus de détail le représentent doué de toutes les qualités sociales, sans orgueil, sans ambition, réservé dans ses discours et dans ses manières, attaché à sa patrie, à son prince, et surtout à ses amis; aimant la solitude et la rêverie; sobre, quoique grand mangeur, et sans goût pour les mets recherchés comme pour les repas bruyants. Ils le représentent aussi peu studieux, et ne lisant qu'un petit nombre de livres choisis; travaillant peu de suite, très-difficile sur ce qu'il avait fait, corrigeant ses vers et les recorrigeant sans cesse. Depuis qu'il eut formé le dessein de faire un poëme épique, il joignit à ses études poétiques l'histoire et la géographie; ses connaissances géographiques surtout s'étendaient aux plus petits détails.

« L'Arioste aimait les jardins, et les traitait comme ses vers, ne se lassant jamais de semer, de planter, de transplanter, de changer la distribution des carrés et des allées. Il lui arrivait souvent de prendre une plante pour l'autre; il élevait comme précieuses les herbes les plus communes, et les voyait éclore avec une joie d'enfant, pour n'y plus songer le lendemain. Il avait un autre goût plus cher, celui de bâtir et de faire dans sa maison des changements continuels; et il plaisantait souvent sur le malheur de ne pouvoir changer aussi facilement et à aussi peu de frais sa maison que ses vers. Son esprit vif, ingénieux, et habile à emprunter tous les tons, s'est peint dans ses ouvrages, surtout dans le *Roland*, qui les a tous effacés. L'Arioste peut être regardé comme le créateur d'un genre d'épopée dans lequel ses imitateurs, y compris Voltaire, sont restés bien loin de lui. Aucun poëte, en effet, ne l'a égalé dans ce genre d'épopée, où l'imagination a bien une autre carrière à fournir que dans l'épopée purement hé-

roïque. Aucun n'a mêlé avec autant d'adresse le sérieux et le plaisant, le gracieux et le terrible, le sublime et le familier. Aucun n'a mené de front un aussi grand nombre de personnages et d'actions diverses, qui tous concourent au même but. Aucun n'a été plus poëte dans son style, plus varié dans ses tableaux, plus riche dans ses descriptions, plus fidèle dans la peinture des caractères et des mœurs, plus vrai, plus animé, plus vivant (1). »

Les deux éditions les plus rares du *Roland furieux* sont : la première, de Ferrare, in-4°, où le poëme n'a que quarante chants; et la seconde, de 1532, aussi in-4°, où il y en a quarante-six. On distingue aussi une édition des Aldes, Venise, 1545, in-4°; une autre de 1584, Venise, in-fol., où se trouve la vie de l'Arioste écrite par Pigna et Garofalo. L'*Orlando furioso* a été traduit en français par d'Ussieux, par le comte de Tressan, par M. Creuzé de Lesser, etc. [*Enc. des g. du m.*, avec addit. ]

Arioste eut un frère (*Gabriel*), plus jeune que lui, et qui était impotent des pieds et des mains. Dans la dernière partie de sa vie, Gabriel Arioste composa des vers, et laissa un volume de poésies latines qui a été publié à Ferrare après sa mort. Il acheva la comédie *la Scolastica*, que son frère avait laissée incomplète. Son fils Orazio Ariosto devint chanoine de la cathédrale de Ferrare. Orazio fut intimement lié avec le Tasse, et écrivit les *Argomenti*, ou le résumé en vers de chacun des chants de la *Gerusalemme liberata*. Pour prendre la défense du grand poëme de son oncle, il écrivit : *Difese dell' Orlando furioso dell' Ariosto, contro alcuni luoghi del dialogo dell' Epica poesia di Camillo Pellegrino*; Ferrare, 1585. Il laissa inachevé un poëme intitulé *l'Alfeo*. Il a aussi écrit des comédies, et quelques petits poëmes qui n'ont pas été publiés.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Baruffaldi Jun., *la Vita di M. Lodovico Ariosto*. — C.-P. Ginguené, *Hist. litter. d'Italie*. — Corniani, *Due Secoli della letteratura ital.* — Valéry, *Voyage litteraire en Italie*.

**ARIOSTI** (*Attilio*), compositeur de musique, né à Bologne en 1660, mort vers 1740. Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique, et il entra même dans l'ordre de Saint-Dominique; mais une dispense du pape lui permit de se livrer tout entier à ses inspirations musicales. Dès 1696, il mit en musique la *Daphné* d'Apostolo Zeno, opéra qui fut représenté dans sa ville natale. Deux ans après, il fit partie de la maison de l'électrice de Brandebourg, et il put ainsi produire à Berlin un ballet, *la Sesta d'Imeneo*, et l'opéra d'*Atis*. Ariosti ajouta à une partie de cet ouvrage une symphonie infernale conçue dans un mode si étrange, que l'exécution imprima un sentiment de terreur invincible dans l'âme de tous les auditeurs. Pendant qu'il demeurait à Berlin, Ariosti se lia intimement avec Hændel, qui était encore très-jeune; et leur amitié ne fit qu'augmenter sans s'altérer jamais, même quand ils furent rivaux. A son retour d'Italie, il composa pour la ville de Venise son oratorio de *Nabuchodonosor*, et pour Bologne son opéra *la più gloriosa Fatica Ercole*. Il quitta l'Italie pour venir à Vienne en 1708, époque à laquelle il composa l'opéra intitulé *Amor tra Nemici*. Ce fut une grande nouvelle quand, le 12 juillet 1716, un journal (*the London Courant*) annonça qu'à la sixième représentation d'*Amadis* d'Hændel, Attilio Ariosti exécuterait dans la salle de l'Opéra italien un solo sur la viole d'amour. Ariosti fit plus que ce qu'on attendait de lui : il passionna le goût public pour un instrument alors peu connu, et dont il tira le plus brillant parti comme exécutant. En 1720, les *dilettanti* de Londres voulurent impatroniser définitivement dans leur cité l'opéra italien, avec le concours des plus beaux talents de l'Europe; une souscription à la tête de laquelle se plaça George Ier fut ouverte, et une somme de cinquante mille livres sterling fut affectée à la création d'une Académie royale de musique. On s'adressa aux plus habiles compositeurs : Bononcini fut appelé de Rome, Ariosti d'Allemagne; et l'on fit promettre à Hændel, alors fixé près du duc de Chandos à Cannons, de s'occuper des principaux chanteurs. Hændel ayant envoyé l'année suivante le libretto de *Muzio Scevola*, opéra en trois actes, il fut convenu que le premier serait composé par l'Ariosti, le second par Bononcini, et le troisième par Hændel; ce qui s'exécuta rigoureusement, sans qu'on pût même remarquer la plus légère ombre de rivalité entre les trois confrères. Immédiatement après, suivirent le *Ciro* de l'Ariosti, le *Floridante* d'Hændel, et le *Crispo* de Bononcini. En 1723, même succession d'opéras : *Otho* d'Hændel, *Coriolano* de l'Ariosti, *Erminia* de Bononcini, *Flavio*, encore d'Hændel; et en 1724, *Vespasiano* de l'Ariosti. L'opéra italien fut ainsi défrayé par les ouvrages des trois émules jusqu'en 1727; mais après que Bononcini eut donné son *Astyanax* et l'Ariosti son *Lucio Vero*, ils furent déliés de leurs engagements, et Hændel resta seul maître du champ de bataille. *Coriolano* est le plus populaire des opéras de l'Ariosti. Hawkins raconte que la scène de la prison, écrite dans le style musical le plus élevé, arrachait des larmes aux spectateurs à chaque représentation. C'est cette admirable scène que Gay a parodiée dans le *Beggar's opera*. Bononcini, ne trouvant plus à employer son talent, eut le bonheur d'être protégé par la famille des Marlborough, tandis que l'Ariosti tomba dans la misère. Vainement il chercha à publier une collection de cantates et leçons écrites pour la viole d'amour : le monde élégant oublia celui qui, avec ses deux illustres confrères, avait tant contribué à l'émouvoir. L'Ariosti, voyant la ruine de ses espérances, quitta l'Angleterre; et, à partir de

(1) Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. IV et t. VI.

ce moment, on le perd de vue; on ignore même quelle fut sa fin. Suivant le Dr. Burney, l'Ariosti excellait dans l'harmonie; sa musique était toujours agréable et même suave, mais il avait peu d'invention. Ses autres travaux sont : *Erifile*, Venise, 1697; — *Madre de' Maccabei*, Vienne, 1704; — *Artaserse*, 1724; — *Canzone*, 1727; — *Cantatos and a collection of lessons for the viol d'Amore*, Londres, 1728; — *S. Radegonde, regina di Francia*, oratorio, 1693.

Gerber, *Lexicon der Ton-Künstler*. — Hawkins, *History of Music*. — Burney, *History of Music*. — *Libretti del Teatro Real*, 1720-1730.

**ARIOVISTE** (en allemand *Ehrenvest*, fort en honneur), chef suève, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Lorsque César entra dans la Gaule, deux factions la partageaient : à la tête de la première se trouvaient les Éduens; à la tête de la seconde, les Arvernes et leurs alliés les Séquanes. Les Séquanes appelèrent les Suèves, dont le Rhin seul les séparait, pour les venger des Éduens vers l'an 59 avant J.-C. Ceux-ci s'adressèrent à Rome, qui ne put pas d'abord envoyer des secours. Cependant les barbares avaient imposé tribut aux Éduens, et traité plus mal encore les Séquanes qui les avaient appelés; ils leur avaient pris le tiers de leurs terres, selon l'usage des conquérants germains, et ils en voulaient encore autant. Les migrations étaient continuelles; déjà cent vingt mille guerriers étaient entrés dans les Gaules. Divitiac, le plus noble des Éduens, se rendit alors avec les principaux chefs de la Gaule auprès de César, qui céda aux prières des Gaulois opprimés. Leur consternation était telle, que les Séquanes n'osèrent exprimer leur terreur que par un morne silence. « Il était trop dangereux pour Rome, comme il le dit lui-même, de laisser les Germains s'habituer à passer le Rhin. » Au bout du pays des Séquanes, ils trouvaient la province romaine, puis l'Italie. Il demanda une entrevue à Arioviste : le barbare répondit que pour lui il n'avait pas besoin de César; et que si César avait besoin de lui, il n'avait qu'à venir le trouver. « S'il veut combattre, ajoutait-il, nous sommes prêts : ignore-t-il quels hommes sont les Germains? Depuis plus de quatorze ans nous n'avons dormi sous un toit. » Ces paroles ne faisaient que trop d'impression sur l'armée romaine, que des marchands réfugiés venaient à Besançon effrayer encore de leurs récits. Tout ce qu'ils rapportaient de la taille et de la férocité des géants du nord faisait frémir les petits hommes du midi. On ne voyait dans le camp que gens qui faisaient leur testament. César leur en fit honte : « Si vous m'abandonnez, leur dit-il, j'irai toujours; il me suffit de la dixième légion. » Il les mène ensuite à l'ennemi. Arioviste ne voulait pas combattre : les femmes germaines, qui prédisaient l'avenir d'après les tourbillons des fleuves, lui avaient défendu de livrer bataille avant la nouvelle lune. Il se contentait de lancer chaque jour, contre les avant-postes des Romains, une cavalerie rapide; chaque cavalier se choisissait un fantassin qui combattait à côté de lui, et qui le suivait à la course en saisissant la crinière du cheval. César tira pourtant Arioviste de son camp, malgré lui. Le combat fut terrible : les Suèves s'étaient fermé eux-mêmes la retraite en s'entourant de leurs chariots; tout ce qui échappa s'enfuit jusqu'au Rhin, à cinquante milles du champ de bataille (et non pas à cinq milles, comme D. Bouquet l'avance par erreur dans une note; Plutarque dit 300 stades, ou trente-sept milles); mais la cavalerie romaine atteignit les fuyards. Arioviste se sauva presque seul dans une petite barque; il avait perdu dans la déroute ses deux femmes et ses filles, dont l'une fut tuée, l'autre prise; il laissait de l'autre côté du Rhin 80,000 morts. Il y avait dans l'armée d'Arioviste des Suèves Harudes, des Triboces, des Vangions et des Marcomans. Cent tribus de Suèves venaient de descendre de la Germanie, et allaient à leur tour passer le fleuve; la défaite d'Arioviste leur fit rebrousser chemin. La renommée d'Arioviste se conserva longtemps dans les Gaules, comme on le voit par le discours que Tacite fait adresser par Céréalis aux Trévires, où il les excite à s'opposer aux Romains, de peur, dit-il, que *Rome, comme un autre Arioviste, ne s'emparât des Gaules*, « ne alius Ariovistus regno Galliarum potiretur. » (*Hist.*, V, 73). [*Enc. des gens du m.*, avec addit.]

César, *de Bello Gall.*, l. I, 31 53. — Dion Cassius, l. XXXVIII, 31 et sq. — Plutarque, *Vie de César*, 18. — P. Orose, l. VI. — Florus, l. III. — Tit Liv., epitom., l. CIV.

* **ARIPHRON** (Ἀρίφρων), poète grec, né à Sicyone, paraît avoir vécu environ 550 ans avant J.-C. Il est surtout connu par une magnifique ode à la Santé (Ὑγίεια), qui nous a été conservée par Athénée. Ce poëme était un des chants populaires les plus estimés des Grecs. Le commencement en est rapporté par Lucien et par Maxime de Tyr. Lucien dit que ce chant était encore populaire de son temps.

Le grand-père et le frère de Périclès portaient aussi le nom d'*Ariphron*.

Herodote, VI, 131. — Platon, *Protagoras*. — Athénée, XV, 702. — Lucien, *Pro lapsu inter salutandum*, c. 6. — Maxime de Tyr, XIII. — C.-D. Ilgen, *Carmina convivalia Græcorum*, p. 120. — H. Koster, *De cantilenis popularibus Græcorum*, p. 68, etc.

* **ARIPO**, peintre, vivait à Ratisbonne au dixième siècle. Il restaura avec Adalpert les enluminures du fameux *Manuscrit d'or* des moines Berengarius et Lirethard.

*Biographical Dictionary.*

* **ARIPOL** ou **AREPOL** (*Samuel*), rabbin de la Palestine, vivait au seizième siècle. Il laissa, entre autres ouvrages, les suivants : *Sar Schalom* ou *Prince de la paix*, Is., IX, 5. C'est un *commentaire du Cantique des cantiques*, imprimé à Venise à une époque incertaine; — *Mizmor Letoda* (*Psaume de la prière*), il y commente le psaume 119, Venise, 1576, et Prague 1610; — *Vahad Lechacamim* (*l'Assem-*

*blée des Sages*), Venise, sans date; — *Imrath Eloah* (*la Parole de Dieu*), c'est un recueil de sermons sur la loi; — *Agguddatz Samuel*, Venise, 1576.

Wolf, *Bibl. hebr.*, I, 1090, 1091; III, 1077. — Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.* — De Rossi, *Dizion. storico, degli Autor. Ebr.* I, 55, 56. — Lelong, *Bibl. sacr.*

* **ARIBAM**, moine et artiste allemand. Il vivait au neuvième siècle, et fut un très-habile artiste. Au jugement de Pez, il doit être compté parmi les hommes remarquables de son siècle.

Pertz, *Monum. Script. Germ.*

* **ARISI** (*François*), jurisconsulte italien, né à Crémone le 3 février 1657, mort en 1743. Il étudia le droit à Bologne, à Pavie et à Rome, et vint ensuite exercer dans sa ville natale la profession d'avocat; il y fonda l'Académie des *Disuniti*, et fut nommé, en 1698, *conservatore degli ordini*. Il remplit à Milan, pour la ville de Crémone, plusieurs missions, dont il se tira à l'entière satisfaction de la cité qu'il représentait. Il laissa soixante-quatorze ouvrages, parmi lesquels les suivants : *Poesie;* Crémone, t. I, 1680, t. II, 1684, in-12; — *Cremona liberata;* Parme et Crémone, 1705 et 1741; — *Senatorum Mediolanensium, usque ad hæc tempora, Series;* Crémone, 1705; — Jose Nigri, *Carmina nunc primum edita, cum Arisii epigrammat. lib. II;* Crémone, 1707; — *Il Tabacco masticato e fumato*, en dithyrambes; Milan, 1725; — d'autres compositions imprimées ou manuscrites, des odes, des mélanges, etc.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ARISLAÜS** ou **ARISLAS**, philosophe arabe, vivait au commencement du treizième siècle. On ignore s'il fut chrétien ou mahométan. Il écrivit, dit-on, un ouvrage intitulé *Turba Philosophorum*, Bâle, 1572 et 1593, traduit en français sous ce titre : *la Tourbe des Philosophes*, ou *le Code de la Vérité en l'art*, sans indication de la date et du lieu de l'impression; il en a été publié une nouvelle édition à Paris en 1672.

Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

**ARISTAGORAS** (Ἀρισταγόρας), chef de mercenaires, natif de Milet, vivait vers l'an 503 av. J.-C., et mourut en 498. Proche parent d'Histiée, celui-ci, en son absence à la cour de Darius, lui confia le gouvernement de Milet; il se signala en prêtant son assistance au parti aristocratique de l'île de Naxos, qui avait été chassé par les plébéiens. En entreprenant cette expédition, Aristagoras espérait devenir maître de l'île et des lieux circonvoisins. Mais n'ayant pas de forces suffisantes, il mit dans ses intérêts Artapherne, frère de Darius et gouverneur de l'ouest de l'Asie Mineure, en lui représentant les grands avantages qu'on retirerait de la conquête de Naxos et des Cyclades. Celui-ci en référa à son tour à Darius, qui envoya une flotte et une armée considérables sous le commandement de Mégabates. Aristagoras craignant d'être oublié dans le partage de la victoire d'autant plus qu'Artapherne avait prévenu Darius contre lui, changea de tactique, excita les Ioniens, se mit à la tête de la révolte, et chassa de toutes les villes les gouverneurs ou tyrans qui représentaient le roi de Perse. Il demanda des secours à Lacédémone, qui les lui refusa. Athènes cependant lui fit avoir vingt-cinq navires, avec lesquels il prit et brûla Sardes. Pendant ce temps la Carie se révoltait, et se joignait aux autres îles; mais Aristagoras subit des revers, et bientôt ne fut plus en état de résister à Darius. Les généraux persans attaquèrent les insurgés et les mirent en déroute, tandis qu'Aristagoras s'enfuyait dans la Thrace, où il fut tué. L'ambition d'Aristagoras et l'incendie de Sardes furent la cause de l'invasion de Darius en Grèce.

Hérodote, V, 30-38, 49-51, 55, 97-100, 124-126. — Thucydide, IV, 102. — Diodore de Sicile, XII, 68.

* **ARISTAGORAS**, géographe grec, vivait probablement 350 ans avant J.-C. Il avait écrit un ouvrage sur les villes et les antiquités de l'Égypte. Il est souvent cité par Étienne de Byzance, et Pline le mentionne parmi les auteurs qui ont écrit sur les Pyramides.

Étienne de Byzance, aux mots Ἑρμοτυμβιεῖς, Τάχομψος, Νικίου κώμη, Ψεβώ, Ἑλληνικόν. — Élien, *Hist. Animal*, XI, 10. — Pline, *Hist. naturalis*, XXXVI, 17.

**ARISTAGORAS**, poëte comique. *Voy.* **MÉTAGÈNE.**

* **ARISTANDRE** (Ἀρίστανδρος), sculpteur, né dans l'île de Paros, vivait vers l'an 405 avant J.-C. Il fit une statue de femme représentant Sparte tenant une lyre, et posée sur un des trépieds qui avaient été offerts à Amycla sur le butin des Lacédémoniens, après la bataille d'Égospotamos.

Pausanias, III, 18.

* **ARISTANDRE**, célèbre devin de Telmèse en Lycie, qui accompagna Alexandre le Grand dans l'expédition d'Asie, et qui était consulté dans les occasions importantes. Il était surtout grand interprète des songes. Avant la naissance d'Alexandre, Philippe, son père, rêva qu'il appliquait sur le ventre de la reine un cachet, où la figure d'un lion était gravée; Aristandre dit que ce songe promettait au roi un fils qui aurait le courage d'un lion. Dans un combat contre les Perses, il fit remarquer aux troupes un aigle qui planait sur la tête d'Alexandre : à cette vue le courage des soldats se ranima, ils remportèrent la victoire, et la fortune du devin fut décidée à partir de ce jour. Élien nous apprend qu'il survécut à Alexandre. Un mois après la mort de ce roi, comme son corps n'était pas encore brûlé, Aristandre prédit que le pays dans lequel cette cérémonie funèbre aurait lieu deviendrait le plus prospère du monde, et ne serait jamais exposé aux ravages de l'ennemi. Ce pronostic engagea Ptolémée, fils de Lagus, à faire transporter le corps en Égypte. — Pline parle d'un Aristandre comme étant l'auteur d'un travail sur les prodiges, dans lequel de singu-

lières coincidences se trouvent énumérées; il est possible qu'il soit le même qu'Aristandre, le devin d'Alexandre le Grand.

Arrien, *Anabasis*, II, 26; III, 2; IV, 4. — Quinte-Curce, IV, 2, 6. 13, 15; V, 4; VII, 7. — Plutarque, *Alexander*, 25. — Élien, *Variæ historiæ*, XII, 64. — Artémidore, *Oneirocritica*, I, 31; IV, 24. — Pline, *Hist. nat.*, XVII, 38; *Elenchus*, liv. VIII, X, XIV et XV, XVIII. — Lucien, *Philopatris*, 21.

* **ARISTARÈTE**, fille et pupille du peintre Néarchus, se rendit célèbre aussi dans l'art de la peinture; un tableau représentant Esculape fit sa renommée. On ignore l'époque où elle vivait.

Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, II, 40.

* **ARISTARQUE** *de Tégée*, poëte tragique grec, vivait à Athènes l'an 450 avant J.-C. Il parvint à un âge de plus de cent ans, de manière qu'après avoir été au nombre des créateurs du théâtre grec, où il introduisit, dit-on, *le cothurne*, il vit cette institution dans toute sa splendeur sous Eschyle, Sophocle et Euripide. Aristarque avait composé soixante tragédies, dont il ne nous reste que de faibles fragments. Sa tragédie d'*Achille* paraît avoir été traduite en latin par Ennius.

Stobée. II, 1. — Athénée, XIII. — Suidas. — Schœll, *Histoire de la litterature grecque*, t. II, p. 74.

* **ARISTARQUE** (Ἀρίσταρχος) *d'Athènes*, se fit remarquer comme un des plus violents oligarques pendant la dernière période de la guerre du Péloponnèse. A l'établissement du conseil des quatre-cents, en l'an 411 avant J.-C., Aristarque fut l'un des chefs du nouveau gouvernement, et devint l'un des plus acharnés dans son opposition au parti démocratique. Lorsque la contre-révolution déborda, Théramène et Aristarque descendirent avec une forte armée au Pirée pour délivrer Alexiclès, un partisan des quatre-cents qui avait été fait prisonnier dans un premier engagement. Mais l'insurrection put être maîtrisée, et le gouvernement oligarchique fut renversé. Aristarque prit la fuite avec les autres chefs, et résolut de se venger en infligeant une terrible humiliation à sa patrie. Au moment de quitter Athènes, il choisit les archers les plus décidés qu'il put trouver; et, s'en faisant une garde du corps, il marcha droit à la forteresse d'Œnoé, sur la frontière de la Béotie, qui était assiégée par les Corinthiens et les Béotiens. L'ex-oligarque trompa la garnison d'Œnoé en lui disant qu'un traité venait d'être conclu avec Sparte, et que la reddition de la forteresse en était la principale condition. Comme Aristarque était général athénien, on crut à sa fable; et Œnoé, abandonnée, tomba entre les mains des Béotiens. Cette trahison ne tarda pas à être expiée; son auteur fut mis à mort vers 406 avant J.-C.

Thucydide, VIII, 90, 92, 98. — Xénophon, *Hellenica*, I, 7, § 29. — Lycurgue, *contra Leocratem*, p. 164.

**ARISTARQUE** *de Samos*, célèbre astronome grec, vivait de 280 à 264 avant J.-C. Il émit un des premiers la théorie du mouvement de la terre, et avait écrit un livre contenant une méthode fort ingénieuse qui porta longtemps son nom. Ce livre, sur lequel Pappus a laissé un commentaire, était intitulé Περὶ Μεγεθῶν καὶ Ἀποστημάτων (*sur les grandeurs et les distances*, c'est-à-dire *du soleil et de la lune*). On y voit qu'Aristarque avait une idée nette de la cause des phases lunaires. Voici la méthode qu'il avait imaginée pour mesurer les distances de la terre à la lune et au soleil : Lorsque la lune se montre *dichotomisée*, c'est-à-dire qu'elle n'offre que la moitié de son disque, la ligne qui joint l'œil de l'observateur et le centre de la lune forme un angle droit avec celle qui joint les centres du soleil et de la lune : dans le tirangle EMS ( E étant l'œil de l'observateur, M le centre de la lune, S le centre du soleil), l'angle EMS est un angle droit, et l'angle MES, appelé *l'angle d'élongation* (de la lune au soleil), peut être mesuré chaque fois que les deux astres sont en même temps au-dessus de l'horizon. Or, les deux angles d'un triangle étant connus, il est facile de trouver le troisième angle, et, partant, le rapport des distances de la terre au soleil et à la lune. Telle était la méthode à l'aide de laquelle Aristarque trouva que la distance du soleil égalait seulement vingt fois, au lieu d'environ quatre cents fois, celle de la lune à la terre. Comme il ne connaissait pas encore toutes les causes d'erreur de la parallaxe, il se trompait aussi beaucoup sur le diamètre réel du soleil et de la lune. — Plutarque (*De facie in orbe lunæ*) rapporte qu'Aristarque fut accusé d'impiété par Cléanthes, successeur de Zénon, pour avoir dit que le foyer (ἑστία) de l'univers était en mouvement. Il en est également question dans Ptolémée (III, 2, vol. I, p. 163, édit. Halma), qui, d'après Hipparque, cite une observation d'Aristarque sur le solstice de la seconde année de la 125e olympiade. De ces deux passages on peut déduire l'époque où vivait Aristarque. On ne sait d'ailleurs rien de sa vie. Vitruve le dit inventeur du *scaphium*, instrument qui servait probablement à déterminer le diamètre apparent du soleil : c'était une espèce de gnomon qui recevait l'ombre, non pas sur un plan horizontal, mais sur une surface concave hémisphérique, portant à son centre l'extrémité du style, de manière que les angles pouvaient être directement mesurés par des arcs. Enfin Censorinus (*De die natali*, c. 18) attribue à Aristarque l'invention de l'*annus magnus*, qui comprend une période de 2,484 ans.

On prétend qu'Aristarque avait connu la rotation diurne et la rotation annuelle de la terre, bien qu'il n'en soit question ni dans l'ouvrage qui nous reste de lui, ni dans Ptolémée. L'ouvrage d'Aristarque a été publié en latin par G. Valla, Venise, 1498, in-fol., avec la logique de Nicéphore, par Wallis, en grec et latin, avec le commentaire de Pappus, Oxford, 1688. Il a été traduit en français par Fortia d'Urban, sous le titre : *Histoire d'Aristarque de Samos*, suivie de la traduction de son ouvrage sur les distances du soleil et de la lune, etc.; Paris, 1823, in-8°. H.

Censorinus, *de Die Natali*, c. 18. — Vitruve, IX, 9. —

Plutarque. — Ptolémée. — Delambre, *Histoire de l'astronomie ancienne*, liv. IV. — Laplace, *Système du monde*, p. 331. — Ersch et Gruber, *Encyclop. allemande*.

**ARISTARQUE**, grammairien grec célèbre, né dans l'île de Samothrace 160 ans avant J.-C. Il vint à Alexandrie, où il eut pour maître Aristophane de Byzance; il y fonda une école critique qui fleurit longtemps, et qui se propagea jusqu'à Rome. Chargé par Ptolémée Philométor de l'éducation de ses enfants, il quitta ensuite la ville d'Alexandrie, où il avait passé la plus grande partie de sa vie, pour Chypre; et dans cette île il se laissa mourir de faim pour échapper aux douleurs de l'hydropisie, à l'âge de soixante-douze ans. Cet éminent critique, qui surpassa son maître et ses rivaux, et à qui Panétius donna le nom de *divin*, se signala par la hardiesse et la sagacité de sa critique, soit comme réviseur de textes, soit comme juge de la pureté grammaticale des écrivains. Il avait composé environ quatre-vingts livres, dont neuf de corrections sur Homère. Ses études grammaticales avaient une grande portée : celles sur Homère s'étendaient à la mythologie, la géographie, la composition et les détails artistiques de ces poésies. Il repoussait le système des allégories, qui commençait dès lors à s'introduire, et qui dans ces derniers temps fut tant prôné. Quant à l'antiquité des poésies d'Homère et à sa figure historique, Aristarque n'admettait pas le doute. Il s'appliqua spécialement à la métrique, et on lui attribue l'introduction des accents; mais d'autres regardent Aristophane de Byzance comme en étant l'inventeur. C'est à lui, dit-on, que l'Iliade et l'Odyssée doivent leur état actuel. Il les divisa chacune en vingt-quatre chants, marqua d'un signe les vers qu'il crut pouvoir proclamer apocryphes (ὀδελός), et d'un astérisque ceux qu'il signalait aussi comme étant les plus beaux; il changea souvent de place ceux qu'il conserva, modifia, rectifia, etc. De son vivant même, Zénodote le Jeune, Cléanthe le Stoïcien, Lucien, Philoxène, l'accusèrent de caprice et de témérité. Strabon, Plutarque, Athénée, ont de même qualifié ses corrections d'arbitraires. Cependant la *Recension homérique* d'Aristarque devint la seule édition classique; et aujourd'hui encore le nom d'*Aristarque*, par opposition à celui de *Zoïle* (*voy.* ce nom), est celui que l'on emploie pour distinguer un critique habile et consciencieux, dont les décisions font autorité. La découverte du manuscrit de Venise, sur lequel Villoison a donné son édition de l'*Iliade*, accompagnée des scolies d'Aristarque et des anciens critiques, et les citations d'Eustathe, ont mis les savants modernes à même de décider jusqu'à quel point les reproches des adversaires d'Aristarque étaient fondés. Toute la vie d'Aristarque fut consacrée aux recherches critiques et grammaticales, afin de corriger et éclaircir les textes des anciens poëtes grecs, tels que Pindare, Archiloque, Eschyle, Sophocle, Aristophane, etc. Outre un grand nombre de *mémoires* (ὑπομνήματα) au nombre de 300, dit Suidas, il avait écrit un ouvrage important sur l'*analogie*, dont il ne nous est parvenu que des fragments. Cratès de Mallos, qui était le chef de l'école grammaticale de Pergame, rivale de celle d'Aristophane et d'Aristarque, l'attaqua dans son traité de l'*Anomalie*.

Ch.-L. Mathesius, *Disputatio de Aristarcho grammatico*; Zeno, 1725, in-4°. — Villoison, *Prolegomena ad Homeri Iliad.*, p. 26, etc.; *Ad Apollonii Lexic. Homeric.*, p. XV. — K. Lehrs, *De Aristarchi Studiis Homericis*; Konigsberg, 1833, in-8°. — Schœll, *Histoire de la Littérature grecque*, t. III, p. 180.

***ARISTARQUE**, disciple et compagnon de saint Paul, était de Thessalonique, mais Juif de naissance. Ils restèrent deux ans ensemble exerçant leur apostolat, et faillirent périr à Éphèse dans la sédition que des orfévres de cette ville excitèrent au sujet de la statue de Diane. Aristarque suivit saint Paul dans la Grèce, en Asie, en Judée, et enfin à Rome, où ils furent, dit-on, décapités ensemble.

*Act. Apost.*, c. 22 et 17; *Coloss.*, IV, 14; *ad Phil.* V, 24. — Adrien Baillet, *Vies des Saints*.

***ARISTÉE** (Ἀριστέας), historien et poëte grec de Proconnèse, île de la Propontide, vivait à peu près 565 ans av. J.-C. Tatien le représente comme prédécesseur d'Homère, et d'autres disent qu'il fut son maître. La plupart des anciens chroniqueurs regardent Aristée comme un magicien dont l'âme avait la faculté d'entrer ou de sortir du corps à volonté. Hérodote raconte même qu'Aristée étant un jour entré dans la boutique d'un foulonnier, y mourut. Le propriétaire de la boutique, fermant aussitôt les portes, allait annoncer la nouvelle à la famille d'Aristée, quand un habitant de Cyzique, qui arrivait de Proconnèse, déclara qu'il avait rencontré Aristée sur la route, et qu'il avait même causé avec lui. Tout le monde surpris revint à la boutique; et quand les portes en furent ouvertes, on ne trouva aucun Aristée, ni mort, ni vivant. Six ans après, on le vit apparaître dans Proconnèse, où il écrivit un poëme sur les *Arimaspes* ou *Scythes hyperboréens*; puis il disparut encore. Selon Hérodote, trois cent quarante ans après cette disparition, les habitants de Métaponte revirent Aristée, qui leur ordonna d'ériger une statue à Apollon, et de placer cette statue sur un autel. Apollon serait même venu à Métaponte, suivant la tradition, et Aristée l'aurait accompagné sous la forme d'un corbeau.

Son poëme en trois chants, intitulé Τὰ Ἀριμάσπεια, est perdu. Longin en rapporte six vers dans son *Traité du Sublime*; et Tzetzes six autres dans *Historiarum variarum Chiliades*. Suidas parle d'une théogonie en prose composée par Aristée; mais il n'en est rien arrivé jusqu'à nous.

Hérodote, IV, 13-16. — Pausanias I, 24, v. 7. — Strabon, XIV, p. 639. — Pline, *Hist. nat.* — Suidas, Ἀριστέας. — Tzetzès, *Chiliades*, II, 724. — Plutarque, *Romulus*. — Origen., *Contra Celsum*. — Athenagoras, *Legatio pro christianis*. — Apollonius Dyscole, *Hist. comment.*, c. 2. — J. Gérard Voss, *De Historicis. Græcis*. — Huet, *De-*

*monstrata Evangelica, propositio IX*, in-fol.; Paris, 1679.

***ARISTÉE** (Ἀριστεὺς) ou **ARISTÉAS** (Ἀριστέας), général corinthien, fils d'Adimante, vivait vers l'an 432 av. J.-C. Il commanda l'armée que Corinthe envoya pour soutenir Potidée dans sa révolte contre Athènes, au commencement de la guerre du Péloponnèse. Nommé à son arrivée commandant en chef de l'infanterie alliée, il rencontra l'Athénien Callias, qui le surprit et le mit en déroute. Il s'arrêta quelque temps à Chalcidice, se livrant à quelques escarmouches contre les alliés des Athéniens, et cherchant à obtenir du Péloponnèse quelques secours en faveur de Potidée. Dans la seconde année de la guerre du Péloponnèse (430 av. J.-C.), Aristée accompagna quelques Lacédémoniens en ambassade vers Artaxerxe I^er^, roi de Perse. L'objet de leur voyage était d'obtenir du roi de Perse un supplément de solde, et de se liguer avec lui. En quête de secours, ils se rendirent en Thrace pour pousser Sitalcès l'Odrysien à abandonner l'alliance athénienne, et à fournir une armée à Potidée. Mais quelques envoyés d'Athènes qui arrivaient à la cour de Sitalcès persuadèrent à Sadoc, son fils, qui venait d'être créé citoyen athénien, de leur livrer Aristée et les ambassadeurs. La trahison fut consommée. Aristée et les ambassadeurs furent enlevés à Byzance, au moment où ils allaient traverser l'Hellespont. Envoyés à Athènes, ils furent voués à la mort sans forme de procès, et jetés tout vivants dans des puits.

Thucydide, I, 60-65 ; II, 67. — Hérodote, VII, 137. — Thirwall, *History of Greece*, III, 102-104, 162.

**ARISTÉE** (Ἀριστέας et Ἀρισταῖος), savant juif, familier de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, vivait vers l'an 280 avant J.-C. Il fit procurer la liberté à six mille esclaves de sa nation, grâce à l'affection que lui portait le roi. On raconte que ce prince l'envoya demander au grand prêtre Éléazar des savants pour traduire l'Ancien Testament d'hébreu en grec ; Éléazar en aurait choisi soixante-douze qui auraient fait la traduction dite des *Septante*. La lettre d'Aristée à son frère Philocrates, qui relate ce fait, est regardée comme apocryphe. Il existe une histoire de cette version, *Historia de S. Scripturæ interpretibus* (Oxford, 1662, in-8°). La traduction des Septante paraît avoir été l'œuvre d'une seule personne, qui l'écrivit un peu avant la venue de J.-C. Ptolémée Soter n'aurait fait traduire que le *Pentateuque*. L'historien Josèphe est le premier qui parle d'Aristée.

Cette traduction des Septante et la prétendue histoire qui l'accompagne ont soulevé tout un monde de conjectures ; voici les principaux ouvrages qui en traitent : Isaac Voss, *De septuaginta Interpretibus* ; Hague, in-4°, 1661 ; — *Appendix ad librum de LXX Interpretibus* ; Hague, in-4°, 1663 ; — Walton, *Biblia sacra polyglotta, Prolegomena* ; 1657, London, in-fol. ; — *The litteral accomplishement of Scripture-prophecies* ; London, 1724, in-8° ; — Hody, *De Bibliorum textibus originalibus*, etc., libr. IV, in-fol. ; Oxford, 1705 ; — Cellarius, *Dissertatio de LXX Interpretibus*, dans les *Dissertationes academicæ*, in-8° ; Leipzig, 1712.

Euseb., *Prepar. Evang.*, VIII, 1, et XIII, 12. — Philon, *Vit. Mos.*, 2. — Josèphe, *A. J.*, XII, 2. — Justin Martyr. — Irénée, *Adv. Hæret.*, III, 25. — Clém. Alex., *Strom.*, I, p. 250. — Tertull., *Apol.*, 18, etc. — Montfaucon, *De historia LXX vel LXXII Interpretum, quæ Aristeæ nomine circumfertur*. — Gallandius, *Prolegomena Bibliothecæ*, t. II, p. 50-64. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, ed. Harles, v. III, p. 658, etc.

***ARISTÉE** ou **ARISTÉAS**, statuaire, vivait probablement vers l'an 130 de J.-C. Son nom doit être associé à celui de Papias ; il est connu pour deux statues de marbre représentant des centaures. Ces statues, primitivement dans le palais Furietti, à Rome, sont maintenant dans le musée du Capitole. Elles furent trouvées à la ville d'Adrien, à Tivoli, en 1746. — D'autres sculpteurs étaient nés à Aphrodisium (dans Chypre), sans date connue. Winckelmann juge, d'après ce qu'ils ont laissé, qu'ils vivaient probablement sous l'empereur Adrien.

*Museum Capitolinum*. — Winckelmann, *Storia delle arti di disegno*, II, 379, etc.

***ARISTÈNE** (Ἀρίσταινος), de Mégalopolis, général grec, vivait dans la seconde moitié du second siècle avant l'ère chrétienne. On le voit figurer dans l'histoire en qualité de stratége ou général des Achéens, en l'an 198 avant J.-C. Il fut envoyé à Mégalopolis après le départ de Philopœmen pour la Crète, vers la 145^e^ olympiade. Depuis il fit une assez vive opposition au héros des Achéens, parce qu'il était partisan de l'alliance romaine, que repoussait Philopœmen. Comme Aristène déclarait un jour, en plein conseil des Achéens, qu'ils ne devaient point se montrer hostiles aux Romains, Philopœmen le laissa parler jusqu'à la fin. « Eh, mon ami, lui répondit-il ensuite, pourquoi es-tu si impatient de voir la fin de la Grèce ? » L'historien Polybe, comparant Philopœmen avec Aristène, trouve que ce dernier se distingua plutôt comme homme politique que comme général.

Plut., *Philopœmen*, 13-17. — Pausanias, VIII, 51, § 1 ; Liv. XXXII, 19, 20, 21-32 ; XXXIII, 2 ; XXXIV, 24, 25. — Polybe, XVII.

**ARISTÉNÈTE**, **ARISTÆNETUS** (Ἀρισταίνετος), de Nicée, romancier grec, mort probablement en 358. On croit qu'il fut cet ami de Libanius qui périt dans le tremblement de terre qui ensevelit la ville de Nicomédie, en 358. Libanius fait en effet le plus grand éloge d'un Aristénète, auquel plusieurs de ses lettres sont adressées ; mais l'identité du personnage est assez incertaine. Ce qui accroît les doutes, c'est un éloge de la danseuse Panarete, qui se trouve dans l'ouvrage d'Aristénète, où il est dit qu'elle imitait le pantomime Caramallus. Or, ce pantomime vécut au temps de Sidoine Apollinaire, mort en 484. Peut-être le nom d'Aristénète

n'est-il que le nom du personnage fictif introduit dans l'œuvre de l'auteur. Il se peut qu'il y ait eu quelque erreur de copiste. C'est l'opinion de Mercier, Bergler et Pauw, partagée par Boissonade.

L'ouvrage d'Aristénète est intitulé *Lettres érotiques ou amoureuses* (Ἐπιστολαὶ ἐρωτικαί); mais ce sont moins des lettres que des contes fantastiques sous forme épistolaire. Dans une de ces épîtres un amant peint sa maîtresse; dans une autre, un jeune homme raconte qu'il a été mis en demeure par deux femmes de choisir entre elles; une troisième lettre est consacrée à un sujet qui est en tout temps d'actualité: *la coquetterie des femmes*. Plusieurs autres contes roulent sur des scènes de mœurs curieuses pour l'époque : tantôt c'est une courtisane qui tourne en dérision des jeunes gens qui prétendent payer ses faveurs en une monnaie qu'elle goûte peu; tantôt c'est l'énumération des ruses au moyen desquelles les femmes trompent leurs maris.

Les *Lettres érotiques* sont distribuées en deux livres : le premier comprend vingt-huit morceaux; le second, vingt-deux. Quant au style de ce romancier du quatrième ou cinquième siècle, il tient du temps : souvent déclamatoire et dépourvu de goût et de naturel, il emprunte beaucoup aux poëtes. Toutes les éditions des *Lettres amoureuses* sont calquées sur un manuscrit unique, aujourd'hui à Vienne. En voici les principales : celle d'Anvers, par Jean Sambucus, 1566 et non 1561, comme l'a dit Fabricius; les éditions de Mercier, Paris, 1695; celle de Pauw, Utrecht, 1436; celle d'Abresch, Zwoll, 1749, et 1752, Amsterdam; et l'édition, texte grec, Vienne, 1803, de Polizois Kontos, qui a rétabli des erreurs provenant de l'édition primitive de Sambucus; enfin la meilleure de toutes est celle de M. Boissonade, Paris, 1822.

Fabricius, *Bibl. grecque*. — Schœll, *Hist. de la litt. grecque*. — Boissonade, éd d'Aristénète, Paris, 1822.

**ARISTÉNUS.** *Voy.* ALEXIUS.

***ARISTÉON** (Ἀρισταίων), philosophe grec, connu seulement par un traité de *l'Harmonie* (περὶ Ἁρμονίας), dont il ne nous reste qu'un fragment conservé dans les *Éclogues* de Stobée. L'auteur y établissait que l'éternité du monde découle de l'éternité de Dieu.

Fabricius, *Biblioth. græca*, I, 836.

**ARISTIDE** ou **ARISTIDES** (Ἀριστείδης), noms communs à plusieurs Grecs célèbres, que voici dans leur ordre chronologique :

**ARISTIDE**, surnommé *le Juste*, fils de Lysimaque, vivait sur la fin du cinquième siècle av. J.-C. Il fut un des dix stratéges de l'armée athénienne lors de l'invasion de Darius en Grèce, 491-490 avant J.-C., et fut le premier à céder à Miltiade son jour de commandement, pour faciliter l'exécution de ses plans contre l'ennemi. La même année le vit élever à l'archontat. Bientôt Thémistocle parut dans l'arène politique; Aristide fut son adversaire, mais ne put lui fermer la carrière : au contraire, c'est Thémistocle qui parvint à le faire exiler par l'assemblée du peuple. L'explosion de la seconde guerre médique (481) le fit rappeler; on lui confia le commandement des troupes de terre athéniennes; il vint presque aussitôt se concerter avec Thémistocle, qui, à Salamine, feignait de fuir devant les Perses (480). Peu après (479) eut lieu la bataille de Platée. Aristide s'y distingua : le succès de la campagne tint surtout à sa vigilance et à sa fermeté. C'est lui qui eut la plus grande part à la prise du camp fortifié de Mardonius. Il prit ensuite le commandement de la flotte athénienne, et alla porter des secours aux villes grecques d'Asie qui s'étaient insurgées contre la domination persane, et qui avaient été ravagées par l'ordre du grand roi. Nommé archonte pour la seconde fois en 468, il assura, par de sages mesures et par sa modération, la prééminence d'Athènes sur la Grèce. On le chargea ensuite de l'administration des revenus de la république. Telle fut son intégrité dans ce poste si envié, qu'il mourut pauvre et presque dans l'indigence. Ses concitoyens voulurent du moins s'acquitter envers lui en décidant que ses filles seraient dotées aux frais de l'État. Du temps de Plutarque, on montrait encore à Phalère le tombeau d'Aristide.

Aristide ne joue pas dans l'histoire de la Grèce un rôle aussi brillant que son compatriote et son rival Thémistocle; il ne commande point en chef, ne détruit pas des flottes de mille vaisseaux, ne montre point dans les combats ces éclairs de génie qui, pour la première fois, révèlent au monde ce qu'est l'art de la guerre. Mais tel est l'ascendant de la vertu, qu'Aristide n'est point éclipsé par son aventureux émule de gloire : si le nom de Thémistocle rappelle le génie guerrier, à celui d'Aristide est attachée l'idée de justice. De son vivant même, Aristide eut l'honneur de s'entendre saluer du titre de *Juste*. Lorsque, pour la première fois, le théâtre d'Athènes retentit de ce beau vers d'Eschyle (les *Sept chefs*),

Un autre vise au nom de juste... il vise à l'être,

tous les yeux se tournèrent vers Aristide. Thémistocle ayant conçu et voulant faire ratifier par l'assemblée du peuple, sans toutefois l'en instruire, le projet de mettre le feu à toute la flotte de Lacédémone en pleine paix, projet communiqué au seul Aristide, il suffit à celui-ci de déclarer que le plan de Thémistocle était utile sans doute, mais qu'il était souverainement injuste, pour que les Athéniens, qui pourtant se piquaient peu d'équité, l'écartassent tout d'une voix. Lors de son bannissement par l'ostracisme, un paysan qui ne savait pas écrire le pria de tracer sur la coquille son vote pour l'exil. « Mais que vous a fait Aristide? demanda le sage. — Rien! Seulement je suis ennuyé de l'entendre appeler le Juste. » Aristide, sans dire un mot de plus, écrivit ce que demandait le paysan, et partit pour l'exil. « Puisse Athènes,

dit-il en s'éloignant, n'avoir jamais besoin de me rappeler! » Camille, en quittant Rome, adressait aux dieux des vœux tout contraires. [*Enc. des g. du m.*]

Plutarque, *Vie d'Aristide.* — Cornelius-Nepos, *Aristides.* — Diodore, XI. — Démosthène, contre *Leptines*, c. 24, et la note de F. A. Wolf.

*ARISTIDE, statuaire grec, élève de Polyclète de Sicyone, vivait vers la fin du cinquième siècle avant J.-C. Pline dit qu'il devint célèbre pour son habileté à confectionner des chariots à deux chevaux et des quadriges. Selon toute probabilité, il ne s'agit pas ici de voitures servant à un usage commun, mais bien de chars propres à transporter des offrandes aux dieux, dans les circonstances solennelles. Le travail de l'artiste consistait à les décorer de figures et de dessins en relief, à les enrichir de feuillages et d'ornements travaillés. On suppose qu'il est le même Aristide dont Pausanias fait mention comme ayant apporté de grands perfectionnements dans le mécanisme des machines employées au stade d'Olympie.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 8, 19. — Pausanias, VI, 20.

ARISTIDE, peintre grec, natif de Thèbes, élève d'Euxenidas, vécut vers la 110e olympiade (trois cent quarante ans avant J.-C.). Un peu plus âgé que son contemporain Apelle, nous dit Pline, il fut le premier qui sut rendre par les traits de la physionomie les passions et les mouvements de l'âme. Le plus célèbre de ses tableaux représentait *le Sac d'une ville :* on y voyait figuré une femme étendue, luttant contre la mort, ayant un poignard dans le sein, et repoussant son enfant à la mamelle, qui au lieu du lait suçait le sang de sa mère. Il avait peint une *Bataille entre les Grecs et les Perses*, où l'on comptait cent figures, que Mnason, tyran d'Élatée, paya à raison de 10 mines chacune (environ 720 francs de notre monnaie). Elle fut placée dans le temple de Cérès. Au rapport de Pline, Attale offrit jusqu'à 600,000 sesterces (environ 114,000 francs de notre monnaie) pour le *Bacchus* d'Aristide. Le consul romain Mummius, ignorant le prix de ce chef-d'œuvre, le prit pour une sorte de talisman, et l'enleva de force à Attale. Ce fut le premier peintre étranger que l'on vit à Rome. Il peignit aussi des ouvrages licencieux. Athénée (l. XIII) le classe parmi les peintres appelés πορνογράφοι.

Pline, *Hist. natur.*, VII, 39; XXXV, 4, 8, 10, 36. — Quintilien, *Inst. orator.*, II, 13; XII, 10. — Cicéron, *In Verr.*, V, 22.

ARISTIDE, de Milet, écrivain grec, vivait dans le second siècle avant J.-C. Il avait écrit des contes licencieux, appelés Μιλησιακά, dont Harpocration cite six livres. Cet ouvrage fut traduit en latin par Sisenna, contemporain de Sylla, et il en est question dans Ovide. Lorsque Surena, général des Parthes, défit Licinius Crassus à Carrhe, on trouva dans les bagages de Burtius, officier de Crassus, les *Milésiaques* d'Aristide. Le général, informé de cette trouvaille, railla amèrement les Romains de ce qu'ils traînaient avec eux, dans leurs campagnes, de pareils recueils d'obscénités, ce qui prouve le succès prodigieux qu'avaient obtenu les contes d'Aristide. Apulée, auteur de l'*Ane d'or*, cherchant les moyens de se faire lire, déclare dans sa préface qu'il va écrire des contes *à la Milésiaque.*

Plutarq., *Vie de Crassus*, c. 32; *Parallèles des Grecs et des Rom.* — Ovide, *Trist.*, II, 413, 443. — Vossius, *De Historicis græcis.*

ARISTIDE (saint), d'Athènes, est l'auteur de la plus ancienne *Apologie* en faveur des chrétiens, qu'il présenta en l'an 125 de J.-C. à l'empereur Adrien. On y retrouvait les principes de la philosophie païenne. On croit que l'*Apologie* par Irénée est une imitation de celle d'Aristide. Elle est citée par Eusèbe, Jérôme et Syncelle. Elle est perdue maintenant; mais une Histoire rapportée par Fabricius à ce sujet existait autrefois dans un monastère voisin d'Athènes.

Fabricius, *Biblioth. græc.*, VI, 29.

ARISTIDE (*Ælius*), célèbre sophiste grec, né à Hadrianopolis en Bithynie en 117 ou en 129 de J.-C., mort vers 189. Son père Eudémon était prêtre de Jupiter. Après s'être appliqué avec zèle à l'éloquence sous Polémon à Smyrne, sous Hérode à Athènes, et sous Aristoclès à Pergame, Aristide voyagea en Asie, en Grèce et en Égypte, laissant partout des admirateurs de ses talents. Plusieurs villes lui érigèrent des statues; témoin celle qui se voit au Vatican, et l'inscription en son honneur qui se trouve au musée de Vérone. De retour de ses voyages, il se fixa à Smyrne, où, jusqu'à sa mort, il desservit un temple d'Esculape. Dans leur enthousiasme exagéré, ses compatriotes le comparaient à Démosthène, jugement que la postérité n'a point ratifié. Nous avons d'Aristide cinquante-cinq discours ou déclamations (y compris ceux découverts par A. Mai et Morelli) : le style en est vigoureux, mais sans grâce; la diction est forte, elle n'est pas toujours gracieuse. Un de ces discours a la forme d'une lettre adressée à Marc-Aurèle au sujet de la destruction de Smyrne par un tremblement de terre, l'an 178; l'empereur en fut si touché qu'il ordonna de rebâtir la ville. Les habitants, pour témoigner leur reconnaissance à Aristide, lui élevèrent dans l'Agora de leur ville une statue de bronze, et le nommèrent fondateur de leur ville. Un autre discours, intitulé *Panathénaïques*, est une imitation du célèbre morceau d'Isocrate. Un discours du même genre, Εἰς Ῥώμην, est un *Éloge de la ville de Rome* et de l'empire romain, etc. Aristide composa aussi un traité en deux livres, *Du style politique et du style simple*, Περὶ πολιτικοῦ καὶ ἀφελοῦς λόγου. Luttant contre Démosthène, il composa, sous le nom de cet orateur, un discours sur l'*hégémonie*, et l'intitula Δημοσθένης λέγων περὶ Ἡγεμωνίας. Un autre discours était mis dans la bouche d'Eschine. Ces deux morceaux sont perdus. Parmi les discours d'Aristide, il y en a cinq, et le commencement d'un

sixième, qui sont d'un grand intérêt pour l'histoire du magnétisme animal. L'auteur y raconte l'histoire d'une maladie de langueur dont il était affecté, et pendant laquelle il tombait périodiquement dans un état de somnambulisme spontané. Pendant ce sommeil, Esculape lui donnait des conseils; et Aristide lui-même prescrivait à haute voix, souvent en présence de nombreux témoins, les remèdes qu'il fallait lui administrer après son réveil, et qui fort souvent étaient contraires à ceux que les médecins employaient en pareil cas. Ces discours sont intitulés Ἱεροὶ λόγοι, *Discours sacrés*, parce qu'ils rapportent les entretiens de l'auteur avec la Divinité. La première édition des discours (au nombre de cinquante-deux) d'Aristide, par Euphrosius Boninus, fut imprimée par Giunta; Florence, 1517, in-fol. G. Dindorf a donné l'édition la plus complète de tous les écrits d'Aristide; Leipzig, 1829, 3 vol. in-8°. On y trouve toutes les scolies, et un texte très-correct.

Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 234-238. — Kaning, *Dissert. de Aristidis incubatione*; Jena, 1818, in-8°. — Visconti, *Iconogr. grecque*, vol. I, p. 81. — Philostrate, *Vies des Sophistes*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, VI, 12.

**ARISTIDES** (*Quintilianus*), musicien grec, vivait probablement dans la première moitié du second siècle de notre ère. Il a écrit un *Traité sur la musique* (περὶ Μουσικῆς), en trois livres; on le trouve dans Meibomius, recueil des anciens musiciens, Amsterdam, 1652, in-4°. De tous les ouvrages des anciens sur cet art qui nous sont parvenus, celui-ci est le plus important: il ne donne pas seulement, comme les autres, les premiers éléments de l'harmonie; il nous fait connaître aussi les principes de la composition grecque. A la fin du second livre, l'auteur expose avec clarté la rhythmique des anciens, et nous découvre ainsi les secrets des grands effets que la musique produisait chez eux, effets dus principalement au rhythme. Marcianus Capella a fait usage de ce traité dans son ouvrage *De Nuptiis Philologiæ et Mercurii*, l. 9. On est étonné qu'aucun écrivain de l'antiquité ne cite Aristide; le silence de Plutarque paraît indiquer qu'il n'a pas vécu avant lui.

Fabricius, *Bibliothèque grecque*. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 373.

**ARISTION** (Ἀριστίων), philosophe grec, devenu tyran d'Athènes, vivait vers la seconde moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Quoique sa mère fût esclave, il devint citoyen d'Athènes; et, pour acquérir de l'importance, il se livra à l'étude de la philosophie péripatéticienne, selon les uns, épicurienne, d'après d'autres. Mithridate, vers lequel il fut député, essaya de s'en faire un instrument; et le philosophe entra dans les vues du prince, dont il exalta le caractère auprès de ses concitoyens d'Athènes, en leur faisant entrevoir que l'alliance de ce monarque leur serait plus profitable que celle des Romains. Il revint ensuite à Athènes, où il fut accueilli avec le plus fol enthousiasme. L'ambitieux philosophe tira parti de cet engouement pour se poser en tyran, et faire triompher les desseins de Mithridate: il fut lui-même nommé préteur, et fit peser sur Athènes le joug le plus odieux. Les choses allèrent ainsi, jusqu'à l'arrivée de Sylla devant cette ville: la famine désolait la cité, et Aristion ne continuait pas moins ses débauches; il fut sourd aux supplications de ses concitoyens, qui lui demandaient de mettre fin à tant de calamités. Lorsqu'il vit qu'il n'était plus possible de tenir contre le général romain, il envoya vers lui trois de ses compagnons de débauches, qui se mirent à lui vanter l'antique gloire d'Athènes, Marathon, Salamine, Codrus, Thésée. « Grands orateurs, leur répondit Sylla, allez-vous-en avec tous vos beaux discours. Les Romains ne m'ont pas envoyé à Athènes pour prendre des leçons d'histoire, mais pour châtier des rebelles. » Athènes dut se rendre, et Aristion tenta en vain de se maintenir dans l'Acropole; il fut mis à mort, en l'an 86, avec tous ceux qui s'étaient rendus complices de ses tyrannies. V. R.

Plutarque, *Sylla*. — Dion, *Fragments*. — Appien, *De Bell. Mithrid.*, 28, 30, 38, 39. — Strabon, IX, 398.

***ARISTION**, chirurgien grec, vivait probablement au second siècle avant l'ère chrétienne. Oribase le cite comme ayant modifié un instrument chirurgical de l'invention de Nymphodore, et adopté ensuite par Héliodore.

Oribase, *De Machin.*, cap. 24, 26. — Angelo Mai, *Class. Auct.*, IV, 146, 152, 153, 158.

**ARISTIPPE** (Ἀρίστιππος), philosophe grec, natif de Cyrène 390 avant J.-C., vint en Grèce pour y disputer, au nom de son père, le prix de la course aux jeux Olympiques. Il passa bientôt d'Élide en Attique, et suivit les leçons de Socrate, dont toutefois il modifia très-librement les préceptes de bon sens, de sagesse pratique et d'inocuité morale. Égine fut pendant ce temps-là son séjour favori; et Laïs, sa maîtresse, lui dut une partie de sa célébrité. Quelques écrivains le font assister à la mort de Socrate. Peu de temps après ce funeste événement, nous retrouvons Aristippe à la cour de Denys le Tyran, qu'il charma, dit-on, et par l'élégance de sa vie, et par la finesse de ses adulations exagérées. Ses amis lui reprochèrent cette condescendance: Aristippe s'en justifia en disant qu'il parlait à la cour l'idiome de la cour, et qu'au reste il n'en usait ainsi que pour faire triompher le juste et le vrai. Un jour que, pour obtenir une grâce, il s'était jeté aux pieds de Denys: « Est-ce ma faute, dit-il, si Denys a les oreilles aux pieds? » La vie d'Aristippe à Syracuse était le type des existences voluptueuses et paisibles. On assure qu'il retourna plus tard à Athènes et y ouvrit une école de philosophie, mais cela est plus que douteux. On ne sait guère non plus s'il voyagea dans la Libye, et si, comme le dit Horace, il jeta son or pour se débarrasser d'un poids incommode. Il mourut à Lipara, d'où il se pré-

paraît, sur la demande d'Arété, sa fille, à faire voile pour Cyrène. — Aristippe faisait consister la fin de l'homme dans les jouissances accompagnées de bon goût et de liberté d'esprit, et il enseignait l'art de jouir de la vie. Il faisait d'ailleurs assez peu de cas de l'étude, et particulièrement des sciences mathématiques. Son petit-fils *Aristippe*, surnommé *Métrodidacte* parce qu'il fut instruit par sa mère Arété, fille d'Aristippe le Philosophe, développa le premier, dans un système complet, la philosophie du plaisir, ἡδονισμός. Cette philosophie prend pour point de départ des émotions sensibles, ou des sensations en général, et admet pour le corps et pour l'esprit le plaisir et la peine; mais elle accorde la supériorité au plaisir du corps; elle considère comme le but le plus élevé de l'homme, non pas le bonheur, mais seulement la volupté présente et actuelle, et en même temps la sagesse et la vertu comme les seuls moyens qui y conduisent.

« On a, disait Aristippe, des idées distinctes « de la volupté et de la douleur; mais ce qui en « cause les sensations est inconnu, parce que « les sens extérieurs nous trompent continuelle- « ment. La même personne juge différemment « d'un objet extérieur, selon qu'elle est diffé- « remment affectée. De deux personnes qui goû- « tent le même mets, l'une le trouvera insipide, « et l'autre agréable. Il n'y a donc rien de cer- « tain dans les choses extérieures, mais seule- « ment dans ce qui nous touche intérieurement. « Entre les différents sentiments intérieurs, les « uns sont agréables, les autres désagréables; « d'autres tiennent le milieu. La nature abhorre « la douleur, et cherche le souverain bien dans « ceux qui causent le plaisir. » Aristippe, fidèle à ses principes, ne se refusait rien de ce qui pouvait rendre la vie agréable; et comme il avait l'esprit souple et insinuant, et que sa philosophie était commode, il eut beaucoup de partisans. Les grands seigneurs l'aimèrent; Denys le Tyran le rechercha. Il recouvrit à sa cour le manteau de philosophe de celui de courtisan. Il dansait, il s'enivrait avec ce prince, et donnait sa décision sur tous les plats; les cuisiniers prenaient ses ordres. Sa conversation était piquante. Denys le Tyran lui ayant demandé pourquoi les philosophes assiégeaient les portes des grands, tandis que ceux-ci n'allaient jamais chez les philosophes? « C'est, répondit Aristippe, que les philosophes connaissent leurs besoins, et que les grands ne connaissent pas les leurs. » D'autres disent qu'il répondit : « C'est qu'ordinairement les médecins vont chez les malades. » Un jour, ce prince lui donna le choix dans trois courtisanes. Le philosophe les prit toutes trois, disant « que Pâris ne s'en était pas mieux trouvé, pour avoir jugé en faveur d'une déesse contre deux autres. » Il les mena ensuite jusqu'à sa porte, et les congédia; tant il lui était aisé de commander à ses passions! Quelqu'un le plaisantant un jour sur son commerce avec la courtisane Laïs (*voy.* ce mot) : « Il est vrai, dit-il, que je la possède; mais elle ne me possède pas. » Quand on lui reprochait qu'il vivait trop splendidement, il disait : « Si la bonne chère était blâmable, ferait-on de si grands festins dans les fêtes des dieux? » Si Aristippe pouvait se contenter de légumes, disait Diogène le Cynique, il ne s'abaisserait pas à faire la cour aux princes. « Si celui qui me condamne, répliquait Aristippe, savait faire la cour aux princes, il ne serait pas forcé de se contenter de légumes. » Comme on lui demandait ce que la philosophie lui avait appris? « A bien vivre avec tout le monde, et à ne rien craindre. » En quoi les philosophes sont-ils au-dessus des autres hommes? « C'est que, disait-il, quand il n'y aurait point de lois, ils vivraient comme ils font. » On dit qu'il fut le premier qui exigea des honoraires de ses disciples. Ayant demandé 50 drachmes à un père pour instruire son fils : « Comment, 50 drachmes! s'écria cet homme; il n'en faudrait pas davantage pour acheter un esclave. — Eh bien! repartit le philosophe, achète-le, et tu en auras deux. »

Ce qui distingue les cyrénaïques, ou plutôt la secte des hédoniques, des épicuriens proprement dits, c'est l'absence presque complète chez les premiers des voluptés intellectuelles, et l'importance du rôle donné à l'égoïsme et au plaisir actuel. Les quatre lettres publiées sous le nom d'Aristippe dans les *Epistolæ Socraticorum*, Paris, 1637, in-4°, de Léon Allatius, sont évidemment apocryphes. Aristippe a fourni à Wieland un roman historique (*Aristippe et quelques-uns de ses contemporains*), traduit en français par Coiffier, Paris, 1805, 7 vol. in-12; et à Barthelémy (*Voyage d'Anacharsis*), un de ses chapitres philosophiques les plus piquants. [*Enc. des g. du m.*, avec de nombreuses addit.]

Xénophon, Aristote, Cicéron, Plutarque, Sextus Empiricus, *adv. Math.*, VII, 11. — Diog. Laërce. — Frid. Mentzius, *Aristippus philosophus socraticus, sive de ejus vita, moribus et dogmatibus commentarius*; Hale, 1719, in-4°. — Batteux, *Développement de la morale d'Aristippe, pour servir d'explication à un passage d'Horace*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVI. — C.-M. Wieland, *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains*; 4 vol., Leipz., 1800-1802. — Henr. Kunhardt, *Diss. philos. histor. de Aristippi philosophia morali, quatenus illa ex ipsius philosophi dictis secundum Laertium potest derivari*; Helmst., 1796, in-4°.

*ARISTIPPE *le Jeune*, philosophe grec, petit-fils du précédent, vivait vers l'an 364 avant J.-C. Il était fils d'Arété, fille du premier Aristippe, dont il défendit avec zèle les doctrines.

Diog. Laërce, II. — Pauly, *Real-Encyclopædie*.

ARISTIPPE, tyran d'Argos, mort en 242 avant l'ère chrétienne. Il vécut dans les transes habituelles aux hommes qui se font un jeu de la vie et de la liberté de leurs concitoyens. C'est ainsi qu'il se faisait garder par de nombreux soldats, et qu'il n'osait se retirer, dans la pièce où il passait la nuit avec sa maîtresse, qu'après avoir

fait enlever l'échelle qui y conduisait. Aratus de Sicyone résolut de délivrer Argos de ce tyran odieux. Il échoua une première fois, mais il le tua dans une seconde rencontre. Aristippe fut tué par un Crétois.

Plutarque, *Aratus*.

**ARISTO.** *Voy.* ARISTON.

**ARISTOBULE** (Ἀριστόβουλος), nom commun à plusieurs hommes célèbres, grecs et juifs, que voici dans l'ordre chronologique :

**ARISTOBULE** *de Cassandrée*, en Macédoine, historien grec, vivait vers 320 avant J.-C. Il fut un des généraux d'Alexandre le Grand, le suivit dans ses expéditions, et en écrivit l'histoire, étant alors plus qu'octogénaire. Cette histoire, dont il ne nous reste que de faibles fragments, ne fut publiée que longtemps après la mort d'Alexandre. Il a joui de la réputation d'un auteur véridique, qui cependant n'a pu se défaire entièrement de ce goût du merveilleux dont tous les historiens d'Alexandre étaient épris. Lucien rapporte qu'Aristobule ayant lu à ce prince, pendant une navigation sur l'Hydaspe, le récit qu'il avait composé de la bataille de Porus, Alexandre, indigné des mensonges et des flatteries qui y étaient prodigués, lui arracha le livre des mains, et le jeta dans le fleuve. M. de Sainte-Croix remarque à ce sujet que Lucien a ici probablement confondu Aristobule avec le menteur Onésicrite. Arrien a beaucoup profité de l'ouvrage d'Aristobule, dont il vante l'exactitude et la fidélité.

Schœll, *Histoire de la littérature grecque*. t. III, p. 206. — Sainte-Croix, *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand*, p. 42. — Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 89, édit. de Westermann. — Ch. Müller, *Fragment. Hist. græc.* dans la Biblioth. gréco-latine d'A. Firmin Didot.

**ARISTOBULE** *le Juif*, philosophe péripatéticien grec, qui vécut vers le milieu du deuxième siècle avant J.-C., sous Ptolémée VI Philométor. Il fut peut-être ce précepteur de Ptolémée VII, dont il est question dans les livres des Machabées. Ses compatriotes l'engagèrent à présenter à Ptolémée un ouvrage intitulé Ἐξηγήσεις τῆς Μωϋσέως γραφῆς, *Explication du livre de Moïse*, dont parle Clément d'Alexandrie, et dans lequel il soutenait que les anciens poëtes et les philosophes grecs avaient connu les livres sacrés des Hébreux, et y avaient souvent puisé. Pour prouver cette thèse, il forgea, dans les auteurs profanes, un grand nombre de passages qu'il disait avoir été empruntés à l'Écriture. Quelques siècles plus tard, des Pères de l'Église et des écrivains profanes se laissèrent tromper par l'artifice de ce faussaire. Ce qui contribua à accréditer ses tromperies, c'est la pureté de son style, entièrement exempt d'hellénisticisme.

Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. III, p. 319. — Walckenaër, *Diatribe de Aristobulo Judæo*; Lugd.-Bat., 1806, in-4°. — Gedalia, *Shalshelleth Hakkababa*, p. 104.

**ARISTOBULE**, fils aîné d'Hyrcan, fut nommé après la mort de son père, vers l'an 103 avant J.-C., à la dignité de grand prêtre des Juifs, dignité qui conférait les pouvoirs souverains à celui qui en était revêtu. Il fit enfermer la veuve de son père, à laquelle celui-ci avait confié en mourant l'autorité suprême; et il prit le titre de roi, qui, depuis la captivité de Babylone, n'était plus en usage parmi les Juifs. Il fit ensuite la guerre aux Ituréens, peuplade qui habitait au nord-est de la Palestine, en soumit une partie, et leur fit embrasser sa religion. Une maladie l'empêcha de poursuivre sa conquête; il laissa ce soin à son frère Antigone, qu'il aimait beaucoup. Celui-ci fut, pendant son absence, calomnié par la reine Salomé, qui persuada à son mari qu'il voulait le détrôner. La guerre terminée, Antigone revint à Jérusalem, fut mandé au palais du roi, et tué par des gardes apostés dans un souterrain qu'il fallait traverser pour s'y rendre. Son innocence ne tarda pas à être reconnue, et Aristobule, dont le repentir amer ne fit qu'aggraver le mal, mourut après un an de règne. Sa bienveillance pour les Grecs lui mérita le nom de *Philellène*. [*Enc. des gens du m.*]

Josèphe, *Antiq. Jud.*, XIII, 10, 11; *Bellum Jud.*, I, 2 et 3. — Strabon, p. 762, éd. Casaub.

**ARISTOBULE**, grand pontife et roi des Juifs vers l'an 70 avant J.-C. Il était fils d'Alexandre Jannée et d'Alexandra, et il s'empara du trône au préjudice d'Hyrcan, son frère aîné, qu'il vainquit dans un combat et contraignit d'abdiquer; mais les Romains ne le reconnurent pas pour souverain. Arétas, roi de l'Arabie Pétrée, auprès duquel Hircan s'était réfugié, envahit la Judée, défit Aristobule, et l'assiégea dans Jérusalem. Les deux frères se rendirent auprès de Pompée, l'un pour réclamer, l'autre pour défendre sa couronne. Aristobule, prévoyant l'issue de la contestation, retourna en Judée pour se mettre en état de résister aux armes romaines. Pompée l'y joignit l'an 63 avant J.-C., prit, après trois mois de siége, Jérusalem où il s'était enfermé, le fit prisonnier, le conduisit à Rome, et voulut qu'il fût attelé à son char de triomphe. Quelques années après, Aristobule parvint à s'évader avec son fils Antigone, et reparut en Judée, où il fomenta de nouveaux troubles. Gabinius marcha contre lui, se rendit maître de sa personne, et l'envoya à Rome. César, ennemi de Pompée, lui rendit la liberté, et le renvoya dans sa patrie avec deux légions, pour y opérer une diversion en sa faveur; mais les partisans de Pompée parvinrent à le faire empoisonner en route. [*Enc. des g. du m.*]

Dion Cassius, XXXVII, 15; XXXIX, 56; XLI, 18. — Plutarque, *Pompeius*, c. 45; *Antonius*, c. 3. — Josèphe, *Antiq. Judaic.*, XIII, 16; XIV, 1-6.

**ARISTOBULE**, fils d'Alexandre et frère de Mariamne, épouse d'Hérode le Grand. A dix-sept ans, sa sœur le fit investir grand prêtre chargé des sacrifices. Mais Hérode devint jaloux de sa popularité, et le fit noyer dans le Jourdain, à Jéricho, l'an 35 avant J.-C.

Josèphe, *Antiq. Jud.*, XV, 2, 3, etc.; *Bell. Jud.*, 1, 22.

**ARISTOBULE**, un des fils d'Hérode le Grand et de Marianne, fut envoyé avec son frère Alexandre à Rome, où il fut élevé dans la maison de Pollion. De retour en Judée, les soupçons d'Hérode furent excités contre eux par Antipater (*voy.* ce mot), et par l'indignation qu'Aristobule et Alexandre ressentaient de la mort de leur mère Marianne. Sa tante Salomé, dont il avait épousé la fille nommée Bérénice, s'unit à ses persécuteurs. En l'an 2 avant J.-C., ils furent accusés par Hérode devant Auguste, à Aquilée, qui parvint à les réconcilier. Trois ans après, accusés d'un nouveau complot, ils furent encore réconciliés avec Hérode par l'entremise d'Archélaüs, roi de Cappadoce et beau-frère d'Alexandre. Une troisième accusation, qui leur fut intentée par l'aventurier Euryclès de Lacédémone, leur devint fatale. Traduits, avec l'autorisation d'Auguste, devant un conseil tenu à Béryte, où il ne leur fut pas même permis de se défendre, ils furent condamnés et étranglés à Sébaste peu de temps après.

Josèphe, *Antiq.*, XVI, 1-4, 8, 10-11; *Bellum Jud.*, 1, 23-27. — Strabon, XVI, p. 765.

**ARISTOBULE**, fils d'Hérode, roi de Chalcis, et petit-fils de cet Aristobule, époux de Bérénice, qui fut étranglé à Sébaste, vivait vers la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Néron lui donna le royaume de l'Arménie inférieure en l'an 55, et en l'an 61 il y ajouta une partie de l'Arménie supérieure. En 73, la quatrième année de Vespasien, Aristobule, que les Romains avaient fait roi de Chalcis, marcha avec Cæsennius Pætus contre Antiochus IV, roi de Commagène. Il épousa Salomé, fille d'Hérodias.

Josèphe, *Antiq. Jud.*, XVIII, 5; XX, 8; *De Bell. Jud.*, VII, 7. — Tacite, *Annal.*, XIII, 7; XIV, 26.

**ARISTOBULE** *le Jeune*, fils d'Aristobule et de Bérénice, et petit-fils d'Hérode le Grand. Il fut, ainsi que ses deux frères Hérode, le futur roi de Chalcis, et Agrippa Ier, élevé à Rome avec Claude, qui, devenu ensuite empereur, se montra toujours bienveillant pour Aristobule. Mais celui-ci ne s'entendit pas aussi bien avec Agrippa son frère, auquel il enleva l'appui de Flaccus, proconsul de Syrie. Il eut le courage de résister à Pétronius, envoyé par Caligula pour faire placer dans le temple de Jérusalem les statues de l'empereur. Il mourut comme il avait vécu, dans la condition privée. Il survécut à son frère Agrippa, qui mourut en 44 de J.-C.

Josèphe, *Antiq. Jud.*; *Bell. Jud.*

**ARISTOCLE** ou **ARISTOCLÈS** (Ἀριστοκλῆς), nom commun à plusieurs philosophes grecs. En face de leurs noms nous ne trouvons plus que les titres de leurs livres, maintenant perdus. Ils traitaient de la poésie, de la musique, des dialectes, des *paradoxes*, de la police de Lacédémone et de l'histoire d'Italie.

**ARISTOCLE** *de Lampsaque*, philosophe stoïcien, composa quatre livres de commentaires sur Chrysippe.

**ARISTOCLE** *de Rhodes*, fut un grammairien contemporain de Strabon. Un autre fut, dit-on, l'auteur d'une épigramme sur l'*Anthologie grecque*. Les suivants méritent une mention spéciale.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, éd. Harles, III, 471, 542. — Meursius, *Bibliotheca græca*, *Aristocles*. — Vossius, *De historicis græcis*, lib. III.

***ARISTOCLE**, sculpteur de Cydonie. Il était l'auteur d'un groupe représentant Hercule luttant à cheval avec une amazone, pour lui enlever sa ceinture. Pausanias observe qu'Aristocle doit être classé parmi les plus anciens sculpteurs de la Grèce, et cependant il ne dit pas dans quel temps vivait Aristocle. Il est probable que c'était avant que Zancle reçût le nom de *Messana*, ce qui eut lieu, suivant Pausanias, environ 660 ans avant J.-C.; selon d'autres, en 494.

Un autre **ARISTOCLE**, natif de Sicyon, était fils et élève de Cléotas; il avait exécuté un groupe représentant Jupiter et Ganymède. Il était frère de Canachus, qui était aussi un sculpteur renommé.

Thiersch, *Epochen der bildenden Kunst*, p. 278, 2e éd. — Pausanias, V, 24; VI, 9.

**ARISTOCLE** *de Messana*, philosophe péripatéticien grec, vivait dans le second siècle de notre ère. Il fut précepteur de l'empereur Septime Sévère. Suidas cite parmi les ouvrages de ce philosophe : une *Rhétorique*; une *Éthique* en dix livres; un ouvrage de *Philosophie*, c'est-à-dire une Histoire des philosophes, aussi en dix livres, dont Eusèbe nous a conservé quelques fragments. (*Præp. ev.*, XIV et XV.)

Jonsius, *De Scriptoribus historiæ philosophicæ*, l. IV, c. 8. — Simplicius, *Commentaria in Aristotelis, libros de Cælo*, p. 24. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 161.

**ARISTOCLE** *de Pergame*, rhéteur de l'école péripatéticienne, disciple d'Hérode Atticus, vivait sous les règnes de Trajan et d'Adrien. Il ouvrit une école de rhétorique à Pergame, et écrivit des épîtres, des dissertations, et deux traités de rhétorique. Un ancien biographe a parlé de son éloquence comme étant marquée au coin de la finesse et de la pureté du dialecte attique, mais privée d'animation et de puissance oratoire.

Suidas, Ἀριστοκλῆς. — Philostrate, *Vitæ sophistarum*, lib. II, cap. 3. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit in Griechenland und Rom.*, I, 212.

***ARISTOCLE**, médecin grec, qui doit avoir vécu dans le premier siècle après J.-C., selon Andromaque. Aucun de ses écrits n'existe aujourd'hui, mais quelques-unes de ses formules médicales nous ont été transmises par Galien.

Cramer, *Anecdota græca*, vol. I.

***ARISTOCLIDE**, peintre grec, qui vécut à une époque incertaine. Pline (*Histoire naturelle*, XXXV, 11) le met au nombre des peintres de second ordre. Il décora le temple d'Apollon, à Delphes.

**ARISTOCRATE** (Ἀριστοκράτης), nom de deux rois de l'Arcadie.

**ARISTOCRATE Ier**, fils d'Æchmis, roi d'Arcadie, vivait dans la première moitié du huitième siècle avant J.-C. Il viola une jeune prêtresse de Diane, Hymnia, qu'il surprit dans le temple de

la déesse : les Arcadiens lui firent expier son forfait en le lapidant, et décidèrent qu'à l'avenir le temple de Diane ne recevrait plus que des femmes mariées. On voyait encore la tombe de ce criminel au temps de Pausanias, non loin d'Orchomène.

Pausanias, VIII, 5, § 8; 13, § 4.

**ARISTOCRATE II**, petit-fils du précédent, régna vers l'an 680 avant J.-C. jusqu'à l'an 840, durant la seconde guerre de Messénie. Il trahit la cause des Messéniens, dont les Arcadiens étaient les alliés. Cette conduite, contraire à ses intérêts, révolta son peuple; et, dans une assemblée de la nation, il fut lapidé comme son aïeul.

Pausanias, IV, 17, § 4; 22, § 2; VIII, 5, § 8. — Polybe, IV, 33. — Strabon, VIII, 362. — Plut., *De his quæ sero a numine puniuntur*, 2. — Diog. Laërce, I, 94. — K. O. Müller, *les Doriens*, I, 7, § 11.

***ARISTOCRATE**, fils de Scellias, vivait vers 420 avant J.-C. Il prit une part principale aux affaires d'Athènes pendant la dernière partie de la guerre du Péloponnèse. Son influence fut considérable, et il contribua avec Théramène au renversement du gouvernement des quatre-cents, qui eut lieu en 411, et dont lui-même était un des membres. Lorsque Alcibiade fut dépossédé de son commandement en chef des Athéniens, on nomma, pour le suppléer, de nouveaux généraux, entre autres Aristocrate. L'année suivante (406 av. J.-C.), Aristocrate fut un des six commandants malheureux dans la bataille d'Arginuse, et qui, à leur retour à Athènes, furent jugés et mis à mort. Aristophane, dans ses *Oiseaux*, plaisante sur le nom d'Aristocrate.

Plato, *Gorgias*, p. 472. — Thucydide, VIII, 89, 92. — Xénophon, *Hellenica*, I, 4, § 21; 5, § 16; 6, § 29. — Diodore de Sicile, XIII, 69, 74, 101. — Corn. Nepos, *Alcibiades*, c. 7.

***ARISTOCRATE**, historien grec, fils d'Hipparque, vivait vers la seconde moitié du deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Il laissa une *Histoire de la Laconie*, dont Athénée cite le quatrième livre, et qui embrassait toute la période écoulée jusqu'à la guerre des Achéens contre les Spartiates, sous Philopœmen.

Athénée, III, 82. — Plut., *Lycurgue*, 4, 31; *Philopœmen*, 16. — Étienne de Byzance, Ἀβάντις.

***ARISTOCRATE**, médecin grec, vivait probablement vers le premier siècle avant l'ère chrétienne. Il s'appliqua à l'étude des remèdes : celui pour le mal de dents est mentionné par Andromaque; Galien lui attribue quelques recettes médicales, les mêmes sans doute que celles que cite Cramer dans le premier volume des *Anecdota græca parisiensia*, extraits de quelques manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Galien, *De compos. medicam. sec. locos*, l. V, 5; XII, p. 878, 879.

**ARISTODÈME** (Ἀριστόδημος), nom commun à plusieurs Grecs célèbres, que voici dans l'ordre chronologique :

***ARISTODÈME**, fils d'Aristomaque, fut, suivant une tradition lacédémonienne, le chef d'une bande d'Héraclides dans le Péloponnèse et le premier Héraclide qui devint roi de Sparte. D'autres historiens prétendent que ce sont ses fils Eurysthènes et Proclès qui ont régné les premiers. Selon une tradition, Aristodème fut tué par Apollon; mais une autre version, plus probable, dit simplement qu'il mourut frappé de la foudre.

Apollodore, II, 8, § 2, etc. — Pausanias, III, 1, § 5. — Hérodote, VI, 52. — Xénophon, *Agesilaus*, 8, § 7.

**ARISTODÈME** *le Messénien*, de la dynastie des Æpytides, vivait 780 ans avant l'ère chrétienne. Il se fit remarquer dès la première guerre de Messénie. Cette guerre traînait en longueur, lorsque l'oracle de Delphes, consulté, exigea le sang d'une vierge de la famille des Æpytides; Aristodème offrit alors sa fille. Pour sauver cette innocente, un jeune Messénien qui l'aimait eut l'idée de déclarer qu'elle était grosse : le père, indigné de cette supposition déshonorante, tua et ouvrit de ses mains sa fille, pour montrer que le fait était de pure invention. En 731 il fut nommé roi à la place d'Euphaès, tué en combattant les Lacédémoniens; il fit triompher plusieurs fois encore la cause des Messéniens. Succès tardifs, et qui n'eurent pour résultat que de reculer la prise d'Ithome, tant le pays était épuisé! Aristodème, désespéré, se tua sur le tombeau de sa fille en l'an 724 avant J.-C.

Diodore, *Fragmenta Vaticana*, éd. A. F. Didot. — Pausan., IV, 10-13. — Eusèbe, *Præparatio Evang.*, V, 27.

**ARISTODÈME**, tyran de Cumes, surnommé *Malacus* (le Mou), vivait 600 ans avant J.-C. Il était contemporain de Tarquin le Superbe. Il se mit à la tête du parti démocratique pour s'emparer de la ville de Cumes, qui était gouvernée par l'aristocratie, alliée de Porsenna. Pour conserver l'autorité suprême, il fit désarmer tous les citoyens, sous prétexte de prévenir toute guerre civile, mit à mort les réfractaires, exila les fils des nobles qui avaient été massacrés, et s'entoura d'une garde de deux mille hommes choisis dans la populace et souillés de crimes. Il chercha, en corrompant les mœurs, à énerver la jeunesse; mais, quelques années après, les fils des nobles, dispersés dans la campagne, se réunirent, s'emparèrent de Cumes par surprise, et firent mourir, dans des tortures atroces, Aristodème et ses fils, vers l'an 592 de J.-C. Plutarque nous représente Aristodème comme auxiliaire des Romains dans la guerre contre les Étrusques, qui voulaient rétablir les Tarquins. Selon Tite-Live, c'est chez lui que Tarquin le Superbe vint chercher un refuge, et qu'il mourut.

Denys d'Halicarnasse, VII, 418. — Plutarque, *de Virtutibus mulierum*, p. 261, éd. de Francfort. — Diodore, *Fragm.* du liv. VII. — Suidas, Ἀριστόδημος. — Tite-Live, II, 21, 34.

***ARISTODÈME**, de Nysa en Carie, grammairien grec, vivait environ cinquante ans avant J.-C. Il était élève du célèbre Aristarque, et composa des ouvrages dont il ne nous est rien resté.

Il ne faut pas le confondre avec Aristodème de Nysa, parent du précédent, et qui enseigna, vers l'an 30 avant J.-C., la grammaire et la rhétorique à Rome. Le grand Pompée et ses fils furent ses élèves. L'un de ces deux Aristodème a écrit un ouvrage historique, cité par Parthénius.

Strabon, XIV, 650. — Scholiaste, *Ad Pind. Nemea*, VII, 1. — Parthenius, *Erotica*, 8. — Varron, *De Lingua latina*, X, 73. — Scolies de l'*Odyssée* et de l'*Iliade* d'Homère, IX, 286; XIII, 1.

**ARISTODÈME**, d'Athènes, acteur tragique, vivait 340 ans avant J.-C. Il est moins connu comme comédien que comme diplomate, car il prit une part importante aux affaires de son temps. Il s'attacha au parti macédonien d'Athènes, et persuada à ses concitoyens de faire la paix avec la Macédoine. C'était, disait-il, leur seul moyen de salut. Démosthène vit dans ce conseil un acte de haute trahison, et lança contre Aristodème les plus beaux traits de son éloquence; mais celui-ci se sauva à force de sagesse et de fermeté. Les Athéniens l'envoyèrent plusieurs fois en ambassade vers Philippe, qui, séduit lui-même par la supériorité de ses vues, le renvoya comme son propre ambassadeur à Athènes, avec les plus brillants avantages.

Demosthène, *De Corona*, p. 232; *De falsa legatione*, p. 344, 371, 442; *Philippica*, III, p. 150. — Cicero, *De republica*, IV, 11.

**ARISTODÈME** *de Milet*, lieutenant d'Antigone, roi d'Asie, vivait 315 avant J.-C. Antigone l'envoya avec mille talents dans le Péloponnèse pour y négocier une alliance avec Polysperchon et son fils Alexandre, et lever une armée auxiliaire pour faire la guerre à Cassandre, qui s'était ligué avec Lysimaque et Ptolémée fils de Lagus contre Antigone. Arrivé en Laconie, Aristodème y leva huit mille hommes de troupes: l'alliance projetée se conclut. On se déclara contre Cassandre, et les cités grecques, placées sous sa domination, furent déclarées indépendantes. Une nouvelle somme de 500 talents fut remise à Alexandre par Antigone. Ptolémée envoya alors une flotte dans le Péloponnèse, pour y soutenir Cassandre contre Aristodème et ses alliés. De son côté, Cassandre s'empara de plusieurs villes de la Thessalie et de la Béotie; puis il réussit à amener la défection d'Alexandre, ce qui obligea Aristodème à se tourner du côté des Étoliens, qui prirent en effet parti pour Antigone. A partir de cette guerre, où les succès se balancèrent, et où Aristodème se fit encore remarquer, l'histoire ne donne plus de détails sur ce général, resté si fidèle à la cause qu'il avait embrassée.

Diod. de Sicile, XIX, 57, trad. Hoefer. — Plut., *Démétrius*.

**ARISTODÈME**, tyran de Mégalopolis durant le règne d'Antigone Gonatas, vivait 280 ans avant J.-C. Il devint tyran de Mégalopolis, grâce à l'influence du roi de Macédoine, et fit aimer son pouvoir: ce qui lui valut le surnom de *Chrestus*, Χρηστός. Ce fut sous sa domination que les Lacédémoniens envahirent le territoire qu'il gouvernait. Après une lutte prolongée, le dominateur de Mégalopolis l'emporta, et Acrotatus, roi des Spartiates, vaincu par lui, se trouva parmi les morts, en l'an 265. Quelque temps après, Aristodème fut assassiné par des émissaires d'Ecdème et Démophane, citoyens de Mégalopolis, et amis du jeune Philopœmen.

Pausanias, VIII, 27-28. — Plutarque, *Philopœmen*, c. 1.

**ARISTODÈME**, nom porté par trois écrivains grecs, 1° l'auteur d'une collection de fables (Plutarch., *Parallela minora*, 35); 2° le philosophe platonicien, contemporain de Plutarque; 3° l'auteur des Γελοῖα Ἀπομνημονεύματα (Athénée, VI, 244; VII, 338, 345; XIII, 585); 4° l'auteur d'un travail sur les Inventions (Περὶ εὑρημάτων) (*voy.* Clément d'Alexandr., *Stromata*, I, p. 133); 5° l'abréviateur d'un livre d'Hérodien, dédié à un certain Danaüs.

Suidas, Ἀριστόδημος.

***ARISTODÈME**, nom porté par trois artistes grecs: 1° ARISTODÈME, peintre, probablement de Thèbes, qui vivait dans la dernière partie du quatrième siècle av. J.-C. Il était le père des deux plus célèbres peintres de la Grèce, Nicomaque et Aristide de Thèbes (*voy.* NICOMAQUE et ARISTIDE de Thèbes); — 2° ARISTODÈME, statuaire du même nom, vécut peu de temps après Alexandre le Grand, et fit la statue de Séleucus, roi de Babylone, dont le portrait était très-ressemblant. Il fit aussi, suivant Tatien, une statue d'Ésope le fabuliste; mais il est à croire que ce ne fut pas du vivant de ce dernier, puisque cet Aristodème était contemporain de Séleucus. On doit encore à Aristodème des statues de philosophes, d'athlètes, et de conducteurs de chars; — 3° ARISTODÈME, peintre de Carie, vivait du temps de Néron. Il écrivit un livre de notices sur les principaux peintres qui avaient illustré leur patrie, et sur les rois qui avaient encouragé l'art.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 8, 19; XXXV, 10, 37. — Tatien, *Orat. adversus Græcos*, p. 55. — Philostrate, *Imag.*, *in Proœmio*.

***ARISTODÈME** *d'Élide*, rhéteur grec, que l'on ne connaît que par la mention qu'en fait Harpocration, au sujet des Hellanodices. C'est le même sans doute que celui dont il est question dans Tertullien et Eusèbe. — Il est parlé dans Athénée d'un autre Aristodème, auteur d'un commentaire sur Pindare, dont il est souvent fait mention dans les scolies relatives à ce grand poëte lyrique. On ignore s'il fut le même qu'Aristodème d'Élide.

Harpocration, Ἑλλανοδίκας. — Tertullien, *De An.*, 46. — Eusèbe, *Chronique*, 1, 37. — Athénée, XI, 495.

***ARISTOGÈNE** (Ἀριστογένης), nom de deux médecins grecs mentionnés par Suidas: l'un, natif de Thasos, composa plusieurs ouvrages de médecine dont il ne reste plus que des fragments de titre; l'autre, natif de Cnide, était élève de Chrysippe et médecin d'Antigone-Gonatas (283-239 avant J.-C.). Suivant Hardouin, commentateur de Pline, ces deux Aristogène ne

font qu'un : Cnide aurait été son lieu de naissance, et Thasos, sa résidence habituelle.

Fabricius, *Bibl. Græca*, t. XIII. — Kühn, *Additamenta ad Elenchum Medicorum veterum, a F. A. Fabricio exhibitum*; Leipz., 1826, in-4°, fasc. II, p. 10.

**ARISTOGITON** (Ἀριστογείτων), orateur romain, vivait 340 ans avant J.-C. Il était le rival de Démosthène, qui nous a laissé deux discours contre lui, et reçut le surnom de *Chien*, parce qu'il veillait attentivement aux intérêts du peuple. A la suite d'une émeute, il fut mis en prison et étranglé. Aucun de ses nombreux discours ne nous est parvenu.

Démosthène, *Contra Aristogitonem*. — Plutarque, *Phocion*, cap. 10. — Walz, *Rhetores græci*, III, 286. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit*.

***ARISTOGITON**, sculpteur grec, vivait 420 ans avant J.-C. Il travaillait avec Hypatodore à exécuter les présents de riche métal qui devaient être offerts à Delphes par le peuple d'Argos. On leur attribue les statues de deux généraux qui marchèrent avec Polynice contre Thèbes. Il y avait aussi à Delphes, de leur composition, le chariot d'Amphiarus, au haut duquel on voyait Baton, parent d'Amphiarus, conduire le char et exciter les chevaux. Le métal qui servit à ces ouvrages provenait de la victoire des Athéniens sur les Lacédémoniens à Œnoé. Sillig rapporte une inscription grecque trouvée à Delphes sur la statue d'un vainqueur des jeux, où se lisent les noms de ces deux artistes, qui sont désignés comme Thébains.

Pausanias, X, 10. — Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 11, 40.

**ARISTOGITON**. *Voy.* HIPPIAS.

**ARISTOLAÜS**, peintre grec distingué, vivait environ 325 ans av. J.-C. Fils et élève du célèbre Pausias de Sicyon, il fut surtout remarqué pour la sévérité de son style. Pline donne le catalogue suivant de ses œuvres : un *Épaminondas*, un *Périclès*, une *Médée*, la *Valeur*, le *Peuple athénien*, et le *Sacrifice d'un Bœuf*.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 11, 40.

**ARISTOMAQUE** (Ἀριστόμαχος), philosophe péripatéticien, natif de Soles en Cilicie, vivait probablement dans le troisième siècle avant J.-C. Il était disciple de Lycon, célèbre par sa passion pour l'histoire naturelle; il concentra toutes ses études sur les abeilles, qu'il observa pendant près de soixante ans. Son portrait nous est transmis (*Iconographie* de Visconti) par une gravure faite d'après une agathe, où il est représenté contemplant des ruches.

Pline, *Hist. nat.* — Visconti, *Iconographie*, 1er vol.

***ARISTOMAQUE**, sculpteur grec, surnommé *Strymonius*. Il est mentionné dans l'*Anthologie* comme auteur de trois statues de courtisanes (*Anthol. græc.*, lib. VI, tit. I).

**ARISTOMAQUE**, tyran d'Argos. *Voy.* ARATUS.

**ARISTOMAÜS** (*Valentin*), poëte allemand, né à Luowitz ou Lümwitz, près Liegnitz, en 1587, mort le 25 janvier 1620. Il étudia à Bâle, et devint professeur de poésie à Francfort-sur-l'Oder. Ses principaux ouvrages sont : *Periculum epistolicum, cum quibusdam aliis opusculis adauctum*; Francfurt., 1617, in-12; — *Periculum poeticum*; ibid., 1618, 1619, in-12; — *Aræ exsequiales*; ibid., 1618; — *Periculum oratorium*; Francfurt., 1611, 1624, in-12; Cöln, 1616, in-12; — *Carmina*; Francfort, en 1611 et 1621, in-12; — *Pericula III quæstionum controversarum*; ibid., 1618, in-12; — *Mausolea Londini structa*; ibid., 1618, in-12.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**ARISTOMÈDE** (Ἀριστομήδης), sculpteur de Thèbes, vivait vers 590 avant J.-C. Il fit en marbre penthélique la statue de Dindymène (Cybèle), que Pindare déposa dans le temple de cette déesse à Thèbes. Selon Pausanias, ce temple n'était ouvert qu'une fois par an.

Pausanias, IX, 25.

**ARISTOMÈNE** (Ἀριστομένης), chef des Méséniens, dans le septième siècle avant J.-C., fut accepté comme tel après avoir levé l'étendard de la révolte contre les Lacédémoniens, qui imposaient leur joug à la Messénie. Il montra dans cette seconde guerre messénienne un courage et une audace héroïques. Après avoir défait près de Kaprou-Séma (Monument du Sanglier) ses ennemis, commandés par le général-poëte Tyrtée, il faillit devenir victime de la trahison d'Aristocrate II, son allié, qui reçut de l'argent de Lacédémone pour l'abandonner au moment décisif de la bataille vers la Grande-Fosse (Μεγάλη Τάφρος); mais la colère augmenta l'énergie d'Aristomène, qui se retrancha dans le mont Eira. De là, il se livra à des escarmouches, et pénétra même jusqu'à Amyclès, ville voisine de Sparte, qu'il mit au pillage. Après une guerre de onze ans, il fut fait prisonnier et jeté dans un précipice; il échappa à la mort par un hasard inouï, et revint à la tête de ses troupes pour tailler en pièces celles que les Corinthiens envoyaient au secours des Lacédémoniens. Pris une seconde fois par des archers crétois, cet homme, qui semble tenir du prodige, sut, à force de valeur, se tirer de leurs mains. Il revint à sa citadelle d'Eira, dont il soutint le siége pendant onze ans. A son retour, il offrit en action de grâces, à Jupiter Ithomates, une *hécatomphonie*, sacrifice qui n'avait lieu, en Messénie, que lorsqu'un général avait tué de sa propre main cent personnes. Il était sur le point d'aller attaquer la ville de Sparte le lendemain même, quand il fut encore trahi par Aristocrate. Dégoûté de la vie, il donna son fils Gorgus pour chef aux Messéniens, et se retira dans l'île de Rhodes, où il fut tué. Lorsqu'on ouvrit le cadavre de cet homme qui avait été un héros, on lui trouva, dit-on, le cœur tout velu.

Pausanias, IV, 6, 24. — Polybe, IV, 32, etc. — Diodore, XV, 66. — Strabon, p. 362, éd. Casaub. — Jourdan, *Histoire d'Aristomène*; Paris, 1749, in-12.

***ARISTOMÈNE**, poëte comique d'Athènes, surnommé Θυροποιός, *Faiseur de portes* (d'a-

près le métier de son père), vivait 420 ans avant J.-C. Il composa, en 425 avant J.-C., une pièce intitulée Ὑλοφόροι (les porteurs de bois), qui disputa le prix à Aristophane. On ne connaît que les titres de cinq comédies qu'il avait écrites, et dont il ne nous reste que trois petits fragments.

Athénée, I, p. 11. — Harpocration, 127-129. — Meineke, *Historia Com. Græc.*, I, 210.

**ARISTON** (Ἀρίστων), nom porté par un grand nombre de Grecs plus ou moins célèbres, que voici dans l'ordre chronologique :

**ARISTON**, roi de Sparte, succéda, l'an 560 avant J.-C., à son père Agésiclès, et régna cinquante ans avec l'estime de ses concitoyens. A cette époque les Lacédémoniens l'emportèrent sur les Tégéates, et Crésus rechercha leur alliance pour se défendre contre Cyrus. Ariston est surtout connu par ses reparties, citées dans Plutarque. Quelqu'un lui ayant dit que le devoir du roi était de faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis, il répondit « qu'il convenait bien plus à un roi de conserver ses anciens amis, et de savoir s'en faire de nouveaux de ses plus grands ennemis. » Ayant appris que l'on avait fait un éloge funèbre des Athéniens qui avaient été tués en combattant vaillamment contre les Lacédémoniens, il dit : « S'ils honorent tant les vaincus, quels honneurs méritent donc les vainqueurs? » Il resta longtemps sans enfants, et les Spartiates firent des prières publiques pour avoir un descendant direct de la maison des Proclides. Il eut successivement trois femmes ; et voici comment il s'était procuré la dernière. Un jour il aborda son ami Agetus en ces termes : « Donne-moi ce que je te demanderai, je te donnerai ce que tu me demanderas. » La proposition acceptée, Ariston demanda la femme d'Agetus, et celui-ci l'accorda. Son fils Démarate lui succéda.

Hérodote, I, 65; VI, 61. — Clinton, *Fast. Hellen.*, I, 207. — Pausanias, III, 7, 7.

*****ARISTON**, médecin grec, vivait probablement dans le cinquième siècle avant J.-C. C'est, selon Galien, l'un des auteurs auxquels les anciens critiques attribuaient le livre *sur le Régime salutaire* (Περὶ διαίτης ὑγιεινῆς), que d'autres attribuent à Hippocrate.

Galien, *Comment. in Hippocr.; De Rat. Vit. in Morbis acutis*, lib. I; t. XV, p. 455, édit. Kühn; *De Aliment. Facult.*, lib. I, cap. I, t. VI, p. 473; *De composit. medicament. secundum locos*, lib. IX, cap. 4. — Celse, *De Medic.*, lib. V, cap. 18.

*****ARISTON**, Corinthien, fils de Pyrrichus, célèbre pilote des Syracusains, vivait 420 avant J.-C. C'est à ses conseils que les Syracusains durent la victoire qu'ils remportèrent en 414 avant J.-C. sur les Athéniens, réputés jusqu'alors invincibles sur mer. Ariston ayant fait approvisionner de vivres le bord du rivage, il ordonna à la flotte syracusaine de s'y rendre, en sorte que les soldats et les matelots purent prendre leur repas en toute hâte et sans se disperser. Les Athéniens voyant la flotte reculer vers la ville, et croyant les soldats occupés au loin à prendre leur repas, sortirent de leurs vaisseaux pour faire de même, lorsque tout à coup, à un signal donné, l'armée syracusaine remonta sur ses vaisseaux, attaqua les vaisseaux athéniens dégarnis de soldats, et les vainquit. Il modifia aussi la structure des vaisseaux, en les rendant plus propres à l'attaque au moyen d'éperons placés à la proue.

Diodore, XIII, 10. — Thucydide, VII, 39. — Polyen, V, 13. — Plutarque, *Nicias*, 20, 25.

*****ARISTON**, de Cyrène, chef de parti, vivait 403 ans avant J.-C. Vers cette époque, les Spartiates chassèrent les Messéniens de leurs établissements de Cephallénie et de Naupacte. Obligés de quitter la Grèce, trois mille Messéniens allèrent à Cyrène, qui était alors désolée par la guerre civile. Ariston, chef du parti démocratique, était alors maître de cette cité florissante; il avait mis à mort environ cinq cents Cyrénéens nobles, et chassé les autres. Ce fut à ces fugitifs que les Messéniens vinrent se joindre pour attaquer Cyrène. Après une bataille sanglante, où presque tous les Messéniens furent tués, les partis démocratique et aristocratique se réconcilièrent, à condition qu'ils exerceraient l'autorité suprême à tour de rôle.

Diodore, XIV, 34. — Pausanias, IV, 26.

*****ARISTON**, peintre grec, fils d'Aristide de Thèbes, vivait environ 330 ans avant J.-C. On cite parmi ses ouvrages un *Satyre couronné, tenant une coupe*. Il était le maître du célèbre peintre et statuaire Euphranor.

Il ne faut pas le confondre avec *Ariston*, sculpteur lacédémonien, auteur, avec son frère Télestas, de la statue colossale de Jupiter, que les Clitoriens déposèrent à Olympie en souvenir de leurs victoires, et dont parle Pausanias, qui en donne l'inscription placée sur le piédestal.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 12, 55; XXXIV, 8-19; XXXV, 10, 36. — Pausanias, V, 23.

*****ARISTON** *de Céos*, né à Iulis dans cette île, philosophe péripatéticien, disciple de Lycon et son successeur, vivait 230 ans avant J.-C. Ses ouvrages, qui paraissent avoir été nombreux, étaient, suivant Cicéron, écrits dans un style élégant, mais sans profondeur. On trouve dans l'*Anthologie grecque* deux épigrammes attribuées à Ariston de Céos, que l'on a souvent confondu avec Ariston de Chio.

Diogène Laërce, V, 70-74; VII, 163. — Cicéron, *De finibus*, V, 5. — Strabon, X, 486. — Athénée, X, 419; XIII, 563; XV, 674. — *Antholog. græc.*, VI, 303; VII, 457. — J.-G. Hubmann, *Ariston von Keos*, dans Jahn, *Neue Jahrbücher für Philologie*; Leipzig, 1835, in-8°.

**ARISTON** *de Chio*, philosophe stoïcien, surnommé *la Tête-pelée* (Φάλανθος) à cause de sa calvitie, vivait 275 ans avant J.-C., et *la Sirène* (Σειρήν), vu le plaisir qu'on avait à l'écouter, et son éloquence pleine d'insinuations. Il était disciple de Zénon et fils de Miltiade. Il établit son école de philosophie dans le Cynosarge à Athènes, et suivit un système différent de celui de Zénon, et qui consistait en un panthéisme mêlé de scepticisme. Sa maxime souveraine était que le plus grand bien était dans l'indifférence pour

tout ce qui n'était pas la vertu. Il comparait les arguments des logiciens aux toiles d'araignées faites avec beaucoup d'art, mais qui n'arrêtaient que les mouches. Il rejetait la logique, parce que, disait-il, elle ne mène à rien, et la physique, parce qu'elle est au-dessus des forces de notre esprit; il inclina vers le cynisme. Quoiqu'il n'eût pas absolument rejeté la morale, il la réduisait à peu de chose. Il se livra aux plaisirs de toute sorte jusque dans un âge fort avancé, et mourut, dit-on, des suites d'un coup de soleil.

Diogène Laërce, VII, 160. — Plutarque, *Contra Princip. philos. esse disput.* 1; *Virt. Moral.*, 2. — Sénèque, *Epist.* 89. — Stobée, *Eclog.*, IV, 110. — Orelli, *Onomasticon Tullianum*, p. 68.

***ARISTON** *de Tyr* vivait 200 ans avant J.-C. Il fut ami et confident d'Annibal, qui l'envoya à Carthage en 195, pour déterminer ses amis à engager le sénat dans une guerre avec les Romains, et seconder Antiochus auprès duquel Annibal s'était réfugié. Dénoncé comme espion, il parvint à s'enfuir de Carthage.

Tite-Live, XXXIV, 61, 62. — Appien, *de Rebus Syriacis*, 8. — Justin, XXXI, 4.

***ARISTON**, voyageur grec, fut envoyé par un des Ptolémées d'Égypte pour explorer la côte ouest de l'Arabie, qui prit le nom de *Poseideion* d'un autel qu'Ariston y éleva en l'honneur de Neptune-*Poseidon*. (Diodore, III, 41.)

***ARISTON** *de Mégalopolis*, homme d'État grec, vivait au cinquième siècle avant J.-C. Au début de la guerre que les Romains firent à Persée 170 ans av. J.-C., il engagea les Achéens à ne pas rester neutres entre les parties belligérantes, et à s'unir aux Romains. L'année suivante, les Achéens l'envoyèrent en ambassade pour conclure la paix entre Antiochus III et Ptolémée.

Polybe, XVIII, 6; XIX, 10.

**ARISTON** (*Titus*), jurisconsulte romain, vivait à Rome vers la fin du premier siècle et au commencement du second de J.-C. Il était philosophe sans ostentation, et cherchait la récompense de la vertu dans la vertu même. Pline le Jeune lui témoigne beaucoup d'estime, et vante ses vastes connaissances.

Aulu-Gelle. — Pline, *Epist.*, I, p. 22.

***ARISTON** *de Pella* (1), auteur présumé du *Dialogue entre Papiscus et Jason* (Διάλεξις Παπίσκου καὶ Ἰάσονος), vivait à la fin du premier siècle et au commencement du second de J.-C. Il ne nous reste de cet ouvrage que la préface latine par Celsus. On lit dans cette préface, qui se trouve imprimée dans les œuvres de saint Cyprien (*Opera, Appendix*, p. 233, édit. Paris, 1726), que Papiscus, Juif d'Alexandrie, d'abord contraire à la foi chrétienne, finit par embrasser le christianisme et par se faire baptiser par Jason, Juif converti. A en juger par quelques fragments de Moïse de Chorène, d'Eusèbe et de Maxime, Ariston avait écrit aussi une histoire orientale. Ces fragments ont été publiés dans Gallandi, *Bibliotheca Patrum*, t. I, p. 331.

(1) Pella était une ville située à l'est du Jourdain; c'est là que se retirèrent les chrétiens après la destruction de Jérusalem.

Galland, *Prolegomena*, t. I, p. 74.

***ARISTON** *d'Alexandrie*, philosophe péripatéticien, vivait environ 30 ans avant J.-C. Il écrivit, comme Eudorus, son contemporain, des ouvrages sur le Nil. Eudorus reprocha à Ariston le plagiat; mais Strabon remarque que le véritable plagiaire est plutôt Eudorus.

Diogène Laërce, VII, 14. — Strabon, XVII, p. 790.

***ARISTONICUS** (Ἀριστόνικος) *de Marathon*, orateur d'Athènes, vivait 330 ans avant J.-C. Il partagea le sort de Démosthène. Opposé au parti macédonien, il fut, après l'issue malheureuse de la guerre Lamiaque (322 av. J.-C.), livré à la vengeance d'Antipater, qui le fit mettre à mort.

Plutarque, *Démosthène*, 28. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit*, t. I, p. 94.

**ARISTONICUS**, fils illégitime d'Eumènes II, roi de Pergame, et d'une joueuse d'instruments d'Éphèse, mort en 129 avant J.-C. Irrité de ce qu'Attale III avait donné en mourant le royaume de Pergame aux Romains, il leva des troupes pour s'en emparer et s'y maintenir, et défit le consul Licinius Crassus, qu'il fit même prisonnier l'an 131 avant J.-C. Mais, l'année suivante, Aristonicus, assiégé dans Stratonice, ville de la Carie, tomba entre les mains du consul Perpenna, fut conduit à Rome, et étranglé en prison par ordre du sénat. Ce prince fut le dernier de la dynastie des Attales, qui avait occupé le trône de Pergame pendant cent cinquante-quatre ans. Mithridate, dans une lettre à Arsace, roi des Parthes, accusa les Romains d'avoir supposé un faux testament d'Attale pour frustrer Aristonicus.

L'*Epitome* de Tite-Live, lib. LIX. — Florus, lib. II, cap. 20. — Strabon, lib. XIV, p. 646. — Justin, lib. XXXVI, cap. 4. — *Dictionnaire historique.*

***ARISTONICUS** *d'Alexandrie* (Ἀριστόνικος Ἀλεξανδρεύς), grammairien grec, vivait probablement 50 ans avant J.-C. Il passe pour l'auteur des gloses marginales de l'Iliade que Villoison a prises dans le fameux manuscrit n° 454 de la bibliothèque de Saint-Marc. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages grammaticaux concernant Homère, qui ont été perdus, à l'exception de quelques fragments conservés dans les scolies sur l'Iliade.

Strabon, I, 2, édit. Siebenkees. — Photius, *Myriabiblon*, cod. 161. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, VI, 359. — Villoison, *Anecdota Græca*, I, 64; II, 186; id. *Prolegomena ad Iliadem*, p. XVIII. — Wolf, *Prolegomena in Homerum*, p. CXCIII.

***ARISTONICUS** *de Tarente*, mythographe grec, vivait probablement dans le premier siècle de notre ère. Ses ouvrages sont perdus.

Vossius, *De Historicis Græcis*, lib. IV. — Photius, *Myriabiblon*, Cod. 190. — Servius, *ad Æneidem*, lib. III, vers 264. — Hygin, *Poeticon Astronomicon*, lib. II, cap. 34.

***ARISTONIDAS**, statuaire, cité par Pline comme ayant possédé le secret de donner aux métaux les différentes teintes de la physionomie.

Dans la statue d'Athamas, à Thèbes, l'airain, dit Pline, était combiné avec le fer de façon que la rouille de fer, contrastant avec l'éclat de l'airain, exprimât la rougeur de la honte. On ignore l'époque où vivait ce statuaire.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 14.

* **ARISTONUS** (Ἀριστόνους), statuaire d'Égine, fit la statue de Jupiter que les habitants de Métaponte déposèrent à Olympie. La figure était tournée vers l'orient. Il tenait, d'une main, un aigle, et, de l'autre, la foudre; sur la tête était une couronne de lis. On ignore l'époque où vivait ce statuaire.

Pausanias, V, 22.

* **ARISTONYME** (Ἀριστώνυμος), poëte grec qui vivait, selon Suidas, sous Ptolémée-Philadelphe, et succéda à Apollonius dans la direction de la bibliothèque d'Alexandrie. Mais ce renseignement paraît contestable. Athénée cite deux comédies d'Aristonyme, l'une portant le titre bizarre du *Soleil qui gèle*, Ἥλιος ῥιγῶν; l'autre, celui de *Thésée*.

Athenée, III, p. 87; VII, p. 284. — Meineke, *Hist. com. Græc.*, I, 197. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. III, p. 88.

**ARISTOPHANE**, le plus célèbre des poëtes comiques de la Grèce, et le seul dont il nous soit parvenu des pièces entières, était d'Athènes, selon son biographe anonyme, quoique Suidas le dise né dans l'île de Rhodes, et d'autres à Égine. La date de sa naissance et celle de sa mort ne sont pas connues; mais des onze pièces qui nous restent de lui, dix ont été représentées pendant la guerre du Péloponnèse (431-404 avant J.-C.). Un passage de la onzième, *l'Assemblée des femmes*, donne à penser qu'elle fut composée vers la fin de la quatre-vingt-seizième olympiade, 393 avant J.-C.; enfin le *Plutus*, joué pour la première fois en 409, fut donné une seconde fois, avec des changements, en 390. Soit crainte ou prudence, soit qu'une loi défendît de faire représenter des comédies avant l'âge de trente ans (*voy.* le Scoliaste sur le vers 526 des *Nuées*), Aristophane donna ses premiers essais sous le nom de Callistrate et de Philonide, acteurs qui jo aient dans ses pièces. Il ne nous reste que des fragments de ses deux premières pièces : l'une, *les Dætaliens* (les Convives), jouée la première année de la 88e olympiade; l'autre, *les Babyloniens*, représentée la deuxième année de la 88e olympiade (427 ans avant J.-C.), au printemps, c'est-à-dire à l'époque où les alliés se rendaient en foule à Athènes pour apporter leurs tributs. Le démagogue Cléon était maltraité dans les *Babyloniens*. Pour s'en venger, il accusa le poëte d'avoir livré le peuple à la risée des étrangers. Bientôt après il l'accusa de n'être pas citoyen d'Athènes et d'en usurper les droits. Il paraît qu'Aristophane avait des biens à Égine, et que sa famille était originaire de Rhodes; c'est ce qui put servir de prétexte à trois accusations, auxquelles d'ailleurs il sut toujours échapper. De plus, Aristophane appartenait au parti aristocratique déclaré contre Cléon, qui, depuis la mort de Périclès, était l'orateur le plus influent sur la multitude. D'un autre côté, des succès militaires, que Cléon dut à la fortune au moins autant qu'à son habileté, lui avaient inspiré une présomption arrogante et lui faisaient beaucoup de jaloux. Telles sont les causes de l'animosité d'Aristophane contre ce démagogue, qu'il traduisit enfin sur la scène dans sa comédie des *Chevaliers*, où il le flagelle impitoyablement. Aucun ouvrier n'ayant osé faire un masque à la ressemblance de Cléon, et aucun acteur n'ayant consenti à se charger du rôle, Aristophane le joua lui-même. Voici le sujet de la pièce, et le fait qui a fourni au poëte une source intarissable de sarcasmes. Pendant la sixième année de la guerre du Péloponnèse, Démosthène, général athénien, avait fait une expédition dans la Messénie, et s'était emparé de Pylos, petite ville maritime sur la côte occidentale du Péloponnèse. Les Lacédémoniens attaquent aussitôt la place par terre et par mer; mais, vaincus dans un combat malgré la valeur de Brasidas, ils laissent dans l'île de Sphactérie, voisine de Pylos, quatre cent vingt hommes de troupes, appartenant aux premières familles de Sparte. Pour les délivrer, ils envoient des députés à Athènes, avec des propositions pour traiter. Cléon s'oppose à tout accord avec les Lacédémoniens, et insulte même leurs ambassadeurs. De son côté, Démosthène éprouvait beaucoup de difficultés, soit à se maintenir dans Pylos, soit à enlever l'île de Sphactérie; et il envoya Nicias à Athènes, pour demander du secours. Le peuple s'irritait de ces retards. Cléon en rejetait la faute sur l'incapacité et la lenteur des deux généraux; il se vanta même hautement qu'il prendrait l'île en vingt jours, si on voulait le nommer général. Quoique sa jactance fût d'abord à Athènes un sujet de plaisanterie, on le prit au mot; on lui donna donc ordre de partir. Mais la fortune le servit à souhait; car, avant qu'il fût arrivé, Démosthène brûla un petit bois de l'île qui gênait ses troupes, et par là la prise de Sphactérie devint très-facile. Cléon survient; il se joint à lui; les Lacédémoniens sont contraints à se rendre, et Cléon ramène à Athènes trois cents prisonniers. Vainqueur, contre l'attente générale, il devint plus que jamais l'idole du peuple, et par là même plus odieux à ses ennemis. C'est peu de temps après cet événement qu'Aristophane composa sa comédie des *Chevaliers*. Il n'attaque plus Cléon par des traits rapides et fugitifs, comme ceux qu'il lance en passant sur les orateurs, les généraux, les magistrats, les citoyens distingués ou non : c'est sa personne même qu'il met en scène, et qu'il flagelle d'une manière sanglante : il lui reproche ses rapines, ses flagorneries, ses débauches; il accumule sur lui toutes les accusations qui peuvent rendre un

homme odieux et méprisable. Il personnifie le Peuple sous les traits d'un vieillard irascible et radoteur, que sa faiblesse livre aux charlatans qui le flagornent avec le plus d'impudence. Deux esclaves du bonhomme Peuple, Démosthène et Nicias, les deux généraux dont nous avons parlé, se plaignent amèrement de leur camarade, qui, à force d'intrigues et de bassesses, est parvenu à s'emparer de la faveur de leur maître, et à le gouverner aveuglément. Ce camarade, qui leur rend la vie si dure, est Cléon, qu'ils appellent tantôt le Paphlagonien, tantôt le Corroyeur. En cherchant les moyens de se débarrasser de lui, ils découvrent un oracle annonçant qu'il doit être renversé par un charcutier. Aussi, dès que le charcutier vient à paraître, ils l'endoctrinent, et lui apprennent qu'il est appelé à gouverner la république. Le pauvre homme a beau s'en défendre et alléguer son ignorance, son état misérable : « Tu sors de la lie du peuple, tu es un « vaurien : c'est précisément pour cela, lui di- « sent-ils, que tu deviendras un grand person- « nage. » C'est avec cette ironie mordante que le poëte raille la démocratie. Cléon paraît : sa vue seule met le charcutier en fuite; mais les chevaliers, qui forment le chœur, viennent à son secours. Peu à peu le charcutier s'aguerrit; il fait assaut d'injures, il lutte avec Cléon d'effronterie, d'impudence, de friponnerie, et il lui prouve qu'il a bien plus de qualités que lui-même pour gouverner. Cléon est vaincu devant le sénat et devant le Peuple, qui, enfin désabusé, retire à son favori la charge qu'il lui avait confiée, et le chasse de sa présence. Le Peuple, à son tour, se corrige; il déplore l'aveuglement qui le livrait à des charlatans misérables; il reparaît aux yeux des spectateurs, rajeuni et régénéré, et finit par chanter les douceurs de la paix. Cette rapide analyse des *Chevaliers* ne sera pas inutile pour faire comprendre quelle était l'importance de la vieille comédie, et la part qu'elle avait dans le gouvernement d'Athènes. On voit que les ouvrages des poëtes étaient aussi des actions, l'exercice d'un droit, une intervention dans les affaires de l'État. Ils s'attribuaient la fonction de traduire sur le théâtre tous ceux qui jouaient un rôle sur la place publique. La comédie politique, telle que nous la montre Aristophane, cette satire audacieuse de tous les hommes marquants, cette âpre censure des actes, des projets, des mesures de l'administration, était en quelque sorte un complément des institutions républicaines, un des ressorts du gouvernement populaire. Redoutable à tous les intrigants, souvent, dans sa verve licencieuse, elle n'épargnait pas même les bons citoyens. Chez ce peuple ombrageux, qui à son admiration pour les grands hommes alliait toujours une défiance inquiète et jalouse de leur ascendant, la vieille comédie se montre comme un pendant de l'ostracisme. Un de ses éléments essentiels et caractéristiques était la *parabase*. Au milieu de la pièce, dans un intermède, le chœur, occupant seul la scène, se tournait vers les spectateurs, et s'adressait à eux, au nom du poëte : tantôt il faisait son apologie, et tournait ses rivaux en ridicule; tantôt, en vertu de son droit de citoyen, il faisait des propositions sérieuses ou badines dans l'intérêt général. Quelque antidramatique que nous paraisse aujourd'hui cette interruption de l'action, la Parabase, impatiemment attendue de l'auditoire, était le morceau capital de l'ancienne comédie. C'est encore là une des différences profondes qui la distinguent de ce que nous appelons aujourd'hui du même nom. Aristophane s'attaque sans gêne à tout ce qu'il y a de plus considérable dans l'État, aux orateurs, aux généraux, aux juges, à ceux qui gouvernent sous le nom du peuple, et au peuple lui-même. Il démasque les charlatans de toute espèce; ses traits sont inépuisables contre les partisans de la guerre; il dénonce les concussions. C'est ainsi qu'il célèbre la mesure par laquelle on contraignit Cléon à restituer cinq talents qu'il s'était fait donner par quelques villes tributaires, en leur promettant d'engager la république à diminuer leur tribut annuel. Une comédie était donc un pamphlet où le poëte traitait les questions à l'ordre du jour. En effet, si le grand ressort politique des sociétés modernes est la presse, à Athènes c'était la parole, c'est-à-dire la voix des orateurs et des poëtes comiques. La tribune aux harangues et le théâtre jouaient alors le même rôle, exerçaient la même influence que de nos jours les feuilles périodiques; toutefois avec cette différence que les représentations n'étaient pas quotidiennes en ce temps-là, elles étaient liées au culte public : c'était une solennité religieuse qui revenait à certaines époques de l'année, et par là même elle produisait une impression bien plus vive, elle excitait plus d'empressement et de curiosité. Les vers du poëte se gravaient dans la mémoire; on en récitait des tirades, on en recherchait les copies. Voilà comment la vieille comédie grecque se trouvait investie d'une sorte de magistrature morale et politique; c'était une tribune plus populaire et plus redoutable que l'autre. Aussi quel effroi elle causait à tous les hommes distingués ! on conçoit l'antipathie que leur inspirait une pareille licence; presque tous les grands hommes de ce temps-là penchèrent pour le parti aristocratique. On ne s'étonnera donc plus que Denys, tyran de Syracuse, ayant désiré connaître le gouvernement d'Athènes, Platon lui ait envoyé les comédies d'Aristophane; elles en sont, en effet, le meilleur commentaire. Fille du gouvernement populaire, la vieille comédie en suivit toutes les vicissitudes.

A plusieurs reprises on avait tenté de restreindre la liberté illimitée de la muse comique : divers décrets défendaient de nommer des hommes vivants, d'attaquer les magistrats; mais ces décrets n'étaient pas longtemps observés, et la comédie reprenait bientôt son ancienne énergie.

Enfin, après la prise d'Athènes par Lysandre, le gouvernement des Trente, établi sur les ruines de la démocratie, défendit, en 404, de traduire des personnes riches sur la scène. Tout citoyen attaqué par les auteurs comiques eut le droit de porter plainte devant les tribunaux. Ce fut un coup mortel pour la vieille comédie. Elle perdit son caractère essentiel, la satire politique et les personnalités injurieuses, la censure publique des actes du gouvernement et de ceux qui prenaient part au maniement des affaires. Le retour momentané de la démocratie ne lui rendit pas ses priviléges. C'est ce qui fait dire à Horace (*Art poétique*, v. 283 sq.) : « La licence mérita d'être réprimée par une loi : la loi fut donnée, et « le chœur se tut honteusement, quand il n'eut « plus le pouvoir de nuire. » Dans l'*Assemblée des femmes*, il n'y a plus de parabase; elle est également supprimée, ainsi qu'une partie des chœurs, dans la seconde édition du *Plutus*, qui est de l'an 390. C'est à ces temps-là qu'il faut rapporter ce que raconte l'auteur de la vie d'Aristophane : « Un décret étant survenu, qui dé« fendit de désigner aucun citoyen par son nom, « il composa son *Cocalus*. » Le sujet de cette pièce était un jeune homme qui séduit une fille et l'épouse, après avoir reconnu sa famille. On voit ici la naissance de la comédie nouvelle, qui s'attache à la peinture de la vie privée et des mœurs domestiques. Le *Plutus* peut être considéré comme appartenant à la comédie moyenne, qui servit de transition ou d'intermédiaire entre l'ancienne et la nouvelle. Ne pouvant plus se prendre aux personnages vivants, l'auteur se jette dans la fiction et dans l'allégorie. Chrémyle, homme de bien, mais pauvre, va consulter l'oracle d'Apollon sur les moyens de s'enrichir. Le dieu lui répond d'emmener chez lui la première personne qu'il rencontrera en sortant du temple. Il rencontre un aveugle : c'est Plutus. Dès que celui-ci s'est fait connaître, on s'empresse autour de lui, on veut travailler à sa guérison : car si Plutus est aveugle, faut-il s'étonner qu'il enrichisse tant de coquins et d'intrigants? On le conduit dans un temple d'Esculape : là, Plutus recouvre la vue, désormais il enrichira les honnêtes gens. C'est là un cadre satirique ingénieusement inventé par le poëte, pour fronder la cupidité, l'égoïsme, et tous les vices qu'il reproche aux Athéniens. Dans l'*Assemblée des femmes*, Aristophane avait traité à sa manière la question de la communauté des biens et des femmes; il avait présenté sous des formes ridicules les inconvénients pratiques de ce système. Dans le *Plutus*, il aborde une question qui touche de près à la première; c'est l'inégale répartition des richesses, et la manière capricieuse dont la fortune dispense ses faveurs, faisant prospérer les méchants, et laissant la misère en partage à la probité. La Pauvreté s'indigne de ce que Chrémyle veut rendre la vue à Plutus, et prétend la chasser de chez lui. Elle prouve, dans un plaidoyer très-spirituel, qu'elle est la mère de tous les biens, et que les hommes lui doivent le bonheur dont ils jouissent. D'ailleurs, si chacun était riche, personne ne voudrait plus travailler : il n'y aurait plus ni serruriers, ni tailleurs, ni cordonniers, etc. Sous les sophismes et les bouffonneries qui égayent l'argumentation banale de ceux qui défendent les abus parce qu'ils en vivent, on voit percer le bon sens exquis du poëte, qui avait pressenti la nécessité du travail comme condition de notre nature, et qui avait compris que l'or, par lui-même, ne constitue pas la richesse. Cette comédie, semée de traits fins et spirituels, est conduite avec un art qui ne se retrouve peut-être pas au même degré dans les autres pièces, si l'on excepte les *Nuées*. La fiction n'a point ici cette froideur qui glace trop souvent le genre allégorique. Cependant les personnalités sont beaucoup plus rares, et ceux que l'auteur attaque sont traités avec plus de ménagements.

La plupart des autres pièces d'Aristophane ont trait ou à des événements contemporains, ou à quelque travers du caractère national et des mœurs publiques. Ainsi les *Acharniens*, la *Paix*, *Lysistrata*, ont pour but de montrer la nécessité de mettre fin à la guerre. Dans les *Guêpes*, l'auteur raille la passion que le peuple athénien avait pour les procès, les plaidoyers, les jugements; on connaît l'imitation que Racine a faite de cette pièce dans les *Plaideurs*. Les *Oiseaux* et l'*Assemblée des femmes* sont des parodies spirituelles des utopies mises en avant par les philosophes de cette république imaginaire que Protagoras avait décrite avant Platon. Les oiseaux s'avisent de bâtir dans les airs une ville appelée *Néphélococcygie*, ou la ville des nuées et des coucous. A peine est-elle consacrée, qu'une foule d'aventuriers accourent, dans l'espoir de trouver quelque chose à gagner : c'est un pauvre diable de poëte qui versifie en l'honneur de la ville nouvelle, pour attraper un morceau de pain ou un habit; un devin avec ses oracles; Méton, le géomètre, qui vient arpenter le terrain; un inspecteur des provinces, un crieur de décrets. L'esprit satirique du poëte se joue à l'aise dans ce cadre, et passe en revue tous les ridicules. Il met la morale de la ville des oiseaux en contraste avec les mœurs d'Athènes. Un fils qui souhaite la mort de son père reçoit de l'exemple des cigognes une leçon de piété filiale. L'auteur attaque tour à tour le pédantisme des savants et des philosophes, l'ignorance et l'avidité des devins et des sacrificateurs, les prétentions des poëtes, la cupidité des magistrats, les turpitudes des délateurs. Enfin, un des traits caractéristiques de cette pièce, c'est la hardiesse avec laquelle les dieux y sont tournés en ridicule. L'*Assemblée des femmes* est une conspiration féminine pour opérer une révolution sociale. Les Athéniennes, sous la conduite de Praxagora, se déguisent en hommes; elles mettent

des barbes postiches, et prennent les manteaux de leurs maris, pour s'introduire dans l'assemblée du peuple. Après s'être assurées ainsi de la majorité, elles font passer un décret qui investit les femmes du gouvernement. Elles établissent ensuite une nouvelle constitution, fondée sur la communauté des biens, des femmes, et des enfants. Une critique libre et hardie, une vive satire des mœurs athéniennes, voilà l'unique but de l'auteur dans cette suite de scènes pleines de gaieté. Toutes les objections qui peuvent s'élever contre ce système de communauté absolue sont présentées de la manière la plus bouffonne. Enfin, dans les *Fêtes de Cérès*, dans les *Grenouilles* et dans les *Nuées*, le but de la critique est beaucoup plus littéraire que politique. C'est surtout contre Euripide que sont dirigés les traits du comique. Dans la première pièce, les femmes prennent occasion de la fête qui les réunit dans le temple de Cérès, pour délibérer entre elles sur les moyens de perdre Euripide; car elles brûlent de se venger des injures que ce poëte ne cesse de leur prodiguer dans ses tragédies. Euripide, apprenant le péril qui le menace, prie Agathon, autre poëte tragique, dont il raille les mœurs efféminées, d'aller au temple, déguisé en femme, et d'y prendre sa défense; car il y a peu de risque que son sexe soit reconnu. Sur le refus d'Agathon, Mnésilochus, beau-père d'Euripide, consent à cette démarche périlleuse; il se glisse donc au milieu des femmes, sous le costume d'Agathon. Là il plaide en faveur de son gendre, et il soutient qu'Euripide n'a pas dit la millième partie des choses qu'il aurait pu dire. Là-dessus l'orateur devient suspect : bientôt son sexe est reconnu; on se saisit de lui, on l'attache, et il est au moment de périr, lorsque Euripide survient, et met en jeu divers stratagèmes pour le délivrer. Toute cette dernière partie de la pièce se compose de longues parodies de tragédies d'Euripide, notamment de son *Palamède*, de son *Andromède* et de son *Hélène*. Mnésilochus, vieux barbon, représente la belle Hélène et la jeune Andromède; Euripide paraît tour à tour sous les traits de Ménélas, de Persée, de la nymphe Écho, etc. Il finit par faire aux femmes des propositions de paix, qui sont acceptées; il s'engage à ne plus dire de mal d'elles, à condition qu'elles rendront la liberté à son beau-père. — Voici le sujet des *Grenouilles* : Bacchus, ennuyé des mauvaises tragédies qu'on jouait à Athènes, depuis que Sophocle et Agathon étaient morts, veut aller chercher aux enfers un poëte digne de célébrer ses fêtes. Dans ce dessein, il prend la peau de lion et la massue d'Hercule, travestissement bouffon que sa poltronnerie, pendant les accidents de la traversée, rend encore plus ridicule. Il passe le Styx dans la barque de Caron, et les grenouilles [illegible] nt de leurs coassements harmo- [illegible] titre de cette comédie. Le chœur, proprement dit, est formé par les ombres des initiés aux mystères d'Éleusis, et ses chants sont pleins d'une admirable poésie. Arrivé au terme de son voyage, Bacchus trouve les enfers en émoi. Euripide, nouveau venu, dispute le trône de la tragédie à Eschyle, qui l'occupait avant lui. Pluton nomme Bacchus pour juge de ce débat. Alors commence une scène fort longue, mais riche de comique, où les deux poëtes s'attaquent tour à tour sur les sujets de leurs pièces, sur les prologues, sur les chœurs, etc. Eschyle étale son style pompeux et parfois boursouflé; Euripide déploie ses pensées subtiles, ses expressions fines et recherchées. Celui-ci reproche à son rival son enflure, son obscurité, ses grands mots forgés et ronflants, et le vide de l'action; Eschyle accuse Euripide d'avoir énervé le style de la tragédie, de le faire descendre à des détails trop vulgaires, et d'avoir mis sur la scène des crimes révoltants, des caractères vicieux, tels que ceux de Phèdre et de Sthénobée. En dernier lieu, on apporte une balance : chacun met ses vers dans l'un des bassins; mais Euripide a beau faire, elle penche toujours du côté d'Eschyle. A la fin, ce dernier, pour terminer l'épreuve, dit à son adversaire de se mettre lui-même dans la balance avec tous ses ouvrages, sa femme, ses enfants et son ami Céphisophon, tandis que lui Eschyle, en mettant deux vers de l'autre côté, est sûr de faire le contre-poids. Bacchus prononce en faveur d'Eschyle, et l'emmène avec lui sur la terre. Pendant son absence, le sceptre tragique restera à Sophocle. Déjà Aristophane avait fait une mordante parodie d'Euripide, dans les *Acharniens*, où un des personnages vient prier ce poëte de lui prêter les haillons et l'accoutrement de Télèphe, un de ses héros, afin d'être plus pathétique, et d'émouvoir la pitié des auditeurs.

Il nous reste à dire quelques mots des *Nuées*, et des reproches qu'on a souvent faits à Aristophane d'avoir été un des auteurs de la mort de Socrate. Élien, dans son recueil d'anecdotes, raconte, on ne sait sur quelle autorité, qu'Anytus et Mélitus, voulant essayer l'effet de l'accusation qu'ils méditaient contre Socrate, avaient payé Aristophane pour le tourner en ridicule dans une de ses pièces, et animer le peuple contre lui. Dans cette supposition, la représentation des *Nuées* aurait eu lieu peu avant le procès, et les accusateurs auraient profité de l'animosité publique pour porter le coup décisif. Tout au contraire, ce système est contredit par la date de la représentation, que des témoignages authentiques fixent à la première année de la 89[e] olympiade, c'est-à-dire 424 ans avant J.-C.; et la mort de Socrate n'arriva que l'an 400 ou 399 avant J.-C. (quatrième année de la 94[e] olympiade, ou première année de la 95[e]), ce qui donne un intervalle de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Cette explication suffit donc pour disculper Aristophane d'avoir vendu sa plume à

Anytus et à Mélitus. Il est à remarquer d'ailleurs que, dans l'*Euthyphron* de Platon, écrit longtemps après cette comédie, il est parlé de Mélitus comme d'un jeune homme. Toutefois, si le poëte se trouve ainsi justifié d'imputations odieuses, nous ne prétendons pas l'absoudre complétement quant au résultat. Ces incriminations mêlées de bouffonneries purent préparer de loin une accusation plus sérieuse; les griefs articulés au procès, presque dans les mêmes termes que ceux de la comédie, sont toujours de corrompre la jeunesse, de mépriser les dieux de la patrie, et d'introduire des dieux étrangers. C'est ce que nous attestent l'*Apologie* écrite par Platon, celle de Xénophon, et ses Mémoires sur Socrate. Du reste, il n'est pas hors de propos de rappeler que le Socrate représenté dans les *Nuées* n'avait pas encore atteint cette hauteur de renommée et de vertu où il était parvenu vingt-quatre ans après, lors de l'inique procès intenté contre lui. A l'exemple d'Eupolis et d'Amipsias, autres poëtes comiques, qui n'épargnaient pas les railleries à Socrate, Aristophane le prit pour le représentant des sophistes, qui étaient alors dans toute leur vogue. Bien connu de la populace d'Athènes, Socrate faisait profession de discuter avec le premier venu, sur la place publique, ou dans les boutiques des barbiers, des cordonniers, etc.; son extérieur, ses habitudes, la familiarité de son langage et de ses comparaisons, étaient une bonne fortune pour les poëtes comiques, qui, lorsqu'ils trouvaient le moyen de faire rire, ne se piquaient pas d'un extrême respect pour les personnes. Ainsi se trouva confondu avec les sophistes celui qui était leur plus redoutable adversaire. Ce qu'il y a de licencieux dans les comédies d'Aristophane appartient aux mœurs de son époque. Quant à son esprit, on sait quel cas en faisaient les plus grands génies de l'antiquité. Si sa gloire a traversé les siècles, c'est qu'il alliait toute la finesse de l'atticisme à sa verve comique, et que chez lui la profondeur du bon sens se cachait sous l'éclat de la plus riche poésie. Saint Chrysostome avait continuellement les ouvrages d'Aristophane sous son chevet, et Platon, qui lui a donné une si belle place dans le *Banquet*, fit à sa mort un distique qui nous a été conservé, et dont voici la traduction : « Les Grâces, cherchant un sanctuaire indestructible, trouvèrent l'âme d'Aristophane. » Il ne nous reste que onze comédies d'Aristophane; elles ont été imprimées un grand nombre de fois. Les comédies d'Aristophane furent pour la première fois imprimées à Venise (Alde), 1498; il y a quelques pièces. L'édition la plus complète est celle de Bekker; Londres, 1829, 5 vol. in-8°. Brunck, Boissonade, Bothe et Dindorf ont aussi donné de bonnes éditions d'Aristophane. Dindorf a en outre publié 3 vol. de scolies; Leipzig, 1826. — Les comédies d'Aristophane ont été traduites en français par Artaud, Poinsinet de Sivry, etc.; en allemand, par Voss, par Droysen, etc.; en anglais, par Hookham, Cumberland, etc. [ARTAUD, *Enc. des g. du m.*; article complété par l'auteur.]

Green, *Exercitatio de scholiaste Aristophanis*; Witteb., 1696, in-4°. — J.-G. Hauptmann, *Programma de Aristophane atque illius comœdiis*; Ger., 1743, in-4°. — C.-A. Bœttiger, *Aristophanes impunitus deorum gentilium irrisor.*; Lips., 1790, in-8°. — H.-T. Rœtscher, *Aristophanes und sein zeitalter*; Berlin, 1827, in-8°. — H. Pol, *Dissertatio de Aristophane*, etc.; Groning., 1834, in-8°. — C.-F. Ranke, *Commentatio de Aristophanis vita*; Lips., 1845, in-8°. — J. Zorn, *Aristophanes in seinem Verhältniss zu Socrates*, etc.; Bayr., 1845, in-8°.

**ARISTOPHANE** *de Byzance*, célèbre grammairien grec, vivait en 220 avant J.-C. Il appartenait à l'école d'Alexandrie, et était élève de Callimaque et de Zénodote d'Éphèse; il fut le maître du célèbre Aristarque. Le roi Ptolémée-Évergète lui confia la surintendance de la bibliothèque d'Alexandrie. Son successeur, Ptolémée-Physcon, voulant constituer une sorte d'aréopage littéraire composé de six membres chargés de décider du mérite des ouvrages, en désigna six parmi les plus lettrés d'Alexandrie. Ceux-ci se firent adjoindre Aristophane. Un jour qu'il s'agissait de décerner le prix au poëte le plus original, le peuple venait d'applaudir à ceux qui flattaient le plus son goût, lorsque Aristophane, qui passait sa vie à étudier dans les livres de sa bibliothèque, démontra que tous, sauf un seul poëte qu'on avait à peine écouté, avaient commis des plagiats. Cette preuve d'érudition mit le sceau à la renommée d'Aristophane. Ses principaux ouvrages consistaient en commentaires sur Homère et sur diverses pièces de Sophocle et d'Euripide. Il donna une édition critique d'Homère et de quelques autres poëtes, et même de Platon. Le grammairien Arcadius dit qu'Aristophane de Byzance imagina une accentuation de la langue grecque à l'imitation des notes de la musique, au moyen de laquelle il arrangea et annota Hésiode, Pindare et Aristophane. Il avait donné une classification particulière des écrivains dans un ouvrage que Schœll appelle *le Canon des grammairiens d'Alexandrie*. Outre ses gloses et ses études sur les idiomes attiques (Ἀττικαὶ Γλῶσσαι) et sur la signification des noms dans leurs rapports avec les âges (Ὀνομασίαι Ἡλικιῶν), il avait écrit *Sur les Courtisanes athéniennes; Sur les Masques scéniques* et *Sur les Invasions scythes*; un traité sur l'*Analogie*, dont Térentius Varron a profité. Ces ouvrages sont perdus. On retrouve quelques fragments de ses travaux dans les *Scolies vénitiennes*.

Meursius, *Bibliotheca græca*. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. III. — Villoison et Wolf, *Anecdota græca*, *Prolegomena ad Iliadem*, *in Homerum*, etc. — Ruhnken, *Hist. critica Orat. græcorum*. — Wellauer, dans Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — Suidas, Ἀρίσταρχος, Ἀριστοφάνης, Ἐρατοσθένης. — Vitruve, lib. VI, *Præfat*. — Quintilien, l. I, X, 1. — Hephestion, *Enchiridion*, p. 134, ed. Gaisford. — Diogène Laërce, III, 61. — Athénée, éd. Schweighauser, lib. III, cap. 11, 30; l. VI, IX, XIII,

XIV. — Étienne de Byzance, Ἀντιχονδυλεῖς,Χαιρωνειά — Varro, *De lingua latina*, lib. V, p. 48; lib. VIII, p. 103; lib. IX, p. 140, ed. 1619.

*ARISTOPHON (Ἀριστοφῶν), peintre grec, natif de Thasos, né dans le cinquième siècle av. J.-C., était fils d'Aglaophon et père du célèbre Polygnote. Il était probablement aussi le père du jeune Aglaophon (*voy.* AGLAOPHON). Pline mentionne les ouvrages suivants d'Aristophon : *Ancæus blessé par le sanglier, avec Astypale à ses côtés*; — une peinture qu'il appelle *Numulosa tabula*, comprenant *Priam*, *Hélène*, la *Crédulité*, la *Ruse*, et *Deiphobus*. Plutarque attribue à Aristophon un tableau représentant *Alcibiade couché sur les genoux de Némée*; mais il commet peut-être une erreur : cette scène paraît avoir été peinte par Aglaophon, fils d'Aristophon.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, II, 40. — Plutarque, *Alcibiades*, p. 16. — *De Aud. poet.*, 3.

*ARISTOPHON, poëte comique grec dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il a écrit neuf comédies, dont il ne reste que de faibles fragments.

Meineke, *Histor. com. græc.*, p. 410.

*ARISTOPHON *d'Azénie*, en Attique, homme d'État athénien, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il fut envoyé par le conseil des quatre-cents à Sparte, pour entrer en négociation avec les Lacédémoniens. Ce fut lui qui accusa Iphicrate et Timothée de trahison. Ce fut encore lui qui proposa que tout Athénien descendant de parents libres pût jouir du droit de cité. Cette proposition passa en loi, et le propre fils d'Aristophane, aux termes mêmes de cette loi, ne put obtenir le droit qu'elle consacrait. Favorable au peuple, il fut accusé d'avoir soixante-quinze fois présenté des lois illégales, mais toutes sanctionnées par le peuple. Fort âgé, il défendit la loi de Leptine contre Démosthène, qui, dans son discours, traite le vieil orateur avec respect, et le place au rang des grands orateurs. Aucun de ses discours ne nous est parvenu.

Thucydide, VIII, 86. — Athénée, lib. XIII, cap. 38, ed. Schweighauser. — Cornelius Nepos, *Iphicrates*, cap. 3. — *Timotheus*, cap. 3. — Aristote. *Rhetorica*, lib. IV, cap. 24. — Quintilien, lib. V, cap. 12. — Dinarchus, *Contra Philoclem*, p. 100. — Démosthène, *Contra Leptinem*, p. 501, cap. 32. — Eschines, *contra Timarchum*, p. 35-69; *Contra Ctesiphontem*, p. 418-440. — Plutarque, *Vitæ decem oratorum*, p. 844.

ARISTOTE, ARISTOTELES (Ἀριστοτέλης), encyclopédie vivante de l'antiquité, naquit à Stagire (1) dans la première année de la 99ᵉ olympiade (384 avant J.-C.), et mourut en 322 avant J.-C. C'est le propre des hommes de génie de s'appliquer à toute chose avec une égale supériorité; leur caractère, comme celui de la vérité, c'est l'universalité : on les dirait une émanation plus directe de l'Être suprême, les vrais délégués de Dieu.

Le père d'Aristote s'appelait Nicomaque, de la famille des Asclépiades; il était médecin, et ami d'Amyntas II, roi de Macédoine (de 343 à 369 avant J.-C.); sa mère Phœstis ou Phæstias descendait d'une famille de Chalcis. Arimnestus est mentionné comme frère, et Arimneste comme sœur d'Aristote. La position que Nicomaque occupait à la cour macédonienne influa sur l'éducation et le sort de son fils. Aristote se lia de bonne heure avec le plus jeune des enfants d'Amyntas, avec le célèbre Philippe, dont il avait à peu près l'âge, et fut d'avance désigné pour être le précepteur de l'héritier de son royal ami (1). Il reçut probablement de son père, qui avait lui-même écrit sur la médecine et l'histoire naturelle, les premières notions de la science. A la mort de ses parents, il eut, dès l'âge de dix-sept ans, pour tuteur Proxène d'Atamée en Mysie, sans doute depuis longtemps établi à Stagire. Celui-ci continua l'éducation commencée par Nicomaque, et s'acquit l'estime de son pupille reconnaissant : Aristote adopta plus tard Nicanor, le fils de son tuteur, et lui donna en mariage sa fille Pythias.

Athènes était alors dans toute sa splendeur. C'était le centre des lumières. Le jeune ami de Philippe vint, dit-on, s'y instruire, à l'école de Platon, dans la seconde année de la 103ᵉ olympiade (367 avant J.-C.). Cette date mérite d'être signalée : on rapporte à la même année le second voyage de Platon en Sicile, et ce philosophe resta près de trois ans à la cour de Denys le Jeune, tyran de Syracuse. Aristote ne put donc entendre son maître que pendant fort peu de temps : dans l'intervalle il eut tout le loisir nécessaire pour acquérir à Athènes les connaissances préliminaires, et se lier avec les principaux disciples de Socrate, notamment avec Xénocrate et Héraclide du Pont. Après son retour de Syracuse, Platon ne tarda pas à distinguer, dans la foule de ses auditeurs, le jeune Stagirite : il l'appelait *le Liseur* (Ἀναγνώστης), *l'Intelligence de l'école* (Νοῦς διατριβῆς) (2), faisant allusion aux habitudes studieuses et aux talents de son élève. La conception si vive d'Aristote, comparée à la conception si lente de Xénocrate, fit dire à Platon que l'un avait besoin d'un frein et l'autre d'un éperon; et, continuant le parallèle, il ajouta que le premier sacrifiait trop aux Grâces, et le dernier pas assez.

Libre et indépendant par sa fortune, le fils de Nicomaque ne se refusa, en effet, rien de ce qui pouvait servir à la culture de l'esprit et du corps. Suivant le portrait, peu flatteur du reste, qu'en fait le biographe Timothée d'Athènes, cité

(1) Stagire, aujourd'hui *Stavro*, fondée par les habitants de Chalcis en Eubée, était située à la base de cette presqu'île dont le mont Athos occupe l'extrémité méridionale. La petite ville de Stagire joua un certain rôle dans tous les grands événements de la Grèce pendant l'expédition de Xerxès, pendant la rivalité de Sparte et d'Athènes, et, plus tard, pendant les guerres de Philippe, père d'Alexandre.

(1) Dionys., *De Demosth. et Arist.*, 3.

(2) Cœlius Rhodigin., XVII, 17; Philopon, *De æternitate mundi, adversus Proclum*, VI, 27, edit. Venet., 1535, in-fol.

par Diogène Laërce, il était toujours bien vêtu, portait des bagues aux doigts, se rasait la barbe, avait la voix féminine, la taille grêle, les yeux petits; il prononçait les *r* comme des *l* (1), défaut commun à beaucoup de Grecs célèbres, tels qu'Alcibiade, Démosthène, etc.; mais ce qui devait contraster avec les mœurs d'alors, c'est qu'il aimait les femmes : il eut d'Herpilis, sa concubine, un fils qu'il appela, du nom de son père, Nicomaque (2).

Aristote eut de bonne heure des détracteurs, ronce rampante qui, dans le sentier de la vie, cherche à abaisser tous les genres de supériorités. Au dire de quelques envieux, il aurait dissipé son patrimoine dans la débauche; et, réduit à la misère par sa faute, il aurait été obligé de gagner sa vie à servir comme soldat, ou à vendre des drogues. Mais déjà les anciens ont fait justice de ce conte (3). Ceux qui prétendent qu'Aristote s'était montré ingrat envers Platon, son maître, et « qu'il lui donnait des ruades, comme un poulain à sa mère » (termes de Diogène Laërce), confondent deux choses bien distinctes : le disciple et le philosophe. Comme disciple, Aristote était plein de déférence pour Platon; il témoigna même, dit-on, sa gratitude en lui consacrant un autel avec une inscription exaltant les vertus de « ce maître, que les méchants eux-mêmes ne sauraient atteindre. » Mais si, comme philosophe, il pensa autrement que Platon, il n'en continua pas moins d'estimer son maître. Ce qui le prouve, c'est le passage suivant de la *Morale à Nicomaque* (lib. I, cap. 4) : « Il vaut peut-être mieux, dit Aristote, examiner avec soin et de près une théorie, bien que cette recherche puisse devenir fort délicate, puisque ce sont des philosophes qui nous sont chers (φίλοι ἄνδρες) qui ont avancé la théorie des idées. Mais il doit paraître mieux aussi, surtout quand il s'agit de philosophes, de mettre de côté ses sentiments personnels, pour ne songer qu'à la défense du vrai; et, quoique tous les deux soient bien chers, c'est un devoir sacré de donner la préférence à la vérité (ὅσιον προτιμᾶν τὴν ἀλήθειαν) (4). » On voit que l'origine du proverbe *Amicus Plato, sed magis amica veritas*, remonte à Aristote lui-même. — Nous n'insisterons pas sur toutes les calomnies répandues par les ennemis du Stagirite, qui, selon l'expression de Thémistius (*Orat.*, IV), formaient une véritable armée.

Aristote fit un premier séjour de vingt ans à Athènes. De disciple, il ne tarda pas à devenir maître : dans les dernières années il réunissait autour de lui un cercle d'intimes, où se fit surtout remarquer Hermias, le dynaste des villes d'Atarnée et d'Assos en Mysie. Il enseigna d'abord la rhétorique, et se fit rival d'Isocrate. Il ouvrit une école, pour combattre le mauvais goût que ce rhéteur avait essayé d'introduire dans l'éloquence (1). Les attaques furent si bien dirigées, qu'Isocrate, alors octogénaire, chargea ses élèves, entre autres Céphisodore, d'y répondre; l'ouvrage de Céphisodore existait encore du temps d'Athénée. Aristote consigna les principes de son premier enseignement dans sa *Rhétorique*. On n'y trouve aucune trace de sa polémique avec Isocrate. Ses discussions avec son condisciple Xénocrate, qui succéda à Speusippe dans l'Académie, n'eurent pas non plus le caractère odieux que ses ennemis ont voulu leur donner : Aristote ne pouvait et ne devait prétendre à l'héritage de celui qui était à la fois son maître et son adversaire.

D'après un témoignage contestable, rapporté par Diogène Laërce (V, 2), les Athéniens envoyèrent Aristote en ambassade à la cour de Macédoine, pour obtenir le rétablissement des villes du parti athénien, que Philippe avait détruites dans la Thrace. Au nombre de ces villes se trouvait Stagire. Ce ne fut cependant que beaucoup plus tard qu'Aristote obtint de Philippe ou plutôt d'Alexandre, son disciple, la restauration de sa ville natale. La lettre (2) dans laquelle Philippe annonça au Stagirite, qui étudiait alors à Athènes, la naissance de son fils Alexandre (356 avant J.-C.), paraît encore moins authentique que cette ambassade. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Aristote quitta Athènes en 348 de J.-C., année de la mort de Platon, pour compléter ses études par des voyages. Accompagné de Xénocrate, il visita l'Asie Mineure, et se rendit à l'invitation d'un de ses meilleurs élèves, Hermias, dont la fin tragique eut l'importance d'un événement politique. Hermias avait été le confident ou l'eunuque favori d'Eubule, dynaste bithynien : il l'avait aidé à expulser la garnison perse de quelques villes de la Bithynie, et lui succéda comme tyran d'Atarnée et d'Assos. Élevé à Athènes, et passionné pour la philosophie, il avait formé le plan d'arracher toutes les cités grecques de l'Asie Mineure au joug des Perses. Ce fut aussi le rêve de Philippe de Macédoine, et plus tard le principal prétexte de l'expédition d'Alexandre. C'est sans doute cette réunion de circonstances qui a donné au voyage d'Aristote toute l'apparence d'une mission diplomatique. Un transfuge grec, Mentor, au service du roi de Perse, attira Hermias dans un piége, et le livra aux mains d'Artaxerce Ochus, qui le fit étrangler. Cette catastrophe affligea profondément Aristote, qui fit éclater sa douleur dans deux monuments qui

(1) Diogène Laërce, IV, 6.

(2) *Id.*, V, 1.

(3) Athénée, VIII, p. 354 (édit. Schweigh.); Pline, *Nat. Hist.*, V, 9; Eusèbe, *Préparat. Evang.*, XV, 2; Apulée, *Apolog.*, p. 510, édit. Oudendorp.

(4) *Morale*, IX, 7; *Politique*, II, 3. Suivant une note d'Olympiodore (commentaire sur le *Gorgias* de Platon), Aristote avait écrit le panégyrique (λόγος ἐγκωμιαστικός) de Platon. *Voy.* Cousin, *Journal des Savants*, p. 744, année 1832.

(1) Quintilien, XI, 2.

(2) Cette prétendue lettre est donnée par Aulu-Gelle, IX, 3, et par Dion Chrysostome, *Orat.*, XIX.

nous sont parvenus : l'un est cet admirable Péan, chant simple et noble qui n'a été surpassé par aucun poëte (*voy.* Athénée, XV, 16, et Diogène Laërce, V, 7). En voici le commencement, d'après la traduction de M. Firmin Didot père :

Vertu, qui forces l'homme à vaincre la nature ;
O le premier des biens qu'il doive conquérir,
C'est pour toi que la Grèce, heureuse de souffrir,
Supporte avec constance un labeur sans mesure,
Et pour ta beauté sainte, ô vierge noble et pure,
Voit ses enfants mourir.

Tant il est beau le fruit inaltérable
Dont tu séduis les âmes des héros !
Tant pour les Grecs ce fruit est préférable
A la naissance, à l'or, au doux repos !

Jusqu'à toi se frayant un sentier difficile,
Les deux fils de Léda, sans redouter la mort,
Te forçaient, noble proie, en ton céleste asile :
Ils imitaient Alcide ; et, par un même effort,
Pour toi le grand Ajax et le divin Achille
Virent le sombre bord (1).

L'autre monument, inspiré par la douleur et l'indignation, est une inscription de quatre vers, ainsi transmise par Diogène Laërce (V, 7) :

Un roi de Perse, violateur des lois, fit mourir celui dont on voit ici l'image. Un ennemi généreux l'eût vaincu par les armes ; un traître le surprit sous le voile de l'amitié.

Cette inscription fut placée sur la statue ou le mausolée qu'Aristote éleva à son ami dans le temple de Delphes. Pour échapper aux sicaires du roi de Perse, Aristote se réfugia à Mitylène, dans l'île de Lesbos, avec Pythias, sœur ou fille adoptive d'Hermias, qu'il avait épousée. Il séjourna deux ans dans cette île (de 345 à 343 avant J.-C.) ; son union fut heureuse, à en juger par son testament, où il ordonna de joindre ses cendres à celles de son épouse chérie. Ses liaisons avec Hermias ont le plus prêté aux calomnies de toute sorte ; et ces calomnies furent si bien propagées, que, cinq siècles plus tard, Tertullien s'en fit encore l'interprète, en avançant que c'était Aristote lui-même qui avait livré aux Perses son ami et son hôte. On voit que, dans toutes ces accusations portées contre le grand philosophe, l'odieux le dispute au ridicule.

Aristote était probablement encore à Mitylène, quand le roi Philippe l'appela auprès de lui (343 avant J.-C.) pour faire l'éducation de son fils Alexandre. Jamais prince n'eut pour précepteur un aussi grand maître. Aristote succéda dans cette charge à Léonidas, parent d'Olympias, qui fut trop sévère, et à Lysimaque, qui fut trop indulgent. Il initia son royal élève à toute la science des Grecs, et eut sur ce caractère fougueux un ascendant fondé sur une estime réciproque qui ne se démentit jamais. Alexandre avait alors treize ans. Sous la direction de son nouveau précepteur, il étudia d'abord la politique, la morale (éthique), l'éloquence, et la poésie. Puis il apprit les sciences naturelles, la médecine, et l'astronomie. Ce plan d'études était tout à fait rationnel : les lettres avant les sciences : il faut d'abord former le goût, exercer la mémoire et le jugement, connaître, en un mot, les facultés humaines, avant de les appliquer aux objets de la nature (1). A juger par les faits, Alexandre avait bien profité des leçons de son maître : au sac de Thèbes, il fit respecter la maison de Pindare ; au milieu de ses conquêtes, il portait toujours avec lui et mettait sous son chevet l'*Iliade* d'Homère, dont Aristote avait lui-même revu le texte (2) ; enfin, l'expédition de Néarque, les naturalistes, les astronomes et les géographes qu'il avait emmenés avec lui en Asie et en Afrique, témoignent de son amour pour les sciences. Il paraît que le grand conquérant ne dédaignait pas même les idéologues, puisque du fond de l'Asie il écrivit (3) à son maître pour lui reprocher d'avoir divulgué des théories métaphysiques, qu'il aurait voulu garder pour lui seul.

Peu de temps après son arrivée à Pella, résidence de Philippe, Aristote fut autorisé à relever Stagire de ses ruines, et à y construire un palais appelé le Nymphæum, où il enseigna quelquefois (4). Parmi les condisciples d'Alexandre, dont quelques-uns devinrent ses compagnons d'armes, Plutarque cite Cassandre, fils d'Antipater, Marsyas fils d'Antigone, Callisthène, Ptolémée, Harpalus, Néarque et Théophraste. Il est rare qu'une même école ait réuni tant d'élèves distingués : il n'y eut qu'Aristote pour réaliser cette merveille.

A l'âge de dix-sept ans, Alexandre fut chargé du gouvernement de la Macédoine, pendant l'expédition de son père contre Byzance. Depuis cette époque, et surtout depuis la bataille de Chéronée (338 avant J.-C.), où la bravoure d'Alexandre annonça le héros futur, Aristote ne paraît plus avoir donné à son élève que des avis et des conseils par voie épistolaire : sa mission de précepteur était finie. En 335 avant J.-C., peu de temps après l'assassinat de Philippe et l'avénement de son fils, Aristote quitta pour toujours la Macédoine. Après douze ans d'absence il revit de nouveau Athènes, où il trouva Xénocrate, chef de l'Académie (5). Ce fut alors que

(1) Hymne d'Aristote à la Vertu, traduit en vers français par M. Firmin Didot ; Paris, 1832. Le fond de ce poëme se trouve imité dans une des plus belles odes d'Horace :

*Justum et tenacem propositi virum,*
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
*Hac arte Pollux et vagus Hercules*
*Enisus, arces attigit igneas.*

(1) Parmi les sentences rapportées par Diogène Laërce comme étant d'Aristote, on trouve entre autres celle-ci : « L'instruction est un guide qui nous mène heureusement à la vieillesse. » Cette sentence est précédée d'une autre, non moins belle : « L'espérance est le songe d'un homme qui veille. »

(2) L'*Iliade* d'Homère, revue par Aristote, s'appelait l'*édition de la Cassette* (ἡ ἐκ τοῦ Νάρθηκος). *Voy.* Wolf, *Prolegom.*, p. CLXXXI.

(3) Lettre citée par Aulu-Gelle et Plutarque.

(4) Du temps de Plutarque, on montrait encore aux voyageurs les bancs de pierre et les promenades ombragées (περίπατοι) où Aristote enseignait. (Plutarque, *Alexandre*, 8.)

(5) Quelques historiens du premier siècle de notre ère

l'immortel Stagirite fonda le Lycée, pépinière de philosophes qui devaient bientôt porter les paroles du maître dans tous les pays civilisés. Le Lycée, école rivale de l'Académie, avait reçu son nom du temple d'Apollon Lycien, situé dans le voisinage. Aristote y enseigna la philosophie en se promenant (περιπατῶν); et c'est de cette singulière habitude que lui vint le surnom de *Péripatéticien*, que l'on donne aussi à son système et à ses disciples (1). Il faisait deux promenades (περίπατοι), c'est-à-dire deux leçons par jour : l'une le matin (περίπατος ἑωθινός), l'autre le soir (περίπατος δειλινός) (2). La première, destinée aux élèves les plus avancés, avait pour objet les questions les plus ardues de la science (ἀκροαματικοὶ λόγοι); la seconde, faite pour le plus grand nombre, se composait de notions communes (ἐξωτερικοὶ λόγοι, λόγοι ἐν κοίνῳ). On a eu raison, selon nous, de voir là les indices de deux espèces d'enseignements : l'un secret, *ésotérique* ou *acroamatique*, pour les initiés; l'autre public, *exotérique*, pour le vulgaire (3). Cette division n'excluait nullement la disposition des matières de l'enseignement, selon leur degré de compréhensibilité. Le Lycée avait été organisé disciplinairement : un chef, espèce de préfet d'études, renouvelé tous les dix jours, veillait au maintien du bon ordre; et les élèves, qui avaient ainsi appris tour à tour à commander et à obéir, se réunissaient plusieurs fois par an dans des banquets périodiques.

C'est pendant les treize années de son dernier séjour à Athènes, qu'Aristote composa ou acheva de composer les grands ouvrages qui, bien qu'altérés par le temps, étonnent encore le monde par leur profondeur et leur variété. Alexandre y contribua avec une générosité digne d'un grand roi. Au rapport de Pline (*Hist. nat.*, VIII, 7), il chargea plusieurs milliers d'hommes du soin de recueillir et d'envoyer à son maître les animaux, les plantes, toutes les productions curieuses des contrées conquises, et, suivant Athénée, il lui donna plus 800 talents (environ 4,000,000 francs) pour former une bibliothèque et lui faciliter ses travaux. Mais ces relations si affectueuses et si utiles à la science furent troublées par la mort tragique de Callisthène. (*Voy.* ce nom). Ce triste événement affligea Aristote à double titre, comme oncle de la victime et comme précepteur du meurtrier, qui, par une punition sanglante et imméritée, imprima à sa gloire une tache ineffaçable. Alexandre vécut encore six ans après la mort de Callisthène; mais on ne saurait plus supposer que des rapports aussi rares que pénibles entre le maître et son coupable élève. Les ennemis du grand Stagirite se sont emparés de cette circonstance pour l'accuser d'avoir fourni à Antipater le poison qui aurait tué Alexandre, calomnie ajoutée à tant d'autres : d'abord, sans parler de l'impossibilité morale d'un pareil crime, Alexandre mourut de maladie (*voy.* ALEXANDRE); puis Aristote et Antipater vivaient loin l'un de l'autre. Cependant, plus de cinq siècles après, il restait encore quelque chose de cette odieuse calomnie, puisque Caracalla, « le singe du héros macédonien, » s'en prévalut pour chasser les péripatéticiens d'Alexandrie et brûler leurs livres.

La haine que nourrissaient les Athéniens contre le parti macédonien avait été jusqu'alors comprimée par la force. A la mort d'Alexandre (323 avant J.-C.), elle éclata avec violence, et s'appesantit sur tous ceux qui de près ou de loin tenaient à cet ancien parti vainqueur. Aristote s'en ressentit l'un des premiers : dans l'impossibilité de l'attaquer sur le terrain de la politique, à laquelle il était toujours resté étranger, on l'accusa, comme Socrate, d'*impiété* (ἀσέβεια), pour avoir consacré un autel à sa première femme, et un hymne à son ami Hermias. L'accusation fut portée contre lui par l'hiérophante Eurymédon, assisté de l'orateur Démophile. C'est ainsi que la religion, quel que soit son nom, a souvent servi d'instrument aux passions humaines. Assuré d'avance de sa condamnation, Aristote remit la direction de son Lycée à Théophraste, son meilleur élève, et s'enfuit, « pour épargner aux Athéniens, disait-il, un second attentat contre la philosophie (1). » Il

ont prétendu qu'Aristote accompagna Alexandre dans ses expéditions lointaines. Ils ont sans doute confondu Aristote avec Callisthène.

(1) D'autres le font venir de περίπατος, nom d'une place d'Athènes, ou plutôt des promenades (περίπατοι) qui entouraient le Lycée. *Voy.* Jonsius, *Dissert. de Hist. peripat.*, I, 419, édit. Elswich.

(2) Aulu-Gelle, XX, 15.

(3) Nous différons ici entièrement d'opinion avec M. Barthélemy Saint-Hilaire. « La philosophie en Grèce, à cette époque surtout, dit le savant traducteur d'Aristote, a été trop indépendante, trop libre, pour avoir eu besoin de cette dissimulation. Le précepteur d'Alexandre, l'ami de tous les grands personnages macédoniens, l'auteur de la *Métaphysique* et de la *Morale*, n'avait point à se cacher : il pouvait tout dire et il a tout dit, comme Platon son maître, dont un disciple zélé pouvait d'ailleurs recueillir quelques théories, qui de la leçon n'avaient point passé jusque dans ses écrits. Mais supposer aux philosophes grecs, au temps d'Alexandre, cette timidité, cette hypocrisie antiphilosophique, c'est mal comprendre quelques passages douteux des anciens; c'est, de plus, transporter à des temps profondément divers des habitudes que les ombrages et les persécutions mêmes de la religion n'ont pu imposer aux philosophes du moyen âge. » (*Dictionnaire des Sciences philosophiques*, article *Aristote*). — Ces paroles sont sans doute nobles et belles; mais elles sont inexactes, et semblent introduire dans l'interprétation de l'antiquité les préoccupations du libéralisme moderne. D'abord, quant à cette liberté qu'auraient eue les philosophes de la Grèce, on peut répondre par la mort de Socrate, condamné pour crime d'impiété, ainsi que par la fuite d'Aristote et d'Anaxagore, accusés du même crime. Puis, quant à l'existence d'un enseignement secret ésotérique, Aristote et Platon y font souvent allusion dans leurs écrits. Les initiés qui divulguaient les mystères d'Éleusis n'étaient-ils pas aussi punis de mort? Enfin, n'est-il pas de la nature même de l'homme, de faire croire à des mystères réels ou imaginaires, de se servir de symboles et de formes allégoriques pour exprimer souvent les choses les plus simples du monde? Qui empêche aujourd'hui les francs-maçons, par exemple, de divulguer leurs secrets?

(1) Élien., *Hist. Var.*, III, 36; Eustathe, *Ad Homeri Odyss.*, VII, 120.

se retira, vers le commencement de 322 avant J.-C., à Chalcis en Eubée, après avoir été condamné à la peine de mort par l'Aréopage, auquel il avait refusé de répondre (1). Il ne survécut pas longtemps à cette persécution : il mourut très-peu de temps avant Démosthène, au mois d'août de la même année 322. Selon plusieurs biographes, il s'était lui-même empoisonné (2); d'autres le font, avec plus de probabilité, succomber à une maladie chronique de l'estomac, qui était héréditaire dans sa famille (3); enfin, quelques Pères de l'Église ont prétendu, on ignore sur quelle autorité, qu'il s'était précipité dans l'Euripe (canal étroit qui sépare l'île d'Eubée du continent de la Grèce), par désespoir de n'avoir pu expliquer le phénomène de la marée (4). Quoi qu'il en soit, par une de ces singularités du destin que nous devons signaler, Aristote, Démosthène et Alexandre, le précepteur de l'intelligence humaine, le plus grand orateur et le plus grand conquérant de l'antiquité, s'éteignirent à peu de mois d'intervalle, presque dans la même année. A l'extinction de ces astres succéda un moment de ténèbres (5).

*Ouvrages d'Aristote.* Il n'y a pas de branche des connaissances humaines dont Aristote ne se soit occupé : à toutes il a imprimé le cachet de son génie. Malheureusement il ne nous reste plus que le quart environ de ses écrits, dont l'histoire même est curieuse et instructive à la fois (1). Au rapport de Strabon et de Plutarque, les ouvrages du Stagirite sont restés ensevelis pendant près de deux cents ans, et n'ont été mis au jour qu'à l'époque de Sylla et de Cicéron, par Tyrannius et Andronicus de Rhodes. Voici le passage de Strabon : « Nélée de Scepsis hérita de la bibliothèque (βιβλιοθήκη) de Théophraste, où se trouvait aussi celle d'Aristote. Aristote l'avait léguée à Théophraste, comme il lui confia la direction de son école. Aristote, à notre connaissance, est le premier qui ait rassemblé des livres (βιβλία), et il apprit ainsi aux rois d'Égypte à composer une bibliothèque. Théophraste transmit sa bibliothèque à Nélée, qui la fit porter à Scepsis et la laissa à ses héritiers, gens sans instruction, qui gardèrent les livres renfermés sous clef, et n'y donnèrent aucun soin. Plus tard, quand on apprit avec quel empressement les rois, descendants d'Attale et souverains de Scepsis, faisaient rechercher des livres

(1) L'*Apologie* qu'Aristote passe pour avoir prononcée à cette occasion n'était pas même regardée comme authentique par Athénée, qui en cite un fragment. (*Deipn.*, XV, 16, p. 696.)

(2) Cette assertion est contraire aux témoignages d'Apollodore et de Denys d'Halicarnasse, ainsi qu'à la doctrine même d'Aristote sur le suicide.

(3) Apollodore, dans Diogène Laërce, V, 10. — Denys d'Halicarnasse. — Censorin, *De Die natali*, 14.

(4) On a voulu sans doute faire ressortir, par cette fable, la passion d'Aristote pour l'étude des phénomènes naturels. L'Euripe est un des rares points de la Méditerranée où le flux et l'influx (marée) soient très-sensibles.

(5) Diogène Laërce nous a conservé le testament d'Aristote, dont nous n'avons pas précisément lieu de suspecter l'authenticité. Antipater fut l'exécuteur de ce testament, dont voici, en partie, la teneur :

« Aristote dispose ainsi de ce qui le regarde. En cas que la mort me surprenne, Antipater sera l'exécuteur général de mes dernières volontés ; et jusqu'à ce que Nicanor puisse gérer mes biens, Aristomène, Timarque, Hipparque en auront soin aussi bien que Théophraste, s'il veut bien, tant par rapport à mes enfants que par rapport à Herpylis et aux biens que je laisse. Lorsque ma fille sera nubile, on la donnera à Nicanor; si elle venait à mourir avant de se marier ou sans laisser d'enfants, Nicanor héritera de tous mes biens, et disposera de mes esclaves et de tout d'une manière convenable. Nicanor aura donc soin et de ma fille et de mon fils Nicomaque, de sorte qu'il ne leur manque rien, et il en agira envers eux comme leur père et leur frère. Si Nicanor venait à mourir avant d'avoir épousé ma fille, ou sans laisser d'enfants, ce qu'il réglera sera exécuté. Si Theophraste veut alors retirer ma fille chez lui, il entrera dans tous les droits que je donne à Nicanor; sinon, les curateurs, prenant conseil avec Antipater, disposeront de ma fille et de mon fils selon ce qu'ils jugeront à propos. Je recommande aux tuteurs et à Nicanor de se souvenir de moi et de l'affection qu'Herpylis m'a toujours portée; si, après ma mort, elle veut se marier, ils prendront garde qu'elle n'épouse personne au-dessous de ma condition; et en ce cas, outre les présents qu'elle a déjà reçus, il lui sera donné un talent d'argent, trois servantes, si elle veut, outre celle qu'elle a. Si elle veut demeurer à Chalcis, elle y occupera le logement contigu au jardin; et si elle choisit Stagire, elle habitera la maison de mes pères... Je rends la liberté à Ambracis, et lui assigne pour dot, lorsqu'elle se mariera, cinq cents drachmes et une servante; mais à Thala, outre l'esclave achetée qu'elle a, je lègue une jeune esclave et mille drachmes... Tacho recouvrera sa liberté, lorsque ma fille se mariera. On affranchira pareillement alors Philon et Olympias avec son fils. Les enfants de mes domestiques ne seront point vendus; mais ils passeront au service de mes héritiers jusqu'à l'âge adulte, pour être affranchis alors, s'ils l'ont mérité. On aura soin encore de faire achever et placer les statues que j'ai commandées à Gryllion... On mettra dans mon tombeau les os de Pythias, comme elle l'a ordonné. On exécutera aussi le vœu que j'ai fait pour la conservation de Nicanor, en plaçant à Stagire les animaux de pierre que j'ai voués pour lui à Jupiter et à Minerve sauveurs. » (Diog. Laërce, V, 21; Athénée, XIII.)

Ce qui étonne, dans ce testament, c'est cette minutie de détails domestiques chez un homme qui s'était approprié le monde des abstractions. On s'étonne aussi qu'il n'y soit pas question de ses manuscrits ni de sa riche bibliothèque, qu'il laissa à Théophraste. Le trait le plus touchant, c'est le soin qu'il prend de ses esclaves, auxquels il rend la liberté. Après sa mort, son corps fut transporté de Chalcis à Stagire, où ses compatriotes lui élevèrent un monument qui s'est longtemps conservé sous le nom d'*Aristoteleum*. Les portraits antiques d'Aristote ont été fidèlement reproduits par Visconti (*Iconographie grecque*, I, p. 230). L'un des mieux faits est celui qu'on voit dans l'édition de Diogène Laërce par Meibome.

(1) Les catalogues de Diogène Laërce, de l'Anonyme de Ménage et de l'Anonyme arabe de Casiri (*Biblioth. Hisp. Arab. Escur.*, vol. I, p. 306), montrent que nous avons perdu à peu près les trois quarts des écrits d'Aristote. Cette perte irréparable a surtout atteint les œuvres de poésie, de musique, de mathématiques, d'astronomie, de médecine. Andronicus de Rhodes, cité par le commentateur David (*ad Categor. Proœm.*, p. 24, édit. Brandis), portait le nombre des écrits d'Aristote (συγγράμματα) à mille. L'Anonyme de Ménage (p. 61, édit. Buhle, *in Arist. Opp.*, vol. I) les évaluait à 400 βιβλία. Diogène Laërce les estime à 44 myriades ou 440,000 lignes. En comptant 30,000 lignes par volume (chaque ligne de deux colonnes) de notre justification, on aurait, pour les œuvres complètes d'Aristote, 15 volumes de l'étendue de la *Nouvelle Biographie universelle*.

pour former la bibliothèque de Pergame, les héritiers de Nélée enfouirent les leurs dans un souterrain. L'humidité et les vers les y avaient gâtés, lorsque, longtemps après, la famille de Nélée vendit à un prix fort élevé tous les livres d'Aristote et de Théophraste à Apellicon de Téos. Mais Apellicon, plus bibliomane que philosophe, fit faire des copies nouvelles (ἀντίγραφα καινά) pour réparer tous les dommages que ces livres avaient soufferts (1). Les restaurations qu'il fit ne furent pas heureuses, et ses éditions étaient remplies de fautes. Ainsi, les anciens péripatéticiens, successeurs de Théophraste, n'ayant qu'un petit nombre de ces ouvrages, et principalement les exotériques, ne purent s'occuper sérieusement de philosophie, et se bornèrent à des théories vagues. Les péripatéticiens, postérieurs à la publication de ces ouvrages, furent à même de mieux étudier les doctrines d'Aristote; mais les erreurs nombreuses dont les livres étaient remplis les forcèrent souvent de s'en tenir à des conjectures. Rome contribua beaucoup encore à multiplier ces erreurs. Aussitôt après la mort d'Apellicon, Sylla, vainqueur d'Athènes, s'empara de sa bibliothèque et la fit transporter à Rome, où le grammairien Tyrannion, admirateur d'Aristote, put, en gagnant le bibliothécaire, en faire usage, ainsi que plusieurs libraires qui employèrent de mauvais copistes et ne collationnèrent pas les textes, défaut ordinaire de tant d'autres livres qu'on fait transcrire soit à Rome, soit à Alexandrie, pour les vendre (2). »

Le récit de Plutarque, conforme à celui de Strabon, renferme quelques particularités qui méritent d'être signalées. « Sylla, dit-il, parti d'Éphèse, aborda trois jours après au Pirée, et, d'après des renseignements qu'on lui donna, il fit enlever pour son propre usage la bibliothèque d'Apellicon de Téos, où se trouvaient la plupart des livres d'Aristote et de Théophraste, qui généralement n'étaient pas encore bien connus. Cette bibliothèque fut transportée à Rome, et là, dit-on, le grammairien Tyrannion mit en ordre presque tous ces livres, et en laissa prendre des copies à Andronicus de Rhodes, qui les publia, et composa les tables (πίνακες) dont on se sert aujourd'hui. Les anciens péripatéticiens ont été certainement fort éclairés et fort érudits; mais ils ne semblent avoir étudié les ouvrages d'Aristote et de Théophraste qu'en petit nombre et avec peu d'exactitude, parce que l'héritage de Nélée de Scepsis, à qui Théophraste avait légué ces livres, était tombé dans les mains de gens peu instruits, incapables de l'apprécier (1). »

De ces deux passages, confirmés par Suidas (au mot Σύλλας) et par Athénée (2), il faut conclure que les écrits d'Aristote restèrent, non pas tous, comme on l'a prétendu, mais en partie, inconnus jusqu'au premier siècle avant notre ère, et que la circonstance même de leur conservation, qu'il est inutile de traiter de fable parce que Cicéron n'en parle pas, fut une des principales causes de leur altération (3). David l'Arménien, qui vivait vers la fin du cinquième siècle de J.-C., dit, dans ses Commentaires sur les *Catégories*, que le roi Ptolémée-Philadelphe avait dressé le catalogue des livres d'Aristote et écrit la vie de ce philosophe. Il y avait donc quelques livres d'Aristote à la grande bibliothèque d'Alexandrie, qui fut une première fois incendiée sous Jules-César.

Les chefs de l'école péripatéticienne qui succédèrent à Théophraste, tels que Strabon, Lycon, Ariston de Céos, Critolaüs, dénaturèrent le système d'Aristote, ne s'attachant qu'à certains dogmes et à certains écrits. Cette préférence exclusive donnée à la partie philosophique, cette *spécialisation*, pour nous servir de ce mot, détruisit l'œuvre universelle du maître.

« Ce fut d'abord, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, la logique qui pénétra dans les écoles grecques et latines. Sans acception de systèmes, toutes se mirent à étudier, à commenter l'*Organon;* les Pères de l'Église, et à leur suite tous les chrétiens, n'y étaient pas moins ardents que les gentils; et tout le moyen âge n'a pas craint d'attribuer à saint Augustin lui-même un abrégé des *Catégories*. Boèce, au sixième siècle, traduisit l'*Organon*. Les commentateurs grecs furent très-nombreux, même après que les écoles d'Athènes eurent été fermées par le décret de Justinien. L'étude de la logique ne cessa pas un seul instant à Constantinople, ni dans l'Europe occidentale. Bède, Isidore de Séville la cultivaient au septième siècle, comme Alcuin la cultivait, au huitième, à la cour d'Allemagne. C'est de l'*Organon* que sortit, au onzième siècle, toute la querelle du nominalisme et du réalisme, tout l'enseignement d'Abailard. Vers la fin du douzième siècle, quelques ouvrages autres que la *Logique* s'introduisirent en Europe, ou, ce qui est plus probable, y furent retrouvés; et, dès lors, les doctrines physiques et métaphysiques d'Aristote commencèrent à prendre quelque

(1) Quelques auteurs ont cru qu'il s'agissait ici des autographes mêmes d'Aristote et de Théophraste (M. Michelet, *Examen critique de la Métaphysique*, p. 9). Mais cette opinion est réfutée par le texte précis de Strabon : ἀντίγραφα καινά, *copies nouvelles*. D'ailleurs, selon toute apparence, Aristote n'a écrit de sa main qu'un petit nombre de ses ouvrages, et s'est borné à réviser les rédactions de ses élèves. Enfin, l'antiquité ne parle point de ces fameux autographes, dont nous entretiennent les modernes. (*Voy.* M. Barthélemy Saint-Hilaire, *Politique d'Aristote*, t. I, p. LXI de la préface).

(2) Strabon, lib. XIII, p. 608 (édit. Casaub.)

(1) Plutarque, *Sylla*, chap. 26.

(2) Athénée, *Deipnosoph.*, I, 2; V, 53. — Comp. Stahr. *Aristotelia*, t. II, p. 31.

(3) Au nombre des ouvrages enfouis par les héritiers de Nélée, il faut compter la *Politique*. Cicéron, Polybe n'en font point mention en examinant les gouvernements de Sparte, de Crète et de Carthage, sur lesquels Aristote s'était si étendu dans sa *Politique*. (Voy. M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans la préface de la *Politique d'Aristote;* Brandis, *Ueber die Schicksale der Aristotelischen Bücher*, etc., dans le *Rhein. Museum*, 1827,

influence. L'Église s'en effraya, parce qu'elles avaient provoqué et autorisé des hérésies. Un envoyé du pape dut venir inspecter l'université de Paris, centre et foyer de toutes lumières pour l'Occident; et, en 1210, les livres d'Aristote, autres que la *Logique*, furent condamnés au feu, et non-seulement on défendit de les étudier, mais encore on enjoignit à tous ceux qui les auraient lus, d'oublier ce qu'ils avaient appris. La précaution était inutile, et elle venait trop tard. L'exemple des Arabes, qui, dans leurs écoles, n'avaient point d'autre maître qu'Aristote, et qui l'avaient traduit et commenté tout entier à leur usage; les besoins irrésistibles de l'esprit du temps, qui demandait à grands cris une sphère plus large que celle où l'Église avait tenu l'intelligence depuis cinq ou six siècles; la prudence même de l'Église, revenue à des sentiments plus éclairés, tout se réunit pour abaisser les barrières; et, après quelques essais encore infructueux, on ouvrit la digue, et on laissa le torrent se précipiter par toutes les voies. Pendant près de quatre siècles il se répandit en toute liberté dans toutes les écoles, et il suffit à alimenter tous les esprits. Albert le Grand commenta les œuvres d'Aristote tout entières; saint Thomas d'Aquin en expliqua quelques-unes des parties les plus difficiles, et, à leur suite, une foule de docteurs illustres suivirent leur exemple; et bientôt Aristote, traduit par les soins mêmes d'un pape, Urbain V, et du cardinal Bessarion, devint pour la science (la philosophie) ce que les Pères de l'Église, et l'on pourrait presque dire les Livres saints, étaient pour la foi. Il est inutile de remarquer qu'ici, comme dans la religion, l'enthousiasme, la soumission aveugle dépassa bientôt les bornes. Il ne fut plus permis de penser autrement qu'Aristote, et toute doctrine soutenue contre les siennes était traitée à l'égal d'une hérésie. Il suffit de rappeler le déplorable destin de Ramus, qui périt victime de sa lutte courageuse contre ce despotisme philosophique, plus encore que de ses opinions suspectes; il suffit de se rappeler que même en 1629, sous le règne de Louis XIII, un arrêt du parlement put défendre, sous peine de mort, d'attaquer le système d'Aristote. Heureusement qu'alors cette défense était plus ridicule encore qu'elle n'était odieuse. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le protestantisme, après quelques hésitations, avait adopté Aristote tout aussi ardemment que les catholiques. Mélanchthon l'introduisit dans les écoles luthériennes. La société tout entière de Jésus adopta le péripatétisme, et s'en servit, avec son habileté bien connue, contre tous les libres penseurs du temps, et surtout contre les adhérents de Descartes. Ce n'est que le dix-huitième siècle qui, victorieux de tant d'autres abus, vit aussi finir celui-là. Aristote ne régna plus que dans les séminaires, et les manuels de philosophie à l'usage des établissements ecclésiastiques n'étaient et ne sont encore qu'un résumé de sa doctrine. La réaction alla trop loin, comme il arrive toujours : malgré les sages avis de Leibnitz, Aristote fut enveloppé dans cet injuste dédain dont tout le passé fut alors frappé. Les historiens de la philosophie les plus graves, Brucker entre autres, ne surent même pas lui rendre justice. Il n'y avait peut-être pas assez longtemps que le joug était brisé, et l'on se souvenait encore combien il avait été pesant. Aujourd'hui, Aristote a repris dans la philosophie la place qui lui appartient à tant de titres. Grâce à Kant, surtout à Hégel et à M. Brandis, en Allemagne, où d'ailleurs l'étude d'Aristote n'avait jamais tout à fait péri; grâce à M. Cousin, parmi nous, cette grande doctrine a été plus connue et mieux appréciée (1). »

On voit, d'après cet éloquent tableau, combien, depuis deux mille ans, on s'est passionné pour la seule philosophie d'Aristote. Les *Analytiques*, les *Topiques*, les *Catégories*, la *Métaphysique*, ont eu d'innombrables commentateurs. Albert le Grand et Cuvier ont seuls signalé l'importance de l'*Histoire des animaux*. Enfin, si, au lieu d'employer son temps à discuter des idées abstraites, à vouloir saisir ce qui est insaisissable, on s'était appliqué, dans les écoles, à développer les connaissances utiles que l'on trouve déjà en germe dans les livres scientifiques d'Aristote, livres si dédaignés par les philosophes purs, nous jouirions peut-être depuis longtemps des merveilles que la physique et la chimie ont réalisées de nos jours. Mais l'*exclusivisme* a toujours empêché l'humanité de marcher trop vite. Les successeurs d'Aristote divisèrent la science universelle du maître en plusieurs parties, dont chacune suffisait encore pour alimenter l'esprit pendant des siècles; de même que les lieutenants d'Alexandre se taillèrent des royaumes dans le grand empire tombé en lambeaux après la mort du conquérant. Aristote et Alexandre, le maître et l'élève, eurent la même destinée! Le genre humain ne vit que de la dépouille de quelques élus, dont la gloire grandit avec les siècles.

D'après une opinion généralement répandue dès le seizième siècle par Niphus, Patrizzi, Marc Oddo, etc., et reproduite par d'Herbelot, Casiri, Buhle, Tennemann, la *Biographie* de Michaud, etc., Averroès aurait le premier traduit Aristote du grec en arabe. Cette opinion est complétement erronée, comme viennent de le démontrer M. Reinaud (Catalogue des mss. arabes de la Bibliothèque nationale) et M. Renan (*Averroès et l'Averroïsme*, p. 37, Paris, 1852). En effet, les premières traductions d'Aristote ont été faites en syriaque sur le texte grec par Honein-Ibn-Ishak, Ishak-ben-Honein, Iehdja-ben-Adi, etc., juifs ou chrétiens du cinquième ou sixième siècle de notre ère (2). C'est

(1) M. Barthélemy Saint-Hilaire, article ARISTOTE, dans le *Dictionnaire des Sciences philosophiques*; Paris, Hachette, 1844.

(2) Le manuscrit arabe n° 882 de la Bibliothèque natio-

par ces traductions syriaques qu'Averroès, qui ne savait pas le grec, a d'abord connu Aristote; ce n'est pas même lui qui les a fait ensuite passer en arabe; car le manuscrit arabe, cité dans la note 2 (col. précéd.), est de la fin du neuvième ou du commencement du dixième siècle, et Averroès vivait au douzième siècle. — Les chrétiens de l'Occident ne connurent d'abord que les traités de logique (qui forment l'*Organon* d'Aristote), et cela par des traductions latines dont les plus anciennes ne remontent pas au delà du douzième siècle. A partir de cette époque on se mit à traduire en latin les autres ouvrages d'Aristote, souvent sur le texte arabe (1). Enfin, plusieurs de ces traductions latines ont été rendues en grec par des érudits du Bas-Empire, plus ou moins habiles imitateurs du style antique. C'est donc un travail herculéen que la critique du texte, si tronqué, d'Aristote.

Les œuvres qui nous restent d'Aristote ont été imprimées pour la première fois par Alde Manuce; Venise, 1495-1498, 5 volumes in-folio. Cette édition, calquée sur d'excellents manuscrits, s'appelle l'*Aldine* ou *majeure*, pour la distinguer de l'*Aldine mineure*, *Camotiane*, publiée par J.-B. Camotius; Venise, 1531-1553, 6 vol. in-8°. Elles ont été surpassées par l'édition de Sylburg; Francfort, 1584-1587, 11 vol. in-4°. Celle de Casaubon, Leyde, 1590, 2 vol. in-fol., est inférieure à celle de Duval, Paris, 1619 et 1629, 2 vol. in-fol. Parmi les éditions récentes on remarque surtout celle de J.-B. Buhle, Deux-Ponts, 1791-1800, 5 vol. in-8°, ne contenant que l'*Organon*, la *Rhétorique* et la *Poétique*. Cette édition resta inachevée, parce que la plupart des matériaux, recueillis par Buhle, furent détruits dans l'incendie de Moscou. Elle a servi de base à l'édition entreprise par Em. Bekker, aux frais de l'Académie royale des sciences de Berlin; Berlin, 1831-1840, 4 vol. in-4°, dont deux volumes de texte, 1 vol. de traductions latines par divers auteurs, et 1 volume de scolies donné par M. Brandis. Il reste encore 1 vol. de scolies à publier. L'édition de Bekker a été réimprimée à Oxford, 11 volumes in-8°, avec les index de Sylburg. Celle de Tauchnitz, Leipzig, 1832, 16 vol. in-18, est commode par son format. Enfin l'édition la plus récente et la plus correcte est celle qu'ont publiée MM. Dübner et Bussmaker dans la Bibliothèque gréco-latine de M. A. Firmin Didot, Paris, 1852, 4 vol. gr. in-8°. Les œuvres d'Aristote ont été traduites en latin par le cardinal Bessarion, 1487, in-fol.; en anglais par Taylor, Londres, 1812, 10 vol. in-4°; en français, avec le texte grec et des variantes, par M. Barthélemy Saint-Hilaire; en allemand, par une société de savants de Stuttgard. Ces deux dernières traductions sont inachevées.

Les ouvrages d'Aristote, malgré leurs lacunes, comprennent encore la presque universalité des connaissances humaines. Ils sont écrits dans un style nerveux, concis, souvent obscur, et qui contraste avec l'ampleur poétique de Platon. Leur classification, qui fut l'objet de nombreux essais, a une véritable importance scientifique. Si l'on savait exactement la date de leur publication, on pourrait à la rigueur suivre l'ordre chronologique; mais cet ordre ne reposerait ici que sur des données purement arbitraires. Il ne reste donc d'autre moyen que de les classer systématiquement. Le premier essai de ce genre paraît avoir été fait par Andronic de Rhodes, vers l'an 50 avant J.-C. Ce contemporain de Cicéron vivait à Rome; il revit le texte des volumes d'Aristote, qu'il divisa en sections, ou *pragmaties* (πραγματεῖαι), et il publia même un livre pour défendre sa division en *pragmaties* logique, physique, etc. La section de logique y occupait le premier rang (1). Adraste d'Aphrodisias paraît avoir suivi les traces d'Andronic dans sa classification des écrits d'Aristote (Περὶ τῆς τάξεως τῶν Ἀριστοτέλους συγγραμμάτων). Les interprètes latins, du quatrième au sixième siècle, avaient adopté une classification qui leur était propre (2). Quant aux commentateurs grecs, ils ont divisé les écrits d'Aristote en : 1° ouvrages *théoriques* (θεωρητικά), comprenant les Φυσιολογικά, Μαθηματικά, Θεολογικά; 2° ouvrages *pratiques*, comprenant les Ἠθικά, Οἰκονομικά, Πολιτικά; 3° ouvrages *logiques* ou *organiques* (Λογικὰ ἢ Ὀργανικά) (3). Il serait trop long de passer en revue toutes les classifications qui ont été tour à tour proposées et rejetées par les savants (4). Celle que nous proposons ici pour la première fois, comme la plus simple et la plus rationnelle, divise les livres

nale (ancien fonds) contient les traités suivants d'Aristote, traduits du syriaque : la *Rhétorique*, la *Poétique*, les *Analytiques*, les *Catégories*, *de l'Interprétation*, les *Arguments des Sophistes*. M. Reinaud a extrait de ce manuscrit inédit des variantes de la Poétique, publiées par M. Egger dans son *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*; Paris, 1849.

(1) *Voyez* l'excellent ouvrage de A. Jourdain, *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote*; Paris, 1843, in-8°, nouvelle édition par M. Charles Jourdain (avec des addit.).

(1) Porphyre, *Vita Plotin.*, cap. 24. — Casiri, *Biblioth. Arabico-Escurialensis*, p. 308. — Ravaisson, *Essai sur la* Métaphysique *d'Aristote*, t. I, p. 28, note 4.

(2) Aristot., *Rhetor.*, I, 3; 1358, b. II, édit. de Berlin.

(3) Ammonius, *in Categor.*, p. 6, Aldin., 1546; Simplicius, *in Categ.*, p. 1, édit. Basil., 1551; David, in *Categor.*, p. 24.

(4) *Voy.* Titze, *De Aristotelis operum serie et distinctione*; Leipzig, 1826, in-8°. — L'une des classifications les plus récentes et les plus compliquées est celle de M. Buhe (dans l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch et Gruber); elle divise les ouvrages d'Aristote en : 1° *logiques*, 2° *rhétoriques*; 3° *esthétiques*; 4° *physiques*; 5° d'*histoire naturelle*; 6° *mathématiques*; 7° *métaphysiques*; 8° *politico-moraux*; 9° *historiques*; 10° *parenétiques* (comprenant les ouvrages exotériques perdus, tels que les *Paraboles*, les *Proverbes* et les *Dialogues*, dont Cicéron (*Epist. ad Att*, IV, 16; XIII, 19) disait : *Sermo ab Aristotele ita inducebatur cæterorum, ut penes ipsum esset principatus*); 11° *hypomnématiques* (expression empruntée aux anciens commentateurs), comprenant les écrits qui n'étaient pas destinés au public, tels que les lettres à Philippe, à Alexandre, à Olympias, à Antipater, à Héphestion, etc., dont il ne nous reste qu'un très-petit nombre, d'origine très-douteuse.

d'Aristote, ainsi que tout le savoir humain, en deux grandes sections : 1° les *sciences physiques et naturelles*, comprenant l'étude des phénomènes de l'univers, des œuvres de Dieu : 2° les *sciences métaphysiques et morales*, comprenant l'étude de la pensée et des œuvres de l'homme.

*1° Sciences physiques et naturelles, comprenant l'étude des phénomènes de l'univers, des œuvres de Dieu.*

*Histoire des Animaux* (αἱ περὶ τὰ ζῶα ἱστορίαι ou ζωϊκὴ ἱστορία), en dix livres. Ouvrage monumental, véritable code de la science dans l'antiquité et au moyen âge, et que de nos jours les zoologistes les plus éminents admirent encore. « Je ne puis, dit Cuvier, les lire sans être ravi d'étonnement. On ne saurait concevoir, en effet, comment un seul homme a pu recueillir et comparer la multitude de faits particuliers et la grande quantité d'aphorismes renfermés dans cet ouvrage, et dont ses prédécesseurs n'avaient jamais eu l'idée. L'Histoire des animaux n'est pas une zoologie proprement dite, c'est-à-dire une description des divers animaux : c'est plutôt une sorte d'anatomie générale, où l'auteur traite des généralités d'organisation que présentent les animaux, où il exprime leurs différences et leurs ressemblances, appuyées sur l'examen comparatif de leurs organes, et où il pose les véritables bases des grandes classifications (1). »

L'Histoire des animaux commence par une sorte d'introduction, ou d'exposé des règles générales sous forme d'aphorismes, tels que : Aucun animal terrestre n'est fixé au sol ; — Aucun animal, manquant de pieds, n'a d'ailes (aphorisme qui aurait dû faire tomber toute croyance aux dragons volants) ; — Tous les animaux, sans exception, ont une bouche et le sens du tact (caractères parfaitement vrais et constitutifs de l'animalité) ; — Tous les insectes ailés, qui ont leur aiguillon à la partie antérieure du corps, n'ont que deux ailes, comme le taon, le cousin ; ceux dont l'aiguillon est à la partie postérieure en ont quatre, comme la fourmi. « Que d'observations n'a-t-il pas fallu faire pour énoncer des propositions si générales et si exactes ! Elles supposent un examen presque universel de toutes les espèces. Aristote, dès son introduction, expose aussi une classification zoologique qui n'a laissé que bien peu de chose à faire aux siècles qui sont venus après lui. Ses grandes divisions et subdivisions du règne animal sont étonnantes de précision, et ont presque toutes résisté aux acquisitions postérieures de la science. » On peut en croire ici George Cuvier, le meilleur juge en pareille matière.

La division actuelle des animaux en deux grandes classes, celle des animaux à sang rouge et celle des animaux à sang blang, correspond à la classification d'Aristote, qui divise les animaux en ceux qui ont du sang et ceux qui n'en ont pas. Les animaux privés de sang (à sang blanc) sont divisés en quatre classes, les mollusques, les crustacés, les testacés et les insectes ; cette division a été conservée jusqu'à Linné, qui la modifia légèrement. Les descriptions sont claires, et d'une justesse remarquable. Bien des faits avancés par Aristote, et qui furent pendant longtemps contestés, n'ont été confirmés que de nos jours. Ainsi, l'os épineux logé dans l'extrémité de la queue du lion, et qui passait d'abord pour tout aussi fabuleux que les lions en peinture dont la queue se termine en dard, existe réellement. Aristote rapporte qu'un poisson nommé *phycis* (le *gobius niger* de Linné) fait son nid comme les oiseaux. Cette assertion passait pour un conte, lorsque, dans ces derniers temps, un naturaliste italien, M. Olivi, la trouva parfaitement justifiée par l'observation : il vit le mâle, au temps des amours, creuser un trou dans la vase, entourer ce trou de fucus, former, en un mot, un vrai nid, et y attendre la femelle qui y dépose ses œufs, et près desquels il reste jusqu'à ce qu'ils soient éclos. Ce qu'il y a de curieux, c'est que M. Olivi, ignorant que le fait avait été déjà attesté par Aristote, le publia comme une observation entièrement neuve (1). — On a toujours reproché à Aristote d'avoir dit que le crocodile n'avait point de langue. Ce reptile a, en effet, une langue ; mais elle est si mince et tellement collée à la voûte palatine, qu'elle devait longtemps échapper à l'investigation.

Le célèbre Stagirite a dû (bien qu'il n'en parle pas) recevoir de son royal élève de riches et curieux envois d'objets d'histoire naturelle ; car la marche triomphale d'Alexandre le Grand, en Asie et en Afrique, fut en même temps une grande expédition scientifique. C'est ce qui lui permit de donner entre autres, sur l'éléphant, des détails très-intéressants. Ctésias en avait déjà parlé ; mais il était loin de le connaître aussi exactement qu'Aristote, qui, dit Cuvier, n'a pas même été dépassé à cet égard par les modernes ; car Buffon s'est presque toujours trompé en le contredisant, ainsi qu'il résulte des observations récentes faites dans l'Inde. Pour Aristote comme pour Cuvier, la trompe de l'éléphant est un véritable nez (2). L'auteur de l'Histoire des animaux décrit aussi le premier le chameau de la Bactriane (dromadaire), l'hippélaphe, l'hippardium et le

(1) G. Cuvier, *Histoire des Sciences naturelles*, t. I, p. 146.

(1) G. Cuvier, *Hist. des Sciences natur.*, p. 158.

(2) Suivant Aristote, les défenses de la femelle de l'éléphant sont petites et dirigées vers le sol, tandis que celles du mâle sont plus grandes, et redressées à leur extrémité. Cette remarque est vraie, quant aux éléphants d'Asie ; mais elle ne l'est pas pour ceux d'Afrique : chez ces derniers, les défenses de la femelle ont la même conformation que chez le mâle. On pourrait conclure, de la seule ignorance de ce fait, qu'Aristote n'avait point, comme le prétendent quelques écrivains, accompagné Alexandre en Égypte. S'il avait été dans ce pays, il aurait aussi sans doute mieux étudié l'hippopotame, dont il donne une description si inexacte, que Cuvier la regarde comme apocryphe. (Cuvier, *Hist. des Sciences natur.*, t. I, p. 156.)

buffle, animaux propres à l'Inde, dont aucun naturaliste ne paraît avoir eu connaissance avant lui. « L'hippélaphe ou cerf-cheval, cerf à crinière, a été retrouvé, dit Cuvier, il y a peu de temps par MM. Diard et Duvaucel; l'hippardium, ou tigre-chasseur, ne nous est connu que depuis un petit nombre d'années; car Buffon ne l'a pas vu à la Ménagerie royale. Enfin, on sait que le buffle n'a été introduit en Europe qu'au temps des Croisades (1). »

C'est encore l'expédition d'Alexandre qui procura aux Grecs la connaissance du paon, dont l'éclatant plumage excita leur admiration; elle leur fit connaître aussi les perroquets; et le nom de l'espèce (*psittacus Alexandri*), alors introduite en Grèce, consacre le souvenir de cette époque : les naturalistes l'appellent une perruche verte à collier écarlate, à queue longue, d'un jaune verdâtre, et nuancée sous le ventre d'un vert très-tendre (2). Les observations d'Aristote sur les oiseaux ont servi de base à l'ornithologie, et les naturalistes modernes les reproduisent comme autant d'aphorismes. Ainsi, il montra le premier que les ailes sont les analogues des membres antérieurs des quadrupèdes, que les oiseaux ont une troisième paupière; que ceux qui sont pourvus d'éperon n'ont jamais d'ongles crochus, et réciproquement; et que plusieurs de ces animaux, particulièrement ceux dont la langue est charnue, ont la faculté de prononcer des sons articulés.

Aristote divise les quadrupèdes en vivipares et en ovipares : les oiseaux, dont les ailes représentent les pattes de devant, appartiennent donc avec les reptiles, tels que les lézards, les crocodiles, les grenouilles, etc., à la classe des quadrupèdes ovipares. Il ne confond pas, comme l'ont fait beaucoup de voyageurs modernes, les poissons et les cétacés. Il sait parfaitement que ces derniers ne sont pas ovipares, qu'ils mettent au monde des petits vivants, et les nourrissent du lait de leurs mamelles. En ichthyologie, ses connaissances étaient, à quelques égards, plus étendues que les nôtres. Bien qu'il ne se fût proposé que la description des résultats généraux, il nous fait cependant connaître cent dix-sept espèces de poissons. Enfin, pendant des siècles, les naturalistes n'y ont pas ajouté une seule espèce nouvelle. Des découvertes qui ont passé pour récentes avaient été déjà faites par Aristote, comme, par exemple, celle du requin lisse (γαλεὸς λεῖος) (3).

(1) Cuvier, *Histoire des Sciences naturelles*, t. I, p. 184.

(2) Les explorations de Néarque et d'Onésicrite dépassèrent les limites même de l'empire d'Alexandre, qui s'étendait depuis la mer Adriatique jusqu'au delà de l'Indus. La flotte de Néarque, parcourant une mer nouvelle pour les Grecs, eut de nombreuses communications avec les peuplades établies sur les côtes de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde. Dans la relation de ce voyage il est pour la première fois question de l'arbre qui produit le coton, du singe royal, ou rayé, et de la baleine, dont les mâchoires servaient à la construction des cabanes des habitants du littoral.

(3) Comp. J. Müller, *Ueber den glatten Hai*; Berlin, 1842.

Quant à ses connaissances anatomiques, elles sont aussi étendues que pouvait alors le permettre l'état de la science. On le voit par certains détails, qu'il avait mieux observés que tous ses prédécesseurs et que beaucoup d'anatomistes plus récents. Ainsi, il réfuta l'opinion d'Alcméon, qui soutenait que les chèvres respiraient par les oreilles; et il ajouta qu'en effet une communication existe entre l'oreille et la gorge, mais qu'elle ne sert point à la respiration. Aristote, par ce détail anatomique à la fois si délicat et si important, devança de dix-neuf cents ans l'Italien Eustachi, qui constata à son tour l'existence du canal qui fait communiquer l'arrière-bouche avec la cavité de l'oreille, fermée au dehors par la membrane du tympan. Ce canal devrait donc s'appeler *trompe d'Aristote*, et non pas *trompe d'Eustachi*. Ne dirait-on pas que la science est sortie, armée de toutes pièces, de la tête d'Aristote ?

La première édition de l'*Histoire des animaux* parut à Venise, 1493, in-folio. La meilleure est celle de Schneider; Leipzig, 1811, 4 vol. in-8°. La traduction latine de Jules-César Scaliger est préférable à celle de Théodore Gaza. La traduction française de Camus, avec le texte grec en regard (Paris, 1783, 2 vol. in-4°) est passable; mais les notes, qui trahissent une grande ignorance de l'histoire naturelle, ne servent qu'à embrouiller le texte (1).

A l'Histoire des animaux se rattache le traité *Des Parties des animaux* (Περὶ ζώων μορίων), en quatre livres. C'est le premier essai d'une physiologie générale. Les différentes parties de l'économie animale y sont passées en revue pour arriver à la connaissance du but de leur structure. On y trouve, entre autres, cette assertion remarquable, que les corps animés ne se composent que d'air et d'eau (ὁ ἀὴρ καὶ τὸ ὕδωρ ὕλη τῶν σωμάτων). Les chimistes montrent, en effet, que tous les corps organiques se réduisent par l'analyse aux éléments de l'air et de l'eau (oxygène, carbone, hydrogène, azote). — M. Titze regarde le premier livre comme servant d'introduction à l'ouvrage précédent, et il l'a publié à part (avec une traduction allemande et des notes), sous le titre de Λόγος περὶ φύσεως μάλιστα μεθοδικός, Leipzig, 1823, in-8°. — Le traité des *Parties des animaux* se trouve presque toujours réuni aux éditions de l'*Histoire des animaux*.

*De la Génération des animaux*. On y trouve des détails dont l'exactitude étonne les naturalistes. Aristote admet la génération spontanée, doctrine qui a encore aujourd'hui des partisans instruits. Il cite comme exemple cette multitude de petits poissons appelés *aphya*, c'est-à-dire *non-nés*, qui semblent subitement sortir de la vase par la seule influence de la chaleur et de

(1) Consultez sur certaines parties de l'*Histoire des Animaux* d'Aristote : Eichwald, *De selachis Aristotelis*, Vienne, 1819; Kœhler, *De Aristotelis moluscis cephalopodibus*; Riga, 1820; — Wiegmann, *Observationes zoologicæ criticæ*; Leipzig, 1826; — Gloger, *De avibus Aristotelis*; Breslau, 1830.

l'humidité. Le phénomène se reproduit souvent sur les rivages de la Provence, et les habitants, comme les Grecs, appellent aussi ces petits poissons *nonnats* (du latin *non nati*). Aristote remarque que les poissons, comme tous les animaux qui respirent par des branchies, ont leurs œufs dépourvus de membrane allantoïde. Il décrit parfaitement les métamorphoses des insectes, passant par l'état de larve et de chrysalide pour arriver à leur forme définitive. Il parle d'insectes qui se développent dans la neige, observation confirmée par des naturalistes tout récents (Agassiz et Desor), qui viennent de trouver, dans la neige et les glaciers des Alpes, une espèce particulière de puce (*desoria glacialis*). Au sujet des abeilles, il savait que la reine recevait une nourriture plus succulente, que sa cellule était plus grande que les autres, ce qui ferait supposer l'emploi du verre pour observer les mœurs des abeilles et la construction des ruches. Il savait aussi que certains serpents, comme les vipères, qui mettent au monde des petits vivants, sont toujours ovipares; seulement leurs œufs, au lieu d'éclore à l'extérieur, se couvent pour ainsi dire dans l'intérieur du corps. Il indique jour par jour les phases de l'évolution du poulet pendant l'incubation, et signale le cœur comme le point qui apparaît le premier. Le cinquième livre, où il parle des changements que subissent les poils, la voix, etc., a été considéré à tort, par quelques critiques, comme ne faisant pas partie du traité sur la *Génération des animaux*. Il en existe une traduction latine par Théodore Gaza, dans les *Opera Naturali-Historica* d'Aristote.

*Des Plantes* (Περὶ φυτῶν), en deux livres. Cet ouvrage a été par plusieurs critiques regardé comme apocryphe. M. H.-F. Meyer l'attribue à Nicolas de Damas, et en a publié la traduction latine d'Alfred, avec des notes, sous le titre : *Nicolai Damasceni de Plantis libri duo; ex Isaaci Ben Honain versione arabica latine vertit Alfredus*; Lipsiæ, 1841, in-8°. Cette opinion de M. Meyer nous paraît dépourvue de fondement. Le traité *Des plantes* porte, sauf quelques interpolations arabes, tout le cachet aristotélique. Il était déjà connu au treizième siècle, et cité par Roger Bacon comme un ouvrage d'Aristote (1). On y trouve des observations fort intéressantes sur la caprification, sur la fécondation artificielle des palmiers, et sur le sexe des végétaux.

*De la Génération et de la Corruption* (Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς), en deux livres. Cet ouvrage traite de l'action des éléments dans la formation et la destruction des corps, au point de vue philosophique. On y trouve discutées les opinions de plusieurs philosophes (Leucippe, Démocrite, Empédocle, etc.), dont les écrits sont perdus (2). — Édition de Pacius; Francfort, 1601, in-fol., avec les *Meteorologica*, *De mundo*, et les *Parva naturalia*.

*De la Sensation et des Choses sensibles* (Περὶ Αἰσθήσεως καὶ Αἰσθητῶν). Dans cet opuscule Aristote traite successivement de l'œil et de la vue, des couleurs, de la saveur, de l'odorat, de l'ouïe et du tact. On avait cru, jusque dans ces derniers temps, que la taupe, par exemple, était aveugle, malgré l'autorité d'Aristote qui la classe parmi les animaux qui ont des yeux; il indique même le nerf (de la cinquième paire) qui se rend à l'œil rudimentaire de la taupe. Plus de deux mille ans après, E. Geoffroy Saint-Hilaire (vers 1837), confirma l'observation d'Aristote. Aristote s'éleva aussi le premier contre l'opinion que les poissons sont sourds : il indiqua leur organe de l'ouïe; et, pour montrer qu'ils ont en même temps le sens du goût, il décrit le palais charnu de la carpe. Enfin, il affirme que les insectes même ont le sens de l'odorat et la faculté d'entendre. — Dans les édit. des *Parva naturalia* et *Opera Naturali-Historica* d'Aristote, selon Trendelenburg, le traité *de la Sensation et des Choses sensibles* n'est qu'un fragment de l'ouvrage Περὶ Ἀκουστῶν, imprimé dans Wallis, *Opp.*; Oxford, 1699, vol. III, p. 246.

*De la Marche des animaux* (Περὶ ζώων πορείας). Aristote y examine la marche de l'homme comparée au vol des oiseaux, fait ressortir l'analogie des bras avec les ailes, et signale le mouvement des épaules comme un signe caractéristique de la marche de l'homme. Ce petit traité est rempli d'observations d'une justesse exquise.

*Du Mouvement commun des animaux* (Περὶ τῆς κοίνης τῶν ζώων κινήσεως). Le premier il distingue les mouvements en volontaires et en involontaires. Parmi ces derniers il cite les mouvements du cœur, des poumons, etc. Quant aux mouvements volontaires, il observe judicieusement que, dans les mouvements musculaires du corps, les parties qui semblent être à l'état de repos y prennent une part plus ou moins active.

*De l'Ame* (Περὶ ψυχῆς), en trois livres. Dans le premier livre, Aristote examine et discute les opinions des autres philosophes, particulièrement celle de Platon. Dans les deux livres suivants, il développe l'idée de l'âme, et en suit les opérations dans les différentes phases de la vie. L'âme est, suivant lui, le point central de la contemplation de la nature ainsi que de la vie morale; c'est elle qui détermine la forme, l'organisation et les mouvements du corps, c'est, en un mot, l'*entéléchie* (ἐντελεχεία) du corps. L'âme ainsi définie existe à la fois dans les plantes, dans les animaux, et dans l'homme. En s'élevant graduellement dans l'échelle zoologique, elle se manifeste d'abord dans les êtres dont la

(1) Rog. Bacon, *Opus majus*, p. 48, édit. Febb.

(2) C'est ainsi qu'Aristote nous a conservé des fragments précieux d'un grand nombre d'auteurs anciens. Aussi ceux qui ont reproché à Aristote de n'avoir pas mentionné les opinions de ses prédécesseurs, n'ont peut-être jamais lu Aristote.

vie se réduit à la nutrition et à la reproduction, puis dans ceux qui sentent et se meuvent, enfin dans l'être qui aux fonctions précédentes joint la faculté de penser. C'est ainsi que l'entéléchie imprime à tout le règne animal un ordre hiérarchique. Dans l'homme, l'intelligence a quelque chose de divin, qui la distingue de l'entéléchie commune. Entre les sens qui perçoivent, et l'intelligence qui élabore les perceptions des sens, vient se placer l'imagination. Il distingue ensuite une intelligence active (*intellectus agens*, ἐνεργεία) et une intelligence passive, et fait voir comment toutes ces facultés forment un tout harmonieux. — La meilleure édition de ce traité remarquable a été donnée par F.-A. Trendelenburg; Iena, 1833, avec les commentaires de Simplicius, de Philopon et d'Alexandre d'Aphrodisias.

Au traité *de l'Ame* se rattachait *Eudème*, dialogue dont Cicéron et Plutarque nous ont conservé quelques fragments.

*Parva naturalia*. Les commentateurs d'Aristote appellent ainsi une série de petits traités qui sont de la plus haute importance pour l'histoire de la physiologie; ils ont pour titres : *Du Sommeil et de la Veille* (Περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγορήσεως); — *Des Songes* (Περὶ ἐνυπνίων); — *De la Divination par le songe* (Περὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς); — *De la Mémoire et de la Réminiscence* (Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως); — *De la Longueur et de la Brièveté de la vie* (Περὶ μακροβιότητος καὶ βραχυβιότητος); — *De la Jeunesse et de la Vieillesse* (Περὶ νεότητος καὶ γήρως); — *De la Respiration* (Περὶ ἀναπνοῆς); — *De la Vie et de la Mort* (Περὶ ζωῆς καὶ θανάτου); — *Du Souffle* (Περὶ πνεύματος); ce dernier est d'une authenticité douteuse. Ces traités complètent la doctrine d'Aristote sur les phénomènes de la vie animale. — Les premières éditions des *Parva naturalia* sont sans date; Joach. Perionius publia *Aristotelis Parva naturalia*, Paris, 1550, in-4°.

La série des ouvrages scientifiques qui concernent spécialement l'anatomie et la médecine, a été perdue.

Les *Météorologiques* (Μετεωρολογικά), en quatre livres. Cet ouvrage, qui se distingue des autres par sa clarté, fut composé après 341 avant J.-C., et avant l'expédition d'Alexandre en Asie (1). Aristote y établit la doctrine des quatre ou plutôt des cinq éléments, savoir, deux éléments opposés, la terre et le feu; deux intermédiaires, l'eau et l'air; et un cinquième, l'*éther* (de ἀεὶ θέω, je meus toujours), plus mobile que le feu dont le ciel était formé, et d'où il fait aussi dériver la chaleur vitale des animaux. Dans plusieurs passages des *Météorologiques*, il est parlé de la vaporisation de l'eau par la chaleur, et de sa condensation par le froid.

(1) Sainte-Croix, *Examen critique des Historiens d'Alexandre*, p. 703. — Ideler, *Meteorologia veterum Græcorum et Roman.*; Berlin, 1832.

Ce fait, d'une observation commune, conduisit un célèbre commentateur d'Aristote à la découverte d'un des procédés les plus importants de la chimie, la distillation (Voy. *Alexandre d'Aphrodisias*). Dans un autre endroit (*Météor.*, I, 34), Aristote explique très-bien la formation de la rosée par la condensation des vapeurs d'eau suspendues dans l'air, et qui vont se précipiter sur la terre par l'action du froid. Il ajoute, avec sa sagacité ordinaire, que la neige n'est que de l'eau congelée par un degré de froid plus grand que celui qui est nécessaire pour réduire la vapeur à l'état liquide. Ailleurs (*Météor.*, II, 2) il explique, aussi bien qu'on le ferait aujourd'hui, à quoi l'eau de mer doit son goût amer et salé. « De même que l'eau, dit-il, qu'on filtre à travers des cendres acquiert un goût désagréable, ainsi l'eau de mer doit sa saveur aux sels qu'elle renferme. L'urine et la sueur doivent également leur saveur à des sels qui restent au fond du vase, après qu'on a évaporé l'eau. »

Nous ignorons si ces faits étaient déjà alors du domaine public; car Aristote ne s'en attribue pas la découverte. Mais voici une observation d'un grand intérêt pratique, et qu'il paraît avoir faite le premier : « Lorsqu'on met dans la mer, dit-il, un vase d'argile bien fermé de toutes parts, on remarque que l'eau, qui y pénètre à travers les pores, est de l'eau potable, et aussi pure que si elle avait été filtrée et débarrassée de ses parties salines. » (*Météor.*, II, 2). Un peu plus loin, il observe que si les eaux de la mer peuvent porter de plus grands navires que les eaux douces, c'est à cause du sel qu'elles tiennent en dissolution; et comme preuve il cite l'expérience d'après laquelle un œuf plein, placé à la surface d'une cuvette d'eau douce, y tombe au fond, tandis qu'il surnage lorsque l'eau a été préalablement salée. — Il divise les eaux en eau stagnante, en eau de puits, en eau de rivière, et en eau de mer. Cette division, que l'on pourrait même admettre aujourd'hui, est en quelque sorte justifiée par les différentes substances qu'y indique l'analyse moderne.

Le tonnerre et les éclairs sont, suivant Aristote, produits par des *esprits subtils* qui s'enflamment avec bruit, à peu près comme le bois qui, en brûlant, fait quelquefois entendre un pétillement. L'éclair, ajoute-t-il, est un esprit incandescent. Nous pourrions faire ici un rapprochement curieux entre les idées d'Aristote et une opinion émise deux mille ans plus tard par un des fondateurs de la chimie moderne, par Berthollet, qui soutenait que le tonnerre et l'éclair étaient l'effet de la combustion des gaz hydrogène et oxygène dans les régions supérieures de l'atmosphère (1). — Il est à remarquer qu'Aristote se sert de la même expression (τήκεσθαι) pour désigner et la dissolution dans l'eau et la fusion (liqué-

(1) On sait que ces deux gaz, mêlés dans des proportions convenables, brûlent avec détonation au contact d'une flamme, et donnent naissance à de l'eau.

faction) par le feu. Il admettait, dans la fusion des métaux, une pénétration des particules du feu dans les pores de ces métaux, de même qu'il admettait une pénétration des particules de l'eau dans la dissolution des corps.

Il serait inutile de multiplier les exemples pour faire ressortir cette justesse d'observation qui caractérise au plus haut degré Aristote (1). En résumé, les *Météorologiques* renferment des fragments précieux pour l'histoire de ce que nous appelons aujourd'hui la *physique*, la *chimie* et la *météorologie* proprement dites; car toutes sciences s'y trouvent en germe. — La première édition (aujourd'hui très-rare) des *Météorologiques* parut à Anvers (ex officina Joannis Lœi) en 1546, sous le titre : *Aristotelis summi semper viri, et in quem unum vim suam universam natura rerum contulisse videtur,* Μετεωρολογικῶν βιβλία Δ. La meilleure édition est celle de J.-L. Ideler, texte grec, avec une version latine et des commentaires; Berlin, 1834 et 1836, 2 vol. in-8°.

*Du Monde* (Περὶ κόσμου), adressé sous forme de lettre à Alexandre. Suivant quelques critiques, ce traité n'est point d'Aristote; et Osann l'attribue au stoïcien Chrysippe (*Beiträge zur Griech. und Röm. Litteratur-Geschichte;* Darmstadt, 1835, vol. I, p. 141). Cependant, d'après les autorités anciennes, l'ouvrage est bien d'Aristote; c'est d'ailleurs le digne pendant des *Météorologiques*, et le premier essai d'une physique générale du globe ou d'une cosmogonie. On y remarque, entre autres, la manière dont l'auteur explique les tremblements de terre: « L'air intérieur, dit-il, après s'être emprisonné dans les cavités souterraines, s'agite, s'échappe tout à coup, et ébranle les parties du globe. Quelquefois aussi l'air extérieur, pénétrant dans ces mêmes cavités, secoue le globe avec violence pour trouver une issue, ce qui produit le phénomène connu sous le nom de *tremblement de terre.* » Puis, il distingue plusieurs espèces de tremblements de terre, et arrive aux phénomènes de la mer, parmi lesquels il signale la marée. — Budée, P. Alcyon, J. Perionius, ont donné des traductions latines du traité sur le Monde; le Batteux l'a traduit en français; nouvelle édition, Paris, Charpentier, 1843, in-12. C'est au Traité du monde que se rattachait le livre des Signes (Περὶ σημείων) dont il ne nous reste que des fragments, sous le titre de Ἀνεμῶν θέσεις καὶ προσηγορίαι (*Position et Dénomination des vents*).

*Du Ciel* (Περὶ οὐρανοῦ), en quatre livres. Ce traité fait en quelque sorte suite au précédent. Le ciel, selon Aristote, s'étend depuis les limites du monde jusqu'à la lune, et se meut dans une orbite autour de la terre, qui reste immobile au centre. Son élément n'est pas pesant comme la terre qui tend vers le centre, ni léger comme le feu qui tend vers la circonférence; il suit directement la circonférence. L'élément du ciel, c'est l'éther; quoique différent des autres quatre éléments, il a, sur la terre, son analogue dans la chaleur vitale; il donne aux semences des plantes et des animaux leur pouvoir reproductif. Les astres, composés d'éther, sont sphériques, actifs, animés; ils sont fixés aux différents points du ciel, et tournent avec lui autour de la terre, qui est elle-même une sphère dont la circonférence a quatre cent mille stades. Cette théorie du ciel fut professée par les astronomes jusqu'aux temps de Copernic, de Kepler et de Galilée. — Dans le second livre (chap. 2), Aristote parle d'un passage de la lune sur le disque de Mars, passage qu'il avait lui-même observé. D'après le calcul de Kepler (*Astronom. Opt.*, p. 307), cette observation a dû être faite dans l'année 357 avant J.-C., c'est-à-dire pendant le séjour d'Aristote à Athènes. Les derniers livres traitent des éléments provenant de la combinaison des forces primaires: le froid, le chaud, l'humide et le sec. — Simplicius et Pacius ont fait des commentaires sur le *Traité du Ciel*, qui a été édité par Morelli, Lyon, 1563, et par Havenreuter; Francfort, 1605, in-4°.

*Des récits merveilleux* (Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων), dans Westermann, *Rerum mirabil. script. græc.*, Brunswick, 1839; les *Physiognomiques* (Φυσιογνωμικά), insérés dans Franz, *Scriptores physiognomici veteres*, et l'*Essai sur les couleurs* (Περὶ χρωμάτων), édité par Simon Portius; Florence, 1548, in-4° : tous ces petits traités contiennent des documents précieux pour l'histoire des sciences. Nous devons regretter la perte du livre *Sur le cours du Nil* (Περὶ τῆς τοῦ Νείλου ἀναβάσεως).

Aristote avait une connaissance profonde des mathématiques, auxquelles il fait souvent allusion dans ses écrits. Malheureusement il ne nous reste de ses ouvrages de mathématiques que deux Traités, l'un attribué à Théophraste, *Sur les Lignes indivisibles* (Περὶ ἀτόμων γραμμῶν), publié pour la première fois séparément par H. Estienne, Paris, 1557, in-8°; l'autre, intitulé *Problèmes mécaniques* (Μηχανικὰ προβλήματα), édité par Van Capelle, Amsterdam, 1812, in-8°. Vitruve a fait un grand usage de ce dernier traité. Chabanon, dans ses *Trois mémoires sur les Problèmes d'Aristote*, a examiné la musique chez les Grecs, d'après les principes établis par Aristote. (*Mém. de l'Acad. des inscrip.*, vol. XLVI, p. 285, etc.)

*De la Physique* ou *des Principes de la Physique* (Περὶ φυσικῆς ἀκροάσεως, ἢ περὶ φυσικῶν ἀρχῶν), en huit livres. La physique d'Aristote n'a rien de commun avec la physique des savants modernes : elle forme en quelque sorte le passage des sciences naturelles à la métaphysique. Aristote y traite des causes et des rapports de la nature tant inanimée que vivante. Les corps sont ou simples et impérissables,

(1) *Voyez* l'analyse des *Météorologiques* dans notre *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 90-98.

comme le ciel et les astres, et les puissances fondamentales des éléments (chaud, froid, humide, sec); ou ils sont composés, terrestres, périssables. Les corps composés sont ou homogènes (ὁμοιομερῆ), c'est-à-dire formés de parties similaires, comme les pierres, les os, le sang, etc.; ou hétérogènes (ἀνομοιομερῆ), c'est-à-dire formés de parties dissemblables, comme la tête, la main, etc. Les corps organisés sont une réunion de corps hétérogènes. Aristote, d'après sa méthode ordinaire, procède de la connaissance des faits à celle des causes; et de la connaissance des causes secondaires il s'élève à la cause finale, à l'idée de substance (τέλος, λόγος, τὸ τί ἦν εἶναι). C'est dans la Nature même que réside, selon lui, le principe du mouvement et du repos. Enfin, on trouve dans la Physique une discussion subtile sur l'espace et le temps, ainsi que sur le premier mobile qui a donné lieu à la célèbre preuve cosmologique de l'existence de Dieu. — La Physique d'Aristote a été éditée séparément par Emm. Bekker; Berlin, 1843. Consultez: L. Sprengel, *Ueber das siebente Buch der Physik des Aristoteles*, 1840, et dans les Mémoires de l'Académie de Munich, vol. III, p. 350. — Shegk, *Comment. in Physica;* Bâle, 1559, in-fol. — Zabarella, *Comment. in Physicam;* Venise, 1600, in-fol.

Il existe sous le nom d'Aristote plusieurs traités de science secrète et d'alchimie, qui sont évidemment supposés; tels sont : *Theologia, sive mystica Philosophia secundum Ægyptios, noviter reperta et in latinum reddita a Nicolao ex Castellanis libris XIV;* Romæ, 1519, in-4° (1). — *Liber de Pomo* (en hébreu), Rivæ Tridenti, 1562, in-4°. — *De perfecto Magisterio et de Practica lapidis philosophici ad Alexandrum*, dans le *Theatrum chemicum*, t. V, p. 787. — *Liber de Gemmis*, et *Liber de Alchimia*, imprimé, en arabe, dans Dom. Venusius, *Elenech. librorum press. typis Congregationis de Propag. Fide*, p. 238. — *Secretum secretorum, ad Alexandrum Magnum, de regimine, de sanitatis conservatione, de physiognomia;* etc., dans Alex. Achillini, *Opus septisegmentatum* (2). — *Alexander, de mirabilibus Indiæ, ad Aristotelem;* Bononiæ, 1516, in-fol.; et dans Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques;* Paris, 1836. — *Epistolæ sex, tres ad Philippum, binæ ad Alexandrum, et una ad Theophrastum*, dans Alde Manuce, Collection de lettres grecques; Venise, 1499. — *Epistola ad Alexandrum, qua universam suam philosophiam tractat;* dans Bartolocci, *Bibliotheca Rabbinica*, t. I, p. 476. Dans les manuscrits arabes n^os 540 et 541 de la Bibl. nationale, on trouve, entre autres, un Traité sans doute apocryphe, où Aristote est censé s'adresser à Alexandre pour lui donner des conseils sur la politique, sur la nourriture, le repos, etc. Ce Traité, écrit en arabe pour l'usage de quelque khalife, fut, d'après M. Reinaud, traduit en latin, au treizième siècle, par Philippe de Tyr (1). *Voy. Histoire littéraire de la France*, t. XXI, p. 219.

L'Aristote alchimiste (*Pseudo-Aristote*) vivait probablement vers le dixième ou onzième siècle de notre ère. C'était peut-être le précepteur de quelque prince arabe ou persan; et en habile courtisan il comparait son élève à Alexandre le Grand, en se croyant lui-même un Aristote. Car les épithètes hyperboliques de *totius machinæ Custos*, d'*orbis Conservator*, qu'emploie le Pseudo-Aristote, ne pouvaient s'appliquer qu'à des rois mahométans, qui se disent parents du soleil et fils de la lune (2).

II. *Sciences morales, traitant des œuvres et de la pensée de l'homme.*

Cette section comprend la philosophie proprement dite, qui peut se subdiviser en 1° *Philosophie pratique*, comprenant les œuvres de l'homme (Morale, Politique, Économique, Rhétorique, Poétique); et 2° en *Philosophie pure*, comprenant les lois de la pensée (Logique, Métaphysique).

1° *Philosophie pratique* (œuvres de l'homme).

La *Morale à Nicomaque* (Ἠθικὰ Νικομάχεια), en dix livres. Aristote traite ici de l'idéal de la vie humaine, tant pour l'individu que pour l'État. Cet idéal est le bonheur (εὐδαιμονία), auquel on arrive par la pratique de la vertu. La vertu est la disposition d'agir constamment et consciencieusement, d'après les lois de la droite raison, de l'équité (ὀρθὸς λόγος). Elle a pour caractère de tenir le milieu (τὸ μέσον) entre les deux extrêmes, entre le trop et le trop peu; ce qui rappelle ce mot du poëte : *Medium tenent beati*. L'auteur passe ensuite en revue les différentes vertus, leurs propriétés et leur application. — La *Morale à Nicomaque* a été éditée par Michelet, Berlin, 1828, 2 vol. in-8°, et traduite en français par Thurot, Paris, 1823, 2 vol. in-8°.

A cet ouvrage se rattachent directement les traités suivants, qui ne sont probablement pas d'Aristote : la *Grande Morale* (Ἠθικὰ μέγαλα), en deux livres (3); la *Morale à Eudème* (Ἠθικὰ Εὐδήμεια), en sept livres; et le *Traité des Vertus et des Vices* (Περὶ ἀρετῶν καὶ κακιῶν). Ce ne sont là que des rédactions diffé-

(1) On conserve à la Bibliothèque nationale une traduction arabe de ce Traité, attribué à Aristote (ms. n° 1348, catalog. du supplément arabe, rédigé par M. Reinaud).

(2) On trouve quelques-uns de ces traités apocryphes latins d'Aristote traduits en français dans le manuscrit n° 7886 de la Bibl. nationale. *Voy.* la notice de M. V. Le Clerc sur Jofroi de Waterford, dans le t. XXI, p. 216, de l'*Histoire littéraire de la France*.

(1) Le manuscrit n° 541 fut copié pour la Bibliothèque de la princesse Delchad-Khatoun, femme du scheik Haçan, qui était émir de Bagdad en 787 de l'hégire.

(2) Voy. notre *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 329.

(3) L'authenticité de cet ouvrage a été contestée, entre autres, par Pansch, dans *De Aristotelis Magnis Moral. subdititio libro*, 1841.

rentes, des analyses ou paraphrases de la Morale à Nicomaque.

La *Politique* (Πολιτικά ou Πολιτική, scil. Ἐπιστημή), en huit livres. Si ailleurs Aristote a traité des facultés de l'homme moral, il se propose ici de faire connaître les facultés de l'homme social. Ce chef-d'œuvre, qu'Aristote écrivit, dit-on, pendant son séjour à Mitylène, a fourni à Montesquieu l'idée de son *Esprit des lois*. Rousseau cite et critique souvent Aristote, ce qui ne l'empêche pas d'adopter, dans son *Contrat social*, la plupart des idées du philosophe grec sur le souverain, le peuple, le législateur et le gouvernement en général. Machiavel l'a suivi presque pas à pas dans son fameux ouvrage du *Prince* : il ne diffère d'Aristote que parce qu'il ne se prononce pas aussi clairement sur le caractère moral de ses tyrans.

Aristote commence d'abord par une définition capitale : « Tout État, dit-il, est une association, et toute association se forme dans la vue de quelque avantage ; car l'homme dirige nécessairement ses actions vers ce qu'il regarde comme un bien. Les individus ne se réunissent donc en société que dans la vue d'un bien ; or, ce bien doit se trouver éminemment dans cette société par excellence qui, renfermant toutes les autres, porte le nom d'État et d'Association politique. » D'après cette définition, la politique est la science du bonheur, le complément de la morale. L'auteur cherche ensuite, dans la nature, l'origine des sociétés. Le père, le mari et le maître, la femme, les enfants et les esclaves, forment la première société organisée, qui est la famille. Les enfants de la première famille, tous égaux et indépendants, en forment bientôt de nouvelles, qui se réunissent en hameaux, dont l'agrégation constitue la Cité. Le maître ordonne à l'esclave : voilà le despotisme. Le père et mari est obéi par sa femme et ses enfants, à titre d'attachement et de reconnaissance : voilà la monarchie. Les chefs de famille indépendants et égaux se réunissent pour leurs intérêts communs ; ils obéissent à la condition de commander à leur tour : voilà la république. Ces trois pouvoirs, établis par la nature, sont la base de l'organisation des États. Aristote examine ensuite (IIe livre) les constitutions les plus célèbres de son temps, celles de Lacédémone, de Carthage, d'Athènes, etc., et il discute, dans les livres suivants, les différentes espèces de gouvernement, et les lois qui leur conviennent. Voici comment il s'exprime sur les limites de l'oligarchie et de la démocratie : « De part et d'autre on avoue des droits, mais chacun veut en poser les limites, sans consulter les principes de l'exacte équité. Dans la démocratie, on fait consister le droit dans l'égalité : sans doute elle est un droit, mais ce droit n'existe qu'entre égaux. Dans l'oligarchie, on prétend que l'inégalité est un droit : on a raison. Mais ce droit s'étend-il à tout ? Non ; sa limite est là où finit l'inégalité. Mais des deux côtés on ne convient pas de ces limites, et là commencent les prétentions injustes. Pourquoi ? parce que les intéressés sont juges dans leur propre cause ; et ce sont en général de bien mauvais juges (1)... Si les hommes n'avaient formé de pacte social que pour la garantie des propriétés, ils auraient droit au gouvernement dans la proportion de leur mise de fonds : alors les prétentions de l'oligarchie seraient en quelque sorte fondées. Mais ce n'est pas seulement pour vivre que les hommes ont établi l'ordre politique : c'est surtout pour vivre heureux (2). » Après avoir signalé les conflits entre les riches et les pauvres : « S'il fallait, dit-il, décider la question, il paraîtrait plus convenable de remettre la souveraineté à la multitude, plutôt qu'à la classe distinguée et au petit nombre. » Mais il se reprend aussitôt : « Cependant la multitude est sans prudence, sans idées nettes de la justice. De tels hommes commettront des vexations et des fautes cruelles. Les éloignerez-vous entièrement des honneurs ? vous courrez de grands dangers. Tout gouvernement dans lequel le grand nombre est pauvre et avili, a nécessairement une foule d'ennemis. Il reste donc à prendre un terme moyen, qui est d'admettre la multitude à voter dans les élections. »

Ici il faut s'entendre. Chez les Grecs, le *peuple* ou la *multitude* ne comprenait qu'une fraction de la population totale ; ce n'était que la réunion des citoyens libres : tous les esclaves employés aux arts manuels, et les étrangers simplement domiciliés, en étaient rigoureusement exclus. La démocratie n'a donc ici rien de commun avec ce qu'on voudrait aujourd'hui entendre par ce mot.

Parmi les causes de révolution, Aristote cite, entre autres, l'accroissement extraordinaire de l'une des parties de l'État. « Un corps, dit-il, est un composé de membres qui doivent croître dans le même rapport, afin que l'ensemble con-

(1) *Politique*, liv. III, chap. 6, p. 178 et suiv. de la traduction de Champagne, revue et corrigée par F. Hoefer (Paris, 1843, in-12).

(2) Aristote revient souvent sur ces notions fondamentales. Ainsi dans le livre V, chap. 1, il dit : « Voici la cause première de toutes les révolutions. Au milieu de tant de gouvernements divers, tous conviennent que les hommes ont des droits, et qu'ils doivent en jouir dans la raison de l'égalité ; mais tous se trompent dans l'application du principe. Quelle est l'origine de la démocratie ? les hommes, égaux sous un rapport, ont voulu l'être en tout ; égaux en liberté, ils ont voulu l'égalité absolue. Quelle est l'origine de l'oligarchie ? quelques hommes avaient une prérogative qui les rendait inégaux : ils ont voulu l'inégalité en toutes choses. Inégaux par les richesses, ils ont voulu l'inégalité absolue. Les premiers, en vertu de l'égalité, veulent tout partager comme égaux ; les autres, en vertu de l'inégalité, veulent augmenter leurs priviléges : or, une telle augmentation implique l'inégalité. Ainsi, tous ont des droits fondés en principe ; mais il y a erreur dans leur application absolue. On se persuade de part et d'autre qu'on est lésé dans l'exercice de ses droits politiques : on s'insurge. S'il y a des hommes qui ont le droit d'insurrection, ce sont à coup sûr les citoyens vertueux : ceux-là seuls ont des droits incontestables à l'inégalité ; mais ils n'en usent jamais. »

serve ses proportions. Si le pied croissait de quatre coudées, et le corps de deux palmes seulement, l'animal périrait, ou il se transformerait en un autre animal, si l'ensemble de ces éléments venait à changer en quantité et en qualité. Cette comparaison s'applique aussi à l'État. Si l'une des parties prend insensiblement un accroissement extraordinaire, par exemple, si dans la démocratie ou la république la classe pauvre augmente sans mesure, le corps politique éprouvera une révolution (1). » — Il indique aussi comme cause de révolution la négligence, c'est-à-dire « lorsqu'on élève aux premiers emplois des hommes qui ne sont pas amis du gouvernement. »

Les gouvernements démocratiques sont renversés par les démagogues. « C'est, dit-il, la turbulence des démagogues qui renverse les gouvernements démocratiques, soit qu'ils calomnient individuellement les riches, soit que par leurs violentes harangues ils ameutent contre eux la classe qui n'a rien: Les riches se réunissent; le danger commun rapproche les ennemis les plus irréconciliables : ils conspirent. On en peut citer mille exemples. » — Plus loin (liv. V, chap. 8), il dit : « Un principe général, qui s'applique également à la démocratie, à l'oligarchie et à toute espèce de gouvernement, c'est de ne jamais augmenter outre mesure l'influence d'un citoyen, et d'accorder des pouvoirs très-limités et de longue durée, plutôt qu'une puissance très-considérable pour peu de temps. L'élévation corrompt les hommes, et il est donné à bien peu de supporter une grande prospérité. Si l'on n'a pas suivi ce principe, il faut se garder d'ôter brusquement le pouvoir à celui qui en avait été investi tout d'un coup; mais il faut l'en dépouiller insensiblement (2). »

Au nombre des conseils que donne Aristote pour maintenir un gouvernement, on remarque surtout les deux suivants : « Travaillez à amalgamer les pauvres et les riches, ou à augmenter la classe moyenne. C'est par elle que vous comprimerez les révolutions. » — « Combinez tellement vos institutions et vos lois, que les fonctions publiques ne puissent jamais être l'objet d'une spéculation d'intérêt. » — Enfin, le plus stable (ἀσφαλεστάτη) des gouvernements, c'est celui qui, s'appuyant sur la classe moyenne, se rapproche plus de la démocratie que de l'oligarchie (ἡ ἐκ τῶν μέσων πολιτεία ἐγγυτέρω τοῦ δήμου ἢ ἡ τῶν ὀλίγων) (3). Mais à qui faut-il remettre le gouvernement? Aux hommes vertueux, répond Aristote; c'est-à-dire à la noblesse du cœur et de l'intelligence, et ceux-là se tiennent à l'écart.

La *Politique* est un des livres où se révèle le plus le génie d'Aristote : il ne l'a pas seulement écrit pour les Grecs, mais pour la postérité; il n'y est plus simple historien, mais prophète. L'importance de cet ouvrage nous fait déplorer d'autant plus vivement la perte du recueil des *Constitutions*, qui, au rapport de Hadji-Khalfah (*Dict. Bibl.*, aux mots *Ketab Syasset al-Modon*), traitait de l'administration de cent soixante et onze villes ou cités (1). Cette perte est en quelque sorte récente; car Photius, à la fin du neuvième siècle, et Eustathe, au douzième, connaissaient encore les *Constitutions d'Aristote*.

(1) *Politique*, liv. V, ch. 2, ou p. 213.
(2) Ibid., p. 214 et 220.
(3) Ibid., liv. V, ch. 1.

De très-bonnes éditions de cet ouvrage ont été données : par Schneider, Francfort-sur-l'Oder, 1809, 2 vol. in-8°; par Göttling, Jéna, 1824; par Stahr, avec une traduction allemande, Leipzig, 1837; et par M. Barthélemy Saint-Hilaire, avec une traduction française, Paris, 1837, 2 vol. in-8° (l'ordre des livres y est changé). On pourra y ajouter encore la traduction de M. Thurot (Paris, 1824, 2 vol. in-8°, avec la *Morale*), et celle de Champagne, revue par nous, Paris, 1843 (2).

*Économique* (Οἰκονομικά ou Οἰκομική, scil. Ἐπιστήμη), en deux livres. Ce petit traité devait être le complément du précédent. L'*Économique* paraît avoir été composée avant la *Politique;* car l'auteur cite ici, entre autres, un passage qui se trouve textuellement dans le premier livre de l'*Économique*, tandis que dans ce dernier ouvrage il ne cite pas une seule fois son traité de la *Politique*, dont il aurait eu cependant plusieurs fois occasion de parler. On a douté, à tort selon nous, de l'authenticité du second livre, qui nous est parvenu tronqué et incomplet. D'après l'examen que nous en avons fait, il nous semble réellement d'Aristote. Mais c'est probablement un fragment détaché du *Traité sur la Richesse* (Περὶ πλούτου), qui ne nous est pas parvenu. En effet, quelle est la matière de ce livre? L'acquisition des richesses et la solution des embarras pécuniaires par toutes sortes de stratagèmes que, pour la plupart, l'honnêteté réprouve et que la morale condamne.

Goettling a donné une bonne édition de l'Économique d'Aristote; Jéna, 1840. Nous en avons donné la première traduction française complète, avec des variantes du texte grec, d'après les manuscrits n^os^ 1857, 2023, 2025, 2521 de la Bibliothèque nationale (Paris, 1843, à la suite de la *Politique* d'Aristote) (3).

La *Rhétorique* (Τέχνη ῥητορική), en trois livres. La rhétorique est, selon Aristote, l'art de faire naître la conviction dans l'esprit de ceux qui écoutent; elle doit, avant tout, s'occuper des moyens d'atteindre ce but. Les moyens de con-

(1) Ce passage de Hadji-Khalfah a été reproduit d'une manière inexacte dans l'édition de M. Flügel (M. Reinaud, *Supplément des manuscrits arabes* de la Bibliothèque nationale).

(2) M. Lerminier a donné une excellente analyse de la *Politique* d'Aristote, dans son *Histoire des Constitutions de la Grèce antique*, t. I, p. 275-303 (Paris, 1852).

(3) Nic. Oresme, Paris, 1489, et Laurent de Premierfait (ms. n° 7351 de la Bibliothèque nationale), n'avaient traduit que le premier livre. (*Voy.* la préface de notre traduction, p. 439-440 (*Aristote*) de la collection de Charpentier).

viction (πίστεις) sont ou extérieurs, comme une attestation, un témoignage, ou intérieurs et artificiels, c'est-à-dire venant de l'orateur lui-même, comme les qualités personnelles, l'action, la manière de disposer son auditoire et de faire valoir ses arguments. Un orateur doit connaître à fond les replis du cœur humain, et s'être familiarisé avec les passions qui peuvent servir ses desseins. La rhétorique a pour ainsi dire sa racine dans la dialectique : l'argumentation, l'exemple, l'enthymème, sont pour la rhétorique ce que l'induction et la conclusion sont pour la dialectique. Les uns écoutent un discours pour le seul plaisir de le juger au point de vue de l'art, ce sont de simples théoriciens (θεωροί); les autres l'écoutent pour se former un jugement sur une question en litige. Il y a trois genres oratoires : le délibératif (γένος συμβουλευτικόν), le judiciaire (γ. δικανόν), et le démonstratif (γ. ἐπιδεικτικόν). Cette division est suivie d'une analyse de chacun de ces genres oratoires; enfin, ce que l'orateur ne doit jamais perdre de vue, il ne s'agit pas seulement de savoir ce que l'on veut dire, il faut aussi savoir *comment* il faut le dire. Aristote a le premier tracé les règles de l'art oratoire, qui furent ensuite développées et appliquées par Cicéron, Quintilien et tous les grands orateurs. La Rhétorique d'Aristote a été publiée pour la première fois séparément à Bâle (Froben), 1529, in-4°. Il en existe un grand nombre de traductions latines, françaises, etc.

La *Rhétorique adressée à Alexandre* (Ῥητορικὴ πρὸς Ἀλέξανδρον), livre qui, attribué à Aristote, mais qui a probablement pour auteur Anaximène de Lampsaque, donne plus de développement à certains points indiqués dans l'ouvrage précédent (1).

La *Poétique* (Ποιητική). Il suffit de dire, pour toute analyse, que la *Poétique* d'Aristote a servi de modèle à deux chefs-d'œuvre, l'*Art poétique* d'Horace et celui de Boileau. Les préceptes de l'immortel Stagirite sont encore aujourd'hui invoqués comme des lois par les partisans du genre classique. La *Poétique* ne paraît être que le fragment d'un ouvrage plus considérable qui devait traiter des autres arts (musique, statuaire, peinture, etc.), œuvres du goût et de l'imagination de l'homme. La *Poétique* a été pour la première fois imprimée séparément à Venise (Alde), 1536, in-8°. Il en existe un grand nombre d'éditions et de traductions. M. Egger a donné le texte grec de la *Poétique d'Aristote*, avec une traduction française et des notes, dans son excellent ouvrage intitulé *Essai sur l'Histoire de la Critique chez les Grecs*, Paris, 1849, in-8° (2).

2° *Philosophie pure* (Pensée de l'homme.)

Les commentateurs péripatéticiens ont donné le nom de *Logique* à la matière traitée dans les six ouvrages d'Aristote, qui sont : les *Catégories* (Κατηγορίαι); l'*Interprétation* (Ἑρμηνεία); les *premiers Analytiques* (Ἀναλυτικὰ πρότερα), en deux livres; les *derniers Analytiques* (Ἀναλυτικὰ ὕστερα), en deux livres (1); les *Topiques* (Τοπικά), en huit livres (2); et les *Arguments des sophistes* (Ἔλεγχοι σοφιστικοί). L'auteur y examine les conditions de l'intelligence, la forme et les lois de la pensée, en un mot l'*instrument* que l'homme applique au monde extérieur, aux objets qui le frappent. Aussi la réunion de ces traités a-t-elle reçu le nom d'*Organon* (Ὄργανον, instrument).

Les *Métaphysiques* (Μεταφυσικά) comprennent la partie la plus abstraite, la plus éloignée de l'étude des phénomènes physiques. Comme la logique est la science de la forme et des lois de la pensée, la métaphysique est la science des êtres en soi; c'est l'ontologie, la théorie des premiers principes, en dehors de l'observation matérielle. La Métaphysique d'Aristote a été analysée avec une grande lucidité, chose si difficile en pareille matière, par M. Félix Ravaisson (3).

C'est dans l'*Organon* et la *Métaphysique* qu'Aristote se révèle comme le législateur de l'entendement humain. Hégel et Kant ont déclaré que, jusqu'à leur époque, aucun philosophe n'avait rien ajouté ni rien retranché à la *Logique* d'Aristote, cette histoire naturelle de la pensée humaine; de même que Cuvier a reconnu que Buffon n'avait pas surpassé l'auteur de la première *Histoire des animaux*. Quel homme que le Stagirite, devant lequel s'inclinent de tels juges !

C'est surtout, pour le répéter, comme philosophe qu'Aristote a été étudié; c'est la partie de ses œuvres que l'on s'est le plus attaché à connaître. Il en existe d'innombrables commentaires, et on en trouve des analyses détaillées dans un grand nombre de livres spéciaux ainsi que dans toutes les histoires de la philosophie, notamment dans celles de Brucker, de Tennemann, de Tiedeman et de Ritter. Aussi n'en dirons-nous ici que peu de mots (4).

(1) *Voy.* Quintilien, *Instit. Orat.*, III, 4, 9.

(2) On trouve dans ce même ouvrage quelques extraits des *Problèmes d'Aristote*.

(1) Les *premiers Analytiques* sont appelés par Aristote *Traité du Syllogisme*; et les *derniers Analytiques*, *Traité de la Démonstration*.

(2) Les *Topiques* sont appelés par Aristote *Traité de Dialectique*.

(3) F. Ravaisson, *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, 1er volume, in-8°; Paris, 1837. Le 2e volume, publié en 1846, est une véritable histoire de la philosophie, en tant qu'elle se rattache à l'aristotélisme. Cet ouvrage remarquable est le développement d'un mémoire couronné par l'Institut en 1835.

(4) Consultez sur l'*Organon* : Trendelenburg, *Elementa logices Aristotelis*; Berlin, 1836, in-8°; 2e édit., 1842 — Weinholtz, *De finibus et pretio logices Aristotelis*; Rostock, 1824 — Brandis, *Ueber die Reihenfolge der Bücher des Organon*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1833, p. 249 et suiv. — Biese, *Die Philosophie des Aristoteles*, I, p. 45-318. — M. Barthélemy Saint Hilaire, *De la Logique d'Aristote*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°.

Sur la *Métaphysique* : M. Frank; *Esquisse d'une histoire de la Logique*; Paris, 1838, in-8°. — Brandis, *Scholia græca in Aristotelis Metaphy.*, avec édit. des

Le point culminant du système aristotélique se réduit, selon nous, à ceci : L'entendement humain repose, comme l'univers, sur des lois d'après lesquelles se groupent les détails et se dessinent les accidents. Ces lois, appelées *catégories*, sont pour la faculté intellectuelle ce que le moule est au plâtre : sans les notions fondamentales de Substance ( Οὐσία ), de Quantité ( Πόσον ), de Relation ( Πρός τι ), d'Espace ( Ποῦ ), de Temps ( Πότε ), etc., en un mot, sans les *catégories*, toutes les impressions transmises à l'intelligence ne seraient qu'une matière brute et informe. — Cette pensée capitale fut reprise et fécondée par Kant, le plus grand philosophe des temps modernes. Aristote eut donc la gloire d'avoir le premier entrepris de rédiger le code de l'entendement humain. Mais son œuvre ne fut qu'un essai. Des disciples fanatiques l'ont pris pour un travail achevé; de là toutes les erreurs. Longtemps les aristotéliciens ne juraient que sur la parole du maître; c'était dans la philosophie du grand Stagirite qu'il fallait s'initier à la connaissance du monde.

Or, pour les disciples, la philosophie n'était que la réunion de la logique et de la métaphysique, tandis que, d'après le plan du maître, elle devait embrasser tout l'univers, l'homme et le monde; elle devait comprendre la morale, la théologie, la politique, les sciences physiques et naturelles, bref, toutes les connaissances humaines. Voilà pourquoi la philosophie, dans le sens restreint du mot, n'a été qu'une sorte de gymnastique propre à former des esprits subtils, et sans profit pour l'humanité. Quant à la philosophie telle que l'entendait Aristote, elle n'a jamais régné dans les écoles; si on l'y avait enseignée, on aurait peut-être depuis longtemps trouvé ce que l'on cherche encore.

Dès le principe, les hommes se sont divisés en deux camps : ceux qui ne croient que ce qu'ils pensent ou imaginent, et ceux qui ne croient que ce qu'ils voient ou sentent. Ces deux tendances font naître des oscillations perpétuelles; ce sont les deux pôles du mouvement humain, représentés par Platon et par Aristote. « Les idées, disent les disciples de l'un, réminiscences ou images (εἴδωλα) d'une vie spirituelle, sont obscurcies par les sens; la pensée, cette émanation divine, cette céleste étrangère, seule ne nous trompe point. » A quoi les disciples de l'autre répondent : « Les sens sont les excitateurs nécessaires de la pensée; toute connaissance ne nous arrive que par leur intermédiaire; sans les sensations, la pensée serait immobile. » — Mais du choc de ces beaux arguments n'a point jailli la lumière. Pourquoi? C'est qu'on avait oublié un troisième terme, nécessaire à la solution de tout problème scientifique ou moral. Ce terme, nous allons le faire connaître.

Les néoplatoniciens, qui accusaient les chrétiens d'avoir emprunté leurs doctrines, régnèrent aux premiers siècles de notre ère et, sous des noms différents, pendant une grande partie du moyen âge. Les néoaristotéliciens (que l'on nous permette de donner ce nom aux savants qui ont inauguré la méthode expérimentale et proclamé la souveraineté de l'expérience), les néoaristotéliciens, à leur tour, triomphèrent au seizième siècle : la religion, les sciences, les lettres, les arts, se ressentent encore de la révolution qui éclata alors sur tous les points à la fois. Cependant, ceux qui avaient tant reproché au moyen âge son mysticisme et sa superstition, furent bientôt obligés de reconnaître que le témoignage si vanté des sens ne suffit pas toujours pour trouver la vérité, et qu'il existe des choses très-réelles en dehors même de la sphère de nos sensations. Depuis qu'il est expérimentalement démontré que des fluides invisibles baignent le monde et entretiennent la vie, que des forces insaisissables maintiennent l'univers, que des agents impalpables, comme l'électricité et le magnétisme, pénètrent tous les corps et ne se manifestent que par leurs effets prodigieux, depuis lors c'est la science qui ordonne de croire aux mystères.

Restée stationnaire pendant le long règne de ces discussions stériles sur le sujet et l'objet, le moi et le non-moi, le macrocosme et le microcosme, le positif et le négatif, etc., termes antagonistes qui ont défrayé tous les systèmes des philosophes, la science fait des pas de géant depuis qu'elle a découvert l'action nécessaire, absolue, permanente du *milieu physique*, le troisième terme, dont la connaissance avait échappé à tous les investigateurs jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Voilà, selon nous, le secret de nos conquêtes toutes récentes sur l'espace et le temps, les plus belles conquêtes de l'esprit humain. Là donc la lumière est faite, la science a atteint son but.

Or, comme tout se lie et s'enchaîne, ce qui est vrai dans l'ordre physique doit l'être aussi dans l'ordre moral. Si les constitutions politiques et sociales n'ont pas encore atteint leur but, qui était, selon Aristote, le bonheur, cela tiendrait-il aussi à quelque milieu modificateur, inter-

Métaphysiques; Berlin, 1837, in-8°. — Michelet, *Examen critique de la Métaphysique d'Aristote*; Berlin, 1836. — Glaser, *Die Metaphysique des Aristoteles nach Composition, Inhalt und Methode*; Berlin, 1741. — Vater, *Vindiciæ theologiæ Aristotelis*; Leipzig, 1798. — Brandis, *Diatribe de perditis Aristotelis libris de Ideis et de Bono, sive de Philosophia*; Bonn., 1823, in-8°. — Trendelenbourg, *Platonis de Ideis et numeris doctrina ex Aristotele illustrata*; Leipzig, 1826. — Bonitz, *Observationes criticæ in Aristotelis libros metaphysicos*; Berlin, 1842, in-8°. — E. Vacherot, *Théorie des premiers principes, selon Aristote*; Paris, 1836, in-8°. — A. Jacques, *Aristote considéré comme historien de la philosophie*; Paris, 1837, in-8°. — J. Simon, *Du Dieu d'Aristote*; Paris, 1840, in-8°. Enfin, l'ouvrage déjà cité de M. Félix Ravaisson, *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, Paris, 1837 et 1846, 2 volumes in-8°.

La *Logique d'Aristote* a été traduite en français par M. Barthélemy Saint-Hilaire, et en allemand par M. Zell, Stuttgart, 1836. La *Métaphysique* a été traduite en français par MM. Pierron et Zénort, et en allemand par M. Hengstenberg, Bonn., 1824, in-8°.

posé entre le sujet et l'objet, entre la théorie et la pratique? A l'état de repos, théoriquement, tous les hommes, sains d'esprit et de cœur, aiment la justice et la vérité; mais, dès qu'ils agissent, la scène change. C'est qu'en effet un milieu fatal s'interpose entre l'idée et l'acte, et ce milieu fait fléchir la justice et la vérité, comme l'air fait dévier les rayons de la lumière. La conscience et le bon sens, véritables rayons de la lumière interne, divine, nous donnent à chacun des intentions droites : tous nous voulons ce qui est beau, juste, vrai, honnête, utile. Mais ces intentions, parties du fond de notre âme, passent, avant tout, par notre milieu moral, par ce que nous pourrions appeler l'*océan humain*, composé de nos passions, de nos instincts, de nos faiblesses, de nos misères, de nos habitudes, de nos préjugés; là les intentions les plus pures se modifient, s'écartent plus ou moins de la ligne droite, et viennent, traduites en actes, frapper à côté du but que leur indique la morale universelle. C'est alors seulement que les hommes se réveillent en sursaut : ils s'indignent, et, dans leur colère aveugle, prenant l'effet pour la cause, ils brisent l'aiguille qui les trompe sur l'heure, au lieu de corriger le mécanisme qui la fait mouvoir; ils se reprochent des vices qui sont leur commun partage; la dispute s'envenime, la guerre éclate, et les vainqueurs du lendemain recommencent le jeu de la veille : écoliers perpétuels qui, à chaque correction que leur inflige l'impitoyable logique des événements, promettent toujours d'être plus sages à l'avenir; et cet avenir, comme l'horizon, recule sans cesse. — Tel est l'état actuel des sciences morales : on tâtonne encore dans les ténèbres, parce qu'on ne tient pas compte du milieu qui fait fléchir la justice et la vérité.

En résumé, il est impossible de résoudre un problème par $a + b$, si, au lieu de deux termes, il en faut trois. Là réside la cause de toutes les luttes, de toutes les doctrines stériles du genre humain. Pour arriver à des solutions fécondes qui satisfassent à la fois la raison, l'intelligence et le cœur, il faudra désormais, tout au rebours de ce que l'on a fait jusqu'ici, s'appesantir beaucoup moins sur les idées et les choses en soi, que sur les circonstances et les conditions qui les modifient constamment et nécessairement. C'est sur cette base, ainsi élargie, qu'il importe de reconstruire l'édifice de la science universelle, de la vraie philosophie. Mais, pour une pareille tâche, il faudrait un second Aristote.

FERD. HOEFER.

Diogène Laërce, V, 1-35. — Denys d'Halicarnasse, *Epistola ad Ammæum de Demosthene et Aristotele.* — Ammonius, *Vita Aristotelis*, éditée par Nunnesius, Helmstädt, 1676; in-4°. — Cousin, *Journal des Savants*, décembre 1832, p. 757. — Suidas. — L'Anonyme de Ménage, dans Diogène Laërce, vol. II, p. 201, édition de Meibome. — Hesychius. — Toutes ces biographies anciennes se trouvent rassemblées dans le 1er vol. de l'édition d'Aristote par Buhle. — Quarinus de Verone, *Vita Aristotelis*, en appendice à la traduction latine des *Vies* de Plutarque. — Patritius, *Discussiones peripateticæ*; Bâle, 1581. — Nunnesius, dans son commentaire sur Ammonius, *Vita Aristotelis*; Leyde, 1621. — Andreas Schott, *Vitæ comparatæ Aristotelis et Demosthenis*; Augsbourg, 1603, in 4°. — Jourdain, *Recherches sur l'age et sur l'origine des traductions latines d'Aristote*; Paris, 1819, in-8°. — Stahr, *Aristotelia*, et dans W. Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*; London, 1831, vol. I. — Buhle, dans l'*Encyclopedie Allemande* d'Ersch et Gruber. — Brucker, Tennemann, Tiedemann, Ritter, *Histoire de la philosophie.*

**ARISTOTE** ou **ARISTOTILE**, dit *Fioravanti*, architecte célèbre du quinzième siècle, était natif de Bologne et de la famille des Alberti. Un fait témoigne de son habileté : il fit transporter d'un lieu à un autre une tour de pierre tout entière. Il se rendit en Russie, sur les vives instances du czar Ivan III, et, avec la permission du sénat de Venise, à Moscou, où il répara le Kremlin, qui menaçait de tomber en ruines, parce que le ciment avait été préparé avec de mauvais matériaux. Il enseigna alors aux Russes à fabriquer le ciment. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, on distingue un très-beau pont et l'église de l'Assomption, magnifique monument d'architecture gréco-romaine (consacré le 12 août 1479), la cathédrale de Saint-Michel, le palais du Belvédère, et les murailles du Kremlin. Il obtint, dit-on, comme distinction honorifique, le droit de faire battre monnaie à son effigie; et, en effet, on rencontre dans quelques cabinets de médailles des pièces portant le nom *Aristoteles*. Dégoûté du climat et des mœurs barbares du pays, il voulut retourner dans sa patrie; mais le czar le retint de force. Aristote fit alors venir d'Italie des graveurs et des fondeurs. Parmi ces derniers se trouva Bossio, qui fondit, en 1488, le fameux canon connu sous le nom de *tyar pouchka*.

Bayle, *Dictionn. hist. et critique.* — Moréri, *Dictionn.* — Muratori.

***ARISTOTILE** ou **BASTIANO DA SAN-GALLO**, artiste italien, né à Florence en 1481, mort le 31 mai 1551. Neveu de Giuliano et d'Antonio da San-Gallo, il eut pour maître Piétro de Pérouse et Michel-Ange. Il reçut le surnom d'*Aristotile*, diminutif d'*Aristote*, parce que sa tête ressemblait beaucoup à un portrait antique d'Aristote. En 1542, sur le conseil de son ami Giorgio Vasari, il peignit, d'après un dessin ou carton de Michel-Ange (l'original avait été détruit par Baccio Bandinelli), un tableau à l'huile et en clair-obscur qu'il envoya à François Ier, qui le récompensa richement. Son frère Giovan-Francesco, qui était employé, en qualité d'architecte, aux travaux de la basilique de Saint-Pierre, l'attira à Rome, où il fit connaissance avec Raphaël d'Urbin. Bastiano, qui était chargé de tenir les comptes des matériaux de construction, gagna dans cette place de gros bénéfices, ce qui lui permit de retourner à Florence et d'y faire bâtir une petite habitation. Dès lors il s'appliqua principalement à la perspective, qu'il avait apprise de Bramante à Rome. Outre divers portraits, il peignit aussi à l'huile, sur

deux vastes toiles, *le Péché d'Adam et d'Ève*, et leur *Expulsion du Paradis*, qu'il avait dessinés à Rome d'après les fresques de la voûte de la chapelle Sixtine. Si ces copies eurent peu de succès, il n'en fut pas de même pour le magnifique arc de triomphe qu'il construisit vis-à-vis de l'abbaye et qu'il orna de peintures, lorsque le pape Léon X entra à Florence. Il se distingua aussi en aidant le Franciabigio et Ridolfo Ghirlandaio à exécuter les décorations des noces du duc Laurent de Médicis. Il fit ensuite à l'huile plusieurs madones, entre autres la Vierge laissée par Raphaël dans l'église del Popolo. Un grand nombre d'autres tableaux de lui ont été envoyés en Angleterre; mais Bastiano ayant reconnu qu'il n'avait pas la faculté d'inventer, ni un talent éminent de dessinateur, résolut de se faire architecte et décorateur. Il acheva en cette qualité le palais de l'évêque de Troia, dans la via San-Gallo. Ce fut alors qu'il se lia étroitement avec André del Sarto, qui lui enseigna beaucoup de choses. Ils exécutèrent en collaboration une très-belle décoration pour la charmante comédie de la *Mandragora* de Machiavel. Il acquit dans ce genre une telle renommée, qu'il en fit bientôt sa principale occupation. A l'occasion des noces du duc Cosme avec Leonora de Tolède, il fit, dans la grande cour du palais Médicis, une décoration où il se surpassa lui-même : c'était la ville de Pise, avec tous ses monuments. On ne saurait imaginer une réunion de façades de palais, de colonnades, de pérystiles, de portes, de fenêtres, plus variés, plus pittoresques, et produisant une plus vive illusion.

Vasari, *Vite de' Pittori*, etc.

**ARISTOTIME** (Ἀριστότιμος), tyran de l'Élide, fils de Démarate, vivait au troisième siècle avant J.-C. À l'aide d'Antigone Gonatas, il s'empara du pouvoir absolu. Afin de mieux opprimer ses concitoyens, il fit venir des pays étrangers une garde composée d'aventuriers, qu'il entretint à grands frais. Il commença par exiler huit cents habitants qui lui réclamèrent leurs femmes et enfants. Aristotime fit annoncer publiquement qu'il permettait aux réclamants d'aller rejoindre leurs familles et d'emporter leurs biens. Au jour fixé, il les fit entourer par ses satellites, qui fouettèrent ces malheureuses et les jetèrent en prison. Une conspiration s'ourdit contre lui, et il fut tué par Hellanicus, Chylon et Lampis. Sa femme et ses deux filles se pendirent de désespoir avec leurs ceintures.

Pausanias, liv. V, ch. V, § 1er. — Plutarque, *De mulierum virtute*.

**ARISTOXÈNE** (Ἀριστόξενος), philosophe et musicien grec, natif de Tarente en Italie, vivait 350 ans avant l'ère chrétienne. Il apprit d'abord la musique sous Lamprus, et eut pour maître le pythagoricien Xénophile et Aristote. D'après Suidas, il écrivit quatre cent cinquante-trois ouvrages sur la musique, la philosophie, l'histoire et divers sujets littéraires; car, à l'imitation de son maître Aristote, il s'occupa de l'universalité des sciences. Tous ces ouvrages sont perdus, excepté les *Éléments harmoniques* (Ἀρμονικὰ στοιχεῖα), en trois livres, ouvrage important pour la connaissance de la musique des Grecs, et le plus ancien traité que nous ayons sur cet objet. Publié, d'abord en latin, par Gogavinus (Leyde, 1562), puis en grec par Meursius (Leyde, 1616), il a été inséré par Meibome dans la collection des sept auteurs grecs qui ont écrit sur la musique : *Antiquæ musicæ auctores* (Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4°). Un fragment sur le *rhythme*, retrouvé et publié par l'abbé Morelli à Venise, en 1785, fait regretter la perte de l'ouvrage auquel il appartenait. La doctrine musicale d'Aristoxène, opposée à celle de Pythagore, a fait époque dans l'antiquité. Rejetant les calculs mathématiques de celui-ci, il n'admettait pour juge que l'oreille, opinion qui divisa la Grèce en deux sectes musicales : celle des pythagoriciens, appelés *canonici*, et celle des aristoxéniens, appelés *harmonici*.

Aristoxène tient aussi sa place parmi les philosophes, à cause d'un traité *sur les lois de l'éducation*, περὶ παιδικῶν νόμων, qu'il avait écrit, et dont Diogène Laërce cite le dixième livre, ainsi que d'une *Biographie* des principaux philosophes, à laquelle il avait donné le titre de Βίος ἀνδρῶν. Cet ouvrage est perdu; mais il s'en est conservé beaucoup de fragments cités par des écrivains postérieurs. Une de ses opinions philosophiques était que l'âme etait unie au corps par l'harmonie, doctrine discutée par Platon dans le *Phédon*, et combattue par Aristote dans son traité *de Anim.*, I, 4. Nous devons à Stobée des fragments de deux ouvrages d'Aristoxène. Dans l'un, περὶ Ἀριθμητικῆς, *de l'Arithmétique*, il paraît avoir exposé la doctrine des pythagoriciens sur les nombres; l'autre, Πυθαγορικαὶ ἀποφάσεις, *Thèses pythagoriciennes*, était un recueil de leurs préceptes de morale.

Fabricius, *Biblioth. Græc.*, vol. III. — G.-L. Mahne, *Diatribe de Aristoxeno*; Amsterdam, 1793, in-8°. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. III, p. 316 et 331.

* **ARISTOXÈNE**, médecin grec, vivait à peu près au commencement de l'ère chrétienne. Il eut pour maître Alexandre Philalèthe, chef de la célèbre école de médecine hérophiléenne établie à Men-Carus en Phrygie. Il fut aussi un des disciples d'Hérophile, et écrivit un livre sur l'histoire et les doctrines de sa secte. Galien en cite le treizième livre, qui est perdu; mais il nous a conservé sa théorie du pouls et quelques-unes de ses opinions sur ce sujet; elles sont aussi rapportées par Cœlius Aurelianus.

Galien, *De differ. Puls.*, lib. IV, cap. 7, 10, t. VIII, p. 734, 746, ed. Kühn. — Cælius Aurelianus, *De Morb. Acut.*, lib. III, cap. 16, ed. Amman.

* **ARISTUS** (Ἄριστος), de Salamine, en Chypre, l'un des historiens d'Alexandre le Grand. Arrien le cite comme une autorité, à propos de l'ambassade que les Romains envoyèrent à

Alexandre à Babylone. Son ouvrage est perdu. Strabon, Arrien et Athénée le citent souvent. — Cicéron parle d'un philosophe académique du nom d'Aristus, son ami et son contemporain. Cet Aristus, frère du philosophe Antiochus, enseignait la philosophie à Athènes vers 50 av. J.-C. Quelques écrivains pensent, mais à tort, que c'est le même que l'historien d'Alexandre.

Arrien, *Anabasis*, VII, 15. — Strabon, XIV, 682 ; XV, 730. — Athénée, X, 436. — Clément d'Alexandrie, *Protreptic.*, p. 16. — Cicéron, *Brutus*, 97 ; *De finibus*, V, 3 : *Academica*, I, 3 ; II, 4 ; *Tusculanæ disp.*, V, 8 ; *ad Atticum*, V, 10. — Plutarque, *Brutus*, 2.

* **ARISTYLLE** *de Samos*, vivait à peu près 280 ans avant J.-C. Il compléta les observations de Timochare d'Alexandrie sur les étoiles fixes (τήρησις ἀπλανῶν), observations qui furent mises à profit par Hipparque et par Ptolémée.

Schœll, *Hist. de la littér. grecque*. — Delambre, *Hist. astrom. ancienne*.

* **ARIU** (*Émile*), sculpteur vénitien du quinzième siècle. Ses travaux sont peu connus. Il existe à Venise, dans plusieurs églises, des morceaux remarquables dont on ne connaît pas les auteurs, et que Cicognara attribue à Émile Arin.

Cicognara, *Storia della scultura*.

**ARIUS**, fameux fondateur de l'arianisme, qui suscita tant de querelles sanglantes dans les premiers siècles du christianisme, naquit vers l'an 280 à Alexandrie, et mourut en 336 de notre ère. Il fut ordonné prêtre par Achillas, évêque d'Alexandrie, auquel il voulut, dit-on, succéder; mais on lui préféra saint Alexandre. Pour bien comprendre la fondation de la secte des ariens, il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. Jésus-Christ avait dit aux apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations; baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » (Saint Luc, XXVIII, 19.) Un de ces mêmes apôtres, le plus profondément initié dans les secrets de son divin maître, s'était exprimé dans ces termes : « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, *le Père, le Verbe et le Saint-Esprit*, et ces trois sont une même chose. » (S. Jean, V, 7.) Ces paroles avaient été recueillies : soumise à la foi, la raison humaine avait cru à ce mystère sans chercher à le comprendre, et le dogme de la Trinité (un seul Dieu en trois personnes distinctes, Père, Fils, Saint-Esprit, personnes égales en puissance, en durée, en perfection), était regardé comme le fondement du culte chrétien, lorsque des esprits curieux commencèrent à s'élever contre sa créance déjà antique. Sabellius avança qu'il n'y avait aucune distinction entre les personnes divines; que les titres de Père, de Fils et de Saint-Esprit n'étaient que les dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avait produites pour le salut des hommes. Paul de Samosate alla plus loin : il nia l'identité des personnes divines, accusa les saints docteurs d'avoir fractionné la Divinité comme un corps partagé en plusieurs morceaux; il soutint que Jésus-Christ était un pur homme de sa nature, qu'il n'existait pas avant Marie, dont il tenait le commencement de tout son être; mais que par ses mérites il s'était rendu digne de participer à la qualité de Fils de Dieu. Sabellius et Paul de Samosate furent condamnés, le premier par saint Denis d'Alexandrie, qui réfuta son erreur, le second par le concile d'Antioche.

Ces questions avaient soulevé une curiosité vive. On voulut sonder le mystère, et l'on s'engagea dans des explications où la subtilité des raisonnements ne fit que répandre une obscurité nouvelle sur la matière.

L'an de Jésus-Christ 318, Alexandre, évêque d'Alexandrie, dans une assemblée d'ecclésiastiques, avait dit, en parlant de la Trinité, qu'elle ne contenait qu'une seule essence, unité simple ou monade. Le prêtre Arius, qui se trouvait présent, ne pouvant concevoir que trois personnes distinctes existassent dans une substance simple, se récria contre la proposition, alléguant qu'elle détruisait les personnes, et renouvelait l'erreur de Sabellius. Pour ne pas confondre les personnes de la Trinité, il fit du Père et du Fils deux personnes absolument distinctes. Les opinions se partagèrent. Alexandre proposa une conférence qui eut lieu, et ne fit qu'aigrir les dissentiments. Jaloux de défendre sa pensée, Arius, dans ses développements, enchérit sur sa première opinion, et prétendit que Jésus-Christ était une *créature*; qu'il n'était Fils de Dieu que par adoption, et non point par nature; qu'il n'était ni éternel, ni immuable; que le Père était seul vraiment et proprement Dieu. Cette doctrine devint l'objet principal de la dispute; on perdit de vue Sabellius.

Arius réunissait les avantages les plus propres à séduire : un extérieur grave et composé, une taille haute et majestueuse, un air pénitent et recueilli, et cependant l'abord doux, gracieux, insinuant, une connaissance assez étendue des Livres saints, une facilité de langage qui lui donnait la réputation d'un homme éloquent, une souplesse dans l'argumentation qui détournait habilement le point de la difficulté, se jouait de l'objection, et lui échappait par d'artificieux sophismes. Il ne lui fut pas difficile de se faire des partisans. Il en trouva parmi les prêtres et les évêques même. Eusèbe de Nicomédie (où se tenait alors la cour des empereurs), allié de la famille de Constantin par la princesse Constance, sœur de Licinius, que ce prince avait épousée, se déclara en faveur d'Arius. Alexandre, effrayé des progrès de la secte à sa naissance, convoqua un concile à Alexandrie (en 319). Il s'y trouva environ cent évêques de l'Égypte et de la Libye.

Arius eut la liberté d'exposer son système, qu'il appuya sur le raisonnement et sur l'Écriture : « Il n'est pas possible qu'un fils soit aussi ancien que son père; si Jésus-Christ fut engendré de Dieu, il n'était donc pas avant d'être engendré. Il a donc commencé, il a donc été tiré du néant, il n'est donc pas éternel. Si Dieu ne l'a pas tiré

du néant comme les autres créatures, il faut donc qu'il l'ait tiré de sa propre substance, ce qui est également impossible. Aussi l'Écriture ne nous donne-t-elle pas une autre idée du Verbe. Le Verbe dit de lui-même, au chapitre VIII du livre des *Proverbes*, que *Dieu l'a créé au commencement de ses voies*. Dieu dit qu'il l'a engendré, et cette manière de produire est une vraie création, puisque l'Écriture l'applique aussi bien aux hommes qu'au Verbe. »

Les Pères du concile réfutèrent Arius, surtout par ses conséquences. Si le Verbe, disaient-ils, est une créature, il a toutes les imperfections de la créature, il est sujet à toutes leurs vicissitudes, il n'est pas tout-puissant, et il ne sait pas tout; car ces imperfections sont les apanages essentiels d'une créature, quelque parfaite qu'on la suppose, ainsi qu'il est démontré par l'Écriture, dont une foule de passages attestent son immutabilité et sa toute-puissance : celui-ci, par exemple, où il est expressément déclaré que « tout a été fait par lui et pour lui, et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » (Jean, I, 3.) A l'autorité de cet argument les Pères du concile d'Alexandrie joignaient la doctrine de l'Église universelle, qui avait toujours reconnu la divinité du Verbe, et séparé de sa communion tous ceux qui l'attaquaient. Ce n'est pas qu'Arius niât d'abord ouvertement la divinité de Jésus-Christ; seulement il ne concevait pas sa coéternité avec Dieu son père, et c'était là l'écueil où venait se briser sa fière raison. On lui répondait qu'il se contredisait lui-même en supposant que le Verbe avait toutes les perfections qui constituent la Divinité, quoiqu'il lui manquât la première de toutes, celle d'exister par soi-même. Le concile d'Alexandrie décida que le Verbe était Dieu, et coéternel à Dieu, son père; il condamna la doctrine d'Arius, et, conformément aux règles établies antérieurement, il prononça contre lui et ses principaux adhérents la sentence d'excommunication. L'évêque d'Alexandrie, qui avait présidé le concile, s'empressa d'en faire connaître la décision par une lettre synodale adressée à chacun des évêques des siéges les plus importants par leur grandeur ou leur position. (Cette lettre, rapportée tout entière par Théodoret et Socrate, est traduite dans la *Bibliothèque choisie des Pères* à l'article *Saint Alexandre*, t. V, p. 88 et suiv.) Mais ce jugement n'ébranla point Arius. Il écrivit de son côté à ceux de son parti, et les trouva disposés à embrasser sa querelle avec chaleur. Eusèbe de Nicomédie rassembla les évêques de sa province, opposa concile à concile, et soutint qu'Arius avait pour lui la vérité.

Arius était poëte et musicien : il mit en vers sa doctrine, et réussit à la rendre populaire en publiant, sous le titre de *Thalie*, un poëme satirique qu'il faisait chanter par ses adeptes. Bientôt les disputes s'échauffèrent et firent du bruit. Les comédiens, qui étaient païens, en prirent occasion de jouer la religion chrétienne sur les théâtres. Les officiers de l'empereur voulurent, dans quelques villes, réprimer cette témérité profane, mais elle n'en devint que plus désordonnée; elle dégénéra en révolte ouverte, et le peuple s'emporta jusqu'à jeter des pierres aux statues du prince. Il était impossible que de part et d'autre l'on se contînt longtemps dans les bornes de la modération, et que l'autorité elle-même restât indifférente dans un pareil conflit d'opinions, où la tranquillité publique s'était vue déjà menacée. L'empereur, après s'être d'abord contenté d'imposer silence aux deux partis, se détermina alors à convoquer un concile de toutes les provinces de l'empire. Les évêques de la plus grande partie du monde chrétien se trouvèrent réunis à Nicée, au nombre de trois cent dix-huit, sans compter les prêtres, les diacres et les acolytes, chose jusqu'alors sans exemple; l'Église n'avait eu jamais la liberté de faire d'aussi grandes assemblées sous les empereurs païens; et Constantin ne venait que de réunir tout l'empire en sa personne, par la défaite de Licinius.

La première séance eut lieu le 19 juin de l'an 325. Arius était présent avec ses défenseurs. Il exposa sa doctrine, et avança, sans nul déguisement, que le Fils de Dieu avait été créé de rien; qu'il n'avait pas toujours existé; qu'il était changeant de sa nature, et que c'était en vertu de son libre arbitre qu'il était demeuré bon et saint; qu'il aurait pu également prendre le parti du vice, n'étant point impeccable essentiellement; qu'en un mot, c'était une créature et un ouvrage de Dieu. Il ajoutait que le Fils de Dieu était tout à fait étranger au Père quant à la substance; qu'il n'en était pas le verbe ou la propre sagesse, et que les divines Écritures ne lui attribuaient ce nom que comme elles le donnaient aux plus vulgaires créatures. Les évêques l'écoutaient avec sang-froid; tous les autres, disent les historiens, se bouchaient les oreilles, et craignaient de se rendre complices d'Arius en l'écoutant. Une indignation soudaine s'empara de l'assemblée. De savants évêques et de profonds théologiens, qui les accompagnaient, entrèrent en lice pour réfuter ces nouveautés, s'appuyant sur les Livres saints, sur les écrits des premiers Pères, et même sur la dialectique; ce que pas un ne fit avec autant de pénétration et de vigueur que le diacre Athanase. Il se fit admirer dès qu'il parut à Nicée, tant par la profondeur de sa doctrine que par une éloquence insinuante et naturelle. Il convenait à la sagesse de cette assemblée de fixer d'une manière précise la créance dans l'unité absolue des personnes divines, et leur parfaite égalité entre elles. Le mot *consubstantiel* (ὁμοούσιος) fut proposé et adopté par les catholiques; les ariens firent tous les efforts imaginables pour repousser cette expression. Ils ne voyaient qu'une nouveauté dangereuse dans ce mot, qui ne se rencontre nulle part dans toute l'étendue des divines Écritures, et ils citaient saint Paul, qui défend toute innovation dans le langage. Mais l'empe-

reur lui-même, quoique peu versé dans les matières théologiques, comprit, avec tous les assistants, que la génération supposée dans le mot consubstantiel n'avait rien que de spirituel.

On s'occupa ensuite de rédiger un symbole plus développé de la foi catholique, et ce fut l'ouvrage du célèbre Osius. Tous les évêques y souscrivirent, à la réserve d'un petit nombre. Constantin, qui avait laissé la plus parfaite liberté aux opinions avant le jugement, reconnaissant que le consentement de tant d'évêques était l'ouvrage du ciel, le reçut avec respect, et menaça de son indignation tous ceux qui refuseraient de s'y conformer. Arius fut condamné au bannissement par l'empereur, et relégué en Illyrie. Il fut ordonné par un édit que ses écrits fussent brûlés, et que ceux qui seraient convaincus de les avoir cachés fussent punis de la peine capitale.

Arius s'éloigna; mais il laissait à la cour des protecteurs dévoués à sa cause, qui vinrent à bout d'ébranler Constantin; et comme il témoigna que si Arius voulait souscrire au concile de Nicée, il lui permettrait de reparaître en sa présence et de revenir à Alexandrie, Arius lui fit présenter une profession de foi dans laquelle il déclarait qu'il croyait que le Fils était né du Père avant tous les siècles, et que la raison qui est en Dieu avait fait toutes choses, tant dans le ciel que sur la terre. Alors Constantin permit à Arius de retourner à Alexandrie, et les autres exilés furent rappelés. Saint Athanase reçut ordre d'admettre Arius à sa communion. Sa résistance acheva d'irriter les ariens. Ils se réunirent en synode dans la ville de Tyr : là on procéda à sa déposition, sous le prétexte de crimes dont il était odieusement accusé; on obtint de l'empereur un arrêt de bannissement qui exilait saint Athanase à Trèves. Arius survécut peu à son triomphe. On raconte qu'avant d'entrer au temple, où il devait être reçu avec pompe, il s'écarta un moment pour satisfaire à un besoin naturel, et mourut d'une hémorragie violente. Ses disciples dirent qu'il avait été empoisonné, et les orthodoxes regardèrent sa mort comme l'effet des prières d'Alexandre. L'arianisme trouva, dans les empereurs, tour à tour des partisans et des adversaires déclarés; les passions et les intérêts se mêlaient souvent à ces controverses théologiques, et amenaient des catastrophes sanglantes. Il est à remarquer que l'arianisme, comme plus tard le protestantisme, fit bien plus de progrès chez les peuples du Nord que chez les nations du Midi et de l'Orient. Les Suèves, les Goths, les Bourguignons, les Alains, les Lombards, professaient presque tous ouvertement l'arianisme. [LABOUDERIE, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec additions.]

Philostorgius, *Hist. eccles. epitom.*, lib. I et II. — Sozomène, *Hist. eccles.*, lib. I, cap. 1, etc. — Eusebe, *De vita Constantini*, lib. II, cap. 69, etc. — Épiphane, *Hæres.* 69, t. I, p. 727. — Theodoret, *Hist. eccles.*, lib. I, cap. I, etc. — Basnage, *Annal. eccles.* — Maimbourg, *Histoire de l'Arianisme.* — Mariana, *Hist. Hispan.*, lib. V. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. VI, p. 11. — Stark, *Essai d'une histoire de l'arianisme* (en allemand), 1783. — Ockelin, *Dissertatio de Ario misero abrepto fato*; Rostoch., 1708, in-4°. — J.-F. Wucherer, *Prolusio de Arii Morte misera*; Jen., 1730, in-4°. — J. C. Stemler, *Programma de Arii Thalia*; Nuremb., 1730, in-4°. — G.-M. Travasa, *Storia critica della vita di Ario, primo eresiarcha*; Venez., 1746-48.

**ARIVEY** (*Pierre* DE L'), littérateur français, chanoine de l'église de Saint-Étienne à Troyes, né en cette ville au commencement du seizième siècle. Il descendait d'une famille florentine appelée *Giunti*, qu'il traduisit par *Arrivé* (Arivey), et s'occupa d'abord d'astrologie, que Catherine de Médicis avait rendue populaire en France. Il composa aussi des comédies, qui sont les premières pièces régulières qui eussent paru en France; elles sont en partie imitées de l'italien. Ses principaux ouvrages sont : deux *livres de la philosophie fabuleuse*, trad. de l'italien; Paris, 1577; — *les Facétieuses nuits de Straparole*, trad. de l'italien; Lyon, 1577; — *Six premières comédies françoises*; Paris, 1579, qui sont *le Laquais, la Veuve, le Morfondu, les Jaloux, les Écoliers, les Esprits* : c'est dans la dernière pièce que Molière a pris son monologue où l'Avare réclame la cassette qu'on lui a prise; — *l'Institution morale du seigneur Alexandre Picolomini*, trad. de l'italien; Paris, 1581, in-8°; — *les Veillées de Barthélemi Arnigio, de la correction, des coutumes et des mœurs de la vie humaine*; Troyes, 1608; — *les trois dernières Comédies*; Troyes, 1608. L'une de ces comédies, *la Tromperie*, est une traduction littérale *degli Inganni*, de N. Sacchi, qui fut publié en 1562 (*Journ. encycloped.*, 1779, décemb.). Elles sont écrites en prose, afin, dit l'Arivey, d'en rendre le dialogue plus naturel. Ses *Comédies facétieuses* ont aussi paru à Lyon, 1597, in-12; à Rouen, 1601, in-8°, et ibid., 1611. Son petit-fils, né à Troyes en 1592, mort en 1644, publia divers genres d'almanachs, entre autres l'*Almanach avec grandes prédictions pour l'année* 1622. Il mourut d'un coup qu'un fou lui avait porté par derrière, événement qu'il avait lui-même prédit.

*Biblioth. du Théâtre fr*, I, p. 223-32. — *Mémoire sur la ville de Troyes*, par Grosley. — *Journal Encyclop.*, 1779, decembre. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***ARIZZARRA** (*Cajetan*), chirurgien florentin, né au milieu du dix-huitième siècle, était chirurgien en chef à l'hôpital de Sainte-Marie Mineure. On a de lui : *Nuovo metodo per liberare el corpo humano con sicurrezza del male venereo, mezo di uno specifico trovato con longo studio e speranze*; Florence, 1745, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ARIZZE** (*François*), barnabite de la congrégation de Saint-Paul, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui, sous le voile de l'anonyme : *il Toscanisio e la Crusca, osia il Cruscante impazzito, tragicomedia giocosa*; Venise, 1739, in-8°; id., 1740, in-8°; — *il*

*Galateo politico, osia Crianze alla moda, opera comica morale*; Venise, 1749, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARJASP**, roi tartare, vivait vers le cinquième siècle avant J.-C. Il fut opposé aux doctrines de Zoroastre, et marcha même contre le roi persan Ghustasp, partisan de la religion nouvelle. Le frère de ce roi périt dans la bataille. Arjasp ne triompha point longtemps : il fut vaincu par le fils de Ghustasp, appelé Asfandiyar, qu'une cabale ourdie à la cour de son père fit ensuite incarcérer. La fortune changea alors de nouveau de face, et les Persans furent défaits par Arjasp, qui emmena captive la fille du roi ennemi. Celui-ci, dans son désespoir, remit Asfandiyar en liberté, et lui promit la couronne, s'il parvenait à sauver sa sœur. Le prince remplit l'attente de son père; il défit Arjasp, et le tua de sa main.

Malcolm, *History of Persia*.

***ARJE** (*Jacob-Judas*), rabbin espagnol du dix-septième siècle. Il exerça ses fonctions à Hambourg, puis à Amsterdam : il laissa, entre autres ouvrages, les suivants : *Tabnith Hecal* (*Description du Temple*), en espagnol; Meddelburg, 1642, traduit en français en 1643, sous ce titre : « Portrait du Temple de Salomon, dans lequel se descrit brièvement la constitution de la fabrique du temple et de tous les vases et ustensiles d'iceluis, composé par Jacob Juda Léon, Hébreu, habitant de Midelburg; Amsterdam, 1643; » — *Tractatus de Cherubinis* (Traité sur les chérubins), en latin; Amsterdam, 1647; — *les Prières de la Sainteté* : c'est une version espagnole des psaumes, avec le texte de David en regard; Amsterdam, 1671; — *Indications pour l'intelligence du Talmud*.

De Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebr.*, II, 6, 7. — Wolf, *Bibl. hebr.* — Antonio, *Bib. hispana*.

***ARJE** (*Judah-Ben-Zevittirsch*), rabbin juif de Carpentras, vivait au dix-septième siècle. On a de lui *Ahob Jehudah* (les Tentes de Judas) : c'est un dictionnaire hébraïque en deux parties; Jessnitz, 1719.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 391; IV, 823.

***ARJE-LOW**, théologien juif polonais, vivait au milieu du dix-septième siècle. On a de lui *Lilkute Haor* (Amas de lumières); Dublin, 1667 : c'est un commentaire du livre de Maimonides, intitulé *Kiddush Hackodesh*.

Wolf, *Biblioth. hebr.*

***ARJONA**, peintre espagnol du dix-septième siècle. Élève de Martinez, il s'attacha à imiter la manière de son maître. On trouve des tableaux d'Arjona dans les cathédrales de Jaen, Baeza et Ubeda. Le dessin en est assez faible, et le coloris est loin d'égaler celui de Martinez.

Cean Bermudez, *Diccionario*.

***ARJONA** (*Manuel* D'), poëte espagnol, né à Osuna le 12 juin 1761, mort à Madrid le 25 juillet 1820. Il se livra d'abord à l'étude du droit civil et canon, et de la philosophie. Ses connaissances en ces matières lui valurent divers bénéfices ecclésiastiques. En 1797 il alla à Rome avec l'archevêque de Séville, et Pie VI le nomma chapelain secret, à titre de surnuméraire. Il revint ensuite à Séville, où il fut admis dans l'Académie des humanités (*Academia de letras humanas*). Il se fit remarquer alors, comme poëte, parmi les plus remarquables de ses contemporains. On a d'Arjona : *Oda a la nobleza española* : il y déplore l'abaissement de la noblesse contemporaine; — *Historia de la Iglesia Betica* (Histoire de l'Église d'Andalousie); — des *mémoires* et autres ouvrages restés manuscrits.

Quintana, *Tesoro del Parnaso español*; Paris, 1838, p. 878. — Floresta, *de Rimas modernas castellanas*, II.

***ARKEVOLTI** (*Samuel-Ben-Elchanan-Jacob*), rabbin et grammairien italien, né à Padoue, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui, entre autres ouvrages, les suivants : *Mahajan Gannim* (la Source des jardins) : c'est un livre élégamment écrit; il a été imprimé à Venise en 1553; — une *grammaire* en trente-deux chapitres, ouvrage estimable et qui fait autorité; Venise, 1602; — *Arue*, ou *Lexique talmudique de Nathan Romanus*, annoté par l'éditeur; Venise, sans date, in-fol.

Wolf, *Biblioth. Hebr.*, I, 1087-1088; III, 1075. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabb.*, IV, 388-390. — De Rossi, *Dizion. storico degli autori Ebr.*, I, 56. — Lelong, *Bibliоth. Sacra*, II, 943. — Hyde, *Cat. Libror. impressor. Biblioth. Bodleiana*, I, 64.

**ARKWRIGHT** (sir *Richard*), manufacturier anglais, né à Preston (comté de Lancastre) le 23 décembre 1732, mort le 3 août 1792. Son nom est attaché à l'une des sources de la prospérité nationale en Angleterre. D'une famille pauvre et nombreuse, il ne reçut aucune éducation, et se mit d'abord aux gages chez un barbier. Il monta ensuite lui-même une petite boutique à Manchester, et inscrivit sur son enseigne : *Au barbier souterrain on rase pour un penny* (10 centimes). Cette nouveauté le mit en vogue; les autres barbiers furent obligés de diminuer leur prix. Arkwright vécut ainsi de sa modeste profession jusqu'à l'âge de trente-six ans. Ce fut à cette époque qu'il mit au jour son invention, savoir, une machine à filer le coton, qui donnait des produits à la fois plus parfaits et plus économiques. Il eut à surmonter une foule de difficultés pour accomplir une entreprise qui devait exercer une si grande influence sur cette branche d'industrie : son ignorance dans la mécanique et le dessin, et la difficulté de se procurer des capitaux. Il avait préludé à ce grand travail par la construction de diverses machines, et notamment d'une espèce de mouvement perpétuel, lorsqu'un horloger nommé Kay l'engagea à diriger ses tentatives vers la filature du coton, pour laquelle il avait essayé sans succès de construire divers appareils mécaniques. De leurs travaux réunis, et dans lesquels la part de chacun a été l'objet de quelques contestations, et avec l'aide de capitalistes qui avaient su deviner la haute capacité d'Arkwright, naquit la

machine à filer le coton, qui est encore employée avec succès. Un brevet d'invention pris en 1771, renouvelé l'année suivante à l'occasion d'un procès qu'il gagna contre un mécanicien réclamant à tort la priorité de l'invention, et un brevet de perfectionnement délivré en 1775, assurèrent à Arkwright la jouissance du fruit de ses travaux. Mais en 1785 son brevet encourut la déchéance, parce qu'il avait mêlé à ses procédés des procédés appartenant à d'autres inventeurs. Le premier métier en grand que fit construire Arkwright fut établi à Nottingham, où il était mis en mouvement au moyen d'un cheval ou d'une mule. Mais ce moteur étant trop dispendieux, il transporta sa fabrique à Crawfort, canton de Derby, dans un lieu où il pouvait disposer d'un cours d'eau pour mettre en jeu sa machine. Malgré les traverses qu'il éprouva, cet homme recommandable trouva enfin le prix de son génie et de sa persévérance : la richesse et les honneurs l'entourèrent jusqu'à la fin de ses jours. Ayant été nommé schérif du comté de Derby, il fut chargé en cette qualité de présenter une adresse au roi, qui le créa chevalier à Saint-James le 22 décembre 1786. A sa mort, son actif s'élevait à 500,000 livres sterling (12 millions argent de France). L'essor que son invention donna à la fabrication du coton filé fut tel, que l'importation du coton, qui, de 1771 à 1780, avait été de 5,735,000 livres, s'éleva, de 1817 à 1821, à 144 millions, dont 130 furent consommés en Angleterre. La diminution de la main-d'œuvre est incalculable : c'est elle qui permet de donner à si bon marché les tissus de coton dont la Grande-Bretagne inonde chaque année les continents. [M. F. RATTIER, dans l'*Enc. des g. du m.*]

*Biographical Dictionary.* — Baines, *History of the cotton manufacture in Great Britain.* — Dr Ure, *Cotton manufacture of Great Britain*, vol. I, et *Philosophy of manufactures*, p. 15-16. — Guel's *Compendious History of the cotton manufacture, with a disposal of the claims of sir Richard Arkwright, to the invention of its ingenious machinery, and British cotton manufactures*, publié en 1823. — Aikin, *General Biography*, vol. I. — *Edinburgh Review*, n° XCI. — *Galery of portraits*, t. V, p. 181. — *Gentleman's Magazine*, vol. LXII, part. 2, p. 770, 771, 863.

*ARLANIBŒUS (*Philippe*), historien suédois, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il n'est connu que par son ouvrage sur la guerre de trente ans, intitulé *Arma suecica*, imprimé à Francfort par Hulsius, en 1631. L'auteur s'y qualifie lui-même de *philo-historicus*. L'ouvrage est enrichi des portraits de quelques-uns des chefs des deux armées. C'est en somme le seul mérite de l'œuvre.

Warmholtz, *Bibliotheca historica Sveo-Gothica*, VII, n° 2873.

ARLAUD (*Jacques-Antoine*), peintre en miniature, né à Genève en 1668, mort en mai 1746. Dès l'âge de vingt ans il vint en France, où il s'acquit une grande réputation. Le duc d'Orléans disait de lui : « Les peintres en ce genre n'ont fait jusqu'ici que des images ; Arlaud leur a appris à faire des portraits. Sa miniature s'exprime aussi fortement que la peinture à l'huile. » Ce prince se l'attacha, et le combla de bienfaits. Parmi les tableaux d'Arlaud on remarque une *Léda*, copiée d'après un bas-relief de Michel-Ange; il la coupa en morceaux, on ignore pour quel motif. On conserve les mains de cette Léda à la bibliothèque de Genève. Après avoir amassé beaucoup de richesses en France et en Angleterre, Arlaud se retira à Genève, où il mourut. Il légua à la bibliothèque de cette ville une très-belle collection de livres rares, et plusieurs beaux tableaux anciens et modernes. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il s'acquit l'amitié de Newton, qui depuis lui adressa ses ouvrages, et entretint avec lui une correspondance d'autant plus honorable, que ce grand homme avoue qu'il écrivait peu de lettres.

*Benoît* ARLAUD, frère du précédent, mort en Angleterre en 1719, a fait le portrait de Shakspeare, gravé par Duchange. Son neveu, *Louis-Amé* ARLAUD, né en 1752, l'a surpassé, s'il en faut croire Senebier (*Histoire littéraire de Genève*, tome III, pag. 333).

Descamps, *la Vie des peintres flamands, etc.* — Walpole, *Anecdotes of painting*, etc. — Chaudon, *Dictionnaire historique.*

*ARLEBOUT (*Isbrand-Gisbert*), médecin hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Frid. Ruischii operum anatomico chirurgicorum index*; Amsterdam, 1721, 1725, 2 vol. in-4° : ouvrage fort utile pour l'intelligence des œuvres de Ruisch; — *Catalogus præparatorum Ruischii*; ibid., 1733.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*ARLENSIS *de Scudalupis* (*Pierre*), astrologue et alchimiste, vécut à la fin du seizième siècle. Il publia, à Rome, un livre *De sympathia VII metallorum VII lapidum et planetarum*; ouvrage dont presque tous les exemplaires furent supprimés, pour ne pas divulguer de grands secrets. Toutefois cet ouvrage fut réédité à Madrid, in-fol., et en 1610, in-8°, à Paris, avec le *Speculum lapidum* de Camille Leonardi. Cette édition fut contrefaite à Hambourg en 1717, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*ARLER (*Pierre*), architecte italien, né à Bologne en 1333. Sa famille était d'origine allemande. En 1356, on le trouve employé à la construction de la cathédrale de Santa-Vita à Prague, commencée en 1343, sous la direction de Mathias d'Arras. Arler poussa l'œuvre de son prédécesseur jusqu'en 1386. Il construisit en outre l'église des *Saints* à Prague, celle de Collin sur l'Elbe, et le pont de la Moldau.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler Lexicon.* — Von der Hagen, *Briefe in die Heimat.*

*ARLINCOURT (*Victor*, vicomte D'), poëte et romancier, est né en 1789 au château de Mé-

rantris, près de Versailles. Il appartenait à une famille picarde, de noblesse assez ancienne; car un de ses aïeux figure comme ambassadeur dans l'histoire du quinzième siècle. Cependant son père était fermier général avant la révolution, et fut une des victimes de cette terrible époque, où l'on sait que les fermiers généraux furent l'objet d'une proscription spéciale.

Le jeune d'Arlincourt avait donc, lorsqu'il parvint à l'âge d'homme, deux titres à la bienveillance de l'empereur Napoléon : son nom, et les malheurs de sa famille. Il s'en fit bientôt un troisième : ce fut un petit poëme allégorique intitulé *Une matinée de Charlemagne,* qu'il publia en 1810. Napoléon aimait fort qu'on le comparât à Charlemagne. Ce rapprochement lui était si agréable, qu'on le trouve au *Moniteur* dans le préambule de quelques décrets : — *Ainsi que Charlemagne, notre prédécesseur*; — ou : *Considérant que Charlemagne, notre prédécesseur*, etc. (1). M. d'Arlincourt obtint donc un avancement très-rapide. Il fut nommé, coup sur coup, écuyer de *Madame mère* et auditeur au conseil d'État. Quelque temps après, il alla remplir en Espagne une mission administrative. On doit croire qu'il s'en acquitta à la satisfaction de ses administrés, car la junte de Tarragone fit frapper en son honneur une médaille d'or. La lettre d'envoi qui accompagnait cette médaille portait qu'elle était destinée à « transmettre dignement aux siècles les plus reculés l'impression sublime que font les vertus françaises sur les âmes véritablement espagnoles. » La junte de Tarragone n'était pas parfaitement d'accord avec les *cortès* de Cadix : mais la phraséologie boursouflée que lui inspirait son enthousiasme dut flatter singulièrement le futur auteur du *Solitaire*.

Il avait continué son commerce avec les Muses, — comme on disait alors, — mais sans changer de héros. Il avait entrepris un poëme épique en vingt-quatre chants, intitulé *la Caroléide.* Mais l'ouvrage ne fut terminé qu'en 1818, et l'on sait ce qui arriva dans l'intervalle. La défaite de l'empereur, la chute de l'empire, le retour des Bourbons, le brusque et prodigieux changement que subirent alors en France les idées, les sentiments, le goût, les tendances, durent contraindre le poëte à modifier, sous quelques rapports, son œuvre, ou du moins les parties de son œuvre qui étaient déjà terminées. Mais il est probable que cela lui coûta peu. M. d'Arlincourt ne pouvait voir avec déplaisir la restauration de la famille qui avait régné si longtemps sur ses ancêtres. Il se rallia aussitôt à elle, et depuis lors aucun événement, aucune révolution n'a ébranlé sa fidélité.

Louis XVIII, qui l'avait trouvé auditeur au conseil d'État, l'avait fait maître des requêtes en 1814. Mais après les Cent-Jours on l'oublia. Il avait épousé, très-jeune encore, la fille du sénateur Chollet. Il était riche, et pouvait se consoler facilement de sa mésaventure. Il se livra dès lors tout entier à la littérature, et acheva d'abord son poëme épique, la *Caroléide,* qui fit du bruit pendant quelques jours, à cause de l'étrangeté du plan et des bizarreries de la versification. Mais ce n'est point à ses alexandrins que M. d'Arlincourt a dû sa célébrité : c'est à l'excentricité de sa prose, à l'audace de ses inversions, à la témérité de ses épithètes, à un style qui n'avait point eu de modèle, et qui n'aura pas d'imitateur. Ses quatre premiers romans, *le Solitaire, l'Étrangère, le Renégat, Ipsiboé,* se ressemblèrent tous à cet égard. Ils se ressemblèrent aussi par les aventures et les caractères. C'était, à peu de chose près, le même sujet, traité quatre fois de suite avec des noms propres différents. Et cependant, à travers tous les écarts de langage que l'auteur se permet sans scrupule et sans mesure, à travers l'invraisemblance des faits qu'il raconte et l'exagération des sentiments qu'il décrit, il faut reconnaître, si l'on veut être juste, je ne sais quelle séve d'imagination qui explique et justifie jusqu'à un certain point l'attention momentanée que le public voulut bien accorder à ces œuvres étranges. Cela manquait de raison et de goût, mais non d'intérêt. Le *Solitaire, l'Étrangère, Ipsiboé*, furent arrangés pour différents théâtres, et le premier eut à l'Opéra-Comique un très-grand succès, preuve certaine qu'au fond de ces bizarres sujets il y avait quelque chose.

La révolution de 1830 blessa vivement les opinions et les sympathies de M. le vicomte d'Arlincourt. Tous les romans qu'il a publiés depuis cette époque, *les Rebelles sous Charles V, Bannissement et retour de Charles VII, les Écorcheurs, le Brasseur roi, Double règne, l'Herbagère*, ne sont, à proprement parler, que des pamphlets où l'auteur, par voie d'allusion, exalte certaines idées politiques, et attaque les idées opposées. Ne cherchez, dans ces compositions soi-disant historiques, ni l'étude des faits, ni la vérité des caractères, ni la peinture des mœurs. L'auteur n'y a qu'un but, qui est de faire la satire de ses contemporains sous le nom de leurs grands-pères. Il s'était promis sans doute un grand succès, tout au moins dans le parti dont il servait les passions. Mais les partis sont ingrats : même quand on les flatte, ils veulent encore qu'on les amuse. *L'Étoile polaire* réussit un peu mieux : on y trouve quelques anecdotes, assez intéressantes et bien racontées, qui font oublier un peu son admiration affectée du temps passé, et la mauvaise grâce de ses épigrammes contre le temps présent.

Depuis la révolution de 1848, M. d'Arlincourt paraît avoir renoncé à l'allégorie. La gloire du poëte et du romancier ne lui suffisaient plus : il

(1) M. de Barante, dans la préface de ses *Mélanges*, dit, au sujet de l'article *Charette* et celui de *Charlemagne*, qu'il avait insérés dans la *Biographie Universelle*, que le régime impérial d'alors trouva fort mauvais que le premier de ces articles fût plus long que n'était le second, et qu'on le força à le réduire de la même mesure.

a voulu y joindre celle du publiciste. Il était d'ailleurs si commode d'attaquer la république, qui ne se défendait pas! *Dieu le veut!* et *l'Italie rouge* ont donné successivement la mesure de son ardeur monarchique et de sa haine contre la démocratie : mais ces deux manifestations politiques n'ont guère eu d'autre résultat que de lui attirer un procès en diffamation. Le zèle, aujourd'hui, n'est plus payé ce qu'il vaut.

Malgré ses travaux de romancier, M. d'Arlincourt n'avait pas renoncé à la poésie. Il a fait imprimer, depuis la *Caroléide*, un autre poëme intitulé *Ismaélie*, ou *l'amour et la mort*, et une tragédie en cinq actes, *le Siége de Paris*, qui fut jouée en 1827 au Théâtre-Français, et qui fit plus de bruit, peut-être, que tous ses romans. Il s'y trouvait des vers inouïs, et qui sont restés dans la mémoire de tout le monde :

. . . . . . . . . . . . On m'appelle à régner.
— Mon père, en ma prison, seul à manger m'apporte.
— J'habite la montagne, et j'aime à la vallée.

La joie du parterre fut telle, qu'on n'osa pas risquer une seconde représentation.

Décidément, il est à regretter que M. d'Arlincourt soit devenu écrivain politique : sa prose est moins gaie que ses vers. G. Héquet.

Quérard, *la France littéraire*.

**Arlington** (*Henri*). *Voyez* Bennet.

**Arlot** ou **Arlotus** *de Prato*, en Toscane, écrivain ecclésiastique, mort à Paris en 1287. Il fut nommé en 1285 ministre général de l'ordre des Frères Mineurs. C'est lui qui coordonna le premier les *Concordantiæ bibliorum utriusque Testamenti*, travail par lequel il rendit le plus grand service aux théologiens. Comme le nom de l'auteur s'y trouva supprimé, Sixte de Sienne (liv. IV de sa *Bibliotheca sancta*), Possevin (*Apparatus sacer*), Guillaume Cave (*Historia litteraria*, ad an. 1245), l'attribuèrent à Hugues de Saint-Cher. Mais Barthélemy Albizzi de Pise, qui vivait en 1372, l'attribue positivement à Arlot de Prato (dans son *Liber Conformitatum S. Francisci cum Christo*). Les Concordances ont été fréquemment imprimées sans nom d'auteur certain, et in-folio, dans les principales villes de l'Europe; ainsi à Nuremberg, en 1485; à Bologne, en 1486; à Anvers, en 1472 et 1485, etc. Ch. Richard.

Oudin, *Comment. de scriptor. eccles.*, t. III, col. 568-9-70.

**Arlotti**, nom commun à plusieurs Italiens célèbres des seizième et dix-septième siècles. Les voici dans l'ordre alphabétique des prénoms :

*Arlotti (*Decius*), dit *le Jeune*, poëte italien, natif de Reggio, mort en 1759. On a de lui les ouvrages suivants : *Trionfo di Pompeio Magno contra Mitridate, re di Ponto;* Modène, 1724; — *Mehemet*, tragédie; Reggio, 1728; — *la Rosmina*, tragédie composée en 1745, mais non imprimée; — des poëmes divers, publiés dans des recueils contemporains.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*.

Arlotti (*Jérôme*), commentateur italien, natif de Reggio, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. D'abord chanoine de la cathédrale de Reggio, il devint vicaire général à Ferrare, puis dans sa ville natale. On a de lui : *Scholia in Ciceronis Epistolarum familiarium librum I;* Venise, 1549, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*Arlotti (*Louis*), poëte et théologien italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut attaché en qualité de chanoine à la cathédrale de Reggio, et devint vicaire général à Ferrare, puis auditeur du cardinal Alexandre d'Este. Les poëmes d'Arlotti ont été imprimés dans Scajoli, *Parnaso de' Poeti ingegni*, et dans le recueil de Guasco.

Guasco, *Storia letteraria di Reggio*.

*Arlotti (*Marc-Antoine*), poëte italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il est connu par des poésies insérées dans le *Giubilo delle Muse per la miracolosa Madonna di Mondovia Vico;* Bologne, 1596, et dans le *Raccolta de' Poeti illustri*.

Guasco, *Storia letteraria di Reggio*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*Arlotti (*Pompée*), médecin italien, né à Reggio dans la seconde moitié du seizième siècle. Il laissa un ouvrage intitulé *De tempore secandi venam in febribus intermittentibus opportuno; de Temporibus morborum; de Venæ sectione;* Reggio, 1627, in-4°.

Guasco, *Storia letteraria di Reggio*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

Arlotti (*Rodolphe*), poëte italien, né à Reggio, en Lombardie, vers la fin du seizième siècle. Il avait étudié le droit à Ferrare, et devint chargé d'affaires de son pays pendant plusieurs années près du duc Alfonse II; puis secrétaire du cardinal Alexandre d'Este. La vocation qu'il se croyait pour la poésie lui fit rechercher l'amitié des grands poëtes, tels que le Tasse, Guarini, etc. On retrouve quelques-uns de ses essais dans les recueils publiés à cette époque. Il est l'auteur d'un poëme en octaves sur la conquête de Grenade par le roi Ferdinand de Castille, qui inspira plus tard Graziani. On retrouve également dans le troisième livre de l'*Histoire littéraire de Reggio*, par Jean Guasco, une tragédie inachevée d'Arlotti, accompagnée d'une douzaine de lettres fort curieuses.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**Arlotto Mainardo**, littérateur italien, né à Florence le 25 décembre 1395, mort en 1483, suivant d'autres en 1484. Il était curé (*piorano*) dans le diocèse de Fiésole, après avoir commencé par être cardeur de laines. Il s'adonna aux lettres, et fut reçu prêtre à vingt-huit ans. Quoique ses écrits soient conçus dans le meilleur style et ne manquent pas d'une certaine élégance, Arlotto est moins connu comme écrivain que

comme homme d'esprit et de répartie : on le recherchait pour sa gaieté intarissable et l'imprévu de ses bons mots. Il était l'hôte indispensable d'Édouard V, d'Alfonse V, roi de Naples, et d'autres souverains qu'il amusait par ses plaisanteries ; c'est par le même moyen qu'il conquit l'amitié de Lorenzo et de Julien de Médicis. Quelque temps avant sa mort, il se fit creuser une fosse au beau milieu de l'église de Preti di Via de Saint-Gallo, à Florence, et fit placer sur un des bords cette inscription : « Le prêtre Arlotto a fait construire ce tombeau pour lui-même et pour ceux qui désireraient y entrer avec lui. » Ses bons mots ou facéties ont été imprimés à Florence par Bernardo Zucchetta, en in-4°, sans date, sous le titre : *Facezie piacevoli, fabule e motti del Piovano Arlotto, prete fiorentino.* La meilleure édition parut à Florence en 1500. Une autre a paru avec des gravures sur bois, à Venise, en 1520, in-8°, par Joane Tacuino da Trino. De 1522 à 1586, une douzaine d'éditions des œuvres d'Arlotto Mainardo se sont succédé. Une traduction française en a été publiée à Paris en petit in-8°, en 1650, sous ce titre : *Patron de l'honnête raillerie contenant les brocards, bons mots, agréables tours et plaisantes rencontres de Piovano Arlotto.* Enfin Arlotto a aussi écrit *Libro degli Errori*, qui n'a pas été imprimé.

*Préface à l'édition de ses Facéties*, imprimée à Florence, 1568. — Manni, *le Veglie piacevoli ; ovvero, notizie de' più bizzarri e giocondi uomini Toscani*, III, 51-83, 2e édit. — Crescimbeni, *l'Istoria della volgar Poesia*, I, 255 ; III, 259, 260, édit. 1731. — Brunet, *Manuel du Libraire*, édit. 1842. — Negri, *Scrittori Fiorentini*.

**ARLUNO ou ARLUNUS** (*Bernard*), jurisconsulte, vivait à Milan de 1507 à 1537. Il eut quatre frères : *Baptiste*, *Jérôme*, *François* et *Jean-Pierre*, qui tous quatre étaient médecins à Milan. Bernard étudia la jurisprudence à Pavie, puis à Padoue, et fut admis au collége des Jurisconsultes. Outre son livre *De bello Veneto*, qui se trouve dans le *Thesaurus antiquitat. Ital.*, 5e partie, l'on n'a rien imprimé de lui. De son *Historia patriæ*, qui devait former trois volumes in-fol., on n'a publié que la préface. On a encore de lui, en manuscrit : *Liber de familia Arluena e Arluna ; — Diss. legalis ad senatum Sphortiacum ; — Carminum sylva.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**ARLUNO ou ARLUNUS** (*Jean-Pierre*), frère du précédent, médecin particulier du duc de Milan. On a de lui : *De faciliori alimento, commentarius tripartitus* ; Bâle, 1533, in-8° : on y trouve aussi un traité *De Balneis vinum ne mixtum an meracum obnoxiis junctarum doloribus magis conveniat* ; Pérouse, 1573, in-8° ; — *De lotii difficultate ; — De articulari morbo quam podagram vocitant ; — De spirandi difficultate, quam asthma vocitant ; — De seminis fluore involontario ; — De febre quartana ; — De suffusione quam cataractam appellitant* ; Milan, 1732, in-fol. Tous les écrits ci-dessus furent imprimés pour la première fois à Milan, 1551.

Argellati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, édit. de Milan, 1822, VII, 1420.

**ARMA** (*Jean-François*), médecin italien, né à Chioasso (l'ancien *Clavusium*) en Piémont, vivait vers le milieu du seizième siècle. En 1553, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, le nomma son premier médecin. Les ouvrages d'Arma sont : *De Pleuritide liber* ; Taurini, 1549, in-8° ; — *Paraphrasis in librum de Venenis Petri de Abano* ; Biella, 1550, in-8° ; Turin, 1557, in-8° ; — *De vesicæ et renum affectibus liber* ; Biella, 1550, in-8° ; — *Examen trium specierum hydropum, in dialogos deductum*, Turin, 1566, in-8° ; — *Quod Medicina est scientia, et non ars* ; ibid., 1567, 1575, in-8° ; — *Commentarius de morbo sacro* ; ibid., 1568, 1586, in-8° ; — *Che il pane fatto con il decotto del riso non sia sano* ; Turin, 1569 ; — *De tribus capitis affectibus* ; Turin, 1573, in-8° : il y est question de la frénésie, de la manie et de la mélancolie ; — *De significatione stellæ crinitæ* ; Taurini, 1578, en latin et en italien. Le livre II des *Rime Toscane* de Faustin Tasse (Turin, 1573, in-4°) contient un sonnet de François Arma.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**ARMAGNAC** (les), ancienne famille souveraine de la Gascogne, très-puissante aux quatorzième et quinzième siècles. Les membres de cette famille qui méritent ici une mention particulière sont les suivants :

ARMAGNAC (*Jean Ier*, comte D'), né vers le commencement du quatorzième siècle, mort en 1373. En 1336, il assista le comte d'Eu, connétable de France, dans la guerre contre les Anglais en Gascogne et en Guienne. En 1355, il présida les états de Languedoc, et refusa de passer sous la domination anglaise après le traité de Brétigny. Une haine s'étant élevée entre sa famille et la maison de Foix, le comte Jean fut fait prisonnier dans une rencontre sanglante qu'il eut avec son ennemi, près de Toulouse, en 1362.

ARMAGNAC (*Jean III*, comte D'), comte de Fezensac, de Rodez, vicomte de Lomagne et d'Anvillars, petit-fils de Jean Ier, comte d'Armagnac, porta la qualité de comte de Comminges du vivant de son père, après avoir été fiancé à l'héritière de ce comté en 1378. Le roi de France le nomma son capitaine général par lettres du 25 octobre 1385. Lors de l'entreprise du passage en Angleterre, il accourut à Arras, le 14 septembre 1386, à la tête de vingt-trois chevaliers et de cent trente-six écuyers. Il restitua à Philippe de France, duc de Bourgogne, le comté de Charolais avec toutes ses dépendances, moyennant 50,000 florins, par acte passé à Paris le 11 mai 1390. En 1391 il se rendit en Italie, à la tête d'une armée de vingt mille aventuriers, pour porter secours à son beau-frère, prisonnier de Ga-

léas, seigneur de Milan. Il vint assiéger Alexandrie de la Paille. Ses troupes tombèrent dans une embuscade, furent taillées en pièces; et lui-même, fait prisonnier, mourut le lendemain, 25 juillet 1391, de ses blessures. H. B.

Armagnac (*Bernard VII*, comte d'), connétable de France, né vers le milieu du quatorzième siècle, tué en 1418, fils de Jean II, dit *le Bossu*. Il succéda en 1391, dans le comté d'Armagnac, à son frère Jean III. Peu content de l'héritage de ses ancêtres, Bernard signala d'abord son ambition en dépouillant, en 1403, le comte de Pardiac, son parent, qu'il fit mourir en prison, ainsi que ses deux fils. Quelques années après, on le voit faire vivement la guerre aux Anglais dans la Guyenne, et obliger Bordeaux à capituler pour une somme considérable. De graves dissensions s'étant élevées entre les maisons de Bourgogne et d'Orléans, le comte d'Armagnac embrassa le parti de la dernière, dont le chef était devenu son gendre; il en fut bientôt l'âme, et mérita de donner son nom à l'une des factions qui désolèrent à cette époque le royaume. Après avoir d'abord combattu la cour, il fit sa paix en 1413, et entra dans Paris à la tête de l'armée royale, qui avait alors arboré les couleurs et l'étendard de sa maison. Devenu l'un des principaux personnages de l'État, il se fit créer connétable et premier ministre; puis, plus tard, il s'empara de la surintendance des finances et du gouvernement de toutes les forteresses. Tenant ainsi en ses mains l'administration tout entière du royaume, il ne ménagea plus rien, et rompit avec la reine Isabeau, dont le parti avait été jusque-là le sien. Cette princesse, voyant que le connétable méditait sa perte, prit la fuite, et alla réclamer la protection du duc de Bourgogne, qui arma sur-le-champ et marcha sur Paris. Le connétable avait, aidé de ses Armagnacs, organisé dans cette ville la plus insupportable tyrannie. En juin 1418, huit cents Bourguignons surprirent la ville, sous les ordres de l'Ile-Adam. Le peuple se souleva et arbora la croix de Saint-André, emblème des ducs de Bourgogne. Le connétable et ses partisans furent contraints de se cacher. Il trouva d'abord un asile chez un maçon; mais le prévôt ayant ordonné, sous les peines les plus sévères, de dénoncer tous les Armagnacs ainsi recélés, le maçon intimidé livra le connétable, qui fut, quelques jours après, massacré dans sa prison par le peuple, furieux de ce qu'on parlait de le délivrer moyennant une somme d'argent. [M. Dufau, dans l'*Enc. des g. du m.*]

*Armagnac (*Jean IV* d'), comte d'Armagnac, de Fezensac et de Rodez, naquit vers 1395. Du vivant de son père Bernard VII, connétable de France, il porta le titre de vicomte de Lomagne, et lui succéda immédiatement comme comte d'Armagnac. Il acquit du duc de Bourbon, par acte du 17 janvier 1420, la vicomté de Gimont, dont il agrandit son comté de l'Ile-Jourdain. Le 6 mai 1436, il passa avec son frère une transaction par laquelle, contrairement à la jurisprudence et au vœu des états du pays, ils convinrent que dorénavant les filles ne succéderaient plus au comté d'Armagnac, au préjudice des mâles. Jean IV, oubliant les bienfaits signalés que ses ancêtres avaient reçus des rois de France et l'alliance étroite qui les unissait à la couronne, se tourna du côté des Anglais, lorsqu'il vit que la fortune abandonnait la cause du Dauphin.

En ces temps de confusion barbare et de sanglante anarchie, plusieurs princes de la maison d'Armagnac se firent remarquer par un caractère particulier de cynisme et d'audace. Jean ne tarda pas à s'affranchir de l'obéissance qu'il devait à Charles VII. Au mépris des droits du suzerain, il s'intitulait *par la grâce de Dieu*, et faisait battre monnaie à son nom. Plus d'une fois il poursuivit de sévices et d'outrages les officiers préposés par le monarque pour exercer l'autorité royale dans son duché de Guyenne. Ainsi, notamment en 1440, le sénéchal de Rouergue avait fait élever à Saint-Romain des fourches patibulaires, et sculpter les armes du roi sur une tour qui dominait le Tarn. Jean donna l'ordre immédiatement qu'on abattît le signe de la haute justice, et que les armes du roi fussent jetées dans la rivière. Vers 1425, il accueillit avec faveur un chef de bande nommé André de Ribes ou de Rives, qui tenait le parti des Anglais, et qui ravageait toute la province. Le comte prêta ouvertement à cet aventurier aide, concours et assistance, et même il lui permit de se qualifier *bâtard d'Armagnac*, bien que ce *titre* ne lui appartînt pas. André de Ribes étant mort à la potence, le comte Jean témoigna hautement les regrets que lui causait cette perte. En 1427, il fit étrangler Amaury de Séverac, maréchal de France, non sans avoir extorqué de lui la cession de tous ses biens. Après André de Ribes, un autre capitaine d'écorcheurs, surnommé *le Baron*, lui succéda dans ses bonnes grâces : il le reçut dans sa privauté, jusqu'à lui donner en mariage une damoiselle attachée à la comtesse d'Armagnac. En 1442, pendant que le vicomte de Lomagne, son fils aîné, servait contre les Anglais sous la bannière de Charles VII, Jean d'Armagnac nouait des intelligences secrètes avec le roi d'Angleterre Henri VI, et lui offrait en mariage une de ses filles, à choisir. Ces négociations se suivirent d'un côté par l'entremise de Jean de Hantute, chancelier du comte, et de l'autre par celle de Beckington, l'un des principaux conseillers de Henri VI, assisté de Bernard de Montferrand, de Robert Ross et d'Edward Hull, chevaliers anglais. A cet effet, Jean de Hantute se rendit clandestinement à Windsor et à Londres. Beckington débarqua en 1442 à Bordeaux, et les trois autres ambassadeurs pénétrèrent jusqu'à Lectoure. Ils étaient accompagnés d'un peintre, nommé Hans, probablement d'origine germanique, ayant charge de faire deux portraits de chacune des princesses,

et d'en envoyer un immédiatement au roi d'Angleterre. Les portraits furent effectivement expédiés, et le choix du roi se fixa sur Isabelle, la plus jeune des filles du comte, douée d'une beauté remarquable; ce qui donna lieu à divers historiens de la qualifier de fiancée du roi d'Angleterre. Mais la duplicité du comte, surveillé par les agents des deux souverains, ne tarda pas à se révéler, et les négociations furent subitement rompues. Dès 1443, Henri VI sollicita l'alliance de son adversaire Charles VII, et obtint bientôt la main de la célèbre Marguerite d'Anjou, qu'il épousa solennellement l'année suivante. Enfin, en 1443, la comtesse de Comminges mourut, instituant pour légataire de ses États le roi de France : Jean IV, à l'aide d'un acte frauduleux de donation que lui-même avait fait fabriquer, s'empara du comté de Comminges, engagea les trois ordres du pays à le reconnaître pour successeur de la comtesse, et repoussa les officiers du roi survenus pour en prendre possession. Charles VII alors dirigea contre son vassal rebelle une expédition militaire, commandée par Louis, son fils aîné, qui fut depuis Louis XI. Le Dauphin assiégea le comte dans sa place de l'Ile-Jourdain, s'empara de sa personne et de toute sa famille, à l'exception du vicomte de Lomagne, qui s'enfuit en Espagne, et les retint prisonniers à Carcassonne. Jean IV, atteint par l'âge et la maladie, témoigna une grande douleur de sa conduite passée, et fit sa soumission au roi, dont il implora la miséricorde. Charles VII, enclin à l'indulgence par son caractère et par les conseils de sa politique, condescendit à ses prières, et prit en considération les instances de divers princes du sang et alliés, qui plaidèrent auprès de lui la cause de leur parent. Par ses lettres de rémission en date du mois d'août 1445, il rendit au prince vaincu, non-seulement la vie et la liberté, mais encore la plupart de ses biens, sauf quelques otages et garanties qui furent stipulés pour l'avenir. Le comte, sorti de prison, ne fit plus que languir, et mourut vers la fin de l'an 1450 (1). Il avait épousé en 1407 Blanche de Bretagne, dont il n'eut qu'une fille, décédée sans alliance. Vers 1419, il s'unit en secondes noces à Isabelle, fille de Charles III, *infante de Navarre*. Cinq enfants naquirent de ce deuxième lit : 1° Jean V, qui lui succéda ; 2° Charles d'Armagnac ; 3° Marie, qui épousa en 1437 Jean, duc d'Alençon ; 4° Éléonore, mariée en 1446 à Louis de Châlons, prince d'Orange ; 5° Isabelle, promise à Henri VI, et qui épousa son propre frère.

VALLET DE VIRIVILLE.

**ARMAGNAC** (JEAN V, comte D'), fils de Jean IV et petit-fils de Bernard VII, naquit vers l'an 1420 et mourut en 1497. Il se distingua, sous le comte de Dunois, dans la guerre qui expulsa les Anglais de la Guyenne. Devenu comte d'Armagnac à la mort de son père en 1450, il conçut pour la plus jeune de ses sœurs, Isabelle, une passion effrénée qui empoisonna sa vie. La princesse ayant cédé à ses désirs, des enfants naquirent de ce commerce incestueux, dont le scandale, devenu public, attira sur le comte les foudres de l'Église et les menaces du roi Charles VII. Après avoir fait de vains efforts pour obtenir la consécration de cette union par une dispense, il promit de la rompre, et fut absous ; mais il ne tarda pas à reprendre les mêmes liaisons, et, pour calmer les scrupules de sa sœur, il eut recours à un référendaire du pape qui devint dans la suite évêque d'Alet. Celui-ci, moyennant une forte somme d'argent, lui fabriqua une bulle, en vertu de laquelle il épousa Isabelle avec toutes les cérémonies de l'Église. Le roi, qui avait à se plaindre de ses intrigues avec les Anglais, prétexta de l'indignation publique excitée par un acte censé monstrueux dans toute la France, et fit marcher des troupes contre lui. Le comte fit d'abord mine de vouloir résister ; mais bientôt toutes ses places se rendirent, et il fut obligé de chercher un asile en Aragon, où il avait quelques propriétés. Le roi ordonna au parlement de Paris de faire le procès au comte d'Armagnac. Jean demanda d'abord à être jugé par la cour des pairs, comme prince du sang par sa mère Élisabeth de Navarre, et issu du côté paternel des rois d'Aragon et des ducs d'Aquitaine ; mais cette demande ayant été repoussée, il invoqua comme *clerc tonsuré* le privilége de cléricature : requête étrange, qui ne fut pas moins écartée que la première. Sommé de comparaître, il se présenta muni de lettres du roi portant sauf-conduit ; mais le parlement n'en tint compte, et le fit arrêter. Élargi peu de jours après sous condition de ne pas s'éloigner de Paris, il rompit son ban et se réfugia à Besançon. Condamné au bannissement et dépouillé de ses biens par arrêt de la cour, le comte d'Armagnac passa en Italie, où il fut de nouveau absous par le pape. Charles VII étant mort, il obtint de Louis XI, dont il avait secondé les efforts criminels contre son père, sa rentrée en France et la restitution de ses domaines : il le servit d'abord dans une expédition ; mais ensuite, oubliant les bienfaits qu'il en avait reçus, il entra dans la *Ligue du bien public* contre ce monarque. Il était alors redevenu l'un des plus puissants seigneurs du royaume, et tenait constamment sur pied une troupe nombreuse qui vivait des pillages exercés contre ses vassaux. Le roi, qui savait en outre qu'il cherchait à exciter de nouveaux troubles en France, lui offrit 10,000 livres, à condition qu'il désarmerait ses soldats. D'Armagnac accepta la somme, et garda ses soldats. Louis XI marcha contre lui avec des forces imposantes ; et le comte, de nouveau dépossédé, se réfugia de nouveau en Aragon, et fut

(1) Il existe à la Bibliothèque nationale deux quittances signées de Jean IV, l'une, du 14 octobre 1450, intitulée *vicomte de Lomagne*, et l'autre, du 12 mai 1451, avec la qualification de *comte d'Armagnac*. C'est donc entre ces deux dates qu'il faut placer le décès de Jean IV.

encore condamné par le parlement, mais cette fois à mort; c'était en 1470. Il trouva alors un allié puissant dans le duc de Guyenne, ennemi déclaré du roi Louis XI, son frère. Jean, avec l'appui de ce prince, reconquit ses États, et se trouva en position pendant quelque temps de lutter contre les forces royales. Toutefois, au commencement de l'année 1473, il se vit obligé de se renfermer dans la ville de Lectoure, où il soutint pendant près de deux mois les efforts des assiégeants, alors commandés par le cardinal de Jouffroi, évêque d'Albi. Vivement pressé, il consentit à capituler; et les articles du traité ayant été dressés, le cardinal, comme gage de sa foi, rompit une hostie consacrée dont il prit la moitié et lui donna l'autre. Mais le comte d'Armagnac, qui s'était montré perfide toute sa vie, fut alors lui-même victime d'une odieuse perfidie. Les troupes royales profitèrent du peu de défiance des assiégés pour pénétrer dans la ville, et la livrèrent à toutes les horreurs du pillage. Quant au comte, il fut égorgé dans son palais entre les bras de Jeanne de Foix, qu'il avait épousée en 1468. Ainsi finit cette vie si pleine de vicissitudes, et avec elle la gloire de la puissante maison des Armagnacs. La comtesse d'Armagnac expira peu de temps après en prison, d'un breuvage destiné à la faire avorter de l'enfant qu'elle portait dans son sein. [M. Dufau, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Godefroy, *Recueil des historiens de Charles VII*. — Petitot, *Tableau du règne de Charles VI*. — Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*. — Monstrelet, *Chronique*. — Le père Anselme, etc., *Histoire généalogique de la maison de France*. — Rymer, *Fœdera*. — *Journal d'un ambassadeur anglais à Bordeaux*, publié par sir Harris Nicolas en 1828, traduit par M. G. Brunet; Paris, 1842, in-8°. — Collections mss. de Bréquigny et de Doat; cabinet généalogique de la Bibliothèque nationale : *Armagnac*.

**Armana** (*Francisco*). *Voy.* **Amat** (*Félix*).

**Armand** (*François-Huguet*), comédien français, né en 1699 à Richelieu, mort à Paris le 26 novembre 1765. Il débuta au Théâtre-Français le 2 mars 1723, et y remplit, aux applaudissements du public, pendant plus de quarante ans, les emplois des Scapin et des Crispin. Voulant prendre la nature sur le fait, il se rendait aux barrières de Paris pour y étudier la grosse gaieté populaire; son esprit d'à-propos était tel, que souvent il lui arrivait d'improviser en scène, et de s'amuser à changer les couplets quand le public lui criait *bis*. Le rôle de Pasquin dans *l'Homme à bonnes fortunes* fut un de ses grands succès. Le rôle du commandeur de la Rocaille dans le prologue de *l'Impromptu de la Folie*, pièce de Legrand, jouée en 1725, était de son invention, ou plutôt c'était la copie parfaite d'un original qu'il avait connu. Ce vieux commandeur, grand partisan des anciens comédiens, parlant du nez et secouant la tête, excita de grands éclats de rire; et la manière dont Armand avait conçu ce caractère prouva qu'il ne se bornait pas à suivre servilement les traces de ses prédécesseurs. Il joua le rôle de Pantalon dans la *Française italienne*, petit acte qui faisait partie de la même pièce, et contrefit avec tant de vérité le Pantalon des Italiens (*Pietro Alberghetti*), que celui-ci ne put s'empêcher de dire : « Si je ne me sentais au parterre, je me croirais sur le théâtre. » Armand avait surtout une façon très-originale de raconter et de faire distinguer les différents interlocuteurs qu'il mettait en scène dans ses récits. Il imitait leur voix, leurs moindres gestes, au point qu'on eût dit qu'il se multipliait. L'opinion de Lekain sur Armand se trouve consignée dans un mémoire où il adresse des conseils à tous ses camarades : « Je ne parle point du sieur Armand, c'est le modèle de tous les comédiens. Son zèle s'est toujours montré à toute épreuve. J'observerai seulement, pour le malheur de l'humanité, que le génie, usé par le temps, cherche des moyens qui, visant à la charge, sont hors de la nature; qu'il faut toujours être vrai, parler à son acteur, et ne jamais adresser de plaisanteries au public : c'est un usage de l'ancienne comédie, qu'il faut bien se garder de suivre. »

*Annales dramatiques*, ou *Dictionn. général des théâtres*. — Lemazurier, *Galerie historique des acteurs*.

***Armand** (*Alfred*), né à Paris en 1805, architecte, élève de M. Provost (ancien architecte de la chambre des Pairs) et de M. A. Leclerc, membre de l'Institut. Attaché en 1835 aux chemins de fer de Saint-Germain et de Versailles (rive droite), et en 1845 au chemin de fer du Nord, M. Armand a fait construire en 1839 la gare de Versailles, en 1840 celle de Saint-Cloud, en 1841 et 1842 celle de la rue Saint-Lazare à Paris (chemin de fer de Rouen), en 1845 celle de Saint-Germain, en 1846 et 1847 celles d'Amiens, d'Arras et de Lille, en 1849 celle de Calais, en 1850 celle de Saint-Quentin, et en 1851 celle de Douay. G-B.

***Armandi** (*Pierre Damien*), général, commandeur de la Légion d'honneur, naquit en 1778 à Fusignano dans la basse Romagne. Appartenant à une famille de robe, il fut cependant élevé à l'école militaire de Modène, et fit sa première campagne en 1799, à la fameuse défense de Gênes par Masséna. Depuis lors il prit part à toutes les guerres de la république et de l'empire, en Italie et en Allemagne. Décoré de la Légion d'honneur à la bataille de Wagram, il obtint sur le champ de bataille de Bautzen le grade de colonel d'artillerie. Après la chute de l'empire il fut pendant trois ans gouverneur d'un des fils du roi de Hollande, frère aîné du prince-président Louis-Napoléon; et plus tard, le roi Jérôme lui confia également pendant trois ans l'éducation de son fils aîné. Le général Armandi a pris une part active aux événements politiques survenus en Italie en 1831 et à ceux de 1848-1849, pendant lesquels il organisa tout le service de l'artillerie qu'il commandait à la défense de Venise. Ses loisirs ont été utilement employés au service de la science.

Membre de l'Académie royale de Turin, il a publié, entre autres ouvrages politiques ou scientifiques, l'*Histoire militaire des Éléphants*; Paris, Amyot, 1843. Dans cet ouvrage intéressant, l'auteur expose tout ce que les anciens nous ont transmis sur l'emploi de ces animaux dans la guerre, à dater de l'expédition d'Alexandre jusqu'aux guerres des Anglais dans l'Inde.

*ARMANI ou ARMANNI (*Jean-Baptiste*), poëte et improvisateur italien, né à Venise le 14 mars 1768, mort le 15 juin 1815. Il débuta par la carrière militaire, sous Angelo Émo, chef des troupes vénitiennes envoyées en Afrique : sa santé l'obligea ensuite de rentrer dans la vie civile. La mort de son père et l'exiguïté de sa fortune le déterminèrent à se livrer à l'improvisation poétique, et à visiter dans ce but plusieurs villes d'Italie. En 1797, il fut nommé vice-secrétaire du comité de salut public de la municipalité de Venise; et plus tard il exerça d'autres emplois, sous le gouvernement de Napoléon en Italie. Armani était, à l'époque de sa mort, *cancelliere del Censo*, sur l'Adriatique. Malgré son talent poétique, le *Méhémet III*, qu'il fit représenter à Venise en 1796, ne put être joué que quatre fois; un drame intitulé *Sofia* n'eut pas plus de succès. Aucune de ces pièces n'a été imprimée. On a de lui : *Versi patriotici del libero cittadino Gio.-Battista Armani, anno I della libertà italiana*, brochure in-8°, imprimée en 1797; — une traduction de la comédie de Picard et Duval (*la Vraie bravoure*); Venise, 1797, in-12; — *Saggio critico sulle poesie estemporanee*; Venise, sans date; — *il Genio del Cristianismo di F.-A. di Chateaubriand, prima traduzione italiana*; Venise, 1805; — et du même, *i Martiri*, etc.; Venise, 1814; — des poésies fugitives, insérées dans divers recueils; — un poëme burlesque en cinq chants, intitulé *Esope*, et prétendu fait par douze gens de lettres vénitiens; mais, en réalité, de la composition d'Armani seulement, et resté manuscrit; — des matériaux pour une *Histoire de l'improvisation poétique en Italie*.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, II, 227. — *Squarcio di versi di G.-B. Armani.*

*ARMANI (*Piermartire*), peintre d'histoire italien, né dans le Modénois en 1613, mort en 1669. Il fut élève de Lionel Spada, et peignit avec lui des tableaux destinés à l'église de Sainte-Marie de Reggio.

Lanzi, *Storia pittorica*.

*ARMANN (*Vincent*), ou ARMANNO (*Vincenzo*), peintre flamand, mort en 1649. Il vint étudier et résider à Rome, y exécuta des paysages à la détrempe, à l'huile, et des fresques, et sut répandre dans tous ses ouvrages une grande fraîcheur de coloris. Il décora plusieurs palais de Rome. L'inquisition l'ayant fait emprisonner pour avoir mangé gras un jour maigre, il employa sa courte captivité à peindre des paysages. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il s'empressa de quitter Rome, et se retira à Venise, où il mourut de la fièvre.

Passeri, *Vite de' Pittori*.

*ARMANO (*Joseph-Dominique*), dominicain de Venise, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Monumenta selecta conventus Sancti-Dominici Venetiarum*; Venise, 1729, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*ARMANSPERG (*Joseph-Louis*, comte D'), ancien président du conseil de régence du roi de Grèce Othon Ier, naquit à Koetzing (Bavière) le 28 fév. 1789. En 1813, plein d'enthousiasme pour la cause de la liberté germanique, il rejoignit l'armée bavaroise, où il remplit des fonctions administratives importantes. Après la paix de Paris, le département des Vosges, et le pays situé entre le Rhin et la Moselle, furent confiés à ses soins. Appelé au congrès de Vienne, il y défendit avec chaleur, mais sans succès, les intérêts de la Bavière. Il administra ensuite en 1816 et 1817, comme directeur, le cercle du Rhin et celui du Danube supérieur, fut placé en 1820 à la tête de la cour supérieure des comptes, et devint en 1823 vice-président du cercle du Regen. Propriétaire dans celui du Danube inférieur, il fut élu membre des états de 1825. A son avénement au trône, le roi Louis s'empressa de le recevoir au nombre de ses conseillers. Armansperg eut alors une part importante à la réorganisation des ministères et à la réforme des abus introduits dans l'état financier du royaume. Le 1er janvier 1826, il entra au ministère, avec le portefeuille de l'intérieur et des finances; en 1828, il échangea le premier de ces deux départements contre celui des affaires étrangères, auquel fut ajouté encore le ministère de la maison du roi. Le peuple bavarois a conservé un souvenir de reconnaissance de son administration; elle marque la période du libéralisme auquel le roi de Bavière a dû la popularité qui l'environnait alors. Armansperg favorisait le développement des institutions du pays, et il travailla à établir dans toute l'Allemagne, par l'abolition des douanes intérieures, l'unité du territoire, au moins sous le rapport commercial. La réaction arrivée en 1831 lui fit perdre son poste, et depuis il a été attaqué avec véhémence par les organes du parti rétrograde : cependant le roi ne lui retira pas sa confiance; il chercha à lui adoucir sa disgrâce en le nommant à la légation bavaroise à Londres. Depuis 1828 il était conseiller du royaume à vie, et, comme tel, membre de la première chambre des états. Il se retira dans ses terres, et y resta jusqu'en 1832. Une ordonnance du 5 octobre de cette année lui donna la présidence du conseil de régence formé pour le nouveau roi de la Grèce, encore mineur. Il partit pour cette destination avec le jeune prince, et débarqua avec lui à Nauplie le 6 février 1833. Il resta président de la régence jusqu'à la fin de mai 1835. Dans cette position difficile il a déployé de l'activité,

de la prudence et de la fermeté. Mais la Grèce lui reproche avec raison d'avoir employé la presque totalité de l'emprunt de 60 millions garanti par la France, la Russie et l'Angleterre, à payer à un haut prix les troupes bavaroises, tandis que le petit nombre de soldats grecs qui avaient tant souffert dans la guerre de l'indépendance, étaient peu ou point payés. M. d'Armansperg vit aujourd'hui retiré dans ses terres. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

***ARMATI** (*Salvino degli*), physicien italien, natif de Florence, né vers le milieu du treizième siècle, mort en 1317. Il est désigné sur son épitaphe comme l'inventeur des besicles, invention qui est attribuée à Alexandre Spina de Pise, mort en 1313. Les besicles étaient d'abord à verres convexes, c'est-à-dire destinées aux presbytes; car le Florentin Vanni del Busca écrivait en 1299 : « Cette découverte récente est utile surtout aux pauvres vieillards qui ont la vue fatiguée. » Le dominicain Giordoin de Rivalto disait vers 1305, dans un de ses sermons : « Il n'y a pas vingt ans que les besicles ont été inventées. » Bernard Gordon, professeur à Montpellier, mentionne déjà les besicles dans son *Lilium medicinæ*, écrit en 1305.

Musschenbroek, *Essai de physique*, t. II, p. 898. — Manni, *Degli Occhiali*.

***ARMBRUSTER** (*Samuel*), savant hongrois, natif de Saint-Georges, à deux milles de Presbourg, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Bis senæ piæque agitationes industria practicantium æternam salutis promotionem;* Presbourg, 1671, in-8°; Altorf, 1703, in-8°.

Hormayr, *Mém. Hungar.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**ARMBS** (*Jean* DE), chroniqueur suisse, vivait vers la fin du quinzième siècle. Il avait écrit une chronique fédérale qui fut brûlée en 1489, par ordre de l'autorité.

*Bibl. Suisse* de Haller, 2e partie, p. 22. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**ARMELLE** (*Nicole*), célèbre illuminée, née en 1606 à Campenac, diocèse de Saint-Malo, et morte à Vannes en 1671. Elle servit d'abord comme domestique, et demeura pendant trente-cinq ans chez un gentilhomme, dans la pratique absolue, dit-on, de l'amour divin. Sa vie a été écrite par une ursuline de Vannes, sous ce titre : *l'École du pur amour de Dieu;* Paris, 1704, in-12; ouvrage traduit en allemand à Leipzig, 1756, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**ARMELLINI** (*Jérôme*), appelé aussi *Armenini* et *Jérôme de Faënza*, natif de Faënza, était inquisiteur général de la foi catholique à Mantoue vers l'an 1516; on ajoute qu'il a rempli la même charge dans plusieurs autres villes de Lombardie. C'était un adversaire déclaré des hérétiques : suivant Sextius Senensis, il écrivit contre un astrologue calabrois, nommé *Tiberio Rossiliano*, qui soutenait qu'on aurait pu facilement prévoir le déluge à l'aide de calculs astrologiques, basés sur la conjonction des planètes. Echard affirme que le manuscrit de ce travail a été conservé à la bibliothèque du Vatican; mais Mazzuchelli constate qu'il n'a pu rien en retrouver, imprimé ou manuscrit.

Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, p. 23. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARMENINI** (*Jean-Baptiste*), peintre italien, natif de Faënza, vivait vers l'an 1580, et écrivit : *Veri precetti della pittura, libri III;* Ravenna, 1587, in-4°; Venise, 1678, in-4°. Cet ouvrage est estimé des connaisseurs.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Orlandi, *Abecedario Pittorico*.

* **ARMENZANI** (*Flaminius*), jurisconsulte italien, vivait au dix-septième siècle. On a de lui : *Decisiones Rotæ Genuensis et Lucensis;* Jeff., 1679, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARMESSIN** (*Nicolas* DE L'), graveur français, né en 1640. Ses portraits le firent particulièrement remarquer. On cite, parmi les plus vantés, ceux du duc Philippe de Bourbon; de Henriette Stuart, sœur de ce prince, du comte d'Estrades, de Guttenberg, etc.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Huber, *Manuel des amateurs*.

***ARMESSIN** (*Nicolas* DE L'), graveur français, fils du précédent, né à Paris en 1684, mort en 1755. Il étudia la gravure à l'école de son père, et se fit connaître par les planches qu'il exécuta pour le recueil de Crozat. Il grava d'après les maîtres les plus renommés, Watteau, Lancret, Boucher. Son élève Schmidt, de Berlin, fit quelques-unes des gravures signées de l'Armessin, faites d'après Lancret.

Huber, *Manuel des Amateurs*. — Nagler, *Neues Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***ARMFELT** (*Charles*, baron D'), général suédois, né en Finlande en 1666, mort en 1736. Sous Charles XII, après avoir servi à l'étranger, il revint en Suède prendre sa part des combats du héros suédois. Après la bataille de Pultawa, Armfelt marcha contre les Russes en Finlande. Il résista, devant Helsingfort, à la flotte que Pierre le Grand dirigea contre cette place. Il ne se retira qu'après avoir fait brûler les maisons par les habitants eux-mêmes. Le 15 février 1714, il soutint, avec insuccès il est vrai, mais avec une héroïque valeur, un engagement contre le général russe Apraxin. Au retour de Charles XII, en 1718, Armfelt fut chargé de pénétrer avec six mille hommes dans le nord de la Norwége vers Drontheim. Il eut alors moins l'ennemi que le climat à combattre. Le froid et la faim firent dans son armée des ravages qui ne trouvent leur analogue dans l'histoire que la campagne des Français en 1812. Armfelt échappa avec quelques officiers seulement. Charles XII venait de mourir; et lorsque la paix fut enfin conclue, Armfeldt fut chargé de réorganiser les troupes de la Finlande.

Nordberg, *Histoire de Charles XII*. — Rühs, *Finland und seine Bewohner*.

**ARMFELDT** (*Gustave-Maurice*, baron D'), général suédois, né le 1er avril 1757 à Fuva (province de Finlande), mort à Tsarskoïe-Célo le 19 août 1814. Il se distingua d'abord dans la guerre contre la Russie, de 1788 à 1790. Gouverneur de Stockholm à la mort du roi, et uni, par la médiation de Gustave III, à l'ancienne famille du comte de la Gardie, il était destiné à faire partie d'un conseil de régence pendant la minorité de Gustave IV, quoique, d'après une disposition testamentaire antérieure, la tutelle du jeune roi revint au duc de Sudermanie. Mais la volonté du roi ne fut pas exécutée, et c'est cette préférence sans doute qui attira au baron d'Armfelt la haine avec laquelle il fut persécuté. Le 7 septembre 1792, il fut envoyé comme ambassadeur à Naples, et on lui intenta un procès pendant son absence. Il fut flétri par contumace comme traître à la patrie, et déclaré déchu de tous ses biens et dignités. Armfelt se retira en Allemagne jusqu'en 1799. A cette époque, Gustave IV annula ce jugement, et réintégra Armfelt dans ses biens. Il le chargea de l'ambassade à la cour de Vienne, et en 1807 on lui conféra le grade de général d'infanterie. En cette qualité il commanda les troupes suédoises en Poméranie, et en 1808 l'armée de l'ouest contre la Nowége. Vers la fin de la même année, il fut appelé à la présidence du conseil de guerre à Stockholm. En 1810, il obtint la démission qu'il avait demandée, et vécut à Stockholm dans la retraite. Mais une alliance contractée avec la fameuse comtesse Piper lui suscita de nouvelles poursuites de la police, et l'obligea de chercher un refuge auprès de l'ambassadeur russe et d'entrer au service de la Russie. Là, il reçut un accueil flatteur : il fut nommé chancelier de l'université d'Abo, président des affaires de la Finlande, et membre du sénat de la Russie. Il jouit d'une estime générale, et se concilia l'attachement des Finlandais jusqu'à sa mort. Armfelt a écrit lui-même sa biographie en suédois ; on en trouve une traduction allemande dans le recueil intitulé *Zeitgenossen* ; Leipz., 1833. [*Enc. des g. du m.*]

*Conversations-Lexicon.*

* **ARMIN** (*Robert*), acteur anglais, vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il remplissait les rôles de *Clown* dans la troupe de Shakspeare. On a de lui : une comédie intitulée *the History of the two maids of Moor-Clack, with the Life and simple manner of John in the hospital* ; London, 1609, in-4° ; — *A Nest of Ninnies Stultorum plena sunt omnia* ; manuscrit de la bibl. Bodléienne à Oxford.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — *Biographical Dictionary*.

**ARMINIUS** ou *Hermann*, chef des Chérusques, né vers l'an 18 avant J.-C., mort l'an 20 après J.-C., fils de Sigimer (*le Victorieux*). Il fut élevé à Rome, obtint le titre de chevalier et de citoyen romain, et servit d'abord dans les armées d'Auguste. C'est au milieu des Romains qu'il conçut le projet de délivrer son pays, qui venait d'être soumis par Drusus depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe et à la Saale. Il associa à son entreprise les chefs des principales tribus germaniques. Brave, fécond en ressources, d'un esprit pénétrant et dissimulé, il s'insinua adroitement dans la confiance de Varus, général romain, qui commandait dans la Germanie, tandis qu'il faisait révolter secrètement les districts les plus éloignés du pays. Le crédule Varus, quoique averti de l'existence de cette conspiration par Ségeste, chef des Cattes, marcha, l'an 9 de J.-C., avec trois légions contre les rebelles. Mais s'étant engagé imprudemment dans un défilé de bois et de montagnes, Arminius, qui le suivait avec ses troupes comme pour former son arrière-garde, attaqua subitement les Romains, les tailla en pièces, et fit égorger ou cruellement mutiler tous ceux qui avaient été faits prisonniers. Cette défaite mémorable, qui fit pousser à Auguste ce cri de désespoir, *Vare, redde mihi meas legiones*, eut lieu dans la forêt de Teutobourg, entre la ville de Detmold et Wiederbrück, dans le défilé appelé Höllenschlucht, non loin des sources de l'Ems et du Weser (1).

Arminius vainqueur détruisit tous les forts des Romains. Rome fut consternée. Une armée de vétérans fut envoyée sur les bords du Rhin en l'an 10 après J.-C., sous la conduite de Tibère, qui ne réussit pas à franchir ce fleuve. Germanicus lui succéda l'an 14 ; mais l'armée d'Arminius s'était considérablement accrue ; son oncle Inguiomarus, quittant le parti de Rome, s'était réuni à Arminius. Le beau-père d'Arminius, Segeste, tenait encore pour les Romains ; mais il était assiégé par ses propres concitoyens. Germanicus vint à son secours, le dégagea ; et parmi les personnes qu'il prit se trouva Thusnelda, femme d'Arminius et fille de Ségeste. Tacite fait un touchant tableau de la noble attitude de cette femme, qui était enceinte, et qui fut réservée, ainsi que le fils qu'elle allait mettre au monde, pour le triomphe de Germanicus à son retour à Rome. Arminius n'en fut que plus animé par la vengeance : il appelait les peuples aux armes par d'éloquents discours. Les Romains commandés par Germanicus s'engagèrent dans les forêts, d'où Arminius, s'élançant tout à coup, les défit et les repoussa jusqu'au Rhin. Une division de l'armée romaine, commandée par Cæcina, eut ordre de se retirer en suivant une chaussée nommée *les Longs-Ponts*, à travers les marais. Arminius, sortant d'un bois à l'improviste, la met en déroute, et fut sur le point de s'emparer de Cæcina : Inguiomar, ne pouvant maîtriser l'impatience des Germains, voulut, malgré les avis d'Arminius, assaillir le camp où les Romains s'étaient retranchés; ils furent repoussés,

(1) Les noms, encore aujourd'hui usités, de quelques localités des environs de Detmold, comme *Winnefeld* (champ de victoire), *Knochenbahn* (chemin des ossements), *Blutbeke* (bassin de sang), *Mordkessel* (chaudière du massacre), semblent perpétuer le souvenir de quelque défaite sanglante.

et les Romains en firent un grand carnage. Deux ans après, Arminius accepta à Idistavius, au delà du Weser, la grande bataille que lui livra Germanicus. Avant le combat, Arminius demanda un entretien avec son frère Flavius, qui, comme lui, avait été élevé à Rome. Cet entretien eut lieu d'une rive à l'autre, en langue latine; mais les efforts d'Arminius ne purent ébranler son frère : malgré le fleuve qui les séparait, peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux mains, et on dut retenir Flavius malgré lui. La bataille s'engagea, et la discipline romaine l'emporta sur l'énergie désespérée des Germains. Arminius blessé parvint à s'enfuir. Longtemps il put prolonger la lutte en inquiétant sans cesse les Romains, jusqu'à ce que la jalousie de Tibère rappelât Germanicus l'an 17 de J.-C. Cette même année, Inguiomer, jaloux de la gloire de son neveu, s'unit à Marbode, roi des Suèves, pour attaquer Arminius; mais ce chef, secondé par les puissantes tribus des Semnones et des Longobards, qui voyaient en Arminius le rempart de la liberté germanique, s'unirent à lui, et l'aidèrent à remporter sur ses ennemis une grande victoire. Arminius, qui s'était montré jusqu'alors le défenseur de sa patrie, voulut quelque temps après l'assujettir à sa domination : ce fut la cause de sa perte. Il fut assassiné dans une conjuration. Adgandestrius, prince des Cattes, avait écrit au sénat pour empoisonner Arminius; mais le sénat avait noblement refusé. « Arminius, dit Tacite, fut incontestablement le libérateur de la Germanie; il ne combattit pas le peuple romain dans les commencements de sa puissance, comme d'autres rois et d'autres généraux, mais au faîte de sa gloire, et dans les temps où l'empire avait atteint le plus haut degré de splendeur. Il ne fut pas toujours heureux, mais il ne cessa pas un moment d'imposer au vainqueur par son attitude et par ses forces. Pendant douze ans l'arbitre des affaires de la Germanie, du gré de ses concitoyens, il fut l'objet de leur vénération après sa mort. » Klopstock a immortalisé le libérateur de la Germanie dans deux de ses poëmes.

Tacite, *Annales*, lib. I, 55, etc. — Dion Cassius, lib. LVI. — Suétone, *Vie d'Auguste*. — Florus, IV, 12. — Velleius Paterculus, II, 117. — R. von Ledebur, *Das Land und Volk der Bructerer*; Berlin, 1827. — Sökeland, *Ueber die Verhältnisse und Wohnsitze der Deutschen Völker zwischen dem Rhein und der Weser zur Zeit der Römer*; Münster, 1835. — Roth, *Hermann und Marbod*.

*ARMINIUS (*Fulgence*), évêque de Nusco en 1669. Il se démit volontairement de l'épiscopat en 1680, pour vivre dans la retraite. On a de lui : *gli immortali Cipressi*; *descrizione de Funerali d'Ant. Carrafa, duca d'Andria*; Terani, 1645; — *le Pompe della morte per la morte di Cornelia Giudici, duchessa di Bisaccio*; Naples, 1647, in-4°; — *Lettera nella quale se racontano i prodigi fatti della statua di san Nicola di Tolentino in Venezia*; Venise, 1652, in-4°; — *i Tributi di reverenza alla rep. di Venezia, discorsi predicabili*; Venise, 1663, in-12; — *Panegirici sacri, discorsi*, etc.; Bologne, 1651, in-4°; ibid., 1669, in-4°; — *l'Ambasciata d'ubbidienza fatta alla Santità di Clemente X, in nome di Carlo II, rè delle Spagne*, etc.; Rome, 1671, in-4°; — *il Triumfo del Dolore, funerali per donna Giovi di Sangro*; Naples, 1674.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**ARMINIUS** (*Jacques* ou *Harmensen*), chef de la secte des arminiens ou remontrants, né à Oudewater (1) en 1560, mort le 19 octobre 1609. Il étudia d'abord à Leyde, puis à Genève, sous Th. de Bèze, et à Bâle sous Gyrnæus. Il voyagea ensuite en Italie, visita Padoue et Rome, et obtint en 1588 une place de pasteur à Amsterdam. En 1604 il devint professeur de théologie à l'université de Leyde. A ce moment, il fut chargé par Martin Lydius, professeur de théologie à Franeker, de défendre la doctrine de Théodore de Bèze sur la prédestination, qui était attaquée par les ministres de Delft. Arminius examina l'ouvrage des ministres, le compara au système de Calvin et de Bèze, balança les raisons de part et d'autre, et finit par adopter les sentiments qu'il s'était proposé de combattre. Il manifesta ses opinions dans ses thèses du 7 février 1604. Il assura que son système ne contenait rien de nouveau, et qu'il n'était point incompatible avec la confession de foi des Églises des Pays-Bas. Il dit que l'on pouvait avoir des sentiments différents sur des articles moins importants, sans se condamner mutuellement; et que l'on devait accorder sur cela une liberté raisonnable à ceux qui reconnaissaient les vérités essentielles. Il ajouta que c'était le vrai moyen de prévenir les schismes, de diminuer le nombre des sectes, et de rétablir la paix dans la chrétienté.

Arminius formula ainsi son système : « Dieu étant un juste juge et un père miséricordieux, a fait de toute éternité cette distinction entre les hommes, que ceux qui renonceraient à leurs péchés et qui mettraient leur confiance en Jésus-Christ seraient absous de leurs mauvaises actions, et qu'ils jouiraient d'une vie éternelle; mais que les pécheurs endurcis et impénitents seraient punis... Il est agréable à Dieu que tous les hommes renoncent à leurs péchés, et qu'après être parvenus à la connaissance de la vérité, ils y persévèrent constamment; mais il ne force personne. La doctrine de Calvin fait Dieu auteur du péché, et endurcit les hommes dans leur rébellion, en leur inspirant l'idée d'une nécessité fatale. »

François Gomard, son collègue à l'université de Leyde, se déclara contre lui, et entraîna un grand nombre de ministres dans son opinion. Arminius, de son côté, trouva des partisans, qui soutinrent ses opinions avec beaucoup de talent et d'érudition. La dispute s'échauffa, et produisit de part et d'autre une foule d'écrits polé-

(1) *Arminius* est le nom latinisé de *Harmensen* ou *Hermann*. Comme *Oudewater* signifie, en hollandais, *vieille eau*, Arminius s'intitula *Veteraquinas*.

miques. Les partisans d'Arminius, craignant d'être opprimés par leurs adversaires, présentèrent en 1610 une *remontrance* aux états de Hollande, ce qui les fit appeler *remontrants*. Ils commencèrent par se plaindre de ce qu'on les accusait injustement de vouloir faire des changements dans la religion, et de causer des désordres et des tumultes. Ils dirent qu'il était nécessaire d'examiner la confession de foi et le catéchisme. Ils readirent compte de la doctrine de leurs adversaires; ils proposèrent enfin la leur, et la résumèrent en cinq articles.

Les états de Hollande firent de grands efforts pour calmer les esprits et ramener la paix; mais ce fut en vain. L'édit de pacification qu'ils donnèrent en 1614 ne calma personne. La politique s'empara de cette controverse, et en fit son profit. Le prince Maurice d'Orange voulait se venger de Barnevelt, de Hoogerbeets et de Grotius, soupçonnés de favoriser les *remontrants*. Les ministres calvinistes étaient bien aises d'humilier leurs antagonistes dans un synode général; ils en demandèrent tous la convocation, et ils l'obtinrent. Le synode de Dordrecht ouvrit ses séances le 13 novembre 1618, examina les cinq articles des *remontrants*, et les condamna. Les ministres qui refusèrent d'adhérer à la sentence furent destitués. Pour fixer le sens des passages controversés de la Bible, le synode avait ordonné une nouvelle traduction hollandaise de la Bible sur les textes hébreu et grec. Cette traduction parut en 1637. Les arminiens, mécontents de la version du Nouveau Testament, en firent une autre, qui parut à Amsterdam en 1680. Ils devinrent dès lors l'objet d'innombrables persécutions; les fonctionnaires arminiens furent privés de leurs emplois; quelques-uns se retirèrent à Anvers et en France; la plupart émigrèrent dans le Holstein, et fondèrent la ville de Frederikstadt, dans le duché de Schleswig.

Quant à Arminius, on a peu de détails sur les dernières années de sa vie. Ses sermons, articles de controverse, thèses théologiques, etc., ont été réunis en un volume in-4°, et publiés à Leyde (1629) et à Francfort (1631 et 1635). On trouve en tête de ce volume une notice biographique sur Arminius, par Pierre Bertius. La correspondance d'Arminius a été, en grande partie, imprimée dans *Præstantium ac eruditorum virorum Epistolæ ecclesiasticæ et theologicæ, etc.*; Amsterdam, 1660, in-8°; 1684, in-fol.

Arminius, que Jacques I[er], roi d'Angleterre, appelait *l'ennemi de Dieu*, avait pris pour devise : *Le Paradis, c'est une bonne conscience.* [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Gasp. Brandt, *Historia vitæ Arminii;* Amsterdam, 1724, in-8°. — *Acta synodi nationalis;* Dortrecht, 1620, in-4°. — Adrian van Cattenburgh, *Bibliotheca scriptorum remonstrantium;* Amsterdam, 1728, in-4°. — Mosheim, *Histoire ecclesiastique.*

*ARMONVILLE (*Jean-Baptiste*), surnommé *le Bonnet rouge*, membre de la convention nationale en 1792, naquit à Reims le 18 novembre 1756, et mourut dans sa ville natale le 11 décembre 1808. Il exerça d'abord à Reims la profession de cardeur de laine, et fut l'un des membres les plus véhéments de la convention nationale, où il siégeait à côté de Marat. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort et l'exécution dans les vingt-quatre heures. Après la dissolution de l'assemblée, en novembre 1794, Armonville revint à Reims reprendre son ancien état.

*Biographie des Contemporains.*

*ARMSDORF (*André*), musicien allemand, né à Mühlberg, près de Gotha, le 9 septembre 1670, mort le 31 décembre 1699. Après avoir étudié le droit, il se sentit une véritable passion pour la musique, et devint organiste à Erfurt. Il a composé un grand nombre de morceaux de musique religieuse, dont un petit nombre a été imprimé.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*AMSTRONG (*Archibald*), communément appelé *Archy* ou *Archée*, bouffon de Jacques VI, né à Arthurset dans le Cumberland au commencement du dix-septième siècle, mort en 1672. Après la mort de Jacques, il devint le fou de l'archevêque Laud. Nous ne dirons rien de ses bons mots, facéties et calembours, parce qu'ils n'ont de sel qu'en anglais, et que, traduits dans une autre langue, ils perdraient leur sens. Archibald se retira fort riche, et eut pour successeur John Muckle. Il publia contre l'ancien évêque Laud un pamphlet sous ce titre : *Archy's dream, sometimes Iester to his majestie but exiled the court by Canterburie's malice, with a relation for whom stood voide an odde chaire in Kell;* cet écrit témoigne du violent ressentiment qu'Amstrong éprouvait contre le prélat qui l'avait renvoyé.

Stark, *Biographia scotica.* — Lyson, *Magna Britannia*, IV, 13. — Neal, *History of the Puritans*, édit. de 1794, II, 132, 307, 308. — *Gentleman's Magazine*, XCI, part. I, 23, 24, et part. II, 214-216.

*ARMSTRONG (*François*), médecin anglais d'Uppingham, dans le Rutlandshire, mort en mai 1789. On ignore la date de sa naissance. Il est regardé comme l'inventeur d'une couleur verte végétale qu'il a décrite dans un livre intitulé *An account of a newly-invented beautiful Green Paint, lasting in the open air, and daily improving by the winds, sunshine and rains;* Stramfort, 1783. Watt rapporte aussi, dans ses *Medical commentaries* (v. IX, p. 317), un travail d'Armstrong, intitulé *Account of singular convulsive fits in three children of one family.*

Watt, *Biblioth. britannica.* — *Gentleman's European*, and *Scot's Magazines*, an. 1789, p. 467, 424, 259.

*ARMSTRONG (*George*), médecin anglais, né au milieu du dix-huitième siècle à Londres, où il est mort en décembre 1781. Il est le frère de l'auteur de *Art of preserving health*. Il s'occupa spécialement de la santé et des maladies des enfants, et a fondé pour ce sujet un dispensaire

dans son pays. Il a publié les résultats de ses observations sous le titre : *Essay on the diseases most fatal to infants*, avec cet appendice : *Rules to be observed in the nursing of children, with a particular view to those who are brought up by hand*; Lond., 1767. Cet ouvrage a eu de nombreuses éditions.

Rees, *Cyclopædia*. — Watt, *Biblioth. britannica*.

***ARMSTRONG** (*Jean*), ingénieur ordinaire du roi d'Angleterre, né vers la fin du dix-septième siècle, mort le 27 mars 1758. Il est l'auteur d'un livre intitulé *the History of the Island of Minorca*; Londres, 1752. Armstrong, comme officier de l'armée, avait été envoyé à Minorque en 1738 pour le recouvrement de l'impôt; c'est là qu'il amassa les matériaux de son ouvrage, qui comprend la topographie de l'île, son histoire naturelle, son histoire politique, des détails sur les mœurs et le caractère de la population; il est de plus orné de cartes de l'île et de gravures. Une seconde édition, fort augmentée par l'auteur, parut en 1756.

*Gentleman's London* and *Scot's Magazines*; for 1758, p. 144, 218, 162.

***ARMSTRONG** (*Jean*), poëte écossais et écrivain politique, né à Leith en 1771, mort le 21 juillet 1797. Il eut de bonne heure un goût marqué pour les lettres. Dès l'âge de dix-huit ans, il publia un volume de poésies : *Juvenile poems* (1789), contenant aussi, en prose, *Essay on the best means of punishing and preventing crimes*. Cet ouvrage lui valut une médaille d'or décernée par la Société du Panthéon d'Édimbourg. En 1790 il vint à Londres, avec l'intention d'y poursuivre sa carrière littéraire. Il gagna sa vie à faire des articles de journaux. En 1791 il publia, sous le nom d'Albert : *Sonnets from Shakespeare*. Watt, dans *Bibliotheca Britannica*, place sous le nom d'Armstrong un volume publié à Londres en 1790, ayant pour titre : *Confidential letters from the Sorrows of Werter*. Armstrong, fatigué par le travail et les privations, mourut à la fleur de l'âge.

*Monthly Magazine*, août de l'an 1797, p. 183, 184. — *Gentleman's Magazine*; for sept. 1797, p. 781, 782.

**ARMSTRONG** (*Jean*), médecin anglais, né le 8 mai 1784 à Ayres-Quay, dans le comté de Durham, mort à Londres le 12 décembre 1829. Partisan de la doctrine de Broussais, il regardait l'inflammation comme la cause de presque toutes les maladies, et préconisait l'emploi de larges saignées. Il exerçait la médecine à Londres, et ses cours étaient suivis par de nombreux élèves. Voici la liste de ses travaux : *Observations relative to the Fever commonly called puerperal*; Londres, 1813; deuxième édition, 8 vol., 1819; — *Practical illustrations of typhus, of the common continued fever, and of inflammatory diseases*; 1816, Londres; — *Practical illustrations of the scarlates fever, pulmonary consumption*, etc.; *with Remarks on sulphureous waters*, 8 v.; Londres, 1818; — *On the brain-fever. produced by intoxication* (*Edinburgh medical and surgical journal*, janvier 1813); — *the Morbid anatomy of the bowels*, etc.; — une foule de brochures sur des maladies particulières; et divers articles publiés dans les journaux et revues.

*Memoir of the life and medical opinions of J. Armstrong*, M. D., etc., by Francis Boott, M. D., 2 v. in-8°; London, 1834.

***ARMSTRONG MOSTYN** (*Jean*), géographe anglais. Les détails sur sa vie manquent. On sait seulement qu'il a publié les travaux suivants : *Scotch Atlas*, — *Essay on the contour of the Coast of Norfolk*, etc., 1791; Norwich, petit in-4°.

Watt, *Bibliotheca Britannica*.

***ARNAL** (*Étienne* D'), dit *Scipion*, ingénieur français, né à Valleraugue le 12 avril 1733, mort le 23 février 1801. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et devint chanoine à Alais. Il résigna son canonicat vers 1780, et, s'étant entièrement livré à l'étude de la mécanique, il inventa les moulins à feu, dont on fit l'expérience à Nîmes. Il inventa aussi une machine à feu pour la remonte des bateaux sur les rivières navigables. Il obtint en 1782 un privilége exclusif de quinze ans pour l'établissement de cette machine en France, et un autre de vingt-cinq ans pour son établissement et pour celui des moulins à feu, dans toute l'étendue de la monarchie autrichienne. Ce dernier privilége lui avait été procuré par son frère aîné, le colonel Jean d'Arnal, au service de l'Autriche. Malgré ses connaissances en mécanique et son génie inventif, d'Arnal ne réussit point dans ses entreprises : diverses circonstances s'y opposèrent d'abord, et ensuite la révolution de 1789. Il reprit plus tard (en 1799) le projet de l'établissement de sa machine à feu pour opérer la remonte des bateaux sur le Rhône. Il ne fut pas plus heureux que la première fois dans cette nouvelle tentative. Il mourut à Nîmes dans la plus grande misère, après avoir consumé sa vie et sa fortune en entreprises utiles, mais infructueuses.

On a de lui : *Prospectus de la navigation générale des rivières par le moyen de la machine à feu*; Paris, 1781, in-4°; — *Prospectus de l'entreprise de la navigation des rivières par le moyen de la machine à feu*; — *Mémoire sur les moulins à feu établis à Nîmes*; Nîmes, 1783, in-4°; — *Déclaration des droits de l'homme, en vers*; Nîmes, an VII (1798 ou 1799), in-8°. Cet opuscule, composé par l'abbé d'Arnal dans un âge assez avancé, fut adopté par le jury d'instruction du département du Gard pour l'usage des écoles primaires.

MAURICE ANGLIVIEL.

***ARNAL** (*Jean-Pierre*), célèbre architecte espagnol, né à Madrid le 19 novembre 1735, mort le 14 mars 1805. Son père, Juan Henrique, fameux orfévre, l'envoya étudier les beaux-arts à Toulouse, où il remporta les prix d'architecture, de perspective ou de dessin. A son retour de France, il fut reçu élève à l'Académie de

Saint-Ferdinand à Madrid, où il obtint le second prix de la première classe d'architecture. Trois ans après, il fut chargé de dresser les plans et dessins de l'Alhambra et des antiquités moresques de Cordoue. Le talent qu'il déploya dans cette mission lui fit décerner le titre de membre de l'Académie en 1767. Sept ans après, il fut nommé vice-président de ce corps éminent. En 1780, le roi le chargea d'aller relever les ruines et mosaïques découvertes à Rielves près de Tolède; il dessina exactement des morceaux de parvis qui avaient été sauvés dans les fouilles, les fit graver et colorier. Le roi le nomma directeur de l'école d'architecture.

Llaguno y Cean-Bermudez, *Noticias de los Arquitectos y Arquitectura de España*. — Ponz, *Viage de España*.

***ARNAL**, acteur et poëte comique français, né en 1799. Voici les principales phases de sa vie, extraites d'une monographie faite par lui-même :

Je suis tout simplement le fils d'un épicier....
J'étais, à quatorze ans, soldat du roi de Rome..
Et, pour vivre, soudain je me fis boutonnier....
Nous étions chez Doyen ; je jouais *Mithridate;*
*Mithridate* devint *Jocrisse corrigé*.
. . . . . Après cela, je cours au domicile
Du directeur Brunet (1) : l'accès en est facile....
« Je vous reçois, dit-il d'un ton des plus moqueurs.
« Dès demain, vous pouvez débuter dans les chœurs. »

Ainsi qu'il le dit lui-même, Arnal était en 1814 sergent dans la jeune garde d'Italie, et fut, après son retour en France, employé dans une fabrique de boutons. Son goût pour le théâtre l'entraîna à solliciter, en 1825, un engagement aux Variétés, où il fut peu goûté du public. Il entra ensuite au Vaudeville, et n'y reçut pas d'abord le meilleur accueil, malgré le soin qu'il apportait dans ses rôles. Enfin une longue persévérance le fit triompher de tous les obstacles; et Arnal, depuis vingt années, s'est placé au premier rang des acteurs comiques par son naturel et son originalité. On dit de lui qu'il est toujours le même : ce n'est point un blâme, c'est un éloge. En effet, Arnal ne peut se comparer à nul autre comédien. La scène est son domaine, il crée plutôt qu'il ne représente; son jeu est un dialogue entraînant avec le public : il est réellement acteur et auteur. Ses exclamations, son rire, ses improvisations fines et hardies, son audace aristophanique, tout en lui est à lui. — Il professe, au surplus, une vénération profonde pour son art, et l'a très-sérieusement étudié aux meilleures sources. Quelques poésies, contes et fabliaux, entre autres *la Planche à bouteilles*, attestent son esprit.

ALFRED DE LACAZE.

**ALNALD.** *Voyez* ARNOLD.

**ARNALD** (*Richard*), théologien anglais, né à Londres en 1696, mort le 4 septembre 1756. Il fut ministre de la religion réformée, et, à ce titre, prononça un grand nombre de sermons. Les seuls ouvrages qui restent de lui sont des commentaires sur les différents livres de l'Ancien Testament. Il eut un fils appelé William qui embrassa également l'état ecclésiastique, mais qui devint fou à l'âge de vingt ans.

John Nichols, *History and Antiquities of the County of Leicester*, v. III. — Masters, *History of the college of Corpus Christi*, etc., 1831, édit. in-4°, p. 486.

***ARNALDI** (*Énée*, comte), architecte italien, né à Vicence en 1716; on ignore l'époque de sa mort. Il fit de l'architecture sa principale étude. Ses principaux ouvrages sont : *Idea d'un teatro nelle principali parti simile agli antichi, all' uso moderno accommodato*; in-4°, 1762; — *Delle Basiliche antiche, e specialmente di quella di Vicenza*; in-4°, 1767. Il ajouta à son premier livre quelques observations sur les théâtres en général, et en particulier sur celui de Vicence. Il recommande l'adoption du plan demi-circulaire pour l'auditoire comme dans les théâtres anciens, et désapprouve les gradins concentriques, aussi bien que l'usage moderne du parterre et des loges. Il est aussi l'auteur d'une *Descrizione delle architetture di Vicenza*, 1779. Une correspondance d'Arnaldi avec l'architecte Temanza a été publiée dans *Raccolta di littere sulla Pittura*. Ce fut lui qui dirigea la restauration du palais Raggione à Vicenze.

Milizia, *Vite*. — *Raccolta di lettere sulla Pittura*, édit. Ticozzi.

**ARNALDO** (*Pierre-Antoine*), théologien, né en 1638 à Villefranche (près de Nice), mort vers la fin du dix-septième siècle. Il étudia la théologie au collége de Brera, et remplit la charge de protonotaire apostolique après avoir reçu le bonnet de docteur. Il a écrit les ouvrages suivants : *Il triciglio celeste in lode de' nomi santi di Gesu, di Maria, e di Giuppe*; Milan, 1653 : il publia ce travail à l'âge de quinze ans; — *Pro faustissima toti orbi terrarum sanctissimi domini nostri Alexandri VII, pont. max., inauguratione ad solium Vaticanum;* Milan, 1656, in-4°; — *Elogia in laudem episcopi Nicæensis*; — *Sanctum optatæ pacis Augurium ex emblemate Alciati, cujus est inscriptio: Ex bello Pax dissertatio parænetica*; Milan, 1658; — *Honorato II, principi Monacæo, Valentino duci*, etc., *poeticæ gratulationes*; Milan, in-4°; — *la Gloria vestita a lutto per la morte di Carlo-Emmanuele II, duca di Savoja*; Turin, 1676, in-4°, poëme en octaves; — *il Giardin del Piemonte oggi vivente nell anno* 1673, *diviso in principi, dame, prelati, abati, cavalieri, ministri*, etc.; Turin, 1683, in-8° : c'est une collection d'odes et de sonnets à la louange des personnages les plus importants de la cour de Turin à cette époque; — *le Grandezze et le glorie della R. Casa di Savoja, oda lirica*, etc., *con lettere al duca di Savoja Carlo-Emanuele II*. Cette ode est conservée dans la bibliothèque royale de Turin.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARNALDUS** (*Étienne*), **ARNOLDUS** ou **ARLANDUS**, médecin-chirurgien de Montpellier qui

(1) Les Variétés.

vivait dans la première partie du quatorzième siècle. Un *Arnaldus* ou *Arlandus* de Montpellier est fréquemment cité par Guy de Chauliac dans sa Clinique; mais il est confondu peut-être avec *Arnaldus* ou *Arnauld de Villeneuve*. Les travaux d'Étienne Arnaldus n'ont pas été publiés. Gesner mentionne trois manuscrits qui lui sont attribués, et qui se trouvaient entre les mains d'un médecin d'Erfurt appelé Mathieu Dresserus. Leurs titres sont : *Viridarium super Antidotarium Nicolai*; — *Prognosticationes*; — *Tractatus de Febribus et de Evacuatione*; — *Dixtarium*.

Astruc, *Hist. de la faculté de médecine de Montpellier*. — Haller, *Biblioth. chirurgica*, I, 156; *Bibliotheca med. pract.*, I, 452.

*ARNALL (*William*), pamphlétaire anglais, né en 1705, mort en 1751. Il est connu par ce passage de la *Dunciade*, où, après avoir stigmatisé les faiblesses des gazetiers, Pope dit :

Not so bold Arnall; with a weight of skull,
Furious he drives, precipitately dull.
Whirlpools and storms his circling arms invest,
With all the weight of gravitation blest.
No crab more active in the dirty dance,
Downward to climb and backward to advance.
He brings up half the bottom on his head,
And loudly claims the journals and the lead.....

Une note mise au bas de ce passage explique qu'Arnall regarda comme étant de sa dignité de réclamer, lors de la première publication de la *Dunciade*, contre le rôle qu'on lui prêtait; et il écrivit à ce sujet une lettre dans laquelle il répudiait les détestables maximes de ses prédécesseurs. Dans le second dialogue qui suit l'épilogue des satires, Pope lui adresse cette invocation :

Spirit of Arnall! aid me while I lie!

Arnall publia *the British Journal* et le *Free Briton*, dans lesquels il soutint la politique de sir Robert Walpole et de son gouvernement. Parmi ses autres œuvres, en dehors du journalisme, on remarque : *Letter to doctor Codex* (c'était le docteur Gibbon qu'il désignait ainsi) *on his modest instructions to the crown*; *Opposition no proof of patriotism*. Dans l'enquête dressée par le comité secret sur la conduite de sir Robert Walpole, on trouve que la subvention aux divers journaux, aussi bien qu'au *Free Briton*, était de 50,077 livres sterling. Les notes de la *Dunciade* disent qu'Arnall a touché, pour sa part, près de onze mille livres sterling; mais il avait derrière lui une phalange d'écrivains qu'il était obligé de rétribuer.

*Miscel. works*, I, 5. — Pope, *Dunciade*.

*ARNASON (*Jean*), jurisconsulte danois, né en Islande vers 1727, mort en 1777 à Snœfieldsnœss. Il écrivit en danois un savant ouvrage intitulé *Historisk indleningt til den gamle og nye islandske bættergang* (Introduction historique à la jurisprudence islandaise ancienne et moderne). Ce travail avait été commencé à l'instigation du comte de Rantzau, à qui il était dédié; il fut publié à Copenhague en 1762, et non à Soroë, comme on l'a prétendu. C'est un gros in-4° de plus de six cents pages, avec une préface d'Anker.

Worm, *Lexicon over Danske, Norske, og Islandske lærde Mænd*, I, 39; III, 28. — Arnason, *Indledning*.

*ARNASON (*Jean-Magnus*), théologien danois, né en 1665 à Dyrafiord en Islande, mort le 8 février 1743. Il fut nommé évêque de Skalholt peu de temps après avoir reçu les ordres mineurs, et s'engagea dans des querelles religieuses avec son propre clergé. Les ouvrages qui restent de lui sont : *la Vie de son père spirituel Einar Thorsteinsson, évêque d'Holum*; Copenhague, 1700, in-4°; — un *Calendrier perpétuel*; Holum, 1707, in-12; — une *Traduction du catéchisme de Luther*, avec un commentaire; Holum, 1707, in-12; — *Dactylismus islandicus*; Copenhague, 1739, in-12; — *Nucleus latinitatis*; Copenhague, 1738, in-8°; — *Donatus, Grammatica* et *Lexidion latino-islandicum*; Copenhague, 1734. Il reste en outre d'Arnason une foule de manuscrits, qu'il serait inutile de citer.

Finn Jonsson, or Linnus Johannæi, *Historia ecclesiastica Islandiæ*, III, 695-716. — Rothe, *Brave*, *Danske mænds og quinders berømmelige eftermæle*, II, 501-512. — Worm, *Lexicon over Danske, Norske, og Islandske lærde Mænd*, I, 38; III, 27.

*ARNASON (*Sæmum*), chronologiste danois. On ne sait rien de sa naissance ni de sa mort. Il a écrit vers 1600 une table chronologique, en prenant pour base les Écritures et Philon le Juif. Cette table a été complétée en 1609 par Arne Magnusson ou Arnas Magnœus, célèbre antiquaire.

Halfdan Einarsson, or Einari, *Historia litteraria Islandiæ*, édit. de 1786, p. 186.

*ARNAU (*Juan*), peintre espagnol, né à Barcelone en 1595, mort en 1693. Il eut pour maître à Madrid Eugène Coxes, et se fit une grande réputation comme coloriste. Arnau illustra de ses travaux une foule de livres contenant des vies de saints.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

ARNAUD, ARNAULD, ARNAULT, ARNALDUS, ARNOLDUS, nom commun à plusieurs hommes célèbres que nous avons rangés ci-dessous par ordre chronologique jusqu'au seizième siècle, et, à partir de cette époque, par ordre alphabétique de prénoms.

## I. *Arnaud du moyen âge.*

ARNAUD ou ARNALDO *de Brescia*, en latin *Arnaldus, Arnolphus, Arnulphus Brixiensis*, célèbre philosophe et théologien, né à Brescia, en Italie, vers le commencement du douzième siècle, tué en 1155. Il vint en France de bonne heure, et y fut disciple d'Abailard, sous lequel il fit de grands progrès dans la philosophie scolastique. Il était doué de beaucoup de facilité et d'une éloquence toute naturelle, que l'art et le travail achevèrent de développer. De retour en Italie, il embrassa l'état monastique et s'adonna à la prédication. La corruption

était alors à son comble dans tous les états, et surtout dans le clergé; tous les monuments contemporains l'attestent; même les écrits de saint Bernard. Cette corruption générale devait nécessairement enflammer le zèle de tous les hommes généreux, de tous les esprits ardents; aussi était-elle attaquée avec vigueur dans l'Église orientale, tout aussi bien que dans l'Église occidentale. Arnaud de Brescia se distingua dans cette lutte par son emportement et par sa persistance, soit qu'il sentit plus vivement que tout autre l'odieux de ces débordements, soit qu'il fût dévoré du désir de se faire une réputation. Il n'attaqua d'abord dans le clergé que l'abus que celui-ci faisait de ses vastes propriétés; mais bientôt il soutint que le clergé ne pouvait pas être propriétaire, et qu'il ne lui était pas permis d'allier avec ses fonctions spirituelles des dignités purement temporelles. Cette doctrine trouva des partisans parmi les grands et dans le peuple: les têtes s'échauffèrent, et une révolte contre l'évêque de Brescia fut le résultat de la fermentation sourde des esprits. Le clergé s'aigrit, et porta ses accusations au concile de Latran, qui se tint en 1139. Le pape Innocent II fit condamner les excès que blâmait Arnaud; mais il proscrivit sa doctrine, qu'Othon de Frisingue résume en ces termes: « Il n'y a point de salut à espérer pour les ecclésiastiques qui ont des biens en propriété, pour les évêques qui possèdent des seigneuries, ni pour les moines qui ont des immeubles; toutes ces choses appartiennent aux princes, et l'usage n'en doit être accordé qu'aux laïques. » Arnaud, banni de l'Italie, se réfugia à Zurich, où il continua son enseignement. Il paraît, par une lettre de saint Bernard, qu'il était en France vers 1140, et qu'il dogmatisait avec son ancien maître Pierre Abailard. Cependant il entretenait un parti si puissant à Rome, qu'il y fit éclater une sédition à la fin du pontificat d'Innocent II. Les Romains, voulant réduire le pape à se contenter des dîmes et des oblations, s'assemblèrent au Capitole, et rétablirent le sénat. En 1144 ils ajoutèrent un patrice aux sénateurs, et donnèrent cette dignité à Jourdain, fils de Pierre de Léon, qu'ils regardèrent comme leur souverain. La révolte s'accrut à la mort de Lucius II, en 1145. Les Romains voulurent contraindre son successeur Eugène III à confirmer l'établissement du sénat. Ce pontife s'y refusa, et sortit de Rome. Arnaud y entra pendant son absence, enflamma l'enthousiasme des séditieux, et les porta à abolir la préfecture, à ne reconnaître que le patriciat, à dévaster les propriétés des ecclésiastiques et même les églises. Au mois de décembre de la même année, Eugène rentra à Rome après avoir soumis les rebelles, excommunia Jourdain, et rétablit la dignité de préfet. Adrien IV, successeur d'Anastase IV en 1154, plus courageux que ses prédécesseurs ou plus favorisé par les circonstances, frappa d'anathème Arnaud et ses adhérents, dont quelques-uns des plus emportés avaient blessé à mort Gérard, cardinal-prêtre de Sainte-Pudentiane, et jeta l'interdit sur la ville de Rome, jusqu'à ce qu'on en eût chassé ce moine audacieux. Les Romains effrayés expulsèrent Arnaud et les arnaldistes, qui se retirèrent dans la Toscane et y continuèrent leurs déclamations, aux applaudissements du public, qui regardait le novateur comme un prophète. L'année suivante, le pape obtint du roi des Romains, Frédéric I^er, qu'Arnaud, qui d'abord avait été pris par le cardinal de Saint-Nicolas, et qui avait été arraché de ses mains par les efforts du vicomte de Campanie, serait livré au supplice. En effet, par ordre du préfet de Rome, Arnaud fut crucifié et son corps brûlé. Ses cendres furent jetées dans le Tibre, afin que ses disciples ne les vénérassent pas comme des reliques.

Le caractère de ce personnage ne nous est parvenu que très-défiguré par la partialité des historiens. Ce qu'il y a de certain, c'est que même ses adversaires les plus prononcés lui accordent une éloquence remarquable, et ne lui contestent point des mœurs pures et austères. « Il serait à souhaiter, dit saint Bernard, que sa doctrine fût aussi saine que sa vie. Si vous connaissiez cet homme! il ne mange ni ne boit; comme le diable, il n'a soif que du sang des âmes. » Il importe de constater qu'Arnaud n'avait pas précisément porté atteinte aux dogmes de l'Église, et ne voulait réformer que les abus du pouvoir et la discipline du clergé. Aussi Baronius l'a-t-il appelé avec raison *le patriarche des hérétiques politiques*. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

D'Achery, *Spicilegium*, t. XIII, p. 85. — Günther, *Ligurinus, seu de gestis Friderici I^er*, lib. III, vers 2?2. — Saint Bernard, *Epist.* 189, 195, 196, 243. — *Vita Adriani*, dans Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. III, p. 441. — Baronius, *Annales ad annum* 1155. — Otto de Freisingen, *De gestis Friderici I^er*, dans Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, I, c. 28; *Chronicon*, VII, c. 31. — J.-D. Koler, *De Arnoldo Brixiensi dissertatio*; Gœttingue, 1742, in-4°. — D.-H. Franke, *Arnold von Brescia*; Zurich, 1825, in-8°.

**ARNAUD** ou **ARNAUT** *de Marvelh*, troubadour du douzième siècle, mort vers l'an 1189. Il naquit au château de Marvelh en Périgord. Il débuta par des occupations assez peu poétiques, en écrivant chez un tabellion; mais sa vocation l'emporta bientôt. Il suivit, en qualité de troubadour, la comtesse Adélaïde ou Alexide, femme de Roger II, vicomte de Béziers; il aima cette dame et chanta ses éloges; mais il ne sut pas cacher sa passion. Adélaïde lui interdit sa présence. Il se retira alors à la cour du seigneur de Montpellier. Les pièces qu'il composa, et dont quelques-unes ont été reproduites par Millot, sont d'un style lâche et monotone.

Millot, *Hist. litter. des troubadours*. — Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*.

**ARNAUD** (*Daniel*), troubadour provençal, né dans le douzième siècle à Ribérac (Périgord), mort vers 1189. Ses poëmes ne disent rien de sa vie; on y voit seulement les noms de deux maîtresses qu'il aimait. Il raconte aussi qu'il alla à

la cour de Richard Cœur de Lion. Là, il composa quelques chants à sa fantaisie, paroles et musique, et mérita le surnom de *ménestrel*. Il y inventa un genre de poésie appelé *sestine*, dont l'originalité consistait dans la répétition combinée de certains mots et de certaines rimes. Son passe-temps favori était de compléter des vers avec des rimes qu'il se faisait donner d'avance, et d'y ajouter un sens, ce qu'on appelle aujourd'hui *bouts-rimés*. Dante et Pétrarque le regardent comme le premier des poëtes de la langue romane. Pétrarque le désigne spécialement sous le nom de *grand maître d'amour*. Plusieurs poëmes érotiques du troubadour Arnaud se trouvent en manuscrits à la Bibliothèque nationale. La bibliothèque Laurentine à Florence en possède aussi des manuscrits.

Raynouard, *Choix de poésies originales des troubadours*, II, 221-228, 318; V, 30-40. — *Hist. littéraire de la France*, XV. 434-441. — Millot, *Hist. litt. des troubadours*, II, 479-492. — Crescimbeni, *Istoria della volgar Poesia*, I, 91, 102, 108, 387.

**ARNAUD** *de Carcassès*, troubadour provençal, né vers le commencement du treizième siècle, mort probablement vers 1270. Il ne nous est connu que par un petit poëme d'environ trois cents vers, intitulé *le Perroquet*. — M. Raynouard trouve que « l'esprit brillant de la chevalerie s'y confond avec le goût anacréontique des fictions extravagantes de l'Orient. » Du reste, l'auteur nous explique lui-même la morale de son poëme, en mettant cet épilogue : « C'est Arnaud de Carcassès qui a écrit ceci, lui qui a si souvent sollicité les dames. Il a voulu châtier les maris qui croient pouvoir séquestrer leurs femmes, et montrer qu'il vaudrait mieux les laisser agir selon leur volonté. »

Millot, *Hist. littér. des troubadours*, II, 390-398. — Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, II, 275-282.

**ARNAUD** *de Marsan*, troubadour provençal. Il vivait probablement vers la fin du treizième siècle. Millot le croit issu de l'illustre maison de Marsan. La seule pièce de poésie qui nous reste d'Arnaud est une peinture fort curieuse des modes de son siècle et de la façon de vivre des grands seigneurs. On y trouve une sorte d'initiation aux usages et aux mœurs de la chevalerie, écrite avec tant de naïveté qu'on se demande, après l'avoir lue, si c'est une appréciation sérieuse ou bien une caricature que l'auteur a voulu nous laisser.

Millot, *Hist. littér. des troubadours*, III, 62-76. — Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, II, 301-308.

**ARNAULD** *de Villeneuve*, dit *de Bachuone*, célèbre médecin et alchimiste, né vers 1240, mort en 1313. Le lieu de sa naissance est incertain; car il y a plusieurs villes du nom de Villeneuve (*Villa nova*) en France, en Espagne et en Italie. Il enseignait vers la fin du treizième siècle la médecine et l'alchimie à Barcelone, où il avait remplacé son maître Casamila. En 1285 il fut appelé auprès de Pierre III, roi d'Aragon, en qualité de premier médecin de la cour; fonction qu'il ne conserva pas longtemps, car ses opinions peu orthodoxes lui attirèrent l'excommunication de la part de l'archevêque de Tarragone. Il se réfugia à Paris, qu'il fut également obligé de quitter, parce qu'on l'accusait d'un commerce familier avec le diable, et de changer des plaques de cuivre en or. Il se retira à Montpellier, où il remplit, dit-on, pendant quelques années, une place de régent à la faculté de médecine. De Montpellier il se rendit à Florence, à Bologne, à Naples, à Palerme, où il se mit sous la protection de Frédéric II, qui le combla de bienfaits. Le pape Clément V, atteint de la gravelle, réclama les soins d'Arnauld de Villeneuve, réputé alors le plus habile médecin du monde. Les papes résidaient à Avignon. Arnauld s'embarqua aussitôt pour la France, mais le vaisseau fit naufrage, et il périt en 1311, à un âge assez avancé; son corps fut enterré à Gênes en 1313. Dans la même année, Clément V écrivit, pendant le concile général de Vienne, une lettre encyclique, dans laquelle il conjure ceux qui vivent sous son obéissance de lui découvrir où a été caché le traité de la *Pratique de la Médecine*, écrit par Arnauld et dédié au souverain pontife. Arnauld avait encouru la censure ecclésiastique pour quelques propositions, parmi lesquelles on remarque : « La prédiction de la fin du monde pour l'année 1335; — Les bulles du pape sont l'œuvre de l'homme; — Les moines corrompent les doctrines de J.-C.; ils sont sans charité, et ils seront tous damnés; — L'étude de la philosophie doit être bannie des écoles, et les théologiens ont très-mal fait de s'en servir; — Les œuvres de miséricorde sont plus agréables à Dieu que le sacrifice de l'autel; — Les fondations des bénéfices ou des messes sont inutiles; — Celui qui ramasse un grand nombre de gueux, et qui fonde des chapelles ou des messes perpétuelles, encourt la damnation éternelle. » D'après la réputation dont jouissait Arnauld de Villeneuve comme médecin et comme alchimiste, on aurait pu croire que c'était un prodige de science. Et c'est même là ce qu'on cherche à répandre de nos jours; car l'auteur de l'article *Arnauld de Villeneuve*, dans la *Biographie universelle*, dit : « Il (Arnauld) découvrit les trois acides sulfurique, muriatique et nitrique. Il composa le premier de l'alcool, et s'aperçut même que cet alcool pouvait retenir quelques-uns des principes odorants et sapides des végétaux qui y macèrent. On lui doit aussi les premiers essais réguliers de la distillation; il fit connaître l'essence de térébenthine; il composa les premiers ratafias. »

Il y a là autant d'erreurs que de mots : toutes ces prétendues découvertes étaient connues longtemps avant Arnauld de Villeneuve, ainsi que je l'ai fait voir dans mon *Histoire de la Chimie*, tom. I. — Parmi les ouvrages d'Arnauld, qui ont moins pour objet la chimie que la médecine et la pharmacologie, on remarque : *Practica Sum-*

*maria, seu Regimen magistri Arnaldi de Villanova ad instantiam papæ Clementis,* qui est la même que le traité de *Praxi medica; Rosarius Philosophorum;* un commentaire sur le *Regimen Sanitatis* de l'école de Salerne; un traité de macrobiotique (*De conservanda Juventute et retardante Senectute*), dédié au roi Robert. *Voyez* l'analyse de ces écrits dans l'*Histoire de la Chimie* déjà citée. La première édition des œuvres d'Arnauld parut à Lyon, 1504, vol. in-fol. (en caractères gothiques), avec une préface de Thomas Murchius; les éditions subséquentes ont paru, dans le même format, à Paris, 1509; à Venise, 1514; à Bâle, 1515 et 1585; à Lyon, 1520 et 1532. H.

Symphor. Champier (*Campegius*), *De medecinæ claris scriptoribus;* Lyon, 1506. — Bzovius, *Annal. eccles.*, *ad annum* 1310. — Boulay, *Histoire de l'Université de Paris*, t. IV. — *La Vie d'Arnauld*, dans les éditions de Bâle et de Lyon. — Pierre Joseph (pseudonyme de *Haitze*), *Vie d'Arnauld;* Aix, 1719, in-12. — Fabricius, *Biblioth. lat. med. et inf. ætatis*, t. I. — Freind, *Hist. de la Méd.*, t. III. — N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus.* — Astruc, *Histoire de la Faculté de medecine de Montpellier.* — Eymeric, *Directorium inquisitorium.* — Gmelin, *Geschichte der Chemie.* — Ackermann, *Regimen sanitatis Salerni.* — Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 385.

**ARNAULD DE TINTIGNAC**, ou (suivant Nostradamus) **DE COTIGNAC**, troubadour provençal. Il vivait au quatorzième siècle. Arnauld fut protégé par Louis, roi de Sicile, et par la reine Jeanne, qui l'envoyèrent comme négociateur vers les rebelles du Col-de-Tende. Le fief de Cotignac lui fut attribué en récompense de ses services. Il ne reste d'Arnauld que trois chansons, dans lesquelles il se plaint de l'indifférence d'Isnarde, fille du seigneur d'Antravènes, et pleure sur son amour malheureux.

Millot, *Hist. litt. des Troub.*, III, 375-376. — Raynouard, *Choix des poésies originales des Troub.*, V, 30.

## II. *Arnauld depuis le seizième siècle.*

**ARNAULD DE POMPONNE.** *Voy.* POMPONNE.

**ARNAULD** (*Antoine*), avocat français, né à Paris en 1560, mort le 29 décembre 1619. Fils aîné d'Antoine Arnauld, conseiller de la reine Catherine de Médicis, il fut reçu avocat au parlement, et s'y distingua par son éloquence autant que par sa probité. Son plaidoyer contre les jésuites en faveur de l'université de Paris, en 1594, lui acquit une grande célébrité. Il a été réimprimé en 1717, in-12. Il publia contre cette société un autre ouvrage: *le Franc et véritable discours du roi sur le rétablissement qui lui a été demandé par les jésuites*, in-8°. On a encore de lui *l'Anti-Espagnol*, imprimé dans le *Recueil des excellents et libres discours sur l'état présent de la France*, 1606, in-12, et dans les *Mémoires de la Ligue*, t. IV, p. 230; — *la Fleur de Lys*, 1593, in-8°; — *la Délivrance de la Bretagne*, et un *Avis au roi Louis XIII pour bien régner*; 1612, in-12; — la 1re et la 2e *Philippique*, 1592, in-8°. — Les jésuites l'accusèrent d'être huguenot. Il est vrai qu'il était fort opposé à la Ligue; mais il ne l'était pas moins au protestantisme. Il avait un grand nombre d'enfants, parmi lesquels on distingue surtout les deux suivants.

Arnauld d'Andilly, *Mémoires*, part. I. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. V, p. 384.

*Robert* **ARNAULD D'ANDILLY**, savant littérateur, fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1588, et mourut le 27 septembre 1674. Il jouit d'un grand crédit à la cour, et n'en fit usage que pour rendre service. Balzac disait de lui « qu'il ne rougissait point des vertus chrétiennes, et ne tirait point vanité des vertus morales. » A l'âge de cinquante-cinq ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal des Champs. On a de lui: 1° *Traductions des Confessions de saint Augustin*, 1651, in-8° et in-12; — 2° *Histoire des Juifs*, de *Josèphe*, 1701, 3 vol. in-8°, et 1706, in-12: plus élégante que fidèle, au jugement de plusieurs savants, et en particulier du P. Gillet, génovéfain, qui a également traduit cet historien. On estime l'édition d'Amsterdam avec figures, 1756, 3 vol. in-4°; — 3° *Des vies des saints Pères du désert et de quelques saints*, écrites par les Pères de l'Église, 1668 et 1680, 3 vol. in-8°; — 4° *l'Échelle sainte de saint Jean Clymaque; traité du mépris du monde*, par saint Eucher; du *Pré spirituel* de J. Moschus; — 5° *Des œuvres de sainte Thérèse*, in-4°, 1670; — 6° de celles du B. Jean d'Avilla, in-fol.; — 7° *Mémoires de sa vie écrits par lui-même*, publiés par l'abbé Gouget, in-12, imprimés en 1734; — 8° *Poëme sur la vie de J.-C.*, petit in-12; — 9° *Œuvres chrétiennes en vers*, et plusieurs autres ouvrages. — Le fils aîné (mort en 1698), *Arnauld* D'ANDILLY, suivit d'abord la carrière militaire, et se retira ensuite auprès de son oncle l'évêque d'Angers. Il a laissé des *Mémoires*, 1756, en 3 parties in-8°, publiées par le P. Pingré.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

*Antoine* **ARNAULD**, surnommé *le grand Arnauld*, théologien et philosophe, né à Paris le 6 février 1612, mort le 6 août 1694 à Paris. Il était le vingtième et le dernier des enfants d'Antoine Arnauld, un des plus célèbres avocats de son temps, et frère d'Arnauld d'Andilly. Il fit avec distinction ses études au collége de Calvi-Sorbonne, et sa philosophie au collége de Lisieux. On le destinait d'abord au barreau, et on lui fit faire son droit; mais cette étude le dégoûta. L'abbé de Saint-Cyran ayant inspiré à sa mère la pensée de le consacrer à l'état ecclésiastique, il entra en Sorbonne, et devint le disciple de Lescot, confesseur du cardinal de Richelieu et depuis évêque de Chartres. Ce docteur lui enseignait la théologie scolastique, lorsque l'abbé de Saint-Cyran lui conseilla de lire les opuscules de saint Augustin sur la grâce, et traça à ce puissant génie la carrière qu'il parcourut depuis avec tant de gloire. Après cette lecture, son directeur lui ayant demandé ce qui l'avait le plus frappé, il répondit sur-le-

champ que c'était « la différence des deux états, de la nature saine, et de la nature corrompue par le péché. » Cette réponse est caractéristique : elle est tout l'homme. Dans sa thèse appelée *Tentative*, dédiée au clergé de France, et soutenue en 1636 devant une nombreuse assemblée, Arnauld fronda les sentiments de son professeur, et se brouilla pour toujours avec lui. En 1638 il soutint sa sorbonique, et reçut le sous-diaconat. En 1641, la Sorbonne voulut le recevoir de *la société*, quoiqu'il n'eût pas rempli les conditions auxquelles est attaché le droit d'en être, parce que *la rare piété du suppliant, sa capacité extraordinaire et le succès éclatant de sa licence*, lui méritaient cette faveur; mais le cardinal de Richelieu, proviseur de Sorbonne, s'y opposa. En 1641 Arnauld fut ordonné prêtre, après s'être dépouillé de son bien en faveur du monastère de Port-Royal; il avait reçu le bonnet de docteur quelques jours auparavant.

La haute réputation que lui acquit, en 1643, la publication du livre *De la Fréquente Communion*, porta la Sorbonne à revenir sur ce qui avait été délibéré précédemment, et à l'admettre dans sa *société*. Les honorables et nombreuses approbations dont ce livre était muni ne purent arrêter ni les pamphlets ni les déclamations du jésuite Nouet et de ses confrères. Arnauld opposa aux déclamations et aux libelles de ses ennemis un *Avertissement* qui parut en tête d'une seconde édition de son livre, et sa *Théologie morale des Jésuites*, par laquelle il préluda à de longs combats. La plume de ces pères était trempée dans le fiel, celle d'Arnauld ne l'était pas moins ; et de toutes parts on se félicitait de travailler *in majoris Dei gloriam*. Cependant les écrits ne suffisaient point à la haine des jésuites : ils conseillèrent au chancelier Séguier de porter l'affaire à Rome, et de forcer Arnauld d'aller se défendre en personne. Ce conseil eût prévalu, si Arnauld, l'université, le parlement, la Sorbonne en corps, n'eussent représenté, en 1644, que « cette citation était contraire aux lois de l'Église de France, qui veulent que les causes nées dans son sein y soient jugées par elle, et à celles du royaume, qui ne permettent pas qu'un sujet soit justiciable d'un tribunal étranger. » Le gouvernement ne donna pas suite à la citation, et Arnauld s'ensevelit dans une retraite impénétrable, d'où il ne sortit que vingt ans après.

Du fond de cette retraite, Arnauld dédia à la reine le livre de la *Tradition de l'Église sur la pénitence*, qui parut en 1644. C'était une réponse aux attaques de ses ennemis contre la *Fréquente Communion*. Il mit tous ses soins à préserver ce livre d'une censure que les jésuites poursuivaient à Rome avec acharnement; il n'y eut qu'une proposition, insérée dans la préface par l'abbé de Barcos, qui mérita condamnation. La censure, portée en 1645, ne parut qu'en 1647, et encore sans aucune mention du livre *De la Fréquente Communion*.

Arnauld n'était pas encore débarrassé de cette affaire, qu'il s'en préparait une bien plus épineuse qui devait durer toute sa vie : l'affaire du jansénisme. L'*Augustinus*, ou Traité sur la doctrine de saint Augustin, par Jansénius, évêque d'Ypres, parut en 1640, et un décret du 1<sup>er</sup> août 1641 en prohiba la lecture. Urbain VIII donna une bulle contre l'ouvrage de Jansénius, pour en empêcher la réception en Sorbonne. Arnauld publia, au mois d'août 1643, les *Premières et Secondes Observations*, qui furent suivies bientôt après des *Considérations* sur une prétendue censure, des *Difficultés* sur la bulle *In eminenti*, et de la première et seconde *Apologie de Jansénius*. Arnauld ne jouissait pas d'un moment d'armistice, qu'il ne s'occupât sur-le-champ d'un ouvrage de piété. Il fit paraître successivement la traduction du livre des *Mœurs de l'Église catholique*, du livre de *la Correction* et de *la Grâce*, du livre de *la Vérité de la religion*, du livre *de la Foi, de l'Espérance et de la Charité*, et du *Manuel de saint Augustin*. Il variait ces occupations par la traduction en latin de son livre *De la Fréquente Communion*, par ses *Novæ Objectiones contra Renat. Descartis Meditationes*, et par quelques opuscules antijésuitiques ou de piété. Il joignit aux travaux du cabinet, pendant quatre années, l'exercice du ministère ecclésiastique, la direction des religieuses et des pensionnaires de Port-Royal. En 1649, le syndic Cornet dénonça à la faculté de théologie sept propositions, dont cinq étaient extraites de l'*Augustinus*. La querelle, qui n'était qu'assoupie, se réveilla avec plus de violence qu'auparavant. Arnauld reprit la plume, et donna les *Considérations* sur l'entreprise du sieur Cornet. La dénonciation portée en Sorbonne n'était que le prélude de celle que l'on porta presque simultanément à Rome. Arnauld publia en 1650 des *Considérations* sur la lettre de M. de Vabres, qui était à la tête des dénonciateurs. Cette année vit aussi paraître l'*Apologie pour les saints Pères*, le meilleur ouvrage, à l'avis d'Arnauld, qui soit sorti de sa plume. Jean de Labadie, jésuite pendant quinze ans, sortit de la société, et se lia avec les amis de Port-Royal; bientôt après il embrassa la réforme de Calvin. Les jésuites triomphèrent : ils écrivirent que le *jansénisme était le grand chemin qui mène au calvinisme*. Arnauld opposa à leurs libelles une *Lettre* sur le sujet de l'apostasie de Jean de Labadie, et la *Remontrance* aux pères jésuites touchant le *Manifeste* de la véritable doctrine des jansénistes. Pendant quelque temps Arnauld avait observé le plus rigide silence; mais le refus d'absolution fait au duc de Liancourt, s'il ne retirait sa petite-fille pensionnaire à Port-Royal, et s'il ne renvoyait de son hôtel le père Desmares et l'abbé de Bourzéis, alluma la bile du docteur. Il écrivit en 1655 une *Lettre à une*

*personne de condition*. Cette lettre fut vivement attaquée, et il se vit obligé d'en écrire une *Seconde à un duc et pair*. On rapporte qu'après l'avoir lue, le pape Alexandre VII loua la piété et l'érudition de l'auteur, et l'exhorta à mépriser à l'avenir les libelles de ses adversaires. Cependant elle fut pour lui une source de nouvelles peines : elle lui suscita une censure de la Sorbonne, surtout par le doute qu'elle exprimait que les cinq propositions fussent contenues dans le livre de Jansénius. Cette discussion, où le docteur Arnauld avait multiplié les écrits en latin et en français, ne l'occupait pas tellement qu'il ne composât des ouvrages d'un autre genre. Il avait publié, au commencement, *la Concorde des Évangiles* et *l'Office du Saint-Sacrement*, dont on admire la préface, et encore plus la *Table historique et chronologique*. Il composa, l'année de sa condamnation, la *Réponse à un écrit au sujet de la sainte Épine*, *de l'Autorité des miracles*... Des motifs de prudence le contraignirent d'abandonner le monastère de Port-Royal qu'il habitait depuis 1648, et de se réfugier avec Nicole dans une retraite inaccessible. En 1656, il fut exclu de la société de Sorbonne et même de la faculté de théologie. « C'est aujourd'hui, écrivait-il à sa nièce, la mère Angélique, qu'on me doit rayer du nombre des docteurs; j'espère en la bonté de Dieu qu'il ne me rayera pas pour cela du nombre de ses serviteurs. C'est la seule qualité que je désire conserver. » Tous les docteurs qui ne voulurent pas signer sa condamnation furent également exclus et privés des avantages qui sont attachés à cette qualité. Rome se montrait moins sévère à l'égard d'Arnauld : elle prohibait ses écrits, mais ne les censurait pas. Arnauld entretenait une correspondance très-étendue et très-suivie. Il était l'oracle de son parti; on attendait sa réponse pour agir ou pour se tenir en repos. De quelque prodigieuse activité d'esprit qu'il fût doué, il n'en était pas moins excédé de tant de tracasseries et de tant de travaux. Ses amis même augmentaient les peines de sa situation : les uns avaient besoin d'un frein pour être retenus dans les bornes de la modération; il fallait exciter les autres pour les conduire au but où l'on tendait. C'était un général qui guidait au combat des troupes indisciplinées, composées d'hommes valeureux et d'hommes timides. Arnauld s'était aperçu qu'une guerre défensive avec les jésuites lui était moins favorable qu'une guerre offensive, et il porta cette dernière dans l'intérieur de leurs retranchements. Les jésuites attaquaient les jansénistes sur leur foi : les jansénistes attaquèrent les jésuites sur leur morale; ils leur reprochèrent d'avilir la religion par des pratiques superstitieuses.

Arnauld fournit des matériaux à Pascal pour ses *Provinciales*. Il publia en 1658 *Cinq écrits en faveur des curés de Paris contre les casuistes relâchés*; en 1662, la *Nouvelle hérésie des jésuites*, les *Illusions des jésuites* dans l'exposé de leur thèse, *Factum* pour les curés de Paris sur cette thèse; en 1665, *Remarques* sur la bulle d'Alexandre VII contre les censures de Vernant et d'Amadæus; en 1689 et 1690, *Cinq dénonciations* du péché philosophique; en 1683, le second volume de la *Morale pratique* des jésuites : le premier avait paru en 1669, le troisième parut en 1689, et les cinq autres à différentes époques jusqu'en 1694, où le dernier fut imprimé; de 1685 à 1688, quatre *Factum* pour les petits-neveux de Jansénius, contenant la réfutation du roman de Bourgfontaine et autres calomnies. Vers le même temps Arnauld composa des ouvrages qui resteront comme des monuments éternels d'un des plus beaux génies qui aient honoré la France, et qui feront regretter à jamais le long emploi de si grands talents à des controverses dont le fond ne porte souvent que sur des mots. Il publia ou laissa en manuscrits : 1° la *Grammaire générale et raisonnée* dite *de Port-Royal*; — 2° le *Règlement pour l'étude des belles-lettres*; — 3° la *Logique*, ou l'*Art de penser*; — 4° *Nouveaux éléments de géométrie*; — 5° *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*. Tous ces ouvrages ont été perfectionnés depuis par des hommes habiles, mais le premier jet en est dû au docteur Arnauld. Son cachet subsiste toujours au milieu des améliorations qu'on y a faites.

Arnauld était un des plus profonds métaphysiciens de son siècle; ses *Nouvelles Objections contre les* Méditations *de Descartes*, dont nous avons déjà parlé; le *Traité des vraies et des fausses idées*, publié en 1683; les *Réflexions philosophiques et théologiques*, 1685; sa *Dissertation sur les miracles de l'ancienne loi*, 1685; ses *Neuf lettres* au père Malebranche, et tout ce qu'il a écrit contre ce philosophe, contre dom Lami ou contre Nicole, en sont des témoignages incontestables. On peut mettre en tête des ouvrages d'Arnauld qui touchent en quelque sorte à la jurisprudence, l'*Apologie pour les catholiques*, 1681 et 1682. C'est un chef-d'œuvre de dialectique et de bonne discussion. Les jurisconsultes et les canonistes ont admiré son savoir et son éloquence dans l'*Éclaircissement sur l'autorité des conciles*, 1684; dans les *Six écrits* pour la défense de l'évêque d'Aleth contre quelques ecclésiastiques et quelques gentilshommes de son diocèse, 1665 et 1666; dans les *Six mémoires* publiés pour la cause des quatre évêques; dans les quatre *Mémoires* pour la duchesse de Longueville, sur la souveraineté de Neuchâtel; dans un *Mémoire* pour le duc de Liancourt, et dans quelques autres pièces de ce genre. Plusieurs questions du droit public y sont traitées avec une supériorité digne de lui, et pouvant servir de modèle. D'un autre côté, nous devons à Arnauld de précieux éclaircissements sur les difficultés qui se rencontrent dans le Nouveau Testament, et sur la lecture de ce livre sacré en

langue vulgaire. Il donna, en 1669, la *Concorde des Évangiles* en français; en 1666, le *Nouveau Testament* de Mons. Cette traduction, qui essuya beaucoup de critiques, donna lieu à une multitude d'écrits pour sa défense; il y en a contre l'archevêque d'Embrun, contre le père Maimbourg, contre le père Annat, contre Mallet, contre des anonymes, sur un *Décret* du pape qui la condamnait, et sur un *Mandement* de l'archevêque de Paris. Il s'occupa aussi, avec succès, de critique. Il fit des commentaires sur le livre de saint Augustin *de Correctione et Gratia*, sur les *Confessions* de ce père, sur l'édition que l'on préparait de ses œuvres, et sur divers sujets qui lui furent soumis. Tous ceux de ses amis que l'on attaqua trouvèrent en lui un zélé défenseur. Il prêta sa plume aux religieuses de Port-Royal, aux théologiens compromis dans la *Fourberie de Louvain*, à l'évêque d'Aleth, etc. En louant le savoir éminent et les sublimes qualités d'Arnauld, nous ne prétendons nullement approuver les erreurs et l'opiniâtreté que l'on a condamnées dans sa personne. Nous resterons étrangers au jansénisme comme à tout autre parti.

En 1668, Arnauld se prêta de bonne grâce à l'accommodement appelé *la paix de l'Église*, et fut présenté au nonce, qui l'accueillit avec la plus grande distinction et donna des éloges à ses rares talents. « Monsieur, lui dit-il, vous avez « une plume d'or pour défendre l'Église de Dieu. » Il fut également présenté au roi, et lui fit son compliment. Le roi lui répondit qu'il était bien aise de voir un homme de son mérite; qu'il avait ouï faire beaucoup d'estime de sa personne, et qu'il souhaitait que ses talents fussent employés à défendre l'Église. Il reçut partout le même accueil, les mêmes louanges, et cependant il ne fut pas rétabli en Sorbonne.

Afin de remplir les engagements qu'il avait contractés, il se mit à travailler à la réfutation du protestantisme. Déjà il avait publié quelques ouvrages polémiques sur cette matière, entre autres *la Petite Perpétuité de la Foi*, 1664. *La Grande Perpétuité de la Foi sur l'Eucharistie*, qui est principalement de Nicole, parut successivement en 1669, 1671 et 1672, 3 volumes in-4°. On doit à Arnauld seul : 1° *Renversement de la morale de Jésus-Christ par les calvinistes*, 1672, in-4°; — 2° *l'Impiété de la morale des calvinistes*, 1675, in-4°; — 3° *Remarques sur une lettre de M. Spon*, 1680, in-8°; — 4° *le Calvinisme convaincu de nouveaux dogmes impies*, 1682; — 5° *Réponse générale à M. Claude*, 1671.

Durant l'intervalle qui s'écoula depuis la paix de Clément IX jusqu'à la reprise ouverte des hostilités, Arnauld fit quelques voyages pour voir ses parents, se lia d'amitié avec Boileau et le réformateur de la Trappe, et se réconcilia avec Racine au sujet de la tragédie de *Phèdre*, dans laquelle il avait cru apercevoir le jansénisme. Tout le monde était curieux de voir un homme si célèbre; mais il se dérobait autant qu'il lui était possible à ce qu'il appelait la *servitude des visites*. On cite le trait suivant comme preuve de la simplicité d'Arnauld : La duchesse de Longueville lui avait donné asile dans son hôtel vers 1666, à condition qu'il n'y paraîtrait qu'en habit séculier, avec une grande perruque et l'épée au côté. Il y fut attaqué de la fièvre : la princesse fit venir le médecin Brayer, et lui recommanda d'avoir soin d'un gentilhomme qu'elle protégeait particulièrement. Brayer monte chez le malade, qui, après l'avoir entretenu de sa fièvre, lui demanda la nouvelle du jour. « On parle, dit Brayer, d'un livre nouveau de Port-Royal, qu'on attribue à M. Arnauld ou à M. de Sacy; mais je ne le crois pas de ce dernier, il n'écrit pas si bien. — Que voulez-vous dire, monsieur? répond Arnauld avec vivacité; mon neveu écrit mieux que moi. » Brayer regarde en face son malade, se met à rire, descend chez la princesse, et lui dit : « La maladie de votre gentilhomme n'est pas considérable; je vous conseille cependant de faire en sorte qu'il ne voie personne : il ne faut pas le laisser parler. »

Bien qu'Arnauld fût persuadé que les cinq propositions n'étaient point dans le livre de Jansénius, il était entré néanmoins de bonne foi dans l'accommodement, et n'avait pas voulu le troubler en rompant le silence qu'il avait promis. Mais cette inquiétude naturelle aux hommes, et plus particulièrement aux théologiens, ne put pas s'accommoder longtemps d'une paix si chèrement achetée : elle fut troublée par de misérables chicanes. L'affaire de la régale, la mort de la duchesse de Longueville, l'accusation de cabale contre l'État jointe à la note d'hérésie, l'ordre formel de sortir du faubourg Saint-Jacques, toutes ces choses réunies forcèrent le docteur Arnauld de se retirer en 1679 à Fontenay-aux-Roses, et, quelques jours après, de se réfugier à Mons, dans la Flandre autrichienne. Cette contrainte, à son âge et avec une santé affaiblie par une vie laborieuse et sédentaire, lui fut pénible; il la déplorait amèrement dans un de ses ouvrages. Cependant Arnauld ne resta pas longtemps à Mons; il erra de ville en ville, sans demeure fixe, toujours écrivant pour la défense de sa cause avec une vigueur de style que ses amis même ne jugeaient pas sans reproche, mais qu'il s'efforça de justifier par des écrits *ex professo*. Il est étonnant que cet homme, que l'égalité d'âme la plus constante, une douceur aimable, une conversation toujours instructive, rendaient cher à tous ceux qui l'approchaient, ait été si mordant, si acrimonieux dans sa polémique. Peut-être doit-on s'étonner davantage qu'il ait eu avec ses principaux amis des démêlés et des discussions sur les matières même pour lesquelles il était condamné. C'est ainsi qu'il écrivit contre Pascal et Domat, contre Gilbert de Choiseul, évêque de

Tournay, contre Nicole et contre le pape Innocent XI, son protecteur, parce qu'il avait condamné la déclaration du clergé de France, au grand détriment des *hérétiques*, et contre le père Malebranche. Arnauld mourut à Bruxelles, âgé de quatre-vingt-deux ans. Son corps fut enterré dans l'église de Sainte-Catherine de cette ville; son cœur fut porté à Port-Royal-des-Champs, d'où il fut transféré à Palaiseau en 1710. Boileau composa son épitaphe; Racine, Santeul et d'autres poëtes célébrèrent aussi ses vertus et ses talents. Le père Quesnel publia, en 1697, un *Recueil de plusieurs pièces concernant l'origine, la vie et la mort d'Arnauld*, 2 vol. in-12. L'abbé de Majainville a donné une *Vie* plus étendue de ce célèbre théologien; Paris, 1783, 2 vol. in-8° et 1 vol. in-4°, en tête des *Œuvres* d'Arnauld.

Les ouvrages d'Arnauld ont été souvent reproduits par la presse. En 1783 et années suivantes, on les a recueillis en 48 vol. in-4°. Cette immense collection, assez bien soignée, renferme une foule de documents précieux pour l'histoire des égarements de l'esprit humain. Elle est précédée d'un *catalogue* de tous ses ouvrages par ordre chronologique. Il ne faut pas oublier que le docteur Arnauld eut une grande part à la *Bible* de Sacy, à l'*Amour pénitent* de Néercassel, évêque de Castorie, et que les jansénistes n'ont rien publié d'important sans le lui communiquer. [L'abbé DE LA BOUDERIE, dans l'*Enc. des g. du m.*]

*Histoire de la vie et des ouvrages de M. Arnauld.* — Sainte-Beuve, *Port-Royal*, vol. II, p. 8. — *Supplément au Nécrologe des principaux défenseurs et confesseurs de la vérité.* — *Relation de la retraite de M. Arnauld dans les Pays-Bas en* 1679. — Dacier, *Éloge de l'abbé Arnauld*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XLVIII (1808).

La sœur aînée d'Antoine Arnauld (*Jacqueline-Marie-Angélique de Sainte-Madeleine*), née en 1591, morte en 1661, devint religieuse à huit ans, et, contre le règlement, abbesse de Port-Royal-des-Champs à onze ans. Elle introduisit à dix-sept ans la réforme de Cîteaux dans son abbaye, et y fit revivre la discipline de saint Bernard. La réforme de l'abbaye de Maubuisson, gouvernée par la sœur Gabrielle d'Estrées, lui causa bien des préoccupations. Elle transféra ensuite son monastère des Champs à Paris, et obtint du roi que l'abbesse serait élective et triennale. — Sa sœur, la mère *Jeanne-Catherine-Agnès de Saint-Paul*, morte le 19 février 1671, publia deux livres, l'un intitulé *l'Image d'une religieuse parfaite et d'une imparfaite*, Paris, 1660, in-12; et l'autre, *le Chapelet secret du Saint Sacrement*, 1663, in-12. Elle a aussi travaillé aux *Constitutions de Port-Royal*, 1721, in-12. — Elles étaient six sœurs religieuses dans le même monastère, toutes occupées des disputes sur la grâce : leur nièce, la mère Angélique de Saint-Jean *Arnauld*, fille d'Arnauld d'Andilly, religieuse comme elles de Port-Royal (née en 1624, morte en 1684), a composé les *Mémoires pour servir à la vie de la mère Marie-Angélique Arnauld de Sainte-Madeleine, réformatrice de Port-Royal*, publiés en 1737, in-12. Dom Clémencet a publié ses *Conférences* en 1760, 3 vol. in-12.

*Mémoires pour servir à la vie de Marie-Angélique Arnauld*, 1737, in-12.

Le frère d'Antoine Arnauld, *Henri Arnauld*, né à Paris en 1597, mort le 8 juin 1694, fut élu évêque de Toul par le chapitre diocésain. Mais les querelles que le droit d'élection occasionna l'empêchèrent d'accepter. En 1645, il fut envoyé à Rome pour apaiser les contestations survenues entre les Barberins et Innocent X. L'abbé Arnauld montra beaucoup de zèle pour l'intérêt de sa patrie et des Barberins. Cette maison fit frapper une médaille en son honneur, et lui éleva une statue, avec le vers que Fortunat avait composé pour saint Grégoire de Tours :

*Alpibus Arvernis veniens mons altior ipsis.*

Les Barberins faisaient, dans ce vers, allusion aux armes et à la patrie des Arnauld, qui étaient d'Auvergne. L'abbé Arnauld, de retour en France, fut nommé évêque d'Angers l'an 1649. Il ne quitta qu'une seule fois son diocèse, et ce fut pour convertir le prince de Tarente, et pour le réconcilier avec le duc de la Trémouille, son père. La ville d'Angers s'étant révoltée en 1652, ce prélat calma la reine mère qui s'avançait pour la punir, et lui dit un jour, en la communiant : « Recevez, madame, votre Dieu, qui a pardonné à ses ennemis en mourant sur la croix. » On disait de lui que « le meilleur titre pour en obtenir des grâces, était de l'avoir offensé. » La prière, la lecture, les affaires de son diocèse occupaient tout son temps. Quelqu'un lui représentant qu'il devait prendre un jour dans la semaine pour se délasser, il lui dit : « Oui, je le veux bien, pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas évêque. » Il signa le formulaire, après l'avoir d'abord refusé, et fit sa paix par ce moyen avec Clément IX. Ses *Négociations à la cour de Rome et en différentes cours d'Italie* ont été publiées à Paris par Burtin en 5 vol. in-12, longtemps après sa mort, en 1748. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses et des particularités intéressantes, racontées dans le style qui était commun à tous les Arnauld.

*Nécrologe de l'abbaye de Notre-Dame de Port-Royal-des-Champs*, vol. IV, p. 87. — *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*; Utrecht, 1742, t. I, p. 20. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Besoigne, *Vie de Henri Arnauld*; Cologne (Paris), 1756, 2 vol. in-12.

**ARNAULD** (*Antoine*), général français, né à Grenoble le 14 janvier 1749, mort en Hollande en 1804. Il entra au service, comme soldat, dans le régiment des gardes de Lorraine. En 1791, il fut reçu capitaine dans le premier bataillon des volontaires nationaux du Calvados, et nommé, dès le même jour, lieutenant-colonel de ce bataillon avec lequel il fut envoyé à l'ar-

mée du Nord. Il participa aux glorieuses journées de Honscoote les 7, 8 et 9 septembre 1793, et y eut le bras gauche fracassé d'un coup de feu, en combattant près de Yarmouth. Il fit ensuite les campagnes de la Hollande. Employé à l'armée du Rhin en 1800, il combattit, le 6 mai, à Kirchberg, près d'Ulm. L'ennemi ayant débouché par la forêt de Baltzeim, le général Arnauld, qui avait reçu ordre de s'opposer à ce mouvement, marcha sur lui au pas de charge, essuya une volée à mitraille qui fut très-meurtrière, et, sans avoir égard à la supériorité du nombre, soutenu seulement par son deuxième bataillon qui marchait en colonne serrée, il culbuta trois bataillons d'infanterie et un régiment de cavalerie autrichienne, les mit en fuite, et leur fit douze cents prisonniers. Il commanda la demi-brigade à la bataille de Hohenlinden le 3 décembre 1800. Dans cette affaire, trois bataillons de grenadiers hongrois s'avançaient au pas de charge : le général Richepanse, qui commandait la division sur laquelle ils se portaient, montrant cette troupe ennemie aux grenadiers de la 48e, leur adressa cette question : « Que me dites-vous de ces hommes-là? — Général, ils sont morts. » Telle fut la réponse des soldats français, qui, se précipitant sur l'ennemi, le culbutèrent. Le général Arnauld, dirigeant cette action, contribua au gain de la bataille et à la prise de toute l'artillerie de l'armée autrichienne. En 1802, il fit la campagne de Hanovre, fut nommé général de brigade le 23 août 1803, et commandant de la Légion-d'Honneur le 14 juin 1804. Il fut employé ensuite au camp de Zeist et sur les côtes de la Zélande, où il demeura jusqu'à la fin de ses jours.

Mémoires du temps. — De Courcelles, *Dictionnaire historique des généraux français.*

**ARNAUT** ou **ARNAULT DE LA BORIE** (*François*), chanoine de Périgueux et chancelier de l'université de Bordeaux, mort en 1607, a publié les *Antiquités de Périgord*, 1577.

Le P. Lelong, *Bibliothèque française*, et l'abbé Goujet, *Mémoires.*

**ARNAUD** (*François-Thomas-Marie* BACULARD D'), auteur dramatique, né à Paris le 18 septembre 1718, mort le 8 novembre 1805. Il fut du nombre des enfants précoces et des auteurs remarquables, plutôt par le nombre que par le mérite de leurs écrits. Il put dire comme Voltaire :

Dès le berceau je bégayai des vers.

Mais les vers qu'il bégaya ne passeront point à la postérité. On ne connaît guère que par leurs titres trois tragédies qu'il composa dans sa jeunesse. Aucune ne fut jouée; une seule fut imprimée : cette pièce a pour sujet *la Saint-Barthélemi*. Quelque faibles que fussent ces premières productions, elles attirèrent l'attention de Voltaire, et procurèrent à l'auteur des marques de sa bienveillance. Quelques poésies légères avaient étendu la réputation du jeune d'Arnaud. Un prince célèbre par la protection qu'il accorda à plusieurs gens de lettres, et qui ne crut pas déroger en se rendant leur émule, Frédéric II, fit de d'Arnaud son correspondant littéraire à Paris, l'appela ensuite à Berlin, l'accueillit avec distinction, le nomma son Ovide, et, selon son usage, lui adressa des vers français où il le désignait comme le successeur de Voltaire, qui s'éteint, disait-il, *à son couchant.* Ce fut en 1750, et Voltaire était alors dans toute la force de son talent. On pense bien qu'il ne fut pas flatté du compliment. Retiré à Dresde, d'Arnaud fut nommé conseiller de légation, puis, de retour à Paris, il se répandit dans le monde, qu'il quitta pour se livrer, dans la retraite, à son goût pour les lettres. Les nombreux volumes qu'il publia eurent un succès de larmes dans les boutiques, dans les provinces et dans les colonies. Ils rapportèrent 2 millions à la librairie, et cependant l'auteur mourait de faim. Si sa jeunesse avait joui de quelque succès, sa vieillesse fut moins heureuse : jeté dans les fers pendant la terreur, d'Arnaud ne sortit de prison que pour traîner une existence fort triste, réduit à travailler par besoin, ce qui permet rarement de travailler avec gloire. De tous ses ouvrages les plus faibles furent, en effet, ceux que lui commanda la nécessité. Le nombre de ses écrits, tant en vers qu'en prose, est considérable. Les principaux sont : *l'Histoire de M. et Mme de la Bédoyère, les Épreuves du sentiment, les Délassements de l'homme sensible, les Loisirs utiles, le Comte de Comminges, Euphémie, Fayel et Mérinval, Odes sacrées. Le Comte de Comminges* seul fut représenté en 1790, et ne dut, comme l'a dit un auteur contemporain, son succès momentané qu'à l'horrible nouveauté du spectacle. Le genre lugubre était celui de d'Arnaud. Ses romans surtout portent le caractère d'une imagination sombre : « Ce sont, disait la Harpe, non des contes bleus, mais des contes noirs. » Une partie de ses ouvrages a été publiée à Paris, 1751, 3 vol. in-12. [*Enc. des g. du m.*]

Quérard, *la France littéraire.* — Feller, *Dictionnaire historique.* — *Biographie des Contemporains.* — Jourdain, *Poët. fr.*, t. II, p. 302.

**ARNAUD** (*François*), abbé de Grandchamp, littérateur et publiciste français, né le 27 juillet 1721 à Aubignon, près de Carpentras; mort à Paris le 2 décembre 1784. Il débuta par des articles publiés dans le *Journal étranger* et dans la *Gazette littéraire de l'Europe* (1760 et 1761). Ces articles ont été réunis et publiés séparément, sous le titre : *Variétés littéraires*, ou *Recueil des pièces tant originales que traduites, concernant la philosophie, la littérature et les arts*; Paris, 1770, 4 vol. in-12. Il était collaborateur de Suard, et soutint avec ardeur la philosophie du dix-huitième siècle, dont il s'était d'abord montré l'adversaire. On cite encore de l'abbé Arnaud : 1° *Mémoires* lus à l'Académie des

inscriptions, sur le style de Platon, les poésies de Catulle, la vie d'Apelle; sur les accents et l'harmonie de la langue grecque, sur quelques questions relatives à la musique ancienne. — 2° *Lettre au comte de Caylus sur la musique*, 1754 : l'auteur se montre enthousiaste de la musique. Admirateur passionné de Gluck, et surnommé *le grand pontife des gluckistes*, il déclara la guerre à Marmontel, partisan de Piccini, et l'un et l'autre la soutinrent par des épigrammes; — 3° *Observations sur le génie d'Horace et de Pétrarque*. L'abbé Arnaud montre combien le premier sut unir l'amour des jouissances actives au penchant pour le repos, la douceur des mœurs à la probité, une morale facile aux principes austères; et il caractérise ainsi le talent de Pétrarque : « Libre comme l'imagination, hardi comme le génie; qui fut consacré aux dieux, aux héros et à l'amour. » — Les œuvres complètes de l'abbé Arnaud ont été imprimées à Paris, 1808, 3 vol. in-8°.

*Dictionnaire historique*. — Quérard, *la France littéraire*.

**ARNAUD** (*George* D'), philosophe et jurisconsulte hollandais, né à Franeker le 16 septembre 1711, mort vers 1765. Descendant d'une famille française réfugiée en Hollande, il étudia à l'université de Franeker, sous Wesseling et Hemsterhuis. Il s'est fait connaître par les ouvrages suivants : *Specimen animadversionum ad aliquot script. gr.*; Harderwyk, 1728, in-8°; critiques sur Anacréon, Callimaque, Eschyle, Hérodote, Xénophon, et le grammairien Héphestion; — *Lectionum græcarum libri II*; la Haye, 1730, in-8°; — *De diis Paredroïs, seu adsessoribus*; ibid., 1732, in-8°; — *Variarum conjecturarum libri duo*; Franeker, 1738; — *Vitæ Scævolarum, cum observationibus H.-J. Arntzenii*; Utrecht, 1767, in-8°, ouvrage posthume. Arnaud abandonna plus tard la philosophie pour étudier le droit, et devint professeur de jurisprudence à l'université de Franeker. Son éloge se trouve dans Hemsterhuis et L.-C. Walckenar, *Orationes*; Leyde, 1784, in-8°.

Hemsterhuis, *Orationes*; 1784, p. 187. — Adelung, Supplement à Jöcher, *Allgemeines-Gelehrten-Lexicon*.

**ARNAUD** *de Ronsil* (*George*), chirurgien français, né vers le commencement du dix-huitième siècle, mort à Londres le 27 février 1774. Il enseigna d'abord son art à Paris, dans l'École de Saint-Côme, et se fixa ensuite à Londres. Ses ouvrages, qui ont de la clarté et de la profondeur, sont : *Dissertations sur les hernies*; Londres, 1749, 2 vol. in-12; — *Instructions familières sur le même sujet*; Londres, 1754, in-8°; — *Observations sur l'anévrisme*; Londres, 1760, in-8°; — *Instructions simples sur les maladies de l'urètre et de la vessie*; Londres, 1763, in-8°; — *Dissertations sur les hermaphrodites*; Londres, 1765, in-8°; — *Discours sur l'importance de l'anatomie*; Londres, 1767, in-8°; — *Mémoires de chirurgie, avec des remarques sur l'état de la médecine et de la chirurgie en France et en Angleterre*; Paris, 1769, 2 vol. in-4° : la plupart de ces écrits sont en anglais. Il en existe une édition française, 2 vol. in-4°; — *Remarques sur les effets et les usages de l'extrait de Saturne*, par Goulard; Londres, 1771, in-8°.

*Dictionnaire historique de la Médecine*.

**ARNAUD** *de Nobleville* (*Louis-Daniel*), médecin, né à Orléans le 24 décembre 1701, mort le 1er mars 1778. On a de lui : *Manuel des dames de charité*; Orléans, 1747, in-12; Paris, 1755, 1758, 1766, in-12 : c'est un recueil de formules à l'usage des personnes charitables; — *Œdologie, ou Traité du rossignol franc ou chanteur, contenant la manière de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, et d'en avoir le chant pendant toute l'année*; Paris, 1751, in-12; — *Histoire naturelle des animaux, pour servir de continuation à la matière médicale de Geoffroy*; Paris, 1756, 6 vol. in-12; — *Description abrégée des plantes usuelles employées dans le Manuel des dames de charité*; 1767, in-12; — *Cours de médecine pratique*; Paris, 1769, in-12 : cet ouvrage est tiré des leçons de Ferrein.

*Éloge de M. Arnaud de Nobleville*, dans *l'Histoire de la Société royale de Médecine*, t. II; 1777. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

* **ARNAULT** (*Lucien-Émile*), auteur dramatique, fils de Vinc.-Antoine, né à Versailles en 1787. Il se consacra d'abord à la carrière administrative, fut nommé auditeur au conseil d'État en 1808, et, par suite des conquêtes de l'empire, il fut chargé du gouvernement de l'Istrie dans les provinces illyriennes. Revenu en France après la perte de ces conquêtes, il fut nommé d'abord sous-préfet à Châteauroux, fonctions qu'il conserva pendant la première restauration; au retour de Napoléon, il fut nommé préfet de l'Ardèche. Destitué, lors de la seconde restauration, à l'époque où son père fut proscrit, il alla le voir sur la terre d'exil; et, après lui avoir prodigué les témoignages de son dévouement filial, il revint en France quelques années avant le rappel de M. Arnault père. Ce fut pendant cet intervalle qu'après avoir présenté au Théâtre-Français la tragédie de *Pertinax*, assez généralement attribuée à M. Arnault père, il fit représenter *Régulus*. Cette tragédie, en 3 actes, eut un grand nombre de représentations à Paris et dans les départements. Le principal rôle mit dans un nouveau jour le talent de Talma, quelque temps avant que ce grand acteur fût enlevé à la scène. Encouragé par ce succès, il fit représenter d'autres tragédies qui obtinrent aussi de nombreuses représentations : *Pierre de Portugal, le Dernier jour de Tibère*, et *Catherine de Médicis*. Après la révolution de juillet, il rentra dans l'administration : et fut nommé successivement préfet de Saône-et-Loire, de la Meurthe, etc., et laissa partout d'honorables souvenirs. [ *Enc. des g. du m.*]

*Dictionnaire de la Conversation*.

**ARNAULT** (*Vincent-Antoine*), littérateur français, né à Paris le 1er janvier 1766, mort le 16 septembre 1834. Après avoir fait d'excellentes études au collége de Juilly, dirigé par les oratoriens, il fit jouer en 1791, au Théâtre-Français, sa tragédie de *Marius à Minturnes*, qui obtint un grand succès. Un an après, il donna sur la même scène *Lucrèce*, où il ne craignit pas de montrer Brutus simulant la folie au milieu de la cour des Tarquins, et se jouant de ses redoutables ennemis jusque sous le poignard. Malgré ses tragédies républicaines, l'auteur était attaché à la monarchie. La journée du 10 août, et son horreur pour les massacres de septembre, lui firent chercher un asile à l'étranger. Rentré en France à la fin de 93, il fut arrêté comme émigré. Livré aux membres d'un tribunal révolutionnaire, il ne dut son salut peut-être qu'au respect qu'inspirait encore le souvenir de *Marius*.

Chargé par Napoléon, en 1797, d'organiser le gouvernement des îles Ioniennes, M. Arnault composa ses *Vénitiens* à Venise même, sur les ruines de cette république. Il fut successivement nommé membre de l'Institut et chef de l'instruction publique. Traité avec affection par l'homme immortel qu'il admirait, il l'aima, l'aida de tous ses efforts à triompher de l'anarchie au 18 brumaire, le servit dans sa haute fortune, et resta fidèle à son malheur. L'esprit de parti lui en fit un crime. Après la seconde déchéance de l'empereur, M. Arnault, exilé à Bruxelles, fit cependant, en 1816, représenter au Théâtre-Français sa tragédie de *Germanicus*, qui fut entendue jusqu'au bout avec un vif intérêt. Mais lorsqu'on voulut nommer l'auteur, une opposition formidable engagea dans le parterre, contre ses partisans, une lutte terrible, où l'on crut voir tous les symptômes d'une guerre civile.

M. Arnault, après avoir trouvé dans son exil les plus honorables distinctions, fut enfin rendu à sa patrie en 1819. Ses œuvres ont été recueillies en 5 vol. in-8°, Paris, 1818, et réimprimées plusieurs fois en Belgique. On y remarque surtout les tragédies de *Marius*, des *Vénitiens*, d'*Oscar*, de *Germanicus*, du *Roi et le Laboureur*, la *Rançon* de *Duguesclin*, ou *les mœurs du quatorzième siècle*, une autre comédie de circonstance en deux actes et en vers libres, intitulée *les Gens à deux visages*; enfin des *Mélanges de prose*, des *Poésies diverses*, et des *Fables* souvent citées. A ces ouvrages il faut ajouter encore la *Vie politique et militaire de Napoléon*, ouvrage orné de planches lithographiées, Paris, 1822, 3 vol. in-fol.; et la *Nouvelle Biographie des Contemporains*, 20 vol. in-8°, Paris, 1820-1825, publiée en collaboration avec A. Jay, E. Jouy et J. de Norvins. M. Arnault ayant été rappelé en 1829 à l'Académie française, d'où il avait été éliminé, M. Villemain lui adressa, en qualité de directeur de l'illustre compagnie, un discours remarquable, dont nous voudrions pouvoir reproduire quelques passages.

M. Arnault fut nommé, à la place de feu M. Andrieux, secrétaire perpétuel de l'Académie française, et il a publié les *Souvenirs d'un sexagénaire*, 4 vol. in-8°, Paris, 1833. On y trouve des faits curieux, peu connus, et des pages dignes de Tacite, dont il a, dans ses jugements sur ses contemporains, souvent la sévérité, mais aussi, comme l'ami de Pline le Jeune, dans ses affections, la chaleureuse constance. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

*Dictionnaire de la Conversation.* — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — M. Scribe, *Éloge d'Arnault*, dans les *Mém. de l'Acad.*, 1835. — Jourdain, *Poëtes français*, t. II, p. 182-225.

**ARNAUDIN** (.... d'), littérateur, né à Paris en 1690, mort en 1717. Il était neveu d'un médecin distingué, le docteur d'Arnaudin, encore plus renommé comme théologien que comme médecin. On a du jeune d'Arnaudin : une traduction estimée du traité de Cornélius Agrippa, *De la grandeur et de l'excellence des femmes au-dessus des hommes*, avec des notes curieuses et la vie d'Agrippa; Paris, 1713, in-12; — *Réfutation, par le raisonnement, d'un livre intitulé De l'action de Dieu sur les créatures*; Paris, 1714, in-12; — *la Vie de dom Pierre le Nain, religieux et ancien sous-prieur de la Trappe*, etc.; Paris, 1715, in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

***ARNAUS** ou **ARNŒUS**, savant islandais, vivait au commencement du dix-huitième siècle, et écrivit : *Tabula annorum mundi e. S. S., et Philone deducta*, ouvrage qui fut publié en 1669 par *Arnas Magnáus*.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**ARNAVON** (*François*), théologien français, né à l'Isle, petite ville sur la Sorgue, près de la fontaine de Vaucluse, vers 1740; mort le 25 novembre 1824. Bachelier en Sorbonne, il fut nommé chanoine de la collégiale de l'Isle et prieur-curé de Vaucluse. Le comte de Provence (plus tard Louis XVIII) étant venu visiter la fontaine de Vaucluse, Arnavon l'accompagna, et conçut l'idée de décrire la célèbre fontaine et ses environs, d'éclaircir l'histoire de Pétrarque et de Laure, et de justifier l'histoire de leurs amours. En 1790, Arnavon fut député à Rome par l'assemblée représentative et nationale qui siégeait à Carpentras; il devait traiter avec Pie VI les intérêts de la partie du comtat Venaissin qui demeurait sous la domination du saint-siége. Une fois cette mission remplie, Arnavon ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Après le concordat de 1802, il fut nommé chanoine titulaire de la métropole de Paris, avec le titre honorifique de doyen. Il avait aussi le titre de vicaire-général de l'archevêque de Corfou. On a de lui : *Discours apologétique de la religion chrétienne, au sujet de plusieurs assertions du Contrat social et contre les paradoxes des faux politiques du siècle*; 1773, in-8°; — *Voyage à Vaucluse*, in-8°; —

*Pétrarque à Vaucluse, prince de la poésie lyrique italienne, orateur et philosophe le plus renommé de son siècle, et non moins célèbre par la constance de sa passion pour la vertueuse Laure; et l'histoire de la fontaine de Vaucluse, par un ancien habitant;* Paris, an XI (1803), in-8° de 391 pages; — *Retour de la fontaine de Vaucluse, contenant l'histoire de cette source, et tout ce qui est digne d'observation dans cette contrée; par l'auteur du* Voyage à Vaucluse *et de* Pétrarque à Vaucluse; Paris, Debray, 1805, in-8°.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1824. — Quérard, *la France littéraire*, I, 96.

**ARNAY** (.... D'), antiquaire, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle à Lausanne, où il enseignait l'histoire et les belles-lettres. On a fort peu de détails sur sa vie. Outre une traduction française des *Opuscula anatomica* de Haller, Lausanne, 1760, in-8°, il s'est fait connaître par un ouvrage intitulé *de la Vie privée des Romains*, Lausanne, 1752, in-12; réimprimé sous le titre d'*Habitudes et mœurs privées des Romains;* Paris, 1795, in-8°. Suivant M. Weiss, *Biographie universelle* de Michaud, on l'a quelquefois confondu avec d'*Arnay* ou d'*Arnex*.

**ARNAY** ou **D'ARNEX** (*Simon-Auguste* D'), né vers 1750 à Minden, rédigea pendant longtemps la *Gazette de Berne*, et se fit connaître par plusieurs traductions de l'allemand en français, parmi lesquelles on remarque l'*Histoire de la guerre de Trente Ans*, par Schiller.

Quérard, *la France littéraire*.

**ARND** (*Charles*), fils de Josué, polygraphe allemand, né en 1673, mort en 1721. Il étudia à Rostock, devint en 1703 recteur de l'école de Mechlin, et fut appelé en 1704 à professer la poésie et l'hébreu dans la ville où il avait commencé ses études. On a de lui, entre autres ouvrages, les suivants : *Schediasma Bibliothecæ græcæ difficilioris;* Rostock, 1702; — *Bibliotheca politico-heraldica;* Leipzig, 1705; — *Bibliotheca aulico-politica;* Rostock, 1706; — *Dissertatio de cultura ingenii;* Rostock, 1708; — *Bibliotheca Jos.-Frid. Mayeri biblica, eaque continuata;* Rostock, 1713.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**ARND** (*Christian*), théologien allemand, né en 1623, mort en 1653. Il étudia à Leyde, Wittenberg, Leipzig et Strasbourg, et enseigna la logique à Rostock. Il mourut assez jeune. On a de lui : *Dissertatio de philosophia veterum;* Rostock, 1650, in-4°; — *Discursus politicus de principiis constituentibus et conservantibus rempublicam;* Rostock, 1651; — *De vero usu Logicæ in theologia;* Rostock, 1650; — *Programma de elegantioribus logices appellationibus;* Rostock.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**ARND** (*Jean*), théologien allemand, né à Ballenstadt, dans le duché d'Anhalt, le 27 décembre 1555, mort à Celle le 11 mai 1621. Il étudia d'abord la médecine; mais il fit vœu, durant une maladie, de se donner tout entier à la théologie, s'il guérissait. Il devint ensuite ministre à Quedlimbourg et à Brunswick, et fut persécuté pour ses doctrines et pour les erreurs qui lui étaient attribuées, ce qui le porta à se retirer à Eisleben. En 1611, le duc de Lunebourg lui donna la surintendance des églises du duché. Arnd laissa les ouvrages suivants : *le Vrai Christianisme* (Wahres Christenthum), 1609 : cet ouvrage eut un succès extraordinaire, et fut traduit en français par Beauval et dans presque toutes les langues de l'Europe; — *Informatorium biblicum;* — *De unione credentium cum Christo;* — *Seelenarzney wider die Pestilenz* (Remède des âmes contre la contagion); — *Haus und Herz-kirche* (l'Église du cœur et de la maison); — *les Mystères de la méchanceté;* et d'autres écrits, tous empreint d'une piété voisine du mysticisme.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung. — Chaufepié, *Nouveau dictionnaire historique*.

**ARND** ou **ARNDIUS** (*Josué*), théologien protestant, né à Gustrow, dans le Mecklembourg, le 9 septembre 1626; mort dans sa ville natale le 5 avril 1686. On a de lui : *Miscellanea sacra*, 1648, in-8°; — *l'Anti-Vallembourg;* Gustrow, 1664, in-4°; — *Clavis antiquitatum judaicarum;* Leipzig, 1707, in-4°. Voyez la liste complète de ses ouvrages dans les Mémoires de Nicéron, XLIII.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Nicéron.

*ARNDT (*Ernest-Maurice*), publiciste allemand, né le 26 décembre 1769 à Schoritz, dans l'île de Rügen). Il fut en 1806 professeur à l'université de Geifswald. Il se fit connaître d'abord dans le monde littéraire par la relation de ses voyages en Suède, en Italie, en France, en Allemagne, qui forment plusieurs volumes. En 1803 parut son ouvrage *la Germanie et l'Europe*, où il y a beaucoup d'idées neuves sur les arts, sur l'éducation, sur la tendance des esprits, etc. Quatre ans après, il fit paraître son *Esprit du temps* (*Geist der Zeit*, 1807), où il avertit l'Allemagne des plans de Napoléon. M. Arndt n'hésita pas à déclarer qu'il fallait combattre ce conquérant par ses propres armes. Cet ouvrage, publié dans un temps où l'ascendant de l'empereur des Français réduisait déjà la plupart des écrivains au silence, fit une grande sensation et eut successivement quinze éditions. Obligé de s'enfuir en Suède, M. Arndt continua d'enflammer le patriotisme des Allemands, qui se rappellent encore sa fameuse chanson populaire : *Was ist des Deutschen Vaterland?* (Qu'est-ce que la patrie de l'Allemand?), etc. Lorsqu'enfin la nation allemande eut secoué le joug, il revint de son exil et reçut de nombreux témoignages d'estime. Le roi de Prusse l'appela, en 1818, à la chaire d'his-

toire de l'université de Bonn; mais dès l'année suivante M. Arndt donna de l'ombrage à la police soupçonneuse de la diète germanique. Il demandait, avec d'autres hommes courageux, les garanties sociales que les gouvernements d'Allemagne avaient promises dans le moment du danger, et auxquelles ils ne pensèrent plus quand l'orage fut passé. On l'accusa de menées démagogiques, on le tourmenta de poursuites et d'enquêtes. M. Arndt, toujours ferme et courageux, protesta contre l'illégalité de la procédure. On finit par le laisser tranquille, mais on lui ôta la chaire qu'il avait si bien occupée. Arndt ne fut rétabli dans sa place de professeur qu'en 1840, après vingt ans de suspension, et en 1848 il entra à l'assemblée nationale de Francfort, d'où il sortit le 21 mai 1849 avec le parti constitutionnel, représenté par M. de Gagern. On a publié en 1850, à Leipzig, un choix des poésies d'Arndt. [*Encyc. des g. du m.* avec addit.]

*Conversat.-Lexicon*, édit. de 1852.

**ARNDT** (*Godefroi-Auguste*), professeur d'économie politique à Leipzig, né à Breslau le 24 novembre 1748, mort le 10 octobre 1819. Il occupa sa chaire pendant quarante ans. On a de lui un grand nombre de dissertations historiques et de droit, presque toutes d'un intérêt local et très-circonscrit. Ses principaux écrits sont : une *Collection complète d'écrits politiques pour servir à l'histoire de Bavière depuis la mort de l'électeur Maximilien III et l'extinction, en sa personne, de la branche Guillelmine de la maison de Bavière* (en all.); Francfort et Leipzig, 1778-1779; — *Progr. Johannem Constantem et Johannem Fridericum, Saxoniæ electores, nequaquam religionis causa oppugnasse creationem Ferdinandi I, regis Romanorum;* Leipzig, 1780, in-4°; — *Archives de l'Histoire de Saxe* (en all.); ibid., 1re part., 1784; 2e part., 1785; 3e part., 1786, gr. in-8°; — *Diss. de variis principum Saxoniæ controversiis, pacto Naumburgico, anno* 1554, *transactis;* ibid., 1781, in-4°; — *Nouv. Archives de l'Hist. de la Saxe* (en allem.), 1re part.; ibid., 1804, in-8°; — *Progr. nonnulla de ingenio et moribus Mauritii, principis electoris Saxoniæ;* ibid., 1806, in-4°.

Ersch et Gruber, *Encyclop. Allemande*.

* **ARNDT** (*Jean-Godefroi*), historien, né à Halle le 12 janvier 1713, mort à Riga le 1er septembre 1767. Il habita longtemps la Livonie comme précepteur des enfants d'un seigneur du pays, et fut, depuis 1747, recteur du gymnase (collége) de Riga. On a de lui : 1° *Chroniques livoniennes* (en allemand); 1re *partie, contenant l'histoire de la Livonie sous ses premiers évêques*, ou *les Origines de la Livonie sacrée et civile;* Halle, 1747; — 2e *partie, contenant l'histoire de la Livonie sous ses grands maîtres*, etc.; ib., 1753, in-fol.; — *Réflexions programmatiques sur l'origine des belles-lettres dans la Livonie* (en allemand); Riga, 1754, in-4°; — une édition, augmentée d'une préface, d'un ouvrage intéressant de Jean-Bernard de Fischer, intitulé *Liefiaendisches Landwirthschaftsbuch auf die Erdgegend von Lief-Est-und Curland eingerichtet* (Économie rurale de la Livonie, etc.); Halle, 1753, in-8°; 2e édit., Riga, 1772, in-8°.

Gadebusch, *Abhandlung von den Liefländischen Geschichtschreibern*.

* **ARENDTS** (*Louis*), jurisconsulte allemand, naquit à Arnsberg le 19 août 1805. Il étudia à Bonn, où il devint en 1837 professeur suppléant, poste qu'il quitta, deux ans après, pour une chaire de professeur titulaire à l'université de Breslau. D'un voyage en Italie (1834-1835) il rapporte les variantes des manuscrits farnésiens pour l'édition de Festus, par O. Müller. Après la révolution de 1848, il fut nommé membre de l'assemblée nationale à Francfort, et donna sa démission le 12 mai 1849. M. Arendts a publié plusieurs notices dans le Recueil judiciaire de Weiske (*Rechtslexicon*).

*Conversat.-Lexicon*.

**ARNE** (*Thomas-Augustin*), musicien anglais, né en 1710, mort en 1778. Il était fils d'un tapissier, et fut d'abord destiné au barreau. Mais il se sentit une telle vocation pour la musique, qu'il fit porter secrètement une vieille épinette dans le grenier de la maison de son père, afin de pouvoir poursuivre ses études favorites. Pendant longtemps il fut obligé de garder le secret: enfin son père, voyant ses progrès, fut contraint de céder à son désir. Sa sœur possédait une belle voix, et était aussi passionnée que lui pour la musique; il obtint d'elle qu'elle choisît la profession de cantatrice. Il composa une partie pour elle; dans son premier opéra de *Rosamond* (d'après le texte d'Addison), qui fut exécuté en 1733. Bientôt suivit l'opéra-comique *Tom Thumb*, ou l'Opéra des opéras. Son style est encore plus original et plus savant dans *Comus*, qu'il fit paraître en 1738. Le public était charmé de sa mélodie animée, gaie et naturelle, jointe à la vérité et à la simplicité de l'expression. En 1740, Arne épousa Cécile Young, cantatrice distinguée, qui avait été élevée dans un pensionnat italien. Ils se rendirent en 1742 en Irlande, où ils obtinrent de grands succès. Deux ans après, Arne fut engagé comme compositeur, et sa femme comme cantatrice, au théâtre de Drury-Lane, à Londres. Il composa plusieurs morceaux, en 1745, pour les concerts du Vauxhall. Après avoir écrit deux oratorio et plusieurs opéras, dont un sous le titre d'*Élisa*, et ayant reçu la qualité de professeur de musique à Oxford, il essaya de faire une composition dans le genre italien, *Artaserse*, d'après Métastase, et qui eut du succès. Il faisait mieux valoir son talent dans le genre simple et érotique que dans le genre grave et élevé. Il composa aussi plusieurs chants pour les drames de Shakspeare,

et quelques morceaux variés de musique instrumentale. Il mourut d'une maladie spasmodique. Sa sœur devint une cantatrice distinguée, connue sous le nom de madame Cibber.

Voici le titre des ouvrages d'Arne : *Rosamonde*, 1733 ; — *Opéra des opéras*, 1733 ; — *Zara*, 1736 ; — *Comus*, 1738, gravé ; — *the Blind beggar of Bethnalgreen* ; — *Fall of Phaeton* ; — *King Pepins campaign*, 1745 ; — *Don Saverio*, 1749 ; — *Temple of Dulness*, 1745 ; — *Britannia*, 1744 ; — *Elisa*, 1750 ; — *Cimona* ; — *Artaserse*, 1762, gravé en partition ; — *Elfrida* ; — *King Arthur* ; — *the Guardian outwitted*, 1765, gravé en partition ; — *the Birth of Hercules*, 1766 ; — *Achilles in petticoats* ; — *Thomas and Sally*, gravé en partition ; — *the Choice of Harlequin* ; — *Syren* ; — *the Ladies Frolick*, en 1770, gravé en partition ; — *l'Olympiade*, opéra italien. — Ses oratorios sont : *Alfred*, 1746 ; — *Judith*, 1764 ; — *Tripto-Portsmouth*, gravé à Londres. Il a fait aussi graver pour la chambre : *Colin and Phœbe*, dialogue, 1745 ; — *Ode on Shakspeare* ; — *Song in the fairy tale* ; — *the Oracle or the resolver of questions*, *With 32 pages of songs*, 1763 ; — *Mayday* ; — *Nine book of select english songs*. — Enfin Thomas Arne est l'auteur du fameux chant national des Anglais, *Rule Britannia*.

Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*. — *Biographical Dictionary*.

**ARNE** (*Michel*), fils du précédent, né à Londres en 1741, mort en 1808. A l'âge de dix ans, il exécutait sur le clavecin des morceaux de Hændel et de Scarlatti avec une correction surprenante. En 1764 il donna, en société avec Battishille, au théâtre de Drury-Lane, l'opéra d'*Alcmena*, qui n'eut aucun succès, et *the Fay's-tale*, qui fut mieux accueilli. *Cimon* fut joué en 1767 ; c'est le meilleur ouvrage de Michel Arne, qui, vers 1780, quitta sa profession pour se livrer à la recherche de la pierre philosophale ; il fit même construire à Chelsea un bâtiment qui lui servait de laboratoire. Mais ayant été ruiné par les dépenses que lui occasionna l'objet de ses recherches, il rentra dans la carrière de la musique, et écrivit de petites pièces pour les théâtres de Covent-Garden, du Vauxhall et du Ranelagh. [*Enc. des g. du m.*]

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**ARNEMANN** (*Justin*), médecin allemand, né à Lunebourg le 23 juin 1763, mort le 25 juillet 1807. Il étudia à Gœttingue, où il devint professeur, et se brûla la cervelle dans sa ville natale, par suite de quelques tracasseries de famille. Il a laissé de nombreux écrits : *Commentatio de oleis unguinosis* ; Gœttingue, 1785, in-4° : c'est un travail sur les corps gras ; — *Sur la reproduction des nerfs* (en all.) ; Gœttingue, 1786, in-8° ; — *Experimentorum circa redintegrationem partium corporis in vivis animalibus, institutorum Prodromus* ; Gœttingue, 1786, in-4° ; — *Expériences sur les régénérations chez les animaux vivants* (en allemand) ; Gœttingue, 1787, 2 vol. in-8°, avec onze planches : l'auteur combat l'opinion de la régénération des nerfs après leur section ; — *Commentatio de aphthis* ; Gœttingue, 1787, in-8° ; — *De morbo venereo Analecta quædam* ; Gœttingue, 1789, in-4° : il admet l'origine américaine de la syphilis ; — *Bibliothèque de Chirurgie et de Médecine pratique* (en allemand) ; Gœttingue, 1790-1794, in-8° ; — *Esquisse d'une matière médicale pratique* (en allemand) ; Gœttingue, t. Ier, p. 1791, t. IIe, p. 1792, in-8° ; — *Remarques sur la perforation de l'apophyse mastoïde dans certains cas de surdité* (en allemand) ; Gœttingue, 1792, in-8°, avec trois planches ; — *Synopsis Nosologiæ in usum prælectionum academicarum* ; Gœttingue, 1793, in-8° ; — *Revue des instruments de chirurgie les plus célèbres et les plus usités des temps anciens et modernes* (en allemand) ; Gœttingue, 1796, in-8° ; ouvrage intéressant pour l'histoire de la chirurgie. — *Introduction à la matière médicale* (en allemand) ; Gœttingue, 1797, in-8° ; — *Compte rendu de la clinique chirurgicale de Gœttingue* (en allemand) ; Gœttingue, 1797-1800, in-8° ; — *Magasin chirurgical* (en allemand) ; Gœttingue, in-8°, t. Ier, 1797-1798 ; t. IIe, 1799-1800 ; t. IIIe, 1801-1804 ; — *Bibliothèque de Médecine, de Chirurgie et d'Accouchement* (en allemand) ; Gœttingue, 1799-1800, in-8° ; — *Système de Chirurgie*, etc. (en allemand) ; Goettingue, t. Ier, 1800 ; t. IIe, in-8° ; — *Manuel de Médecine pratique* (en allemand) ; Gœttingue, in-8°.

*Biographie médicale*. — Sprengel, *Geschichte der Medicin*. — Arnemann, *Works*.

**ARNEX**. *Voy.* ARNEY.

**ARNHEIM** ou **ARNIM**. *Voy.* ARNIM.

**ARNIGIO** (*Barthélemi*), médecin italien, né à Brescia en 1525, mort en 1577. Il exerça d'abord la profession de son père, qui était maréchal-ferrant, et se livra ensuite avec ardeur à l'étude de la médecine. Mais l'exercice de cette profession faillit lui coûter la vie ; et l'on raconte que, se trouvant à Brescia, il fut sur le point d'être lapidé par les habitants, qu'il ne guérissait pas comme ils s'y attendaient. Cet épisode de sa vie le fit renoncer à la pratique pour la théorie. L'un des premiers parmi les médecins d'alors, il étudia la météorologie. Il laissa : *Rime* ; Venise, 1555 ; — *Lettere, Rime ed Orazione* ; 1558, in-4° ; — *Lettura letta publicamente sopra il sonetto del Petrarca* ; Brescia, 1555, in-8° ; — *Meteoria, ovvero discorso intorno alle impressioni imperfette umide e secche*, etc. ; Brescia, 1568 ; — *Dieci Veglie degli ammendati costumi degli umana vita* ; Brescia, 1577 ; — *la Medicina d'Amore*.

Mazzuchelli, *Scrittori Italia*.

**ARNIM** ou **ARNHEIM**, ancienne famille allemande, dont on fait remonter l'arrivée dans le

Brandebourg à l'année 926. Elle a fourni plusieurs hommes remarquables, dont les principaux sont :

**ARNIM** ou **ARNHEIM** (*Jean-George* D'), appelé aussi *Arnheim*, et plus connu sous le nom de *Capucin luthérien*, fut lieutenant général au service de l'empereur et de la Saxe électorale pendant la guerre de trente ans. Né en 1581 dans l'Ukermark, il mourut à Dresde le 18 avril 1641. Il servit d'abord sous les drapeaux suédois ; Gustave-Adolphe fut son premier maître. En 1626 il passa sous les ordres de Wallenstein, pour lequel il eut plusieurs missions importantes à remplir. En 1631, on le retrouve au service de l'électeur de Saxe, et à la tête des troupes saxonnes pendant la célèbre bataille de Leipzig. Après la paix de Prague que l'électeur de Saxe conclut avec l'empereur Ferdinand II, Arnheim quitta le service pour se retirer dans ses terres. C'est là que le feld-maréchal Wrangel le fit enlever et transporter à Stockholm en 1647, pour le punir de la trahison qu'on lui imputait ; mais, adroit et courageux, Arnheim parvint à s'échapper de sa prison. De retour auprès de son ancien maître, il reçut de nouveau le commandement des armées impériales et saxonnes. Peut-être sa versatilité l'eût-elle poussé encore une fois dans les rangs opposés, si la mort n'avait mis fin bientôt après à sa carrière bizarre. A la face du monde, Arnheim se montrait protestant zélé ; mais cela n'empêcha pas qu'il ne passât pour un jésuite déguisé. Richelieu, en apprenant sa mort, s'écria : « Rome y perd beaucoup; il aurait fait le plus rusé cardinal. » [*Encycl. des g. du m.*]

Samuel Puffendorf, *Commentariorum de rebus suecicis Libri XXVI*, édit. de 1686, p. 68-98, 114-126, 181-196, 297, 409.

**ARNIM** (*Louis-Achim* D'), poëte et romancier allemand, né le 26 janvier 1781 à Berlin, mort aux environs de Berlin le 21 janvier 1831. Sa vie est aussi simple que ses ouvrages sont bizarres. Il se voua d'abord aux sciences naturelles, et publia une théorie de l'électricité (Halle, 1798), où il cherchait à établir le principe surnaturel de tous les phénomènes ; puis il débuta par quelques romans, et se mit à voyager, à parcourir l'Allemagne en tout sens. Le caractère spécial des provinces et la vie populaire se révèlent à son regard de poëte. Il saisit au vol ces chants décousus qu'on entend fredonner au pâtre, à la jeune fille, à l'artisan voyageur. Herder avait déjà recueilli un grand nombre de ces chansons du peuple ; Arnim en trouva d'autres et en composa un grand nombre, de concert avec Brentano, son parent et ami ; ils déposèrent dans *le Cor merveilleux* (*des Knaben Wunderhorn* ; Heidelb., 1806 et 1819) le fruit de leurs recherches et de leurs inspirations. Arnim, dans ses romans et ses nouvelles, tient à la fois de Tiek et de Hoffmann : il a pris à l'un son ardent amour du moyen âge ; il a de commun avec l'autre la *spectromanie*, cette disposition maladive du poëte, qui ne se sent à l'aise qu'au milieu d'un monde de fantômes, et qui place l'idéal dans une spirituelle extravagance, et le succès dans les frissonnements nerveux. *Le Jardin d'hiver* (Wintergarten) est une collection de Nouvelles datée de 1809 ; *la Comtesse Dolores*, ou, pour traduire avec plus d'exactitude le titre plus significatif : *Pauvreté, richesse, faute et pénitence de la comtesse Dolores, histoire notée pour l'instruction et le plaisir honnête de pauvres demoiselles*, est un roman en 2 vol., de 1810. On y trouve le triste et touchant tableau d'une haute existence tombée dans la misère. *Isabelle d'Égypte* (Heidelberg, 1811), peut-être le plus bel ouvrage d'Arnim, présente d'une manière pittoresque la vie vagabonde des Bohémiens, peuplade si poétique, avec ses allures orientales ; race maudite, dont Cervantès, Goethe et Béranger se sont aussi emparés, mais pour la reproduire vivante, tandis qu'Arnim fait l'histoire d'un cadavre bohémien ; Arnim est le poëte de la mort. Il a aussi composé des drames, tels que *Halle et Jérusalem*, etc. Frappé par les malheurs de sa patrie, qui gémissait sous le joug de Napoléon, rongé par des soucis de fortune, il se tut pendant quelques années. En 1827, il publia les *Gardiens de la couronne* (die Kronenwæchter), roman dont les scènes se passent sous le règne de l'empereur Maximilien ; puis il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. [*Enc. des g. du m.*]

Wolf, *Encyclopædie der Deutschen National-Litteratur*, I, p. 82. — Gervinus, *Neuere Geschichte der poet. National-Literatur der Deutschen*, II, p. 660. — Gelzer, *Die Deutsche poetische-literatur seit Klopstock und Lessing*, p. 489.

*ARNIM (*Élisabeth* ou *Bettina*), célèbre femme de lettres, née à Francfort-sur-le-Mein en 1785. Sœur du poëte Clém. Brentano, elle perdit fort jeune sa mère, fut élevée dans la maison de sa tante Sophie Laroche, et passa une grande partie de sa jeunesse chez des parents à Offenbach, à Marbourg et à Francfort. Elle annonça de bonne heure cette imagination ardente, excentrique, qui fit à la fois le tourment et le charme de sa vie. Son amie d'enfance, M^me^ de Günderode, s'était suicidée, parce que le professeur Creuzer n'avait point répondu à son amour fantastique. Cet exemple d'aberration mentale, loin de corriger Bettina, ne fit qu'augmenter le désordre de son imagination. La jeune fille, enflammée par la lecture des chefs-d'œuvre de Goethe, fut saisie non-seulement d'une admiration vive pour le génie du grand poëte, mais d'une véritable passion pour ce vieillard alors sexagénaire. C'est ce double caractère d'une admiration légitime et d'une fantaisie déréglée qui se révèle dans ses correspondances. Elle en fit d'abord la confidence à la mère de Goethe, qui demeurait à Offenbach ; puis elle commença en mars 1807 une correspondance suivie avec le célèbre poëte, qui, plus galant que le savant philologue de Heidelberg, répondit par des sonnets aux

lettres pathétiques de Bettina. De là un recueil qui fut publié après la mort de Goethe, sous le titre de *Goethe's Biefwechsel mit einem Kind* (3 vol. in-8°; Berlin, 1835), qu'elle traduisit elle-même en anglais. Les autres ouvrages de Bettina sont : sa *Correspondance avec madame de Günderode*, 2 vol. in-8°; Grunberg et Berlin, 1840 : ce sont des lettres remplies d'une poésie idyllique; — *Dies Buch gehört dem Koenige* (ce Livre appartient au roi), 2 vol. in-8°; Berlin; — *Ilius Pamphilius, und die Ambrosia*, 2 vol. in-8°; Berlin, 1848 : cet ouvrage renferme la correspondance de Bettina avec un propriétaire de fabrique, nommé Nathusius. Madame Bettina est depuis 1831 veuve du littérateur Louis d'Arnim.

*Conversations-Lexicon.*

**ARNISÆUS** (*Henningus*), médecin allemand, né vers 1580 à Halberstadt, mort à Copenhague au mois de novembre 1636. A la fin de ses études, il voyagea en France et en Angleterre pour se perfectionner dans les sciences médicales, qu'il enseigna ensuite à Francfort-sur-l'Oder et à l'université de Helmstädt. Là, il établit à ses frais un laboratoire de chimie et un jardin de botanique. Pour ses démonstrations anatomiques il avait fait 25 planches coloriées, représentant les muscles et les parties sexuelles de grandeur naturelle. Ces planches se conservent encore, dit-on, à Helmstadt : Conringius et Haller en parlent. En 1630, Arnisœus fut appelé à Copenhague, pour occuper la place de premier médecin du roi Christian IV. Il mourut six ans après. Il a laissé des ouvrages de médecine, de politique et de jurisprudence, qui ont pour titre : *Observationes anatomicæ ex quibus controversiæ multæ physicæ et medicæ breviter deciduntur*; Francfort, 1610, in-4°; Helmstadt, 1618, in-4°; avec ses *Disquisitiones de partus terminis*, — *Disputatio de lue venerea cognoscenda et curanda*; Oppenheim, 1610, in-4°; — *De observationibus quibusdam anatomicis epistola*: cette épître se trouve dans les *Observations médicales* de Grégoire Horstius; Ulm, 1628, in-4°; — *Disquisitiones de partus humani legitimis terminis*; Francofurti, 1642, in-12 : l'auteur y prétend que le dixième mois est le terme le plus naturel de l'accouchement; — *De autoritate principum in populum semper inviolabili*; Francfort, 1612, in-4°; — *De jure majestatis*; 1635, in-4°; — *Lectiones politicæ*, in-4°; — *De subjectione et exemptione clericorum*; 1612, in-4°.

Bayle, *Dictionnaire critique*. — Albertus Bartholinus, *De scriptis Danicis*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**ARNKIEL** (*Trogill*), historien et théologien allemand, mort en 1713. Il étudia à Leipzig, Dorpat et Kiel, et devint ministre du temple d'Apenrade. En 1672, le duc Christian-Albin d'Holstein-Gottorp lui donna la surintendance de l'église dont il était déjà ministre; mais Arnkiel perdit cet emploi en 1684, par suite de son refus de rendre hommage à Christian V, roi de Danemark, qui venait d'envahir une partie du Holstein et du Schleswig. En compensation de ce sacrifice, le duc lui confia en 1686 l'administration des temples du duché. La paix de 1689 le détermina à retourner à Apenrade, où il reprit ses fonctions de ministre, qu'il garda jusqu'à sa mort. On a de lui, entre autres ouvrages : *Disputatio de Officio Redemptionis Christi*; Kiel, 1668, in-4°; — *Disputatio de Paradiso terrestri*; Kiel, 1668, in-4°; — *Tractatus de Philosophia et Schola Epicuri*; Kiel, 1671, in-4°; — *Theologische Betrachtung des grossen schreckhaften Cometen der A.* 1680 *und* 1681 *gesehen ist*; Schleswig, 1681, in-4°; — *Das Güldne Horn, eine denkwürdige Antiquitæt*, 2 vol.; Kiel, 1683, in-4°; Hambourg, 1703, in-4°; — *Cimbrische Heiden-Religion*; Hambourg, 1691, in-4°; — *Der Uhralten Mitternächtlichen Völkerleben, Thaten und Bekehrung*; Hambourg, 1703, in-4°.

Moller, *Cimbria Literata*, vol. I, 23-24. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***ARNKIEL** (*Frédéric*), historien allemand, fils du précédent, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il fut bourgmestre d'Appenrade. On a de lui : *Rettung des ersten Nordischen Christenthums*, dirigé contre un adversaire, Godefroi Arnold; Güestadt, 1712, in-4°. On trouve dans ce livre l'historique de l'établissement du christianisme dans le Nord.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***ARNO**, dixième évêque et premier archevêque de Salzbourg, mort le 20 janvier 821. En 787 il fut député à Charlemagne par Thassillon, duc de Bavière, qui avait épousé Luitberge, fille de Didier, roi des Lombards. Cette princesse excitait son mari à prendre les armes contre Charles. Le moment vint où la partie se trouva trop inégale pour le duc de Bavière; il rechercha la paix, et Arno fut chargé de la négociation, qui demeura sans résultat parce que Thassillon ne put pas se conformer aux sages conseils de l'évêque. La Bavière fut annexée à l'empire des Francs. Charles apprécia les lumières et le caractère d'Arno; et, en 796, il obtint pour lui l'archevêché de Salzbourg. Le nouvel archevêque se fit remarquer par son zèle pour la propagation de la foi, et fit tous ses efforts pour convertir les habitants de la Hongrie, de la Bohême et des contrées voisines. En 806 il présida le synode de Salzbourg, et mérita l'estime du pape Léon, qui l'appelait *sanctus* et *sanctissimus*. On a d'Arno : *De Donis ducum Bavariæ, Salisburgensi Ecclesiæ datis*, imprimé dans Canisius, *Thesaurus monument. Ecclesi.*; c'est un ouvrage utile à consulter pour les premiers temps de l'histoire de la Bavière. Basnage l'a annoté dans le recueil de Canisius.

Hund. *Metropolis Salisburgensis*; Ingolstadt, 1582, fol. p. 3, 4. — Canisius, *Monumenta Salisburgensia*, dans son *Thesaurus Monumentorum ecclesiasticorum*,

2e éd., vol. III, p. 348, 450, 489. — Otho Frisingensis, *Chronicon*, 1 v.

***ARNO**, théologien allemand, mort en 1175. Il était prieur de l'abbaye de Reichersberg en Bavière, et il géra le prieuré depuis 1169 jusqu'à sa mort. On a de lui : *Scutum Canonicorum Regularium*, publié dans les *Miscellanea* de Raymond Duellius; Augsbourg, 1723, in-4°; — *De Eucharistia*, en collaboration avec son frère Gerbodus, et dirigé contre les doctrines prétendues hérétiques de Folmar, abbé de Triefenstein en Franconie, à l'occasion d'un ouvrage dont cet abbé était auteur, intitulé *De Carne et Anima Verbi*.

Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ ætatis*.

**ARNOBE** (*Arnobius*), rhéteur africain, un des premiers apologistes du christianisme en Occident, sous le règne de Dioclétien. Il naquit à *Sicca*, la *Sicca Venerea*, aujourd'hui *Keff*, à vingt lieues de Carthage, dont elle dépendait; ville autrefois fameuse par le culte d'Astarté, la Vénus d'Orient, la seconde et impure idole apportée par les colons de Phénicie. Le culte de l'homicide Moloch, le culte impie du meurtre, cher au peuple punique, avait été réprimé depuis l'affermissement de la conquête romaine; et, dans le second siècle de notre ère, un proconsul du nom de Tiberius avait, par ordre de l'empereur et avec l'assistance même de la milice indigène, fait impitoyablement attacher en croix aux palmiers des bois sacrés, voisins de Carthage, les derniers prêtres de l'ancien culte, sacrificateurs obstinés de victimes humaines. Mais la religion du vice n'avait pas cédé de même devant ces flots d'Italiens venant se mêler, sous un ciel de feu, aux restes asservis de la race ardente de Canaan; et, parmi les dieux plus élégants importés de Rome dans la province d'Afrique, les fêtes d'Astarté continuèrent de se célébrer, comme au lieu même de leur origine, par la prostitution publique. C'était même un des liens qui retenaient la foule dans l'esclavage du paganisme; mais ce devait être aussi un spectacle de dégoût qui rejetait loin de ces rites immondes quelques âmes plus droites et plus pures, et les tournait vers d'autres pensées. *Sicca Venerea* reçut de bonne heure le christianisme; et, dès le milieu du troisième siècle, en 252, elle avait un évêque au concile tenu dans Carthage par Cyprien, futur martyr, sur la question du *baptême des hérétiques*. Arnobe, sans doute, fut un de ceux que touchait vivement cet exemple d'une réforme sublime de croyance, de morale et d'humanité, s'élevant au milieu des fanges de leur ville natale.

Engagé dans le polythéisme par sa naissance et sa première éducation, il devint dissident par l'instinct de la raison et les premières influences du culte nouveau, avant même d'être complétement initié à ses mystères. « Naguère, dit-il « dans le seul monument qu'il ait laissé, ô aveu- « glement! je vénerais des statues sorties de la « fournaise, des dieux qui avaient été mis sur « l'enclume et forgés à coup de marteaux, des « bandelettes colorant quelques fragments d'i- « voire suspendus à des arbres vermoulus. Si « parfois j'avais aperçu quelque pierre ointe « et imprégnée d'huile, comme à l'aspect de « quelque puissance secrète, j'adorais, je priais: « je demandais des grâces à une souche insen- « sible; et ces dieux mêmes, dont je m'étais per- « suadé l'existence, je les outrageais, en croyant « qu'ils étaient des morceaux de bois, des pierres, « des ossements, ou qu'ils habitaient dans ces « substances grossières. Maintenant, introduit « par l'autorité d'un grand maître dans les voies de « la vérité, je sais tout ce que valent ces choses, je « pense dignement de ce qui est digne, je ne fais « plus injure au nom divin, et j'accorde à chaque « personne, à chaque être, ce qui lui est dû, « sans confusion de rang et de puissance. »

Malgré ce souvenir sur lui-même, et d'autres indices épars dans son ouvrage, l'origine et le prénom même d'Arnobe, ainsi que la date précise de sa naissance, sont restés inconnus. Un passage de saint Jérôme le place au temps de Dioclétien; mais un autre texte du même Père, emprunté à sa *Chronique*, le fait descendre à la vingtième année du règne de Constantin. Ces deux témoignages et ces deux distances peuvent aisément se rapprocher, et, d'accord avec d'autres inductions, permettent de placer la vie active et les écrits d'Arnobe dans les commencements du quatrième siècle, probablement vers le temps de l'édit de persécution en date de la dix-neuvième année de Dioclétien et de l'an 302 de notre ère. C'est, en effet, aux prescriptions de cet édit qu'Arnobe semble répondre, lorsqu'il s'écrie : « En quoi nos livres ont-il mérité d'être « livrés aux flammes, et nos lieux d'assemblée « d'être démolis? »

On pourrait également considérer un autre passage, peu remarqué dans le texte d'Arnobe, comme se rapportant à un acte récent alors et célèbre, l'édit de Dioclétien, qui fixa un *maximum* pour toutes les denrées vénales dans l'empire. Arnobe, interprétant à signe de prospérité cet acte de dictature, en tire un argument contre le lieu commun des païens sur les calamités du monde, toujours croissantes, disaient-ils, depuis l'avénement impie des chrétiens. « Sou- « vent nous avons vu, s'écrie-t-il, dans les temps « intermédiaires depuis lors, les plus abondantes « moissons, et un si grand bon marché et une si « grande profusion de denrées, que tout le com- « merce du monde s'arrêtait, immobile, au-des- « sous du niveau des prix fixés. »

Ailleurs il marque d'une manière assez exacte l'époque où il écrit : « Il y a trois cents ans, « dit-il, avec quelque chose en moins ou en « plus, que nous avons commencé d'exister « comme chrétiens, et d'être comptés dans l'u- « nivers. » Mais il semble encore mieux, s'il est possible, constater cette date, et le voisinage des persécutions de *Dioclétien* et de *Maxi-*

sein, par le cri qui lui échappe lorsque, après avoir résumé la pure idée du Dieu qu'annonçaient les chrétiens, il ajoute : « Voilà donc, je « vous prie, le téméraire, le coupable attentat « pour lequel les puissances célestes dirigent « contre nous les traits de leur courroux et de leur « indignation, pour lequel nous-mêmes, quand « un caprice sanguinaire vous a saisis, vous nous « dépouillez de nos biens, vous nous chassez du « toit paternel, vous nous infligez la peine ca« pitale, vous nous torturez, nous déchirez, « nous brûlez, et enfin nous jetez aux dents des « bêtes féroces. »

D'autres parties de l'ouvrage, il est vrai, et généralement la forme des attaques et des apologies, semblent indiquer, non plus le moment de la lutte et du martyre, le cri de la résistance, la protestation devant le supplice, mais le langage plus calme, la discussion plus savante qui suit le combat, en un mot l'époque où le christianisme naguère opprimé, maintenant affranchi, ne se borne pas à poursuivre de ses reproches les restes des superstitions et le souvenir des cruautés auxquelles il a récemment échappé, mais veut justifier sa puissance comme ses dogmes, se défendant non plus seulement des calomnies prodiguées contre une nouveauté suspecte, mais des défiances haineuses et des sinistres prédictions entretenues contre un culte vainqueur, et déjà comptable au monde de la destinée de l'empire, dont il est maître.

Ce sont là les circonstances qui, dans l'intérêt de la philosophie et de l'histoire, donnent à l'ouvrage d'Arnobe une réelle importance et un caractère d'originalité anecdotique et générale. Écrivant à la fin de la persécution et avant la ruine du paganisme, lorsque le martyre vient de cesser et que le culte oppresseur est encore debout, il est à la fois plein de récriminations ardentes et de curieux détails. Il éclaire surtout de révélations précieuses l'état intérieur du paganisme, en même temps qu'il décrit la pureté encore idéale et la simplicité tout évangélique du culte nouveau. C'est lui qui, après avoir dépeint la licence corruptrice des fêtes où se ranimait le paganisme, nous montre, à l'autre extrémité de l'ancienne société romaine, l'esprit païen, cantonné dans le patriciat, cherchant à se raffermir par une épuration de ses propres souvenirs, dénonçant à demi-voix les écrits de Cicéron comme indirectement favorables au christianisme, et murmurant avec colère qu'il fallait faire décréter par le sénat l'interdiction (1) de ces écrits novateurs, et supprimer cette dangereuse lecture.

Comme le grand évêque et le martyr de Carthage, comme plus tard saint Augustin lui-même, mais avec moins d'éclat et sur un moindre théâtre, Arnobe avait professé la rhétorique, cette passion des Romains sous l'empire, et ce reste affaibli, ce simulacre de leur liberté perdue. Il paraît que, livré encore à cette occupation, mais troublé par le combat si fréquent alors de la science antique, de la superstition païenne et de la foi nouvelle, poursuivi même en songe par cette idée, mais ne pouvant, sur des gages encore faibles, obtenir de l'évêque de Sicca son entrée dans la communion chrétienne, il écrivit à la hâte, pour se faire adopter, un ouvrage *contre les nations*, c'est-à-dire *contre l'idolâtrie*, en dehors de laquelle se formait un culte et un peuple nouveau. Et cette tâche il l'entreprit, n'étant lui-même encore ni prêtre, ni chrétien, ni même catéchumène, dans l'ordre d'initiation lente et rigoureuse alors prescrit par les églises, et singulièrement par celle d'Afrique.

Cela même est une explication de la forme de son travail, plus antipaïen qu'orthodoxe, plus rempli de curiosités mythologiques, qu'exact et édifiant sur la vraie foi. Arnobe, qui n'eut jamais le nom de saint; qui, s'il a été le maître de Lactance appelé d'Afrique à Nicomédie, fut sans doute son maître de rhétorique profane plutôt que son instituteur religieux; Arnobe, que saint Jérôme (1) a censuré comme inégal, excessif et sans méthode, semble avoir été seulement un de ces alliés libres du christianisme, excités par la révolte du sens commun et par le ridicule des fables païennes, les poursuivant d'une amère ironie, et en étalant la honte avec une licence de langage trop semblable à ce qu'elle flétrit. Sous ce rapport, et à part même l'obscurité de sa diction subtile et laborieuse, il serait d'une difficile lecture, si jamais l'étude exclusive des auteurs ecclésiastiques devait prévaloir pour l'enseignement des lettres anciennes : il devrait être ou retranché de la liste, ou épuré avec plus de rigueur encore que les ultra-païens du troisième siècle n'en mettaient à proscrire Cicéron.

Habitant de la grande colonie romaine d'Afrique, vivant au milieu des mœurs dont Salvien, un siècle plus tard, a peint si fortement l'affreuse dissolution, parmi ce polythéisme gréco-punique qui roulait à pleins bords les impuretés orientales, et n'avait rien de cette gravité sainte que le culte de Vesta, de la Pudeur, de la Foi, de l'Honneur, et les rites majestueux des matrones romaines, mêlaient aux pompes du Capitole, il abonde en scandaleux souvenirs du paganisme. Comme Clément d'Alexandrie, qu'il traduit souvent, et comme saint Augustin, dont il a devancé les curieux chapitres extraits de Varron, il écrit en quelque sorte l'histoire anecdotique du polythéisme romain. Il en fait connaître le premier une foule de divinités allégoriques ou populaires, minutieuse et honteuse mythologie se rapportant aux plus humbles détails ou même aux plus grossiers besoins de la vie. Il

(1) Publicatam lectionem submergere. ARNOB., *Adv. Gent.*, lib. IV.

(1) Arnobius inæqualis et nimius est, absque operis sui partitione confusus. SANCT. HIERON., *Epist.* 49.

recueille à ce sujet ses autorités dans un cercle fort étendu de littérature grecque et romaine, nommant bien des ouvrages perdus ou même ignorés d'ailleurs ; et on ne peut douter que, sans beaucoup de critique, il n'eût au moins une lecture très-variée. Par là il doit intéresser les amateurs d'antiquités, écrivant, du reste, dans ce style savant mais dégénéré, plein d'allusions anciennes et de néologismes, dont le mélange rend scabreuse et difficile la langue des docteurs latins d'Afrique, sauf saint Augustin, que son génie naturel et les effusions de son âme emportent d'un cours généralement assez limpide sur les anfractuosités de ce sol abrupt et sauvage.

Quant au dogme chrétien même, Arnobe y paraît encore trop faiblement initié pour s'en faire l'interprète. Il raisonne peu sur les vérités particulières de la foi, et ne l'essaierait pas sans doute impunément, quelques-unes de ses rares assertions à ce sujet ayant paru irrégulières, et attiré sur sa mémoire le reproche d'hérésie. Mais, au vrai, il ne doit être sur ce point ni attaqué ni défendu. Il n'est pas un *maître en Israël*, ni même un néophyte reçu dans le sanctuaire : c'est un transfuge honnête du camp païen, apportant au grand jour les honteux secrets qu'il a surpris, les fables qu'on lui a contées, les flétrissant à la fois de sa dérision philosophique et de ses pieux anathèmes, et adhérant au culte nouveau de tout son mépris des autres cultes.

Ce qu'il paraît même le mieux comprendre et priser davantage, c'est une hauteur spéculative et morale, dont la raison surtout est juge. Ainsi, répondant au grief déjà vulgaire et longtemps renouvelé qui prétendait appeler sur le christianisme et dater de son avénement l'odieux des guerres civiles et des calamités de l'empire, il rappelle éloquemment la longue hérédité de souffrances que s'est transmise l'espèce humaine, et le mal que lui ont fait à toutes les époques l'ambition et la tyrannie; et il ajoute, avec une espérance trop démentie dans les siècles suivants, mais non pas vaine toutefois : « Le monde, le monde ingrat est dès longtemps « redevable d'un grand bienfait à J.-C., par la « grâce duquel la fureur de cruauté qui nous « transporte s'est modérée, et la main même « ennemie a commencé à s'abstenir du sang d'un « être semblable à nous par nature. Que si tous « ceux qui comprennent aujourd'hui qu'ils sont « hommes, non pas seulement par la forme du « corps, mais par la puissance de la raison, vou« laient prêter un peu l'oreille aux salutaires dé« crets d'un tel maître, et ne croyaient pas « plutôt leurs passions que ses avis, l'univers « depuis longtemps, tournant le fer à de meil« leurs usages, vivrait dans une douce paix, et, « sous le sceau d'inviolables alliances, se confon« drait dans une heureuse union. »

C'est l'idée que, quatorze siècles plus tard, exprimait Montesquieu, répondant avec la prévoyance d'un législateur philosophe aux hypothèses sceptiques de Bayle. Par son peu de science théologique, comme par la date de ses écrits, Arnobe devait s'attacher de préférence à ces assertions générales, reprises dans la suite avec tant de force par saint Ambroise répondant à Symmaque, par saint Augustin dans sa *Cité de Dieu*, par Paul Orose dans son histoire, et répétées enfin par tous les cœurs chrétiens, jusqu'au moment où l'empire s'effondra sous l'invasion des barbares. Cette thèse consolante, c'était celle de l'innocuité du christianisme dans les malheurs du monde, et la protestation contre l'absurde injustice qui lui attribuait les maux physiques et moraux inhérents à la constitution de l'univers, si multipliés avant l'Évangile, nullement aggravés après sa venue, et que son influence devait tant adoucir.

D'autres traces curieuses des idées d'Arnobe peuvent se retrouver mêlées aux monuments originaux même de notre grand siècle religieux et littéraire. Dans le recueil des *Pensées* de Pascal, débris impérissable de l'ouvrage qu'il méditait sur le christianisme, on a souvent remarqué le passage singulier où évaluant, sous forme hypothétique, les chances inégales des suites de l'incrédulité et de la foi, selon qu'elles seraient l'une ou l'autre fausses ou fondées, il applique à la croyance religieuse, c'est-à-dire à l'acte le plus noble et le plus libre de l'âme, les calculs de *probabilité* en matière d'intérêt. Le fond de ce hardi raisonnement, développé par le sublime et pieux mathématicien, est emprunté tout entier à cette phrase d'Arnobe : « La condition des « choses à venir étant de ne pouvoir être saisies « et embrassées par aucune prise de posses« sion antérieure, le procédé le plus sensé, « entre deux incertitudes suspendues à une « attente également douteuse, n'est-il pas de « croire plutôt ce qui apporte avec soi certaines « espérances que ce qui n'en apporte aucune? « Ici, en effet, dans une des deux chances qu'on « dit imminentes, il n'y a nul danger, si finale« ment elle se trouve fausse et frustratoire : de « l'autre côté, au contraire, il y a le plus grand « dommage possible, j'entends la perte du salut, « si, quand les temps seront arrivés, il se dé« couvre que ce qui avait été annoncé n'était pas « un mensonge (1). »

Le vice du raisonnement primitif, comme de l'imitation qu'en a faite Pascal, c'est de supposer que la foi, c'est-à-dire l'évidence des choses invisibles, dépend de notre volonté, et plus encore qu'elle peut se déterminer, par la considé-

(1) *Cum ergo hæc sit conditio futurorum ut teneri et comprehendi nullius possint anticipationis attactu, nonne purior ratio est, ex duobus incertis et in ambigua expectatione pendentibus, id potius credere quod aliquas spes ferat quam omnino quod nullas? In illo enim periculi nihil est, quod dicitur imminere, cassum si fiat et vacuum : in hoc damnum est maximum, id est salutis amissio, si, cum tempus advenerit, aperiatur non fuisse mendacium.* ARNOB., *Advers. Gentes*, lib. II.

ration de l'intérêt qu'il y aurait à croire. Mais, à part cette objection très-grave, on ne peut nier la vigueur originale de la pensée d'Arnobe; et ce n'est pas là un des moindres indices de cette force d'esprit subtile que montra l'Afrique chrétienne pendant trois siècles, de Tertullien et de saint Cyprien à Victor de Vite.

Arnobe est un des anneaux de cette chaîne, venant après l'éloquent docteur et après le grand évêque de Carthage, dont il emprunte çà et là plusieurs pensées, plusieurs expressions fidèlement reproduites, de même qu'il a fourni plus d'une notion savante à saint Augustin et à saint Optat, sans que du reste on ait conservé aucune autre trace de son rang dans l'Église chrétienne, de sa vie et de sa mort. Cette filiation intellectuelle marquée dans l'ouvrage en *sept livres contre les nations* est tout le souvenir historique qu'on peut recueillir d'Arnobe; mais elle excite justement la curiosité savante; elle commande l'intérêt et le respect, par la religieuse espérance qui s'attache à cette *chrétienté* d'Afrique, autrefois province si éclairée de l'ancien monde, que nous voyons renaître à la lumière du génie moderne, après treize siècles d'interruption et de barbarie. VILLEMAIN.

Cave, *Hist. litt.*, I. — Bähr, *die Christ. Röm. Theolo.*, p. 43. — Dom Ceillier.

**ARNOBE**, *le Jeune*, fut partisan des doctrines du sémipélagianisme vers l'an 460. Il était, dit-on, moine à Lérins, ou, selon d'autres, un de ces prêtres de Marseille qui attaquèrent si violemment la doctrine de saint Augustin et de ses disciples dans le cinquième siècle. Il est auteur d'un *Commentaire sur les Psaumes*, imprimé à Bâle, 1537 et 1560, in-8°; à Paris, 1639, in-8°; et dans la Bibliothèque des Pères de Lyon, t. VIII. Les autres ouvrages qu'on lui attribue ne sont pas de lui.

*Histoire littéraire de la France*, t. II, p. 342. — Oudin, *Commentarius de scriptoribus Ecclesiæ antiquis*, vol. I, 1283. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum Historia literaria*. — Bayle, *Dictionnaire critique*.

**ARNOLD** ou **ARNOLDUS**, nom commun à un grand nombre d'Allemands et Anglais célèbres, que nous avons classés 1° en ceux du moyen âge, par ordre chronologique, et 2° en ceux des temps modernes, par ordre alphabétique des prénoms.

### I. *Les Arnold du moyen âge.*

**ARNOLD** ou **ARNOLDUS SAXO**, biographe allemand, vivait dans la première moitié du onzième siècle. Il porta d'abord le nom de Wolfarth, qu'il cessa de prendre lors de son entrée dans les ordres. On a de lui : *Vita F. Godeharti, Hildesheimensis episcopi*; Leipzig, 1518, dans les *Acta Sanctorum* de Brower, et dans les *Scriptores Brunswicenses* de Leibnitz.

Browerus, *Sidera illustrium et sanctorum Virorum qui Germaniam ornarunt*; Mayence, 1616, in-4°. — Fabricius, *Bibl. med. et infim. ætatis*. — Adelung, Suppl. à Jöcher.

***ARNOLD**, **ARNOUL** ou **ARNULF** *de Corbie*, théologien allemand, vivait probablement dans la seconde moitié du onzième siècle. On a peu de détails sur ce personnage; il passe pour l'auteur d'une traduction ou paraphrase des Proverbes de Salomon en vers hexamètres.

Fabricius, *Biblioth. mediæ et infim. ætatis*. — Adelung, Supplément à Jöcher.

***ARNOLD** ou **ARNOLDUS** *de Meldorp*, théologien allemand, vivait au douzième siècle. Il laissa un *Liber Meditationum et Adhortationum ad fratres in caria loca sacræ Scripturæ*, imprimé dans le tome III de l'*Historia ecclesiastica Hamburgensis* de Staphorst.

Fabricius, *Bibl. med. et infim. ætatis*.

**ARNOLD**, archevêque de Mayence, prince électeur de l'Empire, élu en 1153, mort vers 1200. Selon quelques historiens, il contribua beaucoup à la déposition de l'empereur Henri Ier par le pape. Pendant une révolte des habitants de Mayence, il fut massacré par le peuple dans le cloître de Saint-Jacques. Son corps fut traîné sur la claie et enterré sans honneur. Trois ans après, l'empereur Frédéric Ier fit raser le couvent de Saint-Jacques et les remparts de la ville.

*La vie d'Arnold*, par Christian II, archevêque de Mayence.

***ARNOLD**, abbé de Lübeck, chroniqueur allemand, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Il entra d'abord au monastère bénédictin de Saint-Giles à Brunswick, et vint ensuite à Lubeck en 1175. Il vivait encore en 1212. On a de lui : *De relictorum Helmoldi supplementum*, de 1171 à 1209, imprimé pour la première fois à Francfort en 1556 et 1573, in-4°, sous ce titre : *Chronica Slavorum Helmoldi et Arnoldi*, et encore à Francfort en 1581. Au rapport de Vossius, la chronique d'Arnold est surtout exacte dans tout ce qui concerne les Slaves.

Erpolde, *Scriptorum de rebus Germaniæ septentrionalibus syntagmata*. — Vossius, *De Historia*, p. 418. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — Mollerus, *Cimbria literata*, II, 41.

***ARNOLD**, sectaire vaudois français, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Il fut un des compagnons de Pierre de Vaud. Il est question d'Arnold, pour la première fois, à l'occasion de l'excommunication des Albigeois, prononcée en 1175 et 1176 au concile de Lombès, par Gilbert, évêque de Lyon. Le compagnon de Pierre de Vaud voulut faire secte à son tour : de là les arnoldistes ou les arnaldistes; l'histoire de cette secte, assez obscure, est un chapitre détaché de l'histoire des Vaudois.

Thomasius, *Historia Sapientiæ et Stultitiæ*.

***ARNOLD** ou **ARNALD** *de Verdala*, évêque de Maguelone dans le Languedoc, et historien, mort en 1351. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude des lois civiles et canoniques, et fut chargé plus tard de réprimer, en qualité d'inquisiteur, les Albigeois qui troublaient le midi de la France. Le pape Benoît XII lui conféra à cette occasion, et pour lui témoigner sa satisfaction, le titre de

*jurum ac rerum personarum reformator*, pour la province de Narbonne. Il alla ensuite, de la part du même pontife, en ambassade auprès de l'empereur Louis IV de Bavière; l'évêché de Maguelone fut la récompense de cette mission, honorablement remplie. On a de lui : *Episcoporum Magalonæ insulæ series*, depuis l'an 770 jusqu'en 1333. Cet ouvrage parut pour la première fois dans le premier volume de Labbe, *Nova Bibliotheca mss.*, p. 796.

Cave, *Historia literaria*, II, 499.

*ARNOLD *de Winkelried* (1), héros suisse du quatorzième siècle. Nouveau Décius, il se précipita, à la fameuse bataille de Sempach (6 juillet 1386), au milieu des bataillons ennemis, pour assurer la victoire aux siens. Le duc Léopold d'Autriche, le fils de celui qui avait perdu la bataille de Morgarten, vint attaquer les Suisses pour arrêter les progrès de leur confédération. Tous les chevaliers, disent les chroniques, mirent pied à terre, coupèrent les longs becs de leurs chaussures, et, armés de pesantes cuirasses et de longues lances, ils formèrent une phalange qu'ils croyaient impénétrable. De leur côté, les Suisses, après avoir adressé leur prière au Tout-Puissant, se rangèrent sur une colonne étroite, en forme de coin, et se précipitèrent sur l'ennemi, dont les boucliers et les lances leur opposaient un mur bardé de fer. Déjà les plus braves avaient péri, et la phalange autrichienne commençait à se déployer en croissant pour envelopper les Suisses, lorsque, dans ce moment critique, Arnold de Winkelried s'élança du milieu des siens : « Je vais vous frayer le chemin! s'écria-t-il. Prenez seulement soin, amis confédérés, de ma femme et de mes enfants. » Au même instant le héros saisit de ses deux bras une quantité de lances qui lui percent le corps et qu'il entraîne dans sa chute. Les confédérés pénètrent par cette brèche, entament la phalange serrée des chevaliers, dont ils font un horrible carnage, et remportent, grâce au dévouement héroïque d'Arnold, une victoire complète.

**Arnold* (Arnold von der Halden) est aussi le nom d'un des trois chefs de la confédération suisse qui, réunis au Grütli, jurèrent « de mourir pour la liberté, et de la transmettre à leurs descendants. » — *Arnold* est un des principaux rôles dans *Guillaume Tell*, opéra de Rossini. H.

Chroniques du temps. — J. de Müller, *Histoire de la Suisse*.

*ARNOLD ou ARNOLDUS, moine allemand, de l'ordre de Saint-Dominique et astrologue, natif de Fribourg en Brisgau, vivait au quatorzième siècle. Il laissa une traduction allemande de l'ouvrage intitulé *Alchabitii*, *Libellus isagogicus Judiciorum astrorum*, en manuscrit à la bibliothèque de Vienne.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*ARNOLD ou ARNOLDUS *de Liége*, théologien et moine allemand, vivait à Liége au quatorzième siècle. On a de lui un ouvrage intitulé *Narvaconi*, et *Liber de Mirabilibus Mundi*, par ordre alphabétique. On suppose que cet Arnold est le même qu'Arnulf de Liége.

Fabricius, *Biblioth. mediæ et infim. ætatis*.

*ARNOLD *de Rotterdam* ou *de Hollande*, théologien hollandais, mort le 31 août 1442. Il s'appelait aussi Geilhoven. Il étudia à Bologne et à Padoue, et devint docteur en droit canon. On a de lui : Γνῶθι σεαυτόν, ou *Speculum conscientiæ*, en deux livres intitulés, le premier, *De legibus et statutis; de Peccatis mortalibus*, écrits en 1413; l'autre, *De Excommunicatione et aliis Censuris*, écrit en 1424. Cet ouvrage très-rare est encore connu sous le titre bizarre de *Gnotosolitos*, et a été publié à Bruxelles en 1476, in-fol.; 2e éd., 1479, in-fol.

Oudin, *De scriptor. ecclesiastic.*, III, p. 2298. — Andreas, *Biblioth. belgica*, p. 86-87. — Lambinet, *Origine de l'empirisme*, t. II, p. 188.

*ARNOLD ou ARNOLDUS *de Leyde* ou *Lyde*, théologien flamand, mort en 1466. On l'appelait aussi *Arnold de Tongres*. Il étudia la théologie à Cologne, et s'attacha ensuite à la personne d'Évrard de la Marche, évêque de Liége. Il dirigea ensuite le gymnase laurentin de Cologne, et devint chanoine du chapitre métropolitain de la même ville. Il fit une très-vive opposition à Jean Reuchlin. On a de lui : *Articulorum seu Propositionum XLIII male sonantium ex libello Johannis Capnionis sive Reuchlini cui titulus : Oculare Speculum*; — *Responsiones ad Articulos Quinquaginta desumptos ex Speculo oculari*; — *Tractatus Propositionum alphabeticarum contra Judæos et blasphemum eorum Talmud*; Cologne, 1512, in-4°; — *Juvénal* commenté, en manuscrit.

Andreas, *Biblioth belgic.* — Foppens, *Biblioth. belgic.*, vol. I, p. 98. — Hartzheim, *Bibliothec. Coloniensis*.

*ARNOLD, duc de Gueldre, de la maison d'Egmond, né en 1410, mort en 1473. En 1444, à la suite d'une bataille décisive livrée, non loin de Juiliers, à Gérard V, duc de Berg, Arnold fut vaincu, et perdit le duché de Juiliers. Les suites de cette journée obligèrent le duc à imposer ses sujets; il en résulta des troubles civils, où son fils Adolphe prit parti contre lui, le confina dans le château de Buren, et lui donna pour geôliers ses plus cruels ennemis. Ce fils dénaturé voulut forcer son père à une abdication; mais Arnold lui résista avec la plus courageuse persévérance. L'intervention de Charles le Téméraire mit fin à ce déplorable conflit. Après avoir fait retenir le fils au château de Vilvorden, où il resta jusqu'à la mort de son père, Charles se fit céder en 1472, par le vieux duc intimidé, son duché de Gueldres, et il le laissa se retirer

(1) Il est à remarquer que ce héros se trouve ici mentionné pour la première fois dans une biographie : aucun dictionnaire biographique, publié en France ou à l'étranger, n'en parle.

jusqu'à sa mort dans un château situé sur la Meuse.

Pontanus, *Historia Gelrica*, p. 418.

* ARNOLD *de Schyk*, landamman suisse, natif d'Uri, vivait au milieu du quinzième siècle. Il combattit pour l'indépendance de son pays, et mourut à la bataille de Saint-Jacques.

Tschocke, *Histoire de la Suisse*.

*ARNOLD ou ARNOLDUS, de Lalaing, chroniqueur flamand, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut abbé de Sainte-Marie de Bruges. On a de lui : *Relation de l'entrevue de Charles le Téméraire et de l'empereur Frédéric III*, en 1473, à Trèves. Le duc de Bourgogne pensait qu'il parviendrait à l'empire une fois qu'il aurait conclu le mariage de sa fille avec l'archiduc Maximilien. L'ouvrage d'Arnoldus a été traduit en latin par Rodolphe Agricola; Bâle, 1518, in-4°.

Freher, *Scriptores rerum germanicarum*. — Fabricius, *Biblioth. med. et infim. ætatis*. — Foppens, *Biblioth. belgica*, I, 97, 98.

*ARNOLD de Busco, moine et théologien allemand, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On lui attribue un ouvrage intitulé *Liber de Viris illustribus ordinis Augustiniani et monasterii Windesheimensis*, et un autre sous ce titre : *Laus sanctæ Annæ*, tous deux restés manuscrits.

Fabricius, *Bibl. mediæ et infimæ ætatis*.

*ARNOLD ou ARNOLDUS *de Büderich*, théologien allemand, né à Büderich dans le bas Rhin, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il était prieur des augustins, dans le voisinage d'Oudenarde. Il laissa : *Odarium de Laude Dei*, libr. XII, *contra detractores monasteriorum*; — *De modo servandi ordinum canonicorum regularium et diætarium*.

Fabricius, *Biblioth. med. et inf. latinitatis*. — Trithemius, *Catalogus*, p. 162, éd. Freherus.

*ARNOLD ou ARNOLDUS BOSTIUS, théologien allemand, de l'ordre des Carmes, mort vers 1499. Il fut contemporain et ami de Trithème. Arnold laissa entre autres ouvrages : *De præcipuis aliquot Carthusianæ familiæ patribus*; Cologne, 1609, in-8°; — *De illustribus Viris ordinis Carmelitici*; — *Pro Conceptione Mariæ immaculata, contra Vincentium Novocastrensem*; — des poëmes et des traités non publiés.

Trithème, *Chronicon Spanheimense*, II, 410. — Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ ætatis*.

II. *Les Arnold depuis le seizième siècle.*

ARNOLD (*André*), théologien allemand, né à Nuremberg le 24 novembre 1656, mort en 1694. Il s'appliqua d'abord à l'étude des langues et de la théologie à l'université d'Altorf; puis il parcourut, de 1680 à 1685, diverses contrées de l'Europe. En 1687 il devint professeur d'éloquence et de langue grecque à Nuremberg, où il mourut. Il a édité le *Syntagma Doctrinæ* d'Athanase, et l'ouvrage *De Unione et Incarnatione*, de Théodore Abucara, Paris, 1685; avec deux *Lettres* des empereurs Valentinien et Marcien à Léon et des notes, le tout en un volume.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

ARNOLD (*Benoît*), fameux général américain, né en 1745 dans le Connecticut, mort à Londres en 1801. D'abord chef d'une compagnie de volontaires de New-Haven, il se fit en peu de temps une telle réputation de bravoure et d'habileté, qu'il mérita d'être choisi par Washington pour l'un des chefs de l'expédition dirigée contre Québec, dans la vue de soustraire le Canada à la domination anglaise. Mongommery avait le commandement en chef de cette entreprise aventureuse. Le petit corps aux ordres du colonel Arnold s'enfonça le premier dans la contrée encore sauvage où il devait être rejoint par l'armée. On était au mois de septembre, époque où, dans cette région, les neiges et les frimas couvrent le sol. Toujours à l'avant-garde de sa troupe avec les prisonniers, Arnold traçait lui-même le passage; et le plus souvent il arrivait au terme de chaque marche avant que l'ennemi eût soupçonné son approche. Après deux mois de fatigues et de travaux inouïs, il se trouva forcé de prendre position pour se retrancher en attendant l'arrivée de Mongommery, qui n'avait pu, comme lui, surmonter tous les obstacles. Grièvement blessé à la jambe dans l'assaut où périt ce brave général, et devenu seul chef de l'expédition, Arnold se trouva tellement affaibli par les pertes que sa troupe avait éprouvées, qu'il dut renoncer à passer outre. Il fut plus heureux et s'acquit plus de gloire dans la campagne suivante, où il eut une part importante à l'action dans laquelle Burgoyne fut fait prisonnier avec tout son corps d'armée. Blessé encore au siége de Québec, où, le premier, il s'était jeté dans les retranchements des Anglais, il n'en continua pas moins, de sa tente où on l'avait transporté, à diriger l'assaut, qui fut couronné de succès. Mais Arnold ne s'était pas plutôt vu en possession des avantages d'un poste élevé, qu'il se livra sans retenue à son goût pour les plaisirs et la dissipation; et l'on ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il était peu scrupuleux sur les moyens capables de lui procurer de quoi le satisfaire. On l'avait investi du commandement de Montréal : cette importante cité, la seconde du pays, que l'Union songeait moins à conquérir qu'à attirer dans son sein par la communauté d'intérêts et de sympathie, devint bientôt le théâtre de tant d'exactions et d'actes si révoltants, que les Canadiens renoncèrent à leur dessein d'entrer dans la confédération.

Washington, qui avait en horreur l'avidité d'Arnold et son ostentation, crut servir à la fois son pays et le jeune officier dissolu, en l'envoyant à la tête de forces considérables prendre possession des lignes de Philadelphie, que les Anglais venaient d'évacuer. Mais là encore Arnold s'aliéna.

tous les esprits par son faste, qui ne contrastait pas moins avec les mœurs simples des habitants qu'avec la misère publique, résultat de la guerre que le pays avait à soutenir. Ses exactions finirent par le faire dénoncer à une cour de justice. Après une longue instruction, la cause fut portée au Congrès, où l'on réussit à lui donner l'apparence d'une intrigue de parti; enfin elle fut remise à la décision d'une cour martiale, qui, le 20 janvier 1779, condamna Arnold à être *réprimandé par le commandant en chef.* Le Congrès ratifia cette sentence, que Washington sut accomplir de manière à concilier les droits de la justice avec les égards dus au mérite personnel du condamné. C'est de cet instant qu'Arnold résolut de venger un affront qu'il n'avait que trop mérité. Sa retraite du rang qu'il occupait dans l'armée ne pouvait qu'accroître singulièrement ses embarras financiers; aussi telle fut bientôt la pénurie de sa situation, qu'on aurait pu deviner que, pour en sortir, il se vouerait à un rôle infâme. Un agent subalterne des Anglais le lui proposa en effet. Désignant lui-même l'intermédiaire de sa honteuse négociation avec le général anglais, il se mit en communication avec un de ses officiers, le colonel Robinson, possesseur d'une habitation située sur l'Hudson, dans le voisinage de la forteresse de West-Point, principale défense des lignes américaines sur ce théâtre de la guerre. Ainsi fut entamée la correspondance secrète d'Arnold avec sir Henri Clinton. Afin de pouvoir mettre un plus haut prix à sa trahison, il fallait qu'elle fût d'une utilité capitale pour les Anglais. De part et d'autre on était amené à résoudre en ce sens la question; la forteresse de West-Point était la place qu'il importait le plus à Clinton d'obtenir, et Arnold mit aussitôt tout en œuvre pour s'en faire donner le commandement. La somme stipulée pour prix d'un tel service ne s'élevait à rien moins qu'à 36,000 livres sterling; de plus, Arnold conserverait dans l'armée anglaise le rang de brigadier général. A force de démonstrations hypocrites, Arnold avait réussi à surprendre la bonne foi de Washington, et en avait obtenu le commandement qu'il sollicitait. Mais un incident vint déranger le premier plan du traître et de sir Henri Clinton : ce fut l'arrivée à Newport (Rhode-Island) de la première division des Français envoyés au secours des Américains. Dans ces circonstances, Arnold s'aboucha avec un nouvel agent de Clinton, le major André, qui devait payer de sa tête ce rôle peu glorieux, fait pour un moins brave officier (*Voy.* ANDRÉ). Arnold avait livré aux Anglais les plans de la forteresse; le jour de sa reddition, d'abord fixé au 17 septembre 1780, avait été successivement reculé jusqu'au vingt-cinq. Mais, malgré les précautions inouïes du traître Arnold, ses menées alarmèrent la fidélité de quelques officiers américains; et Washington fut mis sur la voie de cette trame, qu'il sut déjouer avant que les intérêts de l'État fussent compromis. Échappant au supplice qu'il avait mérité, Arnold trouva près du général Clinton un refuge qui ne put le mettre à couvert de sa propre ignominie. Il fut employé dans le reste de la guerre avec le grade dans lequel son maintien avait été stipulé; mais jamais il ne trouva, chez les ennemis du pays qu'il avait trahi, ni la moindre confiance, ni l'apparence même de la considération. Après avoir encore traîné plusieurs années sans gloire dans les camps, il vint se fixer à Londres, où il mourut. [M. DE CHAMROBERT, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Barbé-Marbois, *Complot d'Arnold et de Henri Clinton contre les États-Unis d'Amérique et le gèneral Washington*; Paris, 1831.

* **ARNOLD** ou **ARNOLT** (*Bruck* ou *de Prug*), compositeur allemand du seizième siècle. Hermanetick le cite avec éloge dans sa *Practica Musica*. Il y a un cantique d'Arnold dans le *Cantionale* d'Hans Walther imprimé en 1544. On trouve, dans la bibliothèque de Munich, des chansons allemandes qu'il a mises en musique et qui ont été imprimées en 1534; un manuscrit de la même bibliothèque, sous le numéro 47, contient des messes latines dont Arnold est l'auteur.

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

**ARNOLD** (*Christophe*), philologue allemand, né en 1627, mort à Nuremberg vers 1680. Il enseigna l'histoire et les belles-lettres à Haremberg. On remarque parmi ses ouvrages : *Val. Catonis grammatici Diræ, cum commentario perpetuo*; Leyde, 1652; — *Testimonium Flavinium de Christo, lib.* 18 *Antiq.*, c. 4; Nuremberg, 1661, in-12, inséré dans le 2e volume de l'édition de Josèphe par Havercamp; — *De parasitis*, en tête de l'*Epulum parasiticum*; ib., 1665, in-12; — *Notæ ad Jo.-Eph. Wagenseilii commentarium in Satam*; ib., 1670, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher. — Will, *Dictionnaire des Savants de Nuremberg.*

**ARNOLD** (*Godefroi*), théologien luthérien et historiographe du roi de Prusse Frédéric Ier, naquit, le 5 septembre 1665, à Annaberg, dans l'Ertzgebirg, et mourut le 20 mai 1714. Après avoir étudié à Gera et à Wittemberg, il fut successivement professeur d'histoire à Giessen, et pasteur à Altstaedt près d'Eisnach, à Werben et à Perleberg. On a de lui : *Sophia*, ou *Mystères de la sagesse divine*; Leipzig, 1700, et Amsterdam, 1702, in-8° (en allem.); — *Histoire de l'Église et des hérésies*; Francfort-sur-le-Mein, 1699-1700, en 4 parties (2 vol. in-fol.), et augmentée à Schaffouse, de 1740-1742, en 3 vol. in-fol. : cet ouvrage suscita à l'auteur de nombreux adversaires.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**ARNOLD** (*Christophe*), astronome allemand, né à Sommerfeld, près de Leipzig, le 17 décem-

bre 1650, mort le 15 avril 1695. Il était simple cultivateur, et consacra ses moments de loisir à l'observation des astres. Il correspondait avec les savants les plus célèbres de son temps; il éleva un observatoire sur sa propre maison, qui fut démolie en 1799. Infatigable dans ses recherches, il fit plusieurs découvertes, telles que les comètes de 1683 et 1686, sur lesquelles il dirigea l'attention des astronomes de Leipzig. Il acquit encore plus de célébrité par son observation du passage de Mercure sur le disque du soleil, le 31 octobre 1690. Le conseil municipal de Leipzig lui fit à cette occasion un présent en or, et l'exempta de tous les impôts de la ville. — Arnold a consigné la plupart de ses observations dans les *Acta eruditorum*, et publié à part : *Goettliche Gnadenzeichen in einem Sonnenwunder vor Augen gestellt*; Leipzig, 1692, in-8°; opuscule où il est question d'un halo solaire. Schröter a donné le nom d'*Arnold* à trois vallées de la lune. La bibliothèque de Leipzig possède le portrait et plusieurs manuscrits du paysan-astronome de Sommerfeld.

*Conversations-Lexicon.*

*ARNOLD (*Daniel-Henri*), théologien et littérateur allemand, né à Königsberg le 7 décembre 1706, mort le 30 juillet 1775. Il fut professeur à l'université de sa ville natale. On a de lui, en allemand : *Essai d'une introduction systématique à la poésie allemande*; Königsberg, 1732, in-8°; ibid., 1741, in-8°; — *Histoire de l'université de Königsberg*; ibid., 1746, gr. in-8°, 2e part.; — *Quinze sermons sur saint Luc*; ibid., 1754, in-8°; — *Principes élémentaires de la science divine*; ibid., 1765, in-8°; — *Histoire ecclésiastique du royaume de Prusse*; ibid., 1769, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*ARNOLD (*D.*, surnommé *Landrus*), musicien flamand, vivait au commencement du dix-septième siècle. Ce fut un bon compositeur. Il laissa : *Madrigalli a cinque voci*; Dillingen, 1608, in-4°; — *Sic fortuna favet*, messe à sept voix; ibid.

Fetis, *Biographie des Musiciens.*

*ARNOLD (*François*), théologien allemand, natif de Cologne, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut un des plus remarquables adversaires de Luther, et Luther ne le jugea pas indigne de ses attaques. On a d'Arnold : *Antwort auf das Büchlein Luthers wider den Kaiserlichen Abschied*; Dresde, 1531, in-4°; — *Der Unpartheyische Laye*, sans nom d'auteur; Dresde, 1531, in-8°. C'est une violente attaque contre Luther, qui lui répliqua par le pamphlet intitulé *Wider den Meuchler zu Dresden* (contre le traître de Dresde); — *Auf das Schmähbüchlein Luthers*; Dresde, 1531, in-4°: c'est une réplique à la brochure de Luther.

Adelung, supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

*ARNOLD (*Frédéric*), graveur allemand, né à Berlin en 1780, mort dans la même ville en 1809. Il fut élève de Berger, et grava avec goût le paysage et le portrait. Parmi les œuvres de ce genre dues à son burin, on cite : *Napoléon au tombeau de Frédéric le Grand*; 1806, d'après Dähling; — *Portrait de Blücher*, d'après le même, 1807; — *Une Cataracte*, d'après Ruysdaël, à l'aqua-tinta; — *l'Entrevue d'Alexandre et de Napoléon sur le Niémen*, à l'aqua-tinta, 1807.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Fiorillo, *Geschichte der Zeichnenden Künste.*

*ARNOLD (*George*), jurisconsulte allemand, né en 1531, mort le 30 septembre 1588. Il étudia la jurisprudence en Allemagne, en France, en Italie. Reçu docteur en droit à l'université de Pise, il vint exercer les fonctions de chancelier du chapitre de Naumbourg. On a d'Arnold *Vita Mauritii, electoris Saxoniæ*, inséré dans les *Scriptores rerum Germanicarum de Mencken.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*ARNOLD (*George*), organiste allemand, natif du Tyrol, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il tint l'orgue à Inspruck, et reçut ensuite le titre d'organiste de l'évêque de Bamberg. On a d'Arnold : *Tres Mottetos de Nomine Jesu*; — *Cantiones et Sonettæ* 1, 2, 3 *et* 4 *violonis, accommodatæ cum basso generali*, 1659; — *Cantiones sacræ de Tempore et Sanctis, duobus violinis concertantibus*, 1667; — *Missarum quaternio, cum* 9 *voc.*; pars prima, 1673; pars secunda, 1675; — *Tres Missæ pro defunctis, et alia laudativa, a* 4, 5 *et* 7 *voc., et* 3 *vol.* 4 *violinis ad placitum*, 1676.

Cornelius a Beughem, *Bibliographia mathematica.* — Fétis, *Biographie des Musiciens.*

*ARNOLD (*George-Adam*), peintre allemand, natif de Bamberg en Bavière, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il peignit l'histoire avec habileté : son *Passage de la mer Rouge par les Israélites* a été reproduit en 1680 par le graveur Weygant.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Fiorillo, *Geschichte der Zeichnenden Künste.*

ARNOLD (*George-Daniel*), publiciste littérateur, né à Strasbourg le 18 février 1780, mort le 18 février 1829. Il reçut sa première instruction littéraire au gymnase de sa ville natale; et, après avoir fréquenté les cours des professeurs de l'université, il passa deux années à Gœttingue, où professaient les Meister, les Hugo, les Martens; il y fut reçu docteur en droit. Riche des connaissances les plus variées, il se rendit à Paris où l'appelait Koch, son ancien maître, alors tribun. Là le jeune docteur se concilia la bienveillante estime des Fontanes, des Pastoret, des Chabot de l'Allier et d'autres hommes marquants. Lorsque les écoles de droit furent instituées en 1806, Arnold fut nommé professeur de Code civil dans l'école établie à Coblentz. Plus tard il fut d'abord attaché à la faculté des lettres, comme professeur d'histoire; et bientôt il

passa à la faculté de droit pour y enseigner le droit romain. Outre le cours obligé, il donna des cours d'histoire, de droit des gens et de droit commercial. Après la mort de Hermann en 1820, il fut nommé doyen de cette faculté, et devint membre du directoire de la confession d'Augsbourg. Il était aimé et révéré de ses élèves, à l'usage desquels il publia ses Éléments du droit romain (*Elementa juris civilis Justinianei, cum codice Napoleoneo et reliquis legum codicibus collati*; Argent. et Parisiis, 1812). Il prit aussi une place honorable dans les annales de la littérature, par ses *Poésies allemandes*. Parmi les pièces fugitives qu'on doit à sa plume élégante et facile, on distingue *les Roses*, et l'*Élégie sur la mort de Blessig*, prédicateur célèbre protestant; mais le chef-d'œuvre d'Arnold est son inimitable comédie populaire en vers alexandrins, intitulée *der Pfingstmontag* (le Lundi de Pentecôte), comédie écrite en grande partie dans le dialecte strasbourgeois, qui forme une branche de la langue allémannique. Dans ce genre Arnold n'a été surpassé que par Hebel, l'auteur des *Poésies allémanniques*. *Le Lundi de Pentecôte* est un tableau de mœurs plein d'originalité, et d'une gaieté qui est quelquefois poussée jusqu'à la pétulance : ce sont les Strasbourgeois de la vieille roche, c'est la vie de cité et de famille des anciens Alsaciens qui y sont peints d'après nature. Goethe en a donné une analyse détaillée dans son ouvrage *de l'Art et de l'Antiquité* (über Kunst und Alterthum), et en a fait un éloge pompeux. Arnold mourut à Strasbourg le jour même de sa naissance. [M. Stoeber, dans l'*Enc. des g. du m.*]

*Magasin encyclopédique.*

* **Arnold** ou **Arnoldus** (*Haldrenius Vesaliensis*), savant théologien allemand, natif de Wesel, mort en 1534. Il professa la langue et la littérature grecque à Cologne, et devint chanoine du chapitre métropolitain de cette ville. On a de lui plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : *Exegesis Decalogi pia maximeque disertissima cum nonnullis aliis*; Cologne, 1536, in-8°, 1550, in-4°; — *Consultatio quadruplex super confessione Augustana quorumdam protestantium una cum Iv. Cochlæo*, 1554; — *Epitome Magistri Sententiarum, cum distichis ad singulas sectiones*; Anvers, 1551, in-4°; — *Partitio locorum communium christianæ religionis*; Cologne et Louvain, 1557; — *Aulu-Gellii Noctes Atticæ, et Macrobius in somnium Scipionis et VII ejusdem Saturnalia*, typo Eucharii Cervicorni, 1536, in-fol.; — *Procopii Orationes de Justiniani Augusti ædificiis, latine versæ*; Mayence, 1538, in-4°; — *De vera Ecclesia Christi, contra Phil. Melanchthonis responsionem pro Bucero*; Ingolstadt, 1544, in-4°.

Harzheim, *Bibl. Colon.* — Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

* **Arnold** (*Henri*), théologien allemand, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il laissa une traduction du *Statu Ecclesiæ Græciæ* de David Chytræus, en allemand, imprimé in-4° en 1584.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **Arnold** ou **Arnoldus** *ab Ischa* ou *Isca*, moine et théologien allemand, mort en 1619. Il fut persécuté et même emprisonné pour ses opinions, lors des guerres de religion qui éclatèrent dans les Pays-Bas vers la fin du seizième siècle, et ne fut hors d'atteinte des coups de ses ennemis que lorsqu'il fut parvenu à se réfugier à Louvain; il y séjourna quelques années, et se rendit ensuite à Coblentz, où il mourut. On a de lui : *Sermones V, quomodo salubriter in Christum sit credendum*, sans date ni indication typographique; — *Officium B. Mariæ*, en flamand, et aussi sans indication.

Foppens, *Bibl. Belgica.*

* **Arnold** (*Jean de Bergel*), poëte allemand, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il commença par être correcteur d'imprimerie à Mayence. On a de lui un poëme *de Chalcographiæ inventione*, publié en 1541 à Mayence; c'est un court éloge de l'art typographique que l'on trouve dans plusieurs recueils, notamment dans le tome III des *Scriptores Historiæ Muguntinæ*, dans le second volume de Wolf, *Monumenta Typographica*, et dans la seconde partie de l'*Histoire de l'Imprimerie* de Marchand. Il attribue l'invention de cet art à Gutenberg, secondé des conseils et de l'argent de Faust [*Faustus Germanius munera fausta faciens*], et ensuite par l'habileté de Pierre Schœffer à graver les poinçons et à fondre les lettres dans les matrices. A. F. D.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **Arnold** (*Jean-Christian*), physicien, né à Weissenfels le 2 février 1724, mort le 9 juillet 1765. En 1755 il fut appelé à une chaire de philosophie, et en 1759 à une chaire de physique, à l'université d'Erlangen. On a de lui : *Dissertatio de viribus vivis earumdemque mensura*; Erlangen, 1754, in-4°; — *Dissertatio de Calore, Motu particularum corporis eoque rotatorio circa Axes neutiquam explicando*; Erlangen, 1754, in-4°; — *De Salium Aqua solutorum quibusdam phænomenis*; Erlangen, 1755; — *De thermometri sub campana antliæ pneumaticæ suspensi variationibus*; Erlangen, 1757, in-4°; — une traduction en allemand de l'ouvrage de Bonnet intitulé *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes*; Nuremberg, 1764, in-4°; — et les *Essais de Montaigne*, en trois volumes, Leipzig, 1753, in-8°, en collaboration avec d'autres traducteurs.

Meusel, *Lexikon der Teutschen Schriftsteller.*

* **Arnold** (*Jean-Gérard*), publiciste et historien allemand, né le 17 août 1637, mort le 7 mars 1717. Il étudia la théologie à Strasbourg. De 1663 à 1684, il remplit diverses fonctions

municipales ou ecclésiastiques. La guerre avec la France lui fit perdre son patrimoine, et l'obligea de se réfugier à Francfort-sur-le-Mein, où il fut chargé de diriger le gymnase de la ville. Il laissa les ouvrages suivants : *Dissertatio de Numa Pompilio;* Durlach, 1670, in-4°; — *Jurisconsultus Livius, cum additamentis variis et præfatione amplissima;* Francfort, 1696, 2 vol. in-8°; — *Tabulæ philosophicæ;* Francfort, 1697, in-fol.; — *Fortsetzung der Einleitung Puffendorfs in die Historie der Europæischen Staaten;* Francfort, 1703, traduit en latin par Cramer.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*ARNOLD (*Jean-Godefroi*), compositeur et violoncelliste allemand, né le 1er février 1773 à Niedernhall près d'Œhringen, mort le 26 juillet 1806. Son père était maître d'école. Le jeune Arnold s'appliqua de bonne heure à la musique au piano et surtout au violoncelle, qu'il aimait avec passion. A dix ans il se faisait remarquer sur ce dernier instrument. En 1785, il fut placé à Lüngelsau sous la direction d'un maître d'une grande dureté de caractère, et chez lequel il contracta une maladie dont il garda le germe toute sa vie. Son oncle Frédéric-Adam Arnold, directeur de la musique de la cour à Wertheim, le traita mieux, et contribua à accélérer ses progrès. Son talent se développa surtout avec rapidité lorsqu'il reçut les leçons d'harmonie et de composition d'un maître habile, de Frankenstein. Il écrivit alors des concertos de violoncelle, qui eurent du succès. Puis il voyagea en Suisse, en Allemagne, à Ratisbonne, Berlin et Hambourg. En 1797, Arnold fut attaché à l'orchestre de Francfort, et se livra à l'enseignement. Il mourut à trente-quatre ans, après avoir laissé des compositions musicales d'un grand mérite. On a de lui, entre autres ouvrages : *Concertos pour le violoncelle,* en *ut,* en *sol,* en *fa,* en *mi* majeur, en *re*, tous gravés à Offebach, chez André; — *Symphonie concertante, pour deux flûtes avec orchestre,* qui eut un grand succès, gravée à Bonn; — six *Thèmes avec variations pour deux violoncelles*, Bonn; — *Andante varié pour flûte, avec deux violons, alto et basse;* Mayence; — *Vingt-quatre pièces pour guitare;* Mayence; — *Duos faciles pour guitare et flûte;* Mayence; — *Marches et danses*, ibid.

Fétis, *Biographie des Musiciens.* — *Musicalische Zeitung, Jahrgang XII.*

*ARNOLD (*Jonas*), peintre allemand, natif d'Ulm, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut un bon peintre de portraits. Il peignit aussi sur parchemin deux cents espèces de tulipes prises dans le jardin de Weikman à Ulm. On ignore ce qu'a pu devenir cette curieuse collection. Parmi les dessins qu'Arnold fit à la plume, on remarque surtout une *Cathédrale d'Ulm*, reproduite ensuite par la gravure en 1666.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Fiorillo, *Geschichte der zeichnenden Künste.*

*ARNOLD (*Joseph*), médecin anglais, né en 1783, mort en 1818. Il devint chirurgien de la marine en 1808, et quitta cet emploi en 1814 pour se rendre dans la Nouvelle-Galles, à bord d'un bâtiment qui transportait à Botany-Bay des repris de justice de la métropole. Il profita de ce voyage pour se livrer à l'étude des sciences naturelles; et il avait réuni une riche collection lorsque le feu la détruisit durant son séjour à Batavia. A Java il connut sir Thomas Raffles, gouverneur de l'île, qu'il accompagna en qualité de lieutenant gouverneur du fort Marlborough. Mais l'inclémence du climat l'emporta presque dès son arrivée à destination. C'était un naturaliste distingué; il légua sa collection de fossiles et de coquillages à la société Linnéenne.

*Gentleman's Magazine*, vol. XC, part. Ire, p. 183-184.

ARNOLD (*Nicolas*), théologien protestant, né à Lesna le 17 décembre 1618, mort le 15 octobre 1680. Il étudia à Franeker, à Leyde et dans d'autres universités de la Hollande, et devint en 1639 recteur de l'école de Jablonow. Nommé ensuite professeur de théologie à Franeker, il se fit une grande réputation par ses sermons. On a de lui, en latin : *Réfutation du catéchisme des Sociniens;* (Atheismus Socinianus F. Bidalli refutatus); Amsterdam, 1659, in-4°; — un *Commentaire sur l'Épître aux Hébreux;* — un ouvrage intitulé *Lux in tenebris*, etc., 2 vol. in-8°; Franeker, 1662; Leipzig, 1698, in-8° : c'est une explication des passages de l'Écriture dont les sociniens se servaient pour établir leurs doctrines.

Foppens, *Bibl. Belgica.* — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

*ARNOLD (*Olorinus* ou *Cycnæus*), théologien allemand, surnommé *Schwan* (cygne), mort en 1622. Il fut en butte à des persécutions durant les guerres de religion qui désolèrent les Pays-Bas, et ne recouvra quelque sécurité que lorsqu'il se fut retiré à Bois-le-Duc. On a de lui : *Thesaurus salutaris Sapientiæ*, 1610, in-8°; — *Explicatio Missæ et Canonis,* 1611; — *De arte Concionandi,* 1611; — *Summa Virtutum et Vitiorum,* 1615; — *Doctrina consolatoria contra Scrupulos et Pusillanimitatem,* 1612, in-8°; en flamand le titre seul est en latin. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Bois-le-Duc.

Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Andreas, *Bibliotheca Belgica.*

*ARNOLD (*Richard*), chroniqueur anglais, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il faisait à Londres le commerce de Flandre. En 1488, il fut emprisonné comme espion au château de Sturgs dans les Pays-Bas; mais sa captivité ne dura pas longtemps. On a de lui : *the statutes of London*, ou *Arnold's chronicle.* Au rapport de Warton, c'est le recueil de faits le plus curieux et le plus varié. La première édition de ce livre a été publiée à Anvers en 1502, in-fol., sous ce titre assez singulier : *the*

*names of the Balyfs, Custos, Mayres, and Scherefs of the cite of London from the Tyme of Kynge Richard the First, called cure de Lyon, wich was crowned ym III day of septêbre ye yere of our Lorde God,* XI^e, LXXXIX^e. La dernière édition a été publiée à Londres en 1811.

Warton, *History of English Poetry*, III, 123-128, ed. 1840. — Lowndes, *Bibliographer's Manual*.

*ARNOLD (*Samuel-Benoît*), peintre allemand, né à Dresde en 1744, mort en 1817. Il peignit avec un égal succès le portrait et l'histoire, ce qui lui mérita le titre de *peintre de la cour :* on voit de ses fresques dans le palais de Pilnitz, près de Dresde.

Fiorillo, *Geschichte der zeichnenden Künste*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

ARNOLD (*Samuel*), compositeur de musique, naquit en 1739 ou 1740 en Allemagne, et mourut à Londres le 22 octobre 1802. Il fit son éducation musicale dans la chapelle de Londres. Une composition dramatique, qu'il produisit à vingt-trois ans, eut pour lui l'avantage qu'on l'attacha comme compositeur au théâtre de Covent-Garden. Il fit pour la scène la musique de *la Servante du Moulin*. Il se distingua surtout par l'oratorio de la *Guérison de Saül* (paroles de Brown). Il fit ensuite les oratorios d'*Abimélech*, de *l'Enfant prodigue* et de *la Résurrection*. Arnold composa aussi plusieurs morceaux de musique vocale et instrumentale pour les concerts de jardin. Après avoir reçu le titre de docteur en musique à Oxford, il devint en 1783 organiste de la chapelle royale. Il fit une édition de luxe de tous les ouvrages de Hændel, en 36 vol. in-fol. En 1789, il fut nommé directeur de l'Académie de musique; quatre ans après, organiste à l'abbaye de Westminster. Plus tard (1796), il fut chargé de diriger les concerts annuels exécutés, dans l'église Saint-Paul, au bénéfice des enfants du clergé. En 1798, il composa son oratorio d'*Eligah, or the Woman of Shunam*. Il mourut à Londres, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. [*Enc. des g. du m.*]

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

ARNOLD (*Thomas*), médecin écossais, né en 1742, mort le 2 septembre 1816. Il étudia à Édimbourg, et fit partie ensuite du collége des médecins de Londres. Il rechercha particulièrement les causes et les effets des maladies mentales. On a de lui : *Observations on the Nature, Kinds, Causes, and Prevention of Insanity, Lunacy, or Madness;* Londres et Leicester, 1782 et 1786, in-8° : Arnold y apprécie les opinions des anciens et des modernes sur cet important sujet; — *Dissertatio de Pleuritide*, thèse soutenue en 1766; — *A case of hydrophobia successfully treated;* in-8°, 1793.

*Gentleman's Magazine*, vol. 86.

*ARNOLD (*Thomas*), théologien anglais, né le 13 juin 1795. Il entra dans les ordres d'assez bonne heure, et remplit à partir de 1828 les fonctions de ministre. Ce fut un laborieux et savant écrivain. On a de lui, entre autres ouvrages : une édition estimée de Thucydide, avec des notes et des cartes, 1830-1833-1835; — *Histoire Romaine*, 3 vol., 1838-1840-1842 : elle s'étend jusqu'à la seconde guerre Punique; — des articles sur Sylla, César, Auguste, Trajan, dans l'*Encyclopædia Metropolitana ;* — plusieurs volumes de *Sermons ;* — *Principes pour servir de base à une réforme de l'Église*, 1833, avec un post-scriptum sous ce titre : *Letters to the Labouring classes in the Sheffield*, etc., 1831-1832; — *Lecture to the Mechanics Institute at Rugby, on the Divisions of Knowledge*, 1839.

*Biographical Dictionary*.

*ARNOLDI ou DI ARNOLDO (*Alberto*), sculpteur et architecte italien, natif de Florence, vivait au quatorzième siècle. Il exécuta en 1364, pour l'église de Sainte-Marie del Bigallo de Florence, le groupe colossal de *la Vierge et l'Enfant* avec deux anges, attribué à tort, et par une confusion de Vasari, à André Pisano. Arnoldi travailla à cette œuvre sculpturale de 1359 à 1364. Comme architecte, il dirigea les travaux de construction de la cathédrale de Florence vers l'an 1458.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Rumohr, *Italienische Forschungen*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*ARNOLDI (*Daniel*), philologue allemand, né le 21 juin 1595 à Bergedorf, près de Hambourg, et mort en cette ville le 18 juin 1651. Il étudia à Iéna, et devint directeur du gymnase à Hambourg. On a de lui : *Nomenclator latino-germanicus;* Hambourg, 1634, in-8°; — *Sententiæ proverbiales*; Helmstadt, 1642, 1667, 1692, 1702, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

ARNOLDI (*Jean* D'), jurisconsulte et homme d'État, né à Herborn le 30 décembre 1751, mort le 2 décembre 1827. Il étudia d'abord à Herborn, ensuite à Gœttingue, devint avocat, puis en 1777 secrétaire des archives à Dillenbourg; en 1784 il fut nommé membre de la chambre des finances, et en 1792 conseiller d'État. Il fut alors chargé du département de la guerre, et obtint en 1796 la direction des archives de Dillenbourg. Lorsque, par suite de la révolution des Pays-Bas, le stadhouder héréditaire perdit ses domaines dans les Pays-Bas et dans le cercle de Bourgogne, Arnoldi se montra très-zélé pour procurer à son souverain un dédommagement avantageux; mais son zèle ne fut pas couronné par le succès. En 1803 il entra au service du prince Guillaume-Frédéric, prince de Fulde, devint ensuite conseiller intime, et en 1809 il fit de grands efforts pour soulever la Hesse contre Napoléon. En 1813 il prit possession des pays appartenant aux princes d'Orange, et effectua l'échange des pays héréditaires de cette maison entre les deux lignes dont elle se compose. Lorsque, par suite du congrès de Vienne en 1815, sa patrie fut placée sous la domination de la Prusse, qui la céda plus tard en grande partie au duché de Nas-

sau, Arnoldi voulut se retirer du service public; mais le roi Guillaume sut prévenir cette résolution en le nommant conseiller intime du nouveau royaume. Ce prince le combla jusqu'à sa mort de preuves de sa bienveillance. Parmi les nombreux écrits et dissertations d'Arnoldi, disséminés dans plusieurs journaux, nous citerons ses *Mélanges de diplomatique et d'histoire* (Marbourg, 1798); — l'*Histoire des pays de Nassau-Orange et de ses princes* (3 vol., Hadamar, 1799-1816); — *Guillaume Ier, roi des Pays-Bas*, dans les *Contemporains* (*Zeitgenossen*), tom. II, et les *Mémoires historiques;* Leipzig, 1817. [*Enc. des g. du m.*]

*Conversations-Lexicon.* — *Neuer Nekrolog der Deutschen*, 1820, p. 8-19. — Kayser, *Vollständiges Bücher-Lexicon.* — Rabbe, *Biographie universelle des Contemporains.*

*ARNOLDI (*Wilhelm* ou *Guillaume*), évêque de Trèves, naquit le 4 janvier 1798 au village de Budan, dans le district de Trèves. Il entra dans les ordres en 1825, enseigna les langues orientales et l'éloquence au séminaire de Trèves, et devint bientôt chanoine et archidiacre. En 1839 il fut élu évêque par le chapitre; et comme dans l'affaire des mariages mixtes il soutenait la cause du catholicisme en opposition avec le gouvernement, qui voulait la bénédiction des mariages entre catholiques et protestants, son élection ne fut pas ratifiée par l'autorité temporelle, et le 9 février 1842 il donna lui-même sa démission; mais le 21 juin de la même année il fut réélu par le chapitre, et cette fois son élection fut confirmée, bien qu'il refusât de prêter le serment politique. En 1844, il attira à Trèves un grand nombre de pèlerins par l'exposition d'une relique célèbre (le manteau du Christ). Ce fut à cette occasion que Runge fit naître un nouveau schisme, en établissant le néo-catholicisme allemand. On a d'Arnoldi un grand nombre de sermons et une traduction allemande des Homélies de saint Chrysostome.

*Conversations-Lexicon*, édit. de 1852.

ARNOLFE ou ARNOUL, archevêque de Milan. Il fut élevé à l'archiépiscopat en 1093, et déposé presque aussitôt par le légat apostolique. Il reprit ses fonctions en 1095, après avoir fait sa paix avec Rome, accompagna Urbain II au comité de Clermont, et prêcha avec lui la croisade dans les provinces lombardes. Il fut envoyé ensuite en ambassade auprès de l'empereur Henri IV. La cour de ce monarque n'offrit guère à l'archevêque que des sujets d'ennui, qui affectèrent son cœur et son intelligence. On trouve dans Argellati la mention d'un volume d'Arnolfe ou Arnoul, intitulé *Conciones ad populum, ut crucem suscipiant.*

Argellati, *Biblioth. scriptor. Mediolan.* — Mazzuchelli, *Scrit. d'Ital.*

ARNOLFE ou ARNOLPHE. *Voyez* ARNULF ou ARNULPHE.

ARNOLFO, ARNOLPHE ou ARNOUL *de Milan*, historien italien, vivait dans la seconde moitié du onzième siècle. Ce fut lui et non pas, comme on l'a affirmé par erreur, un prétendu archevêque de Milan, son oncle, mort depuis un siècle, qui se déclara d'abord favorable au mariage des prêtres, ce qui indisposa la cour de Rome. Plus tard, Arnolfe s'amenda sur ce chapitre, et reconnut la sagesse de la prohibition de se marier, imposée aux prêtres. On a de lui : *Historia Mediolanensis*, depuis 925 jusqu'à 1076, publiée, sur les quatre manuscrits qui la contenaient, à Hanovre en 1711, et dans le tome III du recueil de Leibnitz, intitulé *Scriptores Brunsvicensia illustrantes.* Parmi les éditions subséquentes, la plus soignée est celle de 1723, avec les notes d'Archinto et de son fils Albéric, dans le recueil de Muratori. Au jugement de cet historien, l'œuvre d'Arnolfo était conçue dans le langage le plus simple et le plus judicieux.

Argellati, *Biblioth. scriptor. Mediolan.*, I, 102.— Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Oudin, *De scriptor. ecclesiastic.*

*ARNOLFINI (*Jean-Attilius*), ingénieur italien, né à Lucques le 15 octobre 1733, mort le 21 novembre 1791. Il exécuta, sur le territoire de son pays natal, de nombreux et utiles travaux d'hydrostatique et de canalisation. Lalande fait de cet ingénieur le plus grand éloge.

Tipaldo, *Biograf. degli Ital. illustr. del secolo XVIII.* — Lalande, *Journée en Italie.*

ARNOLFO DI LAPO, architecte et sculpteur italien, né à Florence l'an 1232, mort en 1300. Il fut le premier qui retira l'architecture de l'état de barbarie où elle se trouvait, et qui commença à en faire disparaître les faux ornements et le mauvais goût. Arnolfo réunit dans ses constructions l'élégance et la solidité. Il a bâti la fameuse église *Santa-Maria del Fiore*, la cathédrale de Florence; et, après lui, Brunelleschi a élevé sur cet édifice la coupole hardie qui fait l'admiration des architectes. On lui doit aussi *les murailles* de Florence, flanquées de tours, *la place* des Prieurs, celle de Saint-Michel, l'*église* de Sainte-Croix, où l'on voit le portrait du constructeur, par Giotto. Le style d'Arnolfo forme le passage du style gothique à la renaissance du style antique.

Vasari, *Vite.* — Cicognara, *Storia della Scultura.* — Von der Hagen, *Briefe in die Heimat.* — Quatremère de Quincy, *Hist. des plus célèbres architectes.*

*ARNONE (*Albert*), peintre italien, mort en 1721. Il eut pour maître à Naples Luca Giordano, et plus tard, à Rome, Carlo Maratta. Ses œuvres portèrent l'empreinte du style de ces deux peintres. Il excella surtout dans le portrait, et peignit plusieurs Napolitains, ses compatriotes et contemporains. Luca Giordano le présenta à Philippe V, qui fût si satisfait de la manière dont Arnone exécuta les portraits, que ce monarque le chargea de peindre les principaux personnages de sa cour.

Dominici, *Vite de' Pittori Napolitani.*

*ARNONE (*Guillaume*), compositeur ita-

lien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut organiste de la cathédrale de Milan vers l'an 1580, et composa : *Magnificat, à quatre, cinq, six, sept et huit voix*; Milan, 1595; — *il primo Libro de' madrigali*; Venise, Rich. Amadino, 1600, in-4°; — quatre *Mottets à six voix*, dans le *Promptuarium Musicum* d'Abraham Schad; le premier (*Exurgat Deus*) se trouve dans la première partie; le second (*Cantabo Dominum*), dans la deuxième; le troisième (*In labiis meis*) et le quatrième (*Domine Deus*), dans la dernière partie. Il y a dans le *Bergameno Parnasso*, de 1615, un morceau de la composition d'Arnone.

Morigia, *Nobiltà di Milano*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**ARNOT** (*Hugo*), historien écossais, né le 8 décembre 1749. Il s'appelait Pollock, et ne prit le nom d'Arnot que plus tard. Il devint en 1752 membre de l'Académie des avocats d'Édimbourg. On a de lui : *Essay on Nothing*; — *History of Edinburg*; in-4°, publié en 1779 : la dernière édition est de 1817; — *A Collection of celebrated Criminal Trials in Scotland, with Historical and Critical Remarks*, in-4°. Ces deux derniers ouvrages eurent un grand succès d'estime.

Chambers, *Biographical Dictionary of Eminent Scotsmen*. — *Biographical Sketches*.

**ARNOUL**, nom commun à plusieurs hommes célèbres, presque tous du moyen âge, classés par ordre chronologique.

**ARNOUL** (saint), tige de la race carlovingienne, né vers 580 au château de Lays, près de Nancy; mort en 640 dans les Vosges, près de Remiremont. Il exerça d'abord plusieurs emplois à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à l'évêché de Metz en 614, qu'il quitta ensuite pour se retirer dans les déserts des Vosges, où son ami saint Romanic avait fondé le monastère de Saint-Mort. Saint Arnoul avait eu de Dode, son épouse, deux fils, dont l'un, nommé Anchise, fut père de Pepin Héristel, qui eut pour fils Charles Martel, duquel descendent les rois de France de la seconde race. On célébrait tous les ans à l'abbaye de Saint-Arnoul une cérémonie qui rappelait l'histoire de l'anneau qu'Arnoul jeta dans la Moselle, et qui se trouva, quelques années après, dans les entrailles d'un poisson destiné à être servi sur sa table.

*La vie de saint Arnoul*, dans Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis Sancti-Benedicti*, t. I, p. 180. — Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. I.

**ARNOUL**, petit-fils de Louis le Débonnaire et fils naturel de Carloman, roi de Bavière, mourut le 24 novembre 899. Après la déposition de Charles le Gros, il fut élu roi de Germanie à la diète des tribus (888), et passa en Italie pour y prendre la couronne impériale. Ageltrude, duchesse de Spolète, mère de Lambert, compétiteur d'Arnoul, arma contre ce dernier la ville de Rome, qui se rendit à lui après quelque résistance. Arnoul fut sacré empereur par le pape Formose en 896. Ageltrude résistait toujours : Arnoul l'assiége vainement dans Spolète. Il repassa les Alpes, le corps malade et l'esprit troublé. On dit que la duchesse lui avait fait prendre un breuvage empoisonné, après avoir gagné un des domestiques de l'empereur, qui mourut, en effet, d'une maladie pédiculaire, en faisant le siége de Fermo. Il laissa l'Allemagne en proie à de longues agitations, et eut pour successeur son fils Louis IV, dit *l'Enfant*, le dernier des Carlovingiens en Germanie.

*Art de vérifier les dates*. — *Annales Fuldenses*. — A. D. 879, 887, 900. — Schmidt, *Geschichte der Deutschen*.

**ARNOUL** (saint), évêque de Soissons, mort en 1087. Il servit d'abord dans les armées de Robert et de Henri I[er], rois de France. Les habitants de Soissons le demandèrent pour évêque au concile que le légat du pape Grégoire VII avait assemblé à Meaux. Après beaucoup de résistance, saint Arnoul accepta cette dignité; mais il s'en démit sur la fin de sa vie pour fonder un monastère à Aldenbourg, ville du diocèse de Bruges, où il mourut.

*Histoire littéraire de la France*, t. IX. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

***ARNOUL** ou **ARNULF**, évêque de Rhod., patriarche de Jérusalem, mort en 1118. Devenu chapelain de Robert II, duc de Normandie, il l'accompagna à la première croisade, et fut chargé en 1099, par les princes chrétiens, d'administrer les revenus de l'église de Jérusalem. Il intrigua ensuite pour obtenir le patriarcat de la cité sainte, et il y parvint en 1111, *invita divinitate*, selon l'énergique expression d'un historien. Les témoignages contemporains ne sont point favorables à ce prélat. Guillaume de Tyr le dépeint comme un homme sans mœurs; il l'appelle fils de prêtre, et ajoute que sa conduite fut chansonnée par les croisés (1). On reprochait encore à Arnoul de s'être associé à un autre homme de désordre, un ancien évêque calabrois, qu'il aida à monter au siége épiscopal de Bethléem. Il fallait que la conduite du patriarche de Jérusalem fût en effet peu édifiante, pour que le pape le citât à comparaître, en concile, devant le légat, qui prononça la déposition « *meritis exigentibus*, » pour tous les excès reprochés. Arnoul ne se tint point pour battu : il alla lui-même à Rome, surprit la religion du pape, et revint reprendre le siége patriarcal à Jérusalem. « Il continua, dit l'*Histoire littéraire de la France*, d'y mener la vie qu'il menait avant sa déposition, jusqu'à sa mort. » Assurément ce fut un prélat peu digne que celui dont nous venons de retracer la vie; il est juste cependant d'ajouter qu'un autre historien, Albert d'Aix, accorde à Arnoul de la prudence et de l'éloquence. Quoi qu'il en soit, sa biographie répand quelque jour sur les mœurs de cette époque reculée de notre histoire. V. R.

(1) « Ita ut in expeditione canticum populis se exhiberet, et esset materia fatuis et lascivis hominibus in choro canentibus. »

*Histoire littéraire de la France*, t. X, p. 397. — Albertus Aquensis, lib. VI, cap. 39, in *Gesta Dei per Francos*. — Guillaume de Tyr, lib. IX, *ibid.*

**ARNOUL**, ou **ARNULPH**, ou **ERNULPHE**, évêque de Rochester, théologien et historien anglais, né à Beauvais vers l'an 1050, mort en 1124. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, le fit venir en Angleterre, pour y occuper le siége épiscopal de Rochester. On cite de lui ce trait, conforme aux mœurs du temps, qu'il raconta aux moines le jour de son élection : que l'un de ses prédécesseurs lui était apparu pour le solliciter de prendre l'anneau pastoral. Les moines supplièrent alors Arnoul de donner raison à l'apparition, et de ne point persister dans son refus d'accepter cet anneau. L'évêque de Rochester laissa : *Textus Roffensis :* c'est l'histoire du diocèse qu'il administra; — *De Incertis nuptiis ou conjugiis ;* — *Epistolæ solutiones quasdam continentes, ad varias Lamberti abbatis Bertiniani quæstiones, præcipue de corpore et sanguine Christi.*

D'Achery, *Spicilége.* — Wharton, *Anglia sacra.* — *Histoire littéraire de la France*, t. X.

**ARNOUL**, évêque de Lisieux, né vers le commencement du douzième siècle, mort le 3 août 1183. Il avait fait de vains efforts pour réconcilier Henri II, roi d'Angleterre, avec saint Thomas de Cantorbéry. Sur la fin de ses jours il se démit de son évêché, et mourut dans l'abbaye de Saint-Victor à Paris, où il s'était retiré. On a de lui un volume d'épîtres, de discours et d'épigrammes (*epistolæ, conciones et epigrammata*) écrits avec élégance. On y trouve des choses curieuses sur l'histoire de la discipline ecclésiastique de son temps. Turnèbe en donna une édition à Paris en 1585, in-8°. On a encore de lui quelques *poésies*, et un traité sur le schisme qui suivit la mort d'Honorius II, imprimé dans la *Bibliotheca Patrum* et dans le *Spicilegium d'Achery.*

Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, IX, 161. — Oudin, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, II, 1257. — Suger, *Epistolæ histor.* — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

**ARNOUL** (*René*), poëte français, né à Poitiers en 1569, mort à Orléans en 1639. Il fut attaché à la maison de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et laissa un volume de poésies juvéniles, intitulé *l'Enfance de René Arnoul;* Poitiers, 1587, in-4°.

Barbier, *Examen critique des Dictionnaires.* — Colletet, *Vies des poëtes français.*

***ARNOUL** (*François*), dominicain et écrivain français, originaire du Mans, vivait vers la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa les ouvrages suivants : *Institution de l'ordre du Collier céleste, du sacré Rosaire, par la reine régente, mère du roi;* Lyon et Paris, 1647, in-12 : c'était, comme on voit, un projet de chevalerie, qui ne fut pas adopté; — *Révélation charitable de plusieurs remèdes souverains contre les plus cruelles et périlleuses maladies;* Lyon, 1651, et Paris, 1653, in-12.

Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, 565.

**ARNOUL** ou **ARNOUX**, jurisconsulte et écrivain ascétique français, natif de Besançon, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut avocat au parlement d'Aix, et s'occupa moins de jurisprudence que de la composition d'écrits mystiques, dont il suffit de citer les titres pour faire juger de leur bizarrerie : *le sacré Flambeau des merveilles de Dieu;* Lyon, 1621, in-12; — *le Secret pour ouvrir la porte du Paradis en mourant;* Lyon, 1652; — *l'Hercule chrétien, contre la tyrannie que le péché exerce sur les humains;* Aix, 1626, in-12; — *les États généraux convoqués au ciel;* Lyon, 1628, in-8°; — *la Poste Royale du Paradis*, 1635, in-12; — *Recueil et inventaire des corps saints et autres reliques qui sont au pays de la Provence, la plupart visités par Louis XIII*, 1636, in-8°; — *l'Échelle de Paradis pour, au partir de ce monde, escheller les cieux;* Rouen, 1661, in-12; — *Merveilles de l'autre monde*, 1668, in-12. Ces deux derniers ouvrages sont probablement d'un auteur plus récent.

Osmont, *Dict. Typograph.* — Adelung, Suppl. à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

**ARNOUL DE LENS.** *Voy.* LENS.

**ARNOUL DE MILAN.** *Voy.* ARNOLFE.

**ARNOULD DE ROTTERDAM** (ARNOLDUS ROTTERODAMENSIS). *Voy.* ARNOLD *de Rotterdam.*

**ARNOULD** (*Ambroise-Marie*), financier français, né à Dijon vers 1750, mort en 1812. Révolutionnaire modéré, il fut obligé de fuir après le triomphe de la Convention (13 vendémiaire an IV). Il fut nommé en 1798 membre du conseil des anciens. On le vit défendre l'impôt sur le sel, se montrer le partisan du 18 brumaire, et en signaler l'influence sur le crédit public. Tribun après la constitution consulaire, il fut un des premiers et des plus ardents à appeler et à mettre sur le front du premier consul la couronne impériale. Il demanda aussi que tous les comptables publics fussent soumis à donner un cautionnement; fit paraître, en 1800, des réflexions curieuses sur la caisse d'amortissement en Angleterre, et parla vivement pour faire accorder des encouragements au commerce et à l'agriculture. Après la suppression du tribunat, il fut nommé conseiller d'État. Voici ses ouvrages, énumérés dans l'ordre chronologique : *de la Balance du Commerce*, 1791, 2e édit., 1795, 2 vol. in-8°; — *Répartition de la contribution foncière, ou division en huit classes fondamentales des quatre-vingt-trois départements;* Paris, 1791, in-8°; — *Point de terrorisme contre les assignats;* Paris, 1794, in-8°; — *Mémoire sur différents sujets relatifs à la marine;* Paris, 1799, 2 vol. in-8°; — *Résultats des guerres, des négociations et des traités qui ont précédé et suivi la coalition contre la France, pour*

*servir de supplément au* Droit public de l'Europe, *par Mably;* Paris, 1703, in-8°; — *Histoire générale des finances depuis le commencement de la monarchie, pour servir d'introduction au budget annuel;* Paris, 1806, in-4°.

*Biographie des Contemporains.*

**ARNOULD** (*Jean-François* MUSSOT, plus connu sous le nom D'), artiste dramatique, l'un des créateurs de la pantomime en France, né à Besançon en 1734, mort à Paris en 1795. Il joua à l'Ambigu-Comique et dans les petits théâtres forains, à Passy, à Versailles et à Saint-Germain. On trouve la liste des pièces qu'il avait composées pour ces occasions dans l'*Almanach des petits spectacles* (9 vol. in-16, Paris, 1779 et suiv.).

*Biographie des Contemporains.*

**ARNOULD** (*Joseph*), célèbre horloger et mécanicien, né à Gulligny en 1723 (Lorraine), mort à Nancy en 1791. On lui doit plusieurs inventions plus curieuses qu'utiles, entre autres une pendule à carillon qui jouait à chaque heure un air combiné avec un jeu de clavecin. Il construisit aussi, pour le roi Stanislas, un bateau qui remontait le cours de l'eau au moyen de deux chevaux tournant dans une enceinte et faisant mouvoir plusieurs avirons à la fois. Mais déjà, un siècle auparavant, sous le règne de Charles II, roi d'Angleterre, on avait fait voir sur la Tamise un bateau analogue, construit sur le dessin du prince palatin Robert. — Arnould fut membre de la Société des arts de Nancy, et laissa un fils qui a publié plusieurs mémoires sur l'horlogerie.

*Mémoires de la Société royale de Nancy*, année 1789. — Stuart, *Anecdotes of Steam-Engines.*

**ARNOULD** (*Madeleine-Sophie*), célèbre actrice, naquit à Paris, le 14 février 1744, rue de Béthisy (dans la chambre même où l'amiral de Coligny avait été assassiné le 24 août 1572), et mourut en 1803. L'hôtel de Châtillon était devenu un hôtel garni, que tenait M. Arnould le père. La jeune Sophie avait reçu de la nature une figure piquante, une physionomie pleine d'agrément, une belle voix, et beaucoup d'esprit. Son père avait soigné son éducation; mais il ne paraît point qu'il l'eût destinée au théâtre. Elle ne chanta d'abord que dans les églises. Un jour qu'elle exécutait une leçon des Ténèbres au Val-de-Grâce, la princesse de Modène l'entendit, et admira la force et la pureté de sa voix. Elle en parla à la cour avec tant d'enthousiasme, qu'on voulut avoir la jeune virtuose à la chapelle du roi; et pour cela on eut à vaincre l'opposition de sa mère. Mais que pouvait une bourgeoise contre le vœu de tant de personnages puissants, avec lesquels Sophie elle-même était probablement d'accord?

Madame de Pompadour l'entendit à la chapelle, et dit : « Il y a là de quoi faire une princesse. » Cela était presque équivalent d'un ordre de début. Sophie Arnould, en effet, entra bientôt après à l'Opéra. Elle débuta le 15 décembre 1757: nous suivons, à l'égard de cette date et de celle de sa naissance, tous ses biographes sans exception, sans nous en dissimuler l'invraisemblance; car ce n'est pas d'ordinaire à treize ans qu'une jeune fille est en état de se faire entendre. Il faut supposer que Sophie Arnould ait offert l'exemple d'une précocité tout à fait exceptionnelle. Quoi qu'il en soit, elle obtint dès le premier jour un succès éclatant, qui se soutint jusqu'à sa retraite en 1778. Selon toute apparence, elle avait les défauts de l'école française d'alors, et son succès même le prouve; mais elle y joignait de l'expression, de l'accent, de l'énergie, beaucoup de noblesse et d'intelligence dramatique. Elle était aussi remarquable comme comédienne que comme cantatrice, ce qui est assez rare.

Son rôle favori, celui qui allait le mieux à son talent, et où elle se faisait le plus vivement applaudir, fut longtemps celui de Théalire, dans *Castor et Pollux.* Mais en 1774, lorsque Glück vint arracher à Rameau le sceptre de la musique dramatique, il chargea Sophie Arnould du rôle d'Iphigénie, dans *Iphigénie en Aulide.* Elle réussit tout autant dans la musique de Glück que dans celle de Rameau. Elle n'acquit pas moins de célébrité par son esprit et ses saillies que par son talent. On a publié un recueil de ses bons mots. La plupart ont une allure trop leste et trop hardie pour qu'on puisse les rapporter ici. En voici un cependant qui montrera jusqu'où allait sa causticité. Une dame se plaignait devant elle des obsessions de ses amants : « Eh! madame, lui dit Sophie Arnould, il vous est bien facile de vous en débarrasser : vous n'avez qu'à leur parler. »

Elle faisait beaucoup de dépense, et sa maison était fréquentée par la plupart des hommes de lettres de son temps, et par tous les hommes du monde qui se piquaient d'esprit. En 1792, elle acheta le presbytère de Luzarches, qu'elle transforma en maison de campagne. Elle fit écrire sur la porte : *Ite, missa est.*

Quelque temps avant sa mort, elle dit au curé de Saint-Germain l'Auxerrois, qui lui donnait l'extrême-onction : « Je suis comme sainte Madeleine : il me sera beaucoup pardonné, parce que j'ai beaucoup aimé. » On peut juger, par ces quelques paroles et ce peu de faits, de son caractère et de la nature de son esprit. Elle avait longtemps vécu avec le célèbre comte de Lauraguais, dont elle avait eu plusieurs enfants. L'un d'eux, Constant Dioville de Brancas, devint colonel de cuirassiers sous l'empire, et fut tué à la bataille de Wagram. G. HÉQUET.

*Biographie des Contemporains.* — *Arnoldiana*, ou *Sophie Arnould et ses contemporains*, par A. Deville, 1813, in-12.

**ARNOULT** (*Charles*), jurisconsulte français, né à Bèze (Côte-d'Or) en 1750, mort en 1793. Député du tiers état de la Bourgogne aux états généraux de 1789, il demanda la suppres-

sion des dîmes, la surveillance de l'exportation des grains, l'inadmissibilité de la branche des Bourbons d'Espagne au trône de France, etc. En 1790, trouvant le parlement de Dijon désorganisé et la plupart de ses membres émigrés, il fit un long rapport sur cet état de choses, en sorte que dans la séance du 21 juin 1790 il fut décrété qu'un tribunal provisoire serait établi à Dijon en remplacement du parlement. Arnoult, fatigué des affaires publiques, reprit ses fonctions d'avocat, et mourut dans la retraite.

On a de lui : *Collection des décrets des assemblées nationale, constituante et législative*, 1792, 7 vol. in-4° ; — *Collection des décrets de l'assemblée constituante*; Dijon, 1792, in-8°.

Journaux du temps. — Quérard, *la France littéraire*.

**ARNOULT** (*Jean-Baptiste*), pédagogue français, né en 1689, mort à Besançon en 1753. Il avait embrassé l'état ecclésiastique. On a de lui, tant sous son nom que sous le pseudonyme d'*Antoine Dumont*: un petit recueil de proverbes français, italiens et espagnols, intitulé *Traité de la Prudence* (Besançon), 1733, in-12; — un *Traité de la Grâce*, 1738; — *le Précepteur*, contenant huit traités, savoir : une *Grammaire française*; — une *Ortografe francèse*; — *les Éléments de l'arithmétique*; — un *Abrégé de la Cronologie, de la Géografie*; — *les Éléments de la religion chrétienne*; — *l'Art de se sanctifier*; Besançon, 1747, in-4°.

Quérard, *la France littéraire*.

**ARNOUX** (*Jean*), théologien et prédicateur, né à Riom vers le milieu du seizième siècle, mort à Lyon en 1636. Il entra chez les jésuites à l'âge de dix-sept ans, et y professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie. Il prêcha à la cour avec succès, devint en 1617 confesseur de Louis XIII, à la mort du célèbre P. Cotton, et montra, à ce qu'il paraît, assez d'indépendance dans sa place. On doit lui savoir gré des efforts qu'il fit pour réconcilier le roi avec Marie de Médicis, sa mère. Il s'engagea avec les quatre ministres de Charenton, Montigny, Dumoulin, Durand et Mestrezat, dans une polémique fort vive, qui attira sur lui toute la colère du parti protestant. Reconnu déjà comme bon prédicateur, il ne se montra pas moins habile controversiste dans cette discussion. Il intrigua beaucoup pour se maintenir dans son emploi, dont il fut éloigné, en 1621, par la jalousie du connétable de Luynes; et il fut contraint de se retirer à Toulouse. Le duc de Montmorency, qui fut décapité le 30 octobre 1632, choisit Arnoux pour se préparer à la mort. Sur la fin de ses jours, Arnoux se croyait métamorphosé en coq; il chantait comme les coqs, s'efforçait de voltiger, de s'élancer sur des perches qu'il avait tendues d'une muraille à l'autre, ne voulait manger que des miettes de pain et de la viande hachée dans une écuelle de bois. Dès avant le jour, il parcourait les dortoirs en chantant de toutes ses forces comme les coqs, et servait ainsi de réveille-matin à ses confrères.

Arnoux était Auvergnat, et il employait souvent, dans son langage, des idiotismes de province. A ce sujet l'abbé Faydit (*Nouvelles remarques sur Virgile*, p. 89) raconte que le P. Arnoux prêchant un jour à la cour, s'avisa de dire : « Chacun sait où son soulier le *cache* » (locution auvergnate qui signifie *blesse*). Un seigneur répondit tout haut : « Il faut qu'un soulier soit bien grand pour pouvoir cacher un homme. » On a de lui une *Oraison funèbre de Henri IV, prononcée à Tournon le* 29 *juillet* 1610, qui paraît avoir servi de modèle à l'éloge de Marc-Aurèle par Thomas.

Le Bas, *Dictionnaire historique de la France*.

**ARNTZENIUS** ou **ARNTZEN** (*Jean*), jurisconsulte et littérateur allemand, né à Wesel en 1702, mort en 1759. Il étudia à Utrecht le droit et la philologie sous la direction de Drakenborch et Duker, et devint en 1726 recteur, et en 1728 professeur d'éloquence et d'histoire à Nimègue. En 1742 il remplaça Pierre Burmann en qualité de professeur d'art oratoire, de poésie et d'histoire à Franeker, où il mourut. On a de lui : *De nuptiis inter fratrem et sororem*, thèse soutenue et imprimée à Nimègue en 1726; — *Dissertationes de colore et tinctura comarum, et de civitate Romana apostoli Pauli*; Utrecht, 1725, in-8°; — *Oratio de delectu Scriptorum qui juventuti in scholis prælegendi sunt*; Nimègue, 1726, in-4°; — *Oratio de causis corruptæ eloquentiæ*; Nimègue, 1728, in-4°; — *Aurelius Victor, Histoire Romaine*; Amsterdam, 1733, in-4°; — *Pline, Panégyrique*; Amsterdam, 1738, in-4°; — *le Panégyrique de Drepanius Pacatus*, édité à Amsterdam, 1753, in-4°; — *Poemata et orationes tres*, publication posthume par Henri Arntzenius son fils; Leuwarde, 1762, in-8°.

*Sax, Onomasticon*, VI, 387, 822, 722. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

**ARNTZENIUS** ou **ARNTZEN** (*Othon*), frère de Jean Arntzen, humaniste allemand, né en 1703, mort en 1763. Il professa à Utrecht, à Gonde, à Delft et Amsterdam. On a de lui : *De milliario aureo ad locum* 154 *de verbor. signif.*, dans le *Thesaur. Dissertationum selectissimarum* d'Oelricht; Brême et Leipzig, 1769; — *Dionysii Catonis disticha de moribus, cum notis variorum*; Utrecht, 1745, et Amsterdam, 1754, avec deux dissertations de Withof intitulées *De distichorum auctore et vera illorum lectione*; — *Oratio pro latina eruditorum lingua*; Gonde, 1737, in-4°; — *De græca latini sermonis origine, græcaque eruditorum Romanorum lingua*; Delft, 1741; — *De Mercurio, facundiæ et mercaturæ præside*; Amsterdam, 1746; — *Emendationes in Pseudo-Hegesippum*, ms.

*Sax, Onomasticon*, t. VI, p. 822. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

**ARNTZENIUS** ou **ARNTZEN** (*Jean-Henri*), jurisconsulte et philologue allemand, fils de Jean Arntzenius, né à Nimègue en 1734, mort le 7 avril 1797. Il professa d'abord à Leuwarde et à Zutphen, puis à Groningue où il enseigna le droit, comme il fit plus tard à Utrecht. Il laissa entre autres ouvrages : *Miscellanea*, où se trouve une dissertation sur la loi : *De in jus vocando;* Franeker, 1755, in-4°; — *Arator* (*Sedulius*), édition nouvelle, Zütphen, 1769; — *Institutiones juris Belgici;* Groningue, 1783, et Utrecht, 1788, in-8°; — *Panegyrici veteres*, 2 vol. in-4°; Utrecht, 1790, 1797.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

**ARNU** (*Nicolas*), théologien français, né à Mérancourt, près de Verdun (Meuse), le 11 septembre 1629, mort à Padoue en 1692. Doué d'une intelligence précoce, qu'une vie dure et occupée aux travaux de la campagne ne lui permettait pas de développer, il quitta son village pour venir à Paris, où la misère l'attendait. Sans ressources et sans protecteurs, il fut obligé, pour vivre, de se mettre aux gages d'un gentilhomme catalan qui l'emmena à Perpignan, où il fit d'excellentes études classiques. En 1644 il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et professa la théologie pendant sept années consécutives, et avec un succès toujours croissant, à Tarragone d'abord, puis à Perpignan. Dans cette dernière ville, où il demeura dix ans, ses sermons ne lui firent pas moins d'honneur que ses cours. Appelé alors à la chaire de métaphysique de l'université de Padoue, il s'y fit bientôt une réputation européenne, et fut compté parmi les premiers théologiens du dix-septième siècle. Arnu a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement sont publiés.

*Clypeus philosophiæ Thomisticæ;* Beziers, 1672, 6 vol. in-12.

***ARNULF** ou **ARNOUL**, savant prélat du dixième siècle, fut élu évêque d'Orléans en 986. Il couronna, le 1er janvier 988, Robert, fils de Hugues Capet, rebâtit la cathédrale d'Orléans, détruite par un incendie qui avait réduit en cendres la moitié de la ville, et dirigea le concile qui se tint au mois de juin 991 dans l'église de l'abbaye de Saint-Bazile pour la déposition d'Arnoul, archevêque de Reims. Quelques années après, il assista à un autre concile tenu à l'abbaye de Saint-Denis, près de Paris. Là il fut proposé d'ôter aux moines et aux laïques les dîmes qu'ils possédaient, et de les donner aux évêques. Abbon de Fleury, soutenu par le peuple, s'opposa avec violence à cette proposition; la querelle s'envenima; des paroles on en vint aux coups, et plusieurs évêques furent blessés au milieu de l'émeute suscitée en faveur des moines. On voit qu'en tout temps le peuple a pris parti pour le plus grand nombre contre ceux qu'il regarde, à tort ou à raison, comme une minorité de privilégiés.

Les écrits d'Arnulf, la plupart inédits, sont : 1° des discours qu'il a prononcés au concile de Saint-Basle : on y remarque les premiers germes de l'Église gallicane, ce qui explique peut-être pourquoi on ne les trouve pas dans les recueils ordinaires des Actes des conciles; — 2° un écrit *De Cartilagine* (mss. 994 et 1144 de la bibliothèque du Vatican; il serait curieux de s'assurer si un évêque du onzième siècle a ici réellement parlé d'anatomie. Arnulfe était en correspondance avec le célèbre Gerbert, archevêque de Reims, qui devint pape sous le nom de Sylvestre II. H.

*Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 521.

***ARNULF**, archevêque de Reims, fils naturel du roi Lothaire, mort vers 1023. D'abord simple prêtre, puis chanoine à Laon, il fut élu archevêque de Reims en 988. Mais comme il avait embrassé le parti du prince Charles son oncle, et lui avait livré la ville de Reims, le roi Hugues Capet le fit déposer, en 991, au concile de Saint-Basle, présidé par l'évêque d'Orléans, et placer sur le siége archiépiscopal le célèbre Gerbert (Sylvestre II). Renfermé à Orléans, Arnulf ne recouvra sa liberté et son archevêché qu'après la mort de Hugues, et à l'avénement de Gerbert au trône pontifical. On n'a de lui que quelques lettres, mêlées à celles de Gerbert, dans le *Spicilegium* d'Achery, et quelques documents publics.

*Histoire littéraire de la France*, vol. VII, p. 245-2[illegible].

***ARNULF**, chroniqueur, vivait dans la première moitié du onzième siècle; il était bénédictin au couvent de Saint-André, à Avignon, et laissa divers ouvrages encore inédits; tels sont : une *Chronique abrégée*, de la création du monde jusqu'à l'an 1026 de J.-C.; un *Martyrologe*, ou *Calendrier;* un livre *sur les Poids et Mesures;* et un *Traité du solstice et du jour de la mort de Jésus-Christ.*

*Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. 231.

***ARNULF**, comte de Vochburg et Cham en Bavière, théologien, vivait au onzième siècle. Il se retira de bonne heure dans un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, pour s'y donner tout entier aux travaux littéraires. Il laissa deux ouvrages, aujourd'hui perdus : *De Scriptoribus ecclesiasticis;* — une *paraphrase des Proverbes de Salomon;* — *De Miraculis beati Emmerammi et de Memoria cultorum ejus Libri duo*, imprimé dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius, III, 103-160; Amsterdam, 1725.

Ziegelbauer, *Historia Rei literariæ Ordinis S.-Benedicti*, IV, 55, 509. — Basnage, *De Scriptore Vitæ Emmerammi*, dans Canisius, III, 80.

***ARNWAY** (*John*), théologien anglais, né en 1601, mort en 1653. Son dévouement à la cause de Charles Ier, roi d'Angleterre, entraîna contre Arnway la confiscation et l'emprisonnement; on lui permit, après l'exécution du roi, de se retirer en Hollande. L'exiguïté de ses ressources l'obligea de quitter la Haye, où il vivait, pour aller en Amérique, où il mourut. Il laissa les ouvrages suivants : *the Tablet, or Mode-*

*ration of Charles the First, the Martyr*; — *Alarum to the Subjects of England*, imprimés l'un et l'autre à Londres en 1661.

*Biographical Dictionary.*

**AROMATARI** (*Joseph*), célèbre médecin italien, né à Assise (duché de Spolète) vers 1586, mort le 16 juillet 1660. Fils d'un médecin, il étudia à Pérouse et à Padoue, où il fut reçu docteur à l'âge de dix-huit ans. Il s'établit ensuite à Venise, où il exerça son art pendant cinquante ans. Il refusa les offres de Jacques II, roi d'Angleterre, du duc de Mantoue et du pape Urbain VIII, qui voulaient se l'attacher comme médecin. Il fut aussi lettré qu'habile dans l'art de guérir. Il employa sa fortune à enrichir sa bibliothèque d'un grand nombre de manuscrits précieux. Ses moments de loisir étaient consacrés à l'étude de la philosophie, des belles-lettres, à la botanique, et à une correspondance active avec les principaux savants de la France, de l'Espagne et de l'Allemagne. On a de lui : *Risposte alle Considerazioni di Aless. Tassoni sopra le Rime di Petrarca*; Padoue, 1611 : c'est une réponse aux critiques de Ferroni sur Pétrarque, dont Aromatari était un grand admirateur. — *Risposta agli Avvertimenti dati sotto nome di Crescenzio Pepe*, etc.; Venise, 1613 : c'est la continuation de la polémique engagée dans l'ouvrage précédent contre Cresc. Pepe, pseudonyme d'Alex. Tassoni; — *Dissertatio de Rabie contagiosa*; Venise, 1625, in-4°; — *Raccolta degli Autori del ben parlare*, sous le pseudonyme de *Subasiano*; Venise, 1643 et 1644 : c'est un recueil des ouvrages de plusieurs littérateurs célèbres. L'écrit le plus intéressant est une lettre assez rare, *de Generatione plantarum ex seminibus*, adressée à Barthélemy Nanti, et imprimée pour la première fois en tête de sa dissertation sur la rage; on la trouve aussi dans G. Richter, *Epistolæ selectæ*; Nuremberg, 1662, in-4°, et dans les ouvrages de Junga; Cobourg, 1747. Aromatari y démontre l'analogie qui existe entre les graines des plantes et les œufs des animaux, et fait justice des termes scolastiques d'*actus* et *potentia* pour expliquer la génération; il signale l'embryon comme le végétal en miniature, et regarde la matière (amidon, huile, etc.) qui entoure l'embryon comme l'analogue de l'albumen dans l'œuf. Les principes énoncés dans cette lettre, qui ne devait être que l'introduction à un grand ouvrage resté inachevé, furent adoptés par Harvey, qui les développa. H.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Richter, *Epist. select.*; Nuremberg, 1662. — Haller, *Biblioth. botanica.*

***AROMATARI** (*Dorothée*), femme peintre italienne du dix-septième siècle. Elle excellait à orner de peintures les ouvrages d'aiguille; au rapport de Boschini, elle rivalisait avec les meilleurs peintres de Venise.

Lanzi, *Storia Pittorica.*

**ARON.** *Voy.* AARON.

**AROUDJ, ARUCH, AROUDS**, par corruption HORUC, HORRUC, OROX, premier souverain turc d'Alger, né à Métélin vers 1473, mort en 1518. Il fut, comme son frère Khaïr-ed-Din, surnommé *Barberousse*. Son origine est obscure : on fait Aroudj tour à tour fils de musulman, de renégat ou de chrétien, Français même, descendant de la noble maison d'Authon (1). Selon toute probabilité, son père était Grec, et avait embrassé l'islamisme; il se nommait Yacoub-reis, et exerçait la profession de marin ou de pêcheur à Métélin. Aroudj entreprit de bonne heure des courses maritimes, et on l'accuse même d'avoir exercé le métier de pirate : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut fait prisonnier dans un combat contre les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Rendu à la liberté par l'entremise du prince Kirkond, l'un des gouverneurs des côtes de la Karamanie, il se rendit à Satalie; et bientôt sa réputation de hardi marin lui fit obtenir le commandement d'une petite escadre armée par le sultan d'Égypte. Rencontré par les chrétiens, qui parvinrent à brûler les navires musulmans, il se sauva, et fut plus tard investi du commandement d'un vaisseau par le frère du sultan Sélim. La fortune le servit mal encore; son équipage s'enfuit à la vue des chrétiens, et il faillit tomber en esclavage; mais il reprit bientôt le commandement d'un navire, et, à partir de cette époque, sa réputation alla toujours croissant, et ses forces s'accrurent. Avant d'entreprendre une longue course qu'il méditait le long des côtes de l'Italie, le hardi corsaire alla resserrer dans sa famille les liens qui l'attachaient surtout à Kaïr-ed-Din : c'était ce frère entreprenant et brave comme lui qui devait, en effet, mettre le comble à sa fortune. Il le quitta bientôt cependant; mais lorsque ces deux hommes audacieux se furent réunis à Girbé, et qu'ils eurent mis pour ainsi dire en commun leur immense butin, rien ne résista à leur audace, que servit toujours une astuce profonde. Accueillis par le bey de Tunis, le port de la Goulette devint le siége de leurs opérations. Après de riches captures, la prise d'un vaisseau de haut bord les posa tout à coup en conquérants heureux. Maîtres de ce navire napolitain, chargé de richesses immenses, ils ne s'en tinrent plus à l'alliance du bey de Tunis; et par les nombreux présents qu'ils expédièrent directement au sultan de Constantinople, ils relevèrent pour ainsi dire de la Sublime-Porte. Souvent blessé dangereusement dans tant de rencontres, Aroudj se séparait de son frère lorsque la nécessité le commandait; l'intérêt savait bientôt les réunir. Ainsi, pour chasser les chrétiens de la ville de

(1) M. de Hammer, qui a puisé dans l'*Histoire des guerres maritimes* que l'on doit à Hadji-Khalfa, dit que le père d'Aroudj et de Kaïr-ed-Din était un sipahi roumiliote, nommé Yacoub d'Yenidjewardar, qui était venu se fixer à Métélin (l'ancienne Lesbos) après la conquête de cette île par Mohammed II. Selon cette version, Yacoub vint s'établir dans l'île avec ses quatre enfants; il embrassa sans doute l'islamisme.

*Bégiajé* ou Bougie, ils partent tous deux à la tête d'une escadre; mais quinze vaisseaux défendent le port, et, après un terrible engagement où plus d'un navire est coulé bas par les deux corsaires, Aroudj, dans sa valeur imprudente, s'avance jusque sous le feu des remparts; une balle vint lui fracasser le bras : l'amputation devint indispensable, et il pensa perdre la vie. L'année suivante (1514), Gigelli tombe en leur pouvoir, et de nouveaux présents sont expédiés au sultan. A la manière dont ils sont reçus, les deux corsaires comprennent qu'ils peuvent dédaigner la protection du bey de Tunis et se poser en conquérants. Peu de temps après cette époque, en effet, on les voit à la tête d'une flotte composée de vingt-huit bâtiments; et lorsque les habitants d'Alger craignent l'envahissement des chrétiens, c'est à Aroudj et non aux souverains de la côte qu'ils s'adressent pour les défendre.

Jusqu'alors le fils du pauvre pêcheur de Mételin n'avait été qu'un corsaire heureux; un crime plein d'audace lui fit conquérir la souveraineté d'un vaste pays. Un scheik nommé Sélim Eutémi, choisi par les habitants d'Alger pour les gouverner, commandait dans cette ville : Aroudj, dont il réclame le secours, vient demeurer sous le même toit que lui. Une mort cruelle est le prix de son hospitalité : Aroudj le surprend au bain et l'étrangle; puis il fait circuler le bruit qu'une fin inattendue, et que lui-même il déplore, vient de frapper le scheik dans son palais. Pendant ce temps, la milice turque dont se composent en partie les équipages de ses navires le proclame souverain d'Alger : il règne en maître inflexible dans la ville, qu'il devait se contenter de défendre contre une invasion menaçante.

Aroudj, devenu souverain absolu d'Alger la Guerrière (1) à partir de l'année 1565, fit battre monnaie et fortifier la Casauba. Les Arabes ne supportaient pas sans impatience ce nouveau pouvoir. Un grand nombre d'habitants d'Alger se réunirent même pour arracher la ville à ce joug de fer. Aroudj en fit saisir inopinément vingt-deux durant une cérémonie religieuse, et les fit exécuter. C'était consolider par un acte odieux un pouvoir qu'il ne devait plus garder que quelques mois.

Vers la même époque le sultan de Tlemcen fut chassé de ses États, et Kaïr-ed-Din lui fut substitué dans le gouvernement de la cité arabe; mais il fut bientôt contraint de l'abandonner. Moins cruel qu'Aroudj, il était aussi brave; il consolida néanmoins son pouvoir, et les deux frères se partagèrent bientôt un vaste territoire conquis; Khaïr-ed-Din eut la partie de l'est, et fixa sa résidence à Tedles; Aroudj garda Alger, et régna sur les régions du couchant. Le sultan dépossédé alla implorer, dans Oran, le secours des Espagnols; et bientôt il rentra dans la ville de Tlemcen, que le conquérant de Tedles ne pouvait plus défendre : Aroudj se porta alors avec les Turcs sur ce point, s'empara de la ville arabe, et prit le gouvernement de son territoire du plein consentement des habitants. Un de ses premiers soins fut de s'opposer par des prohibitions sévères à l'approvisionnement d'Oran, qui tirait presque toutes ses denrées de consommation du territoire des Beni-Raschid, dont il était maître. Ce que n'auraient pu faire les plaintes du sultan fugitif, la nécessité pressante dans laquelle se trouvèrent bientôt les Espagnols le fit promptement. Oran expédia des troupes contre la forteresse de Beni-Raschid, au secours de laquelle Khaïr-ed-Din envoya son frère Ishac : ce nouveau chef remporta d'abord quelques avantages; mais, digne frère des deux Barberousse, il succomba au moment où le fort venait de capituler. Maître de cette place imposante, le sultan dépossédé se porta immédiatement sur Tlemcen, qu'il tenta de prendre par la famine. Aroudj sortit de la ville, et alla chercher bravement l'ennemi jusque dans son camp; ce fut là qu'atteint par un coup de feu, il périt au commencement du combat. Cet événement eut lieu en 1518, l'an de l'hégire 924, et l'aîné des Barberousse avait alors quarante-cinq ans. FERDINAND DENIS.

Diego Haedo, *Topographia y historia general de Argel, y sus habitadores y costumbres*; Valladolid, 1612, pet. in-fol. — *Fondation de la Régence d'Alger, histoire des Barberousse, chronique arabe du seizième siècle*, pub. par MM. Sander Rang et Ferdinand Denis; Paris, 1837, 2 vol. in-8° avec plan et portraits. — Prudencio de Sandoval, *Historia y hechos de la vida del emperador Carlos V*; Pamplona, 1634, 2 vol. in-fol. — De Hammer, *Histoire des Ottomans*, trad. de l'allem. par de Hellert, 18 vol. in-8°.

**AROUET** (*René*), notaire à Saint-Loup, un des aïeux de Voltaire, naquit dans cette petite ville du Poitou en 1440, et mourut en 1499. Suivant Dumoustier-Delafond, il avait du goût pour la poésie, et fit des vers qui n'ont pas été imprimés. *Samuel Arouet* était également notaire à Saint-Loup, de 1618 à 1641. Plus tard, la famille Arouet vint s'établir à Paris; et *François Arouet*, le père de Voltaire, fut notaire au Châtelet et trésorier de la cour des comptes. A l'époque de la révolution, la petite ville de Saint-Loup prit le nom de *Voltaire*.

Dumoustier-Delafond, *Histoire de la ville de Loudun*.

* **ARPAD**, duc de Hongrie et fondateur de la dynastie des Arpades, né en 869, mort en 907. Il succéda à son père Almus, qui, dès l'an 894, lui avait conféré le titre de duc et continua lui-même la conquête de la Hongrie, commencée par son père. Parmi les petits princes slaves déjà soumis, un seul, du nom de Zalan, se montra déterminé à résister. Arpad, lorsqu'il devint duc, fit demander l'alliance de Zalan, et lui offrit en présent douze chevaux blancs, douze chameaux,

(1) *Algezair-al-Gazie*, littéralement l'île Guerrière, parce que cette cité est bâtie devant une petite île : les Levantins l'appelaient *Al-Gezair Mahgrabie*, île de l'Ouest; de ce nom les Européens ont fait *Argel*, *Argier*, *Algier*, et enfin *Alger*.

douze jeunes garçons et douze jeunes filles. L'alliance ne fut pas conclue; Zalan demanda des secours à l'empereur grec et au duc de Bulgarie. Arpad envahit alors le territoire, battit l'armée liguée contre lui, et contraignit Zalan à prendre la fuite. A partir de ce moment, par lui-même ou par ses lieutenants, Arpad continua de conquérir tout le pays ennemi. En 900, il remporta une dernière victoire sur le prince slave appelé Menumorut, campé sur la Theiss. Un traité intervint entre les deux parties belligérantes, et la fille d'Arpad épousa le fils de Menumorut. Arpad conféra à son fils le titre de duc, et mourut peu de temps après. Cette famille dynastique s'éteignit à la mort de André III (1301).

*Œsterreichisches biographisches Lexicon.* — Mailáth, *Geschichte der Magyaren.* — Bowring, *Poetry of the Magyars.*

**ARPAJON** (*les* D'), ancienne maison française originaire de Rouergue, dont les titres remontent d'une manière certaine à Hugues Ier, sire d'Arpajon, qui vivait en 1270. Les deux personnages suivants appartiennent à cette maison.

**ARPAJON** (*Louis*, marquis de Séverac, duc D'), mort en 1679. Il sauva Casal, le Montferrat et le Piémont, assista à la prise de trente-deux villes, s'empara de Lunéville, et soumit toute la Guienne en 1642. Trois ans plus tard, il devint généralissime des armées destinées à s'opposer aux Turcs qui menaçaient Malte. Le grand maître de Malte Jean Paul Lascaris, et son ordre, comblèrent d'honneur et de priviléges leur noble auxiliaire. A son retour en France, Louis d'Arpajon fut envoyé, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, en Pologne auprès du roi Ladislas IV; et, au décès de ce prince, il contribua à lui donner Casimir pour successeur. Louis XIV conféra à Arpajon le titre de duc en 1651.

*Dictionnaire historique.* — Anselme, *Histoire généalogique*, V, 899-900.

**ARPAJON** (*Louis*, marquis D'), petit-fils du précédent, général français, mort le 21 août 1736. Colonel du régiment de Chartres en 1695, il devint lieutenant général en 1715. Il se fit particulièrement remarquer, durant la guerre de la succession d'Espagne, au siége de Mons, à la bataille d'Oudenarde, et en Bavière à la bataille d'Hochstædt et de Blenheim. Il passa ensuite en Espagne, où il rendit encore de nombreux services. En lui s'éteignit la ligne mâle des marquis d'Arpajon. Sa fille épousa le second fils du duc de Noailles.

Anselme, *Histoire généalogique*, V, 899.

**ARPE** (*Pierre-Frédéric*), philosophe et jurisconsulte danois, né le 10 mai 1682 à Kiel, capitale du duché de Holstein, mort à Hambourg en 1748. Il étudia à Kiel et à Copenhague. Il fut chargé de la conduite d'un jeune seigneur de Copenhague, ce qui le fit connaître avantageusement des grands et des savants de la capitale. Quelques années après, il se rendit avec un autre élève à l'académie de Wolfenbüttel, et ensuite en Belgique. Nommé professeur de droit à Kiel en 1717, il quitta cette place en 1722, et se retira à Hambourg, où il vécut sans emploi public jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *Bibliotheca fatidica, sive Musæum scriptorum de divinatione*, 1711, in-8°; — *Apologia pro Jul. Cæsare Vanino, Cosmopoli* (Rotterdam), 1712, in-8°, réimprimé en 1718; il y avait alors du courage à défendre Vanini, cette victime du fanatisme; — *Theatrum fati, sive Notitia scriptorum de providentia, fortuna et fato*; Rotterdam, 1712, in-8° : c'est un catalogue chronologique des auteurs qui ont écrit sur le destin ou la providence depuis Hermès jusqu'à Conrad Rhemet en 1632; — *Diatribe de prodigiosis naturæ et artis operibus*, TALISMANES *et* AMULETA *dictis, cum recensione scriptorum hujus argumenti*; Hambourg, 1717, petit in-8°; — *Laicus veritatis vindex, sive de jure laicorum, præcipue Germanorum in promovendo religionis negotio*; Kiel, 1717, in-4°; augm. en 1720, in-4° : l'auteur s'est proposé de montrer que la distinction des chrétiens en ecclésiastiques et laïques n'est autorisée ni par la loi naturelle, ni par la loi de Moïse, ni par l'Évangile, ni par l'usage de la primitive Église, ni par la jurisprudence; — *Feriæ æstivales, sive scriptorum suorum historia*; Hambourg, 1726, in-8° : c'est le catalogue raisonné des livres d'Arpe tant imprimés que manuscrits; — *Themis cimbrica, sive de Cimbrorum et vicinarum gentium antiquissimis institutis*; Hambourg, 1747, in-4°, ouvrage plein de recherches utiles; — une *Réponse à la dissertation de la Monnaye sur le livre des Trois Imposteurs*, la Haye, 1716, in-12, a été faussement attribuée à Arpe par Leibnitz, dans sa correspondance publiée par Kortholt, et par d'autres bibliographes. Cette pièce se trouve à la fin de différentes éditions du *Traité des Trois Imposteurs*. Il n'en est fait aucune mention dans les *Feriæ æstivales*, qui sont bien postérieures à la *Réponse*. Prosper Marchand, dans son article de *Tribus Impostoribus*, regarde comme une pièce supposée la prétendue *Réponse*, et il l'attribue au fameux Rousset. Renouard, dans le 1er volume du *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, Paris, 1819, 4 vol. in-8°, prétend que Arpe est auteur de l'ouvrage publié en français sous le titre de *Traité des Trois Imposteurs*. Cette conjecture est dénuée de fondement et même de vraisemblance. L'ouvrage qui circule en France depuis 1769 environ, sous ce titre, n'est autre chose que *l'Esprit de Spinosa*, imprimé à la suite de sa *Vie* en 1719, in-8°.

Barbier, *Examen critique des dictionnaires.* — Moller, *Cimbria literata*, I, 24. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Marchand, *Dictionnaire historique.*

***ARPINO** (*Charles*), astrologue et cosmographe italien. Il fut médecin et conseiller du grand-duc de Savoie, et laissa une traduction annotée du traité de François Gallina sur les *Bains* : cette traduction a paru à Turin en 1614; — d'autres

ouvrages sur l'astrologie; des commentaires sur d'anciens philosophes et d'autres traités, recueillis par son fils et mentionnés par Rossotto.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Rossotto, *Syllabus Scriptorum Pedemont.*

* **ARPINO** (*Jacques-François*), médecin piémontais, vivait un peu après le milieu du dix-huitième siècle. Il fut médecin particulier du duc Maurice de Savoie. On a de lui : *Historia de statu epidemico, an.* 1654, *in oppido et agro patrio;* sans date ni lieu. Ses ouvrages de médecine, d'anatomie, de botanique, etc., sont restés inédits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**ARPINO** (*Joseph-César*). *Voy.* JOSEPPIN.

*ARQUATO (*Antoine*), médecin italien, natif de Ferrare, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Comme tous les médecins d'alors, il s'appliqua à l'astrologie et écrivit sur cette matière. Il laissa un ouvrage publié en 1480, sous ce titre : *Pronostico divino fatto dello anno* 1480, *al sereniss. re d'Ungheria, delle cose che succederanno fra i Turchi ed i Cristiani, e della revoluzione delli Stati d'Italia, e renovazione della Chiesa per tutto l'anno* 1538, *cosa mirabilissima.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARQUATO** (*Jean-François*), médecin italien, natif du Trévisan, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Medicus reformatus*, dont le premier volume a été publié à Venise en 1608, in-4°, et le second en 1622 : il signale dans cet ouvrage les abus qui se sont produits dans l'art de guérir; il critique surtout la manière dont on pratique la saignée, et indique des moyens nouveaux pour opérer avec plus de sûreté; — *Tesoro della vera perfetta Medicina universale per la salute e conservatione de' Principi*, in-4°; — *Propugnaculo fortissimo contra la Peste;* Trieste, 1626, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrit. d'Ital.* — Bartolomæo Burchelato, *Catalogus Scriptorum Trevisinorum.*

**ARQUIER** (*Joseph*), compositeur de musique et violoncelliste, né à Toulouse en 1763, mort à Bordeaux en octobre 1816. Après s'être fait entendre dans quelques villes de province, il vint à Paris en 1790. Rebuté par ses insuccès, il alla en Amérique, où il ne réussit pas davantage. Il revint bientôt en France; et, après quelques vaines tentatives de s'établir à Brest, à Marseille, à Lyon et à Bordeaux. On a de lui quelques petits opéras, parmi lesquels on remarque *le Mari corrigé*, opéra bouffon en deux actes, représenté en 1790 à Paris; *la Peau de l'Ours, la Fée Urgèle,* représentée à Brest en 1804. Les ouvrages d'Arquier sont aujourd'hui complétement oubliés.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — *La statistique morale du département du Var.*

**ARQUIER** (D'). *Voy.* DARQUIER.

***AR-RADHI-BILLAH** (*Abu-l'-Abbas-Mohammed*), vingtième khalife de la maison d'Abbas, né en 909, mort en l'an 940. Il était fils d'Al-muktadir-Billah. Lorsque celui-ci périt assassiné par le Turcoman Mûnis, Abu-l-Abbas fut relégué dans une prison d'État, où il demeura enfermé pendant tout le règne de l'usurpateur Al-Kahir. Celui-ci fut enfin détrôné; et Abu-l-Abbas sortit de prison, et fut proclamé khalife sous le titre d'Ar-Radhi Billah(*Heureux en Dieu*). Il conféra le vizirat au célèbre calligraphe Abu-Alj-Ibn-Moklah, qui avait contribué au détrônement de l'usurpateur. Le nouveau ministre fut déposé à la suite d'un soulèvement de la garnison de Bagdad, et fut rétabli en 937. Il trahit ensuite son maître, qui lui fit couper la main droite. Un étranger du nom de Bakram, appelé par le ministre déchu, entra de force dans Bagdad et s'imposa à Ar-Radhi, qui dut supporter cette tutelle, et dès lors le khalifat ne fit plus que décliner. Ar-Radhi mourut à trente-deux ans. Il cultiva la poésie avec succès, et laissa des pièces qui ne manquaient pas d'élégance.

D'Herbelot, *Bibl. Orient.* — Elmacin, *Hist. Sarac.*, l. III, ch. 1.

**ARRAES** ou **ARRAIZ** (*Amador*), évêque de Portalègre, théologien portugais, né en 1530, mort en 1600. Il étudia la philosophie et la théologie, se livra à la prédication, et devint le chapelain du roi Sébastien. Philippe II le fit évêque de Portalègre. Il remplit les fonctions épiscopales jusqu'en 1596, époque à laquelle il résigna ces fonctions et se retira à l'université de Coïmbre. On a de lui : *Dialogos Morais;* Coïmbre, 1589, in-4°, et 1598, in-fol.; — *Dialogi decem de Divina Providentia*, 1604. Ces ouvrages sont devenus classiques; le style, calqué sur celui de Platon, ne manque point d'élévation.

Antonio, *Biblioth. Hispana Nova.* — Barbosa Machado, *Biblioth. Lusitana.* — *Catalogo dos Bispos de Portalègre*, dans la *Collecc. dos Documentos da Academia real da Historia Portugueza*, pour 1721. — Villiers de Saint-Étienne, *Biblioth. Carmelitana.*

* **ARRAES** (*Duarte Madeyra*), médecin portugais, né à Moimenta près de Lamégo, mort à Lisbonne le 9 juillet 1652. Il étudia à l'université de Coïmbre, et fut attaché à la cour de Jean IV. On a de lui : *Apologia em que se defendem humas sangrias de pes dadas em huma inflammaçäo de olhos complicada com gonorrhea purulenta de seis dias;* Lisbonne, 1638, in-4°; 1683, in-fol.; et 1715, avec les commentaires de F.-H. Mirandella; *Methodo de conhecer e curar o morbo gallico;* Lisbonne, 1642, in-4°; ibid., in-fol., 1683; — *Novæ philosophiæ et medicinæ de qualitatibus occultis a nemine unquam excultæ;* Lisbonne, 1650, in-4° : c'est un recueil de traits sur différents sujets de sciences physiques, naturelles et physiologiques.

*Biographie Médicale.*

* **ARRAGOS** (*Guillaume*), en latin *Arragosius Gulielmus*, médecin et chirurgien, né en 1513, dans un village près de Toulouse, mort à Bâle en 1610. Il étudia la médecine à Montpellier vers 1551, et y fut reçu docteur. Il exerça son

art d'abord à Paris, puis à Vienne. Il fut, dit-on, médecin particulier des rois de France Henri II, François II et Charles IX, ainsi que de l'empereur Maximilien II. A l'âge de plus de quatre-vingts ans, il se rendit à Bâle près de son ami Jacques Zwinger, professeur de médecine et de chimie; il l'institua son légataire. On a de lui : *Epistola de Extractis chimice præparatis;* lettre datée de Vienne le 12 mai 1575, et adressée à Jean Erard : on la trouve dans Scholze, *Epistolæ philosophicæ, medicinales*, etc.; Francfort, 1598, in-fol. Arragos s'y pose en adversaire déclaré de Paracelse, qu'il estime indigne de figurer parmi les philosophes et les chimistes; — *Epistola de natura et viribus hydrargyri*; lettre adressée en 1597 à Paul Jovius, etc., et restée longtemps parmi les papiers de Zwinger; elle fut publiée par Théodore Zwinger, petit-fils du premier, dans *Fasciculus dissertationum medicarum selectiorum;* Bâle, 1710, in-8°. Arragos y insiste sur les dangers que peut offrir l'emploi du mercure.

Carrère, *Dict. de Médecine.* — Astruc, *De Morbis venereis*, edit. 1740, p. 841.

**ARRAN.** *Voyez* BUTLER et HAMILTON.

**ARRAS** (*Mathieu* D'). *Voy.* MATHIEU.

***AR-RASHID** (*Abu-Mohammed-Abdul-Wahed II*), sultan africain de la dynastie des Almohades, mort en 1242. Il succéda à son père Al-Mamun-Abu-l-ola-idris en l'an 1232. Le commencement du nouveau règne fut signalé par une victoire remportée par Ar-rashid sur un de ses parents, Yahia, qui occupait Maroc; le vainqueur fit son entrée dans cette ville en l'an 1235-1236. Il fit mettre à mort vingt-cinq des chefs qui avaient pris parti pour son ennemi. Cette représaille inopportune amena une réaction parmi les tribus environnantes; elles marchèrent sur Maroc, et Yahia fut proclamé à la place d'Ar-rashid. Celui-ci, avec ses auxiliaires chrétiens, fit une diversion du côté de Fez, qui se rendit après deux mois de résistance; Ar-rashid se dirigea alors de nouveau du côté de Maroc; il rencontra Yahia, qu'il défit, grâce à la valeur des auxiliaires castillans. Yahia se retira vers Rebat-Tezza; et son compétiteur resta tranquille possesseur des États qu'on lui disputait et qu'il agrandit. En 1238, le peuple de Séville, la ville de Ceuta et d'autres cités espagnoles, qui avaient momentanément secoué le joug des Almohades, lui firent offrir de se soumettre à lui. Un accident fatal mit fin à ses jours : son cheval ayant pris le mors aux dents, Ar-rashid fut précipité et noyé dans un étang.

Kartas, trad. par Moura, chap. IV. — Cardone, *Hist. de l'Afrique et de l'Espagne*, II, 175. — Al-Makkari, *Moham. Dyn.*, II, App. XXXVI.

**ARRAULT** (*Charles*), jurisconsulte français, né au Bois-Commun, dans le Gâtinais, en 1643. Il débuta avec éclat au barreau, et devint bâtonnier de l'ordre des avocats au parlement de Paris. Le régent, duc d'Orléans, fit de lui son conseil. On a d'Arrault : *Recueil général des pièces du procès de M. le duc de Gesvres*, Rotterdam, 1714; — *Mémoire pour le prince de Monaco contre le duc de Savoie, touchant les seigneuries de Menton et de Roquebrune;* Paris, 1712; — *Abrégé historique de l'Hôpital des enfants trouvés*, publié en 1746, par Arrault fils.

Lelong et Fontette, *Bibliothèque histor. de la France.*

***ARRAZI** ou **ISA-IBN-AHMED**, historien mahométan espagnol, vivait probablement au onzième siècle : il était fils ou petit-fils d'un autre historien appelé Ahmed-Ibn-Musa Arrazi, qui vivait au commencement du même siècle. Les œuvres de l'écrivain dont il s'agit ici ne sont point parvenues jusqu'à nous. Il a fait, s'il en faut croire Casiri, une Histoire des Vizirs.

Casiri, *Bibl. hisp. arab. Escurialis.*

***ARREBOE** (*Anders*), théologien et poëte islandais, né en 1587, mort en 1637. Il étudia à Copenhague, y devint maître ès arts puis prédicateur en titre de la cour de Danemark. En 1618 il fut élu évêque de Drontheim, sur la recommandation du roi Christian IV. Une complète disgrâce suivit ce début heureux : accusé d'une conduite peu épiscopale, Arreboe fut déposé le 13 novembre 1621 par un tribunal présidé par le roi en personne. L'évêque avait des ennemis, parmi lesquels le lord-lieutenant de Drontheim, appelé Thott; ils paraissent avoir exagéré les griefs qui s'élevaient contre l'accusé. Il vécut dès lors pendant cinq ans dans le dénûment : en même temps il changea de conduite, composa des psaumes, et fut nommé ministre à Vordigborg, emploi qu'il garda jusqu'à sa mort. Il compte parmi les poëtes les plus distingués du Danemark, malgré la rudesse de la forme, le manque d'invention et de goût.

On a de lui : *Relation i vers om Christian IV, des sejr over de Svenske;* Copenhague, 1611 : c'est un poëme à la louange du roi de Danemark, à l'occasion d'une victoire remportée sur les Suédois; — *Sorgelig Digt om Dronning Annæ Catharinæ salige Henfart;* Copenhague, 1612 : il s'agit dans cette pièce de la mort de la reine Anne-Catherine; — *Pestpulver som of alle Guds Börn bruges kan;* Copenhague, 1618; — *Poudre contre la peste, à l'usage de tous les enfants de Dieu;* — *David's Psalter sangvis udsat;* Copenhague, 1623 et 1662; — *Hexameron;* Copenhague, 1641 et 1661, in-4°, à l'imitation du poëme de Dubartas, inspiré lui-même par l'ouvrage du moine grec George Pisides. L'œuvre poétique d'Arreboe eut le plus grand succès : on cite surtout comme digne d'admiration l'invocation à la Divinité, par laquelle commence le poëme. Arreboe écrivit aussi en prose quelques ouvrages moins remarquables que les précédents.

Pontoppidan, *Annales Ecclesiæ Danicæ diplomatici*, III, 200, 720.— Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lexicon for Danmark, Norge og Island*, p. 21. — Molbech, *Danske Anthologie*, I, 3. — Hammarsköld, *Svenka Vitterheten*, édit. de Sonden, p. 128.

***ARREDONDO** (*Isidore*), peintre espagnol, né en 1653 à Colmenar de Creja, mort à Madrid en 1702. Il eut pour maître Joseph Garcia, dont la manière ne le satisfit point, ce qui le porta à suivre les leçons de Ricci : sous ce maître remarquable l'élève fit de tels progrès, qu'il fut nommé peintre du roi en 1685. Ricci donna sa fille en mariage à Arredondo, et lui légua tous ses tableaux. Charles II témoigna à l'héritier de Ricci la plus grande considération : il lui commanda diverses peintures et des fresques. Arredondo peignit pour le roi *Psyché et l'Amour*, et d'autres sujets destinés au *Buen Retiro*.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*. — Cean Bermudez, *Diccionario historico*.

**ARRHACHION** ou **ARRHICHION** (Ἀῤῥαχίων), athlète grec, natif de Phigalée en Arcadie, vivait au commencement du septième siècle avant J.-C. Il fut couronné vainqueur à Olympie vers la 53e et 54e olympiade, bien qu'il eût succombé. Son antagoniste, auquel Arrhachion serrait fortement le gros orteil, avoua, dans sa douleur, qu'il était vaincu ; et Arrachion fut proclamé vainqueur, quoique déjà mort.

Pausan., VIII, 40, § 2. — Philostrate, *Imag.*, II, 6, et I. Africain, *ap. Eus. Chron.*, p. 80.

***ARRHENIUS** (*Clas* ou *Claude*), savant suédois, né en 1627 à Linköping, mort à Stockholm en 1695. Il était fils d'Arvid Claessan, citoyen et marchand de Londres, qui vint s'établir en Suède. Le fils, après avoir étudié à Linköping, puis à Upsal, obtint en 1657 l'emploi de gouverneur du jeune comte Gabriel Oxenstiern, qu'il accompagna dans ses voyages. A son retour, Clas fut nommé répétiteur à Upsal ; puis successivement, en 1667 et 1668, professeur de logique, de métaphysique et d'histoire. En 1669 il devint membre de la Nouvelle Académie des Antiquités. En 1664 il fut anobli, et se fit appeler à cette occasion *Oernhielm* ou Eaglehelmet. Trois ans plus tard, il résigna le professorat et devint bibliothécaire de l'université. En 1689 il devint régent de la librairie ; et en 1693, secrétaire royal. On lui doit d'avoir répandu quelque jour sur les origines de la Suède, jusque-là assez confuses. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertationum Academicarum Ogdoas ;* Upsal, 1671, in-4° : ce sont huit dissertations sur Quinte-Curce ; — *Musarum Upsaliensium Pietas in Carolum XI*, *regem Sueciæ ;* Upsal, 1673, in-f° : c'est un hommage au roi à l'occasion de son avénement ; — *Historiæ Suecorum Gothorumque Ecclesiasticæ libri IV, priores ;* Stockholm, 1689, in-4° : cet ouvrage est le titre le plus sérieux d'Arrhenius comme historien : les premiers livres forment une histoire ecclésiastique de la Suède depuis les temps les plus reculés jusqu'au douzième siècle ; — *Vita illustrissimi herois Ponti de La Gardie*, ou Pont de La Garde, célèbre général suédois : ce livre embrasse en même temps l'histoire de la Livonie, conquise par ce général sous le roi Jean de Suède ; — une partie de la *Suecia antiqua et hodierna*, publiée par ordre du gouvernement suédois, et pour laquelle Arrhénius fut chargé d'écrire des notes explicatives ; mais il n'alla pas, dans cette œuvre, au delà du chapitre sept du premier livre. Ce qui en a paru est, pour le format, un des plus beaux ouvrages qui eussent été publiés en Suède; le reste a été imprimé sur le manuscrit, à Francfort, 1765, in-4° ; — *De Re vehiculari veterum* ; Francfort, 1671, in-4°, traduit en latin de l'italien de Liguori ; — une édition de la vie de saint Anschaire, l'apôtre du Nord, par saint Rimbert ; — *Bullarium Romano-Saxo-Gothorum*, ou recueil de tous les actes émanés de la cour de Rome dans ses rapports avec la Suède, onze volumes in-4°.

Gezelius, *Biographist-Lexicon öfver Svenske Män*, III, 444. — Stiernman, *Matrikel öfver Swea Rikes Ridd. och Adel*, II, 776. — Warmholtz, *Biblioth. historica Sueo-Gothica*, I, 63 ; IV, 12.

**ARRHENIUS** (*Jacques*), savant suédois, frère de Claude, né à Linköping en 1642, mort en 1725. Il étudia à Upsal, et devint secrétaire de l'Académie de cette ville, puis professeur d'histoire à l'université. On a de lui entre autres ouvrages : *Patria et ejus amor, ex Ciceronis De legibus libro secundo ;* Upsal, 1670, in-4° ; — *Disputatio de fortuna bellica Alexandri Magni* ; Upsal, 1693, in-8° ; — *Disputatio de Græcia triumphante ;* Upsal, 1693, in-8° ; — *Brevis adumbratio veteris Ægypti ;* Upsal, 1694, in-8° ; — *De præcepti et exempli applicatione politico-necessaria ;* Upsal, 1694, in-8° ; — *Disputatio de Causis bellorum inter Persas et Græcos ;* Upsal, 1694, in-8° ; — *Disputatio de Vita Domitiani ;* Stockholm, 1696, in-8° ; — *Disputatio de consule romano ;* Upsal, 1705, in-8° ; — *De Hannibale, Pœnorum rege ;* Upsal, 1707, in-8° ; — *De Divisione imperii Hebræorum ;* Upsal, 1709, in-8° ; — *Disputatio de excidio Carthaginis ;* Upsal, 1712, in-8°.

Gezelius, *Biographisk-Lexicon öfver Svenske män*. — Adelung, Supplément à l'*Allgemeines-Gelehrten-Lexicon*.

***ARRHIDÉE** ou **ARIDÉE** (Ἀῤῥιδαῖος ou Ἀριδαῖος), lieutenant d'Alexandre le Grand, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il fut chargé de conduire le corps d'Alexandre de Babylone en Égypte. Après la mort de Perdiccas en l'an 321, Arrhidée fut chargé, avec Pithon, de régir la Macédoine, et ils se rendirent l'un et l'autre en Syrie, pour aller ensuite en Grèce. A leur arrivée à Triparadisus, ils résignèrent leurs fonctions de régents, en présence de l'influence prépondérante d'Eurydice en Macédoine.

Dans la nouvelle division des provinces qui eut lieu ensuite, Arrhidée reçut la portion de la Phrygie dépendante de l'Hellespont. Il tenta ensuite mais sans succès, lors de la mort d'Antipater, de s'emparer de Cyzique. Antigone députa vers lui pour lui reprocher d'avoir, sans provocation aucune, assiégé une ville grecque ; il

sommait en même temps Arrhidée de renoncer à son gouvernement. Antigone eut un refus pour toute réponse; et Arrhidée se retira dans Cius. On n'a plus de détails sur lui après cette retraite.

Diod., XVIII, 36, 39, 51, 52, 72. — Justin, XIII, 4. — Arrien, *Ap. Phot.*, Cod., 92, p. 71 a. 28, édition de Bekker.

**ARRHIDÉE** (Ἀῤῥιδαῖος), fils de Philippe II de Macédoine et de la danseuse Philinna de Larisse, mort en l'an 315 avant J.-C. Il monta sur le trône après la mort d'Alexandre le Grand. Le jeune Alexandre, fils de Roxane, qui naquit peu après, lui fut associé. Arrhidée régna six ans et quatre mois, au rapport de Diodore de Sicile. C'était un prince d'un esprit faible; Perdiccas gouverna pour lui; et, après la mort de ce lieutenant d'Alexandre, Arrhidée se laissa conduire par sa femme Eurydice. Il fut assassiné avec elle par ordre d'Olympias. La mort d'Arrhidée commence une ère qui porte son nom, et qui date du 12 novembre de l'an 324 avant J.-C.

Justin, IX, 8; XIII, 2; XIV. — Plutarque, *Alexandre*. — Photius, *Biblioth. Cod.*, 82-92. — Quinte-Curce, X, 7. — Diodore, XVIII et XIX. — Pausanias, 1, 6, § 3. 25, § 3 et 5, VIII, 7. — Athénée, IV, 155.

**ARRIA**, femme romaine, célèbre par son courage. Cécina Pétus, son époux, fut condamné à mort comme complice de Scribonianus, qui avait fait soulever l'Illyrie contre l'empereur Claude, l'an 42 de J.-C. Voyant qu'elle ne pouvait sauver la vie de son mari, elle s'enfonça un poignard dans le sein; puis le retirant : « Tiens, dit-elle, Pétus; cela ne fait aucun mal » (*Pæte, non dolet*); et ce Romain se donna la mort, à l'exemple de sa femme. Arria sa fille, femme de Pétus-Térasca, voulut imiter sa mère, lorsque son mari, accusé d'avoir trempé dans la conjuration de Pison contre Néron, se fit ouvrir les veines; mais son généreux époux la pria instamment de lui survivre pour ses enfants. Elle fut bannie, quelques années après, par Domitien, et rappelée par Nerva l'an 96 de J.-C.

Pline, *Epistolæ*, III, 16. — Dion Cassius, LX, 9. — Tacite, *Annales*, XVI, 34.

***ARRIAGA** (*Gonzalez* D'), théologien espagnol, né à Burgos en Castille, mort en 1657. Il était de l'ordre de Saint-Dominique, et y occupa une position assez élevée. Il devint censeur de l'inquisition, et directeur du collége de Saint-Thomas à Madrid. Il laissa *Santo Thomas de Aquino, doctor Angelico de la Iglesia, en vida y doctrina predicado*, 2 vol. in-fol.; Madrid; vol. I, 1648; II, 1651.

Antonio, *Biblioth. Hispana Nova*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

**ARRIAGA** (*Jean-Chrysostome* DE), musicien, né à Bilbao en 1808, mort en février 1826. Il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la musique. Il apprit les premiers principes de cet art presque sans maître, guidé par son génie. Sans avoir aucune connaissance de l'harmonie, il écrivit un opéra espagnol où se trouvaient des idées originales. A treize ans il vint au Conservatoire de Paris, étudia le violon sous Baillot et l'harmonie avec Fétis. Ses progrès tinrent du prodige; en moins de trois mois il avait acquis une connaissance parfaite de l'harmonie, et au bout de deux ans il était parvenu à vaincre toutes les difficultés du contre-point et de la fugue. Arriaga avait le don de l'invention et en même temps l'aptitude à la science. Il écrivit une fugue à huit voix sur les paroles du Credo: *Et vitam venturi*. Cherubini n'hésita pas à le déclarer un chef-d'œuvre. Des classes de répétition pour l'harmonie et le contrepoint ayant été établies au Conservatoire en 1824, Arriaga fut choisi comme répétiteur d'une de ces classes. Ses progrès comme violoniste ne furent pas moins rapides : son premier ouvrage fut un œuvre de trois quatuors pour le violon, qui a paru à Paris, en 1824, chez Ph. Petit. Ces quatuors sont malheureusement peu connus; mais chaque fois qu'on les a exécutés, ils ont été remarqués. Arriaga écrivit encore une ouverture, une symphonie à grand orchestre, une messe à quatre voix, un *Salve regina*, plusieurs cantates françaises, et quelques romances. Tous ces ouvrages, où brille un génie réel, sont restés en manuscrit : conçus avant l'âge de dix-huit ans, ils altérèrent la bonne constitution d'Arriaga, qui fut enlevé à l'art par une maladie de langueur.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

**ARRIAGA** (*Paul-Joseph* DE), jésuite espagnol, né à Vergara en 1562. La date de sa mort n'est pas connue; on sait seulement qu'il périt dans un naufrage. Envoyé par ses supérieurs au Pérou, il laissa de lui un grand souvenir dans ce pays en y fondant des maisons d'éducation. Il fut successivement directeur du collége d'Arequipa et de celui de Lima. On a de lui : *Directorio espiritual*; Lima, 1608, in-16; Séville, 1617, in-8°; — *Extirpacion de la idolatria de los Indios del Peru, y de los medios para la conversion dellos*; Lima, 1621, in-4°; — *Rhetoris Christiani partes septem*; Lyon, 1619, in-12.

Ribadeneira, Alegambe et Sotvel, *Biblioth. scriptorum Societatis Jesu*, ed. 1676, p. 980. — Nic. Antonio, *Biblioth. Hispana Nova*.

**ARRIAGA** (*Roderic* D'), jésuite espagnol, né à Logrono en Espagne l'an 1592, mort à Prague le 7 juin 1667. A quatorze ans il entra dans l'ordre de Saint-Ignace, puis il professa la théologie à Salamanque et à Prague. Il remplit plusieurs missions auprès d'Urbain VIII et d'Innocent X. On a de lui : un *Cours de philosophie*, imprimé à Anvers en 1632, in-fol.; — une *Théologie* en 8 volumes in-fol. L'auteur travaillait au 9e lorsqu'il mourut. Bayle parle assez longuement du mérite de ce jésuite : « C'est dommage, dit-il, qu'un esprit si net et si pénétrant n'ait eu plus d'ouverture sur les véritables principes; il eût pu les pousser loin. »

Ribadeneira et Alegambe, *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, 1676, p. 728. — N. Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*. — Morhof, *Polyhistor.*, t. II, lib. 1. —

Bayle, *Dictionnaire critique.* — Adelung, *Geschichte der Philosophie.*

**ARRIBAS** (*Paul-Antoine*), homme d'État espagnol, né en 1771, mort à Colombe, aux environs de Paris, en 1828. Il étudia le droit, et fut nommé en 1808, par Joseph Bonaparte, ministre de la police générale et de la justice. Après le rétablissement de Ferdinand VII en 1814, il quitta l'Espagne, et passa le reste de ses jours en France.

*Nouvelle Biographie des Contemporains.*

***ARRIEN** (Ἀῤῥιανός), poëte grec, avait composé un poëme épique, *l'Alexandriade*, divisé comme l'*Iliade* en vingt-quatre livres. Il avait aussi traduit en vers hexamètres les *Géorgiques* de Virgile. On suppose que Suidas l'a confondu avec Arrien, auteur d'une Alexandriade.

Suidas, au mot Ἀῤῥιανός. — Fabricius, *Bibl. græc.*

***ARRIEN**, auteur d'un traité sur les *Météores* (περὶ Μετεώρων). Photius attribue aussi à un Arrien un traité sur les Comètes (περὶ Κομήτων), où il est question de la nature de ces astres, considérés comme n'exerçant aucune influence, ni bonne, ni mauvaise.

Stobée, *Eclog.* 27, 28. — Photius, *Cod.* 250.

**ARRIEN**, historien grec, natif de Nicomédie en Bithynie, fleurit au deuxième siècle de l'ère chrétienne sous Adrien et les Antonins (1). Né dans une condition pauvre mais honorable, à ce qu'il semble, Arrien fit ses premières études à Nicomédie, puis devint, à Rome sans doute, le disciple du célèbre philosophe Épictète. Ses talents littéraires le signalèrent de bonne heure à l'estime de ses concitoyens, qui lui conférèrent le sacerdoce de Cérès et Proserpine, divinités protectrices de Nicomédie. De là, par des services que nous ne connaissons pas, et peut-être aussi par des protections puissantes, comme celle de Pline le Jeune, qui paraît avoir été attaché à la famille des Arriens de Bithynie, il s'éleva aux plus grandes charges de l'empire, et même au consulat (vers 135 après J.-C.). Une partie de ses nombreux ouvrages se rattache, en effet, aux devoirs et aux travaux de sa vie publique. Photius nous apprend qu'il débuta dans les lettres par son *Expédition d'Alexandre* (Ἀνάβασις Ἀλεξάνδρου) en sept livres, comme l'*Anabase* de Xénophon : c'était mieux qu'un essai. Doublement défigurée par les fables populaires et par les déclamations sophistiques, l'histoire du héros macédonien réclamait déjà, au deuxième siècle de l'ère chrétienne, un écrivain sage et habile qui sût n'en point méconnaître mais n'en point exagérer non plus le caractère merveilleux, et la raconter simplement, en écartant les erreurs de la crédulité comme les mensonges de la mauvaise foi. Arrien ne répond pas précisément à cette idée que nous aimons à nous faire d'un parfait historien d'Alexandre; il en a pourtant les qualités essentielles : le choix presque toujours judicieux des autorités (les principales sur lesquelles il s'appuie sont Aristobule et Ptolémée); la sobriété souvent nerveuse et dramatique du récit; la précision des détails stratégiques et géographiques; un style qui ne reproduit pas toute la grâce des modèles attiques, mais qui ne manque ni de correction ni de force. Arrien reçut et il prit lui-même, dans quelques-uns de ses écrits postérieurs, le titre de *citoyen d'Athènes* avec le nom de Xénophon : on peut croire que son premier ouvrage lui avait mérité ce double honneur. Il publia ensuite la biographie de Timoléon et celle de Dion, puis des *Bithyniaca*, ou mémoire historique sur la Bithynie, depuis longtemps commencé, et qui comprenait les annales de ce pays depuis les temps fabuleux jusqu'à Nicomède, son dernier roi. Plus tard, il rattachait à son Expédition d'Alexandre : 1° les *Indica*, résumé de la science d'alors sur les Indes, d'après Mégasthène et d'après le journal de l'habile navigateur Néarque : ce livre, écrit en dialecte ionien à l'imitation d'Hérodote, selon un usage familier à quelques lettrés de ce temps, contient, au milieu de fables souvent puériles, des notions encore précieuses sur la géographie et l'histoire des pays que la conquête macédonienne avait presque révélés à l'Europe, et qui, chose singulière, n'étaient pas beaucoup mieux connus au siècle de Trajan qu'au siècle d'Alexandre; — 2° *les Successeurs d'Alexandre*, en dix livres dont Photius nous a conservé l'analyse, avec beaucoup d'éloges sur le style de l'auteur et sur son excellente méthode de narration. C'est aux fonctions militaires d'Arrien que nous devons sans doute : 1° son petit traité élémentaire de *Tactique*; — 2° son opuscule sur la manière de guerroyer contre les Alains (*voyez* Dion Cassius, LXIX, c. 15); — 3° une *Histoire des Alains* : ces deux derniers livres témoignent de l'importance que prenaient déjà sur la frontière romaine les hordes barbares destinées un jour à la franchir pour bouleverser tout l'Occident; — 4° la *Vie de Tilliborus*, brigand alors célèbre, dont il ne reste pas d'autre souvenir que le titre de cet ouvrage, mais qui était peut-être un de ces hardis chefs de partisans que suscitent les invasions et les guerres d'indépendance; — 5° les *Parthica*, en dix-sept livres aujourd'hui perdus, comme les deux ouvrages dont le titre précède : c'était une histoire des guerres de Trajan avec ces peuples, auxquels Arrien assignait une origine scythique, et dont il racontait aussi les premiers progrès et la prospérité sous le règne des Arsacides. On sait par le traité de Lucien *Sur la manière d'écrire l'histoire*, et par quelques-uns des fragments de Fronton qu'a récemment publiés Aug. Mai, combien pullulèrent alors les historiens de la guerre des Parthes, et combien ils produisirent sur ce sujet d'œuvres ridicules. Ce nous est une

(1) Dion Cassius, son compatriote, avait écrit une biographie de cet auteur qui n'est pas parvenue jusqu'à nous; il ne nous reste aujourd'hui sur la vie d'Arrien que les notices de Photius et de Suidas, avec quelques témoignages épars dans ceux de ses ouvrages que le temps a épargnés.

raison de plus pour regretter la perte de l'ouvrage d'Arrien, qui sans doute, parmi cette foule d'écrits extravagants, devait se distinguer au moins par le bon sens et le bon goût.— 6° Le *Périple du Pont-Euxin*, dédié à l'empereur Adrien, dont il rappelle même un voyage sur les côtes, est un recueil utile de renseignements géographiques, qui n'a pas dû coûter beaucoup de peine à un habitant de Nicomédie, à un général longtemps occupé d'expéditions et d'affaires publiques dans les contrées voisines de cette mer, mais qui n'en a pas moins aujourd'hui un véritable intérêt pour les géographes. On y joint d'ordinaire un *Périple de la mer Érythrée*, qui n'offre pas aux juges compétents le même caractère d'authenticité. Nous retrouvons le continuateur et l'imitateur de Xénophon dans les *Cynégétiques* ou Traité de la chasse, qui forme une espèce de supplément à l'ouvrage d'Athénien sur le même sujet. Enfin, le disciple d'Épictète a voulu, comme avait fait jadis le disciple de Socrate, rédiger et publier les leçons de son maître; et il a composé dans cette intention deux ouvrages dont un seul nous est parvenu, et encore nous est-il parvenu incomplet. Sans avoir, il s'en faut de beaucoup, la grâce charmante et la variété des *Mémoires sur Socrate*, les entretiens d'Épictète offrent une vive et intéressante image de cette petite société stoïcienne dont les mœurs austères consolaient Rome des misères de la corruption et de la servitude. Le style de cet ouvrage est inégal, souvent obscur ou défiguré par le néologisme particulier aux philosophes stoïciens; mais les doctrines sont d'une pureté, d'une grandeur quelquefois remarquable, et qui naturellement élève le langage jusqu'à l'éloquence. Épictète y est peint avec la douceur de son âme, avec la brusque familiarité de sa parole, avec la rigueur souvent paradoxale de sa vertu. On ne voit pas ce qu'Arrien avait pu raconter ensuite dans sa *Vie d'Epictète*, qui est perdue; car la vie des Socrate et des Épictète semble tout entière dans l'histoire de leur idée, dans la pratique journalière de leur doctrine.

La philosophie d'Épictète est encore résumée dans le célèbre *Manuel* qui porte son nom, mais dont Arrien passe pour avoir été le rédacteur. Quoi qu'il en soit de cette attribution, après l'honneur de ses studieuses recherches sur diverses parties de l'histoire ancienne ou de l'histoire contemporaine, ce n'est pas un médiocre mérite pour Arrien d'avoir professé, soit dans l'école d'Épictète, soit dans la vie publique, cette philosophie du courage et de la pureté morale, qui fut le plus noble comme le dernier effort du génie païen pour se transformer lui-même, avant les sublimes leçons de l'Évangile.

Il n'existe pas une seule édition complète d'Arrien avec un commentaire continu. La meilleure édition des écrits sur Épictète est celle qui fait partie des *Monumenta philosophiæ Epictetæ* par Schweighaeuser (Lipsiæ, 1799-1800); les meilleures éditions de l'*Anabasis* sont celles de Schneider (1798), d'Ellendt (1837). Toutes ses œuvres sont réparties entre deux volumes de la Bibliothèque grecque de Firmin Didot: 1° *Theophrasti characteres*, etc., 1840; — 2° *Arrianus*, *Fragmenta scriptorum de rebus Alexandri Magni*, 1846. On peut lire l'*Anabase* dans la traduction française de Chaussard (1802), et les *Entretiens d'Épictète* dans celle de Thurot (1838). E. EGGER.

Fabricius, *Bibl. Græca*, t. V, p. 86 et suiv., éd. Harles. — Ellendt, *De Arrianorum librorum reliquiis*; Regimontii, 1836, in-4°.

*ARRIGHETTI (*Nicolo*), littérateur italien, né à Florence vers 1580, mort en 1639. Disciple et ami de Galilée, il fut un des principaux membres de l'Académie platonique, fondée ou plutôt restaurée par le cardinal Léopold de Médicis. Il traduisit en italien les dialogues de Platon; il composa les éloges de Côme II, grand-duc de Toscane, de Marie-Madeleine, femme de ce grand-duc, et de Philippe Salviati, insérés avec quelques pièces fugitives dans le recueil des *Prose fiorentine*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*ARRIGHETTI (*Nicolo*), savant jésuite, né à Florence en 1709, mort en 1767. Il enseigna les sciences naturelles à l'université de Sienne, où ses leçons étaient très-appréciées et très-suivies. On a de lui : *Ignis theoria solidis observationibus deducta*; Sienne, 1750, in-4°; — un Mémoire sur la *Théorie de la lumière*, qui ne paraît pas avoir été imprimé.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ARRIGHETTI (*Philippe*), philosophe italien, né à Florence en 1582, mort le 27 novembre 1662. Il étudia à Pise et à Padoue, devint membre du chapitre de Florence et de l'Académie florentine. Il écrivit des commentaires sur la Rhétorique d'Aristote, la vie de François-Xavier, traduisit la Poétique d'Aristote, etc. Mais tous ces écrits sont restés inédits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ARRIGHETTO ou ARRIGO (*Henri*), poëte latin du douzième siècle, naquit à Sentimello, près de Florence. Il fut ordonné prêtre à Bologne, et remplit la cure de Calanzano, qui était d'un très-beau revenu, et qui lui laissait assez de loisir pour s'occuper de littérature. On raconte que l'évêque de Florence, jaloux de ces avantages, lui suscita un procès. Ruiné par ce procès, l'infortuné curé se vit réduit à mendier, et il était dans un tel état de détresse, qu'on l'avait surnommé *Arrigo il Povero*. Ne pouvant acheter du papier ou du parchemin, il écrivait, dit-on, sur une vieille pelisse tout usée. Il raconta ses infortunes dans un petit poëme élégiaque, intitulé *De diversitate fortunæ et philosophiæ consolatione*, comprenant quatre mille vers. Ce cri d'un véritable poëte au désespoir eut un immense retentissement. Ses vers furent non-seulement goûtés, mais encore proposés pour mo-

dèle dans les écoles. Voici comment il se dépeint lui-même :

Gentibus opprobrium sum, crebraque fabula vulgi;
Dedecus agnoscit tota platea meum.
Me digito monstrant; subsannant dentibus omnes,
Ut monstrum monstror dedecorosus ego.

Esprit profondément chrétien, il pardonna à son ennemi l'évêque de Florence, et lui dit :

Vivus et extinctus te semper amabo ; sed esset
Viventis melior quam morientis amor.

Ce poëme, seul ouvrage qu'Arrigo ait publié, a eu en Italie trois éditions. La première est de 1684, in-8° ; la seconde fait partie de l'*Histoire des poëtes du moyen âge*, publiée par Leiser; la troisième a paru à Florence en 1730, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

**ARRIGHI** (*Antoine-Marie*), jurisconsulte italien, naquit vers la fin du dix-septième siècle dans l'île de Corse, d'une famille alliée à celle des Bonaparte, et mourut en 1753. Il fut professeur de droit à l'université de Padoue. Outre quelques discours imprimés dans les *Calogerana*, on a de lui : *Acroases IV de jure pontificum universo;* Padoue, 1728, in-4°; — *Historia juris pontificii;* ibid., 1731, grand in-4° ; — *De Vita et Rebus gestis Fr. Mauroceni, principis Venetorum;* ibid., 1749, in-4°.

Lombardi, *Storia della letteratura italiana*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARRIGHI** (*Jean-Baptiste*), théologien florentin, mort le 22 octobre 1607. Il fut prieur de l'ordre de Saint-Augustin, et professeur de théologie à Bologne. On a de lui : *Elementorum S. Theologiæ libri IV*; Florence, 1569, in-8° ; — *De Beatitudine hominis libri III;* Florence, 1575, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARRIGHI** (*Joseph*), peintre italien, né à Volterre. Il vivait dans la dernière partie du dix-septième siècle. Arrighi eut pour maître Balthazar Franceschini, qui l'aida dans presque tous ses travaux.

Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

***ARRIGHI LANDINI** (*Horace*), poëte italien, né à Florence en 1718; on ignore la date de sa mort. Il est regardé comme un des meilleurs poëtes du dix-huitième siècle en Italie. Arrighi parcourut en improvisateur l'Espagne et l'Italie, puis il entra quelque temps comme militaire au service du roi de Naples. Après bien des vicissitudes il se maria, et vint vivre à Venise. On a de lui : *Opere teatrali;* 1749; — *Poesie liriche;* 1753; — *Oratori sacri;* — *il Sepolcro d'Isacco Newton*, poëne en vers blancs; Florence, 1751; — *la Bibliade*, poëme en six chants, dédié au cardinal Quirini.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARRIGHI** (*Laurent*), moine de Bologne, de l'ordre de la Sainte-Croix, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Après la suppression de son ordre, il devint prêtre séculier. Outre divers poemes latins et italiens, on a de lui : *Vita pontificis Urbani VII;* Bologne, 1614 et 1624, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARRIGHI** (*Jean-Toussaint*, duc de Padoue), général français, né à Corte (Corse) le 8 mars 1778, allié à la famille des Bonaparte. Il entra dès l'âge de quinze ans dans la carrière des armes. Après la paix de Léoben, il suivit Joseph Bonaparte en qualité de secrétaire d'ambassade à Rome; et quand, à la suite d'une émeute, les troupes du pape firent feu sur les Français qui sortaient du palais de l'ambassadeur, il reçut dans ses bras le général Duphot, qui tombait atteint mortellement. Il fit la campagne d'Égypte, se distingua à la bataille de Salahieh, fut blessé en diverses rencontres, entra l'un des premiers à Jaffa, et se recommanda auprès de Bonaparte par une infatigable activité. A seize ans il était capitaine. Au dernier assaut livré à Saint-Jean d'Acre, dans le moment où il rendait compte au général en chef d'une mission qu'il venait de remplir sur la brèche, une balle le blesse grièvement à la tête. Le docteur Larrey, qui l'avait condamné d'abord, le pansa et le sauva, au grand étonnement des gens de l'art. Après sa guérison, Arrighi rejoignit Bonaparte avant la campagne de Marengo, fut nommé chef d'escadron sur le champ de bataille, et porta les premières propositions pour la capitulation qui fut signée par le général Mélas. Quelques années après, Napoléon le promut au grade de colonel, et lui donna, avec le titre de duc de Padoue et un revenu de 300,000 francs, le commandement des dragons de la garde. En 1805, à l'affaire de Vertingen, près d'Ulm, il signala encore sa bravoure à la tête de deux régiments : devançant le sien, il eut son cheval tué sous lui, fut grièvement blessé de plusieurs coups de sabre, et aurait infailliblement péri si ses dragons ne l'eussent dégagé. Il remonta aussitôt sur un autre cheval, et ne voulut quitter le champ de bataille qu'après la déroute de l'ennemi. Son régiment lui décerna à cette occasion une épée où cette action est retracée. La campagne d'Espagne lui offrit de nouvelles occasions de se faire remarquer. Nommé général de division sur le champ de bataille d'Essling, il fut chargé par l'empereur, à la bataille de Wagram, de se porter à l'extrême droite de l'armée pour aider le prince d'Eckmühl à forcer l'ennemi, qui tenait un mamelon escarpé. Il s'acquitta de cette tâche difficile en gravissant au galop les pentes de l'escarpement, et dégagea les divisions Grouchy et Montbrun par un mouvement sur le flanc de la nombreuse cavalerie qu'ils avaient en tête.

Lors de la campagne de Russie, l'empereur, qui craignait un débarquement des Anglais sur les côtes de l'Océan, les mit sous le commandement d'Arrighi depuis l'Elbe jusqu'à la Somme, et le chargea d'organiser, dans ses cinq divisions militaires, soixante-sept des cent cohortes de garde nationale, noyau de l'armée qui vain-

quit à Lutzen et à Bautzen en 1813. Dans cette campagne, Arrighi organisa le. troisième corps de cavalerie, à Metz, avec les conscrits appartenant à tous les régiments de l'armée, et nettoya le pays entre le Rhin et l'Elbe de tous les partisans qui l'infestaient. Chargé du commandement de Leipzig, il n'en sortit qu'au moment où les ennemis y entraient, et fut assez heureux pour passer le pont de l'Elster un instant avant qu'il sautât en l'air. En 1814, après la défaite de la Fère-Champenoise, les débris de l'armée se retiraient en plaine, harcelés par dix mille hommes de cavalerie que commandait le grand-duc Constantin : le duc de Padoue à l'arrière-garde n'avait qu'une division de six mille fantassins, presque tous conscrits; le temps avait manqué pour leur apprendre à charger les fusils avec ensemble; mais on s'était hâté de leur apprendre à croiser la baïonnette et à former des carrés. Le duc de Padoue se plaça au milieu de l'un d'eux, défendit de recevoir les charges autrement qu'à la baïonnette et avec de la mitraille à demi-portée. Cette contenance en imposa à l'ennemi, qui prit ces conscrits pour de vieilles troupes; et l'arrière-garde arriva sans perte au pied des hauteurs, où les autres corps, déjà en position, l'accueillirent par des bravos redoublés.

En 1815, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, le duc de Padoue fut nommé pair, et envoyé en Corse comme gouverneur. Il voulait faire de cette île montagneuse une forteresse, où l'empereur pût en cas de revers braver ses ennemis; mais, après le désastre de Waterloo, Napoléon ne put s'y rendre. Arrighi, exilé de France par l'ordonnance du 24 juillet 1815, obtint son rappel en 1820. Il fut l'exécuteur testamentaire de Louis-Napoléon, roi de Hollande, et se tint éloigné des affaires jusqu'en mai 1849, où il fut nommé représentant de la Corse à l'assemblée législative. Le duc de Padoue est aujourd'hui (1852) membre du sénat. Il avait épousé en 1812 la fille du comte de Montesquieu, dont il a une fille, madame Thayer, et un fils, aujourd'hui préfet de Seine-et-Oise. [ *Enc. des g. du m.* avec addit. ]

*Dictionnaire de la Conversation*. — *Biographie des Membres du Sénat*, Paris, 1852, in-12.

***ARRIGHI** ( *Paul* ), théologien et publiciste italien, né à Florence en 1549, et mort le 16 décembre 1587. On a de lui : *De Bonitate Principis;* Florence, 1577, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARRIGONI** ( *Charles* ), musicien italien, né à Florence dans les premières années du dix-huitième siècle. On manque de renseignements sur la fin de sa vie. Il fut un des plus habiles luthistes de l'époque. Le prince de Carignan le nomma son maître de chapelle, et en 1732 il fut appelé à Londres par la Société des nobles, qui voulait l'opposer à Hændel; mais Arrigoni n'était pas de force à lutter avec ce grand musicien. Il a donné à Londres son opéra de *Fernando* en 1734, et en 1738 il fit représenter à Vienne son *Esther*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**ARRIGONI** ( *François* ), écrivain italien, né à Bergame le 1er décembre 1610, mort le 28 juillet 1645. Il fut d'abord professeur de rhétorique dans plusieurs colléges; puis le cardinal Frédéric Borromée l'employa à la traduction des manuscrits grecs de la bibliothèque Ambroisienne. On a de lui : *Discorsi et eloggi;* Bergame, 1636; — *Teatro della virtu;* — *il Paradiso terrestre, ovvero le delizie della solitudine;* — *Belisario Cieco*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARRIGONI** ( *Jean-Baptiste* ), poëte italien, natif de Mantoue, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut professeur à Padoue; on a de lui : *Madrigali*, t. I; Padoue, 1602, in-4°; — *Rime;* Padoue, 1604, in-12, réédité sans date ni lieu en 1609, in-12; — *il Fraterno amore, ovvero il Delio, favola pastorale in versi;* Padoue, 1610, in-12; — *Fabulæ*, publiées à Venise 1592, et également insérées dans Jean Schulze, *Mythologia metrica;* Hambourg, 1698; — divers poëmes italiens, insérés dans diverses collections.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARRIGONI** ( *Pierre-Paul* ), jurisconsulte, d'une famille noble milanaise, né en 1640 et mort en 1701. On a de lui : *Tractatus de legitima et canonica electione serenissimi Ludovici de Bavaria in verum imperatorem, deque Privilegiis ab eo concessis;* Milan, 1686, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ARRIGONI** ( *Pompée* ), cardinal, né à Rome en 1552, mort à Naples le 4 avril 1616. Il fut reçu docteur en droit à l'issue de ses études à Bologne et à Padoue; et, peu de temps après, le roi d'Espagne le choisit pour être son représentant à Rome. Arrigoni fut nommé avocat consistorial par Grégoire XIII, et auditeur des causes du palais apostolique par Grégoire XIV. Enfin, Clément VIII le fit cardinal. On a de lui un discours latin prononcé à Rome, dans le consistoire, sur la *Canonisation de saint Diego d'Alcala*, imprimé à Rome, 1588, in-4°. On lui attribue d'autres ouvrages, qui lui sont contestés par Mazzuchelli.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**ARRIQUIBAR** (don *Nicolas*), économiste espagnol du dix-huitième siècle; mort en 1778. On a de lui : *Recreacion politica;* Vittoria, 1779. C'est un ouvrage d'économie politique, plein d'aperçus nouveaux pour l'époque où il a paru.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

***ARRIUS** ( *Quintus* ), préteur romain. Il vivait 72 ans avant J.-C. : ce fut lui qui mit en déroute Crixus, un des chefs des esclaves révoltés dans la guerre de Spartacus. On dit que cette bataille coûta la vie à vingt mille esclaves. Arrius fut vaincu à son tour par Spartacus; il

allait succéder à Verrès comme propréteur de la Sicile, lorsqu'il fut tué sur son chemin.

*ARRIUS (*Quintus*), fils du précédent, aspirait au consulat; mais il mourut en 59 avant J.-C. C'était un intime ami de Cicéron, qui cependant se plaint amèrement de sa conduite.

Tite-Live, *Epitome*, lib. XCVI. — Cicéron, *In Verrem*, II, 15; IV, 20. — *Brutus*, 69. — Scholies *in Ciceronis Divinat.*, p. 383, éd. Orelli.

*ARRIVABÈNE (*André*), imprimeur vénitien du seizième siècle, se fit connaître aussi comme traducteur. Les œuvres qui sont sorties de ses presses sont : *Libro terzo delle Rime di diversi nobilissimi ed eccellentissimi autori*; Venise (al segno del Pozzo, éditeur et traducteur), 1550, in-8°; — *il Sesto libro delle Rime di diversi eccellenti autori, con un discorso di Girolamo Ruscelli*; Venise (al segno del Pozzo), 1553, in-8°; — *l'Alcorano di Mahometto, tradotto dell' arabo*, 1548, in-8°; — une traduction en italien de l'*Histoire de la guerre de la ligue de Cambrai*, de Mocenigo.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Foscarini, *Della letteratura Veneziana*, 272.

*ARRIVABÈNE (*Ferdinand*), jurisconsulte et philologue italien, né à Mantoue en 1770, mort en 1834. Il fut président d'une cour de justice à Brescia, et laissa : deux traités sur des matières de droit; — un Commentaire historique sur Dante; — un Essai sur les amours de Dante et de Béatrice; — une Préface grammaticale à un dictionnaire dont son père était l'auteur; — un Essai sur la langue judiciaire; — un Travail sur les antiqnités italiennes, etc.

Tipaldo, *Biografia italiana*, t. II, 462.

*ARRIVABÈNE (*Hippolyte*), médecin italien, né à la fin du dix-septième siècle, mort le 22 mars 1739. Il acquit une grande réputation à Rome, où il exerçait sa profession. On a de lui des *Poésies* imprimées à Modène en 1717, et un discours académique sous ce titre : *la vera Idea della medicina*; Reggio, 1730, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ARRIVABÈNE (*Jean-François*), poëte italien, né à Mantoue vers la première moitié du seizième siècle. Ses principales compositions sont deux églogues maritimes en vers libres, intitulées, l'une *Idromanzia*, et l'autre *Cloanto*, imprimées à Mantoue, 1547, in-8°, avec les poésies des membres de l'Académie des Argonautes, qui prenaient chacun un nom adoptif. Arrivabène avait celui d'Oronte. Les poésies d'Arrivabène se retrouvent encore dans *Libro quarto delle Rime di diversi eccellentissimi autori* de Bottigaro, Bologne, 1551, p. 274, et dans d'autres recueils de poëtes italiens.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Crescimbeni, *Storia della volgar Poesia*, V, 122.

ARRIVABÈNE (*Jean-Pierre*), littérateur italien, né à Mantoue en 1441, mort en 1504 à Urbino. Il étudia sous Fidelfo, entra dans la maison de Gonzague, et s'y fit aimer à cause de sa passion pour les lettres. On a de lui un poëme latin, *Gonzagidos libri quatuor*, écrit en l'honneur du marquis Louis III de Gonzague, célèbre général du duc de Mantoue. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois par Meuschen, dans *Vitæ summorum dignitate et eruditione virorum*; Cobourg, 1738, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, ed. 1787-1794, VI, 960. — Argellati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, vol. I, pp. CCXXIX, CCLXIX.

*ARRIVABÈNE (*Louis*), poëte italien, vivait vers la fin du seizième siècle. Il était vicaire de l'évêque de Mantoue, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à la poésie. On a de lui : *Dell' origine de' cavalieri del tosone e di altri ordini* (avec treize sonnets de l'auteur et deux madrigaux); Mantoue, 1589, in-4°; — *Dialogo delle cose più illustri della Terra Santa*; Vérone, 1592, in-8°; — *il magno Vitei, primo re di China*; Vérone, 1597, in-4°; la seconde édition a pour titre : *Istoria della China*; etc., Vérone, 1599, in-4° (avec une romance dont le héros est Fo-Hi, empereur de la Chine). — *Sylvius ocreatus*; Paris, 1555, in-4°, se trouve également dans les travaux médicaux de Sylvius (Jacques du Bois); Genève, 1630, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, ed. 1787-1794, VII, 981.

ARROWSMITH (*Aaron*), ingénieur géographe anglais, né à Winston (Durham) le 14 juillet 1750, mort à Londres le 11 avril 1823. On a de lui plus de cent cartes, toutes très-estimées. Les principales sont : *Mappemonde en deux hémisphères*, d'après le tracé de Mercator; Londres, 1790 et 1798, 6 feuilles; — *Carte d'Allemagne*, 1813, 7 feuilles; — *d'Écosse*, 4 feuilles; — *d'Irlande*, 4 feuilles; — *de la Turquie d'Europe*; Londres, 1801, 2 feuilles; — *de l'Asie*, dédiée au major Rennel; Londres, 1801, 4 feuilles; — *des États-Unis de l'Amérique septentrionale*; Londres, 1796, 4 feuilles; — *Carte représentant les nouvelles découvertes faites dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*; Londres, 1795, 3 feuilles. — Toutes les cartes d'Arrowsmith sont en anglais; les principales ont été traduites en français, et éditées à Paris par H. Langlois.

*Litterary Gazette*, n° 328. — *Annual obituary* for 1824. — Aaron Arrowsmith, *A Companion to a Map of the World*; London, 1794. — *Memoir relative to the construction of a Map of Scotland*, *published in 1807*; London, 1809. — *Geometrical projection of Maps*; London, 1825.

*ARROWSMITH (*Jean*), prédicant anglais, de la secte des puritains, né en 1602, mort en 1659. Il enseigna à Cambridge la théologie. Parmi une foule de sermons et de travaux entrepris en vue de propager les doctrines de la secte puritaine, un seul ouvrage, celui qui a fondé sa réputation parmi les anglicans, mérite

d'être cité : *Tactica sacra, sive de Milite spirituali pugnante, vincente et triumphante dissertatio;* Cambridge, 1657, in-4°, et Amsterdam, 1700.

Brook, *Lives of the Puritans*, III, 318-418. — Neal, *History of Puritans*, III, 118.

**ARROY** (*Bésian*), théologien, vivait à Lyon vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Questions décidées sur la justice des armes des rois de France et l'alliance avec les hérétiques et les infidèles,* 1634, in-8°; — *Apologie pour l'Eglise de Lyon, contre les notes et prétendues corrections sur le nouveau Bréviaire de Lyon,* 1644, in-8°; — *Domus Umbrævallis Vimiacæ descriptio,* 1661, in-4°; — *Briève et dévote Histoire de l'abbaye de l'île Barbe;* Lyon, 1664, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de France*, I, 898; II, 868. — Launay, *Academia Parisiensis illustrata*, II, 1066. — *Biographie Lyonnaise*.

***ARROYO** (*Diégo* DE), peintre espagnol, né à Tolède en 1498, mort à Madrid en 1551. On suppose qu'il étudia en Italie. Ses miniatures le rendirent célèbre, et il fut chargé d'en illustrer les livres appartenant à la bibliothèque de la cathédrale de Madrid. Arroyo eut aussi une réputation comme portraitiste, et Charles V le nomma peintre de son cabinet.

Il y eut encore un peintre du nom de JUAN DE ARROYO, qui fut un des fondateurs de l'Académie de Séville, et qui devint fiscal de cet établissement en 1674.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

**ARRUNTIUS** (*Lucius*), nom porté par deux consuls romains. — Un *Aruntius*, proscrit, commanda l'aile gauche de la flotte d'Auguste à la bataille d'Actium.

Velleius Paterculus, II, 77, 88. — Plutarch., *Antonius*, 66. — Appien, etc.

***ARRUNTIUS**, médecin romain, qui vivait probablement vers la première moitié du premier siècle. Selon Pline, il gagna, comme praticien, 250,000 sesterces en une seule année. Ce fait peut donner une idée de la fortune des médecins de Rome au commencement de l'empire.

Pline, *Histoire naturelle*, lib. XXIX, cap. 5.

***ARRUSHATTI**, écrivain arabe, né à Orihuela (province de Murcie) en 1073, mort le 16 octobre 1147. Son vrai nom est Abu-Mohammed-Abdullah-Ibn'-Ali-Ibn'-Abdillah-Ibn'-Ali-Ibn-Khalaf-Ibn-Ahmed-Ibn'-Omar. Il fut surnommé *Arrushatti*, à cause d'un signe qu'il avait sur la cuisse et qui ressemblait à une petite rose. Ce fut sa nourrice qui lui donna ce sobriquet. Quoique Espagnol d'origine, il écrivit en arabe, et enseigna le Koran dans son pays. Le plus connu de ses ouvrages (inédit) est intitulé *la Réclamation de la lumière et la demande des fleurs.*

Al-Makkari, *Moham. Dyn.*, II, 312. — Ibn-Khallikan, *Biog. Dict.*

**ARS** (*Brémond* D'). Voyez BRÉMOND.

**ARSACE** ou **ARSCHAK** (en arménien *Arschag*, en persan *Arschak*), nom commun à plusieurs rois parthes et arméniens. Ce nom était déjà porté par quelques Achéménides. La confusion des Arsacides arméniens avec les Arsacides perses ou parthes, ainsi que les renseignements défectueux et incomplets transmis par Moïse de Chorène, par les historiens grecs et romains, ont singulièrement embrouillé l'histoire de ces deux dynasties. Elle est encore très-obscure et remplie de contradictions.

I. *Arsacides persans ou parthes.*

ARSACE Ier, qui passe pour le fondateur de la monarchie des Parthes, vivait dans le troisième siècle avant J.-C., sous le règne d'Antiochus-Théos. Il souleva le peuple à l'occasion d'un affront infligé à Tiridate, frère d'Arsace, par Phéréklès ou Agathocle, préposé comme satrape de la Parthie par Antiochus. — Ce soulèvement, qui expulsa les Macédoniens, est à peu près contemporain de celui de la Bactriane; il eut lieu, selon les uns, dans la première année de la 131e olympiade (an 256 avant J.-C.); selon les autres, dans la deuxième année de la 132e olympiade (an 250 avant J.-C.). Antiochus II, engagé dans une guerre contre l'Égypte, fut dans l'impossibilité de s'opposer au mouvement qui devait bientôt faire crouler l'empire des Séleucides. Arsace, mis à la tête des mécontents, se fixa dans la Parthie, contrée de l'ancienne Hyrcanie (aujourd'hui Gourkhan), et choisit d'abord Hécatompyle pour capitale de l'empire des Parthes. Moïse de Chorène appelle cette ville *Bath*, « dans le pays des Houchéens. » Les historiens varient sur la durée du règne d'Arsace Ier. Suivant Arrien, il mourut après deux ans de règne, tandis que Justin, prolongeant de plusieurs années ce règne, met sur le compte d'Arsace Ier ce que d'autres racontent de Tiridate, son frère et successeur, et le fait périr dans une bataille contre Ariarathe IV, roi de Cappadoce. Les Arméniens donnent à Arsace Ier le surnom de *brave* (*Arnhag Katsch*).

Arrien, *fragm. Parth.*, p. 248, ed. Didot, Bibl. græc.-lat. — Justin, XLI, 4. — Syncelle, p. 244. — Appien, *Syr.*, 65.

ARSACE II TIRIDATE (*Artases* ou *Ardasch* de Moïse de Chorène), frère du précédent, lutta victorieusement, vers 243 avant J.-C., contre le fils et successeur d'Antiochus-Théos, Séleucus-Callinicus, qui fit de vains efforts pour ressaisir son autorité sur les Parthes. Arsace finit peu à peu par s'emparer de toute l'Hyrcanie, et conclut un traité d'alliance avec Théodote, roi de la Bactriane. En 238, Séleucus-Callinicus entreprit une nouvelle expédition contre le roi des Parthes : il fut vaincu dans une sanglante bataille, tomba entre les mains du vainqueur, et mourut, dit-on, dans sa captivité. L'anniversaire de cette bataille fut longtemps célébré comme une fête par les Parthes; et c'est de là que date, suivant quelques-uns, l'ère des Arsacides. Arsace II mourut, dit-on, après trente-sept ans de règne.

ARSACE III ARTABAN (Arsace II des histo-

riens, qui confondent les deux précédents en une seule personne), fils du précédent, auquel il succéda l'an 217 avant J.-C. Il s'empara de la Médie, pendant qu'Antiochus le Grand faisait la guerre au roi d'Égypte. Mais, cette guerre terminée, Antiochus reprend la Médie, pénètre dans l'Hyrcanie, se rend maître de la ville forte de Syringis, et accorde, en 210 avant J.-C., la paix à Arsace, à la condition que celui-ci l'aiderait à combattre Euthydème, roi de la Bactriane. (*Voy*. Polybe, X, et Justin, XLI, 5). On ignore la durée du règne d'Arsace III : suivant Moïse de Chorène, ce roi se nommait *Arschag Mieds*, c'est-à-dire Arsace le Grand, et il donna à son frère Valarsace le gouvernement de l'Arménie septentrionale et occidentale.

ARSACE IV PRIAPETIUS, fils du précédent, auquel il succéda dans la soixantième année de l'ère des Arsacides (vers le commencement du deuxième siècle avant J.-C.). On ne sait presque rien des événements arrivés sous son règne. Suivant Justin (lib. XLI), il régna quinze ans, et laissa trois fils, Phraates, Mithridate et Artaban.

ARSACE V ou PHRAATES I^er^, subjugua les Mardes, et laissa, en mourant, les rênes du gouvernement à son frère Mithridate. On a de lui quelques médailles.

Justin, XLI, 5.

ARSACE VI, ou MITHRIDATE I, mort vers 135 avant J.-C., fils d'Arsace IV, agrandit l'empire des Parthes. Il conquit la plupart des États d'Eucratides, roi de Bactres, et passe pour avoir pénétré dans l'Inde, et avoir soumis toutes les nations entre l'Hydaspe et l'Indus. Il soumit aussi les Mèdes et les Élyméens, et fit, en 138 avant J.-C., prisonnier Démétrius Nicator, roi de Syrie. Il le traita généreusement, et lui donna même sa fille Rhodogune en mariage. C'était un prince juste, et ennemi du luxe. — Quant à l'histoire des autres Arsacides, *voy*. ARTABAN, MITHRIDATE, ORODE, PHRAATES, VANONE, VOLOGÈSE.

Justin, XLI, 6 et passim. — Orose, V, 4. — Strabon, XI. — Appien, *Syr*. 67.

II. *Arsacides arméniens*.

Les historiens grecs et romains sont loin de s'accorder ici avec les historiens arméniens. En l'absence de documents positifs, nous nous bornons à ne donner que les Arsace suivants :

ARSACE I^er^, mort vers l'an 35 après J.-C. Il fut placé sur le trône de l'Arménie par son père Artaban, roi des Parthes, après la mort d'Artanias III. Il périt par la trahison de Mithridate, frère de Pharasmane, roi de l'Ibérie. Après la mort d'Arsace, Mithridate envahit l'Arménie et prit la capitale du pays, Artaxata. Josèphe appelle ce roi Orode, mais c'était le nom du frère d'Arsace; et Tacite nous dit que cet Orode fut envoyé par le roi des Parthes pour venger la mort de son frère.

Tacite, *Ann.*, VI, 31-33. — Dion, LVIII, 26. — Josèphe, XVIII, 2.

ARSACE II, frère d'Artaban IV, le dernier des Arsacides parthes, vers 223 de J.-C. Il unit ses troupes à celles d'Alexandre-Sévère pour combattre Artaxerxès (Ardashir), qui venait de tuer Artaban IV; il fonda la dynastie perse des Sassanides.

Procope, *De Ædificiis*, III. — Dion, LXXX, 3, 4. — Hérodien, VI, 2. — Agathias.

ARSACE III (*Tiranus*), succéda, vers 342 de J.-C., à son père Diran (Tiridate III), auquel Sapor II, roi de Perse, avait crevé les yeux pour le rendre incapable de régner. Il aida d'abord Sapor dans sa guerre contre les Romains; mais plus tard il fit la paix avec l'empereur Constance, s'engagea à payer un tribut annuel, et épousa Olympias, fille du préfet Ablavius et proche parente de l'impératrice Constantia. Pour punir Arsace de sa défection, Sapor envahit l'Arménie et s'empara de Tigranocerte. Le successeur de Constance, l'empereur Julien, entreprit alors (363 de J.-C.) sa fameuse expédition contre les Perses. Soutenu d'abord par Arsace, il fut abandonné par son infidèle allié près de Ctésiphon, et Julien perdit la vie. Arsace se rendit dans le camp de Sapor pour recevoir le prix de sa trahison. Mais Sapor le fit charger de chaînes d'argent, et l'enferma dans la tour de l'Oubli, à Ecbatane. C'est là qu'Arsace se fit tuer par les mains d'un esclave, pour ne pas prolonger la honte de sa captivité.

Ammien-Marcellin, XX; XXI, 6; XXIII, 33; XXV, 7; XXVII, 12. — Procope, *De Bell. Pers.*, I, 5.

ARSACE IV (le cinquième, selon Vaillant), mort en 389 de J.-C. Il était fils de Para ou Bab, et régna quelque temps avec son frère Valarsace ou Wagharshag. Théodose et Sapor III profitèrent de la faiblesse de ce roi pour se partager ses États : l'empereur romain s'adjugea l'Arménie occidentale (Petite-Arménie), et Sapor, l'Arménie orientale (Grande-Arménie), qu'il donna à Chosroès ou Khosrad, noble persan, descendant des Arsacides. Arsace IV continua à régner sur la Petite-Arménie, comme vassal de l'empereur de Constantinople.

Polybe. — Arrien. — Photius. — Strabon. — Justin. — Ammien-Marcellin. — Moïse de Chorène. — Procope. — Vaillant, *Imperium Arsacidarum ad fidem numismatum accommodata*; Paris, 1728, in-8°. — Dufour de Longuerue, *Annales Arsacidarum*; Argent., 1734, in-4°. — Spanheim (*Dissert.*, VIII, p. 449). — Bayer, *Historia regni Græcorum Bactriani*; Petropol., 1738, in-4°.

ARSACHEL. *Voy*. ARZACHEL.

ARSAMÈS (Ἀρσάμης), nom commun à plusieurs personnages de l'antiquité. Le grand-père et le fils de Darius portaient ce nom. Arsamès, fils de Darius et d'Artystone, fille de Cyrus, commandait les Arabes et les Éthiopiens dans l'armée de Xerxès.

Hérodote, I, 209; VIII, 69.

Sur l'autorité d'une médaille décrite par Eckhel (*Doctrina Num.*, *III*, p. 204), ce nom était aussi celui d'un roi d'Arménie contemporain de Séleucus II, roi de Syrie, et fondateur de la ville d'Arsamosate.

**ARSCHOT.** *Voy.* ÆRSCHOTT.

**ARSEGNINO**, de Padoue, grammairien obscur du treizième siècle; Scardeone mentionne de lui un ouvrage élémentaire sous le titre de *Quadriga* (*de Antiquitate urbis Patav. et claris civibus*, p. 229).

**ARSÈNE** ou **ARSENIUS** (*Aristobule*), archevêque de Monembasie ou Malvoisie en Morée, né vers le milieu du quinzième siècle, mort à Venise en 1535. Il était fils de Michel Apostolius (*Voy.* ce nom), et mérite d'être cité ici comme un littérateur et un philologue distingué. On lui doit un livre fort rare, intitulé *Præclara dicta philosophorum imperatorum, oratorum et poëtarum*, sans date; Rome, in-8° (*Voy.* Brunet, *Manuel du libraire*). On a encore de lui des *Scolies grecques sur les sept tragédies d'Euripide*, dédiées à Paul III; Venise, 1534, in-8°. Excommunié par le patriarche de Constantinople à cause de ses liaisons avec Rome, il vint chercher un asile à Venise.

Crusius, *Turco-Græciæ libri octo*, 146-181. — Guillet, *Lacédémone ancienne et nouvelle*, partie II, 586, 586. — Hodius, *de Græcis illustribus*, 318-320. — Chardon de la Rochette, *Mélanges de critique et de philologie*, vol. I, 228-230.

**ARSÈNE** et non **ARSENNE** (*Arsenius*), saint anachorète, né à Rome en 350, mort en 445. Diacre de l'Église romaine, il fut choisi en 383 par le pape Damase pour être précepteur d'Arcadius, fils aîné de Théodose. Ce prince le pria de regarder son élève comme son propre fils, et de prendre sur lui l'autorité d'un père. Un jour l'empereur étant entré dans la chambre de son fils pour assister à ses études, le trouva assis et Arsène levé. Il commanda à celui-ci de s'asseoir, et à son fils de se tenir debout; puis le fit dépouiller des ornements impériaux, ajoutant « qu'il le croirait indigne du trône, s'il ne rendait à chacun ce qui lui est dû. » Cet avis ne changea pas le jeune prince; et Arsène n'osant plus se flatter de réformer son naturel, quitta la cour, et alla s'enfoncer dans le désert de Sayd (Thébaïde). On dit qu'Arcadius, après la mort de Théodose, fit offrir à son ancien maître des présents considérables, que celui-ci refusa. Le désintéressement était une des vertus principales de cet anachorète. Un officier lui ayant apporté le testament d'un de ses parents qui le nommait son héritier, Arsène lui demanda depuis combien de temps son parent était mort? l'officier répondit : « Depuis peu de mois. — Il y a bien plus longtemps que je suis mort moi-même, répliqua Arsène; comment donc pourrais-je être son héritier? » Arsène est nommé sous le 19 juillet dans le martyrologe romain.

Cave, *Scriptorum Ecclesiasticorum Historia literaria*, vol. I, p. 278, 299. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Surius, *De probatis sanctorum Historiis*, t. IV, p. 280-283. — *Acta Sanctorum Julii*, t. IV, p. 605-631. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**ARSÈNE**, surnommé **AUTORIANUS** (Ἀρσένιος ὁ Αὐτωρειανός), patriarche de Constantinople, né dans cette ville au commencement du treizième siècle, mort en exil le 30 septembre 1264. Il fut d'abord abbé du monastère de Nicée en Bithynie, puis il se retira dans une solitude, près du lac Apollonias. Sa réputation de grande piété attira sur lui l'attention de Théodore Lascaris II, qui le créa, dans l'espace d'une semaine, diacre, prêtre et patriarche. L'empereur, en mourant, lui confia, conjointement avec Muzalon, la tutelle du souverain encore enfant, Jean Lascaris. Michel Paléologue ayant usurpé toute autorité et Muzalon ayant été massacré, Arsène fit tout ce qu'il put pour maintenir les droits de son pupille; mais Paléologue eut la cruauté de faire crever les yeux à Jean Lascaris, déposa Arsène du siége de Constantinople, et obtint l'élection de Nicéphore à sa place. Arsène lança l'excommunication contre l'empereur, qui, irrité de l'inflexibilité du patriarche, convoqua en 1226 un concile d'évêques. Arsène fut définitivement condamné, et exilé dans l'île de Proconèse. Ce fut alors qu'il écrivit son ouvrage intitulé *Ecclesiæ Græcæ Monumenta*; Paris, 1681, in-4°. On a encore de lui : *Synopsis divinorum canorum*, publié en grec et en latin dans H. Justellus, *Bibliotheca Juris canonici veteris*, vol. II, p. 749; Paris, 1661.

Pachymère, *De Michaele et Andronico Palæologis*; — Nicéphore Grégoras, *Byzantina Historia*. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum Historia literaria*, v. II, p. 305, 306. — Fabricius, *Bibl. græca*, XI, p. 581. — Gibbon, *Decline and Fall*, ch. LXII. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*.

* **ARSÈNE** (*Arsenius*), moine de l'Église grecque, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle, sous le règne de Michel Féodorovitch; son vœu le plus cher était de voir introduire une réforme dans la vieille Église de Slavonie. Il fut regardé à la fin comme hérétique, et relégué par le patriarche Joseph dans son couvent de Solowetz.

Strahl, *Das gelehrte Russland*. — Grech, *Opiut. Kratkoy Istorii Ruskoy litteraturni*, p. 44.

* **ARSÈNE**, évêque d'Elasso, dignitaire de l'Église grecque, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il est connu par son *Histoire des variations de l'Église grecque*. Depuis l'introduction du christianisme en Russie (992) jusqu'en 1587, cette église était gouvernée par des métropolitains ressortissant de patriarches étrangers. En 1587, Job, le premier patriarche russe, fut sacré par Jérémie II, patriarche de Constantinople; et cette forme de gouvernement ecclésiastique se perpétua jusqu'en 1700, époque à laquelle le czar se mit lui-même à la tête de l'Église russe. Les détails qu'Arsène nous a conservés sur les *Variations de l'Église grecque* ont été imprimés en 1749, dans la première partie du Catalogue des manuscrits de Turin. Une traduction latine a été réimprimée, sans l'original, en 1820, par Wichmam, dans *Sammlung kleiner Schriften*.

*Codices manuscripti Taurinensis Athenæi*, I, 443, 468. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, édit. de Harles, XI, 580. — *Entsiklopedecheshk-Lexicon*, III, 195.

* **ARSENNE** (*Louis-Charles*), peintre d'histoire, né à Paris en 1790. Il a exécuté plusieurs grandes peintures religieuses, et notamment : *le*

*Débarquement de saint Louis à Hyères; les Saintes Femmes au tombeau de Jésus; le Christ au jardin des Oliviers*. On cite aussi de lui plusieurs grands dessins dont les compositions poétiques sont tirées de Chateaubriand et de Lamartine. M. Arsenne a écrit sur son art un ouvrage intitulé *Manuel du peintre et du sculpteur, avec une notice sur les manuscrits à miniature de l'Orient et du moyen âge, et sur les voyages à figures dans leurs rapports avec la peinture moderne, par Ferdinand Denis*; Paris, 1833, 2 vol. in-8°.

**ARSES, VARSÈS** ou **OARSÈS**, le plus jeune des fils d'Artaxerce Ochus, roi de Perse, monta sur le trône en 336, et fut empoisonné presque aussitôt par l'eunuque Bagoas, qui avait contribué à son élévation.

Diodore, XVII, 5. — Strabon, XV, p. 736. — Arrien *Anabasis*, II, 14.

* **ARSHENEVSKY, BASIL KONDRATEVITCH**, mathématicien russe, né à Kiew en 1758, mort le 27 janvier 1808. Il fut professeur de mathématiques à l'université de Moscou. On a de lui deux discours prononcés devant l'université le premier, en 1794 : *O natchalœ sviazi, i vsaimon posobii matematikt litcheskikh Nauk*, etc. (Des progrès des sciences mathématiques, de leurs rapports entre elles, et de leur utilité); le second, en 1802 : *O sviazi tchistoi matematiki s' phisikom* (Des rapports qui existent entre les mathématiques et la physique).

Snigereve, *Slovar Buskikh pisatelei*. — *Entsiklopedechesky-Lexicon*.

* **ARSHI** (*le Céleste* ou *Sublime*), poëte turc distingué, né au commencement du seizième siècle à Yeni-Bazar (en Rouméli), mort en 1570. Son vrai nom était CHAKI. Il était élève de M'ama-zade, qui s'était fait un nom dans la littérature turque par ses spirituelles charades. Arshi se distingua par sa façon ingénieuse d'écrire des chronogrammes.

Hammer, *Geschichte der Osmanischen Dichtkunst*, vol. II, p. 335.

**ARSILLI** (*François*), poëte et médecin italien du seizième siècle. Il était natif de Sinigaglia, dans la province d'Urbin, et étudia à Padoue, d'où il vint professer la médecine à Rome sous Léon X. Mais, peu courtisan, il ne plut guère au pontife. Comme presque tous les médecins distingués, il cultiva les lettres, et se fit remarquer par quelques productions poétiques. Paul Jove, dont il fut l'ami, lui accorde une place dans ses éloges. On a d'Arsilli : *De poetis Urbanis*, publié dans le recueil intitulé *Coryciana*, Rome, 1524, in-4°, et réimprimé par Tiraboschi : c'est une appréciation des poëtes du temps, utile à consulter sous le rapport de l'histoire littéraire; — une traduction des *Prologues* d'Hippocrate, restée manuscrite.

Paul Jove, *Eloges*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VII, 3.

**ARSINOË** (Ἀρσινόη), nom de plusieurs femmes célèbres alliées avec la dynastie des Ptolémées d'Égypte. Les voici dans leur ordre chronologique :

**ARSINOË**, mère de Ptolémée-Lagus, fut d'abord la maîtresse du père d'Alexandre le Grand, Philippe, qui la maria, étant enceinte, au Macédonien Lagus. L'enfant qui en naquit, Ptolémée Lagus, était donc regardé par les Macédoniens comme le fils de Philippe.

Pausanias, I, 6, 2. — Q.-Curce, IX, 8. — Suidas, au mot Λάγος.

**ARSINOË**, fille de Ptolomée-Lagus et femme de Lysimaque, roi de Macédoine, naquit vers l'an 316 avant J.-C. Elle détermina son mari, déjà avancé en âge, à faire mourir l'aîné de ses fils, Agathocle, que Lysimaque avait eu d'un premier mariage avec Lysandra, fille de Ptolémée Lagus et d'Eurydice : selon quelques historiens, ce meurtre aurait été amené par la crainte qu'inspiraient à Arsinoë les droits d'Agathocle; d'autres prétendent qu'elle avait conçu pour lui, comme Phèdre pour Hippolyte, une passion non partagée, qui la poussa à la vengeance. Lysandra se refugia avec ses fils auprès de Séleucus, qui saisit ce prétexte pour attaquer Lysimaque, qui périt dans un combat. Arsinoë, d'abord retirée à Éphèse qui par ordre de Lysimaque portait alors le nom d'Arsinoé, fut assiégée dans Cassandrée par Ptolémée-Céraunus, assassin de Séleucus, qui lui proposa de l'épouser, et l'exila lorsqu'elle eut consenti et lui eut ouvert Cassandrée. Il fit massacrer en même temps deux fils qu'Arsinoë avait eus de Lysimaque. Elle parvint à sortir de la Samothrace où elle était exilée, et épousa Ptolémée-Philadelphe, son frère germain, qui, ayant conçu pour elle la plus folle passion, donna le nom d'Arsinoë à plusieurs villes et même à un district de l'Égypte (Arsinoitis). Il commanda à l'architecte Dinocharès de construire un temple à Alexandrie en son honneur, à la voûte duquel un aimant d'une grande puissance tiendrait suspendue la statue en fer d'Arsinoe, qui semblerait flotter en l'air. Mais la mort de l'architecte empêcha l'exécution de cet ordre.

Plut., *Demetr*. — Pausan., I. — Athénée, VII, XI, XIV — Théocr., *Id*., XV. — Pline, *Hist. Nat.*, XXIV, 42. — Ét. de Byz., au mot Ἔφεσος.

**ARSINOË**, fille de Lysimaque, roi de Thrace, et de Nicæa. Elle épousa vers l'an 285 avant J.-C. Ptolémée II Philadelphe, roi d'Égypte. Celui-ci l'exila dans la Thébaïde, sous prétexte d'un complot qu'elle aurait tramé contre lui, mais en réalité pour pouvoir épouser sa sœur Arsinoë.

Pausanias. — *Scol. Theoc.*, XVII, 128.

**ARSINOË**, fille de Ptolémée-Évergète et de Bérénice, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant J.-C. Elle se maria avec son frère Ptolémée-Philopator, et contribua au succès de la bataille de Raphia, que ce prince livra à Antiochus. Elle mourut assassinée par suite d'un complot tramé entre Ptolémée devenu amoureux d'Agathoclée, et les frères de cette femme.

Justin, XXX, I. — Polybe, *Hist*. — Clinton, *Fasti Hellen*.— Rasch, *Lexic. Rei Numariæ*.

**ARSINOË**, femme de Magas, roi de Cyrène. Magas, pour mettre un terme à ses contestations avec son frère consanguin Ptolémée II Philadelphe, avait fiancé sa fille unique Bérénice au fils de Ptolémée; mais il mourut avant la consommation du mariage. Arsinoë, qui désapprouvait ce mariage, invita Démétrius, fils de Démétrius Poliorcète, à venir épouser Bérénice; mais celui-ci se prit d'amour pour la mère, qui le paya de retour. On conspira alors contre lui, et il fut tué entre les bras d'Arsinoë et dans sa chambre. Bérénice, fille de cette reine, était entrée dans cette conspiration; elle épousa le fils de Ptolémée.

Justin, XXVI. — Schlosser, *Histoire universelle* (en allemand).

**ARSINOË**, qui est appelée Eurydice par Justin, et Cléopâtre par Tite-Live, mais Arsinoë par Polybe, était fille de Ptolémée III Évergète, et femme de son frère Ptolémée IV Philopator; elle eut pour fils Ptolémée V Épiphane. Elle assistait avec son mari à la bataille de Raphia, où Antiochus le Grand fut défait. Par suite des intrigues de Sosibius, son époux donna ordre à Philammon de la mettre mort; mais après la mort de Ptolémée-Philopator, les amis d'Arsinoë vengèrent sa mort en faisant périr Philammon et son fils.

Polybe, V et XV. — Tite-Live, XXVII, 4. — Justin, XXX.

**ARSINOË**, fille de Ptolémée XI Aulétès, échappa à César lorsqu'il assiégeait Alexandrie l'an 47 avant J.-C. Son frère Ptolémée XII Dionysius étant fait prisonnier par César, Arsinoé fut reconnue reine par les Alexandrins : conduite à Rome par César après la prise d'Alexandrie, elle servit à son triomphe, et son sort excita la pitié des Romains. César la renvoya à Alexandrie, mais sa sœur Cléopatre décida Antoine à la faire mourir, bien qu'elle eût cherché un refuge à Milet, dans le temple de Diane Leucophrys.

Dion Cassius, XLII et XLIV. — César, *B. C.*, III, 112 et *B. A.*, 4, 33. — Appien, V, 9.

**ARTABAN**, fils d'Hystaspe et frère de Darius Hystaspe. *Voy.* DARIUS.

**ARTABAN** (Ἀρτάβανος), général hircanien qui commandait les gardes du corps de Xerxès en 465 avant J.-C. Artaban, d'accord avec un eunuque nommé Spanistres ou Mithridate, assassina Xerxès, dans l'espoir de s'emparer du trône. Xerxès avait trois fils : Darius, Artaxerce et Hystaspe; ce dernier se trouvait en Bactriane, dont il était satrape. Pour se débarrasser de ces princes, Artaban fit croire à Artaxerce que l'assassin de son père était Darius, son frère; et il l'engagea à le faire périr; ce qui fut fait. Alors Artaban découvrit ses projets ambitieux à ses fils, ainsi que la nécessité de faire périr Artaxerce. Il le frappa bientôt de son épée; mais Artaxerce fut seulement blessé; et dans le tumulte qui s'ensuivit, Artaban fut tué par Artaxerce, qui monta aussitôt sur le trône. Tel est le récit de Diodore; celui de Justin diffère sur les circonstances de la mort d'Artaban.

Diodore, XI, 69. — Justin, III, 1.

**ARTABAN IV**, dernier roi des Parthes, mort en 226 de J.-C. Il était fils de Vologèse IV, auquel il succéda en l'an 216. Il reçut dans sa capitale l'empereur Caracalla, qui avait demandé la fille d'Artaban en mariage. Le roi des Parthes alla avec une nombreuse suite au-devant de son gendre présumé; assailli par trahison, il n'échappa qu'à grand'peine. A son tour il attaqua les Romains; une bataille sanglante se livra à Nisibis; elle dura, dit-on, dix jours, et la paix ne fut conclue que lorsque Macrin eut annoncé à Artaban la mort de Caracalla.

Cependant cette guerre avait diminué les forces d'Artaban. Les Perses, sous la conduite d'Artaxercès (Ardschir), fils de Sassan, en profitèrent pour attaquer les Parthes, qu'ils défirent dans trois batailles successives; dans la dernière ils firent Artaban prisonnier, et le tuèrent (226 de J.-C.). Telle fut la fin de l'empire parthe des Arsacides, après avoir duré environ 476 ans.

Dion Cassius, LXXVIII, 1, 3; 26, 27; LXXX, 3. — Hérodien, IV, 9, 11; VI, 2. — Capitolin, *Macrin*, cap. 8, 12. — Agathias, *Hist.*, IV, 24. — Syncelle, vol. I, p. 677, édit. Dindorf.

**ARTABAZE** (Ἀρτάβαζος), nom de plusieurs généraux perses, dont voici les principaux par ordre chronologique :

* **ARTABAZE** *le Médien*, vivait 550 ans avant J.-C. Il est célèbre par son dévouement à Cyrus l'aîné, dont il partagea avec un admirable attachement la bonne et la mauvaise fortune.

Xenophon, *Cyropædia*, I., 4; IV; V; VI, I. 3; VII, 5; VIII, 3, 4.

**ARTABAZE**, fils de Pharnace, vivait 480 ans avant J.-C. Il escorta Xerxès avec soixante mille hommes jusqu'à l'Hellespont, et rejoignit Mardonius, qu'il dissuada de combattre à Platée. Mais cet imprudent général ne voulut rien écouter : Artabaze n'eut que le temps de se retirer heureusement à la tête des quarante mille hommes qu'il commandait et qu'il sauva.

Hérod., VII et VIII.

**ARTABAZE**, général d'Artaxercès Ier, roi de Perse, vivait vers 450 avant J.-C. Ce fut lui qui, d'accord avec Mégabyse, fut envoyé en Égypte pour comprimer la révolte d'Inarus. Il s'avança avec de grandes forces vers Memphis, et triompha des Égyptiens et de leurs alliés, les Athéniens. Artabaze avait commandé la flotte perse engagée contre les Athéniens, et avait été défait par eux près de Chypre.

Thucydide, I, 109. — Diodore, XI, 74, 77; XII, 4.

**ARTABAZE**, général persan, employé par Artaxercès II pour étouffer la sédition des satrapes de l'empire, vers 362 avant J.-C. Datames, satrape de Cappadoce, contre qui il était envoyé, le mit en déroute à force de bravoure et d'habileté. Artabaze devint plus tard lui-même un des satrapes de l'Asie Mineure. Il prit part à la bataille d'Arbelles, et accompagna Darius dans sa fuite.

Diodorus, XV, 91; XVI, 22, 34, 52. — Strabon, XII, 578. — Quinte-Curce, III. 13; V, 9, 12; VII, 3, 5; VIII, 3. — Arrian, *Anabasis*. — Thirlwall, *History of Greece*, V, 256, 329; VI, 185.

**ARTACHÆÈS** (Ἀρταχαίης), Perse distingué, et qui surpassait les autres par sa haute taille. C'est lui qui dirigea l'établissement du canal à travers l'isthme du mont Athos; il mourut pendant l'exécution de ce travail. Xerxès lui fit faire de magnifiques funérailles; et toute l'armée lui éleva un tumulus, dont Wolfe croit avoir découvert les vestiges au village d'Éro.

Hérodote, VII, 22, 117. — *Classic. Museum*, n° 1, p. 83; Londres, 1843.

***ARTAGALIS** ou **ARTAGANIS**, médecin qui a écrit un travail *De Morbis diuturnis*; c'est tout ce qu'on sait de lui, d'après Rhazes.

Rhazes, *Contin.*, lib. VI, cap. 2.

**ARTALDUS**, nom latinisé d'*Artaud*. *Voy.* ARTAUD.

**ARTALE** (*Joseph*), poëte italien, né à Mazzareno en 1628, mort en 1679. A quinze ans il embrassa la carrière militaire et se distingua par sa bravoure. Il devint capitaine des gardes du duc Ernest de Brunsvick et gagna l'estime de l'empereur Léopold. Lors du siége de Candie il déploya la plus brillante valeur contre les Turcs, et devint à cette occasion chevalier de l'ordre Constantinien de Saint-George, avec la faculté d'introduire l'aigle à deux têtes dans les armes de sa famille. On le surnomma *il cavalier Sanguinario*, à cause de sa force sur l'escrime. Des excès de toute nature le firent descendre d'assez bonne heure dans la tombe. On a de lui : *Dell' Encyclopedia poetica parte prima*; Pérouse, 1658; — *Dell' Encyclopedia poetica parte seconda*, comprenant *la Guerra fra i vivi e morti*, et *il Cor di Marte*, *historia favoleggiata*; Venise, 1660; *Parta terza* (*l'Albero fruttuoso*); Naples, 1679; — *la Pasife, ovvero l'impossibile fatto possibile, dramma per musica*; Venise, 1661; — *la Bellezza atterrata, elegia* (*in seste rime*); Naples, 1646, et Venise, 1661.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

***ARTAPHERNE** (Ἀρταφέρνης), fils d'Hystaspe, avait le gouvernement de Sardes (506 ans avant J.-C.) sous le règne de son frère Darius. Artapherne dénonça la conspiration d'Histiée, et le fit mettre à mort avec tous ses complices. Justin attribue à Artapherne ce fameux jugement par lequel Xerxès, après la mort de Darius, fut élevé sur le trône, préférablement à son frère.

Hérodote, V, 25, 30-32, 73, 100-123; VI, 1, 42. — Thirlwall, *History of Greece*, cap. 14.

***ARTAPHERNE**, fils du précédent après le rappel de Mardonius. Il fut mis à la tête des troupes de Darius son oncle, avec Datis, Mède de nation.

Hérodote, VI, 94, 116; VII, 10, 62, 74. — Eschyle, *Persæ*, 21.

***ARTAPHERNE**, ambassadeur d'Artaxercès, roi des Perses, fut chargé, 425 avant J.-C., d'une mission secrète auprès des Spartiates, alors en guerre avec les Athéniens. Porteur d'une lettre écrite en assyrien, il fut arrêté par Aristide, fils d'Archippus, à Eion, sur les bords du Strymon, dans la Thrace, et conduit à Athènes. L'année suivante, les Athéniens le renvoyèrent généreusement en Perse, où à son arrivée il apprit la mort d'Artaxercès.

Thucydide, IV, 50. — Thirlwall, *History of Greece*, III, 257.

***ARTARIA**, célèbre éditeur de musique à Vienne vers 1778, mort en 1799. Il eut le premier l'idée de faire graver la musique. Ses éditions sont renommées pour leur correction; et il a publié plusieurs compositions de Pleyel, Clementi et Haydn.

*Biographical Dictionary*.

***ARTARIO** (*Joseph*), sculpteur suisse, né à Arcegno près Lugano (canton du Tésin) en 1697, mort à Cologne en 1760. Il eut pour maître son père Baptiste Artario, célèbre architecte, qu'il ne tarda pas à surpasser. Puis il alla étudier à Rome, et travailla successivement en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. L'électeur de Cologne l'appela près de lui, et c'est là qu'il termina ses jours. Selon Fussli, les ouvrages d'Artario sont conçus dans le goût antique, sans être cependant une servile imitation des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Füssli, *Geschichte der besten Künstler in der Schweiz*.

***ARTASIRE**, **ARTASEH** ou **ARTASCHIR**, roi d'Arménie vers 422, était le fils de Bahram Shapur (Sapor) et le neveu de Chosroës. Il fut élevé au trône par Bahram IV, à une époque où le christianisme commençait à se répandre en Arménie. Comme Artasire était peu favorable à cette religion, le roi persan, profitant de quelques troubles, envahit l'Arménie, déposa Artasire, et réunit l'Arménie à la Perse. C'est depuis ce temps que l'Arménie orientale porte le nom de *Persarménie*.

Procope, *De Ædif.* — Justin, III, l. 5. — Moïse de Chorène, III, 63, etc. — Assemani, *Bibliothèque orientale*, vol. III, pars I, p. 396, etc.

**ARTAUD** (en latin *Artaldus*), archevêque de Reims, mort en 961 de J.-C. Il était d'abord moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Remi à Reims, et fut, en 931 ou 932, porté sur le siége archiépiscopal de cette ville en remplacement de Héribert, fils du comte de Vermandois, enfant qui avait occupé cet archevéché depuis l'âge de cinq ans (de 926 à 931), avec le consentement du pape et du roi de France. En 936 Artaud couronna à Laon Louis d'Outre-Mer; quatre ans après, il excommunia le comte de Vermandois, qui, avec l'appui de quelques puissants vassaux, s'était révolté contre le roi. Le comte de Vermandois vint assiéger Reims, s'empara de la ville, en chassa Artaud, et fit remettre sur le siége archiépiscopal son fils Hugues, qui fut consacré dans un concile tenu à Soissons. En 946 Louis d'Outre-Mer, aidé de l'empereur Othon I[er], prit à son tour Reims, chassa Hugues et rétablit Artaud, qui fut confirmé dans son siége par les conciles de Verdun (947) et d'Ingelheim (948). Des faits semblables, répétés sans cesse, forment le fond de l'histoire des dixième, onzième et douzième siècles. Artaud

devint ensuite chancelier du roi de France, et couronna en 954 Lothaire, successeur de Louis d'Outre-Mer. H.

*Gallia Christiana.* — *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. IX.

**ARTAUD** (*Joseph-Pierre*), prélat français, né en 1706 à Bonieux dans le comtat Venaissin, vint de bonne heure à Paris, et s'y distingua comme prédicateur. Il devint curé de Saint-Merry, et en 1756 évêque de Cavaillon. Il mourut le 5 septembre 1760. On a de lui : *Panégyrique de saint Louis*, 1754, in-4°; — *Discours sur les Mariages*, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, 1757, in-4°; — quelques *Mandements* et *Instructions pastorales*. Tous ses ouvrages respirent une éloquence vraiment chrétienne.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**ARTAUD** (*Jean-Baptiste*), auteur dramatique, né à Montpellier le 26 décembre 1732, mort à Paris en 1796. Il fut censeur royal avant la révolution, et figure sur la liste des gens de lettres rémunérés par la convention nationale en 1795. Il débuta au théâtre par *la Centenaire de Molière*, comédie en un acte et en vers, joué pour l'anniversaire de la mort du grand poëte comique. Artaud fut, pendant quelque temps, secrétaire du duc de Duras; il perdit cet emploi en 1774. On a encore de lui : *la Petite poste dévalisée*; Amsterdam et Paris (Delalain), 1767, in-12; — *Taconnet*, ou *Mémoires historiques pour servir à l'histoire de cet homme célèbre*; Amsterdam (Paris), 1775, in-12; — *l'Échange raisonnable*, comédie en trois actes; — *l'Heureuse entrevue*, comédie en un acte et en vers; — *Sophie*, comédie en cinq actes et en vers. — Artaud rédigea en outre, pendant plusieurs années, *le Courrier d'Avignon* (1775 et années suivantes).

Quérard, *la France littéraire*.

***ARTAUD** (*François*), né à Avignon en 1767, mort à Orange en 1838, directeur du musée de Lyon et membre de l'Académie française. Cet archéologue passionné s'occupa d'un ouvrage important sur la *Céramie* et principalement sur les vases sigillés des anciens, qui est resté manuscrit. On a de lui plusieurs dissertations archéologiques sur les antiquités du midi de la France, et un grand ouvrage in-fol., formant cinquante planches : les *Mosaïques de Lyon* et des départements méridionaux de la France, avec explication; Paris, 1818, imprimerie de Firmin Didot: Cet ouvrage est resté inachevé.

**ARTAUD DE MONTOR** (*Alexis-François*, le chevalier), né à Paris le 31 juillet 1772, mort en 1849. Il commença sa carrière dans la diplomatie, après avoir été attaché à plusieurs ambassades en Italie, et notamment à Rome, où, par son caractère aimable et son esprit conciliant, il s'attira l'affection de tous les Français qui l'y connurent. Plus tard il se voua entièrement au culte des lettres et des arts. M. Artaud a publié des *Considérations sur l'état de la peinture en Italie* dans les quatre siècles qui ont précédé celui de Raphaël, 1808, in-8°; une traduction du Dante; plusieurs *Vies d'artistes*; une description de Rome, traduite de l'italien de Ch. Féa, avec d'importantes additions; et, dans l'*Univers pittoresque*, l'*Histoire de l'Italie*. On lui doit encore d'intéressantes études sur Machiavel, qu'il a publiées, en 1833, sous le titre de *Machiavel, son génie et ses erreurs* (2 vol. in-8°); une *Histoire de la vie et des travaux politiques du comte d'Hauterive*; une *Histoire des souverains pontifes* (8 vol. in-8°); et, ce qui est son plus beau titre littéraire, une *Histoire du pape Pie VII*, qui a eu onze éditions, dont sept traductions en langues étrangères, et à laquelle l'Académie française a décerné, en 1838, un des prix fondés par M. de Montyon. Depuis 1830, M. Artaud a fait partie de l'Académie des inscriptions en qualité d'académicien libre.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**ARTAVASDE, ARTABASDE** ou **ARTABAZE** (Ἀρταουάσδης, Ἀρταβάσδης ou Ἀρταβάζης), nom de trois rois de l'Arménie de la dynastie des Arsacides, et d'un empereur de Constantinople.

**ARTAVASDE Ier**, roi de l'Arménie, mort vers l'an 35 avant J.-C. Il était fils de Tigrane Ier. A l'époque de l'expédition de Crassus (54 avant J.-C.), Artavasde conclut une alliance avec les Romains : il leur amena un corps auxiliaire de six mille chevaux, leur promettant de plus amples renforts, à condition que Crassus le laisserait s'emparer de quelques provinces de l'empire des Parthes. Ce fut lui qui conseilla à Crassus d'éviter les plaines de la Mésopotamie, et d'envahir le royaume des Parthes par les montagnes de l'Arménie. Mais Crassus ne suivit pas ce conseil : ne voyant pas arriver le secours promis, il soupçonna Artavasde de trahison, et fut complétement défait à Carres (*Voy.* CRASSUS). Artavasde s'allia avec Pacorus qui venait de succéder à Orode, et lui donna sa sœur en mariage. En 50 avant J.-C., ces deux rois passèrent l'Euphrate, envahirent la Syrie et menacèrent la Cilicie, dont Cicéron était alors gouverneur. Mais la retraite précipitée de Pacorus et la mort d'Osace, général des Parthes, firent échouer cette expédition. En 36 avant J.-C., Marc-Antoine marcha contre les Parthes, envahit l'Arménie, et fit Artavasde prisonnier avec sa femme et ses enfants; il les chargea de chaînes d'or, et les employa pour orner son entrée triomphale à Alexandrie. Après la bataille d'Actium, Artavasde fut mis à mort par ordre de Cléopâtre, qui en envoya la tête à Artavasde (homonyme), roi de Médie, pour l'engager à prendre les armes pour Marc-Antoine contre Octave. — Artavasde d'Arménie avait reçu une éducation grecque; il avait composé des ouvrages historiques et dramatiques, qui existaient encore du temps de Plutarque. H.

Dion Cassius, XL, 16; XLIX, 25-40; LI, 5. — Plutarque,

*Crassus*, 19-22; *Marc-Antoine*, 39, 50. — Cicéron, *Ad Att.*, 21, et *Ad Famil.*, XV. — Velleius Paterculus, II, 82. — Tacite, *Annales*, II, 3. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, XV, 4. — *Bellum Jud.*, I, 18.

Artavasde II, fils du précédent, fut mis sur le trône d'Arménie par Auguste, après la mort ou l'abdication de Tigrane II ou III. Mais il ne tarda pas à être chassé par ses propres sujets, et les Romains donnèrent alors le royaume d'Arménie au Mède Ariobarzane. (L'histoire des rois arméniens est ici fort embrouillée).

Tacite, *Annales*, II, 3. — Vaillant, *Elenchus Regum Armeniæ majoris*. — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, etc., vol. I.

Artavasde III (*Artavasde V de Levaillant*), roi d'Arménie, paraît avoir été l'allié de Sapor Ier pendant la guerre de l'empereur Valérien contre les Perses, en 260 après J.-C. On ne sait rien de sa vie.

Trebellius Pollion, *Valérien*, 6. — Moïse de Chorène, II, 76. — Vaillant, *Elenchus regum Armeniæ*.

Artavasde ou Artabaze, empereur à Constantinople en 742 de J.-C. Il servit d'abord sous l'empereur Léon l'Isaurien, dont il avait épousé la fille Anne, et il gouvernait la province de l'Arménie à l'avénement de Constantin V, Copronyme. Dans une expédition contre les Sarrasins, on répand le bruit que Constantin, qui s'était rendu odieux par sa haine de la religion, a perdu la vie; aussitôt on proclame empereur Artabaze, qui avait de nombreux partisans à Constantinople. A cette nouvelle Constantin s'avance jusqu'à Chrysopolis; les deux rivaux se font une guerre acharnée, en implorant les secours de leur ennemi mortel, le khalife Hescham, qui se borne à ravager indistinctement les terres des chrétiens. Enfin Constantin parvint à s'emparer de Constantinople, après un court siége. Artabaze fut pris dans le fort de Perzane où il s'était renfermé, et conduit à Constantinople. On lui creva les yeux, ainsi qu'à ses deux fils. Le patrice Bartage, principal ministre d'Artabaze, fut décapité dans l'amphithéâtre; sa tête demeura suspendue pendant trois jours au milliaire, dans la grande place de l'Augustéon. Trente ans après, Constantin, croyant avoir à se plaindre de la veuve de Bartage, l'obligea d'aller déterrer les os de son mari, qu'elle avait fait inhumer dans un monastère, et de les porter dans sa robe au lieu où l'on jetait les corps des criminels. Il ne fit grâce à aucun des sénateurs qui avaient suivi le parti d'Artabaze; il fit mourir les uns, crever les yeux aux autres, couper à d'autres les pieds et les mains; il permit aux officiers des troupes étrangères qu'il avait à sa solde de piller les maisons; en un mot, Constantinople offrait l'aspect d'une ville prise par les barbares. Ces cruelles exécutions furent suivies des jeux du cirque : il y fit promener Artabaze chargé de fers, avec ses fils et ses amis, montés chacun sur un âne, le visage tourné vers la queue, qu'ils tenaient entre les mains. On traita de même le patriarche Anastase, qui, après avoir eu les yeux crevés, resta quelque temps sur le siége de Constantinople. *Voy.* Constantin Copronyme.

Cédrène, 455. — Procope, *De Bello Persico*. — Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XII, p. 198.

**ARTAXERCE**, nom de trois rois de Perse dont le nom signifie, selon Hérodote, *grand guerrier* (VI, 98).

Artaxerce Ier ou Artaxerxès (Ἀρταξέρξης), surnommé *Longue-Main* parce qu'il avait la main droite plus longue que l'autre, régna pendant quarante ans, de 465 jusqu'à sa mort en 425 avant J.-C. Il était fils de Xerxès Ier, assassiné par Artaban, capitaine de ses gardes. Artaxerce échappa au meurtrier de sa famille, qui voulait la détruire pour s'assurer le trône. Artaban régna pendant sept mois, et fit condamner au supplice Darius, fils aîné du roi, comme parricide. Artaxerce tua de sa propre main Artaban dans une revue, en présence de l'armée, et monta sur le trône l'an 467 avant J.-C. Ce prince extermina tous les partisans des fils d'Artaban; et quoiqu'il ne fût pas d'un caractère belliqueux, il remporta une victoire sur son frère Hystaspe, gouverneur de la Bactriane, au préjudice duquel il était monté sur le trône. Il força de rentrer dans le devoir les Égyptiens que les secours des Athéniens avaient excités à la révolte, et il obtint la paix avec Athènes en rendant la liberté aux villes grecques de l'Asie. Thémistocle se réfugia à la cour de ce roi, qui, transporté de joie d'avoir un tel hôte, lui donna deux cents talents et lui assigna cinq villes pour son entretien. Artaxerce permit aux Juifs de rétablir leur culte à Jérusalem. Son fils Xerxès II lui succéda.

Diodore, XI, 69, 71, 74, et XII, 4. — Thucydide, I, 104, 109, 112, 137, 138; IV, 50. — Justin, III, 1. — Thirlwall, *Hist. of Greece*, c. XVII.

Artaxerce II, surnommé *Mnémon*, à cause de sa prodigieuse mémoire, succéda à son père Darius II (Ochus) l'an 405 avant J.-C., et mourut l'an 362 avant J.-C. Parysatis sa mère, fille d'Artaxerce *Longue-Main*, voulut placer sur le trône son jeune fils Cyrus; mais la conspiration fut découverte. Artaxerce pardonna à Parysatis et à Cyrus, et se contenta de renvoyer celui-ci dans son gouvernement de Lydie. Cyrus, secondé par les Grecs mercenaires, se révolta contre Artaxerce, et ce fut alors qu'eut lieu l'expédition des dix mille Grecs, suivie de la fameuse retraite connue sous le nom de *retraite des Dix-mille* (*Voy.* Xénophon), l'un des plus beaux faits d'armes de l'antiquité. Artaxerce épousa ses deux filles Amestris et Atossa. C'est Parysatis qui l'engagea elle-même à ce dernier mariage, en lui disant que les dieux eux-mêmes le légitimaient. Ce prince avait désigné pour son successeur Darius, son fils aîné; mais celui-ci ayant conspiré contre lui, il le fit mourir. Artaxerce fit la guerre aux Lacédémoniens qui avaient soutenu Cyrus, et les força à lui céder les villes et les îles grecques de l'Asie; mais il tenta vainement de soumettre les Égyptiens, in-

cessamment révoltés contre les rois de Perse. De 385 à 376 avant J.-C., il fit la guerre contre Évagoras, roi de Chypre. Artaxerce mourut de chagrin causé par les dissensions de ses fils Ochus et Ariaspe; quelques historiens disent qu'il fut tué par son fils Ochus, qui lui succéda.

Diodore, XIII, 104, 108; XIV, 79, 80, 82, 98; XV, 9, 10, 41, 93. — Plutarque, *Artaxerxes*. — Isocrate, *Evagoras*. — Xénophon, *Anabasis*, I, II. — Thirlwall, *History of Greece*, t. I, c. 33, 35, 36, 48. — Clinton, *Fasti Hellenici*, II, p. 381.

Artaxerce III, surnommé *Ochus*, fils et successeur du précédent. Pour s'assurer le trône (en 362 avant J.-C.), il fit périr toute sa famille, composée de ses deux frères légitimes, Ariaspe et Arsame, et de quatre-vingts enfants mâles naturels que son père avait eus de ses concubines. Mnémon avait fait de vains efforts pour soumettre l'Égypte, qui depuis l'an 414 s'était rendue indépendante; Ochus fut plus heureux, et parvint à la reconquérir sur Nectanébus. Il détruisit Sidon et ravagea la Syrie. Il se livra à de tels excès de cruauté, qu'il se fit haïr de ses propres sujets. Étant en Égypte, il fit tuer le bœuf Apis, et ordonna qu'on le lui servît dans un festin. L'ennuque Bagoas, qui, quoique Égyptien, avait puissamment aidé le roi dans son expédition, ne put voir sans indignation l'outrage fait à sa religion, et résolut la mort d'Ochus. Ce prince, d'un naturel paresseux, avait abandonné les rênes du gouvernement à Bagoas, qui devint tout puissant et fit empoisonner son maître par son médecin, l'an 338 avant J.-C. Les membres d'Ochus devinrent la pâture des chats, et tous ses fils furent mis à mort, excepté Arsès, le plus jeune, qui lui succéda. [*Enc. des g. du m.*]

Diodore, XVI, 40-52. — Élien, *Var. Hist.*, IV, 8; VI, 8; *Hist. Anim.*, X, 28. — Justin, X, 3. — Clinton, *Fasti Hellenici*, II, p. 382.

**Artaxersès-Babegan.** *Voy.* Ardashir.

**Artaxias** ou **Artaxe** (Ἀρταξίας, Ἀρτάξης), nom de trois rois de l'Arménie.

Artaxias ou Artaxe Ier, fondateur du royaume d'Arménie, vivait environ 200 ans av. J.-C. On ignore la date précise de sa mort. Il fut d'abord général d'Antiochus le Grand; puis il se rendit maître de l'Arménie, du consentement de ce prince, et la partagea avec un autre général. Annibal, retiré d'abord à la cour d'Antiochus, se réfugia ensuite auprès d'Artaxias, et lui conseilla de bâtir Artaxate sur le fleuve Araxe. Artaxias en fit la capitale de son empire; mais l'ayant soumis aux Romains après la défaite d'Antiochus, il fut lui-même défait par Antiochus-Épiphanes IV, qui le fit prisonnier l'an 179 avant J.-C.

Appien, *Bell. Syria.*, 45, 66. — Plutarque, *Lucullus*, 31. — Vaillant, *Elenchus regum Armeniæ*.

*Artaxias ou Artaxe II, fils aîné d'Artavasde Ier, fut élu roi par les Arméniens lorsque son père eut été fait prisonnier par Antoine, 34 ans avant J.-C. Il osa attaquer les Romains, fut défait et se retira chez les Parthes, qui le rétablirent sur le trône. Auguste envoya successivement deux armées contre lui, la dernière commandée par Tibère, dans l'intention d'élever Tigrane à la place de son frère aîné Artaxias. Mais avant l'entrée de Tigrane en Arménie, Artaxias fut tué par un de ses alliés. Tibère s'attribua la gloire de cette expédition, ce qui fit dire à Horace : *Claudi virtute Armenus cecidit*.

Dion Cassius, XLIX, 39, 40, 44, liv. XVI, liv. IX. — Tacite, *Annales*, II, 3. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, XV, 4.

*Artaxias ou Artaxe III, fils de Polémon, roi de Pont, fut proclamé roi d'Arménie par Germanicus en l'an 18 avant J.-C., sur la demande des Arméniens, près desquels il s'était rendu populaire en adoptant leur costume et leur manière de vivre. Son nom originaire était *Zénon*; ses sujets l'appelèrent Artaxias dès qu'il succéda au trône.

Tacite, *Annales*, II, 56; VI, 31.

**Arteaga** (*Étienne*), jésuite espagnol, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Paris le 30 octobre 1799. Après la suppression de l'ordre des jésuites en Espagne, il se retira en Italie, puis en France, où il vécut jusqu'à sa mort chez un ami, le chevalier Azara. On a de lui un *Traité sur le beau idéal*, en espagnol; — *le Revoluzioni del teatro musicale italiano, della sua origine, sino al presente*; seconde édition, 1785; — *Dissertations savantes sur la poésie grecque et latine*, dont il se proposait de publier le recueil. Son manuscrit intitulé *Del ritmo sonore, del ritmo muto degli antichi, dissertatione VII*, devait être un ouvrage fort intéressant; mais il resta inachevé.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*.

**Arteaga** (*Hortensio-Félix Paravicino*), littérateur espagnol, né en 1580 à Madrid, mort dans sa ville natale le 22 décembre 1633. Il étudia le droit à Salamanque, et entra plus tard dans l'ordre des Trinitaires. On a de lui un recueil de poésies publié sous le titre de *Obras de D. Felice de Arteaga*, à Lisbonne, 1645, et à Madrid, 1650, 1 vol. in-4°; il a laissé en manuscrit un traité de philosophie : *Constancia cristiana, o discorsos del animo y tranquilidad estoyca*.

Sedado, *Parnaso español*, t. V.

***Arteaga y Alfaro** (*Mathieu*), peintre et graveur espagnol, né à Séville vers le milieu du dix-septième siècle, mort en 1704. Il commença d'abord par peindre des fresques et des paysages où se révélait une profonde connaissance de la perspective. Arteaga est plutôt estimé comme graveur que comme peintre. Ses meilleures gravures sont : un *Saint Ferdinand*, d'après Murillo; un *Saint Dominique*, d'après Alonzo Cano, et d'autres sujets, d'après Herréra ou Valdès. Arteaga fut l'un des fondateurs de l'Académie de Séville, et en fut longtemps le secrétaire. Son père Barthélemy et son frère *François* Arteaga étaient aussi graveurs, mais sans réputation.

Bermudez, *Diccionario-historico*, etc.

**Artedi** ou **Arctedius** (*Pierre*), célèbre

naturaliste suédois, né le 22 février 1705 à Anund dans la province d'Ingermanland, mort le 27 décembre 1735. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et il commença en 1716 ses études à Hienæsand; mais un penchant irrésistible l'entraîna vers l'étude de l'histoire naturelle. Ce penchant était alimenté par le voisinage de la mer, où le jeune Artedi allait chercher des poissons et des plantes. En 1724 il fut envoyé par ses parents à l'université d'Upsal, pour y suivre les cours de philosophie et de théologie; mais sa vocation naturelle le ramena vers ses études favorites, parmi lesquelles se trouvait aussi l'alchimie. Bientôt il renonça à la carrière ecclésiastique, et se mit à apprendre la médecine. Vers cette époque Artedi se lia d'une amitié étroite avec un de ses condisciples qui acquit un nom immortel, avec Linné, son biographe. Leur liaison, vraiment touchante, avait pour origine leur passion pour les sciences naturelles. Lorsque Linné alla visiter la Laponie, il institua son ami héritier de tous ses manuscrits. En 1734 Artedi fit de même, au moment de son départ pour l'Angleterre et la Hollande. Mais il ne revit plus le sol natal! En sortant un soir de chez l'illustre Séba à Leyde, il tomba dans un canal et s'y noya. Il n'avait que trente ans. Linné remplit fidèlement les dispositions testamentaires de son ami : il mit en ordre les manuscrits d'Artedi, les rectifia, et les fit imprimer sous le titre de *Ichthyologia, sive opera omnia de piscibus*; Leyde, 1738, in-8°. Cet ouvrage, écrit dans un style net et concis, est divisé en quatre parties, dont chacune porte un titre spécial : 1° *Bibliotheca ichthyologica*; 2° *Philosophia ichthyologica*; 3° *Genera piscium*; 4° *Synonymia piscium*. Cinquante ans après, il en parut une nouvelle édition, corrigée et augmentée par J.-J. Walbaum; Greifswalde, 1788-1789, in-4°. La quatrième partie a été publiée séparément par F.-G. Schneider : *Synonymia piscium græca et latina*, etc.; Lips., 1789, in-4°. Le seul reproche que l'on ait fait à ce chef-d'œuvre d'ichthyologie, c'est d'avoir compris les cétacés parmi les poissons. Artedi s'était aussi occupé de botanique : c'est lui qui a le premier indiqué comme un caractère spécifique la présence ou l'absence des involucres et des involucelles dans les ombellifères, dont les espèces sont si difficiles à distinguer entre elles. Linné lui a consacré le genre *Artedia*, de la famille des ombellifères.

F. H.

Linné, *Vie d'Artedi*, dans *Opera omnia*. — Gezelius, *Biographisk-Lexicon*, t. IV, p. 14.

**ARTÊME** (saint), commandant des troupes romaines en Égypte, sous le règne de Constance, fut chargé d'arrêter saint Athanase, et le chercha vainement dans les divers monastères de la Thébaïde. Il se repentit ensuite d'avoir contribué à la persécution des chrétiens, et embrassa leur religion. Bientôt après on l'accusa d'avoir brisé les idoles d'Alexandrie, et l'empereur Julien le fit décapiter l'an 362. L'Église l'honore comme martyr le 20 octobre.

*Vie des Saints.*

**ARTÉMIDORE**, nom commun à plusieurs personnages de l'antiquité grecque et romaine. En voici les principaux, dans l'ordre chronologique :

**ARTÉMIDORE** (Ἀρτεμίδωρος), grammairien, vivait vers l'an 240 avant J.-C. Athénée et Suidas l'appellent *Pseudo-Aristophane*, peut-être parce qu'il fut postérieur à Aristophane de Byzance, son maître. Il était contemporain d'Aristarque. Il ne nous est parvenu d'Artémidore que des fragments de ses ouvrages, dont le plus souvent cité par les anciens est un dictionnaire des termes culinaires, λέξεις ou γλῶσσαι ὀψαρτυτικαί). On mentionne encore un ouvrage intitulé περὶ Δωρίδος. On trouve dans l'Anthologie grecque une épigramme de deux lignes, dans laquelle le poète exprime sa joie de la publication d'un recueil de Bucoliques.

Athénée, I, 5; IV, 182; IX, 387; XIV, 662-663. — Suidas, Ἀρτεμίδωρος et Τιμαχίδας.

*__ARTÉMIDORE__, médecin grec, né à Sidé en Pamphylie, vivait vers le troisième siècle avant J.-C. D'après ce médecin, l'estomac est le siége de l'hydrophobie. Il indique à l'appui de son opinion les symptômes qui accompagnent cette maladie. Cet Artémidore est sans doute identique avec le personnage du même nom, cité par Galien.

Cœlius Aurelianus, *De Morb. acut.*, II, 31; liv. III, ch. 14, 15. — Galien, *De Compos. Medicam. sec. loco*, V, 3; 2, XII. — *Comment. in Hippocr. De ration. Vict. in Morb. acut.*, I, 16, 2, XV.

**ARTÉMIDORE** *le Géographe*, natif d'Éphèse, vivait environ 104 ans av. J.-C. Il avait parcouru les côtes de la Méditerranée, la mer Rouge, et avait même pénétré jusqu'à l'océan Indien. Il avait visité la Gaule et l'Espagne, et rectifié les opinions d'Ératosthène sur ces contrées. Dans la description de l'Asie il indique les distances d'une ville à l'autre; mais elles ne dépassent pas le fleuve Tanaïs. Son *Périple* ou *Description de la terre*, en onze livres, cité par Marcien d'Héraclée qui en a fait un abrégé, était estimé des anciens : on voit par ce qui nous en reste qu'il traitait aussi des mœurs et usages des peuples. Pline, Athénée, Strabon, en parlent souvent. Les fragments en ont été recueillis dans le 1er volume du recueil de Hudson : *Geographici veteres, scriptores græci minores*; Oxford, 1703, et dans les *Geogr. minores* de la Bibl. gréco-latine de F. Didot, où M. Ch. Müller en a donné une recension nouvelle, avec des cartes et explications.

E. Miller, *Périple de Marcien d'Héraclée*; Paris, 1839.

*__ARTÉMIDORE__ (*Cornélius*), médecin romain, né à Pergame en Pamphylie, vivait 80 à 100 ans avant l'ère chrétienne. Le nom de Cornélius vint à Artémidore de la circonstance qu'il fut affranchi de Cornélius Dolabella. Cicéron le met sur la même ligne que Verrès, et le désigne comme l'un des agents ou complices de Verrès dans le pillage

du temple de Diane à Perga. Artémidore suivit ce préteur en Sicile.

Cicéron, *Orat. in Verr.*, I, 1, 20, 3; II, 21, 49. — Orelli, *Onomast. Tullianum.*

*ARTÉMIDORE *de Cnide*, fils de Théopompe, grammairien grec, vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Il fut l'ami de César, auquel il dénonça dans une lettre le complot de Brutus et de Cassius. César ouvrait rarement ses lettres lui-même; Artémidore vint donc confirmer en personne ce qu'il avait écrit. César allait enfin donner audience à son ami, lorsqu'il fut entraîné par la foule au sénat, où il entra, la lettre d'Artémidore à la main. C'est Plutarque qui raconte cette histoire, mise en doute par la plupart des autres écrivains de l'antiquité.

Plutarque, *César*, 65. — Strab., XIV, p. 656. — Zonaras, t. I.

ARTÉMIDORE D'ÉPHÈSE, célèbre naturaliste; on le nommait ordinairement *le Daldien*, parce que sa mère était de Daldis, ville de Lydie; cependant il était né à Éphèse. Selon les uns, il vécut sous les empereurs Adrien et Antonin le Pieux; selon d'autres, il faudrait reporter sa vie au règne de Marc-Aurèle. Reiff, qui a donné une édition de cet auteur, est de ce dernier avis. On a d'Artémidore un traité de l'*Interprétation des songes* ('Ονειροκριτικόν) en cinq livres. Il est le résultat de ses entretiens avec toutes les personnes qui s'occupaient de prédire l'avenir. Il y a dans cet ouvrage des choses profondes et savantes; mais il s'y trouve aussi beaucoup de minuties et de superstitions. L'auteur croyait que l'avenir nous était annoncé par les songes, et qu'il ne s'agissait que de savoir les interpréter. Artémidore avait parcouru la Grèce, l'Italie, les îles de la mer Ionienne. Nous lui devons la connaissance de quelques anciens usages, et sous ce rapport le livre intéresse, malgré la pauvreté du sujet. Artémidore a été imprimé pour la première fois, par les Aldes, en 1518; Rigault en a donné à Paris une édition en 1603; mais la meilleure est celle en 2 vol. que God. Reiff a publiée, en 1805, à Leipzig; les notes de Rigault et celles de Reiske y sont reproduites. [*Enc. des g. du m.*]

Fabricius, *Bibliotheca græca*, V, 260.

*ARTÉMIDORE (*Capiton*), 'Αρτεμίδωρος ὁ Καπίτων, médecin et grammairien grec, vivait sous Adrien (117 à 138 de J.-C.). Il laissa une édition d'Hippocrate, qui ne fut plus seulement tenue en grande estime par l'empereur Hadrien, mais plus tard au temps de Galien, nous dit Galien lui-même. Toutefois on reproche à Artémidore des altérations de texte, et d'avoir mis des expressions modernes à la place de celles de son auteur.

Galien, *Comment. in Hippocr., de Natur. Hominum*, vol. XV, p. 21. — *De Humore*, XVI, 2; *Gloss. Hippocr.*, XIX, 83. — Villoison, *Anecdot. Græc.*, II, 186.

*ARTÉMIDORE, peintre romain, vivait vers l'an 30 de J.-C. Il est surtout connu par l'épigramme où Martial tourne en ridicule une Vénus à laquelle l'artiste avait donné une telle gravité, qu'elle pouvait à bon droit passer pour une Minerve :

Pinxisti Venerem; colis, Artemidore, Minervam;
Et miraris opus displicuisse tuum?

MARTIAL, V, *Épigr.*, 40.

ARTÉMISE ('Αρτεμισία). Deux reines veuves ont rendu ce nom célèbre dans l'antiquité. La première, devenue souveraine d'Halicarnasse et des îles voisines, après la mort de son époux Lygdamis, se distingua reine par ses exploits guerriers dans l'expédition de Xerxès contre les Grecs. Elle se signala dans plus d'un combat naval; et dans la bataille de Salamine, au moment où un vaisseau athénien fondait sur le sien, elle lui donna le change en attaquant elle-même un vaisseau de la flotte des Perses. Le roi approuva beaucoup ce stratagème, qui eut un succès complet. Il confia ses enfants à cette reine, et la chargea de les conduire à Éphèse. Dans la suite elle conquit Patmos. Une statue lui fut élevée à Lacédémone. Un auteur obscur de l'antiquité, Ptolémée-Éphestion, raconte qu'Artémise, devenue amoureuse d'un jeune homme qui la dédaigna, lui creva les yeux pendant qu'il dormait, et se jeta, du rocher de Leucade, dans la mer. Peut-être ce trait appartient-il à quelque autre femme du même nom.

La seconde ARTÉMISE, reine de Carie, dont Halicarnasse était la capitale, est célèbre par la douleur presque fastueuse qu'elle montra au sujet de la perte de Mausole, à la fois son mari et son frère. Elle lui fit élever ce monument magnifique compté au nombre des sept merveilles du monde, et connu sous le nom de *Mausolée*, qui a été conservé pour ces sortes de monuments. C'était un édifice carré, de 130 pieds de haut et de 411 pieds de tour, embelli par les sculptures des plus habiles statuaires de la Grèce. Elle avait invité aussi les poëtes à composer des vers en l'honneur de l'époux qu'elle pleurait. Elle ne survécut que peu d'années à Mausole (elle mourut de 352 à 350 avant J.-C.), et le monument ne fut achevé que par son frère Hydricus. Elle avait aussi élevé un monument à Rhodes pour célébrer la conquête qu'elle avait faite de cette île. [*Enc. des g. du m.*]

Diodore, XVI, 36, 45. — Strabon, XIV. — Hérodote, VII, 99; VIII, 68.

ARTÉMIUS ou ARTHÉMIUS, commandant en chef des forces romaines en Égypte au quatrième siècle, vers la fin du règne de l'empereur Constance. En chrétien zélé, il aida George, évêque d'Alexandrie, à renverser les autels du paganisme, ce qui excita contre eux la fureur des païens et des Juifs. L'avénement de Julien l'Apostat leur donna l'espoir de la vengeance contre leurs persécuteurs. En 362, Artémius reçut de Julien l'ordre de revenir à Antioche; là, il fut accusé d'un crime odieux, et mis à mort. Artémius est considéré comme martyr par l'Église grecque.

Théophane. — Théodoret. — Ammien-Marcellin, XXII, 11. — Du Cange, *Constantinopolis Christiana*, lib. IV, p. 119.

ARTÉMON ('Αρτέμων), nom commun à plu-

sieurs Grecs célèbres, que voici dans l'ordre chronologique :

**ARTÉMON**, de Clazomènes, ingénieur grec, vivait vers 450 avant J.-C. On lui attribue l'invention de la tortue et du bélier. Il aida Périclès au siége de Samos; et comme il était vieux et infirme, il se faisait porter dans une litière, ce qui lui valut le surnom de *Périphoretos* (Περιφόρητος). Ce même surnom avait été donné aussi à un autre Artémon plus ancien, qu'Anacréon cite pour ses mœurs efféminées, et qui ne se promenait qu'en litière.

Plutarque, *Périclès*, 27. — Diodore, XII, 28. — Pline, *Hist. nat.*, VII, 57. — Élien, *Hist. var.*, XII, 28. — Suidas.

**ARTÉMON**, de Cassandrie, grammairien grec, vivait vers 300 avant J.-C. Athénée lui attribue deux ouvrages, intitulés : le premier, *Collection de Livres*; l'autre, *le Chant des Convives*. Au rapport de Fabricius, cet Artémon de Cassandrie est celui que Démétrius dit avoir recueilli des lettres d'Aristote.

Athénée, XII, 515; XV, 694. — Fabricius, *Biblioth. græca*.

* **ARTÉMON**, Syrien, vivait vers l'an 215 avant J.-C. On ne sait rien de son origine, plébéienne selon les uns, royale selon d'autres : sa ressemblance avec Antiochus le Grand était telle, qu'en l'an 187 Laodice, veuve de ce monarque, plaça Artémon dans le lit nuptial, et le fit passer pour Antiochus malade. Les courtisans, admis à visiter le roi, se laissèrent prendre à cette ruse, et regardèrent comme sérieuse la recommandation que leur faisait Artémon de veiller au sort de la reine et de ses enfants.

Pline, *Hist. nat.*, VII, 10. — Valère-Maxime, IX, 14.

**ARTÉMON**, peintre grec qui vivait à Rome dans le premier siècle de notre ère. Il laissa une *Stratonia*, et une *Danaé recevant la pluie d'or*.

Il y eut un *Artémon* sculpteur, qui vécut au premier siècle après J.-C. Secondé par Pythodore, il décora de statues le palais des Césars, au mont Palatin.

Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5.

* **ARTÉMON** *de Pergame*, rhéteur grec, auteur d'une histoire de Sicile souvent citée par les grammairiens, et aujourd'hui perdue.

Scholia ad Pind. *Pythia*, t. I, 32; III, 48.

* **ARTÉMON** ou **ARTÉMAS**, hérésiarque, chef de la secte des artémanites, vivait au troisième siècle de notre ère. Il niait la divinité du Christ, et affirmait que c'était aussi la doctrine des apôtres jusqu'au temps de Victor, treizième évêque de Rome. En résumé, au jugement de Mosheim, l'hérésie d'Artémon et de Théodote son partisan peut être ramenée aux termes suivants : Lors de la naissance du Christ, il y eut quelque chose de divin dans sa nature; mais humaine était son origine. On reproche aussi à ces chefs de secte d'avoir altéré le texte de la Bible pour donner une base à leurs opinions. Au concile d'Antioche, tenu en l'an 216, lors de la déposition de Paul de Samosate, Artémon fut considéré comme le père des doctrines condamnées.

Eusèbe, *Hist. ecclés.*, V, 28; VII 30. — Théodoret, *Hæret. fab.*, ep. II, 4. — Photius, *Biblioth.*, Cod., 48. — Stemmler; Leipzig, 1730. — Mosheim, *Hist. eccles.* — Pluquet, *Dict. des Hérésies*.

**ARTÉPHIUS** ou **ARTÉFIUS**, philosophe hermétique, vivant vers 1130 de J.-C. Il était Juif ou Arabe, et écrivit sur la pierre philosophale. On a de lui : *Clavis majoris Sapientiæ*; Francfort, 1614; Strasbourg, 1699; — *Liber secretus*; — *De characteribus Planetarum, cantu et motibus avium, rerum præteritarum et futurarum, lapideque philosophico*; — *De vita propaganda* : il fait observer qu'il a écrit ce livre à l'âge de mille vingt-cinq ans; — *Speculum Speculorum*; — *Trois traités singuliers de la philosophie naturelle*, avec des figures hiéroglyphiques de Nicolas Flamel; Paris, 1612, in-4°. On trouve encore un travail d'Artéphius dans un livre intitulé *Trois traitez de la philosophie naturelle non encore imprimez, sçavoir, le secret livre du très-ancien philosophe Artéphius traitant de l'art occulte et transmutation métallique*, etc., traduit par Pierre Arnaud. Ces ouvrages sont rares, et recherchés des alchimistes.

Clément, *Bibliothèque curieuse*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. I.

**ARTEVELD** ou **ARTEVELLE** (*Jacques* ou *Jacmart*), célèbre chef populaire, tué le 19 juillet 1345. Au rapport de Froissart, il fut d'abord brasseur, et exerça pendant neuf ans (de 1336 à 1345) le pouvoir souverain en Flandre. Éloquent, plein d'adresse et d'audace, il fut le plus redoutable ennemi de la noblesse et de Louis Ier, comte de Flandre.

La bataille de Cassel n'avait pas anéanti tous les projets des factieux de Flandre; et Louis, soulevant le peuple par ses déprédations et ses injustices, ne tarda pas à ranimer leurs espérances. Ce fut alors qu'Arteveld se mit à leur tête, et, défenseur des droits du peuple, il acquit en peu de temps une popularité qui le rendit plus puissant que le comte lui-même. Froissart, partisan de la noblesse, le traite, sans justice, de tyran cruel qui, d'un seul coup d'œil, désignait à ses satellites les ennemis dont il voulait se débarrasser. Arteveld apprend un jour que les partisans du comte veulent le saisir chez lui et s'emparer de Gand : furieux, il se présente aux Gantois, les soulève, et chasse la noblesse et le comte; mais il n'agissait ainsi que dans l'intérêt de sa défense personnelle. Louis Ier, exilé de Gand, vient, le jour du sacre de Philippe de Valois, lui demander du secours; ce prince le lui promit, et se mit aussitôt en mesure de châtier les mutins. Arteveld veut alors conjurer l'orage qui menace sa patrie; il réunit d'abord les intérêts d'Ypres et de Bruges à ceux de Gand, et appelle à son secours Édouard III, roi d'Angleterre, avec lequel il venait déjà de conclure un traité de commerce. Se confiant aux promesses de l'Anglais, il assemble à Bruxelles les états de Flandre; mais comme les députés refusent de

s'allier avec un ennemi du roi de France, Édouard, d'après le conseil d'Arteveld, écartèle ses armes d'Angleterre à celles de France, dont il se dit roi, du chef de sa mère Isabelle de France, fille de Philippe le Bel. Alors les Flamands ne sont plus retenus, et l'alliance offensive et défensive est conclue. L'année suivante, le 22 juin 1340, Édouard bat à l'Écluse la flotte française qui veut s'opposer à son débarquement; ensuite, uni aux Flamands, il ravage le Tournaisis; mais, repoussé de Tournay, il conclut une trêve à la faveur de laquelle le comte Louis rentre dans ses États. Arteveld, réduit à lui-même, n'abandonne pas ses projets : il négocie avec Philippe de Valois, et s'adresse, sur son refus, une seconde fois à Édouard; mais, présumant trop de son crédit, il offre au prince de Galles la couronne de comte de Flandre. Les députés flamands, guidés par Gérard Denys, ennemi personnel d'Arteveld, s'y opposent; alors Arteveld se rend auprès d'Édouard, qui avait débarqué à l'Écluse, et introduit à Gand cinq cents Anglais; il va ensuite dans les villes d'Ypres et de Bruges, où il parvient à faire reconnaître le prince de Galles. Pendant ce temps Denys ameute le peuple contre Arteveld, qui, voyant le mécontentement sur toutes les figures, se retire au plus vite dans son hôtel, qu'il barricade; mais il est bientôt attaqué de force. Alors il se présente au peuple pour l'apaiser; mais, au moment où il va haranguer, Denys lui fend la tête d'un coup de hache. Sa mort fut suivie de celle de cinquante des siens, que la populace égorgea sur son cadavre.

*Philippe* ARTEVELD, le fils du précédent, se tint éloigné des affaires jusqu'en 1382. A cette époque, les Gantois se révoltèrent contre le comte de Flandre Louis II, que le désordre de ses finances forçait à lever de nouveaux impôts; tous alors regrettaient Jacques Arteveld. Pierre Dubois, l'un des chefs de la révolte, se rend auprès de Philippe Arteveld, et lui persuade de se mettre à la tête des factieux. « Soyez cruel et hautain, lui dit-il en le quittant : ainsi veulent les Flamands estre menés. Ne on doit entre eux tenir compte de vies d'hommes, ne avoir pitié non plus que de arondaux ou d'alouettes qu'on prend dans la saison pour manger. » Au nom chéri d'Arteveld, on se rend en foule chez Philippe (25 janvier), on lui confère le commandement. Son premier acte fut le supplice de douze des meurtriers de son père. Il força ensuite le comte Louis II à lever le siége de Gand, et marcha sur Bruges, qu'il prit. Sa victoire fut signalée par le massacre de tous ses ennemis. Cependant il demanda des secours à l'Angleterre et à la France; mais l'une, occupée par ses dissensions intestines, ne put rien faire, et l'autre prit le parti du comte. Arteveld ne perdit pas courage; il rassembla les Gantois et s'avança à leur tête vers les Français, commandés par Clisson et Charles VI. La rencontre eut lieu à Rosebec; les Flamands furent défaits. Arteveld périt dans la mêlée; son cadavre, retrouvé au milieu d'un monceau de morts, fut pendu à un arbre. [*Enc. des g. du m.*]

Froissart, I, p. 84, édit. Buchon; Paris, 1837. — Meyer, *Annales Rerum Flandricarum*, édit. 1561, fol. 136. — Oudegherst, *les Chroniques et Annales de Flandre*, c. 188. — M. de Barante, *Histoire de Bourgogne*.

* ARTHMANN (....), célèbre luthier de Wechmar près de Gotha, vivait à la fin du dix-huitième siècle. Ses violons étaient estimés pour la délicatesse et la plénitude du son, et ressemblaient, à s'y méprendre, à ceux de Crémone.

*Biographical Dictionary.*

ARTHUR ou ARTUS, roi de Grande-Bretagne, héros des fameux romans de la Table-Ronde. Geoffroy de Monmouth, en tirant des traditions poétiques des Bretons l'histoire fabuleuse de la Grande-Bretagne, mit en circulation cette série de contes que Robert Wace traduisit en vers français. S'il y a du vrai dans l'histoire d'Arthur, il est difficile de le démêler. Quelques écrivains l'ont tenté : quant à nous, il nous suffira de rapporter les principaux traits de ce roman. D'abord il n'existe aucun monument qui prouve qu'Arthur soit un personnage historique, et l'historien anglo-saxon Bède n'en parle point. Cela ne prouve pas précisément qu'Arthur n'ait pas existé; mais il résulte de ces circonstances que son règne, qu'on place au sixième siècle, n'est point constaté; et, pour répéter une remarque de Pinkerton, c'est un véritable phénomène qu'un roi dont les poëmes du moyen âge sont remplis, et dont l'existence même est douteuse. Arthur était, selon Geoffroy de Monmouth, le fruit de l'adultère d'Igernes, femme d'un duc de Cornouailles, et d'Uther, chef des Bretons, à qui Arthus succéda dans la suite, grâce à l'enchanteur Merlin, qui veilla sur l'enfant longtemps abandonné, et le protégea. Il lui donna son épée magique, *escalibor*, à laquelle aucune arme ne pouvait résister. Il vainquit les Saxons et les Écossais dans plusieurs combats, épousa Genièvre, de la famille des Cador, ducs de Cornouailles, soumit l'Irlande et l'Angleterre, fit même des exploits héroïques dans le nord et dans le midi de l'Europe, dompta un géant en Espagne, se laissa tromper, vainquit le traître Modred, séducteur de sa Genièvre, et, malgré l'épée enchantée de Merlin, fut blessé dans le combat, et expira sur le champ de bataille avec un grand nombre de ses chevaliers. Arthur avait donné de l'éclat à l'ordre de chevalerie connu sous le nom de *la Table-Ronde*, que son père avait institué. Sa cour était remplie de héros et de jongleurs ou poëtes musiciens :

De joie est toute la cour pleine,
Car moult est li rois Artus rices.
Oncques ne fut malvais ne chiches
Moult lor fist bien à tous aidier
De quan qu'il lor fu mestier,

dit un poëte du moyen âge. Le roman du roi Arthur, traduit en prose française par Rusticien de Pise, parut pour la première fois à Rouen

en 1488, in-fol. Le 2e vol., contenant Lancelot du Lac, fut imprimé la même année à Paris. Le petit roman du roi Arthur, sous le titre de *Livre du vaillant et preux chevalier Arthus*, fut imprimé en 1493, et n'est pas moins rare que le précédent. Il existe une traduction anglaise plus rare encore, et imprimée en 1485. [M. Depping, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Turner, *History of the Anglo-Saxons*. — Owen, *Cambrian Biography*. — Leland, *Assertio Arthuri*. — Langhorn, *Chronicon regum Anglorum*. — De la Villemarqué, *Contes populaires des anciens Bretons*; Paris, 1842, 2 vol. in-8°.

**ARTHUR** ou **ARTUR** ou **ARTUS**, nom de trois ducs de Bretagne.

**ARTHUR Ier**, duc de Bretagne, né en 1187, tué en 1202. Il était fils de Godefroi le Beau, comte d'Anjou, quatrième fils de Henri II, roi d'Angleterre. Il fut proclamé duc, quoique encore au berceau, après la mort de Godefroi son père. Jean-sans-Terre (*Voyez* ce nom), son oncle, le fit mourir, dit-on, de sa propre main à Rouen. Son mariage avait été arrêté avec Marie, fille de Philippe-Auguste.

Roger de Hoveden; Mathieu de Westminster; Duchêne, *Histoire d'Angleterre*. — Argentré, *Histoire de Bretagne*. — Daru, *Histoire de Bretagne*.

**ARTHUR II**, duc de Bretagne, né en 1262, et mort le 27 août 1312. Il était fils de Jean II et de Béatrix d'Angleterre; c'est sous son règne que l'on voit le tiers-état figurer pour la première fois à l'assemblée générale convoquée à Ploërmel en 1309. Son corps fut inhumé dans l'église des Cordeliers de Vannes.

Argentré, *Histoire de Bretagne*. — Sainte-Marthe. — Daru, *Histoire de Bretagne*.

**ARTHUR III**, duc de Bretagne et de Touraine, comte de Richemont, de Dreux, d'Étampes, de Montfort, de Fontenay-le-Comte, etc., pair et connétable de France, duc de Bretagne et de Touraine, né au château de Sussinio ou Succinio, en Bretagne, le 22 août 1393; mort à Nantes le 26 décembre 1456. Il était fils de Jean V, duc de Bretagne, mort en 1399, et de Jeanne de Navarre, remariée en 1402 à Henri IV, roi d'Angleterre. Formé de bonne heure au métier de la guerre, sous d'habiles et vaillants capitaines, il fit ses premières armes, dans les troubles civils du temps, à Saint-Brieux-des-Vaux, contre les sujets révoltés du duc de Bretagne Jean VI, son frère aîné. Il prit ensuite parti pour la faction d'Orléans contre celle de Bourgogne, et se distingua, en 1414, au siége de Soissons. En 1415, il reçut du roi Charles VI le duché de Touraine, ainsi que la seigneurie de Parthenay en Poitou et d'autres biens, à la condition de les conquérir. A la bataille d'Azincourt, il fut trouvé sous les morts, blessé, défiguré, couvert de sang, et reconnu à son vêtement de guerre. Fait prisonnier, il fut emmené à Londres, où il partagea la captivité des ducs d'Orléans, de Bourbon, et du comte d'Eu. Rendu à la liberté, il obtint en 1424 la charge de connétable, et eut d'abord à lutter contre les favoris, qu'il fit renvoyer ou punir. Mais cette sévérité lui attira la haine de tous les courtisans; il succomba à leurs intrigues, fut privé de ses émoluments, et dut s'éloigner de la cour et de l'armée.

Près de huit années s'écoulèrent ainsi (1424 à 1432), pendant lesquelles il usa son activité en luttes stériles et en hostilités intestines contre les hommes qui, sous le nom de Charles VII, dirigeaient les affaires publiques. (*Voy.* Trimouille, Brézé). Vers le même temps une sorte de métamorphose se manifesta peu à peu dans la conduite personnelle du roi. Arthur put donner un libre cours à son zèle pour la chose publique ainsi qu'à ses talents militaires, et son nom se trouve dès lors mêlé à presque tous les événements importants de cette période mémorable de notre histoire. En 1435 il se rendit, comme ambassadeur de Charles VII, au congrès d'Arras, et fit beaucoup pour la paix que signa le duc de Bourgogne. En 1438 et 1441, il accompagna aux siéges de Montereau et de Pontoise le roi Charles VII, et tous deux s'y comportèrent en braves capitaines. Il fut, en 1442, du voyage de Tartas, où le monarque remit sous sa main une partie de la Guyenne, et soutint avec succès, en 1444, le siége contre les Messins. En 1448, s'ouvrit la campagne de Normandie: le connétable prit une part constante à la brillante expédition qui, dans l'espace d'un an, fit rentrer sous la domination du roi de France cette importante province; après la conquête, le roi lui continua son commandement.

Pierre, duc de Bretagne, son neveu, étant mort le 22 septembre 1456, Arthur lui succéda, et fit son entrée solennelle à Rennes le 1er novembre. Élevé au rang de souverain, il persévéra dans son attachement à la cause française, et conserva la charge de connétable. Lorsqu'il vint, en 1457, à Tours auprès du roi faire hommage de son duché, son écuyer portait devant lui deux épées, l'une à raison de son duché, et l'autre au titre de son office. A ceux qui lui conseillaient de répudier cet emploi comme indigne d'un prince régnant, il répondit qu'il voulait honorer dans sa vieillesse une fonction qui avait honoré sa vie. Arthur ne laissa point de postérité légitime.

On trouve dans le recueil de Haiquières (volume XLVIII), au département des Estampes de la Bibliothèque nationale, un très-bon portrait de ce prince. C'est un dessin aux crayons rouge et noir, exécuté d'après un portrait certainement pris sur nature, et qui a été gravé dans l'*Histoire de Bretagne* des Bénédictins, ainsi que dans les *Monuments de la monarchie française*, t. III, pl. II, fig. 10. Vallet de Viriville.

D. D. Morice et Taillandier, *Histoire de Bretagne*. — Godefroy, *Recueil de Charles VII*. — G. Gruel, *Chronique de Richemont*. — Parceval de Caigny, *Chronique d'Alençon*; Mss. de la Bibl. nat., S. F. 1148.

* **ARTHUR** (*Archibald*), prédicant anglais, né, le 6 septembre 1744, dans l'État de Renfrewshire; mort le 14 juin 1797. Il remplaça le

docteur Reid dans sa chaire de philosophie et de morale à l'université de Glascow. Arthur fut un des exemples les plus frappants de l'anarchie qui règne dans l'anglicanisme. Sa parole était lente et réservée. On a de lui : *Catalogus impressorum librorum in bibliotheca universitatis Glasgovensis, labore et studio A. Arthur*, 2 v.; Glasgow, 1791, in-fol.; — *Discourses on theological and literary subjects*; Glasgow, 1803, in-8°. Ces discours roulent sur l'existence de Dieu et l'origine du diable.

Richardson, in Arthur, *Discourses*. — Tytler, lord Woodbouselee, *Memoirs of Lord Kames*; vol. 1, *Appendix*, p. 88.

**ARTHUS, ARTHUSIUS** ou **ARTUS** (*Gothard*), compilateur et traducteur, né à Dantzig vers 1570; on ignore la date de sa mort. Il ne reste aucun détail sur sa vie; aussi nous contentons-nous de donner ici la liste des ouvrages qu'il a laissés : *Petri Rami et Philippi Melanchthonis de Dialectica cum commentario in horum libros*; Francfort, 1604, in-8°; — *Beschreibung eines verunglückten Schiffes, die silberne Welt genannt*; Francfort, 1605, in-8°; — *Historia Indiæ Orientalis, ex variis auctoribus collecta*, etc.; Cologne, 1608, in-8°; — *Indiæ Orientalis continuatio, ex belgico translata*; pars IV-X; Oppenheim, 1617, in-fol.; — *Commentariorum de rebus in regno Anti-Christi memorabilibus*, t. 1er; Francfort, 1609-1611, in-8°; — *Sleidanus Redivivus; id est, Beschreibung und Erzählung der fürnehmsten Händel.... durch J. Sleidanum und. M. Beutherum hiebevor bis auf* 1584 *beschrieben; jetzt aber fast die Hälfte mit politischen Observationen, Discursen und Marginalien vermehret und verbessert, auch bis* 1618, *continuirt duch G. Arthus*; Francfort, 1618, in-fol.; — *Mercurius Gallo-belgicus succenturiatus; sive, res in Gallia et Belgio potissimum*, etc.; Francfort, 1603-1626, 8 vol.; — *Simonis Steveni Buch von Festungsbau, aus dem Holländischen ins Deutsche übersetzt*, 1623, in-4°; — *Philippi Nicolai historia*, etc.; Francfort, 1598; Willenberg, 1614; Hambourg, 1627, in-4°; Nürenberg, 1629, in-12; — *Electio et Coronatio Matthiæ I*; — *Historia chronologica Pannoniæ*; Francfort, 1608, in-4°; — *M. Frischlini nomenclator trilinguis, auctus et illustratus*; Francfort, 1616, in-8°. Enfin on a de lui beaucoup d'autres traductions, entre autres celle des voyages de De Bry, en treize volumes; Francfort, 1590-1634, in-fol.

Charitius, *De Viris eruditis Gedani ortis*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Camus, *Mémoire sur la collection des grands et petits voyages*.

***ARTHUSIUS** (*Guillaume*), médecin, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Strasbourg, et publia : *Dissert. de phlebotomia in genere*; Strasbourg, 1628, in-4°; — *De Cardialgia*; ibid., 1629, in-4°; — *De differentiis morborum*; ibid., 1630, in-4°.

Carrère, *Bibl. de la Médecine*.

**ARTIAGA**. *Voy.* ARTEAGA.

**ARTIÉDA** (*Andres-Rey* D'), né vers 1560 à Valence, mort vers 1625. Il étudia d'abord la philosophie et le droit, et se livra ensuite à la culture des arts et des sciences; il suivit aussi la carrière militaire, et parvint au grade de capitaine d'infanterie espagnole en Flandre, à l'époque où le duc de Parme était gouverneur des Pays-Bas. Il servit dans la guerre de son pays contre les Français et les Turcs. Il occupa ensuite à Barcelone une chaire d'astronomie et de mathématiques. Artiéda avait une vaste érudition. Parmi ses ouvrages on remarque : *Discoursos, Epistolas y Epigramas de Artemidoro*; Saragosse, 1605, in-4°. Quant à sa tragédie *los Amantes*, Valence, 1581, il n'en existe plus, à ce qu'il paraît, un seul exemplaire. Artiéda fut lié d'amitié avec les hommes les plus célèbres de son temps, particulièrement avec Léonard d'Argensola, qui composa un sonnet à sa louange.

*Parnasso español*, t. I, p. 252. — Rodriguez, *Biblioteca Valentina*, p. 68. — Füster, *Biblioteca Valenciana*, I, 212.

**ARTIGAS** (*Juan* ou *José*), général montévidéen, né vers 1760, d'une famille espagnole; mort en 1826. Lors de l'insurrection des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, il tint longtemps en ses mains le sort de la nouvelle république de la Plata. Capitaine dans les troupes royales, avant d'embrasser le parti de l'Indépendance, il était peut-être, quant au savoir, fort au-dessous de ce grade; mais dans cet esprit inculte résidait à un haut degré la puissance de volonté qui sait agir sur les masses. Ce ne fut point par ambition, mais par la seule inspiration de son humeur orgueilleuse et inflexible, qu'Artigas se sépara de la mère-patrie, à la suite de quelques démêlés avec le gouverneur portugais de Santo-Sacramento, qui en était l'auxiliaire intéressé. Vainqueur des Espagnols à la bataille de Las Piedras, où il fit prisonnier le général en chef Artigas, que la junte de Buenos-Ayres n'avait pas tardé à investir du commandement d'une armée, il sut réduire à l'inaction le gouvernement du Brésil; et quand à la guerre de l'Indépendance dut succéder la guerre d'ambition entre les chefs, les services qu'Artigas avait rendus provoquèrent les jalousies et la méfiance de la junte de Buenos-Ayres. Posadas, son nouveau directeur, mit hors la loi l'inflexible partisan, que son impatience du joug de toute autorité civile porta à accepter ce défi d'une guerre civile. Ayant promptement réuni autour de lui plusieurs corps de guérillas, il se rendit maître de Santa-Fé et de Montévideo, et bientôt la junte fut réduite à le reconnaître comme chef indépendant de la Banda-Oriental. Les populations qui lui restaient dévouées jugeaient comme autant d'intrigues ambitieuses chaque tentative faite par la junte pour affermir et étendre l'autorité civile. Elles se resserrèrent encore autour de leur héros, lorsque celui-ci se porta le champion

du gouvernement fédératif, en opposition à l'établissement du gouvernement central, demandé par les politiques. Cette nouvelle lutte devait encore inonder de sang les malheureuses provinces de la Plata. Il est fort douteux que, pendant ce temps d'exaspération et de fanatique enthousiasme, la civilisation ait pu faire quelques progrès dans ce pays, même par l'effet de la triste expérience des partis, qu'avaient poussés l'un contre l'autre la vanité, l'ambition ou la sottise de leurs chefs. Les chances de la guerre civile avaient fait passer le pouvoir aux mains des adversaires d'Artigas, lorsqu'à la fin de l'été de 1820 un de ses lieutenants, nommé Ramirez, mit à profit la situation critique du vieux partisan. A la tête de huit cents cavaliers qui s'attachèrent à sa fortune, Ramirez, du poste qu'il commandait dans l'Entre-Rios, fondit sur Artigas, dispersa ce qui lui restait de partisans, et s'empara du gouvernement de la province. Réfugié d'abord dans les Missions détruites, avec un millier d'hommes trop habitués à la vie de flibustiers, ou trop compromis dans leur pays pour y rentrer, Artigas prit le parti de se mettre entre les mains d'une troupe de Paraguays qui occupait la mission d'Ytapua (septembre 1820). Le docteur Francia, dictateur du Paraguay, sollicité par Artigas de lui accorder un asile ainsi qu'aux siens, se rendit à cette prière; mais ne pouvant oublier quelle fureur ces hordes d'esclaves insurgés avaient mise dans la guerre qu'elles avaient faite à son pays d'adoption, il prit la sage précaution de les disperser en les accueillant. Et l'événement justifia sa prévoyance; car à peine établis sur ce sol hospitalier, la plupart des réfugiés voulurent continuer à y vivre de brigandage : ils furent aussitôt saisis et fusillés. Quant au petit nombre des compagnons d'Artigas qui consentirent à reprendre les travaux agricoles, on leur fournit les moyens de s'y livrer paisiblement. Ce fut aussi à ce genre d'occupation qu'Artigas finit par se livrer lui-même, quand, amené sous bonne escorte à la capitale du Paraguay et réduit à la solde de son ancien grade, sans toutefois qu'on lui manquât d'égards, il s'aperçut qu'il devait renoncer à l'espoir de traiter avec le dictateur comme un général d'armée. Sans en avoir même obtenu une audience, il partit pour le village de Curugaty, où une habitation et des terres lui furent assignées; c'est là qu'il mourut. [*Enc. des g. du m.*]

Funes, *Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman*, III, 521. — Rodney et Graham, *Reports on the present state of the United Provinces of South America*, 93, 340-345, etc.; 1819. — *Outline of the Revolution in Spanish America*, 241-269. — Bengger et Longchamp, *Essai historique sur la Revolution du Paraguay*, 89, 90; 1827. — Armitage, *History of Brazil*; 1806, 1831, I, 70-72.

**ARTIGÈNE**, nom corrompu, pour ARCHIGÈNE.

**ARTIGNY** (*Antoine* GACHAT D'), littérateur français, né à Vienne (Dauphiné) le 8 novembre 1706, mort le 6 mai 1778. Il était chanoine de l'église de son pays, et passait sa vie dans des recherches littéraires et bibliographiques. On a de lui : *Relation de ce qui s'est passé dans une assemblée tenue au bas du Parnasse, pour la réforme des belles-lettres*; la Haye, 1739, in-12; — *Petit Réservoir contenant une variété de faits historiques et critiques*, 5 vol.; la Haye, 1750, in-12; — *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, 7 vol.; Paris, 1749-1756, in-12. Les articles relatifs aux poëtes français ont été pris par d'Artigny dans une *Histoire littéraire*, manuscrite, d'un abbé Brun, et qui se trouve au séminaire de Saint-Sulpice de Lyon.

*Archives hist. du département du Rhône.* — Quérard, *la France littéraire.* — Sabatier de Castres, *les Trois Siècles de la littérature.*

***ARTIGUES** (*Hébert*), littérateur français, vivait au milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *le Médiateur*, comédie en un acte, en vers; Grenoble, 1740, in-8°; — *Une Nuit de Paris*, comédie en un acte, en prose; Bruxelles, 1740, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**ARTIS** (*Gabriel* D'), théologien protestant, né vers 1660 à Milhaud, dans le Rouergue; mort en 1732, à Londres. Il se fit connaître par des écrits de controverse, dirigés particulièrement contre les sociniens. La liste de ces écrits ou éditions de recueils, dépourvus de toute espèce d'intérêt, se trouve dans la *Biographie universelle* de Michaud, d'après les indications données par Barbier.

Barbier, *Examen critique des dictionnaires.*

**ARTIS** (*Jean* D'), ou ARTISIUS, jurisconsulte français, né à Cahors en 1572, mort le 21 avril 1651. Il étudia à Rodez et à Cahors, et devint professeur de droit canon à la faculté de Paris, et lecteur au collége de France. Dosyat, son successeur au collége de France, a réuni les écrits d'Artis et les a publiés en 1 vol. in-fol.; Paris, 1656. La liste de ces écrits, compilations sans intérêt, se trouve dans le t. X, p. 11-14 des *Mémoires de Nicéron*, sauf le petit traité intitulé *Admiranda pedis* (les Merveilles du pied); Paris, 1629, in-8°, qui a été omis.

L'abbé Gouget, *Mémoires sur le collége de France*, t. III, p. 390. — Ch.-G. Buder, *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum*; Iéna, 1722, in-8°. — Mercier de Saint-Léger, dans *l'Année littéraire*, 1778, t. VIII, p. 44. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes.* — La savante monographie de M. Weiss, dans la *Biographie universelle* de Michaud.

***ARTMANN** (*Jérôme*), un des meilleurs facteurs d'orgues de la Bohême, né à Prague, dans la première moitié du dix-septième siècle. Il construisit, en 1654, l'excellent orgue du collége des Prémontrés, sous l'invocation de saint Norbert, dans le vieux Prague.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***ARTNER** (*Marie-Thérèse* D'), femme de lettres hongroise, née à Schnitau (Hongrie) le 19 avril 1772, morte à Agram le 25 novembre 1829. Dès l'âge de six ans, elle montra une véri-

table passion pour la poésie. Ses poésies qui ont eu le plus de succès, et qu'elle a publiées sous le nom de *Theone*, sont : *Feldblumen auf Ungars Fluren*, 2 vol.; Iéna, 1800; — *Neuere Gedichte;* Tübingen, 1806, 8 vol. Marie Artner a composé, en outre, des pièces de théâtre qui ont obtenu quelques succès. En voici les titres : *Die That*, tragédie en cinq actes; Pesth, 1817; — *Stille Grösse*, pièce en trois actes; Kaschau, 1824; — *Regina et Vladimir*, pièce en deux actes; Kaschau, 1824.

Doering, *Vie d'Artner*, dans *Neuer Nekrolog der Deutschen*, 1829, p. 772-781. — O.-L.-B. Wolff, *Encyclopädie der Deutschen National-Literatur*, I, 90-99.

*ARTOIS (comtes d'). Sous les Carlovingiens, la province d'Artois avait ses gouverneurs ou comtes particuliers. Plus tard, elle fut réunie au comté de Flandre. Depuis *Robert le Bon*, fils de Louis VIII, jusqu'à Charles X, plusieurs princes français ont porté le titre de *comtes d'Artois*.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

ARTOIS (*Jacques-Jean Van*), peintre, né à Bruxelles en 1613, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Il excella dans le paysage. Ses arbres paraissent comme agités, ses lointains sont purs, ses détails riches et variés. Teniers, son ami, a peint les figures et les animaux de quelques-uns de ses tableaux. On les voit à Malines, à Bruxelles, à Gand, et dans la belle galerie de Dusseldorf. Van Artois avait acquis de la fortune dans l'exercice de son art; mais il la prodigua en donnant des festins aux grands, dans la société desquels ses talents et l'agrément de son esprit l'avaient fait admettre.

Houbraken, *Groote Schouburg*, etc. — *Catalogue of the collections of Pictures at the Academy of Bruges*, etc. — Heineken, *Dictionnaire des Artistes*, etc.

*ARTOMIUS (*Pierre*), poëte ecclésiastique, né à Groziske (Grande-Pologne) le 26 juillet 1552, mort à Thorn le 2 août 1609. Son nom polonais était *Krzesikhleb* ou *Coupe-Pain*, qu'il traduisit en grec par *Artomius*. Après avoir étudié à Wittenberg, il revint en Pologne, où il déploya un grand zèle pour le luthéranisme, et fut vingt-trois ans ministre protestant à Thorn. On a de lui : *Kancyonal, to iest Piesni Chrescianskie*; Thorn, 1758 : c'est une collection de chants religieux; — *Thanatomachia czyli Bogz smiercia*; Thorn, 1600, in-8°; — *Diæta dusana*; Thorn, 1601, in-12, réplique à une attaque contre *Thanatomachia*; — *Nomenclator, rerum appellationes tribus linguis, latina, germanica, polonica, explicatas judicans*; Thorn, 1597, in-8°, réimprimé en 1684. Les hymnes d'Artomius sont très-estimées : on les chante encore dans les temples de la Pologne protestante.

Juszynski, *Dykcyonarz Poetow Polskich*, I, 7. — Bentkowski, *Historya literatury Polskiey*, I, 234, etc. — Regenvolscius, *Systema historico-chronologicum Ecclesiarum slavonicarum*, p. 482.

ARTOPÆUS, nom grécisé (de ἀρτοποιός, *boulanger*) de plusieurs théologiens et philologues allemands, dont le véritable nom était *Becker* (Boulanger). Ils ont tous plus ou moins contribué à la propagation du protestantisme en Allemagne (1).

ARTOPÆUS (*Jean-Christophe*), né en 1626 à Strasbourg, mort dans sa ville natale le 21 juin 1702. Il se voua entièrement à l'enseignement, et fut chanoine du chapitre de Saint-Thomas, à Strasbourg. Il a publié un grand nombre de thèses et de dissertations théologiques ou historiques, dont Audiffredi a donné la liste dans sa Bibliothèque. On lui attribue aussi : *Seria disquisitio de statu, loco et vita animarum, postquam discesserunt a corporibus præsertim fidelium*, inséré dans le *Fasciculus rarorium ac curiosorum Scriptorum theologicorum de anima*; Francfort, 1692, in-8°. Artopæus prit part à la publication du *Compendium histor. ecclesiasticæ*, etc., *in usum gymnasii Gothani*, 1666, in-8°.

Audiffredi, *Bibliotheca Casinatensis*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*ARTOPÆUS (*Jean*), né à Worms en 1520, mort vers 1580. Il fut professeur de jurisprudence à l'université de Fribourg. On a de lui : *Colloquia duo elegantissima, alterum sensus et rationis, alterum adulationis et paupertatis, quibus viva humanæ vitæ imago exprimitur*; Bâle, 1547, in-8°; — *Notæ ad Erasmi Parabolas*; Freybourg, 1566.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

*ARTOPÆUS (*Pierre*), né à Cöslin en Poméranie, mort en 1563. Il étudia les langues anciennes et la théologie à l'université de Wittemberg, et devint ministre protestant de la principale église à Stettin. Parmi ses ouvrages on remarque : *Evangelicæ conciones dominicarum totius anni*; Wittemberg, 1537, in-8°; — *Græcæ Grammaticæ Epitome*; Bâle, 1545, in-8°; — *Christiana trium linguarum elementa*; Bâle, 1545, in-8°; — *Biblia Veteris et Novi Testamenti, et Historiæ artificiosi picturis effigiata, cum explicatione latine et germanice*; Francfort, 1557, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Pantaléon, *Prosopographia heroum et illustrium virorum totius Germaniæ*.

*ARTORIUS (*Marcus*), médecin grec, vivait environ 40 ans avant J.-C. Cælius Aurélianus le cite comme ayant écrit un travail sur l'hydrophobie. Artorius plaça le siége de cette maladie dans l'œsophage et dans l'estomac, et signala le hoquet, suivi d'un vomissement bilieux, comme un symptôme précurseur. Un livre περὶ Μακροβιοτίας (*sur la Longévité*) est attribué, par saint Clément d'Alexandrie, au même médecin. On y lisait, entre autres, qu'il ne faut boire que pour humecter les aliments, si on veut parve-

(1) A l'époque de la renaissance des lettres, les savants allemands eurent la singulière coutume de gréciser ou de latiniser leurs noms. Tels sont, par exemple, *Melanchthon* (Schwarzerde), *Lycabas* (Wolfgang), *Xylander* (Holzmann), *Agricola* (Landmann), etc.

nir à une longue vie. On raconte qu'Artorius, pendant le siége de Jérusalem, se trouvant engagé sans issue dans le portique du temple devenu la proie des flammes, cria à son ami Lucius de le recevoir entre ses bras, lorsqu'il se jetterait du haut en bas. Lucius n'écouta que son dévouement, et lui sauva la vie; mais, accablé par la chute, il expira sur-le-champ.

Artorius fut l'ami et le médecin d'Auguste; il l'accompagna dans la campagne contre Brutus et Cassius l'an 42 avant J.-C., et, sur la foi d'un songe, il l'engagea à quitter son camp pour assister en personne à la bataille de Philippes. Cet avis fut salutaire, puisque le camp et la partie d'armée quittée par Auguste furent détruits. Artorius mourut noyé dans la mer, à la suite de la bataille d'Actium. Le sénat et le peuple de Smyrne lui érigèrent un magnifique tombeau, avec une inscription. Artorius a été confondu à tort avec Antonius Musa par quelques écrivains.

Fabricius, *Biblioth. græca*, XIII, p. 86. — Paulmis, *Comment. in antiq. Cenotaph. M. Artorii*, inséré dans Polénus, *Thesaur. Antiquit. roman. et græc., Supplém.*, vol. II, p. 1133.

***ARTOT** (*Joseph*), célèbre violoniste, né à Bruxelles le 4 février 1815, mort le 20 juillet 1845. A sept ans il était déjà en état d'exécuter en public des morceaux d'une grande difficulté. On l'envoya bientôt à Paris, où il fut admis, comme page, à la chapelle du roi. A neuf ans il devint élève de Rodolphe Kreutzer, l'un des professeurs de violon du Conservatoire. A douze ans il obtint le second prix de violon au concours de cet établissement; à treize ans il eut le premier. Alors il retourna à Bruxelles, dans le but de s'y faire entendre; et de là il se rendit à Londres. Dans ces deux villes il fut très-vivement applaudi. Depuis cette époque, chaque année de sa trop courte carrière fut signalée par de grands succès. Il avait une exécution très-hardie, et en même temps une justesse d'intonation irréprochable, une fort belle qualité de son, et une expression admirable. Il excellait surtout à rendre les sentiments tendres et rêveurs, et souvent il s'élevait jusqu'au pathétique. Il a publié plusieurs morceaux pour son instrument, d'une bonne harmonie et d'un style assez distingué. Pendant seize ans il parcourut, son violon en main, la France et l'Europe. On l'applaudit en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Pologne, en Russie, et jusqu'en Valachie. En 1843 il partit pour l'Amérique. Il s'était associé, pour faire ce voyage, à madame Damoreau, l'habile et gracieuse cantatrice. Il y réussit autant qu'en Europe, et y fit beaucoup plus de bruit. Il revint l'année suivante. Mais sa santé, qui avait toujours été frêle, n'avait pu résister à tant de fatigues. Il alla se reposer à Nice, où il reçut la décoration instituée en Belgique par le roi Léopold. « *Ah! dit-il, c'est une croix sur une bière.* » Bientôt après il partit pour Madrid, dont l'air trop vif et la froide température lui furent fatals. Il revint en toute hâte à Paris, et n'y arriva que pour mourir, âgé de trente ans. Il y a eu peu de carrières d'artistes aussi bien remplies et aussi brillantes. G. Héquet.

***ARTOZA TIZON**, peintre espagnol, né à Murcie, vivait dans la dernière partie du seizième siècle. Il a laissé quelques tableaux d'histoire estimés.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*.

***ARTUS** (*Thomas*, sieur d'*Embry*), littérateur français, né à Paris vers le milieu du seizième siècle; la date de sa mort est ignorée, et l'on ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il descendait d'une famille noble. Artus était ami et grand admirateur de Blaise de Vigénère, qui est connu comme traducteur d'auteurs latins et grecs. On a de lui : *les Images ou tableaux de plate peinture des deux Philostrate et des statues de Callistrate*, mis en français par Blaise de Vigénère; avec des épigrammes sur chacun d'iceux, par Artus Thomas, sieur d'Embry; Paris, 1609, in-fol.; 1614 (15?), in-fol.; 1629, in-fol.; 1637, in-fol.; — Philostrate, *De la Vie d'Apollonius-Thyanéen*, traduit du grec en français par Blaise de Vigénère, et continué jusqu'en 1612 par Artus, etc.; Paris, 1620, 1 vol. in-fol.; 1650, 2 vol. in-fol.; — *Description de l'île des Hermaphrodites*, ouvrage mieux écrit que les précédents, et qui est attribué à Artus par l'Estoile. On croit que ce livre est la peinture fidèle des mœurs qui régnaient alors à la cour de France. Henri IV se le fit lire, et, quoique piqué de certaines vérités dures, il se contenta de demander le nom de l'auteur, sans intention hostile. Quelques critiques nient que l'*Ile des Hermaphrodites* soit d'Artus; ils lui attribuent, en revanche, le *Discours de Jacophile à Limone*, médiocre allégorie qui fut publiée quelque temps après.

Prosper Marchand, *Dict. historique*. — L'Estoile, *Journal de la Cour*.

**ARTUS** et **ARTUR**. *Voy.* Arthus et Arthur.

**ARTUSI** (*Jean-Marie*), musicien savant, natif de Bologne, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *l'Arte del contrapunto ridotto in tavole, parte prima*; Venise, 1586, in-fol.; et *parte seconda*, Venise, 1589, in-fol.; — *Delle imperfezioni della moderna musica*; Venise, 1600, in-fol.; — *Impresa del R. P. Gioseffo Zarlino da Chioggia, dichiaratta dal* R. D. G. Artuzi, etc.; Bologne, 1604, in-4°.

Burney, *History of Music*. — Hawkins, *History of Music*.

**ARTUSINI** (*Antonio*), jurisconsulte et poëte italien, né à Forli le 2 octobre 1554, mort vers 1630. On a de lui un discours prononcé à l'occasion d'une ambassade suisse auprès du pape Urbain VIII : *Oratio habita in publico consistorio ad S. D. N. Urbanum VIII, pont. opt. max., in kal. maii* 1624, *dum illustrissimi Helvetiorum legati nomine universæ Helvetiorum catholicæ reipublicæ debitum eidem Pontifici obsequium redderunt*; —

quelques pièces de vers dans *Rime scelte de' poeti Ravennati*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* ARTVELT (*André Van*), peintre de marines, né à Anvers vers la fin du seizième siècle. Il excellait surtout à représenter des tempêtes. S. Bolswert a gravé son portrait d'après Van-Dyck.

Houbraken, *Groote Schouburg*, etc. — Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*ARUBACH ou ARUVASH (*Isaac ben Chananiah*), écrivain juif, né à Tétuan (royaume de Fez). Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il vint en Italie vers le milieu du dix-septième siècle. Ses travaux sont : *Zibche tzedek;* Venise, 1667, imprimé par Laurent Pradotto : c'est un traité en vers sur la manière de sacrifier les bêtes et de les manger suivant les rites; — *Emeth Veemuna*, ou recueil de six cent treize préceptes de la loi juive, accompagnés d'objections et de réfutations.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 680; III, 586. — Bartolocci, *Bibliotheca magna rabb.*, III, 901.

ARUM (*Dominique Van*), jurisconsulte hollandais, né à Leeuwarden en 1579, mort à Iéna le 24 février 1637. Il étudia successivement à Franeker, à Oxford et à Rostock, et devint, en 1599, professeur de jurisprudence à Iéna. Il essaya, l'un des premiers, de rédiger en un corps de doctrine le droit public des Allemands. On a de lui, entre autres : *De comitiis Imperii Romano-Germanici*, 1630, in-4°; — *Commentarium methodicum de mora*, in-8°, 1612; — *Discursus Academici de jure publico;* Iéna, 1617-1621; — *Discursus Academici ad Bullam auream Caroli IV imperatoris*, 1617. L'épitaphe d'Arum, qui se trouve dans l'église de Iéna, fait allusion à la mort subite de ce jurisconsulte, au moment où il enseignait en chaire.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*.

ARUNDEL (*Thomas*), archevêque de Cantorbéry, né en 1353, mort le 20 février 1414, fils de Robert, comte d'Arundel, fut nommé à l'âge de vingt-deux ans évêque d'Ély, sous Édouard III, et transféré par le pape, en 1388, à l'archevêché d'York, où il dépensa des sommes considérables pour bâtir le palais archiépiscopal. Il fut grand chancelier d'Angleterre, et posséda cette dignité jusqu'en 1396, époque où il passa à l'archevêché de Cantorbéry. A peine installé, il encourut la disgrâce du roi Richard II. Accusé de haute trahison, il fut condamné sous peine de mort à quitter le royaume. Arundel alla d'abord en France et à Rome, où Boniface IX l'accueillit très-bien, et le nomma à l'archevêché de Saint-André en Écosse. Ce prélat contribua beaucoup à engager Henri de Bolingbrocke, duc de Lancaster, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, à envahir l'Angleterre, et à détrôner Richard II. Il fit paraître un grand zèle contre Wiclef et les Lollards, surtout contre le chevalier Jean Oldcastle, lord Cobhan. Il déclara que cette hérésie devait être passée par le feu; et de pareilles exécutions eurent lieu par ses ordres. C'est peut-être le premier qui ait formellement défendu de traduire l'Écriture sainte en langue vulgaire.

*Rolls of parliament*, vol. III. — Wilkins, *Concilia*, vol. III. — Fuller, *Church History*. — Godwin, *De Præsulibus Angliæ*. — Holinshed, *Chronicle*. — Wood, *History and Antiquities of the university of Oxford*. — Collier, *Ecclesiastical history*. — Lingard, *History of England*. — Howell, *State Trials*, vol. I.

* ARUNDEL (*Blanche*), fille du comte de Worcester, et femme de lord Arundel, née en 1583, morte en 1649. Elle est célèbre par la vigoureuse défense qu'elle fit dans le château de Wardour contre l'armée des rebelles, commandée par sir Édouard Hangerford. Les assiégeants étaient au nombre de treize cents, et lady Arundel n'avait à ses ordres que vingt-cinq hommes. Cependant elle soutint le siége pendant dix jours, et ne capitula honorablement qu'à la dernière extrémité.

*Biographical Dictionary*.

* ARUNDEL (*Thomas*), de la même famille que l'archevêque de Cantorbéry, fut tué en 1434 au combat de Gerberoi, que Xaintrailles et la Hire voulaient fortifier pour s'opposer aux Anglais. Sa bravoure le fit surnommer *l'Achille des Anglais*.

*Biographical Dictionary*.

ARUNDEL (*Thomas-Howard*, comte D'), maréchal d'Angleterre, né vers 1580, mort en 1646. Il se rendit célèbre par la protection qu'il accorda aux savants et aux artistes. Doué de beaucoup de goût et d'instruction, il dirigea lui-même, d'après les dessins d'Inigo-Jones, plusieurs constructions d'édifices publics. Lié avec le savant Jean Évelyn, il l'envoya à Rome pour compléter ses recherches relatives à l'antiquité. Mais un autre voyage qu'il fit également exécuter, et qui devait produire de plus importants résultats, ce fut celui de William Petty, en Grèce. On en rapporta en 1627 un grand nombre de monuments précieux, entre autres les fameux *marbres* dits *d'Arundel*, parmi lesquels se trouve la célèbre *Chronique de Paros*, qui contient les époques les plus mémorables de l'histoire de la Grèce depuis 752 avant J.-C., époque de la fondation de Rome, jusqu'en 264 avant J.-C. (*Voy.* CHANDLER, MAITTAIRE). Le noble lord forma de tous les objets rassemblés à grands frais une fort belle galerie qui contenait trente-sept statues, cent vingt-huit bustes, deux cent cinquante marbres chargés d'inscriptions, et un grand nombre d'autels, de sarcophages, de fragments divers, etc. En 1642, la guerre civile contraignit le comte d'Arundel de se réfugier à Padoue, où il mourut. Un de ses fils fut le célèbre comte de Stafford, décapité sous le règne de Charles Ier.

En 1667, *Henri-Howard*, également fils de Thomas, donna à l'université d'Oxford tous les marbres inscrits du musée de son père. Déjà le savant Jean Selden les avait déchiffrés, et en avait publié une traduction latine avec un com-

mentaire : *Marmora Arundelliana, sive saxa græca incisa*, etc.; Londres, in-4°, 1629. En 1676, Prideaux les publia de nouveau à Oxford, en y ajoutant la traduction de nouveaux marbres découverts postérieurement. La meilleure édition de ces marbres est celle de Chandler, sous ce titre : *Marmora Oxoniensia;* Oxford, 1763, in-fol. On la trouve aussi dans la *Bibliothèque gréco-latine* d'A. Firmin Didot. La chronique de Paros a été souvent traduite, entre autres par Lenglet-Dufresnoy, Scipion Maffei, etc., et son authenticité a quelquefois été contestée.

Collins, *Peerage*. — Robinson, *Dissertation concernant l'authenticité de la Chronique de Paros*; 1788, in-8°. — Gibert, dans le t. XXIII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

**ARUNS** ou **ARONCE**, petit-fils de Tarquin l'Ancien et frère de Tarquin le Superbe, épousa Tullia, fille de Servius-Tullius, ambitieuse et cruelle. Elle se défit de son mari vers l'an 436 avant J.-C., et se maria ensuite avec son beau-frère Tarquin, dont le caractère indomptable sympathisait avec le sien.

Tite-Live, liv. I, 56, et II, 6. — Denys d'Halicarnasse. — Plutarque, *Camillus*, 15.

**ARUNS** ou **ARONCE** (*Aruntius*), fils de Tarquin le Superbe et de Tullia, alla avec Brutus consulter l'oracle de Delphes; il fut ensuite chassé de Rome, l'an 509 avant J.-C., avec toute sa famille. Quelque temps après, il fut tué par Brutus dans un combat. (*Voy*. BRUTUS.)

Tite-Live, I, 56; II, 6. — Cicéron, *Tuscul. Disput.*, IV, 22.

***ARUNS** ou **ARONCE**, historien romain, vivait environ vers l'an 60 avant J.-C. Il écrivit une histoire *de Bello Punico*, en imitant le style de Salluste, qu'il admirait. Peut-être est-il le même que celui dont parle Pline, qui, dans son Histoire naturelle, avoue avoir profité de ses secours et de ses lumières.

Pline, *Histoire naturelle*, XXIX, 8.

***ARUSIANUS MESSIUS** ou **MESSUS**, grammairien romain, qui paraît avoir vécu vers la fin de l'empire romain. On ne connaît rien de lui, si ce n'est un ouvrage grammatical intitulé *Quadriga, vel exempla Elocutionum ex Virgilio, Sallustio, Terentio et Cicerone, per litteras digesta*. Cet ouvrage est appelé *quadriga,* parce qu'il donne sous forme de dictionnaire, par ordre alphabétique, des exemples d'éloquence choisis dans quatre auteurs : Térence, Virgile, Salluste et Cicéron. Les mots *Cave, Careo, Captus,* etc., y sont ainsi écrits et classés : *Kave, Kareo, Kaptus,* etc. Dans quelques manuscrits des bibliothèques d'Italie, l'ouvrage est attribué à Cornélius Fronton, sous le titre de *Exempla Elocutionum*. A. Mai l'a publié dans son édition de Fronton; Milan, 1815, 2 vol. in-8°.

Niebuhr, édit. de Fronton, p. XXXI. — Fr. Lindemann, *Preface* de l'édit. de Fronton, p. 201, etc.

***ARVANDUS**, préfet de la Gaule sous le règne de l'empereur Anthémius (467 à 472 de J.-C.). Il n'est connu dans l'histoire que par la condamnation à mort que lui infligea le sénat pour ses exactions dans la Gaule. Il était l'ami de Sidoine Apollinaire, qui fit tout au monde pour paralyser le procès intenté à Arvandus. L'empereur Anthémius changea la condamnation à mort d'Arvandus en un exil perpétuel.

Sidoine Apollinaire, *Epist.*, VII, 2, p. 47, etc., éd. Paris, 1609. — Gibbon, *History of the Decline and Fall*, ch. 36.

***ARVIDSSON** ou **ARWIDSSON TRULS**, graveur suédois, né à Westervik (Suède) vers 1660, mort en 1705. Il étudia d'abord à Upsal, et devint ensuite graveur sur cuivre au Musée des Antiques. Devenu amoureux d'une religieuse de Nétherland, il s'enfuit avec elle à Stockholm, où ils se marièrent; mais elle mourut quelque temps après. Il étudia alors, pour se distraire, les langues orientales, et spécialement l'hébreu. Déjà il avait travaillé à une édition hébraïque de la Bible. En 1705, il publia un singulier travail sur la musique du premier des sept psaumes de David, sous le titre : *Psalmi Davidici, idiomate originali hebræo, adscripta ad latus literis italicis vocum lectura, ubi simul supra syllabas tonicas accentuum usus in distinguendis membris et sententiarum spatiis ad sensum sacrum recte perspiciendum perspicue monstratur,* etc.; Stockholm, 1705, in-12. Tout ce travail, gravé par lui sur planches de cuivre, fut sujet à de vives critiques.

Dal, *Specimen biographicum de Antiquariis Sueciæ*, section XVIII. — Gezelius, *Biographist Lexicon öfver Svenske Män*, I, 27.

**ARVIEUX** (*Laurent* D'), célèbre voyageur, né à Marseille le 21 juin 1635, mort le 3 octobre 1702, séjourna douze ans (1653-1665) dans les Échelles du Levant, avec son parent Bertandier, consul à Séide. Il négocia en 1668, avec le dey de Tunis, un traité qui donna la liberté à trois cent quatre-vingts esclaves français; passa, quatre ans après, à Constantinople, où la facilité avec laquelle il parlait le turc émerveilla le divan, et facilita la signature du traité que M. de Nointel était chargé de conclure avec la Porte. Chevalier de Saint-Lazare et pourvu de 1,000 fr. de pension sur l'évêché d'Apt, il fut, plus tard, envoyé, avec le titre de consul, à Alger et à Alep. Innocent XI lui offrit, mais Arvieux refusa, le titre d'évêque de Babylone. Les dernières années de sa vie se passèrent à Marseille dans une solitude pieuse. On a de lui : des *Mémoires* (publiés par le P. Labat; Paris, 1735, 6 vol. in-12); une *Relation d'un voyage fait vers le Grand Émir*, et un *Traité des mœurs et coutumes des Arabes* (l'un et l'autre mis au jour avec des notes par M. de la Rogue; Paris, 1717, in-12). Ses Mémoires ont été publiés par P. Labat, 6 vol. in-12. D'Arvieux possédait à fond, outre le turc, les langues persane, arabe, hébraïque et syriaque. [*Enc. des gens du m.*]

Hadji-Mehemet-Effendi, *Lettres critiques*. — Niebuhr,

*Description de l'Arabie.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie.*

*ARVIV (*Isaac-Ben-Moses*), écrivain juif, vivait vers la fin du XVI^e siècle. On a de lui, entre autres, un commentaire sur le Pentateuque intitulé *Tanchumoth El*, imprimé à Saloniki (Thessalonique) en 1583. Lelong l'appelle Isaac Arrio.

De Rossi, *Dizion. storic. degl. Autor. Ebr.*, I, 679; III, 604. — Bartolocci, *Biblioth. magna Rabb.*, III, 914. — Lelong, *Biblioth. Sacra*, II, 809.

*ARWIDSSON (*Adolf-Iwar*), publiciste suédois, naquit en 1791 à Padajoki en Finlande. Il étudia à l'université d'Abo, et y enseigna, en 1817, l'histoire. En 1821 il fonda un journal politique et littéraire, l'*Abo Morgenblad*, qui, ayant déplu au gouvernement russe, cessa bientôt de paraître, par ordre supérieur. En mai 1822 il fut renvoyé de l'université et exilé de la Finlande, pour un article politique qu'il avait publié dans un recueil périodique, intitulé *Mnémosyne*. Il vint alors s'établir en Suède, et ne tarda pas à être nommé conservateur de la bibliothèque royale de Stockholm. On a de lui : une bonne édition de Calonius, *Opera omnia*, 3 vol. in-8°, 1830-33; — Collection des anciens chants populaires de la Suède (*Svenska fornsånger*); Stockholm, 1834-1842, 3 vol. in-8°: elle fait suite aux collections de Geijer et Afzelius; — Catalogue des manuscrits islandais de la bibliothèque de Stockholm. M. Arwidsson publie depuis plusieurs années, comme secrétaire de la Société typographique de Stockholm, un Répertoire bibliographique, qui renferme des notices intéressantes pour l'histoire de la littérature contemporaine de la Suède.

*Conversations-Lexicon.*

*ARYABHATTA ou ARJABAHR, célèbre mathématicien indien, vivait vers le commencement de notre ère. C'est le plus ancien auteur qui ait écrit sur l'algèbre. On ne sait rien de sa vie. Il corrigea le système de Parâs'ara, et enseigna, l'un des premiers, le mouvement diurne de la terre autour de son axe. Ce mouvement était, selon lui, produit par un fluide subtil, *Vayu*, ou *Spiritus vector*, siégeant à une petite distance de la surface de la terre. Contrairement à l'opinion alors reçue, il soutenait que la lune et les planètes ne brillent que d'une lumière empruntée au soleil, et il connaissait la véritable cause des éclipses solaires et lunaires. Enfin il donna aux épicycles, représentant le mouvement d'une planète, une forme approchant de l'ellipse, et assigna à l'année trois cent soixante-cinq jours, six heures, douze minutes et trente secondes. Les écrivains indiens citent de lui plusieurs ouvrages dont aucun n'est encore connu en Europe. Aryabhatta est l'auteur d'une secte d'astronomes, appelés les *Udaya* (Levants), qui règlent les mouvements des planètes sur le méridien de Lankâ (Ceylan), par opposition aux Arddharâtrikas, qui commencent le grand cycle astronomique à minuit. H.

Colebrook, *Essays*, vol. II.

*ARYMBAS (Ἀρύμβας), appelé aussi *Arrybas*, *Arribas* ou *Tharrytas*, roi des Molosses vers 390 avant J.-C. Il passe pour le fondateur de ce royaume, et descendait de Pyrrhus, fils d'Achille. Il vint à Athènes pour s'initier à la civilisation grecque et l'appliquer à son pays.

Justin, XVII, 3. — Plutarque, *Pyrrhus*, I. — Pausanias, I, 11.

ARYSDAGHÈS (saint), né vers l'an 279 à Césarée en Cappadoce, mort en 339. Il était fils cadet de saint Grégoire l'Illuminateur, premier patriarche d'Arménie. Après avoir fini ses études à Césarée, il vint à Vasarsabade en Arménie, et fut sacré, par son père, évêque de la grande Arménie en 318. En 325 il assista, comme évêque de Diospont, au concile œcuménique de Nicée, et vers l'an 332 il succéda à son père dans la dignité de patriarche d'Arménie. Arisdaghès fit plusieurs établissements religieux, en rassemblant un grand nombre d'ermites pour vivre dans les lieux retirés. Il bâtit une église à Khozan, dans la province de Sophène, et un beau monastère près du bourg de Timolvan qui lui appartenait. Il surmonta tous les obstacles qui s'opposaient d'abord à la propagation du christianisme. Un des ennemis de saint Arysdaghès, nommé Arkhéloüs, gouverneur de Sophène, le surprit un jour dans un voyage; le patriarche chercha à se sauver par la vitesse de son cheval, mais il fut pris et martyrisé sur la route.

*Acta Sanctorum septembris*, t. VIII, p. 298. — Galanus, *Conciliationis Ecclesiæ Armeniæ cum Romana; pars prima*, 40, 44. — Le Quien, *Oriens Christianus*, vol. I; 1878.

ARYSDAGHÈS, surnommé *Krasser*, ou *Bibliophile*, né dans la haute Arménie en 1178, mort à Sis en 1239. Il fit ses études dans le monastère de Sghévra, près du château de Lamprou en Cilicie, et professa la rhétorique en diverses provinces de la grande et de la petite Arménie. On a de lui : une *Grammaire Arménienne*; un *Dictionnaire Arménien* (manuscrit arménien n° 127 de la Bibliothèque nationale de Paris). Les œuvres d'Arysdaghès n'ont pas été imprimées.

Chamich, *Histoire de l'Arménie*, vol. I.

ARZACHEL, EIZARAKEL, ARZAHEL, ELZARAKEEL (*Abraham*), célèbre astronome juif, natif de Tolède, vivait vers l'an 1080 de J.-C. Il détermina l'apogée du soleil par quatre cent deux observations, et fixa l'obliquité du zodiaque à 23° 34′. Suivant Rhéticus, Blanchinus et d'autres, il est l'auteur des *Tables* dites *de Tolède*, qui existent encore en manuscrit, et qui paraissent avoir servi de base aux fameuses *Tables Alfonsines*. Il s'était occupé du système de trépidation des fixes, et l'instrument astronomique qui porte son nom (*Shafiahs d'Arzechel*) prouve qu'il était également initié à l'art mécanique. La Bibliothèque nationale possède un de ces instruments. On attribue à Arzachel une série d'observations qui permettent de déterminer exactement la précession des équinoxes. Enfin, on le croit auteur d'une hypothèse ingé-

nieuse pour expliquer les inégalités qu'il avait aperçues dans le soleil, hypothèse adoptée plus tard par Copernic, et appliquée à la lune par Horoc, Newton, Flamstettd et Halley. On trouve des traités d'Arzachel, traduits en latin, dans les principales bibliothèques de l'Europe.

Montucla, *Histoire des mathématiques*. — Delambre, *Hist. de l'astronomie au moyen âge*. — Weidler, *Hist. Astron.* — Riccioli, *Almag. Nov.* — Am. Sédillot, dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

**ARZAN**, pontife païen, mort en 302 de J.-C. Il était souverain des bourgs d'Horan, Méghdy, Govars et Achdichad, et gardien des temples des dieux Kissané et Thémetz, dans l'Arménie, où le christianisme venait d'être introduit par saint Grégoire, surnommé *Illuminateur*, et par les ordres du roi Tiridat. Arzan s'opposa, par les armes et par la persuasion, à l'établissement et au progrès du christianisme. Il forma une armée de six mille combattants, tous dévoués à la défense de l'ancienne religion. Il y eut une rencontre avec les chrétiens aux environs de Govars. Saint Grégoire se retira dans la forteresse d'Olgan, et Arzan eut la tête fendue par le prince Aukegdan, qu'il avait provoqué à un combat singulier. L'Arménien 'Glap-Zenob a donné la relation de cet événement, dont il fut un des témoins.

Glap-Zenob, *Histoire*, etc. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**ARZAN** (*Arzrouny*), écrivain arménien, mort en 459 (de notre ère). Il étudia d'abord sous le patriarche Isaac I^er^, et se rendit ensuite à Constantinople pour compléter ses connaissances. Il retourna dans sa patrie vers l'an 432 avec les œuvres de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, qu'il avait traduites en arménien. Arzan a laissé en manuscrits : *Traité contre le Pyrisme, ou l'adoration du feu, que les Arméniens venaient de quitter en embrassant la religion de l'Évangile; — Homélie sur l'apôtre saint Paul; — Discours sur l'Ascension de J.-C.*

*Dictionnaire historique.*

**ARZAO** (*Antonio Rodriguez*), voyageur brésilien, né à Taboaté dans le dix-septième siècle, mort à Saint-Paul vers la fin du même siècle (1). Il s'avança à la tête de cinquante hommes dans les forêts d'Espirito-Santo vers 1694, examina les rives du Rio Doce, pénétra dans le territoire de Minas, et revint sur le bord de la mer à Espirito-Santo avec des échantillons d'or. Ne pouvant recommencer une de ces coûteuses expéditions, qui ruinent souvent les premiers explorateurs, il se rendit à Rio de Janeiro et de là à Saint-Paul, où il mourut, en léguant au fameux Bartholomeu Bueno, son beau-frère, le soin de continuer ses explorations.

Quelques années plus tard, vers 1714, un autre *Antonio Rodriguez Arzão*, appartenant à la même famille, s'associa avec un homme intrépide comme lui, et qui est célèbre au Brésil sous le nom d'*Antonio Soarès*. Pénétrant par le nord les solitudes de Saint-Paul, ces nouveaux explorateurs découvrirent une contrée riche en minerai d'or et en diamants, que les indigènes désignaient sous le nom d'*Hyvituruy* (lieu combattu des vents froids); ils l'appelèrent *Serro do Frio*. On ne connut néanmoins toute l'importance de la découverte d'Arzão et de Soarès que vers 1729 ou 1730, lorsque les gisements de diamants eurent été définitivement signalés par Bernardo de Fonseca Lobo, qui expédia, dit-on, à Lisbonne les premiers échantillons de diamants du Brésil que l'on y eût encore vus (1). FERD. DENIS.

Ayres de Cazal, *Corographia Brasilica*. — Balthazar da Sylva Lisboa, *Annaes do Rio de Janeiro*, t. II.

* **ARZERE** (*Étienne dell'*), peintre italien, vivant à Padoue dans le seizième siècle. Il excellait dans les fresques, et il exécuta, avec Dominique Campagnola et Gualtieri, les colossales figures d'empereurs et d'hommes illustres que l'on voit dans la grande halle de Padoue, la *halle des Géants*, aujourd'hui transformée en bibliothèque publique. Ce qu'on admire surtout dans ces peintures, c'est la mise en lumière et la richesse des couleurs, sur lesquelles le temps n'a pu mordre.

Ridolfi, *Vite de Pittori*, etc. — Lanzi, *Storia Pittorica*, etc.

* **ARZT** (*Franz Christoph Von*), peintre allemand, vivait à Munich vers la fin du dix-septième siècle. On cite de lui plusieurs portraits estimés.

Lipowsky, *Baierisches Künstler-Lexicon*.

**ARZU** (*Sirâj Uddin-Ali-Khan*), connu aussi sous le nom de *Khan Sâhib*, est un des poètes les plus célèbres de l'Indostan. Il vivait sous Schâb Alam III. Il mourut en 1756. Il a laissé des poésies hindoustanies très-estimées. Il a aussi écrit en persan. LANGLOIS.

M. Garcin de Tassy, *Histoire de la littérature hindoue*.

**ASA** (en hébreu אסא), roi de Juda, fils et successeur d'Abia, l'an 951 avant J.-C.; mourut l'an 914 avant J.-C. Il abattit les autels érigés aux idoles, rétablit le culte du vrai Dieu, remporta une victoire sur l'armée des Madianites, vainquit Zara, roi d'Éthiopie, et se rendit maître de plusieurs villes d'Israël; Benadab, roi de Syrie, l'avait secouru dans cette dernière guerre. Asa fit employer les matériaux de Rama, ouvrage de Baasa, roi d'Israël, à la construction de la ville de Gabaa. Le prophète Ananus lui reprocha d'avoir récours à un prince étranger, au lieu de mettre sa confiance dans le Seigneur. Asa, irrité contre ce prophète, le fit mettre en prison. Il mourut quelque temps après, et eut pour successeur Josaphat.

III des *Rois*, 15; II des *Paralipomènes*, 13 et suiv. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. VIII, ch. VI.

(1) Le nom d'Arzão s'applique à plusieurs Paulistes courageux auxquels la géographie et le commerce intérieur du Brésil sont également redevables.

(1) Les chroniques brésiliennes mentionnent deux autres Paulistes intrépides qui ont existé au dix-septième siècle. L'un s'appelait Cornelio d'Arzão, et vivait en 1676; l'autre Braz Rodrigues Arzão, capitão mor. Ce dernier partit en 1678 pour une expédition au Rio de la Plata, qui eut les plus fâcheux résultats, ceux qui la composaient ayant fait naufrage ou ayant subi une dure captivité.

**ASAD** ou **AÇAD-KHAN**, né aux environs de Caboul vers 1715, mort à Chiraz en 1780. Il servit sous Nadir-Schah, et parvint à exercer momentanément le pouvoir souverain sur l'Adzerbaidjan, province de la Perse. Sa vie, comme celle de tous les aventuriers militaires, fut un mélange de succès et de revers. Vainqueur de Mohamed-Haçan et de Kéryne, il en fut vaincu à son tour. Ce dernier pardonna à son ancien rival, et en fit son conseiller.

Olivier, *Voyage dans l'empire Ottoman*, t. II.

**ASADI DE THOUS** ou **ASSEDI DE THUCY**, un des plus anciens poëtes persans, vivait dans le commencement du dixième siècle, sous le règne de Mahmoud le Ghiznite. Il fut le maître du célèbre Ferdousi. Mahmoud ayant prié Asadi de composer un poëme épique avec l'histoire de l'ancien empire persan, Asadi s'excusa sur son grand âge, et désigna son élève comme plus capable que lui. Ferdousi entreprit donc ce travail, et, ne pouvant l'achever, s'en remit au génie de son maître. Asadi lui dit que, si Dieu lui donnait assez de vie, il entreprendrait lui-même ce poëme; puis, une fois Ferdousi parti, il prit la plume, et, sans la quitter, composa quatre mille vers qui sont les conclusions du *Schah Nameh*, et qui commencent par la conquête que les Arabes firent de la Perse sous le khalifat d'Omar. Voici quelques-uns de ses vers :

« Tu es, ô homme, le miroir des deux mondes; il faut que tu t'y considères attentivement, afin qu'au travers de ce qui paraît, tu découvres ce qui est caché.

« La vie de ce monde n'est qu'un voyage qui se fait de gîte en gîte; et tout ce qui s'y passe est plus léger que la voix qui sort de la bouche et qui frappe l'oreille.

« Quand l'amour et la haine combattent ensemble dans un cœur, malheur au verre qui choque la pierre! »

On a encore d'Asadi *Gushtásp Náma*, poëme épique, fait sur la vie des plus illustres rois de la dynastie peshhadienne; — *Basálx Fahhang*, traité de religion, de philosophie et de science; — *Diwan*, déjà très-rare au seizième siècle; — *Schah Nameh*, réimprimé à Calcutta en 1820, 4 vol. in-8°; — *Mounazarat*, ou *Livre des Comparaisons*, contenant une pièce remarquable, intitulée *le Jour et la Nuit*.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — *Masalis ul Muminin*, manusc. persan (musée Brit.) — Daulatshah, *Vies des Poëtes perses*. — *Annals of Oriental Literature*, 8 vol.; London, 1820.

***ASAHEL**, surnommé *Dion Phabo*, écrivain juif vers 1550. Il recommanda par une préface le travail de Salomon Ben Gabirol, intitulé *Tickkun Middoth Hannepherh* (Direction des mouvements de l'Ame), dans la collection appelée *Goren Nacon*, imprimée à Trente, 1562, in-4°.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 960.

**ASAÏRI**. *Voy.* AZAIRI.

***ASAM** (*Cosme-Damien*) et (*Egid*), deux frères, peintres bavarois distingués du dix-huitième siècle. Cosme mourut en 1739; on ignore la date de la mort d'Égid. Ils étaient fils d'un peintre appelé George Asam, et mort en 1696. Tous deux étudièrent à Rome, Cosme peignant sous Ghezzi, et Égide se livrant à la sculpture. Ils obtinrent le premier prix de l'Académie de Saint-Luc. A leur retour en Bavière, ils exécutèrent quelques travaux dans les églises, et Cosme acquit une grande réputation comme peintre de fresques dans son pays, ainsi qu'en Suisse et dans le Tyrol. Le *Jean Kirche* qu'on remarque à Munich dans Sendlinger-Gasse, est entièrement l'œuvre des deux frères.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes*. — Lipowski, *Baierisches Künstler-Lexicon*. — Jäck, *Leben und Werke der Künstler Bambergs*.

***ASANDRE**, fils de Philotas et frère de Parménion, fut placé au gouvernement de la Lydie, vers 334 avant J.-C., par Alexandre le Grand. Il mit en déroute, conjointement avec Ptolémée, Orontobate, le Persan, qui s'était emparé de la citadelle d'Halicarnasse et autres places fortes de la Carie. Après la mort d'Alexandre, Asandre devint satrape de la Carie. Ptolémée, fils de Lagus, voyant qu'il était puissant, forma une alliance avec lui. Asandre continuait toujours à étendre ses conquêtes sur la côte de Cappadoce, vers l'Euxin; déjà il s'était établi en Lycie. Sur ces entrefaites, il fut attaqué par Antigone, qui envoya contre lui son général Ptolémée. A la fin, pressé par Antigone, Asandre capitula, et donna son frère en otage. Mais on ne sait plus rien de lui après cette déchéance.

Arrien, I, 18, etc. — Diodore, XVIII, 3; XIX, 62, 68, 75. — Arrien, *apud Phot.*, *Biblioth. Cod.*, 92. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*.

**ASANDRE**, roi du Bosphore, dans la Chersonèse Taurique, né 107 ans avant J.-C., mort 14 ans avant l'ère chrétienne. Il avait d'abord été général de Pharnace II, qui l'avait nommé gouverneur du Bosphore. Mais quand Pharnace II eut été vaincu par Jules-César et qu'il voulut revenir dans ses États, Asandre eut un engagement avec lui, et le tua. César voulut mettre à la place du mort Mithridate de Pergame, fils du grand Mithridate; mais Asandre ne lui en laissa pas le temps; il le mit à mort après l'avoir défait, devint lui-même roi du Bosphore, et fut confirmé dans son titre par Auguste. Strabon parle d'un mur avec fossé de 360 stades de long qu'il construisit à travers l'isthme de Crimée, pour mettre à l'abri la péninsule contre les attaques des tribus nomades.

*Bell. Alex.*, 78. — Dion Cassius, XLII, 46-48. — Appien, *Bell. Mithridat.*, 120. — Strabon, VII, 311; XIII, 624.

***ASANIDES**, famille bulgare, ainsi nommée d'*Asan* (Ἀσάνης), Valaque, qui, avec son frère Pierre, souleva la Bulgarie contre l'empereur de Byzance en 1186, et fonda un royaume valaque-bulgare indépendant, dont Viddin devint la capitale. Asan périt, en 1196, de la main d'un de ses parents qui lui succéda au trône, et qui fut couronné par un légat du pape. Mais en 1210

Jean Asan, fils du premier de ce nom, s'empara du pays, dans lequel il établit le schisme grec. A sa mort, en 1241, la couronne passa sur la tête de son fils Coloman, et, après celui-ci, de Michel Asan, son beau-frère. Deux autres Asan, Jean II et Michel II, épousèrent des princesses impériales de Byzance, et furent reconnus dans leur dignité de rois de Bulgarie par les empereurs d'Orient. Le dernier la résigna en 1280, et se retira à Constantinople, où la famille des Asanides continua à fleurir. Le royaume valaco-bulgare dura cent quatre-vingt-huit ans, jusqu'en 1274. [*Enc. des g. du m.*]

Nicétas, *Isaac*, I, 4-6; II, 1; III, 3, 4, 8. — Du Cange, *Illyricum vetus et novum*, p. 105; *Historia Franco-Byzantina*.

*ASAPH (saint), suivant une ancienne opinion, premier évêque de Saint-Asaph, dans Flintshire, au nord du pays de Galles, vers le septième siècle. On sait peu de chose de lui; on n'a pas même la preuve qu'il soit l'auteur des écrits qui lui sont attribués, tels que: *Ordinationes Ecclesiæ Sancti Asaphi*; — *Vita sancti Kentigerni*, contenue dans le 1er volume des *Acta Sanctorum*, à la date du 13 janvier.

H. Wharton, *Historia de episcopis et decanis Londinensibus, necnon de episcopis et decanis Assavensibus*, p. 302, 303. — Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ ætatis*.

ASBIORN-BLACK. *Voy.* BLACK.

ASBIORN-SIGURDSON. *Voy.* SIGURDSON.

ASCAGNE ou ASCANIUS (*Iule*), fils d'Énée et de Créuse, était fort jeune encore quand son père, après sept ans de navigation et quatre de règne, mourut à Lavinium, ou dans une bataille (1188 ans avant J.-C.). Ascagne, suivant la tradition, eut presque aussitôt les Étrusques à combattre; il les vainquit, tua Lausus, fils de leur roi Mézence; puis, débarrassé de ses ennemis extérieurs, il fonda Albe-la-Longue, et confia Lavinium à Sylvius, que Lavinie, sa belle-mère, enceinte à la mort d'Énée, avait mis au monde au milieu des bois. Ascagne régna trente-deux ans, et eut pour successeur Sylvius lui-même. Iule, son fils, ne fut que grand prêtre. — Des traditions différentes nous montrent Ascagne régnant encore en Asie après la chute de Troie (en effet, un district de la Mysie se nommait Ascanie), et passant en Europe (Thrace ou Illyrie) après la mort d'Énée. Quelquefois il est indiqué comme le père soit d'une Roma fondatrice de Rome, soit des deux jumeaux Romulus et Rémus. Il serait possible qu'Ascagne n'eût jamais existé : le nom d'*Achk, Echk, Ichkan*, appartient aux idiomes orientaux, et semble avoir désigné, soit un peuple à mœurs patriarcales, soit un prêtre-roi. Le célèbre Arsace, tige de la dynastie des Arsacides, s'appelait Achk ou Achag, Archag. [*Enc. des g. du m.*]

Virgile, II, 666. — Tite-Live, I, 1, 3. — Denys d'Halicarnasse, I, 47, 53, 65, 70. — Strabon, XIII, 607.

*ASCALUS (*Conrad*), philosophe allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Physica et Ethica Mosaïca*; Hanau, 1613, in-8°, ouvrage dans lequel il reproduit la doctrine d'une âme universelle. — *Libri III de natura cœli triplicis*; Siegen, 1597, in-8°; — *De religionis per M. Lutherum reformatæ origine et progressu in Germania et Dania*; Copenhague, 1621, in-4°; — *Libri III De dicendi et differendi ratione*; Francfort, 1643, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*ASCANI (*Peregrinus*), antiquaire italien, qui a publié une *Raccolta di Medaglie imperiali antiche*; Modène, 1677, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*ASCANIUS (*Pierre*), savant suédois, vivait dans la première partie du dix-huitième siècle. Il fut longtemps inspecteur des mines de la Norwége, et possédait des connaissances spéciales en minéralogie aussi bien que dans les autres branches de l'histoire naturelle. Ascanius ayant visité Londres en 1755, s'y lia avec Browne, Ellis, Da Costa, et autres naturalistes éminents de cette époque. Deux lettres d'Ascanius à Linné, dans la *Correspondance de Linné*, publiée par J.-G. Smith, font voir que les deux savants étaient en relation d'intimité. La dernière lettre à Linné est accompagnée de la copie d'un travail intitulé *Figures enluminées d'Histoire naturelle*, publié à Copenhague, in-folio, en 1767. Ce travail contient des observations curieuses sur différentes parties de l'histoire naturelle, écrites en danois, et des descriptions, avec gravures, de deux nouvelles espèces de poissons et aussi de deux nouvelles espèces d'oiseaux. Dans le vingt-neuvième volume des *Transactions philosophiques*, Ascanius a publié la *Description d'une montagne de minerai de fer à Taberg, en Suède*. On trouve aussi de lui, dans la collection des œuvres de l'Académie royale de Stockholm, une étude sur les mollusques, et différents autres travaux d'histoire naturelle.

Smith, *Correspondance de Linné*.

ASCARELLI ou ASCARIEL (*Debora*), femme poëte juive, née à Rome dans la dernière partie du seizième siècle. Elle avait pour époux Joseph Ascariel, communément appelé Ascarelli, et était très-versée dans la littérature hébraïque et italienne. Elle a traduit en vers italiens *Mahon Hasshoalim*, collection de poëtes sacrés, qui fut d'abord imprimée à Venise, en hébreu et en italien, par D. Giunta, en 1602.

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, II, 1-2; IV, 23*, 239. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, liv. 287, III, 176. — De Rossi, *Dizion. storico degli autori Ebrei*, I, 86.

*ASCARUS, sculpteur thébain, vivait à peu près trois siècles avant J.-C. Il exécuta une statue représentant Jupiter couronné de fleurs, tenant la foudre de la main droite. Cette statue fut érigée à Olympie, et payée par le butin pris sur les Phocéens.

Pausanias, V, 24.

ASCELIN ou ANSELME (*Nicolas*), missionnaire envoyé par Innocent IV auprès d'un

chef mongol en 1247; la relation (incomplète) de son voyage se trouve dans le *Miroir historique* de Vincent de Beauvais, qui la tenait de Simon de Saint-Quentin, compagnon d'Ascelin. Elle a été traduite en français par Bergeron, à la suite du Voyage de Carpin; Paris, 1634. Ascelin suivit le sud de la mer Caspienne, et traversa la Syrie et la Perse. Son voyage est moins important, sous le rapport géographique, que celui de Carpin.

Vincent de Beauvais, *Miroir Historial.*

* **ASCENSIONE** ou **ASCENSAM** (*Arsenius*), théologien portugais, mort le 29 février 1648. Il entra dans l'ordre des Augustins, et devint provincial de cet ordre à Rome. On a de lui : *la Vita dell' ammirabile servo di Dio Fra Giov. di Guglielmo*; Fermo, 1629, in-8°; — ibid., 1630, in-8°; — *le Affettuosi sospiri di S. Agostino Vescovo, nuovamente ritrovati nella libreria Vaticana*, dans les *Estasi dell' anima contemplante;* Venise, 1639, in-12.

Paitoni, *Bibliot. degli autori volgarizz.*, Ire partie, p. 22. – Barbosa Machado, *Biblio. Lusitana.*

**ASCENSIONE** (*Hyacinthe-Augustin, dell'*), chirurgien italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il se fit religieux de l'ordre des Augustins à Messine, et publia : *il Vello d'oro arrichito d'arte chirurgica, diviso in sette utilissimi trattati;* Messina, 1693, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**ASCH** (*George-Thomas*, baron d'), médecin des armées russes, né à Saint-Pétersbourg en 1729, mort en 1807. Il étudia à Gœttingue, sous le célèbre Haller. La bibliothèque de Gœttingue lui doit toute une collection de livres russes, ainsi que plusieurs ouvrages et manuscrits orientaux. Asch fut un des rédacteurs de la *Pharmacopée russe;* Pétersbourg, 1778, in-4°. Parmi quelques dissertations qu'il laissa, on remarque celle *de primo pare nervorum medulæ spinalis;* Gœttingue, 1750, in-4°.

Meusel, dans l'*Allemagne litteraire* (Gelehrtes Teutschland), 4e édition, t. Ier, p. 98, a donné la liste exacte des mémoires d'Asch. — Gott. Heyne, *De Obitu bar. de Asch*, 12 pages in-4° ; Gœttingue, 1807.

***ASCH** (*Pierre-Ernest von*), médecin russe, d'origine allemande, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle; ce fut un des praticiens les plus estimés de Moscou. On a de lui un travail remarquable, intitulé *De natura spermatis observationibus microscopicis indagata;* Gœttingue, 1756 : l'auteur y nie l'existence des zoospermes à queue.

Richter, *Geschichte Der Medicin in Russland*, III, 486. — G.-T. von Asch, *De primo pare nervorum.* — Haller, *Elementa Physiologiæ*, VII, 820.

* **ASCH** (*Pieter-Janzen Van*), peintre paysagiste, né à Delft en 1603. Son père, Jean Van Asch, était un portraitiste. Le fils excella dans les miniatures, mais ne laissa qu'un petit nombre d'ouvrages.

Houbraken, *Groote Schouburg*, etc.

**ASCHAM** (*Antoine*), botaniste et astrologue anglais, vivait au milieu du seizième siècle. Il était prêtre et vicaire de Burnishton, dans l'Yorkshire, place qui lui fut conférée par Édouard VI. Il se livra d'abord à l'étude de l'astrologie, sur laquelle il publia plusieurs traités. Il écrivit aussi le traité suivant : *A lyttel Herbal of the properties of Herbs, newly amended*, etc.; London, 1550, in-12, « Petit Herbier sur les propriétés des plantes, corrigé de nouveau, avec additions à la fin du livre, qui montrent quelles herbes sont sujettes à l'influence de certaines étoiles et constellations; où l'on peut choisir les meilleures; quelles sont les époques et les jours convenables pour qu'on en fasse usage, suivant que la lune répond aux signes du ciel, ce qui est indiqué chaque jour dans l'almanach. »

Pulteney, *Historical and biographical Sketches of the progres of Botany in England*, t. Ier, p. 54.

**ASCHAM** (*Antoine*), homme politique, né à Boston, dans le Lincolnshire, au commencement du dix-septième siècle; tué le 6 juin 1650. Il se joignit aux presbytériens, s'attacha au parti des indépendants, et devint un membre influent du long-parlement. Il acquit un tel ascendant, qu'en 1646 on le désigna comme tuteur de Jacques, duc d'York, qui était retenu prisonnier à Oxford. Cole fait observer que « si ses principes antimonarchiques lui ont attiré la confiance des fanatiques, ils ont contribué à renverser le pouvoir royal. » — Ascham a écrit un travail en forme de discours *sur ce qui est particulièrement légal pendant les troubles et révolutions d'un gouvernement.* Il croit que le devoir de chaque citoyen est de venir en aide à son pays, 1° en payant l'impôt; 2° en rendant des services personnels; 3° en prêtant le serment; 4° enfin, en se sacrifiant soi-même pour s'opposer au triomphe d'un pouvoir ou d'un parti injuste. Et il se demande, en concluant, comment la guerre pouvait être compatible avec la religion chrétienne? — Une première édition de ce traité fut publiée en 1648, en petit in-8°; une seconde parut en 1689, mais sans nom d'auteur.

En 1659, Ascham fut nommé ambassadeur en Espagne. Lord Clarendon, qui restait alors à la cour de Madrid comme un des représentants de Charles II, dit avec emportement au roi : « que Sa Majesté Catholique était le premier prince chrétien qui recevait comme ambassadeur un des exécrables meurtriers d'un roi chrétien, son frère et son allié... » Pendant ce temps, quelques officiers anglais qui servaient dans l'armée espagnole formèrent une conjuration dans le but de se défaire du nouvel ambassadeur. Dès qu'Ascham fut arrivé, ils s'introduisirent tout armés chez lui et le tuèrent, ainsi que son interprète, nommé Riva. On considéra ce meurtre comme la plus grave atteinte portée au droit des gens. La conscience publique réclamait la punition des coupables, lorsque le nonce du pape, Julio Rospigliosi, demanda qu'ils fussent épargnés. Le parlement anglais menaçait l'Espagne, dans le cas où son gouvernement n'accorderait pas une prompte satisfaction. Le roi d'Espagne répon-

dit qu'il ne voulait pas enfreindre le privilége de l'Église, et qu'il craignait la censure du pape. A la fin cependant, le procès s'instruisit contre les assassins; ils furent condamnés à mort; mais au moment de l'exécution, ils furent délivrés. Un seul fut exécuté; le parlement anglais se contenta de cette satisfaction. Le compte rendu de ce procès a été traduit de l'espagnol, et publié à Londres en 1651 par James Howell; il a été réimprimé dans le quatrième volume de *Harleian miscellany*.

Clarendon, *History of the Rebellion*, etc. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, ed. Bliss, t. III, 750, 751. — Cole's MSS. au *Bristish Museum*, XV, 148, 149.

**ASCHAM** (*Roger*), philologue anglais, né à Kirbywiska, dans le Yorkshire, vers 1515; mort à Londres en 1568. Il fut professeur à l'université de Cambridge, et précepteur particulier de la reine Élisabeth pour les langues anciennes. Ses principaux ouvrages ont pour titre: *The school Master*, le Maître d'école, ou Moyen simple d'apprendre aux enfants à entendre, à écrire et à parler la langue latine; London, 1571, in-8°; — *Toxophilus*; — *the School of shooting*, 1545; — Ses *lettres latines*, Oxford, 1703, in-8°, ont été souvent imprimées. Les œuvres complètes ont été assemblées et éditées en 1769, in-4°.

Wood, *Fasti Oxonienses*, 88. — Cambden, *Annales Rerum Anglicarum*, I, p. 177.

**ASCHANÆUS** (*Martin*), auteur suédois du dix-septième siècle: on ignore les dates de sa naissance et de sa mort. Aumônier d'un régiment sous Gustave-Adolphe, il fut bientôt après nommé l'un des trois *antiquaires royaux*, fonction qui venait d'être créée. On a de lui: *De Patientia et Consolatione*, traité de Chytræus, traduit du latin en suédois; Stockholm, 1613; *Parva Biblia thet är h. mindre Biblien*; Stockholm, 1619, in-8°, traduction des psaumes avec additions. Aschanæus a laissé, en outre, quelques manuscrits.

Stiernman, *Bibliotheca Sueo-Gothica*; Stockholm, 1731, p. 216-219. — Hammarskiöld, *Svenska Vitterheten*, p. 60. — *Biographisk Lexicon of namukunnige Svenske Män*, I, 265.

**ASCHANÆUS** (*Martin-L.*), numismate suédois, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il se voua à l'état ecclésiastique, et fut pasteur à Freslada et à Hammerby. Ses principaux ouvrages sont: *De Monetis priscis regum Sueciæ electivorum*; — *De monetis regum Sueciæ a tempore Gustavi*; — *De monetis sueticis extra Sueciam excusis*; — *De monetis aliis memorabilibus*; — *Descriptionem urbis Sigtoniæ*.

Scheffer, *Suecia litterata*.

***ASCHBACH** (*Joseph*), historien allemand, naquit à Bonn le 29 avril 1801. Il étudia à Heidelberg, et devint professeur d'histoire à l'université de Bonn, place qu'il occupe encore. On a de lui: *Geschichte der Westgothen* (Histoire des Visigoths); Francf., 1827; — *Geschichte der Omaijaden in Spanien*; Francf., 1829-1830, 2 vol. in-8°; — *Geschichte Kaiser Sigmunds*; Francf., 1838-1845, 4 vol.; — *Geschichte der Heruler und Gepiden*; Francf., 1835; — *Die urkundliche Geschichte der Grafen vov Wertheim*; Francf., 1843, 2 vol. in-8°. M. Aschbach a fourni, en outre, un grand nombre de bons articles au *Kirchen-Lexicon* (Dictionnaire ecclésiastique), 1846-1850, 4 vol. in-8°.

*Conversations-Lexicon*, édit. de 1852.

**ASCHEBERG** (1) (*Rütger*, comte D'), feld-maréchal suédois, né le 2 juin 1621, mort le 17 avril 1693. Il commença par être page d'un colonel de cavalerie, et apprit les règles de la guerre dans les campagnes de Gustave-Adolphe. A la bataille de Schweidnitz, en Silésie, Ascheberg, qui n'était qu'enseigne, fit prisonnier le colonel impérial Grabau. La même année, il fut dangereusement blessé dans l'affaire de Leipzig. Le roi le nomma colonel, en reconnaissance de ses services dans la campagne de 1655, qui plaçait la grande Pologne et la Lithuanie sous la domination de la Suède. Ascheberg fut encore blessé dans une première attaque, à Copenhague, en 1658. Il devint successivement baron et lieutenant général; puis, la grande part qu'il eut dans les victoires de Landerona et de Lund (1676-1677) lui valut les honneurs du sénatoriat. Rentré dans la vie civile, il encouragea les sciences, les lettres et les arts.

Swen-Bring, *Graf Rütger von Ascheberg*.

***ASCHENBRENNER** (*Chrétien-Henri*), musicien allemand, né au Vieux-Stettin le 29 décembre 1654, mort à Iéna le 13 décembre 1732. Son père fut son premier maître de violon et de composition; puis, il se perfectionna sous la direction du maître de chapelle André-Antoine Schmelzer. En 1683 il fut nommé premier violon du duc de Mersebourg. Quelques années plus tard il se fit entendre devant l'empereur, et lui dédia six sonates. Ce prince fut si satisfait de cet ouvrage, qu'il lui donna une chaîne d'or avec une somme assez forte. Cependant Aschenbrenner était dans une gêne perpétuelle, et trouvait difficilement à se placer. Il fut enfin nommé maître de chapelle du duc de Mersebourg. On a de lui, entre autres: *Gast und Hochzeit-Freude, bestehend, in Sonaten, Preludien Allemanden, Curanten, Baletten, Arien, Sarabanten mit drei, vier undfünf Stimmen*, etc.; Leipzig, 1673.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**ASCHENBURG** (*Siméon*), commentateur juif allemand, d'Aschaffenburg-sur-le-Mein, vivait dans le milieu du seizième siècle. On a de lui: *Debeck tob*, commentaire sur le Pentateuque; Venise, 1588; et quelques ouvrages manuscrits.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 1131; III, 1130. — De Rossi, *Dizion. storic. degli Autori Ebr.*, I, 57. — Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, IV, 412. — Hottinger, *Biblioth. orientalis*, ch. I, p. 6. — *Acta Eruditorum*; Leipz., 1710, 133.

(1) Et non *Aschenberg*, comme l'écrit la *Biographie universelle*.

**ASCHOD**. *Voy*. **ASHOD**.

**ASCHRAF**. *Voy*. **ASHRAF**.

***ASCIANO** (*Giovanni* D'), peintre italien, vivait à Sienne dans la dernière partie du quatorzième siècle. Il eut pour maître Berna de Sienne, dont il conduisit à bonne fin les ouvrages lorsque celui-ci mourut. Il fit, à Sienne, dans l'hôpital de la Scala, et à Florence, dans l'ancien palais des Médicis, quelques peintures qui fondèrent sa réputation. Il acheva encore, dans l'église paroissiale d'Arezzo, une série de fresques ébauchées par son maître. Asciano surpassa Berna par la vigueur de son coloris.

Vasari, *Vite des Peintres*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

***ASCIONE** (*Angelo*), peintre napolitain, de la fin du dix-septième siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était un très-habile peintre de fruits. Il était élève de J.-B. Ruoppoli.

Dominici, *Vite de' Pittori Napolitani*.

***ASCLEPI** (*Joseph*), physicien italien, né à Macerata le 16 avril 1706, mort en juin 1776. Il entra dans l'ordre des Jésuites en 1721, et enseigna la philosophie à Pérouse, la physique expérimentale à Sienne, et les mathématiques à Rome. Il découvrit une méthode nouvelle pour peser les parties constitutives de l'air. Ses principaux ouvrages sont : *Epitome vegetationis Plantarum*; Sienne, 1749; — *Tentamen novæ de odoribus theoriæ*; Sienne, 1749.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

**ASCLÉPIADES** (Ἀσκληπιάδαι). On appelle ainsi les descendants du dieu Esculape par ses fils Podalire et Machaon, et l'on réunit en une famille ceux qui, voués au culte du dieu de la médecine, s'étaient répandus dans la Grèce et l'Asie Mineure, où ils pratiquaient une science médicale toute d'observation. Mais l'idée de famille a quelque chose de fabuleux et d'impossible; il vaut mieux admettre, avec Niebuhr, que ces sortes de liens consistaient dans une communauté de culte et de sacrifice, sans égard à une descendance commune. Plusieurs familles se réunissaient pour adopter le nom d'un patron ou éponyme : tels les Codrides, les Eumolpides à Athènes, tels les Homérides de Chio, qui n'étaient avec le poëte en aucune liaison de parenté. Quoi qu'il en soit, famille ou association, les Asclépiades vivaient dans les temples, où ils préparaient les malades à recevoir les secours du dieu, en exaltant leur imagination et en leur procurant des songes et des apparitions. Néanmoins ils s'appliquaient principalement à l'observation, et furent les véritables créateurs de l'art de guérir. Leur institution passe pour être originaire d'Égypte, d'où elle serait venue à Épidaure par la Phénicie. C'est en Égypte aussi que se trouvait indigène le serpent qui avait la vertu de guérir et de prédire l'avenir, celui que Linné appelle *coluber Æsculapii*. On fit venir solennellement un de ces serpents à Rome, 292 ans avant J.-C., et on le plaça dans une île du Tibre. Il y avait des Asclépiades à Rhodes, à Gnide, à Cos. L'orateur Aristide dit aux Rhodiens : « Vous êtes Doriens d'origine, et vous avez eu pour princes des Héraclides et des Asclépiades. » Il y avait à Cos des membres des mêmes associations : Hippocrate appartenait par son père aux Asclépiades, par sa mère aux Héraclides; il nous a conservé le serment qu'on faisait prêter aux récipiendiaires. [*Enc. des g. du m.*]

Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. III, p. 11.

**ASCLÉPIADE** (Ἀσκληπιάδης), philosophe platonicien, mort vers 320 de J.-C. Il se lia avec Ménédème d'Érétrie, et tous les deux gagnèrent leur vie à moudre du blé pendant la nuit. Un jour, l'Aréopage les ayant fait comparaître devant lui pour les interroger sur leurs moyens d'existence, ils répondirent en faisant appeler le boulanger chez lequel ils travaillaient, et qui témoigna de leur extrême sobriété et de leur profond amour de l'étude. Les magistrats, admirant leur courage, leur firent donner à chacun 200 drachmes.

Diogène Laërce, VI, 91. — Tertullien, *c. Nat.*, 14.

**ASCLÉPIADE**, de Pruse en Bithynie, médecin grec, mort l'an 96 avant J.-C. Il a été confondu avec beaucoup d'autres médecins du même nom, sur lesquels nous n'avons pas de renseignements certains. Il se montra opposé aux principes d'Hippocrate, dont la doctrine n'était, selon lui, que la *méditation de la mort*. Il proscrivit presque tous les remèdes complexes, et n'en fut que plus à la mode. Il leur en substitua de moins désagréables. Pline les réduit à cinq : l'abstinence des viandes, l'abstinence du vin dans certaines occasions, les frictions, la promenade et la gestation, c'est-à-dire les différentes manières de se faire voiturer. Il se proposait par là d'ouvrir les pores, et de laisser échapper par la sueur les corpuscules qui causent les maladies. Il se faisait aimer des malades, auxquels il ordonnait de boire beaucoup d'eau fraîche; ce qui lui valut le surnom de « donneur d'eau fraîche. » Sa maxime était qu'un médecin doit guérir ses malades *sûrement, promptement, et agréablement*. Cette pratique serait excellente si elle était toujours sûre. Ce qui contribua le plus à le mettre en vogue, fut l'heureuse rencontre d'un homme qu'on était près de conduire au tombeau, en qui il trouva un reste de vie, et qu'il rétablit dans une parfaite santé. Pline parle souvent de ce médecin avec fort peu d'estime. Asclépiade, voulant prouver la bonté de sa théorie, paria qu'il ne tomberait jamais malade; il gagna le pari, et mourut d'une chute dans un âge avancé.

Il ne nous reste d'Asclépiade que quelques fragments conservés par Aëtius, comme : *Malagmata hydropica quæ evacuant humorem. Emplastrum a Scylla, quæ ulcera ad cicatricem ducunt*. Ces fragments ont été réunis, corrigés et publiés par Ch.-G. Gumpert, sous le titre : *Asclepiadis Bythini fragmenta*; Weimar, 1798, in-8°, broch. de 188 pages. Cœlius Aurelia-

nus lui attribue un livre *de Ulceribus*, et trois autres *de Celeribus passionibus*, ainsi que des traités *de Finibus*, *de Definitionibus*, *de Lue*, *de Parascavastica*. Celse le cite aussi comme auteur d'un ouvrage *de Auxiliis communibus*.

On attribue à Asclépiade de Bithynie un petit poëme grec en 83 vers, Ὑγιεινὰ Παραγγέλματα, *Préceptes de santé*. Mais il paraît avoir été composé après le septième siècle de J.-C. (*Rheinisches Museum*, p. 444, année 1843). Ce poëme a été publié, avec des notes critiques, par Schubart, dans *Jahrbuch der Literatur*; Vienne, 1834, vol. LXV, p. 93, et par R. de Welz; Wurzbourg, 1842. On trouve un petit poëme grec, attribué à un Asclépiade, dans Ideler, *Physici et medici græci minores*; Berlin, 1841, in-8°.

Galien, lib. II, *De antid.* — Celse, VI, 1. — Pline, VII, 137; t. XXII, 1; XXVI, 3. — Vossius, *de Hist. Græc.*, I, 18, § 38. — Castelan, *in Vit. medic.* — A. Cocchi, *Discorso primo sopra Asclepiade*; Florence, 1758. — G.-F. Bianchini, *la Medicina d'Asclepiade*; Venise, 1769, in-4°. — Burdach, *Scriptorum de Asclepiade Index*; Leipz., 1800, in-4°. — Le Clerc, *Hist. de la méd.* — Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. XIII, p. 87.

**ASCLÉPIADE** *de Mendes*, vivait, selon Suétone, environ 50 ans av. J.-C : on lui attribue un ouvrage intitulé Θεολογούμενα. On suppose qu'il était natif de Mende dans la basse Égypte, et qu'il est le même qu'Asclépiade l'Égyptien, qui a écrit l'histoire de son pays natal, des hymnes aux dieux, et autres travaux.

Suétone, *Augusta vita*, 94. — Vossius, *De Historicis Græc.*, p. 486, édit. Westermann.

**ASCLÉPIADE** *de Myrlée*, surnommé ensuite *Apamée*, grammairien grec, né en Bithynie environ un siècle av. J.-C. Il professa avec succès la grammaire à Rome, du temps de Pompée; il l'a aussi professée en Espagne dans le pays des Turditains (à Italica ou Hispolis, aujourd'hui Séville). On a de lui : Φιλοσόφων βιβλίων διορθωτικά; — un *Traité sur le poëte Cratinus* (περὶ Κρατίνου); — Περὶ Νεστορίδος; — un *Commentaire sur l'Odyssée* (ὑπόμνημα τῆς Ὀδυσσείας); — une *Histoire de Bithynie* (Βιθυνικά); — et, d'après Strabon, un ouvrage sur les peuples d'Espagne, où il donne des notions sur l'origine des villes.

Strabon, III, p. 157, édit. Casaub.

* **ASCLÉPIADE**, surnommé *Pharmacion* (Φαρμακίων), vivait vers la fin du premier siècle après J.-C. Il avait écrit dix livres sur la pharmacie; cinq de ces livres traitent des remèdes externes, et les autres des remèdes internes. Les deux premiers portaient le nom de *Marcella*, dames romaines à qui ils étaient dédiés. Les derniers étaient dédiés à un certain *Mason* ou *Mnason*, qui semble avoir appartenu à la famille Papiria. Galien vante le style de cet Asclépiade, et le range parmi les meilleurs auteurs qui ont écrit sur ce sujet; il le loue surtout pour la préparation des remèdes et la manière de les appliquer.

Haller, *Bibliotheca Chirurgica*. — Le Clerc, *Hist. de la médecine*. — Cramer, *Anecdota Parisiensia*.

* **ASCLÉPIADE** *de Samos*, poëte grec, vivait à Alexandrie environ 280 ans av. J.-C. Théocrite, son contemporain, l'appelle le Sicilien de Samos, probablement parce qu'il était né à Samos, d'un père sicilien. L'Anthologie grecque rapporte un grand nombre d'épigrammes qu'on lui attribue. Jacobs croit qu'une partie doit être attribuée au suivant.

Jacobs, *Anthologie*, t. I, 144-188. — Brunck, I, 211-219.

* **ASCLÉPIADE** *d'Adramytte* est également cité comme un auteur d'épigrammes; mais on ignore l'époque de sa vie.

Jacobs, *ad Antholog.*, XIII, p. 864. — Fabricius, *Bibl. Græca*, II, 113.

Un autre **ASCLÉPIADE**, poëte lyrique, inventa une sorte de vers appelés *choriambiques* ou *asclépiades*. On croit qu'il vivait du temps de Sapho et d'Alcée, c'est-à-dire environ 600 ans av. J.-C.

Gaisford, *Hephæstion*, ed. 1810, p. 58. — Gaisford, *Scriptores latini rei metricæ*, 1837, p. 353.

* **ASCLÉPIADE** *de Tragile*, ville de la Thrace, est cité comme l'auteur d'un ouvrage intitulé Τραγῳδούμενα, en six livres, qui n'a pas été écrit en vers, comme l'avait supposé Heyne. — Les fragments d'Asclépiade ont été recueillis par Fr.-Xav. Werfer, et publiés par Thiersch, *Acta philologorum Monacensium*, vol. II, p. 489 (année 1818).

Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. VII, p. 435.

* **ASCLÉPIADE**, neuvième évêque d'Antioche vers l'an 211 de notre ère. Il s'est distingué comme commentateur.

Eusèbe, *Ecclesiastica Historia*, lib. VI, cap. II, 21. — Zonaras, *Annales*, lib. XII, cap. II.

**ASCLÉPIADE**, évêque de Tralles vers 484 de notre ère. On a de lui une lettre contenant un anathème lancé contre Fullon. Une autre lettre de lui existe dans les bibliothèques de Vienne et du Vatican.

Labbe, *Concil.*, IV, p. 1120.

* **ASCLÉPIADIUS**, poëte latin, dont quelques poëmes se trouvent en manuscrits dans la Bibliothèque nationale, à Paris, sous ce titre : *Monosticha quæ de diversis rebus scripta sunt a XII sapientibus Palladio scilicet, Asclepiadio, Eusthenio, Pompeliano, Maximino.*

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

**ASCLÉPIODORE**, général d'Alexandre le Grand vers 330 avant J.-C. Il protégea Alexandre dans une conspiration qui se tramait contre lui, et fut nommé satrape de la Syrie.

Arrien, *Anab.*, IV, 13, *ind.* 18. — Quinte-Curce, VII.

**ASCLÉPIODORE** (Ἀσκληπιόδωρος), peintre grec et ami d'Apelle, vivait vers 430 avant J.-C. Mnanzon, roi d'Élate, dans la Grèce, acheta douze portraits des dieux, de cet artiste, trois cents mines chacun.

Félibien, *Entretiens sur la Vie des peintres*.

* **ASCLÉPIODOTE** (Ἀσκληπιόδοτος), poëte grec, vivait probablement vers la fin du premier siècle de notre ère. Il composa une épigramme

de six lignes, qui a été retrouvée par Pococke en 1737 (*Voyage dans la Haute Égypte*) sur la base de la statue de Memnon, dans les ruines de Thèbes. Dans cette épigramme, Thétis est invitée à se rappeler que, tandis qu'Achille dort tranquille en Thessalie, sa victime, Memnon, parle aux pieds des montagnes de la Libye. On sait que, d'après la tradition, la statue de Memnon rendait un son dès que les premiers rayons du soleil levant venaient la frapper. Selon Dion Chrysostome, on ne voyait pas encore d'inscription sur cette statue sous le règne de Trajan. Elle a été insérée depuis dans l'*Anthologie grecque*. Cette inscription est signée sur le colosse par Apollonius, *procurateur de César* (ἐπίτροπος Καίσαρος).

Pococke, *Description of the east*, I, 149. — Jacobs, *Anthologia græca*, X, 367. XIII, 868. — Dion Chrysostome, *Oratio*, XXXI, p. 386. — Letronne, *Recueil d'Inscriptions de l'Égypte*, t. II, p. 396; Paris, 1848.

**ASCLÉPIODOTE**, philosophe grec et thaumaturge, disciple de Proclus, vivait vers l'an 450 de J.-C. Il se livra de bonne heure à l'étude de la nature, fut le premier à classer les couleurs par tons et par nuances, compta jusqu'à cinq cents espèces de bois différentes, et observa avec une patience qui tient du génie les plantes et les animaux. Sa grande réputation vint surtout des cures merveilleuses qu'il obtint par l'ellébore blanc. Il s'occupa aussi de musique. Il avait écrit un commentaire sur le *Timée* de Platon, dont il ne nous reste plus rien.

Damascius, *Biblioth.*, cod. 242, p. 344, éd. Bekker. — Suidas, Σωρανός. — Fabricius, *Bibl. græca*, III, 164; VII, 274.

On trouve à la Bibliothèque nationale, et dans celle de Rome et de Vienne, un manuscrit *Sur la Tactique* (Τακτικά) attribué à un Asclépiodote; il est encore inédit.

***ASCLÉPIUS** (Ἀσκλήπιος), médecin grec, dont l'époque est incertaine. S'il est le même dont Galien parle, il doit avoir vécu dans le second siècle avant J.-C.; si, au contraire, c'est le scoliaste anonyme qui a écrit des commentaires sur Hippocrate, il peut avoir existé vers le sixième ou septième siècle de notre ère. La méthode qu'il suit dans son travail est excellente, en ce qu'il explique les passages difficiles d'Hippocrate. C'est le premier médecin qui parle d'un cas de superfétation, à l'occasion d'une femme qui accoucha d'un second enfant six mois après le premier.

Fabricius, *Bibl. græca*, t XIII, p. 92. — Galien, *De differ. morb.*, cap. 9. — Dietz, *Schol. in Hippocr. et Gal.*, t. II, p. 458. — Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. I, p. 128.

***ASCLÉPIUS**, philosophe grec, dont l'époque n'est pas connue. On lui attribue un dialogue grec entre Dieu et l'homme, Mercure et lui-même; il est intitulé Λόγος τέλειος. La version grecque manque; mais il existe une traduction latine, attribuée à Apulée de Mandaure, imprimée dans les éditions d'Apulée d'Alde; 1521, in-8°; Francfort, Elmenshorst, 1621, in-8°. On a du même auteur un ouvrage en trois livres, intitulé *les Définitions d'Asclépius au roi Ammon* (ὅροι Ἀσκληπίου πρὸς Ἄμμωνα βασιλέα), imprimé avec le *Pœmander* d'Hermès Trismégiste, dans l'édition de Turnèbe; Paris, 1554, in-4°, et dans *Nova Philosophia de Universis*, de Patricius; Ferrare, 1591, in-fol.

Fabricius, *Biblioth. græca*, I, 62.

**ASCLÉPIUS** *de Tralles*, philosophe grec, vivait vers la fin du cinquième siècle de notre ère. Il était disciple d'Ammonius, et il a laissé des commentaires sur les six ou sept premiers livres de Métaphysique d'Aristote, et sur l'Arithmétique de Nicomaque de Gérase. Ces deux ouvrages existent en manuscrits à la Bibliothèque nationale; ils n'ont jamais été imprimés. Brandis en a donné des extraits dans l'édition d'Aristote imprimée par l'ordre de l'Académie de Berlin. Buhle, en faisant Asclépius évêque de Tralles, l'a vraisemblablement confondu avec Asclépiade, qui occupa le siége épiscopal de cette ville.

Fabricius, *Biblioth. græc.*, V, 635. — Sainte-Croix, *Magasin encyclop.*, cinquième année, v. III, p. 359.

***ASCLÉPIUS** (*Nicolas*), théologien hessois, surnommé Barbatus, natif de Cassel, mort le 20 mars 1571. Il fut d'abord maître d'école à Homberg, puis professeur à Marbourg peu après la fondation de cette université. On a de lui entre autres : *De antiquo et profundo concilio Dei exegesis tam pia quam erudita in prosam de divisione Apostolorum cantari solitam et ad puerorum usum ostenso artificio, et ad eorum gloriam conscripta, qui in ministerio verbi fideliter laborant*; Francfort, 1553, in-8°; — *Periochæ dodecastichæ, summam singulorum capitum, Actorum Apostolicorum a Luca evangelista conscriptorum mira brevitate, verum multæ eruditionis recessu continentes*; Marbourg, 1558, in-4°; — *Sacrarum Elegiarum libri tres, quorum ordo, ratio et contextus hic est*, etc.; Bâle, 1567, in-8° : plusieurs de ces élégies se trouvent dans *Delic. poet. germ.*; — *Enchiridion poeticum in Evangelia Dominicalia*; Marbourg, 1568, in-8°; — *Sylva, S. poemata*; Francfort, 1612, in-8°; — *Epigrammata*; Cologne, 1620, in-8°.

Strieder, *Gelehrtes Hessen* (les Savants de la Hesse).

***ASCOLI** (*Alexandre*), professeur en médecine, de Pérouse, vivait à la fin du dix-septième siècle, et professait dans sa ville natale. On a de lui : *Teoria et prattica delle febbri, secondo il nuovo sistema ove il tutto si spiega quanto e possibile ad imitazione de Geometri*; Pérouse, 1699, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ASCOLI** (*David* D'), écrivain juif vers le milieu du seizième siècle. Il écrivit une très-vive protestation contre le pape Paul IV, qui avait décrété que les juifs, dans toutes les contrées catholiques, se couvriraient de couleur jaune ou orange, pour se distinguer des chrétiens. Il a écrit : *Apologia Hebræorum*, imprimé à Strasbourg

en 1559. Cinelli, dans sa *Bibliotheca volante*, fait un grand éloge de ce livre, qui valut à son auteur un long emprisonnement.

De Rossi, *Dizion. storico degli autori Ebr.*, I, 87-88. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, III, 181.

**ASCOLI** (*Trojano Marulli*, duc DE), homme d'État napolitain, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Naples le 23 juin 1823. Il se distingua par un attachement inaltérable à Ferdinand IV, roi de Naples, dont il partagea le sort lors de l'installation de Joseph Bonaparte sur le trône de Naples.

Colletta, *Storia del reame di Napoli*. — Coppi, *Annali d'Italia*.

***ASCONDO** (*François*), architecte espagnol, né à Surreta (Biscaye) en 1705, mort en 1781. Il prit l'habit religieux de l'ordre de Saint-Benoît, et n'en continua pas moins à exercer sa profession avec habileté. C'est lui qui a construit les établissements de presque toutes les communautés religieuses de la Castille. Ses principales œuvres sont les églises de Hornija, Villardefradès, le prieuré de Sainte-Marie de Duéro, le monastère de Fromesta, le couvent des nones de Saint-Pierre des Duègnes, et un hôtel pour Visconti Valoria à Valladolid.

Llaguno y Cean Bermudez, *Noticias de los Arquitectos y Arquitectura de España*. — Ponz, *Viage de España*.

**ASCONIUS PEDANUS** (*Quintus*), grammairien latin, natif de Padoue, vivait probablement vers l'an 50 de J.-C., et parvint à un âge très-avancé. Il fit des critiques littéraires sur les principaux écrivains de Rome, tels que Virgile, Salluste, Cicéron. Il ne nous reste plus que ses commentaires sur quelques discours de Cicéron (*In Verrem*, *Pro Cornelio*, *Pro Scauro*, *In Pisonem*, *Pro Milone*). On y trouve des détails précieux pour l'histoire de l'antiquité, sur les constitutions du sénat, les assemblées du peuple, les cours de justice, etc. Son écrit contre les détracteurs de Virgile a péri : Donat et autres grammairiens en ont fait usage. Poggio Bracciolini, qui assista au concile de Constance, trouva, en 1416, le manuscrit des commentaires d'Asconius dans la cave d'une tour du couvent de Saint-Gall en Suisse. Il le fit copier, et des copies de ce manuscrit se trouvent dans plusieurs bibliothèques de l'Europe; mais on ignore ce qu'est devenu l'original. La chronique d'Eusèbe nous dit qu'Asconius Pedanus devint aveugle à soixante-treize ans sous le règne de Vespasien, et qu'il mourut à quatre-vingts ans. Les commentaires d'Asconius furent pour la première fois imprimés à Venise, 1477, in-fol.; l'édition la plus récente est celle de J.-C. Orelli et G. Baiter; Zurich, 1833.

Madvig, *De Q. Asconii Pediani et aliorum veterum interpretum in Ciceronis Orationes commentariis Disputatio critica*; Copenhague, 1828. — Baehr, *Geschichte der Röm. Literatur*.

**ASCOUGH**. *Voy.* AYSCUTE.

**ASDRUBAL** ou **HASDRUBAL**, nom d'une famille carthaginoise qui compte au nombre de ses membres plusieurs suffètes et généraux célèbres. Les voici dans l'ordre chronologique :

**ASDRUBAL**, fils de Magon, entreprit, vers l'an 489 avant J.-C., la conquête de la Sardaigne : il débarqua dans cette île; après avoir été blessé, il remit le commandement de l'armée entre les mains de son frère Amilcar.

Diodore. — Justin.

I. **ASDRUBAL**, fils de Hannon, fut envoyé en Sicile vers l'an 255 avant J.-C.; il attaqua Panorme, où était renfermé le proconsul Métellus; il fut vaincu, perdit cent trente éléphants, et fut crucifié à son retour à Carthage.

Diodore.

II. **ASDRUBAL**, général carthaginois, surnommé *le Beau*, mort l'an 223 avant J.-C., gendre d'Amilcar Barca et beau-frère d'Annibal; il suivit son beau-père en Espagne. Ce fut en Numidie qu'il déploya d'abord ses talents militaires. Les Numides voyant les Carthaginois occupés en Espagne, leur déclarèrent la guerre. Asdrubal quitta l'Espagne pour passer en Afrique, et ses victoires rétablirent l'ordre. Après la mort de son beau-père, l'armée d'Espagne le proclama général, et ce choix fut confirmé par le sénat, jaloux de confier sa destinée à un élève d'Amilcar. Les premiers jours de son commandement furent marqués par la défaite d'un prince espagnol qui le provoqua au combat. La conquête de douze villes qui lui ouvrirent leurs portes fut le fruit de cette victoire. La modération dont il usa en cette circonstance engagea des contrées entières à se soumettre. Plein de reconnaissance pour la mémoire d'Amilcar, il sollicita du sénat de Carthage de lui envoyer Annibal. Un mariage qu'il contracta avec une princesse espagnole acheva de lui gagner les sympathies de la nation. Après qu'il eut étendu ses conquêtes, il crut devoir s'en assurer la possession en bâtissant une ville qui pût servir de rempart à ce nouvel empire : il lui donna le nom de *Carthage-la-Neuve*, et cette ville devint dans la suite une des plus riches et des plus commerçantes du monde. Les Romains, alors trop occupés à combattre les Gaulois, qui avaient fait une irruption dans l'Italie, n'étaient point en état de l'arrêter. Ils conclurent donc le fameux traité par lequel les Carthaginois s'engageaient à ne point passer l'Èbre, à ne jamais troubler Sagonte et les autres colonies grecques dans la jouissance de leurs priviléges. Ce traité fut religieusement observé, et Asdrubal tourna ses armes contre cette partie de l'Espagne qui s'étend depuis l'Océan jusqu'à l'Èbre. Il la soumit par sa valeur et sa générosité. Il fut assassiné par un esclave gaulois dont il avait fait mourir le maître.

Polybe, liv. I et II. — Diodore de Sicile, I, 25. — Tite-Live, l. XXI. — Plutarque, *In Annal.* — Cornelius Nepos, *In Amilc.* — Florus, Eutrope, Orose. — *Dict. historique*.

III. **ASDRUBAL** ou **HASDRUBAL-BARCA**, suffète et général carthaginois, mort 207 ans av. Jésus-Christ fils d'Amilcar et frère du grand Annibal. Vers l'an 218 avant l'ère chrétienne, Annibal, à son départ pour l'Italie, lui laissa le

commandement des troupes d'Espagne, parmi lesquelles se trouvaient cinq cents archers des îles Baléares, plus de vingt éléphants, et une flotte de près de soixante vaisseaux. La partie située en deçà de l'Èbre avait été confiée à Hannon, qui, ayant voulu se mesurer avec Cnéius Scipion, essuya une déroute complète auprès de Scissis. Asdrubal, qui croyait que son collègue l'attendrait pour combattre, se mit en route pour le rejoindre; il avait déjà passé l'Èbre à la tête de 8,000 hommes de pied et de mille cavaliers, lorsqu'il rencontra les débris de l'armée d'Hannon, ce qui l'engagea à rebrousser chemin vers les bords de la mer. Mais, non loin de Tarragone, ayant aperçu les matelots et les soldats de la flotte de Scipion qui étaient dispersés dans la campagne, il vengea sur eux les pertes que les Carthaginois venaient d'éprouver, en massacra un grand nombre, fit rembarquer ses soldats, et cingla vers Carthagène. Scipion était allé au-devant de lui, et, ne l'ayant pas trouvé, s'était éloigné avec sa flotte. Asdrubal, profitant de la circonstance, revient avec son armée, contraint les habitants de Lérida et d'autres peuplades espagnoles à se liguer avec lui, et ravage les terres alliées du peuple romain. Mais ayant été rejoint par Scipion qu'il n'attendait pas sitôt, son armée fut vaincue. Alors, repassant l'Èbre, il alla prendre son quartier d'hiver à Carthagène, où il fit de nouveaux préparatifs de guerre. Dès le retour de la belle saison, les hostilités furent reprises de côté et d'autre avec un égal acharnement. Un combat naval rendit Scipion maître de cette partie de la mer. Cependant Mandonius et quelques autres princes s'étaient soulevés contre Rome, et Asdrubal lui-même était allé fomenter la révolte; mais les princes de Celtibérie, alliés du peuple romain, mirent sur pied une puissante armée et défirent Asdrubal, qui laissa 15,000 hommes sur le champ de bataille. Tant de pertes successives auraient mis le général carthaginois dans l'impossibilité de continuer la campagne, s'il n'eût reçu de Carthage un renfort de quatre mille fantassins et de cinq cents cavaliers, qu'il ajouta aux restes de son armée. Le sénat de Carthage lui intima l'ordre de passer promptement en Italie avec toute son armée. Cette nouvelle se répandit bientôt en Espagne, et fit pencher tous les esprits en faveur des Romains. Asdrubal se hâta de mander à Carthage le mauvais effet qu'avait produit le seul bruit de son départ. Ses lettres produisirent une vive impression sur l'esprit des sénateurs : on fit partir Himilcon à la tête d'une armée nombreuse, pour remplacer Asdrubal, à qui on renouvela l'ordre de se rendre en Italie.

Les deux Scipions, comprenant toutes les conséquences de son départ, concertèrent ensemble les moyens de s'y opposer. Ils se dirigèrent d'abord sur Ibère, place d'armes des Carthaginois, destinée à conserver toutes leurs possessions de ce côté de l'Èbre. Asdrubal forma une entreprise pareille sur une ville alliée des Romains; les Scipions accourent, une rencontre a lieu; les Carthaginois, après un combat sanglant et opiniâtre, sont taillés en pièces, et Asdrubal lui-même, pour éviter la mort, est obligé de prendre la fuite avec les débris de son armée. Les succès des armes romaines amenaient sans cesse de nouvelles défections du côté des Carthaginois, et Asdrubal fut forcé de lever le siége d'Indibilis. Tant d'avantages firent naître, dans les villes confédérées avec le peuple romain, l'espoir de chasser d'Espagne tous les Carthaginois; mais Asdrubal, qui avait eu le temps de rassembler les débris de son armée, attaqua ces troupes au passage, et en fit un horrible massacre. Encouragé par ce succès, il alla mettre le siége devant Viguerra, qui s'était révoltée; mais, poursuivi par les Scipions, il se retira à Munda, où il fut battu par Cnéius, qui lui tua douze mille hommes et fit un grand nombre de prisonniers. Le général romain, quoique blessé, se mit à la poursuite des ennemis, qui se retirèrent dans le centre de l'Andalousie; mais Asdrubal ayant reçu un renfort considérable de la Gaule Narbonnaise, s'avança contre les Carpétiens révoltés, les fit rentrer dans le devoir, et se dirigea ensuite vers les Pyrénées, quand, poursuivi par Scipion et forcé de combattre, il fut vaincu et obligé de retourner sur ses pas. Après s'être borné pendant quelque temps à la défense de l'Espagne méridionale, il parvint à gagner les Celtibériens, joignit ses forces à celles de Magon et de Massinissa, attaqua séparément les deux Scipions, et détruisit leur armée dans deux combats différents où ces deux généraux perdirent la vie, l'an 213 avant J.-C.

Cependant le sénat de Carthage insistait vivement sur son départ d'Espagne. Le consul Claudius Néron, général romain, s'empara d'un défilé qui devait servir de passage aux Carthaginois; Asdrubal lui échappa par la ruse. Sans livrer à Bætula un nouveau combat, il rassembla les débris de son armée, puis s'avança vers les Pyrénées en prenant sa route par l'intérieur de la province, afin d'éviter la rencontre des ennemis. Il franchit ces montagnes avec beaucoup de facilité : grâce à ses trésors considérables, il obtint des habitants la permission de passer au milieu d'eux, et même celle d'y faire des recrues. Cependant Rome éprouvait de vives alarmes. Asdrubal avait, dit-on, traversé les Alpes au grand Saint-Bernard. De là il se rendit sous les murs de Plaisance, dont il tenta le siége; entreprise imprudente, qui donna le temps aux Romains de rassembler toutes leurs forces. Réduit à lever le siége de cette place, il avait envoyé quatre cavaliers gaulois et deux Numides avec des lettres adressées à son frère, pour le prévenir qu'il prenait la route de l'Ombrie. Mais ces courriers s'étant égarés furent pris aux environs de Tarente par des fourrageurs de l'armée romaine, qui les menèrent au gouverneur de la ville. Les lettres furent envoyées sur-le-champ au consul Néron, qui, après avoir remis le com-

mandement de l'armée à un de ses lieutenants, partit dans la nuit à la tête d'une troupe d'élite de six mille hommes, fit répandre le bruit qu'il allait attaquer une ville de Lucanie, et courut rejoindre son collègue Livius, campé à cinq cents pas d'Asdrubal. Les deux consuls, pour détourner l'attention de l'ennemi, réunissent les deux camps en un seul, sans rien changer à l'ancienne disposition des tentes. Un conseil s'assemble pour décider si l'on doit engager le combat immédiatement, ou bien laisser aux troupes de Néron le temps de se reposer. Dans la crainte que leur stratagème ne vienne à se découvrir, ils font sonner la charge. Asdrubal, de son côté, se met en bataille devant ses retranchements; mais voulant, avant le combat, s'assurer de la position de l'armée romaine, il remarque de nouveaux boucliers et des chevaux harassés de fatigue. Comprenant alors que Claudius avait rejoint son collègue, il bat en retraite, et ses troupes s'éloignent dans le plus grand désordre. Il se disposait à passer le Métaure, lorsqu'il voit arriver les ennemis. Sentant l'impossibilité d'éviter le combat, il se décide à tenter la fortune : il se place au centre de son armée, dont l'aile droite était occupée par les Gaulois et l'aile gauche par les vétérans espagnols, et met ses éléphants devant son corps de bataille. Il s'avance le premier contre l'aile gauche des Romains, commandée par Livius, et, décidé à vaincre ou à mourir, il charge avec fureur. Le combat fut très-sanglant des deux côtés; mais l'arrivée de Néron sur les derrières des troupes carthaginoises décida la victoire. Alors Asdrubal, ne voulant pas survivre à tant de milliers d'hommes qui avaient quitté leur patrie pour le suivre, se précipite au milieu d'une cohorte romaine, et meurt les armes à la main. Les Romains n'avaient jamais tant tué d'ennemis dans un seul combat; mais les historiens ont exagéré de beaucoup le nombre des Carthaginois restés sur le champ de bataille. Annibal n'apprit le désastre de Métaure qu'à la vue de la tête de son frère, que Claudius fit jeter dans ses retranchements. Dans sa douleur il s'écria : *Je reconnais le malheureux sort de Carthage!* [Fortia d'Urban, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Plutarque, *in Annib.*— Tite-Live. — Polybe. — Florus. — Eutrope. — Orose.

IV. **ASDRUBAL**, surnommé *le Chauve*, fut envoyé, l'an 215 avant J.-C., pour soutenir les habitants de l'île de Sardaigne contre les Romains. Il débarqua à Caralis, fut vaincu par Manlius, et toute l'île tomba au pouvoir des Romains.

Diodore. — Tite-Live.

V. **ASDRUBAL**, général carthaginois, fils de Giscon, mort vers 201 avant J.-C. Il prit en l'an 207 avant J.-C. le commandement de l'armée d'Espagne, après le départ d'Asdrubal-Barca pour l'Italie. Il attira dans son parti Syphax, roi des Numides, passionnément amoureux de sa fille Sophonisbe. Les secours que lui donna ce prince, joints aux troupes qu'il avait déjà, firent échouer les projets de Scipion sur Utique l'an 204 avant J.-C. Mais, l'année suivante, le général romain battit les Carthaginois et les Numides en un même jour, et remporta sur eux une seconde victoire.

Tite-Live, liv. XXVII et XXVIII. — Polybe. — Eutrope. — Florus. — Orose.

VI. **ASDRUBAL**, petit-fils de Masinissa, roi des Numides, eut, avec le précédent, le commandement des troupes qui défendaient Carthage contre les Romains. Accusé de trahison, il fut massacré, l'an 147 avant J.-C., par les partisans de son collègue Asdrubal.

Salluste.

VII. **ASDRUBAL**, général carthaginois, mort vers 146 avant J.-C. Il n'était point de la famille d'Asdrubal-Barca, mais il eut la même haine pour Rome. Il fit des efforts inutiles pour défendre sa patrie contre les Romains dans la troisième guerre punique. Une armée de 20,000 hommes, qu'il commandait, ne cessa de harceler les troupes ennemies qui assiégeaient Carthage. Asdrubal traitait inhumainement tous ceux qu'il pouvait surprendre. Scipion le Jeune poursuivit le général carthaginois; celui-ci, ne pouvant tenir contre les Romains, se renferma dans la ville. Scipion s'en étant rendu maître l'an 146 avant J.-C., Asdrubal se retrancha avec les transfuges de l'armée romaine, avec sa femme et ses enfants, dans le temple d'Esculape; puis il vint se jeter aux pieds de Scipion. Le général romain le montra aux transfuges dans cette posture humiliante; mais ceux-ci, plus courageux que lui, mirent le feu au temple. La femme d'Asdrubal se para magnifiquement, et, après avoir prononcé des imprécations contre son mari, égorgea ses deux enfants, et se précipita avec eux et les transfuges au milieu des flammes. Au rapport d'Appien, Asdrubal se tua lui-même peu de temps après.

Tite-Live, XLIX et L. — Eutrope. — Florus.

***ASDRUBALI** (*François*), médecin romain, né à la fin du dix-huitième siècle, mort en 1832. Il se rendit célèbre dans l'art de l'accouchement. Pascal de Pierre, avocat romain philanthrope, qui avait essayé de fonder une école de sourds et muets, résolut d'établir un cours d'accouchement. Il affecta à cet objet une somme considérable; et Asdrubali, qui était allé étudier à Paris sous Alphonse Leroy, revint à Rome, et professa lui-même à l'archi-gymnase de la *Sapienza*. Il installa en même temps une clinique à l'hôpital de Saint-Rocco. On a de lui : *Elementi di Ostetricia*; Rome, 1793, 3 vol. in-8°. — Une autre édition du même ouvrage a paru sous ce titre : *Trattato generale di Ostetricia teoretica e prattica;* 5 vol. in-8°, 1812; — *Manuale clinico di Ostetricia;* Rome, 1826, 2 vol. in-8°.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*, t. XXVI. — *Göttingische Anzeigen*, 1799, III, p. 1861.

**ASEDY.** *Voy.* ASADY.

**ASELLI, ASELLIO ou ASELLIUS** (*Gaspard*), célèbre médecin italien, né à Crémone vers 1581, mort en 1626. Il servit d'abord comme chirurgien militaire, et devint ensuite professeur d'anatomie et de chirurgie à Padoue. Il passa une grande partie de sa vie à Milan, et c'est là qu'il découvrit les vaisseaux lactés. Avant Aselli, les anatomistes s'étaient imaginé que le chyle est porté des intestins au foie par les veines mésentériques, que Galien avait appelées les *mains du foie*. Cette opinion fut d'abord combattue par Varole, se fondant sur une observation attribuée à Aristote ou plutôt à Érasistrate, et rapportée par Galien. Aselli s'était depuis longtemps occupé de cette question alors vivement controversée, et il avait déjà renoncé à tout espoir de succès, lorsqu'il disséqua un jour un chien vivant qui venait par hasard de manger, et sur lequel il voulait faire voir le jeu du diaphragme pendant la respiration. Les innombrables petits filets blancs qu'il vit tout à coup ramifiés sur le mésentère, il les prit pour des nerfs, et n'y fit pas d'abord grande attention; mais lorsqu'en les piquant avec la pointe du scalpel, il en vit jaillir un liquide blanc, laiteux, il s'écria, de joie et de surprise, comme Archimède : εὕρηκα, *j'ai trouvé*. En effet, il venait de faire une des plus grandes découvertes anatomiques. Par une modestie inconnue de nos jours, il ne s'en fit pas gloire, et essaya de prouver qu'avant lui Hippocrate, Platon, Aristote, Érasistrate et Galien avaient déjà entrevu l'existence des vaisseaux lactés, qu'il appela *venæ albæ aut lacteæ*, à cause de leur structure et de leur liquide. C'était le quatrième genre des vaisseaux mésaraïques (*quartum vasorum mesaraicorum genus*), les trois autres genres étant formés par les nerfs, les artères et les veines. Il décrit leur distribution dans le mésentère, et ajoute qu'ils s'ouvrent par des spongioles ou par de petites bouches semblables à celles des sangsues, à la surface villeuse des intestins; qu'ils conduisent d'abord le chyle au pancréas (*pancreas Aselli*), pour y déposer la partie impure; et que de là ils charrient le reste dans deux troncs, le long de la veine-porte, jusqu'au foie. Voilà le résumé de l'observation d'Aselli, qui fut d'abord vivement contestée par G. Hoffmann et par Harvey, qui venait de démontrer le premier la circulation du sang. Il est curieux de voir les arguments qu'emploient ces deux savants éminents contre Aselli, qui n'était alors qu'un obscur médecin, à côté de ses redoutables adversaires, d'une renommée déjà européenne. C'est là une des pages les plus instructives de l'histoire de la science.

Aselli fit le premier comprendre l'importance des vivisections, et ouvrit ainsi à la physiologie un vaste champ de découvertes. Il mourut, jeune encore, à l'âge de quarante-cinq ans, et fut enterré à Milan dans l'église de Saint-Pierre-Célestin, où ses amis lui élevèrent un modeste monument (1).

La découverte d'Aselli ne fut publiée qu'un an après la mort de l'auteur, par les soins d'Alexandre Tadinus et de Septalius (Settala), médecins milanais et amis d'Aselli, dans un ouvrage intitulé *De lactibus, sive lacteis venis, quarto vasorum mesaraicorum genere, novo invento*; Milan, 1627, in-4°. D'autres éditions, beaucoup moins estimées que la première, parurent successivement à Bâle en 1628, in-4°, à Leyde en 1640, in-4°, et parmi les traités de Spiegel, Leyde, 1645, in-fol. La première édition contient le portrait de l'auteur, avec quatre planches coloriées, qui sont le premier exemple d'une impression en couleurs sur bois ou cuivre.

F. H.

Haller, *Bibliotheca anatomica*, t. I, p. 362. — Corte, *Notizie istoriche intorno a' medici Scrittori Milanesi*, p. 176. — Moehsen, *Verzeichniss einer Sammlung von Bildnissen berühmter Ærzte*, p. 137. — Harvey, *Opera omnia*, p. 621, édit. 1766.

***ASELLIO** (*Publius Sempronius*), historien romain, tribun militaire sous Scipion l'Africain, à Numance, vivait 133 ans avant J.-C. Il a écrit le récit de tout ce qu'il a vu, depuis la guerre Punique jusqu'au temps des Gracques. On ne sait pas au juste le titre de son ouvrage; cependant on le cite sous le nom de *Libri rerum gestarum*, ou *Historiæ*. On en trouve des fragments dans Popina, *Fragmenta Histor. vet.*; Amsterdam, 1742, in-4°. On lui a attribué à tort une *Chorographia Italiæ*, œuvre d'Annius de Viterbe.

Krause, *Vitæ et Fragmenta vet. histor. romanorum.*

* **ASELLUS** (*Claudius*), soldat romain, connu par le trait suivant, rapporté par Appien. Lors du siége de Capoue (202 av. J.-C.) par le consul C. Claud. Néron, un Campanien nommé Taureas provoqua en combat singulier le Romain Claudius Asellus. Dans la lutte qui eut lieu entre le camp romain et la ville de Capoue, Taureas vaincu ayant reculé jusque sous les murs de la ville, Claudius, emporté par son cheval, ne put en retenir l'élan, entra au galop dans Capoue, la traversa entièrement, sortit par une autre porte, et regagna sain et sauf le camp romain.

Appien, *de Bello Annib.*, 37.

(1) Voici l'épitaphe gravée sur le tombeau d'Aselli :

B. M. S.
Gaspari Asellio
Viro morum sua suavitate incomparabili
Civi Cremonensi
Anatomes et chirurgiæ
In Ticinensi Academia publico interpreti
Atque in bello Cisalpino
Regii exercitus proto-chirurgo
Qui annum agens XLV obiit :
Alexander Tadinus
Et senator Septalius
Ex collegio nobil. Mediol.
Philosophiæ medici
Amico optimo
Mœstissimi P. P.
Die XXIV april. MDCXXVI.

***ASELLUS** (*Tiberius Claudius*), chevalier romain en 142 av. J.-C. Scipion l'Africain, devenu censeur, le dégrada et le réduisit à la condition des *ærarii*. Asellus, se prévalant quelque temps après de ses services militaires, se plaignait à Scipion de la perte de sa première dignité; Scipion lui répondit par le proverbe : *Agas asellum, si bovem non agere queas*. Asellus, devenu tribun du peuple en 139, accusa Scipion devant le peuple; il objectait que le lustre pendant lequel il avait été censeur était néfaste, attendu qu'il avait été suivi de *la peste*. Scipion se défendit en disant que cela n'était pas étonnant, puisque la même année on avait rendu à Asellus son premier poste, quand lui, Scipion, l'avait relégué à sa place, c'est-à-dire parmi les *ærarii*, dernière classe des censitaires.

Aulu-Gelle, II, 20; III, 4; IV, 17. — Cicer., *de Orat.*, II, 66. — Neger, *Oratorum Romanorum fragmenta*, p. 184. — Clinton, *Fast. Hellen.*, III, 480.

***ASENSIO Y MEZORADA** (*don François*), graveur espagnol, né à Fuente-la-Encina (Vieille-Castille), on ne sait à quelle époque; mort à Madrid en 1794. Il fut renommé pour le fini et la délicatesse de sa gravure, tant pour les figures que pour les lettres, et fut attaché à la bibliothèque royale de Madrid.

Un autre ASENSIO s'était rendu célèbre comme peintre de portraits à Saragosse, vers la fin du dix-septième siècle.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*.

***ASFANDIYAR**, héros persan, vivait entre le cinquième et le sixième siècle avant J.-C. Il était le fils de Gushtasp (Darius Hystaspe), et son principal soin était de faire des prosélytes à la religion de Zoroastre. Tout l'empire se convertit, ce qui amena une guerre avec Arjasp, roi de Turan. Dans un premier engagement, Asfandiyar, qui commandait l'armée persane, défit complétement les Tartares, et tua de sa main le fils même du roi. Peu de temps après, Asfandiyar fut accusé de rébellion envers son père, et séquestré. En attendant, Arjasp reformait une armée pour envahir l'empire perse. La ville de Balkh fut prise et saccagée par lui : les prêtres de Zoroastre furent massacrés. Gushtasp subit plusieurs défaites, et vit emmener sa fille captive en Tartarie. C'est alors qu'il implora l'aide de son brave fils. La présence d'Asfandiyar alluma l'enthousiasme des troupes, qui firent des prodiges et réparèrent toutes les pertes. Un roman persan (*Asfandiyar Nama*) rapporte, avec exagération sans doute, les promesses du fils de Gushtasp; mais il n'en fit pas moins des actions d'éclat. Il fut tué dans une rencontre avec un de ses ennemis, Rustam, qu'on appelait *le plus Brave des braves*.

Malcolm, *History of Persia*. — Atkinson, *Abridged translation of the shahnameh*.

**ASFELD BIDAL** (D'). Ce nom comprend quatre frères célèbres, nés d'un père (Bidal, baron de Willenbruch et d'Harsfoldt) qui avait été ministre de Christine de Suède près de Louis XIV. Les voici dans leur ordre chronologique :

ASFELD Ier (*Alexis Bidal*, baron D'), né vers 1648, tué à Aix-la-Chapelle à la fin d'octobre 1689. Il se distingua par sa bravoure, et servit sous le duc de Luxembourg et le maréchal de Créqui. C'est surtout dans la campagne du Rhin et au siége de Bonn qu'il se fit remarquer, lorsqu'il trouva la mort à Aix-la-Chapelle en s'avançant vers l'ennemi.

ASFELD II (*Benoît Bidal*, baron D'), né en 1658, mort le 29 avril 1715. Il assista, comme son frère Alexis, au siége de Bonn, où il commandait un régiment de dragons. Il se conduisit avec distinction dans les batailles de Fleurus en 1690, de Steenkerke en 1692, de Neerwinde en 1693, dans les siéges de Mons, de Namur, de Charleroi (1691-1693), aussi bien que pendant le bombardement de Bruxelles en 1695. Il commanda la cavalerie française dans les batailles de Chiari (1701) et de Luzzara (1702). Enfin, il prit une brillante part à la campagne du Rhin : il mourut de la suite de ses blessures.

ASFELD III (*Jacques-Vincent Bidal* D'), abbé de Vieuville, théologien, né en 1664, mort à Paris en 1745. En 1740 il se démit de son abbaye par suite de ses opinions jansénistes, qui l'avaient impliqué dans des querelles théologiques, et finirent, en 1721, par le faire renfermer à la Bastille. On a de lui : *Avant-propos aux Règles pour l'intelligence des saintes Écritures*; Paris, 1706, in-12; ouvrage généralement attribué à Duguet; — *Explication littéraire de l'ouvrage des six jours, mêlée de réflexions morales*, sous le voile de l'anonyme; Bruxelles, 1731, in-12; Paris, 1736, in-12; — *la Genèse, en latin et en français, avec une explication du sens littéral et du sens spirituel*; Paris, 1732, in-12, 2 vol.; — *Explication du livre de la Genèse, selon la méthode des saints Pères*; Paris, 1732, in-12, 3 vol.

ASFELD IV (*Claude-François Bidal*, chevalier, puis marquis D'), maréchal de France, né le 2 juillet 1667, mort le 7 mars 1743. Lieutenant au régiment de dragons du baron d'Asfeld son frère, il se trouva en 1683 au bombardement de Luxembourg, obtint en 1684 une compagnie dans le même régiment : il servit en 1689 à l'armée d'Allemagne, commandée par le maréchal d'Humières. Mestre de camp du régiment d'Asfeld le 7 novembre, il se trouva aux siéges de Kocum en 1690, de Mons et de Liége en 1691, de Namur en 1692, d'Huy en 1693, ainsi qu'à la bataille de Neerwinde, où il eut l'épaule fracassée. Brigadier par brevet du 28 avril 1694, il servit à l'armée de Flandre jusqu'en 1697, qu'il passa à l'armée du Rhin. S'étant distingué tant à Nimègue le 11 juin 1702, qu'à la bataille de Traërbac le 6 novembre suivant, il fut créé maréchal de camp le 23 décembre, prit part aux siéges de Brisach et de Landau, et passa en Espagne en décembre 1703. Lieutenant général des

armées du roi le 26 octobre 1704, il investit Carthagène, et se trouva à la bataille d'Almanza. Commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 19 septembre 1707 il s'empara de Valence. Voulant récompenser cette dernière conquête, Philippe V, roi d'Espagne, lui permit de porter dans son écusson les armes du royaume. De retour en France, il fut pourvu successivement du commandement du comté de Nice le 1er mars 1711, et de Provence en 1712. Il marcha en 1713 au secours de Gironne, et servit l'année suivante au siége de Barcelone. Étant retourné en Espagne en 1715, il fit rentrer les habitants de l'île de Majorque sous l'obéissance du roi d'Espagne, qui le créa chevalier de la Toison d'or le 21 août, et marquis d'Asfeld par décret du 30 du même mois, « pour lui, ses descendants et parents di« rects ou collatéraux. » Directeur général des fortifications par brevet du 24 septembre 1718, il fut employé l'année suivante au siége de Saint-Sébastien. Étant passé à l'armée d'Italie le 6 octobre 1733, il commanda l'armée en l'absence du maréchal de Villars. Nommé maréchal de France le 14 juin 1734, il s'empara de Philisbourg et de Worms. A. SAUZAY.

Pinard, *Chronol. hist. militaire*, vol. IV, p. 472-516. — Marquis de Quincy, *Hist. milit. du règne de Louis le Grand*, vol. II, p. 210, etc. — Anselme, *Histoire généalogique de la Maison de France*. — Moréri, *Dict. historique*.

**ASGILL** (*Charles*, sir), général anglais, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1823. Il servit d'abord en Amérique, sous les ordres du général Cornwallis; il fut fait prisonnier au siége d'York-Town, en Virginie, et fut désigné par le sort pour être mis à mort par représailles; gracié ensuite par le congrès américain, sur les instances du gouvernement français, il fut renvoyé sur sa parole, et servit en Flandre et en Irlande. Cet épisode de la vie d'Asgill a fourni le sujet à plusieurs pièces de théâtre.

*Gentleman's Magazine*, vol. XCIII, p. 274. — Gordon, *History of the rise, progress and establishment of the independance of the United States of America*, t. IV, p. 248.

**ASGILL** (*Jean*), jurisconsulte anglais, né vers 1650, mort en prison à Londres en 1738. Il se fit remarquer par ses écrits politiques, et surtout par ses opinions singulières en matière de religion. En 1699 il fut nommé membre du parlement d'Irlande; mais il perdit bientôt ce poste après la publication de l'ouvrage : *the Possibility of avoidning death; or an argument proving, that according to the covenant of eternal live revealer in the Scriptures, man may be translated from hence into that eternal life, without passing through death*; London, 1700, ouvrage brûlé à Dublin comme renfermant des blasphèmes. L'auteur y soutint, entre autres, que « ceux qui croient fortement et véritablement en Jésus ne meurent point sur la terre, puisque le Christ, par sa mort, a satisfait à la première loi imposée aux mortels, que les hommes ne meurent ordinairement que par suite de leur manque de foi, de leur terreur panique, de leur pusillanimité, etc.; que lui-même il serait enlevé vivant au ciel comme Énoc et Élie. » Ces opinions étaient celles d'une tête exaltée; mais ses contemporains y voyaient de l'athéisme. Quelque temps après il revint en Angleterre et fut nommé membre du parlement à Londres. Accusé de nouveau au sujet de son livre, il passa près de trente années dans diverses prisons, où il publia un grand nombre d'ouvrages politiques, parmi lesquels on remarque un traité écrit en anglais, *De Jure divino, Or an assertion*, etc.; l'auteur y essaye de prouver que la maison de Hanovre a un droit divin au trône d'Angleterre (Londres, 1710, in-8°).

Kippis, *Biographica Britannia*. — *Journal of the Irish house of Commons*, septembre et octobre 1703. — *Journals of the (British) house of Commons*, novembre et décembre 1707. — *Catalogue of Printed books in the library of the British Museum* 1841.

***ASH** (*Édouard*), médecin de Londres, mort en avril 1829. Son nom se trouve mêlé à la découverte de la pile galvanique, ou de l'électricité à courant contraire. Il montra, l'un des premiers, qu'il y a production d'électricité chaque fois que l'on met en contact l'un avec l'autre deux métaux inégalement oxydables, tels que des plaques de zinc et d'argent, de plomb et de mercure, de cuivre et de fer. Cette découverte servit de base à la construction de la pile de Volta. Ash communiqua le résultat de ses expériences à M. de Humboldt, qui les publia en 1797, avec ses propres corrections sur l'irritabilité des fibres. Volta décrivit le premier appareil qui porte son nom, dans les *Philosophical Transactions* de Londres, année 1800. Ash inséra plusieurs articles scientifiques dans le *Speculator*, journal hebdomadaire de Londres, 1790, in-8°. H.

*Biographical Dictionary*.

**ASH** (*Jean*), littérateur anglais, né en 1724 dans le Dorsetshire, mort en avril 1779. Il s'attacha d'abord à l'étude des mathématiques, et s'occupa plus tard de théologie. Il chercha à fonder avec le docteur Caleb Evans une école de théologie à Bristol. On a de lui : *A new and complete dictionary of the english language*, 1775; — *Sentiments on education, collected from the best writers, properly methodised, and interspersed with occasional observations*, 2 vol. in-12, 1777; — *The Dialogues of Eumenes*.

Evans, *Tears of Christian freindship*. — *Gentleman's Magazine*, XLIX, 215. — Chalmers, *Biographical Dictionary*.

***ASH** (*Jean*), médecin anglais, né dans les premières années du dix-huitième siècle, mort à Londres le 18 juin 1798. Il imagina un singulier moyen pour prévenir une aliénation mentale dont il se croyait menacé : il se mit à étudier la botanique et les mathématiques jusqu'à ce que son esprit eût repris un parfait équilibre. Il pratiqua la médecine à Birmingham pendant quarante ans, et laissa : *Observations on the influenza in the year* 1775 *at Birmingham*; — *Experiments*

*and observations to investigate by chemical analysis the medicinal properties of the mineral waters of Spa and Aix-la-Chapelle in Germany, and of the waters of Bone near Saint-Amand in french Flanders*; in-8°, London, 1788; — *Oratio anniversaria in theatro collegii regalis medicorum Londinensium, ex Herveii instituto habita*, 1790; in-4°, Londinii, 1791.

*Gentleman's Magazine*, vol. LXVIII.

* **ASHBURNE** (*Thomas* DE), écrivain religieux, né à Ashburn, dans le Derbyshire, vivait vers le milieu du quatorzième siècle. Il engagea une controverse avec les lollards, et écrivit un traité contre le *Trialogus* de Wiclife. D'autres traités lui sont attribués; l'un d'eux contient des extraits de saint Augustin. Il a écrit un poëme anglais sous ce titre latin : *De Contemptu mundi*, 1384 : c'est une copie de *Price of conscience* d'Hampole.

Tanner, *Bibliotheca Britannico-Hibernica*, p. 52. — Ritson, *Bibliographia poetica*, p. 17.

* **ASHBURY** (*Joseph*), comédien anglais, né à Londres en 1638, mort à Dublin le 24 juillet 1820. Il reçut une excellente éducation, entra dans l'armée, et parvint au grade de capitaine en Irlande. Son goût pour le théâtre lui fit accepter un brevet de directeur de théâtre en 1691 : il débuta par le rôle d'Iago dans *Othello*, au théâtre d'Orange-Street, et, à partir de ce jour, sa vocation fut décidée. Il vint à Londres l'année suivante, où sa réputation de grand comédien fut confirmée par le public; et dès lors il se vit à la tête du théâtre en Irlande. Ashbury fut le répétiteur de la reine Anne, qui voulut apprendre le rôle de Semandre, de *Mithridate*. Il est considéré comme le premier comédien de son temps.

Chetwood, *General History of the Stage*. — Hitchcock, *Historical view of the rish Stage*, I, 18-35. — John Genest, *Some account of the english Stage*, X, 274-281.

**ASHBY** (*Henry*), célèbre calligraphe, né le 17 avril 1744 à Wotton-Under-Edge, mort à Exning (comté de Suffolk) le 31 août 1818. Il fut employé par Tomkins à graver les actes publics de la Cité de Londres. Parmi ses ouvrages calligraphiques on remarque plusieurs planches de l'élégant ouvrage intitulé *Beautés de la littérature*.

*Gentleman's Magazine*, vol. LXXXVIII, p. 283.

**ASHBY** (sir *John*), amiral anglais, né en 1642, mort vers le commencement du dix-huitième siècle. Il commanda l'escadre bleue à la fameuse journée de la Hogue en 1692, et fut accusé d'avoir, par négligence, empêché la destruction totale de la flotte française. Il fut renvoyé absous, et quitta le service.

*Life by Campbell in naval History*, III, 148.— Schomberg, *Naval chronology*.

* **ASHDOWNE** (*William*), théologien, vivait à Cantorbéry vers la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. Il rédigea quelques écrits pour défendre les unitairiens. On a de lui : *An essay explaining Jesus's tru meaning in his parables, from the occasion of his speaking and the application of them*; Canterbury, 1780, in-8°; — *the Unitarian, Arian, and Trinitarian opinion respecting Christ examined and tried by Scripture alone*; Canterbury, 1789, in-8°; — *An attempt to show that the opinion concerning the devil, or satan, as a fallen angel, and that he tempted men to sin, hath no real foundation in Scripture*, 1791, in-8°; — *Proofs that adults only are included in the design of the new convenant or Gospel dispensation*; 1792, in-8°; — *Two letters addressed to the lord bishop of Llandaff*.

*Monthly Review*, déc. 1780; aug. 1790; décemb. 1791; mai. 1799. — *Gentleman's Magazine*, sept. 1790, avril 1800, décembre 1805.

* **ASHE** (*André*), habile flûtiste, né à Lisburn (Irlande), mort en mars 1838. Il fit l'un des premiers usage des clefs additionnelles de la flûte. Il se fit applaudir successivement à Bruxelles, à Dublin, et à Londres. — Deux de ses filles ont été de célèbres cantatrices.

*Dictionary of Musiciens*. — *Personall Knowledge*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **ASHE** (*Rab* ou *Rav*), célèbre rabbin babylonien, né en 353, mort en 427. Il était l'un des plus savants docteurs juifs, et était l'un des auteurs du *Talmud babylonien*. Ce travail fut commencé à l'imitation de celui du rabbin Hakkadorh, qui, en rassemblant les principaux discours des rabbins de son temps, forma le *Mishna*. Ce Talmud fut imprimé à Venise par David Bomberg en 1520, 12 vol. in-fol. D'autres éditions ont été publiées en divers pays jusqu'au dix-huitième siècle. Mais cet immense travail ne fut complété que soixante-dix-huit ans après la mort de celui qui l'avait conçu.

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 484-490. — Wolf. *Biblioth. hebr.*, I, 224, III, 138. — De Rossi, *Dizion. storic. degli autori ebr.* — Ugolino, *Thesaur. antiquit. sacrar.*, XVIII, XIX, XX. — *Talmud Babylonicum*; Amsterdam, 1644.

* **ASHE** (*Thomas*), écrivain anglais, vivait à la fin du seizième ou au commencement du dix-septième siècle. Il est auteur de quelques tables destinées à faciliter l'usage des annuaires et des recueils législatifs de l'Angleterre. La liste en est donnée dans la *Bibliotheca legum Angliæ* de Worral.

*Biographical Dictionary*.

* **ASHER** (*Ben Jechiel*), dit *maître Asher*, rabbin et écrivain juif, né à Rothenburg vers la fin du treizième siècle, mort en 1321. Il fut une des lumières des synagogues d'Espagne, et dirigea avec une haute intelligence l'université de Tolède; mais la persécution inique exercée contre les Juifs l'obligea un moment à quitter ce poste. On a de lui : *Asheri* ou *Kitzur piske harosh*, ce sont des morceaux empruntés au Talmud de Babylone; — *Tosephoth o Tosephe harosh*, additions à l'ouvrage précédent; *Shiloth*, etc., questions et réponses sur divers

points de morale et sur les cérémonies israélites; Venise, in-fol., 1552; — *Sepher Hammattanoth* (le Livre des Grâces); — *Hannehagoth*, préceptes ou institutes, in-12; Mantoue, 1623.

De Rossi, *Dizion. storico degl. autor. ebr.*, I, 87. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 225-227. — Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 493-502. — Plantavitius, *Florileg. rabbin.*, p. 548, 555, 606, 627.

*ASHER (*Ben Joseph*), surnommé CHASID (*le Pieux*), rabbin polonais, vivait à Cracovie dans la première partie du seizième siècle. Il périt dans une des persécutions dont le peuple juif fut si souvent victime à cette époque. On a de lui : un commentaire sur le *Sepher Kinoth* (Livre des Lamentations); — un commentaire sur le *Sepher Jotzeroth* (Livre d'hymnes et de prières); — *Lekhem Abirim* (le Pain des Forts); — *Emek Beraca* (la Vallée de Bénédiction).

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 226; II, 1307; III, 1209.

*ASHFIELD (*Edmond*), peintre anglais, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il a le premier perfectionné le pastel au point de lui donner l'apparence de la peinture à l'huile. Il fit, dans ce genre, un grand nombre de portraits.

Walpole, *Anecdotes of Painting*, etc.

*ASHIK, poëte érotique persan, né en 1518 dans une ville voisine de la Romélie, mort en 1571. Il écrivit une foule de poëmes, dont l'amour est toujours le sujet principal. Ashik occupa plusieurs postes importants dans l'administration, où il avait été placé par la protection des sultans. Son principal ouvrage a pour titre : *Tezkeretesh-Shuáva we Meshairez-Zurefa fi Kawaidi*, etc. (Livre des Poëtes, et modèles de genre d'après les meilleurs auteurs). Voici comme l'auteur parle de l'amour : « L'amour jusqu'ici brûle dans mon cœur; et lorsque la mort m'appellera, il sera encore la lampe funéraire de ma tombe. » — Ashik a traduit quelques ouvrages de l'arabe en vers, et a écrit en langue turque un poëme sur le siége de Szigeth, où Soliman II trouva la mort.

Hammer, *Geschichte der Osmanischen Dichtkunst*, vol. II, p. 335-339. — Chabert, *Préface* à sa traduction de Latifi.

*ASHLEY (général), violoniste distingué, mort près de Londres en 1818; on ignore la date de sa naissance. Ce fut sous Giardini et ensuite sous Barthelemon qu'il apprit à jouer du violon; et il parvint à un tel degré d'habileté, que Viotti le choisit plusieurs fois pour jouer avec lui ses symphonies concertantes. A la mort de son père, Ashley lui succéda comme directeur des oratorios de Covent-Garden, conjointement avec son frère Charles.

*Jean-Jacques* ASHLEY, frère du précédent, fut un organiste célèbre, qui publia *Twelve easy duettos for german flute*, etc.; Londres, 1795.

Burney, *Commemoration of Hændel*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*ASHLEY (*Robert*), savant et voyageur anglais, mort en octobre 1641. Il étudia le droit à Oxford, et voyagea en Hollande, en France et dans d'autres pays. A son retour il vécut pendant de longues années dans le Middle-Temple. Ses principaux ouvrages sont : *Relation of the Kingdom of Cochin-China, containing many admirable rarities and singularities of that country*; Londres, 1633, in-4°, traduit de l'italien de Christ. Barri; — une traduction du français de l'*Urania* de du Bartas, en vers latins; Londres, 1589, in-4°; — *Life and Death of Almansor, the learned and victorious King that conquered Spain*; Londres, 1627, in-4°, traduit de l'espagnol; — *David persecuted, translated from the italian of Virgilio Malvezzy*; Londres, 1637; et 1650, avec un titre nouveau.

*Biographia Britannica.*

ASHMOLE (*Élie*), surnommé *le Mercuriophile anglais*, antiquaire et alchimiste, né à Lichfield le 23 mai 1617, mort le 18 mai 1692. Fils d'un sellier, il étudia d'abord le droit à Londres, aux frais de la famille Paget. Pendant les temps de trouble il embrassa le parti royaliste, et prit du service. Il devint capitaine, et n'abandonna toutefois point l'étude des sciences. Il cultiva avec zèle la physique, les mathématiques, l'astronomie et l'astrologie. Après la défaite du parti royaliste, il revint à Londres, où il se livra à l'astrologie, avec Jonas Moore, Guillaume Lilly et John Booker, qui l'aidèrent à fonder une société d'antiquaires; il montra aussi une grande prédilection pour l'alchimie, et apprit même l'hébreu pour lire le Talmud. Après la restauration de Charles II, il devint, en 1660, héraut d'armes, et secrétaire des colonies en 1679. Un incendie consuma toute sa bibliothèque, ainsi qu'une collection de neuf mille médailles anciennes et modernes; grand nombre de sceaux, de documents, et d'autres antiquités et raretés, devinrent la proie des flammes. Mais il sauva la totalité de ses manuscrits, et les médailles en or les plus précieuses. Il a légué ce qui lui est resté à l'université d'Oxford. Ashmole était l'un des hommes d'Angleterre qui connaissait le mieux les antiquités nationales, et qui a fait le plus pour l'érudition. Quant à son penchant pour l'astrologie et l'alchimie, c'était plutôt des défauts de son époque que de sa tête.

On a de lui : *Fasciculus chemicus, or Chymical collections expressing the Ingress, Progress and Egress of the secret Hermetick science, out of the choicest and most famous Authors, both made English by James Ashmole, esq., qui est Mercuriophilus Anglicus*; Londres, 1650, in-12 : le véritable auteur était Arthur Dée; — *Theatrum chemicum Britannicum, containing several poetical pieces of our famous English Philosophers, who have written the hermetic Mysteries, in their own ancient language*; Londres, 1652, in-4° : on y trouve vingt-neuf écrits de divers auteurs, qui sont indiqués séparément dans la *Biographia Britannica*; il devait y avoir plu-

sieurs volumes, mais l'ouvrage est resté inachevé; — *the Way to bliss in three books;* — *the Institution, Laws and Ceremonies of the most noble Order of the Garter;* Londres, 1672; in-fol., 1693; 1715, in-8°; — *Memoirs of the Life of that learned Antiquary,* Elias Ashmole, *drawn up by himself by Way of a Diary, published by* Charles Burman; Londres, 1717, in-12. Le *Museum Ashmoleanum* d'Oxford a tiré son nom de ce savant, qui l'avait enrichi de plusieurs raretés. C'est un grand édifice élevé aux dépens de l'université d'Oxford en 1683. On y montre, entre autres curiosités, le portrait d'un homme parvenu à l'âge de cent cinquante-deux ans, le berceau de fer de Henri VI, le chapeau de paille d'Anne de Boulen, et plusieurs antiquités égyptiennes, grecques et romaines.

Lilly, *Life and Times*, édition 1774. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, 889-898. — Allen, *History of Lambeth*, 124-393. — Savage, *Librarian*, II, 79, 84, 86. — Plot, *Natural history of Staffordshire*, p. 278.

*ASHMORE (*Jean*), traducteur anglais, vivait dans le Yorkshire ou Cheshire vers le milieu du dix-septième siècle. Sa vie est totalement ignorée. On a de lui : *Certain Selected odes of Horace, englished and their arguments annexed. With poems, ancient and modern, of divers subjects, translated*, etc.; London, 1621, in-4°.

Brydges, *Censura Literaria*, III, 279-283.

*ASHMUN (*Jehudi*), colonisateur et négrophile américain, né à Champlain (État de New-York) en 1794, mort le 22 août 1828. Il fit ses études pour devenir ministre de la religion réformée, et fut nommé principal du séminaire théologique à Hampden. Un mariage manqué le força de quitter ce pays pour venir à Baltimore, où il fonda un journal intitulé *la Constellation*, qui n'eut aucun succès, et il se retira, poursuivi par ses créanciers. Ashmun se réfugia à Washington, où il édita *le Répertoire*, journal mensuel fondé sous les auspices du clergé de l'Eglise épiscopale. C'est dans ce recueil qu'il exposa ses idées de *Société pour une colonisation africaine,* afin d'établir sur une côte d'Afrique un certain nombre de nègres affranchis. Ce projet fut mené à bonne fin; Ashmun débarqua au cap de Montserado en 1822, avec un petit nombre de nègres libérés. Les difficultés du premier établissement furent énormes; la maladie en tua quelques-uns, et il fallut songer à se défendre contre les voisins indigènes, qui étaient supérieurs par le nombre. A force de génie et de patience, Ashmun finit par organiser sa colonie, qui porte aujourd'hui le nom de *Liberia.* Il voulut revenir voir sa terre natale avant de mourir; mais le naufrage auquel il échappa dans ce voyage épuisa le peu de forces qui lui restaient, et l'envoya au tombeau.

Gurley, *Life of Jehudi Ashmun*. — Allen, *American Biographical and Historical Dictionary*.

*ASHRAF-SHAH, second roi de la dynastie des Afghans usurpateurs du trône de Perse, régnait vers le commencement du dix-huitième siècle. Il répudia les actes de son prédécesseur, qui avait répandu le sang innocent dans tout l'empire, et feignit de ne pas vouloir accepter une couronne aussi souillée. Il la déposa donc aux pieds d'Husain, le monarque détrôné et captif; mais celui-ci la plaça sur la tête d'Ashraf. A cette époque toutes les provinces de l'empire étaient en état de révolte. Nadir-Kuli, le chef de la tribu des Afshar, attaqua son souverain à la tête de forces assez considérables. Ashraf subit plusieurs défaites, et finit par être tué dans une rencontre. On lui coupa la tête et on l'envoya au Shah-Tahmasp, avec un énorme diamant cloué sur le front. On raconte que, peu de temps auparavant, Ashraf, pressentant le pillage d'Ispahan, avait donné l'ordre d'étrangler toutes ses femmes, pour qu'elles ne tombassent pas vivantes aux mains de l'ennemi.

John Malcolm, *History of Persia*. — Jones, *Histoire de Nadir-Châh*, in-4°; Londres, 1770.

ASHTON (*Charles*), théologien anglais, était, vers l'an 1701, principal du collége de Jésus à Cambridge. Il publia divers ouvrages sans nom d'auteur : *Locus martyris emendatus*, in Apol. I. p.; ed. Thirlby, inséré dans la *Biblioth. litter.*, 1744, n° 8; — *Tully and Hirtius reconciled as to the Time of Cæsar's going to the African war;* ibid., n° 3, page 29; — *Origines de oratione;* — *Hieroclis in aurea carmina Pythagorea comment.*, 1742.

Nichols, *Literary anecdotes*. — Dyer, *Hist. of the university of Cambridge*, etc.

*ASHTON (sir *Thomas*), alchimiste anglais, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Sa vie est complétement inconnue : on sait seulement que Henri VI lui octroya la permission, ainsi qu'à Edmond Strafford, de se livrer à la transmutation des métaux et à l'étude des sciences occultes, que la loi interdit en Angleterre.

Fuller, *Worthies of England*. — Kippis, *Biographia Britannica*.

ASHTON (*Thomas*), théologien, né en 1631 à Tenerdlei, mort peu après 1668. Il étudia à Oxford, devint aumônier des troupes à Jersey, et obtint une cure dans le Hertfordshire, où il mourut. On a de lui : *Blood-thirsty Cyrus unsatisfied with blood, or the boundless cruelty of an Anabaptist's tyranny*, etc.; London, 1659, in-4°; — *Satan in Samuel's mantle, or the cruelty of Germains, acted in Jersey;* London, 1659, in-4°.

Wood, *Fasti Oxon.*, ed. Bliss, II, 178. — Kippis, *Biographia Britannica*.

*ASHWELL (*George*), théologien anglais, né à Londres le 18 novembre 1612, mort le 8 février 1693 à Hanwell (Oxfordshire). Il étudia à Orford, et devint pasteur à Hanwell, où il termina sa carrière. Ses principaux ouvrages sont: *Fides apostolica, or a discourse asserting the received Authors and Authority of the Apostles*; Oxford, 1653, in-8°; — *Gestus Eucharisticus concerning the gesture to be used*

*at the receiving of the sacrement*; Oxford, 1663, in-8°; — *De Socino et Socianismo*, etc.; Oxford, 1680, in-8°; — *De Ecclesia romana, pars operis multo majoris de Judice controversiarum*, etc.; Oxford, 1688, in-4°; — *Philosophus autodidactus, sive Epistola Abi Giaaphar Ebn Tophail*, etc.; Londres, 1656, in-8°; lettre qu'Ed. Pocock avait publiée en 1671 à Londres, en arabe et en latin.

*Biographia Britannica.*

*ASHWORTH (*Caleb*), ministre protestant, né dans le Lancashire en 1722, mort le 18 juillet 1775. Il devint maître de l'Académie de Daventry, et s'occupa des moyens de perfectionner l'éducation. On a de lui : *A collection of psalm with an introduction to the art of singing*, etc; — *the Principale rules of hebrew Grammar, with complete paradigms of the verbs*; — *an easy introduction to plane trigonometry*.

Palmer, *Funeral sermon on D. Ashworth*. — Chalmers, *Biographical Dictionnary*. — *Biographia Britannica*. — Baker, *History of Northampton*.

ASIATICUS, esclave originaire de l'Asie, fut le favori de l'empereur Vitellius, qui l'affranchit et l'admit dans l'ordre des chevaliers. — *Asiaticus* est aussi le surnom d'un Scipion. *Voyez* SCIPION.

ASINARI (*Frédéric*), comte de Camerano, poëte italien, natif d'Asti, vivait au milieu du seizième siècle. Il suivit d'abord la carrière militaire en s'engageant au service du duc de Savoie, et charmait ses loisirs en cultivant la poésie. Ses œuvres, comprenant des sonnets, des madrigaux et des compositions lyriques, se trouvent dans différents recueils.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ASINARI (*Octavien*), comte de Camerano, poëte italien, fils du précédent, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. On a de lui : *il Tancredi*, tragédie en vers, qui, aujourd'hui encore, est considérée comme l'une des meilleures pièces du répertoire italien. Cet ouvrage parut d'abord sous le titre de *Gismonda*, Paris, 1587, et fut faussement attribué au Tasse; il parut in-4° à Bergame, sous le titre de *Tancredi*, avec le nom de son véritable auteur. On trouve, dans la vingt-cinquième partie des *Discorsi* de J.-B. Parisotti, une dissertation sur les beautés de cette tragédie, que plusieurs écrivains prétendent être de Frédéric Asinari.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ASINÉE. *Voyez* ANILÉE.

ASINELLI (*Gerhardo*), architecte bolonais, vivait au commencement du douzième siècle. Il fut aidé dans ses travaux par son frère, également architecte habile, mais dont le prénom n'est pas parvenu jusqu'à nous. Les frères Asinelli sont célèbres par la construction de la fameuse tour de Bologne qui porte leur nom. La tour des Asinelli fut fondée en 1109; mais d'un examen attentif de son appareil, il est résulté la certitude que ce n'est que par des surélévations opérées à diverses époques qu'elle a atteint sa hauteur actuelle, et qu'elle est devenue une des tours les plus élevées de l'Italie, comme par sa hardiesse elle est une des plus élégantes, malgré la simplicité de son architecture. Un léger tassement dans les fondations l'a fait devier de son axe de 1m60; mais sa grande élévation, 83m35, rend cette inclinaison peu sensible. Quoiqu'on n'en ait aucune preuve, il est supposable que l'on doit aussi attribuer aux frères Asinelli la tour voisine restée imparfaite, la *Garizenda*, qui fut construite en 1100. Celle-ci n'est haute que de 41m, mais son inclinaison effrayante est de 2m60.

E. BRETON.

Malvasia, *Pitture, Scultura ed Architettura di Bologna*. — *Guida della città di Bologna*, 1828. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*.

ASINIA GENS, famille plébéienne de Rome, originaire de Teate. Son nom vient, dit-on, d'*asinus*, âne. *Gallus* et *Pollio* sont les seuls surnoms des Asinius qu'on trouve sur les médailles. *Herennius* Asinius de Teate commandait les Marruciniens dans la guerre contre les Marses, 90 ans av. J.-C.

Rasche, *Lexicon Rei Nummariæ*. — Eckhel, *Doctrina Num. Vet.*, V, 144. — Velleius Pater., II, 16. — Appien B. C., I, 40.

*ASINIUS (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte italien, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il fut, à deux reprises, professeur de droit à Pise et à Florence. On a de lui : *Commentarii in titulum Digestorum de religiosis et sumptibus funerum*; Florence, 1562, in-fol.; — *Ad statutum Florentinum de modo procedendi in Civilibus interpretatio, S. practica aurea vel processus judiciarius*; Florence, 1571, in-fol.; Francfort, 1580, in-fol.; — Venise, 1588, in-fol. — Francfort, 1589, in-fol.; ibid., 1629, 1671, in-4°; — *De executionibus et processis executivis*; Florence, 1571, in-fol.; Venise, 1589, 1600, in-fol.; Francfort, 1602, in-fol. Ce dernier ouvrage se trouve aussi dans le *Thesauro juris executivi*; Francfort, 1606 et 1624, in-fol.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

ASINIUS POLLIO. *Voy.* POLLIO.

ASINIUS GALLUS. *Voy.* GALLUS.

ASIOLI (*Boniface*), compositeur de musique, naquit à Corregio, duché de Modène, le 30 avril 1769, et mourut le 26 mai 1842. Dès l'âge de huit ans il composait de la musique, quoiqu'il n'eût aucune instruction. Morigi de Parme fit son éducation musicale, et à douze ans il donna deux concerts à Vicence. Après un séjour de quatre mois à Venise, il retourna à Corregio, où il fut nommé maître de chapelle, et composa des morceaux de musique de différents genres. Dans sa dix-huitième année il alla à Turin, où il résida neuf ans, pendant lesquels il travailla avec ardeur. En 1796, il visita de nouveau Venise, et en 1799 il vint à Milan, où il resta jusqu'en 1813; il y fut nommé professeur de musique du vice-roi. Il devint ensuite censeur du Conservatoire de Milan et écrivit plusieurs ouvrages, tels que : *Trattato d'Armonia*; *Principi elementari*; *Prepa-*

*razione al bel canto, contenente molti solfeggi d'armonia.* Depuis 1813, il vécut dans son pays natal, où il mourut; ses ouvrages sont peu connus hors de l'Italie.

*Conversations-Lexicon.* — Fétis, *Biographie des Musiciens.*

*ASIR-UD-DIN AKHSIKTI, poëte persan, vivait, selon Daulatshah, vers la fin du douzième siècle. Il était contemporain de deux autres poëtes célèbres, Khakani et Anwari. Daulatshah les apprécie chacun ainsi : « Asir-ud-Din était le plus érudit; Anwari était le plus éloquent; et Khakani, le plus spirituel et le plus sublime. »

Daulatshah, *Vies des poëtes persans.*

*ASIR-UD-DIN UMANI, poëte persan, vivait vers le treizième siècle de notre ère. Il était né à Hamadan, et fut un élève du célèbre Nasir-ud-Din de Tus, traducteur des *Éléments* d'Euclide et d'autres travaux mathématiques du grec en arabe. Il parait qu'il est l'auteur de quelques poésies arabes.

Daulatshah, *Vies des poëtes persans.*

*ASIUS (Ἄσιος) *de Samos*, poëte grec, vivait probablement au cinquième ou sixième siècle avant J.-C. C'est un des plus anciens auteurs de *généalogies* en forme de poëme épique. Asius appartient par sa simplicité à l'école d'Homère. Quelques-uns de ses fragments nous ont été conservés par Athénée, Pausanias, Strabon, Apollonius. Quoiqu'il ait écrit en vers élégiaques, Bode fait observer qu'il n'est point cité parmi les poëtes auteurs d'élégies, et qu'il ne saurait être antérieur à Callinus et à Archiloque. Les fragments d'Asius ont été publiés dans Bach, *Callini Ephesii, Tyrtæi Aphidnæi, Asii Samii, Carminum quæ supersunt*; Leipzig, 1830, in-8°; — dans Düntzner, *Die fragmente der Epischen Poesie der Griechen bis zur Zeit Alexanders des Grossen*; Cologne, 1840, in-8°. On trouve aussi ses fragments à la suite de l'*Hésiode* de Dübner; Paris (Didot), 1840.

Meursius, *Bibliotheca græca.* — Valkenaer, *Diatribe in Euripidis Fragmenta*, cap. 7. — Nitzsch, *De Historia Homeri*, part. I, p. 123. — Ulrici, *Geschichte der Hellenischen Dichtkunst*, 1835, I, 438. — Gersdorf, *Repertorium*, XXIII, 36; XXVI, 227. — Voss, *de Poetis Gr.* — O. Müller, *de Minerva Poliade*, p. 41. — Welcker, *de Cyclo ep.*, p. 144. — Bod., *Hist. Poet. gr.*, t. I, p. 49. — Naek, *de Chœrilo*, p. 64.

*ASKELOF (*Jean-Christophe*), publiciste suédois, né en 1787. Il étudia la philosophie à Lund, et fut employé dans la chancellerie à Stockholm. Il rédigea (de 1809 à 1812) un journal hebdomadaire, *le Polyphème*, qui contribua beaucoup à répandre le goût de la littérature suédoise. Il prit aussi une part active à la rédaction de différents journaux politiques, entre autres de la *Svenska Minerva* (Minerve suédoise).

*Conversation-Lexicon.*

ASKEW ou ASCEW (*Anne*), victime du fanatisme religieux, née, en 1521, d'un gentilhomme anglais du comté de Lincoln; brûlée le 26 juillet 1546. Elle reçut une éducation distinguée, et montra, dès sa première jeunesse, une prédilection pour les études théologiques qui lui devint funeste. Ses idées s'étaient déjà tournées vers la réforme, quand son père, déterminé par des considérations de fortune, l'accorda en mariage à un homme entièrement dévoué à l'Église catholique. Anne fut non-seulement contrariée dans ses sentiments religieux, mais chassée et même dénoncée par son mari à l'ombrageux roi Henri VIII, qui la fit interroger par le lord-maire, les évêques et le chancelier. Elle fut inébranlable dans sa croyance, et quelques réponses ironiques qu'elle se permit dans ses réponses durent irriter ses examinateurs. Dès lors la prison s'ouvrit pour elle. Après l'avoir interrogée à diverses reprises, et lui avoir demandé inutilement les noms de plusieurs personnes de la cour avec lesquelles elle entretenait une correspondance, on la mit à la question. Le chancelier, trouvant que le lieutenant la ménageait, se fit, dit-on, bourreau lui-même, afin d'aggraver le tourment. Tous les membres de la victime furent disloqués; elle perdit connaissance, et ne la reprit que pour exprimer constamment ses convictions. On fut obligé de la porter dans un fauteuil sur la place où le bûcher l'attendait; elle périt dans les flammes à l'âge de vingt-cinq ans. Les détails de sa conférence avec les examinateurs, quelques prières et d'autres écrits de dévotion qu'elle avait composés dans sa prison, furent publiés après sa mort. [*Enc. des gens du m.*]

Fox, *Acts and monuments*, 1689; II, 481. — Fuller, *Church History of Britain*, IV, 243.

ASKEW (*Antoine*), médecin anglais, né à Kendal en 1722, mort le 27 avril 1773. Possesseur d'une grande fortune, il parcourut une grande partie de l'Europe : il visita la Hongrie, résida quelque temps à Constantinople et à Athènes, et revint en Angleterre en passant par l'Italie. Attaché à l'hôpital de Saint-Barthélemy à Londres, il consacra ses moments de loisir à satisfaire ses goûts de bibliomanie, et laissa une bibliothèque riche en manuscrits et incunables précieux, dont le catalogue de vente parut sous le titre : *Bibliotheca Askewiana, seu Catalogus librorum rarissimorum Antonii Askew*, Londres, 1775, in-8°. Askew avait rapporté de la Grèce cent quatre-vingt-douze inscriptions grecques, qui forment aujourd'hui le volume CCCCII de la collection de Burney, déposée au Musée britannique. Le volume DXXIII de cette collection contient aussi plusieurs corrections du texte d'Euripide et de Galien, proposées par Askew. Enfin, Butler a inséré, dans son édition d'Eschyle, les variantes de cinq manuscrits fournies par Askew.

*Cantabrigiensis Graduatus*, p. 12. — Nichols, *Literary Anecdotes of the eighteenth Century*, III, p. 491. — Dibdin, *Bibliomania*, p. 15. — Hirsching, *Historisch-Literarisches Handbuch*, I, 68.

ASKEW (*George*). *Voy.* AYSCUE.

*ASLACUS (*Conrad*), théologien, né le 28 juin 1564 à Bergen (Norwége), mort le 7 février

1624. Il fit ses études à l'université de Copenhague, et étudia les mathématiques et l'astronomie sous le célèbre Tycho-Brahé, et mit six ans à visiter la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse et l'Écosse. Enfin, il devint professeur de philosophie à l'université de Copenhague. On a de lui : *Physica et Ethica Mosaica, duobus libris*; Hanau, 1613, in-8°; — *Oratio de religionis per Lutherum reformatæ origine et progressu in Germania et in regnis Daniæ et Norwegiæ, ab anno MDXVII ad annum hujus seculi XVII*; Copenhague, 1621, in-4°; — *Grammaticæ Hebraicæ libri duo*; Copenhague, 1606, in-8°.

Freher, *Theatrum virorum clarorum*, p. 419. — Walch, *Bibliotheca theologica selecta*, III, 22. — Richard, *Biblioth. sacrée*.

**ASMAÏ** (*Abdelmelek-ben-Kernïb*). *Voy.* ABDELMELEK.

* **ASMONÉE** ou **ASMONÆUS** ou **ASSAMONÉE** donna son nom à la race des Asmonéens. Cette famille gouverna la Judée pendant deux cent vingt-six ans. Le dernier qui porta la couronne fut Antigone, qui eut la tête tranchée. Hérode, prince étranger, occupa ensuite le trône des Juifs.

Josèphe, *Antiq. Jud.*; *Bell. Jud.* — F.-P. Bayer, *de Nummis Hebreo-Samaritanis*. — Spanheim, *de Præstantia et usu numismatum*. — Frœlich, *Annales Regum et rerum Syriæ nummis veteribus illustrati*.

* **ASNE** (*Michel* L'), dessinateur et graveur, né à Caën en 1596, mort à Paris en 1667. Il était un des plus habiles et des plus féconds artistes de son temps. L'abbé de Marolles porte à environ six cents le nombre de ses œuvres. L'Asne a laissé des gravures d'après Rubens, L. Carrache, l'Albane, Paul Véronèse et le Titien. Il a fait aussi les portraits de plusieurs hommes illustres de son temps, et il est l'auteur de compositions originales.

Huber, *Manuel des Amateurs*, etc.

**ASNIER** (*L'*). *Voy.* LASNIER.

* **ASOKA** ou **DHARMAZOKA**, roi de Màgadha (Inde), vivait à peu près 330 ans avant J.-C. Il passait pour le plus grand roi de sa dynastie, et suivant, l'expression de Purânas, il avait vu toute la terre soumise sous son parasol. Asoka était un zélé bouddiste, car on dit qu'il érigea quatre-vingt-quatre mille stuppas ou temples dans l'Inde. Lui-même avait un gigantesque palais; on en a trouvé les ruines immenses près de Gaya, sur les bords du Nilagar.

Elphinstone, *Hist. of India*, vol. I, p. 208. — Troyer, *Raja Tarangini*, p. 19. — Turner, *Mahavanso*, introd., 33. — Upham, *the Sacred and historical books of Ceylon*, I, 44. — Rémusat, *Foe-Kon-Ki*, p. 248. — Klaproth, *Journal Asiatique* pour l'année 1833, p. 420. — Wilson, *Vishnou Pourâna*. — *Asiatic Researches*, XX, 170. — *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, I, 224.

**ASOLA.** *Voy.* ASULA.

**ASOLANO.** *Voy.* ASALANUS.

* **ASOPODORE**, sculpteur, mentionné par Pline comme ayant été un des élèves de Polyclète.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 8.

**ASP** (*Mathias*), théologien et philologue suédois, né le 14 mai 1696, mort le 8 juillet 1763. Asp étudia à Lund et à Upsal, et fut reçu maître ès arts en 1716. Après avoir voyagé en Hollande, en Angleterre, en France et en Allemagne, il obtint à son retour à Upsal la chaire de grec et d'hébreu, qu'il permuta, en 1737, contre celle de théologie. On a de lui : *Disputationes de Homero*; Upsal, 1714, in-4°; — *De Ordine et prærogativa facultatum mentis*, 1715, in-8°; — *De Templo cathedrali Lincopiensi*, 1732, in-8°; — *De Wikia Ostro-Gothica*; Upsal, 1733, in-8°; — *De usu Archæologiæ Romanæ in sacris*, 1735, in-8°; — *De Suderkopia*; 1736, in-8°.

Gezelius, *Biographiskt Lexicon*. — Aurivillius, *Catalogus bibliothecæ Upsaliensis*, I, 84.

**ASP** (*Pehr-Olof*), diplomate suédois, né à Stockholm le 21 février 1745, mort en 1808. Il était frère de Mathias Asp. Il s'occupa d'abord d'agriculture, et occupa ensuite divers emplois. En 1774 il fut envoyé comme chargé d'affaires de la Suède près du cabinet de Saint-James à Londres, et rappelé en 1799 par son gouvernement, sur le refus du ministère anglais de donner satisfaction d'outrages commis par un soldat anglais envers une escorte suédoise. On a de lui : *Försök at utreda och pa ett ställe samman-föra de första och allmänna grunderna i Statshushallningsämnen* (Éléments explicatifs pour étudier les premiers principes universels de l'économie politique); Stockholm, 1800 et 1801; — *Resa i Levanten*, är 1796 (Voyage dans le Levant), 1805, in-8°.

*Biographiskt Lexicon öfvar namn-kunnge Svedska män*, I, 303-306; 6.

**ASPACH** (*Adam*), peintre de portraits, né à Nuremberg vers le commencement du seizième siècle, mort en 1580. Selon Doppelmayer, il avait une grande réputation comme portraitiste.

Doppelmayer, *Historische Nachricht von den Nürnbergischen Künstlern*, etc.

**ASPACH** (*Joseph Ben*), médecin juif. On ne sait rien de sa vie. On a de lui : *Al maroth hasheter* (sur l'Inspection des urines), manuscrit du Vatican; il y est traité des moyens de reconnaître, par la seule inspection des urines, la nature et le progrès des maladies.

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, III, 796. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 807.

**ASPAR**, général byzantin, mort en 471 de J.-C. Il prit Ravenne, et s'empara, en 425, de l'usurpateur Jean, qui avait disputé le trône à Valentinien III. Il favorisa l'arianisme, et s'acquit un si grand crédit, qu'après la mort de Marcien il mit sur le trône un de ses compagnons d'armes, Léon de Thrace, qui reçut plus tard le surnom de *Grand*. Il le fit consacrer par un évêque orthodoxe; et c'est depuis ce genre de consécration que les souverains invoquent le *droit divin*. Aspar, qui crut pouvoir régner sous le nom de sa créature, fut bientôt désabusé : à la suite de quelques troubles qu'il avait

suscités, il fut mis à mort avec ses fils Ardabresius et Patricius.

Nicéphore Calliste, *Hist.*, XV, 27. — Théophane, *Chronographie*. — Procope, *Hist. Vandalica*.

**ASPASIE** (Ἀσπασία), célèbre femme grecque, originaire de Milet, était fille d'Axiochus, et appartenait à une famille distinguée; elle était remarquable par son esprit, non moins que par sa beauté. Quelques historiens, qui entendent mal l'antiquité, l'ont rangée parmi les plus viles courtisanes; et cette grave erreur vient apparemment de ce que dans Athènes toute étrangère était maintenue dans une condition inférieure à celle des citoyennes, à tel point que leurs enfants, fussent-ils nés du mariage, n'étaient point regardés comme légitimes. Aspasie, pour n'avoir pas joui des mêmes avantages que les Athéniennes, ne saurait être rangée parmi les femmes de mauvaise vie. M. de Burigny (dans sa vie d'Aspasie) dit *qu'elle courut à la gloire au travers de l'infamie;* mais il n'en demeurera pas moins vrai que celle qui inspira tant d'attachement à Socrate, et que Périclès jugea digne de sa main, était une femme d'un rare mérite. Sa maison était le centre de la bonne compagnie. Socrate la fréquentait si assidûment, qu'on l'accusa d'en être amoureux. On tenait chez Aspasie des conférences dans lesquelles on traitait des matières les plus sérieuses. La politique, la philosophie, l'éloquence et la littérature n'avaient rien qui fût au-dessus de sa portée. On alla jusqu'à dire que Périclès lui devait ses plus beaux mouvements d'éloquence, et peut-être n'y a-t-il dans cette assertion rien d'étrange; car rien n'est propre à enflammer le génie comme une noble passion pour une femme douée elle-même de ce que l'esprit et le goût ont de plus exquis. Ce qui prouve que Périclès était très-sérieusement attaché à Aspasie, c'est qu'il quitta sa femme pour l'épouser, et conserva toujours pour elle les mêmes égards et la même tendresse. Le peuple, qui exerçait sa vengeance contre ce grand homme sur tout ce qui l'entourait, avait prêté l'oreille à une accusation intentée contre Aspasie par le poëte comique Hermippus : il la taxait d'impiété, et prétendait qu'elle attirait chez elle des femmes libres, pour les prostituer à Périclès. Celui-ci la défendit avec chaleur, répandit des larmes au milieu de l'Aréopage, et obtint son absolution. Dans leurs traits malins, les Athéniens le comparaient à Jupiter Olympien, et Aspasie à Junon. On prétend qu'Aspasie fit déclarer deux fois la guerre par son influence, d'abord contre les Samiens pour venger Milet, sa patrie; puis, si l'on en croyait Aristophane, elle aurait allumé la guerre dans le Péloponnèse, en haine des Mégariens qui, pour se venger d'un enlèvement fait chez eux par les Athéniens, auraient à leur tour enlevé deux filles d'Aspasie. Aspasie avait eu un fils de Périclès, qui fut légitimé par un décret du peuple, et porta le nom de son père. Après la mort de Périclès, celle qu'il avait si tendrement aimée, qui avait été l'amie de Socrate, celle qu'Alcibiade avait entourée d'hommages, se prit d'amour pour un homme obscur appelé Lysiclès. Tel était l'ascendant de cette femme extraordinaire, qu'au lieu de s'abaisser, elle l'éleva : il devint bientôt l'un des premiers personnages de la république; Hésychius dit qu'elle l'épousa. Dans le *Menexème* de Platon, se trouve un discours composé par Aspasie en l'honneur des guerriers morts pour la patrie à Lechæum. C'est un chef-d'œuvre d'éloquence dont on fait communément honneur à Platon lui-même, bien que Socrate le rapporte comme l'ayant entendu, la veille, de la bouche d'Aspasie. Cicéron dit que les Athéniens, charmés de la beauté de ce panégyrique, le faisaient prononcer tous les ans, et que cet usage durait encore de son temps.

Le nom d'Aspasie devint bientôt pour les femmes aimables ce qu'était celui d'Alexandre pour les guerriers conquérants. Le jeune Cyrus le donna à Milto, sa maîtresse; Eschine, disciple de Socrate, et Antisthène, le chef des cyniques, avaient chacun fait un ouvrage intitulé *Aspasie*. Nous n'avons plus ni l'un ni l'autre. [*Enc. des g. du m.*]

Plutarque, *Périclès*, 24, 32. — Suidas, Ἀσπασία. — Aristophane, *Acharn.*, 497. — Platon, *Menexenus*, p 234. — Xénophon, *Memorabilia*, II, 6, § 36. — Cicéron, *De Inventione*, I, 31. — Museo Pio Clementino, VI, tab. XXX. — Visconti, *Iconographie grecque*, pl. 15. — Jacobs, *Vermischte Schriften*, IV, p. 349. — *Attisches Museum*, III, p. 207.

**ASPASIE**, fille d'Hermotimus, née à Phocée dans l'Ionie, femme grecque, célèbre par sa beauté, vivait vers 405 avant J.-C. Elle s'appelait *Milto* avant de devenir la femme de Cyrus le Jeune, qui l'aima tendrement, l'appelait *la Sage*, et lui donna le nom d'*Aspasie*. Après la mort de Cyrus, Artaxerce l'épousa plutôt par force que par gré; et lorsque Darius, fils d'Artaxerce, fut désigné pour lui succéder, il sollicita vivement son père de lui céder Aspasie. Voyant qu'elle consentait à cette proposition, il la fit grande prêtresse de la déesse Anaïtis, dans la Médie, où le célibat était de rigueur.

Plut., *Vie de Périclès et d'Artaxerce*. — Élien, *Var. hist.* — Xenoph., *Anab.*, I, 10, 2. — Leconte de Bièvre, *Histoire des deux Aspasie*, 2 vol. in-12; Paris, 1736.

**ASPASIE** (CARLEMIGELLI). *Voy*. CARLEMIGELLI.

* **ASPASIUS**, célèbre péripatéticien grec, vivait vers 40 ans après J.-C. Il est auteur des *Commentaires sur les Éthiques Nicomachiennes d'Aristote*. Les livres I, II, IV, VII et VIII qui nous restent ont été publiés dans la collection de péripatéticiens d'Alde de 1536; et en latin, trad. de Felicianus dans les *Commentarii Græcor. in Nicomachea;* Venise, 1541, in-fol.

Fabricius, *Bibl. græca*, III, p. 164, 264 et suiv. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 135.

* **ASPASIUS** *de Byblos*, rhéteur, vivait, selon Suidas, vers l'an 180 de notre ère. Il a écrit des *traités de rhétorique*, un ouvrage sur By-

blos, des déclamations, et un panégyrique de l'empereur Adrien. Il ne nous reste que quelques parties de ses commentaires.

Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit*, I, 111, 119, 214, 222. — Suidas, Ἀσπάσιος.

**ASPASIUS**, célèbre sophiste, natif de Ravenne, vivait dans le 3e siècle de J.-C. Il accompagna l'empereur Alexandre-Sévère en qualité de secrétaire dans ses expéditions en Orient et en Illyrie. Il fut quelque temps l'antagoniste de Philostrate.

Suidas. — Moréri, *Dict. hist.* — Giannoni, *Scrittor. Ravennati*, I, 60.

**ASPECT** (D'), littérateur provençal du 18e siècle, est connu comme auteur d'une *Histoire de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis*; Paris, 1780, 3 vol. in-8°.

Desessarts, *Siècles littéraires*, t. I, p. 84. — Quérard, *France littéraire*.

* **ASPEGREN** (*Gustave-Casten*), naturaliste suédois, né à Carlskrona le 17 août 1791, mort le 11 juillet 1828. Fils d'un boulanger, il devait d'abord succéder à son père; bientôt il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle : il créa un petit jardin botanique avec un musée et des collections, et entretint une correspondance avec les principaux savants de l'Europe. Il contribua à la publication de la faune de Nilsson, de la flore de Wahlenberg, des algues Agardh, etc. Il publia lui-même, en suédois, *Försök till en Blekingsk Flora*; Carlskrona, 1823, in-8°; — *Växtriketz Familjeträd*; — Stockholm, 1828.

Wikstrom, *Conspectus litteraturæ Botanicæ in Suecia*, p. 24. — *Biographiskt Lexicon öfver namnkunnige Svenska Män*, I, 310-312.

* **ASPELIN** (*David*), poëte suédois, né le 2 août 1780 à Langarjo, mort le 25 août 1821. Il fut d'abord pasteur protestant, puis professeur de philosophie. On a de lui entre autres un poëme *Sur l'union de la Norwége et de la Suède*, qui lui mérita en 1813 le grand prix de l'Académie suédoise. Un autre poëme, intitulé *le Sépulcre*, obtint en 1816 la seconde médaille d'or, et Charles-Jean, à son avénement au trône, en récompensa lui-même l'auteur. Ces poëmes et quelques autres ont été réunis dans le 1er volume de *Skaldestycken* de David Aspelin; Stockholm, 1819, in-8°.

Hammarsköld, *Svenska Vitterheten*, éd. de Sonden, p. 552.

* **ASPELMAYER** ou **ASPELMEYER** (*François*), compositeur de musique et maître de ballets de l'empereur d'Autriche, né au commencement du dix-huitième siècle, mort à Vienne le 9 août 1786. On a de lui : *Der Sturm*; — *Pygmalion*; — *Agamemnon vengé*, ballet; — *la Lavandara di Citere*, ballet; — *i Mori Spagnuoli*, ballet; — six duos pour violon et violoncelle, six trios, six quatuors pour violon, et dix sérénades pour des instruments à vent.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biograph. universelle des Musiciens*.

* **ASPER** (*Sulpicius*), centurion, vivait environ 70 ans ap. J.-C. Il fut un des plus ardents à entrer dans une conspiration formée contre Néron; la conspiration fut découverte, le centurion traîné au supplice; mais, plein d'un courage héroïque, il refusa de dire le nom de ses complices. Néron lui demanda pourquoi il avait conspiré contre son empereur : « C'est par amour pour vous-même, répondit Aspar, puisqu'il ne restait plus d'autre moyen d'arrêter le cours de vos crimes... » Il prononça ces paroles au milieu des tortures, et expira.

Tacite, *Annales*, l. XV, c. 49, 68.

* **ASPER** (*Caïus-Julianus*), favori de Caracalla, vivait environ 220 ans après J.-C. La dignité de son caractère et de ses manières plut d'abord à Caracalla, qui l'éleva aux plus grands honneurs. Il arriva au consulat, lui et ses deux fils. Asper fut également nommé proconsul de l'Asie. Son amitié pour Géta lui porta malheur. Caracalla ayant donné la mort à Géta, vit un remords perpétuel dans la présence d'Asper, qui fut disgracié, heureux encore de pouvoir conserver la vie. Ceci arriva la même année (212) du consulat de ses deux fils; du moins une inscription donne le nom de Julius Asper aux deux consuls.

Dion Cassius, LXVII, 8; LXXVIII, 22; LXXIX, 4. — Crevier, *Histoire des Empereurs*, t. V, p. 122.

**ASPER** (*Æmilius*), grammairien latin qui a écrit des commentaires sur Térence et Virgile.

Il ne faut pas le confondre avec un autre grammairien, Asper *le Jeune*, qui a écrit le petit traité *Ars Grammatica*, imprimé dans la collection des *Grammatici illustres XII*, Paris, 1516, et dans le *Corpus Gramm. Lat.* de Lindemann, t. I, Leipzig, 1831.

**ASPER** (*Jean* ou *Hans*), peintre suisse, né à Zurich en 1499, mort le 21 mars 1571. Il était contemporain d'Holbein, copia quelques-uns de ses tableaux, selon Fiorillo, et atteignit le genre de ce grand maître. Asper s'exerça d'abord à peindre des objets d'histoire naturelle; il travailla aux dessins originaux de l'*Historia animalium* de Conrad Gesner, et fit quelques vues, gravées depuis par Rodolphe Meyer pour l'*Helvetia sancta* de Maurer. On a de lui, à la bibliothèque de Zurich : le *Portrait de Zwingli*; les *Armes de Zurich, supportées par deux lions et chargées d'ornements*. On cite également du même auteur des peintures de genre ravissantes, qui se trouvent dans les galeries de quelques amateurs. Asper fut nommé membre du grand conseil en 1545, et ses concitoyens firent frapper une médaille à son effigie. Ces honneurs ne l'empêchèrent pas de finir dans l'indigence quelque temps après.

Les ouvrages de ses fils HANS RODOLPHE et RODOLPHE ont été vendus en partie sous le nom de leur père.

Füssli, *Geschichte der besten Künstler in der Schweitz*. — Fiorillo, *Geschichte der zeichnenden Künste*, etc.

**ASPER**. *Voy.* ASPRE.

**ASPERTINI** (*Amico*), peintre italien, né à Bologne en 1474, mort en 1552. Il eut pour maître François Raibolin, dit *Francois*. On le

surnomma *maëstro Amico da due penelli* (maître Amico aux deux pinceaux), parce qu'il peignait en même temps la lumière d'une main et l'ombre de l'autre : son genre paraît un mélange de tous les styles, depuis le Giotto jusqu'au Giorgione. Il avait un profond mépris pour les imitateurs de Raphaël, et il les tournait en ridicule. Il était le meilleur peintre d'animaux de son temps.

Vasari, *Vite de' Pittori*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Giordani, *Pinacoteca di Bologna*.

*ASPERTUS ou ANSBERTUS, écrivain ecclésiastique allemand, né vers 830, mort en 889. C'est par erreur qu'on l'a surnommé Albert. Il fut archichancelier, premier secrétaire et garde des sceaux du roi Arnoul. En 891, il devint évêque du Ratisbonne; il passe pour l'auteur d'une partie des *Annales Fuldenses*.

Eckhart, *Commentarii de Rebus Franciæ Orientalis*, II, 701. — Hund a Sulzennos, *Metropolis Salisburgensis*, I, 128.

ASPETTI (*Tiziano*), sculpteur italien, né à Padoue en 1565, mort à Pise en 1607. Sa mère était la sœur du Titien. Il étudia à Venise et fit plusieurs beaux ouvrages en marbre à Padoue, à Florence et à Pise. Vasari l'appelle *le Titien de Padoue*.

Vasari, *Vite de' Pittori*. — Baldinucci, *Notizie de' Professori del disegno*, etc.

*ASPILCUETA (*P. Juan*), surnommé *Navarro*, missionnaire espagnol, né dans le royaume de Navarre, mort à Bahia en 1555. Par son origine il appartenait à la famille des Xavier et des Loyola, et il entra dans l'ordre des Jésuites en 1544. Venu au Brésil en compagnie de Nobrega, et débarqué sur ces rivages encore déserts en 1549, il surpassa bientôt tous les missionnaires dans l'art de soumettre les Indiens. Il fut le premier à parler correctement leur langue, et à prêcher dans les forêts : il composa des prières en langue brésilienne, des dialogues, des cantiques, et acquit une réputation qui l'a fait placer dans les biographies religieuses à côté des Nobrega et des Anchieta. La géographie du Brésil lui doit aussi d'importantes découvertes. Vers 1552, le gouverneur général ayant reçu de la couronne ordre d'envoyer à la recherche des mines qu'on supposait devoir exister dans l'intérieur, Aspilcueta demanda au provincial de son ordre la permission d'accompagner les soldats destinés à exécuter cette exploration dangereuse : il pénétra dans les immenses forêts qui s'élevaient alors et qui subsistent encore sur plusieurs points entre Espirito-Santo et Porto-Seguro. On doit considérer cette expédition comme l'une des premières et des plus mémorables du seizième siècle. On alla sans doute alors jusqu'au territoire des Minas, mais on ne découvrit pas les trésors que l'on cherchait, et le hardi missionnaire fut le seul qui ne se trouvait pas déçu dans ses espérances; il ramena nombre d'Indiens dont il fonda une aldée à Espirito-Santo. Le bruit de cette course lointaine dans l'intérieur eut sans doute un grand retentissement, et André Thevet semble y faire allusion dans sa *France antarctique*. FERD. DENIS.

*Chronica da Compañia de Jesu do Estado do Brasil, pelo padre Simão de Vasconcellos-Orlandino*. — Alegambe et Ribadeneira, *Bibliotheca script.*, etc.

*ASPILCUETA (*Martin*), surnommé *le docteur Navarro*, célèbre jurisconsulte espagnol, né le 13 décembre 1493, mort le 22 juin 1586. Il appartenait sans doute à la famille du précédent, et jouit au seizième siècle d'une haute réputation Il resta longtemps à la cour du roi de Navarre enseigna le droit canon à Salamanque, et fut l conseiller intime de Charles-Quint, de Philippe II et de Grégoire XIII. Ses ouvrages ont été publiés à Rome, 1590, 3 vol. in-fol., à Lyon, 1595-1597, 3 vol. in-fol., et à Venise, 1602, 6 vol. in-4°.

Simon Magnus. — Antonio, *Bib. Hisp. nova*.

*ASPLIND, mécanicien suédois, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il a publié une dissertation curieuse, intitulée *De Horologiis musico-automatis*; Upsal, 1713.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*ASPLUND (*Arnold*), écrivain suédois, né à Stockholm le 26 septembre 1736, mort le 12 janvier 1815. Il fut d'abord professeur de philosophie à Upsal en 1754; puis il entra dans les ordres en 1763. Asplund a publié un grand nombre de sermons, et laissé en manuscrit : *Specimen usus Philologici libelli Plutarchiani, περὶ παιδῶν ἀγωγῆς, in exponendo sacro codice Græco*.

*Biographiskt Lexicon öfver namnkunnige svenska män*, I, 307-310.

ASPRE ou ASPER (*Constant Ghilain Charles Van Hoobrouck*, baron D'), major autrichien d'origine belge, né à Gand en 1754, mort en 1802. Lors de la révolution du Brabant en 1789 et 1790, Asper était capitaine d'un régiment d'infanterie. Il se signala en diverses occasions, et se rendit ensuite dans le Limbourg pour organiser une levée en masse en faveur de l'Autriche. Il souleva les Limbourgeois contre les patriotes, qui furent un moment chassés et défaits; il fut récompensé de sa conduite par l'accueil flatteur que lui firent, lors de leur passage par Limbourg, la gouvernante Marie-Christine et le duc Albert, son époux. Asper devint colonel des Limbourgeois armés par ses soins, et fit en 1796, sous le général Latour, la campagne de Bavière, à l'issue de laquelle il fut blessé. Envoyé en Italie en 1799, il dirigea l'insurrection de la Toscane, fut fait prisonnier, et ne recouvra la liberté que lors de la paix de Presbourg en 1807.

*Biographie des Contemporains*. — Chaudon et Delandine, *Dict. histor.*

*ASPRE (*Constantin*, baron D'), feld-maréchal autrichien, né à Bruxelles en 1789, mort le 24 mai 1850. Il servit longtemps en Italie, contribua au succès de la bataille de Novare le 23 mars 1849, et opéra la jonction des corps d'armée qui avaient été coupés par les troupes du roi Charles-Albert. Le 11 mai, il prit d'assaut

la ville de Livourne, qui avait opposé quelque résistance, et mourut peu de temps après, à la suite d'une courte maladie.

*Conversations-Lexicon.*

**ASPREMONT** (D'), vicomte d'Orthe, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle, sous le règne de Charles IX. Il fut gouverneur de Bayonne au moment de la Saint-Barthélemy, et au nombre de ces hommes de cœur qui se refusèrent aux ordres cruels de faire main basse sur les huguenots. « J'ai trouvé, écrivit-il à ce « roi en 1572, parmi les habitants et les gens « de guerre, des hommes dévoués à Votre Ma« jesté, mais pas un assassin. Ainsi, eux et moi « nous vous supplions de n'employer nos bras « et nos vies qu'en choses possibles, quelque ha« sardeuses qu'elles soient. »

Moréri. — Bayle.

**ASPREMONT** (*François de la Mothe Villebert*, vicomte D'), général français, né vers le commencement du dix-septième siècle, mort le 27 juin 1678. Il servit sous Vauban, et fut blessé aux siéges de Condé, de Valenciennes et de Gravelines. En 1677 il se distingua en Espagne, et mourut quelque temps après.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

***ASPRENAS** (*Lucius*), neveu de Quintilius Varus, servit sous ses ordres en Germanie, au commencement du premier siècle. Après la défaite de Varus par Arminius, L. Asprenus passa dans la basse Germanie, et tint dans le devoir les peuples en deçà du Rhin qui menaçaient d'une révolte. On l'accusa de s'être enrichi des dépouilles de l'infortune, en s'appropriant tous les bagages laissés dans les camps par les trois légions exterminées sous Varus.

Velleius Paterculus, l. II, c. 120.

***ASPRUCK** (*François*), peintre, graveur et fondeur en bronze et en argent, vivait à Augsbourg vers le commencement du dix-septième siècle. Selon Heineken, il était natif de Bruxelles. On a de lui des gravures de saints, notamment des archanges Michel, Gabriel, Raphaël et Uriel.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes*, etc. — Brulliot, *Dictionnaire des Monogrammes.*

***ASPULL** (*George*), célèbre pianiste anglais, né à Manchester en juin 1813, mort à Leamington le 20 août 1832. Dès l'âge de huit ans il fit l'admiration de ses compatriotes par le brillant et le fini de son exécution : en 1823, à Liverpool, il joua la *Polonaise* de Beethoven devant Kalkbrenner, qui fut émerveillé de trouver dans un enfant le sentiment musical aussi prononcé et un talent d'exécution aussi sûr. Rossini dit un jour d'Aspull qu'il était « la créature la plus extraordinaire de l'Europe. » La main d'Aspull était trop petite pour embrasser l'étendue de l'octave, et cependant il jouait les compositions les plus difficiles de Hummel, de Moschelès et de Kalkbrenner. Une maladie de poitrine emporta ce prodigieux artiste à l'âge de dix-huit ans. Il a laissé quelques compositions que son frère a publiées, après sa mort, en un volume avec une préface.

George Aspull, *Harmonicon.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***ASQUINI** (*Basile*), biographe italien, né à Udine le 21 mai 1682, mort le 12 janvier 1745. Il entra dans les ordres en 1698, étudia à Milan et à Bologne, et enseigna les langues et la rhétorique à Lodi et à Bologne. Il s'occupa beaucoup de numismatique, et laissa une belle collection de médailles. On a de lui : *Cent ottanta e più Uomini illustri del Friuli, i quali fioriscono o hanno fiorito in questa età*; Venise, 1735, in-8°; — *Vita e viaggi del B. Odorico da Udine*; Udine, 1737, in-8°; — *Ragguaglio geografico-storico del territorio di Montefalcone nel Friuli*; Udine, 1741, in-8°; — divers écrits historiques sur le Frioul, dont Mazzuchelli donne la liste, sont restés inédits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ASQUINI** (*Fabien*, comte), agronome italien, né à Udine en 1726, mort le 8 juin 1818. Il fit faire de grands pas à l'agriculture dans son pays natal, en y introduisant le mûrier et l'éducation des vers à soie; il planta le premier la vigne d'où l'on tire le vin de Piccolito : grâce à lui et à ses succès, on vit s'établir à Udine des sociétés rivales d'agriculture, d'art et de commerce. C'était une émulation générale. Asquini découvrit un excellent fébrifuge appelé *santonico*. Il répandit aussi en Italie l'usage de la pomme de terre comme nourriture, et de la tourbe comme chauffage. Le sénat de Venise l'exempta à perpétuité de toute espèce d'impôts, privilége qui lui fut continué par Napoléon et par l'empereur François. On a d'Asquini : *Sui danni cagionati dalle acque nel Friuli*, — *Sui mezzi di togliere il difetto di legno*, publiés par l'Amoratti, à Milan; plusieurs manuscrits inédits sur la manière de cultiver la vigne.

Bozoli, dans Tipaldo, *Italiani illustri del secolo XVIII*, I, 156-160.

***ASSAFADI**, écrivain arabe, né à Safada (Syrie) en 1296, mort en 1362 de J.-C. Son vrai nom est *Khalil-Ibn-Aybek-Abû-s-Sefâ Salâhud-dîn*; mais il est plus connu sous le surnom d'*Assafadi*, emprunté à son pays natal. Il s'acquit de bonne heure une réputation littéraire à Alep, où il était venu pour se perfectionner dans les langues turque et arabe. On a de lui : Commentaires sur un célèbre poëme de Lâmiyyah, intitulé *Lâmiyatu-l'-ayem*; — *Fedhkerah* (sur la manière de lire le Koran); — *Teshbih-'ala-l-Teshibi*, ou traité sur la ressemblance que certains passages du Koran ont entre eux; — un dictionnaire biographique en plusieurs volumes, qui est désigné comme supplément au *Wâfiyyatu-l-'Ayân* (Mort des illustres) par Ibn-Khallikan.

Al-Makrizi, *As-Soluk*, MS. — Ibn-Habib, *Histoire de son temps*, MS.

**ASSAID** (*Abû-l-Hasan 'Ali*), douzième sultan de l'Afrique occidentale, de la dynastie des

Almohades, fut proclamé sultan en 1242 sous le nom de *Al-mo-Tadhed-Billah* (Assisté de Dieu). Il eut d'abord à guerroyer contre des tribus révoltées; et il marchait contre les Beni-Merin, lorsqu'il apprit que Mohammed-ibn-abé-Hafs, gouverneur de l'Afrique orientale, dédaignant le titre d'émir, s'était fait proclamer khalife. Il marcha contre lui avec des troupes choisies, et battit les rebelles. Abù-Yahya, chef de la tribu des Beni-Merin, effrayé de ce succès, demanda la paix; elle lui fut accordée, à la condition qu'il abandonnerait son allié Abú-Zeyyán. Mais un des officiers de ce dernier, s'étant caché derrière un rocher, attaqua Assaïd à l'improviste, et le perça d'un coup de lance. Abù-Hfass-Omar, surnommé *Al-Murtadhi*, succéda à Assaïd.

Conde, *Histoire de la domination des Arabes*, 304. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, 102.

***ASSALECTUS**, sculpteur, dont le nom est inscrit sur une statue d'Esculape. On ne sait rien de sa vie; selon Winckelmann, il vivait peu de temps après la naissance du Christ.

Winckelman, *les Arts en Italie*.

***ASSALINI** (*Pierre*), médecin italien, né à Modène vers 1765, mort vers 1840. Il prit du service dans l'armée française comme officier de santé, et suivit Napoléon dans la campagne d'Égypte; mais il n'alla que jusqu'à Jaffa, lieu où l'armée fut attaquée d'une maladie épidémique qui frappa en quarante jours les trois quarts des hommes en état de porter les armes. Malgré les ravages de cette maladie que l'on avait considérée comme pestilentielle, M. Assalini, dans ses *Observations sur la peste*, publiées en 1803, soutient qu'elle n'offre pas de danger, ni pour les médecins, ni pour ceux qui servent les malades, pour peu qu'on ait soin de ne pas rester trop longtemps auprès d'eux et de faire de l'exercice en plein air. Il disséqua, avec le chirurgien en chef Larrey, les corps de plusieurs personnes mortes de la peste, à laquelle il échappa toujours, bien qu'il eût examiné avec soin les pustules. Il fit aussi des observations importantes sur la fièvre jaune qui régna à Cadix, sur la dyssenterie qui fait si souvent des ravages dans les armées, enfin sur le *mirage*, qu'il avait fréquemment observé sur les côtes de la Sicile et de la Calabre. Napoléon le nomma premier chirurgien de la cour, et chirurgien ordinaire du vice-roi. Il fut, en outre, mis à la tête de l'institut des sages-femmes et des orphelins à Milan, puis nommé chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Ambroise, dans la même ville. En 1811, il publia un ouvrage sur les maladies des yeux, dans lequel il examine le procédé ingénieux de Beer pour la pupille artificielle, et dans lequel il propose aussi diverses opérations. A la même époque, il s'occupa de l'art des accouchements, et perfectionna le forceps et l'opération césarienne. Ces divers travaux reçurent l'approbation des corps académiques et du public médical. Après l'expédition de Russie, dans laquelle M. Assalini eut les extrémités gelées, il revint se fixer dans sa patrie, où il partagea ses instants entre les fonctions de professeur de chirurgie clinique et une pratique étendue. [M. F. Rattier, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Tipaldo, *Biografia italiana*.

***AS-SAMAANI**, ABU-SAD-ABDUL-KERIM-IBN-ABI-BEKR-MOHAMMED-AT-TEMIMI-AL-MERWAZI, surnommé *Kawwamud-din* (le Pilier de la foi), célèbre écrivain mahométan, né à Meru (Khorasan) en 1113, mort en 1166. Après avoir fait d'excellentes études, il se fit remarquer par des travaux en prose et en vers. Plus tard, la passion des voyages s'empara de lui; il visita les provinces de Hamadan, Ray et Segistá, il séjourna à Damas, à Alep, à Mosul, dans d'autres villes de la Syrie, et termina par un pèlerinage à la Mecque. On a de lui: une *Histoire de Bagdad*, en 15 volumes; — une *Histoire de Méru*, son pays natal, en 20 vol.; — Un livre de généalogie, intitulée *Kitab-el-Ansab*.

Ibn-Khallikan, *Dictionnaire biographique*.

***AS-SAMH-IBN-MELIK-AL-KHAULANI**, sixième gouverneur de l'Espagne musulmane sous les khalifes, vivait au commencement du huitième siècle. Un des premiers actes de son administration fut de diviser la Péninsule en cinq gouvernements ou districts militaires, qu'il confia à des officiers dévoués. Il leva sur les chrétiens qui ne voulaient pas embrasser l'islamisme une lourde taxe qu'il affectait au payement des troupes. D'après le plan de guerre qu'il avait soumis au khalife Omar-Ibn-Abdil-Azir, As-samh se mit à la tête d'une armée, passa les Pyrénées et pénétra en France. Après avoir pris Carcassonne et Narbonne, il vint mettre le siége devant Toulouse, qui résista courageusement jusqu'à l'arrivée d'Eudes, duc d'Aquitaine. Il s'ensuivit une bataille sanglante, où les musulmans furent défaits : As-samh resta sur le champ de bataille. Il avait composé une description générale de la Péninsule, de ses montagnes, de ses rivières et de ses mers.

Al-Makkari, *Moham. Dyn.*, II, 38, 408. — Borbon, *Cartas para illustrar la historia de la España Arabe*. — Isidore Pacensis, *Chronicon*, n° 48. — Roderic de Tolède, *Hist. Arabum ad calcem Erpenii*, cap. 11. — Mariana, *Hist. gen. España*, lib. VII. — Casiri, *Bib. arab. hisp. Esc.*, II, 328.

***ASSANDRO** (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte italien, vivait à Crémone dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Della Economia, ovvero disciplina domestica, libri IV*; Crémone, 1616, in-8°. Il a laissé en outre un manuscrit sous le titre : *Istoria di Cremona fino all' anno* 1631.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**ASSAPH** ou **ASAPH**, poëte, lévite et chantre inspiré, dont parle l'histoire biblique. Il vivait du temps du roi David. Un assez grand nombre de psaumes ont été composés et chantés par Assaph, et se trouvent sous son nom dans le recueil des chants sacrés. L'existence et l'époque

historique de ce poëte sont constatées par plusieurs chapitres des Paralipomènes (lib. I, ch. 6, 39, et ch. 55, 2). Les psaumes qui nous ont été transmis comme appartenant à Assaph sont les chapitres 50, 73, et 75 à 83. La critique lui en a contesté plusieurs; quelques-uns se rapportent même à des événements postérieurs à l'époque où vécut Assaph. Tous se distinguent par une sensibilité douce, noble et pénétrante. *Assaph*, en hébreu, signifie réunir, assembler; ce qui a fait dire à quelques commentateurs que c'était lui qui avait réuni en un seul corps les chants sacrés de diverses époques et de divers auteurs. Les enfants d'Assaph chantaient dans le temple avec lui, et se succédèrent dans les mêmes fonctions après sa mort. [*Enc. des g. du m.*]

*Paralipomènes.* — *Psaumes.*

*ASSARACCO, SARACCO (*André*), historien italien, natif de Bespolato près de Novare, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Historia nova ac vetus ab novissimis Franc. Sforziæ temporibus ad Franciscum, regem Francorum*; Milan, 1516, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ASSARHADDON ou ASARHADDON, roi d'Assyrie, fils et successeur de Sanhérib. Il porte aussi le nom de *Sargon*, et fut d'abord vice-roi assyrien de Babylone. Il régna vingt-neuf ans, fit la guerre aux Philistins, et leur prit Azoth par l'entremise de Tartan, son général. Ce fut apparemment pour venger l'injure que Sanhérib, son père, avait reçue de Tarhaca, roi du Kousch (Chus), qu'il attaqua ce pays, ainsi que l'Idumée et l'Égypte. C'est lui qui envoya des prêtres aux Cuthéens, que Salmanasar, roi d'Assyrie, avait fait venir dans le pays de Samarie, pour y remplacer les Israélites transportés au delà de l'Euphrate. Il prit Jérusalem, et amena à Babylone le roi Menaché. Quel que soit le nombre d'années de son règne, il mourut l'an du monde 3336. [*Enc. des g. du m.*].

Le 2e liv. des *Rois*, XIX, 37. — Isaïe, XXXVII, 38. — Esdr. IV, 2.

ASSARINO et non ASSARINI (*Lucas*), littérateur italien, né à Séville, de parents italiens; mort à Turin, en 1672. Il vécut quelque temps à la cour du duc de Mantoue. On a de lui : *Stratonice*; Venise, 1635, in-12; roman qui eut beaucoup de succès et fut traduit en français; Paris, 1641, in-8°; — *Lettere diverse*; Milan, 1638, in-12; Venise, 1639, 1640, 1654, in-12; — *le Maraviglie dell' Arsenale di Venezia*; Venise, 1639, in-4°; — *l'Armelinoa*; Bologne, 1640, in-12; en français, Paris, 1646, in-8°; — *l'Anatomia della Rettorica*; Venise, 1641, in-8°; — *Lampilli d'Ipocrène*; Gênes, 1642, in-8°; Bologne, 1642, in-12; recueil de poésies et d'articles en prose; — *il Tormento vilipeso osia il martirio de SS. Alfia, Filadelfo, e Cirino*; Bologna, 1643, in-12; — *Delle Rivoluzioni di Catalogna*; Gênes, 1644, in-4°; augmenté de deux livres, *con tutti li successi di guerra dal* 1640-1642, *con le annotazioni di Alb. Carozao*; Gênes, 1644, 1647, in-4°; 2 vol., dont le premier a été plusieurs fois réimprimé; — *Vita e miracoli di S. Antonio di Padua*; Gênes, 1646, in-8°; — *Novo Ercole*; Gênes, 1647, in-8°; — *Scielta di Lettere*; Milan, 1650, in-12; et augmenté sous le titre : *Nuova Scielta di Lettere*; Venise, 1652, in-12; — *il Ginochi di Fortuna, osia gli avvenimenti di Astiage et di Mandane*; Venise, 1655, 1656, in-12; — *Dialogi morali*; Turin, 1663, in-12; — *Delle guerre e successi d'Italia*, t. I, dell 1613-1620; Turin, 1665, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Sopreni, *Scrittori della Liguria*, 1667, p. 200. — Crescimbeni, *Storia della Volgar Poesia*, V, 185.

ASSAROTTI (*Octave-Jean-Baptiste*), fondateur de l'institution des sourds-muets à Gênes, né à Gênes le 25 octobre 1753, mort le 29 janvier 1829. A dix-huit ans, il entra dans l'ordre des Piaristes, qui se vouent, en Italie, à l'enseignement des enfants pauvres. L'essai si heureusement tenté en France par l'abbé de l'Épée l'engagea à doter sa patrie d'un établissement semblable, auquel Napoléon donna en 1805, lors de son voyage à Gênes, une dotation annuelle de 6,000 francs pour douze pensionnaires sourds-muets. Assarotti a rédigé lui-même tous les ouvrages nécessaires à l'instruction de ses élèves.

*Revue encyclopédique*, t. XLIII, p. 833. — *Mercure de France.* — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, I, 20.

ASSAS (Le chevalier *Nicolas* D'), natif du Vigan, capitaine dans le régiment français d'Auvergne, s'illustra par son courage et par le noble sacrifice qu'il fit de sa vie à son pays. Dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760, il commanda près de Klosterkamp, aux environs de Gueldre, une garde avancée, et il sortit à la pointe du jour pour inspecter les postes. Ayant rencontré une division des troupes ennemies prêtes à surprendre l'armée française, il fut pris, et menacé d'être mis à mort si un seul cri, si un mot sortait de sa bouche. Le sort de l'armée dépendait de sa résolution. Il n'hésite pas, et il s'écrie : « A moi, Auvergne! « voilà les ennemis! » Et il tombe frappé; il meurt immortel, et son dévouement est une belle page de l'histoire. D'Assas n'était point marié; on fit à sa famille une rente viagère de mille livres, qui fut supprimée pendant la révolution, mais rétablie quelque temps après.

Voltaire, *Siècle de Louis XV.*

*ASSCHERADES (*Charles-Gustave-Schultz* D'), diplomate suédois, mort à Stockholm en 1799. Il fut longtemps ministre du roi de Suède à Berlin, et écrivit en latin une partie des événements du dix-huitième siècle, sous le titre de *Res suo ævo gestas memoriæ tradidit C.-G. Schultz a Asscherade, reg. Soc. lit.*; Holmens, in-8°, p. 295. Il débute par un tableau du tremblement de terre de Lisbonne en 1755. Les détails de la guerre de sept ans font le principal objet de cet

ouvrage. Il est terminé par un *Essai sur le caractère et les mœurs du dix-huitième siècle.*

Gezelius, *Biographiskt-Lexicon.*

**ASSEF-EDDOULAH.** *Voy.* ASSAF-EDDOULAH.

**ASSELIN**, bourgeois de Caen. *Voy.* GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

**ASSELINE** (*Gilles-Thomas*), littérateur français, né à Vire en 1682, mort à Issy le 11 décembre 1767. Élève de Thomas Corneille et ami de la Motte-Houdart, il remporta le prix de poésie à l'Académie française en 1709, et ceux de l'idylle et du poëme aux Jeux Floraux en 1711. Il fut proviseur du collége d'Harcourt. L'*Ode sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme* est ce qu'il a fait de mieux. On a encore de lui un poëme de la *Religion*, imprimé avec quelques autres poésies; 1725, in-8°.

Fréron, *Année littéraire*, t. VIII. — Quérard, *la France littéraire.*

**ASSELINE** (*Jean-René*), savant prélat français, né à Paris en 1742, mort le 10 avril 1813. Il était le fils d'un domestique attaché à la maison du duc d'Orléans, qui paya les frais de son éducation. Il étudia à Paris au collége de Navarre, et devint professeur d'hébreu à la Sorbonne. Nommé évêque de Boulogne en 1790, il se montra opposé aux principes de la révolution. Par son éloquence il parvint à convertir le célèbre comte de Stolberg au catholicisme. En 1798, il rédigea l'*Instruction pastorale sur l'autorité spirituelle de l'Église*, à laquelle adhérèrent quarante évêques de France. A la mort de l'abbé Edgeworth, Asseline lui succéda comme confesseur de Louis XVIII, qu'il suivit dans sa retraite à Hartwell en 1808. On a de lui : *Considérations sur le Mystère de la Croix*, in-12; Lyon, 1806; — *Exposition abrégée du symbole des Apôtres*; in-12, Paris, 1806; — *Œuvres choisies*, in-12, 6 v.; Paris, 1823.

Quérard, *la France littéraire*, I, 108; — *Biographie des Contemporains.*

**ASSELYN** (*Jean*), peintre hollandais, né à Anvers en 1610, mort en 1660 à Amsterdam. Il fut élève d'Isaïe Van der Velde, peintre de batailles. Il inspira l'un des premiers à ses compatriotes une manière franche et claire de peindre le paysage. Ses tableaux représentent des sujets d'histoire, des batailles, mais le plus souvent des paysages, ornés d'antiquités et de figures d'animaux. Sa couleur est fraîche, sa touche belle, et la nature y paraît dans tout son éclat. On admire, de ce peintre, une *Marine*, et une *Vue du Colisée de Rome, enrichie de figures d'animaux*; une *Vue du Tibre*, une autre du *Pont Laurentano sur le Teverone*, et une *Ruine*.

Houbraken, *Groote Schouburg*, etc. — D'Argenville, *Abrégé de la vie des plus fameux peintres.*

**ASSÉMANI**, nom d'une famille chrétienne de Syrie qui a fourni plusieurs écrivains célèbres dans la littérature orientale.

Le premier de tous et le plus savant, JOSEPH-SIMON, naquit à Tripoli en 1687, et mourut le 13 janvier 1768. Envoyé de bonne heure à Rome pour s'y former aux études classiques, il ne tarda pas à se faire remarquer par son zèle et son érudition. Il fut chargé par le souverain pontife d'aller visiter les bibliothèques qui existaient dans certains couvents de Syrie et d'Égypte, et il enrichit celle du Vatican d'un grand nombre d'ouvrages précieux. En récompense, il fut nommé préfet de cette bibliothèque et archevêque de Tyr, et se mit en devoir de faire connaître par des extraits ce qu'elle possédait en manuscrits orientaux. Son principal ouvrage a pour titre : *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana recensens manuscriptos codices syriacos, arabicos, persicos, turcicos, hebraicos, samaritanos, armenicos, æthiopicos, græcos, ægyptios, ibericos et malabaricos*; Rome, 1719-1728, in-fol. Malheureusement il n'a paru que les quatre premiers volumes, traitant des manuscrits syriaques; Pfeiffer en a donné un abrégé; Erlangen, 1771, 2 vol. in-8°. Le reste des manuscrits orientaux de la bibliothèque du Vatican ne nous est connu que par quelques indications. On a encore de lui : *Rudimenta linguæ arabicæ*; Rome, 1732, in-4°; — *Nuova grammatica per apprendere agelvolmente la lingua greca*; Urbino, 1737, 2 vol. in-8°; — *Italicæ historiæ scriptores, ex Bibliothecæ Vaticanæ aliarumque insignium bibliothecarum manuscriptis collegit*, etc.; Rome, 1751-1753, 4 vol. in-4°; supplément à la collection de Muratori; le manuscrit des volumes V et VI fut détruit par un incendie en 1768; — *Kalendaria Ecclesiæ universæ in quibus tum ex vetustis marmoribus tum ex codicibus, tabulis, parietinis pictis, scriptis sculptisve sanctorum nomina, imagines et festi per annum dies ecclesiarum Orientis et Occidentis, præmissis uniuscujusque Ecclesiæ originibus, recensentur, describuntur notisque illustrantur*; Rome, 1755, 6 vol. in-4°; grand ouvrage resté inachevé; — *Bibliotheca juris orientalis canonici et civilis*; Rome, 1762-1764, 4 vol. in-4°; — *Bibliothecæ apostolicæ Vaticanæ codicum manuscriptorum Catalogus*; Rome, 1756-1759, 3 vol. in-fol., ouvrage (inachevé) fait en collaboration avec Évode Assémani; — plusieurs ouvrages inédits. Assémani publia aussi les œuvres de saint Éphrem en grec, en syriaque et en latin; Rome, 1732-1734, 6 vol. in-fol.

On s'accorde à reconnaître en lui le mérite d'avoir plus contribué que tout autre à faire connaître la littérature syriaque en Europe, littérature qui ne se borne pas, comme le vulgaire le croit, à quelques versions de nos Livres saints, mais qui a ses historiens et ses poëtes. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Sax, *Onomasticon.* — Ersch et Gruber, *Encyclop. Allemande.*

**ASSÉMANI** (*Étienne-Évode*), fils de la sœur de Joseph-Simon, né en 1707, mort le 24 novembre 1782. De Tripoli, sa ville natale, il vint à l'âge de dix ans à Rome, pour y étudier

au collége des Maronites; et il revint en Syrie en qualité de missionnaire de la Propagande. Après avoir séjourné plusieurs années dans ce pays ainsi qu'en Égypte et en Mésopotamie, il devint archevêque d'Apamée, et plus tard il voyagea en Angleterre. Envoyé à Florence par Clément XII, Assémani employa ses loisirs à dresser le catalogue des manuscrits des bibliothèques florentines, à Rome, et fit de même pour la bibliothèque du cardinal Chigi. Il entreprit ensuite de faire ce travail pour les manuscrits du Vatican, et il devint en 1768, époque de la mort de son oncle, administrateur de la Bibliothèque pontificale. Il avait eu le titre d'*écrivain syriaque*. On a d'Assémani : *Bibliothecæ Medicæ, Laurentianæ et Palatinæ codicum MSS. Orientalium Catalogus*; Florence, 1742, in-fol; — *Acta Sanctorum martyrum Orientalium et Occidentalium, in duas partes distributa; accedunt Acta S. Simeones Stylitæ*; 2 vol. in-8°, Rome, 1748; — *Bibliothecæ Apostolicæ Vaticanæ codicum MSS. Catalogus*, en collaboration avec son oncle Joseph-Simon; — *Catalogo della biblioteca Chigiana*; Rome, 1764, in-fol.

Vaccolini, dans Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri del secolo VIII*, I, 330. — *Acta historico-ecclesiastica nostri temporis*, XII, 880.

**ASSÉMANI** ou **ALOYSIUS** (*Joseph-Louis*), savant orientaliste, neveu de Joseph-Simon, naquit vers 1710, à Tripoli de Syrie, et mourut à Rome le 9 février 1782. Il enseignait la liturgie et le syriaque au collége de la Sapience à Rome. On a de lui : *Codex liturgicus Ecclesiæ universæ, in quindecim libros distributus*; Rome, 1749-1763, 12 vol. petit in-4°; — *De sacris ritibus Dissertatio*; ibid., 1757, in-4°; — *Commentarius theologico-canonico-criticus de Ecclesiis, earum reverentia et asylo, atque concordia sacerdotii et imperii*; ibid., 1766, in-fol.; — *De Unione et Communione ecclesiastica, et de canonibus pœnitentialibus Dissertationes*; ibid., 1770, in-4°; — *De catholicis et patriarchis Chaldæorum et Nestorianorum Commentarius historico-theologicus*; ibid., 1775, in-4°; — *De synodo diœcesana Dissertatio*; ibid., 1776, in-4°.

Björnstähl, *Resa til Frankrike, Italien*, etc., I, 3. — Zaccaria, *Bibliotheca ritualis*, I, 2, 7. — A. Maï, *Scriptorum veterum nova collectio*, X.

**ASSÉMANI** (l'abbé *Simon*), savant maronite, de la famille des précédents, naquit à Tripoli de Syrie le 20 février 1752, et mourut à Padoue le 7 avril 1821. Il étudia d'abord à Rome; puis il visita la Syrie et l'Égypte, et fut nommé, en 1785, professeur des langues orientales au séminaire de Padoue. On a de lui, outre quelques dissertations morales : *Saggio sull' origine, culto, letteratura e costumi degli Arabi avanti il pseudo-profeta Maometto*; Padoue, 1787, in-8°; — *Catalogo dei codici manoscritti Orientali della biblioteca Naniana*; Padoue, 1787-1792, 2 vol. in-4°; — *Museo Cufico-Naniano illustrato*; ibid., 1787-1788, in-4°; — *Globus cœlestis Cufico-Arabicus Veliterni musæi Borgiani illustratus*; ibid., 1790, in-4°; — *Descrizione di alcune monete Cufiche del museo di Stefano de Mainoni*; Milan, 1820.

Meneghelli, *Nuovi saggi della Accademia di Scienze di Padova*, III, 7.

***ASSEN** (*Jean Van*), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1635, mort en 1695. Ses tableaux, à cause de la hardiesse du pinceau, gagnaient à être vus de loin. Il peignit souvent, d'après Antoine Tempesta, surtout les tableaux destinés à être vendus à l'étranger, aux Indes hollandaises en particulier.

Houbraken, *Groote Schouburg*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

**ASSENÈDE** (*Didier* ou *Thierri* D'), poëte flamand, florissait vers le milieu du quatorzième siècle. Il traduisit en vers flamands le roman de *Flores et Blanchefleur*, dont on ignore le véritable auteur. — Boccace a reproduit ce roman sous le titre de *il Filocopo* ou *Filocolo*. Voyez, pour plus de détails, Eschenburg, *Denkmäler der altdeutschen Dichtkunst* (Monuments de l'ancienne poésie allemande), p. 211-230; Hagen et Busching, *Lit. Grundrisse*, p. 163; Fauriel, *Introduction aux chants populaires de la Grèce moderne*; de Caylus, *Mercure de France*, année 1754.

Hofmann de Fallersleben, *Horæ Belgicæ*, part. I, 61, 62. — Witsen, Geysbeeck, *Biographisch Anthologisch en Chritisch Woordenboek der Nederduitsche Dichters*. — Brunet, *Manuel du libraire*. — Paulin Paris, *li Romans de Berte aus grans piés*, 192-198. — Bergh, *De Nederlandsche Volksromans*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas*.

**ASSER**, auteur du Talmud de Babylone, naquit dans cette ville l'an 353 après J.-C., et mourut en 427. Ce docteur célèbre de la foi juive, qui, à l'âge de quatorze ans, fut fait président de l'Académie de Sora sur l'Euphrate, rendit aux Juifs d'Orient le même service qu'avait rendu quelque temps auparavant aux Juifs d'Occident et à Rome le célèbre Judas, surnommé *le Saint*, favori d'Antonin le Pieux, en réunissant en un seul corps d'ouvrage les doctrines et les traditions juives introduites successivement, reconnues et adoptées dans le court intervalle entre la chute du premier temple et le moment où Cyrus fit construire le second. Dans la nouvelle époque des persécutions qui allaient commencer pour eux, les Juifs se seraient trouvés sans liens historiques et religieux avec leurs anciennes annales, si des hommes supérieurs par leurs lumières et leur pieux amour de l'humanité n'avaient rassemblé et coordonné les doctrines et les traditions nationales, et celles qui sont relatives aux cérémonies religieuses. Le recueil talmudique d'Asser, ou *Talmud de Babylone*, généralement préféré à celui de Jérusalem, a circulé de siècle en siècle dans les synagogues de toutes les parties du monde. Le nombre des élèves formés par Asser est extrêmement considérable; on le porte jusqu'à 2,400. Asser, dit la tradition juive, possédait la dévotion, l'humilité

et l'éloquence à un degré qu'aucun docteur avant lui n'avait atteint dans la manière d'enseigner la loi, la morale et la tradition. Il excellait surtout par la méthode dont il se servait, méthode qui exerçait à la fois la mémoire et l'intelligence. C'est après l'avoir suivie pendant soixante ans qu'il était parvenu à achever presque entièrement son recueil, qu'il complétait à mesure qu'il l'enseignait à ses élèves; mais la mort le surprit à l'instant où il y mettait la dernière main, et ce furent ses élèves qui l'achevèrent et le firent adopter. C'est une vaste compilation qui renferme l'histoire, le droit canon des Juifs, et tout ce qui regarde leurs lois et leurs institutions religieuses. L'édition la plus recherchée de ce Talmud est celle d'Amsterdam, 1744, 12 volumes in-folio. [*Ency. des g. du m.*].

Wolf, *Bibl. hebr.* — Bartolocci, *Bibl. rabb. magna.*

**ASSER**, *Asserius Menovensis*, évêque de Sherborne, vivait dans la première moitié du dixième siècle. Sur l'invitation d'Alfred le Grand dont il écrivit la vie, il vint à la cour de ce prince à Leonaford; il resta avec lui pendant huit mois de l'année, qu'il employa à faire la lecture à Alfred, ou à l'entretenir de sujets divers. Le roi le combla de bienfaits; il lui donna de nombreux bénéfices ecclésiastiques, lui conféra même le titre d'évêque de Sherborne. Quant à l'ouvrage d'Asser sur Alfred, on ne sait qu'une chose : c'est qu'il fut écrit en l'an 893 ou 894. On lui attribue d'autres ouvrages, dont le plus authentique a pour titre : *Annales de rebus gestis Ælfredi*, traduit du saxon en latin par Parker; Londres, 1574; Oxford, 1722.

Wright, *Biographia Britannica*, t. I. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**ASSERETO** (*Joachim*), peintre italien, né à Gênes en 1600, mort en 1649. Il fut élève de Lucien Borzone, puis d'André Ansaldo, et fit, sous la direction de ce dernier maître, de si rapides progrès, qu'à seize ans il fut chargé de peindre un maître-autel pour l'oratoire de Saint-Antoine, abbé, à Sarzana. L'œuvre eut un tel succès, que l'on crut qu'Ansaldo avait aidé Assereto. Celui-ci peignit ensuite d'autres tableaux; et en 1639 il vint se former à Rome, à l'école des Dominiquin, des Guido, des Lanfranc, des Poussin, des Pierre de Cortone. Il mourut à peine âgé de quarante-neuf ans. On voit de ses peintures à Gênes, Séville, etc. Elles se font remarquer par la richesse du coloris.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi.*

**ASSEZAN** (*Pader* D'), auteur dramatique, avocat à Toulouse, mort vers 1696. On a de lui : *Agamemnon*, pièce représentée en 1680, et imprimée la même année, in-12. L'abbé Boyer en revendiqua la paternité, dans la préface de son *Artaxerce*; — *Antigone*, pièce représentée à Paris en 1606.

Laurent Gousse, *Biographie Toulousaine*, 119. — Parfait, *Histoire du Théâtre français*, XIII, 16, 17. — Beauchamps, *Recherches sur les théâtres de France*, II, 183.

**ASSHETON** (*Guillaume*), théologien anglican, né en 1641 à Middleton (comté de Lancastre), mort à Beckenham en 1711. Il était d'abord zélé partisan de Jacques II, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire ensuite en faveur du roi Guillaume. Ses principaux ouvrages sont : *la Tolérance désapprouvée et condamnée*, etc.; Oxford, 1670; — *l'Apologie royale* (en faveur de Jacques II); Londres, 1685; — *Apologies de Leurs Majestés actuelles* (le roi Guillaume et la reine Marie); Londres, 1688; — *la Possibilité des apparitions.*

*Biographia Britannica.* — *Biographical Dictionary.* — Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Watt, *Life of Assheton.* — Herbert, *History of the Companies of London*, I, 238.

**ASSHOD** ou **ASCHOD** (Ἀσώτος), nom que portèrent plusieurs rois arméniens de la dynastie des Pagratides. Elle était d'origine juive : ayant émigré en Arménie vers l'an 600, les membres qui la composaient se convertirent au christianisme, et quelques-uns d'entre eux se firent remarquer durant les septième, huitième et neuvième siècles. Celui qui fut surnommé *Medz* (*le Grand*) restaura la royauté arménienne. Aujourd'hui encore, les descendants des *Pagratides* constituent la haute noblesse dans la province de Géorgie, et quelques autres districts russes dépendant de la partie méridionale du Caucase; parmi ces nobles Pagratides, il en est qui descendent des rois de la Géorgie, alliés de la Russie jusqu'en 1801; le plus connu est le prince Bagration.

ASSHOD Ier, surnommé *Medz* ou *le Grand*, premier roi d'Arménie et le premier de la dynastie Pagratide parvenu à la royauté, mort en 889. Il était fils de Sempad, qui fut mis à mort en 856, parce qu'il refusa de se faire mahométan. Asshod, devenu roi, se fit tout d'abord remarquer par sa sagesse et sa modération. Ces qualités lui méritèrent la bienveillance du khalife suzerain, qui se contenta de faire inspecter par un gouverneur général les garnisons arabes des fortesses arméniennes, et de faire percevoir le tribut annuel. En 861, Asshod repoussa une invasion d'Arabes dirigée par Jahab, gouverneur de l'Arménie méridionale. Le roi d'Arménie ne fut pas moins estimé du nouveau khalife Almu-Tamed que de son prédécesseur, comme le témoigne l'envoi qu'il fit à Asshod du diadème royal. Le lieutenant du khalife, chargé de ce présent du suzerain, eut ordre de reconnaître l'indépendance du prince arménien. Ainsi fut rétabli le royaume d'Arménie. Asshod conquit une grande partie du pays situé le long du Caucase méridional. En 888 Asshod vint à Constantinople, où l'empereur Léon le Philosophe lui fit le plus brillant accueil. Il séjourna dans la ville impériale jusqu'en 889, et mourut subitement au retour.

ASSHOD II, surnommé *Ergathi*, roi d'Arménie, mort en 928. Il monta sur le trône en 914, au moment où les Arabes ravageaient le pays, et

fut reconnu en 915 par Adernersch, roi de Géorgie, et par le roi des Abghazy. En 921, il vint à Constantinople, pour y cimenter son alliance avec Constantin Porphyrogénète. Pendant l'absence temporaire du roi d'Arménie, les principaux Arméniens, maltraités par les Arabes, parvinrent, avec l'aide des autres habitants, à délivrer le pays du joug des mahométans, qu'ils chassèrent. A cette nouvelle, l'empereur de Constantinople fournit à Asshod une armée grecque, qui devait le mettre à même de repousser enfin les Arabes qui depuis si longtemps désolaient ses États. Yusuf, qui commandait les mahométans, opposa à Asshod-Ergathi un autre Asshod, son cousin; il s'ensuivit une longue guerre civile; le rebelle parvint à se rendre indépendant dans l'Arménie méridionale, grâce à la défection d'Apas, frère d'Asshod-Ergathi. Celui-ci conclut ensuite un traité avantageux avec le khalife de Bagdad, qui lui conféra le titre de *shahanshah* (roi des rois).

ASSHOD III, surnommé *Oghormaz* ou *le Compatissant*, roi d'Arménie, mort en 977. Il succéda à son père, Apas, et, sans avoir été lui-même un grand guerrier, il éleva l'Arménie au plus haut degré de prospérité : les princes de Géorgie, d'Albanie, et plusieurs émirs mahométans, le reconnurent pour leur suzerain. Il donna un grand essor au commerce et à l'industrie, et ne fit pas moins pour les beaux-arts; il embellit surtout Ani, sa capitale. En 961 Asshod donna la ville de Kars et le territoire environnant à son frère, qui prit le titre de roi, et garda longtemps par lui-même ou ses descendants cette souveraineté. Dans cette même année, Asshod repoussa avec succès Seif-Ed-Daulah et le prince d'Alep, qui menaçaient d'envahir l'Arménie, si le roi ne consentait à leur payer un tribut annuel: cette victoire éleva tellement le roi d'Arménie dans l'opinion du khalife, qu'il reçut de celui-ci une lettre de félicitation où Asshod était appelé *shah-armen* ou roi indépendant, en même temps qu'il recevait du suzerain un diadème royal. Asshod soutint en Syrie une dernière et plus glorieuse campagne contre les mahométans, en guerre alors avec l'empire grec. L'empereur Jean Zimiscès sollicita et obtint le secours des Arméniens, qui combattirent avec la plus grande valeur et revinrent chargés de butin.

ASSHOD IV, roi d'Arménie, mort en 1039. Il disputa à son frère aîné Jean ses droits au trône : cette compétition, qui eût pu avoir des suites sanglantes, fut terminée par l'intervention de plusieurs Arméniens puissants et de Pierre, archevêque d'Arménie. Il fut arrêté que les deux frères prendraient l'un et l'autre le titre de roi; que Jean aurait la souveraineté d'Ani et du pays de Shiras, et Asshod le reste du royaume. En 1031 les Turcs Seljoucides parurent en Arménie, et y commirent de tels ravages que, désespérant de se défendre, le prince ou roi de Wasburagan céda ses États à l'empereur Basile II. Celui-ci jugea le moment favorable pour faire la conquête de l'Arménie. Il attaqua l'aîné des deux rois, Jean, qui, quoique soutenu par George I$^{er}$, roi de Géorgie, fut défait avec lui et devint vassal de l'empire grec. Asshod IV se soumit également à l'empereur. La durée de la domination grecque en Arménie ne fut cependant pas longue. V. R.

Cédrène, II, p. 701-711, 718; éd. Paris. — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, I, 366 et *passim*. — *Biographical Dictionary*.

ASSIGNIES (*Jean* D'), moine de Cîteaux et théologien brabançon, né en 1562, mort en 1642. Il devint sous-prieur du monastère de Cambron, puis, en 1618, abbé du monastère de Nizelle en Brabant. Il laissa les ouvrages suivants : *Vies des personnes illustres en sainteté de l'ordre de Cîteaux*, 2 vol.; Douay et Mons, 1598, 1606, in-4°; — *Antidotum salutare contra morbos pestiferos malæ linguæ;* Anvers, 1633, in-8°; — *Fasciculus Myrrhæ;* Douay, 1630, in-4°; — *Allumettes vives pour embrazer l'âme à la haine du péché et à l'amour de la vertu, par la considération de la passion de Jésus-Christ;* Douay, 1629, in-12; — *Vie et miracles de saint Martin de Tours;* Douay, 1625, in-8°; — *Coffret spirituel, rempli d'épîtres melliflues de saint Bernard, et d'un petit traité du vice de propriété monastique composé par J. Trithème, le tout mis en langue vulgaire par J. d'Assignies;* Douay, 1619; — *Bourdon des âmes dévotes, et ambitieuses de cheminer avec repos et conscience ès pèlerinage de ceste vie, dressé sur les advis de Louis de Bloys*; Pomer, 1617, in-12; — quelques autres ouvrages moins importants.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

ASSIGNY (*Marius* D'), théologien anglais, né en 1643, mort en 1717. Son nom prouve qu'il était d'origine française. Il étudia à l'université de Cambridge en l'an 1668. On a de lui : une traduction de l'*Histoire poétique* de Pierre Gautruche; Londres, 1671, in-8°; — *the divine Art of Prayer;* Londres, 1691, in-8°; — *the Art of Memory;* Londres, 1699, in-12, et 1706; — *Rhetorica Anglorum, vel Exercitationes oratoriæ in Rhetoricam sacram et communem;* Londres, 1699, in-12; — *Seasonable advice to the Protestant non-jurors, showings the absurdity and danger of aknowledging the pretended Prince of Wales for king of England;* Londres, 1702, in-4°; — *the History of the Earls and Earldom of Flanders from the first establishment of that Sovereignty to the death of the late king Charles II of Spain. To Which is prefixed a general Survey of Flanders, with a Curious map of that Country;* Londres, 1701, in-8°.

*Cantabrigiens. Graduat.*, 117. — *Catalogus Librorum impressorum bibliothecæ Bodleianæ*, 1843. — Nichols, *Literary-Anecdotes of the Eighteenth Century*, IX, 781.

***ASSING** (*Rose-Marie*), née *Varnhagen von Ense*, femme poëte, née à Düsseldorf le 28 mai 1783, morte le 22 janvier 1840. A l'époque de la révolution, elle s'établit à Strasbourg avec ses parents, et se livra à l'enseignement. Elle épousa, en 1816, le médecin Assing, de Kœnigsberg, avec lequel elle vint habiter Hambourg, où sa maison fut le rendez-vous des principaux littérateurs de l'Allemagne. Elle publia un grand nombre de romans et de nouvelles. Ses mémoires posthumes parurent sous le titre *Rosa Maria Nachlass*; Altona, 1841.

*Conversations-Lexicon.*

**ASSISI** (*Louis-André* D'), surnommé *l'Ingegno*, peintre italien, né vers 1470, mort vers 1556. Il eut pour maître Pierre Pérugin, et rivalisa même dans sa jeunesse avec Raphaël. Plus tard, l'élève s'associa aux travaux du maître dans la salle del Cambio, où il peignit d'admirables figures; puis à Assise et à Rome dans la chapelle Sixtine. Une cécité prématurée empêcha Assisi de donner de nouvelles preuves de son talent. Le pape Sixte IV, informé de ce malheur, fit à l'artiste aveugle une pension viagère, qu'il toucha jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans. On voit au musée de Berlin un tableau attribué à Assisi, et à Paris, au Louvre, une *Sainte famille*, qui est également son œuvre. Le musée de Vienne possède une *Circoncision du Christ*, signée *Ling*, 1526, qu'on croit encore être d'Assisi.

Vasari, *Vite de' Pittori*. — Rumohr, *Italiänische Forschungen*. — Waagen, *Kunstwerke und Künstler in Paris*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Nagler, *Neues Künstler Lexicon*.

**ASSO Y DEL RIO** (*Ignacio* JORDAN D'), jurisconsulte et naturaliste espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il s'appliqua à la fois à l'histoire naturelle, à l'étude des lois et à celle des langues. Il laissa sur toutes ces branches de la science les ouvrages suivants : *el Fuero Vieso de Castilla*, 1771, in-fol.; — *el Ordenamiento de Leyes que D. Alfonso XI hizo*; — *Cortes Celebradas en los reynados de D. Sancho Y. D. Fernando IV*; in-fol., 1775; — *Institutiones del Derecho civil de Castilla*, en collaboration avec D. Manuel y Rodriguez; Madrid, 1775, in-4° : cet ouvrage est devenu classique en Espagne; — *Synopsis stirpium indigenarum Aragoniæ*; Marseille, 1799, in-4°; — *Mantissæ stirpium indigenarum Aragoniæ*, in-4°, 1781; — *Bibliotheca Arabico-Aragonensis, accedunt nonnulla Scriptorum specimina*; Amsterdam, in-8°; — *Discurso sobre la Langosta y medias de Exterminarla*, in-8°, 1782; — *Introductio in Oryctographiam et Zoologiam Aragoniæ. Accedit enumeratio stirpium in eadem regione noviter detectarum*, 1784.

Watt, *Bibliotheca Britannica*. — *Biographical Dictionary*.

***ASSOHAYLI** (*Abul-Kasim-Abdar-Rahman-Ibn-Mohamed-Al-Khath'ami*), écrivain arabe, né à Malaga en Espagne en 1115, mort en 1185. Il descendait de Redwan-Ibn-Fatuh, l'un des conquérants de la Péninsule. On a d'Assohayli : *Randhulanef* (le Jardin intact); — *Astarif wal Alain bima Abhama fil Koran Mini-l-Isma-l-Alam* (Explication des noms propres cités dans le Koran, et de ceux dont l'orthographe est douteuse) : on trouve en même temps dans ce livre l'histoire abrégée des prophètes et autres personnages dont il y est fait mention; — *Vataiju-l-Fakar* (Idée de l'Entendement), en vers et en prose; — *Awayilu-r-Randhah* (Prémices du Jardin), en vers et en prose.

*Biographical Dictionary.*

**ASSOMPTION** (*Charles* de L'), théologien flamand, de l'ordre des Carmes, né en 1625, mort en 1686. Il était fils du comte de Brias, gouverneur de Marienbourg, et devint lui-même professeur de théologie, ensuite prieur, puis provincial d'un monastère de son ordre à Douay. On a de lui : *Thomistarum Triumphus, id est sanctorum Augustini et Thomæ gemini Ecclesiæ Solis, summa concordia circa scientiam mediam per Germanum Philalethem Eupistinum*; Douay, 1670-1673; — *Funiculus triplex quo necessitas angelici hominis Di. Thomæ, ad veram S. Augustini intelligentiam insolubiliter stringitur, adversus Banim, Molinam et Jansenium*; Cambray, 1675, in-4°; — *Pentalogus Diaphoricus, sive quinque differentiarum rationes, ex quibus verum judicatur de dilatione Absolutionis*, in-8° : cet ouvrage, publié sans l'approbation du général de l'ordre, fut condamné en 1679 à être brûlé; — *Lettres d'un théologien de Flandre à monseigneur l'évêque de Tournay*, in-8°; — *la Vérité opprimée parlant à l'illustrissime seigneur évêque de Tournay par la plume du P. Charles de l'Assomption*, in-8°; — *Vindiciarum Postulatio a Jesu Christo, peccatorum omnium pœnitentium et impœnitentium Redemptore adversus Rigoristas, homines a sacro confessionis tribunali retrahentes*; Liége, en français, sous ce titre : *Défense de la pratique commune de l'Église, présentée au roi, contre la nouveauté des Rigoristes sur le sacrement de pénitence*; Cambray, 1684.

Cosme de Villiers de Saint-Étienne, *Bibliotheca Carmelitana*. — Paquot, *Mémoires*, etc.

***ASSOMPTION** (*Juste* de L'), appelé aussi Alexandre Roger, théologien français, né en Touraine en 1612, mort le 8 octobre 1679. On a de lui entre autres ouvrages : *Manus Communicantium, piissimas Meditationes continens, per modum colloquii melliflui Christum inter et Animam, nomine Discipuli ad sacras Epulas se præparantis*, 2 vol.; Douay, 1660, in-4°; — *Tractatus de frequenti confessione et communione, adversus Neotericos*; *Spiritualia decem Dierum Exercitia*, in-12, traduit en français par le père *Pierre de la Mère de Dieu*.

*Bibliotheca Scriptorum Carmelitarum*, II, 214. — Pa-

quot, *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas*, XII, 348-380, in-12.

***ASSONVILLE** (*Guillaume*), médecin français, qui vivait au milieu du seizième siècle. On a de lui : *Liber de febre pestilenti*; Paris, 1546, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

**ASSOUCY** ou **DASSOUCY** (*Charles* COYPEAU D'), poëte, né à Paris vers 1604, mort vers 1679.

Le plus mauvais plaisant eut des approbateurs,
Et, jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs.

Ces vers de Boileau, et quelques traits satiriques de Chapelle et de Bachaumont, ont sauvé de l'oubli le nom de cet écrivain bouffon, qu'on a surnommé *le Singe de Scarron*, et qui se donnait à lui-même le titre d'*empereur du burlesque, premier du nom*. Il a écrit un *Ovide en belle humeur*, et un *Ravissement de Proserpine*, plats travestissements dans le genre de l'*Énéide* de Scarron, et où l'on trouve à peine quelques traits heureux. D'Assoucy a encore composé un *Recueil de poésies*, un autre de *Rimes redoublées*, et quelques ouvrages mêlés de prose et de vers, dans lesquels il raconte sa vie, qui fut très-misérable et très-agitée. Habile à jouer du luth, et compositeur agréable, il fut attaché au service de Mademoiselle Royale, fille de Henri IV; et fut même chargé de divertir Louis XIII et Louis XIV enfant. Il voyagea à plusieurs reprises en Italie et en France, et s'attira partout des disgrâces par sa fureur de médire en vers. Comme il se faisait accompagner dans ses courses par deux pages, qui selon les uns étaient de jeunes garçons, selon les autres de jeunes filles, il fut accusé d'un crime contre nature, et successivement renfermé à Rome dans les prisons du saint-office, et à Paris à la Bastille et au Châtelet. Dans tous ses écrits il se plaint vivement de ses ennemis; mais il n'en eut jamais de plus cruel que lui-même.

Goujet, *Bibliothèque Française*, XVIII, 18-22. — Flögel, *Geschichte des Burlesken*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

***ASSUM** (*Jean-Augustin*), biographe allemand, né en 1577, mort en 1634. Il fut conseiller du duc électeur de Wurtemberg, et publia : *Panegyrici tres Anglo-Wurtembergici*; Tubingen, 1604, in-4°; — *Panegyrici quinque Wurtembergico-Brandenburgici*; Tubingen, 1611, in-4°; — plusieurs morceaux détachés de poésies fugitives, tous imprimés.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***ASSUM** (*Jean-Christophe*), jurisconsulte allemand, né le 2 août 1581, mort en 1651. On a de lui : *Disp. de Temperantia*; Tubingen, 1600, in-4°; — *Disp. de Amissione feudi*; Marbourg, 1604, in-4°; — *Oratio de Dignitate, Necessitate et Utilitate scholarum*; Halle, 1636, in-4°; — *Telum necessitatis, paupertatis et impossibilitatis*; Halle, 1640, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**ASSUMPÇÃO** (*Jozé* DE), théologien portugais, mort en 1751. Son père s'appelait Antoine de Sylva. Il devint lui-même prieur du couvent de Torres-Nedras. Versé dans la connaissance de l'antiquité classique, il faisait des vers latins avec une extrême facilité. On a de lui : *Epigrammata sacra vitam B. Andreæ de comitibus.... explanantia*; Lisbonne, 1731, in-4°; — *Hymnologia sacra, em sex partes dividida*; Lisbonne, 1737, 1744, in-4°; — *Funiculus triplex; scilicet, Regula magni parentis Augustini Eremitarum ordinis Patriarchæ, a tribus Augustinianæ familiæ Coeremitis, patria Ulyssoponensibus carmine heroico concinnata. Accedunt tres Epigrammatum libri, et centones ad Mysteria Christi*; Lisbonne, 1739, in-4°; — *Martyrologium Augustinianum in tres partes distributum in quo Sancti, Beati et Venerabiles qui in Augustiniana religione claruerunt per singulos totius anni dies referuntur, additis ad illorum elogia commentariis*, pars I; Lisbonne, 1743, in-fol.; — *Encomiasticum Apollineum ex præcipuis præconiis Joannis V, Lusitaniæ regis*; Lisbonne, 1732, in-fol., sous le pseudonyme : *Doctor D. Domingos Novi Chavarria*; — plusieurs ouvrages restés manuscrits.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, II, 824-825. — *Summario da Bibliotheca Lusitana*, II, 358-359. — Ossinger, *Bibliotheca Augustiniana*.

**ASSUMPÇÃO-VELHO** (*Joachim* D'), physicien portugais et chanoine de Sainte-Croix, né en 1753. Il se livra à la science avec une ardeur si infatigable, que sa constitution s'altéra de bonne heure et qu'il mourut jeune, à peine âgé de quarante ans. Il laissa : *Observaçoes de differentes Ecclipses dos Satellites de Jupiter feitas no real Collegio de Mofra, no anno de* 1785; — *Observaçoes fisicas per occasião de seis raios, que em differentes annos cahirão sobre o real Edificio junto a Villa de Mofra*; — *Observaçoes meteorologicas feitas no real Collegio de Mofra, no anno de* 1783, 1784, 1785, 1786.

*Memorias da Academia real das Sciencias de Lisboa*, I, 11.

**ASSUMPTIONE** (*Carolus ab*). *Voy.* ASSOMPTION (*Charles* de L').

***ASSUNTO** (*Onorio dell'*), moine de l'ordre des Carmes et théologien italien, né en 1639, mort à Rome le 15 janvier 1716. Il quitta en entrant dans son ordre le nom de Jules-Charles Guidetti, et professa la philosophie et la théologie dans plusieurs cités italiennes. Il passa par tous les degrés de la hiérarchie, et devint prévôt général de l'ordre. On a de lui entre autres ouvrages : *l'Anima divota in spirito e virtù verso il Bambino Iddio*; Milan 1677, in-12 et 1680; — *la Vita Ragionevole dell' Uomo fatto per Dio*; Milan, 1678; — *Breve Istruzione per ispendere bene il Tempo della presente Vita*; Venise, 1683; — *la Prudenza dello Spirito*

*che conduce alla Vita Eterna*; Rome, 1707, in-8°.

Martial de Jean-Baptiste, *Bibliotheca scriptorum Carmelitarum*, 206. — Cotta, *Museo Novarese*. — Mazzuchelli, *Scriptori d'Italia*.

* **AST** (*George-Antoine-Frédéric*), érudit et philosophe allemand, né à Gotha en 1778, mort en 1841. Il fit de si rapides progrès au gymnase de sa ville natale, qu'il publia au sortir des études un ouvrage intitulé *Observationes in Propertii carmina*. Il prit ensuite part aux travaux de la Société latine d'Iéna, et professa de 1805 à 1826 la littérature classique à Landshut et à Munich. Il devint membre de l'Académie des sciences de cette ville, et conseiller aulique. Ast se montra partisan de la philosophie de Schelling, qu'il développa et appliqua à la théorie de l'art. Son ouvrage sur Platon, quoiqu'il s'y rencontre de l'érudition, renferme des hypothèses et des conjectures plus que hardies. Selon lui, le *Premier Alcibiade*, le *Ménon*, les *Lois* de Platon, sont des ouvrages apocryphes. Il y a des vues neuves, des critiques parfois ingénieuses dans les écrits d'Ast sur l'esthétique, quoiqu'il y ait trop de généralités et des divisions arbitraires. Quant au style, il est souvent riche et animé. Voici la liste des ouvrages d'Ast : *Observationes in Propertii Carmina*; Gotha, 1798, in-8°; — Sophocle traduit en vers allemands; Leipzig, 1804, in-8°; — *Handbuch der Æsthetik* (Manuel d'Esthétique); Leipzig, 1805, in-8°; — *Grundriss der Æsthetik* (Esquisse des principes de l'Esthétique); Landshut, 1807, in-8°; — *Grundlinien der Philologie* (Éléments de Philologie); Landshut, 1808; — *Grundlinien der Grammatik, Hermeneutik und Kritik*; Landshut, 1808, in-8°; — *Grundlinien der Philosophie* (Éléments de Philosophie); — *Grundriss der Geschichte der Philosophie* (Principes fondamentaux de la Philosophie de l'Histoire); Landshut, 1807; — *Hauptmomente der Geschichte der Philosophie* (Époques principales de l'Histoire de la Philosophie); Munich, 1829; — *Platon's Leben und Schriften* (Vie et écrits de Platon); Leipzig, 1816; — *les Œuvres de Platon*, avec une nouvelle traduction latine en regard par Ast, et des commentaires; Leipzig, 1819-1832; — *Lexicon Platonicum*; Leipzig, 1834-1839.

*Conversations-Lexikon*. — Seebode et Jahn, *Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, vol. XXXIII, 126. — Zimmermann, *Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft*; For., 1842. — *Dictionnaire des Sciences philosophiques*; Paris, 1843.

* **ASTA** (*André dell'*), peintre napolitain, né à Bagnuoli en 1673, mort en 1721. Il étudia la peinture sous Solimena, et se rendit à Rome pour se former à l'école des Raphaël et des Dominiquin, en se familiarisant avec leurs œuvres. Ses tableaux d'histoire portèrent, en effet, l'empreinte de l'école romaine, et acquirent à leur auteur une grande réputation. On cite comme les plus remarquables une *Nativité* et une *Adoration des Mages*, peintes pour l'église de Saint-Augustin à Naples.

Dominici, *Vite de' Pittori Napolitani*. — Nagler, *Neues Künstler-Lexicon*.

**ASTARITA**. *Voy.* ASTARRITA.

* **ASTARIUS** ou **ASTIARIUS** (*Blaise*), médecin italien, natif de Pavie, vivait dans la première moitié du seizième siècle, et jouit en son temps d'une grande réputation. Il laissa : *De Curandis febribus tractatus ab Abenttaly, super priman quarti traditus*; Lyon, 1506 et 1532, et dans l'ouvrage de Landulphe, *De Curis Febrium*; Bâle, 1535, in-fol; — *Consilia quædam valde utilia*, dans les *Consilia de Gradi*, in-fol.; Venise, 1527, avec les œuvres de Moïse et Raymond Lulle; Lyon, 1535.

Manget, *Bibliotheca Scriptorum Medicorum*, I, 188. — Haller, *Bibliotheca Medicinæ Practicæ*, I, 464.

* **ASTARLOA Y AGUIRRE** (*don Pablo Pedro* DE), linguiste espagnol, né à Durango le 29 juin 1752, mort à Madrid le 3 juin 1806. Il fit ses études au séminaire de Larrasoro, et fut ensuite pourvu d'un bénéfice ecclésiastique dans sa ville natale. Il mourut après avoir voué sa vie presque entière à l'étude des langues. Il en posséda soixante, dit-on. Il écrivit en particulier sur la langue basque. Selon Guillaume de Humboldt, les étymologies d'Astarloa ne sont pas toujours sûres, et son enthousiasme pour sa langue natale l'emporte parfois au delà des bornes. Il laissa un ouvrage intitulé *Apologia de la Lengua Bascongada, o ensayo critico-filosofico de superfeccion sobre todas las que se conocen : en respuesta a los reparos propuestos en el diccionario Geografico-Historico de España*; tomo secundo, *Palabra Navarra*; Madrid, 1803. Astarloa y pose en principe l'identité de la langue basque actuelle avec celle des anciens Ibères, et conséquemment l'identité d'origine entre ces mêmes Ibères et les Basques d'aujourd'hui. Le style de l'auteur est vif et coloré. — *Plan de lenguas, o Grammatica Bascongada en el dialecto Vizcaino*, 2 vol. in-4°; ouvrages manuscrits qui sont en la possession de D. Juan-Baptista de Erro y Aspiroz, réfugié à Montpellier en 1843.

Guillaume de Humboldt, *OEuvres*. — D'Abbadie et Chabo, *Études grammaticales sur la langue Euskarienne*; Paris, 1836. — Chaho, *Voyage en Navarre*.

**ASTARLOA** (*Pedro*), moine franciscain, frère du précédent, écrivain basque, vivait dans la première moitié du dix-neuvième siècle. On a de lui, en basque : *Urteco Domecca gustiftaraco Verbaldi icasbideinæ*; Bilbao, 2 vol. in-8°, 1816.

Guillaume de Humboldt, *OEuvres*. — D'Abbadie et Chabo, *Études grammaticales sur la langue Euskarienne*.

**ASTARRITA** ou **ASTARITO** (*Janvier*), compositeur de musique, né à Naples vers 1749, mort au commencement du dix-neuvième siècle. Il composa un grand nombre d'opéras : *la Contessa di Bimbinpoli*, 1772; — *i Visionarii*, 1772; — *il Marito che non ha moglie*, 1774;

— *i Filosofi imaginarii*, 1788; — *la Critica teatrale*, 1775; — *il mondo della luna*, 1775; — *la Dama imaginaria*, 1777; — *l'Isola di Bingoli*, 1777; — *Armida*, 1777; — *Nicoletto bella vita*, 1779, aujourd'hui à peu près oubliés.

Gerber, *Neues Biograph. Lexicon der Tonkünstler.*

*ASTASI (*Joseph*), peintre romain, mort en 1725. Il eut pour maître André Procaccini, qui le distingua entre tous et le mena avec lui en Espagne, où Astasi mourut.

Pascoli, *Vite de' Pittori.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*ASTBURY (*J...*), manufacturier anglais, né en 1678, mort en 1743. Après avoir travaillé chez les deux frères Élers de Nuremberg, qui étaient venus s'établir à Bradwell vers l'an 1690, il fit si bien qu'il s'appropria leurs procédés pour la fabrication de la poterie, et vint créer lui-même un établissement analogue à Shelton. Il y fit fabriquer des poteries en tous genres, et, pour la première fois, employa la terre de pipe dans la fabrication de la vaisselle de cuisine. Il appliqua à son industrie d'autres inventions, qui eurent un égal succès. Il mourut à l'âge de soixante-cinq ans. Son fils Thomas marcha sur ses traces, et développa l'industrie si heureusement créée par son père.

Shah, *History of the Staffordshire Potteries*, p. 119-120.

*ASTE (*François-Marie* DE), archevêque d'Otrante, né le 23 août 1654 à Naples, mort à Otrante en 1719. Ses principaux ouvrages sont: *Prima diocæsana synodus Sanctæ Tusculanæ ecclesiæ, a card. Vincentio Maria Thesino celebrata, an.* 1703; Rome, 1704, in-4°; — *Metodo della santa Visita Apostolica*; Otrante, 1706, in-4°; — *In Martyrologium Romanum disceptationes literales, topographicæ*, etc.; *adjectis Martyrologiis ordinum S. Benedicti, Dominici, Francisci, Augustini, Carmeli*, etc.; Bénévent, 1716, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*ASTEL (*J...*), chimiste anglais, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. On a de lui: *Liquor Alcahest or a discurse of that immortal dissolvant of Paracelsus and Helmont;* Londres, 1675, in-12, qui parut en allemand à Nuremberg, 1686, in-12, sous le titre: *Discours von dem unsterblichen Dissolvente*, etc.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

ASTELL (*Marie*), savante anglaise, née à Newcastle en 1668, morte à Chelsea le 11 mai 1731. Dès l'enfance elle montra un grand penchant pour la théologie; elle fut aidée dans ses études par un ecclésiastique, son parent. A vingt ans elle vint à Londres, et passa le reste de ses jours à Chelsea. On a d'elle: *Letters concerning the Love of God betweem the Author of the Proposal to the Ladies, and Mr. John Norris;* Londres, 1695, in-8°; — *Essay in Defence of the female Sex;* Londres, 1696, in-8°; ouvrage d'une autorité contestée; — *A Serious Proposal to the Ladies for the Advancement of their true and greatest interest*, etc.; Londres, 1697, in-12; — *Reflections on marriage*; Londres, 1700, in-8°; ibid., 1705, in-8°; — *An impartial Inquiry into the Causes of Rebellion and civil war in this Kingdom*, 1703, in-4°; — *A Review of a late Pamphlet, intitled: Moderation a Virtue*, 1704, in-4°; — *A fair way with the Dissenters, and their Patrons*, 1704, in-4°; — *Vindication of the Royal Martyr*, 1704, in-4°; — *the Christian Religion, as professed by a Daughter of the Church of England;* Londres, 1705, in-8° (contre Locke et Tillotson).

*Biogr. Britannica.* — Ballard, *Memoirs of several learned Ladies of Great Britain;* Oxford, 1752, p. 380.

ASTEMIO. *Voy.* ABSTEMIUS.

*ASTER (*Ernest-Louis*), général prussien, né en novembre 1778 à Dresde. Il fit dans l'armée saxonne la campagne de 1806 et celle de 1812, 1815, époque où il entra comme colonel au service de la Prusse. Il présida aux constructions de fortification d'Ehrenbreitstein et de Coblentz, dont il fut nommé commandant en 1825. Aster est un excellent mathématicien, et un des meilleurs officiers du génie. — Son frère, *Charles-Henri Aster* (né le 7 février 1782), colonel au service du roi de Saxe, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages militaires, parmi lesquels on remarque: *Lehre vom Festungskriege* (Système de la guerre de fortifications); Dresde, 1812, 2 vol. in-8°.

*Conversations-Lexicon.*

ASTER ou ASTÈRE. *Voy.* ASTÉRIUS.

*ASTÉRION (Ἀστερίων), statuaire grec. On ignore le temps où il vécut. Son père s'appelait Eschyle. Astérion exécuta la statue d'un athlète sicyonien du nom de Chéréas, que Pausanias dit avoir vue à Olympie.

Pausanias, lib. VI, c. 3.

ASTÉRIUS, rhéteur grec, vivait dans la première moitié du quatrième siècle. Il professa d'abord la rhétorique en Galatie; puis il quitta cette province pour se faire chrétien. On ajoute qu'il s'attacha comme disciple à saint Lucien d'Antioche. Il sacrifia de nouveau aux idoles en l'an 304, lorsque Maximien Hercule persécuta les chrétiens. Saint Lucien rappela Astérius à la pénitence. Il est certain qu'il adopta les doctrines de l'arianisme, et il déploya à les défendre un tel zèle, qu'il est appelé *l'avocat des ariens* par saint Athanase. Astérius proclama surtout les dogmes eusébiens, qu'il alla prêcher dans les villes syriennes, quoique les eusébiens ne voulussent point (depuis son retour momentané au paganisme) qu'il défendit leur cause autrement que comme simple laïque. Dans un livre qu'il écrivit alors sur ce sujet, il soutint que Jésus-Christ « est la vertu du Père, de la manière que Moïse dit que les chenilles sont une grande vertu de Dieu. » (Moréri.) Marcel, évêque d'Ancyre,

réfuta cet ouvrage, et Astérius répliqua. Il composa, au rapport de saint Jérôme, plusieurs autres écrits : des commentaires *sur l'Épître aux Romains*, *sur les Évangiles*, et *sur les Psaumes*. Il ne nous est rien parvenu qu'un commentaire sur le psaume quatrième, que l'on trouve à la suite des œuvres de saint Chrysostome, dans l'édition de sir Henri Savile et dans la collection de Montfaucon.

Saint Jérôme, *De Viris Illustribus*, ch. 14 et 15. — Cave, *Scriptor. Ecclesiasticor. Historia Literaria*, I, 201. — Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, VI, 14-15. — Moréri, *Diction. historique*.

**ASTÉRIUS, ASTER** ou **ASTÈRE** (*saint*), évêque d'Amasée, ville de la province de Pont, vivait au commencement du cinquième siècle. On a peu de détails sur la vie de ce prélat; on sait seulement qu'il gouvernait son Église vers l'an 400. En effet, dans un sermon prononcé à l'occasion du premier jour de l'an, il parle de la disgrâce et de la mort d'Eutrope, arrivées à la fin de cette même année. Photius a recueilli des extraits de quelques sermons de l'évêque d'Amasée. Dans le second concile de Nicée il fut question du panégyrique d'Astérius sur sainte Euphémie. On voulait se prévaloir d'un passage tiré de l'homélie du *mauvais Riche*, pour en induire que l'évêque d'Amasée était contraire au culte des images. Nicéphore, patriarche de Constantinople, réfuta dans le concile cette prétention. Cinq homélies d'Astérius ont été publiées par Philippe Rubenius à Anvers, 1608; et sept autres, en 1648, par le père François Combefis, dominicain; elles avaient été imprimées d'abord sous le nom de Proclus, patriarche de Constantinople, par Vincent Richard.

Sozomène, *Historia Ecclesiastica*, II, 22. — Photius, *Bibliotheca*, cod. 271.—Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, X, 406, 814. — Oudin, *Commentarius de Scriptor. Ecclesiæ antiquæ*. — Cave, *Scriptorum Ecclesiasticorum Historia Literaria*. — Ceillier, *Hist. génér. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*. — Moreri, *Dict. hist.*

* **ASTESAN** (*Nicolas*), officier au service de la France vers le milieu du quinzième siècle. Il était frère d'*Antoine Astesan*, et tirait comme lui son nom de sa ville natale. Charles duc d'Orléans ramena, de son comté d'Aste, les deux frères, et les attacha à son service en qualité de secrétaires. Nicolas demeura auprès du prince après qu'Antoine fut retourné dans sa patrie. Nous le trouvons compris, à partir de 1449, au nombre des officiers et commensaux du duc. Nicolas ne paraît point avoir été auteur comme son frère. Charles d'Orléans l'employait seulement en qualité de scribe ou calligraphe. Dans un compte de l'argenterie de ce prince pour l'année 1455-1456, Nicolas Astesan figure parmi les cent vingt officiers qui reçurent la *livrée* annuelle de la maison ducale, c'est-à-dire une robe et un chaperon de drap noir. Il est employé au même compte pour frais de parchemin relatif à un livre dont le titre est resté en blanc, et qu'il était chargé de transcrire. Nous pouvons juger du talent de Nicolas en ce genre par le manuscrit latin de la Bibliothèque nationale n° 1865, qui contient plusieurs morceaux de sa main, signés de son nom comme scribe, et de Charles d'Orléans comme propriétaire. On lui attribue un autre ms. du même fonds, intitulé *De venenis*. Enfin ce fut lui qui transcrivit le manuscrit de la bibliothèque publique de Grenoble, contenant les poésies de Charles d'Orléans traduites en latin par Antoine.

VALLET DE VIRIVILLE.

A. Champollion; *Louis et Charles d'Orléans*; *poésies de Charles d'Orléans*. Ms. de la Bibl. nat., 1865, lat., fol. 25, in-4°. — *Comptes d'André Damien*, argentier du duc d'Orléans; Archives nat., K. n° 271, fol. 23, 26 et 68.

* **ASTESANO**, théologien italien, natif d'Asti dans le Piémont, mort en 1330. C'était un minorite, qui s'acquit une certaine célébrité comme casuiste. Il laissa un ouvrage intitulé *Summa de Casibus Conscientiæ* ou *Summa Astesana*, publié pour la première fois en 1469, et réimprimé plusieurs fois jusqu'au seizième siècle.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Clément, *Bibliothèque curieuse*, II, 169.

**ASTESANO** (*Antoine*), poëte et chroniqueur italien, né dans le district d'Asti en 1412. Il enseigna la littérature dans cette ville, et se qualifia lui-même, dans l'ouvrage qu'il laissa, de premier secrétaire du duc d'Orléans. On a d'Astesano : *Antonii Astesani, poetæ Astensis ac primi Ducalis Astensium secretarii, Carmen de Varietate fortunæ, sive de Vita sua, et Gestis Civium Astensium, ab origine urbis usque ad annum* 1342.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Muratori, *Scriptores Rerum Italicarum*, préface, et t. XIV, p. 1005-1082.

* **ASTESATI** (*Jean-André*), bénédictin, historien, né à Brescia le 1er avril 1673, mort le 3 octobre 1747. Il s'occupa particulièrement de l'histoire et de la chronologie de l'Italie. Il fut prieur, puis abbé de divers couvents de son ordre. On a de lui : *Evangelistæ Manuelmi Vicentini commentariolus de quibusdam gestis in Bello Gallico : S. De Obsidione Brixiæ*, a. 1438, *adjectis dissertationibus : 1° de anno coronationis Caroli Crassi imperatoris*; *2° de anno primo regni Desiderii*; — *De nova Epocha Ludovici II imper.*; Brescia, 1728, in-4°; — *Difesa di tre Documenti antichi accusati di falso, dall Anonimo Milanese nella sua dis. corographica de Italia medii ævi*; Brescia, 1728, in-4°; — *Epistola in qua annus* 817 *Bernardi Italiæ regis et Lotharii imperatoris ac Lodovici Junioris ejus filii, a vulgalis noviter observatæ epochæ exhibentur*; Milan, 1733, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **ASTI** (*Donat-Antoine D'*), jurisconsulte italien, qui vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut avocat à la cour suprême de Naples. On a de lui : *Dell' uso e autorità della Ragion civile nelle provincie dell' Imperio occidentale dal di che furono inondate*

*da Barbari*; Naples, 1720, 1722, 2 vol. in-8°; ouvrage dans lequel il prétend que l'observation des lois romaines n'a jamais totalement cessé d'être en vigueur dans l'empire d'Occident.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**ASTLE** (*Thomas*), antiquaire anglais, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1803. On a de lui : *le Testament du roi Henri VIII*, 1775, in-4° ; — *l'Origine et les Progrès de l'Écriture hiéroglyphique et élémentaire*, avec des planches gravées; suivies d'un *Précis sur l'origine et les progrès de la Peinture*, 1784, in-4°; — divers articles archéologiques insérés dans les tomes IV, VII, X, XII et XIII de l'*Archeologia Britannica*.

O'Conor, *Bibliotheca M. S. Stowensis*. — Shaw, *History and Antiquitaties of Staffordshire*, I, 67. — Nichols, *Literary anecdotes*, III, 202. — *Gentleman's Magazine*, 1804, vol. LXXIV, p. 84.

**ASTLEY** (*Jean*), peintre anglais, mort le 14 novemb. 1787. Il se trouva à Rome en même temps que sir Josué Reinolds. A son retour en Angleterre, Astley résida quelque temps à Londres et revint à Dublin, où il gagna par ses œuvres au delà de trois mille livres sterling. Il fut, en somme, un bon artiste, et ne réussit pas moins dans l'architecture.

Edwarts, *Anecdotes of Painters*.

**ASTLEY** (*Philippe*), écuyer et écrivain d'hippiatrique anglais, né à Newcastle-sous-Line en 1742, mort à Paris le 20 octobre 1814. Il travailla jusqu'en 1759 avec son père, qui était tourneur, et entra ensuite dans le régiment de cavalerie légère d'Elliot. Il se fit remarquer dans l'art de l'équitation; il prit part à la guerre de sept ans, et se distingua à la bataille d'Emsdorf, où il prit un drapeau français, et déploya ensuite sa bravoure dans d'autres campagnes. A son retour en Angleterre, il ouvrit un théâtre d'exercices équestres et de jeux d'adresse. En 1794 Astley reprit du service, et fit en qualité de volontaire la campagne de Hollande, pendant laquelle il employa ses loisirs à écrire sur les devoirs du soldat, et à faire la description du théâtre des hostilités dans les Pays-Bas. Astley se distingua durant cette guerre comme il avait fait dans sa jeunesse. Un incendie, survenu pendant qu'il était en Hollande, réduisit en cendre le théâtre qu'il avait fait construire; il se hâta de revenir en Angleterre, de le rebâtir, et de faire l'ouverture de la nouvelle salle en 1795. Un désastre de même nature le frappa en 1803 pendant un séjour à Paris, et la réparation fut aussi prompte que la première fois. Il s'associa avec Antoine Franconi, et contribua à la fondation du Cirque Olympique. On a d'Astley : *Modern riding master*, 1775; — *Natural Magic or Physical amusements revealed*, 1785; — *Remarks on the Duty and profession of a soldier*, 1794; — *Description and historical account of the places near the theatre of War in the Low countries*, 1794; — *Astley System of equestrian education*, 1801.

Britton, *Illustrations of the public buildings of London*. — *Gentleman's Magazine*, for 1814.

**ASTLEY READING** (sir *Jacques*), général anglais, mort en 1651. Il débuta dans la carrière des armes en s'associant, dans les Pays-Bas, aux campagnes des deux princes d'Orange, Maurice et Henry, et prit ainsi part à la bataille de Newport et au siége d'Ostende. Il passa ensuite en Danemark, et se distingua au service du roi Christian IV et de Gustave-Adolphe. Lors des troubles civils qui éclatèrent en Angleterre, il embrassa et soutint loyalement et avec courage la cause du roi. C'est ainsi qu'il se trouva aux batailles de Kineton, Brentford, Newbury et Lostwithiel. Devenu lieutenant général des forces royales dans les comtés de Stafford, Worcester, Salop et Hereford, il fut créé pair dans la vingtième année du règne de Charles Ier.

*Biographical Dictionary*. — Clarendon, *History of the Great Rebellion*.

**ASTLEY COOPER**. *Voy.* COOPER.

* **ASTOLFI** (*Jean-Félix*), théologien italien, natif de Bologne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Cento Avvenimenti miracolosi stupendi e rari*; Cosme, 1604, in-8°; — *Delle vite de Filosofi di Diogene Laerzio libri X*; Venise, 1606, in-4°; ibid., 1611, in-4°; — *Miracoli della Croce santissima, operati da quell' ora che Gesu-Christo pati in essa fine a questo tempo*; Venise, 1609, in-8°; ibid., 1660, in-4°; — *Della officina istorica libri IV, nella quale si spiegano esempi notabilissimi antichi e moderni*; Venise, 1605, 1622, 1642, 1660, 1670, 1675, in-4°; — *Istoria universale delle Imagini miracolose della gran madre di Dio*; Venise, 1624, in-4°; — *la Vita di S. Giuseppe*; Venise, 1640, in-12; — *Tesoro della dottrina di Cristo*; Bassano, 1722, in-8°; Venise, 1748, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**ASTOLPHE** ou **AISTULFE**, roi des Lombards, succéda à Rachis, son frère, en 749, et mourut en 756. Il tourna toutes ses pensées vers la conquête de l'Italie. Après avoir envahi l'exarchat de Ravenne, il se disposait à s'emparer des terres de l'Église. Le pape Étienne II passa en France pour demander du secours au roi Pepin. Ce prince tenta d'abord la voie des négociations ; et n'ayant reçu d'Astolphe qu'un refus absolu, accompagné de menaces, il passa en Italie l'an 754, avec une armée. Astolphe, qui avait voulu lui disputer les défilés des Alpes, fut vaincu et obligé de s'enfuir à Pavie, où il fut presque aussitôt assiégé. Sa perte était comme assurée. Il demanda et obtint la paix, à condition qu'il restituerait Ravenne et les autres places dont il s'était emparé. Mais à peine Pepin fut-il de retour en France, qu'Astolphe, loin de remplir ses engagements, vint mettre en 755 le siége devant Rome, et ravagea toutes les campagnes voisines. Le pape implora de nouveau les armes de Pepin, qui revint assiéger Pavie. Astolphe fut obligé de demander grâce. Pepin ne le dépouilla point de

ses États, mais il prit de nouvelles mesures pour assurer l'exécution de son premier traité; il exigea de plus une indemnité des frais de la guerre, et la cession de Comacchio, non comprise dans l'exarchat. Jean le Silencieux, qui se trouvait auprès de Pepin, réclama pour Constantin Copronyme ce que le roi lombard avait enlevé à l'empire grec. On lui répondit que Ravenne et les autres places appartenaient à Pepin par droit de conquête, et que son intention était d'en faire un don à l'Église. En effet, Fulrad, abbé de Saint-Denys, en prit possession au nom du pape, et mit les clefs sur l'autel de Saint-Pierre, avec l'acte de donation. Cependant Astolphe différa, sous divers prétextes, de rendre quelques places. Il se préparait même à une nouvelle guerre, lorsqu'étant à la chasse il tomba de cheval et mourut trois jours après sa chute, ou de la blessure d'un sanglier, sans laisser d'enfants mâles. [*Enc. des g. du m.*].

Sigonius, *De Regno Italia*. — Muratori, *Annali d'Italia*. — Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*. — Manzoni, *Discorso storico sopra alcuni punti della storia Longobardica in Italia*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

**ASTON** (*Antony*), auteur comique anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il laissa l'étude des lois pour suivre (ce qui était sa vocation irrésistible) le théâtre. Il parut en effet sur toutes les scènes de Londres, ne s'arrêta nulle part, et se mit à courir la province avec un répertoire qu'il s'était fait, et suivi seulement de sa famille. Il laissa les ouvrages suivants : *Love in a Hurry*, comédie jouée à Dublin en 1709; — *Pastoralor the Coy Shepherdess*, opéra; in-8°, 1712; — *the Fools*, opéra; in-8°, 1731, sous le pseudonyme de Medley; 1731, in-8°; — *A Brief supplement to collect Cibber his Lives of the late famous Actors and Actresses*, publié vers 1747.

*Biographia dramatica*. — *Biographical Dictionary*.

**ASTON** (sir *Thomas*), théologien anglais, mort en 1645. Il fut créé baronnet en juillet 1628, shérif du Cheshire en 1635. Lorsque la guerre civile éclata, il leva un régiment de cavalerie qui fut battu par Guillaume Brereton le 28 juillet 1642; Aston lui-même fut fait prisonnier. Une blessure dont il fut atteint en tentant de s'échapper lui donna une fièvre qui occasionna sa mort. Il laissa : *A Remonstrance against Presbytery* 1641; ouvrage présenté au parlement en 1640; — *A Short Survye of Presbyterian discipline*, 1642.

*Biographia Britannica*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*.

**ASTOR** (*Diego* DE), Espagnol, graveur sur cuivre, né à Tolède au commencement du dix-septième siècle. Il fut élève de Theotocopuli, et grava d'après lui, en 1606, un *saint Francis percé de flèches*. En 1609 Astor fut nommé graveur à la monnaie de Ségovie; plus tard, sous Philippe IV, il fut appelé à Madrid. On trouve l'énumération des œuvres de cet artiste dans Bermudez.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*.

* **ASTOR** (*Jean-Jacob*), riche négociant américain, fondateur du comptoir d'*Astoria* et d'une bibliothèque publique à New-York, né en 1763 à Wallendorf (Allemagne), mort en 1848. Orphelin et dénué de ressources, il s'embarqua pour les États-Unis en 1784. D'abord il y vécut à grand'peine; mais ayant pris le parti de s'adonner au trafic des pelleteries, il vit graduellement ses efforts réussir; ce fut surtout avec les Indiens Mohawks qu'il fit ses échanges les plus profitables. Devenu citoyen des États-Unis et possesseur de capitaux considérables, il eut l'idée d'organiser une grande association particulière destinée à donner au commerce des fourrures une extension qui permît aux États-Unis d'entrer en partage des grands bénéfices que ce commerce procurait à deux compagnies anglo-canadiennes. Après plusieurs années de sollicitations inutiles, Astor obtint en 1809, du gouvernement de l'Union, l'autorisation de former, sous le titre de *Compagnie américaine des Pelleteries*, une société disposant d'un capital d'un million de dollars (plus de 5 millions de francs). L'intention d'Astor était de fonder sur les côtes de l'océan Pacifique, vers l'embouchure de la Colombia, un comptoir qui centralisât toutes les opérations des traitants, et d'où les pelleteries fussent expédiées en Chine, pour y être l'objet d'un commerce d'échange avantageux. Deux expéditions américaines partirent en conséquence, en 1810, pour se rendre sur les bords de la Colombia, l'une par terre à travers les montagnes Rocheuses, l'autre par mer en doublant le cap Horn. Une partie des hommes d'aventure dont elles se composaient succomba aux fatigues, aux privations et aux sanglantes attaques des Indiens; le reste parvint heureusement au terme du voyage. Un fort fut élevé sur la rive gauche de la Colombia en 1811, et le comptoir placé sous sa protection prit le nom d'*Astoria*. La guerre qui éclata en 1812 entre les États-Unis et l'Angleterre ne permit point à l'établissement de se développer; l'une des deux compagnies anglo-canadiennes, rivales de la *Compagnie américaine des Pelleteries*, s'en empara même par la force, et ne le restitua qu'à la conclusion de la paix, en 1812. Le comptoir d'Astoria ne put se relever de cet échec : après avoir végété pendant quelques années, il redevint et est encore aujourd'hui possession anglaise. Les romanesques incidents de la gigantesque expédition de 1810 ont fourni à M. Washington Irving un thème qu'il a développé d'une manière intéressante dans ses deux ouvrages intitulés *Astoria* et les *Aventures du capitaine Bonneville*. — En dernier lieu, les spéculations et les capitaux d'Astor se tournèrent vers le commerce de Canton, et achevèrent de lui acquérir l'une des plus immenses fortunes qui aient jamais été faites en Amérique. Sur ses vieux jours, Astor, à qui le défaut d'études premières avait fait bien des fois sentir le prix de l'instruction, se

montra désireux d'attacher son nom à quelque fondation utile au progrès intellectuel de sa patrie adoptive. Il légua par testament une somme assez considérable pour construire le local d'une bibliothèque publique à New-York, et pour la composer de cent mille volumes. Cette bibliothèque, qui a reçu le nom d'*Astor library*, est aujourd'hui terminée, et elle renferme déjà trente mille volumes du meilleur choix, acquis sur la désignation de M. Joseph Cogswell, bibliophile américain, à qui est confiée la direction de l'établissement. PAUL TIBY.

Washington Irving, *Astoria*, in-12, 1836. — *Adventure of captain Bonneville*, 1837, in-12. — Cogswell, *Alphabetical Index to Astor library* (Préface), in-8°, 1851. — Godwin, *Handbook of universal biography*, in-8°, p. 77.

**ASTORGA** (les marquis D'), ancienne famille espagnole, qui prit son nom d'Astorga, ville épiscopale d'Espagne, nommée sous la dénomination romaine *Asturica Augusta*, parce que Auguste y avait envoyé une colonie, et située dans une plaine fertile du royaume de Léon, à neuf lieues ouest-sud-ouest de la ville de ce nom et à peu de distance du Duero. — Les marquis d'Astorga étaient porte-étendards de Madrid au couronnement des rois d'Espagne. L'histoire en cite plusieurs : l'un fut vice-roi de Naples (*Voy.* l'article suivant); un autre, prince d'Ascoli, duc d'Atrisco et comte d'Altamira, joua un rôle dans la guerre contre Napoléon. On cite aussi une marquise d'Astorga qui, au dix-septième siècle, sous le règne de Charles II, renouvela l'histoire tragique de Gabrielle de Vergy; mais ce fut le rôle de Fayel qu'elle joua : car, transportée d'une jalouse rage, elle tua de sa main la maîtresse de son mari, en servit à celui-ci le cœur qu'elle avait apprêté; puis, après lui avoir révélé le secret de cet affreux festin en montrant à ses yeux la tête de sa rivale, elle alla se jeter dans un couvent, où elle mourut folle peu de temps après. [*Enc. des g. du m.*]

**ASTORGA** (*Antoine-Pierre Alvarez Olorio*, marquis D'), diplomate espagnol, vice-roi de Naples, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut envoyé en ambassade à Rome après la mort de Philippe IV, et s'acquitta avec distinction de ses fonctions diplomatiques. En 1672, il alla remplacer Pierre d'Aragon dans la vice-royauté de Naples. Ce pays était alors dans la plus fâcheuse situation : trésor vide, troupes indisciplinées, population en proie à la famine, et exposée au pillage des voleurs et des pirates. D'Astorga rétablit l'ordre et pourvut à tout : quelques exécutions, et surtout la capture d'un chef de bandits du nom de César Ricciardi, dont la tête fut portée à Naples, réprimèrent pour un temps leurs déprédations.

En septembre 1675, lors de la révolte de Messine, soutenue longtemps par les troupes de Louis XIV, le vice-roi de Naples, devenu aussi vice-roi de Sicile, fut chargé de diriger les troupes et les navires de guerre contre les révoltés. Il trouva moyen d'éviter de nouvelles charges aux populations, tout en enrôlant, pour cette guerre, cinq mille mercenaires allemands.

Il fut remplacé dans ses fonctions en 1675 par le marquis de Los Velez : la cour d'Espagne reprochait à Astorga son trop d'indulgence et la faiblesse de son administration. Il ne prit plus part dès lors à des actes politiques importants. Lorsque Charles II dut épouser Marie d'Orléans, d'Astorga fut chargé d'aller recevoir la jeune reine, dont il mérita ensuite la bienveillance.

Parrino, *Teatro eroico e politico dei vicerè di Napoli*. — Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*.

**ASTORGA** (*Emmanuel*, baron D'), compositeur italien, né en 1686, mort vers 1755. Il s'acquit la faveur de l'empereur Léopold. En 1726, Astorga composa la musique de la pastorale de *Dafné* qui fut représentée alors à Vienne. Il se rendit ensuite en Espagne, en Portugal, à Livourne, puis à Londres, où il demeura deux ans. Il visita alors la Bohême et Breslau, où *Dafné* fut représentée avec le même succès qu'à Vienne. On a d'Astorga, entre autres compositions : *Dafné* (déjà cité); — *Stabat Mater*, exécuté à Oxford en 1753, et fort applaudi; — *Quando penso*, cantate; — *Torna aprile;* — *Clorinda s'io t'amai*, cantate; — *Palpitar già sento il cour*, cantate. On trouve dans ces cantates de la grâce et de la simplicité.

Fétis, *Biographie générale des Musiciens*.

**ASTORI** (*Jean-Antoine*), antiquaire et polygraphe italien, né à Venise en 1672, mort en 1743. Il se voua au service de l'Église. Après s'être chargé de diriger une éducation particulière dans la famille vénitienne des Giustiniani, il vint vivre à Padoue. A Venise les Giustiniani lui firent une pension, et les autorités vénitiennes lui accordèrent des bénéfices ecclésiastiques. Il mérita l'estime de Maffei, Poleni, et d'autres littérateurs de son temps. On a d'Astori : *Commentariolum in Antiquum Alcmanis poetæ Laconis monumentum;* Venise, 1697, in-fol.; la Haye, 1718, in-fol.; — *De Deo Brotonte Epistola*, dans le tome II de la *Galleria di Minerva*, et dans le tome II du *Novus Thesaurus* de Sallengre; — *Della condotta della sinagoga di Terra Santa nel venire alla deliberazione di procurare la morte di Jesu Cristo*, sous forme de lettres; Hambourg, 1719; — *Sopra una Immagine creduta del Deo Telesforo*, encore sous forme de lettre; — *De diis Cabiris*; Venise, 1703, in-8°, et Venise, 1737, in-fol.; — *Manto, tragœdia sacra, musice recitanda in templo divi Lazari mendicantium;* Venise, 1713; — *Supplices, tragœdia sacra, musice recitanda in templo, adjecta est versio italica;* Venise, 1713.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Sallengre, *Novus Thesaurus antiquitatum romanarum*. — Poleni, *Utriusque thesauri antiquitatum Nova supplementa;* Venise, 1737.

**ASTORINI** (*Élias*), théologien italien, né en Calabre en 1651, mort le 4 avril 1702. Il entra dans les ordres à l'âge de seize ans, et se livra dès

lors avec ardeur à l'étude de la philosophie, se montra partisan zélé, trop zélé de la doctrine nouvelle qu'il propagea dans tout le royaume de Naples, et fit si bien qu'il fut accusé de magie. Heureusement pour lui l'inquisition décida qu'il ne devait pas sa vaste science aux esprits des ténèbres, et le laissa aller. Pour ne plus s'exposer, il se rendit à Zurich, à Bâle, en Souabe, puis à Marbourg, où il fut nommé vice-chancelier de l'université. Il vint ensuite à Groningue, se fit recevoir docteur en médecine en 1686, et fut chargé d'enseigner les mathématiques. Les guerres de religion dont les Pays-Bas étaient le théâtre refroidirent son penchant pour les principes du protestantisme : il revint avec bonheur dans son Église. Il alla donc à Hambourg, et se procura un sauf-conduit de l'inquisition de Rome. Arrivé dans la capitale du monde chrétien, il fut nommé prédicateur général à Pise. En 1690, il devint professeur de mathématiques à Sienne, et y fonda l'académie des *Fisiocritici*. Il revint ensuite dans son monastère de Cosenza, qui fit de lui son commissaire général. Mais ses idées philosophiques lui firent de nombreux ennemis : il quitta alors définitivement Cosenza, vécut dans plusieurs villes d'Italie, et mourut à *Terra nova di Tarsia*. On a de lui : *De vitali œconomia fœtus in utero;* Groningue, 1686; — *Elementa Euclidis, ad usum novæ Academiæ Nobilium Senensium, nova methodo et compendiarie demonstrata;* Sienne, 1791, in-12; Naples, 1791; — *Prodromus apologeticus de Potestate S. Sedis Apostolicæ;* Sienne, 1793; *De vera Ecclesia J.-C. contra Lutheranos et Calvinianos;* Naples, 1700; — *Apollonii Pergii Conica integritati suæ ordine atque nitori pristino restituta;* Naples, 1792, in-4°. V. R.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Jöcher, *Algemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

* **ASTORPILCO**, descendant par la branche féminine de l'inca Atahualpa, mort en 1533. « Sa famille vit à Caxamarca, dans un état voisin de la misère; elle est pleine de résignation, et ne murmure point contre un sort fatal, immérité. » M. de Humboldt, qui donne ce détail, ajoute que le fils du cacique Astorpilco, jeune homme de dix-sept ans, et dont il est parlé ici, l'accompagnait dans les ruines du palais paternel. Ce descendant des souverains autochthones croit encore fermement à l'existence de trésors enfouis sous les décombres sur lesquels il marchait avec l'auteur des *Tableaux de la nature*, qu'il mettait dans le secret des légendes traditionnelles à ce sujet dans sa famille. « Toi et tes parents, demandai-je au jeune homme, dit M. de Humboldt, n'avez-vous pas quelquefois envie de chercher les trésors de ces jardins, à l'existence desquels vous croyez ? — Une pareille envie ne nous vient point, répondit avec calme Astorpilco; le Père dit que c'est un péché. Si nous avions les branches d'or avec tous leurs fruits d'or (tout cela se trouve dans la légende), les voisins blancs nous persécuteraient et nous nuiraient. Nous possédons un petit champ et du bon froment. » On voit que, depuis Pizarre et Cortez, la renommée des voisins blancs ne s'est guère améliorée.

Voici comment s'établit la généalogie royale d'Astorpilco : « Atahualpa laissa un fils, baptisé sous le nom de Francisco, qui mourut en bas âge, et une fille, dona Angelina, avec laquelle François Pizarre, dans le tumulte de la guerre, engendra un fils, qu'il chérissait beaucoup. C'est donc le petit-fils du monarque supplicié ; d'où la branche féminine des Astorpilcos. »

Humboldt, *Tableaux de la nature*, t. II, traduits sur la dernière édition par Ferd. Hœfer; Paris, Firm. Didot, 1851.

**ASTRAMPSYCHUS** (Ἀστράμψυχος), poëte grec dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il écrivit un Ὀνειροκριτικόν (Interprétation des songes), et un autre ouvrage sur le traitement des ânes (Βιβλίον ἰατρικὸν εἰς ὄνων θεραπείαν). Suidas, qui mentionne ces deux écrits, ajoute, ainsi que le fait Diogène Laërce, que le nom d'Astrampsychus fut porté par plusieurs mages de Perse. L'Ὀνειροκριτικόν est un poëme composé de cent un vers iambiques, rangés dans l'ordre alphabétique. Chaque vers est un songe, dont le poëte donne la signification. Il ne remonte pas au delà du quatrième siècle après J.-C. Le poëme fut publié pour la première fois dans les *Epigrammata veterum poetarum*; Bâle, 1538; et, plus tard, à Paris en 1599 par Scaliger, in-8°, et encore à Paris en 1603, in-4°.

Hoffmann, *Lexicon-Bibliographicum*. — Fabricius, *Bibl. Græca*, IV, 152; V, 262; XI, 583. — Suidas, Ἀστράμψυχος, Μάγοι. — Diog. Laërce, lib. I, *Proœm.*

**ASTRONOME** (l'), historien et astronome français, vivait probablement vers la seconde moitié du neuvième siècle. On l'appelle l'Astronome, parce que son véritable nom n'a jamais été connu : on se contenta de le désigner sous le nom de la science qu'il possédait au plus haut degré. Il passa une partie de sa vie à la cour de Louis le Débonnaire; peut-être même y était-il encore à la mort de cet empereur, avec lequel il eut souvent des entretiens sur l'astronomie, et, conformément au goût du temps, sur l'astrologie judiciaire. Il s'appliqua ensuite à l'étude de l'histoire, et surtout à retracer celle de son temps, en particulier celle de Louis le Débonnaire, dont il ne raconta la vie, comme ayant été témoin des faits, qu'à partir de l'an 796; il ne rend compte des événements antérieurs que pour en avoir entendu parler par Éginhard. Le style de l'Astronome a de la clarté et de la simplicité, quoique son ouvrage renferme les erreurs du siècle où écrivait l'auteur.

On a de l'Astronome : *Vie de l'empereur Louis le Débonnaire*, publiée par Juste Reuber en 1584, dans ses *Rerum Germanicarum Scriptores Veteres;* par Pierre Pithou en 1588; dans les recueils de Freher en 1613, Duchesne 1636, Bouquet 1749, et dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France.*

*Hist. litt. de la France*, t. V, p. 40 et suiv. — Guizot, *Collection des historiens de la France*, t. III, p. 311, 1824.

***ASTROS** (*Paul-Thérèse David* D'), cardinal, archevêque de Toulouse et de Narbonne, né à Tourves (Var) le 15 octobre 1772, mort le 29 septembre 1851. Les sentiments de piété que ce prélat manifesta dès son enfance ne l'abandonnèrent jamais dans sa carrière ecclésiastique, traversée par des vicissitudes et des épreuves pénibles. Il supporta les mauvais jours de la révolution avec une grande résignation chrétienne; toutefois il revendiqua, dans ce cataclysme social, les droits méconnus de l'Église. Secrétaire en 1798 de M. Portalis, son oncle, il fut nommé quelques années après vicaire général de la métropole. En 1807, monseigneur d'Astros prononça à Notre-Dame un discours sur le rétablissement de la religion en France, dans lequel l'empereur fut complimenté sur l'heureuse idée qu'il avait eue de relever les autels, renversés par un pouvoir aussi inintelligent qu'irréligieux. A la mort du cardinal de Belloy, archevêque de Paris, il administra le siége vacant jusqu'à l'avénement du cardinal Maury. Chargé par le pape en 1809 de remettre à ce prélat un bref qui enjoignait à celui-ci de retourner à son évêché de Montefiascone, il paraît qu'il reçut en même temps la bulle d'excommunication lancée contre Napoléon. Le premier bref, concernant le cardinal Maury, n'était destiné qu'à faire rentrer dans le devoir l'évêque de Montefiascone, et ne renfermait rien de nature à blesser la police ombrageuse de l'empire. Mais un second bref portant déclaration de la nullité des actes du cardinal Maury, archevêque de Paris, monseigneur d'Astros, bien que cette pièce de la chancellerie romaine ne fût point parvenue jusqu'à lui, fut arrêté, et incarcéré à Vincennes. L'emprisonnement du prélat se prolongea jusqu'en 1814, époque à laquelle il publia sa brochure sur les appels comme d'abus. On sait que cette question fut vivement agitée, notamment par les parlementaires du dernier siècle. Sous le gouvernement de Louis-Philippe, elle donna lieu à des discussions passionnées. Pendant les cent-jours, monseigneur d'Astros accompagna à Gand la famille des Bourbons, et à son retour de cette ville il occupa le siége épiscopal de Bayonne. Les ordonnances de 1828 sur les séminaires trouvèrent en lui un adversaire chaleureux. Comme presque tous ses collègues dans l'épiscopat, il voyait avec beaucoup de peine cette concession faite par le gouvernement de Charles X aux libéraux de la restauration. Le 16 mars 1830, il succéda au cardinal de Clermont-Tonnerre en qualité d'archevêque de Toulouse et de Narbonne. La liberté de l'enseignement, réclamée par le clergé français d'abord comme un droit, puis comme une promesse de la charte de 1830, eut en monseigneur d'Astros un défenseur intrépide. Il protesta à cette occasion contre les doctrines de M. Gatien-Arnoult, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Toulouse. La réforme des institutions liturgiques, poursuivie par dom Guéranger, abbé de Solesmes, avec autant de zèle que de science, rencontra entre autres contradicteurs, monseigneur l'archevêque de Toulouse, partisan du maintien des liturgies particulières. La réforme tentée, avec beaucoup de succès déjà, par le prieur de l'abbaye de Solesmes, et qui aurait pour résultat de faire adopter la liturgie romaine dans tous les diocèses de France, a soulevé une polémique assez vive, qui paraît approcher de sa fin. On a dit que les troubles de Toulouse avaient empêché l'archevêque de cette ville d'obtenir le chapeau de cardinal. Ce fait paraît douteux. Quelle que soit la cause qui ait retardé la promotion au cardinalat de monseigneur d'Astros, cette dignité lui fut accordée le 29 septembre 1850.

On a de monseigneur d'Astros, entre autres : *Discours sur le rétablissement de la religion en France*, 1807, in-8°; — *Des évêques nommés, et de leur envoi dans les églises vacantes pour en prendre possession*; Paris, 1811, in-8°; — *Des appels comme d'abus en matière de religion*; Paris, 1814, in-8° : quoique toutes les notices attribuent ce dernier ouvrage à monseigneur d'Astros, Picot est d'un avis opposé; — *Du pouvoir prétendu des sujets nommés dans l'administration du diocèse*; Toulouse, 1839, in-8°; — *Catéchisme des sourds-muets qui ne savent pas lire*; Paris, Bricon, 1830, in-4°; 2ᵉ édit., Toulouse; Paris, 1839, in-4°, Jeanthon; — *la Vérité catholique démontrée, ou lettres de monseigneur l'évêque de Bayonne, actuellement archevêque de Toulouse, aux protestants d'Orthez*; 1833, 2 vol., Toulouse; — *Censure de cinquante-six propositions extraites de divers écrits de M. de Lamennais et de ses disciples par plusieurs évêques de France, et lettres des mêmes évêques au souverain pontife Grégoire XVI; le tout précédé d'une préface où se trouve une notice historique de cette censure et des pièces justificatives*; Toulouse, 1835, in-8°.

A. RISPAL.

Picot, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle*. — *Biographie du Clergé contemporain*. — *La France littéraire*.

**ASTRUC** (*Jean*), médecin français, naquit dans le bas Languedoc le 19 mars 1684, et mourut le 5 mai 1766. Porté par un goût dominant vers l'étude de la médecine, il se livra avec un zèle infatigable à l'observation des faits et à la méditation des auteurs anciens. Chirac distingua le jeune docteur, et le désigna pour le remplacer à la faculté de Montpellier comme professeur, pendant une absence qu'il fut obligé de faire pour suivre à l'armée le duc d'Orléans. Astruc, en 1710, concourut pour la chaire d'anatomie à la faculté de Toulouse, l'obtint, et la remplit jusqu'à l'époque où il fut installé à Montpellier en

survivance de Chirac. L'amour du travail et le désir d'accroître le domaine de la science l'emportaient chez lui sur tout autre sentiment; il obtint, sans les rechercher, les honneurs et la fortune, et sacrifia tout au goût qui le dominait. Successivement il fut nommé médecin-inspecteur des eaux minérales du Languedoc, premier médecin du roi de Pologne, capitoul de Toulouse, et enfin professeur de la faculté de médecine de Paris. Ce dernier poste était le but de son ambition; il avait tout quitté pour venir s'établir dans la capitale, qui offrait un champ plus vaste à ses recherches de tout genre. Les travaux d'Astruc sont très-nombreux. En voici le titre par ordre chronologique : *Dissertatio de motus fermentativi Causa;* 1702, Montpellier, in-12 : — l'auteur y explique l'effervescence par un fluide subtil, insaisissable; — *sur les Pétrifications de Boutonnet*, petit village près de Montpellier, et *Conjectures sur le redressement des plantes inclinées à l'horizon* (deux mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des sciences de Montpellier, 1708); — *Dissertatio physica de Motu musculari;* Montpellier, 1710, in-12, écrite d'après les principes de Borelli. Cette même année, il lut encore à la Société des sciences de Montpellier un *Mémoire sur la cause de la digestion des aliments;* Montpellier, in-4°; — *Traité de la cause de la digestion;* Toulouse, 1714, in-4° : la doctrine de la fermentation, développée dans ce livre, fut attaquée par Pitcarn, médecin écossais, auquel Astruc répliqua par ses *Epistolæ Joan. Astruc, quibus respondetur epistolari dissertationi Thomæ Boeri de concoctione;* Toulouse, 1715; — *Dissertatio de ani fistula;* Montpellier, 1718, in-12; — *Dissertatio medica de Hydrophobia*, 1720; — *Dissertatio de Sensatione;* Montpellier, 1720, in-8°; — *Questio medica de naturali et præternaturali judicii exercitu;* ibid.; — *Disputatio de Phantasia et Imaginatione;* Montpellier, 1723, in-8°; — *Dissertation sur l'Origine des maladies épidémiques, et particulièrement de la peste;* 1722, in-8°; — *Dissertation sur la peste de Provence;* Montpellier, 1720-1722, in-8°; — *Dissertation sur la contagion de la peste, où cette qualité contagieuse est démontrée;* Toulouse, 1724-1725, in-8°; — *De Morbis venereis libri sex;* Paris, in-4°, 1736 : cet ouvrage sur les maladies vénériennes est le principal titre de gloire d'Astruc; la seconde édition, augmentée par l'auteur, parut en 1740, 2 vol. in-4°; traduction française en 4 vol. in-12, 1743-1755-1777, par Jault, avec des remarques de Louis; — *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Languedoc*, avec fig. et cart., 1737, in-4°; — *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse;* Bruxelles (Paris), 1753, in-12; suivies de deux dissertations *sur l'Immortalité, l'Immatérialité et la Liberté de l'âme;* 1755, in-12; — *Doutes sur l'Inoculation;* Paris, in-12, 1756; — *Traité des tumeurs et des ulcères*, 2 vol. in-12, 1759; — *Traité des maladies des femmes*, 6 vol. in-12, dont les quatre premiers parurent en 1761, et les deux derniers en 1765; — *Manuel des accouchements, à l'usage des sages-femmes*, in-12, 1766; — *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*, in-4°, publiés en 1767 par les soins de Lorry; — *l'Art d'accoucher réduit à ses principes*, 1 vol. in-12, 1768, ouvrage posthume.

Lorry, *Vie d'Astruc.* — *Autobiographie d'Astruc*, dans les *Mémoires de la Faculté de Montpellier.*

**ASTYAGE** (Ἀστυάγης), ou, suivant Diodore, Ἀσπάδας, fils de Cyaxare, roi des Mèdes, vivait au septième siècle avant J.-C. Selon Hérodote, cet Astyage était contemporain d'Alyatte, roi de Lydie, dont il épousa la fille; ce qui mit fin, vers l'an 610 avant J.-C., à la guerre qui avait éclaté entre les deux monarques. Pour le reste de l'histoire d'Astyage, qui fut le dernier roi des Mèdes, *voyez Cyrus.*

Hérodote, I, 74, 130, 123, 107.

**ASTYDAMAS** (Ἀστυδάμας), nom commun à deux poëtes tragiques originaires de l'Attique, et dont les œuvres ne sont point venues jusqu'à nous.

***ASTYDAMAS** l'Ancien, tragique grec, fils du poëte Morsime, vivait probablement dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Selon Fabricius, Astydamas, neveu d'Eschyle, étudia l'art oratoire sous Isocrate, et abandonna bientôt cette étude pour se vouer au drame. Il fit représenter sa première pièce en l'an 309 avant J.-C. Les Athéniens, qui applaudirent le début dramatique joué sous le titre de *Parthonopæus*, érigèrent à l'auteur une statue, qui fut ensuite démolie, parce qu'Astydamas composa lui-même une épigramme élogieuse sur son propre compte, qui donna lieu à un proverbe. On trouve cette épigramme dans l'Anthologie. Au rapport de Suidas, Astydamas écrivit deux cent quarante tragédies, parmi lesquelles cinquante furent couronnées. On lui attribue les tragédies intitulées *Alcméon*, *Hermès* et *Nauplios*, mentionnées par Aristote, Athénée et Stobée.

Bruncks et Jacobs, *Anthologia græca.* — Diodore de Sicile, XIV, 43. — Suidas, Ἀστυδάμας σαυτὴν ἐπαινεῖς.

***ASTYDAMAS** *le Jeune*, tragique grec, fils du précédent. Au rapport de Suidas, Astydamas aurait composé les pièces suivantes : *Hercule*, drame satirique; les *Epigones; Ajax furieux; Bellérophon; Tyro; Alcmène; Phœnix et Palamède.*

Fabricius, *Biblioth. græc.* — Jacobs, *Anthologia græca.* — Eudocia, *Ionia.* — Suidas, Ἀστυδάμας.

***ASTYMÈDE** (Ἀστυμήδης), chef rhodien, vivait vers l'an 171 avant J.-C. Il engagea ses compatriotes à prendre le parti des Romains lors de la guerre de ces derniers contre Persée, et se rendit deux fois à Rome en qualité d'ambassadeur, d'abord pour traiter de la paix entre les Romains et Persée; en dernier lieu, pour négo-

cier une alliance entre Rome et les Rhodiens. En l'an 153, à l'occasion de la guerre avec l'île de Crète, on le voit figurer en qualité d'amiral ou généralissime, et se rendre une troisième fois à Rome, encore en qualité d'ambassadeur de ses compatriotes.

Polybe, XXVII, XXX et XXXI, 2. — Tite-Live, XLV, 20-25.

*ASTYOCHOS, amiral lacédémonien, fit diverses excursions contre la flotte athénienne pendant la guerre du Péloponnèse. Il reçut une lettre de Sparte pour faire tuer Alcibiade; mais celui-ci se réfugia auprès de Tissapherne, avec lequel Astyochos noua des intrigues.

Thucyd., l. VIII. — Xénoph., *Hellén.*, I, 1, 31.

*ASULA ou ASOLA (*Jean-Mathieu* ou *Jean-Marie*), compositeur italien, né à Vérone dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui des compositions de musique sacrée : *Introitus et Alleluia missarum omnium majorum solemnitatem totius anni super cantu plano, cum quatuor vocibus;* Venise, 1565; — *Falsi bordoni sopra gli otto tuoni ecclesiastici, ed alcuni di M. Vinc. Ruffo;* Venise, 1575, 1582, 1584; — *Vespertina omnium solemnitatum Psalmodia, duoque B. Virginis Cantica primi toni, cum quatuor vocibus;* Venise, 1578; — *Missa cum quatuor vocibus;* Venise, 1586; — *Cantiones sacræ, cum quatuor vocibus;* Venise, 1587; — *Madrigali a due voci accomodati da cantar in fuga diversamente sopra una parte sola;* Venise, 1587; — *Duo Missæ et decem sacræ laudes, cum tribus vocibus;* Venise, 1589; — *Missa sopra gli otto tuoni ecclesiastici;* Milan, 1590; — *Canto fermo sopra le Messe inni ed altre cose ecclesiastiche, appartenenti a suonacori d'organo per rispondere al coro;* Venise, 1596, 1602 et 1615.

Gerber, *Lexicon der Ton Künstler*. — Draudius, *Bibliotheca classica*. — P. Martini, *Saggio di contrapunto*.

*ASULANUS ou ASOLANO ou D'ASOLA (*André*), imprimeur italien, natif d'Asola dans le Brescian, vivait du quinzième au seizième siècle. On l'appelait aussi *André Torrigiano* ou *Torresano*. Il fut un des premiers qui exercèrent l'imprimerie en Italie. On trouve dans Renouard la liste des ouvrages édités par Asola à partir de l'an 1480 jusqu'en 1506; à dater de cette dernière année, son nom se trouve associé à celui d'autres imprimeurs, tels que les Aldes. Asola, qui avait donné sa fille en mariage vers l'an 1500 à Alde Manuce, et qui était riche, contribua au développement de l'établissement de son beau-père. Et, en effet, un grand nombre d'éditions portent cette indication : *In ædibus Aldi et Andreæ Asulani soceri*. Secondé par François et Federigo, ses deux fils, André d'Asola continua, après la mort de son gendre, à diriger cette célèbre maison des Aldes, jusqu'à ce qu'il mourut lui-même.

Renouard, *Annales de l'imprimerie des Aldes;* éd. 1825, II, 247-272; III, p. 85. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

ASYCHIS, roi d'Égypte, successeur de Mycérinus, régnait, suivant Lanher, de 1052 à 1012 avant J.-C. Il construisit l'une des pyramides de briques, et le portique oriental du temple de Vulcain. Il fit aussi quelques lois sages.

Hérodote, II, 136.

*ATABEG ou ATABAK, nom de quelques petits princes qui régnèrent sur la Perse après la chute des Seljoucides; leur usurpation dura environ un demi-siècle, depuis 1148 jusqu'à 1202, environ l'époque à laquelle la Perse fut conquise par Djenghis-Khan.

ATAHUALPA, dernier inca du Pérou, mort le 29 août 1533. Ce descendant des princes puissants qui régnèrent sur cette vaste contrée fut une des innombrables victimes de l'avidité des conquérants espagnols. « On montre, dit M. de Humboldt, l'appartement où l'infortuné Atahualpa fut détenu pendant neuf mois (depuis novembre 1532). On montre aussi aux voyageurs le mur où il avait marqué la hauteur jusqu'à laquelle il avait promis de remplir la chambre d'or pour racheter sa liberté..... Le prince, tourmenté, s'engagea à faire ramasser de l'or en barres, en lames, en vases, pour en faire un tas aussi haut qu'il pourrait l'atteindre avec la main. Quant à la chambre même, Xérès lui donne vingt-deux pieds de long sur dix-sept de large. Tout ce qui a été retiré de trésors des temples du Soleil à Cuzco, à Huaylas, à Huamachuco et à Pachacamac, depuis le moment de l'invasion jusqu'au 29 août 1533, jour fatal où périt l'inca, Garcilasso de la Véga (qui quitta le Pérou en 1560, à l'âge de vingt ans) l'estime à 3,838,000 *ducados de oro*. »

On comprend que plus le malheureux prince offrait d'or, moins l'avidité de ses geôliers était satisfaite. « Pour n'être pas brûlé vif, continue M. de Humboldt, il se fit baptiser, sous le nom de Juan de Atahualpa, par son abominable persécuteur le fanatique dominicain Vincent de Valverde. » Le royal néophyte mourut par la strangulation (*el garrote*), publiquement et à la face du soleil. Après des funérailles solennelles et une messe des morts, à laquelle les frères Pizarro assistèrent, hélas! en habits de deuil, Atahualpa fut d'abord inhumé dans le cimetière du couvent de saint François (*convente de San-Francisco*), et plus tard transporté à Quito, sa ville natale. Cette translation eut lieu d'après le vœu exprès de l'inca mourant. A cette occasion, son ennemi personnel, le rusé Ruminavi (*Œil de pierre*, de *rumi*, pierre, et *ñavi*, œil, dans l'idiome de Quichua, à cause d'une verrue qui lui défigurait un œil), fit exécuter à Quito, par des raisons politiques, une grande pompe funèbre. »

Cette exécution d'Atahualpa a eu ses légendes : il en est une qui rappelle celle qui se rattache à l'épisode sanglant de Rizzio. « On montre avec horreur, aux gens crédules une pierre marquée de taches de sang ineffaçables. C'est une

plaque très-mince, de douze pieds de long, placée devant l'autel, et provenant probablement des carrières de porphyre et de trachyte des environs. On ne permet pas d'en détacher des fragments pour l'examiner de plus près. Les fameuses taches de sang, au nombre de trois ou quatre, ne paraissent être que des incrustations de hornblende ou de pyroxène dans la pâte de la roche. » La légende des taches de sang prit sans doute son origine dans le bruit répandu par Fernando Montesino, qui visita le Pérou cent ans plus tard, qu'Atahualpa avait été décapité dans sa prison. Mais c'est là une fable contredite par les témoignages oculaires.

Telle fut donc la fin déplorable du dernier roi d'une dynastie qui eut ses temps de splendeur et de puissance, dont le palais était situé sur une colline de porphyre, et qui eut, comme les monarques de la métropole, son étiquette parfois singulière ou puérile. « On nous montra, dit encore l'auteur des *Tableaux de la Nature*, des escaliers taillés dans le roc, et un endroit nommé le Bain de pied de l'inca (*el Lavadero de los piès*). Cette ablution était accompagnée de cérémonies d'étiquette fort ennuyeuses (1). » Tout en déplorant le sort d'Atahualpa, l'histoire doit consigner ce fait, que cet Inca fit, avant l'invasion des Espagnols, donner la mort à son frère, devenu son prisonnier dans les plaines de Quipaypan. Ce crime, qui ne justifie sans doute pas la sauvage avarice des conquérants, prouve que les Péruviens, quoique plus avancés en civilisation que la plupart des habitants du nouveau monde, n'en étaient pas moins encore un peuple barbare.

Alexandre de Humboldt, *Tableaux de la Nature*, trad. sur la dernière édition par Ferd. Hœfer; F. Didot, 1851, t. II, et notes. — Prescott, *Conquest of Peru*, I, 464-477. — Garcilasso de la Véga; *Commentarios reales de los Incas*, parte III, 1722, p. 27, 67.

**ATAÏDE, ATTAÏDE, ATHYDE**, ou **TAÏDE** (*D. Luis de*), comte d'Attouguia, célèbre homme d'État portugais, vice-roi des Indes, né dans la première moitié du seizième siècle, mort à Goa le 9 mars 1581. Il descendait directement de João Gonçalvez Zarco, le premier explorateur de l'île de Madère. Nommé vice-roi des Indes, il partit pour sa destination le 7 avril 1568, à la tête d'une flottille de cinq navires. Quelque temps après son arrivée à Goa *la dorée*, Chaul, la clef de tant de riches territoires, fut investie par les armées innombrables de Nizam-Schah et d'Adhel-Khan (Idalcan). Le nouveau vice-roi, grâce à de sages mesures, sut faire échouer les efforts combinés de tous ces rois mahométans. Par son refus absolu de rendre Chaul, qu'il ravitailla incessamment, et par la tranquillité apparente avec laquelle il continua ses expéditions lointaines, il laissa ses nombreux ennemis, et rendit inutiles pour ainsi dire leur habileté croissante dans un art que les Portugais eux-mêmes leur avaient enseigné. A une défense héroïque il joignit encore plusieurs conquêtes. Aussi son arrivée à Lisbonne fut-elle le signal d'un vrai triomphe. Durant une procession solennelle, D. Sébastien le fit placer à sa droite sous un dais, lui décernant ainsi, en vue de tout le peuple, une distinction qui n'avait été accordée à aucun des vice-rois de l'Inde.

Le jeune monarque s'en tint à cette démonstration publique d'une haute faveur; il admirait Ataïde, mais il ne l'aimait point; il jugea que sa gloire éclipserait celle qu'il voulait acquérir; et, au lieu de lui confier le commandement de son armée d'Afrique, il l'investit pour la seconde fois de la vice-royauté des Indes. Ataïde partit le 16 octobre 1577, ayant sous son commandement une faible flottille de trois navires: il hiverna à Mosambique et arriva à Goa le 20 août 1578, précisément à l'époque où un jeune roi *sans bonheur*, comme dit le poëte, perdait une couronne que le vieux capitaine eût pu lui conserver.

Ce qui ressort parfaitement des récits de Diogo de Couto, le continuateur de Barros, c'est que les chefs indiens de la côte, pourvus d'une artillerie formidable et servis par des soldats expérimentés, n'étaient plus les hommes sans valeur qu'on voyait si souvent en scène un demi-siècle auparavant. A l'expiration de ses trois années d'administration, Ataïde reçut pour successeur Antonio de Noronha, qui arriva à Goa en 1571. Autant son premier gouvernement avait été agité et troublé par des guerres formidables, autant le second fut paisible, et dépourvu de ce qui donne quelque intérêt à un récit historique. La paix fut conclue de nouveau avec Adhel-Khan, et ce traité durait encore vers la fin du dix-septième siècle. Le 24 mars 1578, Sébastien expédia une flotte pour les Indes; c'était la dernière qu'il devait armer. On a remarqué que, par une étrange coïncidence, le nom d'Ataïde se trouvait lié ainsi (en ce qui regarde l'Inde) au premier et au dernier acte d'un règne qui eût pu être glorieux, et dont tout le lustre militaire lui appartient à bon droit. De retour à Goa, où il avait repris ses fonctions, D. Luis de Ataïde mourut à Goa le 9 mars 1581, et fut enterré solennellement dans cette ville.

FERD. DENIS.

*Da Asia* de Diogo de Couto, *dos feitos que os Portuguezes fizeram na conquista e descubrimento das terras e mares do Oriente. Decada nona*, 1602, in-fol. — Pedro Barreto de Resende, *Breve tratado dos Vizos-Reys da India* (manuscrit de la Bib. nat.) — Antonio de Castilho, *Comentarios do Cerco de Goa e Chaul no anno 1570, vizo Rey Dom Luiz de Ataide, scripto por Antonio de Castilho, guarda mor da torre do Tombo por mandado del rey nosso senhor: Em Lisboa*, 1573, réimp. en 1736, in-4°. — Antonio Pinto Pereira, *Historia*

(1) Il y a surtout un détail curieux : Conformément à une ancienne étiquette, Atahualpa ne crachait jamais par terre, mais dans la main d'une des plus nobles dames de son entourage, et par majesté : « *El Inca nunca escupia en el suelo, sino en la mano de una señora mui principal, por magestad.* » (Garcilasso, *Comment. reales*, p. 11, 46.)

*da India, no tempo emque a governou o vice-rei D. Luiz de Ataide, etc.*; Coimbra, d'abord sans date, puis avec un nouveau frontispice, 1616 et 1617, in-fol.

**ATANAGI** ou **ATANAGUS** (*Denis*), littérateur italien, natif de Cagli dans le duché d'Urbin, mort à Venise entre 1567 et 1574. Il vécut d'abord à Rome, pendant vingt-cinq ans, dans un état voisin de la misère. Il devint ensuite secrétaire du gouverneur de la Marche d'Ancône, et après la mort de celui-ci il vint à la cour du duc d'Urbin, où vivait Bernard Tasse, dont il revit l'*Amadis*. Il passa le reste de ses jours à Venise, comme correcteur dans diverses imprimeries. On a de lui : *Rhetoricorum Aristotelis, nec non Paraphrasis Ermogenis tabulæ*; Venise, 1553, in-4°; — *Lettere famigliari di XIII uomini illustri*; Rome, 1554, in-8° : cet ouvrage a été plusieurs fois réimprimé sans nom d'auteur, avec des additions; — *Ragionamento dell' eccellenza e perfezione della storia*; Venise, 1559; — *Rime e versi latini di diversi in morte d'Irène di Spilembergo*; Venise, 1561, in-8°; — *Delle Lettere facete e piacevoli di diversi uomini grandi e chiari, Libro primo*; Venise, 1661, 1565, 1582, in-8°; — *Libro secundo*; Venise, 1585, in-8°; les deux livres réunis, Venise, 1582, 1601, in-8°; — *Rime di M. Jacopo Zane*; Venise, 1562, in-8°; — *il Libro degli uomini illustri di Cajo Plinio Cecilio, ridotto in lingua volgare*; — *le Vite di Alessandro, di M. Antonio, di Catone Uticense, di Cesare, di Ottaviano, aggiuntevi per Dion. Atanagi*; — *i Costumi di Cesare ne fatti di guerra e in altre sue azioni, raccolte de varj scrittori Latini e Greci*; Venise, 1592, in-8° : ces vies sont en partie extraites d'Aurélius-Victor. Atanagi fut aidé dans ce travail par un étudiant de Padoue, Mercure Concorregio; comme il ne l'avait pas nommé dans la préface, Concorregio le traite de plagiaire, de scélérat, etc., et écrivit contre lui une violente diatribe, sous le titre : *Risposte di Mercurio Concorreggio in sua difesa contro le calunnie da tegli de Dionigi Atanagi*, etc.; Brescia, 1562, in-8° : Atanagi n'y répondit pas; — *Delle Rime di diversi nobili Poeti toscani, raccolte*; Venise, 1565, 2 vol. in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ATAR** (*Chaïm Ben*), théologien juif, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Chapheth Jehovah*, ou commentaire de diverses parties du Talmud; Amsterdam, 1732, in-fol; — *Or hachajim, la Lumière de vie*, commentaire du Pentateuque; Venise, sans indication de date.

De Rossi, *Dizion. storici degli autori Ebrei*, I, 88. — Wolf, *Bibl. hebr.*, IV, 882.

***ATAR** (*Cohin*), apothicaire juif, né en Égypte dans la première moitié du treizième siècle. Il était appelé par les Sarrasins Abulmeni ben Abu Uasi Israël Haruni. On a de lui en arabe : *Menhage el Dokan* (Préparation de la médecine). Cet ouvrage se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque de Paris; — *Ni col ab kath Rokel*, tiré d'un texte du Cantique des cantiques (III, 6). C'est un traité de pharmacie, dont on conserve le manuscrit à l'Escurial.

Wolff, *Biblioth. hebr.*, I. 18; III, 615. — D'Herbelot, *Bibl. Orient.*, p. 270, 877.

**ATAR** *le Karaïte*, écrivain juif de la secte des karaïtes. On ignore le temps où il vécut. Il laissa des écrits que l'on rencontre dans le recueil des auteurs karaïtes de Levinus Warner, conservés dans la bibliothèque de Leyde.

Wolffius, *Biblioth. hebr.*, III, 141.

***ATAR** (*Ben David*), appelé aussi DAVID ABENATAR, rabbin et poëte juif, vivait à Amsterdam dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui les *Psaumes de David* traduits en vers espagnols, Francfort-sur-le-Mein, 1626, in-4°, édit. devenue rare. L'Espagnol Barrios s'exprime ainsi sur cet ouvrage :

> Infernales Espiritus quebranta David Abenatar,
> Melo harmonioso traductor del Psalmo misterioso.

Wolff, *Biblioth. Hebr.*, III, 205, 206. — Barrios, *Relacion de los poetas Españoles*, p. 53. — De Rossi, *Dizion. Storic. degli Autor. Ebr.*

**ATAR** (*Ben Samuel*), écrivain juif, vivait probablement dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Zarzir Mothnasim*; c'est une collection d'histoires puisées dans les traditions hébraïques; il en est fait mention dans Plantavitius, *Chibus Hamahasijoth* (le Livre des Histoires), faisant partie du recueil des *Medrashim* ou *Haggadoth*, et publié à Venise sans indication de date, et encore à Venise en 1605, in-8°. C'est dans cette dernière édition que l'on trouve aussi le récit de la mort de Moïse et d'Aaron.

Wolff, *Biblioth. hebraica*. — Bartolocci, *Biblioth. magn. rabb.*, III, 918. — Plantavitius, *Florileg. rabbin.*

**ATAULPHE ADAÜLF** (Ἀθάουλφος) ou ADOLPHE, premier roi des Goths, mort en 415. Il ne paraît sur la scène de l'histoire que dans l'année 409, lorsque Alaric Ier assiégeait Rome. On ne sait rien de sa vie avant cette époque, sinon qu'il avait donné sa sœur en mariage à ce roi, et qu'il avait tué un guerrier de sa nation, dont il devait un jour payer le sang de son propre sang. Il vint rejoindre, en Italie, Alaric avec une armée de Goths et de Huns, qu'il commandait en Pannonie. Il fut nommé comte des domestiques, c'est-à-dire commandant de la garde impériale, par l'empereur Attale, créature d'Alaric; et lorsque son beau-frère, après le sac de Rome, alla mourir à Cosenza (410), il fut élu son successeur, et passa dans les Gaules pour s'enrichir de la dépouille des usurpateurs, dont il promettait à Honorius de le délivrer. Il défit Jovin et Sébastien, qui furent mis à mort; ensuite il échoua devant Marseille par le courage du comte Boniface. Pendant ce temps il traitait avec Honorius, qui redemandait sa sœur Placidie, emmenée captive par les vainqueurs de Rome. Elle était promise au comte Constance. Au lieu de la rendre, Ataulf l'épousa (414), mais sans violence et de son plein consentement,

qu'il obtint par des soins empressés et par l'intercession de Candidien, ami de la princesse. Il s'était fait un grand changement dans les idées du roi visigoth. Son vœu le plus cher était de jeter sur sa saye barbare la pourpre romaine. Il honorait Placidie, non pas comme on avait coutume d'honorer les femmes chez les Germains, mais avec ces respects qu'un soldat parvenu rendrait à une princesse qui voudrait bien se mésallier avec lui. Il célébra ses noces à Narbonne, vêtu en Romain (414); Placidie avait un siége au-dessus de lui, un trône d'impératrice, et, plus tard, l'enfant né de cette union fut nommé Théodose. Ataulf abjurait les mœurs, les victoires de sa nation, et sacrifiait tout à son alliance avec la famille des Césars, prétendant faire triompher la civilisation de la barbarie. Il faut lire dans Orose (VII, 43) le récit des confidences d'Ataulf à un noble Romain sur sa conversion politique. Depuis ce temps, il ne songea plus qu'à se faire reconnaître par Honorius; mais Constance empêcha toutes les négociations, et ne laissa pas longtemps les Goths jouir de leurs conquêtes dans la Gaule. La même année, ils étaient forcés de se retirer en Espagne, et brûlaient Bordeaux avant de l'abandonner, sans doute contre la volonté d'Ataulf. L'année suivante (415), il prenait le deuil de son nouveau-né Théodose, et lui faisait des funérailles avec une magnificence romaine; bientôt après, il périt à Barcelone, assassiné par un de ses serviteurs qui avait été son ami avant d'être son meurtrier. On dit que ses cruautés commençaient à le faire haïr; sans doute les Goths s'indignaient contre un roi, selon eux, transfuge et traître, et il tâchait d'étouffer les murmures par des violences. [M. NAUDET, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Orose, VII, 43. — Zozime, V, 37. — Olympiodore, dans Phot., *Biblioth. Cod.*, 80. — Muratori, *Annali d'Italia.*

**ATAYDE.** *Voy.* ATAÏDE.

**ATEIUS.** *Voy.* ATTEIUS.

**ATÉNULPHE Ier** ou **ATÉNOLFE**, fondateur de la seconde principauté de Bénévent, mort en 910. Il déposséda de cette principauté son frère Landulfe en l'an 900, après s'être emparé de Capoue et de son territoire, au sein desquels il rétablit l'ordre en l'an 887. Aténulphe embellit Capoue. Cette ville devint le refuge des Béréventins, qui fuyaient la tyrannie de Radelgise, leur prince. Aténulphe, devenu l'allié d'Athanase, évêque et duc de Naples, se dirigea vers Bénévent, où il fut introduit par les parents et amis des réfugiés. Il entoura le palais de Radelgise, le fit prisonnier, et se fit proclamer prince de Bénévent en l'an 900. Après avoir pris possession de cette nouvelle principauté, il retourna à Capoue, où il continua de résider avec ses enfants. En 901, Aténulphe s'associa son fils Landulphe, et fit ensuite avorter une conspiration à la tête de laquelle se trouvait l'évêque de Bénévent, qui n'eut que le temps de se réfugier à la cour de Waimar, prince de Salerne. Aténulphe eut ensuite à lutter contre des ennemis venus du dehors, les Sarrasins; il marcha contre eux, mais sans succès. Il envoya alors son fils Landulphe vers l'empereur Léon, pour implorer son secours. Léon promit le secours demandé, retint Landulphe à sa cour, et le créa patricien. Aténulphe, en l'absence de son fils aîné, s'associa son second fils, et mourut bientôt après.

Camille Peregrinius, *Historia principum Longobardorum.* — Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.*

**ATÉNULFE II**, co-régent avec Landulfe Ier, son frère, des États de Capoue et de Bénévent, mourut en 933. Il résida avec Landulfe à Capoue, et l'un et l'autre se qualifièrent *principes Beneventorum et Capuanorum*. Après de longs préparatifs, l'armée promise par l'empereur d'Orient contre les Sarrasins vint en vue des côtes d'Italie; appuyée par les troupes de Salerne, de Bénévent et du duché de Naples, elle marcha contre l'ennemi commun. Le pape Jean X vint au camp des chrétiens avec Albéric, duc de Spolète et consul de Rome. La bataille de Léris, livrée entre les deux armées en 916, délivra la Campanie des sectateurs de Mahomet. La guerre éclata ensuite à l'occasion de l'appui prêté par les deux princes de Bénévent aux habitants de la Pouille révoltés contre les Byzantins. L'avantage, d'abord disputé, demeura aux deux frères, qui poussèrent ensuite leurs conquêtes dans la Pouille et la Lucanie.

Camille Peregrinius, *Historia Principum Longobardorum.* — Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.*

**ATÉPOMARE**, roi d'une partie des Gaules. On le croit le premier fondateur de Lyon. Il envahit l'Italie, et, arrivé sous les murs de Rome, il déclara aux assiégés qu'il ne ferait pas de paix avec eux qu'ils ne lui livrassent les femmes les plus distinguées de la ville. Lorsque cette proposition fut portée aux Romains, les femmes esclaves s'offrirent spontanément à la place de leurs maîtresses, promettant de donner un signal pour surprendre l'ennemi. Cette offre fut acceptée. Elles choisirent le moment où les Gaulois étaient plongés dans un profond sommeil : l'une d'elles, montant sur une tour, alluma un flambeau pour avertir les Romains, qui vinrent fondre sur les barbares. En mémoire de cette action, on institua à Rome une fête annuelle, qui fut appelé *fêtes des Servantes.*

Macrobe, *Saturnal.*, II, 1. — Plutarque, *Vie de Romulus* et *Vie de Camille.*

**ATHALARIC**, roi des Ostrogoths en Italie, succéda en 526 à Théodéric, son aïeul maternel. Il était fils d'Heuteric et d'Amalasonte, qui lui donna une éducation digne de sa naissance. Il mourut en 534, au milieu d'une cour de guerriers dissolus, âgé à peine de dix ans.

Cassiodore, in *Ep.* - Procope, l. 1. — Grégoire de Tours, *Histoire.* — Sismondi, *Histoire des républiques italiennes.*

**ATHALIE**, en hébreu עֲתַלְיָה (*Athaliah*), Γοθολία de Josèphe, fille d'Achab, roi d'Israël, et de sa femme Jézabel, naquit, selon Usher, en

927 et mourut en 878 avant J.-C. Après la mort de Salomon, le schisme des dix tribus avait élevé deux trônes et deux autels en Judée : l'unité du peuple hébreu était rompue, et Dieu s'était retiré de lui, selon les Écritures. Les prophètes annonçaient ses vengeances, et n'étaient point écoutés ; l'idolâtrie et les crimes des deux maisons royales désolaient Juda et Israël. Vers ce temps parut Athalie, épouse de Joram, roi de Juda, soit qu'elle voulût venger sur tout le sang de David le meurtre de sa famille, que Dieu, disait-on, avait exterminée dans Samarie par la main de l'usurpateur Jéhu, soit plutôt qu'elle eût la pensée de fonder dans Jérusalem un pouvoir et un peuple nouveaux en y détruisant la légitimité théocratique, elle fit massacrer, après la mort de son fils Okhozias, quarante-deux princes du sang royal, et éleva partout des autels à Baal. Durant les sept années de son règne puissant, elle tâcha vainement d'effacer du cœur des Hébreux le souvenir de David et du vrai Dieu. Le grand prêtre Joïada conspirait dans le temple : là était caché Joas, jeune prince du sang royal, échappé par miracle au massacre. Soudain, le jour même d'une grande solennité chère à tous les Hébreux, Joïada proclame roi Joas, l'héritier de David, en présence du peuple, des lévites et des grands officiers. Jérusalem entière se soulève ; Athalie accourt ; mais, trahie par tous les siens, elle est conduite hors du temple et mise à mort, l'an 877 avant l'ère chrétienne. Les autels de Baal furent détruits, et l'*alliance renouvelée avec le Seigneur*. Cet épisode de l'Ancien Testament a été mis en scène par Racine, dans une de ses plus sublimes tragédies. [M. HAUSSARD, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Le 2e livre *des Rois*, VIII, 18, 26 et suiv., et XI ; II *Chronic.*, XXI, XXIII. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, IX, 5, 7.

**ATHALARIC.** *Voy.* ATHALARIC.

**ATHANAGI.** *Voy.* ATANAGI.

**ATHANAGILDE**, quatorzième roi des Goths en Espagne, succéda à Agila en 554, et mourut en 566. Il gagna l'affection des peuples par sa douceur. Toutefois, ne se croyant pas assez fort pour résister aux armées d'Agila, il demanda des troupes à Justinien, à qui il offrit la possession de quelques villes en Espagne. L'empereur, qui cherchait à étendre sa domination, lui fit passer des troupes qui, jointes à celles d'Athanagilde, battirent complétement les troupes d'Agila, qui fut contraint de se retirer à Mérida. Athanagilde se rétablit à Tolède, dont il fit la capitale de son royaume. Il y mourut après avoir régné quatorze ans, ou, suivant Joseph Jullien de Tolède, treize ans six mois.

Isidore, *Chron.* — Grégoire de Tours, liv. IX. — Mariana, *Historia general de España*.

**ATHANARIC** (Ἀθανάριχος), roi des Goths occidentaux (Visigoths), dans la Thrace, vers le milieu du quatrième siècle, mourut à Constantinople le 25 janvier 381. Il se mit à la tête de sa nation pour combattre les Romains, qui lui avaient déclaré la guerre. L'empereur Valens se plaignait de ce que les Goths avaient fourni des secours à l'usurpateur Procope. Athanaric se justifia en présentant des lettres de ce dernier, où il se disait héritier de la maison de Constantin et de la couronne impériale ; il ajouta qu'ayant été séduit par ces lettres, la bonne foi devait justifier sa démarche. Valens, peu satisfait de cette excuse, marcha contre Athanaric, lui fit la guerre pendant trois ans, et le contraignit à demander la paix. Quand il fut question de fixer un lieu pour entrer en pourparlers, Athanaric refusa de venir sur les terres des Romains, assurant que son père le lui avait fait promettre par serment. D'un autre côté, Valens crut qu'il n'était pas de la dignité impériale d'aller au-devant d'un roi barbare. On prit le parti de construire sur le Danube un pont de bateaux, sur lequel les deux princes se rendirent et signèrent la paix. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube et de mettre le pied sur le territoire romain, à moins que ce ne fût pour le commerce. Attaqués par les Huns, ils furent réduits à envoyer à Antioche une ambassade à Valens, qui promit de les recevoir comme fédérés, et leur assigna la Mœsie pour s'y établir ; mais Athanaric, fidèle à son serment, combattit longtemps avec d'autres chefs des Huns dans les montagnes de la Dacie. On leur assigna deux villes frontières où ils pourraient apporter leurs marchandises et acheter celles dont ils auraient besoin. Tous les tributs qu'on leur payait auparavant furent supprimés ; mais on conserva la pension annuelle que recevait Athanaric. Enfin en 380 il dut se réfugier à Constantinople, où Théodose l'accueillit avec dignité et bienveillance.

Saint Ambroise, *De Spiritu S. in præf.* — Saint Augustin, *De Civitate Dei*, lib. XVIII, cap. 31. — Ammien-Marcellin, lib. XXVII. — Orose, lib. VII, cap. 38. — Socrate, lib. V. — Zozime, lib. IV. — Saint Jérôme. — Isidore, *Chronic.* — Baronius, A. C. 381.

**ATHANASE** (Ἀθανάσιος), nom commun à plusieurs Grecs célèbres, que voici dans leur ordre chronologique :

**ATHANASE** (saint), patriarche d'Alexandrie, né vers 296 de J.-C., mort le 2 mai 373. C'est une des grandes figures et le plus ferme caractère de l'Église grecque. « La première éducation d'Athanase, nous dit Grégoire de Nazianze, fut dirigée vers la culture du cœur et de l'esprit. Mais les sciences profanes ne l'arrêtèrent que peu de temps ; les livres de l'Ancien Testament devinrent bientôt et restèrent sa lecture habituelle. » Initié de bonne heure à la cléricature, il était diacre quand s'ouvrit, en 325, le concile de Nicée. L'hérésie n'était pas nouvelle dans l'Église : née, pour ainsi dire, dans le berceau même du christianisme, avec Simon le Magicien, elle avait promptement grandi, et s'était développée dans toutes les variétés du gnosticisme. Mais, si graves qu'elles fussent, ces hérésies du second

siècle n'altéraient pas la doctrine essentielle du christianisme; elles en interprétaient, il est vrai, à leur gré certains dogmes et certains préceptes, mais plus philosophiques que théologiques : elles étaient par cela même moins dangereuses. C'est au moment où l'Église triomphait, où, montée sur le trône avec Constantin, elle semblait n'avoir plus qu'à jouir de sa victoire, que lui vint le plus grand danger qu'elle eût jusque-là connu : l'arianisme parut.

Arius, qui lui a donné son nom, naquit vers l'an 270, dans la Cyrénaïque; à Alexandrie, selon d'autres témoignages. Consacré, dans un âge assez avancé, au ministère chrétien, son éloquence, ses mœurs austères, la mortification profonde empreinte sur son visage, lui attirèrent, en peu de temps, un grand respect et une grande autorité. Mais bientôt l'inquiétude de son esprit, excitée, dit-on, par un mécompte d'ambition, l'emporta à l'erreur. Vers l'an 312 il commença à répandre en secret et avec timidité les nouvelles opinions; puis, enhardi par la faveur qu'elles trouvaient, il les soutint, et les proclama hautement. Partant de l'idée que, hors Dieu, il ne peut y avoir que des créatures, Arius soutenait que le Verbe n'était pas Dieu; qu'il n'était qu'une créature infinie, émanée de Dieu avant que l'univers et les temps existassent; en un mot, Arius niait la consubstantialité, l'égalité du Père et du Fils, la divinité du Christ; il croyait qu'égaler à Dieu, même son Fils, c'était le rabaisser.

Ces opinions téméraires ne tardèrent pas à éveiller l'attention, et à provoquer les censures de l'Église. En 321, l'évêque d'Alexandrie excommunia Arius. Cet anathème, loin de l'abattre, sembla ranimer son audace; il avait d'ailleurs pour lui un assez grand nombre d'évêques. Chef habile de parti non moins que subtil théologien, Arius savait gagner la multitude en même temps que les esprits éclairés. Pour populariser ses doctrines, il les mettait en refrains, et avait, sous le titre de *Thalie*, composé pour la foule des chants hérétiques.

Quand ce dissentiment entre Arius et l'évêque d'Alexandrie éclata, Constantin espéra d'abord pouvoir les réconcilier; mais voyant ses efforts inutiles, il convoqua le concile de Nicée. Au jour marqué pour l'ouverture de ce concile, trois cent dix-huit évêques se réunirent dans une vaste salle, disposée avec une grande magnificence; Constantin s'y rendit lui-même, tout couvert d'or et de pierreries les plus précieuses, et accompagné, non de ses gardes ordinaires, mais de ceux de ses ministres qui étaient chrétiens. Assisté de ses défenseurs, Arius s'y présenta aussi; il y exposa sa doctrine, et ne chercha point à la déguiser. A la hardiesse de ses déclarations, entendues sans émotion par les évêques protecteurs d'Arius, les évêques orthodoxes firent éclater leur indignation. Soit respect pour la liberté des discussions, soit juste défiance en des matières qui lui étaient peu familières, soit enfin réserve politique, Constantin hésitait à se déclarer. L'éloquence d'un jeune diacre, l'éloquence d'Athanase fixa les irrésolutions et décida la victoire. Arius fut condamné, et relégué en Illyrie; un édit de Constantin ordonna que ses écrits fussent brûlés, et punit de mort ceux qui seraient convaincus de les avoir cachés.

Mais ce triomphe d'Athanase fut de courte durée. Constantin, nous l'avons vu, avait quelque temps balancé entre Arius et les évêques orthodoxes. Les évêques ariens, soutenus par Eusèbe de Nicomédie, et qui trouvaient dans la famille même de Constantin des partisans et des appuis, obtinrent de convoquer une assemblée à Tyr : ce devait être la revanche du concile de Nicée. Mais Athanase veillait; il fallait donc l'éloigner. Ses ennemis, profitant habilement des préventions dont Constantin n'avait pas su se défendre contre cet intrépide athlète de la foi, parvinrent à le faire reléguer à Trèves. Après deux ans d'exil, Athanase fut rappelé; mais de plus rudes épreuves l'attendaient à son retour : Constance régnait, et avec lui l'arianisme. A peine monté sur le trône, ce prince déclare Athanase déchu du siége d'Alexandrie. Vainement le second fils de Constantin, Constans, aussi zélé défenseur de l'orthodoxie que Constance l'était de l'hérésie, écrivit à son frère, de la manière la plus pressante, en faveur d'Athanase; le prince resta inflexible. D'autres graves accusations vinrent compromettre le courageux archevêque dans l'esprit de l'empereur.

Un capitaine des gardes de l'empereur Constans, Magnence, profitant de l'indolence de ce prince, avait revêtu la pourpre impériale à Autun en 349, et vaincu Constans, qui périt dans la fuite (350). Les ennemis d'Athanase l'accusèrent, auprès de Constance, d'avoir entretenu une correspondance avec l'audacieux prétendant. Nous verrons Athanase repousser avec une éloquente indignation ses attaques perfides. Sous Julien, rentré plutôt que remis en possession de son siége, Athanase n'en resta pas longtemps tranquille possesseur : « J'apprends, dit Julien dans une de ses lettres, qu'Athanase, avec son audace ordinaire, s'est remis en possession de ce qu'ils appellent le trône épiscopal. Le scélérat! il ose, sous mon règne, baptiser des femmes grecques d'une naissance distinguée. Lui, un petit homme de rien, il se fait gloire de braver la mort. » Ces paroles furent suivies d'un ordre d'exil. Rappelé en 363 par Jovien, qui eut à peine le temps d'être reconnu empereur, Athanase ne trouva guère dans Valens des dispositions meilleures que dans Constance; il put cependant mourir (373) sur le siége épiscopal que tant de fois il avait été forcé d'abandonner : il l'avait occupé, avec des fortunes bien diverses, pendant quarante-six ans.

La vie d'Athanase, on le voit, se lie tout

entière ainsi que ses ouvrages à l'histoire de l'arianisme, ou plutôt elle est cette histoire même : aussi, bien que nous nous y soyons déjà arrêté, il faut, avant d'arriver à l'examen des ouvrages d'Athanase, revenir encore à l'arianisme, et, après l'avoir envisagé sous le rapport théologique, le considérer sous le rapport politique.

Quand on voit, je ne dis pas Constance et Valens, se déclarer pour l'hérésie, mais Constantin lui-même un moment hésiter, puis, après s'être prononcé contre Arius et l'avoir banni, le rappeler, et la mort soudaine et étrange d'Arius lui épargner peut-être l'embarras d'un fâcheux démenti à sa foi, on doit penser qu'il y avait engagée dans l'arianisme une question autre que la question religieuse. C'est qu'en effet il ne s'agissait de rien moins que d'un démembrement de l'autorité impériale, du grave et difficile problème, du spirituel et du temporel. L'empereur, dans les constitutions païennes, était en même temps le chef de la religion; prince et pontife, il réunissait en lui les deux puissances. Le christianisme, par la voix de Tertullien, brisa cette union; il fit la part du spirituel et du temporel; il sépara la tiare du sceptre. Si Constantin ne comprit pas tout d'abord ce divorce, il finit par l'entrevoir; et de là sans doute son hésitation, puis son penchant vers les ariens. Je dis les ariens et non l'arianisme; car Constantin n'eût pas volontiers et sciemment cédé à l'erreur. Mais ce que le chrétien eût refusé aux hérétiques, l'empereur était en danger de l'accorder aux complaisances des ariens. Les ariens, en effet, avaient, eux, de bonne heure senti où était en quelque sorte le côté vulnérable des empereurs chrétiens; ils les prirent par leur faible, l'amour et la nécessité du pouvoir. Parti politique autant que parti religieux, mais parti complaisant et habile, ils offrirent aux empereurs, en retour de la protection ou de l'approbation qu'ils leur demandaient, une soumission qu'ils ne pouvaient trouver dans les évêques orthodoxes; car ceux-ci, avec l'intégrité de leur foi, voulaient l'indépendance qui la pouvait seule assurer et garantir.

Si Constantin, dans son intérêt plutôt que par penchant, avait, pour ainsi dire, été tenté de compter avec les ariens, on comprendra que Constance se soit ouvertement déclaré pour eux. Constance, en effet, avait, si je l'ose dire, tous les inconvénients de la conversion de Constantin, et il n'en avait pas les avantages. Au point de vue politique, sa situation était critique et incertaine. Les traditions de l'hérédité monarchique n'étaient pas si fortement établies que les souvenirs de l'élection militaire ou de l'adoption (l'une avec ses chances sanglantes, l'autre avec la suite heureuse des Antonins) ne fussent présentes à bien des mémoires, et ne pussent inquiéter le fils de Constantin sur la solidité de son pouvoir; et ce fut sans doute sous l'impression de cette crainte, qu'il prit le parti violent et atroce de faire périr tant de membres de sa famille : dans cette position, il dut donc s'appuyer sur le parti religieux, qui était le plus disposé à le soutenir; les ariens s'offraient naturellement à lui.

Nous avons montré que la situation politique de Constance était mal assurée; sa situation religieuse, si je puis ainsi m'exprimer, n'était guère meilleure. La position de Constance, en face de l'Église, était beaucoup moins favorable que ne l'avait été celle de Constantin. En adoptant le christianisme, en l'associant à l'empire, Constantin s'en fit et en resta en quelque sorte le tuteur. Soumis aux évêques dans les matières de foi, il ne voulut, il est vrai, être, comme il le disait, que l'évêque du dehors. Mais les évêques lui rendaient en déférence ce qu'il leur accordait en liberté. Ils se faisaient un devoir de le consulter, même sur les questions théologiques. Cette déférence que les évêques avaient eue pour Constantin, pour le premier empereur chrétien, hommage de leur part en même temps que reconnaissance, ils ne l'eurent pas, ils ne la pouvaient avoir pour un autre prince. Constance le comprit; aussi parut-il subir, plutôt que l'adopter, la révolution faite par Constantin dans la religion de l'État. L'arianisme, qui, en se subordonnant au prince, réparait, autant qu'il était en lui, l'amoindrissement que le changement de religion avait apporté dans le pouvoir du prince, l'arianisme devait donc plaire à Constance, et en être puissamment soutenu. Ajoutons que ces premiers empereurs chrétiens n'avaient pas l'intelligence bien nette des vérités chrétiennes, et que, par un accommodement trop ordinaire au cœur de l'homme, ils pouvaient, non sans sincérité peut-être, voir la foi véritable là où était leur intérêt. Quoi qu'il en soit, Constance fut le précurseur de Henri VIII; comme lui, il tenta de fonder une Église politique.

Tous les ouvrages de saint Athanase se rapportent à l'unique pensée de sa vie et de son épiscopat, la défense de la foi et ses luttes contre l'arianisme; les principaux sont : *Exposition de la foi*; — un savant commentaire sur le texte : *Personne ne connaît qui est le Fils, que le Père; ni quel est le Père, que le Fils*; — une *Lettre aux évêques orthodoxes* : tous ouvrages qui, sous des titres différents, forment comme une trilogie théologique qui a pour but la défense de la consubstantialité du Verbe, doctrine qu'Athanase avait fait prévaloir au concile de Nicée; — *l'Apologie contre les Ariens*, recueil divisé en deux parties, la première comprenant un grand nombre d'actes, mémoires, lettres synodales ou particulières, toutes relatives à la persécution suscitée par le parti arien contre Athanase; la seconde présentant l'histoire de l'hérésie, qu'elle prend à ses origines, soit dans ses progrès, jusques et au delà du concile de Nicée; — une *Lettre encyclique aux évêques d'Égypte et de Libye*, ou

*premier Discours contre les ariens;* ou préservatif adressé aux évêques contre les formules de foi captieuses que les ariens ne cessaient de publier, ouvrage qui se rattache surtout au concile de Tyr; — *Histoire de l'Arianisme* : Athanase l'accuse ouvertement; il lui reproche ses fourberies et ses artifices, ses sanguinaires exécutions, et dénonce la facilité avec laquelle Constance se prête à tous ses complots : ces ouvrages ne sont, à proprement parler, qu'une introduction historique à un traité exclusivement théologique que, sous le titre de *l'Arianisme,* saint Athanase a consacré à la réfutation de cette hérésie; — *Discours contre les ariens :* ces discours, qui sont au nombre de quatre, de cinq, dans quelques éditions, ne forment en réalité qu'un même ouvrage, partagé en quatre livres.

Quelques autres traités, tout en se rattachant encore à l'arianisme, se rapportent plus particulièrement à la vie du patriarche d'Alexandrie et aux luttes personnelles qu'il eut à soutenir. En première ligne, il faut placer *l'Apologie à l'empereur Constance,* dans laquelle, se justifiant des accusations portées contre lui, il se défend surtout d'avoir entretenu correspondance avec Magnence, retrace la persécution exercée contre lui par le duc Syrien, et semble, précurseur de saint Ambroise, lui donner le ton de cette éloquence simple, vive, avec laquelle celui-ci retracera les combats qu'il aura à soutenir aussi contre l'arianisme; vient ensuite *l'Apologie de sa fuite,* complément du précédent écrit, mais qui s'adresse particulièrement aux ariens, et non à l'empereur.

Résumons les traits divers de la vie et du génie d'Athanase. Athanase, nous l'avons dit, est la plus grande physionomie de l'Église grecque; il présente, à un degré suprême et dans une harmonie parfaite, la réunion si rare du génie et du caractère, de l'autorité et de la réflexion : ses paroles et ses actions se répondent et se confirment mutuellement. Hardi sans être téméraire, inflexible sans entêtement, d'une science profonde et d'une habileté consommée dans les affaires humaines et divines, jamais ni sa doctrine ni sa prudence ne se trouvent en défaut. Il sait, alors même qu'il faut résister, et quand il résiste, s'arrêter à cette limite où l'opiniâtreté deviendrait révolte.

Dans ses ouvrages, même sagesse tout ensemble et même vigueur. Bien qu'avec cette vivacité particulière au génie grec, et que n'avait pu tempérer même la discipline chrétienne, il s'abandonne à toutes les subtilités de la dialectique, aux plus profondes discussions de la théologie, plus heureux que beaucoup d'autres docteurs chrétiens de l'Église grecque, il ne s'y égare jamais. L'Église aura de plus brillants orateurs, elle ne comptera point de défenseur plus habile de la foi, d'athlète plus éprouvé, de plus net et de plus précis théologien. Concision sans sécheresse, profondeur sans obscurité, la sobriété dans l'abondance, la force en tout et la mesure, telles sont en effet les qualités distinctives et supérieures du génie et du caractère d'Athanase, un de ces hommes en qui, selon la belle pensée de Grégoire de Nazianze, « la Providence prend de loin la mesure de ses grands ouvrages. » L'œuvre d'Athanase, la défaite de l'arianisme est un de ces grands ouvrages; cette défaite a plus fait pour la foi que la conversion de Constantin.

La première édition des œuvres de saint Ambroise parut à Vicence, en 1482 (texte latin); elle fut suivie des éditions de Heidelberg, 1601 (texte grec avec la traduction latine de Nannius), de Paris, 1627 et 1698, 3 vol. in-fol.

CHARPENTIER.

Socrate, *Hist. ecclés.*, I; 8, 9, 23; III, 4. — Sozomène, *Hist. ecclés.*, II, 17, 25, 30; III, 2, 6. — Théodoret, *Hist. ecclés.*, I, 25. — Sulpice-Sévère, *Historia sacra*. — Photius, *Biblioth.*, p. 1480, édit. Genev. — Tillemont, *Mém. ecclésiast.*, t. VIII. — D. Ceillier. — Hermant, *Vie d'Athanase*.

*ATHANASE, évêque d'Ancyre, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle. Il devint évêque d'Ancyre en l'an 360, assista au concile d'Antioche en 363, et y signa le symbole de Nicée. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze ont loué les vertus de ce prélat. La soixante-septième épître du premier est adressée à l'Église d'Ancyre, pour la consoler de la mort de son évêque.

Saint Basile, *Épîtres* 53, 54, 67. — Saint Grégoire de Nazianze, *Orat.*, I, *in Eunomianos*. — Baronius, an. 373, n° 24.

*ATHANASE, prêtre de l'Église d'Alexandrie, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle. Il fut en butte aux plus cruelles persécutions de la part de son évêque Dioscore, qui reprochait à Athanase son attache aux doctrines orthodoxes, s'il en faut croire la défense que le prêtre persécuté présenta en l'an 451 au concile de Chalcédoine, et qui fait partie des actes du concile.

*Concilium Chalcedonense*, dans le Recueil de Labbe, IV, p. 408.

*ATHANASE, jurisconsulte grec, vivait dans la seconde moitié du sixième siècle. Il est appelé aussi *l'Avocat d'Émèse* (en Syrie), dans le manuscrit d'un commentaire qu'il a fait sur les *Nouvelles de Justinien et de Justin*. Cet ouvrage, intitulé *Athanasii Scolastici Emiseni de Novellis Constitutionibus imperatorum Justiniani Justinique commentarium*, a été imprimé dans les *Anecdota* d'Heimbach; Leipzig, 1838.

Buche, *Historia Jurisprudentiæ Romanæ*.

*ATHANASE, évêque de Naples, mort en 900. Il devint évêque en 877, grâce à l'influence de son frère Sergius, duc de Naples, contre lequel il conspira l'année suivante. Sergius fut déposé, fait prisonnier et livré au pape Jean VIII, contraire à Sergius. Athanase devint duc à la place de son frère. L'usurpateur ne jouit pas longtemps des fruits de son crime : il fut excommunié en

887, et Naples fut comprise dans l'interdit. Athanase se ligua avec les Sarrasins, prit part à leurs entreprises, et partagea le butin qu'ils prenaient sur l'ennemi. — Il paraît qu'il ne manqua ni de résolution ni de talent militaire.

Giannone, *Historia civile di Napoli*, lib. VIII, cap 1.

***ATHANASE**, patriarche de Constantinople, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Il succéda à George ou Grégoire de Chypre en 1289. Quatre ans plus tard il abdiqua, et Jean fut mis en sa place. Athanase dut reprendre ses fonctions en 1304, et six ans après il se démit encore. On a d'Athanase quelques traités qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères.

*Bibliotheca Patrum*, III, 141, 1624. — Pachymère, *De Andronico Palæologo*. — Nicéphore Grégoire, *Historia Byzantina*, VI, et *adnotationes*; Bonn, 1829. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

***ATHANASE** (*Pierre*), surnommé *le Rhéteur*, naquit dans l'île de Chypre à la fin du seizième siècle, et mourut à Paris en 1663. Il vint en France vers 1638, et travailla avec zèle à l'extinction du schisme de l'Orient. On a de lui : *Opuscula philosophica quatuor, gr.-lat.*; Paris, 1639, in-4°; — Τρυφὴ ψυχῆς ἢ κῆπος ἐκ τῶν τῷ μεγάλῳ Ἰαμβλίχῳ πονηθέντων φυτευθείς (*les Délices de l'âme, ou Jardin planté avec les travaux du grand Jamblique*); Paris, 1639, in-4°, avec une version latine; — *Aristoteles propriam de animæ immortalitate mentem explicans*; *opus ex multis ac variis philosophis collectum Aristotelis ipsius auditoribus*, etc.; ib., 1741, in-4°; — *Anti-Patellaros*; — *Epistola de unione Ecclesiarum, ad Alexandrinum et Hierosolymitanum patriarchas*; — *Anti-Campanella, in compendium redactus*; Paris, 1655, in-4°. D'autres ouvrages sont restés inédits.

Fabricius, *Bibl. græca*, V, 771. — Freytag, *Analecta litteraria*, au mot *Rhetor*. — Baluze, dans *B. Lupi Opera*, p. 448. — Le P. Lequien, *Oriens christianus*, t. I, p. 889.

**ATHANASIO** (*D. Pedro*), peintre espagnol, né à Grenade en 1638. Il eut pour maître Alexis Cano, et devint bientôt lui-même le premier coloriste de son temps, quoiqu'on lui trouve peu d'invention, et qu'il soit souvent froid et incorrect. Il peignit plusieurs tableaux pour les églises de Séville et de Grenade. Il peignit aussi à Madrid, où il se rendit en 1768. Parmi ses œuvres les plus estimées, on cite une *Conception de la Vierge* et une *Conversion de saint Paul*.

Bermudez, *Diccionario historico*.

**ATHÉAS** ou **ATÉAS**, roi des Scythes vers l'an 350 avant J.-C. Il était en guerre avec Philippe, roi de Macédoine. Un jour ses troupes prirent un célèbre musicien; Athéas le fit chanter, et comme il vit ses soldats s'attendrir à la voix du prisonnier : « Pour moi, dit-il, j'aime mieux entendre hennir un cheval, que d'entendre chanter cet homme-là. » Philippe eut recours aux stratagèmes pour vaincre son ennemi, et il en vint à bout dans un combat où Athéas fut tué à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Justin, IX, 2. — Frontin, II, 4 — Orose, III, 13.

**ATHELARD**. *Voy.* **ADELARD**.

**ATHELSTAN**, **ADELSTAN**, **ALDESTAN**, ou **ÉTHELSTAN**, célèbre roi anglo-saxon, né en 895, mort à Glocester le 25 octobre 941 de J.-C. Il était petit-fils d'Alfred le Grand, et succéda en 925 à Édouard l'Aîné, son père. Sa mère, Egwina, était de naissance obscure, et, suivant Guillaume de Malmesbury, la fille d'un berger. Athelstan fut d'abord proclamé roi par les Merciens et par les Saxons à Winchester, puis couronné à Kingston-sur-la-Tamise, après avoir battu ses ennemis qui lui avaient contesté comme bâtard la légitimité de sa succession. Il se rendit tributaires les principaux chefs danois, entre autres Guthefried, fils de Sihtric, dont les États s'étendaient depuis la Tees jusqu'à Édimbourg. Son alliance était recherchée par tous les souverains de l'Occident. Louis IV d'Outre-mer vint, pendant l'usurpation de Raoul, chercher un refuge auprès d'Athelstan, son oncle maternel, qui l'aida à recouvrer le trône. D'autres prétendants exilés, comme Haco, prince de Norwége, Mathuedoi, duc de Bretagne, trouvèrent un asile à la cour du roi anglo-saxon. Les sœurs d'Athelstan furent mariées à de puissants seigneurs : Elgifa à l'empereur Othon le Grand, et Éthilda à Hugues, duc de France, père de Hugues Capet, fondateur de la dynastie capétienne.

En 933 Edgwin fut noyé dans la mer, probablement par ordre d'Athelstan, son frère. Celui-ci entreprit, dans la même année, une expédition en Écosse, dont il ravagea la côte jusqu'à Caithness. En 937, Constantin, roi d'Écosse, et Anlaf, fils banni de Sihtric, formèrent une ligue formidable, et envahirent les domaines d'Athelstan. Il s'ensuivit une bataille sanglante à Branferd; les deux chefs de la ligue furent mis en fuite. La chronique saxonne donne le récit poétique de cette bataille, la plus importante après celle de Hastings. A dater de ce moment, Athelstan vécut en paix. Il favorisa le clergé, fonda et rebâtit plusieurs monastères, et fit quelques sages lois, recueillies par Brompton et Willis. Il ne laissa pas d'enfants, et fut enterré sous l'autel de l'église abbatiale de Malmesbury, qu'il avait richement dotée. Il eut pour successeur son frère consanguin Edmond Ier. H.

Turner, *Anglo-Saxons*. — Lingard, *History of England*.

**ATHÉNAGORAS** (Ἀθηναγόρας), philosophe grec converti au christianisme à Athènes, vivait dans la première moitié du second siècle. On a peu de détails sur ce philosophe. Il adressa à l'empereur une apologie en faveur des chrétiens, pour les justifier des calomnies dont ils étaient l'objet. La date de cette apologie peut être placée vers l'an 176-179 : elle est adressée en même temps à Marc-Aurèle et à son fils Commode. Cette pièce, inconnue à Eusèbe, Photius et saint Jérôme, a été citée par Méthodius, dans un passage cité par saint Épiphane.

L'*Apologie pour les Chrétiens*, et la *Résurrection des Morts* (Περὶ ἀναστάσεως τῶν νεκρῶν), sont écrites dans le meilleur style antique; elles ont été imprimées l'une et l'autre par Conrad Gesner avec les notes de Henri Estienne, à Paris, en 1557. La meilleure édition est celle des Bénédictins; 1742, in-fol.

Le prétendu roman traduit du grec d'Athénagoras a été traduit en français par Fumée de Génille, sous ce titre : *Du vrai et parfaict Amour, écrit en grec par Athénagoras, philosophe athénien, contenant les amours honnestes de Théogènes et de Charide, de Phérécides et de Mélangénie*; Paris, 1599, 1612. Ce roman n'est évidemment pas du philosophe grec.

Mosheim, *De Vera Ætate Apologetici quem Athenodorus scripsit, in Dissertationes ad Histor. ecclesiast. pertinentes*, I, 269-319. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, éd. Harles, VIII, 95. — Neander, *Allgemeine Geschichte der Christlichen Religion und Kirche*, I, 111, 1133. — Huet, *Traité de l'Origine des Romans*. — *Bibliothèque des Romans*, août 1775. — Clément, *Bibl. curieuse*.

*ATHÉNAGORAS, médecin grec, dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il écrivit un traité latin sur *le pouls et l'urine*, en manuscrit à la Bibliothèque de Paris.

*Athénagore* est aussi le nom d'un écrivain agricole cité par Varron et Columelle, et qui a dû vivre au premier siècle avant l'ère chrétienne.

Varron, *de Re Rustica*, I, chap. 1, sect. 9.— Columelle, *de Re Rustica*, I, chap. I, sect. 10, éd. Schneider.— Mead, *Dissert. de nummis quibusdam a Smyrnæis in Medicorum honorem percussis*; Londres, 1725; Strasb., 12-580. — Fabricius, *Biblioth. græca*, XIII, 86; ed. vet. — Kuhn, *Additam. ad Elench. Medicor.*

ATHÉNAÏS, impératrice d'Orient, plus connue sous le nom d'*Eudocie* ou *Eudoxie*. *Voy.* EUDOXIE.

ATHÉNAS (*Pierre-Louis*), archéologue et industriel, né à Paris le 3 février 1752, mort le 11 mars 1829. Son père était épicier-droguiste dans la rue Mouffetard, où son frère fut longtemps pharmacien. « Issu d'un sacristain de paroisse, disait Athénas, j'aurais été enfant de chœur, abbé, ou moine. C'est aux alcalins commerciaux qui remplissaient les magasins de mon père, aux soudes et aux potasses qu'il vendait journellement aux blanchisseuses de la rivière des Gobelins, que j'ai dû ma destinée pharmacologique. » Entraîné en effet par un goût décidé pour les sciences naturelles, il étudia avec soin la chimie et la physique sous le savant père Malherbe; la minéralogie, la géologie, l'anatomie, etc., sous Buffon et Daubenton. Vers 1786 il vint se fixer à Nantes, où il resta jusqu'à sa mort, en 1829. Durant ces quarante-trois ans, il renouvela presque entièrement l'agriculture dans le département de la Loire-Inférieure; y naturalisa l'herbe de Guinée (*panicum altissimum*), l'un des fourrages les meilleurs et les plus abondants; inventa une puissante charrue de défrichement, qui lui valut en 1824 la grande médaille d'or de l'Académie des sciences; découvrit la riche mine d'étain de Périac, et rendit enfin de tels services à ce département, qu'à sa mort la chambre de commerce de Nantes fit à sa veuve une rente viagère de la moitié des honoraires dont il jouissait comme secrétaire de cette chambre. On a de lui un nombre considérable de notes, de mémoires, de dissertations, de rapports, publiés dans le *Lycée armoricain* ou dans les procès-verbaux de la Société académique de Nantes. En voici les titres : *Rapport sur les fouilles faites à Nantes, de* 1805 *à* 1807; — *Mémoire sur l'inflammation spontanée des tourbières*; — *Mémoire sur la déesse Sandrodige*; — *Rapport sur les mémoires pour le prix sur le défrichement des landes*; — *Mémoire sur des armes celtiques*; — *sur le froment du cap de Bonne-Espérance, le froment de Russie et l'avoine de Pensylvanie*; — *Sur les instruments aratoires de l'abbaye de la Meilleraye*; — *Sur un glaive de bronze antique, trouvé dans les marais de Montoire*; — *Controverse sur la situation de l'île d'Her*; — *Notice sur l'état de la Loire près de Nantes, au septième siècle, et les îles d'Indre et Indret*; — *Sur la tour d'Oudon, et sur la cathédrale de Nantes*; — *Mémoire sur les deux charrues de défrichement inventées par l'auteur*; — *Rapport sur un plan de recherches archéologiques, envoyé par le ministre de l'intérieur*; — *Mémoire sur la véritable situation du* Brivates Portus *de Ptolémée, et sur le nom que portait Brest dans les premiers siècles de notre ère*, — *de l'île de Sein, du Menez-Brée, des Britonnes, des Britonni et des Braies gauloises*; — *Sur les autels druidiques*; — *Compte rendu de l'essai de M. Mahé sur les antiquités du Morbihan*; — *Sur le* Mare conclusum *de César*; — *Sur l'idole du Sommeil, trouvée à Nantes à l'entrée du canal de Bretagne*.

Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.— Quérard, *la France littéraire*.

ATHÉNÉE, ATHENÆUS (Ἀθήναιος), nom commun à plusieurs Grecs célèbres dans les lettres et les sciences. Les voici dans leur ordre chronologique :

*ATHÉNÉE, écrivain, militaire grec, vivait vers l'an 200 avant J.-C. Il fut contemporain d'Archimède, et laissa un ouvrage intitulé περὶ Μηχανημάτων, adressé à Marcellus (le consul apparemment), et que l'on trouve dans la collection de Thévenot, Paris, 1693. Proclus, dans son commentaire sur Euclide, parle d'un Athénée de Cyzique, versé dans la géométrie. Il y eut un autre Athénée de Byzance, employé comme architecte militaire par l'empereur Galien.

Fabricius, *Biblioth. græca*, IV, 222; V, 633, éd. Harles.

ATHÉNÉE, philosophe péripatéticien grec, natif de Séleucie, vivait vers l'an 50 avant J.-C. Il joua le rôle de chef de parti dans sa ville natale, et vint ensuite à Rome, où il se lia avec Licinius Varro Muræna. Lors de la découverte de la conspiration de ce dernier contre Auguste,

Athénée, qui prit la fuite avec le conspirateur, fut arrêté, puis relâché, aucunes preuves ne s'élevant contre lui. Très-bien accueilli par ses amis, il leur répondit en récitant le commencement de l'*Hécube* d'Euripide. Il périt peu de temps après, par suite de la chute du toit de la maison où il demeurait.

Strabon, éd. Casaubon, L. XIV, p. 670. — Dion Cassius, liv. LIV. — Bayle, *Dictionnaire*.

**ATHÉNÉE**, célèbre médecin grec, natif de Tarse ou d'Attalia en Cilicie, vivait probablement dans le premier siècle de notre ère. On n'a aucun détail de sa vie; on sait seulement qu'il pratiqua la médecine avec succès à Rome, et qu'il fonda la secte des *Pneumatistes*. Cette secte était ainsi appelée, parce qu'elle faisait jouer au πνεῦμα, *spiritus*, un rôle analogue à celui du principe vital de quelques physiologistes modernes. Il ne nous reste des ouvrages d'Athénée qu'un petit nombre de fragments cités par Galien et Oribase. Dans sa pratique, il n'interdisait pas d'une manière absolue l'usage de la saignée, et insistait particulièrement sur les moyens hygiéniques. Il avait émis, entre autres, l'idée singulière que les ovaires, analogues aux testicules du mâle, étaient aussi inutiles que les mamelles chez l'homme, et qu'ils n'existaient que pour la symétrie. On conserve, dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, un *Traité sur les urines* (περὶ οὔρων σύνοψις ἀκριβής), qui a pour auteur un certain Athénée; c'est peut-être le même que celui-ci. H.

Osterhausen, *Dissert. de sectæ pneumaticorum medicorum historia*; Altorf, 1791, in-8°. — Fabricius, *Bibl. græca*, XIII, 93. — Haller, *Bibl. med. pract.*, t. I, p. 190. — Isensée, *Geschichte der Medizin*.

**ATHÉNÉE**, grammairien, né à Naucratis en Égypte, vivait au commencement du troisième siècle; il a été appelé le *Varron des Grecs*, à cause de son érudition variée. Sa vie ne nous est point connue. Le seul ouvrage d'Athénée qui nous soit parvenu est intitulé Δειπνοσοφισταί (*les Deipnosophistes*), c'est-à-dire les *Sophistes à table*, ou *le Banquet des Savants*. Vingt et un artistes ou littérateurs, parmi lesquels on compte des musiciens, des poëtes, des grammairiens, des philosophes, des médecins et des jurisconsultes, parmi lesquels figurent, entre autres, Galien et Ulpien, sont supposés réunis dans une fête donnée par un riche Romain, nommé Laurentius ou Laurensis. Dans leur conversation et dans les digressions nombreuses auxquelles ils se livrent, il est question de tout ce qui, dans les usages des Grecs, pouvait embellir un banquet : aliments et leurs diverses qualités, vins, parfums, guirlandes et couronnes de fleurs, vases, jeux, rien n'y est oublié. Les interlocuteurs citent au delà de sept cents auteurs; ils nous font connaître les titres, et quelquefois des fragments fort curieux, de deux mille cinq cents ouvrages presque tous perdus aujourd'hui. On peut juger de l'étendue des lectures qu'Athénée avait faites pour son ouvrage, puisqu'il dit qu'il avait lu huit cent comédies seulement de l'époque *moyenne*. Le *Banquet des Savants* est divisé en quinze livres, dont les deux premiers et le commencement du troisième, le onzième et le quinzième, n'existent qu'en *abrégé* dont on ignore l'auteur : il paraît que l'ouvrage original était rare, puisque Bentley prouve qu'Eustathe, qui vivait à la fin du douzième siècle, n'en connaissait que l'*abrégé*. (*Phalaris*, p. 130.) Les *Histoires diverses* d'Élien, qui était presque contemporain d'Athénée, sont un *plagiat* d'Athénée; c'est ce que Perizonius a démontré. (Voy. *préf.* d'Élien, publ. par Schweighæuser.) Son ouvrage est postérieur, du moins en partie, à l'an 229 ap. J.-C., puisqu'il mentionne la mort d'Ulpien. Il a été imprimé pour la première fois par Alde l'ancien et Marc Musurus, à Venise, 1514, in-fol. Jusqu'à Schweighæuser, la meilleure édition était celle de Casaubon : *Athenæi Naucratitæ Deinopsophistæ; cura et studio Is. Casauboni, cum interpretatione latina Jacobi Dalechampii, apud Hieron. Camelliacum*; 1597, in-fol. Casaubon publia ses notes trois ans après, sous ce titre : *Is. Casauboni Animadversiones in Athenæi Deipnosophistas*; Lugdini, 1600, in-fol., réimprimé en 1657, avec des notes de Fermat. L'édition de Schweighæuser a pour titre : *Athenæi Naucratitæ Deipnosophistarum Libri XV, ex optimis codicibus nunc primum collatis emendavit ac supplevit, nova latina versione et animadversionibus cum Casauboni aliorumque tum suis illustravit, commodisque indicibus instruxit, etc.*; Strasbourg, 1801-1807, in-8°, 14 vol. (cinq vol. pour le texte et la traduction latine, huit pour les notes, et un pour les tables). Cette édition, qui laisse encore à désirer pour la correction du texte, fut revue sur le précieux manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise, dont tous les autres manuscrits ne sont que des copies; ce manuscrit de Venise est du onzième siècle. Il faut y joindre : *Additamenta animadversionum in Athenæi Deipnosophitas*; Jena, 1709, in-8°. Une nouvelle édition très-bonne a été publiée par M. Guillaume Dindorf à Leipzig, en 1827 et suiv., 3 vol. in-8°; elle se distingue par une grande correction du texte. Dans les fragments poétiques beaucoup de passages ont été rétablis avec une rare sagacité. Athénée a été traduit assez inexactement en français par l'abbé de Marolles; Paris, 1680, in-4°, et par Lefebvre de Villebrune, 1789-1791, en 5 volumes in-4°. L'ouvrage d'Athénée est précieux pour l'histoire des sciences, particulièrement pour celle de la botanique. L'auteur y décrit, entre autres (livre XV), le seringat sous le nom de *philadelphus*, le *philadelphus coronarius* des botanistes, qui lui ont dédié le genre *Athenæa*. A la fin est un recueil de chansons que les savants chantaient de leur temps; on y trouve la belle ode d'Aristote *à la Vertu*. Athénée avait composé aussi une *Histoire des rois de Syrie*,

Fabricius, *Biblioth. græca*, V, 602. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, II.

*ATHÉNÉE, poëte grec, auteur d'épigrammes mentionnées par Diogène Laërce. On ignore l'époque où vécut cet Athénée. On a de lui deux épigrammes qui se trouvent dans l'Anthologie grecque.

Brunck, *Anthologia græca.*

ATHÉNION (Ἀθηνίων), natif de Cilicie, l'un des chefs des esclaves révoltés en Sicile sous Salvius, vivait vers l'an 104 avant J.-C. La Sicile était alors remplie d'esclaves chargés de cultiver les domaines appartenant dans cette île aux chevaliers romains et à d'autres citoyens. La condition de ces esclaves était des plus misérables. Ils se révoltèrent de nouveau, sous la conduite de Salvius. Athénion, brave et versé dans l'étude de l'astronomie, se servit de l'influence que lui donnaient ces qualités pour appeler ses compagnons de misère à la liberté. Selon Florus, Athénion aurait commencé par tuer son maître, ce que contredit Diodore de Sicile. Les esclaves répondirent à l'appel qui leur était fait, et choisirent Athénion pour roi. Celui-ci se borna à enrôler les plus déterminés, et engagea les autres à retourner à leurs travaux, pour procurer à son armée les vivres nécessaires. Quant à ceux qu'il conduisait, il leur affirma qu'il avait mission des dieux de délivrer la Sicile. Il se trouva bientôt à la tête de deux mille hommes, avec lesquels il assiégea la forteresse de Lilybée; mais, voyant que l'entreprise était au-dessus de ses forces, il fit encore parler les dieux, qui lui ordonnaient, disait-il, sous peine de malheur pour son armée, de lever le siége. Il eut bientôt à combattre Salvius, qui, à la tête de trente mille hommes, se fit proclamer roi, et somma Athénion de le reconnaître pour tel. Le chef des esclaves fit la soumission demandée, ce qui ne désarma point Salvius, qui fit emprisonner Athénion et ne le relâcha que lors de l'arrivée de Lucullus à la tête de soixante-dix mille Romains. Une bataille s'engagea à Scirthée : les esclaves, au nombre de quarante mille hommes, furent défaits et mis en fuite. Athénion reçut trois blessures dans l'action, et parvint néanmoins, à la faveur de l'obscurité de la nuit, à s'échapper. Lucullus et ses successeurs ne surent pas profiter de la victoire; le nombre aussi bien que les succès des rebelles s'en accrurent. Cette guerre prit de telles proportions que, pour y mettre fin, on envoya de Rome, vers l'an 101 avant J.-C., Manius Aquilius, collègue de Marius. Ce nouvel adversaire d'Athénion l'amena à une bataille, le blessa de sa main, et fut blessé lui-même. Les esclaves furent défaits, et l'insurrection fut enfin étouffée en l'an 99 avant J.-C. D'après Diodore, contraire encore à Florus, Athénion fut écharpé par les soldats, qui se précipitèrent sur lui pour l'emmener prisonnier.

Diodore de Sicile, *Fragments*, liv. XXXVI. — Florus, *Epitome Rerum Romanarum*, III, CXIX.

ATHÉNION, médecin grec, vivait probablement vers le second siècle avant J.-C. Il suivit les principes d'Érasistrate, dont Athénion se sépare sur un point en attribuant aux femmes une maladie que ne reconnaissait pas le maître. Celse a conservé certaines formules d'Athénion.

Soranus, *De Arte Obstetr.*, p. 210, éd. Dietz. — Celse, *De Medic.*, lib. V, cap. XXV.

ATHÉNION, écrivain grec de la moyenne comédie, connu seulement par la citation que fait Athénée de quarante-sept lignes de sa comédie des *Samothraces*, où il est dit que le premier et le principal agent de la civilisation, c'est le cuisinier.

Athénée, XIV, p. 660.

ATHENIS. *Voy.* ANTHERMUS.

ATHÉNOCLÈS (Ἀθηνοκλῆς), tourneur (τορευτής) et graveur grec. On ignore l'époque où il vécut; ses coupes le firent surtout remarquer. Athénée mentionne un autre *Athénoclès* de Cyzique qui était commentateur d'Homère. Selon Athénée, il était meilleur critique qu'Aristarque.

Athénée, XI, 781 et 782, t. IV, p. 212-215, éd. Schweighæuser.

ATHÉNODORE (Ἀθηνόδωρος), nom commun à plusieurs artistes et philosophes grecs, que voici dans l'ordre chronologique :

*ATHÉNODORE (Ἀθηνόδωρος), de Téos, célèbre joueur de cithare, prit part à l'exécution des concerts lors du mariage d'Alexandre avec Statira à Suse, en 324 av. J.-C. Aux mêmes fêtes un tragédien du même nom est cité par Athénée, l. XII.

*ATHÉNODORE, statuaire grec, né en Arcadie, vivait probablement en l'an 480 avant J.-C. Au rapport de Pline, ce statuaire réussissait particulièrement à reproduire les traits des femmes de noble extraction. Et, d'après Pausanias, Athénodore exécuta deux statues de Jupiter et d'Apollon, destinées au temple de Delphes par les Lacédémoniens après la bataille d'Ægos-Potamos. Athénodore fut un élève de Polyclète.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV.

ATHÉNODORE, un des trois sculpteurs de Rhodes auteur du groupe de Laocoon et de ses fils.

Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5.

ATHÉNODORE CORDYLION (Κορδυλίων), de Tarse en Cilicie, philosophe stoïcien, vivait au temps de Caton d'Utique, dans la première moitié du premier siècle avant J.-C. Chargé de la garde de la bibliothèque de Pergame, il fut surpris un jour dans une singulière occupation : il arrachait, des écrits des stoïciens, les feuillets opposés à ses doctrines. Il vint ensuite à Rome, où il demeura jusqu'à sa mort avec Caton d'Utique, auquel il fut recommandé comme un homme doué d'un caractère ferme et indépendant. Il serait difficile de dire quelles furent ses œuvres. Athénodore Cananite, plus célèbre que celui dont il est question ici, paraît avoir composé plusieurs des ouvrages qui portent le nom d'Athénodore Cordylion.

Fabricius, *Biblioth. græca*. — Strabon, XIV; p. 674. — Plutarque, *Caton le Jeune*, éd. Reiske, IV; 377. — Diog. Laërce, VII, 34.

**ATHÉNODORE CANANITE** ou **SANDONUS** (Κανανίτης, Σάνδωνος), philosophe stoïcien, également de Tarse, vivait au commencement du premier siècle de l'ère chrétienne. Son père était né à Cana en Cilicie. Il étudia sous Posidonius, à Rhodes, la philosophie stoïcienne, et l'enseigna ensuite lui-même à Apollonie en Épire, où il compta Octave, depuis Auguste, parmi ses auditeurs, le suivit à Rome, se lia d'amitié avec la plupart des conseillers de l'empereur, qui lui confia l'éducation du jeune Claudius, et revint ensuite à Tarse, dont il se fit le législateur.

On n'a que les titres et quelques fragments des œuvres de ce philosophe, qui consistaient en un ouvrage contre les catégories d'Aristote; — une *Histoire de Tarse;* — Περὶ σπουδῆς καὶ παιδείας; — Περιπατοί.

Cicéron à Atticus, XVI, 11. — Dion Cassius, LII, 36; LVI, 43. — Suétone, *Claude*, IV. — Strabon, XIV, p. 674. — Porphyre, *In categor.*, p. 18. — Diog. Laërce, III, 3; V, 36. — Fabricius, *Biblioth. græca*, III, 543. — Sévin, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*. — Pauly, *Real-Encyclopædie*.

***ATHÉNODORE**, médecin grec, vivait dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Il était contemporain de Plutarque. Ce médecin laissa Ἐπιδήμια (*Maladies épidémiques*), en deux livres aujourd'hui perdus. Dans le premier il affirme que l'éléphantiasis fut observée pour la première fois en Grèce vers le premier siècle avant J.-C.; et Plutarque cite ce fait comme une preuve de l'apparition de la maladie nouvelle qui a lieu par intervalle.

Plut., *Sympos.*, VIIII, c. IX, § 1.

**ATHÉNODORE**, rhéteur grec, natif de Rhodes, cité par Quintilien comme ayant pris une part active à la discussion engagée sur la question de savoir si la rhétorique est proprement un art.

Quintilien, II, 17. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit*, I, 188, 209. — Philostrate, *Vitæ Sophistarum*, II, 14.

**ATHÉNODORE D'ÆNOS**, rhéteur grec, vivait dans la seconde moitié du second siècle, et fut, au rapport de Philostrate, élève d'Aristocle et de Chrestus. Il enseigna la rhétorique à Athènes en même temps que Pollux. Il promettait de devenir homme de talent; mais il mourut jeune.

Philostrate, *Vitæ Sophistarum*, II, 14. — Eudocie, *Ionia*, p. 51.

***ATHÉNOGÈNE** (Ἀθηνογένης), martyr chrétien, fut précipité dans un abîme. En allant au martyre, il composa et remit à un ami un hymne sur la *Trinité*, où se trouvait proclamée la divinité du Saint-Esprit. Saint Basile rend compte de ce fait, le seul que l'on ait pu recueillir sur ce martyr.

Saint Basile de Césarée, *Du Saint-Esprit*, ch. XXIX. — Baronius, *Martyrologe romain* et *Annales ecclésiastiques*. — Bollandus, *Acta Sanctorum*, 18 janvier et 17 juillet. — Tillemont, *Mémoires*. — Le Moyne, *Varia sacra*, II, 1096. — Fabricius, *Biblioth. græca*.

**ATHIAS** (*Emmanuel ben Joseph*), Juif érudit, imprimeur hollandais, mort en 1700. Il publia en 1661 et en 1667 deux éditions de la *Bible hébraïque*, 2 vol. in-8°, qui lui méritèrent, de la part des états-généraux, une médaille et une chaîne d'or. Ces éditions étaient recherchées par les savants avant celle d'Amsterdam, 1705, en 2 volumes in-8°, avec les notes d'Éverard Van der Hoogt. Il ne faut pas confondre cet Athias avec Tobias Athias, éditeur d'une Bible espagnole à l'usage des Juifs; Ferrare, 1553, in-fol. goth.

Lelong, *Bibliotheca sacra*. — Prideaux, *Hist. des Juifs*, II, 155.

***ATHIAS** (*Isaac*), écrivain juif espagnol, vivait à Amsterdam au commencement du dix-septième siècle. On a de lui, entre autres ouvrages: *Tesoro de Preceptos*, en espagnol; Venise, 1627, et Amsterdam, 1649; — *Chizzuk Emuna* (*la Force de la Foi*): cet ouvrage, traduit de l'hébreu en espagnol par son auteur, est resté manuscrit.

De Rossi, *Dizion. storic. degl. Autor. Ebr.*, I, 88. — Bartolocci, *Biblioth. magn. rabb.* — Antonio, *Biblioth. hisp. nova*.

***ATHIAS** (*Salomon*), écrivain juif de Jérusalem, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui: *Commentaire des Psaumes* (*Perush al Sepher Tehillim*), imprimé avec le texte en regard à Venise en 1549, in-fol.

De Rossi, *Dizion. storic. degli Autor. Ebr.*, I, 88. — Bartolocci, *Biblioth. magn. rabb.*, IV, p. 378, 387. — Wolf, *Biblioth. Hebr.*, I, p. 1080; III, 1064.

***ATHRYILATE** (Ἀθρυΐλατος), médecin grec, vivait dans la première moitié du premier siècle avant J.-C. Il fut contemporain de Plutarque, qui fait de lui un de ses interlocuteurs dans le *Symposiacon*. Athryilate y exprime l'opinion absolument contraire à celle qui fut reçue à ce sujet dans l'antiquité, savoir, que la femme n'a pas le tempérament plus froid que l'homme.

Plutarque, *Sympos.*, III, 4.

***ATIA** ou **ATTIA GENS**. Ce nom, qui désigne une famille plébéienne de Rome, se trouve parfois écrit avec deux T. L'*Attia gens* est restée obscure assez longtemps, et aucun de ses membres n'est arrivé au consulat. Elle acquit quelque importance sous Auguste; la mère de cet empereur appartenait à l'*Attia gens;* et les poëtes contemporains, pour mieux faire leur cour, n'eurent rien de plus pressé que de faire remonter cette généalogie au chef albain Atys, père de Capys, compagnon de Jules; d'où la conclusion, aux yeux de ces écrivains courtisans, que la *gens Attia* et la *gens Julia* vivaient depuis un temps immémorial dans la plus étroite intimité.

***ATIA**, fille de M. Atius Balbus et de Julie, la plus jeune sœur de Jules-César, morte en l'an 43 avant J.-C. Elle épousa C. Octave, libre par la mort ou le divorce de sa femme Ancharie, qui lui avait donné une fille du nom d'Octavie. Atia eut pour fils l'autre Octave, devenu empereur sous le nom d'Auguste, et pour fille Octavie la jeune, que l'on appelle ainsi pour la distinguer

de la fille d'Ancharie. Atia renouvela la légende d'Olympias au sujet de la naissance d'Alexandre : elle prétendit qu'Apollon, sous la forme d'un dragon, l'était venue visiter une nuit qu'elle était couchée dans le temple du dieu. Octave devenait ainsi fils d'Apollon.

Après la mort de son époux, du même nom d'Octave, Atia se maria avec L. Marcius Philippus. Auguste, élevé d'abord sous les yeux de sa grand'mère Julie, avait douze ans lorsqu'elle mourut; il revint alors au foyer paternel. Sa mère Atia, secondée par son second mari, donna les plus grands soins à la culture de son enfant. Tacite, dans le dialogue des Orateurs, compare cette femme remarquable à la mère des Gracques et à Aurélie, mère de Jules-César. Au rapport de Nicolas de Damas, Atia fut cause que le jeune Octave n'accompagna point Jules-César en Afrique. A la mort de ce grand homme, Atia et Marcius-Philippe dissuadèrent Auguste d'accepter un héritage qui mettait sa vie en danger. Mais il ne suivit point cet avis. En l'an 43, lors de la marche d'Octave sur Rome, Atia fut sur le point d'être arrêtée, et n'eut que le temps de se réfugier avec sa fille dans le temple de Vesta. L'arrivée du fils sauva la mère. Elle mourut peu après l'avénement d'Auguste au consulat.

Suétone, *Auguste*, 4, 8, 61, 94. — Nicolas de Damas, *Fragment inédit*, publié dans le *Recueil des Hist. gr.*, collect. Didot. — Velléius Paterculus, II, 59, 60. — Tacite, *De oratoribus*, 29. — Appien, *De bellis civil.*, III, 10. — Cicéron, *Philippiques*, III, 6. — Plutarque, *Cicéron*, 44.

*ATIENZA CALATRAVA (*Martin* DE), peintre espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut un des fondateurs de l'Académie de Séville en 1660, en devint le majordome ou directeur en 1667, et le secrétaire en 1669.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*.

*ATILICINUS, jurisconsulte romain, vivait probablement vers la seconde moitié du second siècle. Il était de la secte de Proculus, auquel il adressa une lettre que l'on trouve dans un fragment contenu dans le Digeste. Il est souvent question d'Atilicinus, dans ce corps de lois, et les *Institutes* en parlent comme d'une autorité. Mais on n'a rien de lui en particulier; les titres même de ses ouvrages n'existent plus, selon Bach, qui s'appuie à cet égard sur le Digeste. Atilicinus aurait écrit des réponses judiciaires.

Heineccius, *Hist. jur. roman.*, § 290. — Digeste, 23, in-4°. — Bach, *Hist. jur. roman.*, p. 441. — Grotius, *Vitæ Jurisconsultorum, Gaius*, 11, 185. —Ulp., *Frag.*, titre 22.

*ATILIA GENS, nom d'une famille romaine en grande partie plébéienne, et restée telle, sauf une seule branche, celle des Longus, expressément désignée comme patricienne. Les principaux personnages de la *gens Atilia* sont :

*ATILIUS LUCIUS, tribun et personnage consulaire plébéien, vivait vers 396 avant J.-C. On ne doit point le confondre avec un autre Atilius, personnage consulaire patricien qui vivait vers l'an 444 avant J.-C., et que l'on surnomma Longus.

Eckhel, *Doctrina nummorum vet.*, V, 146.

*ATILIUS (*Lucius*), tribun du peuple l'an 311 avant J.-C. Il fut l'auteur de la loi qui conférait au peuple le droit de nommer seize tribuns militaires pour les quatre légions qu'on levait annuellement, ce qui rendait le peuple arbitre des deux tiers des élections.

Tite-Live, VII, 5; IX, 30.

*ATILIUS (*Lucius*). Il commandait la garnison romaine de Locres dans l'Italie méridionale en l'an 215 avant J.-C., lorsque les habitants de cette place se rendirent à Annibal. Atilius réussit à s'échapper avec ses troupes, et à s'embarquer pour Rhége.

Tite-Live, XXIV.

*ATILIUS (*Lucius*), préteur. Il fut un des six préteurs élus en l'an 197 avant J.-C., et eut la préture de la province de Sardaigne.

Tite-Live, XXXII, 27, 28.

*ATILIUS (*Lucius*). En l'an 168 avant J.-C., lorsque Persée, roi de Macédoine, se réfugia, après la bataille de Pydna, dans la Samothrace, Octave le poursuivit avec sa flotte, et voulut amener le roi fugitif à se rendre. Ce fut Atilius qui, tout jeune encore, alla trouver les habitants de la Samothrace pour les engager à livrer Persée. Ils se montrèrent disposés à obtempérer à cette demande; mais Persée réussit à se cacher.

Tite-Live, XLV, 5.

*ATILIUS (*Lucius*), jurisconsulte, vivait dans la première moitié du sixième siècle avant J.-C. Quelques manuscrits le désignent encore sous le nom d'*Acilius*, et Pomponius lui donne le prénom de *Publius*. Atilius fut, avec Tiberius Coruncanius, un de ceux qui les premiers interprétèrent la jurisprudence à Rome, et comme tel il se fit particulièrement remarquer. Le premier aussi il mérite le surnom de *Sapiens* (le Savant). Cicéron le compte parmi les commentateurs des Douze-Tables.

Pomponius, *Digeste*, I, tit. 2. — Cicéron, *De Amicitia*, 2; *De Legibus*, II, 23.

*ATILIUS, affranchi qui vivait dans la première moitié du premier siècle. Il construisit un vaste amphithéâtre aux environs de Fidène pour y donner des combats de gladiateurs. En l'an 27, un jour qu'une immense multitude encombrait l'enceinte, l'édifice s'écroula, et plus de vingt mille personnes furent ensevelies sous les ruines. Tacite parle de cinquante mille individus tant tués que blessés. Le sénat commanda aussitôt toutes les mesures nécessaires pour prévenir dans l'avenir de pareils accidents. Atilius fut exilé.

Tacite, *Annales*, VI, 62, 63. — Suétone, *Tibère*.

*ATILIUS (*Marcus*), poëte comique. On ignore l'époque où il vécut. Nous n'avons de lui que quatre lignes qui se trouvent dans Cicéron et Varron. Le premier appelle Atilius : *Poeta durissimus et ferreus scriptor*. Pourtant Vulcatius Sedigitus classe Atilius parmi les cinq premiers poëtes comiques romains. On n'a que les titres de quatre comédies d'Atilius : Μισόγυνος, *Bœotia*, Ἄγροιχος, et les *Commorientes*. On attribue encore à un Atilius une mauvaise traduc-

tion de l'*Électre* de Sophocle; c'est ainsi du moins que Cicéron la qualifie.

Aulu-Gelle, III, 3; XV, 24. — Cicéron, *ad Atticum*, XIV, 20; *De Finibus*, I, 2; *Tusculan. Quæst.*, IV, 11. — Varron, *De Lingua latina*, VI, 89; 106., ed. Müller. — Suétone, *César*, 84. — Weichert, *Poetarum latinorum vitæ et reliquiæ*, p. 189.

*ATIS, joueur de flûte et compositeur, né à Saint-Domingue en 1715. Une balle qu'il reçut à la lèvre, dans un duel qu'il eut à Vienne, lui ôta la faculté de déployer désormais sur son instrument les facultés éminentes qui l'avaient d'abord fait connaître. Il vint alors à Paris, à la tête d'une troupe de musiciens, et y composa pour la flûte des sonnets, des duos, des trios, etc.

Laborde, *Essai sur la Musique*.

*ATIUS (*Lucius*), tribun militaire romain, vivait vers la première moitié du second siècle avant J.-C., et commanda la seconde légion dans la guerre des Romains contre les Istriens en l'an 178. Tite-Live lui prête une harangue destinée à encourager ses soldats.

*ATIUS PELIGNUS (*Caius*), vivait vers l'an 49 avant J.-C. Il prit parti pour Pompée contre César. Lorsque César entra en Italie, Atius et Q. Lucretius occupaient la ville de Sulmo, dans les Abruzzes; les habitants étaient disposés à se rendre à César. L'adversaire de Pompée envoya alors Antoine, qui vit s'ouvrir devant lui les portes de la ville. Atius et son collègue se retirèrent. Le premier fut pris, amené à Antoine, qui le fit conduire devant César; celui-ci renvoya son ennemi, et lui pardonna. C'est à tort que Cicéron, mal informé, prétendit, dans une lettre écrite après cet événement, qu'Atius avait ouvert les portes de Sulmo à Antoine.

César, *De bello civili*. — Cicéron *à Atticus*. — Tite-Live, XLI, 7.

*ATKINS (*Jean*), chirurgien anglais, natif de Plaistow (Essex), vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il entra au service de la marine en 1703, visita successivement la région méditerranéenne, la côte de la Guinée, en 1721, les Indes, etc., sur les vaisseaux *le Swallow* et *le Weymouth*, et revint en Angleterre en 1723. Il reçut une modique pension, et consacra ses moments de loisir à écrire le résultat de ses observations. On a de lui : *A voyage to Guinea, Brazil and the West-Indies, in His majestys Ships the Swallow and Weymouth, giving a general Account of the several Islands and Settlements of Madeira, the Canaries, cape de Verds, Sierra-Leone, cape Apollonia, Cabo Corso, and others on the Guinea Shore; likewise Barbadoes, Jamaica, etc., in the West Indies; describing the colour of the inhabitants, with remarks on the gold, ivory, and slave trade;* London, 1737, in-8°, deuxième édition; — *the Navy surgeon;* Lond., 1737, in-8°; — *Recueil de plusieurs observations chirurgicales;* Lond., in-12, sans date.

*Biographical Dictionary*.

ATKINS (*Richard*), écrivain anglais, né à Tuffleig en 1615, mort en 1677. Il fut attaché à la cause royale pendant la guerre civile, et mourut en prison pour dettes. On a de lui : *the Origine and growth of Printing, collected out of History and the records of this Kingdom, wherein is also demonstrated, that Printing appertaineth to the Prerogative royal, and is a flower of the Crown of England;* Londres, 1664, in-4°; ouvrage important pour l'histoire de l'imprimerie en Angleterre; il y prend la défense de Corsellis, comme ayant introduit l'imprimerie en Angleterre antérieurement à Caxton; — *Sighs and Ejaculations;* Lond., 1669, in-4°, ouvrage mystique.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, III. — Timeperley, *Dictionary of Printers*, p. 148.

*ATKINSON (*Benjamin-André*), théologien presbytérien, se fit connaître, vers 1725, par ses disputes contre les ariens et l'Église romaine. On a de lui : *Confession of his faith, deliver'd at his ordination;* London, 1713, in-8°; — *A sermon for reformation of manners*, ibid., 1726, in-8°; — *Catholick principles or saint Paul's worship, faith, hope and practice;* ibid., 1730, in-8°; — *Christinity not older than the first gospel-promise* (*Against* Tindal); ibid., 1730, in-8°; — *Scripture-history, precepts and prophecy vindicated;* ibid., 1731, in-8°; — *the Holy Scriptures a perfect rule and Papish objections answered;* ibid., 1735, in-8°; — *A judgment of private direction explained and asserted;* ibid., 1735, in-4°; — *Good princes nursing fathers and nursing mothers of the church, a sermon;* ibid, 1736, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

ATKYNS et non ATKINS (sir *Robert*), jurisconsulte anglais, né en 1621, mort en 1709. Il descendait d'une ancienne famille du comté de Glocester. Après avoir fait d'excellentes études, il se fit une grande réputation comme avocat à l'époque où l'Angleterre était en république. Quoique fidèle à cette nouvelle constitution de son pays, Atkyns ne trempa dans aucune des violences dont Charles Ier fut l'objet; et il fut, lors du couronnement de Charles II, un des soixante-huit personnages qui furent créés chevaliers du Bain. Il remplit ensuite diverses charges, et siégea assez longtemps dans la chambre des communes. En avril 1672 il fut un des douze grands juges de la cour des plaids communs. Retiré à la campagne et démissionnaire depuis 1679, il rentra au barreau en 1683, à l'occasion du complot dit du *Rye House*, qui motiva la mise en accusation de lord Russell, et sa condamnation comme coupable de haute trahison. Robert Atkyns publia deux consultations en faveur de l'accusé. On sait que ce fut sur la révélation de l'un des conjurés, Rumsay, et sur la foi d'une lettre anonyme écrite, dit-on, par lord Howard, que Russell avait été accusé. C'est ce qui fit dire à Atkyns ces remarquables paroles, bonnes à retenir et à citer en tous temps : « Que Dieu épargne

à ma patrie la honte de voir de tels accusés, condamnés sur la déposition de tels témoins ! »

Il n'est pas établi que Robert Atkyns ait pris une part très-active à la restauration de 1688, quoique le nouveau gouvernement lui eût donné ensuite des preuves d'estime et de considération. En 1689 il devint premier baron de l'Échiquier, puis orateur ou *speaker* de la chambre des communes. Il avait quatre-vingt-huit ans lorsqu'il mourut.

Son fils, *Robert Atkyns*, mort en 1711, fut membre du parlement, et publia l'*Histoire du Gloucestershire*, Lond., 1712, in-fol., dont presque tous les exemplaires périrent dans un incendie des magasins d'un imprimeur. V. R.

*Biographia Britannica. — Biographical Dictionary.*

* **ATKYNS** (*Tracy-Jean*), jurisconsulte anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il débuta au barreau en 1732, et devint *baron cursitor* de l'Échiquier en 1755. On a de lui : *Reports of Cases argued and determined in the court of Chancery in the time of lord chancellor Hardwicke* depuis 1736 jusqu'en 1754, publié en 1765, 1767 et 1768 : ce recueil jouit d'une grande autorité dans les tribunaux.

*Biographical Dictionary.*

* **ATONDO Y ANTILLON** (*D. Isidoro*), amiral espagnol, né dans la première moitié du dix-septième siècle, mort dans la seconde moitié. On n'a pas de détails biographiques sur ce marin, auquel se rattache cependant un des plus grands actes politiques de l'Espagne, dans l'Amérique. Éclairé enfin sur l'importance de la Californie, le cabinet de Madrid expédia en 1677 des instructions à D. Francisco-Payo Enriquez de Riveira, archevêque de Mexico et vice-roi de la Nouvelle-Espagne, pour qu'il eût à diriger sur ces contrées une escadre, afin d'en entreprendre la colonisation. Atondo s'engagea à pourvoir aux frais de l'entreprise, et reçut le commandement de la flottille d'exploration. Le gouvernement spirituel des nouvelles colonies ayant été remis aux jésuites, trois religieux de cet ordre accompagnèrent l'amiral : l'un était le P. Eusèbe-François Kuhn, bien connu plus tard sous le nom de *P. Kino ;* l'autre s'appelait Mathias Goñi, et le troisième J.-B. Copart. Le premier de ces religieux, désigné pour être le supérieur de la mission, possédait de rares connaissances en géographie. L'expédition, composée de deux navires et n'ayant pas plus de cent hommes d'équipage, mit à la voile du port de Chacala le 18 mai 1688; elle aborda au port de la Paz après quatorze jours de navigation. Arrivé dans ces régions presque désertes, Atondo ne tarda pas à se trouver dans une position difficile. Les vivres lui manquèrent, et il fut obligé de sévir contre des Indiens qui, s'appelant entre eux *Guaxorós* (amis), furent dès lors désignés improprement sous le nom de *Guaycouros* (1); l'artillerie fit encore là son office; mais des actes de rigueur qui chassaient les Indiens ne purent ramener l'abondance, et, l'amiral se vit contraint de quitter ces plages le 14 juillet 1683; il alla se ravitailler à Cinaloa, et dès le 6 octobre de la même année, revint sur les côtes de la Californie. Cette fois il choisit, pour y fonder un établissement durable, une vaste baie située par les 26° 30′ de lat., à laquelle on imposa le nom de Saint-Bruno. Ce fut alors seulement, et après avoir bâti une église, qu'Atondo prit possession, avec les formalités reçues, de la basse Californie pour la couronne d'Espagne. Il ne s'en tint pas là. Accompagné des missionnaires, il n'hésita pas à s'avancer dans l'intérieur, et n'employa pas moins d'une année à accomplir cette exploration périlleuse, qu'il ne réussit cependant pas à pousser à une grande distance de la côte.

Les missionnaires avaient eu le temps d'apprendre les idiomes que parlaient les hordes barbares qu'on avait visitées. Quatre cents Indiens reçurent le baptême. La stérilité du sol effraya toutefois l'homme entreprenant qui avait commencé cette colonisation difficile; il abandonna la baie pour se rendre de nouveau à Cinaloa, où il s'occupa de la pêche des perles : un ordre du vice-roi le renvoya à Saint-Bruno; il n'y put demeurer, et ramena au Mexique les missionnaires et trois Californiens : l'expédition avait duré trois ans, et n'avait pas coûté moins de 225,000 pesos. L'amiral Atondo, qui s'était conduit bravement en ramenant à Acapulco le vaisseau qui venait annuellement des Philippines, fut chargé de poursuivre une nouvelle expédition en 1686; mais elle n'eut lieu que huit ans après. Le voyage de D. Francisco de Hamarra se fit en 1694, et précéda la colonisation, qui devait être enfin réalisée par les P. Kino et Salva-Tierra. FERDINAND DENIS.

Venegas, *Noticias de la California*, t. I, part. 2. — Warden, *Chronologie historique de l'Amérique*. — Duflot de Mofras, *Voyage à l'Orégon et en Californie.*

**ATOSSA**, fille de Cyrus vers 530 avant J.-C., fut successivement mariée à Cambyse qui était son frère, à Smerdis le Mage et à Darius, fils d'Hystaspe, qu'elle excita à envahir la Grèce, sur la description que lui en avait donnée Démocède. Darius eut d'elle quatre fils, Xerxès, Masistès, Achémène, et Hystaspe. D'après un conte rapporté par Aspasius (*ad Aristot. Ethic.*, p. 124), elle fut, dans un moment de distraction, tuée et mangée par son fils Xerxès. Au rapport d'Hellanicus (Tatien, *contra Græcos ;* Clém. d'Alex., *Stromat.*, I, p. 307, édit. Paris), Atossa fut la première à écrire des lettres. Bentley (*Phalaris*, p. 385) s'est servi de cette indication pour combattre l'authenticité des lettres de Phalaris.

Hérodote, III, 68, 88, 133; VII, 2, 3, 64.—Eschyle, *les Perses.*

**ATROCIANUS** (*Jean*), botaniste et poëte allemand, né vers la fin du quinzième siècle, mort

(1) Il ne faut pas confondre ces indigènes avec les *Guaycurus* ou *Indiens cavaliers* qui campent dans le Mato-Grosso, non loin du fort de Nova-Coimbra, à peu de distance du Paraguay.

vers 1540 (1). On a peu de détails sur sa vie. On sait seulement qu'il enseigna d'abord les langues anciennes à Fribourg en Brisgau, et qu'il vint ensuite s'établir à Bâle. A l'époque où le protestantisme fut introduit à Bâle, il quitta cette ville pour se retirer à Colmar. On a de lui : une édition d'Émilius Macer et de Str. Gallus, sous ce titre : *Æmilius Macer de Herbarum virtutibus, jam primum emaculatior, tersiorque in lucem editus. Præterea Strabi Galli, poetæ et theologi clarissimi Hortulus vernantissimus, uterque scholiis Joannis Atrociniani illustratus*; Basileæ, 1527, in-8° : une nouvelle édition avec des commentaires d'Atrocianus parut à Fribourg, 1530, in-8°; — *Elegia de bello rustico anni 1825 in Germania exorto; præterea ejusdem Epigrammata aliquot selectiora; præmissa etiam est Epistola ad bonas litteras hortatoria*; Bâle, 1528, in-8°, et Hanau, 1611, in-8° : l'élégie sur la fameuse guerre des paysans contient quelques détails historiques fort curieux; on la trouve aussi dans Freher, *Germanicarum rerum Scriptores*; Francfort, 1624, t. III, p. 232; Strasbourg, 1717, t. III, p. 278; — *Nemo evangelicus; Epicedion de obitu Frobenii, typographorum principis*; Μωτωρια, *hoc est, superbia*; Bâle, 1528, in-8°; *le Nemo evangelicus*, dédié par l'auteur à son protecteur Philippe, évêque de Bâle, est un poëme dirigé contre les réformateurs; il fut réimprimé, dans la même année, avec le *Nemo* d'Ulric Hutten; — *Querela Missæ, liber Epigrammatum*; Bâle, 1529, in-8°. H.

*Athenæ Rauracæ*, I, 224. — Sax, *Onomasticon*, IV, 606. — Hendreich, *Pandectæ Brandenburgicæ*.

* **ATROPATE** (Ἀτροπάτης), satrape de Médie, vivait environ 350 ans avant J.-C. Il commanda une division des Perses à la bataille d'Arbelles (331). A la mort de Darius, Alexandre le fit satrape de la Médie, et alors sa sœur épousa Perdiccas. Ce Perdiccas, à la mort d'Alexandre, succéda à son beau-frère comme satrape mède. Toute la partie septentrionale de ce pays prit le nom d'*Atropatène* en souvenir d'Atropate, qui l'avait empêchée de tomber sous le joug des Macédoniens. Ce royaume existait encore au temps de Strabon. Des historiens racontent qu'Atropate s'était un jour présenté à Alexandre entouré d'une centaines d'Amazones; mais Arrian traite cette histoire de fable.

Diodore de Sicile, XVIII, 4. — Arrien, *Anabasis*, III, 8; IV, 18; VII, 4, 13. — Strab., XI.

**ATSIZ**. *Voy*. ATZYZ.

* **ATSYLL** (*Richard*), graveur anglais, vivait au commencement du seizième siècle. Il était spécialement attaché à la cour royale, et gravait pour elle divers sceaux. Il ne recevait pour cet office que vingt livres sterling par an (500 fr.).

Walpole, *Anecdotes of Painting*.

(1) Herzog, *Athenæ Rauracæ*, I, p. 224; Adelung, Supplément à Jöcher, *Lexicon*; enfin la plupart des biographes médecins, ont confondu Atrocianus avec l'*Acron* ou *Acronius*, professeur de médecine et de mathématiques à Bâle.

* **ATTA** (*Titus Quintius*), poëte dramatique romain, vivait environ 80 ans avant J.-C. On l'avait nommé *Atta* parce qu'il avait une jambe plus faible que l'autre, ce qui le faisait boiter légèrement. Il a composé des comédies de caractère, appelées *comœdiæ togatæ* et *tabernariæ*, où il singeait les mœurs des Romains. Aulu-Gelle, Isidore et quelques autres donnent les titres suivants des comédies d'Atta : *Matertera; Satyri; Conciliator; Ædiles; Tiro proficiscens; Aquæ Calidæ*. Quelques fragments insignifiants de ces pièces ont été publiés dans la collection de Bothe, intitulée *Poetæ scenici latini*.

Eusèbe, *Chronicorum liber Posterior*. — Horace, *Epistol.*, lib. II, 1, 79. — Aulu-Gelle, l. II, cap. 9. — Festus, au mot *Atta*. — Vossius, *De Poetis latinis*. — Crinitus, *De Poetis latinis*, liv. II, cap. 22.

* **ATTAGINUS** (Ἀτταγῖνος), citoyen de Thèbes, prit, en 480 avant J.-C., parti pour les Perses lors de l'expédition de Xerxès. Il avait invité Mardonius et cinquante des plus nobles de son armée à un splendide banquet à Thèbes, peu de temps avant la bataille de Platée. Après la bataille, les Grecs marchèrent sur Thèbes, s'emparèrent de la famille d'Attaginus et la livrèrent en otage à Pausanias, qui mit les enfants en liberté en disant qu'ils ne devaient pas souffrir de la faute de leur père.

Hérodote, IX, 15, 86, etc. — Pausanias, VII, 10. — Athénée, IV, p. 148.

**ATTAIGNANT** (*Gabriel-Charles* DE L'), poëte, né à Paris en 1697, mort dans sa ville natale le 10 janvier 1779. Il embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de Reims. Vers la fin de sa vie, il renonça au monde, qu'il avait tant aimé, et se retira chez les pères de la Doctrine chrétienne. Cette résolution pieuse, inspirée, dit-on, par l'abbé Gauthier, chapelain des Incurables et confesseur de Voltaire, donna lieu à l'épigramme suivante :

Voltaire et l'Attaignant, par avis de famille,
Au même confesseur ont fait le même aveu :
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille;
Mais Gauthier cependant me semble mieux trouvé :
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des Incurables.

Les *Poésies de l'abbé de l'Attaignant* ont été publiées à Paris, 1757, 4 vol. in-12. Le volume publié en 1779 a pour titre : *Chansons et poésies fugitives de l'abbé de l'Attaignant*, in-12; — *Építr à M. L. P. sur ma retraite*, 1769, in-8°; — *Réflexions nocturnes*, 1769; in-8°. Millevoye a donné un *Choix des Poésies de l'abbé de l'Attaignant*, 1810, in-18.

Sabatier de Castres, *les Trois Siècles de la littérature française*. — Quérard, *la France littéraire*.

* **ATTAIGNANT** (1) (*Pierre*), imprimeur parisien, vivait vers le commencement du seizième siècle, et mourut en 1556. Lui et Pierre Hautin,

(1) L'orthographe de ce nom est indécise; on le voit écrit de trois manières différentes : *Attaignant, Attaingnant* et *Atteignant*.

fondeurs et imprimeurs à Paris, sont les premiers qui se soient servis de caractères mobiles gravés d'une seule pièce (chaque note avec les cinq parties adhérentes à la note) pour imprimer la musique. De 1527 à 1536, Attaignant publia, à l'aide de ce procédé nouveau, un recueil précieux qui comprend les compositions de maître Gosse, Nicolas Gombert, Claudin, Hesdin, Consilium, Certon, Rousée, Mouton, Hottinet, A. Normable, G. Le Roy, Manchicourt, Guillaume le Heurteur, Vermont l'aîné, Richafort, M. Lasson, l'Héritier, Lupi, Lebrun, Wyllart, Fenin, l'Enfant, Moulu, Verdelot, G. Louvet, Divitis, Jacquet, de la Fage, Longueval, Gascogne, Briant, Passereau. Voici les titres de divers recueils sortis des presses d'Attaignant : *Musicales motettos quatuor, quinque et sex vocum modulos Dominici Adventus, Nativitatisque ejus, ac sanctorum eo tempore occurrentium habet; Parisiis, in vico Citharæ, apud Petrum Attaingnant (sic); — XX musicales motettos quatuor, quinque vel sex vocum modulos habet, mense decembri* 1534; Parisiis, etc.; — *Trente-quatre chansons musicales à quatre parties, imprimées à Paris, le vingt-troisième jour de janvier* 1528, *par Pierre Attaignant, demeurant en la rue de la Harpe près l'église Sainct-Cosme, desquelles la table sensuyt; — Chansons de maistre Clément Jannequin*, etc. : on trouve dans ce recueil : *le Chant des oyseaux* (Réveillez-vous); *la Guerre* (Écoutez, écoutez !); *la Chasse* (Gentils veneurs); *l'Alouette* (Or sus, or sus, etc.); — *Livre de danseries à six parties, par Consilium*; 1543, un vol. in-4° oblong. Trois ans après, Attaignant étant mort, sa veuve lui succéda comme imprimeur. Les livres de musique imprimés par Attaignant sont d'une rareté excessive. On en trouve cependant un exemplaire à la Bibliothèque nationale, contenant vingt-neuf chansons et formant quatre volumes oblongs : 1° *Superius*, 2° *Tenor*, 3° *Contratenor*, 4° *Bassus*; Paris, 1530 (n° 2689, in-8°, V).

A. F. D.

Panzer, *Annales Typograph.*

*ATTAJI ou ATHADJI NEWI-ZADE, poëte turc, né à Constantinople en 1583, mort dans son pays natal en 1635. Il passe pour un des poëtes les plus distingués de son temps. On a de lui : *Shakaika-N'ûmaniyet* (Collection d'anémones); — *Sohbetu-l-ebkyar* (Conversations de vierges); — *Heft-Khuan* (l'Écuelle sept fois pleine), livre mystique, ainsi intitulé par allusion à l'usage des anciens Persans de manger, pendant les jours saints, dans une écuelle chargée de sept mets différents; — *Nefhata-l-ezhar* (le Souffle des Fleurs), poëme sur l'ascension de Mahomet au ciel, et sur ses différents miracles; — *Saki-Name* (le Livre de l'Échanson), poëme sur l'art de boire et de manger l'opium, de faire l'amour, et de perfectionner tous les plaisirs des sens; — *Diwan*, collection de poëmes lyriques. Les œuvres d'Attaji n'ont jamais été imprimées; quelques fragments ont été traduits en allemand. On les trouve dans les auteurs que nous citons ici comme sources.

Hammer, *Geschichte der Osmanischen Dichtkunst*, vol. III, p. 224-228. — Chabert, *Lâtifi Lebensbeschreibungen türkischer Dichter*.

ATTALE, ATTALUS (Ἄτταλος), nom commun à un grand nombre d'hommes célèbres. On les trouve ci-dessous dans l'ordre chronologique, après les *Attale rois de Pergame*, placés en tête.

ATTALE Ier, roi de Pergame, né en 269 avant J.-C., mort l'an 197. Il succède à Eumène Ier en 241. Il était fils d'Attale, frère de Philétère et d'Antiochis, fille d'Achéus. Son oncle et son cousin Eumène Ier n'avaient point osé prendre le titre de rois, malgré leurs succès. Attale le prit après avoir battu les Gaulois, la terreur de l'Asie, et donné aux rois et aux cités l'exemple de cesser d'être leurs tributaires. Toute sa vie ne fut qu'une longue suite de combats, de voyages, de négociations; il eut surtout le talent de bien choisir ses amis et ses ennemis, et de faire à propos la guerre et la paix. Il profita des embarras du roi de Syrie pour conquérir beaucoup de villes sur les côtes de la mer Égée, et se joignit ensuite à Séleucus Céraunus pour exterminer un rebelle, Achéus, qui le mettait lui-même en danger. Il fit alliance avec les Byzantins contre Prusias Ier, voisin inquiétant. Les incursions de Philippe dans la Thrace l'alarmèrent; il s'unit aux Étoliens ligués avec Rome contre la Macédoine, et se sépara d'eux quand ils se séparèrent des Romains. Pour obéir aux livres Sibyllins, les Romains envoyèrent une ambassade en Asie pour rapporter de Pessinunte en Phrygie la statue de la mère Idéenne. Attale les accueillit bien, et par son aide ils purent se procurer la pierre noire qui était le symbole de la déesse. Lorsque Philippe eut irrité les Rhodiens, rois de la mer, par sa cruauté envers les habitants de Cius, il s'empressa de faire cause commune avec eux; son territoire fut ravagé par Philippe, qui toutefois ne put s'emparer de Pergame. A Sicyone, on lui érigea une statue en reconnaissance de ses bienfaits. A Athènes, où il fut invité à se rendre, on lui rendit de grands honneurs; on y gardait dans le Pœcile un tableau de sa victoire sur les Gaulois, et l'on décréta qu'une tribu s'appellerait *Attalide*. Ses armes, ses flottes, ses trésors, avaient été employés à protéger les cités de la Grèce contre le Macédonien. De tous ses alliés, les Romains furent ceux pour lesquels il montra le plus de dévouement : son royaume étant menacé par Antiochus, il s'en remit aux Romains du soin de le garantir de l'invasion, et demeura auprès de L. Quintius avec sa flotte. Il avait engagé les Athéniens dans une confédération; les cités achéennes acceptèrent les offres d'amitié faites par ses ambassadeurs, conjointement avec ceux de Rome; enfin, il se rendit à Thèbes pour

gagner l'affection des Béotiens à la cause romaine, et il parla dans l'assemblée avec tant de véhémence qu'il tomba frappé d'apoplexie, et mourut peu de temps après à Pergame, dans la soixante-douzième année de son âge et la quarante-deuxième de son règne. Au milieu de ses occupations politiques, il trouva le temps d'encourager les sciences et de les cultiver lui-même. Il avait composé des livres cités par Strabon et par Pline. On le regarde comme le fondateur de la fameuse bibliothèque de Pergame, et l'on date aussi de son règne l'invention des tapis tissus d'or, *Attalicæ vestes*. L'amour de la renommée entrait pour beaucoup dans sa bienveillance à l'égard des écrivains; il pensionnait les historiographes, vaine garantie pour la gloire: deux siècles plus tard, il n'y avait plus de trace de leurs livres. Son fils Eumène lui succéda. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Polybe, IV, 48, 49; V, 77, 78; X, 41, 42; XVI, 1, etc. — Tite-Live, XXVI, 24; XXVII, 29, 30, 33; XXVIII, 5; XXIX, 10, etc.; XXXI, 14, 44; XXXII, 8, 27, 33; XXXIII, 2, 21. — Pausanias, I, 8. — Strabon, XIII, p. 624. — Eusèbe, *Chronicon Armen.*, p. 347. — Diogène Laërce, IV, 8. — Pline, *Hist. nat.*

**ATTALE II**, surnommé *Philadelphe*, roi de Pergame, fils du précédent, né en 219, mort en 137 avant J.-C. Il succéda (157 ans avant J.-C.) à Eumène II, son frère aîné, qui régna trente-neuf ans. Plutarque dit que les quatre fils d'Attale Ier méritèrent d'être cités comme modèles de concorde fraternelle; de là le surnom de *Philadelphe* par lequel est distingué Attale II. Il servit Eumène avec autant de zèle que de courage comme ambassadeur, comme ministre, comme général, dans ses négociations avec les Romains et avec les villes grecques, et dans les guerres contre Antiochus et contre Persée. Ce dévouement parut faiblir un instant. Eumène devint suspect aux Romains. Suivant leur politique ordinaire, ils voulurent lui susciter un ennemi dans sa propre famille; leurs offres tentèrent un moment l'ambition d'Attale, alors en ambassade auprès d'eux; mais les conseils du médecin Strattius le ramenèrent à son devoir (168 av. J.-C.). Il demeura depuis fidèle à son frère, comme s'il ne l'avait point offensé; et Eumène, en mourant, le désigna pour son successeur, et lui commit la tutelle de son fils, trop jeune encore pour régner. Attale avait alors soixante-deux ans. D'abord son activité répondit à la grandeur de l'empire. Il rétablit Ariarathe, roi de Cappadoce, ennemi des Syriens, et soutint l'entreprise d'Alexandre Balas contre Démétrius Ier. Il fit la guerre à Prusias II, qui vint l'assiéger jusque dans Pergame, mais dont il causa enfin la ruine en favorisant la révolte de Nicomède, fils de Prusias. Enfin, à l'âge de soixante-treize ans, il combattait sous les ordres de Mummius dans l'expédition de l'Achaïe (146); mais les neuf dernières années de sa vie ne furent qu'un sommeil voluptueux. Philopœmen, son favori, régnait sous son nom, et à Rome on demandait en plaisantant si Attale était encore en crédit auprès de Philopœmen. Il mourut empoisonné par son neveu, qui s'ennuyait d'attendre l'héritage. Ce prince avait été, comme ses prédécesseurs, ami des lettres et des arts; il avait bâti des villes (Attalie dans la Pamphylie, Euménée, Philadelphie dans la Lydie); il avait employé ses immenses richesses, devenues proverbiales (*Attalicæ conditiones*), à embellir Pergame et d'autres cités. [*Enc. des g. du m.*]

Polybe; Tite-Live; Strabon. — Lucien, *Macrob.*, 12. — Diodore de Sicile, XXXI, *Excerpta*, p. 589. — Appien, *De bello Mithrid.*, 4, etc. — Justin, XXXV, 1. — Plutarque, *An seni sit gerenda respublica*, 16. — Pline, *Hist. natur.* — Pausanias, VII, 16, § 8.

**ATTALE III**, *Philométor*, dernier roi de Pergame, mort en 132 avant J.-C. Fils d'Eumène II, il fut élevé à Rome; il marqua son avénement (137 avant J.-C.) par des meurtres. Sous prétexte que sa mère avait péri par des maléfices, il fit mourir les amis des rois précédents et les hommes les plus considérables. Il ne respectait qu'une seule puissance au monde, celle des Romains, et il leur obéissait en esclave. Poursuivi par les remords ou par la terreur de ses crimes, il s'enferma dans l'enceinte de son palais, prit des habits de deuil, et se livra tour à tour à l'horticulture, à la botanique, à la médecine, à l'art de modeler en cire et en cuivre. On dit qu'il mêlait des herbes vénéneuses parmi d'autres productions de son jardin, et qu'il envoyait ce mélange en présent à ses amis. Ce fou sanguinaire, avec ses manies de science, avait aussi quelque génie; il fit des livres, et inventa des remèdes cités par Celse et Galien. Enfin il lui prit fantaisie d'ériger au milieu de ses jardins un tombeau à sa mère Stratonice, et, dans l'ardeur du travail, il fut frappé d'un coup de soleil dont il mourut au bout de sept jours; il avait régné six ans. Après sa mort, les Romains trouvèrent un testament de ce prince, dont Florus donne ainsi la traduction : *Populus Rom. bonorum meorum hæres esto*, mais dont l'authenticité ne parut pas incontestable. *Simulation impie de testament!* disait, quarante ans après, Mithridate. Après une guerre sanglante, l'empire de Pergame devint une province romaine. [*Enc. des g. du m.*]

Polybe, XXXIII, 16. — Strabon, XIII, 624. — Diodore de Sicile; Justin; Tite-Live. — Plutarque, *Tiberius Gracchus*, 14. — Appien, *De bello Mithrid.*, 62. — Pline, *Hist. nat.*

**ATTALE** ou **ATTALUS** (*Flavius-Priscus*), élu empereur romain en 409 de notre ère. Il était natif d'Ionie, d'abord païen, puis converti au christianisme et membre du sénat en l'an 408, dans le temps qu'Alaric, roi des Visigoths, ravageait l'Italie et tenait Rome assiégée pour la première fois. Il fit partie alors d'une députation du sénat à Honorius, et fut nommé comte des largesses sacrées, c'est-à-dire ministre du trésor impérial, puis préfet de la ville. Pendant le second siége, l'an 409, il plut au conquérant barbare d'opposer un fantôme d'empereur à Honorius, et il ordonna aux Romains de proclamer

Attale empereur, probablement parce que celui-ci était arien. Attale voulut user de son pouvoir, et porter la guerre en Afrique sans l'intervention des Goths. Alaric brisa sa créature indocile. On rapporte que, pour détruire l'empire romain en effigie, il voulut un jour montrer Attale d'abord avec les insignes de la souveraineté, puis en habit d'esclave. Après la mort d'Alaric (l'an 410), Ataulf l'emmena dans les Gaules, et le laissa reprendre le titre d'empereur. Cet empereur parasite et histrion chanta l'épithalame aux noces d'Ataulf et de Placidie l'an 414. L'année suivante, son protecteur ayant été assassiné, il s'enfuit en Espagne, fut pris en mer et livré à Honorius, qui lui fit couper les doigts de la main droite, et l'envoya finir ses jours à Lipari. Cinq ans auparavant, il avait sommé Honorius d'abdiquer, en lui offrant la vie avec une pension. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Il existe au Musée britannique une médaille de cet empereur, provenant de la collection du cardinal Albano; on la croit unique. Elle porte en exergue : PRISCUS. ATTALUS. P. F. AUG.

Zozime, VI, 6-12.— Sozomène, *Eccles. hist.*, IX, 8, 9.— Socrate, *Eccles. hist.*, VII, 10. — Philostorgius, *Eccles. hist.*, XII.— Procope, *Vandalic. War.*, 1, 2.— Gibbon, *Decline and fall*, etc., XXXI. — Tillemont, *Histoire des empereurs*.

***ATTALE**, lieutenant de Philippe de Macédoine, vivait environ 370 ans av. J.-C. Il était l'oncle de Cléopâtre, que Philippe épousa après avoir répudié Olympias. Le jour où se célébraient les noces de sa nièce, Attale, ivre de vin, insulta Alexandre en invitant les Macédoniens à demander aux dieux un successeur légime au trône. Alexandre, irrité, jeta sa coupe à la tête d'Attale, en lui demandant s'il le prenait pour un bâtard. Il s'ensuivit une querelle dans laquelle Philippe, l'épée à la main, prit parti pour son lieutenant contre son fils. Peu de temps après, Philippe fut assassiné au milieu d'une cérémonie pour un outrage non réparé qu'Attale avait fait à Pausanias, l'un de ses gardes du corps. Celui-ci se plaignit à Philippe; mais n'en étant pas écouté, il s'en vengea en assassinant Philippe. Alexandre lui succéda; mais Démosthène, qui était l'ennemi déclaré des rois de Macédoine, écrivit lettres sur lettres à Attale, dans l'Asie Mineure, pour l'exciter à la révolte. Le bruit de ces intrigues éveilla l'attention d'Alexandre. Hécatée, l'un des commandants de ce prince qui l'avait envoyé exprès en Asie, fit assassiner Attale : cette mort rétablit le calme dans l'armée, et étouffa tout germe de révolte. Quinte-Curce attribue le meurtre d'Attale à Parménion.

Diodore de Sicile, XVI, 93; XVII, 2, 3, 5. — Justin, IX, 5, 6; XII, 6. — Quinte-Curce, VI, 9; VIII, l. 7, 8.

***ATTALE**, lieutenant d'Alexandre le Grand, vivait environ 330 ans av. J.-C. Il était fils d'Andromène, et avait épousé Atalante, la sœur de Perdiccas. Son beau-frère ayant été égorgé par ses soldats et sa sœur massacrée par les Macédoniens, il put se sauver à Tyr, où il réunit un grand nombre de partisans et résolut de se venger. Mais il fut fait prisonnier par Antigonus ainsi que les principaux chefs, et on les jeta dans un château imprenable. Antigone s'étant absenté quelques jours, ils en profitèrent pour gagner leurs gardiens; et ayant retrouvé leurs armes, ils surprirent, au nombre de huit, la garnison, et commencèrent par jeter du haut de la citadelle le commandant Xénopithe. Massacrant les uns, mettant le feu aux baraques de la citadelle, ils finirent par recevoir du dehors un secours de cinquante hommes. Antigone, à son retour, forma une espèce d'armée, et se rendit maître des captifs. Les troupes d'Attale, quoique très-diminuées, continuèrent à soutenir le combat; mais, après avoir essuyé tous les dangers et toutes les fatigues d'un siége de seize mois, ils eurent le malheur d'être cernés et faits prisonniers de guerre. Attale était à peu près du même âge et de la même taille qu'Alexandre, et on pouvait de loin les prendre l'un pour l'autre. Aussi Alexandre lui fit-il revêtir un jour la robe royale pour tromper l'ennemi, et mieux cacher l'exécution d'un projet qu'il méditait. Attale fut fait prisonnier et livré à Darius, dans une poursuite qu'il engagea contre Bessus et ses confédérés, et où il s'était trop aventuré.

Il ne faut pas confondre cet Attale avec un autre, également lieutenant d'Alexandre le Grand. Il commandait les Agrianiens, et se distingua aux batailles d'Issus et de Gaugamela.

Quinte-Curce, l. IV, c. 13; l. VIII, c. 13. — Arrien, *Anabasis*, II, 9; III, 12, 21, 27.— Diodore de Sicile, XVIII, 27, 45; XIX, 16, 35.

***ATTALE**, sophiste grec, vivait environ 180 ans avant J.-C. On a trouvé sur trois médailles grecques que le sophiste Attale était de Smyrne et de Laodicée. Il appartenait, en effet, à l'une de ces deux cités (Laodicée) par sa naissance, et à l'autre (Smyrne), parce qu'il s'y était établi.

Fabricius, *Biblioth. græca*, VI, p. 124, éd. Harles. — Spanheim, *De præstantia numismatum antiquorum dissertatio undecima*, c. 35. — Philostrate, *Vie des sophistes*, l. II, c. 25, avec les notes d'Olérarius.

***ATTALE** *le Martyr*, né à Pergame environ 200 ans avant J.-C. Il fut mis à mort comme chrétien, à Lyon, sous Marc-Aurèle, en 177 av. J.-C. On le regardait, à cause de ses éminentes qualités, comme une des colonnes de l'Église de Lyon. Il fut jeté aux bêtes avec un autre chrétien nommé Alexandre. On lui demanda alors comment s'appelait son dieu; il répondit : « Dieu n'a pas de nom, puisqu'il n'est pas fini comme l'homme. »

Eusèbe, *Épîtres* des Églises de Vienne et de Lyon, dans l'*Histoire ecclésiastique*, V. 1. — Rufinus, *Actes des apôtres*, le 2 juin.

***ATTALE**, mathématicien grec, vivait, on le suppose, à peu près 150 ou 160 ans av. J.-C. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il a écrit des commentaires sur un poëme d'Aratus, intitulé *Phænomena*.

Hipparque, *Commentaire sur les Phénomènes d'Aratus*. — Vossius, *De scientiis mathematicis*, cap. XXXIII,

§ 21. — Fabricius, *Biblioth. græca*, IV, p. 98, éd. Harles.

***ATTALE**, philosophe stoïcien, vivait à peu près 40 ans avant J.-C. On le retrouve encore sous Tibère, c'est-à-dire trente ans après. Sénèque, dans sa jeunesse, avait suivi ses leçons. Voici comment il en parle : « Lorsque j'écoutais le philosophe Attale et ses véhémentes sorties contre les vices, contre les erreurs, contre les maux de la vie, j'avais compassion du genre humain, et j'étais épris d'admiration pour un homme qui me semblait élevé au-dessus de la condition des misérables mortels. S'il entreprenait de faire l'éloge de la pauvreté, et de montrer combien tout ce qui excède les besoins de la nature est un poids inutile et onéreux pour celui qui le porte, souvent il me prenait des envies de sortir pauvre de son école. S'il attaquait la volupté et louait un corps chaste, une table frugale, un cœur pur et détaché non-seulement des plaisirs illicites, mais de ceux qui ne sont que superflus, je me sentais porté à pratiquer une tempérance universelle. De ces bonnes dispositions j'ai conservé quelques restes, parce que je m'étais prêté à tout avec une extrême vivacité. » Attale fut, dit-on, banni par l'influence de Séjan. Fabricius dit qu'il est le même Attale que celui cité par Hésychius, dans son Lexicon, comme auteur d'un livre Περὶ παροιμιῶν.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, III, p. 554; V, p. 106, éd. Harles. — Sénèque, *Epistolæ*, 9, 63, 67, 72, 78, 108, 110; *Naturales quæstiones*, lib. II, c. 48 et 50, 2.

***ATTALE**, médecin grec, vivait dans le second siècle après J.-C. Il était élève de Soranus, et appartenait à la secte médicale des méthodiques. Galien rapporte qu'un stoïcien nommé Théagène était mort par la faute d'Attale, qui lui avait appliqué un traitement qui ne convenait pas à sa maladie. Théagène souffrait d'une hépatite aiguë : Attale entreprit de le guérir en trois jours, au moyen d'un cataplasme fait de mie de pain et de miel, en recommandant de frictionner la partie malade avec de l'huile chaude, et de boire une tisane correspondant probablement à notre eau de gruau. Thessalus et ses amis, dit Galien, regardaient ces trois remèdes comme suffisants pour guérir la maladie. Galien avertit Attale de son erreur, quoique le traitement que lui-même conseillait ne fût pas plus satisfaisant; et au bout de quelques jours, quand Attale vint avec ses amis pour jouir de son triomphe, le patient était mort.

Zacutus Lusitanus, *De medicorum princip. hist.*, lib. II, *hist.* 102, p. 363; Lyon, 1642. — Galien, *De meth. medendi*, lib. X, cap. 15, t. X, p. 909, éd. Kühn.

***ATTALE**, prêtre catholique, vivait au quatrième siècle. Il fut condamné par le concile de Nicée, en 381, pour avoir embrassé l'arianisme.

*Epistola synodalis concilii Aquiliensis ad Augustos*, annotations de Baronius, *Annales*, c. 93.

***ATTALE**, sculpteur athénien, qui fit la statue de l'Apollon Lycæus dans le temple d'Apollon, à Argos. La date d'Attale est inconnue.

Pausanias, II, 19.

***ATTALIATE, ATALÉIATES** (Ἀτταλειάτης) (1) (*Michel*), proconsul et juge sous l'empereur Michel Ducas vers 1072. On ne sait rien de sa vie ni de sa mort. On connaît seulement le traité de jurisprudence qu'il composa à la requête de l'empereur, et qui est intitulé Μιχαὴλ Ἀνθυπάτου καὶ Κριτοῦ, τοῦ Ἀτταλειάτου, ποίημα νομικὸν ἤτοι πραγματικὴ πονηθεῖσα κατὰ κέλευσιν τοῦ βασιλέως Μιχαὴλ τοῦ Δουκᾶ; ce traité se trouve dans le second volume de *Juris græco-romani libri duo*, de Leunclavius, publié par Freher.

Leunclavius, *Juris græco-romani tam canonici quam civilis, tomi duo*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Ritter, *ad Heinc. Hist. J. R.*, § 408.

***AT-TAMIMI**, médecin arabe, vivait à peu près à la fin du dixième siècle. Il naquit probablement à Jérusalem, où son grand-père Saïd exerçait la médecine. Il fut instruit par un chrétien dans l'art de guérir, et s'occupa spécialement de pharmacie. Il découvrit, dit-on, une panacée universelle, sur laquelle il a écrit plusieurs travaux. Sept de ses ouvrages sont mentionnés par Wüstenfeld dans sa *Geschichte der Arabischen Ærtzte und Naturforscher*; Goettingue, 8 vol., 1840.

Aboul-Faradj, *Hist. Compend. Dynast.*, p. 214. — Ibn Abi Ossaybi'ah, *Fontes relationum de classibus medicorum*, cap. XV, § 8.

***ATTAR** (*Férid-ud-din*), poëte persan, né à Karkan (dans le Khorasan) en 1119, mort en 1202. Ses poésies lui ont acquis de la célébrité; mais il était surtout admiré pour sa profonde connaissance de la doctrine des *Sufi*. On a de lui : *Asràs-nàma; Rlàhi-nàma; Masibat-nàma; Ushtur-nàma; Wasiyat-i-Mukhtar-nàma; Jawàhir-ul-lazzàt; Mantik-ul-tair; Bul-bul-nàma; Gul o Hormuz; Pand-nàma; Haidar-nàma; Sirjah-nàma*. Le texte de *Pand-nàma*, ou *Livre des Conseils*, a été imprimé à Paris en 1819, avec la traduction française de M. Silvestre de Sacy.

Daulatshah, *Vies des poëtes persans*.

**ATTAR** ou **ATHAR** (2) (*Khodjah*), régent du royaume d'Ormuz, mort en 1513. Il exerça la régence pendant la minorité de Seif-Eddyn IV, et résista durant plusieurs années, tant par la force que par la ruse, aux tentatives que faisaient les Portugais pour s'emparer d'Ormuz. Deux ans après sa mort, Ormuz fut pris par Albuquerque. *Voy.* ALBUQUERQUE.

Barros, *Asia*, déc. II, liv. 2. — Lopes de Castanheda, *Historia do descubrimento do Oriente*, liv. II, chap. 61.

**ATTARDI** (*Bonaventure*), théologien, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il enseigna l'histoire ecclésiastique à l'université de Catane, et fut élevé, en 1738, à la dignité de provincial de son ordre en Sicile et à Malte. On a de lui : *Bilancia della Verità*, etc.; il y expose, contradictoirement à l'opinion du

(1) Quelques manuscrits portent Ἀτταλειώτης.
(2) *Attar*, en arabe, signifie *parfum*.

P. Ignace Giorgi, que c'est à *Malte*, et non dans l'île de la Dalmatie appelée *Melida*, que saint Paul aborda ; Palerme, 1738, in-4° ; — *Lettera scritta ad un amico*, etc. ; Palerme, 1738, in-4° ; — *la Riposta senza maschera al signore Lodovico-Antonio Muratori* ; Palerme, 1742.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* ATTAVANTE (*Florentin*), miniaturiste italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Suivant Vasari, il a enluminé un manuscrit de Silius Italicus qui se trouve maintenant dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. On y voit quelques figures historiques, ornées de guirlandes chargées d'enfants et d'oiseaux. L'authenticité de ce travail a été longuement contestée.

Lanzi, *Storia Pittorica*, etc. — Vasari, *Vite de' Pittori*, etc.

ATTAVANTI (*Paul*), écrivain ecclésiastique, né à Florence en 1419, mort dans sa ville natale en 1499. Il entra de bonne heure dans l'ordre religieux des Servites, qu'il quitta pour celui des chevaliers réguliers du Saint-Esprit à Rome. Il avait une grande réputation comme prédicateur ; son éloquence, disait-on, comparable à celle d'Orphée, attirait tous les cœurs. Outre quelques écrits inédits, on a de lui : *Breviarium totius juris canonici* ; Milan, 1479, in-fol. ; — *Quadragesimale de Reditu Peccatoris ad Deum* ; Milan, 1479, in-4° ; — *Expositio in Psalmos pœnitentiales* ; Milan, 1479, in-4° ; — *De origine ordinis Servorum beatæ Mariæ dialogus*, 1456 ; Parme, 1727, in-4° ; Florence, 1741, in-4°, édit. de Lami, avec la vie de l'auteur.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, 1787.

ATTEIUS CAPITO. *Voy.* CAPITO.

* ATTEIUS *le Philologue*, grammairien grec, natif d'Athènes, vivait environ 50 ans avant J.-C. Il enseigna la rhétorique à Salluste, dont il fut l'ami, et composa un abrégé de l'histoire romaine pour Asinius Pollion.

Suétone, *De illustribus grammaticis*, c. 101. — Madvig, *Opuscula*, p. 97.

ATTENDOLO (*Dario*), jurisconsulte italien, natif de Bagna-Cavallo (duché de Ferrare), vivait vers le milieu du seizième siècle. Il étudia d'abord à Ferrare et à Bologne ; il embrassa ensuite l'état militaire, et servit le prince de Salerne, général de Charles-Quint, dans son expédition contre le Piémont. Dégoûté de la carrière des armes, il se mit à cultiver les lettres. On a de lui : *Duello di Dario Attendolo, dottore di Leggi, diviso in tre libri* ; Venise, 1560, in-8°, augmenté par l'auteur lui-même ; ibid., 1562, 1564, 1565, 1566, in-8° ; — *Discorso intorno all' onore e al modo d' indurre le querelle per ogni sorte d'injuria alla pace* ; Venise, 1562, 1564, 1565, in-8° ; — un sonnet inséré dans le recueil de Molza, *la Ninfa Tiberina*, et dans les *Rime scelte de' poeti Ferraresi*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ATTENDOLO (*Jean-Baptiste*), littérateur italien, natif de Capoue, mort en 1592 ou 1593. Il était prêtre séculier, et devint célèbre par ses connaissances dans les langues grecque, hébraïque et arabe, et aussi par ses poésies. Dans la querelle de l'Académie de la Crusca au sujet de la *Gerusalemme liberata*, il se déclara pour le Tasse. Il mourut à la suite d'un accident occasionné par une roue de voiture qui lui passa sur le corps. On a de lui entre autres : *Orazione nell' essequie di Carlo d'Austria, principe di Spagna* ; Naples, 1571, in-4° ; — *Orazione militare, all' Altezza del ser. don Giovanni d'Austria, per la vittoria navale ottenuta della santa Lege nell' Echinadi* ; Naples, 1573, in-4° ; — *Rime* ; Florence, 1584, in-8° ; — *Bosso di XII Lezioni sopra la Canzone di Petrarca : Virgine bella* ; imprimé après sa mort, à Naples, 1604, in-4° ; — *le Lacrime di S. Pietro*, poëme de Louis Transillo, qu'Attendolo publia ; — *l' Unità della materia poetica sotto dieci predicamenti e sentimenti ne due principi della Toscana e Latina poesia, Petrarca e Virgilio* ; Naples, 1724, in-8°, seconde édition ; la première édition est très-rare.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ATTENDOLO (*Catherine*). *Voy.* SFORZA.

* ATTERBOM (*Pierre Daniel-Amédée*), poëte suédois, naquit en 1790, dans un village de l'Ostrogothie, où son père était pasteur. A l'âge de neuf ans, il fut envoyé au gymnase de Linkœping. Là il consacra ses loisirs à la lecture des classiques allemands, qui lui inspirèrent une telle admiration, qu'il finit par trouver insupportables la plupart des écrivains modernes de sa patrie. En 1805 Atterbom se rendit à l'université d'Upsal ; et vers 1807 il y forma, avec plusieurs jeunes étudiants qui partageaient son goût exclusif pour la littérature allemande, une société critico-littéraire, sous le nom d'*Union de l'Aurore*. Le but de cette association était d'affranchir la littérature nationale du pédantisme académique et de la servile imitation des formes françaises, qui, depuis Gustave III, avaient effacé ou amorti les inspirations les plus heureuses. L'*Union* fonda en 1810, à Upsal, un journal ayant pour titre *le Phosphore*, continué jusqu'en 1813, destiné à propager les principes littéraires et philosophiques de MM. A.-G. Schlegel et Schelling. Les organes du parti académique, parmi lesquels se distingua par son satirisme le *Journal de tout le monde*, attaquèrent vivement les rédacteurs du *Phosphore* ; mais ceux-ci trouvèrent bientôt un puissant auxiliaire dans *le Polyphème*, autre recueil périodique ; et cette polémique, conduite de part et d'autre avec beaucoup de talent, amena peu à peu le triomphe complet de l'école moderne. Pendant les années 1817 et 1818, M. Atterbom visita l'Allemagne et l'Italie, et, à son retour en Suède en 1819, il fut nommé professeur d'allemand du prince royal (aujourd'hui roi de Suède), qui, à cette époque,

faisait ses études à l'université d'Upsal. Il obtint dans cet établissement une chaire d'histoire, et en 1828 il fut appelé à celle de philosophie, qu'il occupe encore actuellement.

Ses principaux écrits ont pour titre : 1° en prose, *la Ligue des rimeurs, drame tungouse; opinion de la nouvelle école sur l'Académie suédoise et sur le bon goût*; — 2° en vers, *Xeniès*, recueil de pièces fugitives; — *l'Ile Fortunée*, idylle-féerie; — *l'Oiseau bleu*, fragment d'un grand drame romantique. Beaucoup de morceaux de poésie de M. Atterbom se trouvent dispersés dans les différents volumes de l'*Almanach poétique de Suède*, recueil annuel que M. Atterbom créa en 1812, et dont il est encore un des plus zélés rédacteurs. Ses poésies sont pleines de grâce et de sentiment, et passent pour les plus harmonieuses qui existent en suédois. Son dernier ouvrage, fort important pour l'histoire littéraire de la Suède, parut sous le titre : *Sveriges siare och skalder*; Upsal, 1841-1849, 5 vol. in-8°. M. Atterbom a le mérite d'avoir introduit dans la poésie suédoise plusieurs nouveaux genres, tels que les sonnets et les octaves. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

*Conversations-Lexicon.*

**ATTERBURY** (*François*), évêque de Rochester, poëte et théologien anglais, né le 6 mars 1662, mort à Paris le 15 février 1732. Il étudia à Westminster à partir de 1676, et s'y fit remarquer par son goût pour la poésie latine. En 1682 il traduisit en latin l'*Absalon et Achitophel* de Dryden; et en 1684 il donna une édition de plusieurs poëmes latins composés par des auteurs italiens. En 1687 il écrivit en prose une *Réponse* à l'ouvrage de Walker, intitulé *Some Considerations on the spirit of Martin Luther, and the original of the Reformation*. En 1691 Atterbury vint prêcher à Londres, où il obtint beaucoup de succès. Il fut récompensé de son talent par l'emploi de chapelain du roi. En 1700 Atterbury publia une lettre où il défendait les droits et les prérogatives de la *Convocation*, ou chambre basse du clergé. Les doctrines de cet écrit eurent d'ardents et nombreux contradicteurs, parmi lesquels plusieurs évêques. Plus tard, Atterbury fut l'objet de la faveur de la reine Anne. En 1710 il fut élu président de la chambre basse du clergé, et en 1713 il devint évêque de Rochester et doyen de Westminster.

Après la mort de la reine, Atterbury, accusé d'avoir pris part à une conjuration ourdie en faveur du prétendant, fut conduit à la Tour de Londres; et l'année suivante (1723), traduit devant la chambre des pairs, et condamné à un exil perpétuel. L'évêque de Rochester se dirigea alors vers la France; il rencontra à Calais lord Bolingbroke, qui venait d'obtenir la permission de revenir en Angleterre. « On m'a échangé contre vous (*Oh! then i am exchanged*), » lui dit Atterbury. Celui-ci se rendit d'abord à Bruxelles, puis il vint à Paris, où il s'adonna à la culture des lettres. Il ne rentra plus dans sa patrie. « J'aime ma patrie, écrivait-il à Pope, même avec ses défauts, et sa constitution, même dans sa partie qui, en me frappant injustement, s'est blessée elle-même. Mon dernier vœu sera celui de Fra Paolo : *Esto perpetua*; et si je meurs hors de son sein, je répéterai, comme l'Argien de Virgile : *Et dulces moriens reminiscitur Argos.* »

On a d'Atterbury : *Absalom et Achitophel, poema latino carmine donatum*, trad. de Dryden; Londres, 1682; — *An Answer to some considerations on the Spirit of Martin Luther, and the original of the Reformation*; Oxford, 1687; Londres, 1723; — *the Rights, Powers and privileges of an English convocation stated and vindicated*; Londres, 1700; — *Sermons on various occasions*; Londres, 1734; — *the Epistolary correspondance, visitation, charges, speeches and Miscellanies*; Londres, 1783.

*Journals of the Houses of Lords and Commons.* — Hallam, *Constit. Hist.*, vol. III. — Swift, *Four Last Years of the Reign of Queen Anne.* — Adelung, Supplément à Jöcher.

***ATTERBURY** (*Louis*), théologien protestant, naquit en 1631, et mourut au commencement du dix-huitième siècle. Il eut pour fils François, évêque de Rochester, et Louis Atterbury, dont il est parlé ci-après. On a de lui quelques sermons : *A good subject; or the right ters of religion and loyalty*, 1684; — *the Grand Charter of christian feasts*; — *Babylon's Downfall, or England's happy deliverance from popery and Slavery*.

Yardley, *Brief account of the author*, etc. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. IV, p. 395.

***ATTERBURY** (*Louis*), théologien et jurisconsulte anglais, fils du précédent, naquit le 2 mai 1656, et mourut le 20 octobre 1731, à Battle. Il étudia à Oxford, et fut chapelain de la princesse Anne de Danemark, et ministre à Hornsey, près de Londres. On a de lui : *Ten sermons*; Londres, 1699, in-8°; — *A second volume, of XII sermons*; Londres, 1703, in-8°; — *Some Letters relating to the History of the council of Trent.*

*Biographia Britannica.*

***ATTERBURY** (*Luffman*), écrivain anglais de la fin du dix-huitième siècle. Il écrivit des choses légères. On voit son nom sur la liste des membres de la *Madrigal-Society* en 1765, et du *Catch-club* en 1779. Ses compositions, peu nombreuses mais recherchées, sont dans la collection de Varvens, et dans *Ladies amusement* de Bland. Sa charmante ronde, *Sweet ensleever*, se trouve dans tous les recueils de chansons et d'œuvres badines.

*Records of the Madrigal Society and of the Catch-club.*

***ATTEY** (*Jean*), musicien anglais au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *The first booke of ayres, of four parts, with tablature for the lute; so made that all the*

*parts may be plaied together with the lute, or one voice with the lute and bass-viol;* Londres, 1622.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**ATTICIUS FORTUNATIANUS.** *Voy.* FORTUNATIANUS.

**ATTICUS** (*Titus-Pomponius*), chevalier romain, né en 110 avant J.-C., mort en 33 avant J.-C. Il était étroitement lié avec Cicéron qui fut son compagnon d'étude, ainsi que le jeune C. Marius. Les proscriptions de Cinna et de Sylla obligèrent Atticus de se retirer à Athènes. Les troubles de Rome étant calmés, il revint dans sa patrie, emportant les regrets des Athéniens. Un de ses oncles lui laissa une fortune considérable, dont il ne se servit que pour se faire des amis, parmi lesquels on remarquait surtout l'orateur Hortensius. « On ne pouvait discerner, dit Cornélius-Népos, qui d'Hortensius ou de Cicéron aimait le plus Atticus. Il était le nœud de l'amitié de ces grands hommes, et faisait que, tout rivaux qu'ils étaient, et animés de part et d'autre d'un désir également vif de se distinguer, il n'y avait entre eux aucune jalousie. Atticus pouvant par le moyen d'Antoine, tout-puissant alors dans la république, augmenter considérablement son bien, songea si peu à s'enrichir, qu'il n'usa jamais de son crédit auprès du triumvir qu'en faveur de ses amis. Les repas chez lui étaient toujours assaisonnés de quelque lecture. Il ne lui échappait jamais de mensonge, et il ne pouvait les souffrir dans les autres. Son air affable et prévenant était accompagné d'une sorte de sévérité, et sa gravité tempérée par un air de bonté et de douceur; en sorte qu'on ne pouvait dire si ses amis le respectaient plus qu'ils ne l'aimaient. » Durant les guerres civiles de Pompée et de César, de Marc-Antoine et de Brutus, il se ménagea si bien qu'il fut aimé de tous sans inspirer aucun ombrage. Il refusa constamment toute fonction publique. Parvenu à l'âge de soixante-dix-sept ans sans avoir eu aucune maladie, il se laissa mourir de faim, pour prévenir, disait-il, les douleurs qui devaient venir l'assiéger. Immensément riche, très-économe, il ne négligeait aucune occasion d'accroître ses richesses, jusqu'à acheter un couple de gladiateurs pour les louer aux magistrats et à quiconque voulait donner des jeux. Sa passion pour les livres, portée à l'excès, fut utile au public. Il occupait une foule d'esclaves à transcrire des livres, en sorte qu'il se procura une immense et magnifique bibliothèque avec économie, et en tirant même bon parti des copies qu'il vendait. Cicéron lui adressa un grand nombre de lettres, dans lesquelles il lui fait part des affaires de la république et de ses affaires privées; elles forment seize livres, et ont été traduites en français par l'abbé Mongault, avec des notes, en 6 vol. in-12. On lui avait donné le surnom *d'Atticus*, parce qu'il avait vécu longtemps à Athènes, et qu'il possédait aussi parfaitement la langue grecque que s'il fût né dans la capitale de l'Attique : c'est le témoignage que lui rend Cornélius Népos, qui a écrit sa vie. Atticus avait composé des *Annales*, ou plutôt, comme dit Cicéron dans son *Brutus*, une *Histoire universelle* qui renfermait un espace de sept cents ans, et contenait non-seulement celle des Romains, mais aussi celle des peuples et des empires les plus célèbres. Il n'eut qu'une fille, Pomponia ou Cæcilia, que Cicéron appelle *Attica* et *Atticula*. Sa sœur Pomponia avait épousé le frère de Cicéron : les querelles des deux époux occupent une grande place dans la correspondance de Cicéron avec Atticus.

Cornélius Népos, *Atticus.* — Cicéron, *In Bruto* et *in Epist.* — Pline, l. XXXV, c. 2. — Hüllemann, *Diatrib. in T. P. Atticum*; Utrecht, 1838.

**ATTICUS** (*Dionysius*), rhéteur, natif de Pergame, vivait environ cinquante ans avant J.-C. Il était élève du célèbre Apollodore de Pergame, qui était aussi le précepteur d'Auguste. Atticus enseigna la rhétorique, et expliqua les doctrines de son maître. Son véritable nom était *Dionysius*, et il fut surnommé *Atticus* parce qu'il séjourna longtemps à Athènes.

Strabon, livre XIII. — Quintilien, liv. III. — Sénèque, *Controversia.* — Schott, *De Claris apud Senecam Rhetoribus.*

* **ATTICUS** (*Hérode*), natif de Marathon, père du rhéteur Hérode Atticus, vivait dans le premier siècle de notre ère. Il appartenait à une ancienne famille grecque, qui faisait remonter son origine aux Éacides. Il découvrit dans ses domaines un trésor caché, qui le rendit le plus riche citoyen de son temps. Il légua dans son testament, à chaque citoyen d'Athènes, une mine de ses revenus, payable tous les ans. Mais son fils et héritier s'arrangea de façon à ne payer à chaque citoyen, une fois pour toutes, que cinq mines, déduction faite de toutes les dettes de quelques particuliers. Les Athéniens, malgré le bien qu'il fit à leur ville, ne purent jamais lui pardonner cette disposition, contraire aux intentions du légataire. Quant à son fils, *voy.* HÉRODE ATTICUS (*Tibérius Claudius*).

Philostrate, *Vit. Soph.* — Suidas, au mot *Hérode.*

**ATTICUS**, philosophe platonicien, vivait dans le second siècle de notre ère, sous Marc-Aurèle. On lui attribue quelques ouvrages historiques et philosophiques ; mais il n'en reste qu'environ six fragments, qui ont été conservés par Eusèbe. Il combattit l'opinion d'Aristote sur les corps célestes, sur Dieu et sur la mort, s'appliquant à bien faire distinguer la philosophie péripatéticienne de celle de Platon.

Brucker, *Historia critica Philosophiæ*, II, 73. — Ritter, *Geschichte der Philosophie*, éd. 1834, IV, 248. — Eusèbe, *Præparatio evangelica*, livre IV, chap. 40.

**ATTICUS**, patriarche de Constantinople, mort le 10 octobre 425. Il était moine de Sébaste en Arménie lorsqu'il fut élevé au siége patriarcal en 406, du vivant de saint Jean Chrysostome. Le pape Innocent I^er désapprouva cette élection. Cependant, après la mort de saint Chrysostome, le

meme pontife la valida. Atticus composa un traité en deux volumes *De fide et virginitate*, pour les filles de l'empereur Arcadius. Il écrivit aussi contre les nestoriens et les eutychiens.

Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*. — Nicéphore, *Historia ecclesiastica*, lib. XIV. — Socrate, *Hist. ecclesiastica*. — Sozomène, *Historia ecclesiastica*, lib. VIII. — Suidas, *Atticus*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

**ATTILA** ('Αττιλᾶς ou 'Αττήλος), en flamand *Etzel*, en hongrois *Atzel*, surnommé *Gotte-Ghizel* (fléau de Dieu), roi des Huns, mort en 453 de notre ère (1). Fils de Mundiaque ou Munzouk, il partagea d'abord avec son frère Bléda l'autorité souveraine, que leur avait léguée leur oncle Roas. Au bout d'environ dix ans, Attila se débarrassa de Bléda par un fratricide, et régna seul depuis l'an 442. Les Huns, comme tous les peuples nomades ou pasteurs, étaient conquérants par nécessité : pour vivre du lait et de la chair de leurs troupeaux, il fallait souvent changer de pâturage. Aussi lorsque Attila conçut le projet de renverser l'empire romain, il se rendit l'organe des instincts mêmes de sa nation, et ce fut là ce qui seconda son ambition d'une manière irrésistible. Au rapport des historiens, de Jornandès et de Priscius, son empire s'étendait sur toute la Scythie, depuis la mer Noire jusqu'aux bords de la Baltique : les Sarmates, les Scythes, les Gépides, les Hérules, les Ruges et une partie des Germains, lui étaient soumis. Le portrait que nous en fait Jornandès peut s'appliquer aussi à la plupart de ses sujets : « Il était de petite taille, avait la poitrine large, la tête grosse et difforme, les yeux petits, étincelants et enfoncés dans l'orbite ; peu de barbe et de cheveux ; le nez épaté, le teint basané, la démarche fière et menaçante. » Voilà pour le physique, qui rappelle la race mongole ou kalmouque. Quant au moral, son portrait n'est guère plus attrayant : « Il était franc ou dissimulé, juste ou injuste, tempérant ou dissolu, humain ou cruel, selon ses intérêts ; hardi sans être téméraire, profond dans le conseil, prompt dans l'exécution, infatigable, sans scrupule, sans religion ; enfin il était né pour effrayer la terre, ébranler les empires, et porter d'une extrémité du monde à l'autre les foudres de la colère divine (1). »

Les Romains des derniers siècles flattaient les Barbares qu'ils ne pouvaient vaincre. Ils avaient honoré Alaric du titre de général des armées romaines. Théodose le Jeune donna ce même titre à Attila, en y joignant des appointements considérables, véritable tribut. Le roi des Huns dit aux députés qui lui apportèrent le brevet de général romain, « que ce titre, ainsi que tout autre dont on croirait l'honorer, ne l'empêcherait pas de combattre les Romains, s'ils manquaient à le satisfaire ; qu'il saurait bien les contraindre à le reconnaître, non pour leur général, mais pour leur maître ; qu'il avait pour esclaves des rois supérieurs aux généraux romains, aux empereurs même. » — Il est à remarquer que Priscius, qui fit partie de cette ambassade et séjourna deux ans (445-447) à la cour d'Attila, ne donne pas du *Fléau de Dieu* une idée aussi désavantageuse ; et l'auteur d'un poëme latin du septième ou huitième siècle (*de Prima expeditione Attilæ, regis Hunnorum, in Gallias*) (2), le représente toujours prêt à accorder la paix, quoique terrible pour ses ennemis :

Fœdera supplicibus donans, sternensque rebelles.

Avant de fondre sur l'empire romain, Attila acheva de réduire les tribus de la Sarmatie et de la Scythie. Il n'en restait qu'une à dompter : c'étaient les Acatires ou Acazires, situés entre le Tanaïs et le Volga. Théodose leur avait envoyé des présents pour les détourner de l'alliance du roi des Huns, et les engager dans les intérêts de l'empire. L'un des chefs, Couridach, offensé de ce qu'il avait reçu moins de présents que ses collègues, avertit Attila des menées de l'empereur. Le roi des Huns partit aussitôt à la tête d'une armée, se rendit maître du pays des Acatires, et manda Couridach, pour partager, disait-il, avec lui les fruits de sa victoire. Mais le chef rusé évita le piége, sachant sans doute que ceux-là mêmes qui profitent de la trahison

(1) L'origine des Huns (*Chunni*, Οὖννοι) est fort obscure, et a été longuement controversée. Selon les uns, ils étaient de race mongole, et les historiens chinois donnent le nom de *Hioug-nou* ou Huns à toutes les tribus nomades qui occupaient depuis longtemps les steppes de l'Asie centrale (De Guignes, *Histoire des Huns*, etc.; Paris, 1756, in-4°). Selon d'autres, ils appartenaient à la race turco-tartare, et on en trouve encore aujourd'hui des vestiges dans les Finnois et les Maggyares (Hongrois). On cite à l'appui de cette dernière opinion un passage de Théophylacte Simocatta (liv. III, c. 6), qui rapporte « que les Perses ont l'habitude d'appeler *Turcs* les Huns qui habitent du côté du nord-est. » Les Maggyares eux-mêmes s'appelaient Turcs lorsqu'ils vinrent, au neuvième siècle, s'établir sur les bords du Danube, et les écrivains byzantins donnaient alors à la Hongrie le nom de *Turquie* (Τούρκια). Quoi qu'il en soit, les Huns, comme plus tard les Tatares de Djinghis-Khan, et les Mandjoux, qui conquirent la Chine, étaient tous des peuples conquérants ; par leur coutume, leurs mœurs, et même par leurs traits physionomiques, ils avaient entre eux une grande ressemblance ; enfin leur point de contact le plus saillant, leur vie nomade même prouve qu'ils devaient avoir habité de grandes steppes, immenses pâturages propres à nourrir d'innombrables troupeaux ; et ces steppes, si favorables à la vie de pasteurs, forment une grande partie de la Russie méridionale et de l'Asie centrale. C'est là, en effet, que tous les historiens s'accordent à placer le berceau des Huns, des Tartares et des Turcs.

Ammien Marcellin mentionne le premier les Huns (XXXI, 2) comme une nation peu connue des anciens (*Hunnorum gens, monumentis leviter nota*). Saint Ambroise signale le premier le grand fait de la migration des peuples : les Huns, occupant les Palus-Méotides (la Crimée), poussèrent devant eux les Alains ; ceux-ci se précipitèrent sur les Goths. Ce n'est pas encore fini : *et nondum est finis*. (Saint Ambroise, *Explic. in Ev. Luc.*, X.)

(1) *Vir in concussionem gentium natus in mundo, terrarum omnium metus, in nescio qua sorte terrebat cuncta, formidabili de se opinione vulgata.* Jornandès, *De reb. Get.*, c. 35.

(2) Ce poëme, qui par certains passages rappelle les *Niebelungen*, a été publié pour la première fois par François Christ, Leipzig, 1780, in-4° Fischer y ajouta un supplément en 1792.

n'aiment pas le traître. Après s'être retiré dans des lieux inaccessibles, il fit répondre au conquérant que « n'étant qu'un simple mortel, et ne pouvant envisager le soleil, il ne se hasarderait pas à regarder en face le plus grand des dieux. » Attila dut se contenter de cette réponse, et donna la souveraineté du pays des Acatires à son fils aîné.

Après avoir tout pacifié autour de lui, et conclu même, dit-on, un traité d'alliance avec l'empereur chinois (1), Attila, suivi des rois ses vassaux, franchit, en 447, les frontières de l'empire romain avec une armée formidable, portant de toutes parts le ravage et l'épouvante. L'Illyrie, la Dacie et la Thrace devinrent d'abord la proie des Huns. A l'exception d'Andrinople et d'Héraclée, toutes les places furent prises et rasées. La Macédoine et la Thessalie furent mises à feu et à sang, et ce torrent dévastateur ne s'arrêta qu'aux Thermopyles.

Les troupes que Théodose rassembla à la hâte furent battues sur tous les points, et ne laissèrent à l'empire d'autre ressource qu'une paix honteuse. Après avoir rejeté l'offre d'une forte somme d'argent, Attila demanda « que les Romains rendissent les transfuges, qu'ils s'engageassent à n'en plus recevoir dans la suite; qu'ils payassent immédiatement six mille livres d'or, et tous les ans le tiers de cette somme à titre de tribut (2). » Ces conditions furent acceptées; et des concussionnaires, employés au recouvrement des taxes, partagèrent avec les Huns les dépouilles de l'État. Asémonte fut la seule ville qui opposât aux Barbares une résistance opiniâtre, et les habitants ne rendirent point ceux qui étaient venus chercher un asile derrière leurs remparts.

Pour se délivrer d'une honteuse servitude, Théodose écouta le conseil de son perfide ministre Chrysaphius, qui lui proposa de faire assassiner Attila. Il faut lire dans Priscus (*Excerpta de Legationibus*) les détails de cette intrigue, qui fut dévoilée au roi des Huns par celui-là même qui devait l'assassiner, par Édécon, son propre ambassadeur à Constantinople. Rien de plus curieux que de suivre ces allées et venues d'une cour à l'autre, dont le rusé Barbare connaissait d'avance tous les ressorts, et qui ne fit éclater son indignation que lorsqu'il eut dans ses mains tout l'argent destiné à la solde de son assassin. Priscus, qui fit partie d'une de ces ambassades, nous montre le roi des Huns trônant au palais de sa résidence d'Etzelburg (3) : « C'était, dit-il, un vaste édifice, bâti de bois, flanqué de tours de même construction, et environné d'une enceinte de planches, dont l'architecte avait été emmené captif de Sirmium. Au-devant du roi vint un grand nombre de jeunes filles, chantant des vers à sa louange. Elles marchaient à la file par bandes de sept; chaque bande était couverte d'un voile de toile blanche, qu'elles tenaient tendu au-dessus de leurs têtes. La femme d'Onégèze (premier ministre d'Attila), suivie d'une multitude d'esclaves, vint présenter au prince des rafraîchissements. Les principaux seigneurs soutenaient devant lui une table d'argent massif. Attila, sans descendre de cheval, prit en main une coupe pleine de vin, en but quelques gouttes, et entra dans le palais, situé dans un lieu élevé, et plus haut que les autres édifices. Après un jour de repos il en sortit; et ayant fait placer son siége à la porte, il passa une partie du jour à entendre et à juger les contestations de ses sujets. Il rentra ensuite pour donner audience aux députés des nations (1). »

La découverte du complot fit trembler Théodose et son indigne ministre. Les plus coupables, Bigilas et Chrysaphius, rachetèrent leur tête avec de l'or; et l'empereur en fut quitte pour quelques garanties nouvelles données à la foi du traité.

Nous ne devons point ici passer sous silence un épisode dont on a sans doute exagéré l'importance. Honoria, sœur de Valentinien III, fille de Théodose et de Placida, avait, dans un accès de folie romanesque, envoyé un anneau de fiançailles au fils de Munzouk, qui venait de monter sur le trône des Huns. Informé peut-être de la conduite déréglée de cette princesse, Attila ne daigna pas lui répondre. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs années, après la mort de Théodose en 450, qu'il se souvint qu'il avait une fiancée. A Théodose venait de succéder sur le trône d'Orient Marcien, brave soldat, Thrace d'origine. Le jeune Valentinien III, fils de Théodose et de Placida, occupait le trône d'Occident. Attila envoya une double ambassade, demandant à l'un le payement du tribut annuel et à l'autre la moitié de l'empire d'Occident, comme l'héritage légitime de la princesse Honoria, sa fiancée. Marcien fit cette fière et noble réponse: *qu'il avait de l'or pour ses amis, et du fer pour ses ennemis*. Valentinien répondit « qu'Honoria ne pouvait être l'épouse d'Attila, puisqu'elle avait déjà un mari; et que d'ailleurs cette princesse n'avait aucun droit à la succession impériale, parce que chez les Romains les femmes ne régnaient pas, et que l'empire n'était point un patrimoine de famille. » Ce double refus, prévu peut-être, servit à souhait les desseins de celui qui convoitait depuis longtemps les dépouilles de riches provinces.

L'année 450 s'annonça par de sinistres présages. Des secousses souterraines ébranlèrent la Gaule et la Péninsule ibérique. La disette et une épidémie terrible décimèrent les populations. La

(1) De Guignes, *Hist. des Huns*, t. II, p. 301.
(2) Priscus, *Excerpta de Legation.*, p. 34.
(3) Dubost et Gibbon placent la résidence d'Attila dans les environs de Tokay; mais, selon les traditions hongroises recueillies par Thwrocz, il faut la placer sur la rive gauche du Danube, à la hauteur du lieu où se trouve actuellement la ville hongroise de Bude, ce qui s'accorde assez avec les distances indiquées par Priscus.

(1) Priscus, *Excerpt. de Legat.*

lune s'éclipsa à son lever, tandis qu'un astre chevelu parut à l'horizon du côté du soleil couchant. Des météores ignés, figurant au ciel des combats de fantômes, glacèrent d'effroi les âmes superstitieuses. Ce fut là pour le vulgaire le prélude de la fin du monde. L'évêque de Tongres, Servatius, alla consulter à Rome les apôtres Pierre et Paul sur leurs tombeaux, pour savoir par quel moyen il fallait conjurer la colère divine. Il lui fut répondu que la Gaule serait livrée aux Huns, mais que, pour prix de sa foi, il mourrait sans avoir vu cet affreux spectacle.

Attila balança longtemps avant de décider sur laquelle des deux moitiés de l'empire romain il allait fondre avec ses hordes sauvages. Plusieurs raisons le déterminèrent à diriger le torrent vers les régions occidentales. Cette partie avait été déjà entamée par d'autres Barbares, que les Huns avaient poussés devant eux par la vallée du Danube. Un chef des Bagaudes, le médecin Eudoxe, réfugié depuis deux ans à la cour d'Attila, l'informait des secrètes intelligences qu'il conservait dans la Gaule centrale. Clodebaud, fils aîné de Clodion, roi des Francs, suppliait le roi des Huns d'employer son bras invincible à le rétablir sur le trône usurpé par son cadet Mérovée, et l'assurait qu'il trouverait parmi les Francs un parti prêt à se ranger sous ses étendards. Enfin les sollicitations de Genseric, qui redoutait les ressentiments de Théodoric, roi des Visigoths, dont il avait outragé la fille, firent cesser toute hésitation.

Cependant Attila, pour mettre de son côté une apparence de droit, réclama une seconde fois Honoria, et fit présenter à Valentinien l'anneau de cette princesse comme une preuve de l'engagement qu'elle avait contracté. L'empereur fit la même réponse, et lui envoya son secrétaire d'État Cassiodore, le père du célèbre conseiller de Théodoric, roi d'Italie. Cassiodore fut très-bien accueilli, et parvint à conclure un traité de paix. Ce traité n'était qu'un piége : il ne devait servir qu'à masquer les préparatifs qu'Attila faisait pour écraser à la fois les Romains et les Visigoths. Il écrivait à Valentinien qu'il était bien éloigné de rompre avec les Romains ; qu'il n'en voulait qu'à Théodoric, roi des Visigoths, et prodiguait à l'empereur toutes les assurances d'un attachement inviolable. Il mandait en même temps à Théodoric qu'il allait l'aider à se rendre indépendant des Romains, et lui rappelait les maux qu'il avait soufferts en combattant cette nation tyrannique. Par ce double stratagème, il espérait prévenir la réunion des deux peuples, traverser toute la Gaule sans obstacle, se gorger de butin, et se précipiter ensuite sur l'Italie pour renverser le trône impérial.

Dès le commencement de l'année 451, l'armée d'Attila, évaluée à cinq cent mille hommes, se mit en marche, traînant à sa suite tous les Barbares du Nord, les Ruges, les Gépides, les Hérules, les Turcilinges, les Bellonotes, les Gélons, les Burgundes et les Ostrogoths, auxquels vinrent se joindre les Suèves, les Marcomans, les Quades ou Cattes, et les Thuringiens. Chacun de ces peuples avait son roi, entouré de ses vassaux, dont les plus considérés étaient Ardaric, roi des Gépides, et Valamir, roi des Ostrogoths.

« Le déplacement de ces peuples, dit M. Amédée Thierry, fut comme une révolution dans la grande plaine du nord de l'Europe ; la race slave descendit vers la mer Noire pour y reprendre les campagnes abandonnées par les Ostrogoths, et qu'elle avait jadis possédées ; l'arrière-ban des Huns noirs et l'avant-garde des Huns blancs, Avares, Bulgares, Hungares, Turcs, firent un pas de plus vers l'Europe. Les dévastateurs de tout rang, les futures maîtres de l'Italie, les remplaçants des Césars d'Occident, se trouvaient pêle-mêle, chefs et peuples, amis et ennemis. Oreste put y rencontrer Odoacre, simple soldat turcilinge, et le père du grand Théodoric, l'Ostrogoth Théodemir, était un des capitaines d'Attila : toutes les ruines du monde civilisé, toutes les grandeurs prédestinées du monde barbare semblaient faire cortége au génie de la destruction (1). »

Les anciens chroniqueurs ne nous apprennent rien de précis sur la route que suivit Attila jusqu'à son entrée dans la Gaule. Les opinions des modernes sont partagées à cet égard. Les uns lui font traverser la Germanie par le centre, la forêt de la Thuringe, pour arriver à Cologne (*Colonia Agrippina*). Les autres le conduisent le long de la rive droite du Danube, pour lui faire passer le Rhin auprès du lac de Constance. D'autres, partageant son armée en deux divisions, leur font suivre simultanément les deux routes indiquées. Enfin, d'après l'opinion la plus probable, l'armée se divisa en deux corps, qui longèrent les rives du Danube, se grossirent de toutes les nations germaniques, avides de pillage, firent leur jonction aux sources du Danube, et passèrent le Rhin à Augst, la métropole des Rauraques (*Augusta Rauracorum*), près de Bâle, où le voisinage de la forêt Noire facilitait la construction des barques. Les Francs, des bords du Neckar, se joignirent à l'armée d'Attila. Les Bourguignons, qui essayèrent de défendre le passage du Rhin, furent repoussés et taillés en pièces. Les Huns achevèrent l'œuvre de destruction commencée par les Vandales, les Suèves et les Alains. La ville des Rauraques, *Vindonissa*, *Argentovaria*, furent rasées, et de leurs ruines s'élevèrent plus tard, dans leur voisinage, Bâle, Windisch et Colmar. Côtoyant les bords du Rhin, Attila traversa l'Alsace, où Strasbourg (*Argentoratum*), Spire (*Nemetes*), Worms (*Vangiones*), ne s'étaient point encore relevées depuis les invasions précédentes, et il vint saccager Mayence.

(1) M. A. Thierry, *Attila dans les Gaules*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1852, 1er mars, p. 980.

« Malgré le caractère très-significatif de ce début, Attila, fidèle au plan qu'il s'était tracé, fit proclamer dans toute la Gaule qu'il venait en ami des Romains, et seulement pour châtier les Visigoths, ses sujets fugitifs et les ennemis de Rome ; que les Gaulois eussent donc à bien recevoir leur libérateur et un des généraux de leur empire. Ses paroles, toutes de bienveillance, concordaient avec ses proclamations. C'était un spectacle à la fois risible et effrayant que ce Calmouk, général romain, recevant les curiales des cités, assis sur son escabeau, et les haranguant en mauvais latin pour leur persuader de lui ouvrir leurs portes. Quelques villes le firent; d'autres essayèrent de résister : toutes furent traitées de la même façon. Incapables de soutenir un choc pareil, les faibles garnisons romaines se réfugiaient dans les places garnies de bonnes murailles, ou faisaient retraite de proche en proche jusqu'à la Loire, qui devint le lieu général de ralliement (1). »

Il est impossible de suivre exactement les Huns dans ce dédale de ravages. Les murs de Metz, qui avait d'abord résisté au choc des assiégeants, s'écroulèrent tout à coup après le départ des Huns ; ceux-ci revinrent aussitôt sur leurs pas, y entrèrent le 7 avril, la veille de Pâques, et réduisirent la ville en cendres, à l'exception de la chapelle de Saint-Étienne. Trèves, la plus florissante ville des Gaules, fut saccagée pour la cinquième fois dans ce siècle d'invasions. Tongres, Arras, Reims furent prises d'assaut, leurs habitants égorgés ou emmenés captifs. Partout les évêques demeurèrent courageusement à leurs postes, comme saint Nicaise à Reims, et gagnèrent la palme du martyre. Sur le conseil de sainte Geneviève, les Parisiens restèrent réunis dans leur île de la Seine ; Attila passa à quelque distance de Lutèce, et la cité des Parisiens fut épargnée. Sangiban, à la tête d'une troupe d'Alains, commandait dans Orléans, et entretenait des intelligences secrètes avec Attila. L'évêque Amianus (saint Agnan) arracha le commandement des mains du traître, ranima le courage des habitants, et pourvut à la défense de la ville. Pour presser le secours du préfet Aétius, il se rendit à Arles, et revint se renfermer dans Orléans, résolu d'y périr avec son troupeau. Bientôt après, les Huns arrivent ; ils attaquent avec fureur la partie de la ville située sur la rive droite. La ville résista pendant cinq semaines aux assauts redoublés des Barbares. Enfin, le jour même (le 14 juin) où les Huns parvinrent à la forcer, Aétius et Théodoric, roi des Visigoths, parurent avec le secours promis.

Aétius serait arrivé plus tôt sans les hésitations du roi des Visigoths, qui ne céda qu'aux instances du sénateur Avitus, beau-père de Sidoine Apollinaire ; « et les bataillons couverts de peaux vinrent, dit ce poëte, se placer à la suite des clairons romains. » Les Huns, battus au débouché du pont jeté sur la Loire, furent traqués de rue en rue, et écrasés sous les coups de pierres lancées du haut des maisons ; Attila fit sonner la retraite. Cette fois, comme mille ans plus tard, Orléans sauva la France du joug de l'étranger.

Voyant son plan déjoué par la jonction des Romains et des Visigoths, Attila reprit en toute hâte la route de la Champagne, ne s'arrêtant au pillage que pour se procurer les vivres nécessaires. Il passa la Seine près de Troyes, sans entrer dans la ville, qui n'avait ni murailles ni garnison ; les habitants attribuaient leur salut aux ferventes prières de saint Loup, leur évêque, le même qui accompagna saint Germain dans son voyage de Bretagne. Le roi des Huns voulut le prendre avec lui jusqu'au passage du Rhin, disant qu'un si saint personnage ne pouvait manquer de lui porter bonheur. Il se savait poursuivi par Aétius et Théodoric ; et au moment où il passait l'Aube à *Ariaca*, aujourd'hui Arcis-sur-Aube, son armée, composée des Gépides, fut atteinte par les Francs de Mérovée, qui formaient l'avant-garde de l'armée romaine. Le choc eut lieu pendant la nuit ; au lever du jour, quinze mille morts ou blessés jonchaient les champs de *Mauriacum* (aujourd'hui Méry-sur-Seine), plaine triangulaire que la Seine et l'Aube arrosent à droite et à gauche avant de réunir leurs eaux. Ardaric rallia, au delà de l'Aube, le reste de ses Gépides, et rejoignit le gros de l'armée d'Attila, qui le jour même entra dans la ville de Châlons-sur-Marne.

Une bataille générale devint inévitable. « A quelques milles au delà de Châlons, dit M. Amédée Thierry, près de la station appelée dans les Itinéraires *fanum Minervæ*, temple de Minerve, se voient encore aujourd'hui les restes d'un camp fortifié à la manière romaine, lequel commandait la route de Strasbourg, et semble avoir eu pour destination de couvrir les deux villes de Reims et de Châlons, entre lesquelles il était situé. Non loin de ces ruines, dans une plaine à perte de vue, coule la rivière de Veale, qui, voisine de sa source, n'est encore là qu'un faible ruisseau ; et cette circonstance, jointe à d'autres détails topographiques indiqués par l'histoire, paraît confirmer l'opinion qui fait de ce lieu le champ de bataille des Romains et des Huns. En effet, la tradition désigne sous le nom de *camp d'Attila* ces restes d'un établissement dont le caractère est incontestablement romain, et dont le bon état de conservation, après quatorze siècles, exclut toute idée d'un bivouac barbare disposé à la hâte. Attila, trouvant des fortifications à sa portée, en aurait-il profité comme d'une bonne fortune? se serait-il servi de l'enceinte romaine pour affermir l'assiette du camp? On peut le supposer avec vraisemblance ; et cette supposition met d'accord, sans grands frais d'hypothèse, la tradition locale et le bon sens. Une fois décidé à combattre, Attila fit ranger ses chariots en

(1) M. Amédée Thierry, *Attila dans les Gaules*, *Revue des Deux Monde*, en 1888, 1er mars, p. 941.

cercle, et dressa ses tentes à l'intérieur. Le jour même, l'armée d'Aétius campait en face de lui, les légions suivant les règles de la castramétation romaine, les fédérés barbares sans retranchements ni palissades, et chaque nation séparément (1). »

La nuit se passa en préparatifs pour le lendemain. Le roi des Huns consulta ses aruspices, qui, selon le rituel usité chez les Tartares, prédisaient l'issue d'une grande entreprise en raclant les os des victimes, et les exposant ensuite au feu pour connaître l'avenir par la direction des fissures. Il lui fut répondu qu'il n'aurait pas la victoire, mais que le chef des ennemis perdrait la vie. Attila s'en réjouit; car, d'après son interprétation, le chef des ennemis était Aétius, qu'il avait toujours regardé comme le plus grand obstacle à la réalisation de ses projets.

Le Goth Jornandès, d'un siècle seulement postérieur à l'expédition de ces Barbares, *nés du commerce des diables avec les sorcières* (2), a tracé le tableau de cette grande bataille qui s'est livrée dans les champs Catalauniques. C'est lui qui est ici notre guide. Afin d'abréger le temps de la lutte, et de se ménager, en cas de revers, une ressource dans l'obscurité de la nuit, Attila ne donna le signal du combat que vers la neuvième heure du jour (à peu près trois heures de l'après-midi), aux environs du solstice d'été (3). Entre les deux camps, sur la gauche des Romains et la droite des Huns, s'élevait une colline, dont il était avantageux de s'emparer (4). Attila y dirigea un corps d'armée; mais Aétius et Thorismond, fils de Théodoric, le prévinrent, et le repoussèrent avec perte. Le roi des Huns, voyant ses lignes ébranlées par ce premier échec, fit assembler ses lieutenants, et leur parla en ces termes : « Après avoir conquis sous mes ordres une grande partie du monde, vous devez savoir qui je suis, et je ne puis oublier qui vous êtes. Laissons les encouragements vulgaires à ces généraux accoutumés à dormir au sein de la paix. Votre état naturel, c'est la guerre; votre plus douce passion, c'est la vengeance. Une bataille est pour vous un jour de fête; célébrons celui-ci avec joie. Voici vos victimes : immolez-les à votre gloire, aux mânes de nos compagnons qu'ils ont égorgés par surprise. Ici la bravoure n'a rien à craindre de la ruse et de l'artifice : ces vastes campagnes ne peuvent recéler aucune embuscade; tout est ouvert, tout est assuré à la valeur. Qu'est-ce que cette troupe que vous allez combattre? un amas confus de nations faibles,

(1) M. A. Thierry, *Attila dans les Gaules*, dans la *Revue* déjà citée, p. 987.

(2) Paroles de Jornandès lui-même, *de Rebus Get.*

(3) On ignore la date précise de cette bataille, qui fut livrée vers la fin de juin de l'an 451.

(4) *Erat positio loci declivi tumore, in modum collis excrescens, quem uterque cupiens exercitus obtinere, quia loci opportunitas non parvum beneficium conferret, dextram partem Hunni cum suis, sinistram Romani, et Vesegothæ cum auxiliariis occuparunt.* Jornand., *de Reb. Geticis*, c. 38.

efféminées, qui se craignent, qui se détestent les unes les autres, et qui se déchiraient par la guerre avant que la crainte de vos armes les eût réunies ensemble. Ils tremblent déjà avant la bataille. C'est la terreur qui leur a prêté des ailes pour courir à cette éminence; ils se repentent de s'être engagés dans ces plaines; ils cherchent des lieux élevés pour être hors de la portée de vos traits, et voudraient pouvoir se cacher dans les nues. Nous connaissons déjà les Romains; je ne crains que la promptitude de leur fuite. Sans attendre les premiers coups, ils ont coutume de fuir devant la poussière que font lever les pieds de nos chevaux : ne leur laissez pas le temps de se ranger en bataille; jetez-vous sur leurs escadrons flottants, et, sans vous arrêter à poursuivre sur eux votre victoire, chargez les Alains, les Francs, les Visigoths. Ce sont ceux-là seuls qu'il est besoin de vaincre; c'est le nerf de l'armée; tout le reste tombera avec eux. Songez que votre destin ne dépend pas de l'ennemi; nul trait ne pourra atteindre celui que Mars réserve pour chanter l'hymne de la Victoire (1). Celui qui doit vaincre est à l'abri des traits au milieu de la mêlée, et celui qui doit mourir n'échappera pas à son sort au sein de l'oisiveté (*Victuros nulla tela conveniunt, morituros et in otio fata præcipitant*). Pourquoi la fortune aurait-elle rendu les Huns vainqueurs de tant de nations, sinon pour les préparer aux joies de cette bataille? Pourquoi aurait-elle ouvert à nos ancêtres le chemin des marais Méotides, fermé et inconnu à tant de siècles?... Si l'événement ne me trompe point, c'est ici le champ que nous ont promis tant d'exploits. Moi-même, le premier, je lancerai le javelot sur l'ennemi; meure quiconque refusera de suivre Attila! (*Si quis potuerit Attila pugnante otium ferre, sepultus est*) (2). »

Si le texte de ce discours éloquent n'est pas d'Attila lui-même, nul du moins n'était plus propre que Jornandès à en traduire le sens. « La bataille s'engage, reprend l'historien goth; bataille affreuse, multiple, atroce, opiniâtre, telle que l'antiquité n'en vit point de semblable. S'il faut en croire nos pères, un ruisseau qui roule dans ces plaines ses faibles ondes, se gonfla par le sang qui s'échappait des plaies, et, grossi non par les pluies, mais par un liquide étrange, fut changé en torrent par les flots de sang mêlés à ses eaux. Les blessés, qu'une soif brûlante conduisait vers

(1) Les Scythes (Huns) adoraient le dieu Mars sous la forme d'un glaive (Ammien-Marcellin, XXXI, 2). Ce glaive était depuis longtemps perdu. Un pâtre voyant une de ses génisses blessée, suivit la trace du sang; et ayant trouvé une épée dont la pointe sortait de terre, il vint la présenter à Attila. Celui-ci fit aussitôt répandre le bruit qu'il avait retrouvé l'épée de Mars, et que ce dieu, lui mettant son glaive entre les mains, lui donnait l'investiture de tous les royaumes, et le droit de faire la guerre à tous les peuples. (Jornand., *de Reb. Get.*, c. 34). — Ses devins lui avaient autrefois prédit que le vol de l'*astor*, oiseau peint sur le drapeau des Huns (les *Schongar*, des Tartares), serait toujours victorieux.

(2) Jornandès, *de Rebus Geticis*, c. 12.

le ruisseau, furent réduits à boire de cet horrible breuvage, avalant ainsi le sang qui avait coulé de leurs plaies ou de celles de leurs ennemis. Le roi Théodoric, en parcourant les rangs de son armée pour l'exciter au carnage, tomba de son cheval, fut foulé aux pieds par les siens, et termina glorieusement sa carrière dans un âge avancé. D'autres assurent qu'il fut tué d'un coup de javelot par Adagis, de la nation des Ostrogoths, rangés sous les drapeaux d'Attila. Ainsi s'accomplit la prédiction faite par les aruspices à Attila, et que celui-ci avait appliquée à Aétius. Alors les Visigoths se séparèrent des Alains, se précipitèrent avec fureur sur les Huns; et ils auraient exterminé Attila, si ce prince n'eût eu la prudence de s'enfuir, et de s'enfermer aussitôt avec les siens dans l'enceinte de son camp, qu'il avait entouré d'un retranchement de chariots. Quelque faible que fût cet abri, des guerriers, auxquels un instant auparavant nul rempart ne pouvait résister, y cherchèrent une retraite pour sauver leur vie. Thorismond, fils de Théodoric, qui avait, avec Aétius, occupé la colline et repoussé de là les ennemis, croyant rejoindre ses propres troupes, entra, trompé par l'obscurité de la nuit, dans l'enceinte des chariots des Huns. Il fit des prodiges de valeur; mais un soldat ennemi le blessa à la tête et le jeta à bas de son cheval. Dans ce péril imminent, il fut sauvé par ses compagnons, mais il dut renoncer à pousser plus loin la lutte. Aétius aussi, par suite du désordre de la nuit, fut séparé des siens, et erra au milieu des ennemis; il cherchait les Goths, tremblant qu'il ne leur fût arrivé malheur. Lorsqu'enfin il eut atteint le camp de ses alliés, il passa le reste de la nuit à se défendre derrière les boucliers. Au lever de l'aurore, on vit la campagne couverte de cadavres; les confédérés, voyant que les Huns n'osaient point sortir de leurs retranchements, jugèrent que la victoire leur était acquise.... Cependant Attila faisait retentir son camp du bruit des armes et du son des trompettes, et menaçait de faire une sortie désespérée, pareil au lion qui, pressé par les chasseurs, se promène à l'entrée de sa caverne, incertain s'il doit s'élancer, et fait frémir de ses mugissements la terre d'alentour (1). »

Selon l'estimation la plus modérée, la perte des deux armées fût de cent soixante-deux mille hommes. Les vainqueurs, maîtres du champ de bataille, résolurent de réduire leur ennemi par la famine, en le tenant assiégé dans son camp, d'où il faisait pleuvoir une grêle de flèches. Ce fut alors qu'Attila fit dresser un bûcher de son bagage, afin de s'y brûler lui-même dès qu'il se verrait obligé de se rendre. Le départ des princes visigoths, qui avaient célébré les funérailles de leur père à la vue de l'ennemi, délivra le roi des Huns de ses craintes. Il sortit de son camp, battit en retraite, se retira en bon ordre avec les débris de son armée, repassa le Rhin, et se dirigea vers la Pannonie, en côtoyant le Danube. Aétius se contenta d'avoir arrêté ce torrent de barbares « vomis par l'enfer. »

(1) Jornand., *de Reb. get.*, c. 19.

Cependant les Huns pillèrent sur leur passage la capitale des Vindéliciens, aujourd'hui Augsbourg (*Augusta Vindelicorum*), traversèrent les Alpes Juliennes, vinrent mettre le siége devant Aquilée, la métropole des Vénètes, « située sur une langue de terre qui fait saillie dans le golfe Adriatique (1). » Cinquante-deux ans auparavant, cette ville commerçante, défendue par une nombreuse garnison, avait résisté aux efforts réunis d'Alaric et de Rhadagaise, et elle tint longtemps contre les furieux assauts des Huns. Attila allait lever le siége, lorsqu'il aperçut une cigogne qui abandonnait le nid qu'elle avait dans une des tours de l'enceinte, transportait quelques-uns de ses petits sur son dos, et allait les déposer dans la campagne. Il conjectura, par les mœurs de ces oiseaux, que la tour ne tarderait pas à crouler; et se tournant vers ses soldats : « Voyez-vous, leur dit-il, cet habitant d'Aquilée qui déloge avec sa famille? Il est mieux instruit que nous de l'état des murs, et nous avertit qu'ils sont prêts à tomber. » Sur cet avis, les Huns retournent à l'attaque : un pan de muraille s'écroule, et ouvre une large brèche. Les habitants sont passés au fil de l'épée, et la ville réduite en cendres. Altinum, Padoue, Vicence, Concordia, Vérone, Brescia, Bergame, toutes les villes de la Vénétie éprouvent le même sort. Ce fut pendant ces ravages que les habitants de la Vénétie se sauvèrent dans les îles (au nombre de soixante-douze) du golfe Adriatique, et y construisirent des huttes qui donnèrent naissance à Venise la Superbe.

Les Huns se jettent ensuite dans la Ligurie, pillent Pavie et Milan. Dans la dernière ville, Attila aperçoit sous un portique un grand tableau représentant l'empereur assis sur un trône d'or, et une multitude de Huns étendus morts; il ordonne d'effacer le tableau, et s'y fait peindre lui-même assis sur le trône, et devant lui l'empereur chargé d'un sac rempli d'or qu'il répandait à ses pieds. De Milan il continue ses courses jusqu'au confluent du Mincio et du Pô près de Mantoue, au milieu d'une plaine qui s'appelait alors la campagne d'Ambulée (*ager Ambuleius*). Il envoie de là, dans toutes les directions, des détachements qui sont un à un taillés en pièces par Aétius, qui avait suivi les mouvements de l'armée hunique, sans s'engager dans une action sérieuse. Cependant il restait encore au roi des Huns assez de troupes pour achever la conquête de l'Italie, si ses lieutenants, frappés d'une crainte superstitieuse en vue de la capitale du monde, ne l'eussent fait hésiter : la mort d'Alaric, qui avait suivi immédiatement la prise de Rome, leur faisait appréhender le même sort pour Attila.

(1) Metropolis Venetorum, in Mucrone, vel lingua Adriatici posita sinus.

Dans ce moment d'incertitude, Attila reçut une députation de l'empereur Valentinien, demandant la paix. A la tête de cette députation se trouvait un saint personnage, le pape Léon, accompagné d'Aviénus et de Trigétius. La fermeté du pontife ne déplut point au conquérant barbare, qui accorda une trêve moyennant un tribut annuel. Cette mémorable entrevue fait le sujet d'un magnifique tableau de Raphaël.

Au commencement de juillet 452, Attila reprit le chemin du Danube, pour diriger ses armes contre Marcien, chef de l'empire d'Orient (1). Mais la mort le frappa au milieu d'une débauche. Jornandès en raconte les détails d'après Priscius. Le roi des Huns, voulant grossir le nombre de ses femmes (parmi lesquelles on comptait une de ses filles), épousa une jeune fille d'une rare beauté, nommé Ildico. Il s'abandonna à la joie dans le festin des noces, et, appesanti par le vin, il se coucha sur le dos, et fût suffoqué par une hémorragie (2). Le lendemain, ses officiers, après avoir forcé les portes, le trouvèrent sans vie, et à ses pieds la jeune épouse enveloppée de son voile, et fondant en larmes. Alors, selon leur usage, ils s'arrachèrent les cheveux et se balafrèrent le visage par des incisions cruelles, s'écriant que c'était avec des larmes de sang qu'il fallait pleurer un si grand guerrier. Les troupes, rangées en cercle autour de la tente, chantaient l'éloge de leur chef et poussaient des hurlements lamentables. A ces marques de douleur succéda un festin, où l'on but et mangea à l'excès. Le corps fut enfermé dans trois cercueils, l'un enchâssé dans l'autre, ayant chacun une signification symbolique : le premier de fer, le second d'argent; le troisième, qui contenait les deux autres, était d'or. On enterra avec lui des armes prises sur l'ennemi, de riches harnais et d'autres ornements. Le corps fut enseveli secrètement pendant la nuit, et on égorgea les esclaves qui avaient servi à creuser la fosse.

Après la mort d'Attila, l'empire des Huns devint une pomme de discorde entre les mains d'héritiers incapables; il eut le sort de l'œuvre de tous les grands conquérants : il fut mis en lambeaux.

F. H.

Priscius, *Excerpta de Legationibus*, dans la collection Byzantine. — Jornandès, *de Rebus Geticis*. — Sidoine Apollinaire, dans le *Panégyrique d'Avitus*. — Le *Niebelungs-Lied*. — Un poëme latin d'un auteur du septième ou huitième siècle, publié par J.-C. Fischer, sous le titre : *De prima expeditione Attilæ, regis Hungarorum in Gallias*, etc.; Lipzig., 1780, in-4°. — Cœlius Juvencus Calanus, *Vita Attilæ, Hunnorum ducis*; Venise, 1502. — Callimachus Experiens, *De gestis Attilæ*; Bâle, 1541, in-8°. — J.-M. Barbieri, *la Guerra d'Attila, flagello di Dio*; Ferrare, 1568, in-8°. — Jean de Müller, *Attila, der Held des fünften-Gahrh.*, 1806. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. VI, p. 228, édit. de M. de Saint-Martin (Paris, 1827.) — Herbert, *Poëme d'Attila*, avec notes, 1828. — M. Amédée Thierry, *Attila dans les Gaules*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1852.

**ATTINGHAUSEN** (*Guerard*), landamman du canton d'Uri en 1206, fut un des fondateurs de l'indépendance helvétique, et prit une part active à la fédération des cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald.

**ATTIRET** (*Jean-Denis*), jésuite et peintre français, né à Dôle (Jura) le 31 juillet 1702, mort à Pékin le 17 décembre 1768. Il étudia la peinture à l'école de son père, artiste assez obscur. Les grandes dispositions de cet enfant engagèrent le marquis de Brossia à se déclarer son protecteur. Attiret alla à Rome, et se forma à la vue des chefs-d'œuvre des maîtres du seizième siècle et de l'antiquité. De retour en France, il séjourna quelque temps à Lyon, et y peignit quelques portraits qui le firent connaître. A trente ans, il entra dans l'ordre des Jésuites; en 1737, la mission de Pékin ayant demandé un peintre, il s'embarqua pour la Chine, où il prit le titre de peintre de l'empereur du Céleste Empire. On trouve de curieux détails dans une lettre qu'il écrivit en novembre 1743 à M. d'Assaut. « J'ai été reçu, dit-il, de l'empereur de la Chine aussi bien qu'un étranger puisse l'être d'un prince qui se croit le seul souverain du monde; qui est élevé à n'être sensible à rien; qui croit un homme, surtout un étranger, trop heureux de pouvoir être à son service et travailler pour lui. » Attiret devait cet accueil à un tableau de l'*Adoration des Rois*, que l'empereur Kien-long trouva admirable. Les jésuites, en se servant de l'art, entre autres moyens, pour amener la Chine à la religion et à la civilisation de l'Europe, savaient aussi, dans ce cas, se plier aux usages et aux exigences de la nation. Voici encore un passage de la lettre d'Attiret : « Quant à la peinture, hors le portrait du frère de l'empereur, de sa femme, des princes et princesses du sang, et de quelques autres favoris et seigneurs, je n'ai rien peint dans le goût européen. Il m'a fallu oublier pour ainsi dire tout ce que j'avais appris, et me faire une nouvelle manière pour me conformer au goût de la nation : de sorte que je n'ai été occupé les trois quarts du temps qu'à peindre, ou en huile sur des glaces, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espèce; rarement de la figure. Tout ce que nous peignons (avec Castiglione, jésuite italien et peintre) est ordonné par l'empereur. Nous faisons d'abord les dessins; il les voit, les fait changer, réformer comme bon lui semble. Que la correction soit bien ou mal,

(1) Jornandès fait ici entrer Attila une seconde fois dans la Gaule, pour châtier les Visigoths, et dit que Thorismond le défit dans une sanglante bataille. Mais Jornandès a confondu probablement, dans son récit, les Alains avec les Huns; car Grégoire de Tours (VII, 2) dit positivement que Thorismond défit les Alains (*Thorismundus Alanos bello edomuit.*)

(2) *Resupinus jacebat, redundansque sanguis, qui ei solite de naribus effluebat, dum consuetis meatibus impeditur, itinere ferali faucibus illapsus eum extinxit.* Jornandès, XVI. — Suivant les traditions scandinaves, Attila fut poignardé par sa jeune épouse. Dans le chant des *Niebelungen*, elle se nomme *Gudruna*, et voulut venger ses frères Gunnar et Haugn, que le roi des Huns avait fait périr.

il faut en passer par là sans oser rien dire. »

L'empereur n'aimait pas la peinture à l'huile, à cause du reflet du vernis : le docile jésuite peignit à la détrempe. L'empereur prenait des ombres pour des taches; le peintre n'ombra plus, ou il le fit très-légèrement. Les Chinois exigent la reproduction numériquement exacte des poils, des cheveux, des feuilles des arbres; une rapidité capable de produire six portraits par jour; une minutie rigoureuse dans les détails; un fini à user la patience, même d'un Oriental. Attiret, formé à la manière large et vigoureuse des peintres italiens, se plia à tout; il devint même le chef des artistes chinois qui terminaient ses nombreux ouvrages, et écouta avec patience les conseils de tous les seigneurs, officiers, eunuques, et autres habitants du palais : conseils bizarres quelquefois, mais souvent d'une grande sagesse. Aussi, de 1753 à 1760, Attiret fut-il tout-puissant auprès de Kien-long, qui, en vrai François Ier, visitait chaque jour son atelier, devisait avec lui, et prenait plaisir à le voir peindre. Attiret fut créé mandarin (1754); et, par humilité ou par orgueil, il refusa cette éminente dignité. Il fit plus tard une suite de tableaux aux plafonds dans le palais de l'empereur; on en trouve la description dans son éloge par Amiot (1). Attiret fit aussi pour la chapelle des néophytes, dans l'église de la mission française de Pékin, un beau tableau représentant l'Ange gardien; mais il succomba sous le poids de la fatigue et du travail. L'empereur envoya son neveu savoir le jour de l'enterrement de son peintre, et commanda à son principal eunuque d'aller pleurer sur son cercueil. Il avait aussi envoyé deux cents taëls (1,500 fr.) pour les frais de ses funérailles.

*Journal des Savants*, juin 1771. — *Manuel des Amateurs*. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.

Son neveu, *Claude-François Attiret*, né à Dôle le 14 décembre 1728, mort à Besançon le 15 juillet 1804, était un habile sculpteur. Il étudia à Rome, et devint membre de l'Académie des beaux-arts. Ses meilleurs ouvrages sont les statues des *Quatre Saisons*, de *Saint André*, de *Saint Jean*, et de *Louis XVI*, la première statue qui fut élevée à ce roi. La ville de Dôle lui doit aussi les ornements d'une fontaine publique.

*Journal des Savants*, juin 1771. — Le Bas, *Dict. encyclopedique de la France*. — Huber, *Manuel des Amateurs*. — Gobet, *Dictionnaire des Artistes de l'école française*.

**ATTON** ou **ACTON** (*Atto Vercelliensis*), évêque de Verceil vers le milieu du dixième siècle. Il fut élu évêque en 924, après la mort de Ragembert, qui périt pendant le sac de Pavie par les Maggyares qui venaient de conquérir la Hongrie. En 946 il était déjà avancé en âge, et en 964 on trouve sur le siége épiscopal de Verceil un certain Ingo. Il paraît avoir été chancelier de Hugo et de Lothaire, rois d'Italie en 954. Voilà tout ce qu'on en sait. Les ouvrages d'Atton ont été recueillis par Charles Buronzo del Signore, et publiés sous ce titre : *Attonis sanctæ Vercellarum ecclesiæ episcopi Opera, ad autographi Vercellensis fidem nunc primum exacta, præfatione et commentariis illustrata*, 2 vol. in-fol.; Verceil, 1768. Le cardinal Mai a publié le *Polypticon*, écrit mystique de l'évêque Atton, d'après un manuscrit de la bibliothèque du Vatican.

*Storia della Vercellese letteratura*, t. IV, p. 208. — D'Achéry, *Spicilegium*, VIII, 1. — Baluze, *Anecdota*, II. 561. — Mai, *Scriptorum veterum nova Collectio*, VI. — De Gregory, *Istoria della Vercellese letteratura*, 1819, I, 208.

**ATTUMONELLI** (*Michel*), médecin italien, né à Andria, dans la terre de Bari (royaume de Naples), en 1753, mort à Paris le 17 juillet 1826. Il étudia à Naples sous le célèbre Cotugno. Il quitta sa patrie à la suite de la révolution à laquelle il avait pris part, et vint s'établir à Paris. Il a publié : *Éléments de physiologie médicale, ou la physique du corps humain* (en italien); Naples, 1787 et 1788; — et un *Mémoire sur les eaux minérales de Naples et sur les bains à vapeur*.

Quérard, *la France littéraire*. — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*.

**ATTWOOD** (*George*), physicien anglais, né en 1745, mort en 1807. Il fut d'abord élève, puis professeur au collége de la Trinité à Cambridge. A la suite d'un cours auquel avait assisté le célèbre Pitt, il fut appelé à Londres, et employé dans le ministère des finances. Voilà tout ce que l'on sait de sa vie. On a de lui : *A Treatise on the rectilinear motion of bodies* (Traité du mouvement rectiligne des corps), Cambridge, 1784, in-4° : l'auteur inventa, pour démontrer la loi de la chute des corps, un appareil très-ingénieux, encore aujourd'hui communément employé dans les laboratoires de physique, sous le nom de *machine d'Attwood*; — *Analysis of a course of lectures on the principles of natural philosophy, read in the University of Cambrige*; Londres, 1784, in-8° : ouvrage utile et écrit sans prétention; — *A dissertation on the constructions of arches*; Londres, 1801, in-4° : on y trouve la théorie statique des arches. Ces écrits sont assez rares. H.

*Biographical Dictionary*.

* **ATWOOD** (*Guillaume*), publiciste anglais, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *the Superiority and direct dominion of the Imperial Crown and Kingdom of England ower the Crown and Kindgom of Scotland in Answer to sir Thom. Craig's Treatise of homage and succession*; Londres, 1704, in-fol. James Anderson opposa à cet écrit son *Historical Essay*, etc.

Watt, *Bibliotheca Britannica*. — Nicholson, *English Historical Library*.

* **ATTWOOD** (*Thomas*), philanthrope anglais, né au commencement du dix-huitième siècle, mort le 27 mai 1793. Il a écrit *the History of the Island of Dominica*, 1791. Attwood était

(1) *Journal de Savants*, p. 418, juin 1771.

juge en chef de cette île. Il publia ensuite un petit pamphlet intitulé *Observations on the true method of treatment and usage of the negro slaves in the British west India Islands*. On ne sait rien de particulier sur sa vie, si ce n'est que, brisé par l'infortune, il est mort dans la prison du Banc du roi.

*Gentleman's Magazine*, LXIII, 876. — *Literary memoirs of living authors of Great Britain*, 1798.

*ATTWOOD (*Thomas*), célèbre compositeur anglais, né en 1767, mort en mars 1838. Il était fils d'un charbonnier; à neuf ans il entra comme enfant de chœur à la chapelle royale, où il prit le goût de la musique. Le prince de Galles, l'ayant entendu chanter, le prit sous sa protection et l'envoya étudier à Naples. De Naples il alla à Vienne, où il reçut des conseils et des leçons de Mozart. De retour en Angleterre, il devint maître de musique de la princesse de Galles et de la duchesse d'York. Enfin, il succéda à Jones dans l'emploi d'organiste de Saint-Paul, et il fut nommé compositeur de la chapelle royale. Il a écrit beaucoup de morceaux de musique religieuse, surtout depuis 1814 jusqu'à 1837. On a de lui, parmi ses opéras les plus connus : *Prisoner*, Drury-Lane, 1792; — *Adopted Child*, 1793; — *Caernavon Castle*, Hay-Market, 1793; — *Poor Sailor*, Covent-Garden, 1795; — *Smugglers*, Drury-Lane, 1796; — *Mouth of the Nile*, Covent-Garden, 1798; — *A day at Rome*, Covent-Garden, 1798; — *Castle of Sorento*, opéra-comique, Hay-Market, 1799; — *Magic oak*, pantomime, Covent-Garden, 1799; — *Old Clothe-man*, intermède, 1799; — *Red Cross Knights*, Hay-Market, 1799; — *S. David's Day*, farce, 1800; — *True Friends*, à Covent-Garden, 1800. — Outre ses œuvres théâtrales, Attwood a composé beaucoup de morceaux de chant et de piano. Son antienne avec chœur et orchestre pour le couronnement du roi George IV est d'une beauté remarquable. « Il est fâcheux, dit Fétis, que le sol de l'Angleterre soit si peu favorable à la musique, qu'un artiste si distingué soit obligé de renoncer à la carrière de gloire qu'il aurait pu parcourir, pour se livrer uniquement à l'enseignement. »

Fétis, *Biogr. univers. des Musiciens*, t. Ier, p. 181. — *Gentleman's Magazine*. — *Biographical Dictionary*.

ATZEL. *Voy*. ATTILA.

ATZYZ, souverain du Kharisme (Perse), mort en 1155. Il succéda en 1127 à Cothb-Eddyn son père, porta ses armes chez les peuples qui habitent les environs de la mer Caspienne, et conquit plusieurs provinces. Il régna vingt-neuf ans, et eut pour successeur son fils Il-Arcola. Ce fut un prince guerrier; il encouragea, dit-on, les sciences et les lettres.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

AUBAIS (*Charles de Barchi*, marquis D'), historien-géographe français, né à Beauvoisin, près de Nîmes, le 20 mars 1686, mort à son château d'Aubais le 5 mars 1777. Il était grand collectionneur de livres, et possédait une fort belle bibliothèque. On a de lui : *Généalogie de la maison de Gences, originaire de Dauphiné*; in-folio, 1713; — *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France, avec des notes historiques et géographiques* : ce travail a été fait avec la collaboration de Léon Ménard; 1759; 3 vol. in-4°; — *Géographie historique*, 1761; — *Histoire de la maison de Narbonne-Pelet*, sans date. Le marquis d'Aubais s'est fait une grande réputation en protégeant la littérature et en favorisant les gens de lettres.

*Les Trois Siècles de la littérature française*. — Le long, *Bibliothèque historique*.

AUBAN (marquis DE SAINT-), général français, né vers le milieu du dix-septième siècle, mort le 14 juillet 1713. Il suivit la carrière militaire, fit la plupart des campagnes de Louis XIV, et parvint, après quarante-six ans de service, au grade de lieutenant général. On a de lui : *Considérations sur la réforme des armes jugée au conseil de guerre*, 1773, in-8°; — *Mémoires sur les nouveaux systèmes d'artillerie*, 1775, in-8°.

Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*.

AUBE (D'). *Voy*. RICHER D'AUBE.

AUBENTON. *Voy*. DAUBENTON.

AUBER (. . .), économiste français, né à Rouen vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1804. Il embrassa d'abord la carrière de l'enseignement, et lors de la fondation des écoles centrales, en 1795, il fut nommé professeur de belles-lettres dans le départem. de la Seine-Inférieure. Devenu membre de l'Académie des sciences de Rouen, il s'y fit remarquer par un savoir aussi vaste que varié. La Société d'émulation de Rouen fit d'Auber son secrétaire; ses rapports sont remarquables. Les beaux-arts et l'économie sociale eurent toute la préférence de ce savant publiciste; et, pour mieux se vouer à ses graves études, il se démit, en 1803, de ses fonctions de professeur à l'École centrale. Il mourut l'année suivante. On a de lui : *Mémoire sur le gisement des côtes du département de la Seine-Inférieure, sur l'état actuel de ses ports tant sur la Manche que sur la Seine, sur les moyens de les perfectionner, et sur les canaux qu'il serait utile d'y établir pour faciliter la navigation intérieure*; in-4°, Rouen, 1795; — *Rapport sur les moyens d'améliorer les laines*; in-4°, Rouen, 1795; — *Rapport sur les prix nationaux d'agriculture dans le département de la Seine-Inférieure, avec des notes y relatives*; in-4°, Rouen, 1795; — *Mémoire sur la nécessité de conserver, de multiplier, de réunir dans les départements les chefs-d'œuvre de l'art, et en particulier ceux de la commune de Rouen*; in-4°, Rouen, 1797; — *Réflexions sur l'étude des belles-lettres dans les républiques*; in-8°, Rouen.

*Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen pendant l'année* 1804; in-8°, Rouen, 1807. — Gansseaume, *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen depuis sa fondation en* 1744, *précédé de l'histoire de l'Académie*; Rouen, 1814.

**AUBER** (*Daniel-François-Esprit*), musicien-compositeur, né le 19 janvier 1784 à Caen (Calvados), pendant un voyage que ses parents firent en cette ville. Fils d'un marchand d'estampes de Paris, destiné à gérer l'établissement de son père, il fut envoyé à l'âge de vingt ans à Londres pour y apprendre le commerce, et revint à Paris après la rupture du traité de paix d'Amiens, peu soucieux de continuer les opérations commerciales, pour lesquelles il ne se sentait pas né. M. Auber commença d'abord par composer des romances qui eurent une vogue de salon. Un trio pour piano, violon et violoncelle, et d'autres productions plus importantes, le firent bientôt remarquer des artistes. Il était alors intimement lié avec le célèbre violoncelliste Lamare; ce virtuose, dont le jeu avait un cachet tout particulier, désirait vivement écrire de la musique appropriée à son style; mais malheureusement il lui était impossible de tirer de son cerveau une seule idée mélodique. M. Auber vint au secours de son ami, et composa tous les concertos de basse qui ont paru sous le nom de Lamare. Cette supercherie innocente ne resta pas longtemps ignorée des artistes, et le jeune amateur recueillit sa part du succès qu'obtinrent ces morceaux; il écrivit aussi vers la même époque un concerto de violon qui produisit une vive sensation au Conservatoire de musique, où il fut exécuté par Mazas.

Encouragé par ses amis à travailler pour la scène lyrique, M. Auber avait déjà remis en musique avec accompagnement de deux violons, deux altos, violoncelle et contrebasse, un ancien opéra-comique intitulé *Julie*. Cette pièce, représentée sur un théâtre de société aux applaudissements de l'auditoire, fut bientôt suivie d'un autre opéra écrit avec orchestre complet pour le petit théâtre de M. de Caraman, prince de Chimay; M. Auber en a extrait ensuite divers morceaux pour ses autres ouvrages. Les deux partitions que nous venons de citer renfermaient des mélodies remarquables de grâce, d'élégance et d'originalité, et l'on peut prévoir dès lors que l'auteur se ferait un jour une brillante réputation dans le nouveau genre où il venait de se révéler. Cependant, malgré ses succès, M. Auber sentait que ses études musicales étaient incomplètes; il avait fait la connaissance de Cherubini, qui l'initia aux mystères de son art; et, après s'être livré à des travaux sérieux sous la direction de cet habile maître, il mit en musique des litanies et composa une messe à quatre voix, dont il a tiré depuis la prière de son opéra de la *Muette de Portici*.

Jusque-là M. Auber ne s'était encore produit que dans un certain cercle d'artistes et d'amateurs. En 1813, il fit son début en public par un opéra-comique en un acte, intitulé *le Séjour militaire*, paroles de Bouilly, qui fut représenté sur le théâtre Feydeau. Le froid accueil que reçut cet ouvrage découragea le compositeur; plusieurs années s'écoulèrent, et l'on put croire qu'il avait renoncé à la carrière des arts, lorsque des revers de fortune et la mort de son père l'obligèrent à tirer parti d'un talent qu'il n'avait d'abord cultivé que pour son agrément. Il se mit à donner des leçons de piano, et voulut tenter de nouveau les chances du théâtre. En 1819, il donna à l'Opéra-Comique *le Testament et les Billets doux*, en un acte; mais cette nouvelle épreuve fut aussi malheureuse que la première, et déjà l'on désespérait de l'avenir du musicien. M. Auber ne tarda pas à se relever de cet échec: *La Bergère châtelaine,* opéra-comique en trois actes, paroles de Planard, représenté sur le même théâtre dans les premiers mois de 1820, réussit complétement, et jeta les fondements d'une réputation qu'*Emma*, ou *la Promesse imprudente*, aussi opéra-comique en trois actes, représenté l'année suivante, acheva de consolider: d'heureuses mélodies, une élégante instrumentation, des intentions dramatiques rendues avec un rare bonheur, distinguaient ces deux ouvrages, qui brillaient d'ailleurs par une nouveauté de style propre à l'auteur. A cette époque commença l'immense succès des ouvrages de Rossini, et, comme tant d'autres musiciens, M. Auber ne laissa pas que de subir l'influence de la vogue en adaptant le style du grand maître aux exigences de la scène française. *Leicester*, opéra en trois actes, qu'il donna au mois de janvier 1823, fut le point de départ de cette modification, et le premier résultat de sa collaboration avec M. Scribe, si féconde depuis ces succès, qui ont prouvé combien il existe de sympathie entre le talent du compositeur et celui du poëte. *La Neige*, ou *le Nouvel Eginhard*, *le Concert à la cour*, *Léocadie*, *le Maçon*, *Fiorella*, succédèrent à *Leicester*. Les partitions de ces opéras contenaient une foule de délicieux morceaux empreints de cette grâce, de cette élégance, de cette finesse d'esprit qui caractérisent particulièrement la musique de M. Auber; mais, comme il arrive toujours lorsqu'un artiste d'un mérite supérieur vient à fixer l'attention, ce compositeur eut ses partisans et ses détracteurs. Ses admirateurs eux-mêmes le blâmèrent de l'emploi plus ou moins fréquent qu'il faisait des formules *rossiniennes*; d'autres reprochèrent à sa musique de manquer de cette force, de cette passion, en un mot, de ces élans du cœur qui constituent le génie. M. Auber répondit à ces attaques en écrivant sa belle partition de *la Muette de Portici*, ouvrage en cinq actes, composé sur un libretto de MM. Scribe et Germain Delavigne, et représenté pour la première fois au Grand-Opéra, le 29 février 1828. Là se trouvent, en effet, des situations fortes, passionnées, rendues avec une élévation et une énergie admirables; des nuances que le compositeur a saisies avec une délicatesse exquise, déployant toutes les richesses d'un style varié à l'infini, toujours pur, toujours correct, et qui

ne se ressent d'aucun emprunt. Tout le monde connaît le prodigieux succès de ce chef-d'œuvre de M. Auber; on sait aussi que c'est à la suite de la représentation de *la Muette*, et sous l'impression du beau chant *Amour sacré de la patrie*, du jeu et de la voix entraînante d'Adolphe Nourrit, que, le 25 août 1830, les Bruxellois coururent aux armes, et commencèrent le mouvement qui amena la révolution belge.

Ce fut après *la Muette de Portici* que M. Auber écrivit pour le théâtre Feydeau sa charmante partition de *la Fiancée* et celle de *Fra Diavolo, ou l'Auberge de Terracine*, qui est l'un de ses meilleurs opéras-comiques. Il donna ensuite au Grand-Opéra *le Dieu et la Bayadère*, délicieux opéra-ballet où l'on vit briller ensemble les talents d'Adolphe Nourrit, de madame Damoreau et de mademoiselle Taglioni; *le Philtre*, production pleine de grâce et d'ironie spirituelle, et *le Serment*, ou *les Faux Monnayeurs;* mais dans ce dernier ouvrage on a pu reprocher au musicien d'être resté au-dessous des situations dramatiques qu'il avait à rendre. *Gustave III*, grand opéra en cinq actes, qui en 1833 succéda au *Serment*, se ressent du même défaut, malgré le mérite incontestable du troisième acte et des airs de danse du bal masqué. A partir de cette époque, M. Auber revint à l'Opéra-Comique, sa scène favorite : *Lestocq*, *le Cheval de bronze*, *l'Ambassadrice*, partition remplie de motifs brillants, délicats et coquets, *le Domino noir*, *les Diamants de la Couronne*, *la Part du Diable*, *la Sirène*, *Haydée*, et plusieurs autres ouvrages successivement représentés sur ce théâtre, furent autant de nouveaux fleurons ajoutés à la couronne du compositeur. Il n'abandonna pas toutefois le Grand-Opéra, où il donna en 1839 *le Lac des Fées;* et c'est aussi pour ce théâtre qu'il a écrit les deux derniers ouvrages sortis de sa plume féconde, *l'Enfant prodigue*, et *Zerline*, ou *la Marchande d'oranges*.

Dans le genre sérieux et élevé, M. Auber n'a guère produit que *la Muette de Portici* qui ait complétement réussi. Plusieurs autres de ses ouvrages contiennent, il est vrai, des morceaux de haut style d'une beauté remarquable, mais le genre léger est celui qui convient le plus à la nature de son talent : c'est là l'élément dans lequel il se meut à son aise; c'est là qu'il déploie les richesses inépuisables de son imagination; il s'échappe toujours de son étincelant écrin quelques pierres précieuses qui préservent d'un échec les moindres de ses productions. Quelle grâce, quelle légèreté n'y a-t-il pas dans les airs de danse intercallés dans ses ouvrages! Chez lui ce sont des morceaux de prédilection pour le soin qu'il y apporte, et la finesse des détails qu'il sait toujours y introduire; les créations de Fenella dans *la Muette de Portici*, de Zoloé dans *le Dieu et la Bayadère*, témoignent assez combien il excelle à rendre ces nuances fugitives qui échappent souvent dans un opéra. Parmi nos célébrités musicales contemporaines, M. Auber est un des talents les plus fins, les plus gracieux, les plus élégants; et l'on ne doit pas s'étonner si avec de pareils éléments il n'a pour ainsi dire obtenu que des succès. « Cependant ce compositeur, dit M. Fétis dans sa *Biographie des Musiciens*, a souvent avoué à ses amis qu'il n'aime pas son art, et que la raison seule triomphe de ses dégoûts lorsqu'il écrit. » Nous ne pouvons voir là qu'une de ces prétentions qu'un artiste, quelque mérite qu'il ait, a toujours tort d'affecter. De la part de M. Auber, il y aurait tout au moins de l'ingratitude à traiter de la sorte la muse qui l'a si bien inspiré, et qui, en échange de ses dédains, lui a prodigué ses faveurs en lui donnant réputation, honneurs et fortune.

En 1829 M. Auber fut élu membre de l'Institut, section des beaux-arts, en remplacement de Gossec. Après la révolution de 1830, le roi Louis-Philippe le nomma directeur des concerts de la cour; et lorsqu'en 1842 Chérubini vint à mourir, M. Auber lui succéda dans la place éminente et si ambitionnée de directeur du Conservatoire de musique.

On jugera de la fécondité de ce compositeur par la liste complète que nous allons donner des opéras qu'il a fait représenter depuis son début en public jusqu'à ce jour.

A l'Opéra-Comique : *le Séjour militaire*, 1 acte (1813); *le Testament et les Billets doux*, 1 acte (1819); *la Bergère châtelaine*, 3 actes (1820); *Emma*, ou *la Promesse imprudente*, 3 actes (1821); *Leicester*, 3 actes (1823): *la Neige*, ou *le Nouvel Eginhard*, 4 actes (1823). — A l'Opéra, à l'occasion du retour du duc d'Angoulême à Paris en 1823, *Vendôme en Espagne*, 1 acte, en collaboration avec Hérold. — A l'Odéon, pour l'ouverture de ce théâtre en 1824, *les Trois Genres*, 1 acte, en collaboration avec Boieldieu. — A l'Opéra-Comique : *le Concert à la cour*, 1 acte (1824); *Léocadie*, 3 actes (1824); *le Maçon*, 3 actes (1825); *le Timide*, 1 acte (1826); *Fiorella*, 3 actes (1826). — A l'Opéra, *la Muette de Portici*, 5 actes (1828). — A l'Opéra-Comique, *la Fiancée*, 3 actes (1829); *Fra Diavolo*, 3 actes (1830). — A l'Opéra, *le Dieu et la Bayadère*, 2 actes (1830). — A l'Opéra-Comique, *la Marquise de Brinvilliers*, 3 actes (1831), en collaboration avec plusieurs autres compositeurs. — A l'Opéra : *le Philtre*, 2 actes (1831); *le Serment*, 3 actes (1832); *Gustave III*, 5 actes (1833). — A l'Opéra-Comique : *Lestocq*, 4 actes (1834); *le Cheval de bronze*, 3 actes (1835); *Actéon*, 1 acte (1836); *le Chaperon blanc*, 3 actes (1836); *l'Ambassadrice*, 3 actes (1836); *le Domino noir*, 3 actes (1837). — A l'Opéra, *le Lac des Fées*, 5 actes (1839). — A l'Opéra-Comique : *Zanetta*, 3 actes (1840); *les Diamants de la Couronne*, 3 actes (1841); *le Duc d'Olonne*, 3 actes (1842); *la Part du Diable*, 3 actes (1843); *la Sirène*, 3 actes (1844); *la Barcarolle*, 3 actes (1845); *Haydée*, 3 actes (1847). — A l'Opéra : *l'Enfant prodigue*, 5 actes (1850); *Zerline*, ou *la Marchande d'oranges*, 3 actes (1851).

DIEUDONNÉ DENNE-BARON.

**AUBERLEN** (*Samuel-Gottlob*), organiste et compositeur allemand, né à Fellbach le 23 no-

vembre 1758. Son père, qui était instituteur, enseigna au jeune Gottlob les premiers éléments de la musique. A huit ans il jouait seul du piano, du violon et du violoncelle. En 1791 il obtint une place de directeur de musique à Zolfingen. Il composa alors des morceaux d'harmonie pour clarinettes, flûtes, basson, cors et trompettes. Le succès de ces compositions fit qu'on lui commanda trois symphonies à grand orchestre. Ces ouvrages méritent le premier rang parmi ses œuvres. Il devint bientôt après directeur de musique à Winterthur, et y composa plusieurs cantates, des airs, des duos, des morceaux de musique instrumentale, et, en 1796, une messe solennelle considérée comme digne d'estime. En 1798, lors de l'invasion de la Suisse par les troupes françaises, Auberlen perdit l'emploi qui le faisait vivre depuis sept ans. En 1816, il fonda une école de chant choral, et écrivit pour cette institution une méthode et des mélodies à quatre voix, des odes et chants sacrés de Gellert, trois cahiers de chant solennel, et d'autres recueils de chants à plusieurs voix, imprimés à Schaffouse en 1816 et 1817. Enfin, en 1817, Auberlen trouva, dans la direction de la musique et de l'orgue d'Ulm, un emploi qui le mit dès lors au-dessus du besoin, et qu'il garda jusqu'en 1824.

Il a composé, outre les ouvrages cités : vingt-quatre *Chansons allemandes*, avec accompagnement de piano ; Heilbronn, 1799 ; — *Sechs moderne Karakteristische Walzer für Clavier*, 1er, 2e et 3e recueils ; Augsbourg, 1799 ; — vingt-quatre *Allemandes* et *contredanses* pour le clavecin ; Augsbourg, 1800 ; — *Euterpens Opfer am Altar der Grazien*, 1re suite, 1801 ; — douze *allemandes* pour piano-forte.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

**AUBERNON** (*Philippe*), administrateur français, né en 1757, mort en 1832. Il entra de bonne heure dans l'administration militaire. En 1792, il était attaché à l'armée des Alpes maritimes, avec le titre de commissaire des guerres. Les services qu'il rendit alors au milieu de la pénurie de l'armée valurent à Aubernon le titre de commissaire ordonnateur. Il se rendit utile à la bataille de Loano le 4 novembre 1795. Il fit ensuite sous Bonaparte, et jusqu'au traité de Campo-Formio, les campagnes de 1796 et 1797. Il se trouva à Gênes avec Masséna, qui rendit justice aux talents et au zèle d'Aubernon. Il fut employé, sous l'empire, en Hollande, en Allemagne et en Illyrie, et devint officier de la Légion d'honneur et inspecteur aux revues. On lui a attribué à tort, dans *le Bibliologue*, des écrits émanés de son fils *Victor Aubernon*, depuis préfet de Seine-et-Oise, et qui est mort en 1851.

*Le Bibliologue*, 25 janvier 1833.

**AUBERT**, nom commun à un grand nombre de Français célèbres à des titres divers. Ils sont rangés ci-dessous dans l'ordre chronologique jusqu'au seizième siècle, et, depuis cette époque, par ordre alphabétique de prénoms. Les *Aubert* modernes sans prénoms sont à la fin, avec les *Aubert* vivants.

**AUBERT, AUDBERT, AUTBERT, HAUTBERT, ALBERT**, nom que portèrent deux évêques français, dont voici la vie :

**AUBERT**, évêque de Cambray et d'Arras, mort le 16 décembre 668. Il fut élevé à l'épiscopat en 633, et mérita la faveur du roi Dagobert. Il fonda des abbayes, notamment celle de Saint-Ghilain de Cambray, et celle de Saint-Waast à Arras.

Mabillon, *Acta Benedict.*, t. II. — Le Comte, *Annales ecclesiastici Francorum*, III, 8, 9. — *Gallia Christiana*, III, 6, 7.

**AUBERT**, évêque d'Avranches, vivait dans la première moitié du huitième siècle. Il fonda le mont Saint-Michel, dont l'établissement eut sa légende, suivant l'usage du temps. Un esprit céleste serait apparu à l'évêque, lui aurait ordonné de construire un édifice sur le rocher dit *le Mont de la Tombe*. Le saint aurait trouvé la chose de si difficile exécution, qu'il ne fallut pas moins de trois apparitions et une sérieuse punition infligée par l'envoyé d'en haut, pour déterminer Aubert à surmonter les obstacles : il construisit alors un oratoire dans le lieu indiqué, devenu célèbre depuis sous le nom de *Saint-Michel en péril de la mer*. Il s'y établit d'abord des chanoines ; puis, par suite du relâchement de ceux-ci, des bénédictins. Le corps de saint Aubert fut déposé au mont Saint-Michel, après sa mort : découverte plus de trois cents ans plus tard, cette relique attira de nombreux pèlerins, parmi lesquels Louis XI, qui établit à cette occasion l'ordre de Saint-Michel.

Mabillon, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, II, 19, 21.

**AUBERT** ou **GAUBERT DE PUICIBOT**, appelé aussi *le moine de Puicibot*, troubadour français, mort vers l'an 1263. Son père était vicomte de Puicibot, dans le Limousin. Aubert entra tout enfant chez les bénédictins ; mais il s'ennuya de la vie claustrale, et se fit troubadour. Il obtint la protection de Savari de Mauléon, qui le mit à même de soutenir ce nouvel état. Comme tous les gens de sa profession, Aubert chanta les dames : il composa pour l'objet particulier de son adoration six poëmes, qui témoignent de sa verve de troubadour. La dame qu'il épousa ensuite figure dans la vie d'Aubert d'une manière assez étrange pour l'époque. Il s'était rendu en Espagne pour s'y mettre en quête d'aventures galantes ; à son retour, étant entré dans un mauvais lieu, il y trouva, parmi les commensales du logis, sa femme, que des fautes successives avaient fait descendre à cet état de dégradation. Elle eut honte sans doute de sa conduite, et son époux lui pardonna probablement ; car tous deux se retirèrent dans un couvent, où le malheureux troubadour finit ses jours. V. R.

Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*. — Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**AUBERT** (*Augustin*), peintre français, né en 1781, mort en 1832. Directeur de l'école de dessin et du Musée des arts de Marseille, il se livra particulièrement à la peinture des sujets historiques, des portraits et des paysages. Il eut pour maître le peintre Peyron, et se fit remarquer lui-même par des œuvres qui ne manquent ni de mérite ni de distinction. On voit au musée de Marseille plusieurs tableaux d'Augustin Aubert, entre autres : un *Noé offrant un sacrifice* (1817); — une *Sainte Trinité environnée d'anges*; — *Marie visitant Élisabeth*; — une *Vue de la chapelle souterraine de l'ancienne abbaye de Saint-Victor de Marseille*; — une *Vue de Marseille* (ce dernier tableau est devenu la propriété du comte de Villeneuve).

Gabet, *Dictionnaire des artistes de l'école française du dix-neuvième siècle*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**AUBERT** (*Daniel*), littérateur suisse, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il enseigna les belles-lettres au collége de Lausanne. Le jésuite Dunod ayant avancé que la ville d'Autre en Franche-Comté était l'*Aventicum* des anciens, Aubert écrivit : *Trois lettres en forme de dissertations contre la découverte entière de la ville de Autre*; Amsterdam, 1709, ouvrage sans doute devenu rare, puisque le P. Lelong se demande s'il a été imprimé; — *Recueil des dissertations sur divers sujets d'antiquité*; Paris, 1706.

Lelong, *Bibliothèque historique*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***AUBERT** (*Esprit*), chanoine et littérateur français, né aux environs d'Avignon, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il n'est connu que par les ouvrages suivants : *Amalthæum Græcæ Locutiones, sive Thesaurus Linguæ Latinæ, Græcæ et Gallicæ, post prima Gulielmi Morelli Initia auctus et emendatus, editore R. D. Spiritu Aubert, a Pontissorgia apud Assenion Canonico*; Lyon, 1613; — *Marguerites poétiques françoises*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***AUBERT** (*François*), médecin français, né le 28 septembre 1695 en Champagne, mort vers 1760. Il fut longtemps médecin de l'hôpital de Châlons-sur-Marne. On a de lui : *Discours sur la maladie des bestiaux*; — *Consultations médicinales sur la maladie noire*, 1745, in-4°; — *Réponse aux écrits de M. Navier touchant le péritoine*, 1751, in-4°.

Carrère, *Bibl. de la Médec.* — Éloy, *Dict. de Médecine*.

***AUBERT** (*François*), chanoine régulier et littérateur français, né à Paris en 1709, mort vers 1770. Il laissa : *Entretiens sur la nature de l'âme des bêtes*; Colmar, 1756, in-12, et avec un nouveau titre, Bâle, 1760, in-12; — *Réfutation de Bélimire et de ses oracles* (J.-J. Rousseau, Voltaire, etc.); Bâle (Paris), 1768, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

***AUBERT** (*Guillaume*, sieur de *Massoignes*), jurisconsulte français, né à Poitiers vers 1534, mort à Paris en 1601. Il fut avocat général à la cour des aides, et publia successivement : *Histoire des guerres faites par les chrétiens contre les Turcs, sous la conduite de Godefroi de Bouillon*; Paris, 1559, in-4° de 74 feuillets; — *Discours sur les moyens d'entretenir la paix entre les princes chrétiens*; Paris, 1559, in-4°; — *Élégie sur la mort de Joachim du Bellay*; 1560, in-4°; — *Vers à M. de l'Hôpital sur sa nomination à la place de chancelier*, 1560; — *Vers sur la mort du comte de Brissac*; 1569, in-8°; — *Hymne sur la venue du roi Henri III*, in-8°; — *les Retranchements*, 1585, in-8° : c'est un recueil de vers et de prose, ainsi intitulé parce que l'auteur l'avait composé dans les heures *retranchées* de ses occupations; — *les Occasions*, 1595, broch. in-8° de 94 pages.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibl. françaises*. — Lelong, *Bibl. française*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXV, p. 264. — Dreux du Radier, *Bibliothèque du Poitou*.

**AUBERT** (*Hubert-François*), biographe français, né à Nancy vers 1720. Il se fit recevoir avocat, et plaida dans sa province. Il entra ensuite au service de Stanislas, roi de Pologne, depuis duc de Lorraine, et demeura pendant vingt-cinq ans à la cour de ce prince. On a d'Aubert : *le Politique vertueux*; — *Vie de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, publiée en 1769.

Des Essarts, *les Siècles littéraires*. — Quérard, *la France littéraire*.

**AUBERT** (*Jacques*), médecin français, natif de Vendôme, mort à Lausanne en 1586, a publié successivement : *Libellus de peste*; Lausanne, 1571, in-8°; — *Des Natures et Complexions des hommes*, etc.; ibid., 1571, in-8°; Paris, 1572, in-16; — *De metallorum Ortu et Causis, brevis et dilucida Explicatio*; Lyon, 1575, in-8°; — *Duæ apologeticæ Responsiones ad Josephum Quercetanum*; ibid., 1576, in-8°; — *Progymnasmata in Joannes Fernelii librum, De abditis rerum naturalium causis*; Bâle, 1579, in-8°; — *Institutiones physicæ instar commentariorum in libros Physicæ Aristotelis*; Lyon, 1584, in-8°; — *Semeiotice, sive ratio dignoscendarum sedium male affectarum et affectuum præter naturam*; Laus., 1587, in-8°; Lyon, 1596, in-8° (ouv. posth.).

*Biographie médicale*.

***AUBERT** (*Jacques*), surnommé *le Vieux*, violoniste de la chambre du roi, mort le 19 mai 1753, et non en 1748, comme le rapporte Laborde, ni en 1758 comme l'affirme le *Dictionnaire des Musiciens*. Il entra à l'Académie de musique en 1727, fut nommé chef des premiers violons en 1748, puis surintendant de la musique du duc de Bourbon. On a d'Aubert les ouvrages suivants : *la Paix triomphante*, 1713, ballet non représenté; — *Diane*, divertissement, en collaboration avec Bourgeois, 1721; — *le Ballet de vingt-quatre heures*, 1722; — *la Reine des Péris*, 1725; — *la Fête champêtre*

*et guerrière*, 1746; ouvrage pour lequel il lui fut payé 360 livres; — *le Ballet de Chantilly*, sonate, in-4°; Paris, 1728; — trois livres de sonates gravées à Paris, sans date.

Fétis, *Biographie des Musiciens*. — Laborde, *Essai sur la Musique*. — *Dictionnaire des Musiciens*; Paris, 1810.

**AUBERT** (l'abbé *Jean-Louis*), fabuliste et critique, né le 15 février 1731, mort le 10 novembre 1814. Il débuta par quelques fables dans le *Mercure de France*, et Jean-Louis reçut de Voltaire la lettre suivante : « J'ai lu vos « fables avec tout le plaisir qu'on doit sentir « quand on voit la raison ornée des charmes de « l'esprit. Il y en a qui respirent la philosophie « la plus digne de l'homme. Celles du *Merle*, du « *Patriarche*, des *Fourmis*, sont de ce nombre. « De telles fables sont du sublime, écrit avec « naïveté. Vous avez le mérite du style, celui « de l'invention, dans un genre où tout parais- « sait avoir été dit. » (22 mars 1758.) Dans une autre lettre, Voltaire lui disait : « Vous vous « êtes mis à côté de la Fontaine. » Tout fier de ces éloges, l'abbé Aubert se plaça de lui-même plus haut que ne l'avait placé Voltaire, et se crut bien supérieur à la Fontaine, qui, disait-il, avait emprunté presque toujours le sujet de ses fables. Aubert ne fut pas seulement poëte, mais encore critique plein de goût, d'érudition, et quelquefois aussi de vivacité; aussi un plaisant avait-il écrit au-dessous de son buste : « Passez vite, car il mord. » Rédacteur pendant vingt ans du feuilleton des *Affiches de la Province et de Paris*, puis du *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, il fut nommé, en 1773, professeur de littérature française au Collége Royal, et l'année suivante directeur général de la *Gazette de France*. Plus tard, il fut chargé de la police des journaux étrangers, et devint censeur royal. Sa retraite, toujours studieuse, avait été peu troublée par la révolution, et il avait toujours conservé son titre de professeur honoraire au Collége de France. Ses principaux écrits ont paru sous le titre de *Fables et œuvres diverses*; Paris, 1774.

*Les Trois Siècles de la littérature française*. — Des Essarts, *les Siècles littéraires*. — Quérard, *la France littéraire*.

***AUBERT** (*Louis*), fils aîné de Jacques Aubert, compositeur français, naquit le 15 mai 1720, et mourut vers 1800. En 1731, et n'ayant encore que onze ans, il entra comme violoniste à l'Opéra, et, quelques années après, au Concert spirituel. En 1755 il devint premier chef des violons de l'Opéra comme l'avait été son père, et suppléa Choron pour battre la mesure. En 1771 il se retira avec une pension de 1,000 francs sur la caisse de l'Opéra. On a d'Aubert : la musique d'un pas de deux dans l'acte de l'*Espagne*, de *l'Europe galante*, pièce reprise en 1756 : ce morceau se trouve dans un livre de symphonies à quatre parties, publié en 1756, avec dédicace à la marquise de Villeroy; — la musique d'un pas de dix pour le dernier acte de *Roland*, 1755; — une chaconne, dans *Alcyone*, 1756; — Six livres de solos pour le violon, autant de duos, deux concertos, et quelques autres ouvrages.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

***AUBERT** (*Michel*), graveur français, né à Paris en 1700, mort en 1757. Il grava des portraits et des sujets d'histoire, quelques-uns d'après Watteau, Rubens et d'autres maîtres; mais le tout sans s'élever au-dessus du médiocre.

Hubert, *Manuel des Amateurs*. — Heineken, *Diction. des Artistes*. — D'Argenville, *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*. — Nagler, *Neues Künstler-Lexicon*.

***AUBERT** (*Louis*), peintre, vivait à Paris dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Hubert, *Manuel des Amateurs*.

**AUBERT** (*Pierre*), jurisconsulte et polygraphe français, né à Lyon le 9 février 1642, mort le 18 février 1735. Il témoigna de bonne heure un goût très-vif pour les belles-lettres. Il n'avait pas dix-huit ans, lorsque la lecture d'un roman intitulé *le Voyage de l'Isle de l'Amour* produisit sur son imagination un tel effet, qu'il écrivit aussitôt un *Retour de l'Isle d'Amour*. Le père d'Aubert fit imprimer cet essai à l'insu de son fils, et pendant que celui-ci était venu faire un voyage à Paris. Revenu à Lyon, il s'appliqua avec ardeur à l'étude des lois, et fit son début au barreau. La faiblesse de son tempérament lui fit abandonner la pratique pour ne plus donner que des consultations. Il exerça ensuite les fonctions de procureur du roi dans la juridiction de la *conservation des priviléges des foires de Lyon*, puis celles de procureur du roi de la police de la même ville, et, plus tard, de juge de l'archevêché et du comté de Lyon. En 1731 il fit présent à sa ville natale d'une nombreuse bibliothèque, à la seule condition de la rendre publique. En retour, il eut la jouissance de cette collection pendant sa vie, et reçut de la ville deux mille livres de pension viagère, avec survivance de cinq cents écus de rente en faveur de son neveu. Aubert fut un de ceux qui les premiers eurent l'idée de fonder des réunions académiques à Lyon; c'est lui qui contribua à y établir en 1724 l'Académie des sciences et des belles-lettres. On a d'Aubert : *Retour de l'Isle d'amour*, roman sans date; — *Recueil de factums et mémoires sur plusieurs questions importantes de droit civil, de coutumes et de discipline ecclésiastique*; Lyon, 1710, 2 vol. in-4°; — *Dictionnaire de la langue française ancienne et moderne de Pierre Richelet, augmenté de plusieurs additions d'histoire, de grammaire, de critique, de jurisprudence, et d'un nouvel abrégé de la vie des auteurs cités dans tout l'ouvrage*; Lyon, 1728, in-fol., 3 vol.; Amsterdam, 1732, 2 vol.; — *Dissertation sur les pleureuses à gages que les anciens mettaient dans les convois funèbres*, lue à l'Académie de Lyon le 16 mars 1716, imprimée dans les *Nouvelles littéraires de la Haye*, t. III, p. 324; — *Discours lu dans la séance publique de l'Académie de Lyon du 8 mars 1729, à la réception*

*de M. Aulas, avocat général de la cour des monnayes*, inséré dans les *Mémoires de littérature et d'histoire* du P. Desmolets, X, 295; — *Dissertation sur l'usage des étriers*, lue dans l'Académie de Lyon le 17 juin 1782, insérée dans la *Bibliothèque française*.

Collonia, *Histoire littéraire de Lyon*, II, 889. — Nicéron, *Mémoires*, II, 35. — Dessessarts, *les Siècles littéraires*. — Quérard, *la France littéraire*.

* **AUBERT** (*Pierre*), conseiller au présidial de Beauvais et historien français, dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Histoire et recueil des Gestes et Règnes des rois de France, leur couronnement et sépulture, les noms des roynes leurs épouses et de leurs enfants*; Paris, 1632, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Lelong, *Bibliothèque historique*.

**AUBERT** (*Pierre-François-Olivier*), compositeur français, né à Amiens en 1763, mort vers 1830. Il parvint, à l'aide de son seul travail et sans maître, à jouer parfaitement du violoncelle. Il vint ensuite à Paris, et entra à l'orchestre de l'Opéra-Comique, où il resta pendant vingt-cinq ans. On a de Pierre Aubert : deux méthodes de violoncelle qui améliorent et complètent les ouvrages d'Eupis et de Tillière; — *Trois quatuors pour deux violons*, alto et basse, op. 1; Zurich, 1796; — *Trois idem*, op. 2; — *Trois duos* pour deux violoncelles, op. 3; — *Trois idem*, op. 5; — *Trois idem*, op. 6; — *Trois idem*, op. 7; — *Études pour le violoncelle, suivies de trois duos et de trois sonates*, op. 8; — et enfin huit livres de sonates pour le même instrument; — *Histoire abrégée de la musique ancienne et moderne, ou réflexions sur ce qu'il y a de plus probable dans les écrits qui ont traité ce sujet*; Paris, 1827. L'auteur dit dans l'introduction qu'il n'a pas voulu garder en portefeuille « ce fruit de vingt-cinq années de recherches et de réflexions. »

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**AUBERT** (*René*), jurisconsulte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il n'est connu que par un écrit intitulé *Index rerum et verborum quæ in Pandectis tractantur*; Paris, 1648, in-8°.

Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

* **AUBERT** (*le père*), jésuite, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Nouvelles observations sur les cannes de Bourbon* (1714); et *Explication physique du flux et du reflux d'un puits situé aux environs de Brest*, 1728. Ces deux écrits se trouvent dans les *Mémoires de Trévoux*; quelques autres travaux sur l'histoire littéraire sont mentionnés dans Lelong.

*Mémoires de Trévoux*. — Lelong, *Biblioth. historique*.

* **AUBERT** (*Anaïs*, Mlle), artiste dramatique française, débuta le 10 novembre 1816, lorsqu'elle avait à peine quinze ans, au Théâtre-Français, dans les *ingénuités*. Comme il arrive toujours au début, elle eut d'abord à lutter contre des obstacles qu'elle ne dut pas songer à surmonter. Elle se retira donc devant des rivales influentes, et se rendit à Londres, où elle joua à Argyle-Rooms avec un succès qui faisait pressentir la position qu'elle occuperait plus tard sur la scène française. Elle ne fit ensuite que reparaître sur notre premier théâtre, puis au Gymnase, et delà en 1821 à l'Odéon, où elle sut créer avec distinction plusieurs rôles difficiles, notamment celui de *Juliette*, dans l'œuvre de ce nom dont M. Frédéric Soulié était l'auteur. Elle revint enfin en 1831 au Théâtre-Français, qu'elle n'a quitté que pour prendre sa retraite; et l'on peut dire que la faveur du public lui est restée jusqu'à ce moment. Les nombreuses créations de Mlle Anaïs justifient ce suffrage. Tout le monde a pu admirer le jeu naturel, vrai et vivement senti de cette remarquable actrice dans plusieurs pièces importantes, telles que *le Mariage de Figaro, les Enfants d'Édouard, le Philosophe sans le savoir*, et *l'École des Femmes* de notre inimitable Molière. Mlle Anaïs a eu un autre mérite : celui de se retirer quand sa renommée d'artiste n'avait encore rien perdu de son auréole. V. R.

* **AUBERT-ROCHE** (*Louis*), médecin français, né vers le commencement de ce siècle. Reçu docteur à Paris en 1833, il se mit au service de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, et fut quelque temps médecin en chef à l'hôpital Rased-Din, à Alexandrie. Pendant son séjour en Orient, il étudia la peste, et diverses questions qui intéressent l'hygiène publique et la police sanitaire. De retour en France, il a publié le résultat de ses observations sous le titre : *De la Peste ou du Typhus d'Orient, documents et observations recueillis pendant les années* 1833 *à* 1838 *en Égypte, en Arabie, etc., suivis d'un Essai sur le hachisch et son emploi dans le traitement de la peste*; Paris, 1840, in-8°. L'auteur y démontre que la peste est un empoisonnement miasmatique, et nullement contagieuse par le contact; il cite un grand nombre de faits à l'appui de son opinion, qui a été vivement controversée.

Sachaille (Lachaise), *les Médecins de Paris*; Paris, 1845.

**AUBERT DU BAYET** (*Jean-Baptiste-Annibal*), général français, né à la Louisiane le 29 août 1759, mort à Constantinople le 17 décembre 1797. Il embrassa très-jeune la carrière militaire, fit ses premières armes en Amérique sous Rochambeau et La Fayette, et se trouva, en 1788, en garnison à Metz avec le grade de capitaine de cavalerie. Il s'y fit connaître par un écrit relatif aux juifs, très-nombreux, comme on le sait, dans cette ville (*le Cri des citoyens contre les Juifs*; Paris, 1788, in-8°). La question de leur régénération sociale occupait beaucoup les philanthropes de toutes les classes, et c'est à Metz, où l'aspect de leur dégradation devait le plus affliger les amis de l'humanité, que fut d'abord donnée en leur faveur une impulsion véritablement libérale, philosophique et reli-

gieuse. L'Académie de cette ville en fit le sujet d'un concours qui devint célèbre par lui-même et par les ouvrages auxquels il donna lieu. Quelques écrits pour ou contre les Juifs précédèrent ce concours. Dans ces écrits, on leur reprochait avec amertume des torts qui étaient l'ouvrage de la société, et on répétait, en variant leurs formes, les accusations et les plaisanteries dont Voltaire les avait accablés. L'écrit d'Aubert du Bayet fut du nombre de ces derniers; il était fait avec esprit et talent, et produisit quelque sensation; mais il ne resta pas sans réponse. Pendant la durée de l'assemblée constituante, Aubert se fit remarquer parmi les amis les plus dévoués et les plus éclairés de la cause nationale, et fut porté à l'assemblée législative par le département de l'Isère. Il siégea avec ceux qui, tout en restant fidèles au serment qu'ils avaient prêté à la constitution de 1791, se méfiaient des intrigues de la cour, de l'aristocratie et de l'étranger. Comme ceux qui plus tard combattirent l'anarchie et la terreur sous le nom de girondins et qui siégeaient à gauche dans l'assemblée, il s'éleva contre les intrigues de l'émigration, et appuya avec force la déclaration de guerre à l'Autriche; mais, comme Vaublanc et d'autres députés de la droite, il défendit le général La Fayette, contre lequel Brissot avait demandé un décret d'accusation peu de jours avant le 10 août. Entre cette journée et la séparation de l'assemblée, il fut appelé à la présidence. Il ne fut pas réélu à la convention nationale, où reparut seulement avec de nouveaux renforts le parti républicain de l'Assemblée constituante et de l'assemblée législative.

Après avoir, sous Kellermann, combattu à Valmy, il se rendit à l'armée du Rhin; il y montra un courage et un talent qui le firent rapidement monter de grade en grade jusqu'à celui de général de division; et lorsqu'après avoir conquis Mayence et Francfort, Custine fut obligé d'évacuer la première de ces villes et dut bientôt après abandonner l'autre, c'est à Aubert du Bayet qu'il en confia le commandement. Deux membres de la convention nationale secondèrent le courage d'Aubert du Bayet, l'un (Merlin de Thionville) dans la défense militaire, l'autre (Rewbell) dans l'administration. Après un siége devenu célèbre, Mayence capitula, et la garnison s'engagea, par serment, à ne pas porter les armes pendant la durée de la guerre contre les armées coalisées. Malgré l'opiniâtre défense de Mayence, sa reddition était sur le point de faire arrêter et condamner Aubert du Bayet; mais la journée du 9 thermidor et les témoignages de ses collègues Rewbell et Merlin de Thionville le sauvèrent. Bientôt après il fut nommé général en chef de l'armée de la Vendée et des côtes de l'Océan. Par son activité et son intelligence, il commença et prépara la pacification de ce pays, qu'acheva ensuite le général Hoche, sous lequel Aubert du Bayet servit dans l'armée qu'il avait commandée. A la promulgation de la constitution de l'an III, son nom se trouvait parmi ceux des citoyens distingués que l'opinion publique portait au Directoire exécutif. Dès l'installation de ce nouveau gouvernement, Aubert du Bayet fut nommé au ministère de la guerre, porté surtout à cette place par Rewbelll, un des premiers directeurs. Ce fut pendant son court ministère qu'eurent lieu les premiers triomphes de Bonaparte en Italie. Le Directoire le lui fit bientôt quitter, et le nomma à l'ambassade de Constantinople. Après quelques difficultés qu'il surmonta par sa fermeté habituelle, il fut accueilli avec distinction par la Sublime Porte; mais le climat ne tarda pas à lui devenir funeste, et il succomba, à peine âgé de trente-huit ans. [*Enc. des g. du m.*]

Beaumont, *Galerie militaire*, I, 40, 72.

**AUBERT DE LA CHESNAYE DES BOIS** (*François-Alexandre*), polygraphe français, né à Ernée dans le Maine le 17 mai 1699, mort le 29 février 1784. On a peu de détails sur sa vie: on sait seulement qu'il abandonna l'ordre des Capucins dont il faisait partie, sans être relevé de ses vœux; qu'il vécut ensuite dans un complet état de dénûment, et qu'il mourut dans un hôpital. Il laissa: *l'Astrologue dans le puits, à l'auteur de la Nouvelle Astronomie du Parnasse;* Paris, 1740, in-12; — *Correspondance historique, philosophique et critique, pour servir de réponse aux Lettres Juives;* la Haye, 1739, 3 vol. in-12; — *Dictionnaire de la Noblesse, contenant la généalogie des familles nobles de France;* Paris (Duchêne et Boudet), 1770, 1786, 15 vol. in-4°: les exemplaires de cet ouvrage sont assez rares, surtout les trois derniers volumes publiés par Badier et détruits en grande partie pendant la révolution; — *Dictionnaire Militaire;* — *Dictionnaire Domestique-Portatif;* — *Lettres amusantes et critiques sur les Romans en général, anglais et français, tant anciens que modernes,* 1743; — *Œuvres militaires,* dédiées au prince de Bouillon, par M. de Sionville, capitaine d'artillerie, 1757; ouvrage écrit par Aubert, au rapport de Fréron; — *Almanach des corps des Marchands,* recueil périodique commencé en 1754; — *Calendrier des Princes,* commencé en 1762.

Quérard, *la France littéraire.* — Brunet, *Manuel du Libraire.*

* **AUBERT DE VITRY** (*François-Jean-Philibert*), économiste français, né à Paris le 2 avril 1765, mort en juin 1849. Il étudia avec succès aux colléges d'Harcourt et de Mazarin, et se livra ensuite au droit et à la procédure; mais sa vocation l'appelait ailleurs. En 1789 il entra dans la carrière politique par un ouvrage intitulé *Rousseau à l'Assemblée nationale;* et en 1792 il publia une œuvre non moins sérieuse sous ce titre: *Études sur l'éducation.* Dès les premiers orages de la révolution, Aubert de Vitry sortit du silence du cabinet pour prendre parti, et il le

fit courageusement, comme le prouve le numéro du 14 mars 1793 du *Journal-Affiche*, intitulé *Cassandre aux Troyens*, où il s'attaqua avec vivacité aux jacobins. Dénoncé pour ce fait par Saint-Just, il dut fuir Paris comme tant d'autres à la même époque. A Caen, où il retrouva Izarn de Valady, avec lequel il s'était lié, il s'associa aux périls des girondins; ensuite arrêté au moment où il pensait leur avoir trouvé un asile dans le voisinage de Périgueux, il fut ramené à Versailles. Le gouvernement directorial rendit à Aubert de Vitry quelque calme. Il fut attaché à la légation de Bruxelles, et chargé de diverses fonctions importantes et honorables. De 1801 à 1805, il alla dans les Bouches-du-Rhône, avec une mission de confiance; puis il devint successivement chef de bureau à l'intérieur, sous-préfet, secrétaire général de préfecture, enfin secrétaire général du conseil des ministres du roi de Westphalie. A son retour en France en 1815, Aubert, dépossédé des emplois qu'il remplissait sous le régime précédent, ne demanda plus qu'à sa pensée et à sa plume les ressources qui lui manquaient. Toutefois l'âge et des charges de famille les eussent rendues insuffisantes, si, à la sollicitation de M. Kératry, ministre de l'instruction publique, M. Girod de l'Ain n'eût accordé à M. Aubert une pension annuelle de quinze cents francs. Il est mort à l'asile de Sainte-Périne; il répétait encore à son dernier moment, en montrant un Bossuet : « Voilà le plus grand des moralistes. » On a d'Aubert : *Rousseau à l'Assemblée nationale*, 1789; — *Études sur l'éducation*; Paris, 1792; — *les Contes moraux de mistress Opie*, traduits de l'anglais; Paris, 1818, 5 vol.; — *les Mémoires de Goethe*, traduits de l'allemand, avec une introduction et un essai sur la littérature allemande; Paris, 1823, 2 vol.; — *Recherches sur les vraies causes de la misère et de la félicité publique*, ou *De la population et des subsistances*, par un ancien administrateur; Paris, 1815, in-12; — *Campagnes des Français en Saxe*, traduction de l'allemand d'Odleben; Paris, 1817; — *Traité d'Économie rurale et domestique*, traduction de l'anglais; Paris, 1818; — *Lettres sur la Palestine, la Syrie et l'Égypte*, ou *Voyage en Galilée et en Judée, avec une relation sur la mer Morte et sur l'état présent de Jérusalem*, par E. R. J. (T. R. Jolliffe); traduction de l'anglais sur la seconde édition, ornée d'une carte géographique et de gravures; Paris, 1820; — *Journal de Christine*, traduction de l'allemand de Schalbacher; Paris, 1825; — *Notice sur Goethe*, en tête des poésies de ce grand écrivain, traduction sous le nom de madame Ernestine Panckoucke; Paris, Ch. Panckoucke, 1825; — *le Jeune Voyageur en Égypte et en Nubie*, traduction de l'anglais; Paris, 1826, in-12; — *Londres et l'Angleterre*, ouvrage à l'usage de la jeunesse, traduction de l'anglais; Paris, 1826, in-12, avec gravures; — *Mémoires de Casanova de Seingalt*, traduction de l'allemand par M. Jung pour les trois premiers volumes, et par Aubert de Vitry pour les sept derniers; — *Essai sur les colonies militaires de la Russie*; Paris, 1826, in-8°; — *Essais d'Économie politique et sociale*, dans la *Revue d'Économie politique*, I, V, VII, X, XII; — *Essai sur l'Algérie*; ibid.; — *Essai sur Voltaire*, Moniteur, 22 et 27 novembre 1837; — des articles divers dans plusieurs autres recueils.

Quérard, *la France littéraire*.

**AUBERT DU PETIT-THOMAS.** *Voy.* DU PETIT-THOMAS.

**AUBERTIN** (*Antoine*), hagiographe français, premier prieur de l'abbaye d'Étial, monastère des Vosges, à Nancy, au commencement du dix-septième siècle, mort en 1678 à Brieul, près de Verdun. Il était prieur de l'abbaye d'Étial. On a de lui : *Vie de sainte Richarde, fille du roi d'Écosse*; Nancy, 1655, in-12; — *Vie de saint Astier, solitaire dans le Périgord, dédiée aux seigneurs de la très-illustre maison de saint Astier*; Nancy, 1656, in-12.

Chevrier, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la Lorraine*.

***AUBERTIN** (*Dominique*), officier français, né à Lunéville le 28 avril 1751, mort le 20 avril 1825. De 1793 à 1795, il servit dans la Vendée, dans les armées du Nord, de la Moselle et du Rhin. Accablé d'infirmités, il se retira en 1797 avec le grade d'adjudant général, et publia des *Mémoires sur la guerre de la Vendée en* 1793 *et* 1794. Ils se trouvent imprimés dans le 1er vol. des *Mémoires du général Hugo*; Paris, 1823, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

**AUBERTIN** (*Edme*), théologien protestant, né à Châlons-sur-Marne en 1595, mort à Paris le 5 avril 1652. Il fut ministre de l'Église réformée à Charenton, et publia : *Conformité de la créance de l'Église avec celle de saint Augustin sur le sacrement de l'Eucharistie*; Paris, 1629, réimprimé avec des additions, sous le titre : *l'Eucharistie de l'ancienne Église*, 1633, traduite en latin par Blondel; Deventer, 1654. L'auteur y soutient que les dogmes de la transsubstantiation et de la présence réelle dans l'Eucharistie étaient inconnus aux premiers siècles de l'ère chrétienne. On essaya de le poursuivre pour n'avoir pas mis le mot *prétendue Église réformée*, conformément aux ordonnances royales, et pour avoir injurié les cardinaux Bellarmin et Duperron.

Bayle, *Dictionnaire*. — Arnauld, *Perpétuité de la Foi*, dans ses *Œuvres*, Paris, 1777, t. XII, 87-101.

**AUBERY** (*Antoine*), historien français, né à Paris le 18 mai 1616, mort dans sa ville natale le 29 janvier 1695. Avocat au parlement et aux conseils du roi, il consacra tous ses loisirs à réunir les documents de l'histoire de son temps. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Histoire générale des cardinaux*, en 5 vol. in-4°, 1642, depuis le pontificat de Léon IX, composée sur les Mémoires de Naudé et de Du

Puy; — *Mémoire pour l'histoire du cardinal de Richelieu*, 1660, en 2 vol. in-fol., et 1667, 5 vol. in-12; — *Histoire du même ministre*, 1660, in-fol. Gui-Patin, dans sa 362e lettre à Charles Spon, parle ainsi de cette Histoire : « Madame la duchesse d'Aiguillon, dit-il, fait imprimer l'histoire de son oncle le cardinal de Richelieu, écrite par M. Aubery sur les mémoires qu'elle a fournis; mais elle est déjà méprisée, étant trop suspecte pour le lieu d'où elle vient, et pour le mauvais style de ce chétif écrivain, qui, *lucro addictus et adductus*, n'aura pas manqué d'écrire mercenairement, et de prostituer sa plume au gré de cette dame. » — *Histoire du cardinal Mazarin*, 1751, en 4 vol. in-12; ouvrage encore moins estimé que le précédent. Cependant, comme cette histoire a été rédigée sur les registres du parlement, dont plusieurs ont disparu depuis, il y a bien des détails qu'on chercherait vainement ailleurs; — *Traité historique de la prééminence des rois de France*, 1649, in-4°; — *Histoire du cardinal de Joyeuse*, 1654, in-4°; — *De la dignité du Cardinalat*, 1673, in-12; — *Traité des justes prétentions du roi de France sur l'Empire*, 1667, in-4° : ce livre fit mettre l'auteur à la Bastille, parce que les princes d'Allemagne parurent persuadés que les idées d'Aubery étaient celles de Louis XIV.

*Éloge de M. Aubery*, dans le *Journal des Savants* (1695), 123. — Nicéron, *Mémoires*, XIII, 305. — Lenglet du Fresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*, XII, 270.

*AUBERY (*Claude*), médecin et philosophe français, mort à Dijon en 1596. Il embrassa le calvinisme, et, comme il était persécuté à Paris, il se retira à Lausanne, où il fut nommé professeur de philosophie. Il y fit paraître, sous le titre d'*Apodictæ orationes*, une espèce de commentaire sur les *Épîtres aux Romains*. Il fut attaqué par Bèze, qui lui reprochait une certaine tendance vers l'Église romaine, et condamna ce livre dans le synode de Berne. Dégoûté de ces controverses théologiques, Aubery revint en France, et abjura à Dijon les doctrines de Calvin. Outre plusieurs ouvrages inédits qui se trouvent en partie à la Bibliothèque nationale, on a de lui : *Posteriorum notionum explicatio*; Lausanne, 1576, in-8°; — *De interpretatione*; ibid., 1577, in-8°; — *Organon doctrinarum omnium*; ibid., 1584, in-8°; — *De terræ motu*; ibid., 1585, in-8°; — *Tractus de Concordia medicorum*; Berne, 1585 : l'auteur y défend la théorie iatrochimique de Paracelse, et enrichit la matière médicale de plusieurs substances minérales et de plantes qui devaient guérir les maladies des organes avec lesquels elles présentaient quelque ressemblance. On a encore d'Aubery une édition des caractères de Théophraste, Bâle, 1582, et une traduction latine de l'ouvrage grec de Th. Lascaris : *De Communicatione naturali*. H.

*Biographie médicale.*

AUBERY (*Jacques*), jurisconsulte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était avocat au parlement de Paris, et lieutenant civil au Châtelet. Il plaida avec talent dans l'affaire du président Oppède, évoquée par une ordonnance de Henri II en date du 17 mars 1550, et parvint à faire condamner à mort, comme faussaire, Guérin, avocat général au parlement d'Aix. Le plaidoyer de J. Aubery fut publié par D. Heinsius, Leyde, 1619, et par Aubery du Maurier, arrière-petit-neveu de Jacques, sous le titre : *Histoire de l'Exécution de Cabrières et de Mérindol*, etc.; Paris, 1645, in-4°.

L'Hôpital, *Épîtres*, liv. II.

AUBERY, AUBRY, ALBERICUS (*Jean*), médecin français, natif du Bourbonnais, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *l'Antidote de l'amour*, Paris, 1599, in-12; Delft, 1663, in-12; — *Sermo apologeticus de restituenda et vindicanda medicinæ dignitate*; Paris, 1708, in-8°; — *les Bains de Bourbon-Lancy et l'Archambaut*; Paris, 1604, in-8°; — *Histoire de l'antique cité d'Autun* (ouvrage rare).

D. Clément, *Bibl. Curieuse*. — Carrère, *Bibl. de Méd.*

AUBERY ou AUBRY (*Jean-François*), médecin français, natif de Luxeuil, mort dans sa ville natale en 1795. On a de lui : *Oracles de Cos*; Paris, 1776, in-8°; ibid., 1781, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

AUBERY (*Louis*), sieur du Maurier, littérateur français, né vers le commencement du dix-septième siècle, mort en 1687. Il suivit son père dans son ambassade de Hollande, d'où il passa à Berlin, en Pologne et à Rome. Revenu à Paris, il acquit la faveur d'Anne d'Autriche; mais bientôt, lassé du rôle de courtisan, il se retira dans ses terres, où il mourut. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, 1688, 2 vol. in-12 : ces mémoires sont fort instructifs, quoique rédigés avec une certaine partialité; Amelot de la Houssaye en a donné en 1734 une nouvelle édition, augmentée de notes; — une *Relation de l'exécution de Cabrière et de Mérindol*; Paris, 1645, in-4° : c'est la publication d'un procès judiciaire auquel Aubery a joint quelques pièces intéressantes; — une dissertation *super vetere Austriacorum proposito, de occupando mari Baltico, omnibusque Poloniæ et septentrionalis Germaniæ mercaturis ad se attrahendis, in Galliarum et fœderati Belgii detrimentum*; Parisiis, 1644, in-4°. Son petit-fils a donné des *Mémoires de Hambourg*, in-12; Blois et la Haye, 1748.

Ancillon, *Mémoires concernant les vies de plusieurs modernes*, 338. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — *Journal des Savants* (1736), 303-309. — Lenglet du Fresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*, XII, 166; XIII, 306. — Barbier, *Examen critique des dictionnaires*. — Chalmot, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*.

AUBESPINE (famille de L'). Cette famille, originaire de la Bourgogne, a donné à la France

quelques hommes célèbres, parmi lesquels on remarque surtout les suivants :

AUBESPINE (*Claude de* L'), baron de Châteauneuf, diplomate, né vers le commencement du seizième siècle, mort le 11 novembre 1567. Il fut un des plus habiles négociateurs de son temps, et sut se rendre utile à quatre monarques, François Ier, Henri II, François II, et Charles IX. En 1545 il fut employé aux négociations d'Harlot, près de Boulogne, avec les Anglais ; en 1555 il prit part aux conférences de la Marck ; il se trouva à l'assemblée des états tenue sous Henri II, à Paris ; en 1559, il fut député pour la paix de Câteau-Cambrésis, et attacha son nom à l'assemblée de Fontainebleau en 1560, à la reddition de Bourges en 1562, à la conférence du faubourg Saint-Marcel et à celle de la Chapelle en 1567. L'accueil qu'il reçut du prince de Condé et des autres chefs calvinistes, à cette dernière entrevue, fut cause de sa mort. Catherine de Médicis, qui faisait grand cas de ses avis, vint le consulter au chevet de son lit, la veille de la bataille de Saint-Denis. Aubespine mourut le lendemain. Ce fut lui qui reçut le premier le titre de *secrétaire d'État*, au lieu de celui de secrétaire des finances, qui jusqu'alors avait été affecté à la charge qu'il remplissait.

AUBESPINE (*Gabriel de* L'), évêque d'Orléans, né le 26 janvier 1579, mort à Grenoble le 15 août 1630. Il était fils de Guillaume de l'Aubespine, baron de Châteauneuf. En 1604 il succéda, dans l'évêché d'Orléans, à son parent Jean d'Aubespine. Il avait hérité des talents de la famille pour les négociations, et s'acquitta avec succès de toutes celles qui lui furent confiées. Il assista à l'assemblée des évêques de la province de Sens en 1612, et y signa à regret la condamnation du fameux livre de Richer. On a de lui : *De veteribus Ecclesiæ Ritibus* ; 1623, in-4° ; — *de l'Ancienne police de l'Église sur l'administration de l'Eucharistie* ; — des notes sur les *Canons* de plusieurs conciles (dans la collection de Labbe) ; — des notes sur Tertullien et sur Optat de Milève.

AUBESPINE (*Charles* D'), marquis de Châteauneuf, homme d'État français, frère du précédent, né à Paris en 1580, mort en 1653. Il entra dans les ordres, devint abbé de Préaux, et figura dans les missions les plus difficiles du temps : il fut envoyé tour à tour en Hollande, en Allemagne, à Venise et en Angleterre. Nommé garde des sceaux en 1630 par Richelieu, il présida la commission qui condamna les maréchaux de Marillac et de Montmorency. Malgré cet acte de bassesse, puisqu'il avait été page du père de Montmorency en 1633, il fut destitué, et resta enfermé au château d'Angoulême jusqu'à la mort de Louis XIII. On a expliqué cette disgrâce par un motif de jalousie : d'Aubespine était aimé de la duchesse de Chevreuse, qui aurait toujours repoussé les avances du tout-puissant cardinal de Richelieu. Anne d'Autriche le rappela à la cour, et lui remit en 1650 les sceaux, qu'elle lui reprit l'année suivante, parce qu'il ne cessait, dit-on, de décrier le cardinal Mazarin. Charles d'Aubespine passait pour un homme d'un orgueil extrême ; on disait de lui qu'il avait plutôt les manières d'un grand vizir que d'un ministre de la cour de France. « Il « mourut, selon l'expression de madame de Motteville, chargé d'années et d'intrigues. » — Le P. Lelong (*Bibl. franç.*, vol. II) cite de d'Aubespine deux pamphlets sur les affaires de la Fronde.

AUBESPINE (*Madeleine* D'), tante des deux précédents, se fit remarquer par sa beauté et ses talents poétiques à la cour de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Ses charmes furent célébrés par Ronsard et autres poëtes du temps. Elle épousa Nicolas de Neufville, secrétaire d'État.

Sur tous les d'Aubespines : Le P. Anselme, *Histoire généalogique et chronologique*. — De la Croix du Maine et Duverdier de Vauprivas, *les Bibliothèques françaises*. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Davila, *Historia delle guerre civili di Francia*.

AUBETERRE, nom porté par trois familles françaises nobles, les *Raymon*, les *Bouchard*, et les *Esparbez*.

*AUBETERRE (*François d'Esparbès de Lussan*, vicomte D'), maréchal de France, mort en janvier 1628. Après avoir servi sous Henri IV dans les guerres qu'il soutint pour conquérir son royaume, Aubeterre obtint, par provisions du 2 août 1590, le gouvernement de Blaye. Capitaine de cinquante hommes d'armes le 26 mai 1606, conseiller d'État le 29 novembre 1611, gouverneur et sénéchal de l'Agénois et du Condomois le 8 janvier 1612, il se déclara pour la reine-mère en 1620 ; il se démit du gouvernement de Blaye en faveur du duc de Luxembourg, et reçut en échange, le 18 septembre, le grade de maréchal de France. Conseiller honoraire au parlement de Bordeaux le 18 septembre 1620, il servit en 1621, sous le duc de Mayenne, aux siéges de Caumont et de Nérac. S'étant retiré au château d'Aubeterre, il y mourut, et fut enterré au couvent des Minimes d'Aubeterre, qu'il avait fondé. A. S....Y.

Pinard, *Chronol. milit.*, t. II, p. 480. — Anselme, *Hist. généal. des Maréchaux*, t. VII, p. 448.

AUBETERRE (*David Bouchard* D') naquit à Genève, d'une famille française qui avait embrassé la religion réformée, et mourut en 1598. Les propriétés de cette famille, confisquées au profit du maréchal de Saint-André, furent restituées à la mère de David. Celui-ci, revenu en France, embrassa la religion catholique, et obtint du roi Henri IV le gouvernement du Périgord. En 1598 il fut inquiété dans son gouvernement par Montpezat, un des généraux de la Ligue. D'Aubeterre l'attaqua dans le bourg de Cournil, le battit complétement, et traita généreusement ses prisonniers. Peu de temps après, au mois de juillet de la même année, il fut blessé mortellement au siége de l'Isle en Périgord.

Le P. Anselme, *Histoire généalogique et chronologique*,

mort en mars 1544. Il descendait d'une famille anglaise; il était fils de Jean Stewart, sire de Darnley, et d'Isabelle de Montgommery d'Eglinton. Il passa les Alpes avec Charles VIII, fit les guerres d'Italie en 1495 et 1499, et se signala l'année suivante à la défense de Navarre. Commandant supérieur du Milanais en 1501, il se trouva en 1506 au siége de Bologne, en 1507 à celui de Gênes, et fut nommé capitaine de la compagnie des gardes écossaises et de la compagnie des gendarmes écossais le 4 décembre 1512. Maréchal de France le 1er avril 1514, après la mort du maréchal de Gié, il se trouva à Marignan en 1515, à Pavie en 1525; enfin il commanda en Provence en 1526 contre l'empereur Charles-Quint.

Pinard, *Chronol. milit.*, t. II, p. 210. — Anselme, *Hist. générale des maréchaux*, t. VII, p. 142.

*AUBIGNY (*Nina von Engelbronner* D'), musicienne allemande, fille d'un officier hessois, vivait à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Elle suivit à Londres une fameuse aventurière, et, réduite à la misère, elle se mit au service d'un officier de la compagnie des Indes. On a d'elle un *Recueil de chansons allemandes, italiennes et françaises;* Augsbourg, 1797; — *Briefe an Nathalie* (Lettres à Nathalie), sur le chant considéré comme un moyen de bonheur domestique; Leipzig, 1803.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

AUBIN. *Voy.* SAINT-AUBIN.

AUBIN (.....), écrivain et ministre protestant, né à Loudun vers le milieu du dix-septième siècle, se réfugia en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, et publia : une traduction de la *Vie de Michel Ruyter*, par Brandt, in-fol.; 1698; — un *Dictionnaire de marine;* Amsterdam, in-4°, 1702; — *Histoire des diables de Loudun*, ou *de la possession des religieuses ursulines, et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, curé de la même ville;* Amsterdam, 1693, in-12. Ce sujet, qui eut un grand succès de vogue, fut traité plus tard sous les titres de *Cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu*, Amsterdam, Roger, 1716, in-12, et de *Histoire d'Urbain Grandier*, Amsterdam, 1735, in-12.

Dreux du Radier, *Bibliothèque critique et historique du Poitou.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — *Journal des Savants*, 1702, p. 226.

AUBLET (*Jean-Baptiste-Christophe-Fusée*), botaniste français, né à Salon, en Provence, le 4 novembre 1720, mort à Paris le 6 mai 1778. Dès son enfance il se passionna pour l'étude des plantes. Il n'avait que douze ans quand il s'échappa de la maison paternelle pour herboriser au loin : il vint à Toulon, s'y embarqua pour l'Espagne, et se mit au service d'un pharmacien à Grenade. Au bout d'un an son séjour fut découvert, et ses parents le firent revenir. Il alla ensuite étudier la botanique à Montpellier. De Montpellier il se rendit à Lyon, où il fit connaissance avec Christophe de Jussieu, et il s'engagea dans le service des hôpitaux de l'armée commandée par l'infant don Philippe. Dégoûté bientôt de la vie des camps, il prit son congé, et vint à Paris. Là il se logea dans la maison du chimiste Venel, suivait les cours de chimie de Rouelle, visitait les environs de Paris en naturaliste, et consultait Bernard de Jussieu comme une bibliothèque, pour nous servir de son expression. Par l'intermédiaire de ce savant célèbre, il fut mis en relation avec le duc d'Ayen, le baron d'Holbach, Malesherbes, de Caylus, généreux protecteurs de la science. Après s'être ainsi occupé, depuis 1745 jusqu'en 1752, de chimie, de minéralogie, de botanique et de zoologie, il se disposait à aller en Prusse, lorsqu'il fut chargé d'établir à l'île de France une pharmacie centrale et un jardin de botanique. Il se rendit à Lorient, où il s'embarqua en décembre 1752, et arriva à l'île de France vers la fin du mois d'août suivant. Il se fixa d'abord à Pamplemouze, petite colonie célébrée par l'auteur de *Paul et Virginie*, et y cultiva des légumes pour l'hôpital et l'approvisionnement des navires. Il se retira ensuite à l'habitation nommée *le Réduit*; il y planta des arbres utiles et sema des fourrages d'Europe. Enfin, il resta neuf ans à l'île de France, dont il fit connaître la flore par des envois de graines et d'herbiers. Pendant son séjour dans cette île, il eut de vives querelles de rivalité avec M. Poivre, qui y introduisit les arbres à épices. Celui-ci accusait Aublet d'avoir fait passer à l'eau bouillante les grains qu'on lui avait confiés, tandis qu'Aublet soutenait que le muscadier de M. Poivre n'était pas le vrai muscadier du commerce.

A peine de retour en France, il reçut l'ordre de s'embarquer à Bordeaux pour la Guyane. Il mit à la voile le 20 mai 1762, et mouilla le 23 juillet à l'île de Cayenne. La Guyane fut le champ de ses grandes explorations. « Les personnes, dit-il, qui sont entrées dans les forêts de la Guyane, peuvent seules avoir une idée de l'extrême difficulté qu'on éprouve pour y pénétrer, à cause des lianes, des arbrisseaux épineux et des herbes coupantes qui occupent l'intervalle des grands arbres; car, pour peu que l'on s'éloigne des habitations, on ne trouve point de sentiers; il faut les pratiquer à chaque pas que l'on fait... On est tourmenté par les tics, les poux d'agouti, les moustiques, les maringouins, les chiques, insectes dont les piqûres m'ont causé quelquefois des ulcères, et m'ont mis hors d'état de marcher. Tantôt on éprouve une chaleur extrême, suffocante, tantôt on est trempé par des pluies torrentielles. Les cabanes que l'on est obligé de construire tous les soirs, pour y passer la nuit, ne garantissent qu'imparfaitement de la fraîcheur et de l'humidité. Souvent on rencontre des arbres très-élevés auxquels on ne peut grimper, parce que le tronc est trop lisse et sans branches jusqu'au sommet; il faut alors abattre l'ar-

bre à la cognée, ce qui ne se fait pas sans risque, pour se procurer des fleurs, des graines (1). » Personne, avant ce courageux botaniste, n'avait encore pénétré dans les forêts inhospitalières de la Guyane.

Le 24 sept. 1764, Aublet prit un moment la direction de l'établissement colonial du môle Saint-Nicolas, que le comte d'Estaing venait de fonder à Saint-Domingue; et au commencement de l'année suivante il revint en France. C'est à Paris qu'il profita des conseils de Bernard de Jussieu pour mettre en ordre ses collections de plantes, et pour rédiger l'important ouvrage qui a pour titre : *Histoire des plantes de la Guyane française, rangées suivant la méthode sexuelle; avec plusieurs mémoires sur différents objets intéressants, relatifs à la culture et au commerce de la Guyane française, et une notice des plantes de l'île de France*; Londres et Paris, 1775, 4 vol. in-4°, dont deux de planches. Sur environ huit cents espèces qu'on y trouve décrites, près de la moitié sont nouvelles. Elles ont été gravées, au simple trait, sur des échantillons desséchés; les figures sont correctes, mais souvent sans détails organographiques.

Aublet avait beaucoup d'ennemis qui l'ont probablement calomnié, en disant qu'il était plus adonné à la débauche qu'à la science; qu'il avait fait chercher ses plantes par des nègres, et qu'il s'était vanté même d'avoir laissé plus de trois cents enfants dans les pays qu'il avait parcourus. Quoi qu'il en soit, la France ne possède pas même les herbiers qu'il avait rapportés de l'Amérique : ils ont été achetés, pour une modique somme, par Joseph Banks, et se trouvent aujourd'hui à Londres au Musée britannique. Il faut qu'Aublet se soit senti vraiment malheureux, pour qu'il ait pu dire vers la fin de ses jours : « Je souhaite, pour les progrès de la botanique, que ceux qui s'y adonneront à l'avenir n'éprouvent pas autant de difficultés que moi; et le goût pour l'histoire naturelle, qui se répand de plus en plus, m'autorise à annoncer à mes successeurs qu'ils seront mieux secondés et mieux récompensés (2). » F. H.

Richard lui a consacré, sous le nom d'*Aubletia*, un genre de plantes de la Guyane.

*Biographie médicale*. — Aublet, *Histoire des plantes de la Guyane*, préface.

*AUBRÉE (*René*), général français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine) le 23 juin 1763, tué au siége de Saragosse le 1er décembre 1808. Il fit les campagnes aux armées des Ardennes et du Nord. Il fut nommé, à la bataille de Bergen, général de brigade le 19 septembre 1799, et se distingua au combat de Castricum le 6 octobre suivant, ainsi qu'au combat de Castel-Novo le 1er octobre 1806, où, à la tête du 11e régiment de ligne, il chassa à la baïonnette deux bataillons russes et plusieurs centaines de Monténégrins. Il passa ensuite au 6e corps de l'armée d'Espagne, où il trouva la mort. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles. A. S....Y.

*Archives de la guerre*.

*AUBREY ou AWBREY (*Guillaume*), jurisconsulte anglais, né en 1529, mort en 1595. En 1550 il devint directeur de Newin-Hall, et professeur royal en 1553. L'archevêque Grendal le nomma auditeur et vicaire-général spirituel pour la province de Cantorbéry. En 1577, lors du refus de l'archevêque d'exécuter à la lettre certains édits dirigés contre les puritains, Aubrey fut un des légistes chargés d'une enquête à ce sujet. Élisabeth le nomma membre du conseil du pays de Galles, et maître de chancellerie. Il laissa manuscrits des *Lettres sur la domination des mers*.

Tanner, *Bibliotheca Britannica-Hibernica*. — Wood, *Historia et Antiq. universitatis Oxoniensis*.

AUBREY ou ALBERIC (*Jean*), savant anglais, né à Easton-Piers le 12 mars 1626, mort à Oxford en 1697 (1). Il étudia à Malmesbury, où il eut pour condisciple le fameux Hobbes, avec lequel il se lia plus tard étroitement à Oxford, au collége de la Trinité. Il connut Antoine Wood, qu'il seconda dans la composition de l'ouvrage intitulé *Athenæ Oxonienses*. En 1646 Aubrey se livra à l'étude de la jurisprudence, que la mort de son père et une succession litigieuse lui firent interrompre. Son patrimoine se trouvant morcelé et épars dans plusieurs provinces, Aubrey dut faire de nombreux voyages, et dissipa, dans de longs procès, une fortune que d'obstinés adversaires lui disputaient. En 1660, au retour d'un voyage en Irlande, il fit naufrage et faillit perdre la vie. Il se maria l'année suivante, et ne fut guère plus heureux dans ce nouvel état, à en juger par ces lignes, mises en tête de ses Miscellanées : « Le 1er novembre 1661, je fis sous une mauvaise étoile la première recherche de Jeanne Sommer. » Malgré tous ces ennuis, il sut trouver le temps de se livrer à la culture des lettres. En 1662 il fut admis dans la Société royale de Londres. En 1664 il vint en France, et vécut dans une obscurité dont il parle avec résignation plutôt qu'avec amertume : « From 1670, *I have, I thank God, enjoyed a happy deditesceney* » (*Miscellanées*). On a de lui : *Miscellanies* (1696 et 1721), contenant plusieurs chapitres dont voici les titres, qui donnent une idée de la disposition d'esprit de l'auteur : *Day Fatality; Local Fatality; Ostenta; Omens; Dreams; Apparitions; Voices; Impulses; Knockings; Blows invisible; Prophecies; Marvels; Magick; Transportation in the air; Visions in a Beril or Glass; Conversations with Angels and Spirits; Corps-Candles in Wales Oracles; Extasie; Glances of Love ond Envy; Second-*

(1) Aublet, *Histoire des plantes de la Guiane*, t. I, p. XVII, préface.
(2) *Ibid.*, préface, p. XXV.

(1) Et non en 1700, comme il est dit dans plusieurs biographies.

*sighted Persons:* les éditions à partir de la première contiennent un chapitre supplémentaire; — *the Discovery of two Murders by Apparitions; — the life of Thom. Hobbes*, en manuscrit; — *A Perambulation of the County of Surrey; begun* 1673, *ended* 1692; Londres, 1719, 5 vol. in-8°; — *the Natural History of the North-Division of Wiltshire*, en manuscrit à Oxford; — *Monumenta Britannica, or a Discourse concerning Stone Henge and Rollrich, stones in Oxfordshire*, ms.; — *Architectonica sacra*, dissertation sur l'architecture sacrée; — *An Idea of Education of Young Gentlemen.*

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Kippis, *Biographia Britannica.* — Gough, *British Typography.* — Thomson, *History of the royal Society.* — Nicéron, *Mémoires*, t. IV. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Lexicon.*

**AUBRIET** (*Claude*), peintre d'histoire naturelle à la gouache et en miniature, né à Châlons-sur-Marne en 1651, mort à Paris en 1743. Il fut nommé dessinateur du roi, et accompagna Tournefort dans le Levant. A son retour il remplaça Jean Joubert, et continua la collection des plantes sur vélin commencée par Nicolas Robert. C'est d'après les dessins d'Aubriet qu'ont été gravées les œuvres de Tournefort et de Sébastien Vaillant. Il reste de cet artiste, outre les dessins de la collection du Muséum, 5 vol. in-fol. à la Bibliothèque nationale, qui représentent des coquillages, des poissons, des oiseaux et des papillons. De Candolle a donné le nom d'*Aubrietia* à un genre de la plante de la famille des crucifères.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**AUBRION** (*Jean*), chroniqueur français, né en Lorraine, mort le 10 octobre 1501. Il prit une part active aux affaires de la république de Metz, et fut deux fois envoyé par ses concitoyens vers Charles le Téméraire. En 1571, à son retour de Bourges, il tomba aux mains des Bourguignons, qui ne le relâchèrent que moyennant une rançon considérable. On n'a de détails ni sur ce voyage de Bourges, ni sur les circonstances qui amenèrent cette captivité momentanée d'Aubrion. En 1477, il fit partie d'une députation chargée d'aller trouver Louis XI à Nogent; et en 1492 il fit, par son conseil, rejeter à la cité de Metz la prétention élevée par le duc de Lorraine, d'imposer les Messins. Il laissa les *Chroniques de la ville de Metz* et le *Journal de Jean Aubrion*, tous deux en manuscrit. Ils donnent, selon Lelong, l'histoire de Metz de 1464 à 1500, et, selon D. Calmet, la même histoire depuis la mort de Charles le Téméraire en 1477, jusqu'à 1501 ou 1502. Le style en est un peu barbare, mais il s'y trouve des détails intéressants.

D. Calmet, *Bibliothèque de Lorraine.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, III, n$^{os}$ 38, 770 et 38, 777, et vol. IV, suppl. au vol. III, n$^{os}$ 38, 770, éd. Fevret de Fontette.

**AUBRIOT** (*Hugues*), célèbre prévôt de Paris, naquit à Dijon, en Bourgogne, de parents obscurs, et mourut en 1382. Son mérite lui valut la protection du duc Othon IV, son suzerain, qui lui fit obtenir de l'avancement à la cour de France. Le roi Charles V nomma Aubriot d'abord surintendant des finances, puis prévôt de Paris. L'an 1369, afin d'élever à la France un boulevard contre les Anglais, Aubriot fit bâtir la Bastille par ordre du roi. Son zèle pour le bien public ne se borna pas à ces travaux; on lui en doit de plus utiles pour l'assainissement de Paris; par exemple, les égouts et les canaux qu'il imagina pour l'écoulement des immondices. Il fit bâtir en pierre le pont Saint-Michel, qui, à cette époque, était encore en bois; le pont près de l'hôtel-Dieu, dit *Petit-Pont*; le Petit-Châtelet, pour contenir les écoliers de l'Université; et les murs de la porte Saint-Antoine, le long de la Seine. L'université, avec l'appui du duc de Berry, lui intenta un procès, parce qu'il avait fait arrêter quelques écoliers turbulents; il fut en même temps accusé d'impiété, d'hérésie et de haine contre l'université. Condamné à une prison perpétuelle, il fut enfermé dans cette même Bastille qui avait été construite par ses soins. Quelques biographes prétendent qu'il en fut tiré pour être transféré dans les prisons de l'Évêché, dites *les Oubliettes.* Il gémissait dans les fers, lorsque, au commencement du règne de Charles VI, l'an 1381, il fut mis en liberté et choisi pour chef par les séditieux nommés *maillotins*, qui s'élevèrent alors contre les impôts. Mais Aubriot, de mœurs douces et paisibles, ne pouvait rester chef de révoltés; il Paris quitta le soir même de son élection, et se retira en Bourgogne, où il mourut.

Froissart, *Chroniques*, liv. II, chap. CXXVII; Paris, 1837. — Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI.* — Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*, t. I.

**AUBRIOT** (*Jean*), évêque de Châlons-sur-Saône, mort vers 1351. Il était de la famille du prévôt de Paris Hugues Aubriot, et fut élevé à l'épiscopat au commencement de l'an 1356. Il fut ensuite en grande faveur auprès du duc Eudes de Bourgogne, qui goûtait fort les conseils du prélat. Eudes, qui mourut en 1349, chargea Aubriot d'être un de ses exécuteurs testamentaires. En 1351, l'évêque de Châlons fut président de la chambre des comptes de Paris. C'est donc par erreur qu'on a avancé qu'il mourut en 1350.

*Gallia Christiana.*

***AUBRUSSEL** (*Ignace* L'), savant jésuite, né à Verdun le 27 septembre 1663, mort le 9 octobre 1730, en Espagne. Il enseigna la philosophie et la théologie, devint provincial de son ordre, et fut envoyé en Espagne pour y faire l'éducation du prince Louis des Asturies. On a de lui: *Éclaircissement historique et dogmatique sur le fait et le droit d'une thèse soutenue chez les Jésuites*, à Reims, 1698, in-12; — *Traité des abus de la critique en matière de la religion*; Paris, 1712, in-12, 2 vol.; — *Oraison funèbre de Louis XIV*; Strasbourg, 1715, in-4°; — *la Vie du prince Charles de Lorraine;* Nancy, 1733, in-12.

Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*, p. 368.

***AUBRY** (*Charles*), poëte latin, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Ad Ludovicum XIV Epigrammata*; Paris, 1686; — *Ecloga in obitum ducis Aurelianensis*; Paris, 1701, in-4°; — *Victores Galli ad Rhenum, duce Hectore de Villars*; Paris, 1702, in-4°; — *Gallorum ad Landaviam et in pugna Spirensi duplex palma*; *Aquila et Gallus, fabula*; Paris, 1703, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**AUBRY** (*Claude-Charles*, baron), général français, né à Bourg-en-Bresse le 25 octobre 1773, mort à Leipzig le 10 novembre 1813. Élève sous-lieutenant à l'école d'artillerie de Châlons le 10 mars 1792, lieutenant dans le troisième régiment le 1er septembre 1792, Aubry servit avec distinction dans les armées du Nord et de la Moselle jusqu'au 1er avril 1797, époque où il donna sa démission. Rentré au service en qualité de capitaine d'artillerie de la marine le 13 janvier 1799, il fut envoyé à Saint-Domingue comme chef de bataillon d'artillerie. Général de brigade en 1809, il prit une brillante part aux succès de l'armée d'Allemagne, qu'il quitta pour passer à la grande armée en qualité de général de division le 21 novembre 1812, époque à laquelle il fut créé baron. Blessé mortellement et fait prisonnier le 18 octobre 1813 à la bataille de Leipzig, il mourut dans cette ville le 10 novembre suivant, à l'âge de quarante ans. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du musée de Versailles. A. S...Y.

*Archives de la guerre*.

**AUBRY** (*Étienne*), peintre, né à Versailles le 10 janvier 1745, mort à Rome le 25 juillet 1781. Il fut reçu en 1774 à l'Académie de peinture, et excellait surtout à représenter des scènes de famille. Son tableau *le Mariage interrompu*, exposé en 1777, celui des *Adieux de Coriolan à sa femme*, sont très-estimés.

Heineken, *Dictionnaire des artistes*, etc. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*.

**AUBRY** (*François*), membre de la convention nationale, né à Paris vers 1750, mort en Angleterre en 1802. Il entra d'abord au service militaire. Envoyé à l'assemblée constituante par le département du Gard, il y resta dans la plus profonde obscurité. Nommé aussi à la convention, il vota avec la plaine, et fut porté en l'an III au comité de salut public, en remplacement de Carnot. Un de ses premiers actes fut la destitution du général Bonaparte, considéré alors comme terroriste, parce qu'il avait été lié avec Robespierre. Durant son ministère, Aubry compromit plusieurs fois, par son incurie, le sort des armées françaises, et désorganisa l'administration. Dans la suite, il entra au conseil des cinq-cents, et conspira ouvertement contre la république au club de Clichy; aussi, après le 18 fructidor, il fut déporté à Cayenne, d'où il parvint à s'échapper, et mourut en Angleterre,

Le Bas, *Dictionn. encycl. de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

**AUBRY** (*Jacques-Charles*), jurisconsulte français, né en 1688, mort en 1739. Il fut avocat au parlement de Paris, et le digne émule de Cochin et de Normant. On a de lui un grand nombre de *Consultations* et de *Mémoires* imprimés, disséminés dans différents recueils. Les plus remarquables sont *deux Mémoires pour les ducs et pairs, contre le comte d'Agénois*, etc.

Lelong, *Biblioth. franç.*

***AUBRY** (*Jean*), alchimiste et médecin français, natif de Montpellier, vivait à Paris dans le milieu du dix-septième siècle, et mourut vers 1667. Il avait voyagé dans l'Orient pour convertir les infidèles. Peu content des succès qu'il y avait obtenus, il revint en France. En 1664 il publia l'*admirable Quintessence* de Raimond Lulle, dont la propriété était « de rafraîchir les échauffés et d'échauffer les trop rafraîchis, à l'instar du soleil, qui dessèche la terre et fond la cire. » Gui-Patin, témoin de l'enthousiasme qu'il avait inspiré aux adeptes, en parle comme d'un misérable charlatan, *merus et ignarus nebulo*, « qui avait été ci-devant compagnon chirurgien, puis moine, et qui enfin, s'étant défroqué, est demeuré prêtre séculier fort débauché. » Aubry eut cependant beaucoup de vogue. Peu de temps avant sa mort, il publia une brochure de huit pages in-4°, qui commence par ces mots : « Au public. A l'honneur et gloire de Dieu, à l'exaltation de la sainte Vierge et de toute la cour céleste, je commencerai la trompette de l'Évangile, etc. » Les autres ouvrages ont pour titre : *la Merveille du monde*, ou *la médecine véritable ressuscitée*; Paris, 1665, in-4°; — *le Triomphe de l'Arche et la merveille du monde*, ou *l'universelle et véritable médecine*; ibid., 1656, in-4° : ces deux ouvrages réunis ont paru sous ce titre : *la Médecine universelle et véritable pour toutes sortes de maladies les plus désespérées*; in-4°; — *Abrégé des secrets de Raimond Lulle*, in-4°, etc. « On voit par ces différents ouvrages, dit Nicéron, que c'était un visionnaire rusé, qui cherchait à en imposer aux simples par des apparences de piété. » H.

Nicéron, *Mémoires*.

**AUBRY** (*Jean-Baptiste*), savant bénédictin, né en 1736 à Dapviller près d'Épinal, mort à Commercy le 4 octobre 1809. Quoique élevé chez les jésuites, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, se montra digne de concourir aux travaux d'érudition de cette société religieuse, et, après la mort de Remy Ceillier, il fut chargé de continuer, avec un de ses confrères, l'*Histoire des auteurs sacrés et profanes*. Malheureusement le volume qu'ils rédigèrent est resté inédit, par suite d'embarras pécuniaires. La suppression des ordres monastiques réduisit Aubry à chercher des moyens d'existence dans ses talents littéraires : plusieurs ouvrages estimables sortirent de sa plume; mais, quoique écrits avec

clarté et précision, ils ne purent le faire sortir d'une position voisine de la misère. Les principaux ouvrages d'Aubry sont : *l'Ami philosophe et politique*, traité sur l'essence, les avantages et les devoirs de l'amitié; Paris, 1776, in-8°; — *Théorie de l'âme des bêtes*, 1780 et 1790; — *Questions philosophiques sur la religion naturelle*, dans lesquelles on résout, avec les seules lumières de la raison, les objections des athées, des matérialistes, des pyrrhoniens et des déistes, 1782, in-12 : l'auteur avoue qu'il doit beaucoup à Feller, Para et Bergier, et qu'il a quelquefois pris des réponses chez les incrédules eux-mêmes, « ce qui prouve, ajoute-t-il, que l'incrédulité n'a pas même le mérite d'un système. » — *l'Anti-Condillac*, ou *Harangue aux idéologues modernes*, 1801; — *Nouvelle Théorie des êtres*, 1804; — *Aubade*, ou *Lettres à MM. Geoffroy et Mongin* (qui avaient critiqué l'ouvrage précédent dans le *Journal des Débats*); — *le Nouveau Menteur*, ouvrage d'instruction élémentaire.

Quérard, *la France littéraire*.

*AUBRY (*Jean-François*), médecin de Louis XVI, mort à Luxeuil en 1795. On ne sait presque rien de sa vie. Il établit sa réputation sur l'ouvrage intitulé *les Oracles de Cos, ouvrage de médecine clinique à la portée de tout lecteur capable d'une attention raisonnable, intéressant pour les jeunes médecins, et utile aux chirurgiens, curés et autres ecclésiastiques ayant charge d'âmes*; Paris, 1776, in-8°; ibid., 1781; et Montpellier, 1810.

*Biographie médicale*. — Quérard, *la France littéraire*.

AUBRY (*Philippe-Charles*), né à Versailles le 8 février 1744, mort le 23 mai 1812. Il étudia gratuitement au collége de cette ville, et obtint ensuite un emploi au ministère de la marine. En 1798, lors de la suppression de certaines fonctions publiques, il revint à Versailles et s'y fit maître de langues. On a d'Aubry : *le Pétrarque français*; Tours, 1799; — *l'Esprit d'Addison* : c'est un choix des meilleurs morceaux de cet auteur; — *les Passions du jeune Werther*, trad. de Goethe; Paris, 1777; et Paris, Didot jeune, 1797, 2 vol. Aubry composa aussi avec succès des vers latins et français.

Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, n° 13, 892. — Quérard, *la France littéraire*.

AUBRY DU BOUCHET, né à la Ferté-Milon vers 1740, et député aux états généraux pour le bailliage de Villers-Cotterets. Il vota pour toutes les innovations, proposa une nouvelle division géographique de la France, et demanda l'établissement de l'impôt foncier, etc. Il mourut peu après la session.

*Biographie des Contemporains*.

AUBRY (*Charles-Louis*), économiste, frère du précédent, né à la Ferté-Milon en 1746, mort à Paris en 1817. Il se livra d'abord à diverses spéculations industrielles qui n'eurent pas de succès. Il établit ensuite une librairie pour la vente de ses propres livres, et cette entreprise eut le sort des autres. Il a publié successivement : *les Terriers rendus perpétuels*, ou *véritable mécanisme de leur confection*, 6 cahiers in-fol., 1785; — *Mémoires sur différentes questions de la science des constructions publiques et économiques* : ces mémoires furent couronnés par les académies de Toulouse et de Bourg (Paris, 1791, in-4°, avec 4 planches); — *Correspondance du libraire*, ou *Aperçu bibliographique*; 1792, 3 vol. in-8°; — *Métrologie universelle*, ou *transformation générale des poids et mesures et monnaies de tous les pays par le moyen du comparateur*; Paris, 1799, in-8°; — *Cours public en quatre leçons sur l'application du calcul décimal à toutes les opérations de finances*; Paris, 1800, in-12; — *Manuel du transformateur*, ou *Tables centésimales pour la transformation des anciennes mesures de la France en nouvelles, et des nouvelles en anciennes*; Paris, 1801, in-8°; — *Nouvelle manière de coter le change et les effets publics*; Paris, 1801, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

AUBRY DE MONTDIDIER, chevalier français du temps de Charles V et de la fin du quatorzième siècle, est célèbre par le crime qui lui fit perdre la vie, et par la manière singulière dont ce crime fut vengé. Il fut assassiné, l'an 1371, par un de ses compagnons d'armes, Richard de Macaire. Le meurtrier aurait échappé aux châtiments de la loi, si un dogue fidèle, attaché et dévoué à Aubry, n'eût, depuis le moment du crime, continuellement poursuivi son auteur, et n'eût ainsi fait venir au roi l'idée bizarre, mais conforme aux mœurs du moyen âge, de faire lutter Macaire contre le chien accusateur. Le combat eut lieu à Paris, à l'extrémité occidentale de l'île de Saint-Louis. Macaire était armé d'une massue; il succomba, et confessa son crime. Cette tradition est devenue le sujet de plusieurs ballades, et a donné lieu, en France et en Allemagne, à des compositions dramatiques qui, sous le titre du *Chien de Montargis* et du *Chien d'Aubry*, ou *la Forêt de Bondy*, ont attiré la foule aux boulevards parisiens, au théâtre de Vienne, et à plusieurs autres théâtres de l'Allemagne.

Scaliger, *Contra Cardan. exer.* — Bernard de Montfaucon.

AUBRY (*Marie-Olympie* DE GOUGES). *Voy.* GOUGES.

AUBUSSON (*Jean* D'), troubadour du treizième siècle, s'attacha à la fortune de Frédéric II, empereur d'Allemagne, qu'il célébra dans ses vers. Millot, dans son *Histoire littéraire des Troubadours*, a conservé une des pièces d'Aubusson. C'est une allégorie sous forme de dialogue, faisant allusion à l'expédition de Frédéric II contre la ligue de Lombardie.

Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*; Paris, 1774, vol. II, p. 307.

**AUBUSSON** (*Jean* D'), dit *Berruyer de la Maison-Neufve*, littérateur français, probablement originaire du Berri, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. La Croix du Maine et du Verdier citent de cet auteur : *Discours sur le magnifique accueil fait par les Vénitiens à M. le cardinal de Lorraine ;* Paris, 1556 ; — *l'Adieu des neuf Muses aux rois, princes et princesses de France, à leur département du festin impérial de François de Valois, roi Dauphin, et de Marie Estuart, royne d'Écosse ;* Paris, 1558 ; — *le Colloque social de paix, justice, miséricorde et vérité, pour l'heureux accord entre les rois de France et d'Espagne ;* Paris, 1559 ; — *Huitaines poétiques de l'onction des rois élus de Dieu*, etc.; Paris, 1561. — Bernard la Monnoye attribue en outre à cet auteur une *Déploration sur le trépas de noble et vénérable personne M. maître François le Picart, docteur en théologie*, etc., Paris, 1650, et réimprimée depuis dans le livre intitulé *le Parfait Ecclésiastique*, par le P. Hilarion de Coste. Il se fonde sur ce qu'on trouve au bas de cette pièce des mots latins, *Dena suasu boni*, qui sont l'anagramme de *Jean d'Aubusson*.

Duverdier et La Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*. — Goujet, *Bibliothèque française*.

**AUBUSSON** (*Pierre* D'), grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, cardinal légat, né en 1423, mort en 1481 (1).

En 1444, lors de l'expédition du Dauphin contre les Suisses, « Pierre d'Aubusson fut un des jeunes seigneurs qui le suivirent, et qui prirent le plus de part à la défaite des Suisses auprès de Bâle (1). » Puis, fatigué du loisir que les trêves récemment conclues entre la France et les Anglais opposaient à son ardeur guerrière, il résolut de s'expatrier et partit pour Rhodes, où il fut bientôt admis parmi les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dont le siége était alors en cette île. A partir de ce moment, les documents abondent, et toute obscurité disparaît en ce qui concerne notre personnage : c'est aussi, du reste, à cette date que commence à proprement parler sa grande carrière historique.

(1) Il était le quatrième fils de Renaud d'Aubusson, des anciens vicomtes de la Marche, et de Marguerite de Comborn. La première période de sa biographie ne nous est pas parfaitement connue. Le récit du père Bouhours, auteur de l'*Histoire de Pierre d'Aubusson*, n'offre en cette partie ni dates ni autorités, et ne peut être accueilli qu'avec circonspection. D'après cet auteur, le jeune héros fit ses premières armes en Hongrie contre les Turcs, sous les ordres d'Albert d'Autriche, gendre de l'empereur Sigismond. Là il prit une part notable à une rencontre dans laquelle dix-huit mille musulmans furent taillés en pièces, tandis que le reste s'enfuit en laissant la victoire aux chrétiens. Il se rendit ensuite à la cour de l'empereur, et, sous les yeux de ce prince ami des lettres, il fit de rapides progrès dans l'étude. Pierre d'Aubusson assista, continue ce biographe, aux derniers moments de Sigismond; et fut témoin de l'avénement de son successeur. Puis il revint en France ; et ayant été introduit par le comte de la Marche, gouverneur de Louis, fils aîné de Charles VII, dans la compagnie de ce jeune prince, « il se signala extrêmement à Montereau-sur-Yonne, où il suivit le Dauphin. » (Éd. de 1676, in-4°, p. 9.) Mais cette narration pèche évidemment par quelque inexactitude. Car Albert d'Autriche succéda seulement, le 20 mars 1438, à Sigismond, mort dès le 9 décembre 1437; et le siége de Montereau, auquel assistèrent en effet le comte de la Marche et le Dauphin, fut levé antérieurement à cette dernière date, c'est-à-dire en octobre 1437, époque à laquelle, d'un autre côté, le père Bouhours, comme on l'a vu, place la résidence de Pierre d'Aubusson en Allemagne. Le même écrivain nous représente un peu plus loin le jeune d'Aubusson, à peine âgé de treize ans, comme investi de la haute confiance du roi dans des missions délicates, et notamment dans l'affaire de la Praguerie en 1440, où il se serait employé avec succès à la réconciliation de Charles VII et de son fils.

Une fois chevalier de Rhodes, Pierre d'Aubusson obtint promptement la commanderie de Salins. Il se signala d'abord contre les pirates qui infestaient continuellement l'Archipel, et s'attira l'estime particulière des grands maîtres Jean de Lastic et Jacques de Milly, que l'ordre eut successivement à sa tête. Vers 1458, ce dernier dignitaire l'envoya comme ambassadeur de la religion de Saint-Jean auprès du roi Charles VII, afin de stimuler son zèle contre les adversaires de la chrétienté. Pierre s'acquitta de cette mission avec beaucoup de succès et d'habileté. Le roi, sur ses instances, permit au cardinal d'Avignon de lever des décimes sur le clergé français. Il se ligua contre Mahomet II avec le jeune Ladislas, roi de Hongrie, et lui accorda l'une de ses filles en mariage. Il fit en outre compter à l'ambassadeur un secours de 16,000 écus d'or, qui furent immédiatement convertis en munitions de guerre; et le commandeur de Salins retourna bientôt à Rhodes, après avoir recouvré sur le continent diverses créances qui étaient dues aux chevaliers. En 1461, Zacosta venait de succéder à Jacques de Milly : Pierre d'Aubusson était alors châtelain de Rhodes, procureur du grand maître, et remplissait, en l'absence du maréchal de la religion, les fonctions de capitaine général, ou commandant des forces militaires. Il assista en 1467 au chapitre général qui se tint à Rome en présence du pape Paul II, et justifia le grand maître des imputations calomnieuses dirigées contre lui. Pierre d'Aubusson se distingua brillamment à cette assemblée. Il fut élu procureur du trésor, ou administrateur des finances, et l'un des seize chevaliers qui composaient le conseil actif ou exécutif de l'ordre. Cette année même, le grand maître Zacosta finit ses jours dans la capitale du monde chrétien, et fut remplacé par Jean-Baptiste des Ursins, prieur de Rome. Pierre d'Aubusson regagna peu de temps après l'Archipel, et se jeta, à la tête de quelques troupes, au secours des Vénitiens, assiégés par le sultan dans Négrepont. Au retour de cette expédition malheureuse, il assista au chapitre de Rhodes, où il fut élu de nouveau procureur du trésor et l'un des seize. Bientôt on créa pour lui le bailliage capitulaire d'Auvergne, qui lui donnait entrée au conseil permanent.

(1) Bouhours, *Histoire de Pierre d'Aubusson*, etc., p. 16.

Appelé à ce poste éminent, et l'un des membres du sénat de son ordre, il plaida la cause de Charlotte de Lusignan, reine de Chypre, expulsée de ses États, qui était venue chercher auprès des chevaliers de Saint-Jean un asile et des protecteurs; il lui obtint une subvention pécuniaire. Nommé ensuite grand prieur de la langue d'Auvergne et surintendant des fortifications, il déploya une activité remarquable, unie à des connaissances étendues dans la science militaire. Il fit élever de nouveaux ouvrages sur tous les points vulnérables de l'île, les arma de machines, les approvisionna de munitions, et mit la place dans un état imposant de défense. Il avait ainsi parcouru, porté par son mérite, les degrés successifs de la hiérarchie, lorsqu'en 1476 le grand maître des Ursins mourut. Les regards et les suffrages des électeurs se réunirent presque unanimement vers lui, et Pierre d'Aubusson fut élu chef souverain des hospitaliers de Saint-Jean, aux applaudissements universels de la chrétienté.

Le moment où un tel choix venait se fixer sur sa tête était critique pour la civilisation de l'Europe entière; il fut un des plus solennels de l'histoire moderne. Mahomet II, dès 1453, avait pris Constantinople et détruit l'empire d'Orient. Depuis lors, il avait marché presque constamment de victoire en victoire. Il s'était successivement emparé de la Thrace, de la Macédoine, de la Grèce centrale, et de la Servie; il avait mis fin à l'empire de Trébisonde, subjugué Lesbos, la Valachie, la Bosnie, la Caramanie; conquis Négrepont, battu le roi de Perse en Cappadoce, enlevé Caffa aux Génois; placé sous son sceptre la Géorgie, la Circassie, la Moldavie et les îles de l'Adriatique. Appuyé sur ses vastes conquêtes, entouré d'un prestige immense, et déjà maître de la Rome byzantine, il menaçait l'autre, et proclamait hautement son dessein d'étendre jusqu'aux limites occidentales de la chrétienté l'empire de l'islamisme. Rhodes, avec sa milice de religieux, sentinelle vigilante, laissée par les croisades sur la grande route maritime qui mène de la terre sainte au siége moderne de la civilisation chrétienne, était le poste militaire où la cause des deux religions, des deux étendards, allait se vider par la force des armes. Rarement, en présence d'une situation aussi grande et d'une mission aussi haute, la Providence suscita un champion plus digne d'y faire face. Pierre d'Aubusson, parvenu à ce rang suprême, réalisa les espérances nées de ses premières actions, et poursuivit l'œuvre qu'il avait commencée. Prévoyant les conjonctures qui devaient se révéler incessamment, il redoubla de sollicitude, affermit son gouvernement intérieur, adressa un appel général à tous les prieurs et aux princes amis de l'ordre, s'allia avec le roi de Tunis et le soudan d'Égypte, et compléta l'armement du chef-lieu. Après quelques négociations tendant à soumettre Rhodes au tribut envers la Porte, et fièrement repoussées par le grand-maître, l'empereur des Turcs, qui n'avait cessé de tenir l'œil ouvert sur cette proie, envoya, pour s'en emparer, un convoi de cent voiles, monté par cent mille combattants, sous les ordres de son lieutenant Misach Paléologue. La flotte musulmane parut en vue de l'île le 4 décembre 1479. L'hiver fut employé à quelques escarmouches, et les forces assiégeantes se rallièrent devant la place le 23 mai 1480. Cependant le grand maître n'avait rien négligé pour résister à cette attaque formidable : les princes chrétiens lui avaient fait parvenir de nombreux secours; son frère notamment, Antoine d'Aubusson, s'était rendu à son appel, ayant sous ses ordres un gros de chevaliers et d'écuyers français (1). Les postes assignés à chaque défenseur et les munitions distribuées sur tous les points, le grand maître exhiba une image miraculeuse de la Vierge, dont la présence agit puissamment sur le moral des assiégés; il fit ordonner des prières publiques, et le franciscain Fradin parcourut les rangs un crucifix à la main, appelant et encourageant les fidèles à la guerre sainte. Pendant deux mois l'île soutint, avec des vicissitudes variées, les efforts de l'attaque, renouvelée successivement sur divers points de la ville. Le grand maître était partout, pourvoyant à toutes les nécessités. Dans une dernière action, les Turcs ayant complétement investi la place donnèrent un assaut général, et firent brèche du côté dit de *la muraille des Juifs*, opposé à la mer. Pierre d'Aubusson, assisté de son frère et des plus braves chevaliers de la religion, se porta sur ce point, où était le fort du péril; en payant valeureusement de sa personne, il reçut, coup sur coup, cinq blessures portées main à main par les assiégeants. Couvert de sang et frappé à mort, selon le dire des chirurgiens, le grand maître fut reporté presque sans vie dans son palais. Mais son courage et sa haute capacité avaient assuré la victoire en faveur de la cause remise à son dévouement. Le 27 juillet 1480, les assiégeants furent obligés de battre en retraite, à la vue de nouveaux renforts que le roi d'Espagne envoyait au grand maître. Après avoir gagné les côtes, ils se rembarquèrent avec des pertes énormes, et d'Anatolie, le port de Fisco, l'armée turque retourna par la voie de terre à Constantinople.

Pierre d'Aubusson, contre les prévisions des gens de l'art, ne tarda point à recouvrer la santé. Le 13 septembre suivant, il écrivit à l'empereur d'Occident une relation du siége, qui nous a été conservée (2), et qui produisit une immense impression par toute l'Europe. Mahomet II n'apprit pas sans le plus vif ressentiment l'échec éprouvé par son lieutenant devant un petit port défendu par quelques chevaliers intrépides. Ré-

(1) Bouhours, *Histoire*, etc.

(2) *Codice diplomatico della religione di S. Giov.*, etc., t. II, f° 160. — *Rerum germanicarum Scriptores* de Freher, 1602, t. II, f° 158. — Villeneuve-Bargemont, *Monuments de l'ordre de Saint-Jean*; 1829, in-8°, 2 vol., t. I, p. 306-313.

solu à venger cet affront, il se mit en route à la tête d'une nouvelle armée, qu'il commandait en personne. Mais la mort vint le surprendre pendant le cours de son trajet en Asie Mineure, et interrompit l'exécution de ses desseins. La fin inopinée de l'empereur (1481) enlevait de la scène l'un des deux grands personnages qui l'occupaient devant le monde attentif, et laissait à Pierre d'Aubusson une place d'autant plus large que les hommes de génie trouvent rarement dans leur propre famille un successeur immédiat. Mahomet avait pour héritiers de ses conquêtes deux fils : Bajazet et Jem ou Zizime, qui se disputèrent le trône. Le grand maître dut exploiter cette situation avec une habileté qui, si elle n'accrut pas, au point de vue d'une saine morale, la grandeur de son caractère, ajouta toutefois à ses succès et à sa puissance politique. Aubusson s'empressa d'attiser la discorde entre les deux compétiteurs de l'empire, et réduisit bientôt Zizime à faire de lui l'arbitre absolu de sa destinée. Bajazet II fut reconnu empereur. Zizime, ayant tenté quelques efforts inutiles pour le supplanter, vint implorer le grand maître, en se livrant à son entière discrétion. Pierre d'Aubusson le reçut avec magnificence à Rhodes, où il fit une pompeuse entrée le 20 juillet 1482. Lui ayant ainsi ouvert en quelque sorte une prison dorée, il le garda soigneusement dès lors comme le gage assuré d'un immense ascendant sur le Turc, et comme un otage des plus précieux entre les mains de la chrétienté.

La possession de ce prétendant, du sang des Osmanlis, devint en effet la base de toutes les négociations politiques qui se débattaient, à la fin du quinzième siècle, entre Bajazet, les papes, et les divers potentats de l'Occident. Pierre d'Aubusson fut l'âme de ces négociations, dans lesquelles, déployant et retenant tour à tour les ressorts de son énergie, il sut ménager constamment les deux frères, et détourner à temps les coups dont l'Europe était menacée du côté de l'islam, tout en poursuivant, avec une imperturbable unité, le triomphe de la croix dans sa lutte militairement engagée contre le croissant. Après avoir passé deux mois de loisirs et de fêtes à Rhodes, Zizime, confié par le grand maître au roi de France, vint trouver sur notre sol un nouvel asile, loin du théâtre de la guerre et des embûches multipliées autour de lui par les émissaires de Bajazet. Sous l'autorité du grand maître et sous la garde de quelques chevaliers commis à cet effet, une retraite opulente lui fut ouverte en 1482 au sein de la commanderie du Bourgneuf, résidence habituelle des grands prieurs d'Auvergne. Cependant le pape demandait à tenir entre ses mains le prince exilé. Le grand maître se refusa longtemps à cette extradition, par des scrupules imputables à la droiture naturelle de son âme. Il céda enfin aux instances d'Innocent VIII, et Zizime débarqua le 6 mars 1489 à Civita-Vecchia. Le souverain pontife, pour reconnaître le zèle du grand maître et les immenses services qu'il avait rendus à l'Église, le nomma, deux jours après la remise de Zizime, cardinal-diacre du titre de Saint-Adrien, et légat général du saint-siége en Asie. A ces distinctions honorifiques, la gratitude du saint-père ne tarda pas à joindre des avantages plus solides. Par une bulle solennelle, les ordres du Saint-Sépulcre et de Saint-Lazare furent supprimés, et leurs biens unis à l'ordre, unique désormais, des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem établis à Rhodes. Le pape se dessaisit en outre, pour le transporter perpétuellement au grand maître, du droit de conférer directement tous les bénéfices attachés à la religion de Saint-Jean, dont la collation appartenait précédemment au siége de Rome. (*Voy.*, sur le sort de Zizime, ALEXANDRE VI et ZIZIME.)

Pierre d'Aubusson était alors arrivé à l'apogée de sa puissance et de sa renommée. Non content d'avoir défendu, d'avoir sauvé peut-être la chrétienté, il avait repris l'offensive sur l'île de Mételin (1481), devant laquelle il dut, il est vrai, se retirer. Depuis ce temps néanmoins il sut non-seulement tenir en respect ses adversaires, mais user de fermeté vis-à-vis même des grandes puissances chrétiennes ou alliées. C'est ainsi que le corsaire Ordoña, seigneur castillan, qui avait fini par semer la terreur dans les mers méditerranées, fut pris et mis à mort à Rhodes par les ordres du grand maître, avec l'appareil judiciaire. Comme législateur de ses États, Pierre d'Aubusson enrichit le *code diplomatique* de son ordre de nouveaux statuts et de sages règlements relatifs à l'administration, à l'élection des dignitaires, aux finances et à la justice. L'île de Lango, infectée par les exhalaisons méphitiques des marais de Mérange, fut assainie par ses soins, à l'aide de travaux d'art qui mirent en communication l'eau stagnante avec celle de la mer. Il releva les murailles, les églises extérieures et autres monuments qui décoraient Rhodes avant le siége : il en fit construire de nouveaux et de plus magnifiques. Tournant, au faîte de sa fortune, de pieux regards vers le manoir natal et vers sa patrie, il fonda dans l'église du Monteil-au-Vicomte une chapellenie en l'honneur de son père, de sa mère et des bienfaiteurs de son ordre, sous l'invocation de Notre-Dame. Un fait caractéristique peint bien l'admiration enthousiaste dont le grand maître d'Aubusson était alors l'objet. Au plus fort de la lutte de l'Espagne contre les Maures, une jeune et belle demoiselle des premières maisons de l'Andalousie, doña Isabelle de Léon, résolut de fonder un monastère de filles nobles, à l'instar et sous la règle de l'ordre militaire de Saint-Jean de Rhodes ; elle s'adressa en conséquence au grand maître. Celui-ci, par lettres données à Rhodes le 27 mai 1489, octroya l'autorisation requise ; et le couvent, bâti à Séville, fut incorporé, sous l'obéis-

sance du grand prieur de Castille, à l'ordre général des hospitaliers. A peu d'intervalle, une fondation identique s'éleva dans la ville d'Evora en Portugal, par les soins de dona Isabelle Fernandez.

Au mépris de la bulle d'Innocent VIII, Alexandre VI donna le prieuré de Catalogne à l'un de ses neveux, bénéfice légalement conféré par le grand maître à un autre titulaire. Malgré tout son respect pour le saint-siége, Pierre d'Aubusson usa d'énergie envers l'indigne vicaire du Christ, et fit respecter son droit en cette rencontre. Mais les continuels manques de foi, les scandales publics du chef de l'Église, les fourberies tortueuses d'une politique égoïste et perfide, mise en quelque sorte à l'ordre du jour par tous les souverains ses alliés, vinrent de plus en plus paralyser son zèle, décourager ses efforts, et contrister l'âme loyale du vieux chevalier. Appelé à plusieurs reprises par le pape, par l'empereur et par le roi de France, au conseil de la guerre religieuse, nommé (1501) généralissime des armées chrétiennes contre le Turc, il reprit, malgré son grand âge, le harnois de guerre, et fit voile vers Mételin pour rallier les troupes placées sous son commandement; mais il ne trouva que la défection et de l'indiscipline, et retourna infructueusement à Rhodes. Pour lui, animé jusqu'à la fin des principes austères dont son ordre était, entre tous les ordres religieux, la vivante expression, il marqua ses dernières années par des lois somptuaires à l'égard de ses chevaliers, et de proscription contre les juifs, qu'il voulut exterminer de l'île, en bannissant les pères et en baptisant de force les enfants. Ainsi mourut (juin-juillet 1503), au moment même où le népotisme, la simonie, la concupiscence temporelle régnaient sur le trône de Saint-Pierre, au moment où le schisme de Luther grondait à l'horizon de l'Église; ainsi mourut, entier dans sa vie et dans sa foi, l'un des héros de l'honneur chrétien, l'un des derniers et des plus remarquables personnages historiques du moyen âge.

*Émery d'Amboise*, son successeur, lui consacra de magnifiques funérailles, et lui fit élever aux frais de l'ordre un beau monument dans le style élégant de la renaissance. Un dessin très-moderne et très-insuffisant de cet édifice (1) nous fait voir qu'il y était représenté en pied, dans une attitude-majestueuse; et c'est de là sans doute que vient un des types de portrait connus sous le nom de Pierre d'Aubusson (2).

VALLET DE VIRIVILLE.

P. Bouhours, l'*Histoire de Pierre d'Aubusson*, Paris, 1676, in-4°; la Haye, 1739; in-12, Paris, 1806, augmentée par M. de Billy, in-4°. — Guillaume Caoursin, dans le manuscrit 6067 (anc. fonds latin de la *Bibl. nationale*). On y trouve une relation du grand siége, datée de *Rhodes le 1er septembre* 1480. Cette relation étendue est suivie de deux autres morceaux qui contiennent encore pendant deux ou trois ans l'histoire du grand maître. Le ms. est orné d'environ cinquante miniatures très-habilement exécutées par un peintre français, comme l'indiquent des inscriptions qui accompagnent les peintures. Ces tableaux représentent sous une forme attrayante les matières exposées dans le texte; et, joints au rapport purement historique, ils donnent à ce livre un prix infini. — Rossio (*Giac.*), *Dell' istoria della religione e militia di S. Giovanni Gerosolimitano*; Roma, 1594-1602, 3 vol. in-fol.; traduit en 1643 par Baudouin et Naberat, 2 vol. in-fol. — L'abbé de Vertot. — *Histoire de Malte*, 1726, in-4°.

**AUBUSSON DE LA FEUILLADE.** *Voy.* FEUILLADE.

***AUCHMUTY** (*Samuel*), général anglais, né en 1756, mort en 1822. Lors du conflit qui sépara les colonies anglaises de la métropole, Auchmuty entra comme volontaire dans l'armée destinée à combattre l'insurrection; il fit trois campagnes sous les ordres de sir William Howe, prit part à plusieurs engagements, en particulier aux affaires de White-Plains et de Brooklyn. Il passa ensuite, de 1783 à 1796, dans les Indes orientales, où il devint lieutenant-colonel et adjudant général, et combattit sur les côtes du Malabar, dans le Mysore et au siége de Seringapatam, sous lord Cornwallis. Il revint en Angleterre en 1797; et en 1800 il commanda les forces dirigées du cap de Bonne-Espérance contre les postes français de Kosseir, de Suez et de la mer Rouge. Il demeura ensuite en Égypte jusqu'en 1803. En 1806, il fut chargé du commandement des troupes britanniques dans l'Amérique du Sud. A son arrivée dans ces parages en 1807, il assiégea Montevideo; et, menacé par des forces supérieures, donna l'assaut à cette place, qu'il réussit à enlever aux Espagnols. En 1810, Auchmuty retourna dans les Indes orientales en qualité de gouverneur du fort Saint-George, et l'année suivante il fut placé à la tête des troupes chargées de soumettre l'île de Java. Il prit, en effet, Batavia le 8 août 1811; et l'île tout entière capitula le 18 du même mois. De retour en Angleterre en 1813, il fut nommé lieutenant général.

Allen, *American Biographical and Historical Dictionary*. — *Annual Biography and Obituary*, VII, 312-314. — *Narrative of the operations of a Small British Force employed in the Reduction of Montevideo*; Londres, 1807.

**AUKLAND** (*William-Eden*, comte), homme d'État anglais, né vers 1750, mort à Londres le 28 mai 1814. Sous le ministère de Pitt, il prit une part active aux affaires, et fut chargé de plusieurs ambassades importantes sur le continent. Il commença sa carrière en 1778, comme médiateur entre son pays et les colonies américaines insurgées. Quoique dans cette importante mission il fût accompagné de lord Howe, de sir Clinton, de G. Johnston et de lord Carlisle, le succès ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues des talents de ces hommes distingués, et l'Angleterre fut obligée de reconnaître l'indépendance des Américains. Plus tard, lord

(1) Villeneuve-Bargemont, *Monum. de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, fig., t. I, entre les pages 214 et 215.

(2) *Voy.* Baudouin et Naberat, *Hist. des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*; Paris, 1643, in-fol., t. II, p. 75. — *Hist. de P. d'Aubusson*, 1739, in-12, en tête, et *Revue de la noblesse*, 1846, in-8°, t. IV, pl. 6.

Auckland prit, comme membre du parlement, une grande part à la réforme des lois pénales, et, conjointement avec Howard et Blackstone, à l'organisation d'une nouvelle administration de la police et à l'amélioration des prisons. Il obtint ensuite la place importante de secrétaire d'État pour l'Irlande, et en 1785 l'ambassade à la cour de France, avec mission de négocier en même temps un traité de commerce qui fut conclu en 1786. Pendant les premières années de la révolution française, il occupa la place d'envoyé extraordinaire auprès des États-généraux des Pays-Bas, et en cette qualité il exerçait une grande influence sur les mesures prises par les puissances étrangères au milieu d'événements qui de jour en jour se compliquaient davantage. Après son retour, sa conduite fut soumise à l'examen du parlement, et reconnue sans reproche. Lord Auckland a laissé quelques écrits, parmi lesquels on remarque : *Principes des lois criminelles*, 1772; et l'*État des pauvres en Angleterre* (*Bibliothèque française*, mai 1800). Ses discours à la chambre des lords ont été traduits en français, 1799, in-8°.

*Conversations-Lexicon.*

**AUCLÈRE** (*Gabriel-André*), publiciste, né à Argenton dans le Berri vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Bourges en 1815. Il étudia le droit, et se fit, à l'époque de la révolution, connaître par des idées excentriques sur la substitution de l'ancien culte païen au christianisme. Il les a exposées dans un écrit anonyme, intitulé *la Tréicie*, ou *la seule voie des Sciences divines et humaines, du culte vrai ou de la morale.*

Quérard, *la France littéraire.*

**AUCOUR** (*Barbier* D'). *Voy.* BARBIER.

* **AUDA** (*Ange*), théologien italien, natif de Lantosça, vivait au milieu du dix-septième siècle. Il fut secrétaire pour la province de Romagne. On a de lui : *Octavarium Exercitiorum spiritual.*; Rome, 1660; — *Commentarius in Regulam S. Francisci*; ibid, 1664, in-16; — *la Regola di S. Francisco tradotta*; Milan, 1665, in-12; — *Theatrum regularium*; Rome, 1669, in-12, augmenté par Franç.-Ant. Giannone; ibid., 1669, in-4°; — *Bullarium Romanum novissimum ab Urbano VIII usque ad Clementum X*; Rome, 1672, in-fol., 2 vol. Cet ouvrage fut fait en collaboration avec le P. Jean-Paolo de Rome; Lyon, 1673, in-fol., et Luxembourg, 1727, in-fol. Auda a laissé en manuscrit : *Descrizione storica della provincia Romana.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **AUDA** (*Domenico*), moine et médecin italien, né à Lantusca dans la province de Nice, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Breve Compendio di maravigliosi segreti*; Rome, 1655 et 1660, in-12 en 4 liv. : on y trouve des remèdes secrets, des solutions mystérieuses sur d'autres objets; des secrets en matière de chimie et d'astrologie médicale; enfin des moyens préservatifs de la santé, plus sérieux et plus judicieux que le reste; — *Praxis Pharmaciæ utriusque dogmaticæ et chimicæ*, ou *Pratica de speziali*; Venise, 1670 et 1683 : l'auteur y traite de la préparation des remèdes, pilules, onguents, électuaires; — *Trattato delle confettioni nostrane per uso di casa*; — *Nuova aggiunta di segreti*, publiés tous deux à Venise, même date.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

**AUDALA** (*Juan*). *Voy.* ANDALA.

**AUDAS.** *Voy.* ABDAS.

**AUDE** (le chevalier *Jean*), auteur dramatique, né à Apt (Vaucluse) le 12 décembre 1755, mort à Montmartre, près de Paris, en octobre 1841. Il fut d'abord secrétaire particulier de Buffon, et se livra ensuite à la carrière théâtrale. Parmi ses nombreuses pièces, on cite comme ayant eu le plus de succès : *Monval et Sophie*, drame en 3 actes, représenté sur le théâtre de l'Odéon, 1800; — *Cadet Roussel, barbier à la fontaine des Innocents*, folie-vaudeville en 1 acte, réimpr. en 1819, in-8°; — *Cadet Roussel misanthrope et Manon repentante*, parodie de *Misanthropie et Repentir*; Paris, 1798, et 1802, in-8°; — *Canardin*, ou *les Amants du quai de la Volaille*, comédie du gros genre, en 2 actes; ibid., in-8°; — *Cadet Roussel aux Champs-Élysées*, ou *la Colère d'Agamemnon*, vaudeville en 1 acte; ibid., et même année, in-8°; — *Cadet Roussel au Jardin Turc*, facétie en 1 acte; ibid., 1808, in-8°; — *Monsieur de la Giraudière*, ou *Masques contre Masques*, folie en 2 actes; ibid., 1813, in-8°; — *Madame Angot au sérail de Constantinople*, drame, tragédie, facétie, pantomime, en 3 actes; Paris, 1803, in-8°; — *Madame Angot au Malabar*, ou *la Nouvelle Veuve*, mélo-tragi-parade en 3 actes; ibid., in-8°.

Quérard, *la France littér.* — Jourdain, *Poët. fr.*, t. 2.

**AUDEBERT** (*Jean-Baptiste*), peintre naturaliste, né à Rochefort en 1759, mort en 1800. Il vint très-jeune à Paris pour apprendre le dessin et la peinture, et fut bientôt un peintre en miniature fort distingué. En 1789 il fit la connaissance de Gigot-d'Orex, riche amateur d'histoire naturelle, et propriétaire de collections superbes dont il fit peindre les morceaux les plus rares par Audebert; il l'envoya après cela en Angleterre et en Hollande. Les nombreux dessins qu'il rapporta de ce voyage servirent à l'*Histoire des insectes*, par Olivier. Ces occupations réveillèrent dans Audebert le goût pour l'histoire naturelle, goût qui bientôt devint une passion dominante. Il entreprit pour son propre compte des ouvrages qui établirent sa réputation. Le premier fut son *Histoire naturelle des singes, des makis, et des galéopithèques*; Paris, 1800, in-fol., composé de soixante planches, imprimées en couleur. Il s'y montra également habile comme dessinateur, graveur et auteur. Il porta les cou-

leurs, cette partie si importante pour des objets d'histoire naturelle, à un degré de perfection qui n'avait jamais été atteint avant lui. Non content de les mettre sur une seule plaque, de manière à former une espèce de tableau, il alla plus loin, et fit usage des couleurs à l'huile, au lieu de la gouache. Il parvint aussi à faire des impressions en or, et en changea la couleur de différentes manières, afin d'imiter les brillants effets produits par la nature. Ses ouvrages, qui étonnent par leur magnificence, ont été d'une grande utilité pour la science. Son *Histoire des colibris, des oiseaux-mouches, des jacamars et des promérops*, Paris, 1802, in-fol. (tirée seulement à deux cents exemplaires), est considérée comme l'ouvrage le plus parfait qui ait paru dans ce genre; quinze exemplaires ont été imprimés en lettres d'or. A peine avait-il commencé cet ouvrage, qu'il fit des plans pour d'autres d'une si grande étendue, que la vie la plus longue n'aurait pas suffi à les exécuter. Il mourut au moment où il avait commencé l'*Histoire des grimpereaux* et celle des *oiseaux de paradis*. Ces deux ouvrages ont été finis d'une manière très-satisfaisante par Desray, et publiés sous ce titre: *Oiseaux dorés ou à reflets métalliques*; Paris (Desray), 1802, 2 vol. gr. in-fol., dont le texte est de L.-P. Vieillot. Audebert a dirigé aussi l'impression des figures des *Oiseaux d'Afrique* de Levaillant, jusqu'à la treizième livraison. Enfin il a rendu, par ses procédés, de grands services à l'étude de l'histoire naturelle.

*Biographie des Contemporains*. — Le Bas, *Dictionn. encyclopédique de la France*.

**AUDEBERT** (*Germain*), poëte latin, né le 15 mars 1518 à Orléans, mort dans sa ville natale le 24 décembre 1598. Il étudia sous Alciat à Bologne, séjourna longtemps en Italie, où il fut honoré autant qu'en France pour son talent poétique. Il a laissé trois petits poëmes (Paris, 1555, in-4°), insérés, avec quelques autres pièces du même auteur, dans *Deliciæ poetarum gallorum*, t. I.

*Dictionnaire* de Bayle. — Gaucher de Sainte-Marthe, Éloge d'Audebert, dans *Gallorum doctrina illustrium*. — Nicéron, *Mémoires*, XXIV, 84.

**AUDÉE** ou **AUDIUS** (*Audæus*), chef de la secte des audiens, né en Mésopotamie vers le commencement du quatrième siècle, mort vers 370. Il attaqua les abus du clergé, et enseigna à ses disciples qu'il convenait de célébrer la pâque à la même époque que les Hébreux; que Dieu avait une figure humaine; que sa ressemblance avec l'homme consistait justement dans la matière; qu'il fallait donner l'absolution sans exiger une pénitence absolue. Il dédaignait l'opinion publique, qu'il qualifiait de *respect humain*. Ces doctrines lui attirèrent de nombreux partisans. Il fut exilé alors en Suède, d'où il passa chez les Goths, parmi lesquels il se créa un nouveau parti. Ses disciples s'établirent dans des monastères où régnaient le célibat et la plus profonde retraite. Lui-même donnait l'exemple par ses mœurs austères. A sa mort, ses adeptes se placèrent sous la direction d'évêques de leur choix; mais la mort diminua leur nombre, et en 377 la secte tout entière s'éteignit.

Épiphane, *Contra hæret*. — Saint Augustin, *De Hæresibus*, c. 50. — Tillemont, *Mémoires*, t. VI. — Petau, *Dogmata theologica*, II, cap. I, § VIII.

**AUDEFROY LE BASTARD**, trouvère, poëte de la langue d'*oïl*, vivait probablement vers la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième. Voici comment Paulin Paris (*Romancero français*) s'exprime sur ce trouvère : « Les poésies d'Audefroy peu« vent, dit-il, se diviser en deux classes : les « chansons et les romances. Les premières, en « petit nombre, expriment l'amour vrai ou sup« posé de l'auteur, ses craintes, ses espérances « passionnées, ses protestations d'une inviola« ble fidélité; mais la monotonie est le péché « mignon de ces tendres complaintes. Quant à « ses romances (*Bele Isabeaus*, *Bele Idoine*, « *Argentine Emmelos*, *Beatis*), leur mérite est « autrement incontestable. C'est le récit d'an« ciennes aventures amoureuses et chevaleres« ques. Une grande vivacité de coloris, cette naï« veté tant recherchée et si rarement découverte, « des détails pleins de sensibilité, voilà les vé« ritables titres d'Audefroy à notre admiration. »

Legrand d'Aussy, *Fabliaux*. — Leroux de Lincy, *Recueil de chants historiques français*.

**AUDENAERD** ou **OUDENAERDE** (*Robert Van*), graveur flamand, né à Gand en 1663, mort dans sa ville natale en 1743. Il étudia à Rome, sous Carle Maratte. Les sujets qu'il a gravés sont principalement d'après le Dominiquin, le Bernin, Pierre de Crotone, Daniel de Volterre et Annibal Carache; on cite *Apollon et Daphné*; *Romulus et Remus*; *le Martyre de saint Blaise*, qui est le meilleur de ses ouvrages.

Descamps, *Vie des Peintres flamands*. — Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, etc. — Heineken, *Dictionnaire des Artistes*. — Huber, *Manuel des amateurs*, etc.

**AUDENCHAM** (*Arnoul*, sire D'). *Voy.* ANDREHAN.

* **AUDENTIUS**, évêque et théologien espagnol, vécut probablement la seconde moitié du troisième siècle. Au rapport de Gennadius, Audentius écrivit contre les manichéens, les sabelliens, les ariens, et surtout contre les photiniens. L'ouvrage où il attaquait ainsi les sectes selon lui hérétiques, était intitulé *De fide adversus Hæreticos*. Il y établissait la co-éternité du Fils avec le Père. Au jugement de Trithème, l'évêque espagnol est *vir in divinis Scripturis exercitatum habens ingenium*.

Cave, *Scriptorum Ecclesiasticorum Historia Literaria*. — Possevin, *Apparatus sacer*. — Gennadius, *De Viris Illustribus*, dans la *Bibliothèque ecclésiastique* de Fabricius; Hambourg, 1718, in-fol. — Trithème, *De Scriptor ecclesiastic.*, c. I.

**AUDIBERT** (...) (1), antiquaire français, né

(1) Il ne faut pas le confondre avec *Audibert* (Louis-Antoine), médecin de la Ciotat, auteur de deux poëmes : *la Conquête de Mahon*, 1756, in-8°, et *Louis XV sauvé* 1757, in-4°.

à Toulouse en 1720, mort vers 1770. Il entra dans les ordres, et devint vicaire à Vieille-Toulouse, bourg que l'on suppose occuper l'emplacement de la capitale de Volsces-Tectosages. On a de lui une *Dissertation sur les origines de Toulouse*; Avignon, 1764, in-8° (très-rare).

*Biographie toulousaine*, t. I, p. 12.

*AUDIBERT (*Louis-François-Hilarion*) (1), littérateur, né à Marseille à la fin du siècle dernier. Fils d'un avocat, il étudia le droit à Aix et à Paris. Il fut employé au cabinet des affaires étrangères, sous le ministère de M. de Chateaubriand. Sous le ministère Martignac, il entra au conseil d'État comme maître des requêtes, et donna sa démission après la révolution de 1830.

M. Audibert a publié : *Histoire et Roman*; Paris, 1834, in-8°; — quatre biographies : *le Cardinal de Retz*, *Louis XI*, *Montesquieu*, *Talma*; et deux mémoires (*Des avantages de la légitimité*, 1824, et *De l'influence du christianisme sur les institutions sociales*, 1824), couronnés par des académies de province, et insérés dans le *Plutarque français*; — *Mélange de littérature et d'histoire*, un vol. in-8°, Paris, 1839, in-8°. E. D.

*AUDIBERT (*Urbain*), botaniste et agriculteur, né à Tarascon (Bouches-du-Rhône) le 27 février 1789, mort dans sa patrie le 22 juillet 1846. Formé aux leçons de De Candolle, et ayant hérité de son père des belles pépinières de la Tonnelle, situées près de Tarascon, le jeune Audibert se livra tout entier à la pratique de l'art auquel l'attiraient ses goûts et ses intérêts. En peu de temps il parvint à multiplier le nombre des espèces et variétés à plus de trois mille, qu'il répandit à profusion dans le pays, formant une école complète d'arbres forestiers, de vignes, de céréales, de plantes fourragères. En même temps Audibert entreprit, avec ses amis MM. Requien et Dunal, des voyages botaniques pour compléter la *Flore du Midi*. Le supplément à la *Flore française* de De Candolle, et la *Flora Gallica* de Loiseleur-Deslongchamps, portent à chaque page les traces de ces voyages, renouvelés chaque année. L'agriculture ne profitait pas moins que la botanique de ces laborieux loisirs.

Audibert a pris ainsi une part importante à la rédaction de la partie agricole de la *Statistique du Bouches-du-Rhône*; du *Nouveau Duhamel*; du *Cours d'agriculture de Bougier-Labergerie*, des *Annales de l'agriculture française* et de celles de la *Société d'horticulture*. Les articles d'Audibert s'y font remarquer par la profondeur de la théorie, unie à une sage pratique. N. MAUROY.

M. de Gasparin, *Notice sur Urbain Audibert*, dans les *Annales de la Société d'horticulture*, juillet 1847.

AUDIERNE (*Jacques*), géomètre, né vers 1710 à Beauchamps, dans la vallée de Montmorency, mort vers 1785. Il se livra d'abord à la littérature dramatique, composa quelques pièces de théâtre qui n'eurent aucun succès, et finit par se vouer à l'étude des sciences. Il enseigna à Paris les mathématiques, et publia successivement à l'usage de ses élèves : *les Éléments d'Euclide démontrés d'une manière nouvelle et facile*; Paris, 1746, in-12; — *Traité complet de trigonométrie*; ibid., 1756, in-8°; — *Éléments de géométrie*; ibid., 1765, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

*AUDIFFRED (*J.-P.*), mathématicien français du dix-huitième siècle. Il laissa un ouvrage intitulé *Cadastre perpétuel, publié en collaboration avec M. Babeuf*; Paris, 1789, in-8° : on y trouve la mention d'un *graphomètre* trigonométrique, inventé par Tyot et perfectionné par Audiffred, et celle d'un autre instrument, le *cyclomètre*, destiné à fonctionner avec le premier; — *Nouvelle Théorie astronomique*, in-4°, Paris, 1788. Audiffred n'y travailla pas seul.

*Cadastre perpétuel*, Préface.

AUDIFFREDI (*Jean-Baptiste*), astronome et bibliographe, né en 1714 à Saorgio près de Nice, mort le 3 juillet 1794. Il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et devint conservateur de la bibliothèque du cardinal Casanate, au couvent de la Minerve à Rome. Il se construisit lui-même un petit observatoire pour se livrer à ses goûts pour l'astronomie, et publia successivement : *Phænomena cœlestia observata*; Rome, 1753 à 1756; — *Transitus Veneris ante solem observati Romæ, 6 junii* 1761, *Expositio*; Rome, 1762, in-8°; — *Investigatio parallaxis solis, exercitatio Dadei Ruffi* (anagramme d'*Audiffredi*); Romæ, 1765, in-4°; — *Dimostrazione della stazione della cometa*; 1769; Rome, 1770. Plus tard, il négligea l'astronomie pour se livrer à des travaux bibliographiques, et il fit paraître : *Catalogus historico-criticus Romanarum editionum sæculi XV*; Rome, 1785; — *Catalogus bibliothecæ Casanatensis librorum typis impressorum*; Rome, 1761-1788, 4 vol. in-fol. : ce catalogue ne va qu'à la lettre L; — *Catalogus historico-criticus editionum italicarum sæculi XV*; Rome, 1794, in-4°.

Tippaldo, *Biografia degli Italiani*, etc. — Delambre, *Histoire de l'astronomie moderne*.

AUDIFFRET, famille noble, originaire de l'Italie, et établie depuis six cents ans à Barcelonette. Elle se divise en plusieurs branches, qui ont donné à la France plusieurs noms distingués, parmi lesquels on remarque :

AUDIFFRET (*Jean-François-Hugues*, comte D'), officier supérieur, mort vers la fin du dix-huitième siècle, servit en 1746 sous le prince de Conti, et obtint la lieutenance de roi de Briançon.

AUDIFFRET (*Polyeucte*), né à Barjols (Provence) vers 1750, mort en 1807 dans le royaume de Naples. Trappiste avant la révolu-

(1) Dans le supplément de *la France littéraire* on a confondu cet écrivain avec *Audibert* (Auguste), auteur des *Papillottes*, mort vers 1836.

tion, numismate savant, il mourut dans un couvent de camaldules.

**AUDIFFRET** (*François-César-Joseph-Madelon*), né à Draguignan le 15 janvier 1780, mort à Montmartre le 1er juillet 1814, publia l'*Almanach des Spectacles*; Paris, 1809, in-18, et eut part à la publication des deux premiers volumes de l'*Annuaire dramatique de Ragueneau*; 1805-1806, 1832.

Quérard, *la France littéraire*.

**AUDIFFRET** (*Hercule*), général des frères de la Doctrine chrétienne, oncle et maître de Fléchier, naquit à Carpentras le 16 mai 1603, et mourut à Paris le 6 avril 1659. On a de lui quelques ouvrages de piété : *Questions spirituelles et curieuses sur les Psaumes*, 1668, in-12, et *Oraisons funèbres* où respire cette éloquence douce et persuasive qui fut surtout développée par Fléchier.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**AUDIFFRET** (*Jean-Baptiste*), diplomate et géographe, né à Marseille en 1657, mort à Nancy en 1733. Il fut envoyé extraordinaire aux cours de Mantoue, de Parme, de Modène et de Lorraine. On a de lui une *Géographie ancienne, moderne et historique*, en 2 vol. in-4°, 1689 à 1694, et en 3 vol. in-12, 1694, qui ne contient que quelques parties de l'Europe. L'auteur y combine, par une méthode alors nouvelle, la géographie avec l'histoire.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Watt, *Bibliotheca britannica*.

***AUDIFFRET** (*Louis*), avocat au parlement d'Aix, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il était père du géographe, et lui-même laissa *l'Immuable fidélité de la ville de Marseille*, in-4°.

Lelong, *Biblioth. historique de la France*, n° 38,283.

**AUDIGIER**, historien français du dix-huitième siècle. Il naquit à Clermont, entra dans l'Église, et devint chanoine de la cathédrale de sa ville natale, pendant que Massillon en était l'évêque. On a de lui : une *Histoire civile, littéraire et religieuse de la province de l'Auvergne*, en manuscrit à la Bibliothèque nationale. On y trouve d'utiles renseignements mis à profit par plusieurs écrivains modernes, entre autres par Dulaure qui en a fait un abrégé. Lelong lui donne à tort le nom d'*Audusier*.

Lelong, *Bibliothèque histor. de la France*, n° 37,440. — Chabrol, *Commentaire de la coutume d'Auvergne*. — Taillandier, *Résumé de l'Histoire d'Auvergne*. — Gonod, *Chronologie des évêques de Clermont*, in-4°. — Legrand d'Aussy, *Voyage en Auvergne*.

**AUDIGUIER** (*Pierre* D'), littérateur français, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il n'est connu que par les traductions suivantes : *Éromène*, roman traduit de l'italien de F. Biondi; Paris, 1633, in-4°, ou 2 vol. in-8°; — *Vie de Lazarille de Tormes, tirée des vieilles chroniques de Tolède*, traduite de l'espagnol en français, 2e partie, par L. S. D.; Paris, 1620, in-12, réimprimé en 1660.

Lelong, *Bibliothèque historique*.

**AUDIGUIER DU MAZET** (*Henri* D'), avocat général de la reine mère, n'est connu que par une brochure contre Mézerai, intitulée *le Censeur censuré*. On lui a faussement attribué la traduction de l'*Histoire éthiopique* d'Héliodore.

**AUDIGUIER** (*Vital* D', seigneur de LA MÉNOR), littérateur, né vers 1569, tué à Paris en 1624. Après avoir été longtemps incertain sur le choix d'une carrière, il commença par se faire militaire, puis il étudia le droit, et essaya de faire son chemin à la cour; il finit par se vouer entièrement à la culture des lettres. Audiguier fut assassiné dans un tripot, à la suite d'une querelle de jeu (*Mémoires manuscrits* de Guillaume Colletet). Ses ouvrages, en vers et en prose, n'eurent qu'un succès passager. Sorel (*Bibliothèque*) en donne la liste complète. On y remarque (par ordre chronologique) : *la Philosophie soldade*, etc.; Paris, 1604, in-12; — *le Pourtrait du monde*; Paris, 1604, in-12; — *Histoire éthiopique d'Héliodore*, traduction d'Amyot, revue; Paris, 1609, 1614, 1616, in-12; 1626, in-8°; — *Épîtres françaises et libres discours*; Paris, 1611, in-8°; — *les Diverses Fortunes de Pamfile et de Nise*, tirées du *Pèlerin en son pays*, de Lope de Véga; Paris, 1614, in-8°; — *Histoire tragicomique des amours de Lisandre et de Caliste*; Paris, 1615, in-8°; — *les Maximes de guerre du maréchal de Biron*; Paris, 1617, in-12; — *le Vrai et Ancien usage des duels*, Paris; 1617, in-8°, dédié à Louis XIII; — *six Nouvelles de Michel Cervantes*, traduites de l'espagnol; Paris, 1618; — *les Travaux de Persiles et de Sigismonde*, trad. de Michel Cervantes; Paris, 1618, 1653, 1681, in-8°; — *Stances en l'honneur de Louis XIII*; Paris, 1620; — *l'Antiquité des Larrons*, trad. de l'espagnol de don Garcia; Paris, 1621, in-8°; — *les Amours d'Aristandre et de Cléonice*; Paris, 1625, in-8°; — *Épîtres françaises et libres discours*; Paris, 1625, in-8°.

Goujet, *Bibliothèque française*, vol. XIV, p. 341-334. — Barbier, *Examen critique et complément des Dictionnaires*. — Bayle, *Dict. crit.* — *Dictionnaire universel historique*, etc.

***AUDIN** (*J.-M.-V.*), homme de lettres et libraire, né à Lyon en 1793, mort le 21 février 1851. Il eut pour condisciples, au séminaire de l'Argentière, l'abbé Deguerry et Mgr Dufêtre, évêque de Nevers. Abandonnant l'étude de la théologie pour celle du droit, M. Audin se fit recevoir avocat, mais il n'exerça point. Il commença en 1811 sa carrière d'écrivain par la publication d'une brochure in-8°, intitulée *la Lanterne magique*; une autre brochure du même auteur parut en 1814, portant le titre de : *Blanc, Bleu et Rouge; Louis XVIII, la patrie et l'honneur*; — *Tableau historique des événements qui se sont accomplis depuis le retour de Bonaparte jusqu'au rétablissement de Louis XVIII*; opuscule sorti de la plume d'Audin en 1815. Quelques articles insérés dans le *Journal de Lyon*, fondé par Ballanche, furent remarqués. Quittant

Lyon pour Paris, M. Audin se fixa dans cette dernière ville, où il se fit à la fois libraire et écrivain. A ces travaux succédèrent rapidement les suivants : en 1816, *Notice historique sur la princesse Marie-Caroline, duchesse de Berry*; — en 1817, *Michel Morin et la Ligue*, traduction supposée, roman politique et philosophique; — en 1820, *le Régicide* (1 vol. in-12); — en 1822, *Essai sur le romantique* (2 vol. in-12), et *Florence, ou la Religieuse* (2 vol. in-12); — en 1824, *l'An* 1600, ou *Pline le Jeune historien de Charles X*. Déjà, de 1820 à 1821, il avait mis au jour un travail intitulé *Concordat entre Léon X et François Ier*, qui n'était autre chose que la traduction latine du fameux concordat de Léon X. A ces productions nombreuses, mais peu importantes, M. Audin ajouta d'abord une *Histoire de la Saint-Barthélemy* (1826, 2 vol. in-12). Cet ouvrage, écrit d'apres les manuscrits, les chroniques et les mémoires du temps, ayant paru à quelques ecclésiastiques trop favorable aux protestants, l'auteur écrivit une lettre dans laquelle il donna un témoignage nouveau de son attachement aux doctrines de l'Église catholique. L'œuvre la plus considérable, et qui valut à son auteur la notoriété dont il jouit, n'avait point encore paru : il s'agit de ses études sur la réforme, divisées en quatre parties, publiées successivement à partir de 1839 : 1° *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Luther*, 2 vol. in-8°; — 2° *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Calvin*, 2 vol. in-8°; — 3° *Histoire de Léon X et de son siècle*, 2 vol. in-8°; — 4° *Histoire de Henri VIII et du schisme d'Angleterre*, 2 vol. in-8°. Ces huit volumes, revus par l'auteur peu de temps avant sa mort, en forment aujourd'hui neuf, qu'on doit considérer comme la dernière pensée de M. Audin, qui a composé cet ouvrage à l'aide de documents originaux rassemblés dans les archives du Vatican, les bibliothèques de Florence et de Bologne, les collections de Strasbourg, Lyon, Mayence, Cologne, Wittemberg, et les pamphlets du temps tant allemands que latins. Enfin M. Audin a enrichi d'une introduction, de commentaires et de notes, l'*Histoire de Thomas More* de Stapleton, traduite par M. A. Martin, et *la Réforme contre la Réforme* d'Hœninghaus, trad. par MM. S. et W.... RISPAL.

*L'Ami de la Religion*. — Quérard, *la France littéraire*.

**AUDIN-ROUVIÈRE** (*Joseph-Marie*), médecin, né en 1764 à Carpentras, mort à Chaillot le 23 avril 1832. Il étudia à Montpellier et à Paris, fit la campagne d'Italie en qualité de médecin militaire, et vint s'établir à Paris, où il gagna une fortune considérable par ses pilules purgatives, dites *Grains de santé*. Par suite de ses excès de table, il devint une des premières victimes du choléra de 1832. Il a publié, outre divers articles sans importance : *Essai sur la topographie physique et médicale de Paris, ou dissertation sur les substances qui peuvent influer sur la santé des habitants de cette cité*; Paris, 1794, in-8°; — *Mémoire sur la nécessité de l'inoculation à Paris, et sur l'utilité d'un hospice destiné à cette opération*; Paris, 1795, in-8°; — *la Médecine sans le médecin, ou Manuel de santé*; Paris, 1794, in-8°; douzième édition, 1828.

Quérard, *la France littéraire*.

**AUDINOT** (*Nicolas-Médard*), artiste et auteur dramatique, né à Bourmont le 8 juin 1732, mort à Paris le 21 mai 1801. Il débuta en 1752, à Paris, au Théâtre-Italien, qu'il quitta bientôt par dépit. En 1770 il fit construire un théâtre qui prit le titre d'*Ambigu-Comique*, et y continua ses représentations de petits comédiens de bois, qu'il avait commencées avec succès à la foire de Saint-Germain. Bientôt il fut obligé d'agrandir son théâtre, et y fit représenter de grandes pantomimes aux applaudissements du public. Audinot a composé *le Tonnelier*, opéra-comique à trois acteurs, 1761, in-8°; — *Dorothée*, pantomime, précédée des *Preux Chevaliers*, prologue pantomime, 1782, in-8°.

*Biographie nouvelle des Contemporains*, I, 269. — *Théâtre de l'Opéra-Comique*.

***AUDLEY** ou **AUDELEY** (sir *Jacques*), un des fondateurs de l'ordre de la Jarretière, mort en 1369. Il combattit sous le prince Noir, et se conduisit vaillamment à la bataille de Poitiers. Lorsque la guerre se ralluma en 1359, Audley prit part à divers engagements et se trouva à plusieurs siéges. En 1362 il suivit le prince Noir en Gascogne, et on ne voit pas qu'il soit revenu dès lors en Angleterre. Il fut chargé du gouvernement de l'Aquitaine lorsque le prince se rendit en Espagne. En 1369 Audley remplit les fonctions de sénéchal du Poitou. Il assista à la prise de la Roche-sur-Yon, et se retira ensuite à Fontenay-le-Comte, où il mourut un an plus tard. Lors de la création de l'ordre de la Jarretière en l'an 1344, Audley avait été un des premiers auxquels le roi conféra le titre de chevalier.

Beltz, *Memorials of the Order of the Garter*, c. LII, 78-84. — Froissart, *Chroniques d'Angleterre, France et Espagne*.

***AUDLEY** ou **AUDLEY DE WALDEN** (*Thomas*), chancelier d'Angleterre, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il s'appliqua à l'étude des lois, dont il acquit bientôt l'entière connaissance. Il fut ensuite *speaker* ou *orateur* de la chambre des communes dans le long parlement. En 1530, il remplit les fonctions d'attorney du duché de Lancastre. Au rapport d'un historien, Audley ne fut pas étranger à la suppression des établissements monastiques sanctionnée par le parlement, et il parut tout apte à servir d'instrument aux mesures arbitraires du roi Henri VIII : les historiens contemporains représentent le chancelier comme un type de servilité. Il gagna à ce métier d'excellents bénéfices, tels que le prieuré des chanoines de la

Sainte-Trinité, et l'abbaye de Walden. En 1540 il reçut l'ordre de la Jarretière, et mourut bientôt après.

Dugdale, *Baronage of England*, II, 382-383. — Lloyd, *State Worthies*, 1766, I, 81-86. — Fuller, *History of the Worthies of England*, 1811, I, 347. — Ackerman, *History of the University of Cambridge*. — Parker, *History and antiquities of the University of Cambridge*, 133-134.

**AUDOIN** ou **ALDUIN** (*Alduinus*, *Hielduinus*), roi des Lombards établis sur l'Elbe, mort en 553. Il acheva la conquête de la Pannonie en 548, et défit les Gépides habitant la rive gauche du Danube, dans l'ancienne Dacie. Il eut avec Rodelinde, fille de Hermanfried, roi de Thuringe, deux fils, dont l'aîné, *Alboïn*, fut le premier roi des Lombards en Italie.

*Art de vérifier les dates.*

**AUDOIN** ou **AUDOUIN DE THAIGNEBRUN** (*Henri*), médecin, né vers 1714 à Chefboutonne (Deux-Sèvres), mort le 28 février 1781. Il étudia la chirurgie à Paris, et fut reçu docteur en médecine à Montpellier. Il s'occupa spécialement des épidémies et des épizooties, sur lesquelles il a écrit divers articles et mémoires insérés dans le *Journal de médecine*. On a de lui : *Relation d'une maladie épidémique et contagieuse qui a régné, l'été et l'automne de 1757, sur les animaux de différentes espèces dans la Brie*; Paris, 1762, in-12; — *Cartes microcosmographiques*, ou *Description du corps humain*; Paris, 1770, in-4°; — *Parallèle nouveau*, ou *Abrégé des différentes méthodes de tailler*, in-4° de 6 pag.; — *Lettre à M. Gualtani, chirurgien-major de l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, sur la cautérisation des plaies d'armes à feu*; 1749, in-4° de 8 pag.

Goulin, *Encyclopédie méthodique de Médecine*.

***AUDOLÉON** (Αὐδολέων), roi des Péoniens, vivait au quatrième siècle avant J.-C. Il était fils d'Ariston qui se distingua à la bataille de Gaugamèle, et dont la fille épousa Pyrrhus, roi d'Épire. Au rapport de Diodore, Audoléon reçut l'assistance de Cassandre, roi de Macédoine, contre les Autariates. Il sauva ce roi, « en transférant, dit Diodore, sur le mont Orbélus vingt mille Autariates, avec leurs enfants et leurs femmes. »

Diodore de Sicile, XX, 19.

***AUDOUARD** (*Mathieu-François-Maxence*), médecin français, né à Castres (Tarn) en 1776. Il fut envoyé en 1821 en Espagne pour y observer la fièvre jaune, et fut un des quatre médecins (Pariset, Bally et François) auxquels la loi du 3 avril 1823 accorda une pension annuelle de deux mille francs, à titre de récompense nationale. Il a publié une *Relation historique et médicale de la fièvre jaune de Barcelone*, et plusieurs mémoires spéciaux, qui portent le cachet d'un observateur exact.

Sachaille (Lachaise), *les Médecins de Paris*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

***AUDOUIN** (*François-Xavier*), économiste français, né à Limoges en 1766, mort le 22 juillet 1837. Il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fut nommé commissaire du pouvoir exécutif dans la Vendée; il accueillit des documents sur les causes de l'insurrection qui allait éclater, et rendit compte de sa mission. Il se fit remarquer par son zèle à la société des Jacobins, et en 1794 il y dénonça les crimes du gouvernement anglais, en invitant tous les publicistes à les discuter. Après la révolution du 13 vendémiaire, il fit paraître un ouvrage périodique, intitulé *le Publiciste philanthrope*. Depuis cette époque, il fut successivement défenseur au conseil des prises, juge au tribunal de cassation, secrétaire général du département des Forêts. Audouin a publié plusieurs ouvrages : *Histoire de l'administration de la guerre*, en 4 vol. in-8°, 1811, publiés par ordre du Directoire; — *Du Commerce maritime, de son influence sur la force et la richesse des États, démontrée par l'histoire des nations anciennes et modernes*, 1800; — *Situation actuelle des puissances de l'Europe, considérées dans leurs rapports avec la France et l'Angleterre*; — *Réflexions sur l'armement en course, sa législation et ses avantages*, an IX, 2 vol. in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

**AUDOUIN** (*Jean-Victor*), célèbre entomologiste, né à Paris le 27 avril 1797, mort le 9 novembre 1841. Il étudia d'abord le droit, pour suivre la carrière de son père, qui était avocat; mais un penchant irrésistible l'entraîna vers l'étude de l'histoire naturelle. En 1816 il fut mis en rapport avec Alexandre Brongniart, dont il soigna la collection entomologique. Pour se créer une carrière en harmonie avec ses goûts, il étudia la médecine, et publia, le 22 août 1826, sa thèse de docteur *Sur les cantharides*. Deux ans auparavant il avait fondé, avec MM. Dumas et Adolphe Brongniart, les *Annales des sciences naturelles*; et dès 1824 il suppléa Latreille dans la chaire d'entomologie au Muséum. Vers la même époque il fut nommé sous-bibliothécaire de l'Institut, et épousa en 1827 la fille d'Alexandre Brongniart. Les voyages qu'il fit alors sur les côtes de la Bretagne et de la Normandie fournirent le sujet de plusieurs mémoires d'histoire naturelle. En 1832 il devint un des fondateurs de la Société entomologique de France, qu'il présida pendant plusieurs années; et en 1833 il succéda à Latreille. En 1837 il fut chargé d'une mission dans le Mâconnais pour étudier la pyrale de la vigne, qui y faisait de grands ravages. Les résultats de cette mission se trouvent consignés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 4 septembre 1837, dans les *Annales des sciences naturelles*, 2e série, t. VIII, p. 5, et dans les *Annales de la Société entomolog.*, t. VIII. Au comble de ses vœux, il entra, l'année suivante, à l'Académie des sciences. Bientôt tourmenté par des chagrins, qui ruinent la santé bien plus vite que le travail

le plus opiniâtre, il voyagea d'abord dans le Midi pour se distraire; mais il ne tarda pas à succomber dans la force de l'âge.

M. Audouin a publié, soit seul, soit de concert avec M. Milne Edwards, un grand nombre de notes et de mémoires, dont voici les principaux : *Recherches anatomiques sur le thorax des animaux articulés et celui des insectes en particulier* (Annales des scienc. nat., t. I, p. 97 et 416); — *Recherches anatomiques et physiologiques sur la circulation dans les crustacés*, en collaboration avec M. Milne Edwards (Annales des scienc. nat., t. XI, p. 283 et 352); — *Recherches pour servir à l'histoire naturelle du littoral de la France, ou recueil de mémoires sur l'anatomie, la physiologie, la classification et les mœurs des animaux de nos côtes*, 2 vol. in-8°, 1830, en collaboration avec M. Milne Edwards; — *Observations sur un insecte* (blemus fulvescens) *qui passe une grande partie de sa vie sous la mer* (Nouvelles Annales du Muséum, t. III, p. 117); — *Observations sur les altérations que produit le puceron lanigère sur les pommiers* (Annales de la Soc. entom., t. IV, p. 9); — *Mémoire sur une larve de taupin* (elater segetis) *qui exerce de grands ravages dans les champs d'avoine* (Annales de la Soc. ent., IV, XLVI); — *Observations sur les podures* (podura nivalis, Lin.) *trouvées à la surface des neiges dans les Alpes* (Annales de la Soc. entom., V, 11); — *Observations sur les larves d'insectes* (buprestis Berolinensis) *qui perforent le tronc des hêtres* (Annales de la Soc. ent., t. V, p. 17); — *Recherches anatomiques et physiologiques sur la maladie contagieuse qui attaque les vers à soie, et qu'on désigne sous le nom de muscardine* (Annales des Scienc. nat., 2e série, t. VIII, p. 229); — *Recherches sur l'organisation et les habitudes des cochenilles* (Annales de la Soc. entom., t. V, p. 68); — *Histoire des Insectes nuisibles à la vigne, et particulièrement de la pyrale, qui dévaste les vignobles*, etc.; Paris, 1842, vol. in-4°, avec carte et planches; la première livraison seule est de M. Audouin : le reste de l'ouvrage est de MM. Milne Edwards et Blanchard. Enfin M. Audouin a donné, pour le grand ouvrage sur l'Égypte, une explication sommaire des planches zoologiques de Savigny, et il a inséré des articles dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, dans le *Cyclopædia of Anatomy and Physiology*, et dans le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, de Charles d'Orbigny. H.

*Éloges d'Audouin*, par MM. Serres, Chevreul, Milne Edwards et Blanchard, dans les *Annales des Sciences naturelles*, 2e série, t. XV, p. 386 et suiv. — J.-O. Westwood, dans *Arcana Entomologica*, n° VI; Londres, 1842. — Duponchel, dans les *Annales de la Société ent.*, t. XI, p. 114. — M. Daremberg, dans la 2e édit. de la *Biogr. univers.*

**AUDOUIN** (*Pierre*), graveur français, né à Paris en 1768, mort dans la même ville en 1822. Il fut élève de Beauvarlet, et devint lui-même un artiste remarquable. Il grava d'après les tableaux du Louvre, pour la collection du Musée de Laurent : *Jupiter et Antiope*, d'après le Corrége; — *la Belle Jardinière*, d'après Raphaël, 1803; — *le Christ au tombeau*, d'après Caravage; — *la Charité*, d'après André del Sarto; — *Melpomène, Erato et Polyhymnie*, d'après le Sueur; — *le Financier*, d'après Terburg; — *la Joueuse de guitare*, d'après le même; — *le Trompette*, encore d'après le même; — *l'Homme qui pince l'oreille d'un chien*, d'après Miéris; — des *Portraits*, entre autres celui de Louis XVIII, d'après Gros.

Joubert, *Manuel de l'Amateur d'estampes*. — Gabet, *Dictionnaire des Artistes*. — Titi, *Pitture di Roma*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **AUDOUIN DE GÉRONVAL** (*Maurice-Ernest*), littérateur et agronome, né à Paris le 30 mai 1802, mort en 1839. Il fut secrétaire de l'Académie de l'Industrie et de la *Statistique universelle*, et membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *Mémoires sur les jachères*, in-8°; — *Projet d'une ferme-modèle* adoptée par l'Institut, 1830, in-8° : c'est à Audouin qu'appartient, dit-on, l'idée première de la fondation d'une ferme-modèle; — *les Espérances des Français au berceau de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux*; Paris, 1820, in-8°; — *Considération sur l'industrie*; Paris, 1821, in-8°; — *le Soldat vendéen*, mimodrame historique; Paris, 1822, in-8°; — *Lettres sur la Champagne*; Paris, 1822 et 1823, in-12; — *Réflexions sur la session de 1822*; — *Relation du siége de Mézières*; Paris, 1824; — *Essai historique sur le sacre des rois de France*, 1824, in-8°; — *Manuel de l'Imprimeur*, ou *Traité de Typographie*; Paris, 1826, in-18; — *Céline*; Paris, 1828, in-12; — *le Page du Paladin*, conte fantastique, 1830, in-8°; — *la Fille du condamné*, pièce adressée à madame Danjou, fille de l'infortuné Lesurques; Paris, 1835; — plusieurs vaudevilles et autres ouvrages inédits.

Quérard, *la France littéraire*. — Guyot de Sère, *Statistique des Lettres*.

**AUDOUL** (*Gaspard*), jurisconsulte, né en Provence, mort à Paris vers 1712. Il fut avocat au parlement de Paris, et membre du conseil de la maison d'Orléans. Il publia un *Traité de l'Origine de la régale, et des causes de son établissement*; en 1708, in-8°, l'auteur y combat avec vigueur Bellarmin et Baronius. Cet ouvrage fut censuré par un bref du pape Clément XI en 1710, et cette condamnation lui donna quelque célébrité.

Lelong, *Bibliothèque historique*. — Clément, *Bibliothèque curieuse*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**AUDOVÈRE**, reine de France, première femme de Chilpéric, morte vers l'an 580. Chilpéric la répudia, sous prétexte qu'elle avait tenu elle-même sur les fonts baptismaux son quatrième et dernier fils, et que par cette alliance

spirituelle elle était devenue impropre au mariage ; mais le vrai motif est que le roi était déjà subjugué par les charmes de Frédégonde. Audovère fut renfermée dans un monastère, où l'on dit que Frédégonde la fit étrangler.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**AUDRA** (*Joseph*, l'abbé), historien, né à Lyon en 1714, mort à Toulouse le 17 septembre 1770. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint professeur d'histoire et de philosophie, d'abord à Lyon, puis à Toulouse. Lié d'amitié avec l'intendant la Michaudière, il travailla avec lui à un *État de la population de la Généralité de Lyon*, qui parut sous le nom de Mézence, secrétaire de l'intendance. En 1769, il publia à Toulouse le premier volume d'une *Histoire générale, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, ouvrage qui obtint les éloges de Voltaire et de d'Alembert. Un mandement de M. de Brienne, archevêque de Toulouse, condamna l'ouvrage, comme rempli de maximes irréligieuses. L'auteur fut destitué de ses places, et mourut de chagrin. Voltaire l'aimait beaucoup, et il dit dans une de ses lettres : « J'ai eu un ami, nommé M. Audra, docteur de Sorbonne, qui méprisait prodigieusement la Sorbonne... Une foule étonnante venait l'entendre. Les fripons tremblèrent ; ils se réunirent contre lui. Les prêtres firent tant qu'ils lui ôtèrent sa place, que le conseil de la ville lui avait donnée. Il en est mort de chagrin. »

Voltaire, *Correspondance* (lettres des 8 mars 1770 et 24 avril 1772 ). — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*. — Grimm, *Correspondance*, t. V. — *Biographie lyonnaise*, p. 16.

* **AUDRADE**, appelé aussi *le petit Modicus*, chorévêque de Sens, mort vers l'an 854. Il se donna pour un personnage inspiré, et soutint, souvent avec force, les visions qu'il débitait. Une prétendue révélation lui fit entreprendre le voyage de Rome en 849. Il présenta alors au pape Léon IV un poëme intitulé *Fons vitæ*, en vers héroïques. Le pape témoigna toute son estime pour cet ouvrage. De retour à Sens, Audrade siégea au concile de Paris, tenu au commencement de novembre 849; il y fut déposé avec les autres chorévêques de France, ce qui ne l'empêcha point de continuer de parler et d'agir en visionnaire. Souvent le roi Charles le Chauve fit venir Audrade pour savoir à quoi s'en tenir, et pour l'embarrasser; mais l'interlocuteur du roi soutint si bien le rôle d'inspiré que Charles se montra convaincu, et promit même de faire tout ce que le visionnaire lui demanda pour le bien de l'Église. Un exemple de plus prouvera avec quel aplomb Audrade mettait en avant ses révélations. Il s'agissait de pourvoir l'église de Chartres d'un évêque. Charles le Chauve désigna un diacre de mauvais renom. Avant de l'ordonner, le métropolitain Vénilon engagea l'ancien chorévêque de Sens à consulter Dieu sur le choix du nouvel évêque, appelé Burchard. — Réponse défavorable de la part de l'inspiré. Cela se passait au mois de mai 853 : les évêques de la province étaient réunis à Sens pour l'ordination de Burchard. Tout à coup Audrade paraît, et d'un ton de prophète déclare que l'ordination est impossible. Elle n'eut pas lieu dans le moment : les prélats intimidés se séparèrent sans rien faire. Mais la volonté du roi l'emporta, et Burchard fut ordonné au mois de juin suivant. On a d'Audrade : *Excerpta revelationum quas Andradus Modicus scripsit anno* 853, imprimé dans Duchesne et dans Bouquet; — *Fons vitæ*, en trois cent quatre vers héroïques, avec une épître dédicatoire à Hincmar, archevêque de Reims, dans Ondin et dans Galland.

*Histoire littéraire de la France*, V, 131-133. — Ceillier, *Auteurs sacres*, XVIII, 725-726. — Oudin, *Veterum aliquot Galliæ et Belgii Scriptorum Opuscula sacra*. — Galland, *Bibliotheca Veterum Patrum*, XIII, 363; Venise, 1779, in-fol. — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ latinitatis*.

**AUDRAN**, nom de plusieurs graveurs célèbres qui tous descendent de *Louis Audran*, officier de louveterie sous Henri IV. *Louis Audran* eut deux fils : l'aîné s'appelait *Claude* (né à Paris en 1592, mort en 1677); il s'établit à Lyon, et devint professeur de gravure à l'académie de cette ville; le cadet s'appelait *Charles* ou *Karl*, né à Paris en 1594, mort en 1674 ; il séjourna quelque temps en Italie, et grava au burin une grande quantité de tableaux du Titien, de l'Albane, d'André Sacchi, d'Eustache le Sueur, etc. — Claude Audran eut trois fils (*Germain*, *Girard* et *Claude*), qui se rendirent célèbres dans leur art. En voici la vie :

1. **AUDRAN** (*Germain*), fils aîné de Claude, graveur français, né à Lyon en 1631, mort en 1710, Après avoir étudié la gravure à l'école de son père, il travailla à Paris avec son oncle Charles, et revint s'établir à Lyon.

Son fils aîné, *Claude* AUDRAN, né à Lyon en 1658, mort en 1734. Il peignit les ornements et le grotesque, avec assez de succès pour obtenir le titre de peintre du roi. Il mourut au Luxembourg, dont il était gardien ou concierge depuis vingt-neuf ans. On voit des œuvres de cet Audran à Versailles, Marly, Trianon et Meudon. Watteau fut, dit-on, son élève.

*Jean* AUDRAN, né à Lyon en 1667, mort en 1756 , le second fils de Germain. Il fut d'abord élève de son père; ensuite il vint étudier à Paris sous la direction de son oncle Girard. Dès l'âge de vingt ans le jeune Audran se fit remarquer. En 1707, il devint graveur du roi, eut ses appartements aux Gobelins, et entra à l'Académie des beaux-arts en 1708. A quatre-vingts ans il gravait encore, et il vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Après Girard Audran, Jean fut l'artiste le plus remarquable de la famille. Les œuvres d'Audran sont assez nombreuses. Il grava d'après plus de cinquante maîtres; son chef-d'œuvre est *l'Enlèvement des Sabines*, d'après le Poussin. On cite ensuite, *Galatée*, d'après Carlo Maratta; — *les Victoires d'Alexandre*, d'après Lebrun; — *la Résurrec-*

*tion de Lazare* et *la Multiplication des Poissons*, d'après Jouvenet; — *la Résurrection du Christ*, d'après Coypel; — *le Couronnement de Marie de Médicis*, d'après Rubens; — *la Présentation du Christ dans le temple;* — *le Miracle des cinq pains*, d'après Claude Audran. Son fils *Benoît*, dit *le Jeune*, a laissé une *Descente de Croix*, d'après le Poussin, et *le Christ et ses disciples chez Emmaüs*, d'après Paul Véronèse, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg.

* *Louis* AUDRAN, le troisième fils de Germain, né à Lyon en 1670, mort en 1712, vint à Paris se perfectionner à l'école de son oncle Gérard, après avoir reçu les éléments de l'art du graveur chez son père. Louis Audran, déjà habile, se serait acquis un plus grand renom, si la mort n'était venue arrêter ses progrès lorsqu'il n'avait encore que quarante-deux ans. On cite parmi les planches qu'il grava : les sept *Actes de Mercy*, d'après Sébastien Bourdon; — *le Massacre des Innocents*, d'après Lebrun; — *le Cadavre*, d'après Houasse.

Huber, *Manuel des Amateurs.*

2. AUDRAN (*Gérard* ou *Girard*), second fils de *Claude Audran*, né à Lyon le 2 août 1640, mort à Paris en 1703. Son père lui donna les premières leçons de son art. Ses talents se perfectionnèrent à Rome, durant un séjour de deux ans. Revenu à Paris, il publia : *les Proportions du corps humain mesurées sur les plus belles figures de l'antiquité;* Paris, 1683, in-fol. Il fut désigné pour graver la suite des *Batailles d'Alexandre*, production qui immortalise également Lebrun et Audran. On a encore de lui de grands morceaux gravés d'après Poussin, Mignard et autres. Tous ses ouvrages sont marqués au coin du talent le plus rare. Cet excellent artiste désirant donner à ses gravures le moelleux de la peinture, au lieu de suivre le genre de ses prédécesseurs, qui consistait dans un servile arrangement de tailles les unes à côté des autres, fit valoir ses ouvrages par un mélange de hachures libres, rangées comme le seraient celles d'un dessin. En y mêlant avec art une quantité de points, il parvint à donner à ses gravures l'harmonie, la vigueur et l'effet d'un tableau. Cette belle et grande manière, dont on lui doit l'invention, eut le plus grand succès pour rendre les tableaux d'histoire; aussi considère-t-on encore les belles Batailles d'Alexandre, de Gérard Audran, comme des modèles propres à diriger les élèves qui suivent cette carrière. Ses plus belles pièces, après les batailles d'Alexandre, sont six feuilles de la *coupole du Val-de-Grâce*, gravées sur les dessins de Mignard; — *la Mort de saint François*, d'après le Carrache; — *Énée sauvant son père;* — *le Martyr de sainte Agnès;* — *le Baptême des Pharisiens;* — *la Femme adultère;* — *Coriolan fléchi par les larmes de sa mère;* — *Pyrrhus soustrait aux recheches des Molosses;* — *le Temps qui enlève la Vérité;* — *l'Empire de Flore;* — *le Martyre de saint Laurent.* Il fut nommé conseiller de l'Académie de peinture en 1681, et mourut à Paris âgé de soixante-trois ans, avec la réputation du plus célèbre graveur qui ait existé dans le genre de l'histoire.

3. AUDRAN (*Claude*), peintre, troisième fils de *Claude Audran*, naquit à Lyon en 1644, et mourut à Paris en 1684. Il fut employé par Lebrun dans plusieurs ébauches. Une *Élévation de la Croix;* — une *Adoration des anges;* — le *Portrait de l'électeur de Cologne;* — *Alexandre malade;* — quatre sujets de *Vénus;* et *les Estampes du roman de Daphnis et Chloé*, sont ses meilleurs ouvrages. Il peignit à fresque la chapelle du château de Sceaux, celle de la galerie des Tuileries, le grand escalier de Versailles, et plusieurs bas-reliefs et trophées, couleur de bronze, pour la salle des Gardes; de grands tableaux commandés par le cardinal de Furstemberg, pour son château de Saverne; un tableau pour Notre-Dame de Paris, représentant la *Décollation de saint Jean-Baptiste;* deux chapelles pour les Chartreux de Paris, où l'on voyait *saint Denis et saint Louis donnant la sépulture aux martyrs de la Foi;* et le tableau d'autel représentant *le Miracle des cinq pains.* Il imitait si bien le style de Lebrun, qu'il était difficile de discerner ses ouvrages de ceux de ce grand maître.

La Combe, *Dictionnaire des Beaux-Arts.* — Fontenai, *Dict. des artistes.* — Watelet et Levêque, *Dictionnaire des arts.* — Huber, *Manuel des Amateurs.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Denon, *Galerie française.*

AUDRAN (*Prosper-Gabriel*), orientaliste, né à Paris (aux Gobelins) le 4 février 1744, mort dans sa ville natale le 23 juin 1819. Il était de la famille des Audran, graveurs célèbres. Il étudia d'abord le droit, et acheta une charge de conseiller au Châtelet. En 1784, il se démit de cette charge pour se livrer exclusivement à l'étude des langues orientales, et particulièrement de l'hébreu; et en 1799 il succéda à Rivière, son ami et maître, dans la chaire d'hébreu à la Sorbonne. On a de lui : *Grammaire hébraïque, en tableaux;* Paris, 1805, in-4°; 1818, in-4°; — *Grammaire arabe en tableaux, à l'usage des étudiants qui cultivent la langue hébraïque;* Paris, 1818, in-4°.

*Notice biographique sur Audran*, dans la *Chronique religieuse*, t. III, p. 258.

AUDREIN (*Yves-Marie*), pédagogue et théologien, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1800. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé député du Morbihan à l'assemblée législative, où il se prononça en faveur de la révolution. Il vota pour la mort de Louis XVI avec sursis. Nommé évêque de Quimper par une assemblée de prêtres assermentés, il fut assassiné par une bande de chouans au moment où il se rendait dans son diocèse. Ses principaux écrits

ont pour titre : *Discours prononcé à l'occasion du serment civique*, 1790; — *Recueil de discours à la jeunesse*, 1790, in-12; — *Mémoire à l'Assemblée nationale, sur l'importance de maintenir les lois qui organisent le culte catholique*, 1792, in-8°; — *Apologie de la religion contre les prétendus philosophes*, 1797, in-8°.

*Biographie nouvelle des Contemporains.* — Quérard, *la France littéraire.* — *Analyse complète et impartiale du Moniteur, etc.*

*AUDREN DE KERDREL (*dom Jean-Maure*), savant bénédictin, mort à Marmoutier en 1725. Il fut originaire de Bretagne, et supérieur de plusieurs couvents. Pendant qu'il exerçait ces fonctions, il prépara les matériaux pour l'*Histoire de Bretagne*. Ce bel ouvrage fut publié en 1707, par dom Alexis Lobineau. Vers 1717 il proposa à d'Aguesseau de publier une nouvelle édition des historiens français, ouvrage dont dom Martène traça le plan. Audren finit sa carrière comme prieur de Marmoutier.

*Histoire des savants de la congrégation de Saint-Maur*, 2e part., p. 112. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*AUDRICHI (*Évrard*), philologue italien, vivait au milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Comœdiæ et Tragœdiæ selectæ ex Plauto, Terentio et Seneca*; Florence, 1748, in-8°, ouvrage fait en collaboration avec le père Pierre Toderini; — *Institutiones antiquariæ de rebus quarum in Scriptoribus, nummis et marmoribus mentio fit*; Florence, 1756, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*AUDRY, AUDRI ou ALDRIC (saint), archevêque de Sens, né en 775, mort en 836. Jeune encore, il entra dans le monastère de Ferrières, dirigé par l'abbé Sigulfe, disciple et successeur d'Alcuin. Aldric ou Audry fut ordonné diacre en 818, et prêtre en 820. Louis le Débonnaire, qui eut occasion de l'entendre combattre les hérétiques, le chargea de diriger les écoles du palais et l'admit dans les conseils. Audry fut aussi chancelier de Pepin, roi d'Aquitaine. En 821, il laissa la cour pour aller diriger l'abbaye de Ferrières, par suite de la mort de Sigulfe. En 828 l'abbé de Ferrières fut élu archevêque de Sens; il ne fallut pas moins que l'ordre exprès de l'empereur pour déterminer le nouvel élu à prendre possession de ses fonctions. L'année suivante, il assista au concile de Paris, où il fut chargé, avec Ebbon de Reims, de réformer le monastère de Saint-Denis. Lors de la révolte de Lothaire, l'archevêque de Sens demeura fidèle à son souverain; et en 834, au concile de Thionville, il fut un des prélats qui annulèrent les actes des rebelles. On a de lui : *Lettre à Frothaire, évêque de Toul*, dans Duchesne, Mabillon et Labbe. Cette pièce, signée par vingt-six prélats, est sans date; elle est adressée à tous les évêques de l'empire de Lothaire, ce qui prouve qu'elle est de l'an 833, époque de la déposition de Louis le Débonnaire.

*Vita sancti Aldrici*, par un anonyme. — Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, t. IV, part. 1. — Bollandus, *Acta Sanctorum*, 6 juin. — Ceillier, *Auteurs sacrés.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

*AUDRY DE PUYRAVEAU (*Pierre-François*), propriétaire et industriel, né à Puyraveau en 1783, fut nommé en 1822 membre de la chambre des députés par les électeurs de l'arrondissement de Rochefort, et réélu en 1827, malgré tous les efforts tentés par le gouvernement pour écarter ce rude adversaire, qui ne craignait pas de proclamer, en pleine tribune, ses principes républicains. A cette dernière époque, M. Audry de Puyraveau fonda à Paris un immense établissement de roulage qui devint, trois années plus tard, le quartier général de la révolution de juillet. Dès le 27 au matin, il offrit sa maison pour point de réunion aux insurgés qui, repoussés de chez Casimir Périer, s'étaient vus exposés aux charges des troupes royales; il parcourut les groupes, sa médaille de député à la main, et encouragea le peuple à prendre les armes. Il fit, le premier, distribuer quatre mille baïonnettes en sa possession, et donna l'ordre d'enlever trente caisses de fusils en dépôt dans la rue Hauteville, et de plus huit cents autres fusils et deux pièces de canon, qui lui furent signalés dans une maison voisine. Son établissement, véritable arsenal, fut alors transformé en un poste militaire. C'était le rendez-vous des révolutionnaires, qui demandaient partout des chefs. Dans la nuit du 28 au 29, en voyant l'indécision des esprits, M. Audry de Puyraveau fit écrire dans ses bureaux et livrer à l'impression, sous sa responsabilité personnelle, des placards annonçant que le général la Fayette venait d'être nommé commandant en chef de la garde nationale, M. Laborde son chef d'état-major, et lui-même son premier aide de camp; puis il revêtit son costume de député, et se rendit à cheval chez le général, pour l'informer du coup décisif qu'il venait de frapper. Chemin faisant, il assista à la prise des casernes de la Pépinière, ramena ensuite la Fayette dans la réunion Laffitte, et le conduisit bientôt à l'hôtel-de-ville, où il apprit qu'il venait d'être nommé membre de la commission provisoire, fonction alors périlleuse, dont il accepta avec empressement les charges et les dangers. Ce fut lui enfin qui prit l'initiative pour renvoyer les négociateurs venus, au nom de Charles X, apporter les ordonnances de retrait qui nommaient un nouveau ministère, dont Casimir Périer faisait partie : « Il est trop tard pour transiger! » dit-il avec énergie; et sa résolution mit fin à l'incertitude de ses collègues, et fixa la révolution, jusqu'alors incertaine.

M. Audry de Puyraveau avait été ruiné dans les grandes luttes de juillet. La plus notable partie du matériel de son établissement, dont la création lui avait coûté plus de douze cent mille francs, venait d'être employée à faire des barricades; et les indemnités à payer, pour mar-

chandises perdues et frais de retards occasionnés par la révolution, dépassaient cent mille francs. Le gouvernement provisoire lui fit offrir par M. Laffitte, sans lui dire à quel titre, une somme de cent mille francs; mais il n'en voulut accepter que le prêt, sur des traites qu'il s'empressa de souscrire. Le 5 janvier 1832, il protesta avec énergie, à la tribune même, contre la dénomination de *sujets* mise au bas des comptes rendus du gouvernement provisoire, comme il avait protesté, le 22 septembre précédent, contre la fournée des trente-six pairs.

Cité devant la cour des pairs sur la dénonciation de M. de Montebello (12 mai 1835), pour y rendre compte d'une lettre écrite et publiée au nom des défenseurs des prévenus d'avril, lettre qu'il n'avait pas signée, mais dont il ne voulut pas décliner la responsabilité, il fut livré par un vote de ses collègues, et condamné à un mois d'emprisonnement et à 200 francs d'amende. L'arrêt fut rendu par défaut, car il avait écrit au président Pasquier que, ne reconnaissant pas à la chambre des députés le droit d'autoriser des poursuites contre lui, il ne comparaîtrait que contraint par la force. On n'osa employer ce moyen extrême, et il ne comparut pas. Ce n'est que dans l'intervalle des deux sessions qu'il fut arrêté, et qu'il subit sa peine. Dans la session suivante, M. Audry de Puyraveau ne fut pas réélu, et ne reparut sur la scène politique qu'en 1848, comme représentant de la Charente-Inférieure; il occupa, le 4 mai, le fauteuil présidentiel en qualité de doyen d'âge, pour l'ouverture des séances de la constituante. Il vit aujourd'hui retiré à Maisons-Laffitte, près de la forêt de Saint-Germain.

J.-F. Destigny (de Caen).

*Biographie parlementaire des représentants.* — *Dictionnaire de la Conversation*, nouvelle édition. — *Comptes rendus des sessions législatives.* — *Moniteur.*

***Audubon** (*Jean-Jacques*), célèbre naturaliste américain, né à la Louisiane en 1780 (ou vers 1782), de parents protestants d'origine française, mort le 27 janvier 1851, montra dès sa plus tendre enfance une passion extrêmement vive pour la nature, et particulièrement pour les oiseaux. Envoyé à Paris par son père, à l'âge de quinze ans, pour y compléter son éducation, il y étudia les principes du dessin dans l'atelier du peintre David; mais, moins de trois ans après, il était de retour en Amérique, et y reprenait avec ardeur ses études favorites. « Mon père, « dit-il, me fit alors présent d'une plantation « magnifique en Pensylvanie. Je m'y mariai. « Les soins du ménage, la tendresse que je res- « sentais pour ma femme, et la naissance de deux « enfants, ne diminuèrent point toutefois ma pas- « sion ornithologique. Un invincible attrait m'en- « traînait vers les antiques forêts du continent « américain. Là, j'accomplis, absolument seul, « de longs et périlleux voyages, et bien des an- « nées s'écoulèrent ainsi loin de ma famille. » Ce fut pendant ces excursions commencées vers 1810, et qui se prolongèrent durant quinze années presque consécutives, qu'Audubon exécuta sur les lieux mêmes, et d'après nature, cette série de dessins coloriés qui devaient plus tard composer sa magnifique publication des *Oiseaux d'Amérique*. Il ne songeait nullement alors à une telle publication. « Ce n'était point un désir « de gloire, dit-il, qui me conduisait dans cet « exil; je voulais uniquement y jouir de la na- « ture. » Après un séjour de plusieurs années dans le village de Henderson, sur les bords de l'Ohio, où il avait transporté ses pénates, Audubon partit un jour pour Philadelphie avec deux cents de ses dessins, représentant un millier d'oiseaux d'espèces différentes. Obligé de s'absenter de la ville pendant quelques semaines, il mit en dépôt chez une de ses parentes ce précieux résultat d'un si long labeur. Mais au retour (que l'on se figure son désespoir!) il trouva tous ses dessins rongés et détruits par les rats. « Une « flamme poignante traversa mon cerveau comme « une flèche de feu, s'écrie-t-il en racontant cet « événement lamentable, et j'eus la fièvre pen- « dant plusieurs semaines. A la fin, la force « physique et la force morale se réveillèrent en « moi. Je repris mon fusil, ma gibecière, mon « album et mes crayons, et je me replongeai « dans les profondeurs de mes forêts. Il me « fallut trois années pour réparer le dommage : « ce furent trois années de félicité. Pour com- « pléter mon œuvre, je m'éloignai chaque jour « davantage de l'habitation des hommes. Dix- « huit mois s'écoulèrent encore, et mon but fut « atteint. J'allai alors visiter ma famille, qui ha- « bitait la Louisiane; puis je la quittai, faisant « voile pour l'ancien monde, emportant avec « moi tous les oiseaux du nouveau. » Précédemment, au mois d'avril 1824, Audubon avait rencontré à Philadelphie le prince de Canino (Charles-Lucien Bonaparte), qui l'avait vivement engagé à publier ses premiers essais; mais cette ville, ni celle de New-York, ne lui offrant pas les moyens d'effectuer une pareille publication, il tourna ses regards vers l'Europe.

Audubon arriva en 1826 en Angleterre, apportant avec lui quatre cents dessins. A Liverpool, à Manchester, à Édimbourg, cette belle collection de dessins lui valut l'accueil le plus flatteur de la part de tous les hommes éminents qui la virent. Il s'occupa sans délai d'en commencer la publication. C'était une entreprise dont l'accomplissement ne demandait pas moins de dix à douze années. Au début, il n'avait aucun souscripteur. Cette considération ne l'arrêta point, et les graveurs se mirent à l'œuvre. En attendant les premiers résultats de leur travail, Audubon vint passer l'été de 1828 à Paris, où Cuvier, M. de Humboldt et d'autres savants illustres le reçurent avec une extrême distinction. L'hiver suivant, il le passa à Londres; et le 26 avril 1829 il repartit pour les États-Unis,

où il se mit de nouveau à explorer les forêts du centre et du sud du territoire fédéral. Un an après, jour pour jour, il se retrouvait à Londres. Ce fut vers la fin de 1830 que parut le premier volume de ses *Oiseaux d'Amérique*. Ce volume se composait de cent planches coloriées, reproduisant quatre-vingt-dix-neuf espèces d'oiseaux représentés de grandeur naturelle. Un enthousiasme universel accueillit cette admirable publication. Les rois de France et d'Angleterre inscrivirent leurs noms en tête de la liste des souscripteurs; les principales sociétés savantes de Londres et de Paris admirent Audubon au nombre de leurs membres; et les grands naturalistes de chaque pays, notamment Cuvier, Swainson, Wilson, épuisèrent à son égard le vocabulaire de la louange.

Le 1er août 1831, Audubon revenait encore à New-York. Mais, avant de quitter la Grande-Bretagne, il avait commencé à Édimbourg, sous le titre de *Biographie ornithologique*, une seconde publication destinée à servir de texte à son grand ouvrage des *Oiseaux d'Amérique*. Il passa l'hiver de 1831 et le printemps suivant dans la Floride et à Charleston. Dès le commencement de l'été de 1832, il dirigea sa course vers le nord, pour y observer les oiseaux dans leurs migrations annuelles; mais, arrêté et retenu à Boston par une forte attaque de choléra, il ne put reprendre son voyage que vers le milieu d'août. Il explora les côtes, les fleuves, les îles, les lacs, les forêts, les montagnes du nord de l'Amérique et du Canada jusqu'au Labrador; et, au bout de près de trois nouvelles années de fatigues, d'études et de travaux, il revint à Charleston, d'où il fit voile une troisième fois pour l'Angleterre.

Le tome second des *Oiseaux d'Amérique* fut achevé en 1834. Au mois de décembre de la même année, parut aussi le tome second de la *Biographie ornithologique*. Pendant les trois années suivantes, Audubon se livra à de nouvelles explorations dans l'intérieur de l'Amérique, et visita les côtes de la Floride sur un bâtiment que le gouvernement de l'Union avait mis à sa disposition. Les tomes III et IV des *Oiseaux d'Amérique*, III, IV et V de la *Biographie ornithologique*, furent successivement édités; et, en 1839, la publication du premier ouvrage (*the Birds of America*, 4 vol. in-folio, London, 1831-1839), et celle du second (*Ornithological Biography, or an Account of the habits of the birds of the United States of America, accompanied by a description of the objects represented in the work entitled the Birds of America*, Édimburg, 1831-1839, 5 vol. grand in-8°), étaient complétement terminées. Les quatre volumes des *Oiseaux d'Amérique* forment un atlas de 435 planches in-folio coloriées, contenant 1,065 figures d'oiseaux représentés de grandeur naturelle, depuis l'oiseau-mouche jusqu'à l'aigle royal. Ces figures sont en outre accompagnées d'une multitude de sites, de vues, de paysages, de fleurs et de végétaux de divers climats, également dessinés et coloriés d'après nature avec un soin infini. Aussi notre grand Cuvier n'a-t-il point exagéré l'éloge en disant de ce bel ouvrage : « C'est le plus magnifique « monument que l'art ait encore élevé à la na« ture. »

En 1839, Audubon, revenu aux États-Unis pour ne plus les quitter, y entreprit, dans le format grand in-8°, une édition populaire de ses *Oiseaux d'Amérique*, dont le septième et dernier volume a paru vers le milieu de 1844. Trop ardent admirateur de la nature pour demeurer inactif et cesser de l'observer, Audubon, durant cette publication, s'était mis de nouveau à explorer les parties reculées des États-Unis, mais, cette fois, avec ses deux fils et deux autres personnes. C'est à la suite de ces excursions qu'il commença, sous le titre de *Quadrupèdes d'Amérique* (*the Quadrupeds of America*, atlas, in-fol., Philadelphia, 1846) et de *Biographie des Quadrupèdes d'Amérique* (*Biography of American Quadrupeds*, Philadelphia, 1846), la publication d'un ouvrage semblable et peut-être supérieur encore au premier, qu'il n'acheva qu'en 1850, peu de mois avant sa mort.

Chez Audubon, le talent de l'écrivain ne le cède aucunement au talent de l'observateur et de l'artiste. On ne saurait lire rien de plus attrayant, de plus animé, de plus pittoresque, et en même temps de plus exact, que ses descriptions des mœurs des oiseaux, et de la nature grandiose et sauvage des solitudes du nouveau monde. Aux dons de l'intelligence, le grand naturaliste joignait en outre les avantages de la personne, et de nobles qualités d'âme unies à un sentiment profondément religieux. Sa vie, tout entière conforme à ses goûts innés, s'écoula dans un parfait bonheur. « Environné par tous « les membres de ma chère famille, dit-il lui« même, jouissant de l'affection de nombreux « amis qui ne m'ont jamais délaissé, et possé« dant une part suffisante de tout ce qui con« tribue à rendre la vie agréable, je lève des re« gards de reconnaissance vers l'Être suprême, « et je sens que je suis heureux. » PAUL TIBY.

Griswold, *the Prose writers of America*; Philadelphie, 1847, article *Audubon*. — Godwin, *Handbook of universal biography*, même article. — *Revue Britannique*, tomes VIII, XII, XV et XXI de la 1re série, tomes IV et VIII de la 2e série. — Audubon; introduction aux différents volumes de son *Ornithological biography*. — Ph. Chasles, *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au dix-neuvième siècle*, p. 68 et suiv. — Le journal *l'Illustration*, 28 février et 2 août 1851.

**AUE** (*Hartmann von der*), poëte allemand, né en Souabe vers 1170, mort vers 1235. Il appartient à cette nombreuse famille des *Minnesinger* (chantres de l'amour), ou troubadours de la Germanie, qui, sous les Hohenstaufen, imprimèrent à la poésie allemande, alors dans l'enfance, un essor si brillant. Hartmann vécut,

selon les uns, dans une position modeste et roturière à Aue, en Souabe; d'après une autre version, il était noble et chevalier. Quoi qu'il en soit, la croisade de 1189, pendant laquelle Frédéric Barberousse périt si misérablement, trouva notre poëte au milieu de ses champions. Il est impossible que la vue de ce grand mouvement européen n'ait pas exercé une influence marquée sur le talent épique du jeune guerrier. Son principal ouvrage, *Ivain*, ou *le Chevalier du Lion*, sujet emprunté au cycle d'Arthur et de la Table-Ronde, se range parmi les plus belles créations du moyen âge. On prétend, mais à tort, que c'est d'un voyage en Angleterre qu'il rapporta son poëme épique. On en possède une bonne édition donnée par Michaëlen; Vienne, 1786-1787, 2 vol. Un autre poëme épique de Hartmann, appartenant au même cycle de la Table-Ronde, et intitulé *Érek et Énite*, n'existe qu'en manuscrit. Il en est de même de la légende de *Saint Grégoire sur la pierre*. *Le pauvre Henri*, sujet gracieux et pathétique, a été publié en 1815 par les frères Grimm, d'après des manuscrits de la bibliothèque du Vatican; et ses poésies lyriques, insérées, au nombre de soixante strophes, dans la collection de Manesse (édition de Bodmer, p. 171, etc.), présentent cette monotonie commune à tous les vers fugitifs des *Minnesinger* lorsqu'ils chantent le printemps et l'amour.

Gervinus, *Deutsche National-Litteratur.*

AUENBRUGGER ou AVENBRUGGER D'AUENBRUG (*Léopold*), médecin allemand, né à Grætz en Styrie le 19 novembre 1722, mort en 1798. Il étudia la médecine à Vienne, et devint médecin ordinaire de l'hôpital espagnol de cette ville. Il inventa la méthode de percussion pour constater les maladies des organes contenus dans le coffre pectoral. Il imagina de comparer le son que rend la poitrine (frappée avec le bout des doigts) chez l'homme en santé, avec le son qu'elle rend dans le cas de maladie des organes qu'elle contient. En 1808, Corvisart fit connaître cette méthode en France. En fixant l'attention des médecins sur les maladies de la poitrine, Auenbrugger a donné l'impulsion aux importants travaux qui ont paru depuis vingt ans sur ce sujet, et qui y ont répandu tant de lumières. Cette méthode d'exploration fut ensuite perfectionnée par Laënnec. Les ouvrages d'Auenbrugger ont pour titre: *Inventum novum ex percussione thoracis humani, ut signo, abstrusos interni pectoris morbos detegendi*; Vienne, 1761, in-8°; traduit en français par Rozière de la Chassagne (à la suite de son *Manuel des pulmoniques*; Paris, 1770, in-12) et par Corvisart (Paris, 1808, in-8°); nouvelle édition avec la traduction allemande en regard et des notes par S. Hungar, Vienne, 1843; — *Experimentum nascens de remedio specifico in mania virorum*; Vienne, 1776, in-8°; — *Von der stillen Wuth, oder dem Triebe zum Sebstmorde, einer wirklichen Krankheit* (de la Manie tranquille, ou du penchant au suicide, considéré comme une véritable maladie); Dessau, 1783, in-8°; — une dissertation sur la dyssenterie qui régna en 1779 (dans les recueils du temps), et un drame: *le Ramoneur*.

*Biographie médicale.* — *Götting. Anzeigen*, 21 mai 1778, p. 277.

* AUER (*Antoine*), peintre sur porcelaine, né à Munich en 1777, mort en 1814. A l'âge de dix-sept ans il fut attaché à la manufacture de porcelaine de Nymphenbourg; et il y fit de si rapides progrès, qu'on lui donna le titre de peintre de l'établissement. Il fut ensuite envoyé à Vienne en 1807, aux frais du gouvernement bavarois, pour étudier la peinture à l'Académie de cette ville. Revenu à Munich en 1808, il fut nommé premier peintre de la manufacture où il avait commencé son apprentissage. Il travailla, avec Reis, à un service de table commandé par le roi Louis de Bavière, lorsque la mort vint arrêter Auer dans son œuvre. Il est considéré comme le fondateur de l'école actuelle des peintres sur porcelaine en Bavière.

Sandrart, *Teutsche Academie der Bau-Bild und Mahlerey-Künste.* — Lipowski, *Baierisches Künstler-Lexicon.* — Sœltt, *Bildende Kunst in München.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* AUER (*Paul-Jean*), peintre allemand, né à Nuremberg en 1638, mort dans la même ville en 1687. Il peignit l'histoire et le paysage. Il fut élève d'Eimart et Libéri, d'après le style desquels il travailla lui-même. Ses tableaux méritent l'estime; quelques-uns d'entre eux ont été reproduits par la gravure.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Sandrart, *Teutsche Academie der Bau-Bild und Mahlerey Künste.* — Doppelmayr, *Historische Nachricht von den Nürnbergischen Mathematicis und Künstlern.* — Lipowski, *Baierisches Künstler-Lexicon.* — Soeltt, *Bildende Kunst in München.*

* AUERBACH (*Jean-Godefroi*), peintre allemand, né à Mulhausen en Saxe en 1697, mort à Vienne en 1753. Il peignit le portrait, et devint peintre en titre de la cour de Vienne. On voit au musée de cette ville les portraits en pied de l'empereur Charles VI et du prince Eugène de Savoie peints par Auerbach.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

AUERSPERG (princes et comtes D'), ancienne famille de la Carniole autrichienne, tire son nom d'un château que ses ancêtres possédaient dans le bourg illyrien d'Auersperg, et dont la seigneurie leur appartenait en majorat depuis l'année 1067. La généalogie de cette famille remonte au dixième siècle. Les comtes d'Auersperg se divisèrent en plusieurs branches, dont l'une, élevée en 1653 au rang de princes d'Empire, obtint le droit de vote et de séance à la diète de Souabe, par l'acquisition du comté de Thengen, qui plus tard fut érigé en principauté. En 1791 les Auersperg cédèrent leurs duchés de Münsterberg et de Frankenstein, en Silésie, au roi de Prusse; et le titre de duché fut alors transféré au comté de Gottsche, dans la Carniole, appartenant à la

même famille. Ce comté contient quatorze milles carrés de superficie. Les princes d'Auersperg sont à la fois maréchaux héréditaires de la province, et chambellans héréditaires au nom de la Marche des Windes et de la Carniole. Conformément à l'acte de la confédération du Rhin, Thengen passa, en 1812, sous la domination badoise. Les Auersperg sont catholiques, et ont leur résidence ordinaire à Vienne. La branche aînée, de Pancrace, se divise en une branche princière et dans cinq branches latérales. Le prince régnant actuel se nomme *Charles* (Guillaume-Philippe); il est né en 1814, et succéda à son père, sous la tutelle de sa mère, en 1827.

Le comte *Antoine-Alexandre* d'Auersperg, né en 1806, possède le comté de Thurn-am-Hart, en Autriche. Il se livre avec succès à la poésie; il a publié, sous le nom d'*Anastase Grün*, un poëme, *le Dernier Chevalier* (*der letzte Ritter;* Munich, 1831), et *Promenades d'un poëte viennois* (*Spatziergænge eines wiener Poeten;* 2e édit., Hambourg, 1832). [*Enc. des g. du m.*]

Schœnlein, *Geneal. illustriss. familiæ Principum, Comitum et Baronum ob* Auersperg; Laibach, 1681, in-fol. — *Conversations-Lexicon.*

**AUERSTEDT** (duc d'). *Voy.* Davoust.

***AUFFMANN** (*Joseph-Antoine-Xavier*), maître de chapelle à Kempten vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Triplus concertus harmonicus*, ou trois concertos pour l'orgue; Augsbourg, 1754, in-fol. On lit au titre de cet ouvrage ces mots : *Pr. Campidon. Music. Phor. Præf.*, qui ont induit en erreur Gerber et les auteurs du *Dictionnaire historique des Musiciens :* ne considérant point que *Campidona* était la traduction de *Kempten*, ils ont fait d'Auffmann le maître de chapelle d'un prince appelé Campidona.

Fétis, *Biographie des Musiciens.* — Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — *Dictionn. histor. des Musiciens.*

**AUFFRAY** (*François*), littérateur français, vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il était gentilhomme breton et chanoine de l'église cathédrale de Saint-Brieuc. On cite de lui une tragi-comédie morale intitulée *Zoanthropie*, ou *de la Vie de l'Homme*, etc., imprimée avec quelques *autres pièces de poésies diverses*, in-8°, à Paris, 1615. Suivant Colletet, il publia en 1623, à Saint-Brieuc, une *Traduction en vers français des hymnes et cantiques de l'Église, avec les quatrains ou sentences morales tirées de saint Grégoire de Nazianze.*

Lelong, *Biblioth. franç.* — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

**AUFFRAY** (*Jean*), économiste, né à Paris en 1733, mort en 1788. Il débuta, en 1753, par un article sur l'imprimerie et la littérature, inséré dans le *Mercure* (avril 1753). Il se lia d'amitié avec Dupont de Nemours, l'abbé Baudeau et les autres chefs du parti économiste, et collabora aux *Éphémérides*, à plusieurs journaux d'agriculture et de commerce. On a de lui : *le Luxe considéré relativement à la population et à l'économie;* Lyon, 1762, in-8°. Suivant Grimm (*Correspondance*, t. III, p. 231) et Barbier (*Supplément*, p. 326), cet écrit n'est que du bavardage; — *Idées patriotiques sur la nécessité de rendre la liberté au commerce;* ibid., 1762, in-8°; — *Discours sur les avantages que le patriotisme retire des sciences économiques;* Paris, 1767, in-8°, discours de réception à l'Académie de Metz; — *Considérations sur les manufactures dans les villes maritimes et commerçantes*; ibid., 1768, in-8°; — *Essai sur les moyens de faire du Colysée un établissement national et patriotique;* ibid., 1772, in-12; — *Louis XII, surnommé* le Père du peuple, *dont le présent règne nous rappelle le souvenir;* ibid., 1775, in-8°; — *Vues d'un politique du seizième siècle sur la législation de son temps, avec des observations également propres à réformer celle de nos jours;* Amsterdam et Paris, 1775, in-8° : c'est un extrait de l'ouvrage de Raoul Spitame, *Dicæarchiæ Henrici II*, etc.; — *Progymnasmata*, où l'auteur interdit le cumul de plusieurs emplois, et propose l'uniformité des poids et mesures.

*Précis des travaux de l'Académie de Rouen.*

***AUFFSCHNAITER** (*Benoît-Antoine*), musicien allemand, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Concors discordia*, en six ouvertures; Nuremberg, 1695; — *Dulcis fidium harmonia*, consistant en sonates d'église à huit voix, 1699, in-f°; — *Vesperæ solemnissimæ quatuor vocibus concertantibus, duobus violinibus et duobus violis necessariis, pro pleno choro*, etc.; op. 7, Passau, 1719; — *Cymbalum Davidis vespertinum, seu Vespera pro festivitatibus, etc., quatuor vocibus, quatuor violinis, duabus violis, cum duplice basso*, etc.; op. 8, Passau, 1729, in-fol.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

***AUFIDIA GENS**, nom d'une famille plébéienne connue seulement dans les derniers temps de la république.

***AUFIDIUS CHIUS**, jurisconsulte romain, vivait à une époque incertaine. On le trouve mentionné dans les *Fragments du Vatican*, comme citant lui-même l'opinion d'Atilicinus, dont peut-être il fut le contemporain.

***AUFIDIUS** (*Cnéius*), tribun du peuple en l'an 170 avant J.-C. Il porta une accusation contre Lucrétius Gallus, à l'occasion des actes d'oppression commis par ce personnage contre les Chalcidiens.

***AUFIDIUS** (*Sextus*), vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne. Cicéron le recommande vivement à Cornificius, consul d'Afrique en l'an 43 avant J.-C.

***AUFIDIUS** (*Cn.*), questeur romain en l'an 119, et tribun en l'an 114. Il était connu de Cicéron. Arrivé à un âge avancé, Aufidius devint aveugle

et n'alla pas moins au sénat, où il émettait des avis et conseillait ses amis. Il écrivit une *Historia græca*, mentionnée par Cicéron.

Pline parle d'un Cn. Aufidius, tribun du peuple, auteur d'une proposition tendante à révoquer un ancien sénatus-consulte contre l'importation des bêtes féroces d'Afrique.

Krause, *Fragm. Vet. Historic. Roman.* — Orelli, *Onomasticon.*

*__AUFIDIUS__ (*Titus*), questeur et non jurisconsulte romain, comme on l'a écrit par erreur, vivait dans la première moitié du dernier siècle avant J.-C. Aufidius devint préteur en Asie en l'an 84. Il tenta d'abord de marcher sur les traces des grands orateurs de son temps. Cicéron lui accorde les vertus du citoyen, mais il ne lui trouve pas les qualités qui font l'orateur.

Cicéron, *Brutus*, 78.

*__AUFIDIUS__ (*Titus*), médecin sicilien, du premier siècle avant J.-C. Il eut pour maître Asclépiade de Bithynie, et laissa, au rapport de Cælius Aurelianus, qui l'appelle simplement Titus, deux ouvrages *sur l'Ame* et sur *les Maladies chroniques*. Il recommande les frictions dans les cas de pleurésie et de pneumonie. Un traitement étrange est celui que prescrit ce médecin dans certains cas de démence : il conseille de lier, de flageller et d'affamer le malade, tout en lui permettant de satisfaire ses appétits sexuels.

Étienne de Byzance, *de Urbibus* (Δυῤῥάχιον). — Cœl. Aurelianus, *de Morbis acutis*, 11, 29. — *De Morbis chron.*, 1, 5, p. 339.

*__AUFRÈRE__ (*Antony*), littérateur anglais, né en 1756, mort à Pise le 29 novembre 1833. Versé de bonne heure dans la connaissance de la langue allemande à une époque où on l'étudiait peu en Angleterre, il publia les ouvrages suivants : *Hommage à la mémoire d'Ulric de Hutten*, trad. de l'allemand de Goethe, V, 89; — *Voyage dans le royaume de Naples*, trad. de Salis Marschlius, 1795, in-8°; — *Avertissement aux Anglais au sujet de la perfidie et de la cruauté françaises*, ou *Court exposé de la conduite trompeuse et barbare des officiers et des soldats français à l'égard des paysans de la Souabe durant l'invasion de l'Allemagne en* 1796, *d'après les documents allemands les plus authentiques;* 1798, in-8°; — *Lettres de Lockhart*. On y trouve des détails sur ce qui s'est passé de 1715 à 1745.

*Literary Memoir of Living Authors.*

__AUFRÉRI__ (*Étienne*), jurisconsulte, vivait à Toulouse ou dans la première moitié du seizième siècle. Il était président aux enquêtes du parlement de cette ville. — Outre des commentaires sur les *Decisiones curiæ archiepiscopalis, dictæ Decisiones capellæ Tolosanæ*, on a de lui : *Repetitio ad Clementinam primam* UT CLERICORUM, *de officio et potestate judicis ordinarii*, etc.; Paris, 1514; Lyon, 1533, in-4°; — *Stylus parlamenti Parisiensis, cum notis Carol. Molinæi et addit. Stephan. Aufreri;* Paris, 1551, in-4°.

*Biographie Toulousaine*, t. I, p. 28.

__AUFRESNE__ (*Jean* RIVAL), artiste dramatique, né à Genève en 1720, mort à Saint-Pétersbourg en 1806. Il était fils de l'horloger Rival dont parle Rousseau dans ses *Confessions*, et débuta en 1765, sous le nom d'*Aufresne*, au Théâtre-Français, qu'il quitta bientôt pour aller se fixer en Russie. Il se fit particulièrement remarquer dans les principaux rôles des tragédies de Corneille.

__AUFSESZ__ (barons D'), famille allemande très-ancienne, ainsi nommée du château d'*Aufsesz*, situé aux environs de Bamberg, où cette famille possède encore de vastes domaines. Le titre de vice grand-échanson héréditaire d'Empire y était inféodé. On trouve, dès 1165, un chevalier d'Aufsesz. Cette famille se divisa en plusieurs branches, dont quelques-unes sont éteintes. [*Enc. des g. du m.*]

*Conversations-Lexicon.*

__AUGARON__ (*Jacques*), chirurgien français, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il était attaché à la personne du roi de Navarre. On a de lui : *Discours sur la curation des arquebusades et autres plaies;* Paris, 1577, in-4°.

*__AUGE__ (*Guillaume* D'), médecin français, naquit vraisemblablement dans le pays d'Auge en Normandie vers la fin du quatorzième siècle, et mourut en 1478. En effet, le 21 février 1430, il se présenta devant la faculté de médecine de Paris comme bachelier de la nation de Normandie, muni du titre de maître ès arts, et justifiant des cinquante-six mois d'étude pour être admis au grade de maître en médecine. Il obtint la licence la même année, et fut inscrit parmi les maîtres régents. Cependant il ne tarda pas à s'éloigner, et ne reparut qu'en 1436 ou 1437, lorsque la capitale, enlevée à la domination des Anglais, fut rentrée sous l'obéissance de Charles VII. Guillaume d'Auge, pour être admis à cette réintégration, contraire aux statuts de la faculté, exhiba une dispense du pape, dont l'autorité s'exerçait alors sur tout ce qui concernait la discipline universitaire. En 1437 et 1448, il fut deux fois de suite élu doyen de sa compagnie : il prit part à ses travaux comme docteur régent jusqu'en 1449. A cette époque, il obtint en cour des lettres royales contre ses rivaux, qui pratiquaient illicitement l'art de guérir, et fut bientôt employé par le roi Charles VII. En 1454, il exerçait auprès de Charles, duc de Berry (frère de Louis XI), âgé de sept ans, les fonctions de médecin, de gouverneur et d'instituteur pour les éléments littéraires. Divers comptes de la maison royale, qui nous sont restés, contiennent quelques détails relatifs à la mission de confiance que remplissait alors d'Auge aux côtés de la reine mère du jeune prince, et sous la surintendance de maître Guillaume Travers, premier médecin du roi. En 1467, il vint reprendre ses prérogatives de docteur-régent en l'université de Paris, que son titre de médecin de la cour lui avait permis de conserver

nonobstant son absence, et mourut doyen d'âge de ses confrères.

VALLET DE VIRIVILLE.

*Commentarii Facultatis medicinæ Parisiensis*, à la bibliothèque de l'École de médecine de Paris, t. I, II et III. — *Lettres et comptes de Charles VII*, manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 8442. — Béthune, *Comptes de l'argenterie de la reine* (Archives nationales, n° 54).

**AUGE** (*Daniel* D'), en latin AUGETIUS, philologue et littérateur, né à Villeneuve-l'Archevêque, entre Sens et Troyes, vers le commencement du seizième siècle, mort vers 1595. Il fut précepteur du fils du chancelier François Olivier, et occupa la chaire de grec au collége de France. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Institution d'un prince chrétien, traduite du grec de Synèse*; Paris, 1555, in-8°; — *Deux Dialogues de l'invention poétique, de la vraye cognoissance de l'art oratoire, et de la fiction de la Fable*; Paris, 1560, in-8°; — *Oraison consolatoire sur la mort de messire François Olivier, chancelier de France, à madame Antoine de Cerisy, sa femme*; Paris, 1560, in-8°; — *Oraison funèbre de François Olivier*; 1560, Paris, in-8°.

La Croix du Maine, *Bibl. franç.* — Bayle, *Dict. hist.*

**AUGEARD** (*Mathieu*), jurisconsulte, né au commencement du dix-huitième siècle, mort le 27 décembre 1751. Il était avocat au parlement de Paris, et secrétaire du sceau pendant le ministère de Chauvelin. Il a publié en 1710, 1713 et 1718, trois volumes d'un recueil intitulé *Arrêts notables des différents tribunaux du royaume*, in-4°, recueil qui fait partie du *Journal du Palais*.

*Dictionnaire des Avocats.* — Moréri, *Dict. hist.* — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires.* — Quérard, *la France littéraire.*

**AUGEARD** (*Jacques-Mathieu*), financier français, né en 1731 à Bordeaux, mort à Paris en 1805. Il était fermier général, et secrétaire des commandements de Marie-Antoinette. Accusé d'avoir voulu faire évader Louis XVI, il fut traduit devant le Châtelet, et acquitté le 8 mars 1790. Après l'arrestation du roi à Varennes, il se retira à Bruxelles, prit part à plusieurs querelles politiques, et ne rentra en France qu'après le 18 brumaire.

Rabbe, *Biographie des Contemporains.* — *Biographie moderne.* — *Le Moniteur*, année 1805, p. 812. — *Catalogue of printed books in the British Museum.*

**AUGENIO** (*Horace*), médecin et philosophe, né vers 1527 à Monte-Santo, dans la Marche d'Ancône, mort à Padoue en 1603. Il étudia à Bologne ou à Pise, et enseigna la médecine à Turin et à Padoue. Ses écrits, qui n'ont pas aujourd'hui une grande valeur, ont été réunis et imprimés sous le titre d'*Opera omnia*, à Francfort, 1597-1607, et à Venise, 1607, 4 vol. in-fol.

Manget, *Biblioth. script. Med.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.* — *Biographie médicale.*

**AUGER** (*Athanase*), philologue et littérateur, né à Paris le 12 décembre 1734, mort le 7 février 1792. Il embrassa l'état ecclésiastique, auquel semblaient l'appeler des mœurs pures, un cœur charitable, et l'amour de la retraite et de l'étude. Il professa pendant quelque temps la rhétorique à Rouen. Passionné pour l'art oratoire, il s'essaya, mais avec peu de succès, dans l'éloquence de la chaire. Son goût pour la littérature ancienne l'engagea à en faire une étude approfondie; il y fut aidé par une connaissance parfaite des langues grecque et latine. Démosthène était surtout l'objet de son admiration. Une cure avantageuse lui était offerte, il la refusa : *Qui est-ce qui traduirait Démosthène?* s'écriait-il dans son naïf enthousiasme pour l'orateur athénien. C'est à cette passion pour les Grecs que l'évêque de Lescar, M. de Noé, faisait allusion, quand il le nommait en souriant son grand-vicaire *in partibus Atheniensium*. Malheureusement, et s'il faut en croire un critique souvent bien sévère, cet amour pour la littérature ancienne et surtout pour l'art oratoire ne fut pas toujours un amour heureux : « Cet homme, dit la Harpe dans son *Cours de littérature*, qui toute sa vie s'occupa de l'éloquence et n'écrivit que pour en donner des leçons, n'en avait pas en lui le moindre germe. Ses longs efforts n'ont abouti qu'à faire de lui un rhéteur très-médiocre et un mauvais traducteur. » L'auteur du *Lycée* ne borne pas sa critique à un jugement si rigoureux : il s'attache à le justifier, en mettant en regard la traduction par l'abbé Auger de l'exorde de la harangue de Démosthène *pour la Couronne*, avec la version du même morceau faite par lui-même, et il prouve très-disertement que la sienne est préférable. Au reste, si, comme traducteur, l'abbé Auger n'est point irréprochable, comme homme et comme citoyen il avait les plus justes droits à la considération publique. « Ses traits, dit Hérault de Séchelles, retraçaient ceux de Socrate, comme sa conduite offrait les vertus du sage de la Grèce. Content d'un revenu plus que modeste, qu'il partageait avec une famille peu aisée, jamais on ne le vit grossir la foule des solliciteurs, et demander les grâces qui vont si rarement chercher ceux qui se contentent de les mériter. »

Les principaux ouvrages de l'abbé Auger sont : *Œuvres complètes de Démosthène et d'Eschine*; Paris, 1777 et 1778, 6 vol. in-8°; — *Œuvres complètes d'Isocrate, de Lysias*; Paris, 1783, 4 vol. in-8°; — *Homélies et Lettres choisies de saint Jean Chrysostome*; — *Discours choisis de Cicéron*; — *Homélies et Lettres choisies de saint Basile le Grand*; — *Harangues tirées d'Hérodote, de Thucydide, et des œuvres de Xénophon*; — *Projet d'éducation publique*; — *le Catéchisme du citoyen français*; — *Traité des gouvernements en général, de la constitution des Romains sous les rois et au temps de la république*. Son dernier ouvrage, qui ne parut que quelques jours après sa mort, a pour titre : *De la Tragédie grecque*. [*Enc. des g. du m.*]

Quérard, *la France littéraire*, vol. I, 1827. — Hérault de Séchelles, *Éloge d'Athanase Auger*. — De Castres, *les Trois siècles de la littérature française*, I, 56. — La Harpe, *Lycée*, XIV, 328-340. — Becker, *Demosthenes als Staatsbürger*, etc., p. 182.

**AUGER** (*Edmond*), jésuite français, né en 1530 à Alleman, aux environs de Troyes, mort le 17 juin 1591. Il se fit jésuite à Rome, sous saint Ignace. Il enseigna les humanités en Italie, et revint en France pour s'y vouer à la conversion des protestants. Arrêté à Valence par le baron des Adrets, Auger fut condamné à être pendu. Il était déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre, frappé de son éloquence et pensant qu'il serait utile au parti, obtint la grâce du condamné. Celui-ci n'en fut que plus ardent à continuer la tâche qu'il s'était imposée. On admira surtout son zèle dans Lyon, au milieu des ravages de la peste. Il devint ensuite confesseur et prédicateur du roi Henri III. Il paraît que les confrères d'Auger n'approuvèrent pas sa manière de se conduire dans ce poste : ses supérieurs l'envoyèrent en Italie, après la mort de Henri III. On a d'Edmond Auger : *le Pédagogue d'armes à un prince chrétien, pour entreprendre et achever très-heureusement une bonne guerre, victorieuse de tous les ennemis de son État et de l'Église*; 1568, in-8°; — *Metanæologie sur le sujet de la Congrégation des Pénitents*; Paris, 1584, in-4°; — *Breviarium romanum, cum rubricis gallicis (vulgo Breviarium Henrici III, cum præfat. gallica)*; Paris, 1588, 2 vol. in-fol.

Moréri, *Dict. Hist.* — Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum societatis Jesu*, 1676, p. 182. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**AUGER** (*Louis-Simon*), critique et littérateur, né à Paris le 29 décembre 1772, mort en janvier 1829. A l'âge de 21 ans, il entra dans l'administration des vivres de l'armée, et passa de là au ministère de l'intérieur, où il fut employé jusqu'en 1812. Il débuta dans la carrière littéraire par quelques vaudevilles qui eurent peu de succès. Auger, dont l'esprit avait pour qualité distinctive la persévérance et la clarté plutôt que la force, la grâce et la vivacité, s'était mépris sur le genre qui lui convenait; il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur, et à se livrer aux travaux d'un critique laborieux et d'un annotateur exact, pour lesquels la nature l'avait formé. La *Décade philosophique* s'enrichit de plusieurs de ses articles; il la quitta pour travailler au *Journal de l'Empire*, dans lequel il se montra constamment l'un des admirateurs les plus exclusifs de la littérature du dix-septième siècle. On le compta aussi parmi les rédacteurs du *Journal général* et du *Spectateur*. Comme éditeur, il a attaché son nom aux ouvrages suivants : *Souvenirs de Mme de Caylus*; — *Œuvres complètes de Malfilâtre*; — *Direction pour la conscience d'un roi*, par Fénélon; — *Oraisons funèbres*, par l'abbé de Boismont; — *Œuvres complètes de Mme de la Fayette*; — *Œuvres de Mme de Tencin*; — *de Mlle Aïssé*; — *Œuvres complètes de Duclos*; — *Œuvres choisies de Campistron*; — *Œuvres de la Fontaine*; — *Lycée* de la Harpe; — *Lettres de Mme de Maintenon*; — *Œuvres complètes de Molière*, avec un commentaire fort estimé. Après la restauration, Auger consacra surtout sa plume aux débats de la politique, sorte de polémique qui lui convenait bien moins que celle des discussions littéraires, et qui lui valut la triste distinction d'être nommé membre de la commission de censure établie en 1820. Son entrée à l'Académie française au moment où une ordonnance royale en bannissait plusieurs membres distingués, accrut l'irritation des écrivains libéraux contre lui, et longtemps il fut en butte à leurs attaques. Le cours des événements, la disposition de plus en plus rationnelle des esprits, avaient bien attiédi ces sentiments haineux, lorsqu'un événement aussi funeste qu'inattendu vint enlever Auger, alors secrétaire perpétuel de l'Académie, à une famille et à une épouse (nièce de Berthollet et de Monge) dont il faisait le bonheur. Atteint depuis quelque temps d'une maladie de nerfs qui lui causait une invincible mélancolie, il en était venu enfin à ne pouvoir plus supporter l'existence. Il disparut de son domicile le 5 janvier 1829; et, le 17 février suivant, les eaux de la Seine rejetèrent son corps sur la grève près de Meulan. Occupé de littérature jusqu'au dernier moment, Auger venait de publier des *Mélanges philosophiques et littéraires* qui sont, avec un éloge de Boileau couronné par l'Académie en 1805, et un éloge de Corneille, honoré d'un accessit en 1806, les seuls ouvrages originaux qu'il ait laissés. [*Enc. des g. du m.*]

*Biographie des Hommes vivants.* — *Biographie des Contemporains.* — Quérard, *la France littéraire.*

**AUGER** (*Nicolas*), artiste dramatique, mort à Paris le 26 février 1783. Il excellait dans les rôles de valets. Après avoir joué avec succès sur le théâtre de Vienne en Autriche, il vint débuter à Paris le 14 avril 1763.

*Annales du Théâtre-Français.*

* **AUGEREAU** (*Antoine*), plus connu sous le nom latinisé d'*Augurellus*, imprimeur-libraire français, vivait à Paris dans la première moitié du seizième siècle. La plupart de ses publications datent de 1531 à 1544, année de sa mort. Il paraît avoir eu pour associés Jean Petit et Simon de Colines. Les livres sortis des presses d'Augereau se distinguent par la beauté des types grecs et romains, qu'il paraît avoir améliorés.

Panzer, *Annales Typographici*, VIII, 188. — La Caille, *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*, 104. — Lottin, *Catalogue des libraires-imprimeurs*, 24.

**AUGEREAU** (*Pierre-François-Charles*), maréchal de France, duc de Castiglione, né à Paris le 21 octobre 1757, mort le 12 juin 1815. Son père était simple domestique (1). Ses commence-

(1) Sur l'acte de naissance déposé aux archives de la guerre, le mot *domestique* a été rayé, mais de manière à être encore lisible. Le père s'appelait *Pierre Augereau*, et la mère, *Marie-Josèphe-Christine*.

ments de fortune furent longs et pénibles. Il commença sa carrière en s'engageant, à l'âge de dix-sept ans, comme volontaire dans le régiment Clark irlandais. Ennuyé du service militaire, il prit son congé, quitta la France, et alla donner des leçons d'escrime à Naples, où il resta sept ans, dans un état voisin de l'indigence. A l'époque de la révolution, il revint en France, et partit avec les premiers volontaires, bien décidé à conquérir une réputation. Dès ce moment il se fit remarquer aux armées par la décision de son esprit et une rare valeur. Nommé, le 26 juin 1793, capitaine au 11ᵉ régiment de hussards, il obtint, le 23 décembre de la même année, le grade de général de division à l'armée des Pyrénées-Orientales, et justifia ce rapide avancement en décidant le gain du combat de Figuières, et battant les Espagnols sur les bords de la Fluvia. En 1795, il fut envoyé à l'armée d'Italie; Bonaparte y arriva peu de temps après. Augereau devint le lieutenant du nouveau généralissime, et l'un de ses plus actifs et intrépides compagnons. Dès cette époque, ses succès le classèrent parmi les premiers généraux de la révolution, « à cause de sa constante résolution, de sa rapidité dans les marches, de son tact guerrier, et d'une vigueur d'exécution qui n'était non-seulement jamais lasse, mais que les obstacles excitaient. Il semblait en quelque sorte les appeler. » Le 10 avril 1796, à Millesimo, il s'empara, après deux jours de course et de combats, des gorges de ce nom, et y rejoignit les généraux Mesnard et Joubert, chassa l'ennemi de toutes les positions voisines, et acheva une des plus audacieuses manœuvres que l'on pût concevoir par l'investissement de toute la division du général Provera, qui mit bas les armes. Il battit les Autrichiens à Dégo, et s'empara des redoutes de Montellesimo; là, il ouvrit une communication entre l'armée d'Italie et la vallée du Tanaro. Cette communication lia ses forces à celles du général Serrurier. Augereau resta constamment exposé au feu pendant ces brillantes opérations. Il enleva ensuite les camps de la Ceva, d'Alba et de Casale; à Lodi, rencontrant les Autrichiens qui gardaient la tête du pont, ceux-ci firent jouer sur lui une pluie de mitraille; mais son courage, ne comptant pas le nombre de ses ennemis, le précipita sur le pont, où, suivi de ses héroïques soldats, il éteignit leur feu : le pont fut franchi, les pièces enlevées, et l'ennemi chassé. Il passa le Pô. A Bologne, il prit l'état-major du pape, quatre cents soldats et le légat. Il retourna occuper la position qui lui était assignée au milieu de l'armée, dégagea, par des dispositions promptes et héroïques, Masséna assailli par des forces considérables et laissé en grand péril un jour entier; il résista aux attaques réitérées de l'ennemi, enleva Castiglione, défit les Autrichiens qui s'appuyaient sur la tour de Scaguello, et, passant l'Adige, les poussa devant lui jusque sur Roveredo. Il sounit Primolan, Cavelo, tint en échec un corps placé à Bassano, et se dirigea sur Porto-Legnano, tandis que Masséna s'avançait du côté de Villa-Nova. Par cette habile opération il fut au moment de cerner vingt mille soldats commandés par Wurmser; mais celui-ci, prévenu à temps, se retira dans les murs de Mantoue. Peu de jours après, Porto-Legnano investi ouvrit ses portes à Augereau. Ensuite, s'élançant de nouveau sur l'ennemi qui avait passé la Brenta et le menaçait d'une nouvelle attaque, il l'atteignit, le culbuta, le poursuivit sur un espace de quatre lieues, et rejeta sur Bassano ses régiments en grand désordre. Les armées françaises saluèrent alors d'un long applaudissement le mouvement de courage qui lui fit suivre, un drapeau dans les mains, son généralissime sous la grêle de la mitraille du pont d'Arcole. Ses colonnes y enlevèrent les canons de l'ennemi, qui furent pourtant défendus avec une grande intrépidité. Des cruautés affaiblirent quelques jours après l'éclat de cette victoire d'Augereau : nous citerons entre autres le sac de la ville de Lugo qui s'était insurgée, mais qui était soumise au moment de l'arrivée du général. On lui a aussi reproché des concussions; on a dit que l'émotion des batailles et de la gloire ne l'enlevait pas à d'avides calculs.

Néanmoins, l'influence de ce général se maintint; sa gloire le couvrit. Le Directoire lui donna des éloges publics, et Bonaparte continua d'inscrire dans ses bulletins les beaux services d'Augereau. Il le chargea ensuite de porter au gouvernement les drapeaux pris par l'armée avant la reddition de Mantoue. Augereau reçut en don du gouvernement le même drapeau qu'il avait planté sur le pont de Lodi.

Chargé du commandement de la 17ᵉ division militaire, il exécuta à Paris le coup d'État du 18 fructidor (1797). Dans cette journée, il montra un dévouement aveugle au Directoire, et de l'adresse dans des conférences secrètes avec ses membres. En entrant dans la salle du Corps législatif à la tête de quelques soldats, il alla droit au colonel Ramel, lui arracha ses épaulettes, et ordonna son arrestation; il désigna ensuite les suspects, les envoya au Temple, et expulsa ainsi de l'assemblée les membres dont le gouvernement voulait le bannissement. Son parti l'appela *le Sauveur de la patrie, le Héros de fructidor*. Dans les conférences, on lui avait promis une part aux affaires; mais la promesse ne fut pas remplie après la victoire, puisque, sur la liste des candidats, Merlin de Douai et François de Neufchâteau furent portés avant lui. Il vit qu'il avait été joué, et se plaignit avec colère; il alla même jusqu'à menacer le gouvernement; mais ayant compris qu'isolé il était sans force, il se résigna en se promettant vengeance. Le nouveau Directoire n'eut rien de plus pressé que de l'envoyer (le 23 sept. 1797) commander l'armée de Rhin-et-Moselle, où le général Hoche venait de mourir. On ne se battait pas dans ce

moment. Augereau affecta dans ce poste un républicanisme violent : il fit trembler le Directoire, qui le trouvait trop peu éloigné; mais les projets qu'on lui attribuait, et qui le faisaient dénoncer à voix basse, étaient sans probabilité. Le 29 novembre 1797, il prit le commandement en chef de l'armée du Rhin; et, après la suppression de cette armée, le Directoire l'envoya (le 29 janvier 1798) commander la dixième division militaire à Perpignan. On avait feint d'y réunir une armée destinée à agir contre le Portugal; mais il n'en était rien, et Augereau le reconnut aussitôt après son arrivée. Ce n'était qu'un déplacement. Dans ce moment (1799) le département de la Haute-Garonne le nomma député au conseil des cinq-cents. Il résigna son commandement pour venir remplir à Paris ses nouvelles fonctions; mais il lui fut impossible d'acquérir aucune influence sur les débats.

Bonaparte débarquait à Fréjus; il venait sauver la république en faisant disparaître ces ambitions violentes et stériles. Mais, avant que la fortune eût couronné la conjuration du 18 brumaire, Jourdan, Augereau, Bernadotte la menacèrent. Augereau s'écriait, avec sa forfanterie habituelle, que « la tête du général de fructidor serait jetée à bas, avant que l'on osât rien entreprendre contre le gouvernement établi. » Puis il refusa de paraître au banquet qui fut donné à Bonaparte dans l'église Saint-Sulpice. Bientôt, sans délai, sans transition, il offrit ses services au jeune consul, couvert des palmes récentes du mont Thabor et d'Aboukir; il alla le voir à Saint-Cloud, et lui dit, en lui donnant l'accolade : « Quoi! vous avez voulu faire quelque chose pour la patrie, et vous n'avez pas appelé Augereau! » Bonaparte sourit; mais, en se rappelant son lieutenant de 1796, il parut avoir tout oublié. Peu de temps après, Augereau reçut le commandement de l'armée de Hollande, où il fut remplacé en 1801 par le général Victor. Les années suivantes, il vécut retiré dans les propriétés qu'il avait achetées. En 1804, le premier consul l'appela au commandement d'une armée d'expédition en Portugal; mais cette expédition n'eut pas lieu. Augereau vint à Paris pour les fêtes du sacre; il fut présenté au pape Pie VII à Fontainebleau, et lui fit obséquieusement sa cour, bien qu'il eût parlé très-haut contre la réouverture des églises. Adhérant soudain, et en apparence avec exaltation, aux changements qui se consommaient, il fut élevé (le 19 mai 1804) aux plus hautes dignités du nouvel ordre de choses, nommé maréchal, grand-aigle de la Légion-d'Honneur, et président de l'assemblée électorale du Loiret.

En 1805, Augereau fut appelé en Allemagne au commandement du septième corps de la grande armée. Il défit les Autrichiens sur la rive orientale du lac de Constance, enleva Bregentz et Lindau. Les affaires qu'il dirigea furent partout décisives, et très-utiles aux opérations de la grande armée; aussi contribuèrent-elles, comme le reconnut l'empereur, au dénoûment de la campagne. L'année suivante, dans la guerre de Prusse, il fit voir encore le même homme de guerre rempli d'une énergie héroïque, et il déploya des talents qu'on ne lui avait pas connus. Il montra toute l'heureuse décision qui l'avait signalé dans les belles journées d'Italie, et il fit briller en lui, à Iéna, le talent des grandes opérations. Il poursuivit quelques-uns des résultats offerts par cette dernière victoire; son audace, son activité, sa prudence, furent présentes à tout, et épuisèrent les faveurs de la fortune. Le 26 octobre, il parut aux portes de Berlin et occupa cette capitale. A la bataille d'Eylau, sa conduite fut admirée par les plus braves. Quoique malade depuis plusieurs jours, affaibli par une forte fièvre, ne pouvant porter le poids de son corps, il se fit monter sur son cheval au premier coup de canon : on l'y attacha, et il commanda, dans cet état, avec une fermeté inébranlable, au milieu des flots de neige et du feu le plus épouvantable. Une balle lui perça un bras : il ne la sentit pas, et ne souffrit que lorsque ses divisions occupèrent une partie du terrain d'Eylau; alors il redevint un homme.

Cependant la santé d'Augereau fut gravement altérée par suite de fatigues multipliées et par ses souffrances. A peine rétabli en apparence, il partit pour l'Espagne pour prendre (le 1er juin 1809) le commandement en chef des troupes de Catalogne : ses premières batailles furent des victoires, mais ensuite il fut battu et repoussé. Ce n'était plus le même homme : affaibli de corps et d'un esprit peu cultivé, il ne répondit pas à l'attente qu'on avait de lui; l'empereur affligé le rappela d'Espagne, et l'envoya dans ses terres. Lors de la campagne de Russie en 1812, Augereau obtint le commandement du onzième corps, fit de grands efforts pour se relever, mais sans réussir entièrement. En arrivant à Berlin à la fin de la fatale retraite de Russie, en 1813, il vit le premier les Prussiens rompre la neutralité, et fut assailli par des troupes ivres et furieuses dans une maison où il était descendu. Il s'y barricada et s'y défendit, à l'aide de quelques compagnies françaises, avec un bonheur inouï et comme il s'était battu à Eylau; il repoussa les assaillants, et sortit de Berlin sans avoir vu entamer sa troupe. Il se retira à Francfort-sur-l'Oder, dont il fut nommé (le 9 avril 1813) gouverneur général. L'empereur lui conféra aussi le gouvernement du grand-duché de Wurtzbourg. A la bataille de Leipzig, Augereau garda un poste difficile avec une poignée de soldats durant toute une journée; il y soutint avec intrépidité l'attaque de troupes nombreuses. Cette conduite lui fit gagner de nouveau la bienveillance de Napoléon. A la rentrée de l'armée en France, il reçut (le 5 janvier 1814) le commandement du corps d'armée réuni à Lyon, avec des instructions importantes : c'était un poste de confiance.

Napoléon avait placé en partie ses espérances dans le concours de l'armée de Lyon. La levée en masse du Dauphiné se réalise, ses bataillons volent au secours de la Savoie; mais le vice-roi, quelques semaines après, par suite de la défection de Murat, est dans l'impossibilité de quitter l'Italie. Alors Napoléon songe à rapprocher de lui le maréchal, dans la conviction qu'un guerrier de cette trempe retrouverait, à la voix de l'empereur, à celle de l'impératrice, le feu de ses belles années; et, pour bien exécuter ce qu'il commande, il ne faut que la bravoure éprouvée d'Augereau. Berthier lui transmet en conséquence des ordres, et les accompagne d'explications dictées par l'empereur et qui précisent tout. Augereau devait remonter la Saône, culbuter les corps qu'il rencontrerait, enlever les convois, les bagages des ennemis, les détachements isolés, généraliser l'insurrection commencée des campagnes, et menacer à la fois la ligne d'opération et de retraite des alliés. De tels ordres, donnés autrefois à l'armée d'Italie, eussent été exécutés par Augereau avec une décision et une rapidité admirables : c'était là son talent spécial. Sur l'invitation de Napoléon, Marie-Louise va voir la duchesse de Castiglione, jeune femme adorée de son époux. Cette visite, marque d'une nouvelle faveur, a touché le cœur de la duchesse; elle est attendrie, comme l'a prévu l'empereur; mais les lettres animées qu'elle écrit, dit-on, au maréchal, ne le retrempent pas. Augereau n'est plus que l'ombre de l'homme de guerre de 1796 et de 1806. Dans le mois de février, il a reçu des confidences de Bubna au sujet de l'avenir de la France : préférant sans hésiter un changement à une lutte vive et longue, Augereau s'y prépare, et accepte les premières propositions. Sa défection suit celle du duc de Raguse et du sénat. Il prête serment à la restauration, et aide à l'installation de Louis XVIII.

L'empereur, allant à l'île d'Elbe, rencontra le maréchal aux portes de Lyon, près des lieux mêmes où sa conduite venait de répondre si mal à sa confiance. Comme tout était fini, il ne voulait pas paraître inutilement sévère; il fit arrêter sa voiture pour voir le maréchal et lui dire adieu. La figure d'Augereau exprimait tout à la fois la compassion et l'amertume : Napoléon, glacé aussitôt, porta sur lui son vif regard, sourit et dit quelques mots, mais ne marqua aucune irritation de ce que le maréchal venait de faire à Lyon. Augereau voulant parler, l'empereur l'arrêta court, et, marchant sur la route à côté de lui, il lui dit avec émotion : « N'as-tu rien de mieux à dire à ton ancien camarade? »

Le 4 juin 1814, le duc de Castiglione fut nommé pair, et reçut le commandement de la 14ᵉ division militaire, en Normandie. Il y était lorsque Napoléon débarqua au golfe de Juan. L'empereur le signala dans sa première proclamation « comme traître à la France, » pour sa conduite à Lyon. Le maréchal répondit par une proclamation très-royaliste. Quand il vit Napoléon s'avancer sans obstacles sur Paris, il se déclara pour lui et renia ses maîtres qui fuyaient, dans une proclamation ampoulée où il reparla aux soldats des *vieux drapeaux*, *des aigles victorieuses et immortelles* qui les avaient tant de fois conduits à la victoire. Le maréchal courut à Paris offrir ses services à l'empereur, qui les refusa. Après les Cent-Jours, Augereau revint auprès de Louis XVIII; celui-ci l'éconduisit à son tour. Le maréchal alla cacher son dépit et sa honte au fond de la retraite, dans sa terre de la Houssaye, où il mourut d'une hydropisie de poitrine. [*Enc. des gens du monde* avec des rectifications de dates, d'après les Archives de la guerre.]

L'empereur, à Sainte-Hélène, porta sur son ancien lieutenant le jugement suivant : « Augereau, tout au rebours de Masséna, était fatigué et comme découragé par la victoire même; il en avait toujours assez. Sa taille, ses manières, ses paroles, lui donnaient l'air d'un bravache; ce qu'il était loin d'être quand une fois il se trouva gorgé d'honneurs et de richesses, lesquelles d'ailleurs il s'adjugeait de toutes mains et de toutes les manières.... Il était incapable de se conduire; il n'avait point d'instruction, peu d'étendue dans l'esprit, peu d'éducation; mais il maintenait l'ordre et la discipline parmi ses soldats, et en était aimé. Il divisait bien ses colonnes, plaçait bien ses réserves, se battait avec intrépidité; mais tout cela ne durait qu'un jour : vainqueur ou vaincu, il était le plus souvent découragé le soir, soit que cela tînt à la nature de son caractère, ou au peu de calcul et de pénétration de son esprit. »

*Archives de la guerre*. — Las-Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*. — Montholon et Gourgaud, *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon*. — Andréossi, *Campagne sur le Mein et le Rednitz par l'armée gallo-batave*. — Bourrienne, *Mémoires sur Napoléon*.

* **AUGERON**, prince des îles Canaries, natif de Gomère, vivait au commencement du quatorzième siècle. Il était de race guanche, et vint en Europe avant l'expédition de Béthencourt : fixé auprès de don Henrique, roi d'Espagne, il avait appris le castillan, et il le savait assez bien pour servir d'interprète dans les relations que l'on voulait établir avec les Guanches. Il accompagna Béthencourt, selon les uns, à son premier départ de Cadix à la fin de juin ou au commencement de juillet 1402, et, selon une autre autorité, durant la quatrième expédition, qui n'eut lieu qu'au mois de novembre 1405. Selon M. d'Avezac, « Augeron provenait, suivant toute apparence, des prisonniers canariens vendus en Aragon par Fernand Ordoñez, au mois d'octobre 1402. »

FERD. DENIS.

D'Avezac, *Bulletin de la Société de géographie*. — *Découvertes faites au moyen âge dans l'océan Atlantique*. — *Relation de Béthencourt*, chap. LXXXIV.

**AUGIER-DUFOT** (*Anne-Amable*), médecin français, né à Aubusson en 1733, mort en 1775 à Soissons, où il pratiquait la médecine et en-

seignait l'art d'accoucher. On a de lui, entre autres ouvrages : *Journal historique et physique de tous les tremblements de terre* ; Soissons, 1756, in-12 ; — *Traité de la politesse et de l'étude;* Paris, 1757, in-12 ;— *Considérations sur les mœurs du temps* ; Paris, 1759, in-12 ; — *les Jésuites atteints et convaincus de ladrerie* ; Paris, 1759, in-12 ; — *De Morbis ex aeris intemperie* ; Paris, 1759 et 1762 ; — *Tractatus de cordis motu*, 1763, in-12 ; — *Mémoire sur les maladies épidémiques dans le pays Laonnais* ; Laon, 1770, in-8° ; — *Mémoire pour préserver les bêtes à cornes de la maladie épizootique qui règne dans la généralité de Soissons* ; Paris, 1773, in-8° ; — *Catéchisme sur l'art des accouchements* ; Paris, 1775 ;— *Lettre sur les dispensaires*, dans le Journal de Médecine, t. XXIV, 1767.

Quérard, *la France littéraire*. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

* **AUGIER** (*Emile*), auteur dramatique français, né à Valence (Drôme) le 17 septembre 1820. D'abord destiné au barreau, il eut un penchant irrésistible pour la carrière des lettres. Repoussé du Théâtre-Français, il alla en 1844 porter sa première œuvre, *la Ciguë*, à l'Odéon, où elle eut, en raison même de l'heureux retour à l'étude de l'antiquité, un succès mérité. Deux ans plus tard, la Comédie-Française, mieux éclairée sur ses intérêts, inscrivit à son répertoire la pièce qu'elle n'avait d'abord pas jugée digne de son suffrage. *L'Aventurière*, dont le fond est plus sérieux que *la Ciguë*, quoique la forme ne lui soit peut-être pas supérieure, fut mieux accueillie par notre premier théâtre (23 mars 1848). Vint ensuite *Gabrielle* (1849), comédie en cinq actes, qui témoigne que l'auteur a compris qu'il n'est guère difficile de trouver dans notre société, comme au temps de Molière, de sérieux sujets d'observation. L'Académie française décerna, en 1850, le prix Monthyon à l'auteur de *Gabrielle*. — *Le Joueur de flûte*, représenté en 1850, est un essai dans le genre de *la Ciguë*, mais qui ne la vaut pas. — *Diane*, drame dont le sujet est emprunté au temps où Richelieu continuait l'œuvre de Louis XI et préparait celle de Louis XIV (l'abaissement des grands et la prépondérance exclusive de la royauté), *Diane* a, ce nous semble, le tort grave d'amoindrir l'imposante figure du ministre de Louis XIII. D'autres pièces ont été faites en collaboration avec d'autres écrivains, telles que *l'Habit vert*, avec M. de Musset ; *la Chasse au Roman*, avec M. Sandeau ; et un opéra, *Sapho*. Là se termine la série actuelle des œuvres déjà nombreuses du jeune auteur. V. ROSENWALD.

**AUGIER** (*Jean*), seigneur des Maisons-Neuves, poëte français, natif d'Issoudun, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il était contrôleur général des finances à Orléans, et maître particulier des eaux et forêts à Issoudun. On a de lui *le Torrent de pluies funèbres*, 1589, in-8°, poëme composé à l'occasion de la mort de la femme de l'auteur.

Moréri, *Dict. hist.*

**AUGIER** (*Jean-Baptiste*, Baron), général français, né à Bourges le 27 janvier 1769, mort le 6 septembre 1819. Il servit d'abord dans l'armée du Nord, et enleva à l'ennemi la place de Bitche. Cette action valut à Augier le grade de général de brigade. Une blessure grave qu'il reçut dans cette action le contraignit de renoncer au service actif. L'an 1810, il fut employé à l'armée d'Espagne, d'où il passa en 1812 à la grande armée de Russie. On lui donna le commandement de Kœnigsberg, qu'il conserva peu de temps, ayant été élu la même année, par le département du Cher, au corps législatif. L'an 1814, il adhéra à la déchéance de Napoléon, et fut nommé membre de la chambre des députés en 1814. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il prononça, dans la séance du 18 mars, un long discours, à la suite duquel il proposa un projet de loi tendant à ce que tous les Français fussent appelés à prendre les armes contre l'ennemi commun. Au retour de Louis XVIII, il fut nommé président du collége électoral de l'arrondissement de Saint-Amand. Élu par le département du Cher à la chambre des députés, il y siégea jusqu'à l'époque de sa mort.

*Moniteur*. — *Annales du temps*. — *Dict. hist. des gén. français*.— *Biographie universelle des Contemporains*.

* **AUGOS** (*Jean* DE), sculpteur espagnol, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut un des dix-huit sculpteurs employés à édifier le tabernacle du grand autel de la cathédrale de Tolède en l'an 1500.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*.

**AUGUILBERT** (*Théobald*), médecin irlandais, vivait vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. On a de lui une espèce de traité gastronomique sous le titre : *Mensa philosophica* ; Paris, sans date, in-8° ; ibid., 1517, in-8° ; Francfort, 1602, in-12, sous le nom de *Michel Scot*.

*Biographie médicale*.

**AUGUIS** (*Pierre-Jean-Baptiste*), magistrat français, né en 1742 à Melle (département des Deux-Sèvres), mort dans sa ville natale le 17 février 1810. Il quitta la carrière des armes pour celle de la magistrature. A l'époque de la révolution, il fut élu président du tribunal de Melle. En septembre 1791, le département des Deux-Sèvres le députa à la législature. L'année suivante, il fut envoyé à la convention nationale. Dans le jugement de Louis XVI, il vota la détention du roi et son bannissement à la paix, sous peine de mort s'il rentrait sur le territoire français. A l'époque du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), la convention l'envoya en mission à Marseille, où il poursuivit avec courage les partisans de Robespierre. Le 15 germinal an 3 (1er avril 1795), jour où les faubourgs s'insurgèrent, il fut arrêté par la section du Panthéon

au moment où il visitait les prisons. Il courut des dangers, et fut même blessé. Mais son zèle et son courage n'en furent point ébranlés, car, le 1er prairial suivant (20 mai 1795), il concourut avec la même énergie à réprimer la nouvelle insurrection qui avait éclaté; et, accompagné de quelques autres députés, il entra à minuit dans le milieu de la salle des séances à la tête de la force armée, pour expulser la multitude qui s'y était introduite afin d'influencer les délibérations de l'assemblée. Il fit aussi adopter par la convention les mesures que nécessitaient les circonstances. Après le 13 fructidor de l'an 3 (30 août 1795), il fit partie du conseil des anciens pendant près de deux ans. Dans la séance du 24 vendémiaire au 7 (15 octobre 1799), il combattit la proposition du général Jourdan de déclarer la patrie en danger. Cette proposition, quoique appuyée par Lamarque, fut rejetée, et rien ne s'opposa plus à la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), par suite de laquelle les députés Jourdan et Lamarque furent exclus du nouveau corps législatif. Auguis, au contraire, y fut placé dès sa création, et, dans la séance du 11 nivôse an 8 (1er janvier 1800), il en fut nommé secrétaire. Depuis cette époque, il fut encore réélu deux fois par son département, et il siégea au corps législatif jusqu'à l'époque de sa mort.

*Biographie des Contemporains.*

**AUGUIS** (*Pierre-René*), littérateur français, né à Melle près Niort, le 6 octobre 1786, mort à Paris en mars 1846. Il se voua d'abord à l'enseignement des lettres, puis il embrassa l'état militaire, qu'il quitta bientôt pour ne plus s'occuper que de littérature. Au mois d'octobre 1814, il fut jugé et condamné à la prison pour avoir donné à un libraire de Paris l'indication de deux articles du *Moniteur* et de quelques autres pièces contenant des faits injurieux à la personne de Louis XVIII. Mis en liberté le 20 mars 1815, il fut arrêté de nouveau le 16 septembre de la même année, et resta emprisonné à la Force jusqu'au 27 août 1817. Après la révolution de 1830, il fut élu député, siégea longtemps sur le banc de l'opposition, et fut nommé, en 1842, conservateur de la bibliothèque Mazarine. Voici le titre de ses principaux ouvrages : *Lettre du citoyen Zarillo au citoyen Millin, sur une inscription grecque*, in-8°; — *Examen critique des lettres inédites de Voltaire à la comtesse de Lutzenbourg;* Paris, 1812, in-8°; — *Sur les monuments anciens et modernes de l'Hindoustan;* Paris, 1812, in-8°; — *Histoire de Catherine II, impératrice de Russie, et de Paul Ier son fils;* Paris, 1813, in-8°; — *Lettre à l'empereur de Russie, écrite au sujet de cette Histoire*, 1814, in-8°; — *les Révélations indiscrètes du dix-huitième siècle;* Paris, 1814, in-18; — *Napoléon, la Révolution, la famille des Bourbons;* Paris, 1815, in-8°; — *Monument à la gloire nationale*, ou *Recueil de proclamations, rapports et bulletins des armées françaises depuis le commencement de la guerre de la Révolution, en 1792, jusqu'au mois de juin* 1815 : il n'a paru de cette collection que deux volumes in-8°; — *Notice historique sur la vie et les écrits de Rulhière*, en tête de l'édition de ses œuvres en 6 vol. in-8°; — *Notice sur la vie et les ouvrages de Thomas*, 1819, in-8°; — *Du Génie de la langue française;* Paris, 1820, in-8°, imprimé aussi en tête du *Supplément du Glossaire de la langue romane;* — une nouvelle *Traduction du Voyage sentimental et de plusieurs fragments de Sterne;* Paris, 1818, 4 vol. in-8°; — *Éloge historique de L.-A. Millin*, membre de l'Institut; — *Éloge de P.-F. Chaumeton*, l'un des plus savants bibliographes de l'Europe; — *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Dupaty*, en tête de la dernière édition des *Lettres sur l'Italie;* — *Notice sur le cardinal de Retz*, pour la nouvelle édition de ses *Mémoires;* — *l'Ombre de Robespierre*, fragment épique, nivôse an IX; — *la Nouvelle Odyssée*, poëme, 1812; — *le Phédon de Platon*, publié sous le nom de *Chamfort*, 1814; — des *Imitations en vers de quelques épigrammes de Martial*, dans la nouvelle édition du texte et de la traduction complète des œuvres de ce poëte, que M. Auguis a publiées en société avec le général *Simon*, 3 vol. in-8°; Paris, 1819. Enfin il a collaboré à un grand nombre de journaux et de recueils périodiques.

*Quérard, la France littéraire.*

**AUGURELLI** ou **AUGURELLO**, poëte, philosophe et chimiste, né à Rimini vers 1454, mort en 1537. Il étudia à l'université de Padoue, s'appliqua à la littérature ancienne, et devint professeur de grec et de latin à Venise. Il changea souvent de résidence, et paraît avoir été chanoine à Trévise. Il jouissait de la réputation d'un écrivain de goût, et Bembo le consulta, dit-on, pour la composition de ses ouvrages. Cependant Augurelli mourut pauvre, ce qu'il faut attribuer à sa passion pour l'alchimie : Paul Jove nous le montre passant des journées entières près de ses fourneaux, occupé à la recherche de la pierre philosophale. Augurelli publia sur ce sujet un poëme sur l'art de faire de l'or, *Chrysopoiæ libri tres*, Venise, 1515, in-4°; Bâle, 1518, in-4°; Anvers, 1582, qu'il dédia à Léon X. Le pape lui offrit une grande bourse vide, disant qu'un faiseur d'or ne devait pas être embarrassé de la remplir. L'*Art de faire de l'or* a été traduit en français par François Hubert, Lyon, 1548, in-16. On a encore d'Augurelli un recueil de poésies, *Carmina;* Vérone, 1491, in-4°; Genève, 1608, in-8°, insérées en partie dans *Deliciæ Italorum poetarum*, t. I, p. 287-351, 1608, in-12; — *Geronticon liber unus*, poëme sur la Vieillesse, publié avec la *Chrysopoïa* dans la collection de Grattarol, Bâle, 1561, in-fol.; dans Zetzner, *Theatrum chemicum*, t. III, p. 197-266; Strasbourg, 1659, in-8°, et dans Manget, *Bibliotheca che-*

*mica curiosa*, t. II. Le style d'Augurelli est simple et correct; Scaliger l'a injustement critiqué.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VI, p. 960, 4e édit. — Baillet, *Jugements des Savants*. — J.-C. Scaliger, *Poetica*, VI, 1.

*AUGURINUS, nom commun à deux familles patriciennes *Genucia* et *Minucia*, issues de la même *gens*. Le mot *Augurinus* vient évidemment d'*augur*. Les personnages les plus marquants sont les suivants, rangés par ordre chronologique :

*AUGURINUS (*Marcus-Minucius*), consul en l'an 497 avant J.-C., l'année même de l'inauguration du temple de Saturne, où furent établies les saturnales. En 492, Augurinus fut appelé de nouveau au consulat. La famine désolait alors la ville de Rome. Augurinus prit parti pour Coriolan, accusé de conspirer contre le peuple. Lorsque ce patricien s'approcha victorieux de Rome, Augurinus fut un de ceux qui allèrent invoquer sa clémence.

Tite-Live, II, 21, 24. — Denys d'Halicarnasse, *Antiquit.* — Niebuhr, *Histoire romaine*.

*AUGURINUS (*Minucius-Esquilinus*), consul en l'an 458. Il se laissa emporter par la frayeur pendant la guerre contre les Èques, qui l'entourèrent. C. Cincinnatus le délivra, mais exigea qu'il se démît du consulat.

Tite-Live, III, 28, 33. — Denys d'Halicarnasse, *Antiquités*, X, 22, 38. — Dion Cassius, *Histoire romaine*.

*AUGURINUS (*T. Genucius*), consul en l'an 451 avant J.-C. Il abdiqua ensuite ses fonctions pour faire partie du premier décemvirat. Lorsqu'il fut question, en l'an 445 avant l'ère chrétienne, d'appeler des plébéiens au consulat, Augurinus conseilla au sénat des concessions.

Tite-Live, III, 33. — Denys d'Halicarnasse, *Antiquit. roman.*, XI, 56.

*AUGURINUS (*Marcus-Genucius*), frère du précédent, devint consul en l'an 449, époque où fut adoptée la loi Canuleia, qui permettait aux patriciens et aux plébeiens de se marier entre eux (*connubium*).

Tive-Live, IV, 1-6.— Denys d'Halicarnasse, *Antiquitat.*, XI, 32, 61. — Diodore de Sicile, XII, 31.— Niebuhr, *Histoire romaine*.

*AUGURINUS (*L. Minucius*), préfet des vivres (*præfectus annonæ*) en l'an 439 av. J.-C. Il dévoila, dit-on, au sénat les menées coupables de Sp. Mælius, prévenu d'attentat à la souveraineté du peuple. Après le meurtre de Mælius, Augurinus intervint entre les patriciens et le peuple. Il fut ensuite un des tribuns du peuple. Plusieurs membres de la famille d'Augurinus remplirent les mêmes fonctions, ce qui prouve qu'il était passé au parti plébéien. Il fit baisser le prix des blés; le peuple reconnaissant lui fit présent d'un bœuf aux cornes dorées et lui éleva une statue, placée en dehors de la porte Trigemina.

Tite-Live, IV, 12, 16.— Pline, *Hist. natur.*, XVIII, 4.— Niebuhr, *Hist. rom.* — Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*.

*AUGURINUS (*M. Minucius*), tribun du peuple en l'an 216 avant J.-C. Il fit nommer les *triumviri mensarii*, chargés de faire des avances d'argent garanties par l'État : ce fut un expédient imaginé au moment où le numéraire faisait défaut.

Tite-Live, XXIII, 21.

*AUGURINUS (*C. Minucius*), tribun du peuple en l'an 187 av. J.-C. Il voulut que Scipion l'Asiatique payât une amende et donnât caution (*prædes*) pour le payement. Scipion refusa; Augurinus ordonna que le célèbre Romain fût mené en prison. Mais Tib. Sempronius Gracchus, autre tribun du peuple, père des deux Gracchus, si fameux dans l'histoire, s'opposa à l'exécution de l'ordre de son collègue. Le fait est raconté différemment dans Tite-Live.

Tite-Live, XXXVIII, 55, 60.

*AUGURINUS (*Sentius*), poëte romain. Il fut ami de Pline le Jeune qu'il loue, et qui le lui rend en donnant Augurinus comme l'un des premiers poëtes du temps. Il laissa, sous le titre de *Poëmatia*, des vers, des idylles, des épigrammes. On trouve une des pièces écrites en l'honneur de Pline dans une lettre de ce dernier.

Pline, *Epistolæ*, IV, 27; IX, 8.

*AUGUSTA (*Christophe*), peintre italien, né dans le voisinage de Crémone dans la première moitié du seizième siècle. Il fut élève de Jean-Baptiste Trotti; et peut-être serait-il devenu un artiste remarquable, s'il ne fût mort jeune. On voit dans l'église Saint-Dominique de Crémone un tableau, daté de l'an 1590, qui est l'œuvre d'Augusta.

Zaist, *Pittori Cremonesi*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

*AUGUSTA (*Jean*), théologien bohême, né à Prague en 1500, mort le 13 janvier 1575. Il étudia la théologie à l'école d'un maître renommé, Waclaw-Koranda. A la mort de ce dernier, Augusta vint à Wittemberg, où il se lia avec Luther et Mélanchthon, avec lesquels il entretint ensuite la plus amicale correspondance. Il abandonna alors les opinions des utraquistes sans embrasser complétement celles de Luther, qu'il trouva trop attachées à la doctrine et pas assez à la discipline. Augusta devint ensuite ministre de la secte des Frères de Bohême, qui date de 1450, et que l'on considère comme le berceau des frères moraves. Le nouveau ministre fut nommé quelque temps après évêque de tous les temples appartenant à la secte de Bohême. Il s'employa à la concilier avec les protestants : tel fut l'objet de son entrevue avec Luther en 1542, qui engagea, dit-on, Augusta et son coopérateur Israël à se faire les apôtres de la réformation en Bohême. Cette communauté de sentiment avec les protestants fut cause que les frères de Bohême refusèrent leur concours au roi Ferdinand lors de la guerre de Smalkalde;

et Ferdinand se vengea en prononçant, à l'issue de la guerre, le bannissement de toute la secte, et en faisant arrêter les principaux prédicateurs. Augusta, qui s'était échappé de Leutmeritz déguisé en paysan, fut conduit chargé de chaînes à Prague. On le traita durement, soupçonné qu'il était d'avoir trempé dans un projet de donner la couronne de Bohême à l'électeur de Saxe : il nia énergiquement, et ses ennemis se relâchèrent de leur rigueur. Transféré au château de Bürglitz, il profita de ce qu'on lui laissait de l'encre et une plume pour écrire en faveur des frères de Bohême. On lui offrit alors la liberté, à la condition de rentrer, soit dans l'Église romaine, soit dans la doctrine des utraquistes, les seules qui fussent tolérées en Bohême. Il consentit à redevenir utraquiste; mais il demanda qu'on ne lui imposât point une rétractation publique. On lui répondit par un refus absolu. Il recouvra enfin la liberté après seize ans de captivité, par suite de la mort du roi Ferdinand, survenue en 1564. Augusta dut s'engager par serment à ne plus enseigner ni prêcher. — On a de lui, en bohême : *O Zawazach krz' estianskych Zakona Krystowa* (Des devoirs de la religion chrétienne); — *O Pokussenjch* (Des tentations); — *Regstrz'jk a Rzecz'i* (Abrégé de la doctrine des frères de Bohême).

Pelzer, *Portraits de savants Bohêmes*.

**AUGUSTE**, premier empereur des Romains, né à Vellétri le 9 des calendes d'octobre, en l'an de Rome 691 (63 avant J.-C.), mort à Nola le 29 août (14 de J.-C.), à l'âge de soixante-seize ans. Il est des hommes dont l'histoire résume toute une époque : ils donnent leur nom à leur siècle, et c'est justice; car tout ce qui se meut autour d'eux semble participer de leur nature et de leur volonté. Venus à leur temps, lorsque la société ébranlée par de violentes secousses est près de se dissoudre, ils en combinent les éléments sur de nouvelles bases, et paraissent la refaire à leur image; tandis qu'en réalité ils se prêtent aux exigences de la foule, et creusent le lit du torrent au lieu de l'arrêter. En effet, ce n'est pas l'homme d'action qui reste maître du pouvoir dans les grandes convulsions sociales, et les révolutions ne se terminent jamais au profit de ceux qui les suscitent. Compromis par leurs adhérents, les chefs de parti ne sauraient triompher que par la violence, et auraient toujours contre eux le parti adverse, qui fut assez fort pour leur disputer longtemps la victoire. Mais l'homme patient, énergique, adroit, qui n'a point donné de gages ou qui en a donné à tout le monde, ce qui peut revenir au même, profite de la lassitude des esprits, avides d'un repos que chacun a fini par préférer à ses convictions, pourvu que ce ne soit pas l'adversaire qu'on a combattu qui triomphe; et l'on peut dire du héros improvisé, ce que Tacite nous a dit d'Auguste : *Cuncta discordiis civilibus fessa sub principis nomine recepit.... cunctos otii dulcedine pellexit* : Sous le titre de prince, il sut attirer à lui toutes les opinions fatiguées des discordes civiles, et chacun céda à la douceur d'un calme qu'on n'espérait plus.

Telle fut la cause qui après soixante années de troubles, depuis les luttes de Marius et de Sylla jusqu'à la bataille d'Actium, courba le monde romain sous la volonté du neveu de César, et lui valut cet empire si difficile à établir dans un État où tout souvenir de gloire appartenait à la république, où cette gloire semblait le patrimoine commun de chaque citoyen. Abjurer un passé dans lequel chaque année se comptait par des victoires, renoncer à des droits dont il semblait qu'on avait fait un si noble usage, et se soumettre à l'autorité monarchique, c'était un sacrifice pénible pour la Rome républicaine; bien plus pénible qu'il ne pourrait jamais l'être dans des pays où les institutions, les mœurs, les illustrations de tout genre auraient emprunté pendant de longs siècles à la monarchie leur force et leur éclat. Aussi que de précautions, que d'ambages! « Octave, le fils du banquier de « Vellétri, écrivait il y a douze ans un historien « moderne, était bien mieux placé là que le brillant César. Ces caractères pâles, incertains, « équivoques, mais habiles, sont admirables en « pareil cas. On n'établit rien de solide sur un « principe politique, nous le savons bien. Octave ne s'appuya ni sur un principe, ni sur « un parti; il chercha seulement à secourir « chacun sans offenser personne. Il y avait encore des républicains : de quoi se fussent-ils « fâchés? Tout se passait légalement; Octave « n'était point roi, Dieu l'en garde! ni autocrate, ni tyran, ni même dictateur, comme avait « eu la folie de l'être son oncle César, qui, lui, « ne savait pas si bien la valeur des mots. Il « s'appelait de son nom Caïus Julius César Octavianus, chargé pour dix ans de mettre en « ordre la république. Sous le seul nom de « Prince, qui n'était ni défini ni officiel, avec un « scrupule de légalité qui eût enchanté Caton, « Octave réunissait toute la puissance religieuse, « domestique et militaire : la république n'était « pas détruite, au contraire elle vivait incarnée « en lui. Eh quoi! le peuple n'avait-il pas repris son droit de suffrage? le peuple ne faisait-il pas les lois? le vote de l'Italie n'était-il « pas, au contraire, plus sincère et plus sérieux « depuis qu'il était permis à chaque cité de voter dans ses propres murs? Auguste, cependant, tenait la haute main sur les comices, « empêchait le peuple de prendre trop au sérieux son rôle d'électeur, et de retomber dans « tous les désordres de la liberté républicaine; « mais aussi la liberté républicaine avait eu de « tels orages! La république demeurait donc « partout en titre officiel : elle avait ses consuls, ses préteurs, ses questeurs, ses tribuns. « Il est vrai qu'à travers ce magnifique et creux « étalage, la monarchie se glissait humblement;

« elle dressait peu à peu son administration ex-« tra-officielle, machine plus simple, instrument « plus maniable, système moins rigoureusement « et moins pompeusement régulier : auprès des « magistrats, fonctionnaires de la loi et non du « prince, elle mettait les préfets, fonctionnaires « choisis, payés, dépendants, révocables et con-« servables à souhait (1). » Mais tout ceci est l'histoire d'Auguste ; commençons par celle d'Octave.

Octave était le petit-neveu de César ; il devint son fils adoptif ; voilà la plus belle page de sa généalogie, qui fut attaquée ou défendue comme infime ou glorieuse, selon la passion des partis. Antoine lui reprochait d'avoir eu pour bisaïeul un affranchi, cordier dans le bourg de Thurium ; et Cassius de Parme, l'appelant petit-fils d'un boulanger, l'apostrophait ainsi : « La « farine que vendait ta mère sortait du plus « grossier des moulins d'Aricie ; et ton grand-père, « l'usurier de Nerulum, la pétrissait de ses mains « salies par le cuivre (2). » Ce n'est pas dans ces déclamations haineuses, ce n'est pas dans les flatteries que lui prodiguèrent plus tard les poëtes de sa cour, qu'il faut chercher la vérité. Octave était issu d'une des plus anciennes familles de la petite ville de Vellétri. Cette famille, qui, d'après Suétone, aurait été admise au patriciat par Servius Tullius, et l'aurait ensuite quitté de son plein gré pour redescendre au rang des chevaliers, ne fut plus rappelée à sa première splendeur que par la volonté de Jules-César, dont la sœur, Julia, maria sa fille Attia à Caïus Octavius, qui devint ainsi le père d'Octave, et le neveu par alliance de l'homme tout-puissant auquel il dut l'illustration de sa race. Octavius, toutefois, méritait les faveurs de la fortune. Après sa préture il gouverna la Macédoine, et montra dans ce gouvernement autant d'équité que de courage. Cicéron, donnant à son frère Quintus des conseils sur la conduite qu'il devait tenir dans son proconsulat d'Asie, lui dit : « Sachez écouter avec « attention, juger avec indulgence. C'est là ce qui « a valu à C. Octavius une réputation méritée. « A son tribunal on vit pour la première fois le « licteur en repos, l'huissier muet. Parla qui vou-« lut et tant qu'il voulut : condescendance qui « n'excluait pas une juste rigueur quand elle de-« venait nécessaire (3). » Ce fut au retour de la Macédoine, et lorsqu'il allait se porter candidat au consulat, que mourut Octavius, laissant d'Ancharia, sa première femme, une fille nommée Octavie, et de sa seconde femme Attia deux enfants, Octavie la Jeune et Octave, alors âgé de quatre ans. Cependant Attia ne tarda pas à choisir pour nouvel époux L. Philippus, qui devint ainsi le tuteur du jeune Octave, à l'éducation duquel il donna ses soins dans la villa où les tenaient confinés les troubles politiques. Cette éducation fut brillante ; et l'enfant y répondait dignement, s'il est vrai qu'à douze ans il ait prononcé devant le peuple assemblé l'oraison funèbre de son aïeule Julie. A quatorze ans, d'après Nicolas de Damas, dans sa seizième année, d'après Suétone (1), il prit la robe virile, et fut agrégé au collége des pontifes en remplacement de L. Domitius Ahenobarbus, qui venait de mourir. Ce passage solennel de la vie de l'enfance aux occupations plus graves de la jeunesse, ces fonctions publiques dont il venait d'être revêtu, ne l'empêchèrent point, à ce que nous apprend Nicolas de Damas, d'avoir pour sa mère toute la déférence, toute l'obéissance de ses plus tendres années. Pendant l'absence des consuls appelés sur le mont Albain pour la célébration des féries latines, il allait rendre la justice au forum, et, rentré dans la maison de sa mère, il n'en sortait plus sans sa permission, couchant encore dans le même cabinet où Attia avait veillé sur son berceau ; de sorte que, s'il était émancipé par le fait de la loi, ajoute son historien, il était par sa propre volonté plus soumis qu'un enfant qui n'a pas quitté la robe prétexte (2). Un tempérament délicat, une santé faible, et en apparence les grâces d'une femme plutôt que l'énergie d'un guerrier, justifiaient la longue tutelle que la mère d'Octave exerçait sur son fils : elle le retint près d'elle, malgré tout le désir qu'il exprimait de suivre César en Afrique lorsqu'il y passa pour détruire ce qui restait encore du parti de Pompée. Le dictateur lui-même, malgré l'affection qu'il portait à son neveu, malgré le désir qu'il avait de l'initier le plus tôt possible à la science de commander les hommes, ne voulut pas risquer sous un climat ardent une vie tout à la fois si chère et si frêle. Pour dédommager Octave de ce refus, César lui fit partager au retour les honneurs du triomphe. Il devint dès lors le compagnon de ses travaux, son commensal dans ses plaisirs, son fils adoptif, en un mot. Les grâces qu'Octave demandait, il était sûr de les obtenir ; et l'histoire constate à sa louange qu'il employa plus d'une fois ce crédit en faveur des proscrits. C'est ainsi qu'il sauva par ses instantes prières le frère d'Agrippa, qui avait suivi le parti de Caton et se trouvait au nombre des captifs ramenés de l'Afrique. Heureux s'il eût persisté toujours dans ces sentiments d'humanité et de clémence ! on n'aurait pas à faire deux parts de sa vie, et à répudier le souvenir d'Octave quand on veut admirer Auguste.

Nommé par César surintendant des jeux que le dictateur voulait donner au peuple, Octave s'occupa avec ardeur de ses fonctions nouvelles. Il entrait le premier au théâtre, il en sortait le dernier, et sa frêle constitution souffrit de son zèle. Ce fut alors que César montra toute sa tendresse pour l'héritier de son pouvoir, pour

(1) *Les Césars*, par le comte Franz de Champagny; Paris, 1841, 1er vol., p. 241 à 243.
(2) Suétone, *Vita Aug.*, § II et IV.
(3) Lettres à Quintus, l. I, 1, § VII.

(1) L'an de Rome 706, avant J.-C. 48, le 18 d'octobre, *Voy.* Suét., 8, et le *Kalend. Antiat.*
(2) Nicolas de Damas, *De vit. Aug.*, IV.

le fils de son adoption : Un soir qu'on craignait pour la vie du jeune malade, il courut auprès de lui, oubliant dans son empressement qu'il n'était pas chaussé, et ne le quitta plus que le danger n'eût disparu. Les soins d'une longue convalescence retinrent encore une fois Octave, et l'empêchèrent d'accompagner César en Espagne, où il allait triompher à Munda du fils de Pompée. Toutefois, dès que sa santé lui permit de se mettre en chemin, il partit, refusant le cortége des amis qui voulaient l'accompagner, refusant même la compagnie de sa mère. Il avait dix-huit ans, et sentait qu'il était temps de devenir homme. Sans autre suite qu'un robuste valet, il parcourut avec la plus grande diligence une route pleine d'embûches et de périls, de telle sorte qu'il arriva longtemps avant ceux qui étaient partis de Rome vers le même temps que lui. Déployer cette activité, c'était faire à César une cour qui devait lui plaire. Aussi l'influence d'Octave sur son oncle fut-elle plus grande encore et tout aussi bienfaisante en Espagne qu'à Rome. Les Sagontins trouvèrent en lui un puissant protecteur, et obtinrent par son aide le pardon du dictateur qu'ils avaient offensé. Deux pages du manuscrit de Nicolas de Damas, seul guide de l'historien pour cette époque de la jeunesse d'Octave, manquent en cet endroit; et nous retrouvons le neveu de César partant pour Rome, où l'attendait sa mère. Là, prudent et réfléchi malgré son jeune âge, il rencontre sur la colline du Janicule un imposteur qui se faisait passer pour le fils de Marius, dont la famille était étroitement unie à celle de César. Déjà cette prétention semblait confirmée par le témoignage de nombreux adhérents; et l'aventurier, entouré d'un cortége imposant, réclame avec instance l'appui du jeune Octave. Le cas était embarrassant : la décision du neveu de César ne pouvait être indifférente. Son adhésion donnait une grande force au parti du prétendu fils de Marius; son refus d'adhérer à l'opinion du grave personnage pouvait exciter du mécontentement : « A César, répondit-il, appartient toute décision. « Il est le chef de sa famille comme il est le chef de « l'État. S'il reconnaît vos droits au titre que vous « réclamez, nous vous saluerons tous du nom de « Marius : jusque-là, rien de commun entre nous. »

Après trois mois de séjour à Rome, Octave partit pour Apollonie, où il devait compléter son éducation par l'étude de la philosophie et de la littérature grecque. Il y était à peine depuis quatre mois, lorsqu'un soir, au moment de se mettre à table avec les jeunes compagnons de ses études, on lui annonce un affranchi de sa mère qui arrive de Rome en toute hâte. Cet homme est introduit au milieu de la joyeuse assemblée; et la lettre dont il est porteur apprend à Octave l'assassinat de César. Comme toutes les nouvelles grosses de tempêtes, celle-ci se répand avec la rapidité de l'éclair. On ne sait pas encore quel est le malheur qui menace l'État, mais on prévoit un malheur. Chacun sort de chez soi : il fait nuit, on se rassemble à la lueur des torches, et c'est à Octave qu'on va demander ce qu'il faut craindre ou espérer. Une heure à peine s'est écoulée, la foule est à sa porte. Il lui faut prendre un parti : refuser ou accepter sans bénéfice d'inventaire ce lourd héritage; se porter le vengeur de César, et risquer sa tête en revendiquant l'empire; ou rentrer dans la vie privée pour n'en sortir jamais. Octave calme les esprits, dissipe les craintes exagérées, ne dit pas son secret, éloigne la multitude : aux plus notables citoyens seulement, aux amis de son nom et de sa personne, il apprend la vérité. Deux projets sont proposés : passer en Macédoine, soulever contre les assassins de César l'armée destinée à marcher contre les Parthes, et rentrer à Rome à la tête de ces troupes, qui sans doute seront fidèles à la mémoire du dictateur; ou bien aller à Rome prendre le conseil des nombreux partisans de César, sans risquer un coup de tête peut-être prématuré. Ce dernier avis est celui d'Octave. En vain les habitants d'Apollonie cherchent à le retenir, lui peignent les dangers qu'il va courir, lui proposent l'abri de leurs murs, lui font un rempart de leur affection : il les remercie de leur zèle, refuse les troupes qui s'offrent à l'accompagner; et, reconduit par la ville en pleurs, il va s'embarquer pour la Calabre. Malgré les périls d'une mer orageuse (les ides de mars sont voisines de l'équinoxe du printemps), il est bientôt en Italie. A Lupia, il rencontre des gens qui ont assisté aux funérailles de César. Il apprend que le testament du dictateur l'a nommé son fils et son héritier; il sait que les conjurés, retirés au Capitole, n'ont pu qu'à grand'peine échapper à la vengeance du peuple, qui a assiégé leurs demeures; que l'indignation publique n'a plus connu de bornes quand on a vu porter au milieu du forum le corps de César percé de coups et tout ensanglanté. A Brindes, ce sont des lettres de sa mère et de son beau-père Philippe qui lui parviennent enfin. Attia le réclame à Rome, où il sera plus en sûreté contre toute trahison, et flotte indécise entre l'éclat de la haute destinée promise à son fils, ou les périls de sa position. Quant à Philippe, il le supplie, au nom de son repos, de ne point réclamer son dangereux héritage, de vivre comme un simple particulier, s'il veut vivre sans craindre sans cesse le poignard d'un assassin. Mais le parti d'Octave est pris irrévocablement. Il a des devoirs à remplir; il sait que le peuple est avec lui, il doit accomplir sa destinée. En effet, ajoute Nicolas de Damas, il sait que le pouvoir lui appartient autant par le droit naturel que par l'autorité de la loi, puisqu'il est le proche parent de César et son fils adoptif (1). Octave fait déjà

(1) Nicolas de Damas, fragment récemment découvert *Fragmenta historicorum græcorum collegit Müller*, ed. *A. Didot*, t. III, p. 434 et sq., et nouvelle édition par MM. N. Piccolos et Alfr. Didot.

de la légitimité. Il n'hésite donc plus, accepte l'adoption, prend le nom de César, ce nom qui ne mourra plus, et que portent encore de nos jours les princes qui se disent successeurs des maîtres de l'empire romain.

Le premier acte de cette prise de possession fut d'envoyer chercher en Asie les approvisionnements de toute sorte et le trésor militaire que César y avait envoyés pour servir à l'expédition contre les Parthes. Puis il quitta Brindes et se rendit à Rome, où ses amis l'engagèrent d'abord à solliciter l'amitié d'Antoine, qui s'était porté comme le vengeur et l'exécuteur testamentaire de César. C'est au nom de ce testament, auquel il ajoutait chaque jour, et selon les besoins de son ambition, de nouveaux codiciles, qu'Antoine nommait des rois, des sénateurs, des magistrats, vendant à beaux deniers comptants ses faveurs d'emprunt. Aussi ne vit-il pas sans un vif sentiment de jalousie l'arrivée d'un rival qui avait pour lui la magie du nom qu'il portait, et les liens du sang qui l'attachaient au dictateur. Octave est donc accueilli froidement; on ne lui rend même pas sa visite : mais il ne se décourage pas; et, comme première tentative sur l'esprit public, il offre des jeux au peuple en commémoration des victoires de son oncle. C'est à cette occasion que devait figurer sur une estrade le siége d'honneur offert autrefois au dictateur par le sénat : les tribuns s'opposèrent à cette exhibition sentimentale; et Cicéron, ravi de cette opposition, écrivait à Atticus : *De sella Cæsaris, bene tribuni* (1). Les applaudissements du peuple quand Octave parut au théâtre le dédommagèrent amplement, et dès ce jour se révèle la longue inimitié qui ne devait finir qu'avec la vie d'Antoine. Chacun chercha donc autour de lui quels étaient ses appuis véritables, ses moyens d'attaque ou de défense. Vendre tous ses biens pour acquitter les legs faits au peuple par son oncle, appeler Cicéron son père, faire croire à ce républicain, regrettant de n'avoir pas pris sa part du banquet des ides de mars (2), que le neveu de César deviendrait un jour l'ami de Brutus et de Cassius, rien ne coûtait à Octave (3) : le dé était jeté, il devait par son adresse, sa dissimulation, sa patience énergique, son immuable volonté, arriver au pouvoir que César avait conquis par son épée. Il s'occupa donc sérieusement de s'assurer l'attachement des légions, sachant bien que, s'il réussissait à les rallier à son parti, il pourrait traiter à son gré, soit avec Antoine, soit avec l'aristocratie républicaine. Déjà les vétérans, indignés de l'arrogance d'Antoine, commençaient à murmurer, et s'accusaient entre eux d'avoir oublié César, puisqu'ils laissaient outrager son fils. Ils témoignèrent si vivement leur mécontentement, qu'Antoine comprit la nécessité de se relâcher de son prétendu dédain pour son jeune rival. Il consentit à une nouvelle entrevue. Ses soldats coururent en foule annoncer à Octave cette nouvelle; mais il faut bien avouer qu'au tumulte qui se fit entendre il s'enfuit tout troublé dans la partie supérieure de sa maison, et qu'il fallut du temps avant qu'il fût rassuré par les paroles de conciliation qu'on lui apportait (1). Octave n'était pas né courageux. Il n'avait pas un de ces tempéraments sanguins qui méprisent le danger et le bravent, parce qu'ils se sentent plus forts que lui. Son premier mouvement était au contraire de l'éviter; mais la force de la volonté triomphait d'une timidité naturelle, et lorsque le péril ne l'étonnait plus, il savait le regarder en face. Les deux rivaux se réunirent au Capitole; et l'armée célébra par des cris de joie cette première réconciliation. Toutefois, elle ne fut pas de longue durée. Antoine voyait incessamment se dresser devant lui comme une menace l'empressement des soldats pour le neveu de César : il en fit jeter quelques-uns dans les fers, les accusant d'avoir voulu l'assassiner, à l'instigation d'Octave. C'est là une de ces accusations sur lesquelles il sera toujours difficile de se prononcer. Nicolas de Damas, dans un fragment récemment découvert, la regarde comme calomnieuse : « D'abord, dit-il, Octave se refusait à croire une nouvelle si imprévue; et, convaincu que toute cette machination était dirigée contre lui, il délibéra avec ses amis sur ce qu'il avait à faire. Philippe et Attia arrivèrent sur ces entrefaites, tout étonnés d'un événement si étrange. Ils conseillèrent à Octave de céder à l'orage, en se retirant pendant quelques jours, jusqu'au moment où, après examen, tout serait éclairci. Mais Octave, qui n'avait rien à se reprocher, pensa qu'il ne devait pas se soustraire aux regards des hommes, et par là se reconnaître en quelque sorte coupable (2). D'autre part, Cicéron écrivait à Cornificius : « La multitude est persuadée que l'accusation d'Antoine contre Octave est une manœuvre pour avoir un prétexte de fondre sur l'argent de ce jeune homme; mais les gens sages tiennent le fait pour vrai, et l'approuvent. Que voulez-vous que je vous dise? De grandes espérances reposent sur Octave. Il n'y a rien dont on ne croie qu'un sentiment d'honneur et l'amour de la gloire ne puissent le rendre capable. Quant au cher Antoine, il connaît si bien la haine dont il est l'objet, qu'il saisit des meurtriers apostés dans sa propre maison, et qu'il n'ose faire confidence au public de cet attentat. Il est parti pour Brindes le 7 des ides d'octobre. Il va au-devant des quatre légions de Macédoine. Il se flatte de les gagner à prix d'argent, de les amener à Rome, et de s'en servir pour nous mettre la chaîne au cou. Voilà où en est la république (3). » En effet, la

(1) Cic., *ad Att.*, XV, 3.

(2) Quam vellem ad illas pulcherrimas epulas me idibus martiis invitasse ! Cic., *ad Fam.*, X, 28, et XII, 4.

(3) Octaviano, ut perspexi, satis ingenii, satis animi; videbaturque erga nostros ἥρωας ita fore ut nos vellemus animatus. Cic., *ad Att.*, XV, 12.

(1) Nicolas de Damas, *Nouveau frag.* (ms. de l'Escur.).

(2) Ibid., tr. de M. Alfr. Didot, p. 71.

(3) *Epist.*, *ad Fam.*, XII, 23.

guerre civile était commencée : chacun recrutait son armée. Derrière Antoine, Octave était parti pour la Campanie, où se trouvaient la septième et la huitième légion : généraux, centurions, soldats, le peuple des villes, tous accueillirent l'héritier de César, qui se vit bientôt à la tête de forces considérables. Il voulut alors revenir à Rome, mais y revenir avec une mission du sénat. « Deux lettres d'Octave pour moi le même jour, écrit Cicéron à Atticus : il veut rentrer dans la ville ; il y veut agir par l'autorité du sénat. Je lui réponds que le sénat ne peut pas se réunir avant les calendes de janvier : *Ne le pourrait-il pas sur votre proposition?* ajoute-t-il. En un mot, il est pressant ; mais j'hésite. Son âge m'est suspect, je ne connais pas le fond de sa pensée.... Varron se défie des vues de ce jeune homme ; moi, non. Il a des troupes fidèles, et il y va franchement, formant ses cadres à Capoue, passant des revues. Je vois la guerre venue (1). » — « Octave, dit-il une autre fois, m'écrit lettres sur lettres ; il me presse de me mettre à la tête du mouvement, de sauver une seconde fois la république : il marcherait droit à Rome.

« Je n'ose refuser, et crains de consentir. »

Octave cependant n'attendit pas la fin des indécisions de Cicéron ; il vint à Rome, où il convoqua une assemblée du peuple, assemblée dans laquelle il prit la parole pour rappeler les torts d'Antoine, et annoncer qu'il venait défendre la patrie contre celui qui voulait en devenir l'oppresseur. Mais cette déclaration produisit sur les troupes un effet tout contraire à celui qu'Octave en espérait. Qui avait-on accueilli en lui? Le fils adoptif de César, son héritier, le vengeur d'un lâche assassinat : et voilà que maintenant Octave veut combattre Antoine, l'ami du dictateur ; défendre le sénat, d'où les assassins sont sortis ! La logique inflexible des soldats ne pouvait suivre l'esprit d'Octave dans sa marche cauteleuse, et la défection se mit dans les rangs. Par sa prudence, sa longanimité, ses bonnes paroles, le jeune général prévint le danger : de nouvelles libéralités faisaient taire en partie les scrupules, et l'armée se rallia de nouveau autour du neveu de son ancien chef. Cependant, Octave ne se crut plus assez fort pour attendre à Rome la venue d'Antoine, et se retira vers Ravenne pour y faire de nouvelles recrues. En effet, non-seulement les vieux vétérans accouraient sous ses drapeaux, mais deux des légions d'Antoine en firent autant ; et ce chef, à son tour, quitta Rome, où il était entré après le départ de son rival, pour aller assiéger D. Brutus dans Modène. Il y avait donc alors trois armées en campagne : celle de Décimus Brutus, gouverneur de la Gaule cisalpine en vertu d'un décret du sénat, ou, pour mieux dire, par la désignation de César qu'il avait assassiné ; celle d'Antoine, qui voulait s'emparer de ce même gouvernement,

(1) *Epist., ad Att.*, XVI, 9.

ces deux armées représentaient le parti de l'ancienne république ou de l'aristocratie, et le parti de César ; puis la troisième armée, celle d'Octave, qui avait cinq légions à ses ordres, et qui semblait devoir décider la victoire selon le parti auquel il se joindrait. Mettre cette armée au service du sénat, au service de ce Décimus Brutus qui, à défaut d'Octave, était porté sur le testament de César comme son héritier et fut l'un des premiers à le frapper, ce dut être l'acte politique le plus pénible d'une carrière où les nécessités politiques jouent un si grand rôle. Il fallait une ambition bien vive ou un fatalisme bien convaincu, pour tendre ainsi la main à une main couverte du sang de son père adoptif. Octave eut ce triste courage, et joignit ses troupes à celles des consuls Hirtius et Pansa, chargés de défendre Brutus contre Antoine (1).

Dès le mois de février 709, Antoine, tout en continuant de tenir Décimus Brutus assiégé dans Modène, s'était emparé de Parme, Reggio et Bologne, en sorte qu'il couvrait la voie Émilia, et rendait impossible toute marche de l'armée du sénat pour secourir la place investie. Mais aussitôt que le printemps fut venu, un renfort de quatre légions, conduit par Pansa, s'étant mis en marche pour se joindre à l'armée d'Octave et d'Hirtius, Antoine sortit de ses lignes pour s'opposer à la jonction de ses ennemis, et l'action s'engagea. Plusieurs combats, dans lesquels les deux consuls périrent avec tant d'opportunité pour Octave qu'on l'accusa d'avoir dirigé les coups (2), mirent Antoine dans la nécessité de lever le siége de Modène et de se retirer précipitamment au delà des Alpes. Les consuls morts, Octave était resté seul général de l'armée de la république ; et probablement alors une nouvelle et vaste perspective s'ouvrit à son ambition. Sa conduite du moins change complétement. Au lieu de se réunir à Décimus Brutus qui le presse de se mettre à la poursuite d'Antoine, il laisse se retirer tranquillement son ancien rival, qui deviendra bientôt son allié. Il n'a pas encore vingt ans, et il pense à se faire nommer consul. Une lettre de Décimus Brutus à Cicéron, en date du 5 mai, laisse entrevoir qu'il a déjà deviné ce projet : « Vous savez mieux que personne, dit-il, quelle perturbation la mort des consuls jette dans les affaires de Rome, et combien elle met en jeu d'ambitions ! j'en dis assez pour une lettre, je pense ; je sais à qui j'écris (3). » Que pouvait faire le sénat cependant? Il avait bien décrété que la légion Martia et la quatrième légion seraient données à Décimus Brutus ; mais les soldats ne vou-

(1) Octave reçut à cette occasion du sénat le titre de propréteur par un sénatus-consulte en date du VII des ides de janvier de l'an de Rome 711 (avant J.-C. 43). Cette date fut considérée dans la suite comme le point de départ de sa puissance, ainsi que nous le voyons dans l'inscription de Narbonne : *Hac die primum imperium orbis terrarum auspicatus*... *Voy.* Gruter, p. 229.

(2) Tacite, *Annales*, l. I, § 10. — Suét., *V. Aug.*, § XI.

(3) *Ad Fam.*, XI, 10.

laient pas pour chef l'un des assassins de César; et Octave, très-disposé à se prévaloir de leur répugnance, y voyait une raison péremptoire de ne point se conformer aux ordres du sénat. Dès lors se modifient profondément les rapports qui existent entre le jeune général et le premier corps de l'État. Bien que la conduite d'Octave en cette occasion, rapprochée de ses projets sur le consulat et de la négligence qu'il avait mise à poursuivre Antoine, dût indisposer les esprits à Rome, on n'ose rien y décréter contre lui. La seule mesure adoptée est la nomination d'une commission composée de dix sénateurs. Les décemvirs sont chargés d'observer l'opinion de l'armée, d'agir sur elle par tous les moyens possibles, et d'apaiser les réclamations relatives à la solde arriérée, ou aux récompenses militaires antérieurement promises. C'est une nécessité des guerres civiles, que les gouvernements, au milieu de la détresse publique et particulière, éprouvent de grandes difficultés à solder les armées sur lesquelles ils s'appuient; de telle sorte que ces difficultés sont aux soldats et à leurs généraux un prétexte tout trouvé pour colorer leurs exigences ou leur trahison. La pénurie du trésor était grande à Rome, et il était impossible d'y remédier sans recourir à l'impôt direct, dont les Romains avaient toujours été exemptés depuis la conquête de la Macédoine par Paul-Émile. Aussi la mesure fut-elle mal accueillie, et ne produisit-elle point ce qu'on en attendait. Cicéron nous l'apprend : « Le plus sérieux embarras du gouvernement, dit-il dans une lettre à Brutus, c'est la pénurie de nos finances. Nos citoyens les plus dévoués font la sourde oreille aux nouveaux projets d'impôts. Le peu qu'a produit l'impôt du centième, grâce aux déclarations mensongères de la classe riche, a suffi à peine pour les gratifications de deux légions (1). » Toutefois, ni Octave ni même D. Brutus n'étaient compris au nombre des décemvirs chargés de distribuer des récompenses aux troupes; et cette affectation, qui prouvait la défiance inspirée par les chefs militaires, indisposait les soldats. Aussi Décimus Brutus écrit-il à Cicéron : « Labéon prétend que les vétérans tiennent des plus mauvais discours sur votre compte, et que vous avez tout à redouter en ce moment : ils s'indignent surtout de ce que ni César ni moi ne sommes décemvirs, quand les décemvirs ont tous été nommés par votre influence (2). » Cicéron répondit que la faute n'en était pas à lui, si Décimus ni Octave ne faisaient pas partie de la commission; que dans cette circonstance c'était l'armée et non la personne d'Octave que le sénat croyait opportun de se concilier; que les réclamations des soldats à propos de la solde allaient recevoir satisfaction et leur jalousie contre les autorités civiles allait être apaisée; qu'on allait leur persuader de montrer leur respect pour la loi en se soumettant au commandement de D. Brutus, consul désigné, plutôt qu'aux ordres d'un jeune homme de dix-neuf ans, qui n'avait pour exercer une autorité militaire d'autre titre que la faveur du sénat. Tout cela était bon à dire, mais moins facile à exécuter. Les commissaires arrivent au camp, et y trouvent des troupes irritées à l'idée qu'on a la prétention de les séparer de leur général. Octave, de son côté, qui s'était probablement tracé d'avance le rôle qu'il voulait jouer, affecte de ressentir profondément l'injure qu'on lui fait : tout en protestant de son obéissance au sénat, il enflamme encore davantage la colère des vétérans par sa feinte douceur, et les détermine à persister dans leur refus d'entendre aucune communication qui ne leur arriverait pas par son intermédiaire. On peut voir dans Appien quelles sont alors les tergiversations misérables d'un sénat où tous sont bien décidés à ne pas mourir pour la patrie sur leurs chaires curules, comme l'ont fait leurs ancêtres lors de l'invasion des Gaulois. Cicéron, autour duquel les sénateurs se rallient, n'est pas le moins embarrassé entre son jeune ami Octave et son vieil ami Brutus. Une dernière fois il chanta victoire, mais d'une voix bien tremblante; c'est à propos des prétentions d'Octave au consulat : « Voilà que César, écrit-il à Brutus, jusqu'à présent si docile à ma voix, s'est laissé entraîner par des lettres insidieuses, par des rapports mensongers, par de perfides commentaires, à croire que le consulat ne peut lui échapper. Au premier soupçon de cette intrigue, je me suis empressé de lui écrire lettres sur lettres pour le ramener. Je ne cesse de prendre à parti quiconque ici me paraît promettre un suffrage à son ambition. Enfin, j'ai été jusqu'à déchirer en plein sénat le voile sous lequel s'abritaient les auteurs de cette odieuse machination. Jamais, en aucune occasion, les sénateurs ni les magistrats n'ont mérité plus d'éloges. Il est sans exemple, en effet, que dans une question où il s'agissait de conférer un honneur extraordinaire à un homme puissant, tout-puissant même, car la force militaire est souveraine aujourd'hui, cet homme n'ait trouvé ni tribun, ni magistrat, ni homme privé qui élevât la voix en sa faveur. Cette épreuve a été noblement soutenue; mais l'alarme n'en règne pas moins dans la ville. C'est que nous sommes à la merci, mon cher Brutus, et de la licence des soldats et de l'insolence du général (1). » En effet, vers le mois de juillet, Octave, voyant qu'il avait besoin d'un appui énergique pour sa candidature, envoya à Rome une députation de son armée ayant à sa tête un centurion, pour demander ou plutôt pour exiger qu'il fût consul. Admis devant le sénat, les députés d'Octave manifestent le désir de l'armée; et comme le centurion, chef de la députation, trouvait que les sénateurs hésitaient trop long-

(1) *Ad Brut.*, 18.
(2) *Ad Fam.*, XI, 20.

(1) *Ad Br.*, 10.

temps, il rejette son manteau, montre du doigt la garde de son épée : « Voilà, dit-il, qui nous donnera notre consul, si vous nous le refusez. » Forcé d'entendre de telles paroles, le sénat pouvait dire que l'empire était fini. Pour appuyer son orateur officiel, Octave met en mouvement son armée, évacue la Gaule Cisalpine, passe à son tour le Rubicon qui la séparait de l'Italie, arrive sans opposition jusqu'aux portes de la capitale, occupe le Champ-de-Mars avec ses troupes, et est élu consul tout d'une voix. On lui donna pour collègue Q. Pedius, officier vieilli au service de son oncle; et bientôt parut la fameuse loi Pedia, qui décrétait d'accusation tous les assassins de César, tous ceux qui avaient approuvé le meurtre. D'autre part, la loi de proscription contre Antoine et contre Lépide, qui s'étaient joints à lui, fut abrogée : Octave trouvait en eux maintenant son vrai point d'appui.

C'est près du village de Castel-Franco, frontière moderne des États du pape et du duché de Modène, qu'il faut placer l'île formée par le cours du Réno, où Octave, Antoine et Lépide tinrent cette conférence fameuse dans laquelle ils se partagèrent l'empire, et se concédèrent mutuellement, avec une politesse pleine d'égards, les têtes de leurs ennemis. Deux ponts avaient été jetés sur les deux bras du fleuve : Antoine arrivait par la route de Modène, Octave par celle de Bologne; chacun d'eux avait avec lui cinq légions, qu'il laissa à quelque distance. Lépide entra le premier pour s'assurer que personne n'était caché au milieu des oseraies dont l'île était couverte; puis l'ami de César et son neveu, s'avançant à leur tour, commencèrent par se fouiller pour s'assurer qu'ils n'avaient pas d'armes, donnant ainsi la mesure de la confiance qu'ils s'inspiraient. Qu'Octave ait résisté longtemps avant d'abandonner à son ancien rival la vie de Cicéron, c'est possible; qu'il se soit montré plus désireux qu'Antoine d'épargner le sang des vaincus, de restreindre le nombre des proscrits, c'est possible encore : mais les mystères de cette entrevue sans témoins ne peuvent être expliqués que par les actes qui la suivirent, et les actes sont horribles. Il n'y a pas plus d'excuse pour l'assassinat légal que pour le guet-apens; et que l'assassin s'appelle Sylla, Brutus, Octave ou Robespierre, il doit être flétri. Toutefois, si l'antiquité a paru dans ses jugements épargner Octave, et rejeter sur Antoine l'odieux de la mort du grand orateur romain, c'est qu'on savait que Cicéron avait cherché à tromper Octave par des semblants de tendresse, comme Octave avait trompé Cicéron. L'homme qui écrivait à Brutus : « Que n'ai-je été invité au banquet des ides de mars! il n'en serait rien resté; » l'homme qui disait d'Octave : « C'est un enfant qu'il faut louer, combler et diviniser (1), » et l'on sait qu'Octave instruit du propos dit qu'il s'arrangerait de

(1) Laudandum adolescentem, ornandum, tollendum. (*Epist., ad Fam.*, XI, 20.)

manière à n'être pas de sitôt placé parmi les dieux : cet homme, si son parti eût été vainqueur, n'aurait probablement pas traité en père bien tendre le jeune général qu'il appelait son fils.

Le triumvirat était constitué : une inscription nous en donne la date (1). Les triumvirs devaient pendant cinq ans diriger les affaires de la république, et nommer les hommes qui exerceraient, durant cette période, les magistratures annuelles. Pour resserrer l'union des triumvirs, il fut encore convenu que César prendrait pour femme, quand elle serait nubile, Clodia, belle-fille d'Antoine; puis les trois chefs se mirent en marche pour Rome, leur édit de proscription à la main. C'était une de ces pièces d'éloquence où la vengeance et l'avidité cherchent à se cacher sous les semblants de l'intérêt public : Les assassins de César, y était-il dit, non-seulement avaient frappé en plein sénat l'homme qui avait rendu la paix à l'empire après en avoir porté la gloire au plus haut degré, mais ils avaient ramené les horreurs de la guerre civile. Le sénat, de son côté, s'était uni à leur forfait en les portant aux plus hautes fonctions de l'État, fonctions dont ils avaient profité pour enlever les deniers publics, pour brûler ou renverser de fond en comble les villes alliées. Il fallait maintenant arrêter leurs excès, et ne pas laisser derrière soi, en allant combattre Brutus et Cassius en Orient, des ennemis dont les machinations n'étaient que trop redoutables. Ils avaient voulu déclarer ennemis de la patrie les vengeurs de César et leur armée entière : les triumvirs seront plus modérés. Ils n'agiront pas contre un ordre entier, contre une compagnie, contre une agglomération quelconque de citoyens : la richesse ou la puissance ne seront pas un titre de proscription. Mais la sûreté de l'État exige quelques têtes : les plus coupables, les plus pervers seulement seront atteints. Venait ensuite la défense habituelle de donner asile aux proscrits, les récompenses promises aux meurtriers, la promesse de ne point prendre le nom des délateurs (2). Tel fut l'acte d'accusation, contre lequel personne ne pouvait trouver de sûreté dans ses amitiés ou dans ses alliances : en effet, quand Sylla avait proscrit ses ennemis, ses partisans du moins n'avaient rien à craindre. Il n'en pouvait être de même dans ce combat sanguinaire, où les vainqueurs, nouveaux amis, étaient anciens adversaires, et se sacrifiaient mutuellement leurs adhérents, dont ils exigeaient la tête avec d'autant plus d'insistance qu'ils affaiblissaient ainsi

(1) ... ÆMILIVS. M. ANTONIVS
IMP. CÆSAR
III VIR. R. P. C. EX. A. D. V. KAL
DEC. AD. PR. KAL. IAN
SEXT.

*Voy.* Gruter, p. 298, et Orelli, 594. Les triumvirs étaient donc nommés du 5 des calendes de décembre 711 jusqu'au 1er jour des calendes de janvier 716.

(2) *Voy.* Appien.

le parti d'un collègue dans lequel ils prévoyaient un rival. Trois cents sénateurs, deux mille chevaliers, périrent par l'ordre des triumvirs. Si Antoine était plus insolent, Octave était plus impitoyable. Ce fut le seul, dit Suétone, qui ne pardonna pas. Cependant la société romaine se montrait bien digne du cruel châtiment qu'on lui infligeait, si elle a mérité le mot de Velléius Paterculus, mot qui fait horreur et dont on veut douter : « Au milieu des recherches qu'on faisait des proscrits, dit-il, on trouva de la fidélité chez les femmes, moins chez les affranchis, quelque peu encore chez les esclaves, aucune dans les fils, tant, l'espoir une fois conçu, il est difficile d'attendre (1). »

Cependant l'Asie était presque aussi maltraitée par Cassius que l'Italie par les triumvirs. Rhodes prise, il en avait fait égorger les principaux habitants. L'impôt avait été exigé pour dix années d'avance dans l'Asie Mineure. On ne savait comment échapper aux exactions. Les magistrats vendaient les propriétés publiques, dépouillaient les temples ; et quand ces ressources ne suffisaient pas, citoyens, femmes, enfants, vieillards étaient mis à l'encan. Pendant que Cassius perdait ainsi son temps dans une guerre secondaire, le pouvoir des triumvirs avait eu le temps de se consolider. Leurs armées étaient en état de tenir la campagne, et eux-mêmes, mettant à profit le système de César, se trouvaient prêts à commencer l'attaque. C'est en Macédoine, dans les plaines de Philippes, que devait tomber, pour ne plus se relever, cette république romaine qui avait vécu son temps et souillé sa gloire par tant d'excès. C'est là que devait reparaître le fantôme qui avait dit à Brutus : « Je t'attends à Philippes. » Ce fantôme, c'était le remords, c'était le spectre de César assassiné par les hommes qu'il avait comblés de bienfaits. « Les morts ne reviennent pas, » a-t-on dit quand on a voulu justifier le sang versé. C'est un blasphème en morale, c'est une erreur grossière en politique. Ce sont les morts qui reviennent dans la personne de leurs vengeurs, et le sang d'un roi est le gage certain d'une restauration. L'assassinat est le plus grand des crimes, et le pire des moyens.

Octave joue un rôle peu important dans les deux journées de Philippes. Arrêté pendant plusieurs jours à Dyrrachium par la maladie, il arriva cependant assez à temps pour se faire porter en litière au milieu de ses troupes rangées en bataille ; non pas qu'un excès de valeur domine en lui la faiblesse du corps ; mais un songe l'a averti de ne pas rester dans le camp, et, en effet, le camp est pillé par les ennemis. Cependant, qu'il se soit caché trois jours dans les marais, ainsi que Pline le prétend (2), on peut en douter : c'est un propos d'Antoine, le soldat aventureux, le brillant officier d'avant-garde, qui ne perdit jamais une occasion d'accuser de lâcheté son rival, et de se poser comme le véritable héritier de César par la bravoure, si Octave l'était par la naissance. Malheureusement ce rôle de chef qu'Octave ne prit pas pendant les deux jours de bataille, il le réclama après la victoire pour anéantir le parti vaincu, et se montra tout aussi inflexible en Macédoine qu'il l'avait été pendant les proscriptions de Rome. Dominé déjà par cette idée de l'unité du pouvoir, seul asile de la société romaine, battue depuis si longtemps par la tempête, il ne voulait rien laisser debout du vieux parti républicain. On comprendrait la pensée politique : on ne comprend pas les cruautés inutiles qui en marquèrent l'accomplissement. Du reste, Octave après la bataille de Philippes était loin d'être rétabli de la maladie qui l'avait atteint à son départ pour la Macédoine. Il fut même, au retour, forcé de s'arrêter à Brindes ; et le bruit de sa mort se répandit jusqu'à Rome, où il occasionna des troubles nouveaux. Peut-être faut-il croire, si nous voulons concilier la longanimité d'Auguste avec la cruauté d'Octave, que ses facultés étaient altérées par la souffrance lorsqu'il envoyait à la mort tant de prisonniers ; lorsqu'il ne leur épargnait ni les reproches ni l'insulte ; lorsqu'à ceux qui, n'espérant pas grâce de la vie, demandaient au moins la sépulture, il répondait : *Les vautours y pourvoiront*.

Pendant qu'Antoine, qui avait pris pour lui les riches contrées d'Orient, marchait à la conquête des Parthes, Octave rentrait à Rome chargé de récompenser les vétérans, c'est-à-dire de livrer l'Italie, déjà épuisée par tant de guerres, au pouvoir d'une soldatesque avide. Il fallut donc enlever aux villes leurs territoires, aux propriétaires leurs héritages, aux temples leurs trésors. Les dieux comme les hommes devaient être dépouillés en faveur des partisans du nouveau pouvoir, créanciers exigeants et insatiables. Sans doute Octave aurait voulu ne pas soulever ainsi contre lui tant de plaintes trop facilement justifiées ; mais il était arrivé à l'un de ces moments où les chefs de parti sont conduits par ceux qui les suivent. Il veut haranguer des soldats mutinés ; et parce qu'un centurion a cherché à les calmer en attendant sa venue, on l'égorge, et on place son cadavre sur le chemin qu'il doit suivre. A peine s'il ose se plaindre ; mais, à force d'indulgence et de douceur, il rallie ses troupes, qui ne trouvent pas qu'on ait assez fait pour elles en leur livrant les plus riches cités de la péninsule. C'est qu'il a plus que jamais besoin de leur appui. Tous les mécontents, peuple, noblesse, patriciens, chevaliers, se rallient autour de Lucius Antonius, frère d'Antoine, et de Fulvie, sa femme : le premier, vaniteux personnage qui reprochait à Octave de récompenser l'armée en son nom, et d'accaparer ainsi à lui seul sa reconnaissance ; la seconde, voulant rappeler en Italie son époux infidèle, ou mieux encore se venger du mépris qu'Octave avait manifesté pour elle, en refusant l'affection trop tendre qu'il lui avait inspirée. La

(1) Vell. Paterc., l. II, c. LXVII.
(2) Liv. VII, XLVI, éd. *Hls*.

vanité blessée, telle est donc l'origine de la guerre de Pérouse (1) ; et cependant Lucius Antonius, profitant de la réprobation générale excitée en Italie par la spoliation, donna pour prétexte à son opposition le désir de relever la république, espérant ranimer ainsi le parti national, dont il deviendrait le chef. Il ne s'armait, disait-il, que pour mettre fin au pouvoir illégal du triumvirat : son frère résignerait volontairement son titre de triumvir, et laisserait rétablir la légitime autorité des consuls. Cette politique était imprudente. A mesure que Lucius devint ainsi le centre d'un mouvement réactionnaire plus puissant, les sentiments de l'armée se prononcèrent d'une manière plus unanime en faveur d'Octave. Asinius Pollion et P. Ventidius, tous deux chauds partisans d'Antoine, tous deux commandant dans la Gaule Cisalpine des forces suffisantes pour faire triompher le parti de son frère, hésitèrent en voyant que le triomphe de Lucius allait comprimer de toutes parts la suprématie de l'armée, et laissèrent Octave l'enfermer dans Pérouse. Ainsi abandonné à lui-même, et n'ayant, pour tenir tête à de vieilles troupes, que les secours insuffisants d'une population sans discipline, L. Antonius ne put que se défendre derrière les remparts de la ville jusqu'à ce que ses vivres fussent épuisés. Obligé alors de se rendre, il fut renvoyé sain et sauf. Ses soldats obtinrent aussi leur pardon, grâce à l'intervention de leurs camarades qui servaient dans l'armée d'Octave ; mais ce n'étaient ni L. Antonius ni ses soldats qu'avait en vue l'inexorable politique du vainqueur ; c'était cette queue du parti de Brutus, ces sénateurs, ces chevaliers, ne pouvant se résoudre les uns à ne plus faire les lois qui consacraient leurs privilèges, les autres à ne plus s'enrichir à leur gré dans les provinces livrées à leurs concussions. Sous cette pensée de domination complète mais féconde, contre laquelle il voyait réagir sans cesse l'élément républicain, Octave fut implacable et bien cruel. Malgré ses vingt-trois ans, il put entendre sans émotion les prières de ses victimes. A toutes les supplications il répondait : « Il faut mourir ! »

On peut regarder la chute de Pérouse comme la fin de la lutte des principes dans la sanglante histoire des guerres civiles de cette époque. Selon le point de vue où l'on se place, selon l'appréciation de l'historien, cette courte guerre condamna le peuple romain à plusieurs siècles d'une complète servitude, et cet asservissement prépara, par le triomphe de l'armée recrutée dans la nation, cette unité de pouvoir qui devait amener enfin une ère de calme : ère pendant laquelle les castes devaient disparaître, les distinctions factices d'origine ou de condition s'effacer, la société antique se transformer peu à peu, et donner naissance à l'égalité devant la loi, conquête précieuse du droit romain sous les empereurs. Désormais, plus de brillants orateurs luttant au forum dans l'intérêt de leur vanité ; plus de cette soif de popularité qui sacrifiait la conviction au besoin de l'éloge ; plus de ce désir incessant de tout rapporter à soi, ou de s'opposer au triomphe d'un rival ; plus de ces semblants de vertu qui dans un siècle corrompu ne trompaient personne ; plus de ces Cassius au pâle visage, creusé par l'envie et la débauche ; plus de Brutus perdu par les mauvaises doctrines, combattant avec Pompée qui a tué son père, assassinant César son bienfaiteur. Cicéron avait jugé la république romaine, le jour où il avait dit du vertueux Caton : « Il gâte souvent les affaires : il opine comme dans la république de Platon, et nous sommes la lie de Romulus (1). »

Après la victoire d'Octave, la distribution de terres promises aux soldats ne pouvait plus rencontrer d'obstacles. Tenanciers, propriétaires, chassés de l'Italie, cherchèrent pour la plupart, nous dit Appien, un refuge auprès de Sextus Pompée, maître de la Sicile. Il est probable cependant qu'un grand nombre portèrent leurs pas dans des provinces plus voisines, et y trouvèrent, grâce à leur expérience dans la science agricole, grâce à leurs habitudes industrieuses, un accueil hospitalier. Il se peut donc que la civilisation de la Gaule et de l'Espagne, la diffusion de la langue latine dans ces vastes contrées, et par conséquent l'acheminement aux vérités du christianisme, qui vont bientôt apparaître, aient été favorisées par les spoliations commises en Italie : tant il est vrai que les voies de la Providence sont mystérieuses, et qu'elle fait naître un bien réel d'un mal apparent. Cependant, Antoine avait été rappelé d'Asie par la nouvelle de la guerre de Pérouse, et la crainte que lui inspirait l'esprit dominateur d'Octave l'avait conduit à former une alliance avec Sextus Pompée. Trouvant à son arrivée devant Brindes les portes de la ville fermées, il en fit le siége ; mais ni ce commencement d'hostilité, ni son rapprochement avec Pompée, ne prouvent qu'il ait eu relativement au rétablissement de la république les idées que lui prêtait son frère Lucius. La division qui existait alors entre lui et Octave avait le même principe que la querelle qui fut vidée plus tard à Actium : c'était la rivalité. Il n'y avait plus là qu'une simple lutte de prééminence entre deux chefs militaires, lutte dans laquelle la nation n'avait d'autre intérêt que de savoir à quel maître elle obéirait. Quoi qu'il en soit, soldats et officiers, lassés de guerres civiles, ne voyaient qu'avec regret la dissension éclater entre le plus ancien ami de César et son fils adoptif, dissension qui pouvait élever sur leur ruine commune le fils de Pompée. Aussi, chacun s'employa-t-il pour amener une conciliation. La mort de Fulvie favorisa la paix. Antoine épousa Octavie, sœur d'Octave,

(1) An de Rome 713 (41 av. J.-C.). Voy., sur la guerre de Pérouse, Dion, l. XLVIII, § 5, seq. ; et Appien, *Bell. civ.*, l. V.

(1) *Ad Att.*, II, 1.

comme Octave avait autrefois épousé Claudia, belle-fille d'Antoine, puis Scribonia, belle-sœur de Sextus. Ces mariages formés et rompus par la politique étaient alors une sorte d'appoint dans le partage du monde. Par une nouvelle division, Antoine eut toutes les provinces de l'Orient jusqu'à l'Illyrie, Lépide l'Afrique, Octave l'Occident, tandis que Sextus Pompée, qui s'était fait sa part en menaçant Rome de disette, avait obtenu les îles de l'Achaïe. A lui, du reste, l'honneur d'avoir réclamé l'amnistie et fait cesser les proscriptions; à l'exception des meurtriers de César, dont la plupart n'existaient plus, tous les exilés purent rentrer en Italie; et dès lors on voit cesser cette longue série de bannissements ou de confiscations, qui faisait de chaque révolution nouvelle une calamité publique. Plus tard, les chefs de parti ou leurs principaux adhérents souffrirent seuls des conséquences de la défaite. Il n'y eut plus de listes de proscription; et le parti républicain étant complétement abattu, la société commença à s'établir dans sa nouvelle forme, pour jouir enfin de cette tranquillité complète qu'Auguste lui donna pendant un demi-siècle.

Neuf années s'écoulèrent entre la paix avec Pompée et la bataille d'Actium (de 714 à 723), années pendant lesquelles Octave se prépara à la monarchie universelle par des travaux d'organisation, et à la défaite d'Antoine par ses luttes contre Sextus et Lépide. Deux hommes, deux simples chevaliers dont il avait su apprécier les qualités essentielles, qui pouvaient lui donner un appui solide et ne pouvaient lui causer d'ombrage, Agrippa et Mecène, se complétant l'un par l'autre, le premier vaillant homme de guerre, le second esprit fin et délié, furent ses fidèles lieutenants. Il leur dut la défaite de Sextus, dont il venait de répudier la belle-sœur pour épouser Livie, répudiée elle-même par Claudius Tibérius, et enceinte de Drusus. En effet, Octave pendant deux années n'éprouva que des revers dans une guerre maritime contre un homme maître de toutes les grandes îles de la Méditerranée occidentale, qui lui fournissaient de nombreux navires et de hardis matelots. Une première fois près de Cumes, une seconde fois près du roc de Scylla, la flotte d'Octave fut rompue, mise en déroute, ou poussée au rivage. C'est à la suite de cette dernière défaite qu'Octave rappela Agrippa vainqueur dans les Gaules, et le chargea de créer un nouveau matériel, de recruter de nouveaux marins. Après de longs préparatifs, après la lustration de la flotte, faite au milieu d'un pompeux appareil, sur le lac Lucrin, réuni par un canal à la mer, commença, en l'an de Rome 716, une troisième campagne. Celle-là fut décisive. Agrippa venait de perfectionner cette vieille invention de corbeaux de fer qui accrochaient la galère ennemie, et avaient déjà, plusieurs siècles auparavant, donné aux Romains la victoire sur les Carthaginois. L'effet fut le même: une fois les vaisseaux réunis, les soldats pouvaient combattre, et les légionnaires d'Octave l'emportèrent sans peine sur les matelots de Sextus (1). Vaincu, le fils de Pompée s'enfuit dans le Levant, où Antoine, qui pouvait s'en faire un puissant auxiliaire contre l'ambition d'Octave, le fit plus tard mettre à mort. Lépide, cependant, était venu d'Afrique se réunir à Octave contre Sextus. Il avait contribué à la victoire, il prétendait avoir part au butin; mais le neveu de César avait coutume de se faire la part du lion. Non-seulement il n'accorda rien à Lépide des dépouilles de Sextus, mais il lui prit ses légions, honteuses d'obéir à un tel chef; et, lui laissant par grâce le titre de grand pontife, il n'eut plus d'autre rival qu'Antoine.

Que faisait alors le lieutenant de César? Vainqueur de l'Asie, mais vaincu par Cléopâtre, il menait auprès d'elle cette *vie inimitable* dont Plutarque nous a laissé les incroyables récits. L'Orient, immobile dans son faste et son enivrante langueur, nous apparaît toujours le même, que ce soit Hérodote, ou Plutarque, ou les conteurs arabes, qui nous en tracent le tableau. Tandis qu'Octave recevait à Rome l'ovation et l'hommage d'une statue sur le piédestal de laquelle on inscrivait: *Pour avoir rétabli la paix longtemps troublée* (2); tandis qu'il purgeait l'Italie des bandes de brigands, lèpre qui suit de si près les révolutions; tandis qu'il rassurait les bons citoyens en proclamant enfin l'amnistie du passé, en brûlant les correspondances ou les notes qui pouvaient compromettre l'avenir de ses nouveaux adhérents; tandis qu'il réparait les temples et fondait la bibliothèque d'Apollon-Palatin, Antoine, se disant tantôt fils d'Hercule, tantôt nouveau Bacchus, descendait le Nil avec Cléopâtre sur un navire doré aux voiles de pourpre, la faisait monter sur un trône d'argent, revêtue du costume d'Isis, la proclamait reine d'Égypte et de Libye, reconnaissait son fils Césarion comme le fils de César, et déclarait rois des rois les autres fils qu'il avait eus d'elle. C'en était trop: Octave, qui guettait son rival, et ressentait vivement l'injure faite à sa sœur Octavie, trouva, dans l'aveuglement d'Antoine pour la nouvelle Isis, le sujet d'une guerre où les sympathies de Rome tout entière s'éveillaient en sa faveur. Il accusa Antoine, en plein sénat, d'avoir voulu démembrer l'empire, d'avoir introduit un étranger dans la famille de César. Le testament de son rival, déposé dans le temple de Vesta, est enlevé, malgré la résistance des vestales: Octave en brise le sceau, et le lit aux sénateurs. Les signes de la folle passion qu'Antoine a conçue étaient trop évidents pour ne pas frapper tous les yeux: un décret, obtenu sans peine, le prive de la puissance triumvirale

(1) La bataille fut livrée le 3 des nones de septembre de l'an de Rome 718 (av. J.-C. 36), ainsi que nous l'apprend le calendrier d'Amiterne: FER. ET. SVPPLICATIONES. APVD. OMNIA. PVLVINARIA. QVOD. EO. DIE. DIVI. F. VICIT. IN. SICILIA.

(2) *Voy.* Appien *B. C.*, l. V, c. 130.

ainsi que du consulat qu'il doit occuper l'année prochaine, et des deux côtés on se prépare à la guerre. « Ce n'est pas Antoine que nous aurons à combattre, disait Octave; les breuvages de Cléopâtre lui ont ôté la raison : nous aurons pour adversaires des eunuques et des coiffeuses. » Peut-être cependant Octave était-il moins rassuré qu'il ne le disait, lorsqu'il se trouva en face de deux cent mille hommes de pied, de douze mille cavaliers, de cinq cents vaisseaux qu'Antoine avait rassemblés près du promontoire d'Actium, à l'entrée du golfe d'Ambracie. Tout l'empire romain, c'est-à-dire le monde civilisé, était représenté dans ces deux armées, auxquelles allait être confié le sort des nations. Que serait-il arrivé si Antoine eût été vainqueur? Il avait promis à ses soldats d'abdiquer le triumvirat six mois après la victoire. S'il eût tenu parole, le vieux républicanisme se reprenait à une vie factice, et faisait, avant de succomber, de nouvelles victimes. Octave, lui, n'avait rien promis. Virgile nous le représente à la tête de sa flotte, debout sur la poupe de son vaisseau, ayant pour lui le sénat, le peuple et les dieux :

Hinc Augustus agens Italos in prælia Cæsar,
Cum patribus populoque, penatibus, et magnis dis,
Stans celsa in puppi.

En effet, l'histoire, d'accord avec le poëte, témoigne qu'il prit une part active au combat, et cette fois, enfin, il fut clément après la victoire : *Victoria fuit clementissima*, dit Velléius Paterculus. Le temps de la rigueur était passé, l'opposition républicaine abattue, les partisans d'Antoine n'avaient pas de grands efforts à faire pour devenir les sujets d'Auguste.

Après avoir reçu le serment des légions de son rival; après avoir passé une première fois en Orient, et être revenu à Brindes pour y terrifier d'un regard, selon l'expression de Tacite (1), les soldats révoltés auxquels il devait la victoire d'Actium, Octave aborda en Égypte, où Cléopâtre, toujours prête à faire au vainqueur l'hommage de ses États, sauf à les racheter par l'hommage de sa personne, lui livra Péluse, la clef du pays. Cette fois cependant les charmes de la reine d'Égypte perdirent leur pouvoir un peu usé. Octave aimait les femmes à son heure, et plus d'une fois, nous dit Suétone, il leur fit la cour pour connaître les secrets de leurs maris. Mais alors, maître de l'amant et du royaume de Cléopâtre, Octave n'avait plus besoin d'elle que pour orner la pompe de son triomphe : elle le sut, et préféra la mort à l'ignominie. On la trouva couchée sur un lit d'or, le diadème au front, endormie du dernier sommeil. Antoine, qui s'était frappé de son épée, l'avait précédée de quelques jours dans la tombe. L'Égypte était désormais une province romaine. Ainsi finit la dernière lutte qu'avait à soutenir Octave pour établir enfin l'unité du pouvoir, seule digue efficace contre le

(1) *Vultu et aspectu Actiacas legiones exterruit.* (Ann., I, 42.)

déchaînement des ambitions personnelles qui pendant soixante années ensanglantèrent la république. Trois triomphes l'attendaient à Rome, où il ferma enfin le temple de Janus, et célébra sa victoire sur les Dalmates soumis par ses lieutenants, sur Antoine défait à Actium, sur Cléopâtre vaincue en Égypte. Les trésors qu'il rapportait d'Orient suffirent à payer toutes ses dettes, à remplir toutes ses promesses, à donner 400 sesterces à chaque citoyen, 1,000 à chaque soldat. Il y eut tant d'argent à Rome, s'il faut en croire Dion Cassius, que les biens-fonds avaient doublé de valeur, tandis que l'intérêt était réduit des deux tiers. Aussi peuple et sénat rivalisaient-ils dans leurs témoignages de reconnaissance, et se dépouillèrent-ils à l'envi de tous leurs droits pour les lui conférer.

Auguste (c'est alors que le sénat, à bout de flatteries, lui donna ce surnom (1)), fut investi du pouvoir despotique, par la simple réunion en sa personne des magistratures ordinaires de la république; et c'est là ce qui explique la transformation rapide du plus puissant des États républicains en monarchie. Le peuple, en effet, peut tolérer (nous le voyons à toutes les époques) une autorité sans contrôle, pourvu que cette autorité paraisse avoir été établie par lui; pourvu qu'elle soit exercée en son nom comme dans son intérêt; et c'est là ce qui caractérise le pouvoir des empereurs à Rome, pouvoir dont le principe avoué différait complétement des anciennes monarchies asiatiques, ou de celles qui se sont établies plus tard sur les débris de l'empire romain. La constitution romaine, même aux plus belles époques de la république, a toujours offert de nombreuses affinités avec le despotisme : le pouvoir des magistrats y était absolu au plus haut degré, et chacun d'eux ne rencontrait d'opposition que dans le contrôle d'autres pouvoirs non moins absolus que le leur. C'est ainsi que l'autorité du consul eût été complétement tyrannique, si elle n'eût été restreinte dans l'intérieur de la ville par le *veto* des tribuns ou l'appel au peuple; à l'extérieur, par la loi Porcia, souvent violée. Les censeurs avaient le droit de dégrader tout individu, et de l'exclure du rang que lui avaient valu ses services ou sa naissance. Les tribuns, à leur tour, arrêtaient d'un mot la marche du gouvernement, et semblent avoir eu le pouvoir arbitraire de faire jeter en prison quiconque s'opposait à leurs mesures. Passant ensuite des magistratures individuelles aux assemblées, on verra le sénat, qui semblait investi du seul pouvoir législatif, se mettre au-dessus des lois, les annuler, et exercer un despotisme illimité toutes les fois qu'il jugeait à propos de déclarer le pays en danger, et ordonnait aux con-

(1) An de Rome 727, avant J.-C. 27. Aux ides de janvier selon Ovide (*Fast.*, l. I, 590) et Orose; le 16 des kalendes de février selon Censorin (*De Die nat.*, c. XXI), le 17 des kalendes du même mois, selon les fastes de Verrius Flaccus.

suls de pourvoir à sa sûreté. Il s'agissait donc de réunir en une seule main cette puissance sans limites qui avait été jusque-là le partage d'un petit nombre de privilégiés. Auguste y réussit en acceptant tout simplement les titres républicains que le sénat s'empressait de lui offrir. Il fut proconsul, tribun, censeur, *imperator*. Par le pouvoir proconsulaire, son autorité dans toutes les provinces devint supérieure à celle des gouverneurs ordinaires. Elle lui permit d'exercer un contrôle suprême sur les forces militaires de chaque pays, leur revenu, leur juridiction civile ou criminelle. En étendant cette autorité réservée par les provinces à l'Italie entière, Rome comprise, le pouvoir souverain d'Auguste était fondé de fait. Mais le titre d'*imperator* vint encore rendre ce pouvoir plus militaire, en attachant à la personne de l'empereur le commandement perpétuel des armées, et lui permettant de le conserver à Rome comme dans les provinces ; de plus les pouvoirs de la censure, qu'il n'exerça pas, il est vrai, comme quelques-uns de ses successeurs, sous le titre de censeur perpétuel, lui furent cependant conférés sous celui de *morum legumque regimen*, ou contrôle des mœurs et des lois de la république Enfin, la puissance tribunitienne compléta ce faisceau d'attributions souveraines, dont la réunion formait le pouvoir le plus absolu. Non-seulement Auguste, avec son titre de tribun, pouvait arrêter instantanément toute opposition formée, toute mesure prise par le peuple ou le sénat, mais sa personne devenait inviolable ; et toute attaque à cette inviolabilité, soit en action, soit même en parole, mettait le coupable hors la loi. Dion a donc raison quand il dit que, pendant sept cent vingt-cinq ans, les rois, la démocratie, l'oligarchie avaient tour à tour régi l'État romain, lequel après la bataille d'Actium devint une monarchie absolue, c'est-à-dire soumise à la toute-puissance d'un seul homme (1) ; puissance déguisée sous des titres qui rappelaient au peuple la forme républicaine, à laquelle il avait dû si longtemps, nous ne dirons pas le bonheur, nous ne dirons même pas la liberté, mais la gloire des armes et la conquête du monde.

Après avoir feint d'abdiquer en plein sénat ; après avoir cédé à des résistances qu'il avait prévues, sinon provoquées, Auguste, le 7 janvier de l'an de Rome 726, accepta, pour dix ans seulement, l'autorité souveraine, à condition toutefois que le sénat partagerait avec lui l'administration des provinces : fardeau pesant, disait-il, et dans lequel il choisit pour son propre compte toutes les provinces frontières où se trouvaient les forces militaires de l'État, qui restèrent ainsi à sa disposition. Telles étaient l'Espagne et la Gaule, qu'il visita bientôt pour y combattre les ennemis qui ne reconnaissaient pas sa puissance. Salasses, Aquitains, Cantabres, Lusitaniens, furent défaits tour à tour ; puis, après deux années passées en Espagne, Auguste revint à Rome, malade des fatigues qu'il avait endurées, et ferma pour la seconde fois le temple de Janus. Là se bornent les expéditions auxquelles il prit part personnellement ; pendant tout le reste de sa longue carrière ses lieutenants furent seuls chargés de réprimer les révoltes ou les invasions qui menaçaient l'empire. C'est ainsi que, vers l'époque de son retour à Rome, Ælius Gallus, préfet de l'Égypte, faisait pénétrer les armes romaines jusque dans le Yémen, peut-être même le Hadramaut. Embarqué à Arsinoé, le général romain débarqua dix mille hommes à Leukècomè, qui paraît être le Haura des Arabes, situé à quelques journées au nord de Ianbo (1). Le manque d'eau et la perfidie des guides rendirent alors la marche si lente et la route si longue, qu'on ne parvint qu'au bout de plusieurs mois dans la contrée fertile où est située Nedjran. La ville fut emportée d'assaut, et les Romains, continuant leur route, parvinrent sur les bords d'un fleuve au passage duquel, s'il faut en croire Strabon, ils tuèrent dix mille Arabes en ne perdant que deux soldats. Arrivée à Mareb, dans le Yémen, alors gouverné par le roi Dhou-l-Azhar (2), fils du roi yémanite Abraha, l'armée romaine assiégea pendant six jours la capitale de l'Arabie Heureuse ; mais la disette d'eau la contraignit à lever le siége. Gallus, convaincu trop tard de la perfidie de ses guides, prit pour le retour des routes différentes de celles où ils l'avaient égaré, et franchit en soixante jours le même espace qu'il avait mis six mois à parcourir. Après onze jours de navigation, il débarqua à Myos-Hormos, d'où il se rendit par terre à Alexandrie avec ceux de ses soldats qui avaient échappé aux maladies, à la faim, et aux fatigues du désert. Tel fut le triste succès de l'expédition la plus lointaine tentée par le monde occidental dans la péninsule arabique ; expédition tellement hardie à cette époque, qu'elle donne la plus haute idée de l'état de sécurité dans lequel se trouvait l'empire romain depuis la bataille d'Actium. D'autres campagnes des lieutenants d'Auguste furent plus heureuses pour les armes romaines. Une seconde tentative des Cantabres, cinq ans après le voyage d'Auguste en Espagne, fut réprimée par une sanglante victoire. La Rhétie, la Vindélicie, la Norique furent conquises, et le Danube devint de ce côté la frontière de l'empire (an de Rome 738). Trois ans plus tard, Tibère et Drusus, les deux fils de Livie, firent rentrer dans le devoir la Pannonie nouvellement conquise et déjà révoltée : ce dernier surtout se fit remarquer par un brillant courage, et, parvenu jusqu'à l'Elbe

(1) Dion., l. LII, § 1.

(1) *Voy.* le *Mémoire* de M. Ét. Quatremère sur les Nabathéens, *Journal Asiatique*, janvier 1835.

(2) La concordance du nom du roi yémanite *Dhou-l-Azhar* avec le roi *Ilasarus* cité par Strabon, a été prouvée par nous (*Histoire de l'Arabie*, Paris, Firmin Didot, 1847), et par M. Caussin de Perceval (*Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, t. I).

après quatre campagnes en Germanie, il mourut dans son triomphe. Pendant ce temps Agrippa, pacifiant le Bosphore, donnait un roi aux Cimmériens; le roi des Parthes rendait les aigles enlevés à Crassus, et Balbus soumettait les Garamantes.

C'est par une discipline exacte, par une organisation forte et permanente des légions, qu'Auguste assurait ainsi les frontières de l'empire. Son avénement avait déterminé l'influence du pouvoir militaire sur le gouvernement civil. L'armée l'avait conduit au pouvoir; c'était sur cette armée, composée d'hommes pris dans toutes les provinces, qu'il s'appuyait pour le conserver. Il dut donc avoir pour politique de transporter dans les camps l'influence que la ville de Rome avait eue sous la république, influence qu'il dissémina d'ailleurs dans les municipes d'où il tirait ses soldats, en accordant aux cités les priviléges municipaux, jadis concentrés dans l'enceinte des murs que dominait le Capitole. L'établissement d'une armée permanente étant ainsi l'un des premiers mobiles de sa politique, l'ordre, la subordination, la discipline y furent réglés avec un tel soin, que l'on trouve encore dans les monuments du droit romain les règlements militaires désignés sous le nom de *disciplina rei militaris Augusti*. Tous les sujets de l'empire, à l'exception des esclaves, eurent entrée dans les légions, et durent rester sous les drapeaux jusqu'à l'âge fixé pour la libération du service. Le nombre des légions fut fixé à vingt-cinq, chacune composée de six mille hommes; plus, des corps d'auxiliaires qui en doublaient le nombre (1). Neuf cohortes prétoriennes, espèce de garde impériale qui devait plus tard mettre l'empire à l'encan, et trois cohortes urbaines, avaient leur garnison en Italie. Le recrutement, facilité par l'assurance d'une solde régulière et l'appât des récompenses promises aux vétérans, était devenu volontaire : des exemptions, des faveurs, compensaient les fatigues du service. Ainsi, l'interdiction du mariage devant placer les soldats sous le coup des peines prononcées contre les célibataires par les lois *Julia* et *Papia Poppæa*, l'empereur leur avait accordé, par le fait même de leur présence sous les drapeaux, les mêmes droits qu'aux pères de famille, le *jus liberorum*. L'*honesta missio*, ou congé mérité par l'accomplissement des devoirs militaires, donnait enfin aux vétérans des priviléges qui leur constituaient une véritable fortune. Une somme d'argent, prise sur le trésor militaire créé par Auguste, des terres à exploiter, le droit de cité pour les étrangers ou *peregrini*, la jouissance des honneurs accordés aux décurions, les plaçaient au rang des citoyens les plus favorisés.

C'était dans les provinces réservées à l'empereur qu'étaient cantonnées les légions, par cette raison toute simple qu'Auguste avait choisi pour lui, dans le partage fait avec le sénat, les provinces frontières, où le voisinage de l'ennemi demandait la concentration des forces de l'empire. Il en résultait que les proconsuls envoyés par le sénat ne pouvaient avoir sur les peuples qu'ils administraient qu'une autorité toute pacifique; tandis que les lieutenants d'Auguste, outre qu'ils étaient magistrats civils et criminels, avaient la puissance que donnent les armes, portaient les insignes du commandement militaire, et joignaient à leurs licteurs une garde de soldats. Quant aux finances, Auguste en établit l'organisation sur des bases exactes, par une opération colossale. L'empire romain fut cadastré de l'Euphrate aux frontières de l'Écosse, du Danube à l'Atlas. Trois géomètres avaient été chargés de cette tâche gigantesque, à l'accomplissement de laquelle il fallut employer près de trente années. Zénodoxus mit plus de vingt ans à mesurer les parties orientales de l'empire. Polyclète acheva la mesure des provinces du midi en vingt-cinq ans, tandis qu'il ne fallut pas moins de vingt-neuf ans et huit mois à Théodotus pour soumettre les provinces du nord aux mêmes opérations. Envoyés à Rome, les travaux de ces ingénieurs y étaient coordonnés par Balbus, sous la présidence d'Agrippa. Des registres où toutes les mesures étaient inscrites pouvaient être consultés, au besoin, par les divers habitants de l'empire, qui trouvaient aussi sous le portique d'Octavie des espèces de cartes géographiques, *itineraria picta*, peintes sur le mur; cartes où les officiers du gouvernement allaient étudier leur route, et la topographie du pays dans lequel les appelaient leurs diverses missions. Le recensement des individus ainsi que de leurs biens meubles et immeubles, opération qui se renouvela par la suite tous les dix ans, servit alors de base à la répartition de l'impôt, que des officiers publics portant le nom de procurateurs de César, *procuratores Cæsaris*, étaient chargés de percevoir. Ces agents supérieurs pourvoyaient en même temps aux dépenses publiques dans les provinces, à l'entretien des routes, à la solde des armées de terre et de mer, au transport des dépêches, aux écoles ayant des professeurs payés par l'État. Les sources principales de l'impôt perçu dans les provinces pour satisfaire à ces exi-

(1) De ces vingt-cinq légions, deux stationnées en Mœsie, deux en Pannonie, et deux en Dalmatie, défendaient la ligne du Danube; huit couvraient le Rhin; trois occupaient l'Espagne. Les frontières méridionales de l'empire étaient protégées par les deux légions de la province d'Afrique et les deux légions de l'Égypte. Quatre légions occupaient l'Asie jusqu'à l'Euphrate. On est frappé du petit nombre de troupes qui suffisaient pour contenir tant de provinces et pour protéger contre l'invasion un si vaste développement de frontières : surtout si l'on considère que l'Europe seule maintenant arme habituellement, et en temps de paix, deux millions de soldats. Rien ne prouve mieux l'immense supériorité que l'habitude des armes et de la tactique militaire donnait au monde romain, c'est-à-dire au monde civilisé sur les Barbares, qui devaient attendre longtemps encore l'heure de leur triomphe. (*Voyez* sur l'organisation militaire des Romains les mémoires de Lebeau dans le Recueil de l'Acad. des Inscr., et l'*Historia mutationum rei militaris romanorum*, par M. Lange, in-4°, Gottingæ, 1846.

gences étaient la capitation, la dîme, les droits de douane, les produits des mines, des forêts de l'État, les fermages sur la pêche et sur la vente du sel. Cependant Auguste avait dû, dès son avénement, remédier à la pénurie des finances, épuisées par les longues guerres civiles qui avaient si longtemps déchiré l'État romain, et, par la dépopulation, conséquence inévitable des révolutions. Aussi doit-on dater des premières années de son règne la loi *Julia vicesimaria*, qui établissait l'impôt du vingtième sur les successions, un autre impôt du centième sur le prix des ventes aux enchères, et celui du cinquantième sur la vente des esclaves. Mais les lois *Julia* et *Papia Poppæa* eurent une influence fiscale des plus heureuses en arrêtant cette dépopulation de l'Italie, causée peut-être autant par le relâchement des mœurs que par les ravages de la guerre. Par ces lois, toute personne âgée de plus de vingt-cinq ans et de moins de soixante, n'ayant pas d'enfants légitimes ou adoptifs, était dépouillée de divers priviléges, tels que ceux de recevoir des legs par testament; et tous les avantages qu'elle aurait pu retirer des dispositions faites en sa faveur étaient transportés aux pères de famille. De là les fréquentes allusions faites par les historiens et les jurisconsultes au droit des trois enfants, *jus trium liberorum*. Ceux qui l'avaient obtenu devenaient aptes à exercer certaines magistratures, occupaient les premières places au théâtre, et avaient, dans la distribution hiérarchique des emplois, la préférence sur leurs collègues. Du reste, les lois Juliennes, dues à Auguste (1), furent utilement consacrées à la famille; elles amenèrent de grandes améliorations dans les parties du droit romain relatives aux successions, aux mariages, aux tutelles : et, cependant, Auguste eut à réprimer les déclamations les plus violentes contre ces sages dispositions. Il fallut accorder trois années de délai pour l'exécution de la loi *Poppæa*; et un jour que les chevaliers en demandaient à grands cris l'abolition en plein spectacle, l'empereur appela les enfants de Germanicus, qui accoururent les uns dans ses bras, les autres dans ceux de leur père; puis, les montrant au peuple, il fit comprendre par ses gestes (les clameurs l'empêchaient de parler) que c'est dans les embrassements de ses enfants qu'on trouve le vrai bonheur.

Le remaniement complet de l'administration provinciale; la création d'un conseil privé, chargé désormais de la délibération des affaires publiques, autrefois confiée au sénat, qui n'était plus consulté que pour la forme; la défense, lorsque le sénat intervenait, de publier ses actes; la réforme de ce corps, composé d'hommes choisis d'après les conditions qu'Auguste lui-même avait jugé convenables; la création du préfet de la ville, des préfets du prétoire, des préfets du trésor public, du préfet de l'annone, officiers dépendant immédiatement du souverain; la faculté accordée aux colonies, formées en grande partie par les vétérans, de prendre part aux nominations conservées au peuple en envoyant à Rome leurs votes cachetés; l'influence de l'empereur sur les comices, auxquels il recommandait d'abord la moitié des candidats, jusqu'à ce que vers l'an 760 il prit le parti de les désigner tous: telles sont les mesures principales à l'aide desquelles Auguste, concentrant en ses mains les différents pouvoirs, avançant pas à pas, cachant sa marche, immolant chaque année sans bruit, sans éclat, quelque franchise échappée au naufrage, établit dans l'empire l'unité monarchique, et remplaça par le bien-être moral ou matériel cette liberté trompeuse qui pendant soixante ans avait ensanglanté le monde romain. Treize ans avant J.-C. (de Rome 740), Auguste prit le titre de grand pontife, et la religion devint encore un des puissants mobiles de son autorité. En présence du scepticisme qu'avaient engendré les révolutions, à la vue des temples en ruine, des autels abandonnés, ce prince comprit tout d'abord que la religion est la base véritable qui soutient l'édifice social, et que raffermir cette base était le seul moyen d'établir un empire durable. Aussi peu de souverains ont-ils apporté plus de soin à doter leurs États d'institutions religieuses; et c'est avec raison qu'Ovide, consacrant tout un poëme à célébrer la piété d'Auguste, disait : « Que d'autres chantent les exploits de César; quant à moi, je veux dire quels autels il a élevés, quelles fêtes nouvelles ont été instituées par lui :

Cæsaris arma canant alii; nos Cæsaris aras,
Et quoscunque sacris addidit ille dies (1).

Restituant à la science des aruspices et à la divination son antique autorité; épurant la source la plus célèbre des anciens oracles par le soin qu'il prit de faire corriger les livres sibyllins; décidant que nul sénateur ne prendrait part à la séance sans avoir sacrifié aux dieux; rétablissant la dignité de flamine dial; accordant aux colléges sacerdotaux de nouveaux priviléges; augmentant le nombre des vestales; instituant de nouveau les compitales, qui avaient été supprimées pendant près d'un demi-siècle; donnant au culte des dieux lares une forme toute nouvelle, Auguste fit encore de grands sacrifices pour reconstruire les anciens sanctuaires ou en fonder de nouveaux. Quatre-vingt-deux temples élevés ou réédifiés par lui pendant son sixième consulat (2), parmi lesquels celui de Mars Vengeur, au pied du Capitole; ceux de Saturne, de la Concorde, de Castor et Pollux, de Cybèle, d'Apollon-Palatin, de Vesta, de Junon Sospita, justifient les paroles d'Ovide : « Auguste fondateur, restaurateur des temples, que la sol-

(1) « Les lois qu'on appelle Juliennes appartiennent à Auguste, et non à Jules César. » (*Histoire du droit romain*, par M. Ch. Girard.)

(1) Ovide, *Fast.*, I, 13.
(2) Lap. Ancyr., tabula IV.

licitude des dieux soit le prix de la tienne (1)! » Et cependant Auguste avait-il au fond de l'âme un sentiment de piété véritable? la religion était-elle pour lui une effusion du cœur, ou un moyen politique? Nous devons croire qu'il ne sut pas voir en elle le sentiment le plus noble et le plus moral de l'esprit humain : elle lui servit à gouverner les masses; mais si l'histoire nous le montre superstitieux, ajoutant une foi complète aux auspices ou aux songes; ne commençant ni un voyage ni une affaire le jour des nones (*nonus dies*), parce que le mot contient la particule négative *non;* regardant comme un mauvais présage de mettre au pied droit la chaussure du pied gauche; d'autre part nous le voyons parodier avec ses courtisans les festins de l'Olympe, exiler des pompes du cirque la statue de Neptune pour punir le dieu de ce que sa flotte a été détruite par la tempête, et quitter la vie comme un acteur la scène, en demandant s'il a bien joué son rôle : tant le principe religieux se trouvait ébranlé par l'avilissement du polythéisme, qui ne laissait aux âmes généreuses que les lueurs douteuses de la philosophie et le triste apanage de l'incrédulité!

Rome ne dut pas seulement à Auguste de nouveaux temples élevés à ses dieux; il put se vanter en mourant de laisser une ville de marbre, là où il en avait trouvé une de briques. Un forum qui porta son nom fut ouvert aux assemblées du peuple, et les statues des grands hommes furent placées sous ses portiques. La basilique Julia, la colonne de marbre surmontée d'une boule de bronze doré, d'où l'on comptait les distances sur les grandes voies romaines et qu'on appelait le Mille d'or, s'élevèrent sur le forum ancien. Au Champ-de-Mars le portique d'Octavie, l'obélisque d'Héliopolis apporté d'Égypte, le vaste mausolée destiné à renfermer les cendres du maître du monde, les théâtres de Balbus et de Marcellus; puis des aqueducs, des thermes, des fontaines, une naumachie de douze cents pieds de long sur onze cents pieds de large; deux bibliothèques publiques, l'une près du théâtre de Marcellus, l'autre sur le mont Palatin, renouvelèrent l'aspect de la ville. A mesure qu'elle s'embellissait ainsi de constructions nouvelles, Auguste cherchait à prévenir le ravage des incendies qui tant de fois avaient menacé Rome d'une complète destruction. Il institua à cet effet une garde particulière, à laquelle il donna le nom de *vigiles* (*a vigilando*). Composée d'abord d'affranchis, elle se recruta bientôt parmi les citoyens ou les anciens soldats légionnaires. On la divisa en sept cohortes, dont chacune comptait mille soldats ; on augmenta ses priviléges, on étendit ses fonctions : elle dut veiller, non-seulement à l'extinction du feu, mais à la répression des délits ou au maintien de l'ordre; et cette transformation en fit une espèce de garde municipale, dont le commandement était confié à un préfet, *præfectus vigilum*, tiré de l'ordre des chevaliers (1). Rome ayant été divisée par Auguste en quatorze régions, chacune des cohortes de *vigiles* gardait deux de ces régions, divisées elles-mêmes en quartiers placés pour l'administration civile sous le gouvernement de quarteniers appelés *magistri vicorum*, et dont le nombre montait, d'après les régionnaires, à cent soixante-seize. Cette nouvelle division de la ville nous amène à l'examen d'une autre institution d'Auguste importante dans l'organisation de l'empire, institution qui date de cette époque. Nous voulons parler des *Augustales*, dont les fonctions tout à la fois municipales et religieuses paraissent avoir eu pour origine l'établissement, dans tout quartier de Rome d'une chapelle des dieux Lares, desservie par les quatre *magistri vicorum* placés à la tête de chaque quartier. Ces dieux Lares, ces protecteurs du foyer et de la famille, dont le culte venait d'être rétabli par Auguste en 747, et auxquels la flatterie avait joint son image, ayant été nommés bientôt *Lares Augusti*, leurs desservants furent appelés *Augustales :* puis l'augustalité passant promptement de Rome dans les provinces, toujours prêtes à enchérir sur les adulations prodiguées à l'empereur, y forma, dans chaque municipe, une espèce de sacerdoce ou de magistrature intermédiaire entre le peuple et la curie : magistrature dont les membres, chargés de certains intérêts, de certains devoirs, s'élevaient, par l'accomplissement de ces devoirs, aux honneurs du décurionat (2). De cette manière, l'institution des *seviri Augustales* vouée au culte d'Auguste, lui empruntant son nom, sa forme, son origine, devint la voie principale que le despotisme impérial ouvrait au peuple des villes pour parvenir aux dignités municipales. C'était, en un mot, la création d'une classe moyenne, sur le concours de laquelle l'empereur, menacé par une aristocratie rancunière, ou par l'accroissement successif d'une populace qu'il fallait sans cesse nourrir et amuser, croyait pouvoir compter au moment du péril.

Tandis qu'Auguste créait ainsi, au profit de son autorité, la corporation des sévirs augustaux, il prenait soin, au contraire, de réformer ces autres corporations, ces colléges que les guerres civiles avaient transformés en arènes politiques. L'érection de toute communauté nouvelle fut interdite, à moins qu'une autorisation expresse de l'empereur n'en eût consacré les statuts. Suétone, Dion, les inscriptions, le Digeste, sont unanimes pour nous offrir le tableau des restrictions apportées dorénavant aux droits de

(1) Templorum positor, templorum sancte repostor,
Sit superis, opto, mutua cura tui.
*Fastes*, l. II, v. 63-64.

(1) *Voy.* la *dissertation* de Kellermann *sur les Vigiles;* Rome, 1838.

(2) Voy. *Examen des historiens d'Auguste*, par M. Egger, deuxième appendice; et la *Revue archéologique* des 15 février et 15 mars 1847.

réunion et d'association; restrictions qui annoncent à quel point on redoutait l'esprit d'opposition qui se manifestait non-seulement dans les hautes classes plus directement lésées par le nouveau régime, mais aussi parmi le peuple, si facilement trompé sur ses véritables intérêts par ceux qui veulent exploiter ses passions à leur profit. « Aucun collége, dit le Digeste, ne pourra se former sans l'ordre de César ou l'autorité d'un sénatus-consulte. Quiconque fera partie d'un collége non autorisé sera puni des mêmes peines que s'il s'était emparé d'un bien public à main armée (1). » Quant aux corporations d'artisans, soumises qu'elles étaient à l'administration centrale, rendant à l'état des services dont elles étaient souvent indemnisées sur le produit des terrains domaniaux, ainsi qu'on le peut voir dans le code Théodosien (2), elles étaient composées d'hommes dévoués au pouvoir, qu'on peut considérer comme de véritables fonctionnaires publics; aussi, loin d'avoir à redouter les rigueurs de l'empereur, elles virent s'accroître leurs priviléges à mesure que le luxe et le commerce, favorisés par la paix du monde, faisaient faire à l'industrie de plus grands progrès.

Les anciens Romains avaient accordé peu d'importance et peu d'estime au commerce. Romulus l'avait défendu à ses sujets (3). Sous la république, on ne préconisait que les armes ou la tribune. Cicéron dit à Décianus : « Jusques à quand un homme de ton nom se livrera-t-il au commerce?... La place d'un homme libre, ajoute-t-il ailleurs, n'est pas dans une boutique. Le petit commerce ne convient qu'aux esclaves : entrepris sur de grandes bases, et amenant l'échange des divers produits du monde, il devient moins méprisable (4). » Sous Auguste, tout est changé. L'industrie, les professions, les arts utiles reçoivent une impulsion nouvelle. Le commerce maritime, encouragé par l'adoption dans tout l'empire des lois rhodiennes, si favorables à la navigation, est protégé par des flottes placées sur les points où elles peuvent le mieux défendre la marine marchande contre les entreprises des pirates (5). L'Inde, la Scythie, l'Éthiopie envoient leurs produits à l'Occident, et s'empressent de conclure avec l'empereur des alliances commerciales (6). Les poëtes chantent les périls du marchand allant trafiquer du couchant à l'aurore (7). Les besoins du luxe amènent de nouveaux ouvriers, créent des professions jusqu'alors inconnues : Auguste, Livie donnent leur nom à deux nouvelles qualités de papier (8). Tabletiers, ciseleurs, teinturiers, brodeurs, passementiers, confectionnent de somptueux vêtements, ou ornent de meubles précieux les palais qu'on élève avec les porphyres de l'Égypte, les jaspes de la Sicile, les marbres de la Numidie. Et cependant Auguste conserve dans la vie privée toute la simplicité des beaux temps de la république. Il se contente, sur le Palatin, de la maison d'Hortensius. Elle n'est ni vaste ni luxueuse; les portiques en sont étroits et en simple pierre d'Albano : ni marbre ni mosaïque dans les appartements, peu de statues ou de tableaux; un lit bas, recouvert d'une étoffe commune; des tables dont la simplicité n'aurait pas convenu à un riche particulier; des vêtements filés par sa femme ou sa fille; une chère digne d'un Spartiate; du pain bis, des petits poissons, des fruits, des légumes, du laitage : voilà sa vie. Son luxe consiste dans les présents qu'il fait au peuple, dans les spectacles qu'il lui donne. Revient-il d'un voyage; ses généraux ont-ils remporté une victoire; ou reçoit-il quelque titre nouveau, consulat, tribunat ou sacerdoce? Il distribue tantôt cinquante, tantôt deux cents, tantôt quatre cents sesterces par tête (1), et plus de deux cent mille personnes sont inscrites sur la liste de ses libéralités. En l'an de R. 749, à l'occasion de son douzième consulat et de la dix-huitième année de sa puissance tribunitienne, trois cent vingt mille plébéiens à Rome, cent vingt mille dans les colonies italiennes, reçoivent chacun une somme de soixante deniers (2) : vingt et un millions de francs sont ainsi employés à une seule distribution. *Panem et circenses !* c'est là ce que dorénavant demandaient les Romains, c'est là ce qu'Auguste s'empressait de leur accorder. Par la variété, par le nombre, par la magnificence de ses spectacles, dit Suétone, il surpassa tous ceux qui l'avaient précédé. Il donna les grands jeux quatre fois en son nom, et vingt-trois fois au nom de magistrats absents, ou incapables d'en soutenir la dépense. Acteurs de tous les pays sur la scène, courses dans les cirques, chasses ou combats de gladiateurs dans les amphithéâtres, luttes maritimes dans la naumachie creusée au pied du Janicule (3), il prodiguait au peuple ces faciles compensations, acceptées d'un grand cœur en échange des libertés perdues; et, de bonne foi, depuis soixante ans, à quoi servait la liberté?

Parmi les combinaisons heureuses qui valurent au fondateur de l'empire une si puissante influence, il faut compter le développement de la littérature latine. Le siècle d'Auguste en fut l'âge d'or, comme il est resté l'une des plus belles époques de l'histoire littéraire. Tout s'enchaîne dans la marche de la civilisation. Les œuvres de l'esprit réagissent promptement sur les mœurs, et la vieille empreinte des nations est modifiée plus facilement qu'on ne le croirait, par les formes du langage. Au temps d'Auguste

(1) Dig., t. XXII, *De collegiis et corporibus illicitis*.
(2) Livres IX, XI, XIV.
(3) Denys d'Halic., II, 28; IX, 25.
(4) *Pro Flacc.*, 29.; *De offic.*, I, 42.
(5) A Ravenne, à Misène, à Fréjus.
(6) Suét., 21; Dion, LIV. 9; Strabon, XV, p. 686. *Mon. d'Ancyre*, tab. V.
(7) Horace, *Od.*, liv. I, 1, v. 16; *Sat.*, l. I, 1, v. 4; *Sat.*, IV, v. 29, etc.
(8) Pline, l. XIII, 12.

(1) Suét., XLI.
(2) *Mon. d'Ancyre*, tab. III.
(3) Ibid., tab. IV.

comme au temps des Médicis ou de Louis XIV, on entrait après de longues agitations dans une ère de prospérité matérielle, où la communication des esprits, la diffusion rapide des monuments littéraires, achevant de calmer les passions haineuses, furent à la fois la cause et l'effet des progrès intellectuels qui signalèrent chacune de ces époques. Homme de goût, écrivain correct en même temps que profond politique, Auguste avait double motif de favoriser l'action bienfaisante des lettres sur la société romaine. Aussi fut-il l'ami d'Horace et de Virgile, et le protecteur de Varius, de Properce, de Manilius, d'Ovide, tant que ce dernier n'éleva pas ses vœux jusqu'à la fille de son souverain. Les recevant familièrement à sa table, les accueillant dans son intimité, il exerçait envers eux la plus gracieuse des séductions en se montrant avide de leurs louanges : « Je suis irrité contre vous, écrivait-il à Horace ; vous ne parlez pas de moi dans vos épîtres. Craindriez-vous de faire connaître à la postérité que vous avez été mon ami (1) ? » Puis, c'est du fond de l'Espagne qu'il écrit à Virgile pour le gourmander de sa lenteur à terminer un poëme attendu avec tant d'impatience. Auguste, au reste, avait tort de se plaindre, quoique sa plainte fût aimable. Les poëtes de son temps n'ont pas épargné sa modestie : ne se bornant pas à chanter sa gloire, ils servirent sa politique. Lorsque Horace taxe de démence le vertueux Labéon, lorsque Virgile efface l'éloge de Gallus, parce qu'ils ont encouru la disgrâce du prince ; lorsque l'auteur des *Géorgiques*, vantant les charmes de la vie des champs, jette le blâme sur le luxe de l'aristocratie, sur ces flots de clients qui s'écoulent le matin par les portes dorées du riche patricien dont Auguste jalouse le patronage et veut abaisser l'influence (2) ; lorsque le même poëte stigmatise l'ambition républicaine et les folles vanités du forum (3), ils reçoivent l'inspiration du maître, et la traduisent dans leur magnifique langage.

Auguste avait voulu lui-même être poëte : des épigrammes qu'il dictait pendant qu'il était au bain, un poëme en vers hexamètres sur la Sicile, existaient encore au temps de Suétone. Il avait même lu à ses amis une tragédie d'*Ajax*, qu'il *effaça* plus tard ; et comme on lui en demandait des nouvelles, il répondit, en faisant allusion à la mort de son héros : « Mon Ajax a péri en se jetant sur une *éponge*. » Malgré ces tentatives poétiques, dont il ne nous reste qu'un petit nombre de fragments (4), Auguste avait un esprit trop net et trop méthodique pour donner à ses vers le charme qui s'attache à la rêveuse imagination des poëtes. La précision, la clarté du style, voilà les qualités qu'il préférait à toutes les autres, et auxquelles il aurait volontiers sacrifié jusqu'aux formes savantes et compliquées de la langue latine : « Il mettait son principal soin, dit Suétone, à exprimer le plus clairement possible sa pensée. Pour y parvenir, et afin de n'embarrasser et de n'arrêter nulle part le lecteur ou l'auditeur, il n'hésitait pas à ajouter des prépositions aux verbes et à multiplier les copulatives, dont la suppression apporte un peu d'obscurité, quoiqu'elle ait de la grâce (1). » Les compositions littéraires ne furent donc pour lui qu'un délassement : ses mémoires sur les événements auquel il avait pris une si grande part, mémoires qu'il avait conduits jusqu'à la guerre cantabrique, l'avaient occupé d'une manière plus sérieuse. Ils existaient encore au temps d'Appien, qui y puisa les plus précieux documents pour son Histoire des guerres civiles. Ce fut toutefois à l'art oratoire, à ce puissant auxiliaire de l'homme qui veut agir directement sur ses semblables, qu'Auguste consacra ses soins et son étude de chaque jour. « La nature, dit Tacite, lui avait donné une éloquence facile et abondante, telle qu'elle convient à un prince (2). » Cependant il tenait tellement à rester maître de lui-même, à ne pas dépasser dans le feu du débit la portée qu'il voulait donner à chaque expression, qu'il écrivait et lisait ses discours, non-seulement quand il parlait au sénat, non-seulement dans son conseil, mais dans les conférences familières qu'il avait avec Livie. On reconnaît, à cette prudence de tous les moments, l'homme qui n'avait combattu que pour imposer un frein aux passions, pour éteindre les ardeurs de la lutte, pour pacifier jusqu'à l'éloquence, selon l'expression de Tacite. Aussi ne faut-il plus chercher, dans les orateurs sous le règne d'Auguste, cet entraînement passionné, ces soudaines inspirations où trop souvent triomphait la parole aux dépens du repos public. Le tribunal du préteur remplaça le forum, les fougueux tribuns devinrent d'habiles jurisconsultes, et préparèrent les maximes de ce droit romain qui a fait la conquête pacifique du monde, alors que l'épée de Rome avait été brisée par les Barbares.

Trogue-Pompée, dont nous n'avons plus malheureusement que l'abrégé qui en a été fait par Justin, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Nicolas de Damas, ont dignement représenté l'histoire dans la pléiade de beaux génies qui ont illustré le siècle d'Auguste : mais on peut dire de Tite-Live qu'il a créé l'histoire romaine tout entière. Il l'a tirée des chroniques obscures où elle était comme ensevelie, pour la faire briller

(1) Suét., *Vie d'Horace*.

(2) Si non ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam.
*Georg.*, liv. II.

(3) Illum non populi fasces.....
.............. nec ferrea jura
Insanumque forum, aut populi tabularia vidit.
*Ibid.*

(4) Heyne croit apocryphe la pièce de vers où Auguste déplore l'ordre donné par Virgile de brûler son *Énéide*, et qui a été louée par Voltaire. Les motifs de suspicion allégués par le savant commentateur du poëte de Mantoue sont loin de nous paraître irrécusables.

(1) Suétone, § 86, trad. de M. Villemain, dans son *Cours de littérature au moyen âge*.

(2) Augusto prompta ac profluens, quæ deceret principem, eloquentia fuit. *Ann.*, l. XIII, § 3.

de tout l'éclat de son style; il s'est épris pour la liberté de Rome d'un amour qu'il fait souvent partager à ses lecteurs, séduits par la magie de son langage; il garde ses convictions à la cour impériale, et Tacite a pu dire à sa louange, comme à celle d'Auguste : « Tite-Live, le plus éloquent et le plus véridique de tous les historiens, a donné tant de louanges au grand Pompée, qu'Auguste l'appelait le Pompéien; il a glorifié Scipion, Afranius; il a fait l'éloge de ce Brutus, de ce Cassius qu'on appelait des parricides; et cependant l'empereur l'a toujours traité comme son ami (1). »

La philosophie eut sa part dans les encouragements accordés par Auguste aux lettres et aux sciences. Dès le premier jour de son triomphe, après la bataille d'Actium, il était entré dans Alexandrie tenant familièrement par la main le philosophe Aréus, et il avait répondu aux Alexandrins qui imploraient sa clémence : « Je vous pardonne par considération pour cet homme, votre concitoyen, que je regarde comme mon ami (2). » En effet, Aréus le pythagoricien, le stoïcien Athénodore, Anaxilaüs, Nicolas de Damas le péripatéticien, jouirent de la faveur et de l'amitié d'Auguste. Toutefois, dit Suétone, ce qu'il prisait davantage chez ces hommes chargés d'enseigner la sagesse, c'était les préceptes et les exemples qui pouvaient être utiles pour les circonstances diverses de la vie publique ou privée. Son esprit positif se plaisait peu aux vagues théories. S'il provoquait, dans son intimité, les discussions spéculatives, s'il aimait à recevoir dans son palais les chefs d'école qui représentaient à Rome la philosophie grecque, il comprenait le danger des utopies, quelles qu'elles fussent. Aussi cessa-t-il de favoriser les stoïciens, qui semblaient avoir pris sur lui de l'influence dans la personne d'Athénodore, dès qu'il s'aperçut que leur puritanisme, adopté par le barreau romain, encourageait l'opposition qu'il eut à combattre plus d'une fois dans la magistrature. Le système attrayant d'Épicure, cette doctrine facile qui s'accordait à la fois, par sa constante aspiration vers le bonheur matériel, avec le discrédit du polythéisme et avec le culte du plaisir, si favorable à la politique d'Auguste, lui convenait bien mieux que le spiritualisme de Platon, la métaphysique d'Aristote, ou la morale sévère de Zénon. Quant aux sciences exactes, l'astronomie, la géographie, la statique, la dynamique, elles firent de rapides progrès. Le cadastre de l'empire romain; le grand ouvrage de Strabon; le gnomon tracé au Champ-de-Mars; le transport à Rome de l'aiguille de granit qui lui servait de style; celui de l'autre obélisque d'Héliopolis, destiné à orner la Spina du grand cirque, et dont l'arrivée dans le port d'Ostie excita des transports d'admiration, prouvent l'habileté déployée par les hommes chargés de ces travaux. Non pas que les Romains eussent déjà complétement échangé leur rudesse républicaine contre les nobles occupations de l'intelligence; mais Alexandrie faisait désormais partie de l'empire, et les savants, les philosophes sortis de ses écoles trouvaient à Rome une patrie où l'empereur les appelait pour y concourir à la gloire de son siècle. Il en fut de même des beaux-arts : peintres, sculpteurs étaient nés sous le ciel de la Grèce, et Virgile avait pu dire, avec tout l'orgueil de la race italique :

Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem; vivos ducent de marmore vultus...
Tu regere imperio populos, Romane, memento (1).

Cependant le Romain Vitruve, agrandissant le domaine de la science architecturale par ses vastes connaissances personnelles, ainsi que par l'érudition qu'il exigeait des artistes, sut imprimer aux monuments de la Rome d'Auguste le caractère d'un talent vraiment original, et donner à l'architecture romaine cet aspect monumental, seul digne du peuple dont les vestiges se retrouvent, après deux mille ans, empreints sur notre sol, dans nos littératures, nos lois, nos idiomes.

A voir, après tant de révolutions, le monde en paix, l'empire romain fondé, les institutions respectées, l'unité de pouvoir acceptée par tant de nations diverses, la gloire des lettres à son apogée, qui n'eût envié le sort de l'homme auquel on rapportait l'honneur de cette heureuse transformation, et qui recevait de toutes bouches l'hommage de la reconnaissance universelle! Cependant, le deuil, la honte, l'inconduite, le crime peut-être, déshonoraient et attristaient son foyer. Auguste, maître de l'univers, père de la patrie, idole du peuple, trouvait dans les dissensions de sa famille une source intarissable de chagrins et de regrets. Il ne connaissait plus d'obstacles à sa puissance; mais cette puissance conquise par tant d'efforts, il dut la léguer à un homme qui ne portait pas son nom, pour lequel il ne pouvait avoir ni affection ni sympathie, à l'héritier de la race orgueilleuse des Claude, la plus altière de cette caste patricienne qu'il avait combattue toute sa vie : et cela, après avoir vu tomber, victimes de morts prématurées ou mystérieuses, les petits-fils qui devaient perpétuer son nom et sa gloire. Dès que Julie, l'unique enfant qu'Auguste eût conservé de ses trois mariages, atteignit l'âge nubile, le désir d'obtenir sa main, et de se créer ainsi des droits à la succession du pouvoir, souffla la discorde parmi ceux qui pouvaient prétendre à cette glorieuse alliance. Marcellus, fils unique d'Octavie, et partageant toute l'affection qu'Auguste portait à cette sœur chérie, obtint la préférence malgré les efforts de Livie en faveur de son fils Tibère. Tous deux ressentirent vivement la perte de leurs espérances. Agrippa lui-même, ce fidèle serviteur, cet ami dévoué, ne vit pas sans jalousie la brillante destinée offerte à Marcellus, et l'influence que ce

(1) *Ann.*, l. IV, § 34.
(2) Dion, l. LI.

(1) *Énéid.*, l. VI, 848 sqq.

jeune prince avait prise sur l'empereur. Envoyé proconsul en Syrie, il n'alla pas jusqu'au siége de son gouvernement, et se retira à Mitylène dans une espèce d'exil volontaire, d'où la volonté d'Auguste le rappela bientôt, pour porter plus haut que jamais sa fortune. Marcellus n'avait pas joui longtemps de son triomphe sur ses rivaux. Atteint d'un mal subit, il fut traité par cet Antoine Musa qui avait sauvé Auguste d'une dangereuse maladie en le soumettant à des bains d'eau froide; mais l'effet du même traitement fut bien différent cette fois. Transporté à Baïa dans un état désespéré, Marcellus y mourut à l'âge de vingt et un ans. Cette mort, qui ouvre la série des deuils si souvent renouvelés depuis dans la famille d'Auguste, lui causa le plus vif chagrin, augmenté sans doute par les rumeurs qui accusaient Livie d'avoir conçu la pensée d'un crime, et d'avoir pris le médecin Musa pour complice. Si cette femme ambitieuse était coupable, son espoir fut trompé cette fois. Agrippa l'emporta sur Tibère. Des troubles avaient éclaté à Rome pour la nomination des consuls (an de Rome 733) : Auguste était alors à Messine, où Mécène vint le trouver : « Agrippa, lui dit Mécène, ne doit pas rester à Mitylène, sa présence à Rome vous est plus nécessaire que jamais; et d'ailleurs vous l'avez fait si grand, qu'il faut choisir désormais de le perdre, ou d'en faire votre gendre. » En effet, Marcella, fille d'Octavie et épouse d'Agrippa, fut répudiée du consentement de sa mère, soumise à la raison d'État; et le premier ministre d'Auguste, devenu l'époux de Julie, vit chaque année grandir sa faveur. Bientôt il fut associé à la puissance tribunitienne (an de Rome 736); et, selon l'expression de Dion, Auguste semblait l'avoir pris pour collègue à l'empire. Deux fils étaient nés de ce mariage de raison : ils furent tous deux adoptés par l'empereur, sous les noms de Caïus César et de Lucius César. Mais ni leur naissance, ni le haut rang auquel il était parvenu, ne compensaient pour Agrippa les chagrins que lui donnaient l'humeur altière et l'inconduite de Julie. Souffrant, malheureux, usé par la guerre, les soucis et la jalousie, il mourut à Tarente en 742, au moment où il revenait triomphant de la Pannonie, qui s'était soulevée, et qu'il avait fait rentrer dans le devoir. Tel était alors le scandale des mœurs de Julie, que bien qu'elle fût enceinte du fils qui fut Agrippa Posthumus, Auguste sentit la nécessité de couvrir l'éclat de ses désordres en lui donnant un troisième époux. Cette fois, et depuis l'adoption des jeunes Césars, la main de Julie n'était plus le gage de la succession à l'empire; Tibère d'ailleurs était marié à Vipsania, qu'il aimait : cependant le désir de l'emporter sur son frère Drusus, qui venait de s'illustrer dans la guerre de Germanie, lui fit désirer avec plus d'ardeur que jamais le titre de gendre d'Auguste. Sa mère employa encore toute son influence à le lui obtenir; mais une influence contraire combattait la sienne. Auguste, qui ne se fût jamais laissé distraire comme Antoine de ses projets de conquête ou d'organisation par l'amour d'une femme, se livrait sans scrupule à l'ardeur de ses sens depuis qu'il n'avait plus qu'à jouir en paix de sa toute-puissance; et, s'il faut en croire Suétone, Livie aurait dû son crédit à l'abnégation avec laquelle elle amena plus d'une fois ses rivales jusque dans les bras d'Auguste. Cependant Térentia, femme de Mécène, qui réunissait une vaste instruction à un esprit aimable et enjoué, avait su plaire au maître, et fonder son pouvoir sur des bases moins fragiles que la beauté des jeunes filles dont Livie ne redoutait pas la rivalité. Ce fut elle qui opposa ses prétentions à celles de Livie, et voulut fixer sur son frère Proculéius le choix d'Auguste lorsqu'il s'agit de donner un nouvel époux à Julie. Peut-être, dans cette lutte d'influence, la maîtresse l'eût-elle emporté sur la femme. Mais la hautaine Julie, qui, tout en prenant les amants de toutes mains, trouvait à peine que l'héritier des Claude fût digne de son alliance; se montra indignée des prétentions d'un simple chevalier romain. Tibère fut préféré : il répudia Vipsana, et les fiançailles eurent lieu avant que la fiancée, veuve d'Agrippa, fût arrivée au terme de sa grossesse. L'année suivante (743), Octavie mourut. Femme de courage, de résolution et d'une vertu exemplaire, toujours prête à se sacrifier aux intérêts de son frère qu'elle chérissait et dont elle était chérie, elle semblait être le bon génie de la famille. Auguste la pleura amèrement : il marchait en tête de la pompe funèbre qui se dirigea vers ce mausolée du Champ-de-Mars où il devait conduire successivement tous ceux qu'il aimait, et voulut prononcer un éloge qu'interrompirent ses larmes, plus éloquentes que des paroles. Deux ans plus tard (an de R. 745), le fatal mausolée se rouvrait encore pour donner place aux cendres de Drusus, mort à trente ans, au moment où il venait de guider les aigles romaines victorieuses jusque sur l'Elbe et le Weser. De nouveaux soupçons dirigés cette fois contre Tibère rendaient encore les regrets plus vifs, en faisant prévoir la série des crimes qui devaient ouvrir au fils aîné de Livie le chemin du trône. Quelques mois après cette mort inattendue, Mécène mourait à son tour.

Cependant Auguste, effrayé des vides qui se faisaient autour de lui, se hâtait de faire déclarer par le sénat que Caïus et Lucius César, nommés princes de la jeunesse (*principes juventutis*), seraient désignés pour le consulat cinq ans après avoir pris la robe prétexte, c'est-à-dire à l'âge de vingt ans; puis un décret des comices nommait Caïus pontife et Lucius augure, pour entrer en fonctions le jour où ils accompliraient leur quinzième année. Tandis que le père de Julie cherchait ainsi à devancer le temps, et fondait sur ses petits-fils l'espoir de sa vieillesse, leur mère, ne connaissant plus de frein, portait

le scandale à ses dernières limites. Non contente de donner carrière à ses déportements, elle conspirait contre l'avenir de ses propres enfants, et formait le dessein de détrôner son père au profit de son amant Jules Antoine, le fils du triumvir (an de Rome 752) : « Auguste apprend que sa fille, et une foule de jeunes patriciens liés par l'adultère comme par un serment, dit Sénèque, le menacent d'un péril imminent; et qu'une nouvelle Cléopâtre, plus redoutable que la reine d'Égypte, a trouvé un nouvel Antoine (1). » La mesure est comblée : Auguste, jusque-là si maître de lui, ne se connaît pas, et, sous l'empire de la colère, ne craint pas d'initier le public à la honte de sa maison. Il fait lire en plein sénat la liste des amants de sa fille, raconte ses promenades nocturnes, et compte les couronnes dont, à l'imitation des athlètes, elle charge la statue de Marsyas au forum toutes les fois qu'elle remporte quelque scandaleuse victoire. Un décret de bannissement exila Julie dans l'île de Pandataria, sur les côtes de la Campanie. La plupart de ses complices furent mis à mort; son esclave Phœbé, interrogée, se pendit pour ne pas trahir sa maîtresse : « Que n'étais-je le père de Phœbé, dit Auguste, plutôt que celui de Julie! » Il ne tarda pas à se repentir cependant d'avoir dévoilé le déshonneur de sa fille, et se plaignit du sort qui l'avait privé, dans son infortune, de ses deux conseillers fidèles, Agrippa et Mécène : « S'ils eussent vécu, disait-il, je n'aurais pas ainsi à rougir devant mes sujets (2). »

Caïus, nommé au proconsulat d'Orient, avait été marié à Livilla, fille de Drusus; son frère Lucius, à peine âgé de dix-huit ans, avait également été revêtu de la puissance proconsulaire : et maintenant que les jeunes princes étaient en pleine jouissance des droits qu'ils devaient à leur naissance, Tibère, depuis quelques années retiré à Rhodes, où il vivait dans une espèce d'exil, avait été rappelé sur les instances de sa mère. Toutefois on connaissait trop bien à Rome l'ambition du fils de Livie, pour ne pas considérer son retour comme un présage funeste pour la vie des deux Césars, présage dont l'accomplissement ne se fit pas attendre. Nommé au commandement de l'armée d'Espagne, Lucius était arrivé à Marseille, où les grâces de sa jeunesse et l'affabilité de ses manières lui avaient conquis l'affection générale, lorsqu'il fut pris, au milieu des fêtes qu'on lui avait offertes, d'une indisposition légère, dont les symptômes se développèrent tout à coup avec une effrayante gravité. Le 20 août 755, il succombait, et ses cendres étaient portées à Rome, où Tibère déplorait sa perte en vers élégiaques. L'année suivante (756), Caïus César est blessé en Orient. La blessure est légère, et cependant le jeune prince perd ses forces. Une langueur insurmontable s'empare de lui; les remèdes appliqués sur la plaie accroissent ses

(1) *De Brevitate vitæ*, V.
(2) Sénèque, *De Benef.*, l. VI, 32.

douleurs. Il se prépare à revenir en Italie; mais sa faiblesse augmente, et il meurt à Limyre en Lycie, à l'âge de vingt-deux ans (1). Le tombeau d'Auguste s'ouvre encore une fois pour recevoir le dernier et le plus cher de ses fils d'adoption. C'est à lui qu'il écrivait cette lettre que nous a conservée Aulu-Gelle : « Salut, mon Caïus, salut donc, prunelle de mes yeux (*meus ocellus jucundissimus*), toi dont l'absence est toujours pour moi un sujet de regret! C'est surtout dans un jour comme celui-ci que mes yeux cherchent autour de moi mon Caïus. Cependant, où que tu puisses être, tu auras célébré plein de joie et de santé, je l'espère, l'anniversaire de ma naissance. J'ai soixante-quatre ans, et je viens d'échapper à l'influence de l'année climatérique, si redoutée des vieillards. J'ignore combien de jours les dieux me réservent encore; mais je les prie de vous conserver heureux et florissants pour que vous me succédiez, et gouverniez en hommes de cœur cet empire, que j'espère vous transmettre heureux et florissant lui-même (2). » Toutes ces espérances étaient flétries : les jeunes princes n'étaient plus, et ce n'était pas seulement leur perte que devait déplorer Auguste, c'étaient les circonstances mystérieuses qui semblaient annoncer un crime dont il n'osait rechercher l'auteur. Les soupçons se portèrent sur Tibère, et remontaient jusqu'à Livie : fallait-il ordonner une enquête? fallait-il une seconde fois, et dans l'incertitude d'atteindre le coupable, proclamer la honte de la maison impériale? Auguste ne le voulut pas. Mais sa constance était brisée : seul au fond de son palais, évitant les pompes, les solennités publiques qu'il avait recherchées jusqu'alors, il semblait importuné des hommages qu'on lui rendait. On crut aller au-devant du vœu secret de son cœur en l'engageant à pardonner à sa fille; et un jour qu'il avait paru au théâtre, le peuple entier demanda grâce pour Julie; il répondit par ces mots pleins d'amertume : « Romains, dit-il, je vous souhaite des femmes et des filles qui lui ressemblent. » Quelles que soient les secrètes pensées d'Auguste, à compter de cette époque il accepte le joug de Livie. Ce n'est plus par d'adroites menées qu'elle arrive à son but, elle y marche tête levée, imposant ses volontés à un vieillard soumis : *Senem Augustum devinxerat*, dit Tacite (3). Tibère est adopté, à la condition d'adopter lui-même Germanicus, le fils aîné de Drusus. Il est vrai qu'Auguste adopte aussi Posthumus, fils d'Agrippa; mais, bientôt accusé d'une conspiration imaginaire, il est relégué dans l'île de Planasie. Sa sœur Julie, héritière du nom et des déportements de sa mère, est exilée sur les côtes de l'Apulie. Ovide partage sa disgrâce. Le galant poëte était-il son amant, ou simplement l'agent des intrigues politiques qu'elle avait pu machiner contre Livie? L'histoire ne le dit pas.

(1) Il mourut le 21 février de l'an de Rome 757.
(2) *Nuits attiques*, l. XV, c. 7.
(3) *Ann.*, l. I, § 3.

Si Julie avait voulu lutter contre l'épouse d'Auguste, c'était folie. Forte de sa propre influence, Livie ne l'était pas moins du nombre et du crédit de ses partisans. Les gouverneurs des provinces, les chefs de l'armée devaient à sa protection les postes qu'ils occupaient. Salluste, le neveu de l'historien, qui avait succédé à Mécène, et unissait ainsi que lui le goût des lettres au génie des affaires, était tout dévoué aux intérêts de Livie : par lui elle dirigeait le conseil et y faisait prévaloir sa volonté.

Le pardon de Cinna, les belles paroles que l'empereur lui adressa et que Sénèque nous a conservées (1), sont les dernières lueurs du génie d'Auguste, lueurs brillantes qui éclairent d'un dernier reflet cette triste époque, où l'on trouve plus d'une analogie avec les dernières années du règne de Louis XIV. Même rigueur du sort qui frappe autour d'eux les princes de leur maison ; même soumission à l'influence d'une femme ; même éloignement du public et de ses plaisirs bruyants, bien que la retraite d'Auguste ne soit pas austère comme celle du grand roi, car l'influence de madame de Maintenon est toute catholique, celle de Livie tout épicuréenne ; mêmes entraves imposées à la liberté de penser et d'écrire : Auguste étend aux écrits la pénalité de la loi de lèse-majesté, qui jusque-là ne s'adressait qu'aux actions. Les discours même sont incriminés ; les philosophes, persécutés sous prétexte de magie, prennent le parti de l'exil. Enfin, et comme par un dernier trait de ressemblance entre ces princes, tous deux ingrats envers les lettres, auxquelles ils devaient une si grande part de leur gloire, la fortune des armes, si longtemps fidèle à leurs drapeaux, les abandonna à la fin de leur règne. Auguste apprend la défaite de Varus dans le fond de la Germanie (an de Rome 763), et l'image de ses soldats massacrés par les Barbares, de ses aigles tombées au pouvoir de l'ennemi, trouble chaque nuit son sommeil : « Varus, s'écrie-t-il alors, Varus, rends-moi mes légions ! » On rouvrit, dans cette circonstance, le temple de Janus, dont les gonds, dit Paul Orose, s'étaient rouillés pendant de longues années de paix. Tibère et Germanicus, envoyés sur le Rhin, réprimèrent en trois campagnes l'audace des Germains ; et les frontières de l'empire étaient assurées de nouveau, quand Auguste, qui voyageait en Campanie, fut arrêté à Nola par les progrès rapides d'un mal dont il avait senti les premières atteintes à son départ de Rome. C'était une dyssenterie, qui bientôt ne laissa plus d'espoir de guérison. Le jour même de sa mort, dit Suétone, il s'informe plusieurs fois si la nouvelle de sa fin prochaine n'occasionnait pas quelque tumulte ; puis il se fit coiffer avec soin, pour dissimuler autant que possible la maigreur de son visage ; et faisant appeler ses amis : « Trouvez-vous, leur dit-il, que j'aie bien joué cette comédie qu'on appelle la vie ? Applaudissez, si vous êtes contents. » Il fit ensuite retirer tout le monde, et mourut dans les bras de Livie, en lui disant : « Adieu, Livie ! vivez heureuse, et souvenez-vous de notre union. »

On était au 14 des calendes de septembre de l'an de Rome 767 (19 août 14 de J.-C.). Auguste avait gouverné l'État romain pendant quarante-quatre ans, à compter de la bataille d'Actium. Ce fut un règne long et rempli, une époque de transformation et de progrès pour l'humanité. La société païenne avait fait son temps ; le Christ était né ; le monde pacifié, nivelé sous une volonté unique, était prêt à recevoir et à payer la loi nouvelle. Auguste semble avoir eu la conscience du rôle que lui avait destiné la Providence. Parmi les hommes qu'elle a placés à la tête des nations, il est le seul qui de son vivant même ait appelé sur ses actes le jugement impartial de la postérité. Seul il a buriné sa vie sur le bronze et fait le compte de sa gloire, tant il avait foi en lui, tant il se sentait sûr d'avoir accompli sa mission. « Après la mort de l'empereur, dit Suétone, on apporta dans le sénat le testament par lequel il nommait héritiers Livie, Tibère et le peuple romain ; puis trois autres rouleaux, scellés du même sceau. L'un contenait ses ordres pour ses funérailles ; le second, un exposé de la situation de l'empire ; le troisième, un sommaire de sa vie, destiné à être gravé sur des tables d'airain placées en avant de son mausolée. » C'est ce précieux monument, reproduit dans les principales villes de l'empire, qu'on lit encore sur les murs du temple élevé à la divinité de César Auguste dans la ville d'Ancyre en Galatie. Dans un style concis, pur, élevé, qui touche au sublime par sa simplicité même, sans fausse modestie comme sans emphase, Auguste y raconte ce qu'il a fait pour le monde romain :

« A dix-neuf ans, dit-il, levant une armée à « mes frais, et sans autre conseil que moi-même, « j'ai délivré l'État du joug des factions. Admis « dans le sénat, je pris rang parmi les person« nages consulaires, avec voix délibérative. Bien« tôt, revêtu du titre de préteur, je partageai « l'autorité des deux consuls Hirtius et Pansa : « puis je fus nommé consul à mon tour, et enfin « triumvir chargé de constituer la république. « Par une juste application de la loi, je vengeai « le meurtre de mon père, et je condamnai les « coupables à l'exil.... Sur terre et sur mer, à « Philippes, à Actium, j'ai combattu les ennemis « de l'État. Vainqueur, j'ai pardonné ; et ma clé« mence a atteint sur la terre étrangère ceux qui « avaient d'eux-mêmes quitté le sol de la patrie. « Cinq cent mille citoyens romains ont été enrôlés « sous mes drapeaux. Après leur temps de ser« vice, j'en ai renvoyé plus de trois cent mille « dans les colonies ou dans leurs municipes, « donnant à tous des terres et de l'argent, pris « sur mon trésor. On m'a décerné deux fois « l'ovation, trois fois le triomphe : vingt et une

(1) *De Clem.*, l. IX.

« fois j'ai été proclamé *imperator*. Quand on a « voulu m'accorder encore le triomphe, je ne « l'ai point accepté, et me suis contenté de dé- « poser les lauriers au Capitole.... Treize fois « j'ai été consul; trente-sept fois on m'a revêtu « de la puissance tribunitienne. Trois fois j'ai « reçu les pouvoirs de censeur, et j'ai accepté « pour cinq ans le titre de régulateur des lois et « des mœurs. Trois fois aussi j'ai présidé au re- « censement du peuple romain, recensement in- « terrompu depuis quarante-deux ans, lorsque « pour la première fois je le fis faire. Sous mon « sixième consulat, le nombre des citoyens s'éle- « vait à 4,063,000, puis à 4,233,000 sous le con- « sulat de Censorin et d'Asinius, puis enfin à « 4,097,000 sous le consulat de Sextus Pompée « et de Sextus Appuleius. De nouvelles lois ont « rappelé les Romains au culte des vertus de « leurs ancêtres. Voulant entourer d'une grande « considération les magistrats et les prêtres, j'ai « augmenté leurs priviléges; aussi le sénat a-t-il « ordonné que les quatre grands colléges et tous « les membres du sacerdoce adresseraient dans « les temples des vœux au ciel pour ma santé. » Viennent ensuite les détails des fondations pieuses qui lui sont dues, des distributions qu'il a faites au peuple, des édifices qu'il a élevés, des combats de gladiateurs ou des jeux qu'il a donnés, y compris les jeux séculaires célébrés selon les rites des oracles sibyllins, et que nul des vivants n'avait vus, dit-il, ou ne devait revoir : « J'ai « pacifié et organisé les provinces, ajoute-t-il, « sans avoir fait à aucun peuple une guerre in- « juste. L'Égypte a été comprise dans l'empire; « l'Arménie aurait pu l'être, mais j'ai préféré lui « choisir un roi. L'Afrique, la Sicile, les Espa- « gnes, l'Achaïe, l'Asie, la Syrie, la Gaule, la « Pisidie, ont reçu des colonies militaires. Les « étendards perdus par d'autres généraux ont « été repris par moi, et les Parthes, en nous ren- « dant les aigles de Crassus, ont imploré la clé- « mence du peuple romain. Les rois de l'Inde, « les Bastarnes, les Scythes, les Sarmates qui « habitent au delà du Tanaïs, les Albanes, les « Ibères, les Mèdes, m'ont demandé mon alliance. « Enfin, après avoir éteint les guerres civiles, « j'ai rendu au sénat et au peuple le pouvoir que « le consentement unanime m'avait confié dans « l'intérêt de la république. Pour me récompen- « ser, le sénat m'a décerné le nom d'Auguste, et « a suspendu au-dessus de la porte de ma de- « meure une couronne de chêne. Puis, pendant « mon treizième consulat, patriciens, plébéiens, « chevaliers, m'ont appelé le père de la patrie; et « ce fut à mes yeux le plus grand des honneurs, « la plus belle des récompenses. Écrit dans la « soixante-seizième année de mon âge (1). »

NOEL DES VERGERS.

Suétone, *Vita Augusti*. — Dion Cassius, l. XLV à LVI. — Appianus, *Romanæ historiæ*, *græce*. — Nicolas de Damas, *Vie de César*, dans les *Fragments des Historiens grecs* de M. Müller, et *Fragment récemment découvert*, par MM. Piccolos et Alf. Didot. — Eckhel, *Doctrina Num. vet.*, t. VI. — Lenain de Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. I. — *Histoire du siècle d'Auguste*, par M. Nougarède; Paris, 1840. — *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste*, par M. Egger; Paris, 1844. — *Histoire des deux triumvirats*, par de Citry de la Guette, augmentée de la *Vie d'Auguste*, par Larrey; Amst., 1720. — *Memoirs of the court of Augustus*, by Blackwell (London, 1760). — *Rome au siècle d'Auguste*, par Dezobry; Paris, 1847, 4 vol. — *Éclaircissements sur l'autorité légale d'Auguste*, par M. de Sainte-Croix (Mémoires de l'Acad. des inscr., t. XLIX). — *Recherches sur le commerce et le luxe des Romains sous le règne d'Auguste*, par M. de Pastoret (Mém. de l'Acad. des inscr., nouvelle série, t. V), etc.

**AUGUSTE**, nom porté par des princes de *Saxe*, de *Prusse* et *d'Angleterre*.

### I. *Augustes de Saxe*.

#### A. *Princes électeurs de Saxe*.

**AUGUSTE I**er, électeur de Saxe, surnommé *le Pieux*, *l'œil*, *le cœur et la tête de l'empire*, né le 31 juillet 1526, mort le 11 février 1586. Il était fils de Henri le Pieux. Après avoir administré l'évêché de Mersebourg, il devint en 1553 électeur de Saxe, après son frère Maurice. En 1569, il reçut l'investiture de l'empereur Maximilien. Cette solennité féodale fut accompagnée cette fois encore du cérémonial des dix étendards, que l'on ne vit plus se renouveler. En 1563, Auguste comprima la révolte des partisans du duc de Saxe Jean-Frédéric, qui fut arrêté et conduit à Vienne pendant que ses États étaient donnés à son frère Guillaume. Auguste adressa ensuite la *Formule de concorde*, destinée à rétablir l'union parmi les luthériens. Dans la diète d'Augsbourg, tenue en 1582, l'électeur de Saxe s'opposa à l'introduction du calendrier grégorien, comme attentatoire aux libertés de l'Allemagne. Les protestants se rangèrent à cet avis. A sa mort, Auguste laissa dix-sept millions d'écus, quoiqu'il eût élevé plusieurs édifices et bâti le palais d'Augustenbourg; mais il avait su mettre de l'ordre dans ses finances.

Böttiger, *Geschichte des Kurstaates und Königreiches Sachsen*. — Hommel, *Elector Augustus, Saxoniæ Legislator*. — Eichhorn, *Deutsche Staats und Rechtsgeschichte*.

**AUGUSTE II**, roi de Pologne et électeur de Saxe, né à Dresde le 12 mai 1670, mort le 1er février 1733. Second fils de Jean-George III, électeur de Saxe, et d'Anne-Sophie, fille de Frédéric III, roi de Danemark, il fut élu roi de Pologne par la diète après la mort de Jean III Sobieski, et proclamé à Varsovie le 27 juin 1697. Il avait eu beaucoup de compétiteurs, parmi lesquels le prince de Conti était le plus dangereux pour lui. Auguste II, voulant reconquérir la forteresse de Kaminietz, tombée

(1) *Voy.* sur le monument d'Ancyre (aujourd'hui Angora), M. Egger, *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste*, Paris, 1844; M. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, London, 1842; MM. Franz et Zumpt, Berlin, 1845; et M. Ph. Le Bas, qui en a donné une traduction littérale et de nombreuses restaurations, *Histoire romaine*, Paris, 1847, t. II, p. 461 et suiv.

au pouvoir des Turcs, eut une entrevue à Rava avec Pierre Ier, et les deux souverains se liguèrent entre eux contre la Porte et la Suède. C'est de cette époque que date à la fois l'amitié intime qui lia le roi avec le tsar, et l'origine de l'influence de la Russie en Pologne. Auguste II commença par la guerre contre Charles XII, sur lequel il espérait reconquérir la Livonie : l'armée suédoise, sous les ordres du général Willing, fut battue deux fois par Flemming, général saxon; mais plus tard, lorsque Charles XII eut défait les Russes à la bataille de Narva, les troupes polonaises furent écrasées par toutes les forces réunies du roi de Suède. Dans cette longue *guerre du Nord*, l'électorat de Saxe paya cher l'honneur d'avoir donné un roi à la Pologne; vingt mille Saxons formèrent en quelque sorte l'avant-garde de l'armée d'Auguste II. Après la défaite essuyée à Klissof, il perdit ses États de Pologne; et, malgré un succès qui lui rouvrit les portes de Varsovie, le traité d'Altranstadt lui imposa l'obligation de reconnaître formellement Stanislas Ier pour son successeur. Cependant Pierre le Grand ayant vaincu Charles XII à Pultava, Auguste II remonta sur le trône de Pologne. En 1715, il se forma contre les troupes saxonnes une confédération; ces troupes furent obligées de se rendre, et ensuite de quitter le royaume. Pierre le Grand se rendit médiateur entre le roi et la diète de Pologne. Celle-ci fut appelée la *diète muette;* car, excepté le secrétaire qui fit lecture des objets soumis à l'assemblée, personne n'y ouvrit la bouche. C'est sous Auguste II, et à l'instigation de Pierre le Grand, que l'armée polonaise fut réduite de quatre-vingt mille à dix-huit mille hommes, et divisée en deux parties, l'une de troupes nationales, l'autre de troupes étrangères. Les premières consistaient en cavalerie pesante et légère; les troupes étrangères étaient habillées à la saxonne, et commandées en langue allemande. Un trait de ce prince montre bien l'élévation de son caractère. Charles XII, en revenant en Suède après la paix d'Altranstadt, alla seul à Dresde faire à Auguste cette fameuse visite, dont la hardiesse étonne non moins que la magnanimité du prince saxon, qui, ayant dans ses mains son ennemi le plus cruel, ne voulut pas profiter de l'occasion qui se présentait pour se venger de lui. Il avait eu l'intention de rendre le trône de Pologne héréditaire, ce qui aurait peut-être épargné au pays la plupart des désastres qu'il éprouva depuis. Au reste, l'époque de son règne est celle de la décadence de la prospérité de la Pologne et de l'esprit belliqueux de ses habitants. Depuis cette époque, la Pologne marcha à grands pas vers sa ruine. — Auguste avait de grandes connaissances dans l'art militaire : dans sa jeunesse, en 1696, il commandait les troupes autrichiennes, et il gagna la bataille de Temeswar contre les Turcs. Ce prince, doué d'une force de corps extraordinaire, aimait, encourageait le faste, et vivait entouré de favoris, de maîtresses et d'alchimistes. Il n'eut qu'un seul fils légitime, mais un grand nombre d'enfants naturels, parmi lesquels on remarque le célèbre Maurice, comte de Saxe. [*Enc. des g. du m.*]

**AUGUSTE III** (*Frédéric*), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils du précédent, né en 1696, mort le 5 octobre 1763. Il fut élevé dans la religion protestante, que son père, élu roi de Pologne, avait dû abjurer. Mais en 1712 il embrassa de lui-même, à Bologne, la foi catholique, et rendit, en 1717, cette conversion publique. En 1733, il succéda à son père comme électeur de Saxe; et, la même année, il dut à la protection de l'empereur Charles VI et de l'impératrice Anne de Russie d'être nommé roi de Pologne, préférablement à Stanislas Ier; il fut couronné le 17 janvier 1734. Sous son règne, la Russie parvint à augmenter considérablement son influence en Pologne. Sous différents prétextes cette puissance y introduisit ses troupes, tandis que les dissensions politiques dont le pays était affligé s'aigrissaient de plus en plus. Auguste II, fastueux et indolent, s'était déjà peu soucié des affaires; son fils les négligea complétement, et abandonna tout le pouvoir au comte de Brühl, qui flattait à la fois son penchant pour le plaisir et son amour-propre de souverain. Auguste, qui affectionnait la résidence de Dresde, y passa la plus grande partie de son temps. La Pologne, livrée à elle-même, se consuma dans l'intervalle en disputes et en troubles. Autour d'elle toutes les puissances étaient en guerre : Auguste, d'abord neutre, entra en alliance avec Marie-Thérèse, lorsque Frédéric II se fut emparé de la Silésie. Alors ce dernier se rendit maître deux fois de la Saxe, et les Polonais accueillirent mal leur prince fugitif. Il se forma contre lui un parti; les Czartoryski appelaient à leur secours Catherine II, impératrice de Russie, peu favorable aux princes saxons. Auguste III mourut au moment où la guerre civile allait s'allumer. Son fils, Frédéric-Christian, lui succéda dans l'électorat, et l'influence de la Russie fit adjuger le trône de Pologne à Stanislas Poniatowski. [*Enc. des g. du m.*]

Bottiger, *Geschichte des Kurstaates und Königreiches Sachsen*, vol. II, p. 288. — Rulhière, *Hist. de l'anarchie de Pologne*, vol. I, p. 140.

B. *Rois de Saxe.*

**AUGUSTE Ier** (*Frédéric*), premier roi de Saxe, fils de l'électeur Frédéric-Christian, naquit à Dresde le 23 décembre 1750, et mourut le 5 mai 1827. Il succéda à son frère le 17 décembre 1763, sous la tutelle de son oncle le prince Xavier, qui gouverna en son nom jusqu'au 15 septembre 1768, jour où le jeune prince atteignit sa majorité. Il épousa en 1769 la princesse Marie-Amélie de Deux-Ponts, qui, née en 1751, mourut le 15 novembre 1828, et il n'eut de ce mariage d'autre enfant que la princesse Marie-Auguste, née le 21 janvier 1782.

Dans toutes les circonstances de sa vie, Frédéric-Auguste montra une ferme résolution de rendre son peuple heureux. On n'a pu lui reprocher, pendant son long règne, aucun abus de pouvoir, et il ne porta jamais aucune atteinte aux droits d'autrui. Peu partisan des innovations, il n'entreprit jamais rien par le seul amour de la gloire ou par l'entraînement de l'exemple; mais il fallait que l'expérience l'eût convaincu de l'utilité d'une idée ou d'une invention nouvelle pour qu'il consentît à l'adopter. Il parvint à amortir graduellement la dette publique; et la sévère probité de son gouvernement était si bien connue que, malgré l'intérêt peu élevé qu'ils rapportaient, les papiers d'État de la Saxe montèrent au-dessus de leur valeur nominale. Il s'imposait au besoin des sacrifices personnels pour empêcher l'État de contracter des dettes; et jamais il ne souffrit qu'on opposât son intérêt particulier ou celui de l'administration à l'intérêt, de ses sujets. Il eut surtout l'occasion de donner des preuves de sa sollicitude paternelle pour le bonheur de son pays pendant les cruelles années de disette de 1772, 1804, 1805, et lors des terribles inondations de 1784, 1799, 1804. Sous son règne, la culture des terres, l'éducation des bestiaux, et surtout l'amélioration des brebis de la race électorale, firent d'importants progrès, grâce aux encouragements qu'il leur accordait. Réglée par de sages ordonnances, l'exploitation des mines, des salines et des forêts, devint l'objet d'une attention spéciale. Le prince favorisa de tout son pouvoir l'établissement de manufactures et de fabriques, de filatures principalement. Le commerce, qui avait beaucoup souffert par suite de la guerre de sept ans et des taxes dont on avait grevé les marchandises étrangères pendant la minorité de l'électeur, atteignit à un degré de prospérité encore inconnu. L'armée fut mise sur un meilleur pied; des écoles parfaitement organisées furent destinées à l'instruction des futurs officiers; un code pénal militaire fut promulgué. Les universités de Wittenberg et de Leipzig trouvèrent en lui un puissant appui. Les écoles dites *Fürstenschulen* de Pforta, de Meissen et de Grimma, subirent d'importantes réformes. Il fonda les séminaires de Dresde et de Weissenfels, l'institut pour les enfants de troupe d'Annaburg, les écoles inférieures des mines de l'Erzgebirg, et introduisit de nombreuses améliorations dans l'Académie des mines de Freiberg. Mais ce qui mérite surtout des éloges, ce sont les changements qu'il opéra dans la législation. La torture fut abolie en 1770, et l'on admit plus rarement les serments d'affirmation; l'application de la peine de mort devint moins fréquente, et la mort elle-même moins cruelle. Les fonctions publiques cessèrent de faire l'objet d'un trafic; l'administration de la justice fut séparée de l'administration des finances; de bonnes ordonnances de police furent rendues, et une loi de tutelle promulguée. On vit s'élever de toutes parts des maisons d'orphelins, des maisons de travail, des hôpitaux et des maisons de détention. Partout régnait un esprit de justice, d'ordre, de modération et de probité.

Quoique ami de la paix, Frédéric-Auguste fut souvent entraîné dans les guerres que se faisaient les puissances voisines. Les prétentions de sa mère, princesse électorale de Bavière, sur la succession de l'électeur son frère, l'engagèrent à s'unir à Frédéric le Grand, en 1778, dans la guerre de la succession de Bavière. L'intérêt de la Saxe et sa position géographique rendaient désirable un rapprochement avec la Prusse : aussi l'électeur entra-t-il dans la ligue des princes d'Allemagne (*Fürstenbund*), formée par Frédéric II. Les mêmes motifs le portèrent à refuser la couronne de Pologne que les Polonais lui firent offrir, en 1791, pour lui et ses successeurs, par le prince Adam Czartoriski. Lorsque, à la suite de l'entrevue de Pilnitz, l'empereur Léopold II et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II conclurent à Berlin, le 7 février 1792, leur alliance contre la France révolutionnaire, il refusa de se joindre à eux comme prince souverain; mais lorsqu'en 1793 l'Empire eut déclaré la guerre à la république française, il fournit son contingent comme membre de l'Empire, et pendant quatre ans il prit part à la guerre, comme son devoir l'y obligeait. Il accéda à l'armistice et au traité de neutralité du cercle de la haute Saxe, conclu avec la France le 13 août 1796, et fit occuper par ses troupes la ligne de démarcation le long de la frontière méridionale de ses États. Au congrès de Rastadt, il chercha à soutenir l'indépendance de l'empire d'Allemagne. Nommé membre de la députation de l'Empire, avec sept autres États, lors de l'affaire des indemnités qui se traita à Ratisbonne en 1802 et 1803, il mit tous ses soins à faire répartir les dédommagements avec une sévère justice.

Frédéric-Auguste ne prit aucune part à la guerre de 1805 entre la France et l'Autriche; mais, allié de la Prusse, il dut permettre aux armées royales de traverser ses États. Après la dissolution de l'empire d'Allemagne le 6 août 1806, il se vit forcé d'envoyer un corps de vingt-deux mille hommes à l'armée du roi de Prusse; et après la bataille d'Iéna, le 14 octobre 1806, la Saxe tomba la première au pouvoir des Français. Dans cette circonstance, le sort du pays aurait certainement été des plus fâcheux, si les vertus de Frédéric-Auguste comme particulier et comme souverain n'avaient inspiré du respect même à son ennemi. Cependant, sans parler des nombreuses réquisitions, Napoléon frappa la Saxe d'une contribution de guerre de vingt-cinq millions de francs, saisit le domaine, et nomma une commission provisoire pour l'administrer; il consentit, du reste, à la neutralité de l'électeur.

A cette époque malheureuse, Frédéric-Auguste vint au secours de ses sujets en leur

avançant des sommes d'argent et en faisant l'abandon de son domaine, mais surtout en concluant avec Napoléon un traité de paix à Posen, le 11 décembre 1806. Il prit ensuite le titre de roi, et entra en cette qualité dans la confédération du Rhin. Son contingent fut fixé à vingt mille hommes. Napoléon lui assura la possession du cercle de Kottbus, dans la basse Lusace; mais en revanche il fut obligé de céder le bailliage de Gommern, le comté de Barby, Treffurt et la partie saxonne du comté de Mansfeld, qui furent réunis au nouveau royaume de Westphalie. Une compensation lui fut bientôt offerte : la paix de Tilsit, en 1807, lui céda le grand-duché de Varsovie. Mais, roi de Saxe et grand-duc de Varsovie, il était doublement obligé à prendre part aux guerres de la France : cependant il fut dispensé d'envoyer de ses troupes en Espagne. Dans la campagne de 1809 contre l'Autriche, il ne fournit que son contingent au *protecteur* de la confédération; mais il se vit obligé de quitter sa capitale et de se retirer d'abord à Naumbourg et puis à Francfort-sur-le-Mein, à cause des partis ennemis qui sillonnaient la Saxe dans tous les sens. Lors de la retraite de Russie en 1813, ses États devinrent le principal champ de bataille des ennemis. Les alliés s'étant emparés de la Saxe, Frédéric-Auguste se rendit à Plauen, puis à Ratisbonne, et enfin à Prague; mais les ordres menaçants de Napoléon le rappelèrent à Dresde, après la bataille de Lutzen. Il se trouvait dans cette ville lorsque les alliés, à l'expiration de la trêve, dirigèrent leurs hostilités contre la Saxe. Il suivit ensuite Napoléon à Leipzig, où il tomba au pouvoir des alliés, qui y entrèrent le 19 octobre. L'empereur Alexandre fit dire au roi qu'il devait se regarder comme son prisonnier. En vain il offrit aux empereurs d'Autriche et de Russie de faire cause commune avec eux; il dut quitter ses États le 13 octobre, et se retira à Berlin d'abord, puis au château de Friedrichsfeld, où il protesta contre le projet qu'on semblait méditer de réunir la Saxe à la Prusse. On lui permit plus tard de s'établir à Presbourg, d'où il prit part aux actes du congrès de Vienne. Ce ne fut que le 7 juin 1815 qu'il rentra dans sa capitale, par suite du traité conclu avec la Prusse le 18 mai, et qui lui enleva la province de Wittenberg, ou la Saxe actuellement prussienne. Il fonda l'ordre du Mérite et de la Fidélité, en mémoire de son retour. Peu de temps suffit à ce bon roi pour relever le crédit public et réorganiser l'administration du pays d'après sa situation nouvelle; sa conduite fut en toutes choses marquée au coin de la modération. Au mois de septembre 1818, il célébra le cinquantième anniversaire de son avénement au trône, et au mois de janvier suivant celui de son mariage. La fin de son règne fut paisible. Il mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, et eut pour successeur Antoine, l'aîné de ses frères.

*Sur la vie et le règne de Frédéric-Auguste*, par Weisse, Leipzig, 1811; par Herrmann, Dresde, 1827, et par Pölitz, Leipzig, 1830, 2 vol. in-8°.

* FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, roi actuel de Saxe, né le 18 mai 1797. C'est l'aîné des fils du prince Maximilien, frère cadet des rois Frédéric-Auguste et Antoine, et de sa première épouse Caroline-Marie-Thérèse, née princesse de Parme. A l'âge de sept ans il perdit sa mère; peu de temps auparavant, son éducation avait été confiée au général de Forell, grand maître de la cour, homme estimé pour la pureté de ses mœurs, et descendant d'une famille de la Suisse française. Il avait à peine accompli sa douzième année, lorsqu'il fut obligé, avec toute la famille royale, de quitter Dresde, trop exposée à une surprise, et que l'absence de l'armée saxonne, qui avait suivi Napoléon en Autriche en 1809, laissait sans défense. Il séjourna momentanément à Leipzig et à Francfort-sur-le-Mein, toujours occupé de ses études. Les événements de la guerre ayant forcé la famille royale à quitter une seconde fois Dresde au commencement de 1813, il la suivit à Ratisbonne par Baireuth, et au mois d'avril à Prague par Linz. Lorsque le roi Frédéric-Auguste I[er] rentra dans sa capitale après la bataille de Lutzen, le jeune prince partit de Prague, et rejoignit bientôt son oncle; mais après un court séjour dans sa patrie, désolée par la guerre, il retourna (novembre 1813), avec son père, ses frères et ses sœurs, à Prague, où il resta dix-huit mois. Pendant tout ce temps, ses études ne furent pas un instant interrompues, et il profitait d'autant plus de ses leçons que l'expérience avait mûri son esprit; la société des savants de Prague lui fournissait d'ailleurs de fréquents moyens de s'instruire.

En 1815, après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, Frédéric-Auguste I[er] ayant résolu d'envoyer les aînés de ses neveux rejoindre les armées alliées, les princes Frédéric et Clément, accompagnés du lieutenant général de Watzdorff, se rendirent d'abord de Prague à Presbourg, où habitait leur oncle depuis le 4 mars 1815, et se mirent ensuite en route pour le quartier général du prince de Schwarzenberg. Arrivés à Dijon, où était établi celui de l'archiduc Ferdinand d'Este, général en chef de la réserve autrichienne, ce prince les accueillit avec cordialité, et se chargea de les initier lui-même au métier des armes. Cependant la bataille de Waterloo trompa leur espoir de prendre part à quelque affaire : ils allèrent visiter Paris, et retournèrent ensuite à Dresde (novembre 1815), après avoir visité Carlsruhe, Stuttgart et Munich. Les trois frères se trouvant réunis de nouveau, on leur donna pour gouverneur, en 1816, le général de Watzdorff, qui joignait une grande connaissance du monde au patriotisme le plus éprouvé. Le major de Cerrini, actuellement commandant supérieur de l'armée saxonne, lui fut adjoint en qualité de sous-

gouverneur, et fut chargé spécialement d'instruire les jeunes princes dans tous les détails du service militaire. Après s'être ainsi livré avec ardeur aux études au sein de sa famille, dont la vie simple et réglée était digne des temps antiques, Frédéric fut nommé en 1818 major général, et en 1819 il s'initia au maniement des affaires publiques en assistant aux séances du conseil privé et des autres administrations supérieures. Dans l'automne de 1820 à 1821, il fut chargé du commandement des brigades d'infanterie pendant les grandes manœuvres. En novembre 1822, ce fut lui qui commanda le camp. Il avait déjà depuis quelque temps voix délibérative au conseil.

Dans l'été de 1824, le prince Frédéric fit un voyage en Belgique et en Hollande; en 1825, il visita une seconde fois Paris, et y trouva, dans la société de la famille d'Orléans et dans le commerce des savants et des artistes, autant d'agréments que de moyens de s'instruire. Il y resta quelque temps à attendre son père, qui était allé à Madrid rendre visite à sa fille la reine Josèphe d'Espagne, troisième épouse de Ferdinand VII, et retourna enfin à Dresde avec lui et sa sœur aînée, la princesse Amélie.

Dans l'été de 1828, il parcourut une partie de l'Italie. Si ce voyage lui donna un goût plus vif pour les ouvrages classiques de l'antiquité, il ne diminua en rien cependant son amour pour les chefs-d'œuvre de l'art dans sa patrie. Sa munificence vint souvent au secours de jeunes artistes saxons, et les mit à même d'accomplir leur pèlerinage vers les débris des merveilles antiques; puis à leur retour les fruits de leur talent et de leurs études étaient achetés par le prince, qui en décorait sa modeste demeure. Parmi les précieuses collections d'objets d'art qu'il possède, nous citerons celle de gravures qu'il a rassemblées lui-même et qu'il ne cesse d'enrichir. Elle mérite l'attention des connaisseurs. La mort de son oncle l'ayant mis en possession du jardin botanique que le vieux roi avait créé à Pilnitz, et désirant en prendre soin lui-même, il se mit à étudier avec autant de succès que de zèle la botanique, qui devint dès lors sa science favorite.

Le 23 juillet 1830, le prince Frédéric fut nommé général en chef de l'armée, en remplacement du général Lecoq, qui venait de mourir en Suisse. Bientôt après, les événements de septembre, que nous avons racontés en détail dans l'article ANTOINE, événements auxquels la différence de religion entre le souverain et le peuple n'était pas étrangère, quoique la révolution française de Juillet y eût directement donné lieu, l'appelèrent à prendre une part plus active aux affaires. Lorsque Dresde fut devenue le théâtre d'une grande agitation (*Voy.* EINSIEDEL), le roi Antoine mit le prince à la tête de la commission chargée de maintenir la tranquillité publique, et cette nomination servit beaucoup à apaiser le peuple, qui avait mis sa confiance dans le prince. Les espérances d'un avenir meilleur s'accrurent encore lorsque le prince Maximilien, cédant à l'impulsion de la tendresse paternelle la plus désintéressée, renonça, le 13 septembre, à ses droits éventuels au trône en faveur de son fils aîné, et que le roi transmit au prince Frédéric, nommé corégent, une portion de l'autorité souveraine. Convaincu de la nécessité d'opérer dans la constitution et dans l'administration les changements réclamés par le siècle, soutenu par l'amour et la confiance du peuple, éclairé par l'étude sur les droits de tous et sur les sources les plus saintes du droit, il travailla avec zèle à la rédaction d'une nouvelle constitution qui fut jurée par le roi et le prince le 4 septembre 1831. Depuis, de nombreuses réformes furent introduites dans toutes les branches de l'administration, et surtout dans le régime municipal. Le roi Antoine célébra paisiblement son quatre-vingt-unième anniversaire, et mourut l'année suivante, 6 juin 1836, laissant le trône à son neveu, qui, peu de temps après, convoqua les états du royaume. Cette assemblée, dont la session ouvrit en novembre 1836, se montra animée d'un esprit libéral; elle se prononça contre la police secrète et contre la censure, et prit ouvertement parti contre le roi de Hanovre, qui avait aboli de sa pleine autorité la constitution de 1833. C'est sous le règne de Frédéric-Auguste II qu'un chemin de fer entre Dresde et Leipzig fut inauguré et livré à la circulation. En 1848, la Saxe, comme presque tous les pays de l'Europe, ressentit le contre-coup de la révolution qui renversa le trône du roi Louis-Philippe. Frédéric-Auguste crut devoir faire quelques concessions momentanées pour calmer l'effervescence populaire, qui menaça de prendre un caractère alarmant. Aujourd'hui tout est à peu près rentré dans l'ancien ordre de choses, et le roi, qui aime la botanique comme Rousseau, se donne tous les ans le plaisir d'une grande herborisation dans les principales montagnes de l'Europe, où l'accompagne le conseiller Reichenbach, le célèbre auteur de la Flore de l'Allemagne.

Ce roi avait épousé en 1819 l'archiduchesse Caroline d'Autriche, qui lui fut enlevée par la mort en 1832. Il épousa en secondes noces, le 24 avril 1833, Marie, princesse de Bavière, et sœur de la princesse royale de Prusse. En 1838 il perdit son père, le prince Maximilien, qui avait renoncé en sa faveur à ses droits à la couronne, et qui, de son premier mariage, a laissé en outre le duc Jean de Saxe et trois princesses. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

**AUGUSTE** (*Émile-Léopold*), duc de Saxe-Gotha et d'Altenbourg, né en 1772, mort en 1822. Il était le cinquième successeur d'Ernest le Pieux (souche de toute la maison de Saxe-Gotha), et fils d'Ernest II et de Charlotte-Amélie, princesse de Saxe-Meiningen. Il fit ses études à Genève, et épousa en 1797 Louise-Charlotte, princesse de

Mecklenbourg-Schwerin : cette première épouse mourut en couches, après lui avoir donné une fille qui devint duchesse régnante de Saxe-Cobourg, et mourut en 1832. En 1802 il se remaria avec Caroline-Amélie, princesse de Hesse-Cassel, qui ne lui donna point d'enfants. En 1804, après la mort de son père, il prit les rênes du gouvernement, et suivit pendant dix-huit ans, dans des temps difficiles, le même système d'une administration juste et libérale qui, depuis Ernest le Pieux, avait constamment régi le pays. Dévoué à Napoléon, il reçut de lui pendant la guerre d'Allemagne de nombreux témoignages d'affection; et, lors de la retraite de l'armée française après la bataille de Leipzig, le pays fut préservé des ravages de la guerre; le duc ne quitta point sa résidence, qui servait d'asile à un grand nombre de familles. Voué à la culture des lettres, il publia plusieurs ouvrages estimés, des contes, des romans, des idylles, des portraits de personnages connus, etc. Il s'occupait de la publication des *Lettres émiliennes*, auxquelles il avait travaillé dix ans, lorsque la mort le surprit à la fleur de l'âge. Il eut pour successeur Frédéric IV, son frère, avec lequel s'éteignit, le 11 février 1825, la branche spéciale de la maison de Saxe-Gotha.

*Conversations-Lexicon.*

II. *Auguste de Prusse.*

**AUGUSTE** (*Guillaume*), prince de Prusse, général en chef de l'armée prussienne, frère de Frédéric II, naquit à Berlin le 9 août 1722, et mourut le 12 juin 1758. Il commença sa carrière militaire dans les deux premières campagnes de Silésie, et surtout à la bataille de Hohenfriedberg (le 4 juin 1745). En 1756, il contribua à faire cerner le camp des Saxons près de Pirna; mais après la malheureuse retraite de Zittau il fut durement réprimandé par son frère, quitta l'armée, et mourut peu de temps après. La correspondance qui eut lieu entre les deux frères a été publiée en 1769, sous le titre d'*Anecdotes pour éclaircir l'histoire de la maison de Brandebourg et de la dernière guerre*.

Archenholz, *Histoire de la guerre de sept ans* (en allemand).

***AUGUSTE** (*Frédéric-Guillaume-Henri*), prince de Prusse, né le 19 septembre 1790, mort le 19 juillet 1843. Il était fils d'Auguste-Ferdinand et de la princesse Anne-Élise-Louise de Brandebourg-Schwerin. Il étudia le génie et l'artillerie, et fit sa première campagne dans la guerre contre la France en 1806 et 1807. Il combattit, le 14 octobre 1806, à la tête d'un bataillon de grenadiers; et lorsque à Prenzlau le prince Hohenlohe mit bas les armes, le prince de Prusse refusa d'adhérer à la capitulation, et essaya de se faire jour avec quatre cents hommes; mais s'étant trompé de route, il fut fait prisonnier. Napoléon l'emmena à Berlin, et l'envoya ensuite comme prisonnier de guerre à Nancy, et de là à Soissons. Le prince vint aussi à Paris, où il séjourna jusqu'à la paix de Tilsit, qui le rendit à la liberté. Il voyagea alors en Italie et en Suisse; de retour à Berlin, il s'appliqua avec activité à réorganiser l'armée prussienne. En 1813, il eut le commandement de la douzième brigade du second corps d'armée commandé par le général de Kleist, et se conduisit bravement à Dresde, Kulm et Leipzig. Durant la campagne de 1814, le prince Auguste se distingua à Montmirail, Laon et Paris, où il entra à la tête de la première division. Après Waterloo, chargé d'assiéger les places fortes, il prit Maubeuge le 16 juillet 1815, et Landrecies le 23. Cette place ne s'étant rendue qu'après une longue résistance, le prince laissa sortir la garnison avec les honneurs de la guerre. Il entra ensuite dans Marienbourg, bombarda Philippeville, qui finit par se rendre, et prit encore quelques autres places. A la paix de Paris, Auguste revint en Prusse, où il reprit ses travaux d'organisation pratique des diverses armes, génie, artillerie, etc. En lui s'est éteinte la branche collatérale de Prusse, qui eut pour chef le prince Auguste-Ferdinand.

*Preussische National Encyclopædie.*

III. *Auguste d'Angleterre.*

***AUGUSTE-FRÉDÉRIC**, duc de Sussex, né le 27 janvier 1773, mort le 21 avril 1843. Au sortir de ses études, il voyagea en Italie. Il épousa ensuite Augusta Murray, qu'il avait connue à Rome. Mais ce mariage fut annulé en 1794 par la cour des prérogatives de Cantorbéry, en vertu de l'acte 12 de George III, chap. 3, qui ne permet pas aux descendants de George II de se marier sans le consentement du roi. Le duc de Sussex prit part ensuite aux travaux parlementaires, et se montra en général attaché aux principes libéraux. C'est ainsi qu'il appuya l'abolition de la traite et de l'esclavage des noirs, l'émancipation catholique, et l'abrogation de l'incapacité civile des juifs. Il était, en un mot, partisan de la tolérance religieuse, et de la suppression de toute distinction reposant sur les différences de religion. Il soutint le *reform-bill* et les principes du libre échange. Le duc de Sussex fut, en 1810, grand-maître des francs-maçons; en 1816, il eut la présidence de la Société des arts, et, le 30 novembre 1830, celle de la Société royale. Il laissa une des plus considérables bibliothèques privées de la Grande-Bretagne : en 1827, elle compta 50,000 volumes, dont 12,000 de théologie.

*Biographical Dictionary.*

IV. *Auguste d'Oldenbourg.*

***AUGUSTE** (*Paul-Frédéric*), grand-duc d'Oldenbourg, naquit, le 13 juillet 1783, du duc Pierre-Frédéric-Louis et de la princesse Élisabeth de Wurtemberg. Après l'occupation du duché d'Oldenbourg par les Français en 1811, il se rendit avec ses parents en Russie, prit part à la campagne de 1812, devint, l'année suivante,

gouverneur de Reval, et retourna, en 1816, dans sa patrie. En 1829, il succéda à son père, en prenant le titre de grand-duc, que lui avait conféré le congrès de Vienne: Depuis lors il s'est constamment occupé à gouverner avec sagesse, et à créer des institutions utiles. Il a conclu plusieurs traités avec la Prusse et le Hanovre, et a fait construire un magnifique hôpital. Le 19 février 1849, il accorda une constitution, avec le régime représentatif; mais cette innovation, à laquelle le peuple n'était pas habitué, est bientôt tombée d'elle-même. Le grand-duc d'Oldenbourg est un des princes les plus loyaux et les plus éclairés de l'Allemagne. De son premier mariage avec la princesse Adélaïde d'Anhalt-Bernbourg, morte en 1820, il eut la princesse Amélie, mariée depuis 1836 avec le roi Othon; de son second mariage avec la princesse Ida, sœur de sa première femme, il eut le grand-duc héritier, Nicolas-Frédéric-Pierre, né le 8 juin 1827.

*Conversations-Lexicon.*

**AUGUSTE D'UDINE**, poëte italien, né à Udine au seizième siècle. On l'appelait aussi Publio-Augusto Graziani. Il professa dans sa ville natale et à Trieste, ainsi que le prouve une médaille frappée en son honneur. Il laissa : *Augusti vatis Odæ*; Venise, 1529, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**AUGUSTE DE BRUNSWICK.** *Voy.* BRUNSWICK.

**AUGUSTENBOURG** (*Christian-Auguste* de Schleswig-Holstein-Sunderbourg, prince D'), né le 9 juillet 1768, mort le 28 mai 1810. Après la révolution qui exila Gustave-Adolphe IV, et porta au trône de Suède Charles XIII (le duc de Sudermanie), il fut élu prince royal de Suède, sous le nom de *Charles*. Le 22 janvier 1800, il fit son entrée solennelle à Stockholm, reçut le titre de fils adoptif du roi, et mourut le 28 mai suivant, à la suite de vomissements survenus après avoir mangé d'un pâté froid. Le comte de Fersen fut accusé, par la rumeur publique, de l'avoir empoisonné. C'est à la place de ce prince que le maréchal Bernadotte fut élu prince royal de Suède.

Geyer, *Histoire de Suède.*

**AUGUSTENBOURG** (Maison D'). *Voy.* SCHLESWIG-HOLSTEIN.

**AUGUSTI** (*Frédéric-Albert*), théologien protestant, né en 1696 à Francfort-sur-l'Oder, mort à Eschenberg en 1782. Originaire d'une famille juive (Ben-Abraham-Herschel), il étudia à Bresci en Lithuanie, à Cracovie, et à Prague. Il fut, en 1722, converti au christianisme par Reinhard, surintendant (évêque) luthérien à Sondershausen, et devint pasteur à Eschenberg, dans le duché de Gotha. On a de lui : *Diss. de adventus Christi necessitate, tempore templi secundi*; Leipzig, 1794, in-4°; — *Aphorismi de studiis Judæorum hodiernis*; Gotha, 1731, in-4°; — *Mystères des Juifs concernant le fleuve miraculeux Sambathion, et les Juifs rouges pour l'explication du verset 12 du ch. 17 du 2e livre des Rois*; Erfurt, 1748, in-8° (en allemand); — *Notices sur les Karaïtes*; ibid., 1752, in-8° (en allemand); — *Dissertationes historicophilos. in quibus Judæorum hodiernorum consuetudines, mores et ritus, tam in rebus sacris quam civilibus exponuntur*; ibid., 1753, in-8°.

Meusel, *Repertorium*, vol. I, p. 118, et la *Vie d'Auguste* par un ami (anonyme); Erfurt, 1791, in-8°. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **AUGUSTI** (*Jean-Chrétien-Guillaume*), théologien allemand, né à Eschenberg en 1772, mort le 28 avril 1841. Il était petit-fils du rabbin juif Herschel, qui se convertit au christianisme en 1722. Augusti étudia à Jéna, et y professa plus tard la philosophie et les langues de l'Orient. En 1812 il enseigna la théologie à Breslau, en 1819 à Bonn. En 1828 il obtint le titre de conseiller consistorial à Coblentz, où il mourut plus tard. On a de lui : *Denkwürdigkeiten aus der Christlichen Archæologie* (Faits mémorables de l'archéologie chrétienne); Leipz., 1817-1830, publié aussi sous le titre de *Handbuch der Christlichen Archæologie* (Manuel d'Archéologie chrétienne); Leipzig, 1836-1837; — *Lehrbuch der Christlichen Dogmen Geschichte* (Manuel de l'Histoire des Dogmes chrétiens); Leipzig, 1805 et 1835; — *Grundriss einer Historisch-Kritischen-Einleitung in das alte Testament* (Principes pour servir à une traduction historique et critique de l'Ancien Testament); Leutenberg, 1809.

*Conversations-Lexicon.*

**AUGUSTIN** (*Aurelius-Augustinus*, saint), naquit le 13 novembre 354 à Tagaste (1), petite ville de Numidie, située à peu de distance de Madaure et d'Hippone, et mort le 28 août 430. Son père, nommé patrice, avait assez de naissance pour aspirer à des charges de magistrature, mais pas assez de fortune pour les remplir avec l'éclat convenable. Il était païen, et ne se convertit que dans un âge avancé; il ne reçut même le baptême que peu avant sa mort. Monique, sa mère, ajoutait une piété tendre au bonheur d'avoir toujours professé la vraie foi. Elle s'efforça de l'inspirer à son fils dès ses premières années, ne se croyant mère qu'à demi, comme elle s'en exprimait, « tant qu'elle n'aurait pas communiqué la vie de la grâce à celui qui lui devait la vie naturelle. »

L'activité et la pénétration du jeune Augustin ayant fait concevoir à ses parents les plus flatteuses espérances, on l'envoya à Madaure, puis à Carthage, pour y faire ses premières études; mais la dissipation du jeu et des études mêmes, les compagnies, les occasions qui naissent sous les pas des talents et des âmes liantes, le jetèrent dans les plus grands désordres. Il représente, dans le livre de ses *Confessions*, l'abîme affreux de misères dans lequel il s'était plongé;

(1) C'est en 1843 que l'emplacement de Tagaste a été découvert par M. Neveu, officier de l'armée d'Afrique.

il s'y accuse d'avoir commencé à offenser Dieu dans un âge qu'on appelle, par abus de mots, l'âge de l'innocence; il y déplore le temps perdu à des études profanes, où l'on ne se proposait autre chose que de le mettre en état de satisfaire un jour la passion insatiable des biens et des honneurs terrestres, qui ne sont au fond, dit-il, qu'indigence et opprobre. Le saint docteur n'en reconnaît pas moins que la lecture des poëtes lui fut d'une grande utilité; que non-seulement elle avait perfectionné son langage, mais qu'elle avait développé les facultés de son esprit, surtout celle de l'invention, qui fait les génies créateurs. Elle lui communiqua également cette richesse et cette sublimité de pensées et d'expression qui élève la nature au-dessus d'elle-même; la facilité à s'exprimer avec élégance, et à rendre les choses de la manière qui convient; le talent d'employer dans l'occasion les traits forts et hardis et les images pittoresques.

Mais il y rencontra aussi un funeste écueil, celui de l'impureté. Augustin y fut entraîné tant par la fréquentation des spectacles que par l'inévitable influence des dangereuses impressions et des sociétés corrompues, qui, en flattant une vanité secrète, nourrissaient en lui le germe de toutes les passions, et surmontaient les remords de sa conscience. Avec une âme naturellement droite, et pourvu à un point unique de ce goût de raison qui ne saurait se défendre d'un certain amour du vrai bien, il demandait à Dieu la chasteté, mais par des vœux inefficaces, et qu'il craignait même de voir exaucés. Pour comble de maux, la curiosité et l'activité inquiète de son esprit l'engagèrent de bonne heure dans la secte des manichéens. Leurs discours pompeux le dégoûtèrent d'abord de la simplicité des saintes Écritures, et, peu après, le précipitèrent dans cette monstrueuse hérésie. Ainsi le naufrage des mœurs avait amené celui de la foi. Sa vertueuse mère, sainte Monique, ne tarda pas à l'apprendre, et les alarmes que lui causaient les premiers écarts de son fils redoublèrent avec les nouveaux dangers où il courait. Elle alla déposer ses chagrins dans le sein d'un pieux évêque, qu'elle conjura d'entreprendre la conversion d'Augustin. « Il n'est pas temps encore, lui répondit celui-ci; contentons-nous de prier pour lui, et rassurez-vous; car il n'est pas possible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse. » Cette réponse fut regardée comme un oracle du ciel. Entraîné plutôt que convaincu, le jeune prosélyte était loin de rencontrer dans la doctrine du manichéisme le repos après lequel son esprit et son cœur soupiraient si ardemment. Toutefois, il ne laissa pas d'y persévérer durant neuf années, et n'échappa enfin aux rêveries de cette secte que pour se jeter dans les erreurs des académiciens, qui bientôt l'amenèrent à douter de tout.

La ville de Milan ayant envoyé demander au préfet de Rome, Symmaque, un maître d'éloquence, Augustin, qui avait déjà rempli la même fonction à Carthage, où il avait laissé les plus honorables souvenirs, fut agréé, et se rendit à Milan. Cet événement, fortuit en apparence, n'était rien moins qu'indifférent aux desseins de la Providence. L'évêque de cette ville était saint Ambroise. Il accueillit le nouveau professeur avec une bonté qui commença à lever bien des préventions. Augustin se rendait fréquemment aux sermons d'Ambroise; mais plus il était forcé de rendre hommage à son éloquence, plus il se tenait en garde contre la persuasion. Il est bon de l'entendre lui-même. Opiniâtre à chercher la vérité hors de l'unique sanctuaire où elle réside, agité par les remords de sa conscience, lié par l'habitude, entraîné par la crainte, subjugué par la passion, touché de la beauté de la vertu, séduit par les charmes du vice, victime de tous les deux, jamais satisfait dans ses fausses délices, sans cesse luttant contre les erreurs de sa secte et les mystères de la religion, malheureux qui pour échapper au naufrage court d'écueil en écueil, il fuit la lumière qui le poursuit; il voudrait s'arracher à la grâce qui s'attache à ses pas; il gémit sous le poids de ses liens, et s'indigne contre les mains qui voudraient les briser; contraire à lui-même, il veut et ne veut pas : telle est l'image qu'il nous a laissée des combats intérieurs dont il était la victime. Un jour enfin, déchiré par les plus violentes agitations, le visage baigné de larmes qui coulaient involontairement de ses yeux, il avait fui la compagnie de quelques amis fidèles pour aller chercher sous un bosquet de son jardin la solitude et le calme qui manquaient à son cœur : là, se roulant à terre, il invoquait, bien que confusément, le secours du ciel; tout à coup il croit entendre sortir comme d'une maison voisine une voix qui lui disait : TOLLE, LEGE, *Prends et lis*. Jamais émotion semblable n'avait encore saisi son âme. Surpris, hors de lui-même, s'interrogeant sans pouvoir se répondre sur l'endroit d'où est partie cette voix où il n'y avait rien d'effrayant, et moins encore sur l'objet de la lecture qui lui était indiquée, il se relève, soutenu par une force qu'il ne connaissait pas, et court retrouver Alype, son ami, au lieu même où il l'avait quitté. Un livre était placé sous ses yeux : c'étaient les Épîtres de saint Paul; Augustin l'ouvre au hasard, et tombe sur ce passage de l'Apôtre : *Ne passez pas votre vie dans les festins et les plaisirs de la table... mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous de satisfaire les désirs déréglés de la chair*. Augustin n'eut pas besoin d'en lire davantage. A peine eut-il achevé la lecture de ce passage, qu'un rayon de lumière vint éclairer son entendement, dissiper toutes ses ténèbres, et embraser son cœur d'une flamme toute céleste. La conversion d'Augustin ne fut ni moins éclatante ni moins prompte et efficace que l'avait été celle de saint Paul. Tout l'esprit de l'apôtre avait passé en un instant dans celui du nouveau pro-

sélyte. Il était alors dans sa trente-deuxième année. De retour près de sa mère, la vertueuse Monique, à qui les égarements de son fils avaient coûté tant de larmes, il lui raconte tout ce qui venait de se passer, et lui communique ses résolutions nouvelles, avec cette paisible fermeté qui a pris son parti sans retour. Monique ne put entendre sans la plus vive joie un récit aussi consolant. C'est de lui-même que nous tenons ces particularités. Il les raconte, dans ses *Confessions*, avec un charme de naïveté qui n'avait pas eu jusque-là de modèle, et qui n'a rencontré depuis que de faibles imitations.

Les préparatifs de son baptême, qu'il ne jugea pas à propos de différer, étant faits, il le reçut, la veille de Pâques, de la propre main de saint Ambroise, et ne tarda pas à reprendre la route d'Afrique. Monique l'y accompagna. Son fils eut bientôt après la douleur de la perdre; elle mourut à peine âgée de cinquante-six ans. En rendant compte à son ami Alype de cette affligeante séparation, il s'exprimait en ces termes : *J'ai senti déchirer cette double vie, composée de la sienne et de la mienne.*

Un jour qu'il s'était rendu à Hippone, Valère, qui en était évêque, fit à son peuple un discours sur la nécessité où il se trouvait d'ordonner un prêtre pour son église. Augustin était présent; sa vertu et ses talents l'avaient déjà fait connaître. Tous les yeux se fixèrent sur lui; on se saisit de sa personne, malgré tous ses efforts pour se soustraire à un choix que le Ciel semblait avoir seul indiqué. Ni le peuple, ni son évêque, ne se laissèrent toucher par ses refus; non-seulement il se trouva chargé du sacerdoce, mais Valère lui donna aussitôt la plus grande part au gouvernement de son église, et lui confia spécialement le ministère de la prédication, ce qui était contraire aux usages de l'Église d'Afrique, où les évêques seuls exerçaient cette fonction.

Une fois engagé dans ce laborieux ministère, Augustin ne cessa pas un moment d'en remplir le devoir. Il prêchait en latin, langue qui était entendue à Hippone, et en langue punique pour ceux à qui la première n'était pas familière. On l'écoutait avec transport; on battait souvent des mains, selon la coutume de ce siècle. De semblables succès n'étaient pas ceux qui flattaient le mieux son cœur : *Ce ne sont pas*, s'écriait-il, *des applaudissements, mais des larmes, que je demande*. Des peuplades entières de malheureux opprimés, soit par les exactions, soit par les malheurs du temps, allaient souvent l'attendre sur la voie publique et le contraignaient de prêcher en leur faveur, pour triompher, par l'onction de ses discours, de l'impitoyable dureté des riches.

Un usage déplorable régnait à Césarée de Mauritanie. Les habitants de cette ville se partageaient chaque année en deux troupes homicides, qui présentaient au sein de la paix l'image d'une guerre civile. Frères contre frères, pères contre enfants, se battaient ensemble à coups de pierre pour s'exercer aux combats. Augustin paraît sur le champ de bataille : il ouvre la bouche, il est accueilli par des cris tumultueux, excités par la seule admiration décernée à l'éloquence de l'orateur. Ce n'était pas assez pour l'apôtre : il revient à la charge, employant les expressions les plus pathétiques. On l'entoure; on est ému, les larmes coulent; l'humanité et la religion parlaient avec lui; les armes tombent des mains de la rage en délire. Tous ces barbares courent l'embrasser, et se prosternent à ses pieds. L'usage fut aboli.

Cependant Valère se sentait accablé sous le poids des ans et des infirmités. Il craignait qu'Augustin ne fût enlevé à son Église, et que quelque autre ville ne le demandât pour évêque. Il résolut donc de le faire son coadjuteur dans l'épiscopat. Augustin s'opposait fortement à l'exécution de ce projet, soutenant qu'il était contre la coutume de l'Église de mettre un évêque là où il y en avait un encore vivant, ce qui, en effet, était expressément défendu par le huitième canon de Nicée. Il se vit encore obligé de se rendre à la voix du ciel, et fut sacré évêque d'Hippone en 395. Sa nouvelle dignité ne diminua rien à l'ardeur de son zèle. Compositions savantes sur toutes les matières de religion, de philosophie et de critique, interprétation des livres saints, prédications habituelles, correspondances suivies avec les empereurs et tous les grands de l'empire, avec les souverains pontifes et la plupart des évêques du monde catholique : à Nole avec Paulin; en Palestine avec saint Jérôme; à Milan avec saint Ambroise et Simplicien; en Espagne avec Orose; dans les Gaules avec saint Prosper, Lazare d'Arles, Hilaire de Narbonne; à Constantinople avec Maxime, Longinien, Dioscore, et tous les gens de lettres du Bas-Empire, qui, en lui adressant leurs écrits, l'appellent de concert leur maître et le *représentant de la postérité;* réfutation des hérésies, monuments immortels élevés à la gloire de la religion, surtout dans le grand ouvrage de *la Cité de Dieu*, chef-d'œuvre d'érudition et de génie : tels étaient les délassements de son épiscopat, aussi admirable par la simplicité et l'héroïsme de ses vertus, qu'il est étonnant par le nombre et l'excellence de ses écrits. En même temps il s'occupait d'élever de jeunes enfants; il faisait bâtir à Hippone un hospice pour les étrangers, adoucissait le sort des esclaves, habillait les pauvres, aliénait en leur faveur ses propres revenus, les visitait en personne; et on le vit, comme saint Ambroise, vendre les ornements de son église et jusqu'aux vases sacrés des autels, tant pour subvenir à leurs besoins que pour racheter les captifs. Après avoir tracé aux prêtres et aux évêques leur devoir de ne jamais abandonner le troupeau confié à leurs soins et de braver la mort, il vit Hippone assiégée par les Vandales, qui

avaient couvert de ruines l'Afrique, en commettant les plus horribles atrocités. Hippone, Carthage et Constantine étaient les seules villes qu'ils n'eussent pas dévastées. Le comte Boniface, qui avait d'abord appelé les Barbares, luttant contre eux en désespéré, s'était renfermé à Hippone. Augustin, loin de se laisser abattre, prodigua aux habitants les secours et les consolations, et encouragea les combattants; mais, trois mois après le commencement du siége, il succomba à ses peines et à ses infirmités, et une bienheureuse mort vint terminer cette vie si pleine de bonnes œuvres, dans la soixante-dix-septième année de son âge, l'an de J.-C. 430. [L'abbé Guillon, évêque de Maroc, dans l'*Enc. des g. du m.*]

« De tous les Pères de l'Église latine, dit M. Villemain (1), saint Augustin est celui qui porta le plus d'imagination dans la théologie, le plus d'éloquence et même de sensibilité dans la scolastique. Donnez-lui un autre siècle, placez-le dans une meilleure civilisation; et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, sciences et mœurs, Augustin avait tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre arbitre; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire, comme il raisonne sur la décadence de l'empire romain. Son esprit subtil et vigoureux a souvent consumé dans des problèmes mystiques une force de sagacité qui suffirait aux plus sublimes conceptions.

« Son éloquence, entachée d'affectation et de barbarie, est souvent neuve et simple; sa morale austère déplaisait aux casuistes corrompus que Pascal a flétris; ses ouvrages, immense répertoire où puisait cette science théologique qui a tant agité l'Europe, sont la plus vive image de la société chrétienne de la fin du quatrième siècle. »

Dans la *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, messire Ellies Du Pin, docteur et professeur de la faculté de Paris, a donné une analyse des ouvrages de saint Augustin contenus dans l'édition des Bénédictins. Nous avons pensé que cette analyse, rendue plus succincte encore, serait fort utile pour faire mieux apprécier l'étendue des sujets traités par saint Augustin, et inviter à leur étude.

### TOME I.

Il contient les œuvres que saint Augustin a composées avant d'être prêtre, lesquelles, avec les livres des *Rétractations* et des *Confessions*, servent en quelque sorte d'introduction à ses ouvrages, et marquent les principales circonstances de sa vie.

Le livre des *Rétractations* est une espèce de critique de ses ouvrages; Augustin y indique l'ordre des temps, les occasions et les motifs qui les lui ont fait écrire; il se fait lui-même son censeur, disant avec l'Apôtre que, *si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés par le Seigneur*; et, selon cette parole du Sage : *Il est difficile d'éviter de faire des fautes quand on parle beaucoup*. Il craint donc qu'il n'y ait dans ses écrits plusieurs choses fausses ou du moins inutiles, surtout dans les écrits de sa jeunesse.

Ses *Confessions* sont un tableau de sa vie; il y découvre ses vices et ses vertus, et fait voir à nu les plus secrets replis de son cœur. Il veut que dans ce livre on le considère comme dans un miroir, et c'est à Dieu qu'il s'adresse, et qu'il élève son cœur et son esprit. Ces *Confessions* sont divisées en treize livres: les dix premiers traitent de ses actions; dans les trois derniers sont des réflexions sur le commencement de la Genèse.

Dans le *premier*, après une belle prière à Dieu, il décrit son enfance; il découvre ses péchés et ses mauvaises inclinations; il s'accuse d'avoir aimé les fables et les fictions poétiques : « J'occupais mon esprit des courses vagabondes de je ne sais quel Énée, tandis que j'oubliais mes propres égarements; je m'attendrissais sur la mort de Didon, qui avait péri pour avoir trop aimé ce Troyen, et je ne pleurais pas sur moi-même déjà mort, par mon manque d'amour pour Dieu. »

Dans le *second*, il décrit les déréglements de sa jeunesse, malgré les remontrances de sa mère; il s'accuse d'un larcin commis avec ses compagnons; il fait d'excellentes réflexions sur les motifs qui l'ont porté à voler les fruits d'un pommier chez un voisin, tandis qu'il en avait de meilleurs chez son père.

Dans le *troisième*, il raconte comment il fut emporté par les feux de l'amour; il déplore son attachement aux comédies et aux spectacles, « qui le ravissaient, dit-il, tout remplis qu'ils étaient des images de sa misère et de sa flamme. » Il professait la rhétorique à Tagaste, où, comme il le dit avec un regret mêlé de dédain, « il vendait l'art de vaincre par la parole; » il rapporte que la lecture d'un traité de Cicéron (*Hortensius*) lui avait inspiré l'amour de la sagesse, mais que l'Écriture sainte l'éclaira; que toutefois, l'ayant lue dans un esprit d'orgueil, la simplicité de son style lui déplut, et qu'il se laissa entraîner aux rêveries des manichéens, malgré les prières et les larmes de sa mère, et qu'il persévéra neuf ans dans cette hérésie.

Dans le *quatrième*, il déplore la mort d'un de ses amis intimes, raconte ses douleurs, traite de la vraie et fausse amitié; il traite de l'utilité et de l'inutilité des sciences.

Dans le *cinquième*, il explique comment il renonça au manichéisme, et que Symmaque l'ayant envoyé de Rome à Milan pour y professer la rhétorique, il entendit les prédications de saint Ambroise, qui l'engagèrent à se faire catéchumène.

Dans le *sixième*, il décrit les progrès de sa conversion, hâtée par l'arrivée de sa mère à Milan, où elle se lia d'amitié avec saint Ambroise, qui lui donna ses conseils, et l'empêcha d'apporter des viandes aux tombeaux des martyrs comme elle le faisait dans son pays, où on célébrait des festins en leur honneur. Deux de ses amis, Nebride et Romanien, vinrent l'y retrouver : celui-ci, pour lui confier l'éducation de son fils, épris de l'amour de la poésie. Saint Augustin qui songeait alors à se marier, se sépara de la femme qu'il avait aimée à Carthage, où elle retourna pour se faire religieuse; elle lui laissa son fils Adéodat, né de leur commerce illégitime.

Dans le *septième*, il raconte ses progrès, et comment il se défit de ses faux préjugés et parvint à la connaissance de Dieu, quoiqu'il n'eût pas encore les sentiments qu'il devait avoir pour Jésus-Christ. Il déclare qu'il avait trouvé la divinité du Verbe dans les

(1) *Tableau de l'Éloquence de la chaire au quatrième siècle*; nouvelle édition, 1849, in-8°.

livres des platoniciens, mais non par son incarnation ; et qu'en comparant les livres de ces philosophes avec l'Écriture sainte, il avait reconnu que les premiers l'avaient rendu plus savant, mais aussi plus orgueilleux, au lieu que ceux-ci lui avaient appris la vraie humilité, et le chemin qu'il faut suivre pour parvenir au salut.

Dans le *huitième* et le *neuvième livre*, il raconte l'entretien qu'il eut avec Simplicien, et comment dans sa trente-deuxième année la visite d'un de ses compatriotes qui lui raconta ce qu'il avait vu des solitaires d'Égypte vint porter le dernier coup à son âme. Il faut l'entendre lui-même, dit M. Villemain :

« Dans cette lutte violente de l'homme intérieur, dans ce combat que je livrais hardiment à mon cœur, le visage troublé, je saisis Alype, et m'écriai : « Où sommes-nous? Qu'est-ce que cela? Que viens-tu d'entendre? Les ignorants se hâtent et ravissent le ciel; et nous, avec nos sciences sans cœur, nous nous roulons dans la chair et le sang ! Parce qu'ils nous ont précédés, est-il honteux de les suivre? »

Saint Augustin retrace toute cette tragédie intérieure de l'âme avec une profondeur et une naïveté d'émotion bien rares dans l'antiquité. C'est alors qu'il entendit une voix du ciel qui lui ordonna de lire les *Épîtres de saint Paul*. Il décrit ses combats et ses agitations avant sa conversion définitive; sa résolution d'abandonner sa profession; son baptême avec Alype son ami et Adéodat son fils; il traite de l'origine du chant dans l'église de Milan, établi par saint Ambroise; il raconte l'entretien qu'il eut avec sa mère sainte Monique sur la félicité de l'autre vie, et la mort de cette sainte veuve à Ostie.

« Ce n'est que dans les paroles mêmes de saint Au« gustin, dit M. Villemain, qu'on peut retrouver toute « la douleur de saint Augustin et l'élévation des pen« sées religieuses qui avait été comme un pressenti« ment de cette douleur. Son entretien avec sa mère « à une fenêtre de la maison d'Ostie d'où la vue s'é« tendait sur les jardins et sur la mer; l'élan mu« tuel de leurs âmes au delà de tous les objets visi« bles de la terre et du ciel; leurs vœux pour que « tout se taise dans la nature, que l'âme elle-même « se taise et s'oublie, et que Dieu seul soit entendu « dans le silence de tous les êtres et dans le ravisse« ment de la pensée qui le contemple ; ce langage ne « saurait être égalé. » Rien de plus touchant que le récit des derniers jours de sainte Monique, sa confiance en Dieu, le courage de saint Augustin luttant et vaincu par une si grande affliction, le scrupule qu'il a devant Dieu d'avoir pleuré sa mère morte si saintement, elle qui durant tant d'années avait tant pleuré pour le faire vivre en Dieu ; la prière fervente qu'il adresse pour elle bien des années après en la pleurant encore; enfin sa recommandation à ceux qui liront ses Confessions, de prier aussi pour elle.

Dans le *dixième livre*, il trouve un témoignage de l'amour qu'il a pour Dieu dans sa conscience; il parcourt toutes les facultés de son âme, particulièrement la mémoire; il fait voir qu'elle sert à connaître plusieurs vérités qui ne sont point entrées dans l'esprit par les sens, et comment elle peut nous élever jusqu'à Dieu. Il s'examine sur les trois passions de l'homme : l'amour des plaisirs, de la science, et de la gloire.

Dans les *trois derniers livres*, il parle de l'amour qu'il avait pour lire des livres sacrés, et de l'intelligence que Dieu lui en avait donnée.

Il réfute dans le *onzième* ceux qui demandent ce que Dieu faisait avant la création du monde, et comment le dessein de créer quelque chose lui est venu tout d'un coup; il entre ensuite dans une longue dissertation sur la nature du temps.

Dans le *douzième*, il traite de la nature première; il prétend que par le ciel et la terre, créés par Dieu dans le commencement, on doit entendre les substances spirituelles et les choses corporelles. Il traite des différents sens que l'on peut donner à l'Écriture, et semble conclure qu'on n'en doit rejeter aucun, pourvu qu'ils se trouvent conformes à la vérité.

Enfin, dans *le dernier livre*, après avoir admiré la bonté de Dieu qui, sans avoir besoin des créatures, leur a donné, non-seulement l'être, mais les perfections de cet être, il découvre le mystère de la Trinité dans les premières paroles de la Genèse, et même la propriété personnelle du Saint-Esprit, ce qui lui donne lieu de parler admirablement de ce que la charité fait en nous. Il finit par une belle allégorie sur le commencement de la Genèse, sur tout ce que Dieu a fait pour l'établissement de son Église et la sanctification des hommes, unique fin qu'il s'est proposée dans tous ses ouvrages.

Viennent ensuite les ouvrages que saint Augustin a écrits dans sa jeunesse avant qu'il ne fût prêtre; ce sont :

Les *trois livres contre les Académiciens* (nous avons perdu le Traité sur la beauté et la bienséance).

Dans le *premier*, il exhorte Romanien à s'adonner à la sagesse, laquelle ne consiste pas seulement dans la science, mais dans la recherche de la vérité: d'où la conclusion : Que, puisque nous ne pouvons être heureux qu'en connaissant ou qu'en cherchant la vérité, nous devons uniquement nous occuper de cette recherche.

Dans le *second*, après avoir rapporté les sentiments des anciens et des nouveaux Académiciens et leurs recherches sur ce qui est vraisemblance et probabilité, il se raille d'eux, parce qu'il est impossible de connaître si une chose est semblable à la vérité, si on ne connaît préalablement la vérité.

Dans le *troisième*, il montre que les biens de la fortune ne servent de rien à la sagesse; il réfute les principes de Cicéron et des autres Académiciens, qui avançaient qu'on ne connaissait rien et qu'il ne fallait rien affirmer.

Ces trois dialogues, où saint Augustin rend la matière qu'il traite intelligible à tout le monde, sont égayés de suppositions agréables et d'histoires divertissantes. Ils se rapprochent de Cicéron par le style, et lui sont supérieurs par la solidité des raisonnements et des pensées ; cependant, dans ses Réfutations saint Augustin critique quelques passages qui ne lui semblent pas assez chrétiens.

Le livre de la *Vie heureuse*, ou de la *Béatitude*, est un ouvrage de même nature. Elle consiste dans la connaissance de Dieu. Saint Augustin entre en matière en disant que l'homme étant composé de corps et d'âme, il faut nourrir l'âme aussi bien que le corps. Dans ce dialogue, ayant demandé si ceux qui ont ce qu'ils veulent sont heureux, sa mère lui répondit « qu'ils le sont, pourvu que ce qu'ils veulent et que ce qu'ils possèdent soit bon : *Si bona, inquit, velit et habeat, beatus est.* » Saint Augustin lui réplique qu'elle a trouvé le plus grand secret de la philosophie : *Ipsam prorsus, mater, arcem philosophiæ tenuisti*. Il n'y a que Dieu qui remplisse l'âme, il n'y a donc que lui qui fasse notre bonheur. Il est la sagesse et la vérité.

Dans ses *Rétractations*, saint Augustin corrige cet endroit en disant « que l'homme ne peut être entièrement et parfaitement heureux dans cette vie, puisqu'il ne peut connaître Dieu parfaitement qu'en l'autre. »

Il traite de la Providence dans les deux livres in-

titulés de l'*Ordre*, et fait voir que les biens et les maux entrent dans l'ordre de la divine Providence.

Le dialogue a lieu à Cassiciacum, campagne près de Milan, où Augustin s'était retiré avec sa mère, son fils Adéodat, son frère Navigius, ses parents Lastidien, Rustique et Severin, ses amis Alype, Licentius et Trigetius. Cette petite troupe, qui formait comme une jeune académie, se livrait librement aux entretiens philosophiques, soit dans leur promenade, soit assis dans les prairies, ou au pied d'un arbre, et les dialogues qui nous sont parvenus semblent la continuation de ceux de Platon, épurés par le christianisme. Une nuit qu'Augustin réfléchissait sur la cause du bruit que faisait l'eau d'un ruisseau voisin en se précipitant sur des cailloux, et que la chute des feuilles rendait intermittant : « Il entendit, nous dit-il, Licentius frapper son lit d'un bâton pour effrayer les souris qui l'importunaient. Augustin l'interroge sur la cause du bruit de cette eau. Ses amis se réveillent, et la conversation qui s'engage sur ce sujet les conduit aux plus hautes considérations philosophiques. Augustin disait à Licentius, qui attribuait le mouvement de ces feuilles à celui de l'eau qui les entraîne : « Ne voyez-vous pas que les feuilles, emportées par le vent et qui nagent sur les eaux, résistent un peu au courant, et avertissent les hommes de l'ordre immuable de l'Univers? » Licentius démontre que rien ne saurait être contraire à l'ordre, que rien ne peut exister en dehors de l'ordre; et le fils de Romanien conclut de la justice de Dieu une rémunération, ce qui suppose une distinction entre les biens et les maux, d'où il résulte que les biens et les maux se placent dans l'ordre éternel. « Dieu des vertus, montrez-nous votre face! s'était écrié Licentius avec le Psalmiste. — Qu'est-ce que la face du Seigneur, disait Augustin, sinon cette vérité même où tendent tous nos soupirs? » Le lendemain, on reprend la discussion; elle s'anime; quelques paroles un peu vives trahissent un peu d'amour-propre et de vanité. Augustin réprime avec tendresse et douleur ce désir de vaine gloire qui animait Licentius et Trigetius, tous deux poëtes et esprits ardents. « Ne m'affligez plus de la sorte, leur dit-il. Si quelque amitié, si quelque reconnaissance m'est due, si vous comprenez combien je vous aime et vous estime, et combien je suis occupé du soin de former vos mœurs, enfin si Dieu m'est témoin que je ne me souhaite pas plus de bien qu'à vous, faites quelque sacrifice pour moi; et si vous prenez plaisir à m'appeler votre maître, soyez bons : c'est toute la récompense que je désire. » — Monique hésite à prendre part à la discussion. « Dans quels livres avez-vous vu, dit-elle, que les femmes puissent être admises à de telles discussions? » Augustin l'encourage : « Vous avez fait dans la science divine de si merveilleux progrès, que vous n'êtes effrayé ni par la crainte d'aucun événement fâcheux, ni par l'horreur de la mort; ce qui annonce, de l'aveu de tous les hommes, qu'on a pénétré jusqu'au centre de la philosophie : pourrais-je, après cela, hésiter à devenir moi-même votre disciple? » Monique, avec un sourire modeste, répond à son fils que de sa bouche viennent de sortir plus de mensonges qu'il n'en a jamais proféré. — Si je disais que vous parviendrez à exprimer, lui répond Augustin, vos pensées dans un langage irréprochable, j'avoue que je mentirais, puisque moi-même, qui me suis vu obligé de m'instruire du langage, je suis encore chaque jour repris sur plusieurs mots par les gens d'Italie; je les reprends à mon tour pour la prononciation. L'étude donne au langage une fermeté et une assurance que la nature ne donne pas. Peut-être quelques savants fort attentifs trouveront dans mon discours ce qu'on appelle solécismes : j'ai rencontré des gens assez habiles pour me persuader que Cicéron en avait fait quelquefois. »

On examine ensuite ce que c'est que d'*être avec Dieu*. Augustin avait dit : Celui-là est avec Dieu qui le connaît. Licentius avait soutenu que ce qui est avec Dieu est dans un repos inaltérable. L'esprit qui comprend Dieu ne perdra pas son repos, parce qu'il est lié à un corps mobile et vagabond; il est avec le corps comme un homme avec un navire en mer; l'homme peut rester immobile dans un vaisseau lancé à travers les vagues. Augustin, en exposant les devoirs de l'homme, dit : « Comme l'âme s'égare en se répandant sur les choses périssables, ainsi elle se retrouve en s'unissant à la raison. Ce que l'homme a de raisonnable le sépare de la bête; ce qu'il a de mortel le sépare de Dieu. Si l'âme ne s'attache pas à la raison, elle tombera dans la condition de la brute; si elle ne se détache pas de la mortalité, elle ne sera jamais divine. Il exprime ensuite la tendance de chaque chose vers l'unité, et l'un de ses arguments sur l'immortalité de l'âme s'appuie sur la raison, qui demeure toujours la même, qui n'était pas plus vraie hier qu'elle ne l'est aujourd'hui, qui ne sera pas plus vraie demain que dans un an, et qui subsisterait encore quand même l'univers viendrait à s'écrouler. »

Les deux livres des *Soliloques* furent écrits par saint Augustin dans sa retraite, en 387 : le but qu'il se propose est de se perfectionner dans la connaissance de Dieu et de son âme. Il conclut que l'âme est immortelle, parce qu'elle est la demeure de la vérité, qui est éternelle.

On trouve au second livre des Soliloques ce dialogue si profond entre lui et sa raison, qui est la base du cartésianisme : « LA RAISON : Mais toi, qui veux te connaître, sais-tu si tu existes? — AUGUSTIN : Je le sais. — LA RAISON : D'où le sais-tu? — AUGUSTIN : Je l'ignore. — LA RAISON : As-tu conscience de toi comme un être simple ou composé? — AUGUSTIN : Je l'ignore. — LA RAISON : Sais-tu si tu es mis en mouvement? — AUGUSTIN : Je l'ignore. — LA RAISON : Sais-tu si tu penses? — AUGUSTIN : Je le sais. — LA RAISON : Il est donc vrai que tu penses? — AUGUSTIN : Cela est vrai.

De retour à Milan, il écrivit son livre de l'*Immortalité de l'Ame*, qui, dit-il, fut publié à son insu et malgré lui. « Ce livre, ajoute-t-il, est si obscur dans les commencements par le tour et la brièveté des raisonnements, qu'il fatigue le lecteur, et demande une si grande attention qu'à peine puis-je l'entendre moi-même avec beaucoup d'application. »

C'est plutôt un mémoire qu'un ouvrage fini. « Saint Augustin y entasse, dit M. Du Pin, plusieurs raisonnements secs et décharnés pour prouver l'immortalité de l'âme; mais ils prouvent son habileté dans la dialectique. » Voici quelques-uns de ses principes : « La science est éternelle; donc l'âme qui est sa demeure doit être immortelle. La raison et l'âme ne sont qu'un : or, la raison est immuable et éternelle. La matière ne peut être réduite à rien ; on a beau la diviser, elle demeure toujours : qui croira que l'âme soit de pire condition? Rien ne se peut créer, rien ne se peut anéantir. L'âme n'est point l'arrangement des parties du corps, puisque, plus on tâche de la dégager du sens, plus on a de facilité à comprendre les choses. Elle ne peut pas non plus être changée en corps; car si ce changement était possible, il faudrait ou que l'âme le voulût, ou qu'elle pût y être contrainte par le corps : ces deux pensées sont également absurdes. »

Le traité intitulé *De la quantité de l'Ame* roule

sur le même sujet, et la conclusion est que, « de toutes les créatures, l'âme de l'homme est celle qui approche le plus de la nature de Dieu. »

Quelques traités sur la *Grammaire*, la *Logique*, la *Rhétorique*, la *Géométrie*, l'*Arithmétique* et la *Philosophie*, ont été perdus en grande partie, même du temps de saint Augustin. Dans les six livres sur la *Musique*, il montre qu'elle doit élever le cœur et l'esprit à une harmonie toute céleste et toute divine. Ces livres traitent seulement du temps et du mouvement; ils devaient être suivis de six autres sur la modulation; mais « toutes ces charmantes frivolités me sont tombées des mains, dit-il à Memorius, depuis que j'ai été chargé de l'épiscopat. »

Le livre du *Maître* (en l'an 389) est un dialogue entre saint Augustin et son fils Adéodat, dans lequel il fait voir que toutes les vérités nous sont enseignées par le Verbe. C'est peu de temps après qu'il perdit ce fils qu'il appelait l'*enfant de son péché*, et dont la vive intelligence étonnait Augustin au point qu'il disait : « La grandeur de son esprit me causait une sorte d'épouvante. »

Les trois livres du *Libre arbitre* ont été composés à Rome en 387; les deux autres en Afrique en 393. Le premier traite de l'origine du bien et du mal. Saint Augustin montre que tout le mal vient du libre arbitre, qui suit volontairement les mouvements de la cupidité, et que c'est notre volonté qui nous rend heureux ou malheureux, attendu que nous ne voulons pas mener une vie conforme à la loi de Dieu, sans laquelle il est impossible d'être heureux.

Ce second livre traite de cette question : Pourquoi Dieu a laissé à l'homme la liberté de pécher, qui lui est si préjudiciable? Saint Augustin fait voir que le libre arbitre a été donné pour le bien; que c'est de Dieu que nous l'avons reçu; qu'il y a un être plus parfait que notre âme; que cet être est la vérité même, la sagesse même; que tout ce qu'il y a de bien et de perfection vient de lui; que le libre arbitre doit être mis au rang des biens. A cette objection, *Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait l'homme impeccable? Les hommes ne seraient-ils pas bien plus parfaits, s'ils eussent été tout d'un coup créés dans l'état où sont les anges et les bienheureux, qui ne peuvent être séparés de Dieu?* saint Augustin répond : « S'ensuit-il que de ce qu'on peut concevoir un état plus parfait, Dieu ait été obligé de nous créer en cet état? ou plutôt ne doit-on pas croire qu'il a eu ses raisons pour ne pas nous créer plus parfaits? Quelle est la cause des péchés? Il n'y en a point d'autre que la volonté même qui se porte librement et avec connaissance à faire le mal. Ces paroles de l'apôtre, *Je ne fais pas le bien que je veux, mais le mal que je ne veux pas*, est dit des hommes nés depuis que le genre humain a été condamné à la mort à cause du péché du premier homme. »

Dans les deux *Livres de la Genèse contre les Manichéens*, composés en Afrique en 389, dans le livre des *Mœurs de l'Église* et celui des *Mœurs des Manichéens*, composés à Rome en 387, il fait voir combien les fausses vertus des manichéens sont éloignées de la vraie vertu des disciples de J.-C. Il cite comme exemple des vertus qui se trouvent dans l'Église celui des solitaires, des religieux et des religieuses qui se sont entièrement séparés du monde, pour passer leur vie dans une continence perpétuelle et dans les exercices de piété; il ajoute l'exemple de vertueux ecclésiastiques et prélats qui se conservent purs au milieu de la corruption du siècle, et de tant de chrétiens qui mènent une vie exemplaire : il réfute la doctrine de ces hérétiques sur la nature du bien et du mal. La mansuétude d'Augustin éclate dès le commencement de cet ouvrage. Quoique les dérèglements des manichéens lui soient connus, il les traitera avec douceur : « Je cherche, dit-il, à les guérir, et non pas à les affliger. »

Le livre de la *Véritable Religion* est le dernier que saint Augustin ait écrit avant sa prêtrise; il l'a composé vers l'an 390. Il y fait voir l'excellence et les devoirs de la vraie religion. Il y montre que celle des chrétiens est la seule véritable, et il réfute les erreurs des autres religions, principalement celle des manichéens au sujet des deux natures. Il y parle de la religion de J.-C. d'une manière sublime. Voici une analyse de quelques-uns de ses principes : La religion est la seule chose qui nous puisse conduire à la vérité, à la vertu et à la béatitude. Les philosophes païens reconnaissaient la fausseté de la religion du peuple, et néanmoins ils l'approuvaient par leur culte extérieur. Depuis que le christianisme est établi, on ne peut plus douter quelle est la religion que l'on doit suivre. Platon même l'eût reconnue, s'il eût vu que les maximes les plus élevées de sa philosophie touchant la Divinité et la nécessité de purifier son âme, qu'il désespérait de pouvoir persuader au peuple, ne sont pas seulement prêchées par toute la terre, mais encore embrassées et suivies par une foule de personnes. Les philosophes doivent reconnaître Dieu en cette rencontre, et céder à celui qui a fait cette merveille. Leur curiosité ou leur vaine gloire ne les doit point empêcher de reconnaître la différence qu'il y a entre les conjectures superbes d'un petit nombre de philosophes, et la publication d'une doctrine qui guérit les âmes, et réforme les erreurs de toutes les nations. On ne doit point chercher la religion ni parmi les philosophes, puisqu'ils approuvent par leurs actions un culte qu'ils condamnent par leurs discours; ni parmi les hérétiques, qui n'ont point de part aux sacrements de l'Église; ni parmi les schismatiques, qui se sont eux-mêmes séparés de l'Église; ni parmi les Juifs, qui n'attendent de Dieu que des récompenses temporelles et passagères; mais seulement dans l'Église répandue généralement par toute la terre, qui fait servir l'égarement des autres à son propre bien. Après avoir rejeté les fausses religions, saint Augustin conclut qu'il faut s'en tenir à la religion chrétienne et à la communion de cette Église qui est catholique, et ainsi appelée, non-seulement par les siens, mais aussi par la bouche de ses ennemis mêmes.

### TOME II.

Il contient ses Lettres, qui ne font pas seulement connaître l'esprit et le caractère de saint Augustin, mais traitent de points très-importants touchant la doctrine, la discipline, et la morale et la conduite de la vie; elles sont au nombre de deux cent soixante-dix. Quelques-unes sont de véritables traités sur les questions les plus importantes touchant la religion.

La lettre 16 est la réponse adressée au professeur Maxime, qui, encore païen, avait écrit à Augustin que l'habitation des dieux sur le mont Olympe était une fable; mais qu'on ne pouvait nier l'évidence de la protection des divinités debout sur la place publique de Madaure. « Il existe, dit-il, un Dieu souverain et éternel, père de toutes choses, dont nul ne sait le nom, mais dont la puissance infinie est adorée sous des noms divers. Il s'irrite à voir préférer des martyrs chrétiens d'Afrique, portant les noms barbares de *Mygdon*, de *Sanæ*, de *Namphanion*, de *Lucitas*, à Jupiter, à Junon, à Minerve, à Vesta. » Il lui semble voir, comme autrefois à la bataille d'Actium, les dieux-monstres de l'Égypte lancer des traits impuissants

sur les Romains. Maxime voudrait qu'Augustin, dont il invoque et craint le génie, l'instruisît sur ce Dieu qui est adoré dans le secret des mystères chrétiens, tandis que les païens invoquaient leurs dieux au grand jour, au vu et au su de tous les mortels. Maxime termine ainsi sa lettre : « Puissent te conserver les dieux, par l'entremise desquels, nous tous qui habitons la terre, nous honorons et nous adorons sous mille noms divers, et dans une discordante harmonie, le père commun des dieux et des mortels. »

Augustin raille les dieux de l'Olympe et ceux de la place de Madaure, et signale le ridicule de l'opinion qui fait de la foule des dieux autant de membres du Dieu véritable; il ne comprend pas que Maxime s'égaye sur les noms africains inscrits au nombre des martyrs : préfère-t-il les *Euccaridés* qui figurent parmi les prêtes païens, ou les *Abbadiris* qui sont au nombre de leurs dieux? Au reste, le nom punique de Namphanion ne signifie-t-il pas un *messager de bonne nouvelle* (pede secundo)? Quant aux assemblées particulières, les païens n'ont-ils pas leur dieu Bacchus, dont les mystères sont réservés pour un petit nombre d'initiés? Et quant à leurs fêtes publiques, pendant les bacchanales, les décurions et les chefs de Madaure ne courent-ils pas alors les rues en furieux? Il dit qu'il ne répondra à la question principale que lorsqu'il verra Maxime mieux disposé, et se borne à lui dire : « Sache seulement, pour que tu n'en ignores, « et que tu ne sois pas entraîné à des insultes sacri- « léges, que les chrétiens catholiques, dont l'église est « établie même dans votre ville, ne rendent de culte « à aucun mort, et n'adorent aucune divinité, rien « de ce qui a été fait et créé par Dieu, mais Dieu « seul, qui a fait et créé toute chose. »

Dans la lettre 19, adressée à Gayus, il lui dit : « Lors- « que nous lisons quelque chose de vrai, ce n'est ni « le livre, ni l'auteur même, qui nous le fait trouver « vrai : c'est quelque chose que nous portons en nous- « mêmes de bien plus élevé au-dessus du corps et de « la lumière sensible, et qui est une impression de l'é- « ternelle lumière de vérité. » Augustin ajoute que les erreurs de ses ouvrages viennent seules de lui : ce sont les traces des ténèbres de l'esprit de l'homme.

Dans la lettre 138, adressée au comte Marcellin, saint Augustin repousse l'objection que la religion chrétienne était contraire au bien de l'État en ce qu'elle défend de rendre le mal pour le mal, et commande, quand on vous donne un soufflet, de tendre l'autre joue; précepte contraire à ce qui se pratique dans les républiques : car qui est-ce qui se laisse enlever son bien par son ennemi? Saint Augustin prouve que cette maxime avait été celle des anciens Romains, qui avaient cru qu'il était de la grandeur et du bien de leur république de pardonner les injures; que Cicéron, voulant faire passer César pour un grand prince, le loue de ce qu'il oubliait facilement les injures; qu'on lit ces choses avec admiration dans les écrits des profanes, pendant qu'on les méprise dans les livres des chrétiens, où elles sont bien plus clairement et plus noblement expliquées. Il fait voir que, loin d'être contraires au bien de l'État, ces divins livres sont très-propres pour y entretenir l'union et la paix. Qu'au reste, il ne faut pas les entendre à la lettre, et qu'il n'est pas absolument interdit de se défendre, et de punir le crime; mais qu'il ne faut jamais agir par un motif de vengeance, mais dans le dessein de faire du bien à celui qui nous offense. Qu'ainsi ces préceptes de J.-C. regardent plutôt la préparation du cœur que ce qui se passe au dehors, etc.

Dans la lettre suivante, adressée au même, il le conjure avec instance d'empêcher qu'on ne punisse de mort les donatistes qui avaient été mis en prison.

La lettre 213 contient l'acte fait à Hippone le 14 septembre 426 dans l'église de la Paix, où Augustin présenta le prêtre Héraclius pour son successeur et son coadjuteur. Ce choix est accueilli par les acclamations suivantes; le peuple s'écria : *Rendons grâces à Dieu! louange au Christ!* et répéta vingt-trois fois ce cri. Ensuite il répéta seize fois : *Christ, exaucez-nous, prolongez la vie d'Augustin!* et dit huit fois à Augustin : *Vous pour père, vous pour évêque!*

Dans la lettre 228, il trace aux prêtres et aux évêques leurs devoirs au milieu des périls de la guerre, et leur ordonne de ne jamais abandonner leur troupeau : « Ils ne doivent se retirer qu'avec le « peuple et après ce peuple. Il faut qu'ils se trouvent « à ce dernier moment de péril où la foule se presse « dans l'église, les uns demandant le baptême, les « autres le sacrement de la pénitence, tous la conso- « lation et les secours célestes. » Lui-même en 430 leur en donna l'exemple, lorsque Hippone fut assiégée par les Vandales, qui, fauteurs de l'arianisme, persécutaient et martyrisaient les catholiques, et surtout leurs évêques.

Dans la lettre 245, saint Augustin parle avec une grande modération des parures des femmes. Il ne croit pas qu'on les doive défendre absolument aux femmes mariées; mais il ne veut pas qu'elles se servent de fard pour paraître plus blanches ou plus incarnates, parce qu'il n'est pas à croire que les maris veulent être trompés de la sorte. Que la vraie parure des chrétiens de l'un et de l'autre sexe n'est ni le fard, ni l'or, ni les étoffes précieuses, mais la pureté des mœurs. Il défend les parures superstitieuses que l'on faisait pour rendre une espèce d'hommage aux démons.

La lettre 262 est pleine d'instructions excellentes pour les femmes mariées, et leur apprend à ne pas donner sujet de mécontentement à leurs maris par une dévotion indiscrète.

Saint Augustin, ayant emprunté une somme pour délivrer un débiteur poursuivi par ses créanciers et qui s'était réfugié dans son église, prie, dans la lettre 263, le peuple de faire une quête pour pouvoir rendre cette somme.

Il n'est presque aucune des lettres de saint Augustin qui ne mérite une attention particulière, et où l'on ne trouve quelque beau trait à remarquer.

TOME III.

Les livres *de la Doctrine Chrétienne* ont été écrits quelque temps après qu'il fut fait évêque, en 397 : mais il s'arrêta alors au chap. 36 du IIIe livre. Le reste de ce livre et le IVe furent terminés en 426.

Le but de ce livre est de donner des règles et des préceptes pour entendre et pour expliquer aux autres l'Écriture sainte. Il traite dans les trois premiers livres de l'intelligence de l'Écriture, et dans le dernier de la manière de l'expliquer et de la faire entendre aux autres.

Après avoir dépeint dans le *second livre* la manière dont se forme le son de la parole, et comment la diversité des langues s'est introduite dans le monde, il suppose que l'Écriture n'est pas toujours claire, et qu'il est nécessaire de s'appliquer pour l'entendre; que les plus habiles y trouvent des difficultés; que Dieu ne fait pas à tous les hommes les mêmes grâces, et que ce serait le tenter que de négliger les moyens humains qu'il nous présente pour entendre les Livres saints, sous prétexte qu'il peut en donner l'intelligence sans étude ni sans travail. Le premier moyen est la connaissance de la langue dans laquelle les Livres sacrés sont écrits; le second

est de consulter et comparer les différentes versions, dont les unes servent à éclaircir les autres. Entre les versions il préfère la Vulgate, comme étant la plus littérale et en même temps la plus claire; et entre les versions grecques, celle des Septante, à laquelle il donne beaucoup d'autorité. Il ne décide pas si les Septante l'ont faite séparément, chacun dans leur cellule, par l'inspiration de Dieu, ou s'ils l'ont faite en conférant ensemble; mais il assure que, de quelque manière qu'elle ait été faite, on la doit suivre, et même préférablement au texte hébreu, parce qu'il est à croire que ce n'est pas sans une secrète assistance du Saint-Esprit qu'elle a été faite. Quant au Nouveau Testament, on doit corriger le latin d'après les textes grecs.

La troisième chose que recommande saint Augustin pour l'intelligence de la Bible, c'est la connaissance des choses signifiées, comme la nature des animaux, des plantes, des herbes, etc., qui entrent dans les comparaisons et dans les figures qui se trouvent dans l'Écriture sainte. Il fait un grand fond sur la connaissance des nombres et de la musique, qu'il prétend être d'un grand usage. Il ne veut même pas qu'on néglige les sciences profanes, pourvu qu'on rejette celles qui sont fausses et superstitieuses, telles que l'astrologie judiciaire et la magie. Il montre l'utilité de l'histoire, des arts, de la dialectique, de la rhétorique et des autres sciences, pourvu qu'on en fasse un bon usage, qu'on ne s'y arrête pas trop, et qu'on ne s'enorgueillisse pas à cause de ces sciences.

Le *troisième livre* donne des règles pour éclaircir les ambiguïtés qui résultent du texte, soit des points et virgules qui, différemment placés, donnent différents sens, soit de la distinction que l'on doit faire du sens propre ou du figuré. A cet égard, les Juifs ont été longtemps esclaves de cette lettre; les gentils l'ont été aussi des cérémonies inutiles. Les chrétiens ont délivré les uns et les autres de cet asservissement. On ne saurait prendre d'une manière figurée les sentiments et les actions qui paraissent avoir une espèce de cruauté que l'on attribue dans l'Écriture à Dieu et aux hommes justes, quand elles se trouvent employées contre la cupidité des hommes charnels. Mais quand on trouve une parole ou une action entièrement injuste, qui ne peut être excusée par aucune circonstance, laquelle est attribuée à Dieu ou à ceux dont l'Écriture loue la sainteté, il faut nécessairement l'expliquer d'une manière figurée. Cette règle a lieu dans les choses exprimées en forme de commandement. Si la lettre défend un crime et qu'elle commande un bien, il n'y a pas de figure; si au contraire elle semble commander un crime ou défendre un bien, c'est une figure.

Dans le *dernier livre* de la Doctrine chrétienne, il s'étend sur les qualités d'un orateur chrétien, et veut qu'il s'étudie à parler avec éloquence. Il doit enseigner le bien et détourner du mal; et en expliquant l'Écriture sainte et annonçant la parole de Dieu, il doit se concilier ceux qui sont dans des sentiments contraires, exciter les paresseux, instruire les ignorants, toucher et convertir les pécheurs endurcis; il fait voir par plusieurs exemples qu'il y a beaucoup d'éloquence dans les livres sacrés; il ne veut pas néanmoins qu'un prédicateur imite l'obscurité qui se rencontre dans l'Écriture sainte en quelques endroits, et lui recommande sur toutes choses d'être clair. Il veut qu'il ne se contente pas de plaire par des pensées agréables; mais qu'il enseigne par de solides instructions. Saint Augustin cite des exemples tirés de l'Écriture sainte et des Pères, qui offrent ces trois genres d'éloquence, et il fait voir en quelles occasions et à quels sujets on les doit appliquer. Il recommande au prédicateur de se préparer par la prière, et de faire en sorte que sa vie réponde à ses sermons. Il ne blâme pas ceux qui récitent des discours composés par d'autres personnes.

Ce traité est suivi des écrits de saint Augustin sur l'Écriture sainte; le premier livre, laissé inachevé, fut écrit en Afrique en 393, avant qu'il fut évêque; les douze autres livres suivants furent commencés étant évêque en 401, et finis vers 415. Tous concernent la Genèse; il en examine tous les mots, et fait naître une infinité de questions dont il laisse quelques-unes sans solutions. Il traite, en passant, de la nature des anges et de l'âme, de la chute des anges et de l'homme, des mystères du nombre six, de l'enfer et du paradis, des visions, et autres sujets.

Les sept livres, *Des façons de parler des sept premiers livres de la Bible*, sont un traité de critique, où saint Augustin explique certaines façons de parler particulières à ces livres, et qui ne se rencontrent pas ordinairement ailleurs. Cet ouvrage est de l'an 419.

Les *Notes sur Job* sont une sorte de paraphrase que saint Augustin regardait comme incomplète, et qu'il avait eu le désir de supprimer.

Le *Miroir tiré de l'Écriture* est un recueil de passages tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, contenant des préceptes et des instructions sur les mœurs.

Tels sont les traités de saint Augustin sur l'Ancien Testament.

Dans son *Traité de l'accord des quatre Évangiles*, après avoir parlé du nombre, de l'autorité et du style des évangélistes, il réfute ceux qui refusent d'ajouter foi à l'Évangile parce qu'il n'a pas été écrit par J.-C. même, mais par ses disciples, qu'ils supposent s'être éloignés de la doctrine de leur maître. Il remarque que, des quatre évangélistes, deux étaient apôtres, saint Matthieu et saint Jean, et deux qui ne l'étaient pas, saint Marc et saint Luc, sans qu'il en résultât quelque différence entre ceux qui avaient vu les actions de J.-C. de leurs propres yeux, et ceux qui les avaient écrites sur le rapport fidèle de ceux qui les avaient vues. Quant aux ouvrages des autres qui ont entrepris d'écrire l'histoire de J.-C., ils ne sont pas reçus par l'Église comme livres canoniques, attendu que les auteurs ne sont point dignes de foi, et ont mêlé des faussetés et des erreurs. Il croit que les quatre Évangiles ont été composés suivant l'ordre où ils sont disposés : que celui de saint Matthieu a été écrit en hébreu, et les autres en grec; que chaque évangéliste a gardé un ordre particulier, sans se mettre en peine de rien dire qui eût été dit par un autre. Il compare les textes des évangélistes, les accorde ensemble, et résout les difficultés et contrariétés apparentes qui se trouvent entre eux sur l'ordre et la manière dont ils rapportent les paroles et les actions de J.-C. A ceux qui trouvent à redire que J.-C. n'eût rien écrit, il leur cite l'exemple de Socrate, de Pythagore et des plus sages païens, qui ont laissé à leurs disciples le soin de mettre par écrit leur doctrine et leurs instructions.

Cet ouvrage, très-difficile et très-laborieux, a été exécuté vers l'an 400 par saint Augustin, avec beaucoup d'exactitude.

Le traité de saint Augustin sur le *sermon de J.-C. sur la montagne* a été écrit vers 393; il est en deux livres, qui contiennent des préceptes moraux très-utiles. L'Oraison dominicale y est expliquée.

Les deux livres de *Questions sur quelques endroits des Évangiles de saint Matthieu et de saint Luc* ont été composés à la hâte vers 400. Dans ses

*Rétractations*, saint Augustin signale quelques inadvertances dans cet ouvrage.

Les *cent vingt-quatre traités* sur l'*Évangile de saint Jean* sont des homélies prêchées par saint Augustin à son peuple, de 416 à 417, d'après le texte de l'évangéliste, dont il tire des instructions importantes sur les principaux points de doctrine et de morale. Il y attaque principalement trois sortes d'hérétiques, les ariens, les donatistes et les pélagiens.

Dans l'une des *dix Homélies* sur l'Épître de saint Jean, saint Augustin explique ces paroles de J.-C. à saint Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église*.

Vers l'an 394, saint Augustin composa aussi une *Explication de l'Épître aux Romains*, et commença un commentaire considérable sur ce même sujet; mais il ne l'acheva pas.

TOME IV.

On y trouve les *Explications sur tous les Psaumes*. Cassiodore remarque que de son temps elles étaient divisées en quinze décades. Comme saint Augustin ne savait pas l'hébreu, il a suivi les versions latines faites sur la version grecque des Septante, au texte de laquelle il a quelquefois recours.

Quoique ce grand ouvrage ne puisse pas passer pour un commentaire excellent sur les Psaumes, on peut le considérer comme un recueil admirable de pensées chrétiennes et morales; et s'il n'est pas de grand usage pour ceux qui s'appliquent à rechercher le sens littéral de l'Écriture, il sera néanmoins d'une utilité merveilleuse à ceux qui, s'adonnant à la prédication, cherchent à remplir leur esprit des pensées et des maximes nécessaires pour se bien acquitter de ce ministère.

TOME V.

Les *Sermons* dont se compose ce volume ont été mis en ordre et rangés en cinq classes par les pères bénédictins.

La première contient 183 sermons sur l'Ancien et le Nouveau Testament;

La seconde, 88 sermons pour les grandes fêtes de l'année;

La troisième, 69 sur les fêtes des saints;

La quatrième, 25 sur différents sujets.

La cinquième se compose de sermons, dont on doute que saint Augustin soit l'auteur.

L'*Addition* contient 317 sermons, supposés divisés en quatre classes.

Ces sermons, en général fort courts, sont des discours familiers prononcés sans beaucoup de préparation, et où saint Augustin se contente de parler succinctement sans recourir au pathétique; il se borne à exposer son sujet d'une manière agréable, et de le faire ressentir par quelque pensée spirituelle. Ce genre d'éloquence est beaucoup au-dessous de celui des orateurs grecs, mais il était peut-être du goût du siècle de saint Augustin et du génie des Africains, qui admiraient ces sermons et en étaient touchés. Il n'en serait pas de même à présent; ces sermons nous paraîtraient froids. Cependant peu de prédicateurs latins peuvent être comparés à saint Augustin; et s'il est inférieur à saint Basile et à saint Chrysostome, il est bien supérieur à saint Maxime et à saint Chrysologue qui l'ont suivi.

TOME VI.

Il commence par le *Recueil de réponses* à quatre-vingt-trois questions de morale et de discipline qu'il avait résolues à son retour en Afrique en 388, et qu'il fit recueillir étant évêque.

Les deux livres de *Questions adressées à Simplicien*, évêque de Milan, qui succéda à saint Ambroise en 397, sont les premiers que saint Augustin ait écrits après son élévation à l'épiscopat. Il y examine si dans l'histoire de la Pythonisse ce fut l'âme de Samuel ou un fantôme qui apparut à Saül : il croit ce dernier plus vraisemblable. La dernière question est sur l'esprit d'erreur par lequel Dieu permit que le roi Achab fût trompé.

Dans un *livre adressé à Dulcitius*, tribun en Afrique, saint Augustin répond à huit questions qu'il lui avait adressées. On croit ce livre écrit vers 419.

Le petit traité *de la Créance des choses qu'on ne voit point*, paraît être de saint Augustin, puisqu'il en parle dans la lettre 231 au comte Darius, et le style est digne de lui. Il y fait voir que l'on croit plusieurs choses que l'on ne voit point; telles sont la bienveillance et l'amitié, qu'on croit sans les voir. D'où il conclut que si l'on ôte la foi qui nous fait croire des choses que nous ne voyons pas, on renverse entièrement la société. Il avoue que pour croire une chose il faut avoir des marques qu'elle est; mais il soutient que nous ne croyons pas en J.-C. sans avoir des preuves suffisantes de son autorité; que l'Église seule est une preuve constante et visible de la vérité de sa doctrine, puisque nous voyons accompli ce que J.-C. et les prophètes en ont prédit; que l'on ne peut douter de la vérité des livres prophétiques, puisque ce sont les Juifs ennemis des chrétiens qui les ont conservés, et qui sont des témoins irréprochables de leur antiquité. Ce traité a été écrit en 399.

Saint Augustin, n'étant encore que prêtre, expliqua le *Symbole* en 393, au concile d'Hippone; il le publia ensuite sous ce titre : *de la Foi et du Symbole*.

Le *livre de la Foi et des Bonnes Œuvres* a été composé en 413.

Le *Manuel* ou le *Traité de la Foi, de l'Espérance et de la Charité*, fut écrit à la prière de Laurent, grand seigneur de Rome, et frère de Dulcitius, qui avait demandé à saint Augustin qu'il lui envoyât un petit livre qui contînt l'abrégé de la religion chrétienne. C'est pour le satisfaire que saint Augustin lui adresse ce livre-ci, dans lequel il rapporte toute la religion à ces trois vertus.

C'est également pour satisfaire à des demandes semblables que saint Augustin composa le livre intitulé *le Combat des Chrétiens*, et le *Livre d'instruction de ceux qui ne savent point notre religion*. Ce dernier livre fut écrit vers l'an 400.

Le *Traité de la Continence* a été écrit vers 393.

Dans celui *du Bien du mariage*, il conclut que le mariage est un bien en soi, mais un de ces biens qu'on ne doit rechercher que pour avoir un autre plus grand bien, ou pour éviter un plus grand mal. Qu'avant J.-C. les plus continents pouvaient se marier pour multiplier le peuple dont devait naître le Messie, mais qu'à présent ceux qui peuvent garder la continence font bien de ne pas se marier. Que c'est par cette raison qu'autrefois il avait été permis à un homme d'avoir plusieurs femmes, ce qui a été ensuite défendu.

Dans le livre *de la Sainte Virginité*, il soutient que les vierges auront une récompense particulière dans le ciel. Ces deux ouvrages sont de l'an 401; dans le livre de la *Viduité*, il montre que l'état de viduité doit être préféré au mariage. Il ne condamne pas néanmoins les secondes noces, ni même les troisièmes et quatrièmes. Ce petit écrit est de 414.

Dans le traité des *Mariages qu'on ne peut excuser d'adultère*, il exhorte les maris qui ont répudié leurs femmes à garder la continence, à l'exemple

des ecclésiastiques, quoique souvent ils soient entrés malgré eux dans les ordres. Il a été composé en 419.

Dans les deux livres intitulés *Mensonge*, et *Sur le Mensonge*, Augustin agite cette question : S'il y a des occasions où il soit permis de mentir? Son opinion est qu'il n'est jamais permis sous aucun prétexte de mentir, parce que ce qui est péché de sa nature ne peut être rectifié par aucune bonne intention. Dans le second traité, cette opinion est un peu modifiée. Il y dit qu'il est très-dangereux de permettre le mensonge en quelques occasions, attendu qu'il serait à craindre qu'on n'étendit cette maxime, et qu'avec ce principe on pourrait aller jusqu'à permettre le parjure et le blasphème.

Le livre *du Travail des moines* est une excellente satire de certains moines qui, sous prétexte que J.-C. a dit qu'il ne faut pas se mettre en peine du lendemain, se croyaient exempts du travail des mains, et se contentaient de prier, lire et chanter. Saint Augustin leur oppose l'exemple et le témoignage de saint Paul, qui déclare nettement que celui qui ne veut pas travailler n'est pas digne de manger. Il a été écrit vers 400.

Dans le livre *touchant les Prédictions des Démons*, écrit de l'an 406 à l'an 411, il fait voir qu'il est contre la religion de les consulter. Il suppose que les démons ont des corps très-subtils.

Le livre *du Soin que l'on doit avoir pour les Morts* fut écrit pour répondre à la question que saint Paulin, évêque de Nole, avait proposée à saint Augustin en l'an 421, savoir : « S'il sert de quelque « chose à un mort d'être enterré dans l'église de « quelque saint martyr? » A cette question était jointe une autre : « A quoi servent les prières de « l'Église pour les morts, puisque, selon la maxime « de l'Apôtre, tous les hommes seront jugés sur ce « qu'ils auront fait en cette vie? » Saint Augustin répond que les livres des Machabées établissent l'usage de la prière pour les morts ; et que quand on ne trouverait rien sur cela dans l'Ancien Testament, l'usage de l'Église, qui prie dans le sacrifice de l'autel pour les morts, suffirait pour justifier cette pratique. A l'égard de l'honneur de la sépulture, il est persuadé qu'il ne fait ni bien ni mal à l'âme du mort; mais que l'on doit néanmoins rendre ce devoir aux morts, afin de témoigner le respect que l'on a pour la mémoire des personnes de piété. Que la sépulture dans l'église d'un martyr ne sert de rien par elle-même ; mais qu'elle sert en ce qu'elle fait ressouvenir les fidèles de prier pour le mort, parce que la dévotion que l'on a au martyr redouble la ferveur des prières ; mais qu'ordinairement le soin de la sépulture vient de l'attachement que l'on a à son corps; que les martyrs ont eu raison de négliger ces soins. Que l'Écriture loue ceux qui ont eu soin de la sépulture des morts, parce que c'est une marque de la tendresse et de l'affection qu'ils ont envers leurs frères. Saint Augustin parle ensuite des apparitions des morts, qui se font en songe ou autrement : et, après en avoir rapporté plusieurs exemples, il examine de quelle manière elles se font. Il croit qu'il est plus probable de les attribuer à l'opération des anges qui forment les images dans l'imagination, qu'aux âmes des morts. Il ne croit pas qu'elles soient présentes à ce qui se passe ici-bas, ni qu'elles le voient par elles-mêmes dans le temps que les choses se font; mais il croit qu'elles l'apprennent ensuite par le moyen des anges ou des âmes de ceux qui viennent à mourir, ou enfin par l'inspiration de Dieu. C'est par ce dernier moyen qu'il croit que les martyrs connaissent les besoins des fidèles, et entendent leurs prières. Il ne fait point de doute que les martyrs n'assistent les vivants ; mais il n'est pas certain s'ils le font par eux-mêmes, ou si Dieu le fait faire par les anges à leur prière : et il avoue que l'on ne saurait savoir si c'est de l'une ou de l'autre manière, ou de toutes les deux, que les martyrs opèrent des merveilles.

Il conclut que de tout ce que nous faisons pour les morts, rien ne leur sert en l'autre vie, que l'oblation du sacrifice de l'autel, les prières et les aumônes. Que ces choses ne servent pas encore à tous, mais seulement à ceux qui ont mérité par leur bonne vie qu'elles leur puissent être utiles après leur mort. Que cependant on les fait pour tous les fidèles baptisés ; mais c'est parce qu'on ne peut distinguer ceux à qui elles seront utiles ou inutiles, et qu'il vaut mieux qu'elles soient superflues pour les uns, que de manquer aux autres. Que c'est avec raison que l'on s'acquitte de ces devoirs plus ponctuellement envers ses amis et ses parents, afin que l'on reçoive la même assistance des siens. Qu'à l'égard du soin de la sépulture, il ne sert de rien pour le salut du mort ; mais que c'est un devoir d'humanité, dont il faut s'acquitter.

Le discours *De la Patience* traite de cette vertu d'une manière plus dogmatique que pathétique. Il distingue la vraie patience qui est une vertu, de la fausse qui est un vice. Les ambitieux, les avares, les voluptueux, les scélérats, souffrent avec patience des peines et des maux extrêmes ; ils n'ont pas pour cela la vertu de patience, parce que c'est pour un coupable sujet qu'ils souffrent. Mais si les méchants souffrent pour les biens de ce monde, que ne doivent point souffrir les justes pour la vie éternelle ! Il propose les exemples de Job et des martyrs, auxquels il oppose l'impatience des donatistes, qui se tuaient eux-mêmes afin de passer pour martyrs. Il fait voir que c'est un crime plus grand de se tuer soi-même que de tuer les autres. Enfin il soutient que la vraie patience ne vient point de nos propres forces, mais du secours de Dieu, parce que la vraie patience est fondée sur la charité, qui est un don de Dieu. Dans ce petit traité, écrit vers 418, saint Augustin traite de la grâce, et prouve qu'elle ne se donne point à nos mérites, mais qu'elle les prévient et qu'elle succède même à la foi, qui est le commencement de toutes les œuvres de piété.

Des quatre sermons sur le *Symbole*, le premier est le seul que l'on reconnaisse comme étant d'Augustin. Il en explique les articles nettement et succinctement.

TOME VII.

Il contient le grand ouvrage de saint Augustin intitulé *la Cité de Dieu*. Il l'entreprit vers l'an 413, après la prise de Rome par Alaric, afin de réfuter les païens, qui rejetaient ce malheur sur la religion chrétienne.

Symmaque, dans la lettre écrite aux empereurs au sujet de l'*autel de la Victoire*, avait fait valoir contre la religion chrétienne les raisons populaires les plus capables de séduire, en rappelant la grandeur de Rome, et la perpétuité de ses prospérités attachées à la perpétuité de l'adoration des dieux. C'est à cette attaque contre le christianisme que répond saint Augustin. Montesquieu nous dit qu'Orose y répondit également en composant son *Histoire*, et Salvien en écrivant son livre *Du gouvernement de Dieu* (1).

Le livre de *la Cité de Dieu* ne fut achevé que vers 426. Il est divisé en vingt-deux livres, dont les cinq premiers réfutent ceux qui croient que le culte des dieux est nécessaire au bien du monde, et qui soutiennent que tous les malheurs arrivés

(1) *De la grandeur et de la décadence des Romains.*

depuis peu ne venaient que de ce qu'on l'avait aboli. Les cinq suivants sont contre ceux qui demeurent d'accord que ces malheurs sont arrivés dans tous les temps, mais qui prétendent que le culte des divinités du paganisme est utile pour l'autre vie. Après avoir réfuté ces deux opinions chimériques, contraires à la religion chrétienne, il emploie les douze livres suivants à établir la doctrine de notre religion. Les quatre premiers de ces douze livres concernent la naissance de deux Cités, celle de Dieu et celle du monde : les quatre suivants, leurs progrès, et les quatre derniers, leurs fins. Quoique traitant des deux Cités, cet ouvrage de saint Augustin, si varié par les choses savantes et curieuses qu'il contient, n'est connu que sous le nom seul de *la Cité de Dieu*.

Dans le *premier livre*, il fait voir que les Barbares, par le seul respect du nom de Jésus-Christ, ont épargné ceux qui s'étaient retirés dans les églises. Que si cette faveur divine s'est étendue à des impies et à des ingrats qui s'étaient retirés dans ces églises feignant d'être chrétiens, il en conclut que les biens et les maux de ce monde sont communs aux bons et aux méchants ; mais il établit la différence dans l'usage que les uns et les autres en font, et qu'au reste les gens de bien ne perdent rien en perdant les biens d'ici-bas. Il montre qu'un chrétien doit se consoler d'être privé de sépulture; il console même les vierges et celles qui, pour éviter d'être déshonorées, se sont donné la mort.

Sans le consentement de la volonté il n'y a pas de souillure possible : « Si Lucrèce, dit-il, a été complice « de l'adultère, pourquoi tant de louanges ? Si elle « est restée pure, pourquoi sa mort ? »

Dans le *second livre*, il montre que la corruption des mœurs a toujours régné à Rome ; et que les dieux qu'on y adorait, loin de prescrire des lois pour réformer les mœurs, excitaient aux vices par les exemples et les cérémonies.

Dans le *troisième*, remontant à la prise de Troie, il parcourt les fastes de Rome, pour convaincre les plus obstinés que les dieux n'ont pu préserver le peuple romain des malheurs et des calomnies que l'on voudrait présentement attribuer à la religion chrétienne.

Dans le *quatrième*, il dit qu'on ne doit point réputer un empire heureux qui ne s'agrandit que par les guerres, comme l'empire romain ; que les royaumes sans justice ne sont que de grands brigandages, et que le seul vrai Dieu est le dispensateur des royaumes de la terre.

Il continue ce sujet dans le *cinquième*, où il réfute l'astrologie judiciaire, et traite du destin. Il en reconnaît un, si par ce terme de destin on n'entend pas autre chose que la suite et l'enchaînement de toutes les causes que Dieu a prévues. Mais il préfère que l'on n'emploie pas ce terme, qui peut avoir un mauvais sens. Il tâche d'accorder la prescience de Dieu, et l'infaillibilité des événements qu'il a prévus, avec la liberté de l'homme. Il recherche la cause des victoires des Romains, et il n'en trouve point de plus vraisemblable que leur honnêteté. Il avoue que Dieu a rémunéré leurs vertus morales par ces sortes de récompenses, et fait connaître par là aux citoyens de la Cité éternelle quelle récompense ils doivent attendre des vertus chrétiennes, puisque Dieu récompensait ainsi les fausses vertus des païens. Il examine en quoi consiste le véritable bonheur des princes et des rois chrétiens, et propose les exemples de Constantin et de Théodose.

Dans le *sixième*, il prouve, par le témoignage de Varron, que la théologie fabuleuse des païens est ridicule, de même que leur théologie civile, et s'appuie en cela de l'autorité de Sénèque.

Le *septième* traite du même sujet, et il fait voir que les principales divinités, même *celles de choix*, ne doivent point être appelées dieux, et qu'il n'y a que le Dieu des chrétiens qui gouverne le monde.

Le *huitième* est employé à combattre la théologie naturelle des philosophes. Il préfère les platoniciens à tous les autres philosophes, et il avoue qu'ils ont connu le vrai Dieu. Mais il fait voir qu'ils se sont trompés en honorant les démons comme des divinités subalternes, et des médiateurs entre Dieu et les hommes. Il montre que les chrétiens ne sont jamais tombés dans cette erreur, et que, loin d'adorer des démons qui sont de malins esprits, ils n'adorent pas même les anges et les saints martyrs ; qu'ils les honorent et les respectent, il est vrai, comme des serviteurs de Dieu, mais qu'ils ne leur bâtissent pas de temples, qu'ils ne leur consacrent pas de prêtres, qu'ils ne leur offrent point de sacrifices. Car, dit-il, quel fidèle a jamais vu un prêtre, présent à un autel consacré à Dieu sur le corps des martyrs, dire dans les prières : « Pierre, Paul, ou Cyprien, je vous offre ce sacrifice ? » On l'offre à Dieu, quoiqu'on l'offre sur le tombeau des martyrs ; et ces solennités n'ont été instituées sur leurs sépulcres qu'afin de rendre au vrai Dieu la victoire qu'ils ont remportée, et d'amener en même temps les fidèles à imiter leur courage et leur vertu. Ce sont des hommages rendus à leur mémoire, et non des sacrifices qu'on leur offre comme à des divinités.

Dans le *neuvième livre*, saint Augustin examine la distinction entre les bons et les méchants démons; ils ne sauraient être les médiateurs entre Dieu et les hommes. Il ne croit même pas que les anges méritent cette qualité, et qu'elle n'appartient qu'à J.-C.

Le *dixième livre* est consacré principalement aux anges. Il dit que ce sont des créatures dont Dieu fait toute la félicité ; que Dieu invisible se rend visible par le ministère de ses anges ; qu'on ne doit offrir de sacrifice qu'à Dieu ; que J.-C., en tant qu'homme, a voulu être un sacrifice, et non en recevoir ; qu'il n'y a que Dieu qui puisse purifier les hommes de leurs péchés, selon l'aveu même des platoniciens ; qu'ainsi il était nécessaire que Dieu se fit homme pour être le véritable médiateur ; que les justes de l'ancienne loi n'ont été sauvés que par la foi qu'ils ont eue en ce médiateur ; qu'il n'y a que l'orgueil qui empêche les platoniciens de reconnaître l'Incarnation ; que l'âme n'est point aussi éternelle que Dieu, comme ils se l'imaginent ; qu'enfin la voie de délivrer l'âme, qu'ils ont inutilement cherchée, n'est autre que la religion chrétienne.

Dans le *onzième livre*, saint Augustin reprend l'origine des deux cités dans la diversité des anges, ce qui lui donne occasion de traiter de la création du monde visible, qui a été précédée immédiatement de celle du monde invisible, c'est-à-dire des anges qui avaient tous été créés dans un état de justice, mais dont quelques-uns déchurent par leur faute. Il parle aussi de la Trinité, et de quelques circonstances de la création du monde.

Dans le *douzième*, après avoir prouvé que la différence des bons et des mauvais anges ne vient pas de leur nature, mais de leur volonté, parce que Dieu n'a rien créé que de bon et de parfait, il passe au genre humain, et prouve qu'il n'y a point eu d'homme de toute éternité, mais que Dieu a créé l'homme dans le temps.

Dans le *treizième livre*, il parle plus amplement de la chute du premier homme, et fait voir que la mort de l'âme et du corps en ont été la suite et la peine. On y trouve de belles pensées sur la mort,

sur la résurrection et la qualité des corps glorieux.

Il examine dans le *quatorzième* les funestes suites de cette chute, et principalement des désirs déréglés et des passions honteuses.

Au *quinzième livre* commence l'examen du progrès des deux cités. Il en trouve l'histoire dans l'Ancien Testament, où il fait remarquer les citoyens de ces deux cités, depuis la création jusqu'au déluge; d'un côté on voit Abel et Isaac, et de l'autre Caïn et Esaü, et le mélange de ces deux cités par les mariages des fils de Dieu avec les filles des hommes. Il examine entre autres choses la durée des années des premiers patriarches, et les différences entre le texte hébreu et la version des Septante sur le nombre des générations.

Le *seizième livre* poursuit l'histoire des deux cités depuis Noé jusqu'à Abraham, et depuis Abraham jusqu'aux rois des Israélites. Il parle des descendants des enfants de Noé, de la confusion des langues, de l'antiquité de la langue hébraïque, de la multiplication des hommes. Il doute qu'il y ait des antipodes.

Dans le *dix-septième*, il rapporte et explique les prophéties qui se rencontrent dans les livres des Rois, dans les psaumes, dans les livres de Salomon qui regardent J.-C. ou son Église.

Il continue dans le *dix-huitième livre* l'histoire de la cité de Dieu, et donne un abrégé de l'histoire des principales monarchies du monde; il y parle même des histoires fabuleuses des métamorphoses. Il allègue ensuite les oracles des sibylles, mais il s'arrête particulièrement aux prédictions des prophètes, qu'il rapporte en détail; enfin il décrit rapidement la décadence de l'empire des Juifs, pour arriver à la naissance de J.-C., la dispersion des Juifs, l'établissement de l'Église, les persécutions, les hérésies. Il finit ce livre en montrant que l'on ne sait point quand la fin du monde arrivera, et en réfutant une fausse prédiction que les païens faisaient courir, que la religion chrétienne ne durerait que 365 ans.

Le *dix-neuvième* traite de la fin des deux cités: chacune a pour but le souverain bien; mais les habitants de la cité terrestre le connaissent si peu, que les philosophes qui sont les plus sages d'entre eux n'en ont jamais pu convenir. Varron compte jusqu'à deux cent quatre-vingt-huit sentiments différents des philosophes touchant le souverain bien. La religion chrétienne découvre la fausseté de toutes ces opinions, en faisant connaître à l'homme qu'il ne saurait en cette vie être heureux qu'en espérance, attendu qu'ici-bas il ne saurait jouir d'une paix et d'une tranquillité parfaites.

Le *vingtième livre* contient une peinture du jugement dernier, du renouvellement du monde, de la résurrection et de la Jérusalem céleste.

Le *vingt et unième* traite de la fin terrestre, et représente l'horreur des supplices des démons et des damnés, et du feu éternel de l'enfer.

Le dernier livre traite de la béatitude dont les saints jouiront éternellement. Il fonde principalement la croyance à la résurrection des hommes sur celle de J.-C., qui est attestée par des témoins si dignes de foi, et dont la créance est confirmée par tant de miracles.

TOME VIII.

Le *Traité des Hérésies*, adressé à Quodvultdeus, composé en 428, est un catalogue succinct des principales hérésies. Cet ouvrage devait avoir deux parties. Saint Augustin n'en a traité que la première.

Le traité *contre les Juifs* prouve que Dieu devait rejeter les Juifs pour appeler les gentils.

Le traité de l'*Utilité de la foi*, le traité des *Deux âmes*, et les suivants, sont dirigés contre les manichéens.

La *Conférence avec Fortunat*, célèbre manichéen qui avait séduit plusieurs habitants d'Hippone, eut lieu l'an 392, à la demande des catholiques; ce qui fut dit de part et d'autre fut écrit par des notaires, et cet acte est conservé parmi les écrits de saint Augustin. La dispute dura deux jours; elle roula sur l'origine et la nature du mal. Saint Augustin soutient que le mal vient du mauvais usage du libre arbitre. Le manichéen prétend qu'il y a une nature mauvaise, aussi éternelle que Dieu. Le manichéen, à bout de raison, dut se retirer d'Hippone.

Dans le traité sur l'*Utilité de la foi*, on trouve d'admirables choses sur la nécessité de l'autorité en matière de religion. Augustin demande si la multitude devra renoncer à la religion, parce qu'à l'aide de la raison elle ne sera pas capable de monter jusqu'à Dieu? Il faut donc que les hommes de génie commencent par marcher eux-mêmes dans la voie commune, la plus sûre pour tous: c'est l'ordre de la Providence, c'est la voix divine. Ce n'est point par la raison, mais par l'autorité ou le témoignage, que les enfants connaissent leur père et leur mère: c'est une chose de foi. Otez cette foi à la famille, et vous verrez se rompre le lien le plus sacré du genre humain. Que resterait-il de bon dans la société humaine, si nous ne voulions croire que ce que nous comprenons? C'est par la foi et non par la raison que Jésus-Christ enseignait les peuples. L'autorité naquit de ses miracles, et la foi naquit de son autorité. Pourquoi, dira-t-on, ne fait-il plus de miracles? Augustin répond que les miracles ne toucheraient et n'étonneraient plus personne, s'ils se répétaient souvent. La succession des jours et des nuits, le retour des saisons, le pâle dépouillement des arbres et leur renaissance printanière, la force prodigieuse des semences, la beauté de la lumière, la variété des couleurs, des sons, des parfums, toutes ces merveilles écraseraient celui qui les verrait et les connaîtrait pour la première fois. Mais l'habitude d'assister à ces prodiges nous a rendus indifférents (1).

Le traité *contre Adimante*, où saint Augustin réfute les assertions manichéennes de cet auteur, est de l'an 394.

Dans le traité *contre l'Épître du fondement*, de Manichée, écrit en 397, il démontre que cette épître de Manichée est contraire au bon sens et à la raison. Parmi les motifs exposés par saint Augustin pour demeurer attaché à l'Église, il dit: « Pour ne point parler de cette sagesse et de cette intelligence que peu de personnes comprennent en cette vie, il y a plusieurs motifs qui me retiennent dans le sein de l'Église catholique: le consentement des peuples et des nations, l'autorité fondée sur les miracles, soutenue par l'espérance, perfectionnée par la charité, confirmée par l'antiquité, la succession des évêques depuis saint Pierre jusqu'à nous, et le nom de l'Église catholique, qui est tellement propre à la véritable Église, que quoique tous les hérétiques se disent être catholiques, toutefois quand on demande, en quelque pays que ce soit, où s'assemblent les catholiques, ils n'oseraient montrer le lieu de leur assemblée. Ce sont ces puissants motifs qui retiennent un homme fidèle dans le sein de l'Église, quoiqu'il n'ait pas encore une intelligence parfaite de la vérité. Mais parmi vous autres, manichéens, qui n'avez aucune de ces raisons pour m'inviter et pour

(1) Poujoulat, *Histoire de saint Augustin*, t. II, p. 177.

me retenir, je n'entends que de vaines promesses de me faire connaître clairement la vérité. J'avoue que si vous en venez à bout, je devrais préférer une vérité manifeste, dont on ne pourrait douter, à tous les motifs qui me retiennent dans l'Église catholique; mais tant que vous ne ferez que me promettre cette connaissance sans me la donner, vous n'ébranlez pas la créance que j'ai à l'Église catholique, fondée sur des raisons et des motifs si puissants. »

Le plus considérable des ouvrages de saint Augustin contre les manichéens est son traité *contre Fauste*, divisé en trente-trois disputes ou sujets. Il fut achevé en 400, et envoyé à saint Jérôme en 404.

Fauste appelle les catholiques des *demi-chrétiens;* Augustin appelle les manichéens de *faux chrétiens*. Ils sont donc inférieurs aux catholiques; car pour être quelque chose à demi, c'est être imparfait, et ce qui est imparfait reste supérieur à ce qui est faux. — « De quel droit, dit saint Augustin aux manichéens, reprochez-vous les sacrifices sanglants au culte mosaïque, vous qui prêtez une vie et une âme à ce que vous mangez? « O bienheureux légumes, s'écrie-t-il avec « ironie, à qui, après avoir été arrachés par la main, « coupés par le fer, rôtis par le feu, broyés par les « dents, il est donné d'arriver tout vivants jusqu'à « l'autel de vos entrailles! »

La *conférence avec Félix*, manichéen que saint Augustin convertit, eut lieu en 404.

La même année, il composa le *Traité de la nature du bien*, et le *Livre contre Secondat*. Tous deux sont dirigés contre le manichéisme.

L'*Adversaire de la loi et les prophètes* est un traité contre un hérétique qui soutenait que Dieu n'avait point fait le monde. Les deux livres où saint Augustin le réfute furent écrits vers l'an 420.

Orose ayant en 415 consulté saint Augustin sur les impiétés des priscillianistes et sur quelques erreurs des disciples d'Origène, saint Augustin lui répondit par le traité contre les priscillianistes et les origénistes.

Les autres traités : *Réponse au Discours d'un Arien; Conférence contre Maximin*, et les quinze livres *sur la Trinité*, contenus dans ce tome, sont dirigés contre les ariens.

### TOME IX.

Ce volume contient les divers traités contre les donatistes, « secte d'une espèce de rigoristes et de mystiques sanguinaires, dont les maximes et les fureurs offrent plus d'un rapport avec celles des *anabaptistes* et des *indépendants*. »

1° La *Prose contre les Donatistes;* — 2° trois livres *contre l'Épître de Parménien :* ces écrits ont été composés vers 400. Dans l'Épître à Parménien, Augustin montre que les martyrs des donatistes ne méritent pas ce nom glorieux : ce qui fait l'honneur du martyre, ce n'est pas le supplice, mais la cause pour laquelle on souffre. Voilà pourquoi le Seigneur a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent la persécution *pour la justice!* » Jésus-Christ a dit : « Laissez l'ivraie et le froment croître ensemble jusqu'à la moisson; » et Jérémie : *Quoi de commun entre la paille et le froment?* Mais, dit Augustin, si le pur froment est en Afrique, pourquoi les affreux excès des circoncellions? pourquoi tant de vices et de souillures parmi les donatistes? Jérémie, par ces paroles, appelle le temps où, la moisson faite, la paille sera séparée du bon grain sous les yeux du juge des vivants et des morts.

3° Sept livres du *Baptême*. Augustin dit aux donatistes : « Le baptême ne vous appartient pas; ce qui vous appartient, ce sont vos sentiments dépravés, vos actes sacriléges, votre séparation impie. La charité vous manque; la charité, sans laquelle tout est inutile, selon l'Apôtre. » (Même date.)

4° Trois livres *contre Pétilien :* le premier livre a été écrit vers 400, les deux autres sont de l'an 402.

5° *Lettre aux Catholiques contre Pétilien*, écrite vers 406; — 6° Quatre livres *contre Cresconius*, écrits vers 406; — 7° Livre du *baptême unique*, contre Pétilien; — 8° *Abrégé* de la conférence de Carthage, écrit en 412; — 9° *Écrit adressé aux Donatistes* après la conférence de Carthage, écrit en 424; — 10° *Conférence* avec Ernest; — 11° Deux livres contre Gaudence.

### TOME X.

Il contient les Traités contre les pélagiens :

1° Trois livres *du Mérite et de la Rémission des Péchés*, écrits en 422; — 2° *Livre de l'Esprit et de la Lettre*, écrit en 413; — 3° Traité *de la Nature et de la Grâce*, de 414; — 4° Traité *des Actes de Pélage*, écrit de 416 à 417; — 5° Traité *de la Grâce de J.-C.*; — 6° Traité du *Péché originel;* — 7° Traité *de la Perfection de Justice*, terminé vers 421; — 8° Deux livres *des Noces et de la Concupiscence :* ces divers traités sont écrits en 418; — 9° Six livres *contre Julien ;* — 10° Quatre livres *à Boniface;* — 11° Livres *de la Grâce et du Libre Arbitre*, écrits en 427; — 12° Traité de *la Correction et de la Grâce;* — 13° Traité de *la Prédestination des Saints;* — 14° Traité du *Don de la persévérance :* ces écrits sont de 429; — 15° Six livres du second ouvrage *contre Julien*, écrits en 428; — 16° Quatre traités de *l'Origine de l'âme*, écrits en 419.

La meilleure édition des *Œuvres complètes de saint Augustin* a été donnée par les Bénédictins, à Paris (1679-1700), et à Anvers (1700-1703), en 11 vol. in-fol. Une 3e édition est celle de Venise (1720-1735). MM. Gaume frères en ont publié une excellente édition en 11 vol., Paris, 1836-39. Un volume in-f° de sermons inédits de saint Augustin trouvés au mont Cassin et à Florence a été publié en 1842 à Paris par les soins de l'abbé A. B. Caillau. A. F. D.

*Vie de saint Augustin*, par Possidius, évêque de Calame. — *Idem*, par George Moringo; 1533, 1 vol. in-8°. — Lancelot, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. — Louis des Anges, 1 vol. in-8°, 1616. — Antoine Sanderi, 1644. — Jordan de Sax (*supplément des Pères*); Paris, 1684. — Claude Maimbourg, 1 vol. in-8°; Paris, 1659. — Godeau, évêque de Grasse, in-4°, 1652. — *Orationes de Laudibus sancti Augustini*. Voyez le commentaire d'Ambroise Coriolan *sur la règle de saint Augustin;* Rome, 1629. — *Le grand saint Augustin, docteur de l'Église, converti, religieux, évêque*, par P. Valentini, augustin déchaussé, in-4°; Paris, 1668. — *Sancti Augustini Elogium*, par Gennade, prêtre de Marseille. — Tillemont, *Mémoires ecclés.*, t. XIII. — Bähr, *Christliche Römische Theologie*. — Richard, *Bibliothèque sacrée*. — Du Pin, *Bibl. des Aut. eccl.*, *cinquième siècle*, t. III. — Dom Ceillier, 2 vol. in-4°. — Poujoulat, *Vie de saint Augustin*, 2 vol. petit in-8°, 2e édit., 1852. — Villemain, *Tableau de l'Éloquence chrétienne au quatrième siècle*, nouvelle édit.; Paris, in-8°, 1849.

**AUGUSTIN** ou **AUSTIN** (saint), premier archevêque de Cantorbéry, né vers le milieu du sixième siècle, mort le 26 mai 607, en 604 selon Warthon. Il fut envoyé par saint Grégoire le Grand, en 596, prêcher le christianisme en Angleterre, qui le regarde comme son apôtre. Augustin convertit Éthelbert, roi de Kent, marié à une chrétienne, Berthe, fille de Caribert, roi de

France, et obtint de lui un établissement à Cantorbéry. Il baptisa, dit-on, plus de dix mille personnes le jour de Noël. Le christianisme s'étant ainsi répandu en Angleterre, le pape y créa plusieurs évêchés, dont il le fit métropolitain. Saint Grégoire lui conseilla de changer les temples des Anglais en églises plutôt que de les abattre, et de permettre aux nouveaux convertis de faire alentour des cabanes avec des branches d'arbre, pour y célébrer les fêtes par des repas modestes, au lieu de sacrifier des animaux aux idoles : « On ne peut qu'avoir la plus haute « idée de saint Augustin et de ses coopérateurs, « dit un historien moderne, lorsqu'on examine « le merveilleux changement qu'ils opérèrent en « Angleterre. Avant l'arrivée des missionnaires, « les Anglais étaient livrés à toutes sortes de « vices, et plongés dans la plus grossière igno- « rance. Ce qui prouve surtout cette ignorance, « c'est que, quand ces religieux débarquèrent dans « la Bretagne, les Anglais ne connaissaient point « l'usage des lettres, et que tout le progrès qu'ils « firent dans les sciences, jusqu'au temps de saint « Augustin, se borna à emprunter l'alphabet des « Irlandais. Les Northumbres, selon Guillaume « de Malmesbury, vendaient leurs enfants comme « esclaves ; mais la lumière de l'Évangile n'eut « pas plutôt brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils « devinrent des hommes nouveaux. »

Bède, *Histoire Ecclésiastique*. — Gervasius, *Act. Cantuarensis Ecclesiæ*. — Saint Grégoire, *Epist.* VII, 8, 30.

**AUGUSTIN** *le Bienheureux*, général de l'ordre de Saint-Augustin, né vers le milieu du treizième siècle, mort le 19 mai 1309. Il s'appelait d'abord *Mathieu de Therme*, et fut premier maître de Mainfroi ou Monfredi, roi de Sicile, et se trouva en 1266 à la bataille de Bénévent, où ce prince périt. Peu de temps après, il se fit religieux, et devint successivement pénitencier à la cour de Rome, et général de son ordre. Mais, en 1300, il se démit de cette dignité pour vivre dans la solitude, près de Sienne.

Richard, *Bibliothèque sacrée*.

**AUGUSTIN** ou **AUGUSTINO**, graveur, surnommé *le Vénitien*, né en 1490, mort à Rome vers 1540. Il était élève de Marc-Antoine Raimondi. On a de lui un grand nombre d'estampes, mais bien moins estimées que celles de son maître, surtout pour la correction du dessin ; on remarque : *le Sacrifice d'Isaac ; — saint Paul frappé d'aveuglement ; — Élymas ; — l'Adoration des Bergers ; — une Bataille ; — les Israélites recueillant la manne ; — des Squelettes formant une assemblée à laquelle la Mort préside*. Augustin marquait ordinairement ses gravures d'un A et d'un V, placés sur une petite tablette.

Vasari, *Vie des Peintres*. — Chandon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

**AUGUSTIN** (*Antoine*), évêque, jurisconsulte et numismate espagnol, né à Saragosse le 25 mars 1517, mort en 1586. Son père était vice-chancelier d'Aragon et président du tribunal suprême du royaume. Augustin étudia à l'université d'Alcala de 1524 à 1528 ; il alla ensuite à Salamanque pour y apprendre les lois, et le 29 décembre 1535 il vint à Bologne, visita Padoue, Florence, Venise ; il s'occupa dans cette dernière ville de l'impression de son premier ouvrage, intitulé *Emendationes*. A Rome, où il vint ensuite, il s'appliqua plus que jamais à l'étude des lois et examina les manuscrits florentins. Ce fut alors qu'il publia : *Emendationes et Opiniones*, avec des notes sur les Pandectes florentines, et des *Essais sur les antiquités romaines*. En 1545, Augustin devint auditeur de rote. En 1555, Jules III fut invité par le cardinal Pole à envoyer en Angleterre un homme doué des lumières et de la prudence nécessaires pour restaurer dans ce pays l'empire de l'Église romaine : le pape confia cette mission à Augustin. Celui-ci ne séjourna pas longtemps en Angleterre. Au mois d'octobre 1555, il fut chargé de se rendre dans les Pays-Bas, et au mois de janvier 1556 il fut rappelé à Rome. Il fut nommé alors évêque d'Alife, dans le royaume de Naples, et envoyé en 1557, par Paul IV, en Allemagne, à la cour de Ferdinand, et, par Philippe II, en Sicile. En 1558 l'évêque d'Alife obtint l'évêché de Lérida. En 1565 il assista et se fit remarquer au concile de Trente ; il se retira ensuite dans son diocèse, partageant son temps entre les devoirs de son état et l'étude. Il devint évêque de Tarragone en 1574, et mourut à soixante-huit ans. On a de lui : *Emendationum et Opinionum Libri IV* ; Florence, 1548, et Venise, 1543 ; — *Juliani Antecessoris Epitome Novellarum* ; Lérida, 1567 ; — *De Nominibus propriis Pandectarum* ; Tarragone, 1579 ; — *De Legibus et Senatus-Consultis Romanorum, cum notis Fulvii Ursini* ; Rome, 1583 ; — *Antiquæ Collectiones Decretalium cum Antonii Augustini, episcopi Ilerdensis notis* ; Lérida, 1571 ; — *Constitutionum Provincialium Tarragonensium Libri V* ; Tarragone, 1580 ; — *Constitutionum Synodalium Partes V* ; Tarragone, 1581 ; — *Canones Pœnitentiales, cum notis quibusdam* ; Tarragone, 1582 ; — *Juris pontificii veteris Epitome, pars prima* ; Tarragone, 1587 ; — *De Emendatione Gratiani Dialogorum libri II* ; Tarragone, 1587 ; — *Familiæ Romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus ab Urbe condita ad tempora D. Augusti ; ex bibliotheca Fulvii Ursini adjunctis familiis triginta, ex Libro Antonii Augustini, episcopi Ilerdensis* ; Rome, 1577 ; — *Dialogos de las Medallas, Inscripciones y otras Antiguedades* ; Tarragone, 1587.

*Fragmenta historicorum collecta ab Antonio Augustino* ; Rome, 1595. — Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

**AUGUSTIN** (*Jean-Baptiste-Jacques*), peintre en émail et en miniature, né à Saint-Dié le 15 août 1759, mort à Paris le 13 avril 1832. Né sans fortune, il n'eut d'autre maître que la nature. Il vint à Paris en 1781, et ses premiers essais

produisirent une véritable révolution dans l'art : ses figures de femmes ne ressemblaient pas aux nymphes de Boucher, et n'étaient pas pétries de lis et de roses comme les bergères de l'abbé de Bernis. Ce fut une réaction heureuse contre le mauvais style pompadour.

Parmi ses portraits on remarque ceux de Napoléon et de l'impératrice Joséphine, de Louis Bonaparte, de William Bentinck, de Louis XVIII, de la duchesse d'Angoulême, et du duc d'Orléans. Le genre qu'il avait créé fut ensuite éclipsé par la miniature à l'huile : une touche plus large et plus hardie remplaça le pointillé.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*__AUGUSTINI__ (*Jean*), peintre hollandais, né à Groningue en 1725, mort à Harlem en 1773. Il peignit les fleurs et le portrait. Les fleurs surtout lui réussirent, et quelques-uns de ses portraits eurent les honneurs de la gravure.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Van Enden et Vander Willigen, *Vaderlandsche Schilderkunst.*

*__AUGUSTINI AB HORTIS__ (*Chrétien*), médecin hongrois, né à Zips le 6 décembre 1598, mort à Lomnitz le 21 août 1650. Il étudia à Francfort-sur-l'Oder, à Jéna, à Leipzig et à Wittenberg; en 1619, il fut reçu docteur à Bâle, et retourna dans sa patrie, où il devint médecin de l'empereur Ferdinand. Il créa le jardin botanique de Vienne, ce qui lui valut les titres de noblesse (*ab Hortis*). Il a laissé deux manuscrits : *De Balsamo hungarico*, et *de Gemmis Hungariæ.*

Weszprem, *Biogr. medicor. Hung.*

__AUGUSTULE__ (*Romulus*), dernier empereur d'Occident, proclamé en 475, et détrôné l'année suivante. Il était fils d'Oreste, patrice et général des armées romaines dans les Gaules, qui s'était emparé du trône après avoir renversé l'empereur Julius-Népos. Odoacre, roi des Hérules, appelé par la noblesse romaine, fit périr Oreste, dépouilla Augustule (le 28 août 476) des marques impériales, l'exila dans la villa de Lucullus, sur le cap Misène en Campanie, avec un revenu de six mille livres d'or, se rendit maître de l'Italie, et mit ainsi fin à l'empire d'Occident. Rome, ce foyer de la civilisation, passa sous le joug d'un roi barbare. Cette mémorable révolution, commencée déjà sous Honorius, arriva cinq cent sept ans après la bataille d'Actium. *Romulus Augustus* (surnommé par dérision *Augustulus*), portant, par une bizarrerie du sort, le nom du premier roi et du premier empereur des Romains, fut épargné en raison de sa jeunesse et de son inexpérience. L'empire romain était depuis longtemps en décadence. Des prétoriens indisciplinés faisaient et défaisaient les empereurs; et les soldats étaient si dégénérés, qu'ils demandèrent et obtinrent de l'empereur Gratien la permission de quitter leur casque et leur cuirasse. Quelques habiles généraux, la faiblesse des ennemis, leurs discordes, d'autres causes accidentelles, pouvaient bien prolonger plus ou moins la durée de l'empire; mais il ne portait pas moins dans son sein le germe de sa destruction prochaine. *Voy.* ODOACRE.

Ammien-Marcellin, *Excerpta.* — Cassiodore, *Chronicon.* — Jornandès, *De Regnorum successione; de Reb. Geticis.* — Procope, *De Bello Gothico.* — Cédrène. — Théophane.

*__AULAF__ ou __ANLAF__ ou __ANALAPH__ ou __ANALAV__ ou __ONLAF__, nom que portèrent des princes northumbriens de race danoise, vers la seconde moitié du dixième siècle.

*__AULAF__ ou __ANLAF__, prince danois, mort en 980. Lors de l'expulsion de Guthfrith ou Guthferth et d'Aulaf, fils de Sihtrie, de la Northumbrie par Athestan, Aulaf se réfugia en Irlande, où il guerroya contre les indigènes. En 934, il ravagea l'île d'In-Lochgabhain. En 937 ou 938, il tenta de recouvrer la Northumbrie, et entra dans l'Humber avec une flotte de soixante vaisseaux, montés par mille hommes. Il fut battu et repoussé par Athelstan. C'est à peine si Aulaf eut le temps de fuir. Il retourna en Irlande en 938 ou 939, et ravagea Kilcullen. On ne sait plus rien ensuite de lui jusqu'en 943. Le roi des Anglo-Saxons, Edmond, voulut recouvrer les pertes que sa dynastie avait faites. Les cinq bourgs, Derby, Leicester, Nottingham, Stamfort et Lincoln, étaient habités par des Danois, qui, soumis en apparence aux Saxons, favorisaient les entreprises de leurs parents ou alliés. Le roi Edmond réduisit ces villes, et remplaça leurs habitants par des colons anglais. Il marcha ensuite contre la Northumbrie, qui se soumit. Aulaf, qui régnait alors sur cette province avec Reginald, se soumit aussi et embrassa le christianisme en 943. A la mort d'Edmond, Aulaf revint en Northumbrie, la garda jusqu'en 952, époque à laquelle il fut chassé par ses sujets. Il renonça alors à lutter contre les Anglo-Saxons, et revint en l'an 945 commander les Danois d'Irlande. Il défit en 956 le roi de ce pays, remporta en 962 une grande victoire sur le chef danois *Sihtrie le Bossu*, qui était venu avec une flotte ravager le pays. Deux ans plus tard, Aulaf fut défait par les hommes de l'île de Toe. Il fit périr en 967 Mucredhach ou Murdoch, roi de Leinster. En 977, Aulaf fit éprouver le même sort à deux princes irlandais, Muircertach et Congalach. En 980, Aulaf perdit son fils et héritier Reginald ou Ragnall, dans un engagement contre les Irlandais; et dans la même année il se rendit en pèlerinage à Jona, où il mourut.

*__AULAF__, fils de *Guthfrith* ou *Guthferth*, neveu du précédent, vivait vers la seconde moitié du dixième siècle. Il continua les guerres de son oncle, ravagea Kilcullen en Irlande en 938, comme il avait déjà ravagé, en 932, Armagh et l'Ulster. En 939, il fut obligé de se retirer de Dublin. Il s'avança ensuite en Angleterre où régnait Edmond, successeur d'Athelstan, le vainquit, et conclut avec ce roi un traité, aux termes duquel l'Angleterre fut partagée entre les deux princes. Aulaf embrassa, dit-on, le christianisme; ce qui ne l'empêcha point de dévaster une église, après

quoi, dit un historien, le jugement de Dieu l'emporta.

Lingard, *Hist. d'Angleterre*, t. I.

**AULAGNIER** (*Alexis-François*), médecin, né à Grasse (département du Var) le 25 mars 1767, mort le 30 décembre 1839. Il étudia à Montpellier, et fut nommé en 1806 médecin de Joseph Bonaparte, roi de Naples. Depuis la restauration il vécut dans la retraite. On a de lui : *Recherches sur l'emploi du feu dans les maladies réputées incurables*; Paris, 1805, in-8° : l'auteur recommande la cautérisation par le fer rouge sur la poitrine, comme un excellent remède contre la phthisie pulmonaire au troisième degré; — *Considérations sur les remèdes réputés spécifiques contre la goutte, et sur les moyens à mettre en pratique pour prévenir le retour des accès*; Paris, 1819, in-8° : il recommande un traitement presque exclusivement hygiénique; — *Recherches sur les causes de la colique de Madrid*; Madrid, 1811, in-8°; — *Traitement antisyphilitique, à la suite duquel dix-sept hydatides rénales sont sorties par le canal de l'urètre*; Paris, 1819, in-8°; — *Recueil d'observations et de consultations sur les maladies des femmes, et spécialement sur celles qui se déclarent vers l'âge critique*; Paris, 1821, in-8°; — *Considérations sur l'âge critique qui amène la suppression absolue du flux périodique*; Paris, 1824, in-8°; — *Dictionnaire des aliments et des boissons usités dans les divers climats et chez divers peuples*; Paris, 2 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

**AULAIRE** (SAINT-). *Voy.* SAINT-AULAIRE.

**AULAN** (*Denis-François-Marie de Suarcy, marquis*), né à Avignon en 1725; mort le 10 janvier 1790. Il fut l'exécuteur testamentaire de madame Du Deffand, amie de d'Alembert. A l'époque de la révolution, il tomba victime de la populace avignonaise : il fut pendu au même échafaud où venaient d'expirer l'abbé Offray et le marquis de Rochegude.

Thiers, *Histoire de la Révolution*.

***AULANIUS EVANDER**, sculpteur athénien, vivait à Rome dans la première moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Au rapport de Pline, Aulanius rétablit la tête de la statue de Diane exécutée par Timothée, et placée dans le temple d'Apollon, sur le mont Palatin. On ne sait pas si l'Evander dont il est question dans Horace est le même que celui dont il est parlé ici. Selon le scoliaste Porphyre, l'artiste dont parle le poëte latin était un ciseleur et statuaire, qui, emmené captif d'Alexandrie à Rome par Marc-Antoine, y exécuta des œuvres remarquables.

Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 6. — Heindorf, *Notes sur les Satires d'Horace*.

***AULARD** (*Pierre*), général français, né à Fangeau (Languedoc) le 16 octobre 1763, tué à la bataille de Waterloo le 18 juin 1815. Soldat au régiment de Flandre le 17 janvier 1781, il fut nommé capitaine de la compagnie franche de Castelnaudary le 16 juin 1793, et fit en cette qualité les campagnes des Alpes, d'Italie, de Belgique, du Rhin et des côtes de l'Océan, et de la grande armée. Chef de bataillon au 51[e] régiment le 6 janvier 1807, il continua de servir à la grande armée jusqu'en 1808; à cette époque il passa à l'armée d'Espagne, où il resta jusqu'en 1814, après avoir été successivement promu aux grades de colonel du 64[e] régiment le 22 juin 1811, et de général de brigade le 15 mars 1814. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles. A. S....Y.

*Archives de la guerre*.

***AULBER** (*Jean-Christophe*), historien allemand, né à Waiblingen en 1671, mort le 2 juin 1743. Il étudia à Tubingue, et y obtint ses grades. En 1705 il était pasteur primaire à Presbourg, et il revint en 1711 dans son pays natal. Après avoir occupé plusieurs postes ecclésiastiques, il devint abbé de Königsbrunn en 1730. On a de lui : *Gedæchtniss der vor 200 Jahren durch Luther augegangenen Reformation* (Souvenir de la réformation commencée il y a deux cents ans par Luther).

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***AULBER** (*Mathieu*), théologien allemand, né à Blanbeuren en 1495. Au sortir de ses études, il se rendit à Wittenberg, où il s'attacha à Luther et à Mélanchthon. L'année suivante, il prêcha à Reutlingen les doctrines de la réforme, et engagea la ville à adhérer à la confession d'Augsbourg. En 1535 il fut chargé par le duc de Wurtemberg de *protestantiser* le duché; puis il revint prêcher à Reutlingen pendant vingt-neuf ans. Il devint plus tard prédicateur en titre de la cathédrale de Stuttgard; mais il se retira en 1562, parce qu'il ne voulait pas reconnaître la *présence réelle* dans l'Eucharistie. On a de lui : *Via compendiaria reconciliandi partes de Cœna Domini controvertentes*, dans les *Acta et scripta publica Ecclesiæ Wurtembergicæ*; Tubingue, 1720.

*Allgemeines-Lexicon*; Bâle, 1742. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**AULBÉRY** (*George*). *Voy.* ALBÉRY.

**AULETIUS** (*Alard*), médecin, né en 1545 à Leuwarde, mort à Franeker en 1606. On a de lui une lettre sur la réforme médicale, adressée aux États de la Frise, sous le titre : *Monitio ad ordines Frisiæ, de reformanda praxi medica*; Franeker, 1603, in-4°.

*Biographie médicale*.

***AULETTA** (*Pierre*), maître de chapelle du prince de Belvédère, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Ezio*, opéra sérieux; Rome, 1728; — *Orazio*, opéra; Venise, 1748. On trouve des morceaux de la musique d'Auletta dans les intermèdes : *il Giocatore* et *il Maestro di Musica*, représentés à Paris en 1752.

***AULICH** (*Louis*), général hongrois, né à Presbourg en 1792, mort le 6 octobre 1849. En

mars 1848, lorsque la révolution hongroise éclata, Aulich était en qualité de lieutenant-colonel au service de l'empereur Alexandre, et commandait un régiment composé en grande partie de Slaves tenant garnison en Hongrie. Ce corps de troupes prêta serment à la constitution nouvelle, et marcha ensuite aux retranchements de Saint-Tamas, contre les Serbes. Aulich se distingua dans cette campagne, devint colonel du régiment le 7 mars 1849, général et commandant du deuxième corps d'armée, pour avoir pris sur la rive gauche du Danube une part active aux opérations dirigées sur ce point contre Schwartzenberg et Simunich. Il fut ensuite pour beaucoup dans les succès de l'armée hongroise sur Windischgraetz; et Kossuth proclama les services d'Aulich, dans sa proclamation de Gœdœllœ. Lorsque Gœrgei marcha au secours de Komorn, l'habile diversion d'Aulich devant Pesth servit à masquer les mouvements de son collègue. Après être entré le 24 avril dans Pesth, où il reçut l'accueil le plus enthousiaste, Aulich passa sur la rive droite du Danube, et contribua à la prise d'Ofen. Envoyé en juillet, avec Csányi et Kis à Komorn pour faire rentrer Gœrgei dans le devoir, il ne réussit pas dans cette mission, et remplaça au ministère de la guerre son collègue récalcitrant : soit faiblesse ou trop de confiance, il laissa faire ce général, qui devait entraîner les destinées de son pays; et, comme lui, il entra en pourparlers avec les Russes à Arad. L'aveuglement du ministre le perdit : il fut pendu dans cette ville le 6 octobre 1849, avec douze autres victimes de la guerre civile. Telle fut la fin de ce général, dont l'honneur était resté intact, mais qui manquait d'énergie.

*Conversations-Lexicon.*

**AULISIO** ou **AULISIUS** (*Dominique* D'), savant italien, né à Naples le 14 janvier 1639 ou 1649, mort le 29 janvier 1717. Il eut pour maîtres Muzio Floriati et Lionardo Martena. A dix-neuf ans, il se trouva en état d'instruire la jeunesse napolitaine sur deux matières bien opposées : la poésie et la fortification des places. Il fut chargé par le roi Charles II d'enseigner cette dernière science à l'École militaire de Pizzofalcone; et Aulisio garda cet emploi pendant vingt-trois ans. Il savait également l'espagnol, le français, l'italien, le grec, le latin, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe et l'illyrien, l'histoire, la chronologie, les antiquités, et la numismatique surtout; enfin, la philosophie, la médecine, les mathématiques, et même la jurisprudence. En 1675, il fut chargé d'enseigner le droit civil à l'université de Naples; et, en 1695, il devint professeur principal de cette branche de législation. Aulisio eut à soutenir plus d'une controverse mémorable. Il en est une qui mérite d'être rapportée. Léonard de Capoue, son oncle, avait prétendu, dans son ouvrage intitulé *Pareri sull' Incertezza della Medicina*, que l'arc-en-ciel faisait un cercle entier; et Aulisio avec beaucoup d'autres avaient affirmé le contraire. La polémique à ce sujet devint si vive, que le vice-roi Louis de la Cerda s'interposa, et exigea la clôture de la discussion, de peur que les disputeurs ne passassent de la plume à l'épée. Le poison termina, dit-on, les jours d'Aulisio; et l'on ajoute que ce fut son neveu Nicolas Aulisio qui commit ce crime, pour jouir plus tôt de la fortune de son oncle. Le prévenu demeura en prison pendant deux ans, et fut relâché faute de preuves. Aulisio fut surnommé *le Polyhistor de son temps*. Il laissa : *De Gymnasii constructione*; — *de Mausolei architettura*; — *de Harmonia Timaica*; — *de Numeris medicis Dissert. pythagorica*; Naples, 1694, in-4°; — *Commentaria juris civilis*, 3 vol.; Naples, 1719-1720, in-4°; — *In IV Institutionum Canonicarum libros Commentaria*; Naples, 1721, in-4°, et 1752; — *Delle Scuole sacre* (ouvrage posthume); Naples, 1723, in-4°; — *Ragionamenti intorno a' principi della filosofia e teologia degli Assirj ed all' arte d'indovinare degli stessi popoli*, impr. dans les *Misellanea di varie operette*; Venise, t. VI, p. 245; — *Rime*; Florence, 1723; — *Considerazioni sopra i Pareri di Leonardo di Capoa*; — *Dell' Architettura civile e militare*; — *le Scuole della poesia, cioè degli Ebrei e de' Greci, de' Latini, Italiani e Spagnuoli*; — *Della Lirica e dell' Osiri, osia poesia Fenicia e loro cronologia*; — *De polemica et civili Architectura*; — *Mare magnum Rethorum*; — *Philosophicum Enchiridion*; — *Descriptio et Disputatio veterum Numismatum*; — *Historia de Ortu et Progressu Medicinæ*, interrompue à l'annonce du traité de le Clerc et de Barchusen sur le même sujet; — *Istoria delle Antichità Greche ed Ebraiche*; — *Philosophia naturæ eclectica*; — *Grammatica Ebraica*. La plupart de ces ouvrages sont restés inédits.

Giustiniani, *Memoire degli Scrittori legali del regno di Napoli*. — Origlia, *Istoria dello studio di Napoli* II, 106, 108.

* **AULIZECK** ou **AULICZECK** (*Dominique*), sculpteur allemand, né à Policzka (Bohême) en 1734, mort à Munich en 1803. Il apprit les éléments de son art dans son pays, et vint ensuite à Vienne, où il eut d'abord un maître peu connu. Puis il visita Paris, Londres et enfin Rome, où il se donna pour maître l'architecte Chiaveri, et parvint enfin à se faire remarquer lui-même. L'Académie de Saint-Luc avait fondé un prix de sculpture, Aulizeck le remporta; il fut fait chevalier de l'Éperon d'or par le pape Clement XIII. L'artiste exécuta ensuite quelques statues dont le produit devait le mettre à même de retourner en Bohême, lorsqu'il fut volé sur la route par un aventurier qui se donnait pour un évêque hongrois. Aulizeck trouva de l'emploi dans la manufacture de porcelaines de Nymphenbourg. En 1782, il fut nommé conseiller

privé. On voit à Nymphenbourg quatre belles statues représentant Jupiter, Junon, Pluton et Proserpine, et qui sont sorties du ciseau d'Aulizeck.

Lipowski, *Baierisches Künstler-Lexicon*. — Nagler, *Künstler-Lexicon*.

**AULNAYE** (*François-Henri-Stanislas* DE L'), littérateur, né à Madrid le 7 juillet 1739, mort à Chaillot en 1830. Venu très-jeune en France, il fit ses études au collége de Versailles, et s'appliqua particulièrement aux sciences naturelles, aux langues anciennes et modernes, à la théorie de la musique, et à la philosophie hermétique. Après avoir dépensé une fortune considérable, il se créa des moyens de subsistance avec sa plume. S'isolant du monde, il contracta des habitudes crapuleuses, et mourut à l'hospice Sainte-Périne à Chaillot. Outre une traduction du *Don Quichote* de Cervantès, Paris, 1824, 4 vol. in-8°, et une édition estimée des *Œuvres de Rabelais* (Paris, 1824, 3 vol. in-18), il a publié successivement : *Abeille d'Aristée*, épisode traduit du 4e livre des *Géorgiques*; Paris, 1780, in-8°; — *Ninus et Euryale*, épisode du 9e livre de l'*Énéide*; ibid., 1780, in-8°; — *Lettre* sur un nouveau *Stabat* exécuté au Concert spirituel, avril 1782, in-8°; — *Mémoire sur la nouvelle harpe de Cousineau*; ibid., 1782, in-12; — *Lettre* à Dupuis, *sur les nouvelles Échelles musicales*, insérée dans le *Journal des Savants* (février 1783); — *Description des bains de Titus*; ibid., 1783, gr. in-fol.; — *Mémoire sur un nouveau système de notation musicale*, avec 3 pl., inséré dans le recueil du *Musée de Paris*; n° 1er, 1785, in-8°; — *Description et usage du respirateur antiméphitique imaginé par Pilâtre de Rozier, et perfectionné par l'auteur*; ibid., 1785, in-8°, dans le *Journal de Physique*, année 1786, t. IV, p. 418-29; — *de la Saltation théâtrale*, ou *Recherches sur l'origine, les progrès et les effets de la pantomime chez les anciens*, dissertation couronnée par l'Académie des inscriptions; ibid., 1790, in-8°; — *Histoire générale et particulière des religions et cultes de tous les peuples du monde, tant anciens que modernes*; ibid., 1791, in-4°, fig. : il n'a paru de cet ouvrage, qui devait avoir 12 volumes, que trois livraisons; — *Pax vobis, ou l'Antimaçon*; Philadelphie, 1791, in-8°; — *l'Habit gris, ou le Juste-Milieu*, roman philosophique (en Allemagne), 1791, 2 vol. in-12; — *N. A.*, ou *la Conspiration de tous les siècles*; Upsal, 1791, in-8°; — *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, dans l'édition des *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*; Paris, Fournier, 1796, 3 vol. in-4°; — *Mémoire sur la Franc-Maçonnerie*; Paris, 1806, in-8°; — *le Tuileur des 33 degrés de l'écossisme du rit ancien, dit accepté*; ibid., 1813, in-8°, fig. Enfin de l'Aulnaye a fourni plusieurs articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

Quérard, *la France littéraire*.

**AULNOY**. *Voy.* AUNOY.

* **AULON** (*Jean* D'), principalement connu comme compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, était un gentilhomme du Languedoc. Il s'attacha dès son jeune âge à la cause de Charles VII, et figure, en qualité d'écuyer d'écurie attaché à la personne du régent, dans les comptes de la chambre aux deniers du Dauphin de 1421 à 1423. En 1429 il continuait de remplir cet office près du même prince devenu roi, lors de la venue de la Pucelle. Quand le monarque se fut décidé à accueillir la jeune inspirée et à lui donner un *état*, son choix se fixa sur Jean d'Aulon, comme étant le plus sage et le plus recommandable des hommes d'armes qu'il eût à son service. Sous de tels auspices, l'écuyer du roi fut commis auprès de la Pucelle à titre d'intendant ou *maistre d'ostel*, et en même temps pour l'accompagner et l'assister dans ses expéditions. Jean d'Aulon s'acquitta de cette fonction de manière à mériter que son souvenir restât gravé dans l'histoire à côté de celui de notre immortelle héroïne. Il se distingua lui-même par ses exploits au siége d'Orléans. Chargé d'un commandement à la prise de Saint-Jean-le-Blanc, il monta le premier à l'assaut des tourelles ou tournelles, fit rompre le pont d'Orléans à coups de bombarde, et fut ensuite blessé au siége de Saint-Pierre-le-Moustier. Jean d'Aulon partagea jusqu'au bout le sort de la Pucelle, dont la carrière si courte fut toutefois variée de bien des vicissitudes. Lorsque Jeanne fut prise à la sortie de Compiègne, il fut pris aussi, et continua de remplir auprès d'elle son office de maître d'hôtel, en la servant dans sa prison de Beaulieu. Enfin, il ne se sépara d'elle, à partir de sa venue, que lorsqu'elle fut livrée comme prisonnière de guerre, par le comte de Luxembourg, aux Anglais. En 1433, nous retrouvons Jean d'Aulon chargé par le roi d'une mission en Languedoc, relative au payement de l'aide consentie par les trois états de cette province. L'année suivante (1434), il avait été préposé par le comte de Foix, lieutenant général pour le roi en Languedoc et Guyenne, à la garde du château royal de Cabaret. Le 12 novembre 1437, lorsque Charles VII vint en grande pompe faire son entrée dans la capitale, Jean d'Aulon faisait partie du cortége et marchait à pied à côté du roi, conduisant par la bride la monture royale. En 1446, après la réorganisation de la milice, il devint homme d'armes de la grande ordonnance, et servit sous les ordres du seigneur de Bueil, au comté de Rodez. Il fut fait chevalier dans la campagne de Normandie, en vue de Talbot et des Anglais, le 20 juillet 1449. En 1454-1455, il était châtelain pour le roi de la place de Pierre-Scise près de Lyon; en 1456, il fut appelé à Lyon, où il déposa comme témoin dans le procès de réhabilitation de la Pucelle. Jean d'Aulon y est qualifié « noble et puissant conseiller du roi, maître des requêtes et sénéchal de Beaucaire, » fonctions qu'il remplissait déjà

depuis quelques années. Le vieux compagnon de la Pucelle, si nous ne sommes induits en erreur par une similitude de noms, dut finir ses jours dans la retraite auprès de Charles, duc de Berry, le fils préféré de Charles VII et l'adversaire de Louis XI. Un état authentique de la maison de ce prince (Charles, duc de Berry) énumère, parmi « les gentilshommes *nòn ayant retenue*, » attachés à sa personne, *Jean d'Aulon*, à raison de 180 livres par an.

Vallet de Viriville.

Quicherat, *Procès de Jeanne d'Arc*; Monstrelet, livre II, chap. 219. — Godfroy, *Recueils de Charles VII*, p. 438; P. Anselme, VIII, 140. — *Comptes des aides* de 1454-1455, manuscrit de la Bibliothèque nationale, 8344. — Berthune, *États des maisons royales*, manuscrit 8349, S. F., fol. 722. — *Compte de l'écurie du Dauphin*; arch. nat., registre K, n° 50, fol. 48.

**AULTANNE** (*Joseph-Augustin* de Fournier, marquis d'), général français, né à Valréas le 18 août 1759, mort dans son lieu natal le 7 janvier 1828. Il fit les campagnes de l'Empire, se distingua à Iéna et à Austerlitz. A la rentrée des Bourbons, il commanda dans le Midi sous les ordres du duc d'Angoulême.

*Notice sur la vie et les obsèques d'Aultanne*; Uzès, 1828, 2 feuilles in-4°.

**AULU-GELLE** (*Aulus-Gellius* ou *Agellius*), célèbre grammairien et critique, natif de Rome, vivait au second siècle de l'ère chrétienne, sous les empereurs Adrien et Antonin, et mourut sous Marc-Aurèle. Vers cette époque les Romains commencèrent à ne plus confier la jeunesse aux mains d'étrangers mercenaires ou d'esclaves savants; ils ne l'exilèrent plus pour l'instruire. Rome avait ses grammairiens et ses rhéteurs : Aulu-Gelle reçut d'eux les premières leçons. Mais pour compléter son éducation, il entreprit un voyage dans le pays classique de Grèce, et séjourna longtemps à Athènes, s'occupant de lectures comparées de toute la littérature grecque et latine, jetant pêle-mêle et sans choix ses notes, ses réflexions, ses découvertes, durant les longues veillées d'hiver : de là ce titre de *Noctes atticæ* (*Nuits attiques*) donné à l'ouvrage qu'il nous a laissé. De retour à Rome, il se livra avec ardeur à l'étude des lois, et obtint une place importante dans la magistrature. Au milieu des graves travaux de sa nouvelle carrière, pour cultiver l'esprit de ses enfants et les amuser en se délassant lui-même, il augmenta incessamment, plutôt qu'il ne corrigea, ses *Nuits* commencées à Athènes, et pour ainsi dire datées de cette ville. C'était l'album scientifique de son voyage, dont il remplissait tous les feuillets blancs. Il continuait à y entasser, sans ordre et négligemment, de la critique, de l'histoire, de la biographie, de la grammaire, de l'archéologie, de la morale, de la philosophie et de la physique. Ces particularités expliquent pourquoi le style en est souvent obscur, et pourquoi l'on y trouve tant de choses futiles et sans intérêt. « Lorsque, dit l'auteur, un livre grec ou latin me tombait sous la main, ou lorsque j'approuvais quelque chose de remarquable ou qui plaisait à mon imagination, j'écrivais sans examen et sans ordre. » Ce sont ces notes, prises au hasard, qui forment le fond des *Noctes atticæ*. Cet ouvrage, dont saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, loue l'élégance de style, est surtout précieux en ce qu'il contient beaucoup de fragments d'anciens auteurs perdus.

La première édition des *Nuits attiques* parut à Rome en 1469, in-fol. (Sweynheim et Pannartz); dans la même année, Jean André, évêque d'Aléria, publia des notes sur Aulu-Gelle. Henri Estienne en donna une édition en 1585, avec des commentaires. Il y réfute les attaques de Louis Vivès contre Aulu-Gelle. La meilleure édition est celle de Jean Gronovius, *cum notis variorum*; Leyde, 1706, in-4°, réimprimée, avec quelques dissertations, par Conradi; Leipzig, 1762, in-8°. L'ouvrage d'Aulu-Gelle a été traduit en français par l'abbé de Verteuil, Paris, 1776, 3 vol. in-12; par Victor Verger (1830); en anglais par Beloe, Londres, 1795, 3 vol. in-8°; et en allemand par Walterstern, Lemgo, 1785, in-8°.

Bæhr, *Geschichte der Röm. Litteratur*. — Pauly, *Real-Encyclopædie*.

**AUMALE**, en latin *Alba Mala*, *Albamarla*, *Aumalcum*. Les comtes d'Aumale descendent de Henri-Étienne, comte de Troyes et de Meaux, dont le fils Eudes fut comte d'Aumale au milieu du onzième siècle. Ce comté passa dans la maison de Ponthieu au treizième siècle, lorsque Simon de Dammartin, comte de Ponthieu, mort en 1239, épousa Marie, héritière du comté d'Aumale. Après la mort de Jean VIII, comte d'Aumale, tué à la bataille de Verneuil en 1424 (*voy*. ci-dessous), Marie, son héritière, épousa Antoine de Lorraine, comte de Vaudemont, et fit entrer son comté dans les possessions de la maison de Lorraine. A la mort de René II (1508), le comté d'Aumale échut à son fils puîné Claude, duc de Guise. En 1547, Henri II érigea le comté d'Aumale en duché en faveur de François, depuis duc de Guise, qui céda le duché d'Aumale à son frère Claude de Lorraine (*voy*. Lorraine [Maison de]). En 1638, le duché d'Aumale passa à une branche cadette de la maison de Savoie, et, en 1675, au duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV. Plus tard, le titre de duc d'*Aumale* fut porté par des princes du sang. Voici les principaux d'Aumale, dans l'ordre chronologique :

**AUMALE** (*Charles de Lorraine*, duc d'), grand veneur de France, fils du précédent, naquit en 1554, et mourut en 1631. Ce fut un des plus ardents défenseurs de la Ligue. En 1589 il eut le commandement de Paris, et, le 21 septembre de la même année, il fut battu, avec le duc de Mayenne, à Arques et à Ivry par Henri IV.

De Thou, *Historia sui temporis*. — Tavannes, *Mémoires*. — Rabutin, *Commentaires*. — Mont-Luc, *Commentaires*. — Sismondi, *Histoire des Français*. — *L'Art de vérifier les dates*.

I. ***AUMALE** (*Jean VIII d'Arcourt*, comte d') et de Mortain, seigneur d'Anvers, etc., naquit

au château d'Harcourt en 1396, de Jean VII, comte d'Harcourt, et de Marie d'Alençon. Placé tout jeune encore à la cour de Charles VI, il y obtint une grande faveur, et fit ses premières armes avec éclat à la désastreuse journée d'Azincourt. En 1417, son père, résidant paisiblement dans son château d'Harcourt, vit arriver au pont-levis du manoir Jacques d'Harcourt, son cousin, suivi de soixante hommes d'armes. Le comte s'empressa d'exercer envers son parent les devoirs de l'hospitalité. Mais celui-ci, abusant traîtreusement de cette surprise, mit la main sur le comte, s'empara de tous ses biens meubles, l'emmena prisonnier, malgré toutes ses réclamations, et le détint captif jusqu'à la mort de lui Jacques, arrivée en 1423. Cet acte de félonie, qui peint les mœurs du temps, provenait des griefs que Jacques croyait avoir contre Jean VII, à raison du partage de la succession de Blanche de Ponthieu, leur aïeule, dont les meubles garnissaient le château d'Harcourt; partage dans lequel Jacques se prétendait lésé: De son côté, Jean VIII, comte d'Aumale, bien loin de défendre son propre père ou de le venger, prêta les mains à ce guet-apens, et ne fit rien pour le délivrer. Il prétendait avoir à se plaindre du peu de libéralité du comte d'Harcourt à son égard. Un autre mobile dirigeait aussi sa conduite. Le comte d'Aumale s'était épris de Marguerite de Preullay, vicomtesse de Dreux, qui épousa, depuis, George Havart, seigneur de la Rosière, chambellan et ambassadeur de Charles VII. Cette dame lui avait été accordée; mais son père, Jean VII, ne voulut pas consentir à cette union, que le comte d'Aumale contracta intimement, mais sans jamais la revêtir de la sanction religieuse et civile.

De 1417 à 1422, le comte d'Aumale fut employé en diverses commissions ou affaires, tant militaires que civiles, sous l'autorité de Charles VI et de Charles VII, alors dauphin de Viennois. Il obtint successivement, dans cet intervalle, les titres de capitaine de Rouen et de Sainte-Catherine du Mont, de lieutenant général pour le roi, et de gouverneur en Normandie, Maine, Anjou et Touraine. Il prit une part glorieuse aux combats de Bernay et à la défaite de Crévait, où le corps qu'il commandait tailla en pièces une troupe de sept cents Anglais. Mais l'action la plus mémorable à laquelle le comte d'Aumale attacha son nom et qui lui mérite une place dans l'histoire, c'est la victoire de la Gravelle, qu'il remporta sur les Anglais, et qui, en ces temps où Charles VII était à deux doigts de sa perte, fut un des avantages les plus signalés qui contre-balancèrent momentanément les coups meurtriers portés à la cause royale. Le 26 septembre 1423, le comte d'Aumale fut informé qu'Alexandre Pole, frère du comte de Suffolk, revenait en Normandie chargé de butin, à la tête de deux mille cinq cents Anglais et de nombreux otages ou prisonniers qu'ils avaient conquis dans le Maine; le comte d'Aumale les attendit entre Laval et Vitré; quatorze cents hommes de la troupe ennemie furent tués sur le champ de bataille. Trois cents autres reçurent la mort en fuyant. Une centaine, parmi lesquels se trouvait le général anglais, tomba entre les mains du jeune vainqueur, qui ne perdit que cent vingt hommes (1).

Le comte d'Aumale périt l'année suivante à l'âge de vingt-huit ans, en combattant à la bataille de Verneuil, qui fut livrée contre son avis au conseil de guerre, et qui fut perdue par les Français. Il était surnommé *le Mal des Anglais*, et promettait à sa patrie un brillant et précieux défenseur. Il laissa, de Marguerite de Prullay, Louis d'Harcourt, évêque de Bayeux, archevêque de Narbonne, patriarche de Jérusalem et chancelier de France, mais qui ne fut jamais reconnu pour fils légitime. Ainsi s'éteignit la branche aînée de la maison d'Harcourt.

VALLET DE VIRIVILLE.

Godefroy, *Historiens de Charles VII*. — De la Roque, *Histoire de la maison d'Harcourt*. — Parceval de Cagny, *Chronique d'Alençon*.

II. **AUMALE** (*Claude de Lorraine*, duc D'), grand veneur de France, fils de René II, duc de Lorraine, naquit vers la fin du quinzième siècle, et mourut à Joinville le 12 avril 1550. Il se trouva en 1515 à la bataille de Marignan, fut nommé gouverneur de la Champagne, et fit en 1542 la conquête du duché de Luxembourg. François Ier érigea en sa faveur la terre de Guise en duché.

III. **AUMALE** (*Claude II de Lorraine*, duc D'), troisième fils du précédent, naquit en 1523, et fut tué au siége de la Rochelle le 14 mars 1573. En 1552 il vint au secours de Metz, assiégé par Charles-Quint. Il eut ensuite part à la reprise de Calais, aux batailles de Dreux, de Saint-Denis et de Montcontour. Reprochant à l'amiral de Coligny la mort de François, duc de Guise, son frère, il fut un des principaux auteurs du massacre de la Saint-Barthélemy.

IV. * **AUMALE** (*Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans*, duc D'), né à Paris le 16 janvier 1822, quatrième fils du roi Louis-Philippe et de

(1) Nous pouvons insérer ici, grâce à sa brièveté, un document authentique relatif à cet événement, et qui a été jusqu'ici négligé ou inconnu des historiens. C'est une lettre originale et signée de Charles VII, qui appartient à l'auteur de cet article. Elle est adressée aux autorités civiles et militaires de Lyon : « De par le Roy. — Nos amis et féaux, pour vous signifier au vray de nos nouvelles, ainsi que savons que sur toutes choses estes desireux d'en oïr en bien, nous vous envoions encloux en ces présentes la copie de certaines lettres originales qui le jour d'ui nous ont esté apportées, faisans mencion de certaine journée que a eue bien nouvellement beau cousin d'Aubmarle, à l'encontre des Anglois nos ennemis; et hersoir (hier soir) veismes autres lectres consonans à cestes (conformes à celles-ci); lesquelles nouvelles pourrez notifier là et ainsi que verrez à faire, en nous certifiant de celles de par de là d'aucunes en y a qui faculté à escrire. Donnée a Loiches (Loches en Touraine), le vingt-neuvième jour de septembre. Signé CHARLES, et plus bas *Picart*. »

la reine Marie-Amélie. Si jeune que soit le duc d'Aumale, on ne peut dire que

Ses malheurs font encor toute sa renommée.

Il fit ses études au collége Henri IV; et là, mêlé, comme l'avaient été ses frères, à tous les enfants de la bourgeoisie, il ne tarda pas à se faire distinguer par sa docilité et par ses succès : il remporta des prix d'histoire, la science des princes, et ses condisciples l'aimaient trop pour ne pas croire à la légitimité de ses couronnes. A peine eut-il quitté les bancs du collége, qu'il sollicita de l'emploi. Il avait alors dix-sept ans, et, destiné à la possession d'une immense fortune par le testament du dernier des Condé, il désirait se montrer digne de sa naissance. Le roi l'approuva : nommé capitaine au 4e de ligne, le jeune duc commença son éducation militaire au camp de Fontainebleau. Son premier droit à l'avancement fut l'honneur de diriger une école de tir, instituée naguère à Vincennes par son frère aîné. Il n'y demeura que peu de temps, et obtint de passer en Afrique comme aide de camp de ce même duc d'Orléans, qu'une amitié intime unissait à lui plus encore que les liens du sang. C'était en 1840, lors de l'expédition de Médéah. Il y reçut bravement le baptême du feu au combat de l'Affroun, au Téniah de Mouzaïa et au bois des Oliviers, scènes guerrières reproduites par l'habile pinceau d'Horace Vernet. Ces nouveaux services lui valurent le grade de commandant au 21e léger et de lieutenant-colonel du 24e de ligne. Il reparut bientôt en Afrique, et se signala tour à tour sous les ordres du général Bugeaud et du général Baraguay-d'Hilliers. Mais, atteint soudainement des terribles fièvres de ce pays, il dut céder aux supplications de la reine, qui le conjurait de revenir. Placé à la tête du 17e léger, il rentrait solennellement à Paris; et, fier de commander un si beau régiment, il suivait au pas la rue Saint-Antoine, dans la compagnie de ses deux frères aînés, parmi les flots des populations empressées (13 septembre 1841), lorsqu'un coup de feu retentit tout à coup : l'assassin se nommait Quénisset. La balle n'atteignit heureusement que le cheval du lieutenant-colonel. Soit douleur, soit désir de compléter son éducation militaire, le jeune duc passa presque toute l'année suivante à la caserne de Courbevoie; et ce ne fut qu'en octobre 1842 que, promu au grade de maréchal de camp, il redemanda à retourner en Afrique. Il avait vingt ans; ici commence le récit de ses plus brillantes actions.

Le général Bugeaud lui avait en effet confié la subdivision de Médéah, et là il ne cessait de châtier les tribus rebelles, d'exécuter de nombreux razzias, et d'étendre toujours plus loin la puissance française, enlevant même l'un des principaux lieutenants de l'émir, lorsqu'une occasion bien plus séduisante vint exalter sa bravoure. Sur le rapport qu'Abd-el-Kader résidait à quelque distance avec sa famille, et qu'il suffisait d'un coup de main pour lui porter un coup irréparable, le duc d'Aumale n'hésita point de tenter l'entreprise. Avec moins de cinq cents chasseurs d'Afrique il s'élança sur l'innombrable masse d'hommes qu'il vit campée devant lui, vers les sources d'Aïn-Taguir (16 mai 1843). Telle fut l'impétuosité de l'attaque, que deux heures suffirent pour remporter une victoire complète. Une incroyable multitude de troupeaux, un immense butin, quatre drapeaux, trois mille six cents prisonniers, les tentes, les lettres, les trésors d'Abd-el-Kader, tels furent les trophées de cette belle journée. Les débris de la smalah vinrent se heurter contre les colonnes du général Lamoricière, accouru à la hâte, et peu s'en fallut que l'émir ne terminât ce jour-là son aventureuse carrière. Cet éclatant triomphe du duc d'Aumale eut un tel retentissement dans toute la France, que le roi Louis-Philippe, en lui conférant aussitôt le titre de lieutenant général et le commandement de la province de Constantine, ne parut être que l'interprète de la reconnaissance publique. Quelque temps après, le 25 novembre 1844, le duc d'Aumale épousa Marie-Caroline-Auguste de Bourbon, princesse de Naples et fille du duc de Palerme. Des trois enfants issus de ce mariage, le premier et le troisième sont morts presque aussitôt après leur naissance. Le second, né en 1845, porte le titre de *prince de Condé*, suivant les prescriptions du testament du dernier prince de Bourbon.

Cependant le maréchal duc d'Isly gouvernait l'Afrique française; et, fier des grands services qu'il y avait rendus à notre domination, il voulait y régner à peu près souverainement. Déjà le gouvernement avait consenti à lui sacrifier le duc de Dalmatie, ministre de la guerre. Cette concession parut suffisante, et l'on profita de ses théories sur les camps agricoles pour le rappeler en France. Son successeur fut le duc d'Aumale (21 septembre 1847). Cette nomination ne surprit personne, mais elle fut désapprouvée par les partisans de l'opposition dynastique, qui voyaient avec déplaisir le roi, d'après un système politique arrêté, placer ses enfants à la tête de tous les grands services militaires, et donner au duc de Nemours la direction générale de l'armée, au prince de Joinville la marine, au duc de Montpensier l'artillerie, au duc d'Aumale l'infanterie et l'Afrique.

Peu de temps après, Abd-el-Kader, réduit aux dernières nécessités, se livra aux Français; et le duc d'Aumale vint recevoir sa soumission à Sédi-Brahim, ensanglanté un an auparavant par le massacre de quatre cents de nos soldats. Dans cette solennelle entrevue, où l'émir se signala par une grande humilité, le gouverneur lui promit qu'une *entière soumission pourrait effacer le souvenir du passé*. Il ne se borna pas à cette consolante assurance, et consentit à ratifier la clause acceptée par le général de Lamoricière, qui garantissait à Abd-el-Kader la liberté de résider partout ailleurs qu'en Afrique. C'était remettre en question tout le triomphe de la France.

Aussi le gouvernement français ne tint-il aucun compte de ces promesses aussi imprudentes que généreuses, et l'ordre fut signifié d'envoyer immédiatement Abd-el-Kader en France. Avant que de s'embarquer (25 décembre) à Oran, celui-ci voulut du moins témoigner au duc qu'il ne le regardait pas comme complice de ce manquement de foi. Il lui avait déjà fait présent de sa fameuse jument noire; il lui écrivit une lettre de remercîments pour les égards dont il avait été entouré. Quoi qu'il en soit, la soumission d'Abd-el-Kader et surtout sa captivité était un gage éclatant de notre victoire sur l'Afrique. Le gouverneur général s'empressa de le témoigner plus hautement encore par le renvoi de trois régiments. Il était bon de montrer que la guerre était terminée par ce seul fait.

Telle était la situation des affaires, et telles les espérances qui s'offraient au duc d'Aumale, lorsque éclata la révolution de Février. Combien dut-il regretter de n'être pas à Paris, ainsi que le prince de Joinville, qui venait de le rejoindre tout récemment! Informé d'abord de l'abdication du roi, puis de l'établissement d'une régence, il ne sut que le lendemain toute l'étendue de son infortune. Sa conduite fut alors au-dessus de tout éloge. Il engagea la population et l'armée à attendre avec calme les volontés de la métropole; et, instruit de la suite des événements, voici en quels termes (3 mars) il déposa l'autorité: « Soumis à la volonté nationale, je m'éloigne; mais, du fond de l'exil, tous mes vœux seront pour la prospérité et pour la gloire de la France, que j'aurais voulu servir plus longtemps. » Il s'embarqua ensuite avec son frère sur *le Solon*, et cingla d'Alger d'abord vers Gibraltar, puis vers l'Angleterre, où ils rejoignirent les autres membres de la famille royale en exil. A. BOUCHOT.

*Moniteur universel.*

* **AUMANNE** (*Didier-Christian*), compositeur et organiste allemand, vivait à Hambourg dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était en 1789 organiste adjoint dans l'une des églises de Hambourg. On a de lui: *Choralbuch für das Neue Hamburgische Gesangbuch* (livre d'hymnes protestants); Hambourg, 1787, in-4°; — *Hochzeitkantate in Clavier-Aufzuge* (oratorio pour la fête de Pâques); Hambourg, 1788; — *Das neue Rosenmædchen* (la Nouvelle Rosière), opéra-comique en deux actes; Hambourg, 1789.

*Fétis, Biographie universelle des Musiciens.*

**AUMONT** ou **OSMONT**, une des plus anciennes familles de France, a produit plusieurs personnages distingués. — JEAN III, sire d'Aumont, se trouva en 1328 à la bataille de Cassel, et servit, sous Philippe de Valois, dans toutes les occasions importantes. — PHILIPPE II, dit *Hutin*, sire d'Aumont, son petit-fils, qui avait porté les armes pendant plus de quarante ans, fut porte-oriflamme de France. — JACQUES d'Aumont, chambellan du roi, fut tué en 1396 à la bataille de Nicopolis, contre les Turcs. — JEAN IV, son frère, dit *Hutin*, fut tué en 1415 à la bataille d'Azincourt. Ceux qui méritent une mention plus détaillée sont:

**AUMONT** (*Jean* D'), né en 1522, mort le 19 août 1595, servit jeune encore en Italie, sous les ordres du maréchal de Brissac. A la bataille de Saint-Quentin en 1557, il fut blessé et fait prisonnier. En 1562 il combattit les huguenots, et assista aux journées de Dreux, de Saint-Denis, de Montcontour, et, en 1573, au siége de la Rochelle. En 1579, Henri III le nomma maréchal de France. On ne doit point oublier les vertueux efforts qu'il fit pour sauver à ce prince la honte de l'assassinat du duc de Guise. Sa rudesse l'avait fait surnommer à la cour *le Franc-Gaulois*. En 1589, après la mort de Henri III, le maréchal d'Aumont fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, qui lui donna le gouvernement de la Champagne. Il se trouva à la bataille d'Arques et à celle d'Ivry; c'est à lui que Henri IV dit, le soir de cette journée, en l'invitant à souper: « Il est juste que vous soyez du festin, après m'avoir si bien servi à mes noces. » D'Aumont fut ensuite nommé gouverneur de la Bretagne, où il eut à lutter contre le duc de Mercœur, chef des ligueurs dans cette province. Il mourut d'un coup de mousquet au siége de Camper, à quatre lieues de Tours. Il avait servi six rois: François I^er^, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, et Henri IV. — ANTOINE, son petit-fils, né en 1601, mort en 1669, servit avec distinction sous Louis XIV. Il eut part à la victoire remportée en 1650, à Réthel, sur Turenne lui-même, par le maréchal du Plessis-Praslin; il commandait l'aile droite à cette affaire, et fut nommé maréchal de France l'année suivante. En 1662 il fut nommé gouverneur de Paris.

Pinard, *Chronologie militaire*, t. II.

**AUMONT** (*Louis-Marie-Victor d'Aumont et de Rochebaron*), né en 1632, mort en 1704, avait été nommé colonel de cavalerie à dix ans, et, à seize, capitaine des gardes en survivance; il servit avec honneur Louis XIV dans ses guerres de Flandre, fut gouverneur de Boulogne et du Boulonnais, et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

De Thou, *Historia sui temporis*. — Cheverny, *Mémoires*. — L'Estoile, *Mémoires*. — Sismondi, *Histoire des Français*. — *L'Art de vérifier les dates.*

**AUMONT** (*Jacques*, duc D'), né en 1732, mort en 1799, fut nommé, en 1789, chef de division de la garde nationale parisienne. Il en commandait l'avant-garde, le 5 octobre, lorsqu'on alla enlever le roi à Versailles. Il quitta le service en 1793, et mourut dans sa terre de Guiscard. — Son fils (*Louis-Marie-Céleste* DE PIENNE), duc d'Aumont, pair de France de 1815, lieutenant général, et l'un des premiers gentilshommes de la chambre sous Louis XVIII et sous Charles X, est connu surtout par la descente qu'il fit en 1815 sur les côtes de Normandie, et qui le

rendit maître de Bayeux et de Caen, peu avant la rentrée des troupes alliées dans Paris. *Voy. Épître à monseigneur le duc d'Aumont*, par un invalide (quatre cent cinquante alexandrins); Paris, 1820, 24 pages in-8°.

**AUMONT** (*Louis-Marie-Alexandre*, duc D'), oncle du précédent, né le 14 août 1736, mort le 26 août 1814, porta le titre de duc de Villequin jusqu'à la mort de son frère aîné. Il fut en 1789 nommé député aux états généraux par la noblesse de la sénéchaussée de Boulogne. Le 21 juin 1790, il favorisa l'évasion de Louis XVI, et servit les Bourbons jusqu'à leur rentrée.

*Moniteur*. — *Art de vérifier les dates*.

**AUMONT** (*Arnulphe* D'), médecin, né à Grenoble le 27 novembre 1720, mort à Valence en 1782. Il étudia à Montpellier, et enseigna la médecine à Valence. Outre un grand nombre d'articles insérés dans l'*Encyclopédie*, on a de lui : *Mémoire sur une nouvelle méthode d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes et autres*; Paris, 1762, in-8°; — *Relation des fêtes publiques données par l'université de Montpellier, à l'occasion du rétablissement du roi* (Louis XV); Montpellier, 1744, in-4°.

Quérard, *la France littéraire*.

**AUNAIRE, AUNARIUS** ou **AUNACHARIUS** (saint), évêque d'Auxerre, né vers le milieu du sixième siècle, mort en 605. Il convoqua en 581 un synode de prêtres de son diocèse, et rédigea quarante-cinq canons, qui renferment de nouveaux renseignements sur les mœurs encore toutes païennes du sixième siècle. Il y est défendu « de se déguiser le premier jour de jan- « vier en cerf ou en veau (*cervum vel vitulum* « *facere*), ou de donner des *étrennes diabo-* « *liques*; de s'assembler dans des maisons par- « ticulières pour célébrer les veilles des fêtes, « et d'acquitter des vœux à des buissons, à des « arbres, à des fontaines, ou de faire des figures « de pied et d'homme avec du linge (*pede et* « *homine lineo.*) » Enfin « il y est défendu aux « laïques de danser dans l'église, d'y faire chan- « ter des filles, ou d'y donner des festins. »

Richard, *Bibl. sacrée*. — *Hist. litt. de la France*, t. III.

**AUNAY** (*Philippe* et *Gautier* D'). *Voy.* MARGUERITE DE BOURGOGNE.

**AUNGERVILLE** (*Richard* ou *Richard de Bury*), prélat anglais, né en 1281 à Saint-Edmund's Bury (comté de Suffolk), mort à Auckland-Bishop's (comté de Durham), le 24 avril 1345. Précepteur d'Édouard III, il fut sacré évêque de Durham en 1333, nommé grand chancelier en 1334, et trésorier d'Angleterre en 1336. Il protégea les lettres, et fonda à Oxford une bibliothèque très-riche pour le temps. Sa passion pour les livres était extrême. Il composa en mauvais latin un ouvrage intitulé *Philobiblion*, en l'honneur des livres, imprimé à Spire en 1473, in-4°; réimp. à Paris, 1500, et à Oxford, avec un appendice, en 1599, in-4°; Francfort, 1610, et Leipsick, 1674, in-8°, à la suite de *Philologicarum Epistolarum Centuria una*. Il a en outre laissé : *Orationes ad principes*, et *Epistolæ familiares*. Dans ces lettres on en trouva quelques-unes adressées à Pétrarque.

*Biographia Britannica*.

**AUNILLON** (*Pierre-Charles* FABIOT), littérateur, né en 1684, mort le 10 octobre 1760. Il était chanoine et grand vicaire d'Évreux; il publia *les Amants déguisés*, comédie en trois actes et en prose, imprimée sous le pseudonyme du chevalier de Doué; Paris, 1738, in-8°. On a encore de lui : *Azor, ou le Prince enchanté, histoire nouvelle, pour servir de chronique à celle des Perroquets, trad. de l'anglais du savant Popinay*; Londres (Paris), 1750, 2 vol. in-12; — *la Force de l'éducation*; 1750, in-12. Aunillon prononça, le 7 novembre 1715, l'oraison funèbre de Louis XIV, dans la cathédrale d'Évreux.

*Bibliothèque du Théâtre-Français*, t. III, p. 170.

**AUNOY** ou **AULNOY**, famille française très-ancienne. Elle tire son origine d'Eudes d'Aulnoy, qui vivait en 1132. Philippe d'Aulnoy, dit *le Gaulois*, se distingua à la bataille de Poitiers en 1356, et Jean, son fils, défendit avec éclat en 1421 la ville de Meaux contre les Anglais.

*Art de vérifier les dates*.

**AUNOY** ou **AULNOY** (*Marie-Catherine-Jumelle* DE BERNEVILLE, comtesse D'), femme de lettres, née vers le milieu du dix-septième siècle, morte en 1705. Elle composa des romans et des notices historiques qui, trop souvent, ne sont elles-mêmes que des romans. Ses ouvrages ont pour titre : *Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe depuis* 1672 *jusqu'en* 1679, 2 vol. in-8°; Paris, 1692; — *Mémoires de la cour d'Espagne*, 2 vol.; Paris, 1690; — *Relation du voyage d'Espagne*, 2 vol. in-12, pour faire suite aux Mémoires précédents; — *Histoire de Jean de Bourbon, prince de Carency*. Ses ouvrages de pure imagination consistent en 4 vol. de contes de fées et en un roman sous le titre d'*Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas*. Ses contes offrent un mélange de naïveté et de finesse qui en rend la lecture agréable. « On peut, dit la Harpe, mettre « de l'art et du goût jusque dans les frivolités. « M$^{me}$ d'Aulnoy est celle qui paraît y avoir le « mieux réussi : elle y a mis l'espèce d'intérêt « dont ce genre est susceptible, et qui dépend, « comme dans toute fiction, d'un degré de vrai- « semblance conservé dans le merveilleux, et « d'une simplicité de style convenable à la pe- « titesse du sujet. »

*Histoire littéraire des Femmes françaises*, t. II, p. 166. — *Cabinet des fées*, XXVII, 42, 44. — Dunlop, *History of fiction*, III, 301. — La Harpe, *Lycée*, VII, 307. — Quérard, *la France littéraire*.

* **AUPICK**, général français, naquit le 28 février 1789 à Gravelines. Il étudia aux écoles militaires de la Flèche et de Saint-Cyr, entra en 1809, comme sous-lieutenant, dans un régiment d'infanterie, et fit toutes les campagnes de l'em-

pire. Nommé capitaine adjudant-major en 1815, il fut grièvement blessé à la bataille de Ligny, et ne reprit le service qu'en 1817, où il fit partie de l'état-major. En 1823, pendant l'expédition en Espagne, il fut attaché comme aide de camp au général de Hohenlohe, et gagna en 1830, à la conquête de l'Algérie, le grade de lieutenant-colonel. Promu colonel en 1834, et maréchal de camp en 1839, il commanda, depuis 1842, la place de Paris. Nommé général de division en 1847, il commanda, depuis le mois de novembre de la même année, l'École polytechnique. Après la révolution de Février, il fut envoyé en ambassade à Constantinople, et conserva ce poste jusqu'au commencement de 1851, où le gouvernement lui confia l'ambassade de Londres. Peu de mois après, il y fut remplacé par M. le comte Walewski, auquel il succéda dans le poste d'ambassadeur à Madrid. M. Aupick a publié, de concert avec M. Perrot, un *Atlas historique et statistique de la France;* Paris, 1823.

*Dictionnaire de la Conversation.*

**AURANG-ZEB.** *Voy.* AURENGZÈBE.

**AURAT** (D'). *Voy.* DORAT.

***AURBACH** ou **AURPACH** (*Jean*), jurisconsulte allemand, vivait à Bamberg, dans la deuxième moitié du quinzième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Summa magistri Jo. de Aurbach, vicarii Bambergensis*; Augsbourg, 1469, in-fol.; — *Processus juris, cum lectura et expositionibus;* Leipzig, 1512, in-fol.; — *Poematum libri II;* Padoue, 1557, in-8°; — *Libri IV Epistolarum judicarum quæ consiliorum vice esse possunt;* Cologne, 1566, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***AURBACHER** (*Louis*), pédagogue allemand, naquit le 26 août 1784 à Mark-Türkheim, en Bavière, et mourut le 25 mai 1847. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et entra comme novice dans le couvent de Wiblingen. Il se voua ensuite à la carrière de l'enseignement, devint précepteur particulier, et fut nommé professeur d'estétique à l'école militaire (*Cadettenschule*) de Munich. En 1834, il se démit de ses fonctions pour vivre dans la retraite. On a de lui : *Pädagogische Phantasien;* Munich, 1838; — *Schulblätter* (Feuilles d'école); ibid., 1829-1832; — *Lehrbuch des deutschen Styls* (Manuel du style allemand); Munich, 1822, 2 vol. in-8°; — *Dramatische Versuche* (Essais dramatiques); ibid., 1826. Ses ouvrages les plus connus, comme les *Aventures des sept Souabes;* Reutlingen, 1846 (mis en vers par Simrock, sous le titre de *Schwäbische Ilias;* Francfort, 1850), et le *Manuel populaire* (*Volksbüchlein*), ont paru sous le voile de l'anonyme.

*Conversations-Lexicon.*

***AURE** (vicomte D'), hippographe français contemporain. On a de lui, entre autres ouvrages : *Situation chevaline de la France;* Paris, Locquin, 1835, in-8°; — *Traité d'équitation,* avec planches et vignettes dessinées par Ledieu; Paris, Anselin, 1834, in-4°; — *De l'industrie chevaline en France, et des moyens pratiques d'en assurer la prospérité;* Paris, 1840.

Quérard, *la Littérature française contemporaine;* suppl. *de la France littéraire.*

**AURÈLE.** *Voy.* MARC-AURÈLE.

**AURELIA GENS,** nom d'une famille plébéienne romaine, dont les diverses branches portèrent les noms de Cotta, Oreste, et Scaurus. Le premier qui obtint la dignité de consul fut Aurélius Cotta, en l'an 252. A partir de ce moment, les Auréliens eurent une place distinguée dans l'histoire. On trouve parmi les premiers empereurs des Auréliens Fulvi, qui comptèrent parmi leurs descendants l'empereur Antonin, appelé originairement Aurélius Fulvus.

Rasche, *Lexicon Rei Nummariæ.*

**AURÉLIA,** mère de Jules-César, vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne; elle éleva avec soin ses enfants, et veilla surtout aux progrès de son fils Jules, avec lequel elle vécut constamment, et qui lui témoigna la plus grande tendresse. Lorsque, en l'an 63 avant J.-C., César fut élu grand-pontife (*pontifex maximus*), il dit, avant d'aller aux comices et en embrassant sa mère, qu'il ne reviendrait à la maison qu'avec le titre qu'il ambitionnait. Ce fut Aurélia qui découvrit Clodius caché dans la maison de César, pendant la célébration des mystères de la Bonne Déesse, en l'an 62 av. J.-C.

Plutarque, *César*, 9, 10. — Suétone, *César*, 74, 13, 26. — Dion Cassius, XLIV, 38. — Cicéron, *de Orat.*, 28.

**AURÉLIA ORESTILLA,** femme de Catilina, vivait vers l'an 63 avant J.-C. Douée d'une beauté remarquable, elle ne voulut pas épouser d'abord le célèbre conjuré, parce qu'il avait un fils issu d'un premier mariage. Catilina fit, nous dit Salluste, disparaître l'obstacle en donnant la mort à ce fruit d'une précédente union, et « par là rendit libre la maison de ses noces criminelles » (*necato filio, vacuam domum scelestis nuptiis fecisse*). C'est cette Orestilla que Catilina recommande à son ami Catulus : « Préserve-« la de toute insulte; je t'en conjure, au nom de « tes propres enfants. »

Salluste, *Catilina*, 15, 35. — Cicéron, *ad Fam.*, IX, 8.

**AURÉLIANUS.** *Voy.* CŒLIUS-AURÉLIANUS.

**AURÉLIANUS AMBROSIUS.** *Voy.* AMBROSIUS.

**AURÉLIEN, AURÉLIANUS** (*Claudius Domitius*) (1), empereur romain, né à Sirmium, en Pannonie, vers l'an 212, mort en mars 275 de J.-C., après un règne d'environ cinq ans. Il était d'une origine obscure, et descendait probablement d'une de ces familles de colons romains depuis longtemps établies sur les bords du Danube. On ne sait rien sur les premières années de sa jeunesse; c'est là une lacune qui se rencontre

(1) Il est appelé *Valérius-Aurelianus* dans une lettre que lui adressa l'empereur Claude II (Vopiscus, *Vita Aurel.*, c. XVII). Il ne prit probablement les noms de *Claudius-Domitius* qu'après son avénement.

souvent dans l'histoire des hommes qui, fils de leurs œuvres, ne doivent leur élévation qu'à leurs propres ressources (1). Sa mère était, dit-on, prêtresse du soleil, et versée dans l'art divinatoire; de bonne heure elle inspira à son fils le culte de l'astre déifié.

Aurélien parait pour la première fois dans l'histoire, en même temps que la nation qui devait donner son nom à la Gaule. Il était tribun de la sixième légion gallicane, près de *Moguntiacum* (Mayence), lorsque les Franks passèrent le Rhin : il les tailla en pièces, et de longtemps on n'entendit plus parler de ces barbares. Aurélien, déjà alors un guerrier célèbre, surnommé *la Bonne-Lame* (*Manu ad ferrum*); on racontait de lui qu'en Illyrie il arrêta, avec trois cents garnisaires, une invasion de Sarmates, et qu'il en tua, de sa main, quarante-huit en une seule journée, et plus de neuf cent cinquante dans un court intervalle. « Ce fut au point, ajoute son biographe, que les jours de fêtes on entendait les enfants chanter ses exploits, en dansant des pas militaires. » La défaite des Franks donna lieu à ce refrain populaire :

Mille Francos, mille Sarmatas semel et semel occidimus;
Mille, mille, mille, mille, mille Persas quærimus (2).

Vopiscus trace ainsi le portrait de son héros : « Aurélien était un homme de bonne mine; il avait un air mâle et imposant, une taille élevée, une constitution puissante; il recherchait un peu trop les plaisirs de la table (3); mais, presque étranger à d'autres jouissances, il était extrêmement sévère, grand observateur de la discipline, et sabreur par tempérament (*gladii exserendi cupidus*). » Ces qualités, qu'on admirait d'autant plus qu'elles devenaient plus rares, lui frayèrent bientôt le chemin du pouvoir souverain. Il était à la fois aimé et craint des soldats, en raison de sa discipline sévère : « Si tu veux rester tribun, écrivit-il à un de ses lieutenants, empêche la maraude. Qu'on ne s'avise de voler ni un poulet, ni un mouton; que l'on ne touche pas au raisin; que l'on respecte les moissons; que l'on n'obtienne de force ni l'huile, ni le sel, ni le bois; que chacun se contente de sa ration. C'est des dépouilles de l'ennemi, et non des larmes des provinces, que le soldat doit vivre. Que les armes soient bien entretenues, les ustensiles en bon état, et les chaussures solides. Que le soldat garde sa paye dans son ceinturon, au lieu de la dépenser au cabaret; qu'il porte le bracelet et l'anneau; qu'il panse lui-même son cheval; qu'il ne vende pas le fourrage de sa nourriture, et qu'il ait grand soin du mulet de la compagnie. Les soldats doivent être serviables entre eux, recevoir gratuitement les soins du médecin, ne rien donner aux aruspices, se conduire décemment chez leurs hôtes : quiconque fera du désordre sera battu de verges (1). »

L'empereur Valérien avait mis toute sa confiance dans les talents militaires d'Aurélien. Il l'appelait le libérateur de l'Illyrie, le restaurateur des Gaules, et le compara aux Scipions, le combla d'honneurs et de présents, et l'investit, en 256, du commandement en chef de l'armée. Dans ce poste éminent, le vaillant Pannonien rendit des services signalés : il chassa en 257 les Goths, et rétablit les frontières de l'empire. L'empereur l'éleva à la dignité consulaire (2), et le fit solennellement adopter, à Byzance, par le célèbre Ulpius Crinitus, qui descendait de la famille de Trajan (3).

Sous le règne du faible et indolent Gallien, aucune mention n'est faite d'Aurélien. Mais, sous Claude II, l'histoire nous apprend qu'il assista (en 268) à la défaite de l'usurpateur Auréole, et remporta une grande victoire sur les Sarmates, les Suèves et les Goths. « Voilà encore une fois, dit l'empereur dans sa lettre à Aurélien, l'Hémimont et l'Europe désolés par ces barbares, qui ont déjà fui devant vous. Je mets sous votre autorité toutes les armées de Thrace et d'Illyrie, et toute la frontière; déployez votre valeur accoutumée. Quintillus, mon frère, ira se joindre à vous. Occupé d'autres affaires, je confie à vos talents toute la conduite de la guerre (4). » Après s'être dignement acquitté de cette grande tâche, Aurélien fut envoyé en ambassade chez les Perses. « Là on lui offrit, dit Vopiscus, une coupe, comme les rois de Perse en donnent aux empereurs : elle représentait le soleil avec les attributs mêmes sous lesquels on l'adorait dans le temple où sa mère était prêtresse (5). »

Claude mourut en 270, à Sirmium. Son frère Quintillus, qui était alors en Italie, prit la pourpre; mais, abandonné de ses troupes, il se fit ouvrir les veines par son médecin, pour se donner la mort (6). Aurélien fut proclamé empereur. Après un court séjour à Rome, où il s'était fait reconnaître par le sénat, il vola aux frontières pour s'opposer aux barbares, qui de toute part menaçaient de rompre les digues. Ces guerres,

(1) Plusieurs présages annoncèrent, selon Vopiscus, la grandeur future du jeune Aurélien. Un jour, la prêtresse du soleil, reprochant à son mari sa basse origine, se serait écriée : « Voilà pourtant le père d'un empereur! » — Le bassin où Aurélien se baignait dans son enfance fut entouré par un serpent, que l'on ne put jamais tuer. — Un aigle enleva de son berceau l'enfant enveloppé de ses langes, et le porta, sans lui faire de mal, près du temple, sur un autel, où par bonheur il n'y avait point de feu allumé. — C'est avec de pareils contes que l'on a toujours essayé de suppléer au silence de l'histoire.

(2) Vopiscus, *Vita Aurel.*, c. VII.

(3) Il aimait les repas pantagruéliques, et prenait plaisir à voir un certain Phagon manger, dans un seul festin, un sanglier tout entier, avec cent pains, un mouton, un porc, et ingurgiter, à l'aide d'un entonnoir un baril de vin. (Vopiscus, c. IV.)

(1) Vopiscus, *in Vita Aurel.*, c. VII.

(2) Dans les Fastes, il est désigné comme *consul suffectus*, le 22 mai 257.

(3) Il épousa probablement, à cette occasion, une fille ou parente d'Ulpius; car la femme d'Aurélien portait, sur les médailles, les noms d'*Ulpia Severina*.

(4) Vopiscus, c. XVII.

(5) Ibid., c. VI.

(6) Zosime, *Hist.*, lib. I.

qui demandaient une activité et une bravoure prodigieuses, sont racontées très-confusément par les historiens : la critique de Gibbon n'a pas suffi pour débrouiller le chaos. Pendant qu'Aurélien était occupé, en Pannonie, à repousser au delà du Danube les Goths ou Scythes (comme les appelle Zosime) (1), les Alemans ou Marcomans pénétrèrent en Italie, et ravagèrent le territoire de Milan. Il revint sur ses pas, et essuya une défaite près de Plaisance : Rome était menacée, et on consulta les livres sibyllins. Mais l'empereur prit une éclatante revanche à Fanum, dans l'Ombrie (2); et dans une troisième bataille, livrée près de Pavie, il passa au fil de l'épée le reste des Marcomans (en 271).

Pendant ce temps, une conspiration avait éclaté à Rome. L'empereur, d'un naturel violent, fut impitoyable pour les ambitieux qui avaient voulu profiter d'un moment de trouble pour renverser l'autorité établie. Il fit mettre à mort tous les conjurés, et plusieurs sénateurs dénoncés comme complices. Il s'occupa ensuite à réparer les murs de Rome, et en élargit l'enceinte, qui n'était pas encore achevée sous Probus et Dioclétien.

En 272, il entreprit une expédition en Orient, qui forme l'événement le plus considérable de son règne. Il traversa l'Illyrie et la Thrace, et défit, au delà du Danube, un chef des Goths, Cannabas ou Cannabaudes, avec cinq mille de ses guerriers. De là il passa par Byzance, et se dirigea vers la Bithynie, limite des États de la célèbre reine de Palmyre (*Voy.* ZÉNOBIE). Il entra à Ancyre, et arriva devant Tyane, lieu de naissance du fameux thaumaturge Apollonius (*voy.* ce mot). Trouvant les portes de la ville fermées, il jura, dans sa colère, « qu'il n'y laisserait pas un chien vivant. » Bientôt, grâce à l'ardeur des soldats excités par l'espoir du butin, grâce à la trahison d'un habitant, nommé Héraclamon, la ville fut prise d'assaut. Les habitants furent épargnés, le traître seul fut mis à mort. Tyane dut son salut à Apollonius, qui apparut, dit-on, à l'empereur, dans sa tente, avec la forme sous laquelle on le représentait dans les temples. « Aurélien, lui dit la vision, si tu veux être vainqueur, garde-toi de sévir contre mes concitoyens; Aurélien, si tu veux régner, épargne le sang innocent; Aurélien, sois clément, si tu veux vivre (3). » Ce fut alors qu'il répondit aux soldats, réclamant le sac de la ville : « J'ai juré, il est vrai, que je n'y laisserais pas un chien vivant; eh bien, tuez-les tous. » L'armée n'osa murmurer, et la ville fut sauvée du pillage.

(1) Tillemont (*Hist. des empereurs*) place cette expédition tout à fait à la fin du règne d'Aurélien.

(2) Le souvenir de cette victoire a été conservé dans une inscription trouvée à Pesaurum, près de Fanum (Gruter, p. 276, n° 3).

(3) Vopiscus ajoute qu'il a lu ce récit dans la bibliothèque Ulpienne, et, d'après la renommée d'Apollonius, il n'a pas de peine à le croire (c. XXIV).

Aurélien s'empara ensuite d'Antioche, après un léger combat près de Daphné, et livra près d'Émesse, à Zénobie et à son allié Zobas ou Zabdas, une grande bataille qui devait décider du sort du royaume syrien de Palmyre (1). Le vainqueur traversa le désert syrien, où son armée fut harcelée par des brigands arabes, et vint investir Palmyre. Le siége fut long, et faillit coûter la vie à l'empereur, qui en parle ainsi dans une lettre à Mucapore, son futur meurtrier : « Les Romains disent que je ne fais la guerre qu'à une femme, comme si je n'avais à combattre que Zénobie et ses seules forces; mais j'ai tant d'ennemis sur les bras, que, pour ma gloire, j'aimerais mieux avoir affaire à un homme. On ne saurait dire ce qu'ils ont de flèches, de machines, de traits et de pierres. Il n'y a pas une partie de la muraille qui ne soit défendue par trois ou quatre rangs de ballistes. Les machines lancent jusqu'à des flammes. Bref, Zénobie ne combat pas comme une femme, ni comme un coupable qui craint le châtiment; mais j'ai foi aux dieux protecteurs de la république romaine, qui ont toujours favorisé nos entreprises (2). »

Enfin, de guerre lasse, l'empereur écrivit à Zénobie de se rendre et de livrer ses trésors, en lui promettant la vie sauve. La reine lui répondit fièrement que, forte « de ses alliés les Persans, les Sarrasins et les Arméniens, elle fera tomber cet orgueil ridicule qui ordonne à l'ennemi de se rendre avant de l'avoir vaincu (3). » Cette lettre ne fit qu'irriter Aurélien, qui investit Palmyre de tous les côtés à la fois : il intercepta les secours envoyés de la Perse, et gagna par la ruse ou par la terreur les auxiliaires sarrasins et arméniens, qui passèrent dans les rangs des Romains. Voyant dès lors toute résistance inutile, Zénobie essaya de s'enfuir en Perse sur un dromadaire; mais elle fut prise au passage de l'Euphrate par les cavaliers envoyés à sa poursuite, et tomba avec sa capitale au pouvoir des Romains (en 273). Aurélien épargna les habitants, et laissa la vie à cette reine courageuse, malgré les clameurs des soldats, qui en demandaient la mort; il pardonna aussi aux fils de Zénobie, mais il fit mettre à mort la plupart des conseillers de la reine, au nombre desquels se trouvait le philosophe Longin, qui lui avait enseigné, dit-on, les lettres grecques.

La nouvelle de la prise de Palmyre se répandit dans tout l'Orient : l'empereur reçut les hommages et les félicitations des peuples les plus lointains, parmi lesquels on cite les Axumites (Abyssiniens) et les Sères (Cochinchinois ?). Après avoir ainsi relevé le nom romain, il retourna en Europe, en passant par Émesse et par l'Asie Mineure. En Thrace, où il venait de dompter la tribu des

(1) Les détails de cette bataille, où Zénobie perdit plus de 70,000 hommes, sont racontés par Zosime, *Hist.*, lib. I.

(2) Vopiscus, *Vita Aurel.*, c. XXVI.

(3) La lettre de Zénobie était écrite en syriaque; celle d'Aurélien était en grec.

Carpiens (1), il apprit la révolte des Palmyréniens et le massacre de la garnison romaine. Furieux de voir sa clémence si mal payée de retour, il revint promptement sur ses pas, atteignit Antioche lorsque les rebelles le croyaient encore à Byzance, et fondit sur Palmyre, qu'il livra cette fois à toutes les horreurs du pillage. L'empereur en trace lui-même le tableau dans une lettre à Cejonius Bassus : « Il ne faut pas, dit-il, que la cruauté des soldats aille plus loin ; c'est assez de victimes. Nous n'avons pas même épargné les femmes, nous avons égorgé les enfants, étranglé les vieillards, immolé les paysans. A qui laisserons-nous donc la campagne et la ville? faisons grâce à ceux qui restent. Nous espérons que tant de sang répandu aura inspiré au petit nombre de ceux qui survivent une crainte salutaire. Quant au temple du Soleil, que les porte-aigles de la troisième légion ont pillé près de Palmyre (*apud Palmyram*), avec les porte-étendards, les clairons et les musiciens, j'entends qu'il soit rétabli dans son état primitif. Vous avez trois cents livres d'or, provenant des cassettes de Zénobie ; vous avez les dix-huit cents livres d'or trouvées dans Palmyre, sans compter les joyaux de la reine. Tout cela doit suffire pour rebâtir magnifiquement ce temple : vous vous rendrez ainsi agréable à moi et aux dieux immortels. Je vais écrire au sénat d'envoyer un pontife pour en faire la dédicace (2). »

C'est ainsi que la cruauté et la dévotion peuvent se trouver réunies dans un même individu.

Pendant qu'Aurélien remplissait l'Asie et l'Europe du bruit de ses exploits, un certain Firmus (3), riche marchand de Séleucie, usurpa en Égypte le pouvoir souverain : il revêtit la pourpre, se donna le nom d'Auguste, fit frapper de la monnaie à son effigie, et prit, dans ses édits, le titre d'*imperator*. Aurélien était alors à Carrhes en Mésopotamie : il accourut aussitôt en Égypte, se saisit de l'usurpateur, et le fit mettre à mort.

Cependant toutes les parties de l'empire n'étaient pas soumises à son sceptre. La Gaule, la Grande-Bretagne et l'Espagne obéissaient encore à Tétricus, qui s'était proclamé empereur peu de temps avant la mort de Gallien, et que Claude, occupé ailleurs, avait laissé tranquille possesseur de ces provinces. Irrité de voir Tétricus maître de l'Occident, Aurélien passa dans la Gaule, et le rencontra près de Châlons, dans les plaines où, deux siècles plus tard, les bandes d'Attila furent arrêtées par les aigles romaines. L'usurpateur, se voyant abandonné des siens, se livra au vainqueur ; et le reste de ses troupes fut obligé de déposer les armes. L'Occident, détaché de l'empire pendant treize ans, rentra sous l'obéissance de Rome.

Tant de victoires, remportées en si peu de temps, méritèrent à l'empereur un triomphe comme on n'en avait pas vu encore depuis Pompée et Jules-César. Les ornements de ce triomphe magnifique retracent, pour ainsi dire, toute la vie guerrière d'Aurélien : « On y vit, dit son biographe, trois chars royaux : l'un, celui d'Odenat, richement incrusté d'argent, d'or et de pierres précieuses ; le second, offert à Aurélien par le roi des Perses, d'un travail aussi merveilleux que le premier ; le troisième, celui que Zénobie s'était fait construire pour elle-même, et sur lequel elle espérait faire son entrée dans Rome ; en effet, elle y entra, mais vaincue et menée en triomphe. Il y eut encore un autre char, attelé de quatre cerfs, qui passait pour avoir appartenu au roi des Goths, et sur lequel Aurélien monta, dit-on, au Capitole, pour y sacrifier ces animaux à Jupiter très-bon, très-grand. En tête du cortége s'avancèrent vingt éléphants de Libye, apprivoisés ; deux cents bêtes diverses de la Palestine, qu'Aurélien donna aussitôt à des particuliers, pour n'en pas charger le fisc ; quatre tigres, des girafes (*cameloperdali*) (1), des gazelles, et d'autres animaux, rangés par ordre. Venaient ensuite huit cents paires de gladiateurs, des prisonniers faits sur les nations barbares, des Blemmyes, des Axumites, des Arabes de l'Yémen, des Indiens, des Bactriens, des Hibères, des Sarrasins, des Perses, portant chacun des productions de leurs pays ; puis des Goths, des Alains, des Roxolans, des Sarmates, des Francs, des Suèves, des Vandales et des Germains, les mains liées derrière le dos. Parmi eux se trouvaient les principaux citoyens de Palmyre échappés au massacre, et quelques Égyptiens rebelles. On y voyait encore dix femmes, qui avaient été prises, déguisées en hommes, combattant parmi les Goths. On portait aussi des écriteaux où se lisaient les noms des peuples vaincus. Au milieu de cette pompe, s'avançait Tétricus, en manteau de pourpre et en tunique verte, avec les braies gauloises ; à côté de lui marchait son fils, qu'il avait proclamé César en Gaule. Puis venait Zénobie, chargée de pierreries, les mains retenues par des chaînes d'or que soutenaient d'autres captifs. On y voyait aussi des couronnes d'or, présents de toutes les villes, dont les noms étaient indiqués sur des écriteaux. Enfin, le peuple romain qui suivait les drapeaux des colléges et ceux des camps, puis les cavaliers couverts de cuirasses, les dépouilles des rois vaincus, l'armée tout entière et les sénateurs (un peu tristes peut-être, parce qu'ils se voyaient pour ainsi dire menés en triomphe),

(1) Ce fut à cette occasion que le sénat ajouta aux surnoms de *Sarmatique*, *Gothique*, *Arménien*, *Parthique* et *Adiabenique*, que l'empereur portait déjà, celui de Carpique, *Carpicus* : « Il ne vous reste plus, écrivit-il aux « pères conscrits, qu'à m'appeler *Carpisculus*. » On sait que ce mot désigne une espèce de chaussure. Le calembour, comme on voit, n'était pas même dédaigné des empereurs.

(2) Vopiscus, c. XXXI.

(3) Sur une médaille, d'une authenticité douteuse, il s'appelle *Marcus Firmius*.

(1) On en vit à Rome, pour la première fois, sous la dictature de Jules-César.

ajoutaient à l'éclat de la pompe. On n'arriva au Capitole que vers la neuvième heure (1), et, le soir seulement, au palais. Les jours suivants, eurent lieu les réjouissances publiques, les représentations scéniques, les combats du Cirque, les chasses, les luttes de gladiateurs, et les naumachies (2). »

Rome ne revit plus un tel triomphe. — A peine remis de ses fatigues, l'empereur repartit pour la Gaule, visita les provinces situées le long du Danube, et délivra les Vindéliciens, assiégés par les Barbares. La Dacie, conquise par Trajan, et devenue depuis longtemps un foyer d'invasions incessantes, avait absorbé beaucoup d'hommes et d'argent; Aurélien l'abandonna, et en transporta les garnisons sur la rive méridionale du Danube, qui fut dès lors, comme du temps d'Auguste, la limite de l'empire. Il rassembla ensuite des troupes dans la Thrace, et prépara une expédition contre les Perses. Il était sur la route de Byzance à Héraclée, lorsqu'il fut assassiné, près de Cénophrurium, par la perfidie de son secrétaire Mnesthée, et de la main de Mucapore, un des principaux officiers de l'armée (3).

Peu de règnes furent aussi bien remplis. En moins de cinq ans, Aurélien, de soldat devenu empereur, parvint à pacifier l'Orient et l'Occident, et repoussa les Barbares des frontières de l'empire. Malgré les guerres incessantes qui exigeaient sa présence dans toutes les parties du monde alors connu, il trouva encore le temps de songer à l'embellissement de Rome et à l'administration intérieure. Il décréta des distributions de pain et de chair de porc au peuple, établit des colléges de prêtres, éleva le temple du Soleil, affermit l'autorité des pontifes, fit rétribuer les ministres du culte, poursuivit avec une grande sévérité les délateurs et les concussionnaires, publia une amnistie générale pour tous les crimes d'État, et remplit le trésor public. Quelques actes de cruauté qu'on lui reproche peuvent trouver leur excuse dans la violence de son caractère, qui était cependant accessible à la clémence. Une révolte de la corporation des monnoyeurs fut excitée par un comptable, nommé Félicissimus; il l'éteignit dans le sang : elle lui coûta, dit-on, sept mille soldats (4). Ce fut depuis ses expéditions en Asie que parurent dans Rome ces robes couvertes de pierreries, et ces dragons venus de Perse, ces tiares d'or (*Persici dragones et tiaræ*) (5). « Il força l'Égypte, dit Vopiscus, à nous donner en tribut le verre, le papier, le lin, le chanvre, et ces tissus indigènes dont la durée est éternelle. Il avait commencé à construire au delà du Tibre des thermes pour l'hiver, parce que ce quartier manquait d'eau fraîche; c'est lui également qui avait commencé, sur le bord de la mer, à Ostie, le forum, où l'on a dans la suite établi un prétoire public. Il enrichit ses amis, mais sans scandale et avec modération, pour les mettre au-dessus de la pauvreté, et afin que la médiocrité de leur fortune ne pût exciter l'envie. Dans aucune maladie il ne fit appeler un médecin : il se traitait lui-même, et surtout par la diète. Il n'aimait pas, quand il était à Rome, le séjour du palais impérial : il préférait les jardins de Salluste et ceux de Domitia (1). »

Aurélien prit le premier, sur les médailles, le titre de Dieu et Maître (*Deo et Domino nostro Aurel. Aug.*). Après un interrègne de six mois, il eut pour successeur Tacite, et ne laissa qu'une fille, dont les descendants vivaient encore à Rome au cinquième siècle de notre ère. F. H.

Vopiscus, *Vita Aureliani*. — Zosime, *Historia*. — Dexippus, *Fragm.* *Aurelius Victor*. — Trebellius Pollion, *Odenatus*, *Zenobia*. — Ekhel, *Doctrina Num. Vet.*, t. VII. — Tillemont, *Histoire des empereurs*.

**AURÉLIEN** ou **AURÉLIANUS**, évêque d'Arles, né en 499 à Arles, mort le 16 juin 551. Il fonda deux monastères, et assista, en 549, au concile d'Orléans. On a de lui : deux *Règles* pour les couvents qu'il avait fondés, et qui se trouvent dans les collections d'Holstein et dans les Annales de Cointe; — une *Lettre* au roi Théodebert, qui se trouve dans Freher et dans le Recueil de du Chesne.

*Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 252.

**AURÉLIEN**, moine de Réomé (*Reomensis*) ou Moutier-Saint-Jean (diocèse de Langres), écrivit, vers le milieu du neuvième siècle, un traité de musique dédié à l'abbé Bernard, et imprimé dans le tome Ier des *Scriptores ecclesiastici de Musica* de l'abbé Gerbert. L'épilogue de ce traité de plain-chant a été publié dans dom Martenne et Durand, *Veterum script. et monument. amplissima collectio*; Paris, 1724, t. I, p. 123-125.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**AURÉLIO**, roi des Asturies, vivait dans la seconde moitié du huitième siècle. Il était le cinquième roi de la dynastie des Pélages. Il fut élu en 768, à la place de Troïla, son frère ou son fils suivant les uns, son cousin suivant d'autres. Aurélio, qui avait passé pour brave, régna sans gloire sur son petit royaume jusqu'à l'an 774. Deux événements signalèrent son règne : une révolte d'esclaves qu'il comprima, et le honteux traité qu'il fit avec les Maures; l'une des conditions de ce traité était l'envoi annuel d'un tribut de jeunes filles destinées aux rois maures.

Mariana, *de Rebus Hispaniæ*, VII, ch. 6. — Paquis et Dochez, *Histoire d'Espagne*, t. I.

(1) Environ trois heures de l'après-midi. Le cortége avait suivi la voie Sacrée.

(2) Vopiscus, *Vita Aurel.*, c. XXXIII et XXXIV.

(3) Mnesthée fut un jour menacé d'une punition sévère, par suite de quelque méfait. Sachant Aurélien fidèle à ses menaces, il organisa une conspiration, en forgeant une liste de personnes qui auraient à redouter la vengeance de l'empereur. Pour la prévenir, il fut convenu de tuer l'empereur. La fraude ne fut découverte qu'après l'accomplissement du crime; Mnesthée périt dans des supplices atroces : il fut attaché à un pieu, et livré aux bêtes féroces; on éleva à Aurélien un temple et un tombeau magnifique. (Vopiscus, c. XXXVII.)

(4) Lettre d'Ulpius Crinitus, dans Vopiscus, c. XXXVIII.

(5) Vopiscus, c. XXVIII. — Plusieurs de ces objets, venus de Perse, se voient sur les monuments récemment découverts de la prétendue Ninive.

(1) Vopiscus, c. XLV et XLIX.

* **AURÉLIO** ou **AURÉLIUS** (*Anselme*), médecin italien, natif de Mantoue, vivait dans le seizième siècle, et fut médecin particulier du duc de Mantoue. On a de lui : *Gcronomica, sive de senum regimine*; Venise, 1606, in-4°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.*

**AURÉLIO** (*Aurélius*), poëte vénitien, vivait vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il composa un grand nombre de drames dont Mazzuchelli a donné la liste; le premier, intitulé *Erginda*, parut en 1652, et le dernier, *Amore e Gelosia*, en 1729.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**AURÉLIO**, **AURELLI** ou **ARELLI** (*Jean-Muzio*), poëte italien, natif de Mantoue, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On l'appelait aussi *Mutius Aurelius.* Dans sa jeunesse il composa des vers italiens, et plus tard il ne fit plus que des vers latins. Il obtint de Léon X, comme témoignage de l'estime de ce pontife, la place de gouverneur de la petite ville de Mondolfo; mais il se montra si violent dans l'exercice de ces fonctions, qu'il lui en coûta la vie. On trouva son cadavre et celui de son cheval au fond d'un abîme. Il laissa un *Hymne* en hexamètres latins, et une *Épître*, également en vers, adressée à Léon X. Ces deux poëmes se trouvent dans les *Carmina illustrium Poetarum Italorum*; VI, 385-491; Florence, 1720, in-8°. Au jugement de Scaliger, Aurélio continua l'élégance de Catulle. Au moment de sa mort il composait un poëme épique dont le héros était Porsenna.

Pierius, *De literatorum Infelicitate*, 647, p. 33. — Gyraldus, *De poetis suorum temporum*; dial. I. — Baillet, *Jugements des Savants*, n° 1288. — Scaliger, *Poetica*, VI, 10.

**AURELIO** ou **AURELIUS** (*Louis*), historien et savant italien, natif de Pérouse, mort à Rome en 1637. Il entra dans la société de Jésus, devint bibliothécaire dans sa ville natale, puis chanoine de Latran. Il ne fut pas seulement historien, mais encore linguiste distingué. On a de lui : *Ristretto delle storie del Mondo di Orazio Trosellino Gesuita, col supplemento di Ludovico Aurelio, traduttore dell' opera*; Pérouse, 1623, in-12, et Venise, 1653; — *Della Ribellione de' Boemi contro Mattia e Ferdinando imperatore, Istoria*; Rome, 1625, in-8°; Milan, 1626; — *Annales cardinalis Baronii in Epitomen redacti*; Pérouse, 1634, 2 vol. in-12; Paris, 1665 et 1673, avec la traduction française; — *Bzovii continuatio in Epitomen redacta*; Rome, 1641, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Oldoini, *Athenæum Augustum*, p. 216.

**AURÉLIUS** ou **AURÈLE** (saint), évêque de Carthage, mort en 425 de J.-C. Il succéda, en 392, à Généthlius sur le siége de Carthage. Il assembla en 398, à Carthage, le quatrième concile général de l'Afrique, où l'on régla tout ce qui regardait la discipline ecclésiastique. Il combattit les donatistes et les pélagiens dans plusieurs autres conciles.

*Concile de Carthage.* — Saint Augustin, *Contra Pelagianos.*

**AURÉLIUS COTTA.** *Voy.* COTTA.

***AURÉLIUS**, médecin, paraît avoir vécu dans le second siècle de notre ère; Galien cite de lui quelques prescriptions.

Galien, *de Compos. medic. secundum loc.* — Cramer, *Anecdota græca*, vol. I, p. 394.

**AURÉLIUS** (...), fameux peintre du temps d'Auguste. Il avait pour habitude de donner aux déesses qu'il peignait la ressemblance des courtisanes qu'il aimait. Saint Justin, martyr, en prit occasion pour railler les païens qui adoraient les maîtresses de leurs peintres, ou les mignons de leurs sculpteurs.

Pline, *Histoire naturelle.*

**AURÉLIUS PHILIPPUS.** *Voy.* PHILIPPUS.

**AURÉLIUS OPILIUS.** *Voy.* OPILIUS.

***AURÉLIUS** (*Vérus*), historien latin, vivait dans le troisième siècle, sous le règne de Dioclétien. Suivant Lampridius, il avait écrit la vie d'Alexandre-Sévère.

Lampridius.

* **AURÉLIUS** (*Ægidius*), savant suédois, natif d'Upsal, vivait dans la première moitié et au milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Arithmetica practica*; Upsal, 1614, in-8°; — et plusieurs traductions suédoises d'ouvrages de théologie écrits en latin; — *Calendarium novum œconomicum ab* 1645 *usque ad* 1666; ibid., 1645, in-8°.

Scheffer, *Suecia litterata.*

**AURÉLIUS** (*Cornélius*), historien hollandais, natif de Gouda, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Il fut chanoine régulier de Saint-Augustin et précepteur d'Érasme. On a de lui deux traités, l'un intitulé *Defensio gloriæ Batavinæ*; et l'autre, *Elucidarium variarum quæstionum super Batavina regione*, imprimés en 1586 par Bonaventure Vulcanius. On ne sait point la date de sa mort : on croit qu'il vivait encore en 1520. Dans la préface de son *Hadrianus*, Burmann a inséré une production d'Aurélius jusqu'alors inédite, et qui a pour titre : *Corn. Aur. Gaud. Apocalypsis, et visio mirabilis super miserabili statu matris Ecclesiæ, et de summa spe ejus reparandæ ex inopinata promotione Ven. Dom. Hadriani, Trajectensis, in summum Romanorum pontificem, etc.* Cette pièce, tirée des manuscrits de la bibliothèque de Leyde, renferme des observations curieuses sur les désordres du clergé et les abus qui s'étaient glissés dans l'Église.

Bonaventure Vulcanius, *la Vie d'Aurélius*, dans l'édition de ses œuvres. — Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Lelong, *Bibliothèque historique.* — Érasme, *Epistolæ*, etc.

**AURÉLIUS-VICTOR** (*Sextus*), historien latin, contemporain d'Ammien-Marcellin, vivait au milieu du quatrième siècle de notre ère. Né de parents obscurs, d'origine africaine, il se voua de bonne heure à l'étude des lettres, et rencontra en 360, à Sirmium, l'empereur Julien, qui le nomma gouverneur de la Pannonie. Plus tard, il obtint de Théodose la charge de préfet de cité,

et partagea, en 373, le consulat avec Valentinien. Voilà tout ce que l'on sait de sa vie ; on ignore la date même de sa mort.

Aurélius-Victor resta sincèrement attaché au paganisme, comme le montrent les ouvrages que l'on a sous son nom, et qui sont intitulés : *Origo gentis romanæ*, en trente-trois chapitres, traitant de l'histoire légendaire des Romains depuis Janus et Saturne jusqu'à Romulus : cet ouvrage, attribué par quelques critiques à Asconius Pédianus, écrivain du siècle d'Auguste, est probablement de quelque grammairien plus récent, qui avait essayé d'imiter, sans succès, le style classique; il a été imprimé pour la première fois à Anvers, 1579, avec les commentaires d'André Schott, en un volume in-8°, qui contient aussi les deux traités suivants : *De viribus illustribus Urbis Romæ*, en dix-huit chapitres, allant depuis la naissance de Romulus et Rémus jusqu'à la mort de Cléopâtre; on l'attribue, sans s'appuyer d'aucune autorité, à Pline le Jeune, à Cornelius-Népos et à Émilius-Probus. La première édition fut publiée à Naples, vers 1470, par Sixtus Riesinger; réimprimée par Jac. de Tripoli, à Florence, en 1478; — *De Cæsaribus*, en quarante-deux chapitres, contenant des biographies succinctes des empereurs depuis Auguste jusqu'à Constance; c'est là, selon toute apparence, le seul ouvrage authentique d'Aurélius-Victor, préfet sous Théodose. Il fut imprimé pour la première fois, avec *Origo gentis Rom.*, dans l'édition d'Anvers ; — *De Vita et Moribus imperatorum Romanorum Excerpta ex libris Sex. Aurelii Victoris*, plus connu sous le titre de *Sex. Aurelii Victoris Epitome de Cæsaribus*, en quarante-huit chapitres, commençant à Auguste et finissant à Théodose ; c'est, sauf quelques modifications, la reproduction du traité *de Cæsaribus :* on doute que cet abrégé soit d'Aurélius-Victor lui-même. Il parut d'abord à Strasbourg, 1505, in-8°, et dans l'édition aldine de Suétone; Venise, 1516. — La meilleure édition de ces quatre ouvrages réunis a été donnée par Arntzenius, *cum notis variorum* ; Amsterdam et Utrecht, 1733, in-4° ; l'édition récente de Schrœter, Leipzig, 1829, 1831, 2 vol. in-8°, ne contient que l'*Origo* et *de Viris illustribus ;* traduction française dans la collection de Panckoucke; traduction allemande par Closs, Stuttgart, 1837, in-8°. H.

Smith, *Dict. of Greek and Roman Biography*, troisième vol.; Londres, 1849.

* **AUREMOND**, hagiographe, abbé de Mairé, natif de Chaunay (Poitou), vivait à la fin du sixième et au commencement du septième siècle. On dit que saint Junien, premier abbé de Mairé, avait prédit la naissance et la destinée d'Auremond. Aussi, à peine celui-ci sorti de l'enfance, sa mère le présenta au saint, qui le retint auprès de lui. Saint Junien le regarda toujours comme son fils, et le forma dans la piété et dans les lettres. Auremond fut ordonné prêtre, et succéda en 587 à saint Junien dans la dignité d'abbé du monastère de Mairé. Il le gouverna longtemps, en marchant sur les traces de son prédécesseur, dont il imita la vie exemplaire. Auremond avait écrit une vie de saint Junien; elle se trouve perdue aujourd'hui, et il ne nous en reste que ce que Boëce en a inséré dans la vie qu'il a composée du même saint. Plusieurs critiques prétendent, avec quelque apparence de raison, que Boëce n'a fait que retoucher et étendre la première vie de saint Junien.

D. Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 537, 538.

**AURENGZÉBE** ou **AURANGZEB** (MOHI-OUD-DINE-MOHAMMED-ALAMGUIR) (1), fameux empereur mongol, né le 22 octobre 1618, monté sur le trône de Dehly le 20 juillet (ou, selon d'autres, le 2 août) 1658, mort à Ahmednagăr, dans la province de Daolătabâd, le 21 février 1707, âgé de quatre-vingt-huit ans et quatre mois, dans la cinquantième année de son règne. Ce règne, l'un des plus longs qu'ait enregistrés l'histoire, est en même temps l'un des plus riches en événements, l'un des plus instructifs dans ses résultats.

Aurengzébe était fils de SHAH-DJAHAN, mort en 1666, et de l'impératrice MEHD-ALIA. Cette princesse mourut en 1631, laissant quatre fils : Dara-Schikoh, Soultan-Shoudjah, Aurengzébe, Mourâd-Bakche; et deux filles, Padshâh Bégăm et Roshnara Bégăm. C'est en partie à l'influence de cette dernière princesse qu'Aurengzébe dut de s'asseoir sur le trône impérial du vivant même de son père, qu'il retint prisonnier dans le fort d'Agra (en l'entourant toutefois d'égards et de respects) depuis 1658 jusqu'en 1666.

La vie politique d'Aurengzébe commence avec sa quatorzième année, et se divise en trois grandes périodes. La première embrasse vingt-cinq ans, de 1633 à 1658. Aurengzébe figure pendant cette période comme *shâhzadeh* (prince impérial). Il se forme rapidement au commandement des armées et au gouvernement des provinces, mais s'attache de bonne heure à cacher, sous une apparence d'indifférence profonde pour les choses de ce monde et de zèle pour les pratiques austères de la religion musulmane, l'ambition dont il est dévoré. Pour préparer le triomphe de cette ambition, on le voit amasser de longue main les ressources qu'il saura déployer au jour et à l'heure qu'il a prévus, dans la lutte qui doit s'engager entre lui et ses aînés. L'issue de cette lutte justifie l'opinion qu'il a donnée à ses partisans de son habileté, de son courage, de son aptitude merveilleuse à mener de front les intrigues de cour, les opérations militaires, les affaires du gouvernement. Il s'est fait une arme de son rigorisme religieux et de l'humilité de sa dévotion contre la tolérance insouciante ou les irrégularités de Dara et de Shoudjah; de sa tempérance, de la

(1) *Aurengzébe*, ornement du trône ; *Mohi-Ouddine*, qui fait revivre la religion ; *Alămguir*, conquérant du monde.

douceur et de la dignité de ses manières, contre la sensualité et la violence de caractère de Mourâd; de sa déférence et de son respect calculé pour son père, contre l'indignation de ce père, qu'il retient prisonnier dans son propre palais; enfin, de la nécessité de rétablir l'autorité impériale et la tranquillité du pays, contre les reproches qu'on adresse à son usurpation du pouvoir suprême. Il fait assassiner deux de ses frères et leurs enfants, tombés entre ses mains; il force le troisième, après sa défaite, à s'exiler de l'Hindoustan avec sa famille, et à aller demander l'hospitalité dans un pays voisin, où il trouve la persécution et la mort. Il monte enfin sur ce trône de Dehly acheté par tant de forfaits, et commence à régner au milieu des agitations, des alarmes et de la stupeur générale causés par des événements si imprévus. Le récit de ces événements appartient à la vie de SHAH-DJAHAN; mais, pour faire comprendre leur portée réelle, et montrer en même temps de quel point de vue Aurengzébe affectait de les envisager, nous citerons quelques passages des lettres de ce prince que nous croyons inédites, et qui sont d'un haut intérêt. Les fils d'Aurengzébe avaient été revêtus de bonne heure (selon la coutume) de gouvernements considérables ou du commandement des armées. Il leur écrivait souvent, leur conseillant de s'appliquer sérieusement aux affaires publiques, leur donnant pour exemple tantôt la conduite de son aïeul le grand Akbăr, tantôt celle de son père Shâh-Djahân, tantôt enfin sa propre conduite, et leur recommandant de ménager soigneusement les Omrah's placés sous leurs ordres. Ces ménagements et ces précautions lui paraissaient un moyen de gouvernement si puissant, que, de son lit de mort, écrivant à son plus jeune fils, le prince Kambăksh, il lui recommande de « bien traiter ses courtisans et les officiers de « sa maison, quelque peu dignes qu'ils soient « de sa confiance; » et il ajoute : « Il est indis« pensable, pour réussir, que vous usiez de dou« ceur et d'adresse. »

Il résulte clairement de ces aveux qu'Aurengzébe avait une haute opinion de sa propre habileté, et qu'il tirait surtout vanité de l'art avec lequel il prétendait ménager l'amour-propre de ses Omrah's, et mettre à profit leurs passions. — Et cependant cela ne lui avait guère réussi; car, au dire des historiens les mieux instruits et les plus impartiaux (dont Elphinstone a résumé les opinions sur ce long règne), « jamais prince ne fut plus souvent dupe et plus mal servi. »

Pour connaître avec quelle arrogance il parlait de ses victoires sur ses frères, avec quel mépris et quel froid égoïsme il insultait à leur malheur, il faut lire les deux lettres suivantes, écrites au radja Djaé-Singh (d'Amber), connu sous le nom de *Mirza-Radja*, qu'il avait attiré dans ses intérêts, et qui l'aida puissamment à triompher des prétentions rivales de ses aînés.

« Colonne des Radjas attachés à notre dynastie: « quintessence des amis versés dans les affaires, « Mirza-Radjaq-Djaé-Singh, illustré par la sollicitude « impériale, sois informé par les présentes que nous « sommes arrivés à Korâ le 17 du courant, et que « notre fils chéri Mohammed-Soultan-Bâhader est « auprès de notre personne. L'extermination de l'im« bécile Na-Shoudjah (1) nous ayant paru une des « affaires les plus pressées, nous nous mîmes en « route le 19 pour le combattre, et fûmes bientôt de« vant son camp. — Le 20, nous l'attaquâmes et le « défîmes, avec l'assistance du Très-Haut (6 janvier « 1659). — Lui, selon son ancienne habitude, livrant « son camp au pillage de notre armée que la vic« toire suit partout, n'a eu rien de mieux à faire « que de se sauver. — Nous avons dépêché notre fils « chéri à sa poursuite, et nous nous sommes rendu à « Akbărabâd (Agra). — Notre khanâzad (mot à « mot : « enfant de la maison ») Kanwăr-Ram« Singh (fils de Djaé-Singh) se trouvait près de « notre étrier impérial : il obtint la permission de « partir avec notre fils.... — Il faut, que tous nos « fidèles serviteurs rendent des actions de grâces « au Tout-Puissant pour cette grande victoire. — « Dara *bé* Shikoh (son frère aîné) (2) s'est dirigé « de Rahtaba sur le Goudjrate. — S'il plaît à Dieu, il « sera pris,.etc. »

L'autre lettre, écrite après que l'infortuné Dara était tombé en son pouvoir, est encore plus caractéristique :

« .....Mirza-Radja-Djaé-Singh, illustré par notre « faveur impériale, est informé par les présentes « que son rapport envoyé après la capture de Darah-« Shikôh, à l'aide de la grâce infinie de Dieu, nous « parvient le jour où nous écrivons cette lettre, « c'est-à-dire le 19 vendredi. — Que mille grâces « soient rendues pour le zèle et la fidélité par les« quels il a prouvé son entier dévouement à notre « personne! — C'est par l'heureux effet de ses in« tentions droites, que *la proie échappée des filets « est de nouveau tombée entre nos mains.*

« Si chaque poil de mon corps devenait une langue,
« Je ne saurais m'acquitter d'un seul remercîment entre mille.

« Gloire à Dieu, et puis encore gloire à Dieu! — J'ai « ordonné qu'un *khelât* (vêtement d'honneur) « particulier fût préparé pour vous. — Une vic« toire aussi brillante ayant été obtenue par la vo« lonté de Dieu, nous entendons que vous preniez « place, en notre présence, avant Bahader-Khan. « Après les hommages rendus à notre personne, « nous vous permettrons de retourner chez « vous. »

Dara avait été amené devant Aurengzèbe le 26 juillet 1659. A quelques jours de là, il fut assassiné par l'ordre exprès de son frère, dans sa prison; ses fils et le fils de Môrad moururent par le poison à Goualiăr, où Môrad lui-même avait eu la tête tranchée, en expiation (ainsi tenta de le faire croire Aurengzébe) d'un meur-

(1) *Shoudjah* (ou *Chodjah*) veut dire *brave*. — Aurengzébe ajoute par dérision la particule *na*, qui donne au nom de son frère la signification de *non-brave*.

(2) Le plus âgé des quatre frères s'appelait Dara-Shikôh (ou *Chekouh*). — C'est encore par dérision qu'Aurengzébe, en parlant de lui, change son nom en celui de *Be-Shikôh*, c'est-à-dire *dépourvu de toute splendeur*, au lieu de *égal à Darius en splendeur*.

tre qu'il avait commis pendant qu'il était vice-roi de Goudjérate. Ainsi, de trois frères ses rivaux, il ne restait plus que Soultan-Shoudjah, qui, après sa défaite à Kadjoua, avait battu en retraite sur Monghyr, où il s'était fortifié. Il fut forcé, par les savantes manœuvres de l'émir Djăsula (*voir* ce nom), d'abandonner ses lignes, et de se retirer à Dacca dans le bas Bengale. Mais l'émir ne lui donnant pas de repos, et ruinant par des attaques incessantes, et par l'habileté de ses mesures, les dernières ressources de ce prince fugitif, il abandonna son armée, et chercha refuge avec sa famille et une suite peu nombreuse à la cour du radja d'Arrakan. Il paraît certain qu'après les plus cruelles épreuves et de vains efforts pour se soustraire à la persécution que subissaient lui et ses sœurs, au lieu de la sainte hospitalité qu'il avait réclamée, il périt misérablement avec toute sa famille. Bref, en 1661, Aurengzébe était en pleine possession de l'empire; son vieux père Shâh-Djăhân vivait encore, toujours captif; mais son ressentiment s'était calmé, et, mort à l'empire, il tenait à la vie par l'affection de Padshăh-Bégam, par les égards somptueux dont l'entourait la prudence d'Aurengzébe, et par les divertissements puérils prodigués à la caducité de son intelligence.

La seconde période de l'histoire d'Aurengzébe commence à l'année 1658, ou (si nous la faisons dater du moment où il règne sans compétiteur) à 1661, et se termine en 1670. Pendant ces dix années, l'empire moghol jouit d'une paix profonde, à quelques incidents près; mais dans ces incidents un œil plus pénétrant que celui d'Aurengzébe eût découvert le germe d'une situation nouvelle, pleine de ressources ou de dangers pour la domination musulmane. Un héroïque aventurier, Sewadji, jetait, presque inaperçu, les fondements de l'empire mahratte. Aurengzébe eût pu s'en faire un puissant auxiliaire : il s'en fit un ennemi mortel. Les Mahrattes et les Radjpout's, traités avec cette confiance et cette habile tolérance dont le grand Akbăr avait donné l'exemple aux princes de sa race, eussent été les plus fermes appuis du trône moghol. La bigoterie et la politique à la fois astucieuse et hautaine d'Aurengzébe ruinèrent ses anciennes alliances avec les Radjpout's, rendirent impossible l'adjonction des forces militaires et des ressources créées par le génie de Sewadji à celles dont il disposait dans le sud de l'Hindoustân, et l'entraînèrent à cette lutte acharnée avec ses amis d'autrefois et ses ennemis d'aujourd'hui, qui ruina ses finances, lui aliéna à jamais l'affection des peuples, et commença la décadence de l'empire. Les humiliations de l'ambition déçue accrurent les remords qui empoisonnèrent les derniers instants d'une trop longue vie.

A cette seconde époque, temps de gloire et de puissance, d'habileté réelle et de sages inspirations, se rattache la dernière scène du drame politique dans lequel Aurengzébe et Mir Djămla jouèrent, probablement de concert, les principaux rôles. Lorsque l'émir eut terminé la guerre du Bengale par l'expulsion de Soultân-Shoudja, Aurengzébe, qui redoutait l'ambition de ce vieux guerrier, habile politique, et l'influence que lui donnaient ses immenses richesses et sa popularité, résolut, tout en l'élevant à la dignité de premier ministre, de le tenir éloigné de la cour, et séparé de son fils Mohammed-Amin. Il investit ce dernier de la charge de *băkshi* (grand trésorier et général en chef de la cavalerie) pour le retenir auprès de sa personne, et donna pour mission à Mir-Djămla la conquête du royaume d'Assam, qui devait ouvrir aux armées impériales (dans l'opinion même de l'émir) la route de la Chine. Mir-Djămla ne pouvait, sans ternir sa réputation militaire, reculer devant cette grande entreprise. Il partit de Dacca à la tête de forces considérables, envahit le Cutch-Behâr et le pays d'Assam par terre et par eau, s'empara de la capitale Ghergông et des trésors du radja, et prouva dans cette glorieuse campagne que l'âge ne lui avait rien enlevé de sa vigueur morale et de la supériorité de son génie stratégique. Cependant, la saison des pluies se déclarant plus tôt qu'on n'avait dû s'y attendre, et avec une violence extrême, le plaça dans une position critique, en le condamnant à l'inaction pendant plusieurs mois, et l'exposant à des attaques incessantes des indigènes, qui interceptaient ses convois, le harcelaient dans son camp, et trouvaient un puissant auxiliaire dans les maladies qui décimèrent son armée à la fin de cette saison fatale. Il réussit néanmoins, à force de courage, de persévérance, d'habileté, à se maintenir dans l'Assam, et à conclure avec le radja une convention honorable qui lui permit de se retirer avec tout son butin et les honneurs de la guerre, plutôt en vainqueur qui fait acheter sa retraite volontaire, qu'en général forcé de céder le champ de bataille à son ennemi. Il venait de ramener ses troupes au Bengale et était sur le point d'atteindre Dacca, lorsqu'il succomba lui-même à la dyssenterie qui avait fait de si grands ravages parmi ses soldats au commencement de 1663. En apprenant la mort de ce grand homme, Aurengzébe, malgré sa prudence et sa retenue ordinaires, ne put dissimuler la joie que lui causait cette nouvelle, et dit au fils de l'illustre émir, s'il faut en croire les récits du temps recueillis par Bernier à la cour même de l'empereur : « Vous avez perdu un père, et moi le plus grand et le plus redoutable de mes amis ! » Aurengzébe, pendant le cours d'une maladie qui avait mis sa vie dans un danger imminent, déploya une énergie, une présence d'esprit, une force de volonté dont le contraste avec l'extrême faiblesse de son corps avait excité, sinon les sympathies, au moins l'admiration de tous ceux qui approchaient de sa personne, de ceux mêmes qui

avaient spéculé sur la probabilité de sa mort prochaine. Aussitôt qu'il put voyager, il partit pour la vallée de Kachemîr avec l'élite de ses troupes et toute sa cour, et y arriva en mars 1664. Ce fut pendant son séjour dans cette délicieuse vallée, que s'ouvrit, dans le Dăkkhăn, la première scène et comme l'exposition du grand drame politique qui devait occuper la moitié de la vie de l'empereur et épuiser ses forces et celles de son empire, mais dont il était bien loin de prévoir alors l'importance toujours croissante, et le dénoûment désastreux pour la maison de Teimour. — Sewadji, dont la carrière et les succès n'avaient été jusque-là que ceux d'un condottiere, mais qui avait déjà montré, dans plusieurs rencontres avec les généraux d'Aurengzébe, l'indomptable courage, l'activité merveilleuse et les talents militaires qui le distinguaient éminemment parmi les petits chefs qui relevaient du royaume de Bêdjapour, venait, après avoir surpris et pillé l'opulente ville de Surate et le port de Barcélo, de s'emparer de plusieurs navires destinés à porter des pèlerins à la Mecque; il avait ravagé le territoire de Bêdjapour, et poussé ses incursions jusque sur les terres de l'empereur; il s'était déclaré radja indépendant, et avait fait battre monnaie en son nom. — Ces actes d'hostilité et ces orgueilleuses provocations ne devaient pas rester impunis. Aurengzébe chargea l'un de ses plus habiles généraux et négociateurs, le radja Djaésing (le Mirzà-Radjà), de se concerter avec un autre de ses principaux omrahs, Dilêr-Khan, pour réduire Sewadji à l'obéissance. Les forces combinées de ces deux chefs présentaient de si formidables moyens d'attaque, que Sewadji, après quelques tentatives de résistance, jugea prudent de prêter l'oreille aux propositions que Djaésingh lui fit faire pour tâcher d'obtenir l'oubli du passé, la faveur impériale, et l'appui des troupes mogholes contre son ancien suzerain et protecteur le roi de Bêdjapour, avec lequel il était en guerre ouverte depuis la mort de son père Shâhdji.

Si la convention conclue eût été religieusement observée par Aurengzébe, il se serait assuré le concours d'un chef déjà redoutable, dont la popularité et l'influence croissaient de jour en jour, et qui, comme les autres chefs hindous, appartenant à la caste militaire (dont Sewadji prétendait descendre par les femmes), aurait puissamment contribué à consolider le trône moghol. Aurengzébe écrivit lui-même à Sewadji pour confirmer les promesses faites en son nom par Djaésingh, et l'invita à se rendre à la cour, où il lui laissait entrevoir la réception la plus honorable et d'éclatants témoignages de sa faveur impériale. Sewadji, après avoir opéré la jonction de ses forces à celles des généraux de l'empereur, et accompli de concert avec eux une campagne brillante contre Bêdjapour, se rendit à l'invitation d'Aurengzébe; mais, au lieu de la réception flatteuse qui lui était promise, il fut traité avec un dédain marqué, et, sur les signes d'indignation qu'il laissa échapper, gardé à vue et espionné. Sewadji, échappé, par le plus hardi et le plus adroit stratagème, à la dangereuse surveillance d'Aurengzébe, rejoignit son armée. La fin de l'année 1666 fut marquée par la mort de Shâh-Djăhân. Quelque temps après, Djaésingh, qui avait été remplacé dans son commandement par *Djeswănt-Singh* (*voir* ces noms), mourut également; et les annales du Radjpoutana attribuent sa mort au poison qui lui aurait été administré par son propre fils, à l'instigation d'Aurengzébe. Cette imputation odieuse ne nous paraît reposer sur aucune preuve : le catalogue des crimes politiques d'Aurengzébe et de ceux que lui conseilla son aveugle fanatisme, n'est déjà que trop considérable. Sewadji accrut considérablement son pouvoir et son influence dans le cours des années 1667, 1668 et 1669 : il fit plus et mieux, il régularisa son gouvernement et l'organisation de son armée; et sa sollicitude pour le bien-être des classes ouvrières et des cultivateurs le place encore plus haut comme organisateur et administrateur, que comme l'un des plus heureux et des plus brillants aventuriers que la guerre et le pillage aient jamais immortalisés. Il réussit à faire une paix avec Aurengzébe, paix honorable; et ce fut encore Aurengzèbe qui manqua le premier à la foi jurée, après d'inutiles tentatives pour faire retomber Sewadji en son pouvoir.

La troisième, qui commence à 1670 et se termine à la mort de l'empereur en 1707, se subdivise en deux époques fort inégales : l'une, de 1670 à 1675 principalement, marquée par la première défaite que Sewadji fit éprouver à l'armée moghole en bataille rangée (1672), et par la guerre avec les Afghans, qui prit un caractère tellement sérieux après une bataille perdue en 1670 par Amin-Khan (fils de l'émir Djâmla), que l'empereur résolut de la conduire en personne; l'autre, de 1675 à 1707, c'est-à-dire une période de plus de trente ans, qui est absorbée par la guerre avec les Radjpout's et avec les Mahrattes. Cette longue lutte mit dans tout leur jour les vices comme les vertus d'Aurengzébe : intolérance et bigoterie superstitieuse, étroitesse de vues politiques, habitudes d'intrigue et de dissimulation, méfiance de tout et de tous; et cependant, besoin de gloire, sentiment profond de l'ordre et de l'organisation, tempérance et simplicité dans les goûts, douceur dans les manières, instruction solide et fort étendue pour son temps et le milieu social dans lequel vivait ce *grand roi*, comme l'appelle Bernier. Il faut voir aux noms que nous avons déjà prononcés, ou à ceux que nous allons indiquer en passant, le récit des principaux événements de ces trente années. Nous nous contentons de les résumer en quelques mots. En 1676, après avoir dissipé l'émeute religieuse des *Satnaramis*, Aurengzebe commence à manifester son aversion pour la reli-

gion hindoue par l'adoption des mesures les plus vexatoires et les plus impolitiques, puisqu'elles blessaient les chefs radjpout's, qui avaient fait la force de son gouvernement et de son armée. A dater de 1679, par suite du rétablissement du *djézia* et des persécutions auxquelles les principales familles des princes radjpout's avaient été en butte, l'empereur s'aliéna complétement et sans retour les affections ou l'obéissance dévouée de cette race guerrière. Les affaires du Dăkkhăn réclamèrent en même temps l'attention d'Aurengzébe; son ambition y poursuivit les plans d'agrandissement qu'il a conçus, et sa vengeance chercha à y atteindre Sewadji. Celui-ci meurt inopinément de maladie en 1680. Son fils Sambadji lui succède, et continue la lutte avec autant de courage mais avec bien moins de talents que le sultan Akbăr. En 1689, un des fils de l'empereur se joint au chef mahratte, et partage les vicissitudes de sa fortune jusqu'en 1688, où, mécontent de son allié et n'ayant plus de confiance dans l'issue de la lutte impie qu'il a soutenue, il s'enfuit en Perse. En 1689, Sambadji tombe entre les mains d'Aurengzébe, qui le livra au supplice le plus cruel. Quoique Sambadij ne fût pas aimé des Mahrattes, sa mort violente, la rare intrépidité qu'il montra au milieu des tortures, et surtout la généreuse indignation avec laquelle il rejeta les offres de *pardon* que lui fit faire Aurengzébe s'il voulait renoncer à la religion de ses pères pour embrasser le mahométisme, excitèrent, au plus haut degré, l'esprit d'indépendance de cette nation, créée par le génie de Sewadji. Après une lutte en apparence si inégale, et en dépit des efforts sans cesse renouvelés des armées impériales, ces hardies guérillas de l'Hindoustan se relevèrent en quelques années des défaites qu'elles avaient subies; et au moment où Aurengzébe descendait dans la tombe, elles étaient plus puissantes, plus entreprenantes que jamais. La nation mahratte commençait dès lors à peser dans les destinées de l'Hindoustan d'un poids tel, qu'il a fallu l'intervention miraculeuse d'Ahmăd-Shâh (*voy.* ce mot), pour empêcher l'asservissement de la race moghole à cette race hindoue dégénérée, et préparer, pour ainsi dire, l'avénement d'une domination étrangère sous laquelle Hindous et musulmans courbent aujourd'hui la tête.

De 1665 à 1688, Aurengzébe avait réussi à s'emparer du royaume de Bedjapour et de Golconde. L'intrigue, la ruse, la perfidie eurent plus de part à ces conquêtes, si ardemment convoitées, que la force des armes et la destruction des gouvernements. La désorganisation sociale de ces pays créa des complications imprévues et des embarras sans fin à la domination moghole. Le seul avantage qu'Aurengzébe retira de l'annexion de ces États à son empire fut de pouvoir disposer de toutes ses forces contre les Mahrattes, et il s'attacha avec une persévérance infatigable à ruiner ce pouvoir naissant. Les dernières années du vieil empereur se consumèrent dans cette lutte, au milieu des inquiétudes causées par les ambitions rivales de ses fils, de ses généraux et de ses ministres; par la crainte d'éprouver le sort de son père; par les remords de sa conduite passée, le relâchement de la discipline dans ses armées, le désordre toujours croissant de ses finances, ses alarmes à l'approche de la mort. Tout montre à la fois les angoisses de l'homme et du souverain. Sa correspondance, qui nous a été conservée, éclaire d'un jour sinistre les derniers incidents de cette vie agitée; elle montre, en dépit de ses habitudes de dissimulation, le vrai, le déplorable caractère d'Aurengzébe. Nous ne nous refusons pas à reconnaître ses grandes qualités comme administrateur, la prudence et la sagesse de ses vues dans le gouvernement d'un si vaste empire, son amour de la justice comme moyen de gouvernement, ses talents militaires, son activité, son courage, la simplicité et la pureté de ses mœurs, sa haute intelligence. Mais cette supériorité intellectuelle, ces talents, ce courage, ces éléments si variés de grandeur et de gloire, à quoi ont-ils servi? A étendre, il est vrai, les limites de l'empire moghol, mais à diminuer sa force réelle, à ruiner ses ressources, à rompre l'unité sociale et politique de cette confédération gigantesque fondée par Akbăr, à aliéner à Aurengzébe lui-même et à ses successeurs l'affection, le respect, la confiance de leurs sujets. Il faut trouver les causes immédiates de la décadence rapide de cette grande domination, non dans la constitution même de l'empire, mais dans le caractère d'Aurengzébe. Il pécha, non par l'intelligence, mais par le cœur. Il n'eut de foi en aucune affection, en aucun dévouement : personne aussi n'eut foi en lui, et ne compta sur un sentiment généreux ou affectueux de sa part. Son égoïsme, son intolérance religieuse, ses habitudes de duplicité et d'intrigues mesquines, ruinèrent les effets de ses plus sages conceptions. Contemporain de Louis XIV, le rétablissement de l'odieuse capitation du *djézia* lui fut aussi fatal que la révocation de l'édit de Nantes le fut au plus grand des rois de France. L'historien attentif pourrait signaler d'autres analogies entre ces deux souverains; mais, au point de vue de l'aptitude gouvernementale, de l'élévation réelle de la pensée, de la noblesse du caractère, il donnerait la préférence à Louis XIV. Les musulmans de l'Inde affectent de regarder Alămguir (Aurengzébe) comme le plus grand des empereurs moghols : Bernier et Jacquemont se rangent à leur avis. Ce dernier s'évertue même à justifier l'usurpation sanglante du troisième fils de Shăh-Djăhan. Nous ne saurions admettre cette indulgence pour un crime politique, dont le résultat a été la persécution de la race hindoue, la démoralisation de la race moghole, et la décadence de l'empire fondé par le génie d'Akbăr.

Si le courage, l'intelligence des affaires, l'hac

bileté portée à sa plus haute puissance, suffisaient pour faire un grand homme du souverain d'un grand empire, Aurengzèbe a été grand parmi les princes les plus renommés de l'Orient. Comme homme, sa supériorité est incontestable; comme souverain, il a déployé les qualités les plus propres à faire respecter son pouvoir, et a montré une persévérance infatigable dans le maintien du système de gouvernement qu'il avait adopté; mais ce système péchait par la base, et de son adoption date la décadence de l'empire moghol. A. DE JANCIGNY.

Elphinstone, *History of India*. — Bernier, *Voyages et description de l'empire mogol*, etc. — Dow, *History of Hindustan*. — Orme, *Historical fragments*, etc. — Mill et Wilson, *History of British India*. — Grant Duff, *History of the Marattas*. — Khâfi-Khan (non traduit). — Tod, *Annals of Bajast'han*, etc.

* **AURENHAMMER** ou **AUERNHAMMER** (*Josépha*), pianiste allemande, native de Vienne, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Élève de Mozart, Kozeluch et Richter, elle édita en grande partie les *Variations* pour le piano et les sonates de l'auteur de don Juan. On a de Josépha Aurenhammer : *Variations* sur un thème en *sol*; Vienne (Mollo); — *Variations* sur un thème hongrois; Vienne (Haslinger); — *Variations sur un air de* Nina; — dix *Variations* sur l'air allemand : *O mein Lieber Augustin*, ibid; — neuf *Variations* sur un thème en *sol*; Vienne (Artaria).

Gerber, *Lexikon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biographie des Musiciens*.

**AURÉOLE** (*Manius-Acilius-Aureolus*), usurpateur de l'empire romain, né dans la Dacie vers le commencement du troisième siècle, mort en avril de l'an 268 de J.-C. Il était fils d'un berger et d'abord berger lui-même; il s'enrôla ensuite dans la milice, et devint général de l'empire romain sous Valérien. En 262 il délivra ce prince de l'usurpateur Macrin; mais sa fidélité se démentit sous Gallien. Pendant que ce dernier était parti pour faire la guerre aux Goths, Auréole, qui commandait à Milan, se fit proclamer empereur vers la fin de 267. Gallien revint sur ses pas, et défit l'usurpateur dans une bataille rangée; il fut lui-même assassiné près de Milan, et Auréole se maintint encore quelque temps. Claude II, successeur de Gallien, l'attira hors de Milan, où il s'était réfugié, lui livra bataille, et le fit prisonnier. Le vainqueur voulait lui laisser la vie; mais les soldats le tuèrent. Selon quelques historiens, Claude lui érigea un monument, et fit construire un pont sur l'Adda, à l'endroit où Auréole avait été tué. Ce pont (*pons Aureoli*) donna son nom au village de *Pontirole*, entre Milan et Bergame.

Aurélius Victor, *Cæs.*, 33. — Trebellius Pollion, *Claud.*, 5. — Zonaras, XII. — Flavius Vopiscus, *Aurel.*, 16.

**AURÉOLE**. *Voy.* AURIOL.

* **AUREVILLY** (*Léon-Louis-Frédéric* BARBEY D'), littérateur français contemporain. Après avoir cultivé avec quelque succès les lettres et la poésie, il embrassa en mai 1838 l'état ecclésiastique, et devint missionnaire du diocèse de Coutances. On a de lui : *Amour et haine. Poésies politiques et autres*; Paris, Dentu, 1838, in-8°; — *Sonnets*, Caen, 1836.

Quérard, *la Littérature française contemporaine*, sup.

* **AURIA** (*Feder*), jurisconsulte italien, natif de Palerme, vivait au dix-septième siècle. On a de lui, entre autres ouvrages : *De reintegratione amissi juris in pristinum statum*; — *Aureum repertorium*, en 7 volumes; — *Allegationes et consilia*; 2 vol.; — *Institutiones linguæ hebraicæ*; — *Contra Hebræos notitiæ historicæ*. Ces ouvrages sont restés pour la plupart inédits.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **AURIA** (*François*), jurisconsulte italien, natif de Gênes, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il remplit diverses fonctions importantes, et en dernier lieu celle de conseiller du saint office. Ses ouvrages, la plupart inédits, sont : *Repertorium legale*, en 6 volumes; — *Tractatus de Jure offerendi*; — *Repertorium feudale*; — *Tractatus de advocatis pauperum*; — *De Cambiis militaribus*; — *De regum Siciliæ monarchia, adversus Baronium*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **AURIA** (*Jean-Dominique* D'), sculpteur italien, né à Naples, mort en 1585. Il fut élève de Jean de Nola, et exécuta plusieurs travaux pour l'église et la ville de Naples. Il travailla aussi pour Palerme et plusieurs autres villes d'Italie. Son chef-d'œuvre est la *fontana Medina*, sur la place de Castel-Nuovo à Naples, qui lui valut une pension du roi. Dominici a écrit en l'honneur de ce sculpteur le distique suivant :

*Natura invita, lapidi das, Auria, vitam;*
*Te facit invita vivere morte lapis.*

Dominici, *Vite de' Pittori Napolitani*. — Cicognara, *Storia della scultura*.

* **AURIA** (*Joseph* D'), mathématicien et traducteur italien, natif de Naples, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il n'est connu que par les ouvrages suivants : *De Imitatione, sive de Optima studiorum Ratione liber unicus nunc primum a Josepho Auria in lucem editus. Ejusdem de vitæ humanæ Fragilitate oratio*; Naples, 1599, in-4°; — *Autolyci de Sphæra quæ movetur liber, et Theodosii tripolitæ de Habitationibus liber; omnia scholiis antiquis et figuris illustrata, et nunc primum in lucem edita*, traduit par d'Auria, avec des notes de Maurolici; Rome, 1587, in-4°; — *Autolyci de vario Ortu et Occasu astrorum inerrantium lib. II, nunc primum de græca lingua in latinam conversi, scholiis antiquis et figuris illustrati de Vaticana bibliotheca deprompti, Josepho Aurio interprete*; Rome, 1588; — *Theodosii Tripolitæ de Diebus et Noctibus libri duo, de Vaticana bibliotheca deprompti, scholiis antiquis et figuris illustrati, de Græca in latinam linguam a Josepho de Auria*; Rome, 1591; — *Euclidis*

*Phænomena post Zamberti et Maurolyci editionem nunc tandem de Vaticana bibliotheca deprompta, scholiis antiquis et figuris optimis illustrata et de græca lingua in latinam conversa a Josepho Auria Neapolitano; his additæ sunt Maurolyci breves aliquot annotationes*; Rome, 1591, in-4°, et Paris, 1644, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**AURIA** (*Vincent*), antiquaire et poëte, né en 1625 à Palerme, mort dans sa ville natale le 6 décembre 1710. Il étudia d'abord le droit, et abandonna ensuite la jurisprudence pour les lettres. Il fut chancelier du royaume de Sicile. Parmi ses ouvrages on remarque : *Dell' origine ed antichità di Cefalu, città di Sicilia, notizie historiche*; Palerme, 1656, in-4°, traduit en latin par Havercamp, et inséré dans le *Thesaurus Siciliæ*, t. XIV; — *la Giostra, discorso historico*; ibid., in-4°; dissertation curieuse sur les tournois; — *Historia cronologica de' vicerè di Sicilia, dell' anno* 1409; ibid., 1697, in-fol.; — *la Verita storica svelata*; ibid., 1702, in-4°; — *la Sicilia inventrice*; ibid., 1704, in-4° : dans ce traité, l'auteur attribue à ses compatriotes des découvertes dont l'honneur peut être, avec plus de raison, réclamé par d'autres nations; — quelques *canzone* dans le dialecte sicilien, insérées dans les *Rime di Poeti siciliani*, 3 vol. in-12, de 1647 à 1653. Voyez la liste complète des écrits d'Auria, tant imprimés qu'inédits, dans Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, tome II, p. 274.

Mongitore, *Vie d'Auria*, dans *Vite degli Arcadi illustri*, t. III, p. 110.

**AURIAC** (*Bernard* D'), troubadour, surnommé *le Maître de Béziers*, mort vers l'an 1285. Il ne nous est connu que par quatre pièces qui restent de lui. Dans la première, l'auteur fait un éloge assez plat de Guillaume Fabre de Narbonne, son contemporain, et il adresse à ce troubadour la prière d'être le parrain de son premier enfant. La seconde est une chanson galante, où se trouvent quelques vers relatifs au jeu des échecs. Son *hymne à la Vierge*, qui se lit tout entière dans l'ouvrage de Raynouard, offre peu d'intérêt; mais la plus curieuse des poésies de cet auteur est le *sirvente* où il menace le roi d'Aragon de la prochaine invasion du roi de France dans ses États. L'époque de ce *sirvente* n'est pas douteuse; elle est de l'an 1283 ou 1284. On trouve dans Bernard d'Auriac deux caractères qu'il importe de signaler : l'un est l'excès de sa dévotion au culte de la Vierge; l'autre est son dévouement au gouvernement qui avait succédé aux comtes de Toulouse, et son attachement pour Philippe le Hardi. Dans la dernière de ses pièces, le poëte est en opposition avec la plus grande partie des troubadours et des seigneurs de son temps, qui regrettaient l'époque de la domination des Raymond.

Millot, *Hist. littéraire des troubadours*, t. III, p. 178. — Raynouard, *Choix de poésies des troubadours*, t. IV, p. 241, 468; t. V, p. 64. — *Hist. littéraire de la France*, XIX, p. 592.



* **AURICHALCUS** (*François*), médecin italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il devint docteur en médecine à Padoue en 1493, et eut, en son temps, une grande réputation. Il laissa entre autres ouvrages : *De Medicamentis selectis juxta partes affectas*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

**AURIFABER** (*André*), traduction latine du mot allemand *Goldschmidt*, médecin allemand, né à Breslau en 1512, mort le 12 décembre 1559. Il étudia à Wittenberg, parcourut l'Italie, devint médecin d'Albert, margrave de Brandebourg, et fut nommé professeur à l'université de Kœnigsberg. On a de lui : *Liber de cura canum, latine et græce*; avec des notes et des variantes; Wittenberg, 1545, in-8° VII-119 pp.; imprimé dans *Rei accipitr. Scriptor.*, de Rigaud; Paris, 1612, in-4°, p. 259 et 165; — *Succini Historia*; Kœnisberg, 1561, in-8°, insérée par Laurent Scholz dans son édition des *Consiliorum et Epistolarum Jo. Cratonis*; Francfort, 1593.

**AURIFABER** (*Jean*), traduction latine du mot allemand *Goldschmidt*, théologien allemand, né en 1519, mort en 1575. Il fut d'abord aumônier de régiment. En 1545, il vécut dans l'intimité de Luther, voyagea avec lui, et fut présent à la mort du fameux réformateur. Aurifaber vint ensuite à la cour de l'électeur Frédéric de Saxe, qui fit de lui son prédicateur ou chapelain. Destitué d'un emploi de ce genre qu'il remplissait à Worms, il s'occupa, à partir de 1562, à mettre en ordre ses écrits relatifs à Luther. Il remplit encore de nouveaux emplois ecclésiastiques à Erfurt, et s'y trouva engagé dans de vives controverses avec ses confrères en théologie. Il édita : *Epistolæ Lutheri*, en deux vol., et les *Propos de Table*, du même.

Jöcher, *Allgemeines Gelerhten-Lexicon.*

**AURIFERI** (le père *Bernardino*), botaniste, né en 1739 dans le Val-Demone en Sicile, mort le 29 janvier 1796. A l'âge de quinze ans, il quitta ses parents très-pauvres, et entra à Palerme, dans un atelier de peintre. Il s'échappa de cet atelier, et prit en 1766 l'habit de cordelier. Il se passionna alors pour l'étude de la botanique, et fit quatre fois le tour de la Sicile pour recueillir des plantes. Il fut nommé directeur du jardin royal à Palerme, et y fit un cours très-fréquenté. Il publia le catalogue des plantes cultivées dans ce jardin : *Hortus Panormitanus*, Palerme, 1789, in-4° (classé d'après le système de Linné), et légua à la ville de Palerme un herbier magnifique.

*Hortus Panormitanus.*

* **AURIFEX** ou AURIFICUS BUONFIGLI (*Nicolas*), théologien italien, né à Sienne en 1529, mort en 1601. Il appartenait à l'ordre des Carmélites, et se distingua comme prédicateur. En 1565, il professa la théologie à Florence; et, en 1578, il devint doyen de la Faculté, puis provincial pour toute la Toscane. Il laissa entre autres ouvrages :

*De dignitate vitæ et moribus clericorum*; Venise, 1568, et Cologne, 1610, in-12; — *Meditazioni di diversi dottori di S. Chiesa, tradotte e corrette*; Venise, 1583 et 1596; — *Somma Aurifica*; Venise, 1603, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, article *Buonfigli*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Adelung, Supplément au précédent.

***AURIGARIUS** ou WAGNER (*Lucas-Jean*), écrivain allemand, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Speculum nauticum super navigatione maris Occidentalis et Orientalis confectum*, en deux parties (ouvrage inédit?).

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Adelung, Supplément au précédent.

**AURIGNY** (*Gilles* D'), jurisconsulte et poëte, né à Beauvais vers la fin du quinzième siècle, mort en 1553. Il était avocat au parlement de Paris. On a de lui, soit sous son véritable nom, soit sous le pseudonyme de *l'Innocent s'égare*, ou de *Pamphile* : une édition du *Songe du Viergier*, sous le titre : *Aureus de utraque potestate, temporali scilicet et spirituali, libellus in hunc usque diem non visus, Somnium Viridarii vulgariter nuncupatus*; Paris (Galeotus a Prato), 1516, in-4°; — *le Cinquante-deuxième Arrêt d'amour, avec les Ordonnances sur le faict des masques*; Paris, 1528, in-8°; — *la Généalogie des dieux poétiques, la description d'Hercule de la Gaule, la Peinture de Cupido*; Poitiers (Marnef), 1545, in-12; — *le Tuteur d'amour, auquel est comprise la fortune de l'Innocent en amour, ensemble un livre où sont : Epistres, Élégies, Complaintes*, etc.; Lyon, 1547, in-8°; Paris, 1552, in-12, réimprimé dans les *Annales poétiques*; — *Contemplation sur la mort de Jésus-Christ, le tout en rime*; Paris, 1547, in-8°; — *Psaumes de David, traduits en rime*; Rome, sans date.

*Mémoires de littérature tirés des registres de l'Academie royale des inscriptions et belles-lettres*, vol. XIII, p. 665. — Goujet, *Bibliothèque française*, vol. VI, 165. — *Les poëtes français depuis le douzième siècle jusqu'à Malherbe, avec une notice historique et littéraire sur chaque poëte*, vol. III, p. 177. — La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

***AURINETUS** (*Paul*), mathématicien et théologien italien, natif d'Aversa. On a de lui un ouvrage : *in Lunulam ex semicirculo et dupliquadrante*; 1637.

Jöcher, *Allgemeines Gelerhten-Lexicon*.

***AURINUS** (*Vincent*), théologien italien, de l'ordre de Saint-Dominique, natif d'Aquila, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Del corso de Mortali, all' altra vita, e de' novissimi raggionamenti cinque*; Vico, 1598, in-8°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**AURIOL** (*Blaise* D'), poëte et jurisconsulte français, natif de Castelnaudary, mort à Toulouse en juillet 1540. En 1522, il fut nommé mainteneur ou maître des Jeux Floraux, et enseigna le droit canon à l'université de Toulouse. Il harangua François Ier à son passage à Toulouse en 1535, et fut créé chevalier à cette occasion. On raconte que, sur le conseil de quelques astrologues qui avaient prédit un déluge universel pour l'année 1524, il avait fait construire une espèce d'arche, sur laquelle il prétendait se sauver. On a de lui entre autres : *Départ d'amour*, poëme; Paris, 1509, in-fol.; et 1533, in-4°: des critiques ont accusé d'Auriol d'avoir emprunté une partie de ses vers aux poésies de Charles, duc d'Orléans; — *Interpretatio de capite, de rescriptione in antiquiis*. — Blaise d'Auriol a été enseveli dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié des Grands-Augustins de Toulouse.

Du Verdier et la Croix du Maine, *Bibl. franç.*, III, 248. — Moréri, *Dict. hist.* — *Biographie toulousaine*. — Le P. Simplicien de Saint-Martin, *Hist. de l'ordre des Hermites de Saint-Augustin de la ville de Toulouse*, 1641, in-8°, p. 250. — *Las leys d'Amor*, manuscrits in-fol. de l'Académie des Jeux Floraux.

**AURIOL**, et non **ORIOL** (en latin *Aureolus, Auriolus*) (*Pierre* D'), célèbre théologien, natif de Toulouse, et non de Verberie-sur-Oise (comme le dit la *Gallia Christiana*, copiée par Michaud et d'autres), vivait au commencement du quatorzième siècle (1). Son éloquence le fit surnommer *Doctor facundus*. Il fut l'élève de Jean Scot, auquel il succéda dans une des chaires de l'université de Paris. Il appartenait à l'ordre des Cordeliers, et fut nommé en 1321 archevêque d'Aix, selon César Nostradamus (*Histoire de Provence*). Il paraît s'être démis plus tard de cette dignité, pour se livrer entièrement aux études théologiques. D'Auriol fut un zélé défenseur de l'immaculée conception de la Vierge, et écrivit : *Tractatus de immaculata Conceptione beatæ Virginis*; livre très-rare, que l'on suppose avoir été imprimé à Toulouse en 1514; — *Breviarium Bibliorum, sive notationes in universam S. Scripturam*; Venise, 1507, 1571; Paris, 1565, 1585, 1610, et sous le titre de *Commentaria compendiosa in universam Scripturam ex recens. Steph. Novelletii*; Rouen, 1639, in-8°; — *Commentarius in quatuor libros Sententiarum*; Rome, 1596-1605, 2 vol. in-fol. La bibliothèque de Toulouse possède un manuscrit du quatorzième siècle (fonds du couvent des Cordeliers), qui renferme un commentaire de Pierre d'Auriol sur le troisième livre des *Sentences* (*Petri Aureoli Comment. in tertium librum Sententiarum*) (2).

Cardinal Const. Sernano, *Vie de P. d'Auriol*, dans l'édit. des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*. — *Gallia Christiana*, t. I, p. 322. — César Nostradamus, *Histoire de Provence*, p. 338; Lyon, 1624, in-fol. — Oudin, *Comment. de Script. eccles.*, t. III, 847. — David Clément, *Biblioth. curieuse*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — *Biographie toulousaine*, in-8°; t. I, supplément, p. 405.

***AURISICCHIO** (...), compositeur de l'école romaine, vivait dans la seconde moitié du dix-

(1) Suivant Oudin (*Comment. de Script. eccles.*), il mourut en 1345. La *Biographie Michaud* s'est donc trompée de cent ans, en faisant vivre Auriol au commencement du treizième siècle.

(2) Renseignement communiqué par M. d'Auriol, bibliothécaire à Toulouse, qui paraît descendre de cette famille.

huitième siècle. Il fut maître de la chapelle de Saint-Jacques des Espagnols, à Rome. Une mort prématurée ne lui a point permis de réaliser ce qu'on attendait de lui. Il a composé un grand nombre d'hymnes sacrés, et a collaboré à l'opéra *l'Attalo*, représenté à Londres en 1758.

*Fétis, Biographie universelle des Musiciens.*

**AURISPA** (*Jean*), savant italien, né à Noto en Sicile vers l'an 1369, mort en 1459. Il visita Constantinople vers 1418, et y recueillit un grand nombre de manuscrits grecs qu'il expédia en Italie et en Sicile. Au retour, il s'arrêta à Venise, où son dénûment fut tel, qu'il lui fallut engager deux cent trente-deux manuscrits de classiques grecs pour cinquante florins d'or. Informé des embarras d'Aurispa par Ambroise le Camaldule, Laurent de Médicis dégagea les manuscrits, et l'appela à Florence. De cette ville qu'il quitta en 1433, Aurispa s'en alla à Ferrare, où il vécut quelques années. Grâce à l'appui de la maison d'Este, il entra dans les ordres, et enseigna les classiques. En 1438, au concile de Bâle, il fut assez heureux pour y être remarqué d'Eugène IV, qui fit d'Arispa son secrétaire apostolique, fonctions qu'il remplit encore sous Nicolas V, qui le pourvut en outre de deux abbayes. Il retourna à Ferrare en 1450, et mourut à plus de quatre-vingt-dix ans. On a d'Aurispa une traduction latine : *Hieroclis liber in Pythagoræ aurea carmina*; Padoue, 1474, in-4°; Bâle, 1543; — *Philisci consolatoria ad Ciceronem, dum in Macedonia exul erat*, traduit en latin par Aurispa sur le texte de Dion Cassius; Paris, 1510, in-8°; — *Epistolæ*, dans Martene et Durand.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, in-4°, ed. VI, 268.

**AURISPI** (*Victoire*), femme poëte italienne, vivait à Urbin vers 1558. Elle avait épousé Aurispa Aurispi, gentilhomme de la même ville qu'elle. On estimait beaucoup ses poésies, qui ont été imprimées dans les *Egloghe e Rime* de Frédéric Riccinoli; 1594, Urbin.

*Dict. des Femmes célèbres.*

**AURIVILLIUS**, nom latinisé de *auris* et *villa* (*Charles*), orientaliste suédois, né à Stockholm en 1717, mort en 1786. Il étudia d'abord les langues orientales, le syriaque, la langue talmudique, sous le savant Tympe d'Iéna; il vint ensuite en Italie, puis à Paris, où il eut pour maître d'arabe Fourmont; en 1744, il alla visiter Leyde, et y continua ses études dans la même langue sous Schulten. Revenu à Paris, sur des promesses d'emploi qui ne se réalisèrent point, il retourna en Suède, et poursuivit à Upsal ses études orientales et philologiques. Il professa la poésie pendant quelques années, à partir de 1754. Dix ans plus tard, il occupa l'emploi de traducteur d'arabe et de turc à la chancellerie royale; et en 1772 il obtint, ce qui comblait tous ses désirs, le titre de professeur de langues orientales à Upsal. En 1758, il entra à l'Académie des sciences de cette ville, et devint secrétaire de ce corps savant après la mort de Linné, en 1767. En 1773 il fit partie de la commission chargée d'une nouvelle traduction de la Bible en suédois. Aurivillius possédait une bibliothèque considérable, au sein de laquelle il vivait paisiblement, et qu'il mettait à la disposition de ses élèves. On a de ce savant : *Recensio* ou *Revue critique* sur un manuscrit des œuvres d'Horace, que possède la bibliothèque d'Upsal; dans les *Nova Acta* de la société de cette ville; — une *Dissertation* sur les médailles arabes qui se trouvent en Suède; — les *Vies* d'Olaüs Celsius, Samuel Klingenstjerna et Martin Strömer. Dans la Bible suédoise préparée par une commission spéciale, Aurivillius traduisit le *Pentateuque, Josué*, les *Juges, Job*, les *Psaumes*, les *Prophètes*, et les *Lamentations de Jérémie*.

Michaelis, *Neue orientalische und exegetische Bibliotek*, V, 72. — *Biographiskt-Lexicon öfver namnkunnige Swenska Män*, I, 321.

**AURIVILLIUS** (*Érik*), jurisconsulte, mort en 1702. Il professa le droit; mais il ne se distingua guère, à ce qu'il semble; car on trouve dans les annales de l'université d'Upsal ce fait qui n'est sans doute pas sans analogue dans d'autres pays : qu'à une leçon publique de ce savant professeur il n'y avait qu'un seul auditeur, et pas un seul à d'autres de ses cours. On a de lui : une Grammaire suédoise, en manuscrit dans la bibliothèque de Linköping; — *Specimen commentationis cui titulum legum provincialium de successione ab intestato*; — *Specimen conciliationis legum quarundam* (ἐναντιοφανῶν) *juris patrii*, ouvrages manuscrits.

Scheffer, *Suecia litter.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **AURIVILLIUS** (*Magnus*), théologien suédois, né en 1673. Il suivit Charles XII à Pultawa et à Bender en qualité de chapelain, et fut témoin de la fameuse résistance que le héros suédois opposa aux Turcs. Aurivillius fit aussi partie du tribunal extraordinaire qui condamna le baron de Görtz à la peine capitale, pour s'être fait le complice des projets ambitieux de Charles XII.

*Biographiskt Lexicon öfver namnkunnige Svenska Män*, I, 315, 320.

* **AURIVILLIUS** (*Pehr*), poëte suédois, mort en 1677. Il composa des poëmes grecs, et soutint, dit-on, trente-cinq discussions académiques, la dernière en grec.

Schœffer, *Suecia literata*.

* **AURIVILLIUS** (*Pehr-Fabien*), fils de Charles, savant suédois, né le 10 décembre 1756. Sa vie tout entière se passa à l'université d'Upsal. Il y étudia en 1775, et fut nommé adjoint en 1789, et bibliothécaire en 1787. Il remplit pendant quarante-deux ans ces fonctions, auxquelles étaient jointes celles de professeur d'humanités. En 1792, Aurivillius devint membre de l'Académie des sciences d'Upsal, et, en 1812, membre de l'Académie royale des lettres, histoire et antiquités. Il mourut subitement à un

banquet donné par le consistoire académique. On a d'Aurivillius : *Catalogus librorum impressorum Bibliothecæ Regiæ Academiæ Upsaliensis;* Upsal, 1814, in-4°; — *Aminnelse-Tal öfver Profess. Th. Bergmann;* Upsal, in-8°; Leipsig, 1786, traduit en latin : c'est la nécrologie du célèbre chimiste Bergmann; — *Sermo panegyricus in pacem Suecico-Moscoviticam;* Upsal, 1791, in-4°; — *Utdrag utur Prof. Barchæi anteckningar uti Landthushållningen;* Upsal, 1828-1829 : c'est un extrait des notes et observations du professeur Barchæus sur l'économie politique.

*Biographiskt Lexicon öfver namnkunnige Svenska-Män*, I, 335. — Molbech, *Breve fra Sverrige i tares;* 1812, II, 289.

*AURIVILLIUS (*Samuel*), médecin suédois, né vers le commencement du dix-huitième siècle, mort en 1765. Il étudia à Gœttingue, et devint professeur à l'université d'Upsal. Il a publié plusieurs dissertations, parmi lesquelles on remarque : *De vasorum pulmonalium et cavitatum cordis inæquali Amplitudine*; Gœtt., 1750, in-4°; — *De læso motu intestinorum verniculari;* Upsal, 1759, in-4°; — *De naribus internis;* ibid., 1760, in-4°; — *Diss. exhibens hydrocephalum annorum XLV;* ibid., 1763, in-4°.

*Biographie médicale*. — Haller, *Biblioth. anat. et chirurgica.*

*AURNHAMMER (*Mère*), célèbre pianiste allemande, vivait à Vienne vers la fin du dix-huitième siècle. Elle a publié un grand nombre de variations estimées sur des airs populaires. On remarque surtout ses dix variations sur l'air allemand : *O mein lieber Augustin;* Vienne (Mollo).

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

AUROGALLUS (*Mathieu*), philologue allemand, né en 1480 à Commettau en Bohême, mort à Wittemberg le 10 novembre 1543. Son véritable nom était *Goldhahn* (Coq-d'or). Il fut l'ami de Luther, et étudia le latin, le grec et l'hébreu à l'université de Wittemberg, dont il devint recteur en 1542. Il aida Luther dans sa traduction allemande de la Bible, et publia, entre autres : *De Hebræis urbium, regionum, populorum, fluminum, montium et aliorum locorum nominibus;* Wittemberg, 1526, in-8°; — *Grammatica Hebrææ Chaldææque linguæ ;* Bâle, 1539, in-8°; — *Collectio gnomicorum, cum Callimachi Hymnis, græcisque in illos scholiis;* ibid., 1532, in-4°.

Balbinus, *Bohemia docta*. — Bayle, *Dictionnaire*. — J. Bismareus, *Vitæ et res gestæ præcip. theolog.*

AUROUX DES POMMIERS (*Mathieu*), jurisconsulte français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était conseiller-clerc au présidial de Moulins. On a de lui : *Coutumes générales et locales du pays et duché de Bourbonnais, avec des commentaires;* Paris, 1732, 2 part. in-fol.; — *Additions au nouveau commentaire de la coutume de Bourbonnais*, 1741, in-fol.; — *Traité sur la nécessité de s'instruire de la vérité de la religion, et sur les moyens de s'en assurer;* Paris, 1742, in-12.

Desessarts, *les Siècles littéraires.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — *Nouveau Dictionnaire historique.*

*AURRAN (*Joseph-François*), médecin, originaire de la Provence, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il étudia à Strasbourg, et y devint démonstrateur d'anatomie. On a de lui : *Elinguis feminæ loquela*, Strasbourg, 1766, in-4°, et quelques articles publiés dans le *Journal de Médecine.*

*Biographie médicale.*

* AURUNCULEIA GENS, famille romaine, surnommée *Cotta*. Quelques-uns des membres de cette famille furent élevés au consulat et à d'autres dignités.

AURUNCULEIUS (*C.*), vivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant J.-C. En 209 il devint préteur de la province de Sardaigne.

Tite-Live, XXVII, 6, 7.

AURUNCULEIUS (*C.*), tribun militaire, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant J.-C. Il devint tribun de la troisième légion en l'an 207.

Tite-Live, XXVII, 41; XXVII, 2, 55.

AURUNCULEIUS (*L.*), préteur urbain, vivait dans la première moitié du second siècle avant J.-C. C'est un de ceux qui furent envoyés en Asie en l'an 188, pour mettre fin à la guerre avec Antiochus le Grand.

Tite-Live, XXXVI, 45; XXXVII, 2, 55.

AURUNCULEIUS (*C.*), vivait dans la première moitié du second siècle avant J.-C. Il fut un des trois ambassadeurs envoyés en Asie, en l'an 155, pour détourner Prusias de la guerre contre Attale.

Polybe, *Hist.*, lib. XXXIII.

* AURUNCUS (*Posthumius-Cominius*), consul romain, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il fut consul dans l'année même où l'on créa un dictateur, à l'occasion de l'insurrection des Latins contre Rome. Il devint encore consul en 493 avant J.-C., à l'époque de la retraite du peuple sur le mont Sacré, et fit ensuite avec succès la guerre aux Volsques, auxquels il prit plusieurs villes. Plus tard, il fut un de ceux que Rome députa vers Coriolan, lorsque ce patricien marcha contre son pays.

Tite-Live, II, 18, 33. — Denys d'Halicarnasse, V, 50; VI, 49, 91, 94; et VIII, 22. — Cicéron, *de Rep.*, II, 33, *pro Balbo.* — Plutarque, *Coriolan.* — Smith, *Dictionary.*

*AUSCOUSTEAUX ou HAUTCOUSTEAUX (*Arthur* ou *Artus*), compositeur, né en Picardie vers la fin du seizième siècle. On ignore la date de sa mort. Il fut d'abord chanteur à l'église de Noyon, et fut appelé plus tard à Saint-Quentin comme maître de musique de la collégiale. Il alla ensuite à Paris, où il composa de la musique d'église qui fut remarquée; car on le nomma maître de la Sainte-Chapelle.

Ses ouvrages tiennent le premier rang parmi les productions de l'école française de son temps. On a de lui : *Psalmi aliquot ad numerum musices, quatuor, quinque et sex vocum redacti*; Paris, Ballard, 1631, in-4°; — *Meslanges de chansons à six parties* (dédiés au premier président Molé); Paris, P. Robert Ballard, 1644, in-4°; — *Quatrains de Mathieu*, mis en musique à trois voix, selon l'ordre des douze modes; Paris, R. Ballard, 1648, in-4°; — enfin, un grand nombre de motets et de messes à plusieurs voix.

Annibal Gantz, *Entretiens des Musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **AUSIUS** (*Henri*), helléniste suédois, né le 28 septembre 1603, mort le 23 avril 1659. Il professa la langue grecque à Upsal en 1640, et le droit en 1646. C'est un de ceux qui firent le plus d'efforts pour le progrès des études grecques en Suède. Il laissa, entre autres ouvrages, des *poëmes* grecs que l'on trouve dans l'*Historia Litteraturæ græcæ in Suecia* de Michel Fant.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

**AUSONE** (saint), premier évêque d'Angoulême et martyr, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle. Il prêcha dans les environs d'Angoulême, et scella de son sang l'introduction du christianisme. Il eut la tête tranchée par les Allemands vers l'an 261, au rapport de Baronius; par les Vandales, selon d'autres, ce qui placerait son martyre vers la fin du quatrième siècle. On trouve la légende de saint Ausone dans les Bollandistes, qui conviennent eux-mêmes de l'incertitude de ce qui a trait à la mort du martyr.

*Acta Sanctorum*, 22 mai. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*, II, 976-977. — De Courlai, *Vie de saint Antoine*. — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*. — Moréri, *Grand Dictionnaire*.

**AUSONE** (*Julius*), médecin, et père du poëte Ausone, naquit en 287 à Bazas (*Cossiovasatum*), dans les Landes, et mourut en 377. Selon Scaliger, il fut archiâtre de l'empereur Valentinien. Il remplit la charge de préfet d'Illyrie, et laissa plusieurs ouvrages cités par Vindicianus et Marcellus; ils ne nous sont pas parvenus.

Bayle, *Dictionnaire historique*.

**AUSONE** (*Décius* ou *Décimus Magnus*), poëte latin du quatrième siècle, né à Bordeaux en 309, mort en 394. Il fut confié de bonne heure à des professeurs habiles, qui se plurent à développer ses talents naturels. Dès qu'il eut achevé ses premières études, Arborius, son oncle maternel, qui enseignait la rhétorique à Toulouse, le fit venir auprès de lui, et l'élève ne tarda pas à dépasser le maître. Ausone suivit d'abord le barreau; mais son goût pour les lettres, sa passion pour la poésie, l'éloignèrent bientôt de cette carrière; il revint à Bordeaux, où la grammaire et la rhétorique étaient en honneur, et professa successivement ces deux sciences. Ce fut alors qu'il se maria; mais sa femme mourut jeune, lui laissant trois enfants, deux fils, dont un seul, Hesperius Aquilius, survécut, et parvint plus tard à une haute fortune, et une fille dont nous ignorons le nom. La renommée d'Ausone, ses succès, éveillèrent l'attention de l'empereur Valentinien, qui le fit venir à Trèves, où résidait alors la cour, pour lui confier l'éducation de son fils Gratien, qui venait d'être proclamé Auguste (367); et lorsque celui-ci fut resté chef suprême de l'empire en 375, il retint Ausone près de lui comme conseiller, comme ami, circonstance qui n'est pas indifférente pour l'histoire; car le nouveau prince, docile aux bonnes impressions, manquait d'énergie; et une partie des actes qui firent bénir le commencement de son règne sont dus probablement aux sages conseils de notre poëte. On a reproché à Ausone la complaisance un peu vaniteuse avec laquelle il parle, dans ses ouvrages, des honneurs que lui valut sa position à la cour; au moins est-il vrai qu'il ne s'y montra pas insensible. Du vivant même de Valentinien, il avait été élevé à la dignité de comte du palais : le père et le fils lui conférèrent, à deux reprises différentes, la questure, charge à laquelle Gratien ajouta en 377 la préfecture d'Italie et d'Afrique, en 378 celle des Gaules, et l'année suivante, le consulat. Ausone passa ses dernières années dans les environs de Bordeaux; il y possédait plusieurs maisons de plaisance qu'il habitait tour à tour, et son temps se partageait entre les plaisirs de la campagne, le culte des Muses, et les relations qu'il entretenait avec presque tous les hommes célèbres de son pays et de son époque. Celui pour lequel il montra l'affection la plus vive et la plus constante fut saint Paulin, son ancien disciple, non moins illustre par sa piété que par son éloquence et son talent pour la poésie. On a beaucoup disputé sur la religion d'Ausone : était-il chrétien, comme le prétendent notamment les bénédictins, ou païen, opinion adoptée par la plupart des biographes modernes? Un historien de nos jours, choisissant un moyen terme, pense que notre poëte, ainsi que beaucoup d'hommes de son siècle, ne professait ni l'un ni l'autre culte; et c'est effectivement ce que ferait présumer son indifférence en matière de religion, exprimée parfois avec une sorte de jactance. Comme poëte, Ausone a été loué sans mesure par ses contemporains, et beaucoup trop déprécié par quelques critiques. S'il manque généralement d'invention, ses tableaux sont animés et semés de détails charmants, quoique trop minutieux; sa versification est négligée, souvent incorrecte, mais nourrie par l'étude des grands modèles.

Nous ne citerons ici que ses principaux ouvrages : des *Épigrammes*, où l'on trouve de l'esprit et de la finesse; — sous le titre d'*Eidyllia*, différentes pièces descriptives, pastorales ou mythologiques, parmi lesquelles on distingue le *Cupido cruci affixus*, badinage plein de grâce; — le poëme de *la Moselle*, où les défauts du genre

descriptif sont rachetés par l'élégance et la flexibilité du style; — le *Cento nuptialis*, entièrement composé de vers de Virgile, et célèbre par son obscénité; — *Ordo nobilium urbium*, description un peu emphatique des villes les plus importantes; — des lettres à Symmaque, à saint Paulin, quelques-unes de ces dernières pleines de naturel et de tendresse; — *Gratiarum actio pro consulatu*, discours prononcé par Ausone à sa sortie du consulat: c'est une déclamation où la pompe du style ne peut cacher la stérilité des idées. — L'édition *princeps* des œuvres d'Ausone est de Venise, 1472, in-folio; elle n'est point complète. Une autre a été imprimée à Milan en 1490 par Ulrich Seinzenzeller, et publiée par Ferrarius. Les meilleures éditions publiées depuis sont : celle de Florence, Ph. Junte, 1517, in-8°, rare; celle de Bordeaux, 1580, in-4°, avec les notes de Vinet; celle dite *cum notis variorum*, Amsterdam, 1671, in-8°, donnée par Tollius avec d'excellents commentaires; celle de l'abbé Souchay, *ad usum Delphini*, avec l'interprétation latine de Henry; Paris, 1730, in-4°. La première traduction complète en français est due à l'abbé Jaubert, Paris, 1769, 4 vol. in-12, texte en regard : elle n'a plus aucune valeur depuis celle que M. E.-F. Corpet a donnée dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série, Paris, 1843, 2 vol. in-8°, travail aussi complet que consciencieux.

D. Chésurolles.

*Histoire littéraire* des Bénéd., t. I. — Accurse, *Diatrib. in Auson.* — *Bibliothèque française* de Goujet, t. VI. — H. Heyne, *Opuscule academique*. — *Dictionnaire historique* de Bayle. — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XV. — Meusnier de Querlon, lettre réimprimée dans les *Amusements du cœur et de l'esprit*. — *Soirées littéraires* de Coupé, t. VI. — *Études* de M. Ampère. — Thèse soutenue par M. Amédée Thierry devant la faculté des Lettres de Besançon, et imprimée sous ce titre : *D'Ausone et de la littérature latine en Gaule au quatrième siècle*. — *Études historiques et littéraires sur Ausone*, par J. Demogeot; Bordeaux, 1837, in-8° de 72 pages. — M. de Puymaigre, *Vie d'Ausone*. — *Poètes et romanciers de la Lorraine*, in-18, 1848.

* **AUSPEX** (*Julius*), orateur gaulois, vivait dans la seconde moitié du premier siècle. En l'an 70, lorsqu'on délibéra, dans l'assemblée des Gaules tenue à Reims, sur la question de savoir si l'on profiterait des divisions survenues entre Vitellius et Vespasien pour recouvrer la liberté, Auspex, représentant les Rémois, soutint une opinion opposée à celle de Tullus Valentinus, orateur de la ville de Trèves et partisan de la guerre, et fit valoir avec éloquence les avantages de la paix. Son avis fut adopté par les membres de l'assemblée.

Tacite, *Hist.*, IV, 67, 69. — *Hist. litt. de la Fr.*, t. Ier.

**AUSPICE** ou **AUSPICIUS** (saint), évêque de Toul, mort vers 474. Il fut l'un des plus savants prélats de son temps. Il fut ami de Sidoine Apollinaire, qui en parle dans ses lettres (lib. VII, épist. 10, IV, 17). Le tome premier de la collection de Duchesne renferme une *Épître en vers* de saint Auspice, adressée au comte Arbogaste, alors gouverneur de Trèves.

Mézerai, *Histoire de France avant Clovis*; Amsterdam, 1688, in-12, p. 549. — *Acta Sanctorum julii*, vol. VI, p. 561. — *Histoire littéraire de la France*, vol. II, 478.

**AUSSERRE** ou **AUXERRE** (*Pierre* d'), avocat, né à Lyon vers 1530, mort en 1595. Il apporta le premier à Lyon les nouvelles de la Saint-Barthélemy, et fut le principal instigateur des *Vêpres lyonnaises*. En 1593 il fut nommé premier président au parlement de Toulouse, transféré alors à Béziers.

Rubis, *Histoire de Lyon*.

* **AUSSIGNY** (*Thibauld* d'), évêque d'Orléans, vivait vers la seconde moitié du quinzième siècle. C'est le même sans doute qui fit conduire Villon à la prison de Meun-sur-Loire. Le poëte se plaint amèrement de l'eau froide qu'il but tout un été dans sa prison :

*Dieu mercy, et Jacques Thibault*
*Qui tant d'eau froide m'a fait boire*
*. . . . Quant j'en ay memoire*
*Je pry pour luy ( et reliqua )*
*Que Dieu luy doint ( et voire voire )*
*Ce que je pense, et cætera.*

On a de Thibauld d'Aussigny : *Histoire du siége d'Orléans et des faits de Jeanne la Pucelle*; — *Diplomata de Processione pro libertate urbis Aurelianæ*, que l'on trouve dans la bibliothèque Vaticane, n° 770.

Lelong et Fontette, *Bibl. hist. de la France*, II et V. — Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au seizième siècle*.

**AUSSUN** (*Pierre* d'), capitaine français, né à Bigorre vers 1485, mort à la fin de décembre 1562. Il se distingua dans les campagnes du Piémont, commanda les arquebusiers à la bataille de Cérisoles, reprit Carignan, et mourut quelques jours après la bataille de Dreux, livrée le 19 décembre 1562.

Brantôme, *Vies des grands capitaines français*. — François de Pavie, *Vies de plusieurs grands capitaines français*; Paris, 1643, in-4°. — *Memoires de Montluc*.

* **AUSSURD** (*Antoine*), typographe français, vivait à Paris au commencement du seizième siècle. On cite parmi les ouvrages sortis de ses presses, un Florus, un Justin, un Sextus-Rufus, 1519, in-fol., et un Joan. Raulin, *Sermones de pœnitentia*, 1524, in-4°, remarquables par la beauté des types. On ne sait rien de sa vie.

Peignot, *Dictionnaire raisonné de Bibliologie*.

* **AUSTEN** (*Jeane*), romancière anglaise, née le 16 décembre 1775 à Steventon, dans le Hampshire, morte le 18 juillet 1817. Elle commença à se faire connaître dans le monde littéraire en 1809, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on obtint d'elle d'occuper le public de ses ouvrages. Quoiqu'elle écrivît moins par intérêt que par vocation, Jeane Austen ne fut pas peu surprise de recevoir cent cinquante livres sterling de sa première *nouvelle*, intitulée *Raison et sensibilité*. Walter Scott apprécie l'auteur dans les termes suivants, l'associant à d'autres écrivains : « *Edgeworth, Ferrier, Austen, have all given portraits of real society, far superior to*

*anything man, which man has produced of the like nature.* » Et ailleurs, l'illustre romancier écossais dit encore, en parlant de Jeane Austen : « *That joung Lady, had a talent for describing the involvements and feelings and characters of ordinary life, which is to me the most wonderful i ever met with.* » L'auteur d'*Ivanhoë* s'y connaissait, et un tel éloge honore la mémoire de Jeane Austen. Outre l'ouvrage cité, on a d'elle : *Sense and Sensibility by a Lady*, 1811, traduit par madame de Montolieu ; Paris, 1815, 4 vol. in-12 ; — *Pride and Prejudice* (Orgueil et Préjugé), 1816, anonyme, traduit en français par madame de Montolieu, 1822 ; — *Northanger Abbey* (l'Abbaye de Northanger), traduit en français par madame de Ferrières ; Paris, 1824 ; — *le Parc de Mansfeld*, traduit en français par H. V., 1816 ; — *Emma*, ou les *Caractères anglais du siècle*, traduit de l'anglais ; Paris, 1816.

*Quarterly Review*, vol. XXIV. — W. Scott, *Diary*. — Lockhart *Life of sir W. Scott*. — Quérard, *la France littéraire*.

* **AUSTIN** ou **AUSTEN** (*Guillaume*), fondeur anglais du quinzième siècle. Il était contemporain du roi Henri VI, et fut un de ceux qui furent chargés d'édifier le tombeau de Richard de Beauchamp, comte de Warwick. On fut vingt et un ans à construire ce monument, dont la dépense s'éleva au delà de 2,458 livres sterling.

Sir W. Dudgale, *Antiquities of Warwickshire*, p. 446. — Flaxman, *Lectures*.

* **AUSTIN** (*Guillaume*), graveur anglais, vivait à Londres vers 1740. Il fut élève de George Bickam, et grava plusieurs paysages d'après Wanderneer, Ruysdaël et Zuccarelle. On cite, entre autres, les ruines de Palmyre et des vues de l'ancienne Rome. Mais pour gagner sa vie il abandonna la gravure, et se fit maître de dessin.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes*. — Huber, *Manuel des Amateurs*.

* **AUSTIN** (*Guillaume*), théologien anglais, mort en 1633. On a de lui : *Devotionis Augustinianæ Flamma, ou Devout, Godly and learned Meditations*, publiée par sa veuve en 1635 ; — *Hæc homo, or the Excellency of Woman*, 1637. On y fait ressortir l'excellence de la femme par le portrait de Marie Griffith, à qui le livre est dédié.

Granger, *Biographical history of England*, 5e édition, 1824, III, 148, 144. — Lowndes, *Bibliographer's Manual*, I, 84, 85.

**AUSTIN** (*Jean*), théologien anglais, né en 1613, mort en 1669. Il vécut à Cambridge jusqu'en 1640, époque à laquelle il se convertit au catholicisme romain : il revint à Londres en 1650. On a de lui : *the Christian Moderator, or persecution for Religion condemned by the light of nature, law of God, evidence of our own principles. With an explanation of the Roman catholic belief concerning these four points : Their Church, Worship, Justification and civile governement* ; Londres, 1651, 1652 : c'est le meilleur ouvrage d'Austen.

Butler, *Historical Memoires respecting the English, Irish and Scotch Catholics*, II, 330.

* **AUSTIN** ou **AUSTINE** (*Robert*), théologien anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il n'est connu que par un ouvrage assez curieux, sur les controverses de l'époque : *Allegiance not impeached : viz, by the parliament's taking up of arms for the just defence of the kings person, crow and dignity, the laws of the land and liberty of the suspect.* D'autres développements suivent le titre de cet ouvrage, publié à Londres en 1644.

*Biographical Dictionary.*

***AUSTIN** (*Samuel*), poëte anglais, né en 1606. Il étudia à Exeter, puis à Oxford, et se lia avec Dryden et d'autres poëtes. On a de lui : *Urania or the heavenly Muse in a poem full of mort feeling meditations for the comfort of all soules at all times* ; in-8°, 1629.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, II, 499. — *Fasti Oxonienses*, I, 430, 484.

* **AUSTIN** (*Samuel*), poëte anglais, fils du précédent, né en 1636, mort en 1661. Il n'égala pas son père, auteur de l'*Urania*. Les hautes prétentions du fils le firent tourner en ridicule par ses contemporains, qui recueillirent quelques-uns de ses poëmes sous ce titre dérisoire : *A Sleepy muse nip't and pinched, though not awakened* ; in-8°, 1658.

Wood, *Athenæ Oxonienses*.

* **AUSTIN** (*Sarah*), femme auteur contemporaine. On a d'elle : *the Story without an end ; little tales for little head and little hearts* ; Paris (Baudry), 1837, in-18.

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

**AUSTIN**. *Voy.* AUGUSTIN.

**AUSTOR SEGRET**, troubadour français, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Il déplora, comme avait fait Austore d'Orlac, les malheurs des croisades, particulièrement les calamités qui accablèrent Philippe le Hardi et Charles d'Anjou. Austor Segret s'occupa moins des affaires de l'Orient que de celles de l'Europe.

*Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 606-607.

**AUSTORE D'ORLAC**, troubadour français, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Il n'est connu que par un sirvente, la seule des pièces de sa composition qui soit venue jusqu'à nous. Le poëte y déplore les malheurs de saint Louis et des chrétiens qui l'ont accompagné à la terre sainte : « Ah ! Dieu, s'écrie-t-il, pourquoi as-tu exercé une telle cruauté envers notre roi français, si bon et si courtois ?

*Ah ! Dieus, per qu'as facha tan gran maleza*
*De nostre rey frances, lare e corte ?*

O belle armée de seigneurs aimables et polis, passée au delà des mers en si brillant équipage, nous ne te verrons jamais revenir de ce côté ; malheur que je déplore, et dont le monde est en grande douleur. Maudite soit Alexandrie ! maudit soit tout le clergé ! maudits les Turcs

qui nous ont retenus sur cette terre! C'est Dieu qui a fait ce mal, lui qui leur en a donné le pouvoir. »

« On ne doit plus croire à Dieu, continue le poëte; adorons Mahomet là où il est, puisque Dieu et la sainte Marie veulent que nous soyons vaincus, contre le devoir. »

« Saint Pierre, ajoute encore le troubadour, saint Pierre tint la droite voie; mais son vicaire s'en est écarté. »

*Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 608. — Raynouard, *Choix*, t. V, p. 85.

***AUSTREBERTE** (sainte), née dans l'Artois en 633, morte le 10 février 704. Elle était fille de Badefroy ou Béfroy, parent de Dagobert et de sainte Frametilde ou Frameuse, qui était également de sang royal. En 649, pour échapper à un mariage auquel on voulait la faire consentir, elle alla se réfugier auprès de saint Omer, évêque de Térouane. Elle devint ensuite prieure de l'abbaye du Port, dans le voisinage d'Abbeville. Chargée plus tard de diriger un monastère dont le nom est resté inconnu, elle eut à supporter la résistance des religieuses indociles aux réformes qu'elle voulait introduire. En 672, elle prit la direction du monastère de Pavilly, consacré aux filles. La communauté s'accrut et prospéra, grâce à l'appui de saint Ouen, évêque de Rouen, qui établit Austreberte en qualité d'abbesse. Cette sainte femme donna pendant trente ans l'exemple de toutes les vertus de son état.

Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*.

**AUSTREGILDE**, seconde femme de Gontran, roi de Bourgogne et d'Orléans, morte en 580. D'abord simple suivante de la reine Marcatrude, première femme de Gontran, elle parvint bientôt, par ses intrigues et ses charmes, à dégoûter le roi de son épouse, et à la remplacer en 556. Austregilde, parvenue au but de son ambition, abusa de son pouvoir, et rendit son époux cruel. Deux frères de Marcatrude s'étant plaints avec un peu d'amertume de la répudiation de leur sœur, Gontran, animé par les reproches d'Austregilde, les poignarda de sa propre main. La reine ne jouit pas longtemps de sa fortune: frappée d'une maladie mortelle à l'âge de trente-deux ans, elle imputa sa mort à ses deux médecins, et pria le roi de les faire égorger sur son tombeau. Il exécuta cet horrible testament.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

***AUSTREGISILE, AUSTRILLE**, ou **OUTRILLE** (saint), né à Bourges le 29 novembre 551, mort le 20 mai 624. Il servit d'abord à la cour de Bourgogne, où il reçut le surnom de *Mapparius*, parce qu'il présentait la serviette (*mappa*) avec laquelle le roi s'essuyait les mains. Un seigneur, nommé Béthélenus, l'accusa un jour, devant le roi Gontran, d'avoir détourné à son profit les fonds du trésor public. Austregisile protesta de son innocence. Gontran remit la décision de l'affaire au jugement de Dieu, par un combat en champ clos. Mais le jour même où le combat devait avoir lieu, Béthélenus mourut d'une chute de cheval. Dégoûté de la cour et du monde, Austregisile se fit ordonner prêtre par Éthéréus, évêque de Lyon, et fut pendant vingt ans abbé du monastère de Saint-Niziers. En 611 il fut nommé évêque de Bourges, et occupa ce siége jusqu'à sa mort. Son corps fut exhumé avec pompe en 1334, et placé dans un magnifique tombeau. Il fut brûlé au seizième siècle par les huguenots.

Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti*, t. II, p. 96; et les Bollandistes, t. V, mois de mai.

**AUSTREMOINE** (saint), STREMONIUS, apôtre et premier évêque d'Auvergne vers 250 de J.-C. Il fut envoyé dans les Gaules par le pape saint Fabien, la première année du règne de Dèce; il convertit un grand nombre de païens, fonda la première église d'Auvergne, et fut enterré, dit-on, à l'abbaye d'Issoire. L'Église célèbre la fête de ce saint le 1er novembre.

Mabillon, *Act. Sanctorum*.

***AUSTRIUS** (*Sébastien*), médecin du seizième siècle. Il vécut à Bâle et à Strasbourg. On a de lui: *De secunda valetudine tuenda in Pauli Æginetl librum Explanatio*; Strasbourg, 1538, in-4°; Bâle, 1540; — *Cornelii de puerorum, infantiumque morborum dignotione et curatione liber, ex barbaro latinum fecit et emendavit*; Bâle, 1540, in-8°; Lyon, 1549. Il y est question des maladies de la jeunesse, d'après les écrivains arabes, grecs et latins.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***AUSTRUDE** ou **OSTRU**, **AUSTRUDIS** (sainte), née vers 634, morte en 688 ou 707. Elle était religieuse à douze ans, dans un monastère dont sainte Salaberge, sa mère, était abbesse. En 654 elle fut élue à la place de cette sainte par plus de trois cents religieuses, et eut à diriger même la communauté d'hommes annexée au monastère. Impliquée dans une accusation étrange pour son état, celle d'avoir trempé dans un prétendu complot, elle n'opposa à Ébroïn, qui vint l'interroger et la menacer, que le calme et la résignation. Délivrée de ce danger, elle eut à lutter ensuite contre Mauger, son évêque, qui voulait s'emparer de son abbaye.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

***AUTARITUS**, chef gaulois, mort en 238 avant J.-C. Il commanda les Gaulois mercenaires de l'armée carthaginoise en Afrique, et s'associa à la rébellion contre Carthage vers la fin de la première guerre Punique. Il tomba enfin entre les mains d'Hamilcar, qui le fit mettre en croix.

Polybe, *Hist.*, I, 77, 79, 80, 85, 88.

***AUTELLI** (*Jacques*), artiste en mosaïque, né en Italie au seizième siècle. Il travailla seize ans, depuis 1633 jusqu'en 1649, à une mosaïque que l'on voit au musée de Florence. Autelli fut secondé par plusieurs autres artistes; Ligozzi et Poccetti y avaient travaillé avant lui. La figure

en est octogone; il y a un dessin au milieu et des frises alentour. Poccetti exécuta le dessin, Ligozzi les frises, et Autelli fit le reste.

Lanzi, *Storia pittorica*.

**AUTELZ** (*Guillaume* DES), poëte, né à Charolles en 1529, mort vers 1576. Il étudia d'abord le droit à Valence, et se livra ensuite entièrement à son goût pour les belles-lettres. Il s'est caché sous le pseudonyme de *Glaumalis du Vézelet* dans ses écrits contre Meygret, qui voulait réformer l'orthographe française, conformément à la prononciation; et il a pris le pseudonyme de *Terhault*, dans ses vers à Ch. Fontaine, poëte contemporain, son ami. Ses principaux ouvrages sont : *le Mois de mai*; Lyon (sans date), recueil de poésies; — *Traité touchant l'ancien orthographe françois contre l'orthographe des meygrétistes*; Lyon, 1548, in-8°; 1550, in-16; — *Repos du grand travail*; Lyon, 1550, in-8°; recueil de poésies; — *Fanfreluche et Gaudichon, mythistoire barragouyne, de la valeur de dix atomes, pour la récréation de tous bons Franfreluchistes*; Lyon, Jean Diépi (Jean Pidié), in-8°; Rouen, in-16; Lyon, 1574, in-16; poëme satirique imité du *Pantagruel* de Rabelais. — *Réplique de Guillaume des Autelz aux furieuses défenses de Louis Meygret, avec la suite du Repos de l'auteur*; Lyon, 1551, in-8°; — *Amoureux repos de Guill. des Autelz*; Lyon, 1551, in-8°; — *Récréation des Tristes* (mélanges de poésies); Lyon, in-16; — *la Paix venue du ciel*, en vers; *le Tombeau de l'empereur de Charles-Quint*, en douze sonnets; Paris, 1558; Anvers, 1559, in-4°; — *Encomium Galliæ Belgicæ, accesserunt ejusdem alii versiculi*; Anvers, Ch. Plantin, 1559, in-4°; réimprimé dans Gruter, *Deliciæ Poetarum Italorum*.

Papillon, *Bibliothèque de Bourgogne*. — Nicéron, *Mémoires*, vol. XXX, p. 1734. — Goujet, *Biblioth. française*. — La Croix-du-Maine, *Bibliothèqués françaises*.

**AUTENRIETH** (*Jean-Hermann-Ferdinand* D'), médecin allemand, né à Stuttgard le 20 octobre 1772, mort à Tubingue en 1835. Dès sa première jeunesse, il montra des talents rares pour les sciences naturelles. Une imagination vive et une mémoire extraordinaire étaient favorables à ses études. Après avoir reçu le grade de docteur à vingt et un ans, il visita l'Autriche, la Hongrie, et suivit à Pavie les leçons de Frank et de Scarpa. En 1794, il fit un voyage aux États-Unis. Attaqué par la fièvre jaune, seul, sans secours, il se sauva de la mort par une saignée. A son retour il fut nommé d'abord conservateur du cabinet d'histoire naturelle à Stuttgart, puis, en 1797, professeur d'anatomie et de clinique à Tubingue.

L'université de cette ville, dont il fut chancelier, lui doit des améliorations importantes. Autenrieth a rédigé, soit seul, soit avec M. Reil, plusieurs ouvrages périodiques. Sa publication la plus importante est le *Manuel de la Physiologie empirique de l'homme* (en allemand) (Tubinge, 1801 et suiv., 3 vol. in-8°). Autenrieth a employé le premier l'émétique en frictions dans le traitement de la coqueluche; c'est pourquoi la pommade émétisée porte généralement le nom de *pommade d'Autenrieth*. Les autres ouvrages de ce médecin ont pour titres : *Experimenta et Observationes quædam de sanguine præsertim venoso*; Stuttgart, 1792, in-8°; — *Supplementa ad historiam embryonis humani, quibus accedunt observata quædam circa palatum fissum*; Tubingen, 1797, in-8°; — *Instruction sur les ouvertures de cadavres, l'empoisonnement, l'infanticide* (en all.); Stuttgart, 1806, in-8°; — *Essais de médecine pratique, tirés de l'institut clinique de Tubingen* (en all.); Stuttgart, 1808-1809, 2 parties in-8° : c'est dans cet ouvrage qu'Autenrieth a recommandé la pommade qui porte son nom; — *Traité sur l'origine de la circoncision chez les peuples sauvages et demi-sauvages, avec des considérations sur la circoncision des Israélites* (en all.); Tubingen, 1830, in-8°; — *Manuel de nosologie et de thérapeutique spéciale*, publié d'après les leçons d'Autenrieth, par C.-L. Reinhard (en all.); Wurzbourg, 1838, 2 vol. in-8°; — *Vues sur la vie de la nature et de l'âme* (en all.); Stuttgart, 1836, in-8°; ouvrage posthume.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*. — *Medicinische-chrirurgische zeitung*, 1798, 1820.

**AUTEROCHE** (*Chappe* D'). *Voyez* CHAPPE D'AUTEROCHE.

***AUTHARIS** ou **ANTHARIC**, roi des Lombards, mort le 5 septembre 590. Il ne succéda pas d'abord à Cléphis, son père; car, après la mort de ce dernier en 574, les Lombards donnèrent le gouvernement à trente ducs qui administraient l'État avec une autorité égale. La mésintelligence se mit bientôt entre eux; et lorsque Childebert II, roi des Francs, eut, à l'instigation de l'empereur Maurice, envahi la Lombardie, les ducs élurent un roi, et leur choix tomba sur Autharis. Il prit le prénom de *Flavius*, que tous les empereurs avaient adopté depuis Constantin. Puis il repoussa l'ennemi, soumit l'Istrie, et se rendit maître de la plupart des provinces d'au delà du Pô.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

***AUTHIER DE SISGAU** (*Christophe* D'), évêque et bénédictin français, né à Marseille en 1609, mort en 1667. Il entra dans les ordres en 1627, et alla ensuite étudier à Avignon. En 1632, lorsqu'il n'avait encore que vingt-trois ans, il fonda la congrégation du Saint-Sacrement, appelée d'abord *des Prêtres missionnaires du clergé*. En 1651, Authier devint évêque de Bethléem; et, à partir de ce moment, il s'appliqua à diriger la congrégation dont il était le fondateur, et que le pape Innocent X destina aux missions et à la direction des séminaires.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

**AUTHVILLE, DAUTHVILLE** ou **HAUTEVILLE DES AMOURETTES** (*Charles-Louis* D'),

ingénieur militaire, né en 1716, mort en 1762. Il fut lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers royaux, et publia, sous le voile de l'anonyme, la relation de la bataille de Belle-Isle, où l'escadre française fut défaite par l'amiral anglais Hawk; — *l'Antilégionnaire français*, ou *le Conservateur des constitutions de l'infanterie;* Paris, 1762; 1772, in-12.

Barbier, *Examen critique des dictionnaires*, p. 86. — Quérard, *la France littéraire.*

**AUTICHAMP** (maison D'). La maison d'Autichamp descend d'Artaud IV, seigneur de Beaumont (*voy.* ce mot), qui vivait en 1324. Plusieurs de ses membres se sont acquis une célébrité méritée par les services qu'ils rendirent à la France. Nous citerons François II, seigneur de la Freyte, qui combattit à Verneuil en 1424; Humbert III, seigneur de la Freyte et de Pélafol; André, qui mourut glorieusement à la bataille de Montlhéry en 1465; Claude, qui suivit Charles VIII en Italie; Charles, seigneur de Miribel, qui servit avec éclat depuis 1639 jusqu'à l'année de sa mort en 1692, se distingua au siége de Lérida, à la bataille de Lens, et dans les campagnes de Catalogne, antérieures à la paix de Westphalie; Antoine III, marquis d'Autichamp, lieutenant du roi en la province d'Anjou, mort en 1744; Louis-Joseph, colonel-lieutenant du régiment d'Enghien, tué à la bataille de Lawfeldt le 2 juillet 1747.

**AUTICHAMP** (*Jean-Fr.-Th.-Louis de Beaumont,* marquis D'), général français, fils du précédent, né en 1738 à Angers, mort le 12 janvier 1831. Il servit d'aide de camp au maréchal de Broglie pendant les premières campagnes de la guerre de sept ans; vers la fin de cette guerre, il devint colonel d'un régiment de dragons. En 1770, il fut nommé brigadier des armées du roi, et obtint le commandement de la gendarmerie de Lunéville : c'est pendant qu'il était à la tête de ce corps qu'il acquit la réputation d'un des meilleurs officiers de cavalerie qu'eut la France. En 1789, il se retira à Turin avec le prince de Condé; et, dès lors, d'Autichamp mit tous ses talents militaires au service de l'étranger. Il envahit la Champagne avec les Prussiens, défendit Maëstricht contre la France (1793), et contribua au soulèvement de Lyon; il allait passer en Vendée, lorsque la bataille de Quiberon le décida à se réfugier en Russie, où il fut mis, en 1799, à la tête d'un corps de cavalerie destiné à appuyer les opérations de Souvarow. Mais il ne put combattre ses concitoyens, parce que la coalition fut détruite avant son arrivée. D'Autichamp resta au service de la Russie jusqu'en 1815. Alors il revint en France. Louis XVIII lui rendit son grade de lieutenant général; mais il n'osa pas donner à l'ex-général russe le bâton de maréchal qui lui avait été promis. Le 27 et le 28 juillet 1830, d'Autichamp, quoique âgé de quatre-vingt-onze ans et goutteux, combattit avec ardeur contre les citoyens qui renversèrent un régime que d'Autichamp avait tant contribué à rétablir.

**AUTICHAMP** (*Antoine-Joseph-Eulalie de Beaumont*, comte D'), frère du précédent, né en 1744, mort en 1822, servit en Corse, en Amérique avec la Fayette, et se distingua au siége d'York-Town et à la prise de Saint-Christophe; plus tard il émigra, et fit toutes les campagnes de l'armée de Condé. Il rentra en France pendant le consulat.

**AUTICHAMP** (*Charles de Beaumont*, comte D'), fils du précédent, né en Anjou le 8 août 1770, mort en 1852. Il entra de bonne heure au service militaire qui faisait partie de la garde constitutionnelle du roi, à l'époque du 10 août. Après cette journée, il se sauva en Vendée pour y fomenter la guerre civile, et devint bientôt un des chefs les plus actifs de l'insurrection royaliste. Après la mort de Bonchamp, il accomplit l'ordre que lui avait donné ce généreux Vendéen, et sauva les cinq mille prisonniers républicains qui étaient au pouvoir de son parti. A la Restauration, il fut nommé pair de France.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — De Courcelle, *Dictionnaire historique des généraux français.*

***AUTIER** (*Victor*), médecin français contemporain, professeur de zoologie à Amiens. On a de lui : *Opuscule sur les maladies vénériennes et sur quelques traitements qui leur sont applicables;* Amiens, 1835, in-8°; — *Traité du cerveau, de ses fonctions; des symptômes, du diagnostic, du pronostic et du traitement des maladies*; Paris, 1837, in-8°.

Quérard, Supplément à *la France littéraire.*

**AUTISTATES.** *Voy.* ANTISTATE.

***AUTOCLÈS** (Αὐτοκλῆς), général athénien, vivait vers la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il fut un des généraux qui commandèrent en l'an 424 l'expédition dirigée contre Cythère. Il prit part aussi à la conclusion de la trêve avec Sparte en l'an 423 avant J.-C.

Thucyd., IV, 119.

***AUTOCLÈS**, orateur et général athénien, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant J.-C. En 371 il fut un de ceux qu'Athènes chargea de conclure la paix avec Sparte. Ce fut lui aussi qui, en 362 avant J.-C., alla commander en Thrace, et au retour fut mis en accusation pour n'avoir pas déployé assez d'activité dans ce commandement. Autoclès se fit remarquer comme orateur. Aristote, dans sa Rhétorique, reproduit un passage d'un discours de cet Athénien contre Mixdemide.

Diodore de Sicile, XV, 38. — Dém. *c. Aristocr.*, p. 655. — c. Polycl, p. 1207. — Aristote, *Rhet.*, VI, 23, § 12.

***AUTOCRATE** (Αὐτοκράτης), poëte comique grec du premier âge de la comédie. Suidas et Élien mentionnent une de ces pièces intitulée Τυμπανίσται. Il composa aussi plusieurs tragédies. Il est question dans Athénée d'un Autocrate, différent sans doute de celui dont il est parlé ici.

Suidas. S. V. (Αὐτοκράτης). — Athénée, IX, 395; XI, 460. — Smith, *Dictionary.*

**AUTOLYCUS** (Αὐτολύκος), mathématicien grec, né à Pitane, ville éolienne de l'Asie, vivait vers l'an 330 avant J.-C. Il enseigna les mathématiques à Arcésilas, et fit avec lui un voyage à Sardes, où vivaient alors beaucoup de mathématiciens. Nous avons de lui : *le Traité de la Sphère en mouvement* (περὶ κινουμένης Σφαίρας), qui contient douze propositions toutes géométriquement et simplement démontrées ; — *Des levers et couchers des astres* (περὶ Ἐπιτολῶν καὶ Δύσεων), en deux livres. Ils ne renferment que des théorèmes généraux qui ne peuvent servir à aucun calcul. On ne trouve dans Autolycus aucun vestige de la trigonométrie, qui seule aurait pu lui donner la théorie complète et la solution précise des diverses questions qu'il a établies en théorèmes vagues et souvent obscurs. Ces ouvrages, c'est-à-dire les propositions sans les démonstrations, ont été imprimés en grec et en latin par les soins de Conrad Dasypodius; Strasbourg, 1572, in-8°. Un Napolitain, Jos. Auria, en a donné à Rome, 1587 à 1588, 2 vol. in-4°, une traduction latine.

Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. III, p. 9. — Delambre, *Hist. Astron. anc.* — Fabricius, *Biblioth. Græc.*, vol. II. — Heilbronner, *Hist. Math. univ.*

***AUTOMÉDON** (Αὐτομέδων), poëte grec de Cyzique, vivait environ 80 ans après J.-C. On attribue à un poëte de ce nom douze épigrammes contenues dans l'Anthologie grecque.

Brunck, II, 267; III, 331. — Jacobs, *Anthologia græca*, VII, 198; XIII, 866.

**AUTOMNE** (*Bernard*), légiste français, né près d'Agen en 1567, mort près d'un siècle après en 1666. Il se livra de bonne heure à l'étude du droit, et devint avocat au parlement de Bordeaux. Il avait entrepris, sur une promesse d'argent du chancelier, une édition du *Corps du droit*, qui l'entraina dans des dépenses écrasantes. Il allait être poursuivi par ses créanciers, quand le Bret, conseiller d'État, vint à son secours. On a de lui : *Commentaire sur la coutume de Bordeaux*, dont la meilleure édition est celle de Dupin ; 1728, in-fol., avec des notes ; — *Conférence du droit romain avec le droit français ;* 1644, 2 vol. in-fol. ; — *Censura Gallica in jus civile Romanorum ;* Paris, 1615, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — *Dictionnaire historique.*

**AUTON, AUTUN, AUTHON** (D'), **DAUTON** (*Jehan*) (1), chroniqueur et poëte français, naquit vers 1466 à Beaurepaire, suivant Guy Allard (*Bibliothèque du Dauphiné*), à Poitiers, suivant l'abbé Gouget (*Bibl. franç.*), ou dans la Saintonge, selon Dreux du Radier (*Bibliothèque du Poitou*), et mourut en janvier 1527. Il appartenait à l'ordre de Saint-Benoît (1), et se fit de bonne heure remarquer par son goût pour la poésie ; ce qui le mit en rapport avec la reine Anne de Bretagne, épouse de Louis XII, qui protégeait les lettres. Il accompagna ce roi dans ses expéditions en Italie, et remplit à la cour les fonctions d'historiographe. Ses services furent récompensés par les revenus de l'abbaye d'Angle en Poitou, et du prieuré de Clermont-Lodève. A la mort de Louis XII, d'Auton se retira dans son abbaye. Il eut pour élève Jean Bouchet.

L'ouvrage principal d'Auton est sa *Chronique du roi Louis XII* (depuis 1499 jusqu'en 1508), dont la première moitié fut publiée par Théodore Godefroy à la fin de l'*Histoire de Louis XII* de Claude Seyssel, 1615, in-4°, et 1620, in-4°. L'ouvrage entier fut publié par le bibliophile Jacob (P. Lacroix), sous le titre de *Chroniques de Jean d'Auton, publiées pour la première fois en entier d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, avec notices et notes ;* Paris, 1834-1835, 4 vol. in-8° ; dans la *Collection des chroniques, mémoires et documents de l'histoire de France.*

Les productions poétiques d'Auton, sauf la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, se trouvent dans le manuscrit n° 7899 (manuscrits français) de la Bibl. nationale. Les *Épîtres envoyées au roi très-chrétien*, etc., ont été imprimées à Lyon, 1509, in-4° (caractères gothiques); l'*Exil de Gesnes la superbe*, à Lyon, 1508. Les autres morceaux sont inédits.

Gouget, *Bibl. Franç.*, XI, 386. — La Croix du Maine et Duverdier, *Bibl. franç.* — Notes de P. Lacroix dans l'édition de la Chronique d'Auton.

***AUTOPHRADATE**, général persan, vivait environ 370 ans av. J.-C. Il eut la satrapie de Lydie, sous Artaxerce-Mnémon. Les peuples et les satrapes de l'Asie Mineure s'étant révoltés contre les rois, Autophradate fut chargé de faire rentrer les rebelles dans l'obéissance; mais ses troupes furent défaites et massacrées en grande partie. Enfin, l'un des chefs révoltés, Datames, fit sa soumission au roi des Perses, et Autophradate se retira dans son gouvernement de Phrygie.

Cornélius-Népos, *Datames*, c. 11. — Arrien, *Anabasis*, II, 1, 2 ; 13, 20 ; III, 23, 24. — Aristot., *Polit.*, II, 4.

**AUTPERT** ou **AUSBERT, ANSBERT** (*Ambroise*), bénédictin, abbé de Saint-Vincent de Valtorne dans l'Abruzze, naquit en Provence au commencement du huitième siècle, et mourut en 778. Il commenta les *Psaumes*, le *Cantique des Cantiques*, et l'*Apocalypse*. Il est le premier qui ait demandé au pape l'approbation de ses ouvrages. Comme presque tous les écrivains de cette époque d'ignorance, il ne connaissait Platon, Virgile, Cicéron, que de nom.

Duchêne, *Hist. franc. script.*, tom. III, p. 675 (édit.

(1) Jean Bouchet l'appelle D'AUTHON, dans ce quatrain :

Georges avoit une veine élégante ;
Grave et hardie, frere Jean d'*Authon*,
Douce, venuste; et Lemaire abondante.
Le Charretier prose avoit de *hauton*.

D'après Guillaume Crétien, il faudrait écrire *d'Auton* ou *Dauton* :

Le révérend abbé le bon *Dauton*
Merveille n'est, car il abonde en ton.

(1) Et non à l'ordre de Saint-Augustin, comme le dit la *Biographie Michaud*.

de 1641.) — Mabillon, *Acta Sanct. ordinis Sancti Benedicti, secul. III*, pars 2, p. 262.

**AUTREAU** (*Jacques*), peintre et poëte, né à Paris en 1656, mort à l'hospice des Incurables en 1745. Il se livra d'abord à la peinture, et fit plusieurs tableaux estimés, parmi lesquels on remarque un portrait du cardinal de Fleury, auprès duquel est placé Diogène éteignant sa lanterne. A l'âge de plus de soixante ans, il se mit à travailler pour le théâtre, et donna plusieurs pièces, telles que *le Port à l'Anglais*; — *la Fille inquiète*; — *Panurge à marier*; — *la Magie de l'amour*, représentées au Théâtre-Italien et au Théâtre-Français, avec un succès médiocre. On a aussi de lui un opéra : *Platée*, dont Rousseau fit la musique. Les pièces d'Autreau ont été réunies en 4 volumes et publiées par Pessellier, Paris, 1749, édition précédée d'une notice biographique.

De Fontenai, *Dictionnaire des Artistes*. — Heineken, *Dictionnaire des Artistes*.

***AUTREPE**, littérateur français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *l'Arithmétique de la Noblesse commerçante*, ou *entretiens d'un négociant et d'un jeune gentilhomme sur l'Arithmétique appliquée aux affaires du commerce, de banque et de finance*; Paris, Durand, 1760-1761, in-4°; — *Arithmétique méthodique et démontrée, avec un traité des changes étrangers*, in-8°; — *Discours et dissertations pour la vérification des écritures*; 1762, in-4°, en collaboration avec Paillaisson; — *Lettres sur la vérification des écritures arguées de faux*; 1770, in-12; — *Pilobouffi*, tragédie en cinq actes; Paris, 1755, in-12; 1756, in-8°; — *Traité sur les principes de l'art d'écrire*; 1759, in-fol.; — *Éloge de J.-B. Colbert*; 1768, in-8°.

Lelong, *Bibl. histor. de la Fr.*, III, n° 32891; II, 24303, édit. de Fontette.

***AUTREVILLE**, historien français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *État général des affaires de France sur tout ce qui s'est passé, tant dedans que dehors le royaume, depuis la mort déplorable de Henri IV jusqu'à présent*; Paris, Tiffaine, 1617, in-8° : l'auteur dit dans sa préface qu'il a écrit cet ouvrage pour rétablir la vérité sur certains faits défigurés et altérés dans les histoires précédentes; — *Inventaire général des affaires de France depuis l'an* 1618 *jusqu'en* 1620; Paris, 1620.

Lelong, II, n°s 20815 et 20916, édit. de Fontette.

' **AUTREY** (*Henri-Jean-Baptiste Fabry* DE MONCAULT, comte D'), écrivain français, né à Paris le 9 juin 1723, mort en 1777. Il entra d'abord dans l'armée, et devint commandant d'une brigade de la cavalerie légère de Bretagne. Il employait ses loisirs à réfuter les opinions des encyclopédistes et des philosophes du dix-huitième siècle. Voltaire, dans une lettre qu'il lui adressa, lui dit : « J'ai eu l'honneur de passer une partie de ma vie avec votre mère; vous possédez son intelligence, avec beaucoup plus de philosophie. » Les ouvrages d'Autrey sont : *l'Antiquité pestifiée*, ou réfutation du livre de Boulanger ayant pour titre : *l'Antiquité dévoilée par ses usages*; Paris, 1776, in-12; — *le Pyrrhonien raisonnable*, ou *Méthode nouvelle proposée aux incrédules*, par l'abbé ***; la Haye (Paris), 1765; — *les Quakers à leur frère* **** (Voltaire), *lettres plus philosophiques que ..... sa religion et ses livres*; Londres et Paris, 1768, in-8°.

Voltaire, t. LIX, p. 186, éd. de Kehl. — Quérard, *la France littéraire*. — Barbier, *Dictionnaire des ouvr. anonymes*. — Grimm, *Corresp. litt.*, VI, 182, éd. 1812.

***AUTRIVE** (*Jacques-François* D'), violiniste français, né à Saint-Quentin (Picardie) en 1758, mort à Mons (Belgique) en 1824. Il était l'un des meilleurs élèves de Jarnovich, et joignait à des sons purs beaucoup d'expression dans l'adagio. Ses compositions sont nombreuses. Outre plusieurs concertos pour son instrument, il a fait graver plusieurs œuvres de duos, dont l'une est dédiée à Kreutzer. Quelques œuvres pour le violon, de sa composition, sont restées en manuscrit. Autrive devint sourd à l'âge de trente-cinq ans

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

**AUTROCHE** (*Claude* DE LOGNES D'), littérateur, né à Orléans le 1er janvier 1744, mort le 17 novembre 1832. Il voyagea en Italie, visita Rome, et vit Voltaire à Ferney. Il vivait retiré dans sa terre de la Porte, près d'Orléans, et nourrissait le projet de *refondre* ou corriger Virgile, Milton et le Tasse. Ses ouvrages, publiés sous le voile de l'anonyme, sont fort médiocres; en voici les titres : *Traduction libre des Odes d'Horace en vers français, suivie de notes historiques et critiques*; Orléans, 1789, 2 vol. in-8°; — *Traduction de l'Énéide en vers français, suivie de notes littéraires et morales*; Orléans, 1804, 2 vol. in-8°; — *l'Esprit de Milton, ou traduction en vers français du Paradis perdu*; 1808, in-8°; — *la Jérusalem délivrée du Tasse*, traduction en vers français, 1810, in-8°; — *Traduction nouvelle des Psaumes de David en vers français, avec le texte latin en regard, par M. d'A****; Orléans, 1820, in-8°; — *Mémoire sur l'amélioration de la Sologne*; Orléans, 1787, in-8°.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, année 1832. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*. — Quérard, *la France littéraire*.

***AUTRONIUS PŒTUS**, personnage consulaire romain, vivait vers la première moitié du premier siècle avant J.-C. Nommé consul en l'an 66, il fut ensuite condamné pour fait de concussion. Pour se venger, il s'associa au premier complot de Catilina, qui avorta par suite de la précipitation de ce Romain fameux. Autronius entra ensuite dans la conjuration ourdie par Catilina sous le consulat de Cicéron; et lorsque l'éloquent consul l'eut dévoilée, Autronius eut l'impudence de réclamer l'appui de Cicéron. Cet appel ne fut pas entendu, et le complice de Catilina fut exilé en Épire.

Salluste, *Catilina*. — Pauly, *Real-Encyclopædie*.

**AUTUN**. *Voy*. AUTON.

**AUVERGNE** (comtes et dauphins D'). Vers le milieu du huitième siècle, l'histoire de la France méridionale donne le titre de comte d'Auvergne à un certain Blandin, qui servit avec un zèle constant le duc Waifre dans la lutte qu'il eut à soutenir contre le fondateur de la dynastie carlovingienne, Pepin le Bref. Après lui, plusieurs seigneurs appartenant à diverses maisons furent tour à tour investis du comté par les ducs d'Aquitaine ou par les rois; quelques-uns jouèrent un rôle important dans les affaires du pays, entre autres Bernard II, à qui Louis le Bègue laissa par testament, en 879, la tutelle de son fils aîné, et qui dirigea quelque temps le royaume avec force et habileté. A cette même époque s'établit le régime féodal; le comté d'Auvergne devint héréditaire comme toutes les autres grandes seigneuries. Mais la maison de ce Bernard s'étant éteinte en 928, la seigneurie redevint quelque temps viagère, et fut concédée successivement à des comtes de Poitiers et de Toulouse. En 979, elle fut de nouveau héréditaire dans la famille des vicomtes d'Auvergne, qui se constituèrent vassaux des ducs d'Aquitaine ou de Guyenne, et passèrent avec eux sous la domination de l'Angleterre. Le huitième de ces seigneurs, Guillaume VIII, fut, vers 1155, dépouillé par son oncle, aussi nommé Guillaume, de la plus grande partie du comté; de longues hostilités suivirent cette usurpation: elles furent terminées par un traité qui partagea la seigneurie entre l'oncle et le neveu. Le premier conserva le comté et prit le nom de Guillaume IX; le second eut une partie de la Limagne *avec une moitié de la ville de Clermont*, circonstance qui permit à des seigneurs issus de l'une et de l'autre branche de porter quelquefois, même simultanément, le titre de comtes de Clermont. Les descendants de Guillaume VIII sont connus dans l'histoire sous le titre de *dauphins d'Auvergne*, et plusieurs figurent avec distinction dans nos annales jusqu'à l'année 1428, où cette seigneurie passa, par le mariage de Jeanne, fille unique du dernier comte, avec Louis, comte de Montpensier, à cette branche de la maison de Bourbon (*voy.* MONTPENSIER). Quant au comté d'Auvergne, il fut confisqué à la suite d'une guerre soutenue par le comte Gui II contre Philippe-Auguste, et rendu plus tard à son successeur Guillaume XI, sauf certaines parties qui devinrent un nouveau comté d'Auvergne, que le roi Jean érigea en duché en faveur du duc de Berri, son fils, et qui fit plus tard retour à la couronne. Robert V, fils de Guillaume, hérita par sa mère, en 1260, du comté de Boulogne, et le transmit à ses successeurs. Vers la fin du quatorzième siècle, les deux comtés passèrent par mariage à l'ancienne maison de la Tour, dite depuis de *la Tour-d'Auvergne*. En 1524, la comtesse Anne n'ayant pas d'héritiers directs, légua le comté d'Auvergne à la reine Catherine de Médicis, sa nièce. Cette princesse transporta en 1589 le comté en pur don à Charles de Valois, fils naturel de Charles IX, et plus connu sous le nom de duc d'Angoulême; mais en 1606 Marguerite de Valois, fille de Catherine, se pourvut en parlement contre cette donation et se fit adjuger le comté, qu'elle céda dans la suite au Dauphin, depuis Louis XIII, qui le réunit à la couronne. L'Auvergne devint, depuis cette époque, un des trente-deux gouvernements de la France. [*Enc. des g. du m.*]

Moréri, *Dict. historique*. — *Art de vérifier les dates*.

**AUVERGNE** (LATOUR D'). *Voy*. LATOUR.

**AUVERGNE** (*Antoine* D'), musicien français, né à Clermont-Ferrand le 4 octobre 1713, mort à Lyon le 12 février 1797. En 1739, d'Auvergne était déjà l'un des violons de la chambre du roi et compositeur du concert spirituel; plus tard, il eut la direction de l'Académie de musique et la place de surintendant de la musique du roi. Il a publié une œuvre de trios, plusieurs motets pour le concert spirituel, et un certain nombre d'opéras, en général remarquables, et joués à l'Académie royale de musique, à la cour et à l'Opéra-Comique; les principaux sont: *Énée et Lavinie*, *les Amours de Tempé*, *les Fêtes d'Euterpe*, *Polyxène*, et *la Vénitienne*. *Les Troqueurs*, dont Vadé fit les paroles, peuvent être considérés comme le premier opéra-comique français: ils furent représentés en 1753, et obtinrent un grand succès. Jusqu'alors nos opéras-comiques n'avaient été que de simples vaudevilles.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

* **AUVERGNE** (*Édouard* D'), historiographe anglais, natif de Jersey, vivait dans la dernière partie du dix-septième siècle. Il devint recteur du grand Hallingbury (comté d'Essex); puis, le roi Guillaume III en fit son chapelain. En cette qualité, il accompagnait le roi partout et prenait des notes. On a de lui: *A relation of the most remarkable transactions of the last campagne in the confederate Army under the command of his Majesty of Great Britain and after of the elector of Bavaria* (Maximilian II), *in the Spanish Netherlands;* Londres, 1693, in-4°; — *the History of the last campagne in the Spanish Netherlands;* Londres, 1693, in-4°; — *With the journal of the siege of Fluy;* Londres, 1694, in-4°: la préface de cet ouvrage est datée de Bruges; — *the History of the campagne in Flanders for the year* 1695, *with an account of the siege of Namur;* Londres, 1696, in-4°; — *Idem* pour l'année 1697; — *Together with a journal of the siege of Ath; and a summary account of the negotiations of the general Peace at Ryswick;* Londres, 1698, in-4°; — *the History of the campagne in Flanders for the year* 1691, *completing the history of the seven campagnes of his said Majesty to the treaty of Ryswick;* Londres, 1735, in-4°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, IV, 740, 750, édit. Bliss. — *Gentleman's Magazine*; for. 1737, p. 702. — Salmon, *History and antiquities of Essex*, 93.

* **AUVERGNE** (*Guillaume* D'), évêque de Paris, né à Aurillac dans la seconde partie du douzième siècle, mort le 30 mars 1249. Il possédait un savoir aussi étendu qu'on pouvait l'avoir à cette époque en théologie, en philosophie et en mathématiques; il fut docteur en Sorbonne et professeur de théologie. A la mort de Barthélemy en 1228, Guillaume fut appelé au siége épiscopal vacant. Il fonda des monastères, et fit condamner, par les théologiens de son diocèse, la pluralité des bénéfices. Il entreprit de réfuter Aristote sur des questions métaphysiques, conformément à la scolastique du moyen âge. On a de lui des *sermons* et des *traités* sur divers points de morale. Le Féron les a recueillis et publiés en 1674, 2 vol. in-fol.

*Gallia christiana*, VII, 94-100. — *Catalogus Scriptorum Ecclesiasticorum*, édit. 1531. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*, XII, 412-419.

**AUVERGNE** (*Martial* D'). *Voy.* MARTIAL.

* **AUVERGNE** (*Peyrols* D'), poëte provençal du douzième siècle. On l'a souvent confondu avec Pierre d'Auvergne et Pierre de la Vernèque; Ginguené et Nostradamus ont commis cette erreur. Peyrols d'Auvergne est l'auteur d'un *Dialogue avec l'Amour*. Fabre d'Olivet le cite dans ses *Poésies occitaniques du treizième siècle*. On a encore de Peyrols environ vingt-cinq chansons qui se trouvent en manuscrit au Vatican sous le n° 3204, et à la Bibliothèque nationale sous le n° 7226.

Millot, *Histoire littéraire des troubadours*, I, 322-333. — Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*. — *Hist. littéraire de la France*, XV, 454-456. — Rochegude, *le Parnasse occitanien*, 88-94. — Sismondi, *De la littérature du midi de l'Europe*, I, 141-144.

**AUVERGNE** (*Pierre* D'), troubadour surnommé *le Vieil*, natif de Clermont, florissait au commencement du treizième siècle. Les vingt-quatre pièces qui nous restent de lui traitent des sujets de galanterie, de dévotion et de politique. Suivant Millot, ce troubadour est le même qu'un jacobin du treizième siècle, connu sous le nom de *Petrus de Alvernia*.

Millot, *Histoire littéraire des troubadours*.

* **AUVERGNE** (*Pierre* D'), écrivain scolastique, vivait à la fin du treizième siècle. On ignore l'époque de sa mort. Il était chanoine de Paris, et avait la réputation d'un grand philosophe. En 1272, le rectorat de l'université de Paris étant devenu vacant, le légat du pape désigna Pierre d'Auvergne comme le plus digne d'occuper ce poste. On a de lui *Summa quæstionum quodlibeticarum*.

Bulée, *Historia universitatis Parisiensis*, III, 418, 705. — Oudin, *Commentarius de Scriptoribus ecclesiasticis*, III, 527, 528.

* **AUVERGNE** (*Pierre* D'), ou PETRUS DE CROS, commentateur, né vers le milieu du treizième siècle en Auvergne, mort le 25 septembre 1307; d'autres disent en 1301. Il devint, sous la direction de saint Thomas d'Aquin, un théologien distingué et un philosophe de quelque valeur. Il fit partie de la Sorbonne, et, comme chanoine, du chapitre de Paris. Sammarthanus en fait un évêque de Clermont, dans la *Gallia christiana*. On a de lui : *Appendix commentariorum divi Thomæ Aquinatis ad libros Aristotelis*, etc.; Venise, 1495, in-fol., et 1562, in-fol.; — *Commentarii in libros Aristotelis de motibus animalium*, etc.; Venise, 1507; — *Commentarii super quatuor libros Meteororum Aristotelis* (manuscrit); — cinq ou six autres commentaires qui sont restés en manuscrit, et dont l'un a trait à la *Politique* d'Aristote.

Quétif et Echard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, I, 489. — Hoffmann, *Universal-Lexikon*, au mot Peter von Auvergne. — Oudin, *Commentarius de Scriptoribus ecclesiasticis*, III, 593.

**AUVIGNY** (*Jean du Castre* D'), littérateur, né dans le Hainaut en 1712, mort le 27 juin 1743. Doué d'une imagination ardente et déréglée, il entra dans les chevau-légers de la garde, et fut tué à l'âge de trente-un ans au combat d'Ettingen. On a de lui : *les Prétendus Mémoires de madame de Barneveldt*, avec des portraits satiriques, en collaboration avec l'abbé Desfontaines, 2 volumes in-12, 1732; — un *Abrégé de l'histoire de France et de l'histoire romaine* par demandes et par réponses, 2 vol. in-12, 1740 et 1759. On l'attribue ordinairement à l'abbé Desfontaines, qui ne fit que le revoir; — *les Amusements historiques*; Paris, 1735, 2 vol. in-12; — *Aventures d'Aristie et de Télasie*; Paris, 1731, 2 vol. in-12; — *Histoire de Paris*, 1735, en 5 vol. in-12 : les quatre premiers volumes sont d'Auvigny et de l'abbé Desfontaines; le cinquième est de Louis-Joseph de la Barre; — les huit premiers volumes des *Vies des Hommes illustres de la France*, 10 vol. in-12 ; le neuvième et le dixième ont été publiés en 1744 par son frère, chanoine de Prémontré : l'abbé Pérau et Turpin ont continué cet ouvrage; — *la Tragédie en prose, ou la Tragédie extravagante*, comédie en un acte et en prose; Paris, 1730, in-12; — *Anecdotes galantes et tragiques de la cour de Néron*; Paris, 1735, in-12. Ce dernier ouvrage a été à tort attribué à l'abbé Desfontaines.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

**AUVITY** (*Jean-Abraham*), médecin français, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1821. Il fut membre de l'ancienne Académie de chirurgie, et médecin de l'hôpital des Enfants-Trouvés. On a de lui : *Mémoire sur la maladie aphtheuse des nouveau-nés*, et un *Mémoire sur l'endurcissement du tissu cellulaire* (dans les *Actes* de l'Académie de chirurgie, 1787 et 1788).

*Dictionnaire historique de médecine*.

* **AUVRAY** (*Félix*), peintre français, né à Paris en 1800, mort dans sa ville natale en 1833. Il était un des meilleurs élèves du baron Gros.

On a de lui : *Saint Louis prisonnier* ; — *Gauthier de Châtillon défendant saint Louis contre les Sarrasins* ; — *le Déserteur* ; — *Saint Paul à Athènes*. — La société de l'*Union des arts* de Douai décerna à Auvray une médaille d'honneur ; mais elle arriva au moment où l'on portait en terre le pauvre artiste.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes*, etc.

* AUVRAY (*Philippe-Pierre-Joseph*), né à Dresde en 1778, mort en 1815. Il étudia d'abord avec Casanova, puis, à la mort de celui-ci, avec Schœnau, dont il copiait les peintures. Auvray a illustré de son pinceau la galerie de Dresde. Il peignait le portrait à l'huile et la miniature.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* AUVRAY (*Jean*), écrivain ecclésiastique, né à Montfort-l'Amaury au commencement du dix-septième siècle, mort le 19 juillet 1661. Il était prieur de Saint-Odon de Bossets. On a de lui : *la Vie de Jeanne Absolu, dite* de Saint-Sauveur, *religieuse de Fontevrauld* ; Paris, 1640, in-4° ; — *l'Enfance de Jésus et sa famille, honorée en la vie de sainte Marguerite du Saint Sacrement* ; Paris, 1654, in-8° ; — *Pratique de piété*, etc. ; Paris, 1651, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, I, 905, etc. — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires*. — Liron, *Singularités historiques et littéraires*, I, 473-477.

AUVRAY (*Jean*), littérateur, né en Normandie vers l'an 1590, et mort en 1633. Il était avocat au parlement de Normandie, et consacra ses loisirs à composer des poésies licencieuses. Il a publié : *Diverses Poésies*, etc. ; Rouen, 1608, in-12 ; — *l'Innocence découverte, tragicomédie* ; 1709, in-12, sans indication de lieu ; — *le Trésor sacré de la muse sainte*, etc., in-8° ; Rouen, 1613 ; — *les Poëmes præmiez au Puy de la conception*, année, etc. ; Rouen, 1622 ; — *le Banquet des Muses*, etc. ; Rouen, 1628 et 1633, in-8° ; — *le Triomphe de la Croix*, in-8°, 1622 ; — *Théâtre et œuvres poétiques* (contenant, outre la *tragi-comédie de l'Innocence découverte*, celles de *Madaute* et de *Dorinde*) ; Paris, 1628 et 1631, in-8° ; — *Satires* ; Rouen, 1631, in-8° ; — *Œuvres saintes*, etc., in-8° ; Rouen, 1634.

Beauchamps, *Recherches sur les théâtres de France*, II, 82. — Parfait, *Histoire du théâtre françois*, IV, 414, 494, 530. — Goujet, *Bibliothèque française*, XV, 318-327. — Brunet, *Manuel du libraire*.

AUVRAY (*Louis-Marie*, baron), maréchal de camp honoraire, né à Poitiers (Vienne) le 12 octobre 1762 (1), mort à Taillé (Indre-et-Loire) le 11 novembre 1833. Il était fils de N. Auvray, secrétaire de l'intendance. Capitaine de la garde nationale parisienne soldée, devenue le cent quatrième régiment d'infanterie le 3 août 1791, Auvray fit les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord. Promu le 8 février 1794 au grade de chef de bataillon, il prit une part active dans tous les combats livrés par cette armée jusqu'en 1795. Chef de brigade le 5 janvier de la même année, il continua de servir jusqu'au 21 avril 1800, époque à laquelle le premier consul l'appela à la préfecture de la Sarthe, qu'il occupa jusqu'au 14 juin 1814. Il a publié une *Statistique du département de la Sarthe*. A. S...Y.

(1) La *Biographie Michaud* se trompe en disant qu'Auvray (Louis-Marie) naquit à *Paris*.

*Archives de la guerre*.

* AUWERA (*Jean-George-Wolfgang* D'), sculpteur allemand, né au commencement du dix-huitième siècle, mort en Bavière en 1756. Il exécuta des travaux gigantesques dans les cathédrales de Mainz, Bamberg et Würzburg.

Jäck, *Leben und Werke der Künstler Bambergs*.

* AUXBŒUFF (*Pierre*), prédicateur et théologien de l'université de Paris au commencement du quinzième siècle. Les émissaires du cardinal de Savoie ayant insulté la procession de l'université qui allait de l'église des Mathurins à celle de Sainte-Catherine-la-Couture, le 14 juillet 1404, pour demander la guérison du roi Charles VI, le père Auxbœuff obtint, par un discours éloquent, que le cardinal réparerait l'injure qu'il avait faite à l'université. Ce discours, dont l'anonyme de Saint-Denis relève la beauté dans la *Vie du roi Charles VI* (ch. 8, livr. 24), se trouve manuscrit à la Bibliothèque nationale. Auxbœuff, par son mérite, devint ensuite confesseur d'Isabelle de Bavière, femme de Charles VI, et se fit une grande réputation par les sermons qu'il prononçait dans les diverses églises de Paris. Ils ont été traduits en latin, et publiés à Paris chez Josse Bodius Ascensius, en 1521. On les réimprima à Anvers chez Guillaume Lestunius en 1643, in-4°. On les a en manuscrits à la Bibliothèque nationale (fonds Colbert) sous le n° 2452.

Oudin, *De Script. eccles.*, t. III, p. 1277. — *Magna Biblioth. eccles.*

AUXENCE ou AUXENT (saint), abbé en Bithynie, Persan d'origine, et Syrien de naissance, mort l'an 470. Il était fils d'Abbas, que la persécution du roi Sapor avait obligé d'abandonner le pays pour sa religion, et de venir s'établir en Syrie, où il se maria. L'an 432, Auxence vint à Constantinople, où il eut un emploi à la cour, dans la quatrième compagnie des gardes. On dit que le don des miracles, qu'il s'était attiré par sa sainteté, l'avait trop fait remarquer, et qu'il se cacha aux yeux de tous sur une montagne de Bithynie, nommée Oxie, à trois lieues et demie de Chalcédoine. Il n'avait d'autre habit qu'une peau de bête, et ne mangeait que des racines. L'empereur Marcien, ayant convoqué un concile œcuménique à Chalcédoine contre les eutychiens, voulut avoir l'avis d'Auxence, qui refusa de reparaître aux yeux du monde ; mais il y fut traîné malgré lui, et souscrivit aux décrets du concile. A son retour, il se fit conduire sur la montagne de Siope, beaucoup plus haute, mais moins éloignée de Chalcédoine que celle d'Oxie. Il y redoubla ses austérités, et convertit un grand nombre de personnes des deux sexes, qui se mirent à

pratiquer son genre de vie autour de sa cellule et sur les montagnes voisines. Les Grecs et les Latins célèbrent sa mémoire le 14 février.

Sozomène, *Hist. Eccles.* — Baillet, *Vie des saints*, 14 février.

***AUXENCE** (saint), évêque de Mopsueste, en Cilicie, vers l'an 321. Il était d'abord soldat sous l'empereur Licinius. Un jour, on voulut savoir s'il était païen : on lui ordonna d'offrir des raisins à Bacchus; mais il aima mieux quitter la profession militaire que d'accomplir un acte contraire à la foi chrétienne. Devenu évêque, il se fit remarquer par ses vertus exemplaires.

Suidas, *Lexicon hist.* — Baronius. — Baillet, *Vie des saints*, 18 décembre.

***AUX-ÉPAULES** (*Richard*), seigneur du Homme et de Sainte-Marie-du-Mont : tel est le nom d'un capitaine qui joua un rôle assez important dans les guerres du règne de Charles VII. Cette famille, originaire du Cotentin, se nommait en latin *de Humeris*, ou *ad Humeros*, ou *de Scapulis ;* en français, *des Humères, des Épaules*, et plus constamment *Aux-Espaules*. Richard Aux-Épaules appartenait à des parents dévoués à la cause française : l'un de ses frères avait été tué à la bataille d'Azincourt, et l'autre à la défense du mont Saint-Michel contre les Anglais. Cependant, lors de l'occupation de la Normandie par ces étrangers, il s'allia avec les ennemis de la France. En 1444, il avait épousé Jeanne de Surrienne, veuve de Pierre de Rye, et fille de François de Surrienne, dit *l'Aragonais*. Ce dernier était originaire de Valence en Espagne, et oncle maternel du pape Alexandre VI, Borgia. François de Surrienne, venu pour chercher fortune de ce côté-ci des Pyrénées, la trouva en servant alternativement les intérêts des rois de France et d'Angleterre. Il était, lors de cette période, un des principaux agents de la cause de Henri VI, à la solde du conseil d'Angleterre. En mariant sa fille à Richard Aux-Épaules, François lui confia la place forte de Longny, sise dans le Perche, place dont il était seigneur, sous l'autorité des Anglais. Les trêves précédemment jurées entre les deux rois furent rompues de la part de Henri VI, en 1448, par la prise de Fougères : François de Surrienne était le principal moteur de ces hostilités. Charles VII y répondit en entreprenant la conquête de la Normandie. Le château de Longny fut un des premiers assiégés. Ce château avait, comme nous l'avons vu, pour capitaine Richard Aux-Épaules, et servait aussi de résidence à la propre femme de François de Surrienne, belle-mère du châtelain, et toute dévouée aux Anglais. La campagne venait à peine d'être ouverte : un grand intérêt s'attachait tout d'abord au succès ou à la résistance que le roi de France allait rencontrer en cette occurrence. Pierre de Brézé, sénéchal de Poitou, qui dirigeait toutes les opérations au nom de Charles VII, était parent, par les femmes, de Richard ; il noua des intelligences avec son allié. Celui-ci, moyennant une somme de 1200 écus d'or, dont la quittance authentique et originale nous a été conservée, accepta les propositions du ministre de Charles VII, et ouvrit la place aux Français. Cette défection exerça une influence assez considérable sur le succès de la campagne, et dès ce moment Richard Aux-Épaules ne cessa de servir avec distinction et fidélité le parti national. Charles VII lui fit de grands dons, et le nomma successivement chambellan et gouverneur du Pont-d'Onne ou Pont-d'Ouve en Cotentin. Il prit part à la campagne de Guyenne, qui eut pour résultat de reconquérir cette province, la dernière qui restât sous la domination étrangère, et fut fait chevalier à la bataille de Castillon. Il mourut dix ans après, sous Louis XI, en 1463.

VALLET DE VIRIVILLE.

*Notice sur Robert Blondel*, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, t. XIX, p. 218 et suiv.— *Chroniques* de Jacques du Clercq, Mathieu de Coucy, Jean Chartier, Robert Gaguin. — *La Mer des histoires ;* Lyon, 1512, in-fol. — Cabinet généalogique de la Bibliothèque nationale : *Aux-Espaules*.

***AUXI** ou **AUXY** (*Jean*, sire D'), grand maître des arbalétriers de France, né à la fin du quatorzième siècle, mort en 1471. Il fut toute sa vie en grande considération auprès du comte de Charolais et de Philippe, duc de Bourgogne, qui le pourvut de la capitainerie de Courtray, de celle de Saint-Riquier, et de l'office de maître des eaux et forêts du comté de Ponthieu. Il participa au traité de paix conclu à Arras, en 1435, entre le roi et le duc de Bourgogne, et reprit sur les Anglais la ville de Gamache; l'année suivante, il fut nommé par ce prince capitaine général des frontières de Picardie et de Ponthieu, et se rendit maître de la ville et du château de Crotoy en 1447. Le duc de Bourgogne le pourvut successivement de divers emplois, et lui donna quatre cents livres de pension en indemnité de son château d'Auxy, qui avait été brûlé et démoli par les Anglais, et qu'il fit depuis rétablir. Enfin, le roi le nomma maître des arbalétriers de France, le fit son chambellan, et lui donna comme retraite le commandement de la forteresse de Falaise.

*Histoire des grands officiers de la couronne*, t. VIII, p. 104.

***AUXILIUS**, théologien français, vivait à la fin du neuvième et au commencement du dixième siècle. Il écrivit, en 907, trois *Traités contre le pape Sergius III, pour soutenir la validité des ordinations faites par Formose*. Il y raconte les profanations commises par le pape Étienne IV sur le corps de Formose, son prédécesseur, qu'il fit déterrer pour le traîner à un concile. Là, après l'avoir dépouillé de ses habits pontificaux, Étienne le fit revêtir d'habits laïques, et lui ayant coupé deux doigts de la main droite, il le fit enterrer dans un cimetière d'étrangers, d'où on le précipita dans le Tibre. Le P. Morin a fait imprimer deux livres d'Auxilius, dans son *Traité des ordinations ;* Paris, 1655; Anvers, 1695.

Dom Mabillon, *Analectes ;* Paris, 1723. — Dupin, *Bibl. des auteurs ecclésiastiques*, p. 154 et 157, in-4°. — Dom Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. XIX, p. 474 et suiv.

**AUXIRON** (*Claude-François-Joseph* D'), ingénieur et économiste, né à Besançon en 1728, mort à Paris en 1778. Il embrassa l'état militaire, obtint le grade de capitaine d'artillerie, et donna sa démission pour se livrer à Paris à son goût pour les sciences d'application. On a de lui : *Mémoire sur les moyens de fournir des eaux saines à la capitale;* Paris, 1765; — *Principes de tous les gouvernements*, ou *Examen des causes de la faiblesse ou de la splendeur de tout État considéré en lui-même et indépendamment des mœurs;* Paris, 1766, 2 vol. in-12. Auxiron a traduit de l'allemand la *Théorie des Fleuves, avec l'art de bâtir dans les eaux et d'en prévenir les ravages*, de Jean-Isaïe Silberschlag; Paris, Jombert, 1769, in-4°.

Quérard, *la France littéraire*. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*, nos 2883, 14810, 17792.

**AUXIRON** (*Jean-Baptiste* D'), médecin et mathématicien, né à Baume-les-Dames, vers 1680, mort à Besançon en 1760. Il s'occupa moins de médecine que de mathématiques appliquées. On a de lui : *Démonstration d'un secret utile à la marine;* 1750, in-8° ; — *Nouvelle manière de diriger la bombe;* Paris, 1754, in-8°. — Son frère *Claude-François-Joseph* D'AUXIRON, né en 1676, avocat au parlement de Besançon et conseiller aulique à Vienne, a publié un traité *de l'Éducation d'un prince*.

**AUXIRON** (*Jean-Baptiste* D'), jurisconsulte, né à Besançon en 1736, mort dans sa ville natale en 1800. Il enseigna le droit français à l'université de Besançon. On a de lui : *Observations sur les juridictions anciennes et modernes de la ville de Besançon;* 1777, in-8°; — *Projet pour les fontaines publiques* de cette ville, 1777, in-8°; — *Réflexions sur le sujet proposé par l'Académie de Besançon* (sur les vertus patriotiques), 1783, in-8°; — *Mémoires historiques et critiques sur les écluses de Besançon et sur la navigation du Doubs;* Genève (Besançon), 1785, in-8°.

**AUXIRON** (*Jean* D'), jésuite. *Voy.* VIGNACOURT (le comte DE).

**AUZANET** (*Barthélemy*), ou AUSANNET (*Pierre*), jurisconsulte, né à Paris en 1591, mort en 1673. Il fut conseiller d'État et avocat au parlement de Paris. Ses œuvres, parmi lesquelles on remarque des *Observations et Mémoires de l'étude de la jurisprudence*, et des *Notes sur la Coutume de Paris*, forment un vol. in-fol.; Paris, 1708.

*Mémoires manuscrits* de Boucher d'Argis. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

**AUZEBI** (*Pierre*), chirurgien, né à Nîmes en 1736, mort à Lyon en 1791. Il étudia à Toulouse, à Bordeaux et à Lyon. Il s'appliqua spécialement à l'art du dentiste, et publia : *Traité d'Odontalgie, où l'on présente un nouveau système sur l'origine de la formation des dents, et une description des différentes maladies qui affectent la bouche;* Lyon et Paris, 1772, in-12.

*Biographie médicale*.

**AUZOLES** (*Jacques* D'), sieur DE LA PEYRE, chronologiste, naquit le 14 mai 1571 au château de la Peyre en Auvergne, et mourut à Paris le 19 mai 1642. Il étudia à Paris, et y devint secrétaire du duc de Montpensier. Il consacra ses loisirs à débrouiller le chaos de la chronologie, mais il ne réussit point dans son entreprise, par un défaut absolu de saine critique. Beaucoup de ses erreurs chronologiques ont été relevées par le P. Boldac, le P. Salian et le P. Petau. Il engagea avec ce dernier une polémique très-vive, et montre son incapacité et son ignorance dans ses écrits intitulés *Sainte Géographie*, 1 vol. in-fol.; Paris, 1629; — *le Berger chronologique*, 1633; — *Ariadne*, ou *Filet secourable pour se débarrasser des filets du P. Petau;* Paris, 1634, in-8°; — *Éclaircissements chronologiques;* in-8°, 1635; — *le Mercure charitable*, ou *Contre-touche pour désempierrer le P. Petau;* 1638, in-fol.; — *l'Anti-Babau*, 1632, in-8°, opuscule dirigé contre le P. Boldac. — D'Auzoles avait proposé de réduire l'année à trois cent soixante jours, afin qu'elle pût commencer par un dimanche et finir par un samedi, et se mit dans une grande colère quand on lui eut objecté que cette réforme du calandrier avait l'inconvénient de faire coïncider les différentes saisons successivement avec tous les mois de l'année. Tout cela n'empêcha pas ses amis et admirateurs (car il en avait) de lui décerner le titre de *Prince des chronologistes*, et de lui faire graver des médailles et son portrait.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Nicéron, *Mémoires*, XXXVII, p. 122. — *Mémoires* de l'abbé de Marolles, t. II, p. 116 et suiv. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*AUZOU (*Louis*), médecin français, né à Saint-Aubin d'Écroville (département de l'Eure) en 1797, fut reçu en 1822 docteur à Paris, où il vit encore. M. Auzou s'est fait connaître par les louables efforts qu'il fait depuis vingt-cinq ans pour faciliter les études anatomiques, à l'aide de pièces artificielles en pâte de carton, imitant la nature dans ses plus minutieux détails de forme et de couleur. On a de lui : *Leçons élémentaires d'anatomie et de physiologie*, ou *Description succincte des phénomènes physiques de la vie, à l'aide de l'anatomie clastique;* Paris, 1839, in-8°.

Sachaile (La Chaise), *les Médecins de Paris*.

*AUZOU (*Louis-Napoléon*, l'abbé), acolyte de l'abbé Châtel, fondateur de l'*Église catholique française*, naquit à Versailles le 1er janvier 1806. Il étudia au petit séminaire de sa ville natale. Après la révolution de 1830, il se produisit une grande fermentation religieuse qui engendra entre autres fruits malsains ce qu'on a appelé d'abord l'*Église réformée*, puis l'*Église catholique française*. Que voulaient ces sectaires? Il était difficile de le comprendre. Toutefois, du chaos de leurs doctrines nuageuses et contradictoires, se dégageait nettement le projet d'anéantir l'épiscopat français. C'était le mot d'or-

dre du parti. Parmi ces protestants d'un nouveau genre, qui, sans autorité et sans mandat, voulaient changer la discipline de l'Église catholique, figure en première ligne l'abbé Châtel. Un schisme ne tarda pas à éclater entre lui et M. Auzou. Celui-ci accusait celui-là de trop sacrifier à la philosophie. Nommé en 1831, par l'assemblée des adeptes, curé de Clichy-la-Garenne, M. Auzou resta pendant dix-huit mois à la tête de cette église, et habita le presbytère sans opposition de la part du gouvernement. Mais en 1833 la police fit une descente chez lui, et il fut obligé de quitter Clichy. Alors il partit pour Chartres, et installa le curé de Lèves. Là il fit des prédications contre le droit divin, les usurpations sacerdotales, etc. Revenu de cette mission à Paris, il ordonna deux prêtres, Huos et Picot, écrivit une pastorale sur le carême, où il laissa à chacun la liberté de se mortifier selon sa conscience; et célébra un service funèbre pour Molière et pour Pépin. Le billet de convocation pour ce dernier service invitait à assister à cette cérémonie religieuse en faveur du « citoyen Pépin, décapité par les thermidoriens l'an 44 de la république. » Au nombre des principes professés par l'abbé Auzou, on distingue ceux-ci : collation du sacerdoce et de la confirmation par les simples prêtres; abolition du célibat ecclésiastique, comme contraire aux lois de la nature; suppression des tarifs pour les mariages, les enterrements, « l'*Église catholique française* s'en rapportant à la *générosité* des fidèles. »

En 1839, M. Auzou adressa une rétractation à M. l'évêque de Versailles, accompagnée d'une lettre à ce prélat. Il fit également part à M. l'archevêque de Paris des nouvelles dispositions de son esprit, et, à cette époque, on annonça qu'il allait s'enfermer dans une maison pour y expier les fautes qu'il avait commises. Cette soumission fut-elle sincère? Nous l'ignorons. Nommé directeur d'un bureau de poste dans le département de Saône-et-Loire, il se vit bientôt obligé de quitter cette administration. Les écrits sortis de sa plume sont : *Discours en réfutation des mandements de plusieurs évêques de France au sujet du choléra*, 1832, in-8°; — *Discours sur les usurpations sacerdotales*, 1832, in-8°; — *Oraison funèbre de Napoléon II, duc de Reichstadt*, 1832, in-8°; 3e éd. aug., 1835, in-8°; — *Profession de foi de l'Église française catholique et apostolique de Clichy*, janvier 1833, in-8°; — *Réponse de l'Église française aux attaques de l'Église romaine*, 1833, in-8°; — *Oraison funèbre de l'empereur Napoléon*, 1834, in-8°; — *Discours sur les plaisirs populaires, les bals et les spectacles*, 1834, in-8°; — *Réfutation de la doctrine de M. l'archevêque de Paris sur l'obéissance*, 1836, in-8°; — *Lettre pastorale pour le temps de l'avent*, 1836, in-4°; — *Lettre pastorale pour le temps de carême*, 1837, in-4°; — *Conférences sur les Jésuites*, 1837, in-8°. A. Rispal.

*L'Ami de la religion.* — Germain Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des hommes du jour.* — Quérard, *la France littéraire.*

**AUZOUT** (*Adrien*), mathématicien, né à Rouen vers le commencement du dix-septième siècle, mort en 1691. Il inventa le micromètre à fils mobiles, qui sert encore aux astronomes pour mesurer les diamètres apparents des corps célestes. Il avait imaginé de tendre ces fils mobiles au moyen d'une vis dont les mouvements très-lents mesuraient très-exactement la marche apparente de ces corps. Dans l'appareil de Huygens, ces fils étaient des lames de métal qui offraient à leurs bords l'inconvénient de la diffraction de la lumière. Malvasia de Bologne y avait substitué des fils triangulaires qui divisaient le champ de la lunette en un certain nombre de petits carrés égaux; mais ces fils étaient fixes. L'invention d'Auzout eut donc un incontestable avantage sur tout ce qui avait été fait à cet égard. On a de lui un *Traité du micromètre*, 1667, in-4°; plusieurs lettres et notices sur les lunettes, insérées dans les Mémoires de l'Académie des sciences, et quelques autres opuscules dont Lalande cite les titres dans sa *Bibliographie astronomique*. Auzout fut un des premiers membres de l'Académie des sciences.

Lalande, *Bibliogr. astronom.* — Delambre, *Hist. de l'astron. moderne.* — Condorcet, *Éloges* (de). — Weidler, *Hist. astron.*

**AVAK**, prince arménien, mort en 1249. Il commandait, en 1238, l'armée géorgienne que la reine Rouzoutan avait envoyée contre les Tatars. Il était fils de Rouzoutan, et laissa, en mourant, ses États à sa femme Vartouch.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

* **AVALONIUS** (*Elvan*), apôtre anglais, vivait au deuxième siècle. Il prêcha la foi chrétienne aux Bretons, et convertit le roi Lucius avec toute sa cour. Ce roi l'envoya au pape Éleuthère, qui le créa évêque de Londres vers l'an 181. Rodolphe Niger, qui vivait au treizième siècle, parle de lui dans sa *Chronique*. Mathieu de Westminster et Gildas le Sage en font aussi mention. On attribue à Avalonius un *Traité de l'origine de l'Église de la Grande-Bretagne*. « Les historiens des autres nations, dit Moréri, ne conviennent pas de tous ces faits, que l'amour du pays rend plus authentiques aux yeux des Anglais. »

Moréri, *Dictionnaire historique.* — Baleus, *De Script. Brit. cent.*, I. — Pitseus, *De Script. Angl.* — Godwin, *De Episcop. Angl.* — Usserius et Stillingfleet, dans *Antiq. britann.*

* **AVALONIUS** (*Melchinus* ou *Mevinus*), poëte anglais, vivait vers 560. Il écrivit des ouvrages historiques, mêlés de fables. On lui attribue les trois suivants : *De Gestis Britannorum*; — *De antiquitatibus Britanniæ*; — *De regis Arthurii mensa rotunda.*

Balæus, *De script. Britan. cent.*, I, c. 57. — Pitseus, *De Script. Angl.*

**AVALOS, D'AVALO** ou **DAVALO**, nom d'une noble famille italienne, d'origine espagnole,

qui s'établit dans le royaume de Naples vers le milieu du quinzième siècle. Les membres dont les noms suivent jouèrent un rôle marqué dans l'histoire.

**AVALOS** (*Ruy Lopez* DE), comte de Ribadeo, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il fut grand connétable de Castille sous le roi Jean II, roi faible, qui se laissa gouverner par son favori don Alvare de Luna. Le grand connétable Ruy Lopez prit parti à cette époque pour l'infant Enrique d'Aragon, qui voulait forcer son cousin Jean à lui donner sa sœur Catalina. Enrique fut battu et fait prisonnier (juillet 1420) : Ruy Lopez, son partisan, fut obligé de chercher un refuge à Valence; ses biens de Castille furent confisqués, et son office de connétable fut donné au favori Alvare de Luna.

**AVALOS** (*Inigo*), mort en 1481. Il suivit le roi d'Aragon Alfonse V dans ses expéditions de Sicile et de Naples; et, devenu page de ce roi, il fut fait prisonnier avec lui à la bataille de Ponza en 1435, puis conduit ainsi que ce monarque à Milan, où ils furent rendus à la liberté par le duc Philippe-Maria Visconti, qui aida même Alfonse à conquérir le royaume de Naples. Inigo eut le commandement d'un corps de troupes destiné à combattre les Vénitiens. Ferdinand I$^{er}$ de Naples continua ensuite à Inigo la faveur d'Alfonse; et d'Avalos se montra reconnaissant en combattant valeureusement contre la faction d'Anjou et contre les Turcs, devenus maîtres d'Otrante.

**AVALOS** (*Alfonse I* D'), marquis de Pescaire, fils aîné du précédent, mort en 1495. Il se distingua sous le roi de Naples Ferdinand II, qui lui accorda toute sa confiance. Lors de l'invasion de Naples par les Français en 1495, Ferdinand donna à Alfonse d'Avalos le commandement de Castel-Nuovo. Obligé de céder à une garnison mutinée et de rendre cette place, où il tint le plus longtemps possible, il suivit à Ischia et en Sicile Ferdinand fugitif, et revint avec lui quelque temps après, lorsqu'il fut rétabli sur le trône par suite de la retraite des troupes françaises. Alfonse fut chargé de reprendre Castel-Nuovo; il assiégea la place, et s'y ménagea des intelligences qui lui devinrent funestes. « Pensant, dit Brantôme, avoir gagné et suborné un More pour lui donner entrée dans la place, ainsy que de nuict il y montoit par une échelle, et le More faisant semblant de lui tendre la main, il luy fut lasché une arbaleste dont le traict luy coupa la gorge tout net, et tomba tout roide mort par terre. »

**AVALOS** (*Inigo* D'), frère du précédent, devenu marquis del Vasto, mort en 1503. Il s'attacha à Frédéric, successeur de Ferdinand II; mais lorsque, après la rupture de la paix entre les Français et les Espagnols, la cause de Frédéric se trouva désespérée, il se joignit aux Espagnols, et suivit Gonzalve de Cordoue dans sa campagne contre les Français. — Inigo d'Avalos mourut peu de temps avant la bataille de Garigliano.

**AVALOS** (*Alfonse II*), marquis del Vasto, fils du précédent et de Laure Sanseverina, mort en mars 1546. Il entra de bonne heure au service de Charles V. En 1521-1522, il fit la campagne de Lombardie contre les Français sous son cousin le marquis de Pescaire, et fut blessé à la Bicoque. Il suivit ensuite Pescaire en Provence en 1524, et reçut de lui le commandement de l'infanterie pendant que ce général allait organiser, avec Launoi et le connétable de Bourbon, les moyens de résister à François, rentré de nouveau en Italie. A la bataille de Pavie (1525), Avalos contribua à la victoire en mettant en déroute une division suisse au service de la France. Son cousin Pescaire, qui mourut à la fin de la même année, lui légua ses fiefs, situés dans le royaume de Naples. Pendant que le Milanais était livré aux déprédations des hordes étrangères de toutes les nations qui s'y trouvaient, et que le connétable de Bourbon, à son passage à travers la contrée, multipliait les horreurs du pillage, Alfonse d'Avalos accompagna Launoi à Naples, de nouveau menacée par les Français. Lautrec avait porté le siége devant cette ville en 1528, pendant que les Génois au service de la France la bloquaient du côté de la mer. Del Vasto vint avec le vice-roi Moncade au secours de la place. Moncade fut tué, et d'Avalos ainsi que son beau-frère Colonna fut fait prisonnier et amené à Doria, qui non-seulement le traita courtoisement, mais, sur les instances du prisonnier, se détacha de l'alliance de la France pour embrasser la cause de l'empereur. Les conséquences de cette défection de Doria se traduisirent en actes décisifs. Au lieu de bloquer Naples avec sa flotte, Doria y fit passer des provisions. L'armée française, en proie à une contagion qui entraîna la mort de Lautrec, fut obligée de capituler; Charles resta maître de Naples, et, grâce à Doria et à sa flotte, l'empereur recouvra la domination de la mer.

D'Avalos revint à Naples, et, l'année suivante (1529), il fut chargé de réduire plusieurs villes de la Pouille. En récompense de ses services, il reçut les biens confisqués sur les barons qui avaient pris parti pour la France; ce qui lui donna Angri, Gragnano, Tirola, Montesarchio et Procida. Lorsque, après la paix de Barcelone, le prince d'Orange devint roi de Naples, il emmena avec lui d'Avalos, qui prit part à la campagne de 1530 en Toscane, campagne à la suite de laquelle Florence se rendit et la république florentine fut abolie. En 1532, d'Avalos vint se joindre aux Impériaux qui devaient marcher en Hongrie contre le sultan Soliman. Mais la retraite des Turcs sur Belgrade permit aux généraux italiens de rentrer dans leur pays. En 1535, d'Avalos s'embarqua à Naples pour suivre Charles V à Tunis, et reçut à Porto-Farina le commandement en chef des forces de terre, pendant que Doria avait celui de la flotte. « Il eut cest honneur aux voyages de Thunes, dit

Brantôme, que l'empereur le fit par-dessus tous pour son lieutenant général, et se soubmist à son obéissance et discipline militaire, dont, ainsi que dict Paulo Jovio et aultres historiens et vieux soldats disoient aussy, estans le jour que l'armée marchoit en bataille, tirant de la Golette vers Thunes, et qu'à toute heure on pensoit combattre et donner bataille, ledict marquis dict à l'empereur, qu'il voyoit à la teste de l'armée comme simple soldat, à l'basard des arquebusades et des sagayes des Mores qui agassoient à toute heure l'armée, et pour Sa Majesté couroit grand fortune, il luy dit : « Puis donc, sacrée majesté, qu'il vous a pleu m'honorer d'une telle dignité, j'use maintenant de mon droit, et vous encharge de vous retirer d'ici en la battaille du milieu là où sont les enseignes, de peur que, par ces forfaits, un coup de canon tombant sur nous, ou quelque harquebuzade, l'universelle sauvetté de la fortune publique ne tombe en danger irreparable, au moyen de la perte d'un seul homme. » Voilà les mesmes parolles de Paulo Jovio. L'empereur, pour observer un ordre et discipline militaire, ne faillit d'y obéyr. Grande chose que celuy qui commandoit quasy à la moitié de l'Europe souffrist à ce coup la discipline! » L'empereur probablement ne se fit pas répéter l'invitation : Charles-Quint ne se piquait ni de fougue ni de bravoure, et, à l'occasion, il savait écouter la prudence et montrer que l'âge de la chevalerie était passé. La Goulette fut prise d'assaut, et Tunis tomba aux mains des troupes impériales. Charles laissa Muley-Hassem sur le trône, à la condition qu'il serait vassal de la couronne d'Espagne; et, après avoir mis garnison espagnole dans la Goulette, il revint avec son armée à Naples, y séjourna quelques mois, et y convoqua un parlement auquel il venait de demander une allocation financière. D'Avalos suivit ensuite l'empereur dans l'Italie supérieure, où se trouvait l'armée destinée à envahir la Provence. Se souvenant de la campagne de 1524, sous son cousin Pescaire, il voulut dissuader Charles de cette expédition; mais, conseillé dans un autre sens par Antoine de Leyva, l'empereur persista. On envahit donc la Provence en juillet 1536, avec cinquante mille hommes; on échoua devant Marseille; et, après avoir perdu en peu de mois la moitié de l'armée, il fallut revenir en Italie avec le reste. La maladie emporta de Leyva durant cette campagne; il eut pour successeur, comme capitaine général des forces impériales en Italie, Alfonse d'Avalos, qui devint ensuite, en 1537, gouverneur du duché de Milan. Durant l'intervalle qui s'écoula depuis la trêve de Nice, en juin 1538, d'Avalos resta dans son gouvernement, où il se montra moins dur que son prédécesseur Antoine de Leyva, quoique obligé, par suite des besoins créés par ces longues guerres, d'imposer les habitants, déjà si malheureux. Pour citer un exemple des maux qui accablaient les populations dans ces temps désastreux, les troupes mercenaires cantonnées dans le Piémont s'étant répandues dans le pays à la suite des loisirs que leur faisait la trêve, et vivant aux dépens des habitants, les soldats milanais se montrèrent disposés à en faire autant. La ville députa alors vers l'empereur, qui répondit en ordonnant à d'Avalos de lever sur les habitants une contribution extraordinaire de cent mille couronnes, pour satisfaire aux réclamations des soldats, et leur fournir ainsi les moyens d'aller guerroyer en Hongrie contre les Turcs. On voit par là ce qu'étaient encore alors les diverses armées à la solde des puissances européennes. La tâche du gouverneur de Milan n'était pas facile. Il s'appliqua néanmoins à rétablir l'ordre, à réorganiser l'administration intérieure, et rédigea, sous le titre de *Constitution*, un corps de lois qui reçut l'approbation du sénat et la sanction de l'empereur, lorsqu'en 1541 il traversa Milan pour se rendre à Alger.

Alors survint l'incident de Frégose et Rincon, ces deux agents de la France, dont la disparition fut imputée au gouverneur de Milan, qui s'en défendit mal. Le récit de Brantôme ne laisse aucun doute à ce sujet : « Dieu le punit, dit-il en parlant des défaites que subit ensuite le marquis de Vasto, pour avoir fait tuer César Frégose et Rincon, ambassadeurs du roy, qu'il envoyoit un à Venise et l'autre en Levant, quelques excuses qu'il en fist; et M. de Langeay (gouverneur de Turin) l'en accusa fort, et le voulut combattre là-dessus de sa personne à la sienne; mais il nioit toujours. Il avoit raison; car il avoit violé le droit des gens, et au plus beau de la trefve, que l'on ne devoit violer ny rompre sans un très-grand et important subject, bien que pour excuses aucuns Espagnols alléguoient qu'ils étoient subjects de l'empereur. Tant y a, quelques raisons et excuses, ce massacre estoit trop vulgaire. J'ai veu le lieu où ce beau mystère fut fait, et où ils furent enterrés en une islette sur le Tésin, près de Pavie environ deux ou trois milles; et mesmes des bateliers qui me conduisoient et autres ne s'en cachoient point, et n'en faisoient la petite bouche, et disoient franchement : Voilà où tels et tels furent tués et enterrés, par le commandement de M. le marquis del Gouast. »

Cet énergique passage d'un auteur en quelque sorte contemporain, puisque Brantôme naquit en 1540, condamne le gouverneur de Milan; il ne condamne pas moins le siècle où cette violation du droit des gens fut consommée.

Cet événement fit rompre la trêve en juin 1542. D'Avalos eut à combattre Annebaut dans le Piémont; il sauva, l'année suivante, la ville de Nice des mains des Turcs. Une capitulation lui soumit Mondovi. Mais la bataille de Cérisoles vengea la France (14 avril 1544) de ses griefs contre le gouverneur de Milan; il perdit huit mille hommes dans cette journée, y fut blessé, et obligé de se retirer sur Asti.

Nous laissons encore parler ici l'auteur des *Vies des grands capitaines*, qui ajoute une anecdote à sa manière. « Le malheur, dit Brantôme, luy escheut de la bataille de Cerisolles, qui luy noircit un peu sa blanche réputation; possible par punition divine, car, deux jours avant que partir de Milan pour la livrer, il brava fort et menaça de tout battre, vaincre et renverser. Dont ayant faict un festin aux dames de la ville, car il estoit fort dameret, s'habillant toujours fort bien, et se parfumant fort, tant en paix qu'en guerre, jusques aux selles de ses chevaux, il brava fort en ce festin, jusques à promettre aux dictes dames qu'il leur ameneroit ce jeune prince (le comte d'Enghien) prisonnier, et leur en feroit un présent : mais les dames, toutes courtoises, gentilles et honnestes qu'elles estoient, le prioient de luy faire tout bon et honneste traictement, tel qu'il le méritoit, pour en avoir ouy beaucoup de bien; ce qu'il leur promit. On dict qu'il avoit fait faire deux charrettes toutes plaines de manottes, qui se trouvèrent par emprès pour enchaîner et faire esclaves tous les pauvres François qui seroient pris, et aussitost les envoyer aux gallères. Il arriva le contraire à son penser et dire, car il perdit la bataille; et, au lieu de maltraiter les prisonniers ennemis, les nostres leur firent très-honneste et bonne guerre. Dieu l'en punit; car il perdit la bataille, et prit la fuite sans attendre la dernière heure du combat et sans s'arrester.

« Nos histoires françoises disent que quand il partit d'Ast pour ceste bataille, il commanda que, s'il ne tournoit victorieux, qu'on ne lui ouvrist la porte nullement; mais enfin il y rentra, où il s'arracha la moitié de la barbe, de despit et tristesse, dict-on. »

Brantôme reproduit en même temps la version de Paul Jove, de laquelle il résulterait que d'Avalos se serait « sauvé desguisé d'une cazaque noire, pour n'estre point cogneu; car il se craignoit depuis la mort de Rincon et Frégouse. »

La paix de Crespy mit fin, comme on sait, à ces longues guerres. Les habitants de Milan profitèrent de l'occasion pour se plaindre de l'énormité des taxes qui pesaient sur eux; d'autre part, les ennemis du gouverneur laissèrent entendre qu'il avait été dépositaire infidèle des deniers perçus pour l'empereur. D'Avalos se rendit en Espagne, où il fut reçu avec froideur par Charles-Quint, qui le renvoya devant les commissaires chargés de l'examen des comptes du Milanais. Pour un courtisan, une semblable réponse c'était la mort. De retour en Italie, il fut atteint d'une fièvre subite, et mourut à Vigevano, en Lombardie.

D'Avalos protégea et cultiva les lettres. On voyait chez lui les littérateurs distingués de l'époque : Guilio Camillo, Muzio, Vendramino, et d'autres. On a de lui dans divers recueils : des *Sonnets* dans les *Rime di diversi*, publiées par Giolito à Venise; — dans les *Rime scelte de Dolce*; — dans les *Rime di diversi*, d'Arrivabène; — quatre *lettres* dans les *Nuove scelte di lettere di diversi*, publiées par Pino à Venise en 1582.

**AVALOS** (*Costanza* ou *Constance*), sœur du marquis del Vasto, femme poëte italienne, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Elle épousa Alfonse Piccolomini, duc d'Amalfi, devint veuve de bonne heure, et passa le reste de sa vie dans la retraite et l'étude. Ses contemporains vantent son talent poétique autant que sa beauté et ses vertus; et, pour lui témoigner toute son estime, Charles-Quint lui donna le titre de princesse. Elle laissa des poésies que l'on trouve dans celles de Victoria Colonna; Venise, 1558, parmi les *Rime di nobilissime Donne raccolte dal Dominichi*, Lucques, 1559, et dans les *Raccolte di rime per la morte d'Irene di Spilimbergo*.

**AVALOS** (*Ferdinand-François* D'), marquis de Pescaire, fils aîné d'Alfonse d'Avalos et d'Hippolyte de Cardona, né à Naples en 1590, mort à Milan le 4 novembre 1525. Il combattit à Ravenne à l'âge de seize ans (1), et « s'y comporta si bien, dit Brantôme, que, tout jeune qu'il estoit, il emporta la gloire par-dessus tous ceux qui firent le mieux. Il y fut blessé, fait prisonnier, et mené en triomphe aux obsèques de M. Gaston de Foix. » D'Avalos occupa sa captivité à composer des vers qu'il dédia à sa femme Vittoria Colonna, poëte comme lui : une rançon de six mille écus le rendit, un an plus tard, à la liberté. Il dut cette faveur à Jean-Jacques Trivulce, qui, bien vu de Louis XII, remontra au roi que, « comme nouveau soldat et sans barbe, et très-bien chastié de la fortune, une autre fois Avalos ne prendroit les armes témérairement contre Sa Majesté. » Le jeune Avalos ne tint pas longtemps cette promesse. Le 7 octobre 1513, il commandait l'avant-garde de Raymond de Cordoue, et contribua à lui faire gagner la bataille de Vicence sur l'Alviane et les Vénitiens. Plus tard, le 19 novembre 1521, il prit Milan sur Lautrec et livra Côme au pillage, malgré la promesse qu'il avait faite d'épargner cette ville. Il prit ensuite une part active à la campagne de 1522 contre les Français, porta secours à Pavie assiégée, contribua à faire prendre la Bicoque, combattit encore vaillamment à Lodi et à Pizzighitone dont il amena la reddition, et força Lescun, qui était à Crémone, à capituler. Les Français évacuèrent alors le Milanais. Mais Gênes, que d'Avalos prit en même temps, éprouva le sort de Côme et fut livrée au pillage. Il fut ensuite pour beaucoup dans les défaites de Bonnivet, et se trouva, le 24 février 1525, à cette désastreuse bataille de Pavie, où François I^er^ perdit tout, fors l'honneur. « Le gaing de laquelle, dit Brantôme, a été totalement attribué à ce grand marquis; car ce fut luy qui anima et encouragea bravement ses soldats, et mesmes les Espaignols, à ce jour bien faire, qui le pre-

(1) Et non vingt et un ans, comme le dit la *Biographie Michaud*. Voir Brantôme, t. I.

mier rompit la muraille du parc, qui plaça l'armée, qui conseilla, et qui le premier chargea. »

D'Avalos fut blessé dans cette journée.

Brantôme rapporte à cette occasion un trait qui fait honneur au marquis de Pescaire.

« Le roy François le lui sceut bien dire et lui attribuer toute la gloire de cette battaille, lorsqu'il luy alla faire la révérence et le visiter en sa prison et affliction, allant vers luy, comme dit le conte espaignol : « De là un peu, n'estant encore bien guary de sa playe du visage, il vint à visiter le roy, non vestu de velours ni d'or, comme les autres, lesquels, depuis la battaille gaignée, à mode de pompe et de bravade, s'estoient accommodés et armés de la despouille des François, sinon avecques un saye et habillement de drap noir, par une singulière modestie de courage qui monstroit l'habit, non de vainqueur, mais de vaincu, et pour monstrer aussy, par une douleur non feincte, qu'il tenoit compassion de la fortune, de la condition et de l'estat royal. »

Ce détail, tout en faisant la part de l'emphase castillane, peint assez les mœurs. Ce spectacle d'une grande infortune, qui de notre temps eust esmu le vainqueur, n'excitoit alors que son arrogance; et si l'histoire dit vrai, Charles-Quint ne se montra pas plus touché. D'Avalos valait donc mieux que le temps où il vivait.

Le roi, ajoute Brantôme, l'embrassa plusieurs fois, « le fit asseoir près de luy, qu'il entretint longtemps par grande familiarité, se plaignant fort de son desastre, et qu'il ne savoit ce que l'empereur feroit de luy. »

Ici se place un acte de la vie d'Avalos, moins honorable pour lui. Plusieurs princes italiens, le duc de Milan à la tête, essayèrent de faire entrer le marquis dans une ligue qui avait pour objet de chasser les Allemands et les Espagnols de l'Italie. Il feignit d'adopter les vues de ces princes; mais lorsqu'il eut négocié assez longtemps avec Morone, conseiller du duc de Milan, d'Avalos révéla tout à l'empereur. Ce fut par cette conduite qu'il se rendit odieux aux Milanais, déjà outrés de son orgueil. Il n'avait que trente-six ans lorsqu'il mourut. V. ROSENWALD.

Paul Jove, *la Vita di don Fernando Davalo, marchese di Pescara, tradotta per M. L. Domenichi.* — Sansovino, *Della origine dei Fatti delle Famiglie illustri d'Italia.* — Verri, *Storia di Milano.* — Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Sepulveda, *De Rebus gestis Caroli V.* — Brantôme, *Vies des hommes illustres et grands capitaines.* — Léo et Botta, *Hist. de l'Italie*, t. III. — Moréri, *Dictionnaire historique.*

**AVANCINUS** (*Nicolas*), savant jésuite, originaire du Tyrol, né en 1612, mort le 6 décembre 1685. Il professa la théologie et la philosophie à Vienne. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Imperium Romano-Germanicum, sive Elogia quinquaginta Cæsarum Germanorum;* Vienne, 1663, in-4°; — *Vita et Doctrina Jesu Christi;* Vienne, 1667, 1674, in-12, traduit en français par le P. Desruelles; Paris, 1672 et 1713; et par l'abbé de Saint-Pard, Paris, 1775, 2 vol. in-12; — *Poesis lyrica;* Vienne, 1670, et Amsterdam, 1711; — *Poesis dramatica;* Cologne, 1675-1679.

Ribadeneira, Alegambe et Southwell, *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***AVANÇON** (*Guillaume* D'), cardinal et archevêque d'Embrun, né dans le Dauphiné vers 1530, mort à Grenoble en 1600. Après avoir été camérier du pape, il fut nommé archevêque d'Embrun en 1561. Il se fit remarquer par son ardeur contre les hérétiques au concile de Trente, au colloque de Poissy, et aux assemblées du clergé à Blois en 1577 et 1578; mais ayant été pris l'année suivante par Lesdiguières, chef des huguenots, il fut contraint, pour sauver sa vie, de se retirer à Rome, où il passa quelques années. Depuis, il se réconcilia avec Henri IV, qui le rétablit dans son évêché et le fit nommer cardinal.

Videl, *Hist. de Lesdiguières.* — Chorier, *Hist. du Dauphiné*, t. II. — Sainte-Marte, *Gall. Christ.*

***AVANZI** ou **AVANTIUS, RHODIGINUS** (*Charles*), médecin et botaniste italien, vivait au milieu du dix-septième siècle. Il était professeur à Padoue. On a de lui : *Notæ in Jo.-Baptistæ Fiaræræ cœnam, sive de herbarum virtute;* Padoue, 1649, in-4°, avec des planches représentant surtout des cryptogames. Il a le premier observé et décrit le développement et la végétation du muscadier qu'on avait semé dans le jardin botanique de Padoue. Son herbier fut, après sa mort, acheté par Wessling. H.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tomasini, *Gymnasium Patav.*, p. 467. — Haller, *Bibliotheca Botanica*, t. I, p. 476.

***AVANZI** (*François*), littérateur italien, natif du Frioul, vivait à la fin du seizième siècle. On a de lui : *Historia della China, descritta nella lingua spagnuola dal P. Maestri;* Venise, 1586, in-8°; Gênes, 1586, in-4°; Venise, 1590, in-8°; — *la Vita y miracoli e la canonizatione di S. Diego d'Alcala d'Henarès, tradotta dalla lingua latina;* Rome, 1589, in-12; — *Anastasi Germonius de sacrorum immunitatibus, ed. Fr. Avantio;* Rome, 1691, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***AVANZI, AVANTIO** ou **AVANTIUS** (*Jean-Mario*), littérateur italien, né à Ferrare le 23 août 1564, mort le 2 mars 1622. Il étudia la littérature grecque et latine sous Antonio Riccoboni, apprit les sciences à Ferrare, et étudia enfin le droit à Padoue, où il s'établit. Il devint ensuite quelque temps conseiller de l'empereur Ferdinand II, et eut une existence fort agitée. Il perdit sa fortune en servant de caution à des gens de mauvaise foi. On attenta même à sa vie, et il fut laissé pour mort avec dix-huit blessures. Il revint cependant à la santé, et fut, quelque temps après, frappé dans ses affections les plus chères : son frère fut assassiné, et lui-même perdit sa femme. Ce fut alors qu'il se retira à Padoue, où il passa le reste de ses jours. Il laissa sept enfants, trois filles et quatre fils, dont l'un, *Charles*, se distin-

gua comme botaniste. On a de lui : *il Satiro, favola pastorale;* Venise, 1587, in-12; — *le Lagrime di Giacobbe; la Luciola, poemetto;* Padoue, 1627, in-12; — *Istorie ecclesiastiche dell Apostasie di Lutero; — Primi Amori d'Orlando;* manuscrits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tomasini, *Elog. doct. Vir.* — Papadopoli, *Historia Gymnasii Patavini,* II, 117. — Fontanini, *Eloquenza Italiana.*

*AVANZI (*Jacques-Paul* D'), peintre italien, vivait à Bologne dans la dernière partie du quatorzième siècle. Quelques écrivains l'appellent *Jacques de Bologne.* Il a peint dans le style du Giotto, et l'a même surpassé par la fermeté de l'attitude et de l'expression : ses fresques de la chapelle de Saint-Félix, dans l'église de Saint-Antoine de Padoue, ont longtemps été attribuées au Giotto; elles furent restaurées en 1773 par François Zannoni. Lanzi regarde *la Destruction de Jérusalem* comme un des meilleurs ouvrages d'Avanzi.

Lanzi, *Storia de' Pittori.*

*AVANZI (*Nicolo*), peintre et graveur de camées, né à Vérone vers la fin du seizième siècle, mort en 1663. Il se rendit célèbre par un morceau de lapis-lazzuli, large de trois doigts, sur lequel il grava la *Nativité de J.-C.*, avec un nombre considérable de figurines. La duchesse d'Urbin rechercha beaucoup ce chef-d'œuvre.

Vasari, *Vite de' Pittori.*

*AVANZI (*Joseph*), peintre italien, né à Ferrare en 1655, mort en 1718. Il est plus connu par la quantité que par la qualité de ses travaux, qu'il ne retouchait jamais. Son meilleur ouvrage est la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, à la Certosa de Ferrare, peinte dans le genre de Guercino.

Vasari, *Vite de' Pittori, etc.* — Malvasia, *Felsina Pittrice.* — Baruffaldi, *Vite de' Pittori, etc., Ferraresi.* — Lanzi, *Storia pittorica*, etc. — Giordani, *Pinacoteca di Bologna.*

*AVANZI (*Simon*) DAI CROCEFISSI, ou DA BOLOGNA, peintre italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il se fit remarquer par le fini qu'il sut donner à ses *Christs*, et ses tableaux, grâce à leur bonne exécution, se maintinrent toujours dans un parfait état de conservation. On voit à Saint-Michel du Bosco, à Bologne, une *Vierge pinçant l'oreille à l'Enfant mutin, qui veut fuir.* Avanzi peut passer pour un des bons maîtres de l'ancienne école italienne.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*AVANZINI (*Giacomo*), compositeur italien, né à Crémone vers la fin du dix-huitième siècle, a écrit des opéras pour le théâtre de Milan, de 1780 à 1790.

*Biographical Dictionary.*

AVANZINI (*Joseph*), mathématicien italien, né le 15 décembre 1753 à Gaino (Vénétie), mort à Padoue le 18 juin 1827. Il étudia de bonne heure les mathématiques et la théologie. Le comte Carlo Bettoni l'associa à ses travaux scientifiques, et publia, de concert avec lui, un ouvrage singulier, qui a pour titre : *l'Uomo Volante per aria, per acqua et per terra;* Venise, 1784. Avanzini fut nommé professeur de mathématiques à l'université de Padoue, et membre de la commission pour l'examen des projets de navigation sur la Brenta. En 1809, il réfuta avec acrimonie un travail de Vincenzo Brunacci, intitulé *Sulla vera legge dell' urto dei fluidi contro ostacoli mobili, et sopra la teoria dell' ariete idraulico.* Avanzini demanda en vain au vice-roi de faire trancher la question en litige par une commission d'hommes compétents; il n'éprouva qu'un refus. Il en fut dédommagé par son élection à la *Société italienne des Quarante,* en 1813. Son ouvrage le plus estimé a pour titre : *Opuscoli intorno alla teoria dell' ariete idraulico;* Padoue, 1815, in-8°.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri*, IV, 27, 31.

AVANZINI (*Justinien*), peintre italien et contemporain. Élève de Jean Demin de Padoue, Avanzini sut déjà se faire remarquer lorsqu'il n'avait encore que dix-huit ans. On voit à Inspruck un remarquable tableau d'histoire peint par cet artiste; le sujet en est emprunté à l'histoire du pays. En 1826, Avanzini se rendit en Italie pour y continuer, par l'étude des monuments de cette riche contrée, la série des travaux qui l'avaient déjà fait si avantageusement connaître.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*AVANZINI et non AVANIZI (*Pierre-Antoine*), peintre italien, né à Piacenza vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1733. Il eut pour maître Franceschini de Bologne. On dit qu'il manquait d'invention; il n'a fait que copier les dessins de son maître.

Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

*AVANZINO (...), peintre italien, né en 1552 à Città di Castello, mort en 1629. Il était élève de Circignani, dit *Pomarancio*, qu'il aida dans quelques-uns de ses travaux, et peignit des fresques originales dans plusieurs églises de Rome : Baglione les mentionne.

Baldinucci parle aussi d'un AVANZINO DA GUBBIO, qui vivait à Gubbio dans le seizième siècle, et dont il reste quelques peintures dans des collections particulières.

Baglione, *Vite de' pittori*, etc. — Baldinucci, *Notizie de' professori del disegno*, etc., vol. XIX.

*AVANZINO (*Joseph-Marie*), médecin italien, né vers le milieu du dix-septième siècle, mort à Florence en 1739. Disciple et ami du célèbre Valisnieri, il défendit les opinions de son maître sur l'origine des fontaines de Roveredo contre Nic. Gualtieri, dans *Lezione academica sopra l'origine de' Fonti*, imprimée à Venise, 1726, in-4°; et à Florence, même année, in-4°. Avanzino professa la médecine à Florence. On a encore de lui : *Lezione in lode della cioccolata;* Florence, 1728-1729, in-4°, ouvrage destiné à réfuter celui de Jean-Baptiste Felici, intitulé *Parere intorno all' uso della cioccolata;* Florence, 1728, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **AVANZOLI** (*Jérôme*), prêtre et historien italien, natif de Rimini, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui une édition des poésies de Tingoli et de Marcheselli, sous ce titre : *I Cigni del Rubicone* (et non *Rubicone delle Muse*, comme le prétend Mazzuchelli); Bologne, 1673, in-12; — des *documents* manuscrits pour servir à l'histoire de Rimini.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **AVANZOLINI** (*Girolamo*), compositeur italien, est seulement connu pour avoir publié à Venise, en 1623, *Salmi concertati à otto voci*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **AVARADERA** (*Gaspard*), auteur élégiaque espagnol, vivait probablement au dix-septième siècle. On a de lui : *De Imitatione Christi quatuor libri elegiace redditi*; Anvers, 1684, in-12.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**AVARAY**, ancienne famille de Béarn, connue dès le treizième siècle, et qui faisait remonter son origine à Amanien, « *noble homme*, qui reçut pour ses services trente livres tournois de Louis X, sous le bon plaisir du roi Philippe le Bel, son père. » Les aînés de cette famille portaient le titre de *duc de Béziade*. En 1538, un Béziade offrait en redevance au roi de Navarre *un fer de lance*, et cinq sols *morlas*, comme châtelain de Muning et percevant le péage du pont de Sauveterre; il portait ses armes d'azur, à une fasce d'or, chargées de deux étoiles de gueules, accompagnées en pointe d'une coquille d'or. Un Béziade, marquis d'Avaray, fut nommé grand bailli d'épée d'Orléans en 1667. Ce fut en partie à *Claude-Théophile* Béziade d'Avaray, lieutenant général, né le 2 mai 1655, mort en 1745, que l'on dut la victoire d'Almanza en 1707.

*Mémoires de Saint-Simon*, tome VII.

**AVARAY** (*Claude-Antoine de Béziade*), général français, né en 1740, mort le 25 avril 1829. Il fit ses premières armes dans la guerre de sept ans, fut blessé à la bataille de Minden, et obtint en 1765 le grade de colonel. En 1789 il fut nommé, par la noblesse d'Orléans, député aux états-généraux, où il se fit remarquer par sa persévérance dans les principes qui jusqu'alors avaient maintenu la monarchie en France, et par la défense des priviléges de l'ordre, qui le chargeait de parler en son nom. Il fit à l'assemblée constituante la judicieuse proposition d'inscrire, en regard de la déclaration des *droits de l'homme*, celle des *devoirs du citoyen*. Pendant l'émigration, il remplaça, comme maître de la garde-robe, son fils auprès de Louis XVIII, qui le créa depuis pair de France, le fit chevalier de ses ordres, et l'appela au conseil d'administration des Invalides. Il résidait fréquemment dans sa belle terre près de Beaugency, sur les bords de la Loire, propriété remarquable qui produit l'excellent vin de *Guignes* et renferme le *dolmen de Ver*.

*Biographie des Contemporains*.

**AVARAY** (*Antoine-Louis-François*, duc D'), fils du précédent, fidèle serviteur de Louis XVIII, né le 8 janvier 1759, mort dans l'île de Madère le 3 juin 1811. Il était colonel du régiment de Boulonnais, et maître de la garde-robe du comte de Provence, lorsque ce dernier le choisit pour l'accompagner hors de France en 1791. Jusqu'à sa mort, d'Avaray resta le compagnon fidèle et inséparable de Louis XVIII, qui se plaisait à l'appeler son « cher ami. » Plus tard, il mourut, à l'âge de cinquante et un ans, d'une maladie de poitrine dont il souffrait depuis longtemps. Quelque temps avant cette mort, Louis XVIII avait écrit : « *La Providence ne pourra jamais m'ôter autant qu'elle m'a donné, en m'accordant un ami comme mon cher d'Avaray.* » Il lui avait accordé le droit de mettre dans ses armes l'écusson de France, avec cette devise : *Vicit iter durum pietas*.

*Relation d'un Voyage à Bruxelles et à Coblentz*, en 1791 (évasion de Louis XVIII); Paris, 1823, in-8°.

* **AVAS** (*Moïse-Judas*), théologien et poëte hébreu, vivait dans le dix-septième siècle. Il présidait, comme rabbin, une synagogue en Égypte. David Conforti, dans son *Kore Hadoroth*, le cite comme un de ceux qui connaissent le mieux la loi juive, et comme un grand poëte. Selon cet auteur, il a écrit deux volumes de poésies sacrées et un commentaire de quelques livres sur le Talmud. Avas a laissé un volume manuscrit intitulé *Schiloth Uteschouvath*, sur la loi mosaïque.

De Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebr.*, I, 58. — Wolfius, *Biblioth. Hebr.*, III, 827.

**AVATAR**. *Voy.* VISCHNOU.

**AVAUX** (*Claude de Mesmes*, comte D'), diplomate, né en 1595, mort le 19 novembre 1650. Il fut d'abord membre du grand conseil, maître des requêtes et conseiller d'État. Il se distingua ensuite dans diverses ambassades où il représenta la France, à Venise en 1627, puis en Danemark, en Suède et en Pologne. En 1643, il revint en France; on le renvoya presque aussitôt à la Haye et à Munster, en qualité de plénipotentiaire pour la paix générale qui devait mettre fin à la guerre de trente ans. Durant les longues négociations qui amenèrent le traité de Westphalie, d'Avaux eut à éprouver plus d'un désagrément de la part de Servien, son collègue. Les intrigues de celui-ci le firent révoquer tout à coup, après vingt ans de service, et au moment où la paix allait être signée. Mazarin l'exila quelque temps dans ses terres, puis le rappela, et lui rendit les fonctions de surintendant des finances. D'Avaux mourut quelque temps après, à l'âge de cinquante-cinq ans. Il avait de la pénétration, de l'éloquence, de l'activité, une grande politesse, de la facilité à écrire en plusieurs langues; mais on lui reproche la faiblesse avec laquelle il supporta sa disgrâce, et une dé-

votion qui tenait du fanatisme. On a de lui : *Exemplum litterarum ad serenissimum Daniæ regem scriptarum;* Paris, 1642, in-fol.; Amsterdam, 1642, in-4°; — *Lettres de d'Avaux et de Servien,* 1650, in-8°; — *Mémoires touchant les négociations du traité de paix fait à Munster en* 1648; Cologne, 1674; Grenoble, 1674, in-12.

Anselme, *Histoire généalogique*, etc. — Flassan, *Histoire générale de la Diplomatie française.* — Retz, *Mémoires.* — Voltaire, *Lettres.* — Balzac, *Lettres.* — Lelong et Fontette, *Bibliothèque historique de France,* t. III, 93, 96, 100.

*AVAUX (*Jean-Antoine* DE MESMES, comte D'), président du parlement et académicien, né en 1661, mort en 1723. Il était petit-neveu du comte Claude d'Avaux, et entra, comme ses parents, dans la magistrature. Après avoir été l'un des présidents à mortier, il devint premier président en 1712, et s'attacha ouvertement au parti du duc du Maine, et entretint l'esprit d'opposition du parlement contre la régence du duc d'Orléans. Ce fut sous sa présidence, en 1718, que le parlement fut exilé à Pontoise pour ses remontrances énergiques contre les dilapidations de Law de Lauriston. Ces mésintelligences entre le duc d'Orléans et le parlement furent pour le président de Mesmes l'occasion de quelques bons mots. Un jour le régent, ayant reçu de mauvaise grâce l'adresse du parlement, répondit grossièrement à ceux qui l'apportaient : « Monseigneur, dit le président au duc, vous plaît-il que votre réponse soit enregistrée? » D'Avaux patronnait les gens de lettres plus qu'il ne cultivait la littérature; c'est pour cela, sans doute, qu'il fut nommé de l'Académie en 1710. Jean-Baptiste Rousseau y vit l'occasion d'une satire qu'il lança contre le nouvel académicien.

D'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie,* t. IV, 339-346. — Lacretelle, *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle,* I, 108, 324, etc.

AVAUX (*Jean-Antoine*, comte D'), diplomate, frère du précédent, né en 1640, mort à Paris en 1709. En 1672, il fut plénipotentiaire au congrès de Nimègue, puis ambassadeur en Hollande, et en 1688 ambassadeur à Londres. On a de lui : *Mémoire présenté aux États Généraux le* 3 *novembre* 1681, in-12; — *Négociations du comte d'Avaux en Hollande,* 1752-53, 6 vol. in-12, ouvrage édité par l'abbé Mallet; — *Lettres et négociations d'Estrades, de Colbert, de Croissy et de d'Avaux, pour les conférences de* 1776 *et* 1777; la Haye, 3 vol. in-8°.

*Mémoires* de Saint-Simon.

*AVAUX (*Jean-Jacques* DE MESMES, comte D'), président et académicien, né en 1640, mort en 1688. Il fut d'abord maître des requêtes, puis conseiller au parlement, enfin président à mortier. En 1676, il fut élu membre de l'Académie; il y prononça un discours qui est imprimé dans le recueil de l'Académie.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — *Histoire généalogique,* IX, 316.

*AVAUX (D'), compositeur et violoniste, vivait à Paris dans la dernière partie du dix-huitième siècle. Ses travaux consistent en quatuors, concertos, trios et symphonies. Il a écrit aussi deux opéras : *Théodore* et *Cécilia*. D'Avaux est l'inventeur d'un instrument appelé *métronome,* destiné à marquer les temps de la mesure dans la musique.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

*AVED (*Jacques-André-Joseph*), peintre français, né à Douay en 1702, mort à Paris en 1766. Il avait d'abord été destiné à l'état de graveur par un de ses parents, et avait eu même pour maître Bernard Picart, d'Amsterdam; mais il résolut d'être peintre; et, après avoir parcouru la Hollande et la Flandre, il entra à l'école de la Belle, célèbre peintre de portraits : là, il connut intimement Carle Vanloo, Boucher, et d'autres artistes en renom. Aved fut élu membre de l'Académie des arts en 1734. L'ambassadeur de Turquie, Mehemet-Effendi, l'appela pour peindre son portrait, dont il fit présent à Louis XV; cette peinture, placée dans le château de Choisy, fut beaucoup admirée, et fit la réputation de son auteur. Parmi les œuvres d'Aved on compte les portraits de Mirabeau, de J.-B. Rousseau, de Crébillon et de quelques autres hommes célèbres de cette époque.

De Fontenay, *Dictionnaire des Artistes,* etc. — Heineken, *Dictionnaire des Artistes.*

*AVEDIK, patriarche des Arméniens schismatiques à la fin du dix-huitième siècle. Parvenu au patriarcat par la protection du muphti, il organisa, en 1701, une persécution contre les catholiques. L'ambassadeur de France à Constantinople, Ferriol, demanda et obtint réparation, au nom de ses nationaux. Pour le satisfaire, le gouvernement de la Sublime Porte ordonna la déposition, l'exil et même la captivité du patriarche; mais, tandis qu'on le conduisait à Chio, les jésuites le firent enlever sur un bâtiment français, dont le capitaine était d'accord avec eux. La Sublime Porte vit un attentat dans cet enlèvement, et voulut en faire tomber la responsabilité sur l'ambassadeur français. Celui-ci s'engagea à obtenir du roi d'Espagne, par l'intermédiaire de son souverain, qu'il fît sortir Avedik de la prison de Messine, où il était détenu, et qu'il le laissât revenir à Constantinople. On a conjecturé qu'Avedik pourrait bien être l'Homme au masque de fer. Or, Avedik était encore dans les prisons de Messine en 1707, et l'Homme au masque de fer est mort en 1703.

*Dictionnaire de la Conversation.*

*AVEILLON (*Jean-Joseph*), théologien, né à Paris en 1620, mort le 29 mai 1713. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y publia les *Conférences* qu'il avait faites à Paris pendant qu'il était supérieur de sa maison. Il était lié d'amitié avec Bossuet. On a encore de lui : *Méditations pour les séminaires et pour les gens du monde.*

Moréri, *Dictionnaire historique.*

***AVEIRO** ou **AVEYRO** (*F. Pantaledo* D'), voyageur portugais, vivait au milieu du seizième siècle. Pantaléon d'Aveiro était franciscain, et né dans la ville dont il porte le nom. Il entreprit son long pèlerinage sous le pontificat de Pie IV, c'est-à-dire entre 1559 et 1565. M. Figanières fait observer avec raison qu'un critique célèbre est tombé dans une grande erreur, en fixant à 1512 la date d'une première édition des voyages d'Aveiro. Sa relation n'a été publiée qu'à la fin du seizième siècle, sous le titre suivant : *Itinerario da Terra Sancta, e svas particvlaridades, composto por Frey Pantaleam Daveiro* (sic), *dirigido ao illustrissimo e reverendissimo senhor dom Miguel de Castro, dignissimo arcebispo de Lisboa metropolitano, com licença e privilegio real por dez Annos. Em Lisboa, em casa de Simão Lopez*, 1593, in-4°. Il y a une deuxième édition de ce livre rare, publiée à Lisbonne en 1596. M. Ternaux-Compans ne cite également que ces deux éditions dans sa *Bibliothèque asiatique et africaine*. C'est une preuve de plus que Ribeiro dos Santos a commis une erreur en avançant de tant d'années la publication de ce livre curieux. L'Itinéraire de Pantaléon d'Aveiro est encore fort recherché, et se distingue par la grâce du style. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Memorias da Academia real das Sciencias de Lisboa*. — César de Figanières, *Bibliografia Portugueza*, in-8°, 1850.

**AVEIRO** (*Joseph Mascarenhas* et *Lancastre*, duc D'), seigneur portugais, né à Lisbonne en 1708, exécuté le 13 janvier 1759. Ennemi du ministre Pombal, il se lia avec les seigneurs mécontents et avec les jésuites, qui venaient de perdre l'emploi de confesseurs de la cour. La conspiration éclata le 3 septembre 1758. Le roi de Portugal Joseph I^er^, revenant du château de Belem pour se rendre, en voiture, chez la marquise de Tavora, sa maîtresse, fut grièvement blessé par deux coups de carabine à l'épaule et au bras. D'Aveiro, reconnu coupable, fut condamné à être mené, la corde au cou, précédé du crieur public, à la place du Caës de Belem, pour être rompu ensuite sur une roue, et brûlé vif avec l'échafaud ; ses cendres devaient être jetées à la mer. D'Aveiro subit cette sentence à l'âge de cinquante et un ans ; ses complices furent, les uns étranglés, les autres roués ou brûlés. Les jésuites furent chassés du Portugal.

Chaumeil de Stella, *Essai sur l'histoire de Portugal*, vol. II, p. 41. — Smith, *Memoirs of the marquis of Pombal*, vol. I, 188-213. — *Gentleman's Magazine*, février 1759. — Beckford, *Recollections of an excursion to the Monasteries of Alcobaça and Batalha*, 72-79, 219-224.

**AVEÏS** ou **AVIS**, nom de deux sultans de Perse, de la dynastie des Ukhaniens.

**AVEÏS I^er^**, né vers le commencement du quatorzième siècle, mort en 776 de l'hégire (1374-1375). Il était fils de Haçan Bugurk, à qui il succéda en 1356. Il agrandit ses États par la conquête de l'Adzerbidjan, et par la prise de Mossoul, de Mardin et d'autres places du voisinage. En 1370, il chassa du Mazenderan l'émir Véli. Il laissa quatre fils, et désigna Hocéin pour lui succéder au préjudice de Haçan, qui fut massacré.

**AVEÏS II** (*Ahmed-Djésaïr*), fils du précédent, né vers le milieu du quatorzième siècle, mort vers 1410. Il se fit proclamer sultan après avoir tué son frère. S'abandonnant à tous les excès de la tyrannie, il lassa la patience du peuple, qui appela à son secours Tamerlan. Celui-ci s'empara de Bagdad et le chassa de ses États. Aveïs se réfugia en Égypte, et forma une ligue avec Cara-Youçouf, prince de la dynastie du Mouton noir. Après de grandes vicissitudes, il fut mis à mort par son cruel auxiliaire. Avec Aveïs II s'éteignit la dynastie des Ukhaniens, qui fut remplacée par celle du Mouton noir.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

***AVELEN** ou **AVEELEEN** (*Jean Van-Den*), graveur allemand, du commencement du dix-huitième siècle. Il fut employé par des libraires et travailla de 1702 à 1712 à Stockholm, où il exécuta des gravures pour l'ouvrage intitulé *Suecia antiqua et hodierna*. Il signait presque toujours John van den Aveleen, et J. V. D. A.

Heineken, *Diction. des Artistes*, etc. — Brulliot, *Dict. des Monogrammes*, etc.

**AVELINE**, nom de quelques graveurs français en réputation.

* **AVELINE** (*Antoine*), né en 1662, mort en 1712. Il a gravé un grand nombre de paysages, marines, vues de monuments, vues des principales villes du monde, etc.

* **AVELINE** (*Pierre*), membre de l'Académie, né à Paris en 1710, mort en 1760. C'est le plus grand artiste de ce nom. Il a donné plusieurs estampes estimées d'après Jordaens, Boucher, Jouvenet, Watteau, Natoire, Oudry, le Brun, Parocel, etc., etc. ; un *Paysage* d'après Berghem, *la Folie*, *le Chien basset*, *la Naissance de Bacchus*, et *l'Enlèvement d'Europe*.

* **AVELINE** (*François-Antoine*), né à Paris en 1718, mort à Londres en 1762. Il était cousin et élève de Pierre. Il passa plusieurs années à Londres, où il a gravé des estampes chinoises, et finit ses jours dans la misère.

* **AVELINE** (*Jean*), frère du précédent, vivait dans le même temps que lui. Il avait, comme graveur, un talent inférieur. Sa meilleure œuvre est *l'Heureux vieillard*, d'après Wille fils.

Heineken, *Dict. des Artistes*. — Basan, *Dict. des Graveurs*. — Huber, *Manuel des Amateurs*, etc.

***AVELLA** (*Jean* D'), moine franciscain du monastère de Terra di Lavoro, a publié : *Regole di musica, divise in cinque trattati* ; Rome, 1637.

Burney, *History of Music*.

**AVELLANEDA** (*Alfonse-Fernand* DE), littérateur espagnol, natif du bourg de Tordesillas, vivait dans le seizième siècle. Il continua le *Don Quichotte*, sous ce titre : *la Segunda Parte del ingenioso Hidalgo D. Quixote de la Mancha* ; Tarragone, 1614, in-8°, traduite en

français par le Sage; — *Nouvelles Aventures de Don Quichotte de la Manche*, 1704, 1716, 2 vol. in-12. Cette suite est loin de valoir l'œuvre de Cervantes. Ce dernier se décida à terminer lui-même son roman, où l'on trouve plusieurs traits contre Avellaneda.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova*.

**AVELLANEDA** (*Didacus* DE), décurion de la noblesse de Tolède, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il a écrit une généalogie de sa maison : *Tratado de la casa y familia de Avellaneda*, 1613.

Un autre DIDACUS DE AVELLANEDA, natif de Grenade, était mort à Tolède le 2 mars 1598. Il fut un des membres les plus distingués de la société de Jésus. On a de lui : *Tractatus utrum in confessione sacramentali criminis consors nominari debeat*; Rome, 1593; — *De secreto*. Ce sont des traités sur le secret de la confession, que les Jésuites étaient accusés de dévoiler. Le bruit en courait à Grenade en 1558.

Nicol. Antonio, *Biblioth. hispana nova*. — Alegambe, *Biblioth. Scriptorum Societatis Jesu*.

***AVELLANEDA** (*Didacus Collantes* DE), légiste, vivait à Guadalaxara (Espagne) au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Commentariorum Pragmaticæ in favorem rei frumentariæ et agricolarum, et rerum quæ agriculturæ destinatæ sunt*, 3 v. in-4°; Madrid, 1606.

Nicol. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

***AVELLANEDA** (*Garcia* DE, comte de CASTRILLO), vice-roi de Naples, vivait dans la dernière partie du seizième siècle. Il étudia à Salamanque, et fut nommé, par Philippe III, auditeur de la chancellerie de Valladolid. Philippe IV l'éleva successivement aux charges de conseiller de Castille, de conseiller d'État, et de président du conseil des Indes. En 1653, il remplaça dans la vice-royauté de Naples le comte d'Onate, qui était devenu odieux aux Napolitains. Le nouveau vice-roi employa d'abord la conciliation pour faire rentrer les rebelles dans le devoir; mais il dut aussi user de la force. L'aventureux duc de Guise, Henri de Lorraine, qui avait figuré dans la révolution napolitaine de 1648, et qui avait subi, pour ce fait, quatre années d'emprisonnement en Espagne, fit une nouvelle tentative : il débarqua, en novembre 1654, à Castellamare, avec une troupe de Français. Le vice-roi le fit attaquer par les nombreux bandits qu'il avait à sa solde, et le duc de Guise fut obligé de se rembarquer pour la France. C'est sous le gouvernement d'Avellaneda, en 1656, que se déclara une peste épouvantable à Naples : près de deux cent mille habitants succombèrent. Le vice-roi employa mille esclaves turcs pour transporter hors de la ville les cimetières qui, jusque-là, se trouvaient dans la cité. Cette mesure contribua, sans doute, à l'extinction du fléau; car, quelques jours après, sa fureur s'apaisa. Le comte de Peñaranda succéda en 1659, comme vice-roi, à don Garcia de Avellaneda, qui revint en Espagne, où il fut nommé membre du conseil privé du roi.

Parrino, *Teatro eroico e politico dei viceré di Napoli*. — Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*.

***AVELLAR** (*André*), mathématicien portugais, né à Lisbonne, vivait en 1590. Il a fait imprimer une chronologie sous ce titre : *O repertorio dos tempos*.

Moréri, *Dict. hist.* — Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*

***AVELLAR** (*Francisco Gomes* DE), évêque, homme d'État portugais, né le 17 janvier 1739, mort le 15 décembre 1816. Ce prélat naquit dans les environs du bourg d'Alhandra, où ses parents vivaient dans la condition la plus humble. A l'âge de quatorze ans il fut remis entre les mains d'un oncle qui remplissait les modestes fonctions de vicaire. Les progrès rapides que fit dans ses études le jeune Avellar le firent distinguer : il accompagna le cardinal Pacca à Rome lorsque celui-ci quitta Lisbonne après avoir accompli sa nonciature, et Pie VI l'accueillit favorablement. Bientôt il fut nommé par dona Maria I[re] à l'évêché des Algarves, et il reçut sa consécration le 26 avril 1789. Confiné dans une région peu visitée, il y donna l'exemple de toutes les vertus, et y développa les améliorations agricoles les mieux entendues. Ce fut à lui que l'on dut la greffe des oliviers et surtout la multiplication des figues, qui forment un des revenus les plus notables du petit royaume des Algarves. Les fondations dont il fut le promoteur sont trop nombreuses pour que nous puissions les signaler ici. Pendant l'invasion française, il sut montrer tant de prudence et d'énergie, qu'en 1808, lors de la proclamation de l'indépendance, le gouvernement presque absolu de cette province lui fut dévolu par le régent : il était gouverneur et capitaine général des Algarves lorsqu'il mourut. FERDINAND DENIS.

*O Panorama, jornal litterario*, etc., t. VI, p. 268, avec portrait. — *Breve biographia de D. Francisco-Gomes de Avellar, bispo do Algarve, publicada pela Sociedade propagadora dos Conhecimentos uteis*; Lisboa, 1848, in-16.

***AVELLINO** (*André*) (saint), jurisconsulte et prêtre, né en 1521 à Castel-Nuovo, dans la Basilicate, mort à Naples le 10 novembre 1608. Il étudia d'abord le droit à Naples, et entra ensuite dans l'ordre des Clercs réguliers. Le pape Clément II le canonisa en 1712. On a de lui : *Lettere scritte a diversi suoi divoti*; Naples, 1731, 1732, 2 vol. in-4°; — *Opere varie*; Naples, 1733, 1734, 5 vol. in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**AVELLINO** (*François*), médecin italien, vivait à Messine dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Expostulatio contra chymicos, qua eorum paradoxa, seu rationis umbræ (si quæ sint) enucleantur, ejectantur, expelluntur*; Messine, 1637, in-4°. — *Mémoire* (en latin) contre ceux qui condamnent l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes; Messine, 1664.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***AVELLINO** (*Francesco-Maria*), archéologue italien, né à Naples le 14 août 1788, mort le 9 janvier 1850. Il était fils d'un architecte, et étudia d'abord le droit; mais sa vocation l'attirait vers l'archéologie, particulièrement la numismatique; c'est ce qui le détermina à se rendre à Rome, où il connut Zoéga, Marini et d'Agincourt. Revenu à Naples, il devint, en mars 1815, professeur de langue grecque à l'université royale. Il était chargé, depuis 1809, de l'éducation des enfants de Murat. A la chute de ce prince, Avellino reprit la profession d'avocat, sans renoncer à sa chaire. En 1820, il fut appelé à professer l'économie politique, et, plus tard, les Institutes et les Pandectes. Il rendit alors à cette branche de la science de nombreux services; mais ses travaux sur la numismatique et l'archéologie le firent bien plus connaître à l'étranger. Il fut chargé, dès l'année 1820, de cataloguer la collection de médailles du *Museo Borbonico*. En 1839, il succéda à Arditi dans la direction de cet établissement, et présida aux fouilles; mais les troubles de la dernière révolution mirent quelque obstacle aux travaux du savant antiquaire. On a de lui, outre les articles publiés dans le *Real Museo Borbonico*, ceux adressés à l'*Accademia Ercolanese*, dont il fut le secrétaire perpétuel, et à la Société *Pontiniana*.

*In Ariadnes Augustæ nummum commentarius*; Naples, 1804; — *M. Accii Plauti Captivei, cum commentario*; Naples, 1807; — *Giornale numismatico*, t. I; Naples, 1811; on n'a que les huit premières feuilles du t. II; — *Elogio di Fedele Fenaroli*; Naples, 1818; — *Delle lodi del fu re Ferdinando I°*; Naples, 1825; — *Opuscoli diversi*, vol. III; Naples, 1826, 1833, 1836; — *Osservazioni sopra un libro intitolato : In sacra nonnulla Pompejorum commentaria duo Raymundi Guarini; editio altera auctior atque emendatior*; Naples, 1831; — *Opuscoli diversi*; Naples, 1836; — *In Francisci Carellii nummorum veterum Italiæ descriptionem adnotationes*; Naples, 1834; — *Del Aes grave del Museo Kircheriano*; Naples, 1839; — *Descrizione di una casa Pompeiana*; Naples, 1837; — *Conghietture sopra un' iscrizione sannitica*; Naples, 1841; — *Osservazioni sopra alcuni dischi marmorei figurati*; Naples, 1841; — *Bulletino archeologico Napoletano*, 6 livrais.; Naples, 1843-1848.

*Conversations-Lexicon*. — *Biographie autographe des Contemporains célèbres de l'Italie*, ouvrage inédit de monsignor Muzzarelli, communiqué par M. Diamillo.

***AVELLINO** (*Jules*), peintre paysagiste italien, né à Messine dans le dix-septième siècle, mort à Ferrare en 1700. On le surnomma *le Messinien* (Messinese). Il avait pour maître Salvator Rosa, peignait dans son style, mais avec moins de fougue que lui. On voit de ses œuvres dans des collections particulières à Ferrare et dans d'autres parties des États romains.

Dominici, *Vite de Pittori, etc., Napolitani* — Lanzi, *Storia Pittorica*, etc.

***AVELLINO** (*Onofrio*), peintre italien, né à Naples en 1674, mort à Rome en 1741. Il peignit l'histoire, et réussit surtout dans le portrait. Son premier maître fut Luca Giordano; puis il vint en Espagne se perfectionner sous Solimena. Avellino fit des copies de tableaux du Giordano et du Dominici, qui ont été vendues pour des originaux. Il peignait vite et avec négligence, et n'avait pas le sentiment de la couleur. Son œuvre principale est à Rome : c'est le plafond à fresque de l'église Saint-François de Paule.

Lanzi, *Storia pittorica*.

***AVELLONI** (*François*), auteur dramatique italien, né à Venise en 1756, mort à Rome en 1837. Il était fils du comte Casimir Avelloni, de Naples. Il étudia chez les jésuites jusqu'à la suppression de leur ordre en 1773. Ayant perdu ses parents, il alla trouver à Naples ses tantes, qui avaient quelque fortune. Malheureusement, sur la route de Rome à Naples, près de Fondi, il fut attaqué par une bande de voleurs qui, après l'avoir dépouillé, l'attachèrent à un arbre, et prirent leur repas près de lui en le surveillant. L'un d'eux, qui paraissait supérieur aux autres par l'éducation, se mit à faire des réflexions philosophiques, moitié comiques moitié sérieuses, sur la profession qu'ils exerçaient, et sur l'état général de la société au temps et dans le pays où ils vivaient. Cette dissertation produisit une vive impression sur l'esprit du jeune Avelloni. A la fin, les bandits quittèrent la place et délièrent leur prisonnier, qui poursuivit sa route vers Naples, mendiant sa nourriture. Arrivé à Naples, il se présenta chez ses tantes, qui refusèrent de lui venir en aide. Avelloni, seul, à demi-nu, sans argent, errait dans les rues, lorsque son attention fut attirée par une affiche de spectacle. L'idée lui vint d'écrire des pièces de théâtre : il se fit conduire chez le directeur, nommé Bianchi, et lui offrit de composer un drame d'une nouveauté tout à fait saisissante. Bianchi accepta la proposition, prit Avelloni chez lui et pourvut à ses premiers besoins. Avelloni écrivit dans l'espace d'une nuit une pièce en cinq actes, intitulée *Giulio assassino*; il y avait introduit dans toute son étrangeté le caractère du brigand philosophe de Fondi. Le succès du nouvel ouvrage fut immense; le bruit en arriva jusqu'aux tantes d'Avelloni, qui voulurent le revoir; elles vinrent un soir dans une loge du théâtre, et firent demander leur neveu; mais celui-ci, à son tour, ne voulut point en entendre parler. Il continua à faire pour Bianchi des pièces qui réussirent, et revêtit le costume d'abbé, qui était le vêtement habituel des gens de lettres. Comme il était de petite taille, on lui donna le sobriquet de *il Poetino*. Avelloni passa ensuite à Rome, et suivit diverses troupes de comédiens. Il composa, dit-on, près de six cents pièces. Les plus goûtées ont été ses drames allégoriques: *Lucerna de Epitteto*; — *le Vertigini del Secolo*; — *il Sogni d'Aristo*, impr. dans les collections italiennes. A. WATRIPON.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri del secolo XVIII e de' Contemporanei.* — Salfi, *Saggio storico critico della commedia italiana.*

**AVELLONI** ou plutôt **AVELLANI** (*Joseph*), poëte italien, né en 1761, mort dans sa ville natale le 16 avril 1817. Il étudia sous les jésuites, et devint membre de l'Académie vénitienne. Il composa un grand nombre d'écrits en prose et en vers, la plupart inédits. Parmi ceux qui ont été imprimés on remarque : *Padova riaquistata;* Venise, 1790, in-8°; — *Isabella Rovignana;* ibid., 1795, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

* **AVEMANN** (*Wolf*), peintre allemand, né à Nuremberg à la fin du seizième siècle, mort vers 1621. Il se distingua, selon Doppelmayr, par ses peintures d'intérieur d'églises et ses vues imitant l'architecture, d'après la manière de H. Steenwyck. Il mourut à Hesse-Cassel, des suites d'un coup d'épée qu'il avait reçu.

Doppelmayr, *Historiche Nachricht von den Nürnbergischen Künstlern*, etc.

* **AVEN**, ou **DAVENT**, ou **DAVIN**, ou **DAVIS**, ou enfin **D'AVESNES**, graveur d'origine et époque incertaines. Selon Brulliot, cet artiste serait le même que Léonard Diéry ou Thiery. Quoi qu'il en soit, Aven, de qui on a plus de soixante planches, grava d'après le Primatice et d'après Rosso, et exécuta, sur cuivre, des sujets mythologiques. Presque tous sont faits à l'aiguille. Les gravures d'Aven sont rares, et recherchées pour leur originalité. Les plus remarquables sont : *le Sauveur dans les limbes, tenant dans la main gauche l'oriflamme, et guidant avec la droite un vieillard,* d'après le Primatice; — *les douze Apôtres,* d'après J. Romain; — *Sainte Madeleine portée aux cieux par les anges,* d'après une élève du Primatice; — *Cléopâtre se donnant la mort,* d'après le Primatice lui-même; — *Alexandre et Bucéphale;* — *la Continence de Scipion :* l'un et l'autre encore d'après le Primatice; — *le Cadavre de Patrocle,* d'après Jules Romain; — *les Forges de Vulcain,* d'après le Primatice; — un *Jupiter nu, avec le globe et la foudre,* d'après Rosso; — deux *Chasses au lièvre,* d'après le Primatice; — *Hercule et Omphale, et Hercule surpris dans les bras d'Omphale par les Faunes porteurs de torches;* — *Cadmus domptant le dragon;* — *Eros et Antheros :* ces dernières gravures toutes d'après le Primatice; — *Psyché puisant à la source, et assistée de l'aigle de Jupiter.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **AVENANTIUS** ou **AVENANZI**, médecin italien, natif de Camerino, vivait probablement dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il n'est pas question de ce médecin dans Mazzuchelli. Selon Kœnig et d'autres bibliographes, Avenantius aurait laissé : *De Judiciis urinarum*, ou plutôt, *De Pulsibus et Urinis*, ouvrage de Jean Gilles de Paris, publié par Avenanzi; Venise, 1494, in-4°; Bâle, 1529, in-8°.

*Dictionnaire des sciences médicales.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **AVENARIUS**, nom latinisé de quatre savants allemands, qui s'appelaient à proprement parler *Habermann* (Homme d'avoine). Ils portaient tous les quatre le prénom de *Jean*. Les voici dans l'ordre chronologique :

* **AVENARIUS** (*Jean Ier*), théologien protestant, né à Éger en 1520, mort à Zeitz le 5 décembre 1590. Après avoir été successivement pasteur à Plauen, à Gessnitz près d'Altenbourg, et à Schoenfels, il fut nommé professeur de théologie à Jéna, et obtint en 1575 la surintendance (archevêché) de Zeitz. Ses principaux ouvrages sont : *Liber radicum s. Lexicon Ebraicum;* Wittenberg, 1568, 1589, in-fol. Casaubon en fait l'éloge en ces termes : *Ejus opere, nihil in isto genere perfectius hactenus in lucem prodiisse, persuasum mihi habeo;* — *Grammatica Ebraica;* Wittenberg, 1562, 1570, 1575, 1585, 1597, in-8°; — un livre de prières qui a eu un grand nombre d'éditions, et que Jacques Zader a traduit en latin, sous le titre : *Precationes in singulos septimanæ dies conscriptæ;* Strasbourg, 1578, 1579, in-12; Wittenberg, 1583, in-12; Lubeck, 1610, in-24; — *Enarrationes in Evangelia dominicalia;* Wittenberg, 1586, in-8°; ibid., 1589, in-fol.; — *Enarrationes in Epistolas dominicales et festivales;* Wittenberg, 1585, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **AVENARIUS** (*Jean II*), professeur d'éloquence, petit-fils du précédent. On a de lui : *Synopsis œconomica*, dont la deuxième édition parut à Wittenberg, 1629, in-8°; — *Sesqui-centuria quæstionum œconomico-politicarum;* ibid., 1619, in-8°; — *Collegium politicum;* ibid., 1624, in-4°; — *Quæstiones juris de obligationibus;* Jena, 1608, in-4°; — *Dodecades* 17 *selectissimarum philosophiæ practicæ quæstionum;* Wittenberg, 1623, in-8°; — *Dissert. de alearum usu et aleatoribus;* ibid., 1628, in-4°; et 1630, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **AVENARIUS** (*Jean III*), théologien protestant, né à Zipsendorf, où son père était ministre protestant, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Theses de catechismo;* Plauen, 1698; — *Præcepta homiletica;* Leipzig, 1686, in-8°; — *Plauisches Handbuch* (Manuel de Plauen), 1698, in-12; — *Sententiæ ac formulæ Latino-Germanicæ;* Plauen, 1699, in-12.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **AVENARIUS** (*Jean IV*), théologien protestant, et fils de Mathieu Avenarius, né le 10 novembre 1670, à Steinbach, mort à Géra le 11 décembre 1736. Il fut prédicateur à Berka, sur la Werra, puis diacre et archidiacre à Schmalkalden, enfin prédicateur à Géra. On a de lui, en-

tre autres : *Sendschreiben an Gottfr. Ludovici, von den Hymnopœis Hennebergensibus;* 1705, in-4°; — *Vergnügte Seelenlust frommer und bussfertiger Christen;* Leipzig, 1711, in-8°; — *Evangelischer Christenschmuck oder Erklärung aller Sonn-Fest und Apostol. täglichen Evangelien;* Arnstadt, 1718, in-4°; ibid., 1727, in-4°; — *Kurze Lebensbeschreibung Casp. Aquilä* (Vie de Gasp. Aquila); Meiningen, 1718, in-8°; — *Evangelische Lehr oder Lieder-Predigten;* Arnstadt, 1729, in-4°; ibid., 1731, in-4°.

Strieder, *Gelehrtes Hessen.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **AVENARIUS** (*Mathieu*), musicien ecclésiastique allemand, né à Eisenach le 21 mars 1625, mort le 17 avril 1692. Il fit ses études à Cobourg, à Marbourg et à Leipzig, fut nommé chanteur de l'école luthérienne à Schmalkalde en 1650, et prédicateur à Steinbach en 1662. Avenarius a écrit un traité *de Musica* qui est resté en manuscrit.

Strieder, *Hess. Gelehr. Geschichte.*

* **AVENARIUS** (*Philippe*), compositeur allemand, né à Lichtenstein en 1553. On ignore l'époque de sa mort. Il était organiste à Altenburg. On a de lui : *Cantiones sacræ, quinque vocum;* Nuremberg, 1572, in-4°.

Gerber, *Lexicon der Ton-Künstler.*

* **AVENARIUS** (*Thomas*), compositeur allemand, né à Eulenbourg près de Leipzig, à la fin du seizième siècle; on ignore l'époque de sa mort. Il a publié à Dresde, en 1614, une collection de chants à quatre et cinq voix, intitulée *Horticello anmuthiger frölicher und trauriger neuer Amorischer Gesänglein,* etc. Mattison a publié dans son *Ehrenpforte* l'épître dédicatoire de ces chansons : elle est en style burlesque, mêlé de latin et d'allemand, à peu près dans le goût des facéties de la cérémonie du *Malade imaginaire,* moins l'esprit de Molière.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**AVENBRUGER.** *Voy.* AUENBRUGGER.

* **AVENDANNA** (*Alphonse*), dominicain et prédicateur espagnol, mort le 11 octobre 1596. Il passa pour un des meilleurs prédicateurs de son temps, et laissa des *commentaires sur saint Mathieu et sur les Psaumes.*

Nicolas Antonio, *Bibl. Script. Hisp.* — Moréri, *le grand Dictionnaire historique.*

* **AVENDANNO** (*Pierre Nuñez*), jurisconsulte espagnol, vivait vers 1540. On a de lui : *Dictionarium hispanum vocum antiquarum, quibus partitarum leges et cæteræ regiæ constitutiones utuntur;* — *De exequendis mandatis regum Hispaniæ, quæ rectoribus civitatum dantur,* etc. Covardius, Antonio Padilla et d'autres écrivains s'accordent à louer le mérite d'Avendanno.

Nic. Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

* **AVENDANNO** (*Diego de*), peintre espagnol, vivait à Valladolid en 1661. Il fut un des artistes qui usurpèrent les pouvoirs du corrégidor, ou magistrat en chef, dans le but de forcer les artistes à servir dans la milice de Valladolid.

Cean Bermudez, *Diccionario historico,* etc.

**AVENELLES** (*maître Albin* ou *Aubin* DES), poëte satirique, chanoine de l'église de Soissons, né en 1480. Il a traduit en vers le *Remède d'amour, composé par Æneas Silvius, aultrement pape Pie II, etc., avec aucunes additions de Baptiste Mantuan; la complainte du dit pape, et sa description de Cupido, tirée d'une de ses élégies,* à laquelle il a joint une *Déclamation de l'amant renonçant à la folle amour,* qui est de sa composition. Ces écrits, imprimés d'abord sans date à Paris, petit in-8°, se trouvent aussi dans un recueil d'opuscules en rimes françaises, contenant *l'Art d'aimer d'Ovide,* etc., imprimé à Paris en 1548 et 1656, in-16.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques Françaises.* — Brunet, *Manuel du Libraire.* — Goujet, *Bibliothèque Française,* VI, 3; VII, 44. — *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque.*

* **AVENELLES** (*Philippe* DES), littérateur français, vivait probablement dans le seizième siècle. On ne sait ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort : il est seulement connu comme traducteur. On a de lui : *Epitomé,* ou *abrégé des vies de cinquante-quatre excellents personnages tant grecs que romains, mises au parragon l'une de l'autre* (extrait du grec de Plutarque de Chéronée); Paris, 1558, in-8°; — traduction des sixième et septième livres d'Appian, comprenant : *Histoire des guerres des Romains en Ibérie;* — *Guerres des Romains contre Annibal.*

Du Verdier, *Bibliothèques Françaises,* III, 197, 198.

**AVENELLES** (*Pierre* DES), avocat au parlement de Paris, dénonça en 1550, à Milet, secrétaire du duc de Guise, la conjuration protestante d'Amboise. Il avait logé chez lui la Renaudie, chef de cette conjuration, qui l'avait, comme protestant, mis dans sa confidence. Avenelles obtint, pour prix de sa délation, une charge de judicature en Lorraine et une somme de 12,000 livres.

Notes de le Duchat sur la *Satyre Ménippée,* t. II, p. 117, édit. 1726.

* **AVENPORT** (*François-Christophe* D'), théologien anglais, né à Coventry vers 1598, mort à Londres le 26 avril 1655. Il prit l'habit de franciscain sous le nom de *François de Sainte-Claire.* Après avoir professé avec éclat la philosophie et la théologie à Douay, il fut envoyé en mission en Angleterre. Obligé de se retirer sous le gouvernement de Cromwell, il reparut lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Ce prince le choisit pour son chapelain ordinaire. On a d'Avenport : *le Système de la Foi,* ou *du Concile universel;* — *Traité de la Prédestination;* Douay, 1665.

Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.*

* **AVENSROT** (*Jean*), publiciste hollandais, vivait au commencement du dix-septième siècle,

et laissa : *Epistola ad regem Hispaniæ, declarans mysterium belli Belgici*; Amsterdam, 1615, in-8°, trad. en allem. vers la même époque.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**AVENTINUS** (*Jean*), dont le véritable nom est Thürmayer, chroniqueur bavarois, né en 1466, mort le 9 janvier 1534. Il étudia à Ingolstadt et à Paris, enseigna les belles-lettres à Vienne, et les mathématiques à Cracovie. En 1512, il fut appelé à Munich pour faire l'éducation des jeunes princes Louis et Ernest, frères du duc Guillaume IV. Il se maria à soixante-quatre ans, « afin, disait-il, d'avoir une compagne pour ses vieux jours, » et mourut peu de temps après. Ses *Annales de Bavière* (*Annalium Boiorum libri VII*), qu'il avait composées pour ses élèves, sont un ouvrage classique pour l'histoire de la Bavière. La première édition fut donnée en 1554, in-fol., par Jérôme Ziegler; la dernière et la meilleure fut publiée à Leipzig, 1710, in-fol., par N.-J. Gundling. Il faut y ajouter comme complément : *Paralipomena ad J. Aventini Annales Boiorum*, insérés dans la huitième partie des *Acta litteraria* de Struve. Une traduction allemande, faite par *Aventinus* lui-même, parut à Francfort en 1566 et 1622, in-fol. On a aussi de lui : *Chronicon, sive Annales Schirenses*, 1600, 1623, 1716, in-4°; — *Historia cœnobii Œtingensis in Bavaria cum diplomatibus*; Nuremberg, 1518, in-4°; — *Numerandi per digitos manusque, quin etiam loquendi veterum consuetudinis Abacus*; — *Rudimenta grammatica et Encyclopædia orbisque doctrinarum*, 1519 et 1520, in-4°; — *Vita Henrici IV imperatoris, cum ejusdem imp. epistolis*; Augsbourg, 1518, in-4°.

Jérôme Ziegler, *Vita Aventini*, en tête de son édition *Annales Boiorum*. — D.-W. Moller, *Disc. de Joan. Aventino*; Altdorf, 1698, in-4°. — *Leben des Joh. Thürmayers, insgemein Aventin genannt*, dans les *Annalen der Baierischen Litteratur*, année 1778. — Casp. Bruschius, *Chronique*, etc.; Nuremberg, 1541. — G.-F. Breyer, *Notice sur Aventin*, dans les *Mémoires de l'Académie de Munich*, année 1807.

**AVENZOAR** ou **ABENZOAR**, nom corrompu de l'arabe *Ibn-Zohr*, *Ebn-Zohar* ou *Ben-Zohir*, s'applique à plusieurs savants arabes qu'il importe de distinguer entre eux. Les *Beni-Zohr* vinrent s'établir en Andalousie au huitième siècle de notre ère, peu de temps après la conquête de l'Espagne par les musulmans. Séville fut leur principal séjour. Les membres de cette célèbre famille, qui appartenait à la tribu des Ayadites, se firent remarquer comme médecins, et quelques-uns (ceux du moins qui ne portent pas le nom de *Mohammed*) paraissaient avoir abandonné l'islamisme pour embrasser la religion juive. Les voici dans l'ordre chronologique; celui qui suit est le fils de celui qui précède.

1° Abou-Bekr Mohammed (*Ibn-Merouan-Ibn-Zohr*), né en 336 de l'hégire (947-8 de J.-C.), mort à Talavéra en 422 de l'hégire (1031 de J.-C), fut à la fois médecin et jurisconsulte, célèbre par sa piété et sa générosité.

2° Abou-Merouan-Abdel-Malek (*Ibn-Mohammed-Ibn-Merouan-Ibn-Zohr*), natif de Séville dans le onzième siècle de notre ère, visita le Caire, Caïrouan, Bagdad, pour se perfectionner dans ses études médicales. De retour en Espagne, il s'établit à Denia dans le royaume de Valence, à la cour de Mudjahid, et mourut en 1044 de J.-C. Après la mort de ce prince, il paraît s'être retiré à Séville, son lieu natal.

3° Aboul-Ala-Zohr (*Ibn-Abou-Merouan Abdel-Malek-Ibn-Zohr*), mort d'un abcès à l'aisselle vers 1130 de J.-C. Il fut instruit par son père dans la philosophie et la médecine, et parvint au rang de vizir sous Almotadhed-Billah, second roi de Séville de la dynastie des Béni-Abad (1042-1069 de J.-C.). Vers cette époque on apporta de l'Irak en Espagne la première copie du *Kanoun* d'Avicenne. Aboul-Ala-Zohr, auquel on l'offrit en présent, en fit peu de cas; car il en coupa, dit-on, les marges blanches, pour y écrire ses ordonnances. Il eut, entre autres, pour élève le vizir Abou-Amir-Zambouk, qui se distingua comme poëte lyrique. Ses ouvrages existent en manucrits dans les principales bibliothèques de l'Europe; tels que : *Experimenta*, ou préparations de médicaments (n° 626 de la biblioth. Bodl. d'Oxford); — *Utilia et vera*, ou Traité de plantes médicinales (n° 839 de l'Escurial, et n° 1076 de la bibl. de Paris); — *Liber medicamentorum simplicium* (n° 1028 de la bibl. de Paris); — *Expositio testium opprobrii*, écrit polémique contre Ali-Ben-Rodwan (Hadji-Khalfa, *Lexicon bibliographicum*). Aucun de ces manuscrits arabes n'a été ni publié ni traduit. L'opuscule, *De curatione Lapidis*, imprimé à Venise, 1497, in-fol., paraît être d'Aboul-Ala-Zohr, et non de son fils : le titre porte, *Alguazir-Albuleizor*, corruption évidente d'*Alvizir-Aboul-Ala-Zohr*.

4° Abou-Merouan (par corruption *Abumeron*, *Albumeron*) Abdel-Mélek (*Ibn-Aboul-Ala-Zohr-Ibn-Abd-el-Mélik*), né, vers 465 de l'hégire (1072-1073 de J.-C.), à Peñaflor près de Séville, mort à Séville en 557 de l'hégire (1162-1163 de J.-C.). C'est à lui que s'applique particulièrement le nom d'*Avenzoar* (1). Il apprit la médecine sous son père, qui lui fit, dit-on, jurer, à l'âge de dix ans, de ne jamais administrer aucune substance vénéneuse : c'était le serment d'Hippocrate, qui paraît avoir été connu des Arabes. Il ne commença la pratique que vers l'âge de quarante ans, et se mit au service des sultans Almoravides, qui le comblèrent d'honneurs et de richesses. Le personnage qui le jeta en prison, et qui dans la traduction latine s'appelle *Hali filius Joseph*, n'était pas, comme on l'a prétendu, le célèbre sultan Youçouf-Ibn-Tachefin (1106-1143 de J.-C.), mais seulement le gouverneur de Séville (*Contestabilis regis Sebiliæ*). Après la mort du dernier Almoravide, en

(1) La plupart des biographes ont fait de cet Avenzoar un seul et même personnage.

1147, il fut appelé à la cour d'Abdel-Moumen, premier sultan de la dynastie des Almohades, qui l'éleva à la dignité de vizir. L'opinion qu'Avenzoar était Juif paraît venir de ce que l'ouvrage de ce médecin fut traduit de l'hébreu en latin, et que le traducteur s'était fait aider par un Juif. Cette opinion, que rien ne justifie, ne paraît pas avoir d'autre origine. Il mourut d'un abcès au côté, qu'il ne voulut pas soigner d'après le conseil de son fils, auquel il répondit : « Ce que Dieu a décidé, ce qui doit s'accomplir, j'aurai beau employer des remèdes, sa volonté sera faite » (*Abi-Ossaybiah*). Son corps fut enterré à Séville, hors de la Porte de la Victoire (1).

Avenzoar eut un grand nombre d'élèves; parmi les plus célèbres on remarque Avarroës, qui parle de son maître dans les termes de la plus profonde admiration. Il laissa un fils, *Abou-Bekr-Mohammed*, qui lui succéda dans sa profession, et une fille qui se distingua tellement dans l'art des accouchements, qu'elle fut attachée au harem d'Almansour. Elle mourut empoisonnée en 1199, presque en même temps que son frère, et légua sa charge à sa fille, également versée dans la médecine.

Le principal ouvrage d'Avenzoar, et l'un des plus précieux que nous aient transmis les médecins arabes, a pour titre : *Kitabou-el-Teïsir-fi-Madaouati-oua-tedbiri*, c'est-à-dire, *le Livre de l'Assistance dans le Traitement et le Régime*, que le traducteur latin a rendu par *Adjumentum de medela et regimine*. Il est plus connu sous le titre abrégé de *Theizir* ou *Teïsir* (Assistance), et divisé en trois livres. Le texte arabe n'a jamais été imprimé; il fut traduit en hébreu en 1280, par un médecin juif, nommé *Jacob*. C'est d'après cette traduction hébraïque que *Pathavinus* ou *Patavicius* fit sa traduction latine, imprimée pour la première fois à Venise en 1490, et dont la dernière édition parut à Venise (Juntes), 1574, in-8°. J. Colle a expliqué les passages les plus difficiles d'Avenzoar dans son commentaire intitulé *De cognitu difficilibus in praxi ex libris Avenzoaris*, etc.; Venise, 1628, in-4°. La première section du troisième livre a été insérée dans la collection des auteurs *de Febribus ;* Venise, 1594, in-fol., p. 105. On en trouve aussi des extraits dans la collection des auteurs *de Balneis ;* ibid., 1553, in-fol. Le petit traité, *Antidotarium*, attribué à Avenzoar, a été souvent imprimé avec le *Teïsir*. Quant aux traités *de Curatione lapidis*, il appartient au père, et *de Regimine sanitatis*, au fils d'Avenzoar. D'autres ouvrages, tels que *Colligens*, appendice au *Teïsir*, et *Liber medicamentorum et ciborum*, écrit pour le khalife Abd-el-Moumen, existent encore en manuscrits, le premier à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford (n° 628), et le second à la bibliothèque de Paris (n° 1028, fonds arabe).

Le *Teïsir* n'est pas un ouvrage systématique, mais un recueil d'observations personnelles, et offre par cela même le plus grand intérêt. Par une exception rare chez les médecins arabes, loin de suivre aveuglément Galien, Avenzoar le contredit quelquefois : ainsi, contrairement à l'oracle de Pergame, il ne croit pas l'amaurose incurable; il attribue aux dents et aux os un certain degré de sensibilité. Ailleurs, il décrit une inflammation du médiastin qui, d'après les symptômes indiqués, paraît n'avoir été qu'une pleurésie. Dans l'inflammation du péricarde, il signale l'épaisissement de cette membrane, et les substances anormales qui s'y produisent. Dans le traitement de la phthisie pulmonaire, il substitue au lait d'ânesse, si vanté par Galien et Avicenne, le lait de chèvre, par un simple scrupule religieux, probablement parce qu'il appartenait à une secte musulmane qui interdisait l'usage de la chair et du lait d'ânesse. Il regardait certaines opérations chirurgicales, entre autres la taille, comme au-dessous de la dignité du médecin; ce qui ne l'empêcha pas d'opérer avec succès, sur une chèvre, il est vrai, la bronchotomie. — Il est à regretter que l'on ne connaisse encore Avenzoar que par une traduction de seconde main, sans doute bien tronquée et inexacte.

5° ABOU-BEKR-MOHAMMED (*Ibn-Abou-Merouan-Abd-el-Mélik*), surnommé *Alhafid*, descendant, né à Séville en 1114 de J.-C., mort le 21 dhilhadjah 595 (14 octobre 1199). Presque tous les écrivains, et même des auteurs récents, l'ont confondu avec Abou-Merouan, son père; de telle façon que leur *Avenzoar* est la réunion imaginaire de deux personnes parfaitement distinctes. Abou-Bekr Mohammed se livra, comme ses ancêtres, à l'exercice de la médecine; mais il y joignit aussi l'étude de la théologie et la culture des belles-lettres : il fut aussi bon poëte qu'excellent médecin et théologien, et les biographes arabes le regardent comme le membre le plus distingué de la famille des *Ibn-Zohr*. Il servit, avec son père, les sultans Almoravides, puis leurs successeurs les Almohades, et lui succéda (en 1162 de J.-C.) dans la charge de premier médecin d'Abd-el-Moumen; après la mort de ce sultan, il remplit le même office auprès d'Abou-Yacoub et d'Abou-Youçouf, surnommé Al-Mansour. Tous ces princes l'eurent en grande estime, et le dernier l'éleva au rang de vizir. Al-Mansour l'emmena avec lui au Maroc; Abou-Bekr ayant exprimé, dans une pièce de vers, la douleur de se trouver loin de ses femmes et de ses enfants, le sultan fit aussitôt venir de Séville toute la famille de son médecin, et augmenta son salaire. Abou-

(1) Averroës (*Coll.* IV, 40) le fait vivre cent trente-cinq ans; ce qui probablement est une erreur de copiste reproduite par Freind et d'autres; car il faudrait alors admettre que le père d'Avenzoar atteignit à peu près le même âge extraordinaire. D'après Léon l'Africain, Avenzoar vécut quatre-vingt-douze ans lunaires ou quatre-vingt-neuf ans solaires.

Bekr fut, dit-on, empoisonné, en même temps que sa sœur, par un ministre jaloux de son crédit. Ibn-Abi-Ossaybiah le représente comme un homme bien doué au physique et au moral.

Abou-Bekr Mohammed ne paraît avoir écrit qu'un petit nombre d'ouvrages de médecine : nous ne connaissons de lui que le petit traité, déjà cité, *de Regimine sanitatis*, imprimé à Bâle, 1618, in-12. Son livre *de Cura oculorum* est encore inédit. Quant à ses poésies, on les trouve dans le *Viaticum Peregrinantis* d'Abou-Bahr-Sefouan, recueil de poëtes arabes, manuscrit n° 354 de la bibliothèque de l'Escurial, et quelques fragments dans Ibn-Khallikan (*Vies des Arabes célèbres*). On y remarque, entre autres, ces vers sur le *Methodus medendi* de Galien :

La médecine fut créée pour faire espérer
Au malade sa guérison, ou pour le guérir.
Car lorsque la mort arrive, la médecine dit :
Ici finit mon art.

6° ABOU-MOHAMMED-ABDALLAH (*Ibn-Abou-Bekr-Mohammed-Ibn-Zohr*), surnommé *Ibn-el-Hafid* (Fils du descendant), né à Séville vers 1182, mort à Salé, en Afrique, en 1206 de J.-C. Comme ses ancêtres, il se distingua par ses connaissances médicales, et écrivit des ouvrages, dont aucun ne paraît nous être parvenu. Avec lui s'éteignit la ligne directe des *Ibn-Zohr*. F. H.

Ibn-Abou-Oseibiah, *Vitæ illustrium Arabum* (ms). — Hadji-Khalfah, *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum*, édit. Gust. Fluegel, 2 vol.; Leipzig, 1835-1837. — Almakkari, *Histoire des dynasties mahométanes en Espagne*, trad. par Gayangos, 2 vol., avec notes. — Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Ærzte*; Gœttingue, 1840. — Léon Africain, *de Viris illustr.*, c. 16. — Fabricius, *Biblioth. græca*, t. XIII. — Haller, *Bibl. medic. pract.*, t. I. — Casiri, *Biblioth. Arabico-Hisp. Escur.*, vol. I, p. 94, 128; vol. II, p. 132. — Freind, *History of Physic*, vol. II, p. 74. — Sprengel, *Geschichte der Medizin*, t. II. — Russel, *Natural History of Aleppo*, vol. II, append.

* AVER (*Jean-Paul*), peintre allemand, né à Nuremberg en 1636, mort en 1687. Il peignit le portrait, l'histoire et le paysage à Venise, où il alla séjourner quelque temps. Aver eut Liberi pour maître. De retour dans sa patrie, il s'y acquit un grand renom.

Nagler, *Neues Künstler-Lexicon*.

AVERANI (*Benoît*), littérateur italien, né à Florence le 19 juillet 1645, mort à Pise le 28 décembre 1707. Outre les belles-lettres et les langues anciennes, il avait appris les mathématiques et la jurisprudence. Il fut membre de l'Académie de la Crusca, et professeur de littérature grecque et d'éloquence latine à l'université de Pise. On a de lui : *Dissertationes habitæ in Pisana Academia, in quibus græcæ, latinæque eloquentiæ principes explicantur et illustrantur*, etc.; *accesserunt ejusdem Orationes et Carmina omnia iterum edita*, etc.; Florence, 1716 et 1717, 3 vol. in-fol.; — *Dieci Lezioni composte sopra il quarto sonetto della prima parte del Canzoniere del Petrarca*; Ravenne, 1707, in-4°; — quelques dissertations sur différents sujets, tels que la théologie des païens, les antiquités, la doctrine de Platon, insérées dans les vol. III, IV des *Prose fiorentine*.

Giuseppe Averani, *Benedicti Averani Vita*. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, VIII, 8-32. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura Italiana*, édit. 1787, 1794; VIII, 436. — Corniani, *Secoli della letteratura Italiana*, édit. 1833, II, 198. — Le Clerc, *Bibliothèque choisie*, XXII, 1, 42. — *Bibliothèque ancienne et moderne*, XII, 130.

AVERANI (*Joseph*), physicien et jurisconsulte italien, né à Florence en 1662, mort le 24 août 1738. Il était le plus jeune fils de Jean-François Averani, et s'appliqua de bonne heure, non-seulement à l'étude du droit, mais encore à celle des sciences. Ses progrès furent rapides sous des maîtres tels que Joseph del Papa et Viviani. Le résultat de ces solides études fut un premier traité intitulé *De momentis corporum gravium in planis inclinatis*, où il soutenait, contre son maître Vannius, les doctrines de Galilée. Plus tard, pendant que Joseph Averani étudiait le droit à Pise, il fit diversion à cette étude en commentant l'œuvre d'Eutocius d'Ascalon sur Archimède. Invité en 1684, sur la recommandation de Viviani, à professer les mathématiques à Bologne, le jeune commentateur, qui tenait à rester en Toscane, refusa cet emploi. Appuyé chaudement par Magalotti et Redi, il fut appelé, lorsqu'il n'avait encore que vingt-deux ans, par le grand-duc Cosme III, à professer le droit à l'université de Pise : son discours d'ouverture produisit le plus grand effet. Redi qualifie un peu emphatiquement cette allocution aux auditeurs, de *superbissima, latinissima et archi-eloquentissima*. A partir de ce moment jusqu'en 1688, Averani fit des cours sur les Institutes; après quoi il professa sur les Pandectes. Le grand-duc de Toscane donna ensuite à Averani une autre preuve d'estime en lui confiant l'éducation du prince Jean-Gaston, qui fut le dernier duc régnant de la maison de Médicis. Ces graves occupations n'empêchèrent point le savant jurisconsulte de retourner par intervalles aux études favorites de sa jeunesse. En 1694 et en 1695, il entreprit avec Cyprien Targioni, et sur l'invitation du grand-duc, une série d'expériences sur le miroir ardent. Plus tard, il fut amené, par les travaux de l'Anglais Hawkesbee, à étudier à son tour les phénomènes de la lumière et de l'électricité. Il en fit autant pour les lois qui régissent la propagation du son. Ces expériences d'Averani furent communiquées par Henri Newton, ambassadeur d'Angleterre à Florence, à ses amis de Londres, ce qui valut au professeur de Pise le titre de membre de la Société royale, qu'il reçut en 1712. Il refusa en 1720 le professorat à l'université de Turin, que lui offrait Victor-Amédée; il ne voulut pas non plus du titre de juge à la cour suprême de Florence. Consulté et respecté de toute l'Italie, il continua de se livrer à ses occupations habituelles, et mourut à Florence, après avoir mis la dernière main à son œuvre intitu-

lée *Interpretationes juris*. Il légua sa bibliothèque à l'université de Pise.

Outre les essais de sa jeunesse, on a d'Averani : *Esperienze fatte collo Specchio Ustorio*, dans la *Galleria di Minerva*, VI, part. V, et dans le *Giornale de' Letterati d'Italia*, t. VIII, art. 9; — *Disputatio de Jure belli et pacis*; Florence, 1703; — *Prefazione alle Poesie Toscane di Monsignor Ansaldo Ansaldi*; Florence, 1704; — *Dissertatio de repressaliis, habita Pisis, anno* 1714, dans Migliorucci, *Institutiones Juris canonici*, t. IV, p. 75; 1732; — *Interpretationum juris Libri duo*; Leyde, 1746, in-8°; — *Vita Benedicti Averani, et præfatio in ejus opera*, 1717; — *De libertate civitatis Florentiæ ejusque Domini*; Pise, 1721, in-4°; — *Oratio de Jurisprudentia, Medicina, Theologia, per sua principia addiscendis, Pisis habita, anno* 1723, dans les *Opuscula variorum ad jurisprudentiam pertinentia*; Pise, 1769, 9 volumes in-8°; — *Lezioni sopra la Passione di Nostro Signore Gesù Cristo*; Urbin, 1738, in-8°; — *Dissertatio de Calculorum seu Latrunculorum ludo*, dans le t. VII des *Miscellanea di vari opuscoli*; Venise, 1742; — *Lezioni Toscani*; Florence, 1744-1746-1761; — *Monumenta latina posthuma Josephi Averani*; Florence, 1768.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, VII, 321-389. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, VI, 433. — Corniani, *Secoli della letteratura italiana*, II, 197. — Lombardi, *Letteratura italiana del secolo XVIII*, IV, 195. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Le Clerc, *Bibliothèque ancienne et moderne*, IV, 92. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*AVERANI (*Nicolas*), mathématicien italien, frère des deux précédents, mort le 4 août 1727. On ignore la date précise de sa naissance. Il étudia d'abord le droit, et fut reçu avocat à Pise; mais un penchant irrésistible l'entraina vers les mathématiques. On a de lui une bonne édition des œuvres de Gassendi, *Pet. Gassendi opera omnia*; Florence, 1727, in-fol.; — une dissertation *de Mensibus Ægyptiorum*, avec des notes du cardinal Noris, opuscule posthume édité par Gori; Florence, 1737, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*AVERARA (*Jean-Baptiste*), peintre italien, né à Bergame au commencement du seizième siècle, mort en 1548. Ridolfi le regarde comme un peintre habile dans tous les genres. Averara avait pris le Titien pour modèle. Son grand mérite est de n'avoir peint que d'après nature; aussi ses groupes d'enfants et ses paysages sont-ils très-appréciés.

Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

*AVERARA (*Pierre* D'), auteur dramatique italien, natif de Bergame, vivait vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *l'Amante fortunato per forza*; Venise, 1684; — *il Publio Clio Pertinace*; ibid., 1684; — *l'Andromaca*; Milan, 1700; — *l'Arsiade*; Milan, 1700; — *l'Angelica nel Catai*; ibid., 1702; — *l'Admeto, re di Tessalia*; ibid., 1702; — *l'Ascanio*; ibid., 1702; — *l'Aretusa*; ibid., 1703; Venise, 1709; — *il Filindo*; Venise, 1720; sous le titre de *Nerina* en 1728, et sous celui de *Dori* en 1729; — *il Trionfo della virtù*; Venise, 1724.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*AVERARI (*Antoine*), théologien italien, de Milan ou de Bergame, vivait vers la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Il fut l'un des plus fameux prédicateurs de son époque. On a de lui : *Ragionamenti sopra le virtù teologali*; Milan, 1509, in-4°; — *Epitome artium*; — *Epistolæ et Carmina*; ibid., 1746.

Argelati, *Bibl. Mediol.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*AVERBACH (*Isaac*), grammairien juif, vivait à Furth au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Ghersa Dinuka* (sur les éléments de la langue hébraïque, sous un titre chaldéen); — *Pakad* (grammaire hébraïque); Wilmersdorf, 1718, in-8°; — *Beer rechoboth* (Commentaire sur la grammaire); Sulzbach, 1730.

Wolf, *Biblioth. Hebr.*, III, 87; IV, 778, 882.

*AVERBACH (*Samuel ben David*, rabbin polonais, vivait à Lublin vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Chesed Semuel* (la Piété de Samuel); — des commentaires sur plusieurs livres de l'Ancien Testament.

Wolf, *Biblioth. Hebr.*, III, 1079-83.

AVERDY (*Clément-Charles-François* DE L'), jurisconsulte, né à Paris en 1723, mort le 24 novembre 1793. Il fut conseiller au parlement, et devint, en 1763, contrôleur général (ministre) des finances. Il proposa des réformes sages pour remplir le trésor vide; mais ses conseils ne furent point écoutés, et lui valurent son renvoi. Son court passage au ministère donna lieu à ce fameux refrain :

Le roi, dimanche,
Dit à l'Averdy :
Va-t'en lundi.

« Ce ministre, dit Voltaire dans une lettre à Taboureau, avait fait du bien : on lui devait la liberté du commerce des grains, celle de l'exercice de toutes les professions, la noblesse donnée aux commerçants, la suppression des recherches sur le centième denier après deux années, les priviléges des corps de ville, l'établissement de la caisse d'amortissement. Trop souvent le public est injuste et ingrat. » Retiré dans sa terre de Gambais, près de Monfort-l'Amaury, l'Averdy fut absurdement accusé d'avoir voulu affamer le peuple en jetant des grains dans un bassin de son parc, et reçut la mort avec résignation. On a de lui : *Code pénal*, 1752, in-12; — *De la pleine souveraineté du roi sur la province de Bretagne*, 1765, in-8°; — *Mémoire sur le procès criminel de Robert d'Artois, pair de France*, dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi*; — *Suite des Expériences de Gambais*

*sur les blés noirs ou cariés*, 1788, in-8°; — *Tableau général, raisonné et méthodique des ouvrages contenus dans le Recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions, depuis sa naissance jusques et y compris* 1788 (avec G. Poirier); Paris, 1791, in-4°. Ce volume forme le 51° de la collection des Mémoires de cette Académie et la complète.

Quérard, *la France littéraire*. — Lacretelle, *Histoire de France*. — *Vies des surintendants des finances et des contrôleurs généraux*, t. III, 281.

*AVERELL ou AUERELL (*Guillaume*), pamphlétaire anglais, vivait à Londres dans la dernière partie du seizième siècle. Il a écrit, en ancien style, les ouvrages suivants : *Wonder-Full and strange newes wich happened in the countye of Suffolke and Essex, the first of february*, etc., 1583, in-16; — *A meruailous combat of contrarieties, malignantlie striuing in the members of man is bodie, allegoricallie representing tous the enuied state of our florishing Commonvealth*, etc., dédié à maître George Bonde, lord-maire de Londres, 1588; — *Four notable histories, appleyed to foure worthy Exemples : as*, 1° *a Diall for Daintie Darlings*; — 2° *A spectacle for negligent parents*; — 3° *A glan for disobedient nonnes*; — 4° *A myrrour for virtuous maydes*, in-4°, 1590.

*Biographical Dictionary*. — Lowndes, *Bibliographer's Manual*, vol. I, p. 88, 89.

*AVERMAUSEN (*Joseph*), théologien allemand, né à Kempten le 8 juillet 1664, mort le 23 juillet 1734. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et enseigna la théologie à Cologne, et plus tard à Rome. Outre plusieurs sermons estimés, on a de lui : *Oraison funèbre sur Joseph-Clément de Bavière, archevêque et électeur de Cologne*; Cologne, 1724.

Harzheim, *Bibl. Colon.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*AVERKAM (*Henrich-Van*), peintre de paysages et de marines hollandais, né à Kampen à la fin du seizième siècle. Son histoire est inconnue. Il est aussi appelé *le Muet de Kampen* (*de Stomme van Kampen*), surnom qui lui vint de sa réserve extrême et de sa taciturnité. Ses dessins sont plus estimés que ses peintures; ils sont à la manière noire et faits à la plume. Quant à ses tableaux, le temps en a détérioré les couleurs; le vert, notamment, a pris des tons noirs. Averkam a laissé des vues d'été et d'hiver, de gracieux paysages chargés de personnages et d'animaux. Il signait souvent ses œuvres : *H. de Stom. inventor*; son monogramme est un H surmonté d'un A.

Brulliot, *Dict. des Monogrammes*.

AVEROLDI ou AVEROLDO (*Jules-Antoine*), Italien, antiquaire, né à Venise le 6 janvier 1651, mort à Brescia le 5 juin 1717. Il étudia le droit à Padoue, et se forma une riche collection de livres, d'inscriptions et de médailles. On a de lui : une traduction italienne d'un ouvrage français intitulé *Discours sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, par Rainssant de Reims; Brescia, 1687, in-8°; — *le Scelte Pitture di Brescia, additate al forestiere*; Brescia, 1700, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Averoldo, *Scelte pitture di Brescia*.

*AVEROLDI (*Hippolyte*), théologien italien, natif de Brescia, vivait probablement dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était capucin. On a de lui : *Icones nonnullæ ad pleniorem abstrusissimæ literæ libri Apocalypsis intelligentiam et commentariis elegantissimis loca difficiliora illustratæ*; Brescia, 1638.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*AVEROLDI (*Jérôme*), capucin et théologien italien, natif de Brescia, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui un ouvrage où il soutient cette opinion bizarre, que Mahomet fut l'Antechrist. Cette opinion fit rechercher Averoldi par l'inquisition, et, bien qu'il eût abjuré ensuite son hérésie, il demeura trois ans dans les cachots du saint office.

*Riposta all' Istoria della S. Inquisizione di fra Paolo Servita*, p. 133, 2° éd. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*AVERONI (*Valentin*), théologien italien, natif de Florence, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était moine de la congrégation de Vallombrose. On a de lui : *Trattato del Governo de' Principi di S. Tomaso d'Aquino, tradotto di latino*; Florence, 1577, in-8°; — *Della doctrina cristiana, opera di Dionigio Cartusiano, tradotta*; ibid., 1577, in-8°; — *Discorsi sopra le necessarie conditioni che dove havere la vergine, sposa sacrata a Cristo*; ibid., 1591, in-8°; — *Trattato della Citta di Dio di S. Agostino, tradotto*; non imprimé.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* AVEROULT ou DAUROULT (*Antoine*), jésuite et théologien français, natif de l'Artois, mort en 1614. Il laissa : *Catechismus historicus*; — *Pii Gemitus Catholicorum*; — *Remedia spiritualia contra pestem*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

AVERROËS, AVERRHOËS, AVERROYS, AVEROIS, corruption du nom arabe d'*Aben* ou *Ibn-Roschd* (*Aboul-walid Mohammed Ibn-Ahmed-Ibn-Mohammed*), surnommé *El-Hafid* (le Neveu), célèbre médecin et philosophe arabe, naquit, selon El-Ansâri, en 520 de l'hégire (1120 de J.-C.), à Cordoue (1), et mourut à

(1) Quelques auteurs placent, sur l'autorité de Pierre d'Abano, en 533 de l'hégire (1149 de J.-C.), l'année de la naissance d'Averroës. Mais cette date est évidemment erronée, car ce célèbre Arabe était disciple d'Avenpace, mort entre 1180 et 1138 de J.-C. — Les souvenirs de son pays natal se retrouvent dans plusieurs passages de ses écrits. Dans son *Commentaire sur la République de Platon*, il veut que les Andalous soient le peuple privilégié pour la culture intellectuelle. Dans le

Maroc le jeudi 9 de safar de l'an 595 (12 décembre 1198 de J.-C.) (1). Il doit son immense réputation surtout aux écrivains chrétiens du moyen âge; Dante même en parle, dans son quatrième chant de l'*Inferno :*

Averroës, che 'l gran comento feo.

Averroës descendait d'une famille de magistrats des plus considérables de l'Andalousie. Son grand-père Aboul-Walid-Mohammed-Ibn-Roschd, cadi de Cordoue, fut un jurisconsulte distingué du rit malékite, et joua, dans diverses occasions, un rôle politique (2). Ce fut, entre autres, par son conseil qu'en 1125 de J.-C., le sultan Ali-Ibn-Youçouf, maître du Maroc et de l'Espagne musulmane, fit transporter en Afrique des milliers de chrétiens qui avaient favorisé l'expédition d'Alfonse le Batailleur. Voulant suivre la carrière de ses ancêtres, le jeune Averroës étudia d'abord, sous Abou-Mohammed Ibn-Razek, la jurisprudence selon le rit malékite, et la théologie selon les ascharites. En médecine, il eut pour maître Abou-Djafar-Ibn-Haroun de Truxillo. En philosophie, il reçut aussi les leçons d'Ibn-Badja (Avenpace), dont il parle avec un grand respect. Il eut des rapports d'intimité avec Ibn-Arabî, le théosophe, avec Abou-Ben-Ibn-Tofaïl (l'*Abubacer* des philosophes scolastiques), et avec la famille des Ibn-Zohr (Avenzoar), qui représentent tout le mouvement scientifique de l'Espagne musulmane au douzième siècle.

Vers cette époque, de grands changements politiques s'opérèrent en Afrique et en Espagne. La dynastie des Almoravides fut, en 1130, violemment remplacée par celle des Almohades. Des princes libéraux et éclairés, comme Abd-el-Moun et Youçouf, son successeur, donnèrent un nouvel essor à la culture des sciences et des lettres. Ce fut Ibn-Tofaïl qui présenta Averroës au sultan Youçouf, qui régna de 1163 à 1184 de J.-C. Voici comment s'exprime ici l'historien Abd-el-Wahid, qui tient le récit de la bouche même d'un des disciples d'Averroës :

« Abou-Becr-Ibn-Tofaïl ne cessait d'attirer à la cour d'Abou-Yaakoub-Youssef des savants de toutes les contrées, de les signaler à l'attention bienveillante du sultan, et d'engager celui-ci à les combler d'éloges et d'honneurs. C'est lui qui lui recommanda Abou'l-Walid-Mohammed-Ibn-Ahmed-Ibn-Mohammed-Ibn-Roschd (Averroës), et c'est depuis lors que ce dernier a été connu dans le monde, et que son mérite a brillé dans l'empire des Almohades. L'alfakih, le docteur Abou-Bekr-Boundon-Ibn-Yahia, de Cordoue, l'un de ses disciples, m'a dit : « J'ai entendu plus d'une fois le médecin Abou'l-Walid (Averroës) raconter le trait suivant : « Lorsque, disait-il, je fus « introduit pour la première fois auprès du comman- « deur des croyants, Abou-Yakoub, je le trouvai seul « avec Abou-Ben-Ibn-Tofaïl. Abou-Bekr se mit à faire « mon éloge en présence du sultan, à parler de ma « famille, de mes ancêtres; et la bienveillance qu'il « me portait le poussa même à exagérer ma valeur « personnelle. Les premières paroles que m'adressa « le commandeur des croyants, après m'avoir de- « mandé mon nom, celui de mon père, et s'être in- « formé de l'origine de ma famille, furent celle-ci : « *Que pensent-ils* (voulant parler des anciens philo- « sophes) *touchant le ciel? Est-il éternel, ou bien « créé?* Retenu par la honte et la timidité, je me mis « à m'excuser et à dire que je ne m'étais jamais occupé « de philosophie; car j'ignorais la bonne opinion « qu'Ibn-Tofaïl lui avait donnée de ma personne. Le « commandeur des croyants voyant bien que ce qui « me fermait la bouche c'était la honte et la timidité, « se tourna alors du côté d'Ibn-Tofaïl, et se mit à « discourir sur la question qu'il venait de me propo- « ser, et à rapporter tout ce qui a été dit sur ce point « par Aristote, Platon et les autres philosophes de « l'antiquité, en ayant soin en même temps de citer les « arguments que font valoir les docteurs musulmans « contre l'opinion de ces philosophes ; il fit preuve « en cela de tant d'érudition, que je ne crois pas « qu'il ait jamais eu son pareil parmi les personnes « qui se sont occupées de ces matières et s'y sont « appliquées. En discourant de la sorte, le sultan « cherchait à me mettre à mon aise. A la fin, je me « mis à parler, et il put se former une idée des con- « naissances que j'avais acquises en philosophie. « Lorsque je me retirai, il commanda que l'on me « donnât une somme d'argent, une magnifique robe « d'honneur, et, de plus, une monture (1). »

Averroës fut donc en grande faveur auprès d'Youçouf, qu'il seconda dans l'établissement des colléges en Afrique (2). S'il faut en croire le même historien, ce fut sur l'invitation formelle d'Al-Mansour qu'Averroës entreprit ses travaux sur Aristote. Voici le récit d'Ibn-Roschd (Averroës) lui-même, rapporté par Abd-el-Wahid :

« Abou-Becr-Ibn-Tofaïl me fit appeler un jour et me dit : « J'ai entendu aujourd'hui le commandeur « des croyants se plaindre du vague qui règne dans « l'exposition d'Aristote ou dans celle de ses traduc- « teurs, parler de l'obscurité des pensées de ce phi- « losophe, et dire : Si ses livres trouvaient un savant « qui les abrégeât en les éclaircissant et en rendit les « pensées plus accessibles à l'intelligence, après les « avoir lui-même bien comprises, assurément elles « seraient mieux à la portée du monde, et par con- « séquent plus facilement adoptées. Voilà ce qu'il « m'a dit. Si tu te sens donc la force d'entreprendre « un pareil travail, fais-le; car, connaissant l'excel- « lence de ton intelligence, la pureté de ton talent et

second livre du *Colliget*, il soutient contre Galien que le plus beau des climats est le cinquième, c'est-à-dire celui de Cordoue. Dans une discussion, rapportée par Aboulfadhl-Teifaschi, sur la prééminence de Cordoue et de Séville, Averroës dit, en présence du khalife Al-Mansour : « S'il meurt à Séville un homme savant, et que l'on veuille vendre ses livres, on les porte à Cordoue, où l'on en trouve un débit assuré; si, au contraire, un musicien meurt à Cordoue, on va à Séville vendre ses instruments. » (M. Renan, *Averroës et l'Averroïsme*, p. 9.)

(1) Cette date précise est donnée par El-Ansâri (n° 682, t. VII du Supplém. des manuscrits arabes de la Bibl. nat.). Elle s'accorde à peu près avec celles fournies par Ikn-Abi-Preiba et Abd-el-Walide. Cet accord même doit nous faire rejeter la date de Léon l'Africain, qui fait mourir Averroës en 1206. D'autres auteurs s'écartent encore plus de la vérité, en adoptant indifféremment 1216, 1217, et 1225.

(2) La Bibliothèque nationale (Supplém. des manuscrits arabes, n° 393) possède de ce jurisconsulte un volumineux recueil de consultations, mises en ordre par Ibn-al-Warraa, chef de la prière dans la grande mosquée de Cordoue.

(1) Extrait du *Kitabo'l-Moodjib*, par Abd-el-Walid-Ibn-Ali-el-Marreskoschy (édition de M. Dozy; Leyde, 1847, p. 174), traduit par M. l'abbé Bargès.

(2) Léon l'Africain, *Histoire de l'Afrique*, t. II, p. 69.

« ton goût pour les sciences philosophiques, je suis « sûr du succès qui t'est réservé. Quant à moi, ce qui « me détourne d'une pareille entreprise, c'est d'a- « bord, comme tu le vois, mon âge avancé, ensuite « mes occupations administratives et politiques, et « les soins que réclament de ma part des affaires « beaucoup plus importantes que celle-là. »

« Abou'l-Waid-Ibn-Roschd termina ce récit en me disant : « Ce sont des paroles d'Ibn-Tofaïl qui m'ont « déterminé à composer les abrégés que j'ai faits des « livres du philosophe Aristote. »

« J'ai vu, ajoute l'historien, de mes propres yeux le *Compendium* des ouvrages d'Aristote, fait par Abou'l-Walid-Ibn-Roschd : il consistait en un seul volume d'environ cent cinquante feuillets, et portait le titre de *Livre des Recueils*. Il contenait les abrégés des traités suivants du philosophe Aristote : 1° *traité de l'Audition naturelle*, 2° *traité du Ciel et du Monde*, 3° *traité de la Génération et de la Destruction*, 4° *traité des Météores*, et 5° *traité de la Sensation et du Sensible*. Plus tard, Ibn-Roschd abrégea de nouveau ces différents traités, et les commenta dans un ouvrage qui se compose de quatre volumes (1). »

Averroës occupa, sous le règne de Youçouf, les postes les plus élevés. Il remplit, en 1169, à Séville, la charge de cadi (2) ; et on le trouve tantôt en Afrique, tantôt en Espagne, toujours au service du sultan. Il se plaint souvent de la préoccupation des affaires publiques ; et ce n'est que dans ses moments de loisir qu'il composa ses Commentaires, datés de Maroc, de Séville, de Cordoue. A la fin du premier livre de son *Abrégé de l'Almageste*, il se compare lui-même à un homme qui, pressé par l'incendie, se sauve en n'emportant que les choses les plus nécessaires. En 1171, à son retour à Cordoue, il commença probablement ses grands Commentaires. En 1178, pendant son séjour à Maroc, il écrivit son traité *De Substantia orbis* ; en 1179, il acheva à Séville un de ses traités de théologie. En 1182, il fut rappelé à Maroc pour remplacer Ibn-Tofaïl dans les fonctions de premier médecin du sultan, qui lui conféra, quelque temps après, la dignité de grand cadi de Cordoue. Il jouit des mêmes faveurs sous le règne d'Abou-Youçouf-Yacoub, surnommé *Aomansour-Billah*, qui régna de 1184 à 1199 de J.-C. Ce prince aimait à causer avec lui de science, et le faisait asseoir sur le coussin réservé à ses intimes favoris. Ibn-Oseibiah rapporte qu'Averroës, dans la familiarité de ces entretiens, s'abandonnait jusqu'à dire à son souverain : « Écoute, mon frère. » Il était déjà très-âgé quand il accompagna Al-Mansour dans l'expédition qui se termina par la fameuse bataille d'Alarcos, où Alfonse, roi de Castille, faillit perdre la vie.

Tant de savoir, de mérite et de crédit firent naître l'envie et la haine : par l'intrigue de ses ennemis, puissants à la cour, Averroës fut abreuvé de chagrin vers la fin de ses jours. Pour le perdre on se servit d'un moyen qui a toujours réussi, depuis Socrate : on l'accusa d'impiété. Les historiens peuvent varier ici sur les détails ; le fond est le même.

Ainsi, on raconte que plusieurs docteurs de Cordoue, et particulièrement le médecin Ibn-Zohr, subornèrent des jeunes gens pour prier Averroës de leur faire une leçon de philosophie. Il s'y prêta, et exposa son système devant un nombreux auditoire. On en dressa un procès-verbal signé de cent témoins, et on l'envoya à Al-Mansour. Ce prince l'ayant lu, se mit fort en colère contre Averroës : « Il est clair, dit-il, que cet homme n'est pas de notre religion (1). » Le philosophe fut relégué dans la ville d'Élisana ou Lucena, près de Cordoue (2). Suivant El-Ansâri, Averroës avoua lui-même que l'épreuve la plus pénible qu'il eût à souffrir dans sa disgrâce, fut qu'étant entré dans la grande mosquée à Cordoue avec son fils Abdallah, il s'en vit chassé outrageusement par des gens du peuple (3).

El-Ansâri explique ainsi le motif de cette disgrâce : « Il s'était répandu, en Orient et dans l'Andalousie, une prédiction d'après laquelle, à certain jour, il s'élèverait un ouragan qui détruirait l'espèce humaine. Le peuple en était fort effrayé, et songeait déjà à s'enfuir dans les cavernes. Ibn-Roschd était alors cadi de Cordoue. Le gouverneur ayant rassemblé les savants et les hommes graves pour les consulter, Ibn-Roschd se permit d'examiner la chose au point de vue physique, et d'après les pronostics des étoiles. Quelqu'un lui demanda s'il ne croyait pas ce qui est rapporté de la tribu d'Ad, qui fut exterminée de cette manière? Ibn-Roschd répondit d'une façon peu respectueuse ; ce qui donna occasion à ses ennemis de le présenter comme un incrédule et un infidèle (4). »

Voici comment Abd-el-Walid raconte, à son tour, la disgrâce d'Averroës :

« Ibn-Roschd (à qui Dieu fasse miséricorde) s'étant mis à commenter par écrit le *Traité des animaux* d'Aristote, auteur de la *Logique*, il l'avait analysé, approprié à son dessein, en avait développé les pensées, et y avait ajouté ce qui lui avait paru convenable. Malheureusement, en parlant de la girafe, de la manière dont cet animal est engendré, et des régions où elle vit, il s'était contenté de dire : *J'en ai vu une à la ménagerie du roi des Berbers*, s'exprimant en cela à la façon des savants, quand ils parlent des rois des nations et des pays, sans se donner la peine d'accompagner ses paroles de ces compliments exagérés, de ces louanges excessives, en un mot de toutes ces flat-

(1) Extrait du *Kitabo'l-Moodjib*.

(2) Dans un passage de son commentaire sur le quatrième livre du traité *des Parties des animaux*, achevé en 565 de l'hégire (1169), Averroës s'excuse des erreurs qu'il a pu commettre, parce qu'il « est très-occupé des affaires du temps, et éloigné de sa maison de Cordoue, où sont tous ses livres. » *Voy.* Patrizzi, *Discuss. Peripat.*, lib. X, f. 94 ; Venet., 1571.

(1) Hottinguer, *Bibliothèque théolog.*, II, 3. — Bayle, *Diction. historique*, article *Averroës*.

(2) Lucena avait été autrefois habitée par les Juifs, ce qui fit sans doute naître la fable accréditée par Léon l'Africain et propagée depuis par tant d'autres, savoir, qu'Averroës avait trouvé un refuge chez son prétendu disciple, Moïse Maimonide. (*Voy.* M. Renan, *Averroès*, p. 16.)

(3) El-Ansâri, manuscrit n° 682 (supplément arabe de la Bibliothèque nationale).

(4) Ibid. — M. Renan, *Averroès*, p. 17.

teries qu'aiment tant à prodiguer les courtisans des rois et les écrivains en général (1). Voilà ce qui lui attira la haine des savants de la cour, haine qu'ils eurent soin pourtant de déguiser et de ne pas montrer au dehors. Mais la véritable cause de leur animosité, c'était le génie supérieur d'Abou'l-Walid (Averroës), génie qui était tel qu'il a fait dire de lui : *Nommer l'époque où il fleurit, c'est le nommer lui-même ; et discerner la supériorité de son mérite, c'est l'égaler.* On pourrait aussi lui appliquer ces belles paroles d'un ancien poëte :

« *Séparé par une longue distance des lieux qui me donnèrent le jour, je me suis vu contraint de fixer ma demeure sur une terre étrangère. Quand cela me plaît, je vois des hommes avec qui je n'ai aucune ressemblance ;*

« *Et je lutte avec eux de sottise, si bien qu'on me prendrait pour un sot véritable.*

« *Lorsque ceux dont je fais la rencontre se distinguent par leur esprit, je rivalise d'esprit avec eux.*

« Cependant les choses restant dans cet état, les mauvaises dispositions des esprits à son égard ne firent que s'accroître de jour en jour et se consolider. A la fin, un certain nombre de ses adversaires qui habitaient Cordoue, et prétendaient l'égaler en naissance et en noblesse, trouvèrent le moyen de le desservir auprès du sultan Abou-Youçef. Voici comment ils s'y prirent pour arriver à leur but. Ayant mis la main sur un de ces abrégés qu'Abou'l-Walid composait alors, ils y trouvèrent écrites de sa propre main ces paroles : *Or il est clair que Vénus est une déesse*, paroles qui faisaient partie d'une citation, et étaient rapportées comme appartenant à un ancien philosophe. Ils allèrent donc montrer cette proposition au sultan Abou-Youçef. Celui-ci ayant convoqué auprès de lui, à Cordoue où il se trouvait alors, les chefs et les principaux de chacune des classes des citoyens, fit citer Abou'l-Walid devant lui. Lorsque Abou'l-Walid eut comparu, le sultan jetant avec indignation devant le philosophe les feuilles qui contenaient le passage incriminé : « Est-« ce toi, lui dit-il, qui as écrit cela ? » Abou'l-Walid répondit que non. Alors le commandeur des croyants ajouta : « Que Dieu maudisse l'auteur de ces lignes ! » Il ordonna ensuite à tous les assistants de le maudire, comme il venait de faire. Après cela, il donna ordre que l'on chassât ignominieusement Abou'l-Walid (Ibn-Roschd) de l'assemblée ; qu'on l'exilât lui et quiconque parlerait encore de ces sciences. De plus, il fit un édit qui s'adressait à tous les sujets de son empire, et qui leur enjoignait d'abandonner l'étude de toutes ces sciences et de livrer aux flammes tous les ouvrages de philosophie, n'en exceptant que ceux qui traitaient de médecine, de mathématiques, et de la partie de l'astronomie qui apprend à déterminer les heures du jour et de la nuit, et la direction de la *Kiblah*. Des copies de cet édit furent répandues dans toutes les provinces, et partout il fut mis à exécution (2). Mais plus tard le sultan étant retourné à Maroc, il revint sur tout ce qu'il avait fait dans cette occasion; il conçut même tant de goût pour les études philosophiques, qu'il rappela Ibn-Roschd de l'Andalousie, et le fit venir à sa cour, afin de lui pardonner le passé et le combler de faveurs. En conséquence, Ibn-Roschd se rendit à Maroc auprès du sultan ; mais, bientôt après son arrivée, il fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau (1). »

(1) Ibn-Roschid dit, pour s'excuser, que l'expression *Mélik-el-Berber* (roi des Berbers) était une faute du lecteur, et qu'il avait écrit *Melik-el-Berreyn* (roi des deux continents), entendant par là l'Afrique et l'Andalousie. En effet, ces mots arabes ne diffèrent entre eux que par les points diacritiques.

(2) El-Ansâri nous a conservé le texte entier de ce curieux document (manuscrit n° 685, f. 7). Le sultan y déclare que Dieu a créé d'avance pour le feu de l'enfer les impies qui osent dire que la raison seule peut nous donner la vérité. (*Voy.* M. Renan, *Averroès*, p. 18.)

On voit, par ce récit curieux, que le parti religieux, fanatique, toujours si puissant à la cour des princes musulmans, réussit un moment à chasser les philosophes. Ibn-Roschd ne fut pas seul disgracié ; beaucoup d'autres savants, médecins, cadis, faquihs, poëtes, furent compris dans la même persécution. « La cause du déplaisir d'Al-Mansour, dit Ibn-Abi-Oceibia, était qu'on les avait accusés de donner leurs heures de loisir à la culture de la philosophie et à l'étude des anciens (2). » Après le rapport d'Ibn-Roschd et de ses compagnons d'infortune, l'un d'eux, Abou-Djafar-el-Dhahebi reçut la charge de veiller sur les écrits des médecins et des philosophes de la cour. Ce fut là le triomphe du parti persécuté. Quoi qu'il en soit, Averroës n'en jouit pas longtemps ; il mourut à un âge avancé (3). Au rapport d'El-Ansâri, il fut enterré à Maroc, hors de la porte de Tagazout ; mais, au bout de trois mois, son corps fut transporté à Cordoue, pour être déposé dans le mausolée de sa famille, au cimetière d'Ibn-Abbas (4).

Averroës laissa plusieurs fils, savants en théologie et en jurisprudence, et qui devinrent cadis. L'un d'eux, *Abou-Mohammed-Abdallah*, se distingua comme médecin, et écrivit un livre sur la *méthode thérapeutique* (5). Quant au récit de Gilles de Rome sur le séjour des fils d'Averroës à la cour de Hohenstaufen, il faut le reléguer parmi les fables.

Les savants qui furent le flambeau de leur époque, Ibn-Zohr, Ibn-Tofail, Ibn-Beïthar, Abd-el-Mélik, moururent presque tous dans la même année qu'Ibn-Roschd. Toute la pléiade scientifique de l'Occident arabe s'éteignit à la fin du douzième siècle. Nous avons déjà enregistré plus d'un exemple de ces extinctions subites et simultanées.

Les écrits d'Averroës, comme ceux d'Aristote, sont nombreux, et comprennent presque

(1) Extrait de *Kitabo'l Moodjib* (édition de M. Dozy : Leyde, 1847, p. 223 et suiv.), traduit par M. l'abbé Bargès

(2) Gayangos, p. 19.

(3) Nous nous demandons avec Bayle (*Dict. hist.*, article AVERROES, p. 367), où Duverdier Vau-Privas (*De plusieurs hommes lettres, morts misérablement*) a trouvé que « Averroës fut rompu par une roue qu'on lui mit sur l'estomac ? »

(4) Léon l'Africain dit avoir vu le tombeau d'Averroës à Maroc, près de la porte des Corroyeurs. D'un autre côté, Ibn-Arabi raconte qu'il vit à Maroc charger le cadavre de ce savant sur une bête de somme, pour le transporter à Cordoue ; ce qui confirme le rapport d'El-Ansâri. (*Voy.* Fleischer, *Codd. Arab. Lipsi*, p. 492.)

(5) Ibn-Abi-Oceibia a donné une notice sur ce médecin à la suite de celle d'Ibn-Roschd. Peut-être des écrits médicaux du fils sont-ils mis sur le compte du père, et réciproquement.

tout le savoir humain. D'après un manuscrit de l'Escurial (n° 879), ils ne sont pas moins de soixante-dix-huit, traitant principalement de la philosophie et de la médecine, ainsi que des sciences qui s'y rattachent. Les uns ne nous sont connus que par des traductions latines ou hébraïques, les autres sont encore inédits. La division suivante fera mieux ressortir ce qui reste encore à faire pour la publication des œuvres complètes du célèbre philosophe arabe.

*1° Ouvrages d'Averroës publiés en latin ou en hébreu.*

Jacob Mantinus, médecin juif, a le premier publié une version latine d'Averroës, avec traduction latine d'Aristote, en 1552, Venise (Juntes), 11 volumes in-folio. Les huit premiers volumes renferment des commentaires sur Aristote. Dans le premier vol. on trouve : *Expositio in librum Porphyrii* INTRODUCTIO ; — *Expositio in Aristotelis Prædicamenta ; — Expositio in Aristotelis libros De interpretatione ; — Media expositio in Aristotelis libros priorum Resolutoriorum ; — Expositio maxima seu magna commentaria in Aristotelis librum De demonstratione ; — Expositio media in eosdem Aristotelis Posteriorum Resolutoriorum libros ; — Expositio media in Aristotelis octo libros Topicorum ; — Expositio media in Aristotelis libros duos Elenchorum ; — Epitome in libros Logicæ Aristotelis :* cet abrégé fut traduit en hébreu, et publié par le rabbin Ben-Simon-Anatoli ; Riva de Trento ; 1560, in-8° ; — *Quæsita varia in libros Logicæ ; — Epistola in librum De demonstratione.*

Dans le deuxième volume : *Paraphrasis in libros tres Rhetoricorum Aristotelis ;* M. Goldenthal a publié la traduction hébraïque du commentaire sur la Rhétorique ; Leipzig, 1842, in-8° ; —*Paraphrasis in librum Poeticæ Aristotelis.*

Dans le troisième volume : *Expositio in Aristotelis libros decem Moralium Nicomachiorum ; — Paraphrasis in libros Platonis de Republica.*

Dans le quatrième volume : *Proœmium in Aristotelis de Physico Auditu libros octo ; — Commentaria in eosdem magna et Expositio super tres primos libros.* Ces ouvrages ont été abrégés, traduits en hébreu et publiés par le rabbin S. Aben Tibon ; Riva de Trento, 1560, in-8°.

Dans le cinquième volume : *Commentarii in Aristotelis libros de Cœlo ; — Paraphrasis in eosdem ; — Expositio media in Aristotelis libros de Generatione et Corruptione ; — Paraphrasis in eosdem ; — Expositio media in Aristotelis libros de Generatione et Corruptione ; — Paraphrasis in eosdem ; — Expositio media in Aristotelis libros Meteorologicorum.*

Dans le sixième volume : *Paraphrasis in Aristotelis libros quatuor de Partibus animalium ; — Commentarii in Aristotelis libros tres de Anima ; — Paraphrasis in Aristotelis librum de Sensu et Sensilibus ; — Paraphrasis in Aristotelis librum de Memoria et Reminiscentia ; — Paraphrasis in Aristotelis libros de Somno et Vigilia, de Somniis et de Divinatione per Somnium ; — Paraphrasis in Aristotelis libros quinque de Generatione animalium ; Paraphrasis in Aristotelis librum de Longitudine et Brevitate Vitæ.*

Le septième volume ne renferme rien d'Averroës. Dans le huitième on trouve : *Commentarii in Metaphysicorum libros quatuordecim ; — Epitome in eosdem Metaphysicorum libros.*

Dans le neuvième volume ; *Sermo de Substantia orbis ; — Destructio destructionum Philosophiæ Algazelis* (1) ; — *Tractatus de Animæ Beatitudine.*

Dans le dixième volume : *Colliget Libri septem*, ouvrage capital, sur lequel nous reviendrons ; — *Collectaneorum de Re medica sectiones tres* (*de Sanitate, de Sanitate tuenda, de Ratione curandorum morborum*), correspondant aux livres II, VI et VII du *Colliget ; — Commentaria in Avicennæ Cantica ; — Tractatus de Theriaca.*

Dans le onzième et dernier volume : *De spermate ; — Marii Antonii Zimbræ Solutiones Contradictionum in Dictis Aristotelis et Averrois*, ouvrage qui, pour le plan, rappelle *le Sic et Non* d'Abailard. Les éditions latines, partielles, d'Averroës, publiées de 1480 à 1580, sont très-nombreuses. A Venise seulement il en parut plus de cinquante, par les soins d'André d'Asolo, d'Octavio Scot, de Comino Tridino, de Jean Gryphius. L'édition la moins rare et la meilleure est celle des Juntes, 1553. L'édition *princeps* parut à Padoue, avec différents traités d'Aristote (*Nobili Vicentini Joannis Philippi Aureliani et fratrum impensa*), 1472-1474. La dernière est de 1574, Venise (2).

*2° Ouvrages inédits d'Averroës.*

*Traité de l'intellect*, en arabe, à la bibliothèque de l'Escurial ; — *Prolégomènes à la philosophie*, ibid., n° 629 ; *Différents commentaires sur Alfarabi*, ibid. ; — *Réfutation de la classification des êtres établie par Ibn-Sina*, en hébreu, à la Bibl. nationale (n° 356, ancien fonds) ; — *Traité sur l'Existence éternelle et sur l'Existence temporaire* (Escurial) ; — *Balances des Spéculations*, en hébreu (à Oxford, Parme, Turin) ; — *Sur l'Accord de la religion avec la philosophie*, en hébreu (Bibl.

(1) En hébreu le titre est *Appalath Hahappala*, que Bayle, Brucker, Nicol. Antonio, ont pris pour le titre arabe : *Tehafot-el-Tehafot*. Ce titre seul suffit pour réfuter l'opinion de d'Herbelot, qui suppose Averroës postérieur à Algazali.

(2) *Voy.* Panzer, *Annales typogr.*, aux articles VENISE et PADOUE. — Nic. Antonio, *Bibl. Hispana Vetus*, t. II, p. 397-401.

nat.); — *Des causes du barreau*, en arabe (Escurial); — *Cours complet de Jurisprudence*, en arabe (*ibid.*); — *Des Profits illicites des rois, des présidents, des usuriers* (*ibid.*); — *Abrégé de l'Almageste*, en hébreu (dans les principales bibliothèques de l'Europe); il n'a jamais été traduit en latin, bien que Vossius, Pic de la Mirandole et beaucoup d'autres érudits en aient eu connaissance; — Commentaire sur le poëme médical d'Ibn-Sina, appelé *Ardjuza*, en arabe (Escurial, Oxford, Leyde); — *Plusieurs commentaires sur Galien* (Escurial). Enfin il serait facile de grossir cette liste, en signalant des traités qui probablement portaient plusieurs titres à la fois, et sont par conséquent identiques avec quelques-uns de ceux que nous venons d'énumérer. D'autres écrits, tels que: *de Rerum naturalium Mutatione juxta veteres philosophos; de Cometis; de Sensibus; de Diluviis; de Nutrimento; Secreta Hippocratis; de Sectis; de Balneis; de Concordia inter Aristotelem et Galenum de Generatione sanguinis; Quæstio de Convalescentia a febre; de Venenis* (imprimé dans Magnini, *Regimen sanitatis;* Argentor., 1503; Lugd., 1517, in-4°); *Averroëana*, Recueil de lettres adressées à Métrodore d'Athènes, Londres, 1695, in-8°; tous ces écrits paraissent être d'une authenticité contestable.

Averroës fut beaucoup moins célèbre parmi ses compatriotes que chez les chrétiens; c'est ce qui explique en partie la rareté des copies arabes des œuvres de ce philosophe; à cela il faut ajouter le fameux auto-da-fé de manuscrits arabes, ordonné par le cardinal Ximénès: on porte à quatre-vingt mille le nombre des livres brûlés sur la place de Grenade (1). Averroës fut principalement connu chez les savants de l'Occident comme le commentateur et le traducteur d'Aristote. « Averroës, dit d'Herbelot, est le premier qui ait traduit Aristote du grec en arabe, avant que les Juifs en eussent fait leur version; et nous n'avons eu longtemps d'autre texte d'Aristote que celui de la version latine qui fut faite sur la version arabe de ce grand philosophe, qui y a ajouté ensuite de fort amples commentaires, dont saint Thomas et les autres scolastiques se sont servis avant que les originaux grecs d'Aristote et de ses commentateurs nous eussent été connus. » Cette opinion, propagée par Casiri, Harles, Buhle, Tennemann, etc., est, comme nous l'avons dit ailleurs, complétement erronée (2); mais elle n'a pas moins servi à grandir encore la réputation du célèbre commentateur d'Aristote.

Sauf la jurisprudence et la théologie, qui sont calquées sur le Koran, la science d'Averroës,

(1) La précieuse collection de l'Escurial ne provient pas, comme on l'a cru, des Maures d'Espagne, mais en grande partie des navires marocains capturés en 1611. *Voy.* Gayangos, t. I, p. 8.

(2) Article ARISTOTE, p. 212.

comme en général celle des Arabes, est presque tout entière empruntée aux Grecs: Aristote, Galien et Ptolémée en font principalement les frais.

Averroës a été très-bien apprécié comme philosophe par M. Renan, qui, après avoir exposé toutes les péripéties de l'averroïsme depuis le douzième jusqu'au dix-septième siècle, arrive à cette conclusion remarquable: « L'histoire de l'averroïsme n'est, à proprement parler, que l'histoire d'un vaste contre-sens. Interprète très-libre de la doctrine péripatétique, Averroës se voit interprété à son tour d'une façon plus libre encore. D'altération en altération, la philosophie du Lycée se réduisit à ceci: Négation du surnaturel, des miracles, des anges, des démons, de l'intervention divine; explication des religions et des croyances morales par l'imposture (1).

L'enseignement de la philosophie d'Averroës, ou plutôt celle d'Aristote défigurée par ce commentateur, fut plus d'une fois interdit par l'autorité tant séculière qu'ecclésiastique. Le pape Léon X fulmina, le 19 décembre 1513, une bulle *contra asserentes animam rationalem mortalem esse, et in omnibus unicam* (2). Cette condamnation, lancée contre le panthéisme, atteignit à la fois les alexandristes et les averroïstes.

Comme médecin, Averroës n'ajoute presque rien de nouveau aux théories et à la pratique de ses prédécesseurs. Son *Kitab-el Kulliyyat* (le Livre du Tout), dont on a fait, par corruption, *Colliget*, est bien au-dessous de sa renommée. Cet ouvrage, qui devait être le complément du *Teïsir*, d'Avenzoar, est divisé en sept livres, dont le premier traite de l'*Anatomie;* le second, de la *Santé;* le troisième, des *Maladies;* le quatrième, des *Signes de la santé et des maladies;* le cinquième, des *Aliments et des remèdes;* le sixième, du *Régime de la santé*; le septième, du *Traitement des maladies* (3). Après avoir établi quelques principes généraux, empruntés au péripatétisme, l'auteur affirme que nul ne pourra comprendre ses écrits, à moins d'être bien versé dans la logique et la philosophie naturelle. Ses connaissances anatomiques et physiologiques ne dépassent pas celles de Galien. Comme Aristote, il essaye de démontrer que le cœur n'est pas seulement le centre du système sanguin, mais encore celui de la sensibilité. Quant à ses doctrines sur la génération, elles sont inadmissibles et complétement erronées. La vision a, selon lui, son siége dans le cristallin. La fièvre est définie par lui « une chaleur composée de la

(1) M. Renan, *Averroës et l'Averroïsme*, p. 348. Voyez aussi les appréciations de Tenneman (*Geschichte der Philosophie*), et Brucker (*Hist. crit. Philosoph.*, t. III, p. 112.)

(2) Labbe et Cossart, *Concilia*, t. XIV, p. 187.

(3) Les livres II, VI et VII ont été traduits en latin, et publiés à part sous le titre: *Averroës collectaneorum de Re medica sectiones tres, a J. Bruyerino Campegio latinitate donatæ;* Lyon, 1537, in-4°.

chaleur naturelle du corps et de la chaleur étrangère putride qui se propage du cœur dans toutes les parties du corps, et en trouble les fonctions. » Dans les livres *sur les Maladies et leur traitement*, on remarque un cas de rhumatisme qui, en se portant des bras sur l'abdomen, avait déterminé une diarrhée chronique. On y trouve aussi, pour la première fois, cette opinion qui fit naître l'idée de la vaccination, savoir, que la petite vérole n'attaque pas deux fois la même personne. — La première édition (traduction latine) du *Colliget* parut à Venise en 1482, in-fol. D'après un passage du quatrième livre de cet ouvrage, Averroës ne se considérait pas comme appartenant à la profession médicale. Quoi qu'il en soit, les savants du quinzième et du seizième siècle lui ont fait une réputation qu'il ne mérite ni comme philosophe ni comme médecin. F. H.

Gayandos, traduit d'Almakkari, *Histoire des dynasties mahométanes en Espagne*; Londres, 1840. — Abd-el-Wahid, *Kitabo'l moodjib*, publié par R. Dozy; Leyde, 1847. — Ibn-Abi-Oceibia. — Léon l'Africain. — Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Ærzte*; Gœttingue, 1840. — Sprengel, *Histoire de la Médecine*, édition de M. Rosenbaum. — N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*. — E. Renan, *Avarroës et l'Averroïsme*; Paris, 1852. — Ibn-Roschd, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (article de M. Munck.)

**AVERSA** (*Thomas*), poëte italien, né vers le commencement du dix-septième siècle, mort à Palerme le 3 avril 1663. Il étudia à Parme, se fit remarquer de bonne heure par son savoir, et compta parmi ses amis ou protecteurs Doria, archevêque de Palerme, Louis de Moncade, duc de Montalte, et Diego d'Aragon, duc de Terra-Nuova, qui l'emmena en Espagne. De là il vint visiter Vienne et Rome, où il entra dans les ordres. Ses principaux ouvrages sont : *Piramo e Tisbe*, idylle en dialecte sicilien; Palerme, 1617, in-8°; — *Gli avventurosi Intrichi*, comédie; Palerme, 1637, in-8°; — *la Notte di Palermo, prima comedia in lingua siciliana*; ibid., 1638, in-8°; — *il Pellegrino, overo la Sfinge debellata*, tragédie sacrée; ibid., 1641, in-8°; — *il Givrao di Messina*, comédie; ibid., 1644, in-8°; — *Canzoni siciliane*, insérées dans le t. II des *Muse siciliane*; Palerme, 1647, in-12; — *l'Éneide de Virgilio, tradotta in rima siciliana*; Palerme, t. I, 1654, in-12; t. II, 1657; t. III, 1660; — *Idea, overo ordine delle scene per la rappresentatione della tragedia del Sebastiano*; Rome, 1659.

Mongitore, *Bibliotheca sicula*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **AVERSA** (*Mercure* DE), peintre napolitain, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il fut un des élèves de Caracciolo, et, selon Dominici, il exécutait pour son maître des peintures à vil prix.

Dominici, *Vite de' pittori Napolitani*.

**AVESANI** (*Joachim*), poëte italien, né en 1741 à Vérone, mort dans sa ville natale au mois d'avril 1818. Il entra dans l'ordre des Jésuites; après la suppression de cet ordre, il se livra à l'enseignement, et devint en 1775 professeur de rhétorique à Vérone. On a de lui : *Saggio di poesie*; Parme, 1797, in-4°; — *Poesie Italiane e Latine*; Vérone, 1707, in-12; — *le Metamorfosi*, canti VI; Vérone, 1812, in-12; — *Scherzi poetici*; Venise, 1814, in-8°; — une édition (tronquée) de l'*Orlando furioso*; Vérone, 1820, 4 vol. in-12 : l'éditeur en a retranché tous les passages réputés trop licencieux, et a réduit tout le poëme à quarante-quatre chants.

Moschini, *Della letteratura Veneziana del secolo XVIII*, vol. I, p. 140.

**AVESBURY** (*Robert* D'), chroniqueur anglais, mort vers 1360. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il était archiviste du siége archiépiscopal de Cantorbéry. Il s'était proposé d'écrire l'histoire du règne d'Édouard III; mais son ouvrage intitulé *Mirabilia gesta magnifici regis Angliæ domini Edwardi tertii*, s'arrête à l'année 1356. C'est un simple récit de faits, entremêlés de documents originaux, d'extraits ou copies de lettres, etc. Cet ouvrage fut imprimé par Hearne, Oxford, 1720, sur un manuscrit qui avait appartenu à sir Thomas Seabright.

*Biographia Britannica*. — Tyrrell, *Histoire de l'Angleterre*, t. III, préface.

**AVESNE**. *Voy.* DAVESNE.

**AVESNE** (*François* D'), dit *le Pacifique*, écrivain français, né au commencement du dix-septième siècle à Fleurance (Bas-Armagnac), mort vers 1662. Il était un des principaux disciples de Simon Morin (*voyez* ce nom), et appartenait à la secte des *illuminés*. D'Avesne avait publié en 1650 deux écrits; le premier intitulé *De la puissance qu'ont les rois sur les peuples, et du pouvoir des peuples sur les rois*; — le second : *Conclusions proposées par la reine régente à messieurs du parlement et à ses sujets, tant pour chercher les moyens de la générale paix, afin de bannir du royaume mille particulières guerres, que pour instruire à fond le procès des princes*. L'année suivante, le lieutenant civil fit arrêter l'auteur, sous l'inculpation « d'injures à l'autorité du roi par le moyen de libelles. » D'Avesne récusa ce magistrat, parce qu'il le soupçonnait de vouloir se venger de ce qu'il avait dit contre lui dans les *Conclusions*; mais il eut beau en appeler au parlement, il fut transféré, comme prisonnier, à la Conciergerie. On présume qu'il en sortit en 1652, car il publia, cette année, sa *tragédie sainte*. On a encore de lui : *le Véritable ami du public*, in-4°; — *Épître à Henri III*, où l'auteur prédit *la rénovation du monde, la descente du Saint-Esprit, et son combat contre le Royal, l'Antechrist, et le mauvais chef de l'Église*, etc.; — *Soupirs françois sur la paix italienne* (en vers), in-4°; — *Lettre particulière de cachet envoyée par la reine d'Angleterre à messieurs du parlement*, 1650, in-4°. L'auteur y fait parler, non point la reine mère du roi, mais la Vérité, qui est, dit-il, reine régente du

ciel et de la terre; — *Ambassade de la bonne paix générale, avec un combat contre ceux qui publient un faux repos et par conséquent la méchante guerre*, in-4°; — *le Journal des délibérations tenues en parlement*, etc., 1650, in-4°; — *Advis d'un religieux contre les faiseurs de libelles diffamatoires touchant l'emprisonnement des princes et affaires du temps;* Paris, 1650, in-4°; — *le Jugement et les huit Béatitudes de deux cardinaux* (Richelieu et Mazarin), *confrontées à celles de Jésus-Christ; leurs prières à son oraison dominicale et les commandements de leur Dieu*, 1651, in-4°. Nous ne citons ici que les titres d'ouvrages les plus curieux. D'Avesne a été bien maltraité par la plupart des biographes : sans doute ses liaisons avec Simon Morin lui ont été nuisibles; mais il a eu un tort qu'on ne pardonne jamais, c'est d'avoir vu trop loin pour son temps. Ses pressentiments, qui, du reste, se sont vérifiés, lui ont probablement valu, plus encore que son titre de disciple de Simon Morin, l'épithète d'*illuminé*.

Ao. W.

De Cangé, *Recueil des pièces de F. d'Avesne*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXVII.

**AVESNES** (*Baudouin*). *Voy.* BAUDOUIN.

*__AVEUGLE__ (*Jean le Jeune*, L'), prêtre de l'Oratoire et écrivain français, mort en 1672. Il se distingua comme prédicateur, et laissa : *Deliciæ pastorum*.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, n° 11206, et suppl., t. IV, édit. de Fontette.

**AVEYRO**. *Voy.* AVEIRO.

*__AVEZAN__ (*Jean* D'), jurisconsulte français, mort à Paris en 1669. On ignore la date de sa naissance; il était originaire de la vallée d'Aure (Gascogne). Il étudia à Toulouse, sous Cujas et Jos. Acosta, et devint professeur à la faculté de droit à Orléans. Le chancelier Séguier l'appela à Paris, et lui fit donner la charge de conseiller aux conseils du roi. On a d'Avezan : *Contractuum liber;* Orléans, le Ier livre, 1644, et le IIe, 1659, in-4°; — *Servitutum liber;* ibid., 1650, in-4°; — *Liber de Censuris ecclesiasticis, cum dissert. de pontificia et regia potestate;* ibid., 1654, in-4°; — *Liber de renunciationibus, s. resignationibus et pensionibus beneficiorum ecclesiasticorum, deque portione congrua et competenti;* ibid., 1657, in-4°; — *Dissert. de sponsalibus et matrimoniis;* Paris, 1661, in-4°; et aussi dans la 4e partie du *Thesaurus* de Meermann; — *Dissert. patronatus* (*de jure patronatus*) *juris pontificii;* Paris, 1666, in-4°; aussi dans la 4e partie du *Thes.* de Meermann; — *Vita Jani a Costa, professoris Tolosani;* en tête du commentaire sur les institutions d'Orléans, 1659.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*__AVIANI__, peintre et architecte italien, vivait à Vicence au commencement du dix-septième siècle. Outre des paysages et des marines, il a peint beaucoup de pièces d'architecture dans le style de Palladio. On trouve des tableaux d'Aviani dans les collections particulières à Vicence. Il a fait aussi des plafonds à fresque pour plusieurs églises de l'Italie. Le catalogue de ses œuvres est dans le *Guida di Vicenza*.

Lanzi, *Storia pittorica*.

**AVIANO** (*Jérôme*), poëte italien burlesque, natif de Vicence, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui trois *Capitoli* ou chapitres satiriques (dont l'un à la louange des cervelas et des boudins), insérés dans le 3e livre du recueil des *Rime piacevoli;* Vicence, 1610, in-12, et dans un autre recueil de ces mêmes *Rime*, 1627, in-12.

Angiolgabriello di Santa-Maria, *Biblioteca dei scrittori Vicentini*, VI, 18-20. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**AVIANUS FLAVIUS**, poëte latin, vivait environ vers l'an 160 de notre ère. On l'a souvent confondu avec *Avienus Rufus Festus* (*voy.* ce nom). Avianus a composé quarante-deux fables en vers élégiaques, dédiées à un certain Théodose que des écrivains ont pris pour l'empereur même de ce nom. Ce Théodose était un homme lettré, au dire d'Avianus, qui s'occupait beaucoup de poésie grecque et latine. Les œuvres d'Avianus ont été imprimées pour la première fois en 1494, à Deventer (Hollande), par Jacques de Breda, en caractères gothiques, sous le titre : *Apologus Aviani civis romani, adolescentulis ad mores et latinum sermonem capescendos utilissimus;* in-4°. L'édition princeps a été ajoutée aux fables d'Ésope imprimées vers 1480. La plus complète édition est celle de Cannegieter, in-8°, Amsterdam, 1731, et encore : *Flavii Aviani Fabulæ ad fidem MS. collatæ, curante Jo.-Ad. Nodell;* Amsterdam, 1787, in-8°. Ces fables ont été jointes aussi à des éditions de Phèdre imprimées à Paris en 1742, 1748 et 1754, in-12. Elles ont été traduites en français par F. Sugier; Besançon, 1819, in-18.

Cannegieter, *Dissertatio de ætate et stylo Flavii Aviani*. — Wernsdorf, *Poetæ latini minores*, t. V, 663, 670. — Bæhr, *Geschichte der Römischen Literatur*, 317, 318.

**AVIANUS** (*Guillaume*), astronome allemand, né en Thuringe à la fin du seizième siècle. Il a publié à Leipzig, en 1629 : *Catalogi stellarum ex Tychone desumptarum, prior pars*, in-4°.

Lalande, *Bibliographie astronomique*.

**AVIANUS** (*Jean*), ou **AVIANIUS**, musicographe allemand, né à Thundorf, près Erfurt, vers le milieu du seizième siècle, mort à Eisenberg en 1617. On a de lui un livre intitulé *Isagoge musicæ poeticæ*, Erfurt, 1581, in-4°. Il a laissé un recueil manuscrit à peu près illisible de traités sur des questions de musique, beaucoup plus importants que son livre imprimé. Les objets dont il traite sont *Musica practica vetus, ubi docebit, plerosque illos, qui mordicus retinere antiqua fabrorum et ejusd. generis alia præcepta velint, non assequi tamen semper sententiam quam defen-*

*dant*; — *Compendium veteris musicæ practicæ*; — *Compendium musicæ modulativæ novum*; — *Scholæ musicæ, quibus explicantur causæ mutationis*; — *Musica modulativa, nova atque integra*; — *Progymnasmata ludi Rondeburgensis*; — *Cantor seu instructio eorum qui choro præficiuntur, ut in omnes casus paratiores evadant*; — *Criticus in tanta varietate cantionum, quæ probandæ, quæ improbandæ, quæ quibus præferendæ sint, ostendens*; — *Disputatio de perfectissima suavitate titulo Orlandi, seu quid spectare quove mentem dirigere debeat, qui præstantem suavitate cantilenam sit compositurus*; — *Musica poetica, absolute et ἀποδεικτικῶς tradita*; — *Artificium corrigendi depravatas cantilenas, ut ad veritatem quandam proxime revocentur : reprehendetur ibi quorumdam eodem in genere temeritas depravantium quod corrigere suscipiebant*; — *Aliquot tomi selectarum cantionum quatuor, quinque, sex, septem et octo vocibus compositarum, nec antea unquam expressarum*; — *Aliquot tomi missarum nova quadam methodo ex multis harmoniis παρῳδικῶς derivatarum*. On voit par la date de l'épître dédicatoire du recueil d'Avianus, adressée au magistrat de Nuremberg, que cet ouvrage a été achevé au mois d'octobre 1588.

Walther, *Musikalisches Lexicon*, etc. — Fétis, *Biographie des Musiciens*.

**AVIAU DU BOIS DE SANZAY** (*Charles-François* D'), archevêque de Bordeaux, né le 7 août 1736 au château du Bois de Sanzay (diocèse de Poitiers), mort à Bordeaux le 11 juillet 1826. Il étudia chez les jésuites, à la Flèche, et au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. D'abord chanoine et grand-vicaire du diocèse d'Angers, il fut nommé, en 1789, archevêque de Vienne. Refusant de signer la constitution civile du clergé, il quitta la France en 1792, et se retira à Annecy et à Rome. En 1797, il rentra dans son diocèse à pied, et un bâton à la main, et parcourait, prêchant et déguisé en paysan, les montagnes du Vivarais et du Forez. Après le concordat, il fut appelé, le 9 avril 1802, au siége archiépiscopal de Bordeaux. Il consacra son temps et ses revenus à des œuvres de bienfaisance, et mourut à la suite d'un incendie. Il a publié : des lettres (posthumes) sur l'ultramontanisme et le gallicanisme, dans le *Mémorial catholique*, mai et juin 1827; — *Oraison funèbre de Louis XV*, br. in-4° de 64 pages; — *Écrit sur le prêt à intérêt du commerce*; Lyon, 1799; — *Mélanie et Lucette, ou les Avantages de l'éducation religieuse, ouvrage utile aux jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe*; Poitiers, 1811, in-12; nouvelle édit., Tours et Paris, 1823, in-18.

J. Tournon, *Précis de la vie de monseigneur Charles-François d'Aviau*, etc.; Montpellier, 1829.

*__AVIBUS__ (*Gaspard ab*) ou **OSELLO** (*Gasparo*), graveur italien, vivait à Padoue, de 1560 à 1580. Il chercha à imiter la manière de George Ghisi, dit *Mantovano*, mais il n'arriva jamais à cette perfection. Son principal ouvrage est un volume in-folio contenant soixante-un portraits de la maison d'Autriche, gravés d'après Francesco Terzi de Bergame, peintre de l'empereur Maximilien II. Selon Strutt, les figures sont bien dessinées, un peu roides, mais elles ne manquent pas de mérite.

Heinecken parle d'un *César ab Avibus* qui était aussi un graveur de Padoue, et qui signait *Cæsar Patavinus*; mais il ne cite aucun de ses travaux. Il vivait dans le seizième siècle.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*, etc. — Strutt, *Dictionary of Engravers*. — Bartsch, *le Peintre graveur*. — Brulliot, *Dictionnaire des Monogrammes*, etc.

*__AVICÉBRON__, philosophe arabe, souvent cité par les scolastiques du treizième siècle, Guillaume d'Auvergne, Albert le Grand, saint Thomas, comme auteur d'un ouvrage intitulé *Source de vie*. La doctrine d'Avicébron paraît avoir été un panthéisme fondé sur l'interprétation d'Aristote, assez analogue à celui des premiers réalistes; ce qui ne l'empêcha pas d'être cité avec le plus grand respect par les docteurs du moyen âge. Guillaume d'Auvergne a même supposé, d'après les principes énoncés dans son livre, qu'Avicébron avait professé le christianisme. L'existence d'Avicébron était restée un problème jusqu'à ces dernières années. M. Munck a résolu la question en démontrant que le philosophe ainsi désigné par les scolastiques n'est autre que le juif espagnol *Salomon ben Gabirol*, célèbre dans la synagogue comme hymnographe, et mort à Malaga en 1070. M. Munck a en outre découvert à la Bibliothèque nationale un abrégé en hébreu de la *Source de vie*, et une traduction latine faite sur le texte arabe de ce même ouvrage. Le nom même d'*Avicébron* est dérivé d'*Ibn-Gabirol* par une série d'altérations qui n'est pas en dehors des analogies. Avicébron se trouve ainsi antérieur à tous les philosophes arabes-espagnols dont le nom est resté célèbre, Abempace (Ibn-Bâdja), Abubacer (Ibn-Tofaïl), Averroës (Ibn-Roschd); et son exemple sert à prouver que la philosophie a été cultivée en Espagne par les juifs avant de l'être par les Arabes. Salomon ben-Gabirol toutefois ne paraît pas avoir joui d'une grande réputation comme philosophe. Son nom est resté tout à fait inconnu aux musulmans, et il ne paraît pas avoir exercé une influence bien étendue chez ses coreligionnaires. La hardiesse avec laquelle, un siècle avant Moïse Maimonide, il appliquait au dogme mosaïque les principes du péripatétisme, effraya les théologiens; et, d'un autre côté, les concessions qu'il faisait à l'orthodoxie, sur la création et la liberté du Créateur, ne satisfirent pas les péripatéticiens juifs plus téméraires du treizième et du quatorzième siècle. Cependant nous

voyons deux philosophes juifs du douzième et du treizième siècle, Abraham-ben-David-Hal-Levi et Schem-Tob-ben-Palkeira, extraire et citer avec honneur ses ouvrages. En attendant le mémoire étendu que M. Munck a promis sur Avicébron, on peut consulter l'article qu'il a inséré sur ce sujet dans le journal *Literaturblatt des Orients* (Leipzig), 1846, n° 46. — Voir aussi Ewald, et Dukes, *Beiträge zur Geschichte der ælteşten Auslegung des Alten Testaments*, à l'article d'*Ibn-Gabirol*. — Josèphe Engenheimer, *Die Religions-Philosophie des R. Abraham ben-David-Ha-Levi* (Augsburg, 1850). E. RENAN.

**AVICENNE** ou **AVISENA**, corruption du nom d'IBN-SINA (*Abou-Ali-el-Hosseïn Ben Abdallah Ben el-Hoceïn Ben Ali*), célèbre médecin arabe, naquit, suivant Ibn-Khallikan, au mois de safar 370 de l'hégire (août 980 de J.-C.), et mourut au mois de ramadan 428 (juin 1037). Comme la plupart des savants arabes, Avicenne est au-dessous de la réputation qu'on lui a faite. La science arabe (il y a longtemps que nous l'avons reconnu) est une science d'emprunt; pour savoir ce qui appartient à chacun d'eux, en philosophie, en médecine, en mathématiques, en astronomie, il faut les juger avec Aristote, Galien, Ptolémée, Euclide, à la main. Quant à leur théologie et leur jurisprudence, elles sont tout entières dans le Koran. Malheur à celui qui osait franchir cette limite! Voilà le cycle de connaissances que les Arabes ont rarement dépassé.

Avicenne, surnommé *le Prince des médecins* (Shaïkh el-raïs) était fils d'un percepteur d'impôts établi à Khamartin, sous le règne d'Ibn Mansour Assamani, prince du Khorasan. Sa mère, qui s'appelait Suttara, était native d'Afshena (1), village situé près de Khamartin. Plus tard, ses parents vinrent se fixer à Bokhara, ville importante; et c'est là qu'Avicenne commença ses études, dont il nous a lui-même tracé le plan dans son autobiographie. A dix ans, il savait le Koran, les dogmes de la foi musulmane, l'arithmétique et l'algèbre. Puis il étudia l'Introduction de Porphyre aux Catégories d'Aristote, les Éléments d'Euclide, l'Almageste de Ptolémée, et il ne tarda pas, dit-on, à surpasser son maître El-Nâthili dans l'explication des choses les plus difficiles. Il apprit la jurisprudence sous le moine Ismaël, et s'appliqua aux sept systèmes différents que les docteurs suivent dans la lecture du Koran. A seize ans, il se prit de passion pour la philosophie naturelle et la médecine, où il eut pour guide Ben-Yayah el-Mefihi; il traita les malades, non pour vivre, mais pour s'instruire. Il étudia aussi avec ardeur la logique et la métaphysique d'Aristote, qu'il apprit par cœur; mais il ne comprit les livres du philosophe grec qu'à l'aide du commentaire d'Abou-Nasr Alfarabi. Pendant la durée de ses études, il ne dormit pas une seule nuit; il songeait sans cesse à l'emploi de la journée, et, avant d'aborder la solution de quelque problème difficile, il se rendait dans la grande mosquée pour invoquer le secours de Dieu. Enfin, à dix-huit ans, il passa pour un savant accompli. Voilà ce qu'Avicenne nous raconte lui-même de sa première jeunesse, qui était, comme on vient de voir, d'une rare précocité. Nous ne reproduirons pas ici tous les contes plus ou moins absurdes des anciens biographes.

Sa renommée parvint aux oreilles de l'émir Nouh Ibn-Mansour, qui, atteint d'une maladie grave, l'appela auprès de lui. Avicenne répondit à la confiance de l'émir, et le rétablit. En récompense, il reçut la permission de visiter la bibliothèque de Mansour, riche en volumes rares ou inconnus, dont il fit son profit. Cette belle bibliothèque fut consumée par un incendie, et la jalousie envieuse ne manqua pas d'en accuser Avicenne. Hippocrate fut aussi accusé d'avoir brûlé une bibliothèque, pour faire disparaître tout vestige des livres où il aurait puisé son savoir.

A vingt et un ans, Avicenne écrivit, à l'invitation d'Aboul Hasan el-Bagdadi, l'un de ses protecteurs, la *Collection*, espèce d'encyclopédie, où il traite de toutes les sciences, à l'exception des mathématiques. Pour un autre de ses amis, Abou Bekr el-Bereki, il composa *Utilitas et Proventus* et *De Innocentia et Culpa*, deux ouvrages dont il ne permit à personne de prendre des copies. A vingt-deux ans, il perdit son père, qu'il avait assisté dans sa charge. Comme la dynastie des princes samanides s'éclipsa sous les successeurs de Nouh Ibn-Mansour, Avicenne quitta Bokhara pour aller vivre à Korkandje, capitale du Khowarezm. Là il fut bien accueilli par le shah Ali Ibn-Mamoun, qui lui assigna une pension mensuelle. Mais, la trouvant insuffisante, il mena pendant dix ans une vie vagabonde : il visita Abiwerd, Tus, Semencan, Djadjera, et parcourut le Khorasan et le Djordjan. De là il se rendit à Dehistan, où il faillit mourir de maladie, et revint dans le Djordjan. Il s'y lia d'amitié avec un protecteur de la science, Mohammed el-Schirazi, qui lui acheta une maison, où il fit des cours publics sur la Logique et l'Almageste. Il écrivit pour son généreux ami : *Origo et Resurrectio; Observationes astronomicæ universales*; sans compter le *Compendium* de l'Almageste, le commencement du *Canon*, et beaucoup d'autres traités. Il vint ensuite à Rai, dans l'Irak, à la cour d'Ibn Fakhri-Eddaulah, huitième prince bouïde, qui régnait sous la tutelle de sa mère; il guérit ce prince de la mélancolie, et composa, à la cour de Rai, un grand nombre de ses ouvrages. Par suite des troubles qui éclatèrent dans l'Irak, il se retira à Kazwin, et de là à Hamdan, où il se mit au service d'une noble dame, nommée Kobdaneweih. Sa renommée de praticien se répandit bientôt dans tout le pays : il fut appelé auprès de l'émir Schems ed-

(1) Suivant Casiri (*Bibl. hisp. arab. Escurialis*), le nom d'Avicenne viendrait d'*Afshena*, ce qui est inadmissible.

Daulah, qu'il guérit d'une colique chronique. Il reçut, en récompense de ce service, le titre de vizir avec de riches vêtements, et fut admis parmi les serviteurs de l'émir. Il l'accompagna dans une expédition qui ne réussit point. De retour à Hamdan, les troupes assiégèrent le favori dans son domicile, se saisirent de lui, pillèrent ses trésors, et demandèrent sa mort. L'émir l'exila, disant qu'il n'était pas convenable de faire périr un homme qui pouvait être si utile à l'humanité. Avicenne se tint pendant quarante jours caché dans la maison d'un scheik. Cependant le prince, en proie à une nouvelle attaque de colique, fit venir en toute hâte son premier médecin, s'excusant de ce qui lui était arrivé. Avicenne le guérit de nouveau, et fut rétabli dans tous ses honneurs. Vers cette époque il continua d'écrire son *Canon* : chaque soir il réunissait autour de lui ses élèves, parmi lesquels on remarquait Abou Obeid el-Djouzdjani; il leur lisait différents passages de ses livres, et les commentait; puis, après chaque leçon, il faisait venir des chanteurs et des ménétriers, et invitait ses élèves à terminer gaiement la soirée par des danses et des festins.

Avicenne passait ainsi sa vie, lorsque l'émir Schems ed-Daulah fut engagé dans une guerre contre l'émir Beha ed-Daulah; près de Târem, il fut atteint de sa colique ordinaire, parce qu'il n'avait pas, dit-on, exactement suivi les préceptes de son médecin. Il mourut en route, pendant qu'on le reportait chez lui dans une litière. Son fils et successeur, Tadje-el-Mulk, ne voulut point reconnaître Avicenne comme vizir. Celui-ci vécut alors retiré dans la maison d'un pharmacien, où il écrivait tous les jours cinquante pages; en même temps il fit offrir secrètement ses services à Ibn Kakouyeh, gouverneur d'Ispahan. Devenu suspect, à cause de sa correspondance avec Ibn Kakouyeh, il fut arrêté et enfermé dans la forteresse de Ferdedjan (vers 1024). Au bout de quatre mois, il fut délivré de sa prison par le gouverneur d'Ispahan, qui s'empara de Hamdan et chassa Tadje-el-Mulk. Mais celui-ci, après le départ de son ennemi, ne tarda pas à reprendre la ville. Avicenne fut renfermé en prison, où il continua à écrire plusieurs ouvrages. Enfin, grâce à un déguisement, et avec l'aide de son frère et de deux esclaves, il réussit à s'échapper de Hamdan, et arriva sain et sauf à Ispahan. Là il fut comblé d'honneurs et de présents par l'émir, et passa les quatorze dernières années de sa vie dans le repos. C'est à Ispahan qu'il écrivit la plupart de ses ouvrages sur la médecine, la logique, la métaphysique, l'astronomie, la géométrie. Quoique doué d'une constitution robuste, il ne résista pas longtemps aux excès du vin et de l'amour; et on disait de lui, comme en proverbe, que la philosophie n'avait pu lui procurer la sagesse, ni la médecine lui rendre la santé. Il fut atteint d'une violente dyssenterie, qui fut aggravée par un lavement calmant, où il avait fait entrer une forte dose de graines de persil, ou, selon Sprengel, de poivre cubèbe. Vers cette époque le gouverneur d'Ispahan entreprit une nouvelle expédition contre Hamdan, et emmena avec lui son médecin, déjà dangereusement malade. Dès la première journée, Avicenne tomba dans une prostration complète, et tous les remèdes furent inutiles pour relever ses forces. « Tout est fini, s'écria-t-il; le directeur qui est dans mon corps n'a plus le pouvoir du contrôle. » Il fit alors des ablutions, donna son argent aux pauvres, pardonna à ses ennemis, affranchit ses mameluks, récita les prières du Koran, et mourut fidèle à sa religion, à l'âge de cinquante-six ans et dix mois.

Telle est la vie d'Avicenne, d'après Ibn-Khallekan, Aboul-Faradje et Ibn Abou-Oseibia.

Les écrits d'Avicenne sont très-nombreux, mais la plupart très-courts; on en porte le nombre à plus de cent. Son principal ouvrage a pour titre : *Kitab el-kanuni fi-t-tibbi* (le Livre du canon de la médecine), ou *Canon medicinæ*. Il fut imprimé en arabe, sur un manuscrit (n° 215 du catalogue d'Assemani) de la bibliothèque de Florence, Rome, 1593, 4 volumes in-fol., ordinairement reliés en un seul (très-rare). C'est la seule édition arabe complète du *Canon*, dont plusieurs parties ont été publiées ensuite séparément. Ainsi, le commencement du second livre a été édité par Pierre Kirstenius en arabe, avec une traduction latine et des notes; Breslau, 1609, in-fol. H. Welsch a publié un extrait du quatrième livre, sous le titre : *Exercitatio de Vena Medinensi, ad mentem Ebusinæ, sive de dracunculis veterum*, etc.; Augsbourg, 1674, in-4° (deux chapitres de texte arabe, avec une double version latine et un long commentaire). Sprengel a donné un extrait du premier livre, avec une traduction allemande et quelques notes, dans le t. III de ses *Suppléments à l'Histoire de la Médecine*, Halle, 1794-1796, in-8°. Enfin J.-S. Wittich a donné, sous le titre *Interpretatio loci arabici, ex opere Avicennæ de superfœtatione*, 1803, in-8°, un court passage du troisième livre, avec une traduction latine et un commentaire. — Le *Canon* d'Avicenne a été souvent traduit en hébreu : on en trouve des copies dans les principales bibliothèques de l'Europe. Une traduction hébraïque, attribuée au rabbin Nathan Amathi, a été imprimée à Naples, 1491, 3 vol. petit in-fol. — Les traductions latines sont très-communes : il y en eut, selon Choulant, quatorze avant la fin du quinzième siècle, treize dans le seizième, deux dans le dix-septième, et depuis lors pas une seule. La première traduction latine est due à Gérard de Crémone; elle parut sans date ni lieu d'impression (probablement à Strasbourg). Cette traduction, revue et corrigée par André Alpagus, avec des notes de J. Costæus et de P. Mongius, fut imprimée à Venise (Juntes) en 1595, 2 vol. in-fol. Au jugement de S. de Sacy, V.-F. Plempius a

donné la traduction la plus conforme au texte arabe; elle est malheureusement inachevée; Louvain, 1658, in-fol. Le *Canon* est divisé en cinq livres : le premier traite de l'anatomie et de la physiologie; le second, de la matière médicale; le troisième, des maladies, depuis celles de la tête jusqu'à celles des pieds; le quatrième, des fièvres; le cinquième, des remèdes et des antidotes. Chaque livre est tiré en *fens* (sections), chaque fen en *doctrines*, chaque doctrine en *sommes*, et chaque somme en *chapitres*.

Telle est la singulière division du Canon d'Avicenne, qui, avec le Compendium d'anatomie et de botanique, devait être un système complet de médecine théorique et pratique. Cet ouvrage, compilation médiocre et inférieure aux écrits de Rhasès et de Haly-Abbas, jouit cependant d'une immense renommée jusqu'au dix-septième siècle. On l'enseignait dans les écoles, et on le citait comme un oracle. Avicenne n'est en rien supérieur à Galien, qu'il ne fait le plus souvent que copier ou paraphraser. Parmi les rares observations qui paraissent lui appartenir, il faut signaler la vision, dont il place le siége, non dans le cristallin, comme on l'avait cru jusqu'alors, mais dans les nerfs optiques. Il attribue une certaine espèce de céphalalgie aux vers qui se produisent dans les cavités du cœur. La mélancolie provenait, suivant lui, du trouble d'une substance aérienne hypothétique, par laquelle s'exécutent les fonctions des sens. A ce sujet il raconte le cas d'une tristesse profonde, occasionnée par un amour malheureux (1). Contrairement à Galien, il soutient que l'apoplexie est souvent le résultat d'un état de pléthore, et qu'elle peut être quelquefois guérie, bien qu'elle soit accompagnée de symptômes mortels. C'est pourquoi il recommande de retarder l'inhumation de trois jours. Il distingue l'inflammation des plèvres, ou la pleurésie proprement dite, de la pleurodynie, dont il place le siége dans les muscles intercostaux. Il décrit exactement la scarlatine, qu'il classe entre la petite vérole et la rougeole. Parmi ses descriptions on remarque celles du tic douloureux et de la lèpre. Sa matière médicale est assez variée, mais difficile à débrouiller, à cause des synonymes qui s'appliquent quelquefois à des substances très-différentes. Ses purgatifs favoris sont les myrobalans et la pulpe de tamarinde; et lorsque ces remèdes ne suffisent pas, il prescrit la scammonée, l'aloès et la coloquinte. Il ordonne le camphre comme un réfrigérant, et insiste sur l'usage de l'eau d'orge, mêlée d'un peu de vin ou de vinaigre. Quant à la pratique chirurgicale, Avicenne est inférieur à Haly-Abbas et surtout à Albucasis. Il paraît cependant avoir le premier recommandé l'emploi des sondes flexibles.

Après le *Canon*, l'ouvrage le plus important d'Avicenne est le *Cantica*, poëme médical, commenté par Averroès (dans le t. X des œuvres d'Averroès); il a été publié par Deusingius, Groningue, 1649, in-12. — Parmi les autres ouvrages d'Avicenne, on remarque : *Ash-shefa* (la Guérison, *Sanatio*), manuscrit de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford; on y trouve la mention d'un aérolithe tombé dans le Djordjan, et dont le sultan Mahmoud Ghizni voulut se faire fabriquer une épée; — *Poema de Logica*, publié par Aug. Schmoelders, dans *Documenta philosophiæ Arabum*, Bonn, 1836, in-8°; traduit en français par Vattier, Paris, 1678 : l'auteur commente avec beaucoup de clarté la Logique d'Aristote, dont il exclut les Topiques (1); — *Tractatus de Urinis* (traduction grecque), imprimé dans le deuxième volume d'Ideler, *Physici et medici græci minores*, Berlin, 1842, in-8°; — *De Cœlo et Mundo; Logica; de Anima; de Animalibus*, dans un recueil publié à Venise, 1500, in-fol.; — *Khotibat* (Exhortation), hymne, imprimé en arabe dans *Proverbia quædam Alis*, Leyde, 1629, in-8°; traduit en français par Vattier dans l'*Élégie du Tograi*, etc., Paris, 1660, in-8°; — *De Loco ad quem revertitur homo; Aphorismi de anima; De Definitionibus; De Divisione scientiarum*, traités traduits en latin par André Alpagus, Venise, 1546, in-4°; — *De Morbis mentis Tractatus*, traduit par Vattier, Paris, 1659, in-8°; — *Liber de Animalibus*, traduction latine de Mich. Scot; Venise, 1494, in-fol.; ce n'est qu'une paraphrase de l'*Histoire des animaux* d'Aristote.

On attribue à Avicenne les écrits alchimiques suivants: *Tractatulus Alchemiæ*, dédié au scheik Aboul-Haçan (n° 362 des manuscrits arabes de la bibliothèque de Leyde); traduit en latin dans *Ars aurifera*, vol. I, Bâle, 1593, in-8°; dans Manget, *Bibliotheca chemica*, vol. I, Cologne, 1702, in-fol., et dans *Theatrum chemicum*, vol. IV; Strasbourg, 1613, in-8°; — *Liber animæ*, imprimé dans *Artis chemicæ Principes, Avicenna atque Geber*; Bâle, 1572; — *De Tinctura metallorum*; Francfort, 1530; — *Porta elementorum*; Bâle, 1572; — *Avicennæ ad Hasen regem, epistola de re recta; Declaratio lapidis physici*, dans *Theatrum chemicum*, vol. IV, p. 972-994.

Quant au traité *de Conglutinatione lapidum*, imprimé dans Manget, *Bibliotheca chemica*, vol. I (2), s'il est réellement authentique; c'est peut-être l'œuvre la plus remarquable d'Avicenne. On y trouve, entre autres, un chapitre que les géologues seront peut-être curieux de connaître : « Les montagnes, dit l'auteur, peuvent provenir de deux causes : ou elles sont l'effet du soulèvement de la croûte terrestre, comme cela arrive dans un violent tremblement de terre (*ut ex vehementi motu terræ eleva-*

(1) Quelques biographes rapportent cette histoire à la mélancolie dont il guérit le prince bouide. (*Voir* plus haut, col. 856.)

(1) *Voy.* M. Saint-Hilaire, *De la Logique d'Aristote*.

(2) On le trouve aussi, sous le titre *de Mineralium Additione*, dans Gebri, regis Arabum, *Summa perfecti magisterii*; Gedani, 1682.

*tur terra, et fit mons*); où elles sont l'effet de l'eau qui, en se frayant une route nouvelle, a creusé des vallées en même temps qu'elle a produit des montagnes; car il y a des roches molles et des roches dures. L'eau et le vent charrient les unes, et laissent les autres intactes. La plupart des éminences du sol ont cette origine. Les minéraux ont la même origine que les montagnes. Il a fallu de longues périodes (*multa tempora*) pour que tous ces changements aient pu s'accomplir; et peut-être les montagnes vont-elles maintenant en décroissant. » — Voilà donc les théories des soulèvements, du plutonisme et du neptunisme clairement exposées. Ce n'est pas tout; notre géologue d'il y a huit siècles apporte les preuves à l'appui de ce qu'il avait avancé ; « En effet, continue-t-il, ce qui démontre que l'eau a été ici la cause principale, c'est qu'on voit sur beaucoup de rochers les empreintes d'animaux aquatiques et d'autres. Quant à la matière terreuse et jaune qui recouvre la surface des montagnes, elle n'a pas la même origine que le squelette de la montagne : elle provient de la désorganisation des débris d'herbes et de limon amenés par l'eau. Peut-être provient-elle de l'ancien limon de la mer, qui inonda autrefois toute la terre (*quandoque totam terram cooperuit*) (1). » — Les paroles que nous venons de citer forment, en partie, la base de la géologie, telle qu'on l'enseigne aujourd'hui. Le bon sens et l'esprit d'observation, qui fondent les sciences, ne sont pas l'apanage d'un siècle, comme se l'imaginent les contemporains, trop dédaigneux envers leurs prédécesseurs.

Enfin, beaucoup d'ouvrages d'Avicenne sont encore inédits ; tels sont entre autres : *Testamentum, quod sibi ipsi scripsit*, n° 884 (manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial); — *Tractatus de literis*, n° 1333, manuscrit de la bibliothèque de Leyde; — *Compendium medicinæ*, n° 37, manuscrit du Vatican ; — *Poema de Febribus et Tumoribus*, n° 615, manuscrit de la bibliothèque d'Oxford ; — *De Venenis et eorum Curatione*, n° 222, manuscrit de la bibliothèque de Florence ; — *Poema de animæ cum corpore Unione*, manuscrit des bibliothèques d'Oxford et de Leyde; — *De Ortu animæ ejusque Statu post mortem*, manuscrit de l'Escurial et de Leyde ; — *De Dolore morbis eliminando*, n° 505 de la bibliothèque de Leyde ; — *Theoremata et exercitationes*, manuscrit de l'Escurial et d'Oxford; on en trouve une traduction syriaque, par Gr. Bar-Hebræus, à la bibliothèque de Florence ; — *De Stellis fixis*, traduit en 1256 en espagnol, par ordre du roi Alfonse ; — *Oratio de corporum cœlestium Motu*, n° 700 de l'Escurial ; — *Tractatus de Lumine diaphano et solido Corpore*, n° 889 de la bibliothèque de Leyde; — *De Instrumentis astronomicis*, n° 887 de la bibliothèque de Leyde ; — *Liber de Musica*, n°s 986 et 1026 de la bibliothèque d'Oxford; — *Tractatus de omine et augurio*, n° 1283 de la bibliothèque de Leyde ; — *De sepulchrorum Visitatione*, n° 980 de la bibliothèque d'Oxford ; — *Physica ; de Ortu scientiarum*, n° 6443 (manuscrits latins) de la Bibliothèque nationale. Cette même bibliothèque de Paris possède un manuscrit extrêmement précieux, en ce qu'il a appartenu à Avicenne lui-même. Il se trouve sous le n° 1102 (supplément des manuscrits arabes, rédigé par M. Reinaud), et renferme deux traités de Galien, traduits du grec en arabe par Honein, fils d'Isaac (transcrits en 846 de J.-C.). Sur le frontispice on lit ces mots (en arabe) : *En la possession du pauvre* HOSSEÏN BEN ABDALLAH IBN-SINA, *médecin, l'an* 409 (1018 de J.-C.). F. H.

Aboulfaradje, *Hist. Orient.*, ed. Pocock ; Oxford, 1672. — Ibn-Khallikan, *Dict. biogr.*, publié par M. de Slane ; Paris, 1842. — Casiri, *Bibliotheca Arabico-Hispana-Escurialensis*. — Aboulféda, *Annales*, op. JJ. Reis-Kil, edit. Chr. Adler ; Copenhague, 1789-94. — Ibn-Abou Ocelbia, *Biogr.* — Khondémir, *Notice sur Avicenne*, publiée par Jourdain, dans les *Mines de l'Orient*, t. III, p. 167. — Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Aerzte*. — Le *Dabistan*, par Shea et Troyer ; Paris, 1843. — Mohammed Ben-Youssouf, *Bukr ool Juwahir* ; Calcutta, 1830, in-fol. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, édit. de M. Rosenbaum. — Freind, *History of Physic*. — Haller, *Bibl. chirurgica, botanica et medic. practica*. — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die aeltere Medicin*.

**AVIÉNUS** (*Rufus Festus*), géographe et poëte romain, natif, non pas de l'Espagne, comme on l'a prétendu, mais probablement de Volsinium en Étrurie, vécut à Rome vers la fin du quatrième siècle de notre ère, fut deux fois proconsul, et eut beaucoup d'enfants de sa femme Placidie. Tels sont les détails que nous donne l'auteur d'un poëme latin (*Antholog. latin.*, n° 278, édit. Meyer) adressé à la déesse Nortia. Cet auteur, qui se nomme seulement *Rufus*, est, selon toute apparence, Aviénus lui-même (1). Quant à l'époque du double proconsulat, nous savons, par un passage du code Justinien, qu'un Festus fut proconsul de l'Afrique en 366 ou 367 de J.-C.; et une inscription grecque, insérée dans le *Corpus Inscript. græcarum* de Boekh) nous apprend qu'un Rufus Festus, qui se concilia l'estime des Athéniens, fut proconsul de l'Achaïe. Mais il reste encore à savoir si ces deux proconsuls ne font réellement qu'un seul et même personnage. Saint Jérôme, dans son commentaire sur l'Épître de saint Paul à Titus, cite Aviénus parmi les traducteurs latins d'Aratus, et ajoute que la traduction d'Aviénus fut faite quelque temps avant qu'il écrivît son commentaire (2). Or, comme saint Jérôme mourut en 420, Aviénus devait vivre, comme nous l'a-

(1) *Voy.* notre *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 328.

(1) Ce poëme a pour titre : R. FESTUS V. C. DE SE AD DEAM NORTIAM, et commence ainsi : *Festus Musoni soboles prolesque Avieni*.

(2) Saint Jérôme remarque que ce passage de saint Paul, τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν (*Act. des Apôtres*, chap. 17), se trouve aussi dans les Phénomènes d'Aratus, *quem Cicero in latinum sermonem transtulit, et Germanicus Cæsar, et nuper Avienus*.

vons dit, vers la fin du quatrième siècle. A en juger d'après plusieurs passages de ses poésies, Aviénus était païen et non chrétien, comme l'ont soutenu quelques critiques.

Les ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom d'Aviénus ont pour titre : *Descriptio Orbis terræ*, ou *Situs Orbis*, poëme géographique, composé de 1394 lignes hexamétriques; c'est une métaphrase ou plutôt une nouvelle édition du Périple (Περιήγησις) de Denys. On y trouve, dans un style animé et assez correct, l'exposé des connaissances d'alors concernant la géographie physique et politique; — *Ora maritima*, fragment en 703 iambes trimétriques : c'est une description des côtes de la Méditerranée, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à Marseille; le récit manque complétement d'ordre et de méthode : il n'a que l'utilité d'une nomenclature; — *Aratea Phænomena* et *Aratea Prognostica*, le premier en 1325, le second en 552 vers hexamètres : c'est une paraphrase des Phénomènes et des Pronostics d'Aratus, avec addition de quelques légendes anciennes; — trois petits poëmes, dont l'un est adressé à *Flavianus Myrmecius*, pour lui demander quelques grenades de ses vergers d'Afrique, afin de guérir une maladie de bile et d'indigestion; l'autre, *De Cantu Sirenum*, contient le récit d'Ulysse et des allusions aux filles d'Achéloüs; le troisième, *Ad Amicos de agro*, raconte l'emploi de la journée à la campagne. Quant aux *Breviarium de Victoriis ac Provinciis populi Romani ad Valentinianum Augustum*, — *De regionibus urbis Romæ*, — *De urbibus Hispaniæ mediterraneis*, ce sont des ouvrages certainement postérieurs au quatrième siècle de J.-C. Servius, dans son commentaire sur Virgile, remarque qu'Aviénus paraphrasa, en vers iambiques, l'Énéide et Tite-Live; mais il est impossible de décider si cette remarque s'applique à notre Aviénus.

La première édition d'Aviénus parut à Venise, 1488, in-4°. Une nouvelle édition fut publiée à Madrid, 1634, in-4°, et dans Maittaire, *Opera Poetarum latinorum*; Londres, 1713. La meilleure édition, ne comprenant pas les Paraphrases d'Aratus, est celle de Wernsdorf, dans *Poetæ latini minores*. La métaphrase de Denys Périégète a été publiée séparément par Friesemann, Amsterdam, 1786, in-8°, et dans Bernhardy, *Geographi græci minores*, vol. I.

F. H.

Fabricius, *Bib. latina*, t. III. — Wernsdorf, *Poetæ latini minores*, t. V, p. 621. — Meyer, *Anthologia veterum latinorum epigrammatum*, n° 277-280.

***AVIGADOR**, nom commun à plusieurs rabbins, écrivains et commentateurs juifs.

***AVIGADOR**, **AVIGDOR** ou **ABAGDOR**. On ignore la date de sa vie. Il a écrit un commentaire cabalistique sur le Pentateuque, intitulé *Peshatim Upesahim al Hattora* (Expositions et décisions littérales sur la loi).

Wolf, *Biblioth. hebr.*, III, 7, 8; IV, 780. — Uri, *Catal. manuscript. orient. biblioth. Bodl.*, I, 62.

***AVIGADOR** (*Abraham-ben-Meshullam*), médecin juif italien et rabbin, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. On a de lui : *Segullath Melakim* (le trésor particulier du roi), ouvrage inédit.

Rossi, *Dizion. Storico degl. autor. Ebr.*, I, 52.

***AVIGADOR KARA** ou **KRA**, rabbin juif, vivait à Prague au commencement du quinzième siècle, et mourut en 1439. Selon David Ganz, il est auteur de la lamentation chantée dans la synagogue de Prague en mémoire des juifs massacrés dans cette cité en 1389, et qui commence par ces mots : *Hécol Haltala...* (Chaque agneau...). Selon Basnage, cet événement eut lieu en 1391, lorsque le peuple de Prague vit les juifs célébrer publiquement la fête de Pâques. On attribue à Avigador un livre cabalistique devenu célèbre, intitulé *Sepher Haphlia* (le Livre admirable).

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 11. — Basnage, *Histoire des Juifs*.

***AVIGADOR** (*Ben-Moise*), dit Itzmunsa, rabbin allemand. Il vivait dans la seconde moitié du seizième siècle, et mourut le 24 août 1591. Il traduisit en allemand le livre des cérémonies hébraïques, appelé *Machazor*, qui était à l'usage de toutes les synagogues polonaises. Cette traduction fut imprimée à Cracovie en 1571, in-fol.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 12; III, 8.

***AVIGADOR** (*Salomon-ben-Abraham*), écrivain philosophe juif, vivait au commencement du quinzième siècle. On le croit fils d'Abraham-ben-Merhullam Avigador. Son principal ouvrage est *Sepher Hammahaloth* (le Livre des degrés); c'est un traité de morale où se trouvent rapportées les opinions des anciens philosophes sur les divers degrés à suivre pour arriver à la sagesse et à la vertu. Il a aussi traduit en hébreu le *Sphæra mundi* de Jean de Sacro-Bosco.

Rossi, *Dizion. storico degli Autor. Ebr.*, I, 59.

***AVIGADOR SOPHER** (le scribe), écrivain allemand juif, vivait vers la fin du seizième siècle à Eisenstadt, en Hongrie. Il écrivit un commentaire sur le *Machazor* (voir Avigador-ben-Moise.) Ce livre a eu un grand nombre d'éditions, depuis 1594 jusqu'en 1709.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 12; III, 8.

***AVILA**, nom commun à trois artistes distingués :

**AVILA** (*François* de), portraitiste espagnol, vivait à Séville dans la première partie du dix-septième siècle. Ses portraits étaient vantés pour leur ressemblance. Il était peintre de don Pedro Vaca de Castro, archevêque de Séville.

**AVILA** (*Hernando* de), peintre espagnol, vivait à Tolède vers 1560. Il était peintre et sculpteur de Philippe II, roi d'Espagne. Le chapitre de Tolède le chargea des peintures de la cathédrale. Il y termina en 1568 deux tableaux d'autel : un *Saint Jean-Baptiste* et une *Adoration des Mages*.

En 1576, il sculpta le principal autel du monastère de Saint-Dominique, à Tolède, et celui de la cathédrale de Burgos.

**AVILA** (*Jean* D'), fondeur espagnol, attaché à l'ordre de Saint-Jérôme, dans l'Estramadure, fit au commencement du seizième siècle, avec François de Salamanque, des ornements, festons et figures en fer pour l'église du monastère de Saint-Jérôme.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

**AVILA** (*Alfonse*), jésuite, né à Belmonte, en Espagne, en 1545; mort, selon les uns, à Valladolid le 12 janvier 1613, selon les autres, à Malaga le 21 mai 1618. On a de lui deux volumes de sermons; Anvers, 1610, in-4°. — *Alfonse* AVILA, jésuite, peut-être identique avec le précédent, écrivit en 1583, en espagnol, un traité *sur le bienheureux saint Second, évêque d'Avila*. — *Étienne* D'AVILA, jésuite espagnol, né à Avila en 1549, mort à Lima le 14 avril 1601, a publié : *De Censuris ecclesiasticis Tractatus*; Lyon, 1608, in-4°; — *Compendium Summæ, seu Manualis doctoris Navarii, in ordinem alphabeticum redactum*; Lyon, 1609, et Paris, 1620, in-18.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova*.

**AVILA** ou **DAVILA** (*Gilles-Gonzalès* D'), biographe et antiquaire espagnol, né à Avila vers 1577, mort dans sa ville natale le 1er mai 1658. Il passa son enfance à Rome, et fut élevé dans la maison du cardinal Deza, où il se lia d'amitié avec François de la Mata, Jean Idiaquez et Fr. Cabrera, écrivains distingués. A l'âge de vingt ans il revint en Espagne, et devint diacre de l'église de Salamanque. En 1612, il fut appelé à Madrid pour remplir la charge d'historiographe des deux Castilles, à laquelle il joignit en 1641, après la mort de Tamayo, celle d'historiographe des Indes. A l'âge de quatre-vingts ans il voulut revoir sa ville natale, pour y passer ses derniers jours.

Voici les ouvrages d'Avila dans leur ordre chronologique : *Declaracion del Toro de Piedra de Salamanca, y de otros que se hallan en otros partes de Castilla* (explication du Taureau de Pierre de Salamanque, et d'autres qu'on trouve dans différentes parties de la Castille), Salamanque, 1597, in-4°; — *Antiguedades de la ciudad de Salamanca, Vidas de sus obispos, y cosa sucedidas en su trempo* (Histoire des antiquités de la cité de Salamanque, ou des vies de ses évêques, et événements contemporains), Salamanque, 1606, in-4° : c'est un des principaux ouvrages de l'auteur, plus intéressant peut-être pour la biographie que pour l'archéologie : l'histoire de Salamanque ne comprend que quarante pages, tandis que plus de cinq cents pages sont consacrées à la vie de ses évêques; — *Vida y Hechos del M. don Alfonso Tostado de Madrigal, obispo de Avila*; 1611, in-4° : c'est la biographie de Tostado; — *Historia del Origen del Santo Christo de las Batallas*; 1615, in-4°; — *Relacion del asiento de la primera piedra del Colegio de la compañia de Salamanca*, 1617, in-4° : sur le titre des trois ouvrages précédents, l'auteur s'écrit *Davila*; — *Teatro eclesiastico de las Ciudades y Iglesias cathedrales de España*, 1er vol., Salamanque, 1618, ouvrage resté inachevé; — *Teatro de las Grandezas de Madrid, corte de los Reyes catholicos de España*; Madrid, 1623, in-fol. : c'est le premier ouvrage de ce genre publié sur la capitale de l'Espagne; on y trouve des notices biographiques fort étendues : celle qui concerne le roi Philippe III ne remplit pas moins de cent pages; — *Compendio de las Vidas de los gloriosos San Juan de Mata y Felix de Valois*; Madrid, 1638, in-4°; vies des deux fondateurs de l'ordre de la Sainte-Trinité; — *Historia de la Vida y Hechos del rey dom Henrique III de Castilla*; Madrid, 1638, petit in-fol. (Vie du roi Henri, qui régna de 1379 à 1390); on y trouve des détails curieux sur Vincent Ferrier, le convertisseur des Juifs et des Maures, ainsi que sur les papes Benoît XIII et Martin IV; — *Teatro eclesiastico de las Iglesias metropolitanas y Catedrales de los reynos de las dos Castillas, Vidas de sas Arzobispos y Obispos, y cosas memorablas de sas sedes*; Madrid, 1er vol., in-fol., 1645; 2e vol., 1647; 3e vol., 1650; 4e vol., 1653 (date du privilége) ou 1700 (date du titre) : cet ouvrage capital, qui devait avoir cinq volumes, est la continuation du *Teatro eclesiastico de lasciudades*, etc., mais sur un plan différent. Il est précieux pour l'histoire ecclésiastique de l'Espagne, mais il est inférieur à d'autres ouvrages analogues, tels que la *Gallia Christiana* et l'*Italia sacra* d'Ughelli. L'*España Sagrada* de Flores et de Risco, en 46 vol. in-4°, qui devait suppléer au *Teatro eclesiastico* d'Avila, renferme beaucoup de détails inutiles. Enfin, à cette liste il faut ajouter encore : *Memorial de los Servicios personales de don Baltasar de Saavedra, caballero del orden de Santiago, y de los de sus ascendientes y progenitores*; Madrid, 1649, in-8°; — *la Vie de Philippe III*, faite par ordre de Philippe IV, laissée en manuscrit : c'est un abrégé de la vie de Philippe III, imprimée dans *Grandezas de Madrid*. F. H.

Nic. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, I, 5. — Meusel, *Bibliotheca Historica*, t. VI, p. 61, 248, 462.

**AVILA** (*Jean* D'), prédicateur espagnol, surnommé *l'Apôtre de l'Andalousie*, né en 1500 à Almodovar-del-Campo, dans la Nouvelle-Castille; mort le 10 mai 1569. Il passa quarante ans de sa vie à prêcher la foi dans les villes et les montagnes de l'Andalousie. Il a écrit en espagnol un grand nombre de lettres édifiantes, et plusieurs traités de piété. La vie et les œuvres d'Avila ont été publiées par Martin Ruiz : *Vida y obras de Juan de Avila, predicador apostolico de l'Andaluzia*; Madrid, 1618, 2 vol. in-4°,

réimprimés en 1757; traduction française par Arnauld d'Andilly, Paris, 1673, in-fol.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, article AVILA.

* **AVILA** (*Louis* LOBERA D'), médecin espagnol, vivait vers 1540. Il devint médecin de Charles V, qui ne pouvait se passer de lui; il le suivit constamment dans toute l'Europe et jusqu'en Afrique. On a de lui : *Regimento de la Salud; De la Esterilidad de hombres y mugeres, y enfermedades de los ninnos;* Valladolid, 1551; — *De los quatro enfermedades cortesanas, gota artelica, sciatica, males de piedra, vuinones y hifada, y mal de bubas;* Tolède, 1544, in-fol., traduit en italien par Pierre Lauro; Venise, 1588, in-8°; il recommande contre la syphilis les frictions mercurielles administrées tous les deux jours, et d'éviter avec soin le contact de l'air; — *Vergel de sanidad; à banquete de cavalleros y orden de vivir;* Alcara de Henarez, 1542, in-fol.; — *De morbo gallico;* Venise, 1560, in-fol., p. 321.

*Dictionnaire des sciences médicales*, t. Ier.

**AVILA** (*Sanche* D'), célèbre général espagnol, servit d'abord sous le duc d'Albe, puis, en 1574, sous Requesens, qui succéda au duc d'Albe dans le commandement des troupes espagnoles dans les Pays-Bas. Il défit Louis de Nassau au combat de Moke, et livra la ville d'Anvers à la furie espagnole. Il fut tué au siége de Maëstricht. Brantôme l'a mis au nombre de ses grands capitaines, et s'exprime ainsi sur le siége d'Anvers : « Ces braves et déterminés soldats (les Espa« gnoles) donnèrent la teste baissée dans les « retranchements, en criant : *San Iago! San « Iago! Hespaña! Hespaña!* et de prime abor« dade donnèrent à celuy que tenoient quelques « six cens François qui pour lors s'estoient mis « avec les estats, qui estoient tous vieux soldats « qui, par plaisir et par courage, s'estoient dé« bandés des vieilles garnisons des frontières de « Picardie et de Champaigne. Tout ainsy que les « Espaignols les assaillirent vaillamment, les « François leur respondirent bravement; car ils « alloient per à per; qui fut cause que les Espai« gnols s'escrièrent : *Estos son Franceses; « dexamoles; que son diablos : vamos à com« batir los hombres.* C'est-à-dire : « Ceux-cy « sont François : laissons-les, car ce sont diables, « et allons combattre les hommes. » Et courants « du long de la tranchée, vindrent où estoient « les Flamans, Allemands et quelques Anglois, « qu'ils faussèrent et emportèrent fort aisement, « de sorte que Sauve qui peut pour les estats, « et pour les Espaignols Tue qui peut, et de sui« vre la victoire tousjours criants : « *San Iago! « San Iago! Hespaña! Hespaña! Sierra! « Sierra! carne! carne! à sangre! à sangre! « à fuego! à fuego! à saco! à saco!* » Et par « ainsy donnèrent si bien la chasse à l'ennemy, « qu'il en demeura beaucoup de morts sur la « place. Le jeune comte d'Aiguemont se sauva « avec les François, qui se sauvèrent et retirè« rent bravement. — Je tiens ce conte tant d'au« cuns soldats françois qu'espaignols que j'entre« tins quelque temps après cette desfaicte, estans « venus à la cour de Blois, aux premiers estats. « Les victorieux estans absolus maistres de la « ville commencèrent à bien la piller et se faire « tous riches : car trois mille hommes butinè« rent une ville qui estoit assez bastante pour « saouller et rassasier une armée de cinquante « mille hommes. »

*OEuvres de Brantôme*, édit. Buchon, t. Ier, 180 et 181.

**AVILA** (*Sanche* D'), évêque de Murcie, théologien espagnol, né à Avila en 1546, mort le 6 décembre 1625. Il fut successivement évêque de Murcie, de Jaën, de Sagonte, et de Placentia. On a de lui, en espagnol : *de la Vénération que l'on doit aux corps des saints et à leurs reliques*, etc., Madrid, 1611, in-fol.; des sermons, Baeza, 1615, in-4°; — quelques autres ouvrages de piété, in-4°; — une traduction espagnole des *Soupirs de saint Augustin;* Madrid, 1601, 1626, in-16.

Nic. Antonio, *Biobliotheca hispana nova*.

* **AVILA** (*Thomas-Louis-Vittoria* D'), compositeur espagnol, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Motetta festorum totius anni cum communi sanctorum, quatuor, quinque, sex et octo vocibus;* Rome, 1585.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**AVILA Y ZUNIGA** (*don Louis* D'), historien et diplomate espagnol, natif de Placentia dans l'Estramadure, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut envoyé en ambassade auprès des papes Paul IV et Pie IV pour presser les opérations du concile de Trente, accompagna Charles-Quint dans la guerre de l'Allemagne, et commanda en 1552 la cavalerie au siége de Metz. On a de lui des *Commentarios de la guerra de Alemaña, hecha de Carlos V, en el año* 1546 *y* 1547. Cet ouvrage, dont Charles-Quint faisait un cas tout particulier, est regardé comme une heureuse imitation des *Commentaires de César;* Madrid, 1549, in-8°. Il fut traduit en italien, 1549, in-8°; en latin, Anvers, 1550, in-8°; en allemand, par Philippe Magnus, duc de Brunswick, Wolfenbüttel, 1557, in-4°; et en français par Mathieu Vaulchier; Anvers, 1550, in-8°; par Gilles Boileau, Paris, 1551, in-8°.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — De Thou, *Histoire universelle*, édit. 1740, II, 81. — Vera y Zuñiga, *Epitome de la Vida de Carlos V*, 95, 112, 113, etc. — Sandoval, *Vida y Hechos de Carlos V*, II, 495. — Menckenius, *Scriptores rerum Germanicarum*, III, 1352.

**AVILER** (*Augustin-Charles* D'), architecte français, né à Paris en 1653, mort à Montpellier en 1700. Jeune encore, il s'était embarqué à Marseille pour aller étudier à Rome; la felouque qu'il montait fut prise par des pirates; mené à Tunis, il y fit le dessin d'une magnifique mosquée, ce qui lui valut sa liberté. Deux ans après il était à Rome, étudiant les chefs-d'œuvre antiques. On lui doit la belle *porte du Pérou*, en

forme d'arc de triomphe élevé à Montpellier en l'honneur de Louis XIV; et, dans la même ville, le palais de l'archevêché. Les états de Languedoc créèrent pour Aviler, en 1693, le titre d'*architecte de la province*. On a de lui : un *Cours d'architecture*, 2 vol. in-4°; 1738, 1750 et 1755. Mariette y joignit des dessins et des remarques utiles; — *Dictionnaire de tous les termes de l'architecture civile et hydraulique*, 1738; — un *Commentaire sur Vignola;* et une traduction de l'italien *du sixième livre de l'Architecture* de Scamozzi.

Abbé de Fontenay, *Dictionnaire des Artistes*.

***AVILES** (*Manuel Leitam* DE), compositeur portugais, né à Portalègre au commencement du dix-septième siècle. Il était maître de chapelle à Granada vers 1625. On trouve l'indication de plusieurs messes manuscrites de sa composition à huit et à seize voix, dans le catalogue de la bibliothèque du roi de Portugal.

Machado, *Bibl. Lusit.*, t. III, p. 294. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***AVIRON** (*Jacques* LE BATELIER D'), jurisconsulte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était avocat au présidial d'Évreux. Il fit des commentaires de la coutume de Normandie; le premier président Groulard les fit imprimer sans nom d'auteur. On crut qu'il voulait s'attribuer le mérite d'un ouvrage qui ne lui appartenait pas, et on le lui reprocha; mais il répondit : « Ce livre est tant beau qu'il ne peut être l'œuvre que de Jacques d'Aviron. »

Le Brasseur, *Histoire d'Évreux*. — Froland, *Recueil d'arrêts*, p. 336. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

***AVIS** (*Jean*), médecin français, vivait dans la deuxième moitié du quinzième siècle. Il était doyen de la faculté de Paris en 1471, lorsque Louis XI emprunta de la faculté le *Rases* pour le faire copier. Le président Jean de la Driesche, chargé du roi, laissa en gage, à la faculté, de la vaisselle d'argent et autres objets précieux, comme on l'apprend par la lettre de la faculté à Louis XI, écrite à ce sujet. Dans cette lettre, le livre est défini *totum continens Rasis*. Jean Avis fut un des quatre députés de la faculté qui assistèrent avec le doyen aux conférences qui se tinrent à Paris en 1473, par ordre de Louis XI, pour la réforme de l'université : ce fut dans ces conférences que la condamnation des *nominalistes* fut résolue. Jean Avis est nommé dans l'édit que Louis XI lança contre eux, le 1er mars 1473, à Senlis.

Moréri, *Dict. hist.* — Naudé, *Addition à l'histoire de Louis XI*, ch. IV et V.

**AVISON** (*Charles*), musicien anglais, né à Newcastle au commencement du dix-huitième siècle, mort le 10 mai 1770. Élève de Geminiani, il fut organiste de sa ville natale. On a de lui : *An Essay on musical expression*, Londres, 1752, in-12; — deux œuvres de sonates pour piano, avec accompagnement de deux violons; — quarante-quatre concertos pour violons; — *Psaumes de Marcello*, avec des paroles anglaises. — Avison soutient, dans son *Essai sur l'expression musicale*, que Marcello et Geminiani sont supérieurs à Hændel : assertion fort extraordinaire, au moins quant au second, et qui devait déplaire beaucoup en Angleterre; aussi parut-il dans la même année un petit écrit intitulé *Remarks on M. Avison's Essay on musical expression*, dans lequel l'auteur est traité d'ignorant, et qu'il a eu besoin d'employer la plume d'autrui pour écrire son livre. On croit, en effet, que le docteur Brown et Mason l'aidèrent dans la rédaction de son Essai. Les remarques sur l'ouvrage d'Avison sont du docteur Hayes, professeur de musique à Oxford. Avison fit à ces remarques une réplique, qui fut insérée dans la seconde édition. La troisième a été publiée à Londres en 1775, in-8°.

*Engl. Dict. of music*. — Fétis, *Biogr. des Musiciens*.

**AVISSE** (.....), littérateur français, né à Paris vers 1772, mort en 1801. Il servit d'abord comme mousse, et perdit, à l'âge de dix-neuf ans, la vue, dans un voyage sur les côtes d'Afrique. Il devint ensuite pensionnaire et professeur à l'Institut des aveugles, fondé par Haüy. Avisse ne touchait que huit cents francs par an comme professeur de grammaire, somme qui lui suffisait à peine pour vivre. Il avait un certain mépris forcé de la richesse, qui lui venait de Sénèque, et une gaieté inépuisable, que lui avait communiquée Horace. Il eut l'idée bizarre d'envoyer la requête suivante à Bonaparte, premier consul, avec la note de son boulanger :

Il est plaisant, ce boulanger farouche,  
Qui ne sourit que les jours de paiement,  
Et qui permet que le malheur le touche,  
Quand il a touché mon argent.  
Jeune et sage héros, ne crois point que je raille :  
Je serais homme à t'envoyer ma taille.  
Dans la douleur qui m'accable aujourd'hui,  
Je m'adresse au consul suprême.  
Eh bien! j'écrirais à Dieu même,  
Si la poste allait jusqu'à lui.

Le Directoire avait apporté une grande révolution dans les modes des femmes. On s'habillait à la grecque et à la romaine, tandis que de jeunes filles se drapaient en vestales; d'autres, au contraire, se costumaient dans le goût des statues grecques, en Vénus et même en Phrynés. Avisse, qui était aveugle, se promenant un jour dans le jardin du Luxembourg, se heurta contre une jeune personne vêtue plus qu'à la légère. Il improvisa aussitôt les vers suivants :

Vous embellir pour moi serait une folie :  
Je vous l'ai dit cent fois déjà.  
Je n'entends point qu'on soit jolie,  
Et j'ai mes raisons pour cela.  
Un bonnet simple, une robe commode,  
Il n'en faut pas plus pour briller;  
Et puis, lorsque l'on veut s'habiller à la mode  
On n'a qu'à se déshabiller.

Les *Œuvres d'Avisse*, publiées en 1802 par Delpierre, se composent de quelques pièces fugitives et de fragments de traductions médiocres. On y trouve aussi *la Ruse d'un Aveugle*, comédie en un acte et en vers. A. WATRIPON.

Delpierre du Tremblay, *Notice biog.*, en tête des *Œuvres d'Avisse*. — Quérard, *la France littéraire*.

**AVISSE** (*Étienne-François*), poëte comique français, né à Paris le 4 août 1694, mort le 23 décembre 1747. Ses parents le destinaient à la magistrature, mais ses goûts l'appelaient vers la carrière des lettres. Cependant il allait acheter une charge à la chambre des comptes, quand sa fortune se trouva compromise dans les agiotages de la rue Quincampoix. C'est alors que, cédant aux conseils de Lamotte-Houdart, qui lui reconnaissait une certaine verve dans le genre comique, il se tourna vers le théâtre : sa première comédie, *le Divorce*, ou *les Maris mécontents*, fut jouée au Théâtre-Français en avril 1723. On a encore de lui : *la Réunion forcée*, comédie, 1730; — *la Gouvernante*, comédie en trois actes, représentée au Théâtre-Italien en 1737; — *le Valet embarrassé*, ou *la Vieille amoureuse*, comédie jouée aux Italiens en 1742; — *les Petits-Maîtres*, comédie en trois actes et en vers, 1743; — traduction en vers de dix *odes* d'Horace; — Lettre à la Chaussée sur *le Préjugé à la mode*; Paris, 1735, in-12, etc. *La Gouvernante* a donné, dit-on, à Collin d'Harleville l'idée de sa pièce du *Vieux Célibataire*, et *le Valet embarrassé*, celle du célèbre opéra-comique *Ma tante Aurore*.

Quérard, *la France littéraire*.

***AVIT** (*Jean-Baptiste*), mécanicien, né au Puy en Vélay (Haute-Loire), mort à Toulouse en 1837. Fils d'un négociant, il suivit d'abord la carrière du commerce à Lyon. Il vint ensuite à Paris, où il suivit quelque temps les cours de sciences appliquées, et obtint, sous le gouvernement de Charles X, un emploi au ministère de la guerre. Il abandonna cette nouvelle position, pour se livrer à l'étude de la mécanique. Il devint l'inventeur d'une montre solaire fort ingénieuse, sous la figure d'un globe. Cette invention, couronnée en 1825, à la suite de l'exposition des travaux de l'industrie nationale, lui mérita une médaille d'encouragement. Avit était membre de la Société des lettres, sciences et arts de la ville du Puy. V. DE LESTANG.

**AVITABLE** (*Blaise* MAGOLI D'), littérateur italien, vivait à Naples dans le dix-septième siècle. On a de lui : *Vies des membres de l'Académie des Arcades*; — *Lettres sur la théologie morale*; *poëmes lyriques*, qui se trouvent dans plusieurs collections, et un drame intitulé *il Torzone*; Naples, 1701, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**AVITABLE** (*Corneille*), écrivain de l'ordre de Saint-Dominique, né à Naples à la fin du seizième siècle, mort en 1636. On a de lui : *Della vera vita religiosa*, traité auquel sont joints plusieurs sermons; Naples, 1605, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Toppi, *Biblioteca Napolitana*, p. 67.

**AVITABLE** (*Pierre*), missionnaire napolitain, se fit théatin à Bisonto en 1607, et mourut à Goa en 1650. Il fut nommé, par la congrégation de la Propagande, préfet des missions en Géorgie et dans les Indes. On a de lui : *De ecclesiastico Georgiæ statu, ad pontificem Urbanum VIII, historica relatio*; Rome.

François Maggi, *Vita d'Avitabile Pietro*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**AVITUS**, nom commun à plusieurs personnages célèbres, rangés ci-dessous dans l'ordre chronologique.

***AVITUS** (*Jules*), gouverneur des provinces de Mésopotamie, d'Asie et de Chypre, sous l'empereur Sévère, vers l'an 200 de J.-C. Il avait épousé Mœsa, sœur de l'impératrice Julie. Il en eut deux filles, Julia Sémis et Julia Mammea. La première fut mère de l'empereur Héliogabale, qui, entre autres noms, prit celui d'Avitus à cause de son grand-père.

Dion Cassius, LXXVIII, 30. — Hérodien, V, 3.

***AVITUS** (*Gallonius*), gouverneur de la province de Thrace sous l'empereur Aurélien, vers l'an 260 de notre ère. Il est seulement connu par une lettre que lui écrivit l'empereur, pour lui confier le payement d'annuités destinées à des chefs goths qui étaient retenus en otage à Périnthe (en Propontide), près de la mer de Marmara. Opitius lui attribue l'*Allocutio sponsalis*, commençant par ces mots : *Linea constricto de pectore vincula solve*, reproduite dans l'*Anthologie*.

Flavius Vopiscus, *Vita Aurel*. — Meyer, *Anthologia*, 269. — Wernsdorf, *Poetæ latini minores*, t. IV, pars II, page 501.

**AVITUS** (*Marcus-Mæcilius*), empereur d'Occident, mort en 456. On ignore l'époque de sa naissance, et Sidoine Apollinaire, gendre d'Avitus, n'a pas manqué d'entourer l'enfance de cet empereur des indices extraordinaires que l'on aime à donner pour précurseurs à l'élévation de certains hommes. C'est ainsi qu'au rapport du poëte, le jeune Avitus aurait tué dans une partie de chasse une louve affamée qui allait se jeter sur lui. Mais, tout en se livrant aux exercices du corps, il ne négligea point la culture de l'esprit. Issu d'une famille gauloise de l'Auvergne, qui avait compté parmi ses membres des préfets du prétoire, des patrices, des maîtres des milices, le futur empereur fut d'abord sénateur romain; il fut ensuite chargé d'aller demander à Honorius la remise d'un impôt qui pesait sur les populations arvernes. Le jeune envoyé fut appuyé dans cette occasion par Constance, alors tout-puissant à la cour d'Honorius, et devenu depuis collègue de cet empereur. Après s'être acquitté de cette mission, Avitus alla visiter à Toulouse le roi des Visigoths, Théodoric Ier, dont il gagna l'amitié. Il ne s'en tint pas à ces services purement civils : on le vit, en diverses rencontres, combattre bravement sous les drapeaux d'Aétius. En 439, étant devenu préfet du prétoire des Gaules, Avitus obtint du roi des Visigoths une trêve que ce prince avait constamment refusée aux généraux romains. La Gaule n'eut qu'à se louer de l'administration de son préteur. A

l'issue de ces fonctions si sagement remplies et dont on ignore la durée, Avitus rentra dans la vie privée. « Homme de plaisir et homme d'étude, épicurien patriote, dit M. Amédée Thierry, Avitus venait, à l'expiration de chacune de ses charges, s'ensevelir dans sa délicieuse villa d'Avitacum, qu'il avait fait construire à l'endroit le plus agreste de ses montagnes, sous un rocher couvert de sapins, au milieu d'eaux jaillissantes et sur la lisière d'un petit lac. Il y menait une vie tout à la fois voluptueuse et occupée, en compagnie de ses livres, des gens de lettres qui affluaient chez lui de toutes parts, et des femmes élégantes de la province. Des fenêtres de sa bibliothèque, où les beaux esprits venaient réciter leurs vers et leur prose, on apercevait les bains thermaux qu'il avait fait bâtir à grands frais pour l'agrément de ces hôtes et le sien. »

On ne ferait ni mieux ni plus philosophiquement de notre temps; et, à lire ce tableau d'intérieur, on oublie qu'il s'agit de retracer la vie d'un personnage appartenant à un siècle où des barbares de toutes races venaient ébranler et faire chanceler sur ses bases le vieux monde romain. Les secousses qu'imprima à l'empire l'invasion d'Attila, vinrent arracher Avitus à sa paisible retraite. En 451, il reçut d'Aétius la mission expresse d'aller trouver à Toulouse le roi Théodoric II, pour obtenir qu'il s'alliât avec les Romains contre Attila. Théodoric alla avec un de ses frères à la rencontre de l'envoyé d'Aétius. Ils entrèrent tous trois dans Toulouse; Avitus s'avançait entre les deux princes : c'était la place d'honneur. Il réussit dans sa mission, et obtint que les Visigoths se joindraient aux Romains contre les Huns. On ignore si Avitus se trouva à la bataille de Châlons, livrée dans la même année. Toujours est-il que son intervention contribua au gain de la bataille, en donnant aux Romains un puissant allié.

Dans l'intervalle on apprenait à Toulouse la mort de l'empereur Petronius Maxime, et le sac de Rome par Genséric et les Vandales en 455. Avitus fut pressé par Théodoric de prendre la pourpre, et les populations gauloises et romaines allèrent au-devant de l'ambition de l'allié du roi des Visigoths.

La noblesse narbonnaise, assemblée à Ugerni ou Ugernum (Beaucaire), y proclama Avitus; selon d'autres témoignages, ce fut à Arles, où il rencontra en même temps Théodoric. Rome ne témoigna pas moins d'empressement que les Gaules; et Avitus devint empereur en l'an 455, malgré les intrigues d'un compétiteur du nom de Marcellinus et de ses partisans. Le nouvel empereur fit part à Marcien de son élévation à l'empire, et lui demanda son alliance. Marcien reconnut son collègue, sans rien changer à l'ordre des consuls établis. Le 1er janvier 456, Avitus célébra son entrée au consulat. Le poëme que Sidoine composa et lut en cette occasion, fut récompensé par l'empereur d'une statue d'airain qu'il fit ériger à Sidoine dans un portique de la place Trajane.

Mais un événement autrement grave signala cette année : ce fut l'invasion des Suèves en Espagne. Théodoric, appuyé par Avitus, marcha contre eux, défit leur roi Réchaire, le fit prisonnier, et mit fin au royaume des Suèves. L'empereur lui-même eut à repousser l'attaque des Vandales, avec lesquels il tenta vainement de conclure un traité. Leur flotte, composée de soixante vaisseaux, fut rencontrée et défaite dans le voisinage de l'île de Corse par le comte Ricimer, qui les vainquit encore près d'Agrigente. Ce fut un dangereux appui pour Avitus que celui du vainqueur, qui mit tout en œuvre pour faire descendre l'empereur de son trône, et qui y réussit, grâce à la participation du sénat, devenu ennemi d'Avitus. Cette défection du premier corps de l'État prit sa source, selon quelques chroniqueurs, notamment Grégoire de Tours, dans les mœurs relâchées de l'empereur, ébloui par sa grandeur. Théodoric, occupé alors en Galice, n'eut pas le temps de venir en aide à son allié, qui fut défait par Ricimer le 16 ou 17 octobre 456. Celui-ci voulut bien laisser l'empereur occuper le siége épiscopal de Plaisance. Avitus n'y demeura pas longtemps : craignant pour ses jours qu'il croyait menacés par le sénat, il vint mourir sur le chemin de Brioude en Auvergne, où il se rendait pour se retirer dans l'église de Saint-Julien. Il dut regretter, à ses derniers moments, l'époque où il se reposait philosophiquement de ses fatigues administratives. Un mot de Bossuet résume tout le règne d'Avitus : « Il fut, dit-il, au-dessous de sa réputation. » V. ROSENWALD.

Sidoine Apollinaire, *Panegyricus Avito Augusto socero dictus*. — Grégoire de Tours, *Hist. Francorum*, II, 21. — Idace, *Chronicon*. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*. — Gibbon, *Decline nd fall*, c. 36. — Bollandus, *Acta Sanctorum*, 18 févr. — Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*. — Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, annotée par Saint-Martin, t. VI. — M. Am. Thierry, *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1852.

**AVITUS** ou **AVITE** (*Sextus-Alcimus-Ecdicius*, saint), évêque de Vienne, né vers le milieu du cinquième siècle, mort le 5 février 525. De la même famille que le précédent, il succéda, en 490, à son père Isicius ou Hesychius dans l'évêché de Vienne. A cette époque le célibat des prêtres n'était pas encore institué, et la dignité épiscopale était souvent transmissible en ligne directe. Avitus fut élevé dans la maison paternelle, et s'acquit bientôt la réputation d'un homme versé dans les sciences divines et humaines. Il ne se distingua pas moins par sa charité. On raconte qu'il paya la rançon des Italiens captifs que saint Épiphane, évêque de Pavie, vint en 494 chercher à la cour des rois des Burgondes. Sa position et ses qualités personnelles le mirent en rapport avec les princes de son temps. Gondebaud, roi des Burgondes, quoique arien, chargea Avitus de tirer de l'Écriture les arguments les plus forts contre l'hérésie d'Eutychès, afin de les envoyer à Anastase, empereur

d'Orient; il l'engagea encore d'écrire contre Nestorius, et de réfuter la doctrine de Faust de Riès sur la validité de la pénitence à l'article de la mort. Gondebaud aimait lui-même à discuter avec Avitus sur la nature du Fils, sur la consubstantialité des trois personnes composant la Trinité; mais il persista dans l'arianisme, malgré les preuves théologiques émises par saint Remi et les évêques du pays des Burgondes, dans la célèbre conférence tenue, en 499, à Sardiniacum, village voisin de Lyon. Au rapport de quelques historiens, Avitus, pour punir Gondebaud de son obstination, fit envahir la Bourgogne par Clovis, roi des Francs, avec lequel il entretenait une correspondance intime, depuis qu'il avait aidé saint Wast et saint Remi à le convertir au christianisme. Mais Sigismond, fils et successeur de Gondebaud, abjura l'arianisme, et fut mis au nombre des saints.

Avitus fut véritablement le chef des évêques orthodoxes de la Gaule. En 499, il soutint Symmaque contre l'antipape Laurent, et en 517, sous le pape Hormisdas, successeur de Symmaque, il s'occupa de réconcilier l'église de Constantinople avec celle de Rome. Dans la même année, il présida le concile d'Epaone, dont les règlements furent en grande partie son ouvrage. Enfin, il gouverna pendant trente-cinq ans, avec une sage fermeté, le diocèse de Vienne. Les ouvrages d'Avitus, comprenant des lettres, des sermons et des poésies, ont été publiés par le P. Sirmond, Paris, 1643, in-8°, avec des notes, et dans le t. II des œuvres diverses du P. Sirmond (Paris, 1696, 5 vol. in-fol.). On n'y trouve pas l'homélie sur le troisième jour des Rogations, instituées depuis peu par saint Mamert, prédécesseur du père d'Avitus au siége de Vienne; cette homélie fut découverte par don Martène, qui l'inséra dans le t. V, p. 49, de son *Thesaurus Anecdot.* On trouve, dans le t. V du *Spicilegium* de D. Luc d'Achéry, la conférence qu'eut Avitus avec les évêques ariens, en présence du roi Gondebaud. Les lettres d'Avitus sont au nombre de quatre-vingt huit : elles traitent de divers points de discipline ecclésiastique. De toutes les pièces de poésie qu'il avait composées, il ne nous reste que six poëmes en vers hexamètres : 1° *sur la Création du monde*, en 325 vers; — 2° *sur le Péché originel*, 423 vers; — 3° *sur le Jugement de Dieu*, ou *l'expulsion du Paradis*, 435 vers; — 4° *sur le Passage de la mer Rouge*, en 719 vers; — 5° *sur l'Éloge de la Virginité*, en 666 vers, adressés à sa sœur Fuscine. La Création, le Péché originel et le Jugement de Dieu peuvent être considérés comme trois chants d'un même poëme, qu'on pourrait appeler *le Paradis perdu*. « Ce n'est point, dit M. Guizot, par le sujet et le nom seuls que cet ouvrage rappelle celui de Milton; les ressemblances sont frappantes dans quelques parties de la conception générale et dans quelques-uns des plus importants détails. Ce n'est pas à dire que Milton ait eu connaissance des poëmes de saint Avite; rien sans doute ne prouve le contraire.... Quoi qu'il en soit, l'analogie des deux poëmes est un fait littéraire assez curieux, et celui de saint Avite mérite l'honneur d'être comparé de près à celui de Milton (1). » F. H.

Bollandus, *Acta Sanctorum*, 5 *feb.* — *Histoire littéraire de la France*, III, 115. — Ceillier, *Auteurs sacrés*, XV, 389. — Dupin, *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du sixième siècle.*

***AVITUS** (saint) *l'Ermite*, né vers 490 dans le Périgord, mort en 570. Il était d'une famille patricienne. Bollandus (*Acta Sanctorum*) raconte qu'il servit, dès sa jeunesse, dans l'armée d'Alaric II, roi des Visigoths, et qu'ayant combattu, à la bataille de Vouillé, contre Clovis, il y fut fait prisonnier. Sa conduite édifiante lui attira la confiance de ses maîtres, qui le mirent en liberté Une vision qu'il eut le détermina à prêcher l'Évangile, et il prit l'habit monastique à Bonneval, dans le diocèse de Poitiers. Puis, il revint aux environs de son pays natal, dans un lieu aride et tout à fait désert; il y bâtit une chapelle et une cellule, et y vécut quarante ans en ermite; ce qui lui valut une grande réputation de sainteté : on lui attribua même le don des miracles. La *Gallia Christiana* donne une autre version, et prétend qu'Avitus combattit à Vouillé aux côtés de Clovis. La fête de saint Avitus l'Ermite est marquée au 17 juin sur le calendrier.

*Acta Sanctorum*, Vie d'Avitus, 17 juin. — *Gallia Christiana* (seconde édit., 1715), 2e volume, p. 1451 et suivantes.

**AVITUS BOJOCALUS.** *Voy.* BOJOCALUS.

**AVITY** (*Pierre* D'), littérateur français, né en 1573 à Tournon dans le Vivarais, sur les bords du Rhône, mort à Paris en mars 1635. Il se fit, jeune encore, une réputation de bel-esprit dans les cercles parisiens; mais sa littérature est au-dessous de sa première renommée. Une grande partie de sa vie se passa au service militaire, et il ne se livra aux lettres que dans ses moments de loisir. On a de lui : *les Travaux sans travail*, recueil d'épigrammes, sonnets, stances, poëmes, épitaphes, etc.; Paris, 1599 et 1602, Rouen, 1609; — *Panégyrie à M. Lesdiguières, maréchal de France*, in-8°, Lyon, 1611; — *le Bannissement des folles amours*, in-12; Lyon, 1618; — *État certain de ceux de la religion en France*, in-8°; Paris, 1625; — *Estats et Empires du monde*, in-fol., 1626 : Louis Godefroi traduisit cet ouvrage en latin, sous le titre : *Archontologia cosmica*, 3 volumes in-fol.; Francfort, 1649; — *Origines de tous les ordres militaires et de chevalerie de toute la chrétienté*, in-fol.; Paris, 1635.

*La Vie de Pierre d'Avity*, dans la première édition de l'*Archontologia* d'Avity, 1690. — Lelong, *Bibl. hist.*

(1) M. Guizot, *Hist. de la civilisation en France*, t. II, p. 66 (Paris, 1840, in-8°).

*de la France*, éd. Sevret de Fontette. — *Catalogue des livres imprimés de la bibl. du Roy* (*belles-lettres*); Paris, 1750.

*AVO (*Sébastien*), camaldule, natif de Fabriano, vivait à Venise dans la deuxième moitié du seizième siècle. On a de lui : *Vita sancti Placidi, abbatis et martyris*; Venise, 1583, in-12; — *Rosario della gloriosa Vergine Maria*; Venise, 1584, in-8°; — *Missæ quinis et senis vocibus*; Venise, 1593, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AVOGADRO, une des plus anciennes familles de Lombardie, établies depuis des siècles dans le Verceillois. Elle reçut le nom d'*Avogadro* (Avocat), parce qu'elle était, dès le douzième siècle, chargée des affaires contentieuses du clergé, et qu'elle descendait de *Gualonus de Advocatis*. Les personnages rangés ci-dessous par ordre alphabétique des prénoms appartiennent pour la plupart à cette famille, dont une branche eut le titre de *comte*.

AVOGADRO (*Albert*), poëte italien, natif de Verceil au quinzième siècle, vécut à Florence dans la maison du célèbre Cosme de Médicis. Il célébra la piété et la magnificence de son protecteur dans un poëme en vers élégiaques divisé en deux livres, et intitulé *De religione et magnificentia Cosmi Medicis*. Ce poëme a été réimprimé dans le tome XI du recueil de Lami, *Deliciæ eruditorum*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*AVOGADRO (*Camille*), poëte italien, né à Milan avant la fin du quinzième siècle, mort en 1617. On a de lui : un petit volume de poésies latines sur la canonisation de saint Charles Borromée; Milan, 1611, in-4°; — *De studio literario, præcipue in artibus liberalibus, restaurando*; Milan (sans date). On retrouve quelques-unes de ses poésies latines dans le sixième livre des *Épigrammes* d'Ignace Albani.

Il y eut un autre CAMILLE AVOGADRO, ou *Camille l'Avocat*, plus jeune que le précédent, et natif de Brescia. Suivant Marius Nizolius, ce Camille collabora avec son père, Mathieu Avogadro, à un *Lexicon Ciceronianum*, publié en 1535.

Argellati, *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium*, I, 4; II, 1931. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AVOGADRO, et non AVOGRADO (*Jérôme*, en latin *Hieronymus Advocatus*), jurisconsulte et philologue, natif de Brescia, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Sur la foi d'une lettre d'Angelus Britannicus, Quirini lui attribue la première édition de Vitruve, que personne n'a jamais vue, et qui paraît réellement ne pas exister. Peut-être a-t-il aidé Jean Sulpicius dans la correction et l'impression de l'édition *princeps* de Vitruve, qui parut à Rome vers 1480; et encore n'est-ce là qu'une simple conjecture.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Fabricius, *Bibl. latina*, I, 484, édit. Ernesti.

AVOGADRO (*Joseph-Casanova*, comte D'), agronome, né à Verceil en 1731, mort dans sa ville natale le 13 décembre 1813. Il étudia au collége de Verceil, et consacra tout son temps à l'amélioration de l'agriculture et à la culture de ses terres. On a de lui, en italien : *Avis sur la culture et sur l'irrigation des prairies*; Verceil, 1783, in-8°; — *Méthode pour cultiver le lin, d'après le célèbre Duhamel*; Verceil, 1786, in-8°; — *Conseils ruraux*; Verceil, 1786, in-8°; — *Essais d'expériences et de réflexions sur les avantages qu'on peut se procurer par les ventilateurs naturels*; Verceil, 1791, 1793, en français; — *Méthode facile et pratique pour la construction d'une voûte, de quelque dimension et hauteur que ce soit*; Verceil, 1810, in-8°. Grâce aux principes de la science qu'il avait adoptés, il tripla ses revenus et laissa une fortune considérable, partagée entre ses quatre fils.

Tippaldo, *Biografia Italiana.*

AVOGADRO (*Louis*, comte D'), gentilhomme de Brescia, fut chef d'une conjuration qui voulait chasser les Français de Brescia, dont ils s'étaient emparés en 1509. Il périt le 19 février 1512, à la tête de deux cents citoyens qui essayèrent de s'ouvrir un passage à travers les ennemis. La conjuration d'Avogadro a été traduite sur la scène par de Belloy, dans sa tragédie de *Gaston et Bayard*.

Sismondi, *Hist. des républiques italiennes.*

AVOGADRO (*Lucie*), femme poëte italienne, née vers le commencement du seizième siècle, morte en 1584. Elle était fille du chevalier Jérôme Albano de Bergame, devenu ensuite cardinal, et épousa en 1560 le chevalier Faustin Avogadro de Brescia. On retrouve ses poésies lyriques dans divers recueils, tels que *Diversi eccellenti Poeti Bresciani, et componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo*; Venise, 1726, in-12.

Crescimbeni, *Istoria della volg. poes.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AVOGADRO (*Nestor-Denis*), lexicographe italien, vivait à Novare dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il prit l'habit de franciscain, ce qui le fit désigner sous le nom de frère Nestor-Denis *le Novarien*. Il est connu pour avoir fait un *Dictionnaire latin* qui eut huit éditions, de 1488 à 1507; il est dédié à Ludovic Sforze.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis*; Padoue, 1754, in-4°, v. 97-98.

*AVOGADRO (*Pierre*), littérateur italien, natif de Vérone, vivait vers 1490. On a de lui des *Mémoires littéraires* sur les hommes illustres de sa patrie; — un discours sur l'*Origine du Mont-de-Piété en Italie*, et un autre *De origine gentis Rizzonæ*.

Maffei, *Verona illustrata.*

*AVOGADRO (*Pierre*), peintre italien, vivait à Brescia dans la première partie du dix-huitième siècle. Il eut pour maître Pompéo Ghite de Brescia, et prit pour modèles les maî-

tres de Bologne. Suivant Lanzi, il se rapproche, pour la couleur, de l'école vénitienne, et il mérite d'être placé après les trois grands peintres de Brescia, Alexandre Bonvicino (ou Moretto de Brescia), Lactance Gambara et Girolamo Savoldo, connu à Venise sous le nom de Girolamo Bresciano. Le *Martyre de saint Crépin*, dans l'église de Saint-Joseph à Brescia, est regardé comme le chef-d'œuvre de Pierre Avogadro.

Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

*AVOGADRO ou AVVOCATI (*Vincent-Marie*), théologien sicilien, né à Palerme en 1702; on ignore la date de sa mort. Il prit l'habit de frère dominicain, et enseigna la théologie au séminaire de Girgenti. On a de lui : *De sanctitate librorum qui in Ecclesia catholica consecrantur*. Ce traité est divisé en deux parties : *Præparatio biblica;* Palerme, 1741, in-folio; et *Demonstratio biblica ;* ibid., 1742, in-folio.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Lombardi, *Letteratura italiana del secolo XVIII*, I, 289.

AVOGARO (*Azzoni Rambaldo*, comte D'), archéologue italien, né en 1719 à Trévise, mort en 1790. Il consacra une partie de sa vie à étudier l'histoire de sa ville natale, à laquelle il légua une riche bibliothèque. Il fut le restaurateur de l'Académie des *Solleciti*, pour laquelle il fit, en 1747, un règlement, approuvé par Muratori. Il fut membre de l'Académie des Arcades, sous le nom de *Targilio Ambracio*, qu'il conserva dans ses relations littéraires. On a de lui, outre divers opuscules insérés dans la *Raccolta Calogeriana*, un traité sur les monnaies de Trévise : *Trattato della Zecca e delle Monete che ebbero corso in Treviso fin a tutto il secolo* 14, inséré par Guido Zanetti dans la *Nuova raccolta delle monete e zecce d'Italia*, liv. II, p. 111; et dans *Galleria degli uomini illustri che le Venete provincie contavano nel secolo* 18.

Tiraboschi, *Éloge d'Avogaro*. — Gamba, *Galleria degli uomini illustri che le Venete province contavano nel sec. XVIII*.

* AVOLA (*François*), médecin italien, né à Calatafini, ville de Sicile, le 11 septembre 1667. Après s'être appliqué, sous Nicolas Baron, à l'étude de la philosophie, surtout à celle de Descartes et de Gassendi, Avola s'instruisit, sous le même maître, dans l'art de guérir. En avril 1690, il fut reçu docteur en philosophie et en médecine à Salerne. A partir de ce moment il se livra également à la culture des lettres et à celle des sciences, de la chimie en particulier.

En 1712 il eut le malheur d'être privé de la vue, lorsqu'il n'avait encore que trente-cinq ans. Il avait écrit des poésies, dont quelques-unes furent imprimées, et des consultations médicales (*Consultationes medicinales*), restées inédites, et citées par Mongitore.

*Dictionnaire des sciences médicales*. — Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Eloy, *Dictionnaire de Médecine*.

* AVOLO (*César*), philosophe italien, vivait probablement dans la seconde moitié du seizième siècle. Il n'est guère connu que par l'ouvrage suivant : *De causis antipathiæ et sympathiæ;* Venise, 1580, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

AVOND (*Jacques*), poëte et théologien protestant, converti au catholicisme, natif de Die en Dauphiné, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui une apologie du célibat des prêtres, sous le titre : *Poëme à l'honneur du sacré vœu de virginité et de continence*, etc.; Grenoble, 1651, in-4°.

Gouget, *Bibliothèque française*.

* AVONDANO (*Pierre-Antoine*), violoniste et compositeur italien, vivait à Naples dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il est connu par deux opéras : *Berenice* et *il Mondo nella Luna;* — un oratorio intitulé *Gioa, re di Giuda;* — douze sonates pour violon et basse; Amsterdam, 1732; — et quelques duos de violon et basse, imprimés à Paris en 1777.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* AVONT (*Pierre Van*), peintre hollandais et graveur à l'eau-forte, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. Il peignit nombre de sujets de l'histoire sacrée et profane, et ajouta quelques figures dans plusieurs des tableaux de David Vinckenbooms et de Velvet Breughel. Les œuvres d'Avont sont très-estimées; elles ont été en partie gravées par W. Hollar.

Heineken, *Dict. des Artistes*. — Huber, *Manuel des Amateurs*. — Von Mechel, *Tableaux de Vienne*.

* AVOSANI (*Orphée*), compositeur italien du dix-septième siècle. Il fut organiste à Viadana, petite ville du Mantouan. On a de lui : *Missa a tre voci;* Venise, 1645; — *Salmi;* — *Compieta concertata cinque voci*.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*.

AVOST (*Jérôme* D'), littérateur, né à Laval en 1558 ou 1559, mort vers le commencement du dix-septième siècle. Il était attaché à la maison de Marguerite, femme de Henri IV. Outre plusieurs écrits inédits, il a laissé *les Amours d'Ismène et de la chaste Ismine*, écrits d'abord en grec par Eumathius, puis traduits du grec en italien par Lelio Carani, et enfin de l'italien en français par d'Avost; Paris, 1582, in-16; — *Dialogues des grâces et excellences de l'homme, et de ses misères et disgrâces*, trad. de l'ital. d'Alphonse Ulloa, en français; Paris (Robert Colombet), 1583, in-8°; — *Poésies de Hiérome d'Avost de Laval, en faveur de plusieurs illustres et nobles personnes;* Paris, Abel l'Angelier, in-8°; — *Essais sur les Sonnets du divin Pétrarque, avec quelques autres poésies de l'invention de l'auteur;* Paris, Abel l'Angelier, 1584, in-8°; — *Quatrains de la Vie et de la Mort*, imprimés à Paris (Jean Le Clerc). Ces ouvrages sont fort rares et médiocres.

La Croix du Maine, du Verdier, Gouget, *Bibliothèque française*, vol. VII, p. 318. — De Percel, *Bibliothèque des Romans*, vol. II, p. 13.

* AVRE (*François* D'), auteur dramatique français, vivait dans la seconde moitié du dix-

septième siècle. On a de lui : *Dipne, infante d'Irlande*, tragédie; — *Geneviève*, ou *l'Innocence reconnue*, tragédie, publiées l'une et l'autre vers 1668.

Mouhy, *Tablettes dramatiques*.— Adelung, Supplément à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

**AVRIGNY** (*Charles-Joseph Lœillard* D'), poëte français, né à la Martinique vers 1760, mort le 17 septembre 1823. Il fut envoyé de bonne heure en France, et concourut, à dix-huit ans, pour le prix proposé par l'Académie française, *Prière de Patrocle à Achille*. Le prix ne fut point décerné; mais d'Avrigny obtint la seule mention honorable donnée dans ce concours. Quelque temps après, ayant été attaché au bureau des colonies dans le ministère de la marine, d'Avrigny épousa mademoiselle Renault aînée, célèbre cantatrice de l'Opéra-Comique. Il travailla alors pour ce théâtre, sans y obtenir de succès bien marquants; il fut plus heureux au théâtre du Vandeville, dont les vieux habitués se rappellent encore sa jolie petite pièce : *la Lettre*. Revenu à la poésie sérieuse, il acquit un renom littéraire plus certain par la publication successive de ses *Poésies nationales* que distingua le jury des prix décennaux, de *Marina*, épisode d'un poëme de *Fernand Cortez* qu'il n'a pas achevé, et surtout de son *Départ de la Pérouse*, œuvre remarquable par de beaux vers et des tableaux bien tracés. D'Avrigny se fit aussi connaître avantageusement, comme prosateur, par son *Tableau historique des commencements et des progrès de la puissance britannique dans les Indes*; c'est un des meilleurs fragments d'histoire qui aient paru de nos jours. Son dernier ouvrage fut la tragédie de *Jeanne d'Arc à Rouen*, représentée avec succès au Théâtre-Français en 1819. Quoique la situation de l'héroïne fût trop peu variée et que Jeanne ne semblât pas assez inspirée, un plan sage, un beau troisième acte, un mérite éminent de style, valurent à l'auteur, surtout à la lecture, de nombreux suffrages. C'était sans contredit un titre académique, surtout avec l'appui des ouvrages précédents de d'Avrigny. Toutefois il n'obtint point les honneurs du fauteuil, qu'il avait brigués plus d'une fois. Censeur dramatique, d'abord sous l'Empire, puis sous la Restauration, d'Avrigny s'était fait pardonner ses fonctions par les auteurs mêmes sur les productions desquels elles s'exerçaient: c'est assez dire combien ses formes étaient bienveillantes, son caractère conciliant et modéré [*Enc. des g. du m.*]

*Biog. des Contempor.* — Quérard, *la France littéraire*.

**AVRIGNY** (*Hyacinthe* ROBILLARD D'), historien français, de l'ordre des Jésuites, né à Caen en 1675; mort à Alençon le 24 avril 1719. Il fit les quatre vœux de la société de Jésus. L'enseignement ayant beaucoup affaibli sa santé, on l'envoya, comme procureur de l'ordre, à Alençon. Il y mourut de chagrin des mutilations qu'on fit subir à ses écrits. Il a laissé deux ouvrages qui, publiés après sa mort, l'ont placé parmi les bons historiens du siècle de Louis XIV. Ils ont pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis* 1600 *jusqu'à* 1716, 4 vol. in-12; Paris, 1625; — *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis* 1600 *jusqu'à l'an* 1716. Ces ouvrages, conçus avec méthode et écrits avec une élégante précision, sont d'excellents abrégés chronologiques. On y remarque, il est vrai, une certaine animosité contre les écrivains de Port-Royal; les étrangers reprochent à d'Avrigny des préjugés nationaux, et, par-dessus tout, l'apologie qu'il osa faire des cruautés exercées dans le Palatinat. Cet historien, malgré tout son talent, est resté longtemps inconnu.

Moréri, *Dict. historique*. — Chaudon et Delandine, *Dict. historique*. — D'Artigni, *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, t. I[er], 1749. — Lelong, *Bibliothèque historique*, t. I, 329.

**AVRIL** (*Jean*), sieur de la Roche, poëte et prieur de Corzé, natif du Pont-de-Cé, près Angers, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui, en vers français : *les Regrets sur la rupture de la paix, l'an* 1568; — une *Ode sur les victoires obtenues par le duc d'Anjou*, 1570; — *le Bienveignement à Monseigneur entrant en Anjou*; Angers, 1578, in-8°. La Croix du Maine cite de lui une traduction en vers latins du *Zodiaque* de Palingène, et un *Poëme touchant sa naissance*. Ces dernières œuvres sont restées en manuscrit.

*Dictionnaire historique*. — Duverdier et la Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*.

**AVRIL** (*Jean-Jacques*, baron), général français, né à Loudun le 11 novembre 1752, mort le 19 juin 1839. Il servit d'abord, sous Hoche, dans la Vendée; puis, sous Masséna et Brune, en Italie. En 1809, il fut nommé gouverneur de la province de Bilbao. Il fit les campagnes de 1813 et de 1814. Pendant les Cent-Jours il refusa de servir, fut destitué de son grade par Napoléon, et réintégré en 1815 par Louis XVIII. En 1817, il se retira près de Bordeaux.

*Biographie des Contemporains*.

**AVRIL** (*François*). *Voy.* LACENAIRE.

**AVRIL** (le père *Philippe*), jésuite et missionnaire français, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il fut chargé par ses supérieurs de pénétrer en Chine par la Tartarie. Il s'embarqua le 13 juin 1685 à Livourne, sur un bâtiment destiné pour Alexandrette, et traversa la Syrie, le Kurdistan, l'Arménie, la Perse; mais il fut arrêté par le gouverneur d'Astracan, qui l'obligea de revenir par la Russie et la Pologne, et, le 30 septembre 1690, il débarqua à Toulon. Il a publié la relation de ses courses aventureuses sous ce titre : *Voyage en divers états d'Europe et d'Asie*; Paris, 1692, in-4°, avec cartes et figures; Utrecht, 1693, in-12. On y trouve des observations intéressantes sur les mœurs des nations que ce voyageur a visitées.

Avril, *Voyages*.

**AVRIL** (*Jean-Jacques*), nom de deux graveurs français célèbres, père et fils. — AVRIL père, né à Paris en 1744, mort en 1832, étudia d'abord l'architecture, puis, se sentant plus de goût pour la gravure, il se fit élève de G. Wille. On a de lui cinq cent quarante sujets, quelques-uns d'une grande dimension; tous sont choisis avec discernement et exécutés avec un goût parfait. L'art du graveur y est poussé à ses dernières limites. Parmi les œuvres d'Avril père, il faut citer les gravures d'après Lebarbier: *les Horaces et les Curiaces; Pénélope et Ulysse; Coriolan et Véturie; Lycurgue; Virginie et Julie; Cincinnatus recevant les ambassadeurs de Rome;* ces deux dernières ont été exposées au Louvre en 1804. Les plus remarquables, d'après d'autres maîtres, sont : quatre paysages marins d'après J. Vernet; — *Sainte Geneviève*, d'après Vanloo; — la *Prise de Courtray*, d'après Vandermeulen; — *le Passage du Rhin*, d'après Berghem; — *la Famille de Darius* et la *Mort de Méléagre*, d'après Lebrun; — *la Résurrection de Lazare*, d'après le Sueur; — et quelques autres, d'après Rubens et l'Albane. La plupart de ces œuvres se trouvent dans la collection Robillard et Sauveur. Avril fut nommé membre de l'Académie de peinture. Sa pièce de réception fut une gravure de *l'Étude cherchant à arrêter le Temps*, d'après Ménageot.

**AVRIL** (*Jean-Jacques*), graveur, fils du précédent, né à Paris en 1771, mort en 1831. Il fut élève de son père, et obtint en 1804 le second grand prix de gravure décerné par l'Institut national. En 1810, il reçut la médaille d'or pour avoir gravé *la Cananéenne* d'après Drouais, qui forme le pendant à *la Naissance de Samson*, d'Avril père.

Huber, *Manuel des Amateurs*, etc. — Joubert, *Manuel de l'Amateur d'Estampes*. — Brulliot, *Dictionnaire des Monogrammes*, etc.— Gabet, *Dictionnaire des Artistes*, etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**AVRILLON** (*Jean-Baptiste-Élie*), théologien français de l'ordre des Minimes, né à Paris le 1er janvier 1652, mort le 16 mai 1729. Il était très-estimé dans le monde religieux pour ses sermons et ses livres de dévotion. On a de lui, dans ce genre, le seul qu'il ait adopté : *Réflexions, Sentiments et Pratiques sur la divine Enfance de Jésus-Christ*, 1709, in-12; traduits en italien; Florence, 1753, in-8°; — *Méditations et Sentiments sur la sainte Communion*, 1713, in-12; — *Retraite de dix jours pour tous les états*, 1714, in-12; — *Conduite pour passer le saint temps de l'Avent*, in-12; — *pour passer saintement le temps de Carême*, in-12; — *Méditations d'un solitaire en retraite dans l'octave du Saint Sacrement;* — *Conduite pour passer saintement les fêtes et octave de la Pentecôte*, 1722, in-12; — *Commentaire affectif sur le psaume* Miserere, *pour servir de préparation à la mort;* — *Traité de l'amour de Dieu*, etc., 1740, in-12; — *Pensées sur divers sujets de morale*, etc., 1741, in-12, avec l'éloge de l'auteur.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

**AVRILLOT** (*Barbe*), plus connue sous le nom d'*Acarie*, fondatrice de l'ordre des Carmélites en France, née à Paris le 1er février 1565, morte le 18 avril 1618. Dès l'âge de quinze ans, elle désira entrer en religion. Ses parents, croyant peu à une vocation aussi précoce, la marièrent à Pierre Acarie, maître des comptes de Paris, et l'un des plus chauds partisans de la Ligue. Lors de la soumission de Paris à Henri IV en 1594, maître Acarie, obligé de s'enfuir, laissa sa femme avec ses six enfants dans le plus grand embarras. Les créanciers de son mari firent saisir tout ce qu'elle possédait, sans égard pour sa famille et pour son horrible dénûment. Madame Acarie supporta ces épreuves avec courage; mais ses idées religieuses n'en devinrent que plus ardentes; et, après avoir placé ses enfants dans des maisons d'asile, elle se crut appelée par le ciel à fonder des établissements de carmélites en France. Elle devint directrice d'une maison de carmélites réformées, et engagea une de ses amies, madame Sainte-Beuve, à établir un couvent d'ursulines dans le même faubourg. Madame Acarie avait pris le voile sous le nom de *sœur Marie de l'Incarnation*. Elle finit ses jours dans la retraite, chez les carmélites de Pontoise. On lui attribue six ouvrages français, dont les titres sont donnés en latin : *De cautelis adhibendis in vitæ statu deligendo;* — *De idonea ad primam communionem præparatione;* — *De vita interiori;* — *Centum circiter monita spiritualia;* — *Vera exercitia, omnibus animabus quæ vitam ejus consequi desiderant utilia;* Paris, 1622, in-24.

Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle*, III, 184-188. — Fleurion, *Histoire des ordres religieux*, 162. — Villiers à Sancto-Stephano, *Bibliotheca Carmelitana*.

***AVUDRAHAM** ou **ABUDRAHAM** (*Ben-Joseph ben David*), écrivain théologien juif, et astronome, vivait à Séville au milieu du quatorzième siècle. Son principal ouvrage est : *Perosh al tephilloth col hafhana* (Commentaires sur les prières de chaque jour, etc.) On a de lui : *Shahar Hattekuphoth* (les Solstices et équinoxes); — *Luchoth al Hattecuna* (Tables astronomiques).

De Rossi, *Dizion. storico degli autori Ebr.*, I, 39. — Bartolocci, *Biblioth. mag. Rabb.*, II, 19, 20. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 289; III, 177; IV, 803. — Plantavitius, *Florileg. Rabbin.*, 547, 584. — Urus, *Catal. MSS. oriental. biblioth. Bodl.*, I, 47.

***AVY** (*Antoine-Sylvain*, baron), général français, né à Cressier près de Neufchâtel le 25 mai 1776, mort le 13 janvier 1814. Il servit d'abord à l'armée d'Italie jusqu'au 20 août 1802, époque où il fut admis au traitement de réforme. Ayant repris du service le 30 mars 1807 en qualité d'aide de camp du général Drouet, il fut promu au grade de général de brigade le 19 mai 1811, et fit les campagnes d'Allemagne de 1806 à 1808,

d'Espagne de 1809 à 1810, enfin les campagnes de la grande armée, depuis le 29 novembre 1813. Blessé mortellement au siége d'Anvers le 13 janvier 1814, il mourut le même jour à Merxem (près d'Anvers), à l'âge de trente-huit ans. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles.

A. S....Y.

*Archives de la guerre.*

* **AWARI**, écrivain musulman du Décan, auteur d'un roman en vers dakhuis, intitulé *Phülbaw*. Il vivait en 1649. L...S.

M. Garcin de Tassy, *Histoire de la littérature hindoue.*

* **AWDELAY, AWDLAY** ou **AUDLEY** (*Jean*), surnommé *l'Aveugle*, poëte anglais, vivait vers 1426. Il était chanoine du monastère d'Haugmond (dans le Shropshire). On a de lui des poëmes fort curieux, qui ont été conservés en manuscrit, et qui doivent être publiés sous peu par une société de gens de lettres. On ne sait de ce poëte que ce qu'il a consigné lui-même dans les vers suivants, qui terminent ses œuvres (en vieux langage) :

Jon the blynde Awdelay,
The Furst prest to the lord straunge he was,
Of this chauntre here in this place,
That made this bok by Goddus grace,
Decf, sick, blynd, as he lay.

Ritson, *Bibliographia poetica*, 43, 44. — Halliwell, *Introduction à Warkworth's chronicle*, publié par la société de Camden.

* **AWHADI DE MARAGHA**, poëte persan, vivait vers le milieu du treizième siècle; mort à Ispahan en 1297. Il est auteur d'un poëme très-étendu, intitulé *Jam-i-Jam*, poëme mystique qui est le développement des doctrines de Sufi. Awhadi a composé aussi des odes, des idylles, des poésies de toute espèce, très-courtes, et qui forment environ dix mille couplets. Selon Majális-el-Múminín, son biographe, ses poëmes sont très-estimés.

*Majális-ul-Múminín*, manuscrit persan.

* **AWSITER** (*Jean*), médecin anglais, pratiquait à Brighton vers le milieu du dix-huitième siècle. C'est tout ce qu'on sait de sa vie. Il écrivit un ouvrage intitulé *An Essay on the effects of opium considered as poison, with the most rational method of cure deduced from experience*; Londres, in-8°, 1763. L'auteur recommande d'administrer, dans les cas d'empoisonnement par l'opium, des émétiques d'abord, et ensuite des boissons acidulées. Un second travail d'Awsiter a pour titre : *Thoughts on Brightonstone concerning sea-bathing and drinking sea water*, in-4°; Londres, 1768.

*Biographical Dictionary.* — Awsiter, *Works.*

* **AX** ou **AXIUS** (*Paul*), orateur et poëte, natif de Bigorre, vivait dans le quatrième siècle de notre ère. Il enseigna d'abord la rhétorique à Bordeaux; puis, se consacrant tout entier aux lettres, il se retira dans une petite maison qu'il avait en Bigorre. Ausone, qui avait pour lui une grande amitié, lui soumettait ses ouvrages; il entretenait avec lui une correspondance, et lui adressa son centon nuptial, ainsi que d'autres poëmes.

Ausone, *Idyll.*, 27 et 28; *Epist.*, II, 12 et suivantes. — Élie Vinet, *Sur Ausone.* — De Marca, *Histoire du Béarn*, liv. I, c. 10, n° 11, etc.

* **AXAJACATL** ou **AXAYACATZLIN**, empereur des anciens Mexicains ou Aztèques, mort vers 1477. Il fut le père du célèbre Montezuma, et régna, dit-on, quatorze ans (1). Contemporain de Netzahualcoyost, le Salomon de l'Anahuac (plateau du Mexique), il n'eut jamais la puissance que sut acquérir son fils; ses frères lui succédèrent sous la direction de son oncle Cihuacoatl, avant que sa postérité pût occuper le trône de Mexico. Cihuacoatl, frère de Montezuma Ier, refusa la couronne constamment, et gouverna l'Anahuac sous les souverains qui régnèrent après Axayacatzlin, jusqu'à ce que, chargé d'années, il eût laissé l'administration à son fils, qui prit son nom. Ce personnage semble avoir exercé le pouvoir d'un maire du palais. Axayacatzlin, choisi par lui et par le sénat de Mexico, puis confirmé par les deux grands vassaux de l'empire, fut un prince guerrier : il inaugura son règne par une expédition heureuse contre Tehuantepec, et en 1467 il conquit de nouveau Cotásta et Tochtepec. Plus tard, et après divers autres exploits, il repoussa les peuples qui tentaient de s'emparer de Tenochtitlan que nous avons appelé Mexico, et porta la guerre chez ses voisins. Quoiqu'il n'eût guère que vingt ans lorsqu'il dut prendre le commandement des armées, il déploya autant de prudence que de courage durant les expéditions auxquelles il prit part. Ce fut sous son règne que cinquante mille Indiens amenèrent, des montagnes de Cuyoacan, un énorme rocher que l'on couvrit de bas-reliefs et qui servit d'autel inférieur dans le grand temple de Mexico, et qui fut par la suite transporté au sommet du Teocalli, ce qui donna à l'édifice une élévation de cent soixante toises. Défait par les naturels du Mechoacan qu'il était allé attaquer avec des forces inférieures, Axayacatzlin revint à Mexico, et y célébra des fêtes funéraires. On an plus tard, comme il se préparait à marcher contre Tliliuhquitepec pour se procurer les victimes que réclamait le culte sanguinaire de ses dieux, il mourut, sans que l'on nous ait instruit des causes qui amenèrent sa fin prématurée; il avait neuf fils; Téçocic et Ahuitzots lui succédèrent avant que Montezuma obtînt la couronne. FERDINAND DENIS.

D. Alvaro Tezozomoc, *Histoire du Mexique*, traduite sur un manuscrit inédit par Henri Ternaux-Compans, article publié dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, et réunie en 2 vol. in-8°, avec le millésime de 1847. — Clavigero, *Storia antiqua del Messico.* — Warden,

(1) Clavigero ne lui accorde que treize ans de règne. Le savant évêque Lorenzana commet une étrange erreur à propos de ce prince; il n'admet pas sa paternité, et suppose que Montezuma II (Moteuczoma Xocoyotzin) était fils de Huchul Moteuczoma (Montezuma Ier). La filiation est aujourd'hui parfaitement établie.

*Continuation de l'art de vérifier les dates*, publ. par le marquis de Fortia, in-fol. et in-8° (le volume consacré au Mexique a paru en 1826).

* **AXARETO** ou **AXERETO** (*Blaise*), général des galères de Gênes en 1435. Il gagna la bataille navale de l'île Ponce, où il prit Alfonse V, roi d'Aragon, surnommé *le Sage* et *le Magnanime*. Ce prince avait tenté de s'emparer du royaume de Naples avec Jean, roi de Navarre, Henri, grand maître de l'ordre de Saint-Jacques, frère d'Alfonse, et plusieurs grands seigneurs que l'ambition avait poussés dans ce complot. Axareto mena ses prisonniers à Milan, où Philippe, duc de Milan, les remit en liberté. Ce général, qui remporta plus tard d'autres succès contre les Vénitiens, reçut en récompense la seigneurie de Serra-Valle.

Ub. Foglietta, *Elog. clar. Ligur.* — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **AXEHJELM** (*Jean*), jurisconsulte et antiquaire suédois, né à Norköping le 3 août 1608, mort à Abo le 10 novembre 1692. Il étudia à Upsal, et se voua d'abord à l'étude des antiquités scandinaves. Il se destina ensuite au barreau, devint avocat fiscal, et membre de la cour de justice d'Abo. Il a laissé de nombreux ouvrages, dont la plupart sont restés inédits. En voici les principaux : *Leges Vestrogothiæ et Vestamanniæ*; — *Monumenta Runica*; — *Wilkina Saga Forsvenska*; — *On den ratta Sueo-Gothiſka Skrift*; — *Varia collectanea ad concinnandum absolutum Lexico Sueo-Gothicum*; — *Tractat om tre Kronor*; — *Dictionnarium ex Legibus Islandicis*.

Gezelius, *Biographiskt Lexicon*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **AXEL** (*Isaac*), philosophe suédois, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut secrétaire du roi Gustave-Adolphe, et laissa un *Traité de morale* en langue suédoise, 1662, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **AXEL** (*Jean-Honoré van*), jurisconsulte hollandais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut d'abord avocat à Rome, puis il revint dans son pays, où il prit la direction de l'hôpital d'Utrecht; enfin il retourna dans la capitale du monde chrétien, où il resta jusqu'à sa mort. Il laissa : *Totius juris canonici compendium, seu brevis summa in quinque libros Decretalium, sacri concilii Tridentini decretis accomodata*; Cologne, 1630 et 1656, in-4°.

Burmann, *Trajectum eruditum*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**AXEL** ou **ABSALON**, archevêque de Lund. *Voy.* ABSALON.

* **AXELSON** ou **AXELSON TOTT**, nom d'une famille danoise dont il est question à partir du quinzième siècle, et qui joua un rôle important durant les hostilités entre les Suédois et les Danois sous Christian Ier et Jean IV, rois de Danemark, d'une part, et Charles Knutson et Éric le Poméranien, rois de Suède, de l'autre; les personnages principaux de cette famille sont :

* I. **AXELSON** (*Pierre*), qui vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut le chef de la race. De ses neuf fils, quatre s'attachèrent, quoique nés Danois, à la cause des Suédois. Il n'était pas rare alors de voir des sujets de l'un des pays prendre parti pour l'autre, à raison des relations de parenté ou de propriétés réciproques.

* II. **AXELSON** (*Olaf*), fils du précédent, vivait vers la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut chargé en 1449, par Christian Ier, d'aller avec une flotte s'emparer de l'île de Gothland. Il prit ensuite le château de Wisburg, fit prisonnier Éric le Poméranien, qui occupait l'île, et le conduisit avec ses trésors à l'île Bornholm, puis s'établit lui-même à sa place dans l'île de Gothland, qu'il gouverna jusqu'à sa mort.

* III. **AXELSON** (*Iver* ou *Iwar*), autre fils de Pierre, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il abandonna le Danemark en 1453; et en 1467 il se détacha de la suzeraineté du roi de ce pays. Il régna sur l'île de Gothland après son frère Olaf, et se déclara indépendant. Il se fit ensuite corsaire, obligea les Hollandais à lui payer un tribut annuel, et exerça ses pirateries sur toutes les mers, même au détriment des Suédois. Sten-Sture, qui gouvernait alors la Suède, voulut en finir avec ce forban. Axelson donna alors, en 1467, son île à Jean, roi de Danemark, qui lui rendit ses propriétés patrimoniales; mais Sten-Sture reprit à Axelson Œland et Bornholm, ce que celui-ci avait de plus considérable après l'île de Gothland.

* IV. **AXELSON** (*Érich*), troisième fils de Pierre, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut gouverneur de Stockholm, et contribua au rétablissement de son beau-frère Charles Knutson sur le trône de Suède.

* V. **AXELSON** (*Aage* ou *Ake*), conseiller d'État danois, quatrième fils de Pierre, vivait vers la seconde moitié du quinzième siècle. On le voit figurer en 1450 à Halmstad, dans une convention intervenue entre la Suède et le Danemark, et Christian Ier lui accorda en 1453 la faculté de replacer ses possessions sous la suzeraineté danoise.

Ersch et Gruber, *Encyclopædie*. — Holberg, *Dänische Reichsgeschichte*, I, 629. — Geyer, *Geschichte Schwedens*, I, 223-225. — Dahlmann, *Geschichte Dänemarks*, t. III.

* **AXELT** ou **ATZELT** (*Jean*), graveur allemand, né à Nuremberg en 1654, selon Heller. On ignore la date de sa mort. Il grava des portraits, des paysages, des vues de cités, etc. Il exécuta quelques planches pour un livre intitulé *Historia de rebus in Gallia gestis, ab Alexandro Farneseo*, de Guill. Dondini; et des portraits pour le *Theatrum virorum eruditione clarorum*, etc. Voici, d'après Heineken, les noms des souverains dont Axelt a gravé les portraits : les rois d'Espagne (depuis Ammaric jusqu'à Charles II); les rois de Hongrie (depuis Keir jusqu'à Léopold); et les rois de Danemark (depuis Dan jusqu'à Christian V).

Heineken, *Dictionnaire des Artistes*, etc. — Haller,

*Monogrammen Lexicon.* — Brulliot, *Dictionnaire des Monogrammes.*

* **AXEN** (*Pierre*), écrivain et jurisconsulte allemand, né le 16 juillet 1635 à Husum (Holstein), mort en 1707. Il étudia la jurisprudence et les belles-lettres aux universités de Leipzig et de Iéna. En 1665, il fut attaché comme secrétaire au duc de Holstein, et voyagea avec ce personnage en Hollande, en Angleterre, en France et en Italie, où il se perfectionna dans ses études. De retour dans sa patrie, il s'établit à Schleswig, et s'acquit une grande réputation comme avocat consultant. Dans ses moments de loisir, il s'occupa avec succès de philologie et de critique littéraire. Vers la fin de sa vie, il eut beaucoup à souffrir de fréquents accès de goutte. On a de lui : *Historia vitæ et obitus Helenæ a Kerssenbrug;* Iéna, 1657, in-4°; — *Elogium sepulchrale Catharinæ Einsideliæ;*—une traduction latine de l'italien de Galeazzi Gualdi : *Historia pacis inter Ludovicum XIV et Philippum IV;* Leipzig, 1667, in-8° : cette traduction se trouve aussi dans *Corpus Juris publici*, t. IV, et dans Struve, *Bibliotheca hist.;* — *Phædri fabulæ Æsopicæ, cum prioribus ac posterioribus notis Rigaltii;* Hambourg, 1671, in-8°. Axel laissa aussi plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels on cite : *Notæ ad Caji Institutiones; Notæ in IV libros fabularum posteriores*, et une traduction latine de Philippe de Comines.

C.-A.-G. Mosche, *Symbolæ ad crisin textus Cornelii Nepotis, ex codice Axeniano;* Lübeck, 1808,1810, in-4°. — Mollerus, *Cimbr. Litter.*, I, p. 28. — Magnus Crusius, *Oratio de Vita et Meritis Petri Axenii;* Kiel, 1718, in-4°. — J. Lass, *Husumsche Nachrichten*, 1767. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie.*

* **AXIONICUS** (Ἀξιόνικος), écrivain athénien, vivait du temps de la moyenne comédie, environ 380 ans avant J.-C. Quelques fragments de ses comédies ont été préservés par Athénée.

Athénée, IV, 166; VI, 244, etc., édit. Casaub.

* **AXIOTHÉE** (Ἀξιοθέα), femme de Nicoclès, roi de Paphos, dans l'île de Chypre, vivait environ 310 ans avant J.-C. Ce prince s'étant tué lui-même pour éviter le sort cruel que Ptolémée Soter lui réservait, Axiothée, sa femme, ne fut pas plutôt instruite du sort de son mari, qu'elle égorgea de ses propres mains ses deux filles encore vierges, de peur qu'elles ne tombassent vivantes entre les mains de ses ennemis. Après quoi elle invita les belles-sœurs de Nicoclès de se donner la mort; et, pour les encourager, elle se poignarda sous leurs yeux. Son exemple fut imité; la mort de ces princesses fut suivie de celle de leurs époux, qui, avant d'en finir avec la vie, mirent le feu à leur palais.

Diodore, XX, 21. — Polyen, *Strateg.*, VIII, 48.

* **AXIOTHÉE**, femme grecque, célèbre par son amour pour la philosophie, vivait environ 300 ans avant J.-C.; elle était native de Phthionte. Ayant lu avec avidité la *République* de Platon, elle conçut une si haute idée de son auteur, qu'elle résolut de suivre ses leçons. Elle exécuta ce projet de concert avec Lasthénie de Mantinée, à qui elle avait inspiré le goût de la philosophie; et, se déguisant en homme, elle se rendit à Athènes, où, sans se faire connaître, elle assista aux leçons de Platon et à celles de Speusippe. Saint Clément d'Alexandrie nomme d'autres femmes qui imitèrent cet exemple. Les philosophes, jaloux de la renommée de Platon, insinuèrent que ce n'était pas le seul amour de l'étude qui attirait ces femmes, et ils répandirent sur la vertu du divin Platon des bruits dont toute sa sagesse et sa gravité ne purent le sauver.

Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, IV, p. 523. — Diogène Laërce, III, 46 : IV, 2. — Themistius, *Orat.*, IV.

* **AXMANN** (*Antoine*), peintre allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On n'a pas de détails sur sa vie. En 1735 il exécuta à Zentbechoven un tableau commémoratif en l'honneur de sainte Catherine.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **AXMANN** (*Joseph*), graveur autrichien, né à Brünn en 1793. Il étudia le portrait à l'école de Weidlich, puis il vint à Vienne, où il grava d'après Pierre Boel, sous la direction du célèbre Bartsch. Deux tableaux représentant des animaux, qu'il produisit alors, se trouvent dans la galerie du duc Albert de Saxe-Teschen. Axmann suivit ensuite les leçons d'autres graveurs renommés, tels que Maurer, Fischer et Blasch. Il illustra alors divers ouvrages, principalement ceux de Schiller et de Stolberg; ses travaux en ce genre furent remarqués. Les galeries particulières se sont enrichies de quelques gravures remarquables de cet artiste, parmi lesquelles : *Vénus et Adonis*, d'après Carrache; *la Cataracte,* d'après Hackert; — *la Tempête,* d'après Houtherburg; — *Un clair de lune*, d'après Neer. Il fit aussi des planches pour la *Description de Vienne* d'Hormayr.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**AXONIUS** (*Joachim*), théologien, jurisconsulte et poëte brabançon, mort le 25 août 1605. Il fut précepteur de Philippe de Lalaing, et voyagea en Italie, en Espagne, en Palestine, en Grèce. Au retour de ses voyages, il se retira à Anvers, où il fut attaché au conseil des archiducs. On a de lui : *De libero hominis arbitrio;* — *De ventorum natura ex Aristotele aliisque philosophis;* — *Carmen in laudem Cosmographiæ;* — *Maximi Planudis oratio in sepulchrum Christi;* Dillingen, 1559, in-4°; — *Débat du corps et de l'âme, et jugement de Dieu qui le termine*, dialogue du philosophe grec Grégoire Palamas, imprimé en latin à Lyon et en grec à Paris; — *les Préceptes moraux* d'Agapet, avec le traité de Ferrand, diacre de Carthage, *de Officio ducis militaris;* Anvers, 1576, in-16; — *Anemologium, sive de ventorum Natura*, sous forme de tableau. — *Cameleon sive Nuptiale in Nuptias Philippi Lalani comitis et Margaritæ Arembergiæ;* — *In mortem Antonii Bur-*

*gundi, in Epicedion Belgii maris præfecti*; Anvers, 1578, in-8°.

Sax, *Onomasticon*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**AXT** (*Fréderic-Samuel*), musicien allemand, né à Stadt-Ilm en 1684, mort à Frankenhausen en 1745. Il fut d'abord chanteur à Berlin en 1713, puis à Kœnigsée. On a de lui un ouvrage en 25 feuilles, intitulé *Annus musicus*.

Gerber, *Lexicon der Ton-Künstler*.

**AXTEL** (*Daniel*), colonel anglais, joua un certain rôle vers le milieu du dix-septième siècle, sous le protectorat de Cromwell. Il se mit au service du long-parlement, et s'opposa à toute réconciliation avec Charles I^er^. Il passa en Irlande avec Cromwell, obtint le gouvernement de Kilkenny, et poursuivit les partisans de la monarchie. Après la restauration de Charles II, Axtel fut excepté de l'amnistie générale et condamné à mort. Son cadavre fut cruellement mutilé.

Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

***AXTELMEYER** (*Stanislas Reinhard*), physicien et économiste allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se livra avec ardeur à l'étude des sciences physiques, naturelles et économiques, et fit de nombreux voyages. On a de lui : *Hokus Pokeria* (Sophostication des denrées); Ulm, 1704, in-12; — *Weit eroeffneter Pallast des Naturlichts* (le Palais de la lumière naturelle, tout grand ouvert); Schwabach, 1706, in-4°; — *Prognosticon aus der politischen Cabala, und Staatsfirmament* (Pronostic tiré de la cabale politique, ou de l'organisation de l'État); Augsbourg, 1698, in-4°; — *Moscowitisches Prognosticon* (Pronostic moscovite); ibid., 1698, in-4°; — *Troja, oder Unterricht von der Fortification*; Salzbourg, 1700, in-8° (Troie, ou enseignement sur l'art des fortifications); Salzbourg, 1700, in-8°; — *Schaubühne der Rebellionen* (Théâtre des rébellions); Augsbourg, 1706, in-12; — *Der alles anbellende Menschenhund* (l'Homme-chien qui aboie contre tout); Leipzig, 1713, in-8°; — *Ebenbild der Natur* (Image de la nature); Augsbourg, 1715, in-8°; — *Das aus den Unwissenheits-Finsternissen errettete Naturlicht, bestehend in verborgenen Wirkungen und neuen Kunsterfindungen* (la Lumière naturelle sauvée de l'ignorance par la découverte d'effets cachés et de nouvelles inventions); 1715, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**AXTIUS** ou **AXT** (*Jean-Conrad*), médecin et botaniste allemand, vivait à Arnstadt, ville de la Thuringe, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il étudia à l'université de Helmstædt, et y fut reçu docteur en 1670. On a de lui : *Dissertatio inauguralis de Paracentesi in hydrope*; Helmstadt, 1670, in-4°; — *Tractatus de arboribus coniferis, pice conficienda, aliisque ex illis arboribus provenientibus*; Iéna (Sam. Krebs), 1679, in-12 : l'auteur y traite spécialement des pins et sapins, qu'il était à même d'étudier dans la belle forêt de la Thuringe; il s'y étend sur les propriétés de la résine (térébenthine) que l'on retire de ces arbres; son style est animé et ses descriptions intéressantes. A ce traité il joignit une lettre : *Epistola ad amicum de antimonio*, où il accuse Guy-Patin, ennemi de ce remède, d'avoir empoisonné son fils avec de l'antimoine. La faculté de Iéna trouva l'accusation calomnieuse, et obligea l'auteur de retrancher dans les éditions subséquentes le passage incriminé; — *Dialogus de Partu semestri*; Iéna, 1679, in-12. Il y démontre que les enfants nés au bout de sept mois de gestation utérine sont viables, mais d'une constitution faible. H.

Sax, *Onomasticon*. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***AXTMANN** (*Léopold*), peintre d'animaux, né à Sulneck (Autriche) en 1700, mort à Prague en 1748. Il eut pour maître George Hamilton, alors à Vienne, et devint bientôt son rival. Axtmann avait la réputation de peindre merveilleusement les chiens et les chevaux. On trouve encore de bonnes toiles de lui en Bohême.

Jäck parle d'un ANTOINE AXMANN qui peignit, en 1735, un plafond en honneur de sainte Catherine, dans l'église d'un endroit appelé Zenthechofen.

Dlabacz, *Historiches Künstler Lexicon fur Böhmen*, etc. — Jäck, *Leben und Werke der Künstler Bambergs*.

***AXULAR** (*Pierre*), écrivain basque, vivait vers 1640 à Sare, petit pays qui se trouve sur la lisière de la Navarre et de cette partie de la France qu'on appelait avant la révolution les Pays Basques. Il était alors curé de cette paroisse. Il fit sa principale étude de la langue basque, et publia un ouvrage intitulé *Geroko Guero, aut de non procrastinanda pœnitentia*; Bordeaux, petit in-8°, 1642, considéré comme le livre le mieux écrit dans cette langue. Dans ce singulier travail, Axular met en regard la mythologie catholique et la mythologie païenne : il invoque tour à tour saint Augustin et Platon, Ovide et la Bible, Jésus-Christ et Sésostris Enfin l'auteur a reproduit dans son œuvre les divers dialectes basques.

Larramendi, *Diccionario trilingue del castillano, bascuence y latin*, in-fol.; Saint-Sébastien, 1745. — Augustin Chaho, *Voyage en Navarre*; Paris, 1836. — D'Abbadie et Chaho, *Études grammaticales sur la langue cuskarienne*; Paris, 1836.

**AYALA** (*Balthasar* DE), jurisconsulte hollandais, né à Anvers vers 1548, mort à Alost le 16 août 1584. Il était juge suprême des troupes de Philippe II dans les Provinces-Unies. Le seul travail qu'il ait publié est un traité *de Jure et officiis bellicis et disciplina militari libri tres*, in-8°; Douai, 1582. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Selon Juste-Lipse, Ayala aurait aussi écrit, un an avant le traité de Vervins (1597), un livre politique intitulé *De Pace*.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, édit. de 1788, I, 161. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, I, 121. — Paquot,

*Hist. littéraire des Pays-Bas*, I, 247. — Hallam, *Literature of Europe in the fifteenth, sixteenth, and seventeenth centuries*, II, 123-244. — Ompteda, *Litteratur des Völkerrechts*, I, 169; II, 615. — Ayala, *De Jure Belli*.

* **AYALA** (*Barnabé* DE), peintre espagnol, vivait à Séville dans le dix-septième siècle, et mourut vers 1670 ou 1671. Il eut pour maître Zurbaran, qu'il égala presque dans sa manière de peindre les draperies; son *Assomption de la Vierge*, dans l'église de Saint-Jean-de-Dieu à Séville, est tout à fait dans le grand style de l'école. Ayala fut un des fondateurs de l'Académie de Séville.

Deux sculpteurs de Murcie, frères, *Franciseo* et *Diégo* DE AYALA, vivaient à la fin du seizième siècle. Francisco étudia à Tolède avec Pierre Martinez de Castanada, et fit le grand autel de la paroisse de Jumille. Son frère travaillait avec lui. Les deux bas-reliefs de cet autel, représentant *l'Assomption de Saint-Jacques*, révèlent un grand mérite de la part de leurs auteurs. Francisco acheva en 1586 l'autel de l'église d'Andilla (Valence), commencé par Joseph Gonzalez.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

**AYALA** (*Diégo Lopez* DE), traducteur espagnol, vivait à Tolède dans le seizième siècle. Il était chanoine dans cette ville, et il n'est connu que pour avoir traduit en espagnol deux ouvrages italiens: *el Laberinto de Amor*, 1553, in-4°, tiré du *Philocopo* de Boccace, qui n'est lui-même qu'une version du conte bien connu de *Floris et Blancheflor* (*Voy.* ASSENEDE); — *Arcadia*, de Sannazar; Tolède, 1547, in-4°. La prose d'Ayala est élégante et correcte.

Nic. Antonio, *Bibl. hispana nova*, édit. de 1788, I, 295.

**AYALA** (*Gabriel*), médecin belge, d'origine espagnole, né vers la fin du quinzième siècle, mort à Bruxelles vers 1562. On a de lui un recueil de vers latins (*Popularia Epigrammata medica*); Anvers, 1562, in-4°.

Nic. Antonio, *Biblioth. hispana nova*.

**AYALA** (*Jean-Interian*), littérateur espagnol, né vers le milieu du dix-septième siècle, mort à Madrid vers 1730. Il fut professeur d'hébreu et de théologie à l'université de Salamanque. Outre la *Description des obsèques du roi Louis I*er, et l'*Oraison funèbre du marquis de Villena*, on a de lui: une traduction espagnole du *Catéchisme historique* de Fleury; Valence, 1782, 2 vol. in-8°; — *Pictor christianus eruditus*; Paris, 1765, in-12; — *Humaniores atque amœniores ad musas Excursus, sive opuscula poetica*; Madrid, 1723, in-8°.

G. Mayans, *Specimen Biblioth. hispano-majansianæ*.

**AYALA** (*Pierre Lopez* DE), littérateur espagnol, né dans le royaume de Murcie en 1332, mort à Calahorra en 1407. Dans ses ouvrages poétiques ou historiques, dans sa vie qui elle-même appartient à l'histoire, on retrouve la vive empreinte du primitif et vrai caractère espagnol. Il se distingua dans deux des plus célèbres batailles qu'aient livrées ses compatriotes, Navarette, en 1367, et Aljubarrata, en 1365; et dans toutes les deux il fut fait prisonnier. Henri de Transtamare, sous les drapeaux duquel il s'était rangé, le nomma son ambassadeur près du roi de France Charles V; Jean Ier, fils et successeur de Henri, le revêtit des charges de grand chambellan et de grand chancelier. Il vit encore s'écouler le règne de Henri III, et ne mourut que sous Jean II. L'amour d'Ayala pour les lettres est d'autant plus remarquable que, de son temps, elles étaient fort négligées en Espagne. L'impulsion que leur avait donnée Alfonse X s'était tout à fait ralentie, et ne recommença guère que sous Léon II. Outre quelques écrits inédits, on a d'Ayala: *el Rimado de Polacio*, monument curieux de la poésie de l'époque, et qu'il composa lorsqu'il était prisonnier des Anglais, après la bataille de Navarette; — *Cronicas de los reyes de Castillas, don Pedro, don Henrique II, don Juan I*er *y don Henrique III*; Pampelune 1591, in-fol. (édition incomplète); Saragosse, 1682; Madrid, 1779, 4 vol. in-4°; — la première traduction qui fut faite de Tite-Live en langue espagnole, Salamanque, 1497, in-fol; — une traduction incomplète du traité de Boccace, *de Casibus virorum illustrium*; Séville, 1495, in-fol.; Alcala de Henarès, 1552, in-fol. Cette traduction fut achevée par Alfonse Garzias de Sainte-Marie. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Lopez de Ayala, *Cronicas*, édit. de Llaguno Amirola, notice en tête du 1er vol. — N. Antonio, *Biblioth. hispana vetus*. — Sanchez, *Colleccion de Poesias Castellanas*, I, 106-115. — Valladarès y Sotomayor, *Semanario erudito*.

***AYALA** (*Sébastien*), écrivain sicilien, jésuite, né à Castro-Giovanni (Sicile) en 1744, mort en 1817. D'une famille noble, protégé par la maison de Bourbon, et de plus élève distingué des jésuites, il parvint de bonne heure à de hauts emplois. Le comte de Kaunitz l'appela à Vienne, et, lors de la suppression de l'ordre des jésuites, Ayala fut nommé ministre de la république de Raguse près la cour impériale. Il fut l'ami et le biographe de Métastase. On a de lui: *Lettera apologetica della persona e del regno di Pietro il Grande contro le grossolane calunnie di Mirabeau*; — *De la liberté et de l'égalité des hommes et des citoyens, avec des considérations sur quelques nouveaux dogmes politiques*; Vienne, 1792, in-8°; c'est un pamphlet dirigé contre l'esprit de la révolution française; on le répandit en italien et en allemand, dans le but de recruter des partisans à la coalition. — Ayala est auteur de divers travaux littéraires remarquables, entre autres: *Dei difetti dell'antico vocabolario della Crusca, che dovrebbero corregersi nella nuova edizione*; Vienne, in-8°; — *Opere postume di Metastasio, date alla luce dell' abate conte d'Ayala*, 3 vol.; Vienne, 1785, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli italiani illustri del secolo XVIII*, I, 26. — Scina, *Prospetto della Storia letteraria di Sicilia nel secolo decimottavo*, III, 194, 417, 418.

**AYAMONTE** (le marquis D'), seigneur espagnol de la maison de Guzman, périt sur l'échafaud vers 1641, pour avoir voulu soulever la

Castille et la rendre indépendante du roi d'Espagne. *Voy.* Gusmann et Bragance.

***AYBAR** (*Ximénès-Pierre*), peintre espagnol, vivait à Calatayud vers la fin du dix-septième siècle. Il eut pour maître François Ximénès de Tarragone, dont il adopta le style. Il exécuta en 1682, pour l'église collégiale de Sainte-Marie à Calatayud, trois tableaux : une *Sainte Famille*, une *Épiphanie*, et la *Nativité du Sauveur*. Ponz les estime beaucoup pour la couleur, le dessin et la composition.

Ponz, *Viage da España*. — Bermudez, *Diccionario historico*.

**AYBEK.** *Voy.* Aibek.

***AYCARD** (*Marie*), romancier français, né à Marseille le 9 novembre 1794. Il fut élevé au petit séminaire de cette ville, et acheva ses études au lycée Bonaparte en même temps que Thiers et Mignet, ses compatriotes. Au début de sa carrière, il vit la chute de l'empereur et le retour des Bourbons. Ces premières impressions, vivement senties, le jetèrent un moment dans la politique; plus tard il s'abandonna au goût pour les belles-lettres. Son premier roman, *Dina*, ou *la Fiancée juive*, écrit dans un style ampoulé, n'eut aucun succès. Ce livre fut bientôt suivi de *Flora*, qui commença la réputation du romancier. Après 1830, il collabora pendant dix ans au journal *le Temps*, ensuite au *Courrier français*. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Marie de Mancini*; 1830, Paris, 4 vol.; — *l'Actrice et le Faubourien*; 1833; — *le Comte de Horn*; 1834; Paris, 4 vol. in-12; — *Comme on gâte sa vie*, esquisses de mœurs; Paris, 1835, 5 vol. in-12. — M. Aycard a fait pour le théâtre : *Paul Morin*, mélodrame joué à l'Ambigu; — *l'Honneur d'une femme*, comédie; — *Un pont-neuf*, vaudeville en un acte; — *Un antécédent*, comédie-vaudeville en un acte; — *le Premier malade*; — *Mademoiselle Desgarcins*, pièce jouée au Vaudeville, où elle obtint un très-grand succès. Enfin M. Aycard a traduit de l'espagnol *Pan y toros*, pamphlet de Jovellanos, fort célèbre en Espagne, et *las Comedias* de don Eduardo de Gorostiza. A. W.

Quérard, *la France littéraire*, complément.

**AYDER-ALI.** *Voy.* Hyder-Ali.

**AYESHAH** ou **AÏSCHA**, la femme favorite de Mahomet, née à Médine en 611, morte en 678. Elle n'avait que neuf ans lorsqu'elle épousa le prophète; et c'est à cause de cela que son père, appelé Abdallah, fut surnommé Abou-Bekr, c'est-à-dire *le Père de la Vierge*. Elle apprit les mathématiques, l'éloquence, la musique, et tous les arts qui pouvaient ajouter au prestige de sa beauté. Des gens de peu de foi ayant osé soupçonner la vertu d'Ayeshah, et surtout sa fidélité envers le prophète, celui-ci composa le 24e chapitre du Koran, pour démontrer la pureté de sa femme, et déclarer, au nom de Dieu, que tout discours portant atteinte à l'honneur d'Ayeshah était une calomnie digne des peines éternelles. Après la mort de Mahomet, sa veuve se déclara contre le parti d'Ali, le combattit les armes à la main, et en fit proscrire la famille. Ayeshah fut vénérée des musulmans, qui la nommaient *la Prophétesse* et *la Mère des Croyants*. Consultée souvent sur divers points du Koran, elle donna des décisions ayant force de loi, et qui ont été recueillies dans le Sunnah. Elle survécut quarante-huit ans à Mahomet.

Aboulféda, *Vita Mahometis*, p. 83, 88. — Price, *Chron. of Mohammedan history*, t. I, cap. IV. — Ockley, *Hist. of the Saracens* (édit. 1718). — Elmacin, *Hist. Sarac.*, lib. I, cap. IV et V.

**AYGLER** ou **AIGLER** (*Bernard*), le cardinal, né à Lyon au commencement du treizième siècle, mort au Mont-Cassin en 1282. Il fut nommé cardinal par Clément IV, et envoyé comme légat en France. Outre quelques opuscules manuscrits, on a de lui : *Speculum monachorum*; Cologne, 1520; — *Commentarium in regulam sancti Benedicti*, trad. en français en 1340.

*Journal des Savants*, 1731, p. 323.

**AYLESBURY** (comte d'). *Voy.* Bruce.

**AYLESBURY** (*Guillaume*), fils du précédent, traducteur anglais. Chargé par Charles Ier de diriger l'éducation des jeunes Buckingham, il parcourut avec eux une partie de l'Europe. A son retour en Angleterre, il entreprit avec Charles Cotteret, et sur l'invitation du roi, la traduction de l'*Histoire des guerres civiles de France*, par Davila; Londres, 1647 et 1678. Aylesbury partit ensuite en qualité de secrétaire du gouverneur, pour la Jamaïque, où il mourut.

Wood, *Athenæ Oxoniense*, III, 440-441, et *Fasti Oxonienses*, 460. — *Biographia Britannica*.

**AYLESBURY** ou **AILESBURY** (*Thomas*), mathématicien anglais, né à Londres en 1576, mort en 1687. Devenu secrétaire de Charles, comte de Nottingham, alors amiral d'Angleterre, puis de son successeur le duc de Buckingham, Aylesbury put donner carrière à son goût pour la science, et à son penchant à encourager les savants et les gens de lettres. Il les recevait à sa table, et les aidait de sa fortune. Lorsque la guerre civile éclata, il s'attacha à la cause du roi, et par suite perdit en 1642 tous ses emplois. En 1649, il alla s'établir avec sa famille à Anvers et à Bréda, où il mourut à quatre-vingt-un ans.

Wood, *Fasti Oxonienses*, I, 296, 305. — *Biographia Britannica*. — Lloyd, *Mémoires*, etc.

**AYLETT** (*Robert*), poëte et jurisconsulte anglais, né vers 1583. Il devint maître de la grande cour de la chancellerie, et laissa : *Susanna, or the Arraigement of the two Elder*; Londres, 1622; — *Divine and moral speculations*; Londres, 1654; — *Britannia antiqua illustrata, or the Antiquities of ancient Britain descended from the Phœnicians*; publiée en 1676 sous le nom d'Aylett Sammes, attribuée aussi à l'oncle de Robert Aylett; — *Devotion*, ou *a Good Woman's Prayer*, poëme publié en 1655; — *the Humble man's Prayer*.

Wood, *Fasti Oxonienses*, I et II. — Granger, *Biogra-*

*phie History of England.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten Lexicon.*

**AYLIFFE** (*Jean*), jurisconsulte anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *the Antient and present state of the university of Oxford containing : An account of its antiquity, past government, and sufferings from the Danes and other people, both foreign and domestic;* — *An account of its Colleges, halls and public buildings*, etc.; *An account of the laws, statutes and privileges, of the university*, etc.; — *Parergon juris canonici Anglicani, or a supplement to the canons and constitutionis of the church of England*, 1726; — *Pandect of the Roman civil law*, etc., 1734; cet ouvrage est divisé en quatre parties.

*Gentleman's Mag.*, LXXIV, 646, 855; LXXIX, 986. — *Biographical Dictionary.*

**AYLINI** ou **AILINO** (*Jean*), surnommé MANIACO (nom d'un château de Frioul), historien, vivait dans la deuxième moitié du quatorzième siècle. On a de lui, en latin : *Historia belli Forojuliensis*, qui s'étend depuis 1366 jusqu'en 1388. Cette histoire a été imprimée dans Muratori, *Antiquitates Italiæ medii ævi*, t. III, p. 1187; elle contient des détails intéressants.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**AYLLON** (*Lucas Vasquez* D'), aventurier espagnol, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il commença par occuper de hauts emplois, et en 1509 il était conseiller du tribunal supérieur de Saint-Domingue; mais il avait, par-dessus tout, le goût des expéditions aventureuses. Ferdinand Cortès l'envoya comme parlementaire près de Vélasquez, qui armait contre lui. D'Ayllon ne pouvant entrer en arrangement avec lui, passa au Mexique avec Narvaëz, amiral de la flotte de Vélasquez, et, voyant qu'il rejetait aussi toute espèce de conciliation, il lui fit intimer, sous peine de mort, défense de passer outre, sans en avoir reçu l'ordre du conseil royal. Narvaëz prit les devants, en faisant embarquer d'Ayllon sur une caravelle qu'il envoyait à Cuba; mais d'Ayllon persuada au capitaine de changer de destination et d'aller droit à Saint-Domingue. En 1520, il fit une expédition dans la Floride, d'où il enleva, par trahison, un assez grand nombre de sauvages qui périrent presque tous. Il voulut fonder une colonie, et obtint des provisions du gouverneur de Cheiora; mais les dépenses de cet établissement étaient tellement grandes, qu'elles le ruinèrent. On croit que d'Ayllon périt dans une seconde expédition en Floride.

Herrera, *Historia de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*, 1730.— Fernandez de Navarrete, *Coleccion de los Viages y descubrimientos que hiecieran por mar los Españoles*, III, 69, etc.

**AYLMER** (*Jean*), prélat anglais, né à Aylmer-Hall (Norfolk) en 1521, mort en 1594. Il fut le précepteur de Jeanne Grey, si célèbre par sa fin tragique, et vécut dans l'exil sous le règne de Marie, à cause de son zèle pour le protestantisme. Élu évêque de Londres en 1576, il se fit remarquer par son attachement à la reine Élisabeth et par ses excentricités. Il déployait la plus grande magnificence, et entretenait quatre-vingts personnes pour le service de son palais. Malgré son talent de prédicateur, il fit quelquefois bâiller son auditoire. Ainsi, on raconte que, s'apercevant un jour en prêchant que la plupart de ses auditeurs étaient endormis, il tira de dessous sa lévite une Bible qu'il se mit à lire tout haut en hébreu. L'étrangeté des sons réveilla d'autant plus fortement l'attention de ses ouailles, qu'elles n'y comprenaient rien. Aylmer aida Fox dans la traduction de l'*Histoire des Martyrs*, et publia une réponse au livre de Knox contre le gouvernement des femmes : *the Harborowe for faithful and true subjects, against the late blown blast, concerning the government of women ;* Strasbourg, 1559, in-4°.

Strype, *Life of Aylmer*; 1701, in-8°.

**AYLOFFE** (*Joseph*), antiquaire anglais, né en 1708, mort en 1781. Il étudia à Westminster et à Oxford, et devint successivement membre de la Société royale et de la Société des antiquaires. En 1763, il fit partie de la commission chargée de mettre en ordre les papiers de l'État. Il publia peu par lui-même, mais s'appliqua à mettre en lumière les œuvres utiles d'autres écrivains. C'est ainsi qu'il commença la traduction de l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot; mais le peu de faveur que le public anglais témoigna pour cette entreprise, ne permit pas à Ayloffe de la continuer. Il donna ensuite, entre autres ouvrages : *Calendars of the Ancient Charters and of the Welsh and Scotch Rolls now remaining in the Tower of London*, commencé par Morant, et précédé d'une introduction d'Ayloffe, 1772; — *A topographical History and description of the County of Suffolk*, ouvrage qui eut peu de succès et qui fut discontinué; — *Account of the Chapel of London Bridge*, publié en 1748 et 1777 par la Société des antiquaires; — *Historical description of the interview between Henry VIII and Francis Ier on the Champ du Drap d'or*, 1775; — *Account of some Ancient English historical Paintings at Cowdry, in Sussex*, 1775; — *Account of the body of king Edward I as it appeared on opening his tomb in the year 1774*, publié en 1775. D'autres écrits d'Ayloffe ont été publiés, comme la plupart des précédents, dans les *Vetusta monumenta* et dans *Archæologia* de la Société des antiquaires.

Nichols, *Literary Anecdotes of the eighteenth Century*.—Thomson, *History of the Royal Society*, Appendix, n° IV, p. 39. — Morant, *History of Essex*.

**AYLWARD** (*Théodore*), musicien anglais, né dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, mort en 1801. Il fut organiste de la chapelle de Saint-George à Windsor, membre de la Société du madrigal, et professeur de musique au collége de Gresham. Aylward a laissé une collec-

tion de chants et de chansons. On a encore de lui une série de motets composés pour la chapelle du roi : *I will cry unto God*; — *My God, why hast thou*, etc.; — *O how amiable are thy dwellings*; — *O Lord, grant the King a long life*; — *Ponder my Words*.

*Records of Gresham college*. — *Records of the Gathe club*.

**AYM**. *Voy*. HAYM.

**AYMAR** ou **ADEMAR**, dernier rejeton mâle des comtes d'Angoulême issus de Wulgrain, mort en 1218. Profitant de l'absence de Richard, roi d'Angleterre, il s'empara d'une partie de l'Angoumois, au préjudice de Mathilde, sa nièce. Il se réconcilia ensuite avec Richard, à la condition qu'il marierait Isabelle, sa fille unique, avec Hugues, fils de Mathilde, et de Hugues IX de Lusignan, comte de la Marche. En 1308, Philippe le Bel remit l'Angoumois à la couronne de France par une transaction avec les petites-filles de Hugues et d'Isabelle.

*Art de vérifier les dates*.

**AYMAR**. *Voy*. AIMAR.

**AYMÉ** (*Jean-Jacques* ou *Job*), magistrat français, né à Montélimart en 1752, mort à Bourg en Bresse le 1er novembre 1818. Nommé en 1790 procureur général syndic du département de la Drôme, il fut, peu de temps après, destitué pour ses opinions trop modérées. Sous le règne de la terreur, il fut arrêté, conduit à Paris, et mis en liberté après le 9 thermidor (2 juillet 1794). Les violences dont il avait été victime le jetèrent dans le parti royaliste. Nommé, en 1795, membre du conseil des cinq-cents, il n'y fut admis que dix-huit mois après. En 1798 il fut déporté à Cayenne, et parvint, le 27 octobre 1799, à se sauver sur un navire américain qui échoua sur le littoral de l'Écosse. Aymé échappa au naufrage, et revint en France après le 18 brumaire. Il fut nommé par Napoléon directeur des droits réunis du département du Gers, puis de l'Ain, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui : *Déportation et naufrage de Job Aymé, ex-législateur, suivis du tableau de vie et de mort des déportés à son départ de la Guyane, avec quelques observations sur cette colonie et sur les nègres*; Paris (Maradan), sans date (1800), in-8°. Brunel de Rennes, agent du Directoire à Cayenne, réfuta ce livre sous le titre de *Supplément à l'ouvrage de J.-J. Aymé*, etc.; Paris, 1800, br. in-8°.

*Biographie des Contemporains*.

**AYMÉ DE VARANNE**. *Voy*. **AIMÉ DE VARANNE**.

**AYMEN** (*Jean-Baptiste*), médecin français, vivait au milieu du dix-huitième siècle, et exerçait son art à Châtillon-sur-Dordogne. Il fut membre de l'Académie des sciences de Bordeaux, et publia : *Dissertation dans laquelle on examine si les jours critiques sont les mêmes en nos climats qu'ils étaient dans ceux où Hippocrate les a observés*; Paris, 1752, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*. — Éloy, *Dictionnaire de la Médecine*.

**AYMON** (*Jean*), et non AYMONE, littérateur, natif du Dauphiné, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il fut d'abord curé, puis abjura le catholicisme à Genève, et se maria à la Haye. Il rentra plus tard dans le giron de l'Église, obtint une pension, et fut placé par le cardinal de Noailles au séminaire des Missions étrangères en 1706. Il s'enfuit, l'année suivante, en Hollande avec des manuscrits qu'il avait soustraits d'un dépôt public (l'original des Actes du concile tenu à Jérusalem en 1672 et 1673), et les fit imprimer à la Haye, sous le titre de *Monuments authentiques de la religion grecque*, 1708, in-4°, reproduits sous le titre de *Lettres anecdotes de Cyrille Lucar*; Amsterdam, 1708, in-4° (1). Clément, bibliothécaire du roi, fit poursuivre Aymon judiciairement. Après une longue procédure, les états-généraux firent, en 1709, restituer les Actes du concile de Jérusalem. On a du même auteur : *Métamorphoses de la religion romaine, qui ont donné lieu à plusieurs questions agitées dans une lettre envoyée au cardinal le Camus*; la Haye, 1700, in-12; et en allemand, Hanovre, 1702; — *Lettre à tous les archiprêtres, sur la réunion des deux religions*; la Haye, 1704, in-12; — *Tableau de la cour de Rome*; la Haye, 1707, 1726, in-12 : l'auteur y est désigné par les initiales J. A; — *Actes ecclésiastiques et civils de tous les synodes nationaux des églises réformées de la France*, en italien et en français; Rotterdam, 1710, in-4°, 2 vol.; ibid., 1736, in-4°; — *Maximes politiques du pape Paul III au sujet du concile de Trente, tirées des lettres de Diego Hurtado de Mendoza, avec le parallèle entre ce pape et Clément XI, par Gueudeville*; la Haye, 1716, in-12; — *Lettres et mémoires du nonce Visconti*; Amsterdam, 1719, in-12, 2 vol.

Le Marchand, *Nouveau Dictionnaire historique*. — *L'Avant-propos du 1er vol. du Cat. de la Bibliothèque nationale* (livres imprimés), p. 44.

**AYMON**. *Voy*. AIMON.

**AYMONE** ou **AIMONE**, comte de Savoie, né à Bourg-en-Bresse en 1291, mort en 1343. Il était le second fils d'Amédée V, comte de Savoie, et de Sibylle de Bugey, et vivait à Avignon, à la cour du pape Jean XXII. Édouard, comte de Savoie, étant mort en 1329 sans enfant mâle, Aymone fut désigné comme son successeur par les états de Savoie assemblés à Chambéry. Il fut le premier comte de Savoie qui créa l'office de chancelier, à l'imitation de la cour de France. Il établit aussi un conseil suprême de justice à Chambéry, près duquel pouvaient en appeler

(1) Les *Monuments authentiques*, qu'Aymon croyait inédits, avaient été déjà traduits en latin par Michel Fougère, Paris, 1670, in-12.

les tribunaux de chaque localité. Aymone épousa en 1331 Yolande ou Violante, sœur de Théodore Paléologue, marquis de Montferrat. Il fut surnommé *le Pacifique*, parce qu'au lieu d'entretenir la guerre dans ses États, il chercha, au contraire, à les faire prospérer par la paix et par des lois justes. Les chroniqueurs ont fait une étrange confusion en plaçant Aymone parmi les Amédée de la maison de Savoie : sous le titre d'Amédée V, ils ont fait deux individus d'un seul et même personnage.

Bortolotti, *Compendio della Istoria della real Casa di Savoia*. — Guillaume Paradin, *Chronique de Savoie*. — Dalpozzo, *Essai sur les anciennes Assemblées nationales de la Savoie et du Piémont*. — Bertolotti, *Viaggio in Savoia*.

**AYNÈS** (*François-David*), littérateur, né à Lyon en 1766, mort à la fin de décembre 1827. Il fut quelque temps principal du collége de Villefranche, et se fit remarquer pendant la révolution par ses opinions royalistes. Il publia successivement : *Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France, depuis l'invasion de l'État romain jusqu'à l'enlèvement du souverain pontife, le premier jour d'août, fête de Saint-Pierre-dans-les-Liens*; 1808, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur; 2e édit., Besançon, 1809; — *Pièces officielles touchant l'invasion de Rome par les Français en* 1808; Rome (Lyon), octobre 1809, in-8°; — *Nouveau Dictionnaire universel de géographie ancienne et moderne*; Lyon, 1814, 3 vol. in-8°, 2e édition, renommée; Paris, 1813, 1 vol. grand in-8°; — *Aperçu géographique du monde*, ou *Leçons de sphère et de géographie*; Paris, 1813, in-12; — *le Livre des premières classes*, ou *Exercices en français et en latin à l'usage des commençants, avec un double dictionnaire*; 1818, in-12; — *Narrations choisies des histoires de Tite-Live, avec le texte en regard, suivies d'une dissertation sur le passage du Rhône par Annibal*; Lyon, 1822, 2 vol. in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

**AYOLAS** (*Juan* D'), aventurier espagnol, né à la fin du quinzième siècle, mort en 1538. Il accompagna don Pedro de Mendoza dans la découverte et la conquête de la rivière de la Plata. Il occupa Buenos-Ayres avec des Espagnols, des Allemands et des Flamands, et fut nommé gouverneur de cet établissement. Son voyage pour arriver au Paraguay est un véritable roman : lui et ses compagnons endurèrent toute sorte de privations, et perdirent un vaisseau dont ils avaient voulu forcer l'équipage à voyager par terre. Ils eurent à combattre la tribu sauvage des Carios ; enfin, le jour de l'Assomption, ils s'emparèrent de Lampère, qui, depuis, reçut le nom de *Ville de l'Assomption*. D'escarmouches en escarmouches, les bandes d'Ayolas arrivèrent jusqu'au Pérou, et vinrent camper sur le territoire des Payagos. Cette tribu de sauvages indiens parvint à surprendre les conquérants, et les attaqua à l'improviste. D'Ayolas périt au milieu du carnage.

Herrera, *Historia general de los hechos de los castellanos en las islas y terra firme del mar Oceano*. — Schmidel, *Vera historia admirandæ navigationis* (1534-1554) *in Americam vel Novum Mundum juxta Brasiliam Rio della Plata*. — Southey, *History of Brazil*., part. I. 84-75.

**AYOUBITES** ou **AYYOUBITES** ou **EÏOUBITES**, dynastie turque fondée par Saladin ou Salaheddin, fils de Nodgemeddin-Ayoub, qui substitua, en Égypte, son pouvoir à celui des khalifes fatimites (vers 1171). Il régna avec gloire ; mais à sa mort son empire fut partagé entre ses fils. Plusieurs princes de sa descendance, connus sous le nom d'*Ayoubites*, régnèrent depuis en Égypte, en Syrie, en Arménie, et dans l'Yémen ou Arabie Heureuse. Ces princes, se faisant mutuellement la guerre, ne cherchaient qu'à se détruire les uns les autres. Leurs États tombèrent, dans le treizième siècle, sous la domination des mameluks.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — Étienne Quatremère, *Histoire des sultans mameluks d'Égypte*.

**AYRAULT** ou **AERODIUS** (*Pierre*), jurisconsulte français, né à Angers en 1536, mort en 1601. Descendant d'une famille où le droit était en honneur, il alla étudier à Toulouse et à Bourges, où il eut l'insigne avantage d'avoir pour maîtres des hommes tels que Cujas, Doneau et Duaren. Il revint ensuite à Angers, où, n'ayant encore que vingt-deux ans, il professa le droit civil et débuta au barreau. Mais la province offrait un théâtre trop restreint au jeune Ayrault : il vint donc à Paris, où il compta bientôt parmi les plus célèbres avocats du parlement. Dix ans plus tard, en 1568, il revint à Angers pour y exercer la charge de lieutenant criminel ; et il se montra si sévère dans l'exercice de ses fonctions, qu'on l'appela *l'Écueil des accusés*. En 1589, il fut nommé, par Henri III, lieutenant général au présidial d'Angers. Déjà maître des requêtes du duc d'Anjou, Ayrault prit parti pour ce prince, devenu roi, contre la Ligue. Mais un grave événement de famille troubla les dernières années du magistrat angevin. Son fils René, envoyé à Paris pour y étudier chez les jésuites, entra dans leur compagnie sans l'autorisation et contre la volonté paternelle. Pierre Ayrault témoigna en cette occasion plus que du mécontentement : c'était de la douleur, c'était du désespoir. Il eut recours à toutes les voies judiciaires et extrajudiciaires pour faire rentrer son fils au foyer paternel : il somma les jésuites, s'adressa au parlement de Paris ; puis, ayant appris qu'on avait fait disparaître René, il présenta requête au pape, et obtint du roi Henri III des lettres où ce monarque invitait le cardinal d'Este et le marquis Pisani à demander un ordre du pontife qui enjoignît de rendre son fils à ce père affligé. Mais tout fut en vain. Trois ans plus tard, Pierre Ayrault essaya de convaincre son fils en lui envoyant le *Traité de la puissance paternelle*; René Ayrault con-

tinua de rester sourd aux prières de son père. Celui-ci eut recours alors à un moyen extrême, et qui peint les mœurs du temps. Par un acte public, passé devant notaire et témoins le 25 avril 1593, il priva René Ayrault de sa bénédiction, et défendit à ses autres enfants de le reconnaître pour leur frère. Les sentiments de père reprirent cependant le dessus dans le cœur de Pierre Ayrault, au moment de la mort. On trouva parmi ses papiers un écrit où il bénissait cet enfant prodigue, qui n'avait pas voulu revenir au bercail. En effet, René Ayrault, devenu jésuite, professa à Dijon, ensuite dans le Piémont, puis à Avignon, enfin à Rome, d'où il revint en France, toujours au service de la compagnie à laquelle il appartenait.

Pierre Ayrault écrivit beaucoup, surtout sur le droit, et laissa : *M. F. Quintiliani Declamationes* 137, *quæ ex* 388 *supersunt, diuque latuere, nunc demum P. Ærodii Anedegavi, in suprema curia Petronii studio et diligentia castigatæ, scholiis illustratæ, ac in lucem postliminio revocatæ ;* Paris, 1563, in-4°, avec des notes tirées du droit romain ; et Paris, 1580, in-8°, annot. par P. Pithou ; — *De la nature, variété et mutation des lois, en tête du Retrait lignager de François Grimaudet ;* Paris, 1564, in-8° ; — *P. Ærodii Andegavi, J.-C. Decretorum, Rerumve apud diversos populos, ab omni antiquitate judicatarum, libri duo : qui ad formam Digestorum Codicis Justinianei redacti sunt. Accedit Tractatus de origine et autoritate rerum judicatarum, cum omnium rerum, reorum, judicum atque populorum locupletissimis indicibus ;* Paris, 1567, in-8°, et Paris, 1615 ; — *Vingt-un plaidoyers faits en la cour du parlement de Paris, et arrêts sur ces intervenus ;* Paris, 1568 ; Rouen, 1614 ; — *De l'ordre et instruction judiciaire dont les anciens Grecs et Romains ont usé en accusations publiques, conféré à l'usage de notre France ; et si on peut condamner ou absoudre sans forme ni figure de procès ;* Paris 1575, 1588 et 1598 : c'est un livre encore utile à consulter aujourd'hui ; on y trouve comme un pressentiment de la codification moderne ; — *Epistola apologetica contra Gorellum, libellorum magistrum ;* Angers, 1577 ; — *Déploration de la mort du roy Henri III, et le scandale qu'en a l'Église,* 1589, in-8° ; — *Des procès faits aux cadavres, aux cendres, à la mémoire, aux bêtes brutes, choses inanimées et contumaces. Livre quatrième de l'ordre, formalité et instruction judiciaire ;* Angers, 1591, in-8°, et 1598 ; — *De Patrio Jure ad Filium Pseudo-Jesuitam ;* Paris, 1593, in-8° ; et en français : *De la Puissance paternelle,* in-4° ; — *Opuscules de Pierre Ayrault ;* Paris, 1598, in-8°.

V. ROSENWALD.

Niceron, *Mémoires,* t. XVII. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Moréri, *Dictionnaire historique.* — Chaudon et Delandine, *Dictionn. hist.* — Taisand, *Vies des plus célèbres jurisconsultes.*

**AYRAULT** (*René*), écrivain jésuite, né à Paris le 11 novembre 1567, mort à la Flèche le 18 décembre 1644. Il était fils aîné de Pierre Ayrault, qui avait eu quinze enfants, et entra dans l'ordre des Jésuites malgré sa famille. Son père dressa une requête à laquelle on allait faire droit, lorsque les Jésuites furent chassés de France. René se retira à Avignon, sur le territoire du pape. On lui attribue un traité *De Jure Patrio.*

Moréri, *Dictionnaire hist.* — Taisand, *Vies des plus célèbres jurisconsultes.*

**AYRENHOFF** (*Cornelius-Hermann Von*), poëte dramatique allemand, né à Vienne en 1733, mort dans son pays natal le 14 août 1809. Il entra dans la carrière des armes, où il arriva jusqu'au grade de lieutenant-feld-maréchal en 1794, ce qui ne l'empêcha pas de se vouer aux lettres de très-bonne heure. Il commença par le drame, mais il réussit davantage dans les comédies, dont deux eurent un plein succès : *Der Postzug* et *Die grosse Batterie.* On a encore de lui : *Drammatische Unterhaltungen eines Kaiserl. Königl. Officiers ;* Vienne, 1766, in-8°, contenant cinq drames et quelques projets de drame ; — *Sämmtliche Werke ;* Vienne et Leipzig, 1789, 4 vol. in-8° ; Vienne, 1803, 6 vol. in-8°, contenant des tragédies, comédies, poésies fugitives, essais, contes, etc.

Autobiographie d'Ayrenhoff, intitulée *Schreiben an J.-F. von Retzer über einige seiner militärischen und literarischen Begebenheiten ;* Vienne, 1810. — Jördens, *Lexicon Deutscher Dichter und Prosaisten,* vol. I, p. 68, etc. ; vol. V, p. 725, etc. — Wolff, *Encyclopädie der Deutschen Nationalliteratur,* vol. I, p. 108.

**AYRER**, nom commun à quelques artistes allemands (de Nüremberg), dont on ne sait presque rien.

*Jacob* AYRER était un dessinateur habile ; mais on ne cite aucun de ses travaux.

*Christian-Victor* AYRER (1665-1667) a gravé trois portraits.

*Michel* AYRER, brodeur sur argent, employé à la cour électorale de Dresde, mourut en 1582, âgé de quarante-trois ans.

*Justine* AYRER, peintre en miniature, née à Dantzig en 1704, morte en 1790. Elle a laissé quelques tableaux de genre.

Heller, *Monogrammen-Lexicon.* — Brulliot, *Dictionnaire des Monogrammes,* etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

**AYRER** (*George-Henri*), jurisconsulte allemand, né le 15 mars 1702 à Meiningen, mort le 23 avril 1774. Il étudia le droit à Iéna, et fit l'éducation de deux jeunes gentilshommes, qu'il accompagna dans leurs voyages d'Allemagne, de Hollande et de France. En 1737 il fut nommé professeur à l'université de Goettingue, et devint, en 1768, conseiller privé de George II, électeur de Hanovre. — Ayrer a publié un grand nombre de mémoires et opuscules de jurisprudence plus ou moins intéressants, dont la liste a été donnée par Adelung. La plupart ont été réu-

nis en deux volumes, et publiés après sa mort sous le titre : *Opuscula varii argumenti, edidit et præfatus est Joan.-Henricus Jungius*; Goettingue, 1786, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

**AYRER** ou **EYER** (*Jacques*), un des plus anciens poëtes dramatiques allemands, mort vers 1605. Tout ce qu'on sait de certain sur sa vie, c'est qu'il exerça, vers la fin du seizième siècle et dans le commencement du dix-septième, les professions de notaire et de procureur à Nuremberg. Ses œuvres ont été publiées dans cette ville en 1618, en 1 vol. in-fol., portant le titre de *Opus theatricum*, et contenant trente comédies et tragédies, suivies de trente-six pièces facétieuses. L'histoire ancienne, les chroniques, les traditions populaires, les ouvrages de Plaute, de Boccace, de Frischlin, etc., etc., étaient les sources d'où Ayrer tirait ses sujets; et ces sources, il a presque toujours soin de les énumérer, avec une scrupuleuse exactitude, dans le prologue ou l'épilogue qu'il fait réciter par le *héraut d'honneur*, personnage obligé dans toutes ses pièces. Ayrer ne s'est jamais assujetti à la règle des trois unités, et a introduit indistinctement dans ses comédies et tragédies une espèce de bouffon qui, par des jeux de mots et des plaisanteries souvent libres et de mauvais goût, tempère les émotions que pourraient causer les scènes sérieuses ou tragiques. A ces circonstances, qu'on remarque aussi dans les productions dramatiques de plusieurs autres poëtes allemands contemporains, on ne saurait méconnaître l'influence des anciennes pièces anglaises qui, à cette époque-là, furent représentées dans leur pays par des acteurs anglais ambulants. Les tragédies d'Ayrer sont au fond des histoires dialoguées : ainsi, par exemple, celle qui est intitulée *De la construction de la ville de Rome*, commence bien avant la naissance de Romulus, et finit à la mort de ce héros. Quoi qu'il en soit, Ayrer eut un talent dramatique incontestable, et beaucoup de ses pièces, surtout de ses comédies, méritent des éloges quant au plan. Son style est en général vigoureux, serré, et plus pur que celui de la plupart de ses prédécesseurs. La collection de ses œuvres renferme aussi quelques *pièces chantantes* qui peuvent être regardées comme les premiers essais d'opéra en Allemagne; ce sont des poëmes composés de strophes d'égale longueur, mais écrits suivant les besoins du dialogue. [*Enc. des g. du m.*]

Gottschedt, *Dram. Dichtkunst.*, IV; I, 180. — Tieck, *Deutsches Theater*, vol. I. — Wolf, *Encyclop. der Deutschen Nationalliteratur*, vol. I.

**AYRER**, nom commun à plusieurs médecins allemands.

*Christophe-Henri* AYRER est connu seulement comme auteur des deux ouvrages suivants : *Methodica et succincta informatio medici praxin aggredientis*; Francfort, 1594, in-8°; — *Regimen zur Zeit der rothen Ruhr* (Régime pendant la dyssenterie sanguinolente); Leipzig, 1601, in-4°.

*Emmanuel-Guillaume* AYRER, né à Nuremberg le 7 septembre 1647, mort le 10 novembre 1690. Il fut agrégé en 1672 au collége des médecins de sa ville natale. On a de lui une thèse intéressante, *De vermibus intestinorum*; Nuremberg, 1670.

*Jean-Christophe* AYRER n'est connu que par sa thèse intitulée Συζήτησις *medica de morbo ungarico*, insérée dans la 7° décade des thèses de Bâle (1631, in-4°), et qui traite du typhus alors appelé *fièvre hongroise*, parce qu'il avait éclaté d'abord en 1566 dans la Hongrie, où il ravagea également l'armée de l'empereur Maximilien II et celle des Turcs. La meilleure description de cette redoutable épidémie est celle que Thomas Jordan a donnée.

*Jean-Guillaume* AYRER, fils d'Emmanuel-Guillaume, né le 25 juillet 1671. On ignore la date de sa mort. Altdorf fut le théâtre de ses études et de sa pratique médicale. Il y devint docteur en 1688, après avoir soutenu une thèse *De scirrho hepatis*. En 1690, il fut agrégé au collége des médecins de Nuremberg.

**AYRER** (*Melchior*), mathématicien, chimiste et médecin allemand, né à Nuremberg le 10 avril 1520, mort le 17 mai 1579 à Neumark. Il fit ses études à Erfurt, et fut reçu bachelier en 1536; et en 1544 il obtint le grade de maître ès arts sous Mélanchthon à Wittemberg. Il étudia plus tard la médecine à Leipzig, employa trois années à parcourir l'Italie, et fut reçu docteur à Bologne en 1546. De retour à Nuremberg, il y pratiqua la médecine, consacrant tout son temps à l'étude de la chimie et des mathématiques. La réputation qu'il acquit se répandit dans les pays voisins, et lui valut l'emploi de premier médecin de la femme de l'électeur palatin Frédéric II. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits.

*Biographie médicale.*

**AYRÈS FERREIRA** (*Gonçalo*), navigateur portugais, né dans la première moitié du quinzième siècle, mort à une époque ignorée. Compagnon de João Gonçalvez Zarco, premier explorateur de l'île de Madère, comme on en a la preuve par une ordonnance de l'infant don Henrique, promulguée en 1430, il appartenait, dit-on, à une grande famille, et fut l'un des premiers colons qui habitèrent l'île. Père d'une nombreuse famille, et charmé probablement par l'aspect d'une nature toute primitive, il nomma son premier fils Adam, et il imposa le nom d'Ève à sa fille. Il a laissé un manuscrit intitulé *Descubrimento da ilha de Madeira*. Ce manuscrit commence ainsi : *Chegamos a esta ilha a que puzemos nome de Madeira*. FERD. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Antonio Cordeiro, *Historia insulana*.

**AYRES** (*Jean*), calligraphe et arithméticien anglais, né à la fin du dix-septième siècle, mort dans la première moitié du dix-huitième. On

l'appelait encore *le colonel Ayres*, parce qu'il avait servi dans l'infanterie anglaise, où il apprit à lire et à écrire. Il mit à profit cette instruction élémentaire, et, en la perfectionnant, il se sentit du goût pour l'enseignement, et ouvrit à Londres une école. On a de lui : *A tutor to Penmanship, or the Writing-Master*, 1697; — *Arithmetic made easy for the use and benefit of tradesmen;* 1714: ce livre eut douze éditions.

Massey, *Origin and progress of letters*. — Watt, *Bibliotheca britannica*. — Chalmers, *Biographical Dictionary*.

**AYRES** (*Philippe*), écrivain anglais, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On ne sait rien de particulier sur sa vie. On a de lui : *the Fortunate fool*, traduit de l'espagnol de Salas Barbadillo, petit in-32, 1670; — *The count of Cabalis, or the Extravagant mysteries of the cabalists, exposed in five pleasant Discourses on the secret sciences*, in-16, 1680; — *Emblems of Love* (dedicated to the Ladies), 1683; — *Lyric Poems, made in mutation of the Italians, of wich many are translations from other languages*; in-8°, 1687; — *Pax redux, or the christian's reconciler;* petit in-4°, 1688; — *Three centuries of Æsopian fables;* in-8°, 1689.

Watt, *Bibliotheca Britannica*. — Ayres, *Works*.

**AYRES** (*Pietro*), peintre italien contemporain, natif de Savigliano. On lui doit d'excellents portraits, dont le plus remarquable est celui du comte Napione, peint en 1832. Ayres peignit aussi des tableaux d'histoire, qui se distinguent par le dessin, le coloris et la correction. Ses figures ont de la grâce et de l'animation. On distingue surtout un *Christ aux enfants*, fait par Ayres en 1832, pour le marquis Calletti.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**AYRMANN** (*Christophe-Frédéric*), historien allemand, né le 4 mars 1695 à Leipzig, mort en mars 1747. Il étudia à Wittenberg, et fut nommé, en 1721, professeur d'histoire à l'université de Giessen. Outre plusieurs éditions d'auteurs classiques (de Velléius Paterculus, de Suétone, de Jules-César, etc.), on a de lui : *Diss. historico-chronologica de Sicula Dionysiorum tyrannide*; Giessen, 1726, in-4°; — *Introduction à l'histoire de la Hesse pendant les temps anciens et le moyen âge* (en allemand); Francf. et Leipz., 1732, in-8°; — *Disp. de originibus Germanicis, sive temporibus Germaniæ priscis, obscuris maximam partem et fabulosis*; Giessen, 1724, in-4°; — *De dialectica veterum;* Wittemberg, 1716. C'est sous le pseudonyme de *Germanicus Sincerus* qu'il a donné des éditions de Florus, d'Eutrope, de César, de Suétone, de Justin et de Térence, avec des notes allemandes.

Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

**AYRTON** (*Edmond*), docteur en musique anglais, né en 1734 à Ripon, dans le duché d'York, mort en 1808. Il fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique; mais le goût de la musique l'emporta chez lui. Jeune encore, il fut nommé organiste de l'église de Southwell; il y résida plusieurs années, et se maria à une femme de bonne famille, dont il eut quinze enfants. En 1764, il se rendit à Londres comme musicien de la chapelle royale. L'université de Cambridge lui conféra les degrés de docteur en musique. Il fut l'un des directeurs de la Commémoration de Hændel. « Le docteur Ayrton, dit Fétis, a écrit beaucoup de musique d'église qui n'est connue qu'en Angleterre. Un de ses fils, homme d'esprit et de beaucoup d'instruction, passe pour avoir été le rédacteur principal du journal de musique connu sous le nom de *the Harmonicon*, qui a commencé à paraître en 1823, et qui a fini dans le cours de l'année 1833. »

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**AYSCOUGH**. *Voy*. ASCUE ou ASKEW.

**AYSCOUGH** (*George-Edward*), écrivain anglais, né au commencement du dix-huitième siècle, mort en octobre 1779. Il fut d'abord lieutenant dans l'infanterie anglaise, puis il se sentit attiré vers les lettres. Il débuta en se faisant l'éditeur des œuvres d'un de ses parents, appelé lord Littleton. Au milieu d'une vie pleine de désordres Ayscough produisit : *Sémiramis*, tragédie représentée en 1776 au théâtre de Drury-Lane : c'est une imitation de Voltaire; — *Letters from an officer in the guards to his friend in England, containing some accounts of France and Italy*; 1778, in-8°; il y écrit les souvenirs d'un voyage qu'il venait de faire pour rétablir sa santé.

Nichols, *Literary anecdotes of the Eighteenth century*. — *Biographia dramatica* (1812). — *Gentleman's Magazine*, XLIX, 520.

**AYSCOUGH** (*James*), opticien anglais, vivait à Londres dans la première partie du dix-huitième siècle. Il écrivit un traité sur la vue et sur l'usage des lunettes : *A short account of the nature and use of spectacles; in wich is recommended a kind of glass for spectacles, preferable to any hitherto made use of for that purpose*, 1750. Ce traité a obtenu diverses éditions, avec quelques modifications dans le titre.

*Biographical Dictionary*.

**AYSCOUGH** (*Samuel*), savant bibliographe, né à Nottingham vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1804. Son père ayant éprouvé des revers de fortune, le jeune Ayscough fut retiré de l'école, et obligé de servir un meunier. Vers l'an 1770, un gentilhomme qui avait été son camarade de collége l'appela près de lui à Londres, où bientôt après il lui fit avoir de l'emploi au musée Britannique. Ayscough entra dans les ordres, et se vit pourvu du bénéfice de Saint-Gilles-des-Champs. On a de lui (en anglais) : les *Registres de la Tour de Londres*; — le *Catalogue des manuscrits du Musée Britannique*; Londres, 1782, 2 vol. in-4°; — le *Catalogue des livres du même Musée*; ibid., 1787,

2 vol. in-fol. ; — l'*Index de 56 volumes du Gentleman's Magazine;* — l'*Index du Monthly Review ;* — l'*Index du British Critic ;* — l'*Index des Œuvres de Shakspeare*, etc. Il est aussi l'auteur de *Remarques sur les lettres d'un fermier américain de Saint-Jean de Crèvecœur*.

*Gentleman's Magazine*, t. LXXIV.

**AYSCU** (*Edward*), historien anglais, vivait à Cotham (dans le Lincolnshire) au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *A History containing the warres, treaties, marriages, and other occurrents between England and Scotland, from king William the conqueror, until the happy union of them both in our gracious king James; with a brief declaration of the first inhabitants of this Island*, etc.

*Biographical Dictionary*.

**AYSCUE, AYSCOUGH, ASCOUGH** ou **ASKEW** (sir *George*), amiral anglais, né dans la première moitié du dix-septième siècle à South-Kelsey (dans le Lincolnshire), mort vers 1673 ou 1674. Il était fils d'un gentilhomme de la chambre de Charles Ier. Cependant son frère aîné Édouard Ayscue était dévoué aux parlementaires, et commandait à ce titre la flotte écossaise. George lui-même était entré très-jeune dans la marine; et on étendit jusqu'à lui la confiance qu'on accordait à son frère. En 1649 il fut nommé amiral de la flotte écossaise. Il avait déjà rendu quelques services, soit en portant secours à la garnison de Dublin qui manquait de vivres, soit en protégeant les campements de l'armée de Cromwell en Irlande, ce dont le parlement lui avait su gré. En 1651 il fut envoyé avec Black dans les îles Scilly, qui tenaient pour Charles II, avec des forces considérables commandées par John Greenville. Ayscue amena sir Greenville à traiter avec lui, et il lui accorda des conditions honorables. Cette nouvelle fut accueillie avec une vive satisfaction par le parlement. Il restait à soumettre les Barbades et les autres colonies anglaises des Antilles, qui ne voulaient reconnaître que Charles II. Ayscue continua sa mission; et, suivant les ordres formels du parlement, il fut sans pitié pour les insulaires, et les traita en rebelles. Lord Willoughby, gouverneur des Barbades, fut obligé d'en venir à une capitulation. Les colons de Virginie et de Saint-Christophe se soumirent à la république anglaise, mais contraints par la force, et après avoir subi des traitements ignobles et barbares, qui souillent l'histoire de cette conquête. A la restauration de Charles II, George Ayscue fut maintenu dans son commandement en chef des flottes britanniques; il soutint son premier renom dans plusieurs combats livrés aux amiraux Van Tromp, Ruyter et Wasenaër, et il fut souvent victorieux avec des forces inférieures à celles de l'ennemi. En septembre 1662, Ayscue, de concert avec Blake, avait opéré sur la flotte hollandaise des prises glorieuses dans la mer du Nord. Au printemps de 1666, il fut de nouveau nommé amiral de l'escadre bleue (1). Dans les premiers jours de juin, la flotte hollandaise, commandée par Van Tromp et Ruyter, avait été attaquée par les Anglais que dirigeait Monk, duc d'Albemarle. Le premier assaut avait été terrible; et, à la fin du jour, le duc d'Albemarle s'était retiré pour aller joindre le prince Rupert, et lui venir en aide. La retraite s'était opérée en bon ordre, lorsque le jour suivant, le 3 juin, le vaisseau commandé par Ayscue, un des meilleurs de sa flotte, *le Prince-Royal*, toucha sur un banc de sable, et, sans pouvoir ni avancer ni reculer, se trouva sous le plein feu des navires hollandais. Ayscue fut obligé de se rendre au vice-amiral Sweers, et fut retenu prisonnier : on le promena en triomphe dans les principales villes de la Hollande, et il fut enfin enfermé dans la forteresse de Lœvestein. Il n'en sortit qu'en 1667, pour retourner à Londres, où il termina ses jours dans la retraite.

*Biographia Britannica*, article AYSCUE. — Campbell, *Lives of the British admirals*. — Charnock, *Biographia navalis*, 1794, I, 83-93. — Granger, *Biographical History of England*. — Whitelock, *Memorial of English affairs*, éd. 1732. — Heath, *Chronicle of the intestine war in the three Kingdoms of England Scotland et Ireland*, éd. 1676, in-folio, p. 306, 307, 322, 323. — Clarendon, *History of the rebellion*; Oxford, éd. 1807, III, 697, 698, etc. — *La Vie et les Actions memorables du sieur Michel de Ruyter*. — *The life of Michael Adrian de Ruyter ;* Londres, 1677, p. 20, 21. — *Lansdowne MSS*. 821, fol. 20, et 1064, fol. 71.

**AYSSON** (*Diégo-Ximénès*), poëte espagnol, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. On a de lui *los Famosos y eroycos hechos del Cavallero, honra y flor de las Españas, el Cid Ruydiar de Bivar, en octava rima;* Anvers, 1568, in-4°.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

**AYTA** ou **AYTTA** (*Ulric-Viger Van Zuichm*), jurisconsulte hollandais, né dans la Frise en 1507, mort à Bruxelles en 1577. Il étudia d'abord successivement à Deventer, à Leyde, à la Haye, à Louvain, et acheva ses études en France, à Dôle, à Avignon, où il eut pour maître André Alciat, et à Valence, où il fut reçu docteur en droit. Il voyagea ensuite en Italie et en Allemagne, où il se mit en rapport avec les hommes les plus célèbres du temps. Charles-Quint et Philippe II l'employèrent dans plusieurs négociations délicates. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé en 1556 coadjuteur de la riche abbaye de Saint-Bavon, puis membre du *Raad van Staaten* (conseiller des états de Hollande). Ses conseils de modération n'arrêtèrent pas le roi d'Espagne dans ses empiétements sur les droits des Hollandais. Ayta fit un noble usage de sa fortune: il fonda un hôpital à Zuichom en Frise, et dota richement, à Louvain, le collége de *Viglius*, ainsi appelé du nom du fondateur. Son

(1) Ayscue ne fut point amiral de l'escadre blanche, comme le prétendent la plupart des ouvrages ou dictionnaires biographiques.

corps fut enterré à Gand dans l'église de Saint-Jean, où une épitaphe rappelle les services qu'il a rendus à sa patrie. Voici les titres de ses ouvrages imprimés : *Institutiones D. Justiniani, in græc. ling. per Theophilum olim traductæ;* Louvain, 1536, in-4° ; — *Justificatio rationum ob quas regina Hungariæ, Belgii gubernatrix, contra ducem Cliviæ arma sumpsit ;* Anvers, 1543, in-8° ; — *Comment. in tit.* 10, *lib.* 2, *Instit., de Testamentis ;* Bâle, etc. ; — *Comment. in tit. Digest. de Rebus creditis*, etc.; Cologne, 1585, in-8° ; — *Epistolæ politicæ et historicæ ad Joach. Hopperum*, etc., *cura Simon., abb. Gabbema;* Louvain, 1661, in-8°.

Petrus, *de Scriptoribus Frisiæ.* — Foppens, *Bibl. Belgica.* — Panzirol, *de Claris legum interpret.*, p. 287. — Taisand, *les Vies des plus célèbres jurisconsultes.* — Strada, *de Bello Belgico*, lib. IV.

**AYTON** ( sir *Robert*), poëte écossais, né à Kinaldie (dans le Fifeshire) en 1570, mort à Londres en mars 1638. Il étudia à l'université de Saint-André, où il reçut le grade de maître ès arts en 1588; il se perfectionna ensuite en France. En 1603, Ayton adressa un panégyrique en hexamètres latins à Jacques Ier : *De felici et semper augusto Jacobo VI, Scotiæ, insularumque adjacentium regis imperio, nunc recens florentissimis Angliæ et Hiberniæ sceptris amplificato, Roberti Aytoni, Scoti, panegyris.* Il adressa des pièces de poésie à d'autres membres de la famille royale, et particulièrement au duc de Buckingham; elles respirent toutes un étrange esprit d'adulation, ce qui fit dire à ses biographes qu'Ayton était un courtisan accompli. Ce système lui réussit ; car il devint successivement secrétaire particulier de la reine, chambellan et maître des requêtes ; et il acheta plusieurs propriétés. On a encore de lui : *In Obitum ducis Buckinghamii a Filtono cultro extincti*, 1628, poëme latin en vers hexamètres et pentamètres. Ayton a aussi écrit en écossais. On dit que Burne était un de ses admirateurs.

*Deliciæ poetarum Scotorum.* — *Miscellanies of the Bannatyne club.* — Dempster, *Historia ecclesiastica.* — *The poems of* sir Robert Ayton, édités par Ch. Roger in-8°, 1844.

**AYTTA.** *Voy.* AYTA.

**AYYOUBITES.** *Voy.* AYOUBITES.

**AYYOUB-IBN-SHADAH.** *Voy.* AIOUB-BEN-CHADY.

**AZAD-KHAN**, chef afghan et gouverneur d'Azer-Baijan, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. En 1753, quelques années après la mort de Nadir, Azad-Khan disputa le trône de Perse à Karim-Khan-Zend, sur lequel il remporta une victoire complète, et qu'il déposséda quelque temps de la royauté; mais Karim-Khan-Zend eut sa revanche dans une autre rencontre, et Azad s'échappa à grand'peine. Secondé par le chef des Khist, Karim-Khan poursuivit les fugitifs et remonta sur le trône. Le vaincu s'enfuit à Bagdad, puis en Géorgie. Las enfin de cette existence de proscrit, Azad vint implorer la clémence de Karim, qui lui pardonna, l'éleva aux plus grands honneurs, et en fit son ami. On n'a plus ensuite de détails sur ce personnage. Quant à Karim, il mourut en 1779.

Malcolm, *History of Persia.* — *Biographical Dictionary.*

**AZAD-ED-DAULAH**, second prince de la dynastie des Dilami, souverains de la Perse occidentale, naquit au commencement du dixième siècle, et mourut en 983. Il fut nommé, jeune encore, gouverneur de Shiraz, et, peu de temps après, vizir du khalife de Bagdad. Il était traité par tous les princes voisins en souverain absolu, et il l'était de fait. Son gouvernement, qui dura trente-trois ans, fut une suite de bienfaits. Il protégea la littérature, et fut chanté par les poëtes et par les historiens. Il embellit la capitale de l'empire, et répara tous les dommages qu'elle avait essuyés pendant plusieurs siéges. L'impôt vexatoire pour les pèlerinages religieux fut supprimé; les temples de Médine, de Kerbela et de Nujuff furent réparés. Il fit élever des hôpitaux pour les pauvres à Bagdad, et y plaça des médecins habiles, avec tous les remèdes nécessaires aux malades. Parmi les travaux publics les plus remarquables exécutés par son ordre, on cite un barrage de la rivière de Kir, qui passait dans la plaine de Mardarht. Ce barrage, appelé Bandi-Amir, situé à peu de distance des ruines de Persépolis, eut pour effet de fertiliser toute la contrée. Malheureusement, Azad, en mourant, ne légua pas à ses successeurs son habileté et ses bonnes intentions. Sa mémoire resta longtemps bénie dans la contrée qu'il avait gouvernée.

Malcolm, *History of Persia.* — Price, *Mahommedan history.*

**AZAÏRI DE RAI**, poëte persan à la cour des princes de la famille Dilami ou Bazah, vivait à la fin du dixième siècle. Quand Mahmoud de Ghizni s'empara de la Perse occidentale, le poëte suivit la fortune du vainqueur, et la chanta. Mahmoud, charmé des panégyriques d'Azaïri, les paya au poids de l'or. Suivant l'auteur de *Magalis-el-Mumenin*, les œuvres d'Azaïri étaient en grande estime de son temps.

Daulatshah, *Poëtes persans.*

**AZAÏS** (*Pierre-Hyacinthe*), musicien français, né à Ladern (Languedoc) en 1743, mort à Toulouse en 1793. Il commença par être enfant de chœur; à quinze ans, il fut placé à Auch comme sous-maître de musique. A vingt ans, il dirigea un concert d'artistes et d'amateurs à Marseille. Deux ans après, il vint à Paris, fit exécuter plusieurs motets au concert spirituel, reçut des conseils de Gossec, et se lia d'amitié avec l'abbé Roussier. Enfin il passa dix-sept ans comme maître de musique au collége de Sorrèze. On a de lui : *Méthode de musique sur un nouveau plan*, in-12, 1776; — *Douze sonates pour le violoncelle, six duos* pour le même instrument, et *six trios* pour deux violons et basse, 1780. Il a laissé en manuscrit un grand nombre de messes et de motets.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

**AZAÏS** (*Pierre-Hyacinthe*), philosophe moraliste, naquit à Sorrèze le 1er mars 1766, et mourut à Paris le 22 janvier 1845. Fils du maître de musique au collége de Sorrèze, musicien lui-même, il fut pris en affection par les respectables bénédictins qui dirigeaient cet établissement; l'un d'eux surtout, professeur de physique, le traita comme un fils, lui inspira le goût des études élevées, et lui donna l'exemple des plus touchantes vertus. A dix-sept ans, Azaïs entra dans la congrégation des Doctrinaires, où se trouvaient alors des hommes d'un grand mérite, tels que Daunou, Laromiguière, etc. Il fut envoyé au collége de Tarbes comme régent de cinquième; mais ces fonctions étaient antipathiques à son caractère ardent. Il écrivit à son père sur le ton du désespoir. Ses lettres tombèrent entre les mains de l'évêque d'Oléron en Béarn; l'évêque en fut frappé, voulut voir le jeune homme, et lui offrit de le garder près de lui à titre de secrétaire. Azaïs accepta avec joie cette douce position. Le palais d'un évêque rassemblait alors tout ce que la société française avait de plus élevé, et présentait au moraliste un champ précieux d'observations. Azaïs sut profiter de son séjour à Oléron. Mais l'évêque l'engageait à entrer dans les ordres, et telle n'était point sa vocation. Il alla au fond des Cévennes s'enfermer en qualité d'organiste dans une petite abbaye de bénédictins. Les approches de la révolution le tirèrent de cette agreste solitude. Après avoir vu sans peine les premiers actes du nouveau régime, il fut indigné de ses horreurs, et publia, à cette occasion, une brochure véhémente; il fut poursuivi, et condamné à la déportation; mais il trouva un refuge à l'hôpital de Tarbes près des bonnes sœurs de la Charité, pour lesquelles il conserva toujours une religieuse reconnaissance.

Là, en présence des bouleversements révolutionnaires, mais sous l'influence du calme que la bonté répandit dans l'asile du pauvre, Azaïs fut conduit par le sentiment religieux le plus doux à cette doctrine des *compensations* qui plus tard devait populariser son nom (1). Ses premiers essais ne furent d'abord que l'épanchement de son âme; puis il chercha la loi de cet équilibre qu'il entrevoyait dans les destinées humaines. « La somme générale de destruction, dit-il, est nécessairement égale à la somme de recomposition, puisque tous les êtres alternativement se forment et se décomposent, et que l'univers se maintient immuable dans sa forme. L'homme est inévitablement soumis à cette loi. Mais pour lui, être sensible, une jouissance, un plaisir, *le bonheur,* résultent de tout ce qui le forme, le conserve, l'améliore ou l'élève. Une souffrance, une peine, *le malheur,* résultent de tout ce qui l'abaisse ou le détruit; l'homme formé avec le plus de perfection, environné du plus grand nombre de biens et d'avantages, est celui qui reçoit le plus de bonheur. Mais en lui les opérations de la puissance de destruction sont plus multipliées et plus vivement senties. Ainsi le malheur, dans l'ensemble de la vie humaine, est nécessairement proportionné au bonheur; de même que la puissance de formation est balancée par celle de destruction. Il y a donc *compensation.* »

(1) Voyez *Nouvelle Revue encyclopédique*, publiée par MM. F. Didot, 2e année, n° 10.

Lorsqu'il lui fallut quitter son humble asile, Azaïs alla dans les Pyrénées chercher une retraite plus vaste, mais non moins paisible. Son sujet s'agrandissait sans cesse devant lui. Il osa enfin embrasser le plan général de l'univers. L'*expansion,* force première portant chaque être à s'étendre indéfiniment, mais contenue en chacun par l'expansion de tous les autres : tel est, selon lui, le principe général d'où résultent deux masses d'action, l'une de dilatation, l'autre de compression, dont le balancement exact et nécessaire produit l'équilibre de l'univers. Telle est l'idée première du *système universel :* « œuvre « complète, dont la base est contestable sans « doute, mais dont les conséquences sont plau« sibles, les déductions rationnelles, les faits « coordonnés en toute rigueur du principe, et « qui mérite assurément qu'on l'examine et qu'on « la discute (1). »

Azaïs identifié à son système, n'ayant désormais d'autre avenir, d'autre ambition que le succès de ses pensées, vint à Paris en 1806, plein d'ardeur et d'espoir; mais bien des obstacles l'y attendaient, et le plus grand était la répulsion, condamnant d'avance toute conception systématique. Rien cependant ne put ébranler sa persévérance et ses convictions. Il publia plusieurs ouvrages qui, sous différentes formes, concourent tous au même but; puis il exposa ses idées à l'Athénée, devant un brillant auditoire. Cependant pour soutenir sa famille il lui fallut demander un emploi : il obtint celui d'inspecteur de la librairie à Nancy. En 1815, ayant écrit avec chaleur pour la cause de Napoléon, il perdit sa place et lutta longtemps contre l'infortune. Enfin quelques savants qui lui portaient un intérêt véritable, et surtout madame de Staël, obtinrent pour lui du gouvernement une pension qui le mit à même de se renfermer dans ses travaux philosophiques. Alors il professa son système dans son jardin; et là, par son éloquence grave et douce, par la hauteur de ses conceptions, par la simplicité de ses mœurs, il rappelait, on l'a dit souvent, les sages de la Grèce; il les rappelait aussi par la sérénité que ses principes répandaient sur sa vie privée. Il resta toujours pauvre, et donna sans cesse l'exemple de la consolante philosophie qu'il enseignait. Les principaux ouvrages d'Azaïs sont : *Des compensations dans les destinées humaines*, publié pour la première fois en 1809; — *Système universel,* 8 vol., 1812; — *Manuel du Philosophe,*

(1) *Écho du monde savant*, 13 et 17 avril 1845, notice sur Azaïs.

1 vol., 1816; — *Du sort de l'homme dans toutes les conditions*, 3 vol., 1820; — *Jugement impartial sur Napoléon*, 1 vol., 1820; — *Cours de philosophie générale*, 8 vol., 1824; — *Explication universelle*, 3 vol., 1826; — *Jeunesse, Maturité, Religion, Philosophie*, 1 vol., 1837.

GUADET.

J. Guadet, *Notice sur Azaïs et ses ouvrages*, précédant la cinquième édition des *Compensations*, publiée en 1846 par MM. F. Didot.

**AZALAÏS** ou **ADÉLAÏDE** DE PORCAIRAGUE, femme poëte française, morte vers 1160. Elle était issue d'une famille de Montpellier, et composa pour Gui Guerrejat, frère de Guillaume VII, dont elle était aimée, des chansons qui eurent du succès. Une seule de ces compositions s'est conservée : il y est question de Rambaud, prince d'Orange, et de ses infidélités. Azalaïs soutient, dans cette pièce, moins sa cause que celle d'une amie abandonnée par ce seigneur (1), tandis qu'elle se félicite elle-même d'avoir un ami loyal, avec qui elle ne court point risque de s'être mal engagée. Gui Guerrejat qu'elle aimait habitait Narbonne, où Azalaïs lui envoya sa chanson par son jongleur.

Millot, *Hist. des Troubadours*, I, 112. — D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, III. 48. — Manuscrit de la Bibl. nat., n° 7225.— *Histoire littéraire de la France*, t. XIII.

**AZAMBUJA** (don *João Esteves* DE), cardinal archevêque de Lisbonne, né au quatorzième siècle dans la bourgade dont il avait pris le nom, et qui fait partie aujourd'hui du patriarcat de Lisbonne, mort à Bruges le 23 janvier 1415. Il appartenait à une antique famille, et suivit d'abord la carrière des armes. Il l'abandonna ensuite pour se livrer à l'étude et entrer dans les ordres. Le fondateur de la maison d'Avis le tenait en grande estime; si bien que l'ancien capitaine, après avoir passé par divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique, fut élevé en 1402 à l'archevêché de Lisbonne. En 1409, il fut envoyé au concile de Pise, et ne quitta l'Italie que pour visiter Jérusalem. De retour en Portugal et déjà avancé en âge, il fut promu, en 1411, à la plus haute dignité de l'Église par Grégoire XII, et il devint cardinal prêtre du titre de Saint-Pierre *ad Vincula*. Voulant recevoir lui-même des mains du souverain pontife les insignes sacrés, il se rendit à Rome, et, au moment où il songeait à revenir à Lisbonne, il tomba malade à Bruges. Ce fut là qu'il mourut le 23 janvier; son corps fut transporté au couvent des religieuses dominicaines, qu'il avait fondé en 1392. On a de lui les *Statuts* du monastère du Saint-Sauveur.

FERD. DENIS.

Barbosa Machado, *Biblioth. Lusitana*.

**AZAMBUZA** (*Diogo* DE), voyageur portugais, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut chargé par le roi de Portugal, Jean II, de fonder une colonie sur la côte d'Afrique, pour donner un nouveau développement au commerce portugais, déjà accru par la découverte de la côte de Guinée. L'expédition, commandée par Azambuza et composée de douze bâtiments, sortit de Lisbonne en 1481, et après douze jours de navigation arriva au petit port de Besequichi. Azambuza notifia immédiatement son arrivée au roi Casamense ou Kasamansa, qui lui annonça sa visite pour le lendemain. Le capitaine portugais, pour produire plus d'effet sur le souverain indigène, déploya la plus grande pompe dans cette réception et demanda deux choses : la faculté de faire connaître aux habitants la foi chrétienne et celle d'établir une colonie sur la côte. Il en résulterait, disait Azambuza, que Casamense aurait un puissant allié dans le roi de Portugal, et que les deux nations feraient un commerce réciproque qui leur serait également avantageux. Le roi indigène répondit d'une manière évasive à la première demande; et, après s'être longtemps fait presser sur l'autre, consentit à l'érection d'un fort. Les Portugais se mirent aussitôt à l'œuvre. Quoique souvent troublés par les habitants, mais soutenus par le roi Kasamansa, les Européens eurent bientôt élevé sur un rocher un fort auquel le roi Jean II donna le nom de Saint-George-de-la-Mina, et lui-même ajouta aux titres qu'il avait déjà celui de *seigneur de la côte de Guinée*. Azambuza fut nommé gouverneur du pays. Il y resta encore trois ans pour achever et surveiller son œuvre. La colonie se recruta des émigrants de la métropole, et Azambuza retourna ensuite dans sa patrie. On doit à ce navigateur la justice qu'il fut du petit nombre de ceux qui surent ouvrir au commerce de leur pays des relations nouvelles et des débouchés féconds, sans pour cela recourir à la violence et à l'oppression.

Wimmer, *Geschichte der geographischen Entdeckungen*, II, 66-68. — Marmol, *Description générale de l'Afrique*, IX, 22.

**AZAN** ou **ASAN** I, chef des Bulgares, mort en 1195. Il forma avec Pierre et Jean, ses deux frères, le dessein de se soustraire à la domination des Grecs; et, pour avoir un prétexte, il vint demander à Isaac l'Ange un commandement dans ses troupes et des terres incultes du mont Hémus. Sur le refus de l'empereur, Azan engagea dans ses intérêts plusieurs généraux grecs, qui négligèrent de mettre des garnisons dans les villes dont ils avaient le commandement. Azan et ses frères profitèrent de cette incurie; ils allèrent chercher l'ennemi jusqu'à Philippopoli et à Bérée. En 1195, ils défirent une armée envoyée contre eux par Alexis l'Ange et commandée par Sébastocrator, qui fut fait prisonnier de guerre. Azan fut tué peu de temps après par Johan ou Jean, son parent.

**AZAN** II (*Jean*), fils et successeur du précédent, mort en 1241. Il ne régna pas immédiatement après son père. Pierre, son frère, vengea la mort d'Azan I^er^, et fut tué lui-même. Son

(1) C'est à tort, il nous semble, qu'on dit le contraire dans quelques ouvrages biographiques : la chanson conservée ne permet guère le doute à ce sujet.

troisième frère, Jean, qui lui succéda, mourut en 1207 au siége de Thessalonique. Jean, dont il est parlé ici, s'étant retiré en Russie, en revint, et fit la guerre à Verylas, qui, après s'être défendu dans la ville de Trinore, n'en sortit que pour avoir les yeux crevés. En 1230, après sept années de règne, Jean Azan vainquit Théodore l'Ange, prince d'Épire, qu'il fit prisonnier, et à qui il fit crever les yeux, mais qu'il relâcha deux ou trois ans plus tard; il épousa même Irène, fille du prince. En 1235, secondé par ce nouvel allié, le roi des Bulgares entreprit d'assiéger Constantinople. Il fut défait, et Azan fit alliance avec les Français, qu'il abandonna ensuite pour aller porter la guerre en Hongrie.

**AZAN III**, petit-fils d'Azan II, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Les agitations auxquelles la Bulgarie était en proie interrompaient souvent l'ordre des successions au trône dans ce pays. Un usurpateur de basse extraction, du nom de Lachanas, régnait en Bulgarie. Azan, devenu gendre de Michel Paléologue, fut établi sur le trône par cet empereur, et Lachanas alla implorer le secours des Tartares. D'autre part, un nouveau compétiteur, appelé Terter, vint disputer le trône à Azan. A peine reconnu roi, il éprouva un profond dégoût de la royauté; et, sous prétexte d'aller visiter à Constantinople l'empereur son père, Azan vint dans cette capitale, et y resta satisfait du simple titre de prince de Romanie. Il fut la tige d'une famille illustre, appelée les Azanides.

Du Cange, *Famille Byzant.* — Moréri, *Dictionn. historique.*

**AZANZA** (*don Joseph-Miguel* DE), homme d'État espagnol, né en 1746 à Aviz, mort le 20 juin 1826. Il fit ses études à Sangueza et à Pampelune, et passa, âgé de dix-sept ans, à la Havane pour y compléter son éducation, sous la direction de son oncle Martin José de Alegria, directeur général de la compagnie royale de Caracas. Il fit de longs voyages dans différentes provinces, et occupa plusieurs fonctions militaires et administratives; il servit en Europe, et se distingua en 1781 au siége de Gibraltar. Envoyé par la cour de Madrid comme chargé d'affaires près les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Berlin, il s'acquitta honorablement de ces missions, et fut créé intendant des provinces du Toro et de Salamanque, puis corrégidor de leur circonscription, enfin intendant des armées à Valence et à Murcie. Il fit la campagne de Roussillon en 1795, obtint le titre de conseiller, et devint ministre de la guerre. Nommé par Charles IV vice-roi, gouverneur, capitaine général et président de l'audience royale de Mexico, il s'acquitta de ses fonctions avec l'habileté que devaient faire attendre de sa part son talent d'administrateur et ses connaissances locales. Rappelé en 1799, il siégea depuis ce temps au conseil d'État. Ministre des finances pendant le règne momentané de Ferdinand VII, il devint membre de la junte suprême du gouvernement, assemblée sous la présidence de l'infant don Antonio, quand Ferdinand partit pour Bayonne. Le général Murat occupait militairement Madrid : Azanza dans ses rapports avec lui, au milieu de circonstances difficiles, montra de la sagesse et une noble fermeté. Bientôt après il alla présider, à Bayonne, la junte en faveur du frère de Napoléon, et fut un de ceux qui coopérèrent le plus au changement passager du gouvernement. Il devint ministre de la justice sous le roi Joseph, puis ministre des Indes. Il joignit bientôt à ce portefeuille celui des affaires ecclésiastiques, et bientôt après le département des affaires étrangères. Malgré tant de faveurs, il conserva toujours cet amour de la liberté, ce patriotisme qui se montra si brillant aux assemblées des cortès. On entendit Azanza dans un discours de remercîment fait au roi, à l'occasion de l'installation des conseils (3 mai 1809), lui dire que « l'espérance des Espagnols était de voir la liberté individuelle et civile servir désormais de base à la monarchie; que le roi lui-même en avait donné la généreuse assurance, et que pour ce bienfait une éternelle reconnaissance lui était due. » Nommé ambassadeur extraordinaire pour féliciter Napoléon sur son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, commissaire royal par la royauté de Grenade, chevalier de la Toison d'or et duc de Santa-Fé, il vit bientôt sa fortune disparaître par le retour de Ferdinand VII. Sa réputation demeura intacte, malgré les accusations dirigées contre lui, et auxquelles il répondit de concert avec son collègue dans un mémoire intitulé *Mémoire de don Miguel de Azanza et de don Gonzalo O-Farill, et exposé des faits qui justifient leur conduite, de mars* 1808 *à avril* 1814, traduit en français par Al. Foudras, in-8°; Paris, 1815. On y trouve des documents fort curieux. Azanza vécut retiré en France, et mourut à Bordeaux à l'âge de quatre-vingts ans. Il a laissé en manuscrit un *Mémoire sur l'Amérique septentrionale.*

*Biographie des Contemporains.* — *Annales biographiques*, vol. I, p. 297-320. — Al. de Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, vol. I.

**AZARA** (*don Joseph-Nicolas* D'), diplomate espagnol, né en 1731 à Barbunalès en Aragon, mort à Paris le 26 janvier 1804. Il fit ses études à Huesca et à l'université de Salamanque. Dès cette époque il révéla son penchant pour les beaux-arts, tant par les travaux auxquels il s'adonna que par les liaisons qu'il contracta avec des hommes dont l'entretien habituel était capable d'éclairer son jugement et d'exercer son goût. En 1765, il obtint l'emploi d'agent du gouvernement espagnol près la daterie pontificale; et son séjour à Rome développa encore ses talents. La part qu'il avait eue aux mesures qui décidèrent l'abolition de l'ordre des Jésuites ne fut pas sans influence sur les disgrâces qui l'atteignirent dans la suite, tant auprès de Pie VI, à la nomination

duquel il avait cependant contribué de tout son crédit, qu'auprès du cabinet de Madrid, dirigé alors par le fameux cardinal Zélada. Dès ce temps, d'Azara avait succédé au comte Grimaldi dans le poste d'ambassadeur d'Espagne près la cour de Rome; il l'avait réellement occupé jusque-là, mais sous un titre plus modeste. Son influence parmi les savants et son patronage sur les artistes s'accrurent alors en raison de sa nouvelle dignité. Elle profita surtout au peintre Mengs, l'ami de sa jeunesse, ainsi qu'au savant compatriote d'Azara, à Arteaya, qui devint son bibliothécaire, et au célèbre imprimeur Bodoni, dont il fut le patron zélé et enthousiaste. A cette époque se rapportent aussi son Essai de perfectionnement du vernis de la porcelaine, tenté avec le graveur Volpato, les fouilles qu'il fit faire, de concert avec le prince de Santa-Croce, sur le territoire de la *Campagne des anciens Pisons*, à Tivoli, ainsi que l'érection du cénotaphe de Charles III dans l'église Saint-Jacques de la nation espagnole. L'occupation de l'Italie par les Français, et les liaisons qu'il avait déjà formées avec Jérôme Bonaparte, le rendirent un précieux médiateur de la cour de Rome auprès du premier consul. Azara lui offrit la tête d'Alexandre, qu'on voit encore au musée du Louvre, et qui passait pour le seul portrait authentique du héros de l'antiquité. La ligne de politique qu'il suivit durant sa mission à Paris eut pour base cette croyance du diplomate espagnol, que les intérêts de son pays étaient liés à ceux de la France. Mais le cabinet de Madrid n'eut pas toujours une égale confiance dans les intentions du chef de la république française, et chacune de ses fluctuations décidèrent la disgrâce ou le retour d'Azara dans la faveur de sa cour. On lui doit : la publication des *Ouvrages* de Mengs, précédés d'une *Notice* sur la vie de ce peintre; Parme, 1780, 2 vol. in-4° : travail fait en collaboration avec Francisco Milizia, auteur des *Memorie degli architetti antichi e moderni;* Bassano, 1785, 2 vol. in-8°; — une traduction de l'ouvrage de Bowles sur l'*Histoire naturelle et physique de l'Espagne*, imprimée à Madrid, et traduite en italien par Milizia; Parme, 1783, 2 vol. in-4°; — la publication du poëme posthume du cardinal de Bernis, *la Religion vengée;* 1785, in-fol.; — l'élégante traduction espagnole de la *Vie de Cicéron* par Middleton; Madrid, 1790, 4 vol. in-4°. Il laissa aussi plusieurs manuscrits, notamment des *Mémoires,* composés pendant les loisirs de son exil à Barcelone.

Bourgoing. *Notice historique sur le chevalier d'Azara;* Paris. 1804, in-8°. — Walckenaer, *Notice sur Azara,* dans le *Voyage en Amérique.* — De Angelis, *Coleccion de Obras.*

**AZARA** (*don Félix* D'), savant voyageur espagnol, frère du précédent, naquit le 18 mai 1746 à Barbunalès, et mourut dans l'Aragon en 1811. Il suivit la carrière militaire, et y parvint au grade de brigadier général. En 1775, il prit part à la malheureuse expédition contre Alger, où il fut grièvement blessé. En 1781, il se trouva au nombre des commissaires chargés, en exécution du traité de Saint-Ildefonse, de tracer les limites des possessions de l'Espagne et du Portugal en Amérique. Pendant son séjour dans le nouveau monde, il entreprit, à ses risques et périls, de dresser une carte de la vaste contrée dont il venait de lever seulement les frontières. Treize ans de travaux pénibles suffirent à peine à cette entreprise, qui fut souvent interrompue par des tracasseries de toutes sortes, suscitées par le gouverneur de l'Assomption, de connivence avec le vice-roi espagnol à Buenos-Ayres. Ce dernier parvint à s'approprier une partie des papiers d'Azara, contenant des observations d'histoire naturelle, et les envoya à la cour de Madrid comme étant son œuvre. A son retour en Europe en 1801, Azara accourut à Paris pour y revoir son frère, et faire les dispositions nécessaires à la publication de ses travaux. Pendant son séjour en Amérique, il avait envoyé à son frère, ambassadeur à Paris, des notes manuscrites qui furent traduites et imprimées en français sous ce titre : *Essai sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay, écrit depuis* 1783 *jusqu'en* 1796, *avec un appendice sur quelques reptiles*; Paris, 1801, 2 vol. in-8°. Après son retour en Europe, l'auteur de cet intéressant ouvrage le publia en espagnol, sous le titre : *Apuntamientos para la Historia natural de los quadrupedos del Paraguay y Rio de la Plata;* Madrid, 1802, petit in-4°. Ce travail, peu connu des naturalistes, sur les *mammifères* du Paraguay et du Rio de la Plata, fut bientôt suivi d'un autre sur les *oiseaux*, sous le titre : *Apuntamientos para la Historia natural de los pajaros del Paraguay y Rio de la Plata.* On doit regretter que l'auteur n'ait pas été préalablement initié à l'étude de l'histoire naturelle : on trouve dans ses ouvrages des détails inutiles, et même inexacts. Son ouvrage principal est intitulé *Voyage dans l'Amérique méridionale depuis* 1781 *jusqu'en* 1801; Paris, 1809, 4 vol. in-8° avec atlas, publié sur le manuscrit de l'auteur par C.-A. Walckenaer. On y trouve le récit de la découverte et de la conquête, avec une description exacte, du Paraguay et du Rio de la Plata. G. Cuvier et C.-A. Walckenaer y ont, en outre, ajouté des notes fort intéressantes. Les 3e et 4e volumes renferment l'ornithologie de ces contrées, traduits par Sonnini, avec des notes et des planches. Le courageux Varela, si cruellement assassiné à Montevideo, a réimprimé Azara en espagnol, sur le lieu même de ses observations.

C.-A. Walckenaer, *Notice sur F. Azara*, en tête du 1er volume du *Voyage dans l'Amérique méridionale.*

**AZARI** (*Sheikh*), poëte persan, né vers 1388, mort en 1460. Il était de la secte des sufites; comme croyant, il mérita le nom de *Roi de la foi*, et comme poëte, celui de *Roi des poëtes.* A cette époque un poëte était un saint ou sufi qui passait sa vie en privations et en pèlerinages. Il visita plusieurs fois la Mecque, où il composa

un travail intitulé *Sa'nis-Saffa*. Puis il visita l'Inde, et fut reçu avec une grande déférence par le sultan Ahmed, qui le couvrit d'or et de présents; mais le poëte les refusa.

Daulatshah, *Poëtes persans*. — *Majâlis-el-Muminin* (manuscrit persan).

**AZARIAH** ou **AZARIAS**, en hébreu עזריה, en grec (texte des Septante et de Josèphe) Ἀζαρίας, nom commun à plusieurs personnages de la Bible, dont l'un était grand prêtre, contemporain de David et de Salomon (Josèphe, *Antiq. Jud.*, X, 8). C'est probablement le même que le fils de Zadok, dont il est question dans le Ier livre des *Rois*, IV, 2-5. Un autre *Azariah*, également grand prêtre, qui résista aux empiétements de la royauté, vécut 760 avant J.-C. (II *Chronic.*, XXVI, 16). C'était aussi le nom d'un des chefs qui, malgré les avertissements de Jérémie, conduisirent les Juifs en Égypte (Jérémie, XLIII, 2). Enfin, le général des Machabées, qui, jaloux de la gloire de ses compagnons, attaqua, malgré l'avis de Judas Machabée, la garnison syrienne de Jamnia, sous les ordres de Gorgias, et fut battu, s'appelait aussi *Azariah*. (I *Machab.*, V, 55; Josèphe, *Antiq. Jud.*, XII, 8). — Quant à Azarias, synonyme d'Osias ou Ozias, *voy.* Osias.

**AZARIAH** (*Ben-Ephraïm-Pigo*), rabbin italien, vivait à Venise dans la première moitié du dix-septième siècle, et mourut en 1642. Il était prêcheur de la synagogue. On a de lui : *Sepher Bina Lehittim* (le Livre de l'intelligence des temps); — *Ghedule theruma* (les Grandeurs de l'offrande).

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 945, 946; III, 872. — Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, IV, 283-284.

**AZARIAH DE ROSSI** ou **DE RUBEIS**, rabbin d'Italie et écrivain, natif de Mantoue, vivait à Ferrare dans le seizième siècle. C'est un des juifs les plus érudits de ce temps. On a de lui : *Haor Enajim* (la Lumière des Yeux); Mantoue, 1574, in-4°. L'auteur y discute plusieurs points d'histoire. Les livres des chrétiens, qu'il connaissait beaucoup, y sont souvent cités.

De Rossi, *Dizion. storic. degl. autor. Ebrei.* — Wolf, *Bibl. hebr.* — Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.* — Plantavitius, *Florileg. Rabbin.* — Lelong, *Biblioth. sacra.*

**AZARIAH** (*Samuel*), écrivain juif, qui embrassa l'islamisme : on ignore l'époque où il vivait. On lui attribue en arabe la description des cérémonies juives. Dans le même ouvrage on trouve un *Traité d'astronomie* de son fils, qui, comme son père, s'était fait mahométan.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 945. — Urus, *Catalog. MS. Oriental. Bibl. Bodleian.*, I, 48.

**AZARIO** (*Pierre*), historien italien, né à Novare dans le commencement du quatorzième siècle : on ignore la date de sa mort. Il fut d'abord notaire, puis chancelier de Jean Pirovano, podestat de la cité de Tortone. Il composa une chronique dont voici le titre : *Liber gestorum in Lombardia et præcipue per Dominos Mediolani, ab anno* 1250 *usque ad annum* 1362; elle fut imprimée d'abord dans le vol. IX du *Thesaurus antiquitatum*, du P. Burmann, puis dans le XVIe vol. de Muratori, *Scriptores Rerum Italicarum*. Suivant Cotta (*Museo Novarese*), Azario continua sa chronique jusqu'à l'année 1389. Mais Muratori ne parle point de cette continuation. A la suite de la Chronique d'Azario, insérée dans le vol. cité de *Script. Rer. Ital.*, on trouve un opuscule du même auteur, sous le titre : *De Bello Canapiciano et comitatu Masini*; un troisième ouvrage d'Azario, *De Dominio centum nobilium magnatum Lombardiæ*, est resté inédit.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**AZE** ou **ADZER** (*Daniel-Jansen*), médailliste danois du dix-huitième siècle, mort en 1808. Il fit partie de l'Académie des arts à Copenhague, étudia à Rome, et exécuta des médailles qui sont estimées, entre autres celles d'or et d'argent qui sont données en prix par la Société d'agriculture de Suède.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

**AZEGLIO** (1) (*César-Taparelli*, marquis d'), conseiller de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, naquit à Turin en 1763, et mourut le 26 novembre 1830. Il était fils du comte Robert Lagnasco, embrassa l'état militaire, et servit contre la France en 1792. Dès les premiers engagements, il fut fait prisonnier, et on le retint en France jusqu'en 1796. En 1798, il émigra avec la cour de Turin. En 1814, Victor-Emmanuel le nomma gentilhomme de sa chambre, et ambassadeur à Rome. Azeglio dirigea jusqu'à sa mort un journal conservateur, intitulé *l'Amico d'Italia*.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, etc.

* **AZEGLIO** (*Massimo Taparelli*, marquis d'), premier ministre du roi de Sardaigne, et fils du précédent, naquit à Turin le 2 octobre 1798. Descendant d'une ancienne famille noble du Piémont, il fut élevé dans la maison paternelle, et eut pour précepteur un ecclésiastique d'une sévérité extrême. A quinze ans, il accompagna son père, envoyé en ambassade à Rome. Ce fut là que se développèrent ses talents pour les arts, particulièrement pour la peinture et la musique. Son père le destina à l'armée, et le fit entrer, comme officier, dans un régiment de cavalerie piémontais. Mais bientôt dégoûté de la vie militaire, que Goethe appelle si bien « une misère dorée » (*Glänzendes Elend*), le jeune d'Azeglio consacra tous ses loisirs à l'étude des lettres et à ses travaux favoris; il s'y livra avec tant d'ardeur, qu'il tomba malade, et fut obligé de prendre son congé. Sa santé se rétablit par un voyage à Rome. Là son admiration pour les œuvres des maîtres ne fut point une passion stérile : il ne tarda pas à s'élever lui-même au rang des premiers peintres de son époque. Plusieurs de ses tableaux ont été exposés à Paris au Louvre et au musée royal de Turin; on cite entre au-

(1) Et non *Azelio*, comme l'écrivent quelques ouvrages biographiques.

tres, comme un chef-d'œuvre, le tableau qui représente l'*Origine de la famille des Sforza*. Après un séjour de huit ans dans la ville éternelle, il revint à Turin, où il vit mourir son père en 1830. Il visita ensuite Milan, où il se lia d'amitié avec Grossi, l'auteur de *Marco Visconti*, et avec l'illustre Manzoni, dont il épousa la fille. Celle-ci ne vécut que peu d'années, et le laissa père d'une petite fille. Quelque temps après, il se remaria avec mademoiselle Louise Blondel.

C'est depuis 1833 que M. d'Azeglio s'est aussi révélé comme littérateur. Il débuta, dans cette année, par la publication d'*Ettore Fieramosco*, roman qui devait contribuer au réveil du sentiment national, et qui fut accueilli avec enthousiasme dans toute l'Italie. Son roman historique, intitulé *Nicolo de' Lapi*, ou *i Palleschi e i Piagnoni*, Milan, 1841, eut encore plus de succès. On y trouve un récit animé de la destruction de la république de Florence, avec tous ses épisodes dramatiques. Bientôt les événements politiques de l'Italie fixèrent toute son attention. En 1846, il fit paraître à Florence, *Degli ultimi casi di Romagna*, ouvrage qui le rendit très-populaire, et où il expose avec sagesse les réformes nécessaires dans les États romains. Après l'avénement de Pie IX, M. d'Azeglio se rendit à Rome, et ne fut peut-être pas étranger à l'adoption de la politique libérale du saint-père. Il publia alors une série d'écrits sur les lois de la presse, sur l'émancipation des juifs, sur l'incorporation de Lucques à la Toscane, sur l'opinion nationale, etc. Ces écrits politiques ont été réunis en un volume in-8°, et publiés à Turin en 1851.

Après le soulèvement de la Lombardie en 1848, M. d'Azeglio quitta Rome avec les troupes pontificales chargées d'appuyer le roi Charles-Albert, qui venait de franchir le Tésin. Élu colonel de la légion des volontaires, il prit une part active à la bataille de Vicence, et fut grièvement blessé à la cuisse par un coup de feu, et transporté à la villa Almansi. A peine fut-il guéri, qu'il reprit la plume pour signaler (dans *Timori e Speranze*, et plusieurs articles du journal *Patria*) l'aveuglement du parti républicain, enivré de quelques avantages momentanés. A l'ouverture du parlement sarde, il fut nommé membre de la chambre des députés, et après la bataille de Novare il remplaça M. Gioberti dans la présidence du conseil des ministres, poste éminent qu'il remplit encore actuellement, à la satisfaction des hommes sages de tous les partis. MUZZARELLI.

*Conversations-Lexicon. — Massimo Azeglio prima e dopo la guerra dell' Indipendenza*, etc.; Turin, 1850.

**AZEMAR** ou **AZIMAR LE NOIR**, troubadour provençal, natif de Château-Vieux-d'Albin, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il ne doit pas être confondu avec Guillaume Adhémar. Le troubadour dont il s'agit ici fut très-estimé de son temps, *e fo ben honrat entre las bonas gens*, comme on disait alors. Il fut particulièrement considéré de Pierre II, roi d'Aragon, et de Raimond VI, comte de Toulouse; ce dernier combla Azemar de bienfaits, et lui donna des maisons et des terres à Toulouse et dans le voisinage. Il reste d'Azemar un *tenson*, où il a pour interlocuteurs Perdigon et Raimbaud. Cette pièce roule sur la question de savoir qui doit être préféré de trois barons dont l'un a de la générosité, mais de l'orgueil; l'autre n'a pas ce défaut, mais il est moins généreux; le troisième tient bonne table, sait manier la lance, et se distingue par la richesse de ses vêtements. Azemar donne la palme au second, ce qui ferait peu d'honneur à sa logique, si un des interlocuteurs, Perdigon, n'expliquait ce jugement :

*En Raimbautz mantenga sels de Fransa,*
*Car mas crei a totz lor cossiriers.*
(Que Rambaud défende ceux de France,
Car en toute chose il a foi en ce qu'ils disent).

On a encore d'Azemar trois *chansons d'amour*, dont l'une a été traduite en vers par M. de Rochegude. L'*Histoire littéraire* cite la strophe suivante :

*Ja ogan pel temps florit*
*Ni per la sazon d'abril*
*No fera mon cant auzir,*
*Ma cella que s fai grazir*
*A tot le mont et a Deu*
*M'a mes en su seingnoria;*
*E vol que totz temps mais sia*
*Totz mos afars en son fleu* (1).

L'envoi de la chanson *Era M. Vai* est adressé au roi de Castille, sans doute Henri Ier.

*Histoire littéraire de la France*, t. XVIII. — Raynouard, t. V, p. 57.

**AZÉMAR** (*François-Basile*), général français, né à Cabannes, canton de Cordes (Tarn), le 1er janvier 1766, mort le 13 septembre 1813. Soldat au régiment d'infanterie de Vivarais le 2 mars 1783, il quitta le service le 2 mars 1791. Élu capitaine du 3e bataillon de l'Oise, il obtint en 1792 le grade de chef de bataillon, et servit dans les armées du Nord et de Hollande de 1792 à l'an III, et aux côtes de l'Ouest et d'Irlande de l'an IV à l'an VI. Fait prisonnier de guerre en Italie en 1798, il obtint sa liberté sur parole. Après avoir rempli à Tarn divers emplois militaires, il fut nommé, le 25 février 1804, chef de bataillon au 9e de ligne. Successivement major du 64e régiment de ligne, puis colonel du 150e régiment de ligne en 1813, il fût nommé officier de la Légion d'honneur le 1er août 1813, enfin général de brigade le 29 du même mois. Il servit dans le cinquième corps de la grande armée jusqu'au combat de Gross-Drebnitz, où il fut tué à l'âge de quarante-sept ans. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles. A. S....Y.

*Archives de la guerre.*

(1) Plus désormais au temps fleuri
Et dans la saison d'avril
Ne ferai mon chant ouïr ;
Mais celle qui paraît aimable
A tout le monde et à Dieu
M'a mis en sa seigneurie ;
Elle veut qu'à toujours de plus en plus soit
Tout ce qui m'appartient en son fief.

**AZEVEDO**, nom commun à plusieurs médecins espagnols ou portugais, dont voici les principaux :

*Jean-Velasquez* AZEVEDO publia un ouvrage de mnémotechnie à Madrid, en 1626 : *Fenix de Minerva y arte de memoria.*

*Manuel* AZEVEDO, né à Lisbonne, était chirurgien de la flotte portugaise en 1638. Il prit l'habit de carmélite, et publia *Correcção de Abuzas*, ouvrage où il expose ses vues médicales.

*Pierre* AZEVEDO vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle ; il enseigna quelque temps la médecine. On a de lui un discours latin *Sur l'Utilité des expérimentations dans la pratique;* Paris, 1706 ; — *An in inflammationibus Kermes minerale*, etc. ; ibid., 1734, in-4°.

*Moyse Salomon* AZEVEDO est auteur d'une dissertation *De Asthmate*, in-4°, publiée à Leyde.

*Pierre* AZEVEDO, né dans les îles Canaries, fut destiné à l'état ecclésiastique ; mais sa vocation était pour la médecine. On a de lui *Remedios contra Pestilencia*, in-8° ; Saragosse, 1589. Cet ouvrage existe également, en portugais, par le même auteur.

*Biographie médicale.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Carrère, *Bibl. de la Medecine.*

**AZEVEDO** (*Alonso* DE), jurisconsulte espagnol, vivait à Plaisance dans le seizième siècle ; on croit qu'il est mort en 1598. On a de lui : *Repertorio de todas las pragmaticas y capitulos de Cortès*, etc. ; — *Royal constitucion;* Salamanque, 1583-1598 ; Azevedo en est seulement l'éditeur, et l'a publié sous le titre : *Nueva recopilacion*, 6 vol. in-fol. Antonio attribue encore à Azevedo : *Additiones ad curiam Pisanam;* Salamanque, 1593, in-4° ; — *Consilia XI;* Valladolid, 1607.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

**AZEVEDO** (*Alonso* DE), poëte espagnol, publia à Rome, en 1615, un poëme intitulé *Creacion del mundo*, divisé en sept jours et composé en rimes octaves. Antonio présume qu'il n'est pas le même que le précédent, parce qu'il signe son œuvre : *Canonigo de la Santa Iglesia de Plasencia.*

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — Alonso de Azevedo, *Creacion del mundo.*

**AZEVEDO** (*Angela* DE), femme poëte portugaise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Après la moitié de son époux, elle prit le voile. On a d'elle diverses comédies, entre autres : *la Margarita del Tajo, que dio nombre a Santarem;* — *el Muerto dissimulado ;* — *Dicha y desdicha del juego, y devocion de la Virgen.*

Barbosa Machado, *Bibl. Lusitana.*

**AZEVEDO** (*Antonio* DE), nom commun à plusieurs écrivains portugais mentionnés par Machado :

*Antonio* DE AZEVEDO, poëte comique (1521-1557), écrivit une comédie sur ces paroles de l'Évangéliste : « *Venite post me, faciam vos fieri piscatores hominum.* »

*Antonio* DE AZEVEDO, vivait au seizième siècle à Oze en Gallicie. On a de lui : *Catecismo de los mysterios de la fé*, etc. ; Barcelone, 1590 (réimprimé depuis). Herrera lui attribue *Cronica de la orden de San-Augustin*, 1607.

*Antonio* DE AZEVEDO, jésuite portugais, vivait à Oporto dans le dix-septième siècle. Il était très-versé en science et en littérature, en théologie et en philosophie. Il a fait des sermons qui ont été imprimés.

Machado, *Biblioth. Lusitana.* — N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

**AZEVEDO** (*Félix-Alvarès*), général espagnol, né à Otero (province de Léon) dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, mort le 9 mars 1808. Il se destina d'abord au barreau ; mais il s'enrôla ensuite dans la garde royale, qui était alors chargée de recruter, dans les provinces, des troupes pour la guerre de l'indépendance. Azevedo, envoyé en mission à Léon, fut nommé par la junte commandant des volontaires provinciaux. Romana le jugea d'un coup d'œil, et le nomma sur-le-champ colonel. Azevedo se distingua au siége d'Astorga et dans l'insurrection de l'île de Léon. Il chercha à rallier les soldats royaux à l'étendard constitutionnel ; mais au moment où il les haranguait dans ce but, près de Padornello, il reçut une décharge de mousqueterie en pleine poitrine. La junte suprême déclara qu'Azevedo avait bien mérité de la patrie, et, en imitation des honneurs rendus en France au grenadier Latour-d'Auvergne, elle décida que son nom serait mis quotidiennement à l'ordre du jour de l'armée, comme s'il vivait encore.

*Biographical Dictionary.*

**AZEVEDO** (*François* DE), poëte portugais, né à Lisbonne dans le commencement du dix-septième siècle, mort le 4 avril 1680. Il a laissé en manuscrit un poëme latin, intitulé *Epigrammatum liber unus.*

Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

**AZEVEDO** (*Ignace* D'), jésuite portugais, né à Porto en 1527, mort le 15 juillet 1570. Nommé procureur de son ordre dans le Brésil, il s'embarqua avec dix-neuf de ses compagnons pour aller remplir sa mission. Le vaisseau sur lequel ils étaient fut attaqué et pris à la hauteur de Palma par une escadre commandée par Jacques Souric de la Rochelle, fameux huguenot, vice-amiral de la reine de Navarre. Azevedo et ses compagnons furent massacrés, et leurs corps jetés à la mer. Cet événement fit grand bruit en Europe ; il devint le sujet d'un tableau de Jacques Courtois, dit *le Bourguignon;* Pie V dans une bulle proclama Azevedo martyr, et Benoit XIV l'a confirmé par un décret du 21 septembre 1745.

Beauvais et Caroura, *la Vie et le Martyre d'Azevedo;* Venise. 1745. in-8°.

**AZEVEDO** (*Jean*), chanoine portugais, membre de l'inquisition, né à Lisbonne vers 1625, mort le 19 novembre 1697. Il fut docteur en

droit canon, et successivement député-juge de l'inquisition à Lisbonne, commissaire de la bulle, et évêque de Coïmbre. Il a laissé des leçons de droit canon que Joseph Barbosa vante beaucoup, en les classant sous les titres suivants : *De Procuratoribus*; — *De Transactionibus*; — *de Probationibus*; — *De Furtis*.

Sylva, *Colleçam dos Documentos*, etc., *da Academia real da historia Portugueza*, 1727.

**AZEVEDO** (*Jean*), théologien portugais, né à Santarem le 27 janvier 1665, mort à Lisbonne le 16 juin 1746. Il étudia beaucoup la théologie, et entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. On a de lui : *Tribunal theologicum et juridicum contra subdolos confessarios in sacramento Pœnitentiæ ad venerem sollicitantes*; Lisbonne, 1726, in-4°; — *Tribunal de desenganos divido in 24 desenganos, deliberacoes theologicas, escrituraxias, doutrinaes, politicas e christanas*; Lisbonne, 1733, in-fol.

Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

**AZEVEDO** (*dom Jérôme*), vice-roi des Indes, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort après l'année 1618. L'administration d'Azevedo commença le 15 décembre 1612, et finit le 16 novembre 1617. Elle fut plus longue que celle d'un grand nombre de vice-rois, et elle fut remarquable au point de vue géographique. Azevedo fit faire l'exploration de Madagascar : malheureusement il perdit successivement la forteresse de Ballano, le fort de Comorão et enfin la place de Solor, dont s'emparèrent les Hollandais. Un ordre de la métropole constitua prisonnier ce vice-roi, et il fut embarqué pour Lisbonne, où il mourut dans sa prison.

FERD. DENIS.

Pedro Barreto de Resende, *Breve tratado dos visoreys da India*, in-fol., ms. de la Bib. nat. de Paris. — Filippe Nery Xavier, *Catalogo dos vice-reys e governadores da India e dos bispos e arcebispos de Goa*; Goa, 1841, in-8°.

**AZEVEDO** (*Louis* D'), missionnaire portugais, né en 1573 à Chaves, sur la frontière de la Gallice, mort le 22 février 1634. A seize ans il entra dans l'ordre des Jésuites, et fut envoyé à Goa pour y compléter ses études. Bientôt après il fut nommé maître des novices, et recteur à Tana. Vers 1604 il partit pour l'Abyssinie en compagnie de Lorenzo Roman. Il y fonda une école, et parvint à convertir au christianisme Seltamé, roi du pays, ainsi qu'une foule d'indigènes, dont il s'était fait aimer par son caractère doux et conciliant. Azevedo avait parfaitement appris les différents dialectes de l'Abyssinie, particulièrement l'amhra. Outre quelques ouvrages de piété, il a laissé : une Traduction du Nouveau Testament en amhra; — un Catéchisme dans le même dialecte; — une Grammaire du dialecte amharique, en latin.

Il y eut encore deux *Louis Azevedo*, dont l'un, religieux espagnol de l'ordre de Saint-Augustin, natif de Medina-Campo, mort en 1600, a publié *Discursos morales en las fiestas de Nuestra Señora*; Valladolid, 1600; l'autre, dominicain portugais, passe pour avoir publié un *Traite sur l'éducation des Enfants*.

Sotvel, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu.* — N. Antonio, *Bibl. hispana nova*.

**AZEVEDO** (*Louis-Antonio* DE), grammairien portugais, vivait à Lisbonne en 1815. Il a publié des observations, dans les gazettes de Lisbonne (1798-1799), sur les inscriptions trouvées dans cette ville. En 1815, il publia un curieux essai sur les ruines d'un théâtre romain découvertes en 1798 à Lisbonne, dans les excavations de la rue Saint-Mamède. On a de lui : *Dissertação critico-filologico-historico sobre o verdadeiro anno, etc., do antigo theatro romano descoberto na excavação da rua de São-Mamede perto do castello desta cidade*; Lisboa, 1815; — *Manual de Epictete, traduzido de grego per D. Fr. Antonio de Sousa, bispo de Viseu, novamente correcto e illustrado com escolias e annotações criticas*.

*Biographical Dictionary*.

**AZEVEDO** (*Luiza* DE), femme poëte, née à Villa de Paredes en 1655, morte en 1679. Fille d'un gentilhomme de la maison du roi, dona Luiza était, nous disent ses contemporains, d'une beauté remarquable; elle apprit le latin dans une rare perfection, et préféra cette langue à la sienne lorsqu'elle voulut obéir au goût qu'elle avait manifesté de bonne heure pour la poésie. A dix-neuf ans elle épousa un jeune gentilhomme nommé Vieira da Sylva, qu'elle avait préféré à tous les partis : la mort le lui enleva bientôt, et elle composa à cette occasion une élégie latine qui jouit d'une certaine célébrité au dix-septième siècle. Elle est intitulée *D. Aloysiæ de Azevedo, de morte mariti præclarissimi*, etc. Cette pièce, unique en son genre, a paru sans indication de lieu ni de date, et est encore fort recherchée. Dona Luiza ne survécut pas longtemps à son mari; elle mourut à vingt-quatre ans. F. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

**AZEVEDO** (*Manoël Soares* DE), jurisconsulte, membre de l'Académie portugaise d'histoire, vivait en 1721. Il s'occupa de géographie et d'archéologie. On a de lui : *Dissertatio historica-juridica de potestate Judæorum in mancipia*.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — De Souza, *Memorias historicas e genealogicas dos grandes de Portugal*.

**AZEVEDO** (*Sylvestre*), dominicain portugais, mort en 1587. Il partit pour l'Inde, et se fixa en 1580 comme missionnaire à Cambodje, où il convertit un grand nombre de naturels. Sur l'invitation du roi du pays, dont il avait gagné les bonnes grâces, il composa, en dialecte indigène, un *Traité sur les mystères de la Religion chrétienne*.

Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*.

**AZEVEDO-COUTINHO** (*Jozé-Joaquim da Cunha*), évêque portugais, dernier inquisiteur général du Portugal et du Brésil, né dans le dis-

vant contenir tous ses auditeurs dont le nombre alla jusqu'à dix mille, il dut faire ses leçons sur la place publique. On le surnomma *le Maître du droit et la source des lois*. La ville de Bologne lui confia souvent des affaires importantes; et l'on disait aux jurisconsultes contemporains que, s'ils ne possédaient pas Azo, ils n'iraient pas à la fortune (*Chi non ha Azzo, non vada a palazzo*). On a prétendu que cet éminent jurisconsulte, obligé de se retirer devant des envieux de sa gloire, alla professer à Montpellier, et que Bologne, à la vue de ses écoles devenues désertes, s'empressa de le rappeler. Le fait n'est rien moins qu'authentique : il y aura eu confusion entre Azo, Placentin et Piléus, continuateurs de sa *Somme du code*, le premier ayant en effet résidé à Montpellier. La même incertitude règne sur le genre de mort du jurisconsulte bolonais. Selon Pasquier, Azo, dont le caractère était extrêmement irritable, aurait, dans un moment d'ardente discussion, donné la mort à un de ses contradicteurs; mis en prison pour ce fait, il se serait contenté de renvoyer ceux qui le venaient visiter, avec ce mot, *Ad bestias*, que les juges auraient pris pour eux, conséquemment pour une injure à leur dignité, ne comprenant pas qu'il s'agissait d'une loi romaine intitulée de la sorte, et renfermant une atténuation de peine en faveur du coupable distingué dans les arts ou les sciences; et ce malentendu aurait entraîné la condamnation et l'exécution d'Azo. Mais cette version de l'auteur des *Recherches sur la France* est formellement contredite par Pancirole et Tiraboschi. Bologne érigea à Azo un monument en 1416; on y lit qu'il fut *la lumière des jurisconsultes*.

On a de lui : *Azonis ad singulas l. XII, libr. cod. inst. commentarius et magnus apparatus :* c'est le résumé de ses leçons fait par un de ses élèves, et publié pour la première fois à Paris en 1577, puis à Lyon en 1596; — *Summa Codicis; Summa Institutionum*, ouvrages qui forment les titres les plus sérieux d'Azo, et qui eurent jusqu'à trente éditions, depuis celle de Spire en 1482 jusqu'à celle de Venise en 1610, in-fol.; — les *Brocarda* ou *Brocards* de droit; Venise, 1566, et Lyon, 1593; — *Quæstiones Sabbathinæ*, en manuscrit; — *Definitiones* et *Distinctiones*, aujourd'hui perdues. V. R.

Pasquier, *Recherches sur la France*, liv. IX, ch. XXXIX. — Taisand, *Vies des Principaux Jurisconsultes*. — Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter*, IV et VI. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Panzirolus, *De Claris legum interpretibus*.

**AZOPARDI** (*François*), maître de chapelle à Malte vers 1750. Il a écrit beaucoup de musique d'église; mais il est plus connu par un traité de composition publié en 1760 sous ce titre : *il Musico practico*. Framéry en a donné une traduction française, intitulée *le Musicien pratique*, ou *Leçons qui conduisent les élèves dans l'art du contrepoint, en leur enseignant la manière de composer correctement toute espèce de musique;* Paris (Leduc), 1786, 2 vol. in-8°. C'est, dit Fétis, un ouvrage médiocre, où les exemples sont faiblement conçus et mal écrits. M. Choron en a donné une édition plus commode, dans laquelle il a intercalé les exemples au milieu du texte; Paris, 1824, 1 vol. in-4°.

Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*.

**AZOR** ou **AZORIUS** (*Jean*), théologien espagnol, né en 1533 à Zamora en Espagne, mort en 1603. Après avoir terminé d'une manière brillante ses études à l'université de Salamanque, le jeune Azorius entra dans la compagnie de Jésus, et professa la théologie au collége d'Alcala. La réputation dont il jouissait en Espagne engagea ses supérieurs à l'appeler à Rome pour lui confier la chaire de théologie morale au collége de Jésus, poste qu'il occupa pendant plusieurs années avec une grande distinction. Le P. Azorius réunit ses leçons en un corps d'ouvrage (*Institutiones morales;* Rome, 1600, 3 v. in-fol.). Dès son apparition, cet ouvrage causa une certaine surprise par la nouveauté et l'étrangeté de quelques-unes des propositions qui s'y trouvaient, et qui semblaient accuser une morale relâchée, bien que l'auteur se montrât constamment attaché à ses devoirs. Ainsi, par exemple, on lisait dans la troisième partie de ces *Institutions morales*, livre II, page 105, ce raisonnement peu chrétien : « Est-il permis à un homme d'honneur de tuer celui qui veut lui donner un soufflet ou un coup de bâton? Les uns disent que non; et leur raison est que la vie du prochain est plus précieuse que notre honneur : outre qu'il y a de la cruauté à tuer un homme pour éviter seulement un soufflet. Mais les autres disent que cela est permis; et certainement je le trouve probable, quand on ne peut l'éviter autrement; car sans cela l'honneur des innocents serait sans cesse exposé à la malice des insolents. » Dans le même livre XI[e], chap. 1[er], page 3, l'auteur ajoute : « Il est permis de tuer, encore que l'on ne craigne plus aucune violence de ceux qui nous ôtent notre bien, comme quand ils s'enfuient. » Les dominicains, adversaires prononcés des jésuites, attaquèrent les *Institutions morales* avec vivacité; mais un bref du pape Clément VIII autorisa une nouvelle impression de l'ouvrage. Il se trouve en tête du premier volume. Plus tard, Pascal reprit et continua la polémique commencée par les dominicains; il introduisit dans les *Lettres provinciales* le P. Azorius avec vingt-trois autres moralistes de la société de Jésus, qui figuraient les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, dans un ouvrage publié par le P. Escobar pour la glorification de la compagnie. Pascal poursuivait dans les *Institutions morales* le probabilisme, ou la doctrine des opinions probables, dont le P. Azorius était un des principaux auteurs. Malgré ces attaques, les *Institutions morales* se répandaient en Italie, en Espagne et même en France; elles attiraient

l'attention de Bossuet, qui les regardait comme utiles aux prêtres, et surtout aux curés et aux confesseurs. Dans ses statuts synodaux il en recommande la lecture à son clergé. Les *Institutions morales* ont eu de nombreuses éditions à Rome, à Venise, à Cologne, à Lyon, etc. Le P. Azorius a publié d'autres ouvrages, tous concernant la morale, qui indiquent un esprit sérieux, observateur, et un peu original. Mais aucun n'a fait autant de bruit que ses *Institutions morales*. BENOIST.

Barbier, *Supplément aux dictionnaires historiques*. — *Lettres provinciales*, édition Lefèvre, p. 138 et 140. — Bossuet, *Œuvres complètes*, édition Lebel.

**AZORIA.** *Voy.* AQUILA (*Gaspard*).

**AZPILCUETA.** *Voy.* ASPILCUETA.

**AZRAKI**, poëte et philosophe persan, vivait dans le onzième siècle. On a de lui : *le Livre de Sindbad*, ou recueil de maximes de philosophie pratique; ce livre n'a rien de commun avec le fameux Sindbad-le-Marin dont les aventures se trouvent dans les *Nuits arabes*; — *Alfiyah wa shalfiya*, ou l'histoire d'une femme; récit d'amours que, selon Daulatshah, on a illustré de peintures délicieuses.

Daulatshah, *Poëtes persans*. — Hammer, *Geschichte der Schönen Wissenschaften Persiens*.

**AZRIEL** (......), théologien juif. On ignore dans quel pays et à quelle époque il vivait. On a de lui : *Seder Keria* (Ordre de Lectures), commentaire sur les livres saints; Amsterdam, in-12, 1690.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 948; III, 920.

**AZRIEL** (*Ben-Menachem*), écrivain cabalistique juif, dont on ne connaît pas l'époque. On a de lui : *Sepher Hammilluin* (le Livre des Accomplissements), ou traité de cabalistique.

Wolf, *Bibl. hebr.*, I, 946. — Bartolocci, *Biblioth. mag. Rabb.*, IV, 284. — Lelong, *Bibl. sacra*, II, 621.

**AZRIEL** (*Ben-Moses*), surnommé *le Lévite*, théologien juif allemand vers la dernière partie du dix-septième siècle. Il était chef rabbin de la synagogue de Tarnagrod. On a de lui : *Sepher nachalath Ezriel* (le Livre de l'héritage d'Azriel).

Wolf, *Bibl. hebr.*, I, 946; III, 973. — Lelong, *Bibl. sacra*, II, 621.

**AZRIEL** (*Ben-Moses-Meisel*), rabbin polonais, natif de Wilna, demeurait à Prague dans le commencement du dix-huitième siècle. Il entreprit, en collaboration avec son fils Élisah, un livre de prières juives appelé *Sepher tephillu*, auquel il ajouta des notes grammaticales en marge; Francfort, 1704, in-8°.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, III, 873, 874.

**AZULAI** (*Abraham-ben-Mordecai*), écrivain juif cabalistique, vivait à Fez (Maroc) au commencement du dix-septième siècle, et mourut à Hébron en 1644. On a de lui : *Zohare Schamma* (les Splendeurs du Soleil); Venise, 1650, in-4°. — *Schesed le Abraham* (*Merci à Abraham*); Sulzbach, 1685, in-4°.

De Rossi, *Dizion. storico degl. autor. Ebrei*, I, 59. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 88, 89; III, 83, 84; IV, 768, 767. — Bartolocci, *Biblioth. mag. Rabb.*, I, 18. — *Acta Erudítor.*; Lipsiæ, 1687, p. 88, 90. — *Kabbala denudata*, II, p. 11, 145-186.

**AZUNI** (*Dominique-Albert*), jurisconsulte et antiquaire italien, né à Sassari (Sardaigne) le 3 août 1749, mort à Cagliari le 23 janvier 1827. Il étudia le droit à l'université de Turin, et s'appliqua spécialement aux questions du commerce terrestre et maritime. Avant la révolution, il était sénateur à Nice; à la réunion de son pays à la France, il vint à Paris, et s'y lia avec les jurisconsultes et les magistrats les plus distingués. Il fit partie de la commission chargée de la rédaction du code de commerce, et en élabora toute la partie qui concerne le commerce maritime. Napoléon le nomma, en 1807, président du tribunal d'appel de Gênes, alors réunie à l'empire. Azuni fut élu (1808), par le sénat, membre du corps législatif, sur la présentation des colléges électoraux du département de la Méditerranée. Il revint dans sa terre natale après la restauration de la maison de Savoie, et remplit les fonctions de juge ou magistrat suprême du consulat de Cagliari, avec la charge de directeur de la bibliothèque de l'université royale de cette ville. On a de lui : *Sistema universale, dizionario universale ragionato della giurisprudenza mercantile*; Nice, 1786-88, 4 vol. in-4°; 2e édit., Livourne, 1822; — *Systema universale dei principi del dritto maritimo d'Europa*; Florence, 1795, 4 vol. in-8°; traduit en français par J.-M. Digeon, Paris, 1797, 2 vol. in-8° : plus tard, l'auteur publia lui-même son ouvrage en français, sous le titre de *Droit maritime de l'Europe*; Paris, 1805, 2 vol. in-8°; — *Essai sur l'histoire de la Sardaigne*; Paris, 1798, in-8° : la seconde édition, considérablement augmentée, a pour titre : *Histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne*; ibid., 1802, 2 vol. in-8°, avec des planches et une carte excellente : le 1er volume contient la topographie et l'histoire de l'île de Sardaigne; le 2e volume traite des plantes et des animaux les plus rares de cette île; — *Dissertation sur l'origine de la boussole*, Paris, 1805; et, avec les additions, ibid., 1809, in-8° : l'auteur essaie de montrer que la boussole était inconnue des anciens, et que les Français en ont les premiers fait usage à l'époque des croisades; — *Origine du droit et de la législation maritimes*; Paris, 1810, in-8°; — *Mémoires pour servir à l'histoire des voyages maritimes des anciens navigateurs de Marseille*; Gênes, 1813, in-8°; — *Recherches pour servir à l'histoire de la piraterie*, avec un précis des moyens propres à l'extirpation des pirates barbaresques; Gênes, 1816, in-8°; — *Système universel des armements en course et des corsaires en temps de guerre*, suivi d'un précis des moyens propres à diminuer la navigation des neutres; ibid., 1817, in-8°; — *Soprà l'Amministrazione sanitaria in tempo di peste*; Cagliari, 1820, in-8°; — enfin, une foule

de brochures sur des questions locales, et quelques discours prononcés au corps législatif.

Giuseppe Manno, *Vie d'Azuni*. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*.

**AZURARA ou ZURARA** (*Gomez-Eannes* DE), célèbre historien portugais, né dans la première moitié du quinzième siècle à Azurara (1), mort dans la seconde. Cet écrivain, qui a acquis une certaine célébrité dans ces derniers temps, était fils de João Eannez de Azurara, chanoine d'Évora et de Coïmbre. Il entra de bonne heure dans l'ordre du Christ, et fut revêtu bientôt du titre de commandeur d'Alcains. Malgré l'assertion de Barbosa Machado, il paraît aujourd'hui démontré que sa jeunesse se passa complétement dans l'exercice des armes, et que les velléités d'études auxquelles il doit sa réputation ne le prirent que dans un âge assez avancé. Telle est l'opinion d'un contemporain instruit, Matheus de Pisano, le précepteur d'Alfonse V, le docte historien des guerres de Ceuta. Selon toute probabilité, il avait lu cependant les auteurs anciens, et possédait la plupart des connaissances géographiques qui se répandaient à son époque. Une certaine facilité de style, une certaine fermeté de diction plutôt qu'une instruction profonde, lui valurent le crédit dont il jouit tout d'abord parmi ses contemporains. Alfonse V, le roi chevalier, le poëte aimable, le tenait en grande estime et lui portait une vive affection. Balbi nous a conservé une lettre dans laquelle ce souverain met son cœur à découvert d'une façon un peu prolixe peut-être, mais dans des termes touchants, et qui prouve quelle admiration sincère il avait pour les hommes *doués d'éloquence :* ce sont ses propres expressions. Cette lettre si affectueuse du monarque explique, selon nous, toute la fortune d'Azurara. Lorsque le grand historien Fernand Lopez, chargé d'années et fatigué par le travail, voulut prendre enfin quelque repos, ce fut l'ami du monarque, l'écrivain déjà en renom, qui lui succéda; le 6 juin 1454, Azurara fut nommé *guarda da Torre do Tombo*. En même temps il fut chargé de former la bibliothèque que fondait Alfonse, et d'écrire officiellement les chroniques du royaume.

Comme garde général de la *Torre do Tombo*, Azurara doit être jugé sévèrement, si la tradition conservée jusqu'à ce jour est fondée. En 1459, lors de la tenue des cortès à Lisbonne, les députés du peuple demandèrent la réforme radicale des archives : il ne s'agissait de rien moins que de détruire les papiers et les documents que l'on jugeait inutiles. C'était un moyen immanquable de se soustraire aux frais de copie et à l'importunité des curieux. Azurara se chargea malheureusement de l'exécution de cette déplorable mesure, qui avait reçu la sanction royale, et il s'en acquitta avec un tel zèle, qu'il laissa pendant bien des années peu de chose à faire à ses successeurs : heureusement pour les historiens futurs, un grand nombre de conseils municipaux, et entre autres la *Camara do Porto*, avaient fait tirer des copies fidèles de plusieurs documents précieux : sans cette précaution, due à certaines nécessités administratives, l'étrange mesure que nous signalons eût eu à coup sûr des résultats plus désastreux. On dit encore à Lisbonne, lorsqu'on veut signaler une époque malheureuse pour l'étude de la diplomatique : *la Proscripcion d'Azurara*.

Tout nous prouve que l'homme qui se mettait si peu en peine des hauts intérêts qui lui étaient confiés, savait parfaitement soigner sa fortune particulière. Logé dans les habitations royales, richement doté par la munificence d'Alfonse, qui lui accorde, en 1467, jusqu'au revenu d'une chapelle relevant de la couronne; possesseur d'une rente de douze mille réaux d'argent, il trouve encore moyen de se faire adopter vers 1461 par une riche veuve exerçant le métier de pelletière, et il devient ainsi possesseur d'une fortune assez considérable pour que la critique ne lui en ait pas toujours pardonné l'origine. L'un de ses premiers éditeurs, l'abbé Correa de Serra, se montre, sur ce point, sans indulgence à son égard.

Ce fut cependant cette fortune, un peu trop dépendante de la cour, il est vrai, qui lui permit d'aller en Afrique étudier sur les lieux mêmes où s'étaient passés les exploits dont il voulait devenir l'historien : longtemps après avoir composé le livre tout à fait spécial qu'il écrivit sur les découvertes en Guinée, Azurara alla demeurer à *Alcaçar el Ceguir*, ville peu éloignée de Ceuta, où le gouverneur et l'évêque lui firent l'accueil le plus empressé : il y résida probablement plusieurs mois, puisqu'il écrivit à Alfonse V pour lui demander son portrait, et que ce monarque, dans la réponse affectueuse qu'il lui fait, s'excuse de ne pouvoir le lui envoyer. Mais le séjour d'Alcaçar ne présentait pas une perspective attrayante; Azurara s'était même plaint du manque de vivres qui se faisait sentir dans cette place. Il est probable que, dès qu'il eut terminé ses enquêtes historiques, il s'empressa de retourner à Lisbonne, où le roi le rappelait.

Nous n'avons pas de documents bien précis sur cette dernière portion de la vie d'Azurara. L'ancien précepteur d'Alfonse V, Mattheus de Pisano, parle bien en effet de sa jeunesse illettrée, et de son amour tardif pour la science; mais il se tait complétement sur les grands travaux qui signalèrent ses dernières années. Il résulte de ce silence absolu des contemporains, qu'on ignore jusqu'à l'année où mourut l'un des hommes les plus admirés de son siècle, et certainement l'historien le plus fécond qu'eût encore produit le Portugal. Tout ce que l'on peut signaler d'exact pour motiver certaines conjectures, c'est qu'A-

(1) Il existe en Portugal deux bourgades qui portent ce nom. On a de fortes raisons pour supposer que l'historien dont nous donnons ici la biographie naquit à *Azurara do Beira*, et non à *Azurara do Minho*.

zurara occupait encore la charge de *guarda mórda Torre do Tombo* en 1472, et que Vasco Fernandez de Lucena, qui lui succéda dans ce poste important, ne s'en démit qu'en 1497, en faveur de Ruy de Pina. Malheureusement la date de la promotion de Lucena nous est demeurée inconnue; elle signalerait probablement l'époque de la mort de son prédécesseur.

Nous reproduisons ici les titres des ouvrages nombreux d'Azurara dans l'ordre de leur impression : on verra qu'il ne leur fallut pas moins de deux siècles pour être publiés : *Chronica d'elrey* (sic) *D. Joaõ I de boa memoria, e dos reis de Portugal o decimo part.* 3, *em que se contém a tomada de Ceuta;* Lisboa, a custa de Antonio Alvares, 1644, in-fol. : ce livre, devenu fort rare, est certainement le premier ouvrage de l'auteur. La seconde publication porte le titre suivant : *Chronica do conde D. Pedro, continuada ao tomada de Cepta o qual mandou el rey D. Affonso V deste nome, e dos reys de Portugal XII escrepver:* elle roule sur les exploits de D. Pedro de Menezes, et, grâce à l'Académie des sciences de Lisbonne, a été insérée dans le t. II de la *Collecção de livros ineditos de historia Portugueza;* Lisboa, 1792, in-fol.; — *Chronica do conde D. Duarte de Menezes.* Comme la précédente, elle a eu pour éditeur le savant Correa de Serra, et a été insérée dans le t. III de la collection citée plus haut; Lisboa, officina do Academia, 1793, in-fol. C'est sans contredit le livre le plus important de cet historien, celui qui s'adresse à toutes les nations, parce qu'il raconte de grands faits dont le monde entier a profité; il a été imprimé à Paris il y a environ dix ans, et nous en rétablissons le titre altéré par plusieurs bibliographies; il fut signalé pour la première fois aux savants par l'auteur de cette notice : *Chronica do descobrimento e conquista de Guiné, escripta por mandado de el rey D. Affonso V, sob a direcção scientifica e secundo as instrucções do illustre infante D. Henrique pelo chronista Gomes Eannes de Azurara, fielmente trasladada do manuscrito original contemporaneo, que se conserva na Bibliotheca real de Paris, e dada pela primeira vez à luz por diligencia do Visconde da Carreira, precedida de uma introducção e illustrada com algumas notas pelo Visconde de Santarem;* Paris, J.-P. Aillaud, 1841, grand in-8°, portr. (Il y a des exemplaires tirés sur grand papier in-4°, avec les feuillets encadrés).

Nous ne dirons rien ici de la magnificence du manuscrit original conservé depuis longues années à la Bibliothèque nationale de Paris, si ce n'est qu'elle atteste le soin calligraphique exigé par le premier roi de Portugal qui ait prétendu doter son pays d'une bibliothèque. Malgré sa valeur historique, la Chronique de Guinée n'est pas toutefois un livre essentiellement original; elle est basée sur un récit antérieur de quelques années, dû à un contemporain de D. Henrique, et qui fut auteur lui-même dans les grandes découvertes. Affonso de Cerveira avait intitulé sa narration : *Historia da conquista dos Portuguezes pela costa d'Africa.*

L'ouvrage d'Azurara, écrit en 1453, c'est-à-dire un an avant que son auteur parvînt à la dignité de *guarda mór da Torre do Tombo,* est le seul guide qui ait pu servir à Barros au début de sa grande histoire : lorsque le narrateur du quinzième siècle cesse son récit, l'immortel écrivain est obligé d'interrompre le sien. Les impressions de Cerveira, écrites d'un style si rude qu'il a effrayé le chroniqueur de la cour, seraient préférables sans doute pour nous guider dans le jugement que nous portons aujourd'hui sur des événements qui ont changé la face du monde. A défaut de la narration primitive, l'œuvre d'Azurara est d'une valeur incontestable, et elle offre d'ailleurs un précieux monument des connaissances scientifiques de cette grande époque. FERDINAND DENIS.

*Memorias da Academia das sciencias, Collecçao de livros ineditos da Historia Portugueza,* t. II. — *O Panorama, jornal literario.* — Ferdinand Denis, *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal,* 2 vol. in-8°.

**AZYMET-GUÉRAÏ**, khan de la Crimée, fut déposé en 1767 par le sultan Mustapha III, pour avoir favorisé les Russes. *Voyez* MUSTAPHA III.

**AZYZ-BILLAH** (*Abou-Mansour-Nézar*), khalife fatimite, né à Madieh en 955, mort en 996 de J.-C. Il succéda en 975 à son père Muezzi-Lédinillah, et ajouta à ses domaines Emesse, Alep, Hamah, et fit construire plusieurs édifices et mosqués au Caire. Il protégea les savants, et fournit à l'astronome Ibn-Younis les instruments nécessaires à ses observations. — Azyz-Billah avait épousé une chrétienne dont les frères devinrent, par son influence, l'un patriarche d'Alexandrie, l'autre patriarche de Jérusalem. Il fut aussi généreux que clément. Un jour son vizir lui dénonça des vers injurieux, en demandant vengeance. Le khalife rendit les vers, en disant à son ministre : « Comme j'ai part à l'injure, je désire que tu prennes part au pardon que je lui accorde. »

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

**AZZANELLO** (*Grégoire*), littérateur italien, natif de Crémone, vivait vers la fin du quatorzième et au commencement du quinzième siècle. Il était attaché à la cour de Jean-Galéas Visconti, premier duc de Milan. On a de lui, parmi les manuscrits de la bibliothèque de Milan, un recueil de lettres, dont la première, datée de Milan 10 septembre 1393, a été publiée dans Arisi, *Cremona litterata*, t. I. — Un frère d'Azzanello, nommé *Pierre*, avait écrit *Commentaria in Galenum et Avicennam*, et *Compendium status patriæ*, année 1342. On ignore si ces ouvrages ont été imprimés.

Arisi, *Cremona litterata*, t. I.

**AZZARI** (*Fulvio*), historien italien, natif de Reggio en Lombardie, vivait au milieu du seizième siècle. Il embrassa l'état militaire, et par-

vint au grade de capitaine. Il écrivit en latin une *Histoire de Lombardie;* son frère, *Ottavio* Azzari, en a publié un *Abrégé;* Reggio, 1524, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**AZZARIH** (...), écrivain musical, natif de Naples, vécut au commencement de notre siècle. Il est connu par un ouvrage intitulé *Elementi pratici di Musica* ; Naples, 1819, in-18.

**AZZARKAL** (*Aboul-Kahin-Ibn-Abderrahman*), mathématicien et astronome arabe, natif de Cordoue, vivait dans la première moitié du onzième siècle à Tolède, où il avait fait ses études. Il s'appliqua avec ardeur aux mathématiques et surtout à l'astronomie : il s'acquit par sa science le titre d'astronome en chef d'Al-Mamoun, roi de Tolède. Azzarkal imagina, dit-on, une hypothèse pour expliquer le mouvement de l'apogée du soleil, ainsi que la diminution de l'excentricité de cet astre, diminution qui était, selon lui, devenue sensible depuis l'époque de Ptolémée. Il inventa aussi un instrument, appelé de son nom *zarcalla* ou *zarcallicum*, qui fut d'un fréquent usage dans les observations astronomiques du moyen âge. Enfin il construisit pour Al-Mamoun un clepsydre d'une dimension extraordinaire, un planisphère et un astrolabe, sur des principes entièrement nouveaux. A la mort du roi de Tolède, l'astronome vint à la cour d'Almutamed, roi de Séville, et y resta jusqu'à sa mort. On conserve à la bibliothèque de l'Escurial un manuscrit arabe (n° 967) qui contient *Cent problèmes astronomiques*, et l'*Explication de l'emploi des instruments* d'Azzarkal. Cet astronome a été souvent confondu avec d'autres dont le nom ressemble plus ou moins à celui de *Zarkal* ou *Azzarkel.*

Casiri, *Bib. arab. Hisp. Esc.*, I, 393. — Lalande, *Histoire de l'Astronomie.* — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, article *Zarkallah.*

**AZZ-ED-DAULAH-BOKHTYAR**, prince bouïde, mort le 18 du chamal 367 de l'hégire (30 mai 978). Souverain du Khousistan, de l'Ahwaz et de Bagdad, il succéda, le 17 de riby 2°, 356 de l'hégire (1er avril 967), à son père Moezz-ed-Daulah. Son règne fut troublé par la guerre contre les Turcs et par des partis qui lui disputaient le trône, et qui se trahissaient réciproquement, de manière à rendre leur histoire fort embrouillée. Azz-ed-Daulah, dans une bataille sanglante, tomba au pouvoir de son rival Adhad-Eddaulah, qui le fit mourir à l'âge de trente-six ans.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

**AZZEMINO** (*Paul*), artiste vénitien, du commencement du seizième siècle. Il se livra d'abord à la gravure, et s'acquit ensuite une grande réputation dans le damasquinage sur l'or, l'argent et le fer. Il ressuscita, sur ce dernier métal, des procédés qu'on croyait perdus depuis fort longtemps.

Cicognara, *Storia della Scultura.* — Millin, *Dictionnaire des Beaux-Arts.*

**AZZI NE' FORTI** (*Faustine* D'), femme poëte, née à Arezzo le 1er mars 1650, morte dans sa ville natale le 4 mai 1724. Ses poésies ont été très-vantées par ses compatriotes : odes, sonnets, madrigaux, églogues, poésies fugitives, tout a été réuni en un volume intitulé *Serto poetico di Faustina degli Azzi ne' Forti;* Arezzo, 1694, 1697, in-4°. On trouve aussi quelques pièces d'Azzi dans les recueils de Recanati, *Rimatrici vivanti*, Venise, 1716, in-8°, et dans Bergali, *Rimatrici d'ogni secolo*, ibid. Faustine d'Azzi fit partie de l'Académie des Arcades sous le nom de *Selvaggia Eurinomia*, et de celle des *Forgati* d'Arezzo, sous le nom de *la Confusa.* Elle dédia ses œuvres à Béatrix de Bavière, grande-duchesse de Toscane.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — *Galleria di Minerva*, II, 189, 1697. — Lombardi, *Storia della Letteratura italiana*, III, 301.

**AZZI** (*François-Marie* D'), poëte italien, né à Arezzo le 6 mai 1655, mort le 8 septembre 1707. Il était frère de Faustine d'Azzi. Comme il occupait dans sa ville un rang distingué par sa famille, quelques essais poétiques suffirent pour lui donner la réputation de poëte-amateur. Ils ont été réunis dans un volume intitulé *Genesi, con alcuni sonetti morali del cavalier Francesco-Maria degli Azzi;* Florence, 1700, in-8°. C'est un recueil de *sonnets* sur les événements consignés dans le livre de la *Genèse;* chaque sonnet est précédé d'un argument en prose. Les œuvres d'Azzi ont donné lieu à de nombreux commentaires de la part des critiques italiens. Il a laissé inachevée une traduction italienne d'Homère en rimes octaves.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — *Galleria di Minerva*, IV, 60. — Crescimbeni, *Storia della Volgar Poesia*, V, 262. — Quadrio, *Storia e Ragione d'Ogni Poesia*, I, 203.

**AZZI** (*Horace degli*), théologien italien, natif de Parme, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il entra dans l'ordre des Minorites, où il était connu sous le nom d'*Horace de Parme.* On a de lui : *Pozzo profondo scoperto alla cattolica greggia;* Venise, 1707, in-8°; — *Riflessioni sopra la Genesi;* Venise, 1710, in-4°, 2 vol.; ibid., 1716, in-4°, 3 vol.; — *Esposizioni letterali e morali sopra la S. Scrittura;* Venise, 1736-1746, 13 vol. in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

**AZZO** (*Alberto*), seigneur de Canossa, feudataire de l'évêque de Reggio, vivait dans la deuxième moitié du dixième siècle. Il construisit sur le rocher de Canossa une forteresse inexpugnable, où il donna en 950 un refuge à la reine Adélaïde, veuve de Lothaire. L'empereur Othon Ier, qui épousa plus tard Adélaïde, donna en 962 à Azzo les villes de Reggio et de Modène, et l'éleva au rang de marquis. Azzo fut bisaïeul de la fameuse comtesse Mathilde, qui reçut dans son château Grégoire VII. Cette famille s'est complétement éteinte, en 1783, par la mort de Catherine Canossa, mariée au comte Christofano *Torelli.*

Sismondi, *Histoire des républiques italiennes.*

**AZZO** (*Albert*), marquis d'Este, mort en 1029. C'est de son marquisat que datent les hostilités de la maison d'Este contre les empereurs d'Allemagne. En 1014, il fut mis avec son frère Ugo au ban de l'Empire; l'un et l'autre furent dépouillés de leurs États et emprisonnés, pour avoir prêté leur concours à Ardonius, marquis d'Ivrée, appelé au trône d'Italie par les nobles du pays, vers l'an 1002. Les deux Azzo s'échappèrent bientôt de leur prison, et recouvrèrent leurs États. A la mort de l'empereur Henri II (1024), ils s'opposèrent à l'élection de Conrad II, et offrirent la couronne d'Italie au roi de France Robert, et, sur son refus, à son fils Hugues, puis à Guillaume IV, duc d'Aquitaine, et enfin au fils de celui-ci, Guillaume V, comte d'Angoulême. Mais les Azzo trouvèrent peu d'appui parmi les Italiens; ils cessèrent donc de faire opposition à Conrad, et revinrent en Aquitaine.

**AZZO II**, marquis d'Este, fils du précédent, mort en 1097. En 1045, il présida deux assemblées à Milan en qualité de lieutenant de l'empereur Henri III. Azzo agrandit son influence et ses domaines par ses alliances avec de puissantes maisons de France et d'Italie. Appelé par la province du Maine, pendant que Guillaume de Normandie était occupé à conquérir l'Angleterre, Azzo prit possession du comté qui lui demandait son aide. Son fils Ugo fut moins heureux; Guillaume l'obligea de se retirer de la province en l'an 1072. Le pouvoir d'Azzo s'accrut en Italie. Il assista avec la comtesse Mathilde au synode tenu à Rome par Grégoire VII en 1074, et fut un de ceux que l'empereur Henri IV députa au pape pour faire lever l'excommunication lancée par le pontife. Azzo II mourut à plus de cent ans, après avoir noué de nouvelles et importantes alliances.

Muratori, *Delle Antichità Estensi*, vol. I; *Annali d'Italia*, vol. VI, VIII.

**AZZIO** (*Marc*), graveur italien du seizième siècle. Bumaldi parle de cet artiste dans ses *Minervalia Bononiensia*.

Cicognara, *Storia della Scultura*.

**AZZOGUIDI** (*Germain*), médecin italien, né à Bologne en 1740, mort en 1814. Reçu docteur en 1762, il fut, deux ans après, nommé professeur à l'université de sa ville natale. Il s'occupa beaucoup de la sensibilité des différentes parties du corps, et présenta à l'Institut de Bologne le résultat de ses nombreuses recherches expérimentales dans un mémoire qui est resté inédit. Lors de la réorganisation de l'université bolonaise en 1804, on créa pour lui la chaire d'anatomie et de physiologie comparées; et il fonda lui-même un musée servant à la démonstration de ses leçons.

Ses ouvrages imprimés sont : *Observationes ad uteri constructionem pertinentes*; Bologne, 1773, in-4°; inséré avec les essais de Palletta et de Brugnone, dans E. Sandifort, *Opuscula anatomica selectiora*; Leyde, 1788; trad. en allemand par H. Tabor; Heidelberg, 1791, in-8°. L'auteur est en opposition avec Astruc, qui prétendait avoir découvert, dans l'utérus, des vaisseaux lactés : il nie aussi l'existence des fibres circulaires décrites par Ruysch, et confirme la découverte de la membrane caduque de Hunter; enfin il n'admet pas de communication directe entre les vaisseaux sanguins de l'utérus et ceux du placenta; — *Institutiones medicæ in usum auditorum suorum*; Bologne, 1775, 2 vol. in-8° : le 1er vol. contient les éléments de physiologie d'après Haller, et le 2e, les éléments de médecine pratique; — *Lettere sopra i mali effetti dell' Inoculazione*; Venise, 1782, in-12; — *Compendio di fisiologia et di anatomia comparata*; Bologne, 1808, in-4°. H.

Azzoguidi, *Observationes et Institutiones*.

**AZZOGUIDI** (*Taddeo*), chef du parti de l'échiquier, qui chassa de Bologne, le 20 mars 1376, les troupes du pape, et rendit à la ville son indépendance. Il fut exilé l'année suivante pour avoir été trop modéré.

Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*.

**AZZOGUIDI** (*Valère-Félix*), antiquaire italien, né à Bologne en 1651, mort le 18 avril 1728. Il exerça la profession de notaire, et publia : *De Origine et Vetustate civitatis Bononiæ, regum priscæ Etruscorum sedis, chronologica disquisitio*; Bologne, 1616, in-4° : ouvrage curieux, où l'auteur cherche à démontrer que Bologne est de sept siècles plus ancienne que Rome; — *Chronologica et apologetica dissertatio super quæstiones in sacræ Genesis historiam excitatas*, etc.; Bologne, 1720, in-4°; un extrait de cette dissertation se trouve dans *Acta Eruditorum*; Leipz., 1721, p. 246.

Son fils *Antoine-Marie* AZZOGUIDI, né à Bologne en 1697, mort en 1770, entra dans l'ordre de Saint-François, et publia les sermons de saint Antoine de Padoue, avec des notes et une préface; Padoue, 1757.

Un *Pierre* AZZOGUIDI, chanoine de Saint-Pétrone à Bologne, écrivit, en 1475, la *Vie de sainte Catherine de Bologne*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

**AZZOLA** (*Jean-Baptiste*), peintre italien, vivait au dix-septième siècle. Il peignit en fresque et à l'huile.

Bottari, *Lettere Pittoriche*.

**AZZOLINI** (*Decius*), surnommé *le Jeune*, cardinal italien, né à Fermo dans les États du pape en 1623, mort à Rome en 1689. Il devint cardinal en 1664. On a de lui : *Eminentissimi cardinalis Azzolini Aphorismi politici*, trad. en latin par Henning; Osnabruck, 1691, in-4°; — *Voto del eminentissimo e reverendissimo signor cardinale Azzolini, l'anno 1677, nella canonizzazione del venerabile servo di Dio Roberto, cardinale Bellarmino*; Rome, 1749, in-fol. On trouve, dans Muratori et Crescimbeni, des poésies d'Azzolini parmi lesquelles on cite,

comme un modèle du genre, une pièce sur la grossesse d'une jeune dame.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Crescimbeni, *Storia della volgar Poesia*, IV, 184.

**AZZOLINI** (*Lorenzo*), poëte italien, natif de Fermo, mort en 1632. Neveu du cardinal Azzolini aîné, il entra dans les ordres, et devint successivement secrétaire du pape Urbain VIII, et évêque de Narni. Ses ouvrages imprimés ont pour titre : *Stanze nelle Nozze di Taddeo Barberini et di Anna Colonna*; Rome, 1629, in-8° ; — *Satira contra la lussuria*, dans *Scelta di Poesie Italiane*; Venise, 1686, in-8°. D'autres poésies sont restées inédites.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ughelli, *Italia sacra*, I, 1021 ; II, 762. — Crescimbeni, *Storia della volgar Poesia*.

**AZZOLINI MAZZONI** ou **AZZOLENI** (*Jean-Bernardin*), peintre napolitain et modeleur en cire, vivait à Gênes au commencement du dix-septième siècle. Parmi ses meilleurs tableaux on remarque une *Annonciation* et le *Martyre de sainte Apollonie*, dans l'église de Saint-Joseph. On cite encore de lui six modèles en cire qu'il avait faits pour Antoine Doria.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Dominici, *Vite de' Pittori Napolitani*.

**AZZONI-AVOGARI** (*Rambaldo degli*), archéologue italien, né à Trévise en 1719, mort en 1790. Il descendait d'une famille noble, dont deux membres avaient exercé, au treizième siècle, la charge d'*avogaro* (avocat) de Trévise, alors fief du pape, d'où le nom d'*Avogaro degli Azzoni*. A vingt ans il fut nommé chanoine de la cathédrale, avant d'avoir reçu la prêtrise. Comme ce poste, héréditaire dans sa famille, avait été sollicité par un rival, il dut fouiller dans les archives pour constater son droit : c'est ce qui décida, dit-on, son goût pour les études archéologiques. Très-attaché à sa ville natale, il y réorganisa l'Académie des *Sollecití*, et rédigea un règlement qui reçut l'approbation de Muratori, dans une lettre en date du 3 février 1747. Il y établit aussi une succursale de l'Académie des Arcades, et prit le nom de *Targilio Ambracio;* enfin il fonda une bibliothèque, ouverte au public.

On a d'Azzoni : *Memorie del beato Enrico, morto in Trivigi l'anno* 1315, *corredate di documenti ; con una Dissertazione sopra san Liberale e sopra gli altri santi de' quali riposano i sacri corpi nella Chiesa della già detta città;* Venise, 1760, in-4° ; — *Considerazioni sopra le prime notizie di Trivigi contenuti negli scrittori e ne' marmi antichi, opera postuma;* Trévise, 1840 : dans cet ouvrage, resté longtemps inédit, l'auteur s'attache à démontrer que Trévise est d'origine gothique. — Des mémoires d'Azzoni, relatifs à la numismatique et à l'histoire de l'Italie, se trouvent dans le recueil de Calogierà, et dans *Nuova Raccolta delle monete e zecche d'Italia*, vol. IV. H.

*Vie d'Azzoni*, en tête des *Considerazioni sopra le prime notizie di Trivigi*. — Gamba, *Galleria dei Letterati ed Artisti illustri delle provincie Veneziane nel secolo XVIII*, vol. I. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Corniani, *Secoli della letteratura Italiana* (continuation de Tiraboschi), t. II, p. 838.

**AZZUBEYDI** (*Mohammed-Ibn-el-Hasan*), grammairien et lexicographe arabe, né à Séville en Espagne, mort en 989. Un poëme qu'il composa à l'occasion de la fête du sultan de Cordoue, Al-Hakem II, lui valut l'emploi de premier kadhi de Séville. On lui confia aussi l'éducation du prince Hischeam, fils et héritier du sultan. On a d'Azzubeydi *Mokhtassar Kitabel-Ayn*, dictionnaire arabe, abrégé du grand ouvrage intitulé *Al-Ayn*, par Khalil-Ibn-Ahmed Al-farahidi; — *Bakyatel-oua-at fi Tabakati-l-laghuouin*, etc. : c'est une biographie des musulmans espagnols qui se distinguèrent dans la grammaire et la rhétorique; — *Al-Ouadheh* (le Démonstrateur), traité de grammaire fort estimé parmi les écrivains du temps; — *Al-Abniyah fi-n-Nahu* (Rôle de la syntaxe dans la langue arabe); — *Diwan*, ou collection de poëmes.

Conde, *Hist. de la Domin.*, I, 483. — D'Herbelot, *Biblioth. orient.* — Casiri, *Bibl. hisp. arab. Esc.*, II, 133. — Al-Makkari, *Moham. Dynast.*, I, 194, 474; II, 190.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.




Stanford University Libraries
3 6105 118 476 139

